Digitized by Google

Acc 40331

UNIVERSITEI

90

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE

LA GRANDE-BRETAGNE,

PAR MM. BERNARD (DE RENNES); BERTON; PHILARÈTE CHASLES;
CH. COQUEREL; J. COHEN; A. DELRIEU; J. FONTENELLE; GENEST, D. M. P.; GÉRUZEZ; LÉON GOZLAN;
LARENAUDIÈRE; LESOURD; H. LUCAS; MERY; AMÉDÉE PICHOT; FÉLIX PYAT; LOUIS REYBAUD;
SOUS LA DIRECTION DE M. LÉON GALIBERT.

QUATRIÈME SÉRIE.

TOME PREMIER.

ANNÉE 1838.

Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

IMPRIMERIE, LIBRAIRIE ET FONDERIE.

1838

Digitized by Google

Digitized by Google

JANVIER 1838.

REVUE BRITANNIQUE.

Philosophie. — Beaux-Arts.

LE MUSÉE HISTORIQUE DE VERSAILLES,

JUGÉ ET APPRÉCIÉ PAR LE QUARTERLY REVIEW (1).

Le palais de Versailles a été un grand embarras pour tous les gouvernements qui se sont succédé en France.

Les républicains, frappés de la magnificence monumentale qui caractérisait cette masse d'édifices, n'osaient pas les détruire. Ils n'osaient pas non plus se décider à les restaurer complétement : à quel usage les

(1) NOTE DE L'ÉD. — Nous avons plusieurs fois rappelé à nos lecteurs la position toute spéciale que la REVUE BRITANNIQUE doit occuper dans la presse française; cette Revue est un instrument de communication, un moyen de progrès, un organe de publicité, une source de lumières; elle en favorise l'extension; elle en facilite l'échange. A elle n'appartient pas la mission de formuler des systèmes et de poser des doctrines. Elle sert de point de communication entre les deux peuples les plus éclairés de l'Europe. Il ne lui est même pas permis de choisir entre les opinions diverses que la presse anglaise répand : quand elle les a reproduites, elle a fait son devoir. Par exemple, l'article que le *Quarterly Review* vient de publier sur le Musée de Versailles était trop curieux et trop piquant pour que nous négligeassions de le traduire : le point de vue étranger qui avait guidé l'auteur lui donnait un double intérêt; et, malgré les erreurs matérielles, les fautes de logique, les contradictions et les médisances un peu vulgaires qu'il renferme, nous avons dû le reproduire. Nous nous sommes contentés d'en effacer quelques paragraphes remplis de faussetés trop évidentes, et qui n'eussent pas manqué de paraître ridicules aux lecteurs français. Du reste, nous n'avons point déguisé les sentiments aristocratiques de l'écrivain, sentiments dont la véhémence est extrême et dont la ferveur ne lui permet de rendre justice ni au libéralisme français, ni aux intentions du parti mitoyen qui est arrivé au pouvoir et qui le conserve. Nos lecteurs savent que le *Quarterly Review* est l'un des organes les plus influents du parti tory. L'auteur de l'article est M. Croker, l'un des collaborateurs les plus actifs et les plus distingués de cette Revue. M. Croker est venu exprès en France étudier les lieux et les objets qu'il décrit.

Digitized by Google

eussent-ils réservés? qu'en eussent-ils fait?

Bonaparte et Louis XVIII songèrent à choisir ce lieu royal pour résidence habituelle. Tous deux reculèrent devant des obstacles graves. L'un craignit le contact trop immédiat de sa jeune puissance, avec la vieille majesté du nom de Bourbon; l'autre comprit la difficulté de meubler et d'habiter cette ville sous forme de château, ce vaste ensemble autrefois peuplé par la cour entière, c'est-à-dire par un monde de grands seigneurs, de valets, d'officiers publics, de personnages plus ou moins importants, mais toujours nombreux, qui gravitaient autour de l'astre souverain. Tout avait changé. La cour mesquine et réduite de Louis XVIII se serait évanouie au milieu de ce désert splendide. Quant à Charles X, Dieu sait à quelles accusations il se serait exposé, s'il eût voulu reprendre possession de cette demeure, témoin de ses premières années, les plus heureuses années que sa vie ait connues; quelles déclamations contre la dilapidation des finances et la résurrection de l'ancien régime eussent éclaté contre l'infortuné monarque; que de clameurs contre ce Versailles, type d'une tyrannie arriérée, souvenir vivant d'un temps exécré! Charles X comme Louis XVIII, comme Bonaparte, laissa Versailles dans l'état où il l'avait trouvé.

Il était réservé à Louis-Philippe, à son bonheur; disons-le aussi, à son bon sens, de vaincre ces divers obstacles, de relever Versailles, de lui donner une destination, fausse peut-être, sous le rapport de l'art et du goût, mais flatteuse pour la vanité nationale et couronnée de ce genre de succès populaire, le plus précieux de tous pour la monarchie des barricades.

L'œil le plus sage et la raison la plus saine ont peine à ne pas se laisser éblouir par cette magnificence. Le premier coup d'œil est admirable. Cette immense suite d'appartements dont l'étendue jusqu'ici avait été à peine soupçonnée; ces cent cinquante galeries ou chambres contiguës; partout le marbre, l'or, la sculpture ou la peinture, consacrés à la gloire française depuis Clovis jusqu'à Louis-Philippe; n'est-ce pas, à ce qu'il semble, du moins, la magnifique réalisation d'une noble pensée? Ce vaste théâtre ouvert à la gloire nationale, aux souvenirs héroïques et aux plus nobles récréations de l'œil et de l'esprit, n'éveille-t-il pas dans l'âme de celui qui le visite un sentiment d'admiration reconnaissante? Sans doute ce canevas peint à la toise est fertile en couleurs bien plus qu'en talent. Le marbre appartient à Louis XIV et le bois peint à Louis-Philippe; on a mis beaucoup d'économie dans l'exécution générale; souvent on s'est contenté des frais de transport, de rhabillage et de nettoyage; enfin ce gigantesque musée a quelque chose de discordant, de confus et de faux; mais l'ensemble est grandiose et le but général a été atteint.

Malgré les ressources offertes par les anciens dépôts; malgré l'esprit d'épargne ou même de parcimonie qui a présidé à la création du *Musée Historique*, il est certain que la dépense totale, en rabattant les exagérations des flatteurs, a été excessive. Mais l'étonnement s'accroît, si l'on vient à réfléchir à la multitude d'embellissements et de constructions entreprises par le même monarque, jusqu'à ce jour, et à ses propres frais, on le prétend du moins.

Je ne parle pas de l'Arc de Triomphe de l'Étoile, enfin terminé; de l'Obélisque de Louqsor; des travaux de la place Louis XV; de la restauration générale du Palais de Justice; du Panthéon et de la Madeleine, inachevés depuis Louis XVI, et que l'on vient de terminer d'une manière très-brillante. Tous ces embellissements, dont la splendeur est digne d'un prince, sont imputés au budget de l'État. Mais je ne me souviens pas d'y avoir trouvé la plus légère mention des travaux du Louvre et de ceux de Versailles: cela viendra peut-être. Pour se faire une idée des travaux du vieux Louvre, il faut penser qu'il s'agit de cent soixante-dix toises carrées; que les nouvelles galeries auront au moins un demi-mille de long, que l'or, les peintures, le marbre, les ornements y sont prodigués. Ce n'est pas tout. L'école des Beaux-Arts s'élève sur les ruines du couvent des Petits-Augustins. Pourquoi ajouter de si nombreux ornements à la capitale de l'Europe

Digitized by Google

la plus riche en ce genre? pourquoi tant de dépenses prodiguées à la métropole parisienne? C'est que Louis-Philippe, comme Napoléon, sent la nécessité de se concilier la faveur populaire par des trésors répandus à propos, et d'étayer l'instabilité naturelle d'un trône nouveau. Les ouvriers employés et contents de leur sort ont moins de goût pour l'émeute; les artistes, race dangereuse et remuante, trouvent de quoi vivre, et sont flattés du tribut d'attention qu'on leur paye; la vanité nationale et le penchant public sont satisfaits.

Guillaume III, celui de nos rois qui avait le moins d'argent à dépenser, et le moins de goût pour la dépense, ne laissa pas que de bâtir Kensington et Hampton-Court, les deux seules résidences que l'Angleterre ait pu qualifier de palais, jusqu'au commencement du XIX[e] siècle. C'est que Guillaume se trouvait précisément dans la même situation où est placé Louis-Philippe: il sentait que les rois, et surtout les rois nouveaux, *sont condamnés*, comme dit le poëte, *à la magnificence*, et que le faste des arts environne d'un prestige nécessaire les couronnes que l'hérédité ne consacre pas.

Ce vieux château de Versailles, bâti par Louis XIII, a toujours intéressé particulièrement les membres de la famille Bourbon; c'est pour le conserver que l'oncle maternel de Louis-Philippe, Louis XIV, a dépensé tant d'argent (1); c'est pour garder intact le noyau primitif de l'édifice antique, la structure de Louis XIII, que l'on a sacrifié mille convenances et mille bienséances architecturales. Ajoutons que ces anciennes briques, si chères à sa famille, disposées par les ordres de l'auteur de la race à laquelle appartient Louis-Philippe, ont toujours été destinées à recevoir et abriter les membres de la famille royale, tandis que l'on reléguait la cour proprement dite dans d'autres appartements beaucoup plus splendides et plus modernes, mais moins intéressants pour la famille même. Descendant en ligne directe de Henri IV, au même degré que le prince exilé qui lui a cédé la couronne; arrière-petit-fils de Louis XIII, comme Charles X, dont il était l'héritier présomptif avant la naissance du duc de Bordeaux, on ne peut s'étonner que Louis-Philippe ait eu de la prédilection pour Versailles; que sa préférence ait été à la fois domestique et politique; qu'il ait jeté un regard de convoitise sur ce point spécial de son royaume, sur son berceau, sur son titre de légitimité. On sait que M. Dupin, le *faiseur de phrases*, assistait à la fête inaugurale donnée à Versailles par Louis-Philippe, le *faiseur de choses*. Jugez un peu avec quel plaisir, ou plutôt avec quel sentiment de triomphe intérieur, l'un de ces hommes politiques fit voir à l'autre que, s'il était là, c'était bien *parce que*, et non *quoique*.

Pour en venir là, pour placer à la porte

(1) Note du trad.—En général, tous les écrivains se sont plu à exagérer les sommes dépensées pour la construction de Versailles. Il faut lire pour s'en convaincre les *États au Vrai*, publiés récemment par M. Eckard, et dans lesquels sont comprises toutes les sommes employées par Louis XIV : 1° aux créations de Versailles, Marly et leurs dépendances; 2° aux augmentations du Louvre, des Tuileries et autres résidences royales; 3° aux constructions de monuments et d'établissements publics à Paris et dans les provinces, depuis 1661 jusqu'en 1710; le tout extrait d'un travail fait sous les ordres de Colbert, et dont le manuscrit inédit est à la Bibliothèque du roi. Ce curieux travail a été rédigé par un nommé Marinier, commis à la surintendance des bâtiments du roi, sous Hardouin Mansart. On y voit que, depuis 1664 jusqu'en 1690, Louis XIV a dépensé : pour Versailles, Marly et leurs dépendances, 116,238,892 livres tournois; pour le château de Saint-Germain-en-Laye, 6,455,561 livres; pour celui de Fontainebleau, 2,773,746 livres; de Chambord, 1,225,701 livres; pour le Louvre et les Tuileries, 10,608,969 livres; pour l'Arc de Triomphe de Saint-Antoine, 513,755 livres; pour l'Observatoire de Paris, 725,174 livres; pour les Invalides, 1,710,332 livres; pour la place Vendôme, 2,062,699 livres; pour le Val-de-Grâce, 379,283 livres; pour les Annonciades de Meulan, 88,412 livres; pour le canal du Languedoc, 7,736,555 livres; pour les manufactures des Gobelins et de la Savonnerie, 3,645,943 livres; pour différentes manufactures de France, 1,979,990 livres, etc., etc., ce qui fait une somme totale de 158,000,000 livres de cette époque. Il y a loin, comme on voit, de cette somme aux douze cents millions de Mirabeau et aux quatre milliards de Volney attribués à la construction du seul château de Versailles.

Digitized by Google

du château une grille surmontée des armoiries complètes des Bourbons, et environnée de tout le vieux blason des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, il fallait réunir les qualités et les talents divers qui distinguent le roi actuel des Français : ambition tempérée par la prudence ; fermeté guidée par la sagacité ; un tact exquis et une politique souple. Louis-Philippe connaît bien le peuple et les passions avec lesquelles il est obligé de traiter ; il sait jusqu'à quel point d'audace il peut s'avancer. Tout en contentant les désirs d'une ambition solide et positive, il satisfait très-habilement l'insatiable et frivole vanité de sa nation.

N'était-ce pas quelque chose d'assez étrange, que de forcer la nation la plus mutine de la terre, la masse des haïsseurs de rois, démocrates, égalitaires, partisans effrénés d'une indépendance sans limites, à passer au nom de leur amour-propre, sous les fourches caudines de cette grille fleurdelisée, et d'assister à l'apothéose de Louis XV, à la restauration de Louis XVIII, au sacre de Charles X? N'est-ce pas là, je le demande, un des prodiges les plus rares, les plus brillants, les plus audacieux de la politique moderne?

Si l'on cherche dans le Musée Historique un plan fixe, un but certain, un goût pur, une représentation fidèle des faits et des événements, on ne pourra s'empêcher d'en blâmer l'incongruité flagrante. Mais si l'on pense au but politique que Louis-Philippe s'est proposé, si l'on réfléchit à la masse variée et hostile de républicains, de bonapartistes, de royalistes, de libéraux, qu'il a ainsi trouvé moyen de concilier, on avouera qu'il était difficile de se conduire plus habilement qu'il ne l'a fait.

Il se mêle du charlatanisme, de fausses apparences, des prétentions misérables à toute cette affaire ; mais les attribuer au roi, les imputer à son mauvais goût serait injuste ; la France révolutionnée aime le charlatanisme, elle accepte les fausses apparences, elle se repaît volontiers de prétentions vaines. On cite plusieurs exemples comiques de cette vanité, de ce charlatanisme, de cette forfanterie moderne, dans la restauration de Versailles. Est-il exact de dire, comme tous ceux qui ont voulu flatter le gouvernement l'ont prétendu, que Versailles soit sorti de ses ruines à la voix du monarque? Non certes ; la plupart des ornements nouveaux, des anciens meubles, des tapisseries conservées, des chefs-d'œuvre réels que l'on y admire, se trouvaient depuis longtemps déposés au Garde-Meuble ou dans les magasins des Menus-Plaisirs. La furie révolutionnaire, qui ne respectait pas les têtes royales, avait épargné ces propriétés de la royauté. Le 6 octobre 1789, lorsque l'armée de Lafayette suivit à la piste l'émeute parisienne, sous prétexte d'en modérer la violence, mais, au fait, pour l'encourager, cette armée trop bonne citoyenne pour protéger la vie de Louis XVI et de sa famille, trouva le courage de protéger les appartements et les meubles ; le lit de la reine fut seul déchiré par les poignards, les sabres et les piques de ceux qui ne pouvaient mettre la reine elle-même en lambeaux. Plus tard, quelques œuvres d'art, des statues sans doute furent dirigées sur Paris ; un décret du 21 septembre 1792 suspend le transport des monuments de Versailles à Paris. Le 20 octobre de la même année, le ministre Roland obtient l'autorisation de faire vendre l'ameublement du palais, autorisation qui semble n'avoir pas été suivie d'effet ; car le 24 octobre 1793 plusieurs représentants du peuple dressèrent l'inventaire le plus exact possible des objets de prix que contenait le château (1).

Le 17 juin 1793, les citoyens de Versailles s'opposèrent, par une pétition adressée à la Convention nationale, à la vente des effets et meubles appartenant à la ci-

(1) Note du trad. — Les déductions tirées des faits par l'auteur anglais de cet article ne sont nullement justes ; l'inventaire devait nécessairement précéder la vente. Quelles que soient les injures adressées à MM. Jules Janin et Vatout, injures qui reposent sur des hypothèses et que nous ne reproduisons pas, le château de Versailles, avant l'année 1830, se trouvait dans un état de dilapidation complète. Le texte original se contredit à plusieurs reprises.

Digitized by Google

devant liste civile. Le 8 juillet, le célèbre Barrère proposa l'établissement d'un *Gymnase public* dans le palais de Versailles : proposition qui fut acceptée. Le 3 mai 1792, un décret statua que Saint-Cloud, Versailles et plusieurs autres résidences royales, seraient entretenus aux frais du peuple et destinés à des *établissements d'agriculture et d'arts*. En conséquence, *l'école centrale du département* occupa ce que l'on nomme l'*aile des ministres;* une manufacture d'armes prit la place du *grand commun;* le château lui-même se transforma en *conservatoire d'objets d'art;* une bibliothèque publique, et un *musée français* de peinture et sculpture furent installés dans les mêmes bâtiments. Le musée n'eut pas le moindre succès, et cela n'a rien d'étonnant : quel intérêt pouvait prendre à cette collection une ville appauvrie, délabrée, à peine peuplée? Quel attrait avait-elle pour les Parisiens, maîtres de tant de chefs-d'œuvre, et peu disposés sans doute à se déplacer pour aller admirer quelques peintures isolées? Les étrangers qui visitaient Versailles y cherchaient, non pas ce musée mesquin, mais ses grands et splendides souvenirs; mais les touchants vestiges de son ancienne histoire. C'est peut-être encore le véritable charme qui reste à Versailles. Une fois le premier mouvement de surprise calmé, le premier élan de curiosité satisfait; peut-être cet océan de peintures accumulées n'aura-t-il pas plus d'intérêt pour la foule que n'en avaient autrefois les souvenirs du château; ses vrais souvenirs, sa vraie gloire, ses vieux tableaux, en harmonie avec sa vieille grandeur et toute cette majesté mélancolique, si convenable et si touchante !

Vers l'année 1804, les réparations de Versailles coûtèrent trois millions de francs à Napoléon. Louis XVIII et Charles X en dépensèrent six pour le même objet; Louis XVIII construisit une aile entière pour faire pendant à l'aile gauche, renouvelée par Louis XVI. Que le lecteur s'oriente avec nous, et jette les yeux sur le plan de ce vaste édifice.

Vous entrez dans la grande cour, et un spectacle singulier vous frappe. Autrefois la monotonie des lignes, le vaste désert qui s'offrait au spectateur, l'étendue même de l'espace inoccupé qu'il découvrait, donnaient bien plutôt l'idée d'une *Place d'Armes* que d'une *Cour d'Honneur*. En vain a-t-on essayé de corriger ce défaut au moyen d'une espèce de balustrade ou de terrasse, courant le long des constructions latérales, et formant une sorte de parapet, trop peu élevé pour servir d'ornement, mais que l'on ne pouvait exhausser davantage sans masquer les autres bâtiments. Qu'a fait Louis-Philippe? Un moyen aussi ingénieux que simple lui a permis de donner à l'avenue du château une majesté, un air de grandeur, que jamais ce château n'avait possédés. Seize statues colossales, représentant quelques-uns des héros de la France, et rangées sur deux lignes parallèles, ont été placées à des intervalles égaux, devant les balustrades que nous avons déjà signalées. Ces deux rangs de statues dirigent l'œil vers les deux façades, sur les lesquelles Louis-Philippe a inscrit les paroles suivantes : *A toutes les gloires de la France*. Entre ces deux façades, au point exact d'intersection qui sépare la cour supérieure de la cour inférieure, et qui forme la perspective des trois grandes avenues de Saint-Cloud, Paris et Sceaux, et des deux rues parallèles au front du château, s'élève une statue de bronze représentant Louis XIV à cheval. L'effet de cette disposition est admirable; rien de plus convenable; tous les obstacles opposés par les localités se trouvent levés; toutes leurs beautés acquièrent plus d'importance et de valeur. Les approches du palais sont en harmonie complète avec leur destination et leur emploi. Le regard est charmé; la réflexion seule découvre avec regret des traces nombreuses de parcimonie et d'inconvenance (1).

(1) Note du trad. — Il est impossible d'adopter les conclusions du *Quarterly Review*. En matière d'art, le point de vue pittoresque doit être préféré à tous les autres; et les statues devaient être dispo-

Digitized by Google

Par quel singulier caprice a-t-on choisi les héros dont les noms suivent? et pourquoi leurs images ont-elles été confondues sans égard pour la *chronologie*, qui devrait selon nous présider à l'arrangement de tout *Musée Historique?* Jugez de la disposition de ces grands hommes, disposition que nous reproduisons avec exactitude :

CONDÉ,	mort en	1686;	en face de	TURENNE,	mort en	1675.
DUQUESNE,		1688;		DUGAY-TROUIN,		1736.
			O			
SUFFREN,		1788;		TOURVILLE,		1701.
MORTIER,		1834;		MASSÉNA,		1817.
			S —— | —— N			
LANNES,		1809;		JOURDAN,		1833.
SULLY,		1641;		COLBERT,		1683.
			E			
DUGUESCLIN,		1638;		BAYARD,		1542.
SUGER.		1152;		RICHELIEU,		1542.

Vous restez stupéfait devant cette cohue de noms propres et de dates. Vous en demandez la cause. La voici. Ces statues sont des statues de hasard, que le roi possédait d'avance. Douze d'entre elles avaient quelque temps écrasé de leur poids ce pont de la *Concorde*, dont la construction eut pour date le commencement des désordres civils; leurs poses étaient théâtrales et leurs masses gigantesques; rien de plus ridicule sur ce pont, rien de plus heureux et de plus naturel pour la décoration de Versailles. Mais ces douze colosses n'appartenaient pas spécialement à la révolution; aucun d'eux ne pouvait flatter la camaraderie révolutionnaire; il fallait mêler à ces gloires de l'ancien régime quelques renommées du régime nouveau. Par bonheur, on se rappela que Bonaparte avait jadis, non-seulement commandé, mais payé les effigies en marbre de quatre de ses généraux morts, Hervo, d'Espagne, Colbert, Rousselle, tous connus sans doute et honorés, mais qui n'avaient pas encore pu obtenir le degré de célébrité glorieuse et éclatante qui justifiait leur admission dans ce musée. On se contenta de mutiler les attributs, de changer la figure, et au moyen de quelques coups de ciseau Hervo devint Mortier; d'Espagne, Launes; Colbert, Masséna; Rousselle, Jourdan. Qui sait si un jour le ciseau d'un gouvernement royal légitimiste ne fera pas de Masséna Charette, et si le sculpteur républicain des temps à venir ne finira pas par métamorphoser ce même Charette en Santerre, général de la république?

Quant au Louis XIV en bronze qui occupe le centre, sa destinée est à peu près semblable, mais plus bizarre encore. En approchant de la statue équestre, on finit par remarquer une disproportion légère entre le cavalier et le cheval; disproportion qui avait échappé au premier coup d'œil et dont voici la cause. Pendant la restauration, il avait été question de placer au milieu des Champs-Elysées une statue équestre de Louis XV; mais le sculpteur Cartellier mourut avant de l'avoir achevée. Le cheval seul devint la propriété de Louis-Philippe, à qui la révolution de juillet valut ce trophée, entre autres acquisitions plus ou moins importantes. Le cheval une fois trouvé, le monarque manquait encore; on découvrit, dans je ne sais quel magasin, une vieille statue de Louis XIV, par un nommé Petitot; on plaça la statue

sées non selon leurs dates respectives, mais d'après l'effet qu'elles pouvaient produire. Quant à la juxtaposition des noms historiques, les plus étonnés de se trouver ensemble, elle entrait évidemment dans le plan général et dans la pensée première du Musée; pensée de fusion, à laquelle presque toutes les autres convenances ont été sacrifiées.

Digitized by Google

sur le cheval, et voilà cette magnifique statue équestre achevée en un tour de main. Les contemporains l'ont admirée et l'histoire en parlera.

Le nouveau Musée occupe le vieux château bâti par Louis XIII, toute la partie de l'édifice qui fait face au jardin, et les deux ailes; c'est-à-dire *cent cinquante-deux chambres* ou *galeries*. La transformation de ces appartements destinés à l'usage particulier des rois, en galeries de peinture et de sculpture historiques, a nécessairement entraîné beaucoup d'inconvenances et de coïncidences ridicules. On n'aime pas à voir Dagobert et Clovis dans la chambre à coucher des filles d'honneur; la reine Blanche dans le cabinet de toilette d'un ministre; Duguesclin dans le corridor, Jeanne d'Arc avec les laquais, François Ier et Henri IV au grenier. La distribution de la lumière est nécessairement mauvaise; la dimension et la situation des appartements se prêtent avec peine à la nouvelle nécessité des convenances qu'on leur impose, et la chambre où madame de Montespan nuançait les atours de sa parure, est tout étonnée de recevoir l'empereur Charlemagne avec ses capitulaires. Ces objections ne sont applicables qu'aux appartements des deux ailes; quant à ceux du centre, qui, selon M. Vaysse de Villiers, auteur de l'ancien *Guide de l'étranger à Versailles*, « composaient à eux seuls un magnifique musée de peinture, » ils sont restés dans leur ancien état; leurs vieux maîtres, Louis XIV et Louis XV, y règnent encore sans partage, et les nombreuses peintures commandées par Louis-Philippe n'ont été s'installer que dans les obscures subdivisions des deux ailes latérales.

Au lieu d'entasser dans une vingtaine de petites chambres plus de batailles et de portraits que cinquante n'en devraient contenir, nous aurions aimé à voir tous les arts, tous leurs souvenirs, tous leurs documents concourir à donner quelque idée de la vie nationale de la France, et des phases diverses qu'elle a parcourues à travers les siècles. Livres manuscrits, instruments de musique, meubles, ustensiles, costumes, bijoux, armures auraient pu ressusciter de la manière la plus curieuse et la plus piquante la mémoire des mœurs éteintes. Une série de mauvaises batailles ne m'intéresse pas autant qu'une suite de chambres tapissées, lambrissés, dorées selon la mode des diverses époques, les unes tendues de damas, les autres garnies de cuirs imprimés. Nous aurions voulu retrouver les salons, cabinets, salles d'audience des diverses époques, avec leurs ameublements et leurs ornements; et certes ce n'eût pas été un objet de médiocre curiosité. Déjà M. du Sommerard, propriétaire de l'hôtel de Cluny, avait donné l'exemple d'un Musée de cette espèce; et puisque l'on était si embarrassé de remplir les immenses appartements du palais, ne pouvait-on remplacer ainsi une partie au moins du *barbouillage obligé* que l'on commandait et que l'on payait?

Le goût personnel de Louis-Philippe n'a pas été plus satisfait que le nôtre, de cette quantité de petits recoins et de misérables réduits, consacrés à je ne sais combien de peintures de toute sorte. Quatorze chambres composaient l'aile du sud; il en a fait une seule immense galerie qu'il a nommée *Grande Galerie des Batailles*; l'effet en est magnifique, quoique les ornements ne soient pas d'un bon choix et que leur ensemble manque d'harmonie. Elle a quatre cents pieds de long sur quarante à peu près de large, et contient trente-trois batailles remplissant trente-trois grands panneaux. Commençons par faire observer que rien n'est moins historique que ces batailles, dont les peintres n'ont jamais vu le terrain qu'ils reproduisent et n'ont d'autre but que de faire éclater leur invention ou plutôt leur défaut d'invention. Quoi de plus monotone, je vous prie? un cheval noir, un cheval brun, un cheval gris; ces animaux placés dans des attitudes extravagantes et impossibles; un général paisiblement assis sur le coursier le moins fait pour soutenir un cavalier même brave et habile; cet éternel aide de camp recevant les ordres du chef, sans faire attention à l'attitude extraordinaire de sa bête; le tambour et le trompette indispensables, faisant retentir

Digitized by Google

leur instrument guerrier, comme si une heure auparavant la balle mortelle ne les avait pas frappés; enfin ces monceaux de raccourcis, morts et mourants, les yeux tournés avec une gratitude profonde vers le héros à cheval qui caracole sur leurs débris, et qui galope à travers le champ de bataille ensanglanté, comme si ce champ de bataille était le terrain des courses de Newgate! Voilà, en vérité, un combat admirablement reproduit : une belle page historique; quelque chose de merveilleusement instructif!

Le plus habile des peintres de ces prétendues batailles, M. Horace Vernet, a consacré son pinceau à un incident qu'il veut bien nommer la bataille d'Iéna et qui n'y ressemble pas plus qu'à toute *revue militaire* possible. Bonaparte, accompagné de deux aides de camp, se retourne du côté d'un jeune conscrit placé aux derniers rangs d'un bataillon en marche, et qui, au lieu d'emboîter paisiblement le pas de son chef de file, s'écrie: *Vive l'empereur!* Exclamation condamnée par la discipline, sans doute, mais agréable au conquérant. Toutes les expressions de ce *tableau de genre,* qui voudrait se donner pour un tableau de bataille, sont heureuses et bien senties. Le même charme de détails se retrouve dans la Bataille de Fontenoy, par le même auteur. Ce n'est pas non plus la bataille de Fontenoy, mais bien Louis XV recevant les prisonniers anglais après l'action. Il y a de la grâce et de la naïveté dans les figures, et surtout dans le groupe qui représente un jeune officier échappé aux dangers de la journée, et se précipitant dans les bras de son père. Nous en dirons autant ou à peu près de cette autre page, œuvre de M. Couderc, et qui nous montre encore Louis XV, après la journée de Lawfelt, recevant le général de Saxe. Des poses naturelles, agréables, presque familières, tranchent heureusement avec le fond monotone, triste et uniforme de ces autres batailles, pleines de clinquant, de mensonge, de froideur, d'affectation et de prétention. Il est singulier, mais il n'est pas étonnant que Louis XV, le roi le moins guerroyant que la France puisse se vanter d'avoir possédé, ait inspiré les deux meilleures œuvres de ce musée, mal desservi par l'enthousiasme militaire de ses artistes.

La salle qui précède la Galerie des Batailles est à peu près la seule qui justifie réellement ce beau titre d'*historique*. Là se trouvent placés soixante-douze portraits de généraux de la révolution, peints à l'âge et avec le costume du grade qu'ils avaient en 1797. Voici Bonaparte, non, il est vrai, en capitaine d'artillerie française (grade qu'il obtint le 2 février 1792), mais en lieutenant-colonel de la milice corse. Voici Soult et Junot, sergents, portant les épaulettes de laine; le roi de Suède simple sous-officier, et Louis-Philippe dans l'armée de Dumouriez. Malheureusement, parmi ces portraits, il y a encore bien des fables et des hypothèses. La plupart de ces sergents et sous-lieutenants n'ont jamais posé devant aucun peintre, à l'époque où on les représente; il a suffi à l'artiste de quelque effigie d'un vieux général, tout ridé, criblé de blessures, bronzé par la fumée de la poudre et la poussière de vingt batailles; l'artiste lui a ôté son uniforme et ses croix-d'honneur, l'a dépouillé de ses broderies, lui a donné dix-neuf ans et l'uniforme de caporal : magique procédé qui ne ressemble pas mal à ce moulin où les fées plaçaient, quand il y avait des fées, les gens qu'elles voulaient rajeunir.

Un grand nombre de ces peintures sont des copies réelles de portraits véritables; mais il faut dire aussi que l'exécution de la plupart de ces ouvrages est exécrable et que le voisinage de quelques portraits de vieux maîtres fait ressortir encore la faiblesse et la pâleur misérables des pinceaux modernes. Au bout du même étage s'ouvre une troisième chambre, spécialement et exclusivement consacrée aux gloires des *Journées de Juillet*. Là se trouvent les *Scènes d'août* 1830, *le Palais-Royal*, *l'Hôtel de Ville,* la séance royale pendant laquelle Louis-Philippe accepte cette souveraineté citoyenne, si impossible et si complétement métamorphosée. Les amis des trois journées doivent vouer à la salle dont nous venons de parler une prédilection toute par-

Digitized by Google

ticulière; c'est à peu près le seul trophée qui leur soit resté de ces triomphes. Si jamais on fait subir quelques changements au Musée Historique, je crains bien que celle-ci ne soit la première à s'offrir; aujourd'hui même, les scènes qui s'y trouvent retracées ont quelque chose de dérisoire, et malgré l'intérêt invincible et permanent qui s'attache à cette réunion de figures historiques, peintes en face des événements et des hommes, il pourrait bien se faire que dès aujourd'hui les acteurs eux-mêmes de cette révolution improvisée eussent peine à contempler sans dégoût les toiles qui doivent en perpétuer le souvenir.

Revenons à ces trois suites d'appartements, dont deux occupent le rez-de-chaussée et le premier étage de l'aile gauche et la troisième le rez-de-chaussée de l'aile du sud. Chacune de ces suites d'appartements, composée de douze à quatorze pièces de plain-pied et ayant de trois à quatre cents pieds de long, est couverte de toiles peintes; cela fait à peu près quatre mille pieds de canevas nuancé de blanc, de jaune, de bleu et de toutes les teintes de l'arc-en-ciel. Encore ne faisons-nous pas entrer en ligne de compte les galeries dont il a été question plus haut et plus de quinze cents autres pieds de promenade pittoresque à exécuter dans l'attique du nord, dont nous nous occuperons tout à l'heure. La même opération, on le prétend du moins, doit avoir lieu pour les trois compartiments du centre, où l'on pourra bientôt admirer les maréchaux et les amiraux de France, quelques scènes des Croisades et je ne sais quoi encore, étendu, éparpillé ou barbouillé sur 3,000 autres pieds de canevas. Nous serions trop ingrats, en vérité, si nous ne nous estimions pas satisfaits et si plus d'un tiers de lieue de peintures ne nous paraissait très-suffisant.

Commençons, avec les visiteurs ordinaires, par examiner la première suite d'appartements qui occupe le rez-de-chaussée de l'aile du nord. Chaque chambre peut avoir vingt-cinq pieds de long; huit de ces chambres sont éclairées par deux fenêtres, deux par une seule, deux autres par trois fenêtres; sur les murailles se trouvent encadrés deux cent quatorze tableaux, entourés de cadres étroits et serrés les uns contre les autres, de manière à ne pas laisser même de place pour les cheminées. Quelques tableaux couvrent toute la muraille; les autres se tiennent où ils peuvent; ces autres, esquisses à l'huile, dont quatre ou cinq couvrent le même canevas, et qui ne sont séparées que par des bordures d'arabesques, remplissent les vides laissés par les grandes peintures. Triste et mesquin arrangement qui rappelle trop le décor extérieur des loges de théâtre. Pourquoi ces beaux Vandermeulen, grandes pages dont le seul mérite consiste dans les petits portraits historiques qui s'y trouvent semés, occupent-ils une place si élevée que le regard les discerne à peine? Sur les deux cent quatorze nouveaux tableaux, soixante-dix seulement ne sont ni des siéges ni des batailles, et vraiment, dans ces batailles, je ne vois pas plus d'histoire que dans les tableaux du Bourguignon : une mêlée, de la poussière, un cliquetis d'armes, un tambour mort, ce n'est pas de l'histoire. Tout au plus le soldat peut-il y trouver un amusement frivole. C'est afin de remédier à ce défaut que le bon goût ingénieux de Louis-Philippe a voulu assigner à chacune des salles une date chronologique et une époque certaine. Ainsi la première suite d'appartements commence par une chambre consacrée aux événements de l'histoire de France jusqu'à saint Louis, et continue par une seconde chambre qui va jusqu'à Charles VII. Ce plan ne triomphe pas de tous les obstacles: les périodes les moins fertiles de l'histoire se trouvent occuper autant de place que les époques les plus fécondes. Deux chambres et demie pour Louis XIV; deux chambres et demie pour Louis XV, et à peine un quart de salle pour Louis XVI et les années redoutables qui suivirent son règne. La plus heureuse idée, entre celles qui ont présidé à l'arrangement du Musée, est la série continue des portraits authentiques des rois, qui prêtent un intérêt vif et un air d'ordre et de régularité à l'ensemble de la collection.

Digitized by Google

L'histoire proprement dite a beaucoup à se plaindre. Toute celle des années 1792 à 1795 est représentée exclusivement par quarante-quatre batailles. Vingt-deux salles sont occupées par les cérémonies et les combats de Bonaparte. Une chambre est consacrée à Louis XVIII, une autre à Charles X. On y remarque un très-mauvais tableau de Gérard, le Sacre de Charles X; une Revue de la garde nationale de Reims, par Gros, plus mauvaise encore; une autre Revue d'Horace Vernet, très-bien exécutée et remarquable par les ressemblances frappantes de Charles X, du duc d'Angoulême, du duc de Bourbon et du *duc d'Orléans*. Le seul défaut réel de ce dernier tableau, c'est la beauté du cheval qui porte le roi et dont la tête pleine de feu, l'encolure superbe, la magnifique allure rejette dans l'ombre toutes les têtes et tous les personnages environnants. La dernière salle est consacrée à Louis-Philippe lui-même, que l'on peut y voir dans toutes les phases de sa vie : enfant, adolescent, jeune homme, homme mûr, et enfin vieillard. Un goût délicat se trouverait sans doute offensé de cette reproduction perpétuelle de la gloire du même monarque dans son propre château; mais la France y a depuis longtemps habitué tous ses rois, et le secrétaire d'ambassade de Guillaume III, Mathieu Prior, disait à Louis XIV, qui lui montrait ses propres exploits éternisés par le pinceau de Lebrun et de Vandermeulen : « Sire, les monuments des victoires de mon maître sont partout, excepté dans son palais. » La vanité nationale des Français les habitue à ces sortes de louanges; nul ne s'étonne en France d'entendre le vaudeville répéter que les Français sont les conquérants du monde, et je ne doute pas que Louis-Philippe, comme Louis XIV, n'ait cédé bien moins à un amour-propre puéril qu'à la vieille coutume de sa nation. Ce n'est point au hasard que j'accouple ici les deux noms propres, Louis XIV et Louis-Philippe : il y a une ressemblance marquée entre les caractères de tête de l'un et de l'autre, et la juxtaposition de leurs portraits fait encore ressortir cette analogie. En effet, le roi des Français descend en ligne directe de Louis XIV, par les femmes.

Au surplus, il a traité Bonaparte encore mieux que lui-même : ce conquérant a sept salles pour lui seul, sans compter douze autres salles toutes remplies de ses batailles, ou plutôt de ces insipides extravagances, sans caractère et sans vérité, que les peintres exécutent à la toise et que les gouvernements payent; on y voit plusieurs mensonges historiques consacrés par la peinture : entre autres l'histoire (reconnue fausse) des pestiférés de Jaffa; et Napoléon se donnant des airs coquets et gracieux auprès de l'infortunée reine de Prusse, dont il a flétri la renommée et brisé l'existence. Nous demanderons aussi à quoi bon cette salle qui consacre l'atroce expédition de la guerre d'Espagne? Pourquoi cette canonisation accordée aux excès les plus flagrants d'une ambition que le sort a punie? Ne voit-on pas que la guerre d'Espagne ne peut être aujourd'hui qu'un sujet de remords national et non un sujet de gloire? Si les faits d'armes de l'armée française ont paru dignes d'être rappelés, ne fallait-il pas du moins rappeler aussi la terrible leçon, la puissante catastrophe qui servit de dénoûment à ce drame? Pourquoi effacer des tablettes frauduleuses de cette histoire mensongère, la vengeance providentielle que réclamèrent à la fois la terre outragée et le ciel insulté? Il ne fallait pas faire du Musée de Versailles un sanctuaire d'ambition, de rapine et de cruauté, ni négliger la morale universelle pour satisfaire l'amour-propre puéril de sa nation.

La nullité domine dans ces tableaux, dont quelques-uns nous ont plu, et dont le plus petit nombre a éveillé notre admiration. Une telle collection atteste, en définitive, une habileté, une célérité, surtout une activité de manufacture vraiment étonnante. Aucune nation de l'Europe n'eût produit autant de tableaux, et de tableaux aussi passables, pendant le même espace de temps. Mais, abstraction faite de cette facilité dans le métier, de cette rapidité et de cet agrément dans le faire, si l'on nous invitait à résumer notre opinion sur les

Digitized by Google

mérites et les défauts de l'école française de peinture, nous serions forcés de signaler comme ses caractères actuels et principaux : la bizarrerie froide de la conception et la prétention misérable du coloris.

Neuf salles et le corridor ou galerie qui longe les neuf salles se trouvent remplis d'un millier de *portraits* de tous les temps et de tous les pays. Ils nous avaient inspiré une curiosité très-vive ; nous savions combien de ressources on avait dû trouver dans les nombreux magasins dont le roi avait disposé. Quel a été notre étonnement, quand nous avons reconnu que l'authenticité de la plupart de ces portraits n'était nullement prouvée, et que l'on n'avait été guidé que par un seul désir, celui de couvrir l'espace entier qui se trouvait libre, sans arrangement, sans plan, sans choix! Cette mosaïque, placée côte à côte : le Dante et Jean de Montfort, Jeanne la Folle et Améric Vespuce, Raphaël et sir Thomas Moore, Jean Calvin et Diane de Poitiers, dont aucun voile (dit élégamment le catalogue) ne couvre les charmes ; voilà un beau mélange, en vérité! on croit voir les guerriers de Falstaff pêle-mêle, les uns borgnes, les autres boiteux, quelques-uns manchots, personne à sa place. De quel droit tant d'Italiens, de Suisses, d'Allemands s'introduisent-ils dans le sanctuaire de la gloire française? L'archevêque de Warham, par exemple, *que vient-il faire dans cette galère ?* Ce n'est pas même un bel ouvrage, ce n'est pas même un original. Voici un Marlborough qui ne doit faire frissonner d'horreur aucune âme française, car il ne ressemble pas le moins du monde au général qui a fait subir aux Français plusieurs défaites. Je vous demande un peu la belle figure que fait ce duc anglais dans les galeries de Versailles? Louis-Philippe, au surplus, peut répondre aux détracteurs de ce portrait ce qu'une belle dame répondait dans une autre circonstance : « Vous dites que ce portrait me compromettra? Il est si peu ressemblant! » Et le pauvre Georges III, roi d'Angleterre, qui oserait, je vous prie, donner plus de trois schellings de son visage? Si l'on voulait absolument que les rois d'Angleterre siégeassent parmi les héros de la France, n'était-il pas plus convenable de choisir ceux qui en ont conquis autrefois les trois quarts?

Disons encore que la plupart de ces portraits nous inspirent de grands doutes. Par exemple, il y a dans la quatrième salle deux portraits différents de madame de la Vallière qui ne peuvent certainement ressembler à la même personne, puisqu'ils ne se ressemblent pas entre eux. Comme l'un et l'autre, d'ailleurs, sont également privés du signe caractéristique de l'héroïne,

> De ce bec amoureux
> Qui d'une oreille à l'autre va,

comme s'exprime cet insolent Bussy-Rabutin, il est vraisemblable que madame de la Vallière n'existe pas dans le Musée. C'était aussi offenser la décence d'une manière assez grave, que de placer le portrait de madame de Montespan dans la chambre nommée le *grand couvert de la reine*. L'apothéose de mille nullités, l'omission de mille personnages nécessaires, les falsifications et les fraudes, les doubles emplois et les mauvaises désignations données aux portraits, font succéder au plaisir qu'on s'était promis le désappointement le plus complet. L'œil vulgaire auquel il suffit de se promener du catalogue sur la muraille et de la muraille sur le catalogue, et d'examiner tour à tour les noms et les portraits, n'en demandera sans doute pas davantage. On trouvera même cela fort amusant, si l'on ne cherche pas l'idée qui rattache le nom au portrait et le portrait au nom ; mais, pour ceux qui ont quelque instruction, pour Louis-Philippe et pour l'*ancienne* race littéraire (car la nouvelle paraît ne rien savoir), cette confusion, ces faussetés, ces mensonges, doivent paraître choquants, et nous ne doutons pas que Louis-Philippe ne se hâte de corriger ces défauts, dès qu'il en aura le loisir et les moyens.

Le corridor dont nous avons parlé ne contient que des tableaux relatifs à Louis XV et à ses descendants, presque tous misérables sous le rapport de l'art. Cette série se termine par un triste et mauvais portrait de Louis XVI, le plus honnête, et par con-

Digitized by Google

séquent le plus malheureux de sa race. Le roi *constitutionnel* (tel est le titre inscrit au bas du chef-d'œuvre) s'est vu forcé de se soumettre aux pinceaux de *Carteaux, peintre du roi et officier de la cavalerie nationale de Paris en* 1791, le même qui, rejetant une palette sans gloire, devint général de l'armée révolutionnaire et commandait à Toulon lorsque Bonaparte fit sa première apparition sur la scène politique. Il faut voir cet infortuné monarque, beaucoup plus laid que nature, monté sur un cheval qui ne peut pas le porter, le chapeau déshonoré par une cocarde tricolore fanée, et brandissant dans le vide une innocente épée, sur la lame de laquelle on lit ces mots ironiques : *La loi*. Le paysage est un désert aride ; seulement, pour en varier un peu la monotone difformité, l'artiste patriote a peint sur le premier plan un chou pommé beaucoup plus naturel que tout le reste. N'y a-t-il pas tout un fragment d'histoire dans cette misérable croûte, qui porte témoignage de l'abaissement des arts et de celui du monarque ?

Quant aux sculptures, elles remplissent les quatre corridors des deux ailes, les vestibules et les antichambres. Nous n'avons rien à reprocher à leur disposition, ni à la convenance parfaite de ces galeries monumentales, dont la simplicité s'accorde beaucoup mieux, selon nous, avec la statuaire que les mille ornements prodigués dans les salles du vieux Louvre. Nous ne pouvons que louer aussi le choix des monuments, et nous reconnaissons avec plaisir les nombreuses difficultés que le roi a dû vaincre pour atteindre ce résultat. Non-seulement il a réuni les tombes et statues monumentales que M. Lenoir avait soustraites au naufrage révolutionnaire, et qui se trouvaient réunies dans le Musée de la rue des Petits-Augustins ; mais il a fait mouler en plâtre tous les bustes et statues de rois, de reines, de personnages célèbres qui se trouvaient, soit dans des niches, soit sur des autels, dans les diverses églises de France. Son intention est de les faire exécuter en marbre plus tard. Tout un côté de l'un des corridors est consacré aux généraux tués sur le champ de bataille ; adossés aux fenêtres, ils sont assez mal éclairés ; mais, après tout, c'est là une idée à la fois nationale et rationnelle : deux épithètes rarement unies.

La plus remarquable, la plus originale de ces sculptures, est sans aucun doute la statue de Jeanne d'Arc, par la princesse Marie, seconde fille du roi, récemment mariée au prince Alexandre de Wurtemberg ; de toutes les œuvres d'art que le Musée contient, c'est celle qui doit faire le plus de plaisir à la famille royale, et qui l'honore le plus. Qu'une jeune princesse ait exécuté une statue en marbre, c'est déjà chose si extraordinaire, que l'on pourrait passer par-dessus beaucoup de défauts ; mais ici l'indulgence serait inutile, et nous regardons cette statue comme la plus belle et la plus remarquable que l'art moderne ait produite. Peut-être lui aurions-nous demandé un enthousiasme plus ardent et plus intense, une attitude plus héroïque et plus guerrière, quelque chose de plus vivement inspiré : nous ne retrouvons pas là cette Jeanne d'Arc de Southey :

> Une sainte pâleur régnait sur son visage ;
> La grâce féminine et le mâle courage
> En elle s'unissaient : la force et la bonté,
> L'enthousiasme ardent et l'austère beauté
> D'un sexe délicat tempéraient la faiblesse.

L'autre *vierge d'Orléans*, et vierge inspirée comme son héroïne, n'a pas conçu le même type qui frappe l'imagination de Southey. Un sentiment féminin, dont nous sommes loin de réprouver la délicatesse, et qui est loin d'ailleurs de contrarier les traditions historiques, lui a fait préférer une autre héroïne, plus douce, animée d'un patriotisme plus intime que violent ! La voilà, vêtue de sa cuirasse par-dessus ses habits de femme, l'œil calme et fixé sur la terre, comme si une résolution profonde l'avait saisie, les mains jointes et croisées sur l'épée de sainte Catherine, qu'elle presse sur son cœur. La partie supérieure du corps se rejette en arrière, le pied s'avance, et se cramponne sur le piédestal. Le front est intellectuel, le bas du visage annonce une détermination forte et inébranlable, l'effort d'une énergie sur-

Digitized by Google

naturelle chez cette jeune fille, qui serait douce et simplement pieuse dans les circonstances ordinaires. Est-il réellement vrai que la princesse Marie soit l'auteur de cette belle statue? Nous n'en doutons pas. A qui l'attribuerait-on? L'inspiration en est digne d'une femme, pleine de pureté, de grâce, de vérité. Le bruit s'est répandu que la princesse s'était contentée de modeler la statue, laissant à d'autres mains le soin de l'exécuter. Nous savons de très-bonne part qu'elle n'a fait absolument que ce que font tous les grands sculpteurs. La main du *praticien* a ébauché le marbre qu'elle s'est chargée de terminer ensuite. Si la galerie de Versailles avait coûté à Louis-Philippe le double de ce qu'elle lui a coûté, il n'eût pas acheté trop cher la joie dont une telle œuvre a dû pénétrer son cœur paternel.

La partie matérielle de l'Exposition ne mérite que des éloges. De nombreux laquais en livrée assez simple vous servent de pilotes à travers cet océan de tableaux, et vous dirigent dans votre course; précaution qui a semblé nécessaire à cause du grand nombre de salles, et de l'énorme foule qui s'y pressait. Il est vrai que cette foule diminue tous les jours d'une manière effrayante. La politesse de ces serviteurs du public, leurs égards pour les étrangers, leur désintéressement, qui fait partie des devoirs qui leur sont imposés, causent une espèce d'étonnement mêlé d'humiliation, à nos compatriotes, qui ne peuvent s'empêcher de se rappeler l'avidité brutale de nos cicérones. Le palais est bien tenu, bien chauffé, garni de nombreuses bougies qui attendent qu'on les allume. Les siéges de velours qui s'offrent aux promeneurs pendant une visite de deux lieues de long, n'ont assurément rien de superflu, mais prouvent l'attention paternelle et le tact des convenances qui distinguent le roi.

Nous n'avons pas dissimulé les erreurs de goût et les fautes contre la moralité politique qui nous ont frappé dans notre promenade à travers ce musée. Son immense étendue nous semble être, après tout, le plus grave des reproches que l'on puisse lui adresser? Il y a là dix fois plus de tableaux qu'il n'en faudrait. Ils se confondent, ils se brouillent, ils s'entassent : la mémoire n'en conserve aucun souvenir; l'œil est ébloui de tant de couleurs entassées et confondues. Si les voyageurs les plus instruits avouent le sentiment pénible que laissent chez eux les grandes galeries italiennes, toutes remplies d'œuvres d'art sorties du pinceau de Raphaël et du Dominicain, quelle fatigue ne doit-on pas ressentir à l'aspect de ces milliers de peintures appartenant à la même école, consacrées presque toutes à d'insipides batailles, et d'une exécution passablement médiocre?

Passons aux appartements de cérémonie qui occupent tout le premier étage du bâtiment central. Il est impossible de ne pas être frappé du contraste qui se trouve entre ce Musée tout bariolé de couleurs diverses, tout resplendissant des couleurs les plus hostiles, et ces magnifiques salles, dont la simplicité solennelle et splendide rejette bien loin dans l'ombre la prétentieuse magnificence des temps modernes. Vous passez du faux sublime au vrai sublime, et du théâtre au sanctuaire. Ces salles sont pavées de marbre du plus beau choix, ont pour plafond d'admirables peintures; et leurs portes, ainsi que leurs volets sculptés et dorés, offrent plus d'un modèle d'élégance et de solidité dans l'ornement. La grandeur de ces salles augmente progressivement jusqu'à la *galerie des Glaces*, qui en est le centre, et qui nous paraît le type de la magnificence architecturale dans son triomphe le plus éclatant.

Les appartements vont ensuite en diminuant jusqu'à ce que le promeneur ait atteint les appartements ordinaires. Vous diriez que ces dorures sont d'hier, tant elles ont d'éclat et de fraîcheur. Les tableaux nombreux, mais ne couvrant pas toute la muraille comme des tentures, datent de l'époque de Louis XIV : aussi l'émotion s'y trouve-t-elle vraie, puissante, profonde. C'est là qu'il faut chercher les souvenirs de Versailles; c'est là, dans la chambre à coucher de Marie-Antoinette, que se trouve cette porte secrète qui lui servit à se glisser dans

Digitized by Google

l'appartement du roi pour aller y mourir à son poste. C'est tout à côté, en haut de l'escalier de marbre, que Miomandre et Durepaire ont combattu et sont morts pour protéger la fuite de la reine et lui donner quelques instants de répit. Voici la chambre à coucher où Louis XIV expira, où devait expirer la monarchie. C'est au balcon central de cette chambre que le roi, la reine et la dauphine se montrèrent au peuple pour lui promettre de le suivre à Paris. Trois cadavres de gardes du corps étaient là étendus dans la cour. « La reine seule ! la reine seule ! » criait le peuple. Elle parut seule en effet, et s'exposa seule aux balles de l'émeute enflammée. Cette autre fenêtre, la plus au nord, fut témoin d'un double acte d'héroïsme dont la simplicité sublime a peu d'analogues et nous paraît éteindre la gloire des mille fanfaronnades dont le reste du Musée resplendit. La reine se tenait debout auprès de cette fenêtre ; une balle vint frapper la muraille un peu au dessous de l'endroit où elle se trouvait. M. de la Luzerne s'en aperçut, ne dit rien, tourna autour de la reine et alla paisiblement se placer entre elle et la croisée. L'âme grande de la reine ne se trompa point sur son motif ; elle se pencha vers lui et lui dit tout bas : « Je vois votre intention et vous en remercie ; mais ayez la bonté d'aller vous remettre à votre place ; c'est la vôtre, et celle-ci est la mienne. »

Sunt lacrymæ rerum et mentem mortalia tangunt.

« Il y a des larmes dans les cœurs, et les infortunes passées les émeuvent. » Le palais était bien plus historique lorsqu'il n'était peuplé que de statues et de vieux souvenirs, de vieux tableaux et de lambris qui avaient vu se dérouler les terribles scènes dont nous parlons. Dans un château que l'on appelle historique, c'est une triste chose de voir la porte par où la reine s'échappa condamnée et recouverte de je ne sais quel portrait servant de pendant à je ne sais quel portrait inconnu (1).

Si Bonaparte est glorifié dans ce musée jusqu'à l'apothéose, où sont le duc d'Enghien, et les notables, et les états généraux, et les assemblées constituante et législative, et la convention, et le directoire ? Où sont Necker et Calonne, Bailly et Mirabeau, Maury et Barnave ? Pourquoi le seul personnage de ces temps orageux dont on découvre la figure, au milieu de cette vaste collection, est-elle celle du fat ridicule nommé Lepelletier Saint-Fargeau ; pauvre homme que les républicains canonisèrent parce qu'un poignard royaliste le frappa au cœur ? La galerie de Versailles n'est pas de l'histoire, c'est un panégyrique. Nous n'y trouvons ni le 20 Juin, ni le 10 Août, ni le 21 Janvier, ni le 16 Octobre. Où sont les murs sans draperies et l'imposant souvenir du Jeu de Paume ? où est la prise de la Bastille ? où est la fédération du Champ-de-Mars ? et ce sublime tumulte du 31 mars qui fonda le règne de la Terreur ? et la lutte pittoresque du 13 vendémiaire ? et les perfides ruses du 18 fructidor ? et la journée du 18 brumaire grosse du règne de Bonaparte ? Assurément il était plus facile de reproduire exactement ces souvenirs que la bataille de Tolbiac et Charlemagne dictant les capitulaires.

Si l'on trouve bien du faux, bien de l'artificiel dans le musée historique de Versailles, il faut avouer que la position du roi des Français était difficile. Quelle qu'ait été son ambition, ce n'est point de son plein gré, ni par suite d'un complot direct, qu'il s'est trouvé placé dans la position qu'il occupe. Nous croyons que l'expulsion de la branche aînée a été justifiée *de facto* par l'impuissance délirante de Charles X et de ses ministres, et même, jusqu'à un certain point, *de jure* par son abdication

---

(1) Note du Trad. — Les souvenirs que l'auteur anglais évoque et auxquels il attache l'importance sentimentale que l'histoire y attachera sans doute, ont besoin aujourd'hui d'être effacés et non réveillés en France. Tous les partis, toutes les passions, toutes les opinions ont donné leur moisson merveilleuse et sanglante d'héroïsmes, de crimes, d'enthousiasme, de violence. Rien n'est plus injuste que d'accuser le roi d'avoir négligé ou omis dans son Musée de Versailles la représentation de scènes dramatiques aussi dangereuses pour l'imagination populaire.

Digitized by Google

pusillanime et celle de son fils. Nous croyons que l'accession de Louis-Philippe a été sanctionnée par l'utilité, nous oserons presque dire par la nécessité publique; qu'elle a sauvé la France de l'anarchie, et que sa vie et son règne sont nécessaires à la consolidation de l'ordre dans ce pays volcanique. Mais, tout en lui souhaitant un succès complet, il nous est impossible de penser que le *Musée monstre de Versailles* doive y contribuer puissamment.

(*Quarterly Review.*)

Histoire.

HISTOIRE PHYSIQUE ET POLITIQUE DES DEUX CANADAS,

DEPUIS LEUR DÉCOUVERTE JUSQUES ET Y COMPRIS L'INSURRECTION DE 1837.

La lutte des patriotes canadiens contre la métropole se poursuit avec une énergie de volonté qui rapproche de plus en plus leur insurrection, comme nous l'avions prédit, du caractère politique d'une rupture définitive, à l'instar de la révolution mémorable qui a séparé les États-Unis du gouvernement de la Grande-Bretagne. Les circonstances, les épisodes, les progrès du soulèvement se succèdent avec la même effrayante rapidité. Nous avons fait connaître les vices d'organisation administrative et les abus de la possession territoriale qui avaient décidé en principe cet événement si grave pour l'Angleterre. Il nous reste à pénétrer plus profondément dans l'ensemble historique et dans les résultats sociaux d'un changement d'état, qui pousse encore, pour sa part, la jeune Amérique vers les nouvelles destinées de ce continent. Déjà l'émotion produite aux États-Unis par le courage des Canadiens, la neutralité menaçante du sénat et des collisions récentes, ont suffisamment prouvé qu'à l'insurrection de la colonie anglaise se rattachait une question vitale pour toutes les provinces situées entre la baie d'Hudson, Terre-Neuve et Halifax, si prématurément appelées Nouvelle-Bretagne.

L'aspect géographique et la constitution matérielle des deux Canadas suffisent pour démontrer à quel point l'issue de la révolution dont cette contrée est maintenant le théâtre tournera au détriment de l'Angleterre. D'abord, il faut bien l'avouer, toute la civilisation du pays est concentrée depuis longtemps dans le Bas-Canada, siége de l'insurrection actuelle, par l'influence des familles d'origine française; leur proportion est de 275,000 individus sur 600,000 âmes, dont se compose aujourd'hui la population du Bas-Canada, population dans laquelle tous les émigrants européens, qui en forment la majeure partie, sympathisent naturellement pour ces familles. Transportez-vous ensuite dans les forêts vierges qui couvrent encore les environs de Québec; remontez le Saint-Laurent; voyez ces vergers et ces champs qui coupent les magnificences d'un terrain

Digitized by Google

sauvage par des zones d'une culture ardente et impatiente; représentez-vous le parcours de ce grand fleuve, navigable aux vaisseaux, traversant quatre lacs, qui forment quatre mers, et baignant des villages aussi pressés, aussi exubérants de vie et de commerce que des cités d'Europe, et toutefois contraints de se maintenir dans les limites qu'une population insuffisante quoique d'une supériorité réelle impose au développement de sa puissance; représentez-vous ce mélange de la nature la plus vigoureuse et de la production la plus restreinte, et dites maintenant que la révolution canadienne n'est pas un fait accompli. C'est une nécessité inscrite dans le tableau physique du Canada comme dans les mœurs et les besoins de ses habitants.

Les trois îles de Montréal, Jésus et Perrot, avec leur admirable climat, le district borné par les hautes terres du Connecticut, les environs du Pont-Levi, n'ont qu'à déployer les richesses de leur sol pour convaincre les plus incrédules que l'émancipation seule de ces provinces est susceptible d'en peupler l'immense étendue. Depuis les monts Alleganis, qui terminent le Bas-Canada au sud-est et la chaîne bifurquée dont le disque étroit forme le champ clos du tournoi, jusqu'aux rives méridionales du fleuve, le paysage est accidenté comme un jardin disposé avec étude par un grand artiste, et l'enchantement du territoire rend plus pittoresques, plus animés, plus fanatiques, les combats qui s'y livrent avec l'enthousiasme d'une liberté naissante. C'est une perspective ininterrompue de baies profondes, de hardis promontoires, d'habitations pastorales, d'îles rocheuses, de puissantes rivières, tantôt serpentant dans les vallées comme des canaux rectilignes et planes, tantôt s'engouffrant sous des précipices, dévalant sur des escaliers gigantesques ou se brisant contre des îlots de granit, et enfin s'élargissant en nappe à l'embouchure où des vaisseaux de guerre d'un nouvel empire maritime indépendant auraient certes beau jeu pour déployer la forêt de leurs vergues et faire manœuvrer l'armée de leurs matelots.

Nous avons exposé quelle était l'importance commerciale de Montréal et de Québec. Comme position militaire et centre politique, cette dernière ville est une des plus remarquables cités du Nouveau-Monde, la capitale naturelle de l'empire transatlantique. Pont-Levi, avec sa romantique église et ses charmants *cottages*, les cataractes du Montmorency, l'île d'Orléans, qui ressemble à la côte du Devonshire, ne sont pas uniquement les lignes d'arrêt d'un horizon digne de l'Orient; il faut encore y voir les appendices en quelque sorte de la situation inexpugnable de Québec, dont les créneaux couronnent la cime du *cap Diamant* avec la fierté d'une métropole démocratique. Si Québec est regardé avec raison comme le Gibraltar de l'Amérique du nord, avec sa citadelle dont les fortifications embrassent une superficie de cinquante acres de terrain, on peut dire que le grand bassin formé devant la ville, par la rivière Saint-Charles, long de 3 à 4 milles et large de 2 milles environ, est un dock colossal où le commerce du monde entier trouverait franchise et abri.

Il est impossible que les États-Unis, si jaloux de leur agrandissement, si hostiles à tout voisinage prospère, surtout lorsque ce voisinage est anglais, et d'ailleurs si maîtrisés par l'essence républicaine de leur gouvernement; il est impossible qu'ils ne jettent pas un œil de convoitise sur les provinces du Bas-Canada, limitrophes de Vermont, de New-York, du Maine et du Hampshire. Leur liberté démocratique a un ridicule, c'est l'ambition propre à la plus despotique monarchie; et bien que la meilleure partie du territoire de l'Union ne soit pas peuplée, que son empire touche au golfe du Mexique, à l'Atlantique et au Grand Océan, elle n'oublie pas qu'une irruption rapide et trente mille hommes de milice américaine suffiraient pour mettre en son pouvoir la place de Québec qui, malgré ses fortifications naturelles, n'est pas à l'abri d'une surprise, à cause de la faiblesse relative de la garnison. Il n'y a donc pas seulement de la neutralité douteuse de l'Union un motif de rivalité maritime, il y a aussi la secrète pensée de porter les limites des États septentrionaux au

Digitized by Google

point que la nature semble avoir fixé. Ce plan de configuration est national et populaire, parce qu'il forme une question d'amour-propre local qui se rattache aux temps haineux de la guerre de l'indépendance. Tels sont les orages extérieurs groupés au-dessus des créneaux de Québec.

Montréal est une ville toute française par ses édifices, par ses usages et par ses mœurs. Sous le rapport de l'étendue, du commerce et de la population, elle surpasse la capitale officielle du pays. La fertilité du sol et la beauté du paysage y semblent en rapport avec cette importance morale. C'est auprès de Montréal que se précipite d'un rocher de marbre la chute du Montmorency, de cent pieds plus haute que la plus haute chute du Niagara; c'est à peu de distance de Montréal que rugit le Saguenay, torrent singulier et merveilleux, rivière bouillonnante parmi des récifs, et dont la profondeur à son embouchure n'a jamais été atteinte par la sonde; trois cent trente brasses de corde ont vainement cherché le fond de son lit. Les rives en sont d'une mesure proportionnée à cet abîme; elles varient depuis deux cents jusqu'à deux mille pieds de haut. Si le Bas-Canada était peuplé, ce serait le plus grand de tous les États de l'ancien monde, à l'exception de la Russie. On comprend alors que de pareils phénomènes dans la figure du sol y paraissent naturellement à leur place. Toutes les harmonies désirables se rencontrent dans cette magnifique contrée.

C'est même ici le lieu de nous rendre compte des avantages que le Saint-Laurent, cette artère des deux Canadas, présente à la civilisation future de l'Amérique du Nord; nous nous sommes peut-être montré un peu concis à cet égard dans notre précédent article. Comme le Nil et l'Amazone, le fleuve Saint-Laurent déborde par l'effet des marées sur les vallées qui forment son lit et y répand une fécondité périodique. Le point de son embouchure lui ouvre l'Océan et le commerce de l'Europe. Il se congèle en hiver, dira-t-on; mais cet obstacle ne met aucune entrave aux communications intérieures. En Russie, l'hiver est la saison où les provinces éloignées de l'empire du czar correspondent de l'une à l'autre avec le plus d'aisance et de rapidité. Le Bas-Canada abonde en rivières d'une navigation facile, d'un lit commode, et qui, par leur nombre et leur largeur, surpassent toutes les rivières de notre Europe. Ces cours d'eau, navigables pendant l'été, deviendraient d'excellentes routes pendant l'hiver. Il faut n'avoir qu'une idée très-succincte des ressources industrielles que les populations du nord de l'ancien monde trouvent dans la solidification annuelle de leurs canaux pour se représenter tout le bénéfice que les Canadiens peuvent tirer de leur climat septentrional.

Le Bas et le Haut-Canada se prolongent vers la baie d'Hudson, le lac Mistisinny et l'océan Pacifique en langues de terre désertes, interminables, dont l'exploitation doit entrer aussi en ligne de compte dans le calcul des prospérités futures du pays. Des planteurs anglais, malgré la rigueur d'une température à peu près polaire, y ont fait des établissements. Les villages, les écoles, les moulins, les églises commencent à marquer çà et là de districts colonisateurs et vivifiants cette plage où naguère les Esquimaux chassaient l'ours et le castor. Mais le plus singulier comme le plus utile caractère du Haut-Canada est sa chaîne de lacs; il distingue parfaitement cette partie de l'Amérique du nord de toutes les contrées européennes. Ce fut assurément un bienfait de la Providence, que des masses d'eau renfermées ainsi dans le milieu d'un continent impénétrable aux flots des deux mers. Pour tempérer les exagérations du climat et subvenir aux communications générales, un tel système de canaux naturels, accessibles à des bâtiments de quatre cents tonneaux, et réunis par des chemins de fer, offrira dans vingt-cinq ans le chef-d'œuvre de l'industrie contemporaine combiné avec le plus bel emploi des ressources matérielles du globe. Parlons un peu de ces lacs qu'une révolution politique, dont nous sommes forcé de reconnaître la salutaire influence, peut un jour transformer en entrepôts gigantesques pour les échanges des deux continents.

En remontant le cours du Saint-Lau-

Digitized by Google

rent, on trouve d'abord le lac Ontario, magnifique nappe d'eau de deux cents lieues de circonférence. Vers le Canada, les bords de cette mer intérieure sont boisés, couverts de riches villages, et dominés par le pittoresque bourg de Torrento, qui se penche sur le miroir des flots avec la coquetterie mélancolique d'un saule pleureur. Plus loin, on rencontre Niagara, cataracte où le Saint-Laurent vomit cent deux millions de tonnes d'eau par heure. En remontant encore plus loin, vous rencontrez le lac Érié, qui a environ six cent cinquante-trois milles de tour. Le bord septentrional, qui appartient au Canada, est abrupte et rude; mais l'Érié est remarquable surtout en ce qu'il forme le commencement de la navigation intérieure la plus colossale du monde; l'Erié joint la baie d'Hudson au Saint-Laurent par un grand canal américain qui est un chef-d'œuvre d'industrie; il a trois cent soixante-trois milles de long; sa construction a duré huit ans, et a coûté, en y comprenant le canal Champlain, onze mille dollars; son péage annuel rapporte maintenant plus d'un million de la même monnaie. Voilà donc déjà l'océan Polaire et la mer Atlantique reliés ensemble. Enfin, un autre grand canal, l'Aswego, réunit l'Erié à l'Ontario. D'autres canaux moins connus, mais d'une importance réelle, complètent ce système de navigation qui, dans un temps donné et prochain, amènera les *steamboats* de la Nouvelle-Orléans au centre de cette agglomération merveilleuse de lacs et de rivières.

C'est un spectacle curieux que celui des deux puissances rivales, l'Angleterre et les États-Unis, réunissant tacitement leurs efforts pour vaincre leur ennemi commun, les difficultés du fleuve Saint-Laurent. Dans la partie du fleuve exclusivement britannique, les tentatives sont aussi généreuses et aussi opiniâtres que dans les comtés de Vermont et du Maine. On tournera bientôt les cataractes, les chutes, les récifs, les tourbillons, comme des fortifications imprenables de front, mais vulnérables par côté. Les vaisseaux de Québec passeront dans l'Érié à travers l'Ontario. Puis les canaux de l'Ohio et de Pensylvanie ouvriront une communication par la rivière de l'Ohio jusqu'au Mississipi, et même on atteindra le golfe du Mexique par la voie des lacs plus élevés, comme le lac Supérieur. Dans la marche d'un semblable développement de l'industrie, on peut supposer toutes les victoires, car rien n'est impossible au progrès qui croît comme la vitesse, dans les lois de la pesanteur, multipliée par le carré des temps. La mer Pacifique aura son tour dans les empiétements successifs de cette échelle immense de canalisation. En résumé, toute la partie septentrionale de l'Amérique du nord est admirablement disposée par la nature aux miracles d'une navigation intérieure d'un caractère essentiellement maritime; et de même que dans les Alpes, un voyageur, sans changer de place, a la faculté de boire à la fois l'eau qui coule dans la Méditerranée, dans le Rhin et dans la mer d'Allemagne, ainsi les marchands de fourrures du Canada partiront un jour de Montréal pour répandre leurs productions, au moyen des canaux et des rivières, sur les bords de l'océan Pacifique, de l'Atlantique, du golfe du Mexique et de la baie d'Hudson.

En remontant toujours le Saint-Laurent, nous voyons ce fleuve, d'abord nommé, suivant les lacs et les chutes qu'il traverse, rivière du Niagara et rivière du Détroit, prendre le nom du lac Saint-Clair qu'il traverse également, et puis nous entrons dans le lac Huron dont il sort. Le lac Saint-Clair n'a guère que cent milles de circonférence; mais le lac Huron occupe une surface de cinq millions d'acres. Les peuplades des Indiens chippeways campent sur ses rives. En franchissant le Huron, jusqu'à la pointe où le fleuve prend le nom de Saut de Sainte-Marie, nous rencontrons des courants rapides et une cataracte basse, longue de trois quarts de mille d'où les eaux se précipitent avec violence de pente en pente dans le Huron. Il serait difficile de peindre la magnificence de cette chute, qui ressemble à une mer écumeuse et blanche, qui rappelle les scènes du déluge esquissées par le Poussin. Le Saut de Sainte-Marie est comme un prologue destiné à rendre plus grandiose aux regards du

Digitized by Google

voyageur l'aspect du lac Supérieur, le plus grand de tous les lacs, et vers lequel nous pénétrons, pour dernière étape. Le lac Supérieur a 475 lieues de tour et mille pieds de profondeur; il y règne des tempêtes, il s'y amoncelle des vagues comme dans l'Océan. Ses flots sont froids et limpides; véritable Méditerranée d'eau douce. La rive canadienne présente un ruban de douze cents milles d'étendue. Une particularité hydrostatique fort intéressante, c'est que dans une période qui n'est pas très-éloignée, ces grandes masses d'eau intérieures n'existeront plus; leur profondeur seule retarde ce moment critique. C'est l'opinion de tous les ingénieurs qui ont examiné la configuration du terrain. Les lacs formant, à partir du Supérieur dont le niveau est à 617 pieds au-dessus de la surface de l'Océan, une suite de plateaux qui s'abaissent à mesure qu'on se rapproche de la mer, il en résulte que si les fonds n'étaient pas très-bas, leurs flots seraient entraînés plus violemment encore vers l'Atlantique. Quoi qu'il en soit, la diminution graduelle de ces réservoirs est constante. Il faut rapporter les lenteurs prévoyantes de l'épuisement, d'abord à la masse des eaux, comme nous l'avons dit, et principalement aussi à cette disposition tutélaire de la Providence qui a successivement diminué la grandeur des lacs et la profondeur de leur lit, comme pour montrer sa répugnance à décharger le trop plein dans le réservoir universel.

L'histoire politique du Canada est à la hauteur de ce déploiement prodigue des forces de la nature. Le nom seul de cette contrée a fourni, comme la patrie d'Homère, un aliment à l'imagination et à l'amour-propre des étymologistes. On a prétendu que les premiers navigateurs portugais, voyant le caractère sauvage du pays, écrivirent sur leurs cartes : *Aca nada; là-bas* (au nord), *rien!* Cette origine peut n'être pas vraisemblable, mais assurément elle est poétique. On a supposé encore que le mot espagnol *Canada*, qui veut dire *canal*, désignait la figure générale du terrain dont la surface paraît un lit immense creusé entre les montagnes, pour l'écoulement des eaux du Saint-Laurent, depuis le lac Supérieur jusqu'à la mer. Mais l'explication la plus ingénieuse et la mieux reçue provient du vocable chippeway *canata* qui signifie un assemblage de huttes. Un pareil nom nous semble d'ailleurs une enseigne convenable aux romanesques annales de la contrée.

Les belles découvertes des Espagnols dans l'Amérique équinoxiale avaient fixé l'attention des souverains de l'Europe sur le nouveau continent. Quoique sortant à peine des luttes sanglantes des Deux Roses, l'Angleterre suivit le mouvement général. Mais le grand objet des découvertes à cette époque était moins le nouveau monde que l'ancien, moins la fertilité et la virginité du continent occidental que l'opulence de l'Inde. Le voyage de Colomb avait même pour but de trouver un passage à l'ouest, vers l'Asie, et il rencontra l'Amérique par hasard. Il y a mieux; lorsqu'on sut qu'un nouveau monde barrait le passage de l'ancien, on s'obstina à chercher la route de l'Inde par le nord-ouest; on aurait volontiers franchi le pôle, afin de ne pas garder le démenti. Cette préoccupation singulière absorbait Henri VII, en 1497, lorsqu'il envoya Jean Cabot l'Italien au nord, avec six vaisseaux. Le banc de Terre-Neuve fut le premier fruit de son expédition; et de là les navires anglais gagnèrent le golfe Saint-Laurent. Mais Cabot retourna dans la Grande-Bretagne sans avoir fondé d'établissement sur la nouvelle côte. A Cabot succéda Jean Veracano de Florence, qui découvrit la Floride et s'avança jusqu'au 50e degré de latitude, pour le compte et aux frais de François Ier. Il prit possession du pays, qu'il nomma *Nouvelle France* au nom de ce prince; mais la captivité du monarque, les événements politiques qui suivirent la bataille de Pavie, retardèrent la colonisation; toutefois, la pêche de la morue à Terre-Neuve fut installée au bénéfice de toutes les nations de l'Europe, dès l'an 1517. Ce ne fut qu'en 1548, qu'un pêcheur de Saint-Malo, Jacques Cartier, remonta le fleuve Saint-Laurent avec une commission du roi, trois grands navires et un nombre assez considérable d'aventuriers, jusque devant Québec, alors

Digitized by Google

appelé *Stada Cona*, et y jeta l'ancre. Le fleuve reçut son nom du saint fêté le jour de sa découverte, le 10 août. Le pêcheur de Saint-Malo, à l'aide de pinasses, continua sa route et atteignit l'île de Montréal (Mont-Royal), qu'il baptisa de ce titre à cause de sa montagne. Cependant, en 1540, les Français, sous la conduite du seigneur de Roberal, qui s'intitula vice-roi, fondèrent une espèce de colonie, dont le résultat fut uniquement d'apprendre aux Indiens l'usage des armes à feu. Québec, établissement français en 1608, n'atteignit pas en quatorze ans une population de cinquante individus.

Alternativement la leçon et le fléau de son siècle, la France du cardinal de Richelieu lança dans les nouvelles terres du fleuve Saint-Sauveur une compagnie de clercs et de laïques, composée de cent membres dont la mission était de convertir les Indiens à la religion catholique, de faire le commerce des fourrures, et toujours de chercher le fameux passage au nord-ouest pour gagner la Chine. C'eût été le plus libéral des dons, si Louis XIII avait su la valeur de son présent. Le roi accordait à la compagnie le sol du Canada avec le monopole de son commerce, à la seule condition de reconnaître la suzeraineté de la France, et de présenter au monarque une couronne d'or à chaque renouvellement de règne. Ce nouveau système favorisa singulièrement le catholicisme. On décida que les protestants, les hérétiques et les juifs seraient exclus de la colonie. Par la paix de 1632, nouvelle preuve de l'ignorance où restait l'empire britannique à l'égard de ses intérêts dans le nouveau monde, les provinces de Québec, de la Nouvelle-Écosse et du cap Breton furent cédées à la France. Mais en 1663, la faiblesse et l'incapacité de la compagnie firent que Louis XIV, sur la proposition de Colbert, érigea le Canada en gouvernement royal, provoqua les troupes licenciées à s'y établir sous la protection de la mère patrie, et donna les États aux officiers, en distribuant les terres aux soldats regardés comme tenanciers féodaux. Cette forme de propriété existe encore; elle a présidé pour sa part aux concessions déplorables, à l'oligarchie progressive, dont nous avons fait connaître les funestes résultats pour l'avenir des intérêts britanniques.

Bientôt les cruautés exercées contre les Indiens amenèrent une résistance désespérée, qui compromit passagèrement l'existence de la colonie française. On crut se garantir des surprises en concentrant les habitations; le gouvernement colonisateur ordonna que les défrichements n'auraient lieu que dans les terres avoisinant les plantations déjà en vigueur de culture. Il en résulta que la frontière nord-ouest fut abandonnée, et resta en butte aux envahissements du peuple le plus envahisseur, à l'ambition des États-Unis. En 1682, les Français descendirent le Mississipi, prirent possession de toutes les rives arrosées par cet immense cours d'eau, leur donnèrent pour appellation générique, en l'honneur de Louis XIV, le nom de *Louisiane*, et débouchèrent dans le golfe du Mexique. Ce fut sans contredit un événement mémorable dans l'histoire du monde.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, des hostilités aussi ténébreuses que criminelles avaient jeté des germes de mésintelligence entre les Français et les Anglais, qui se disputaient la colonisation depuis Terre-Neuve jusqu'aux bouches du Mississipi. Ces querelles mesquines et locales n'engendrèrent pas moins la fameuse convention d'Albany, en 1754, où Franklin proposa un plan pour l'union des États, une levée d'hommes et une contribution militaire pour résister à la France; ce plan fut en définitive la base de l'union fédérale. La guerre de sept ans ramena l'attention sur le Canada. En 1756, le marquis de Montcalm, major général et officier d'un grand mérite, débarqua avec des renforts, surprit les postes anglais, dont les garnisons étaient fort réduites, et fit deux mille prisonniers dont la mort glorieuse est célèbre dans les fastes de l'Amérique. Soit que Montcalm fût embarrassé de leur nombre, soit que la terreur lui parût un moyen irrésistible de succès, Montcalm engagea secrètement les Indiens à tomber sur ces braves, qui se reposaient

Digitized by Google

sur la foi d'une capitulation et sur l'honneur français. Les deux mille prisonniers périrent massacrés. On sait que cet acte de barbarie coûta la vie à Montcalm et le Canada à la France.

Lord Chatham résolut d'achever la conquête de toutes les colonies françaises au nord de l'Amérique. En 1759, le Canada fut envahi sur trois points; Wolf reçut le commandement de huit mille hommes destinés à l'assaut de Québec. Le corps de Montcalm se montait à seize mille hommes environ ; il faut y comprendre la milice et les Indiens. A la première attaque les Anglais furent repoussés et perdirent à peu près six cents hommes tués ou blessés. Dans la nuit du 13 septembre 1759, les Anglais revinrent à la charge, occupèrent par escalade les hauteurs d'Aubusson et acceptèrent la bataille offerte par Montcalm. Les deux généraux y succombèrent. Dans ce combat, où du reste on ne fit pas usage d'artillerie, la France et la Grande-Bretagne laissèrent ensemble plus de deux mille cadavres sur les rives du Saint-Laurent. Québec ouvrit ses portes à l'Angleterre, et la paix de 1763 éteignit les dernières prétentions de la France à l'égard du Canada et de la Nouvelle-Écosse.

C'est à partir des premiers temps même de sa conquête que le gouvernement britannique fit les fautes qu'il paye si chèrement aujourd'hui. Au lieu d'infuser dans le pays conquis les mœurs, la religion, l'esprit et l'idiome de l'Angleterre, on traita le Canada en simple annexe; les habitants demeurèrent français, catholiques et entachés de leurs traditions féodales. On négligea même d'adopter la langue anglaise pour les actes publics, d'élever des temples protestants dans chaque district, et d'y introduire les lois de la nouvelle métropole. Malgré ces imperfections de la conquête, elle profita singulièrement au Canada. La France et l'Espagne sont ordinairement des marâtres pour leurs colonies; mais l'Espagne permet du moins qu'elles languissent à leur gré, tandis que la France déploie une activité funeste à leurs intérêts. Au moment où la politique du sens commun commandait à la France de soutenir le crédit de sa colonie, au moment où les troupes anglaises faisaient irruption dans le Canada, cette province était la proie d'un intendant royal nommé Bigot, qui la pillait à sa fantaisie. La cour de Versailles, comme pour hâter l'heure de la perte du Canada, ne fit point honneur aux billets de l'intendant, ruinant ainsi les porteurs de ces billets pour une somme d'un demi-million sterling et dépréciant le papier en circulation qui se montait à une valeur de quatre millions. On n'en remboursa jamais que quatre pour cent.

En 1775, les Canadiens furent enveloppés dans la guerre d'Amérique. A la fin même de cette première année de la guerre, Montgommery, avec un corps nombreux d'insurgents, se jeta dans le Bas-Canada. Tous les bourgs sans défense tombèrent entre ses mains. Montréal fut capturée avec les principaux approvisionnements de la province. Une seconde division marcha contre Québec, sous le commandement d'Arnold. Le 8 novembre il était arrivé à Point-Lévi, en face de la ville. S'il eût passé la rivière, dans le premier moment de surprise, c'en était fini de la domination anglaise au Canada. Heureusement, le général Carnleton, gouverneur et homme de talent, connut à l'instant même le péril où se trouvait Québec. Carnleton soutenait alors le choc des forces américaines, près de Montréal. Il trompa les yeux de Montgommery par une manœuvre d'arrière-garde, évita les troupes d'Arnold et rentra inopinément dans la ville en danger, à la grande déconvenue de l'ennemi. Le général anglais avait à peine 1,800 fusiliers, dont 350 d'infanterie régulière, 450 marins et le restant composé de volontaires. Arnold et Montgommery, revenus de leur étonnement, joignirent leurs troupes; on commença un siége dans les règles, on finit par un blocus. Les longueurs interminables de ce système d'attaque ne convenaient guère à l'audace de Montgommery. Dans la matinée du 31 décembre il marcha en silence sur la citadelle, à la tête de sa colonne. Des ténèbres profondes et une neige épaisse cachaient son approche. Par-

Digitized by Google

venu à la porte de la citadelle, il éveilla trop tôt par son mouvement le factionnaire du rempart, qui donna rapidement l'alarme. En quelques secondes, les canons qui défendaient le passage de la porte furent démasqués et prirent en flanc le corps américain. Engagés dans le passage, les insurgents n'osaient ni reculer, ni avancer; ils attendirent le jour avec sang-froid, sous le feu des Anglais. Le lendemain, les troupes de Carnleton cherchèrent curieusement, du haut du rempart, à quels ennemis leurs pièces avaient vomi la mort toute la nuit : ils n'aperçurent qu'une nappe éclatante de blancheur. La neige n'avait cessé de tomber depuis le moment où le dernier soldat américain avait succombé à son poste sous le plomb de la forteresse. On écarta précipitamment la neige, on retrouva les cadavres encore chauds, et Montgommery, qui tenait toujours son épée à la main. Ce dénoûment terrible jeta un si grand deuil parmi les assiégeants, qu'Arnold se retira. Québec fut délivré. Au mois de mai, on abandonna définitivement le blocus.

Malgré cet échec, les Américains répétèrent pendant deux ans leurs attaques contre le Canada ; ils furent presque continuellement repoussés avec de grandes pertes. Toutefois, comme il était impossible avec quatre mille hommes de garnison et avec la milice canadienne, dispersés dans les bourgs d'un désert aussi vaste que la distance de Paris à Moscou, de protéger les frontières sur une longueur de 1,300 milles, les Américains s'emparèrent de quelques postes. Le malheur voulut qu'à cette époque le gouvernement britannique confiât l'autorité militaire dans la colonie au général Georges Prévost, dont l'administration fut aussi déplorable que honteuse. A la tête de 12,000 hommes d'infanterie anglaise, il battit en retraite devant un poste de 1,800 fusiliers américains. C'est le seul événement de la guerre où notre armée, conduite par un chef pusillanime, ait manqué à sa vieille réputation.

On voit que les merveilles de la nature, les ressources de l'industrie et les fastes de l'histoire se disputent le Canada ; la science n'est pas moins reine dans ces magiques contrées. Le Haut-Canada présente une structure géologique du plus vif intérêt pour les théories actuelles ; c'est un sol granitique, avec des roches calcaires, d'un grain mou, en couches horizontales. Les sinuosités étranges des rivières et les abîmes creusés au milieu des montagnes témoignent que le sol a éprouvé de violentes convulsions. On y rencontre des traces d'éruptions volcaniques et de vastes agglomérations de rochers qui paraissent comme vitrifiés par le feu des cataclysmes. Les tremblements de terre ont été rares au Canada, mais constamment terribles. En 1775, le sol trembla à Québec et aux environs de cette ville, dans une étendue de pays de 600 milles sur 300. Ainsi, une surface de 180,000 milles carrés fut bouleversée du même coup. Dans les annales de la géologie, on trouve peu de convulsions terrestres d'un aussi vaste rayon. Le pays qui s'étend à l'ouest du lac Supérieur est fort peu connu ; on le suppose affreux et sauvage, alternativement sablonneux et marécageux, excessivement froid ; le whisky y gèle à la consistance du miel. Mais les étés, comme dans tous les pays du Nord, y sont très-chauds. Le sol du Haut-Canada est composé d'argile et de marne entremêlées ; on y trouve du fer, du cuivre, du charbon et tous les autres minéraux de l'Europe.

Dans le nord du Bas-Canada, la neige commence en novembre, et son épaisseur croît successivement de plusieurs pieds pour couvrir la superficie des terres jusqu'au printemps, en mai : tandis que ce linceul, pour ainsi dire, est étendu sur le pays, le thermomètre descend d'une manière effrayante. Pendant les quatre mois qui suivent décembre, la température ordinaire varie de 25 à 32° au-dessous de zéro (centigrades). Vingt degrés forment le terme moyen. En 1790 le mercure gela à Québec. Les roches calcaires sont fréquemment rompues par la violence du froid. Dans les nuits les plus glaciales, quand un silence de mort enveloppe les plaines blanchies sous la neige à perte de vue, on entend dans les Alleghanis, e

Digitized by Google

autour des lacs, les forêts vierges crier avec un bruit sinistre et les arbres séculaires se briser, comme si l'homme les frappait avec des haches innombrables ou si la tempête les ébranlait de son souffle irrésistible.

Cependant, malgré son âpreté, l'hiver est au Canada une saison de fêtes et de plaisirs. Au mois d'avril, le vent passe au sud, la température devient humide, et bientôt Québec a dépouillé complétement sa robe de frimats; à Montréal, la neige a disparu depuis le commencement de mars. En revanche, la chaleur devient si forte en juin et en juillet, que le thermomètre atteint 30 et 95° à l'ombre. C'est la température de Cachemyre. Le terme moyen est 75. Les coupes immenses opérées dans les forêts du pays depuis 1818, ont un peu modifié le climat et raccourci les hivers.

Si maintenant on passe à la constitution de la propriété territoriale aux deux Canadas, l'histoire de ces provinces de l'Amérique du nord s'offrira sous un nouveau jour, qui n'est pas moins curieux que son tableau physique et matériel.

Les premiers Français qui s'y établirent dans le principe de la colonisation, apportèrent avec eux les habitudes de la loi féodale. Le roi de France, en autorisant ces émigrations lointaines, concédait à quelques familles nobles et aux officiers de son armée de vastes terrains en forme de seigneuries et de fiefs, qui relevaient immédiatement du monarque et lui en faisaient hommage. A la mort du possesseur en titre du fief, son fils aîné héritait du château patrimonial et de la moitié des terres, dans le cas où le chef de la famille laissait plus de deux enfants. S'il n'y en avait que deux, l'héritier présomptif du fief accaparait les deux tiers du domaine paternel. Ces usages d'une civilisation étroite et maudite subsistent encore au Canada. L'héritier retient aussi une partie du produit des pêches, qui sont considérables pour les familles dont les domaines avoisinent les grands lacs; il lève également un droit sur les transferts de propriété; il est maître de couper les futaies; mais en retour, il est généralement tenu d'ouvrir des routes à travers ses possessions et de prêter ses moulins pour moudre le grain. Il eût été par trop barbare que l'intérêt public ne fît pas une brèche quelconque dans l'énormité de ces abus.

Les *habitants*, comme les Français-Canadiens se nomment eux-mêmes, tiennent si fort à leurs mœurs soi-disant patriarcales, qu'ils profitent rarement du droit de libre roture, qui décharge le fermier de toutes les redevances onéreuses et ne lui impose que le devoir d'obéir au roi et de se conformer aux lois. La libre roture paraît produite au Canada par la conquête britannique en 1759, et depuis cette époque, les concessions anglaises se sont montées à sept millions d'acres, pendant que les vieilles concessions féodales s'élevaient déjà à près de onze millions. D'après l'acte de milice du Bas-Canada, tout homme de dix-huit à soixante ans est tenu au service militaire; le clergé, les médecins et les maîtres d'école en sont exceptés de droit. Les officiers reçoivent une solde du gouvernement. En 1827, la milice se montait à 93,000 hommes dans le Bas-Canada. Les troupes régulières dans les deux Canadas, au commencement de la dernière insurrection, ne donnaient pas un effectif de 4,000 soldats. Dans le Haut-Canada, la milice présentait seize régiments ou 50,000 hommes. Cette disproportion dans les forces respectives des troupes de la métropole et de l'armée indigène, n'a pas été, comme on le pense bien, sans influence sur les progrès de la guerre.

Les taxes sont singulièrement légères au Canada. On estime à 300,000 £ par an le revenu des deux provinces, l'impôt s'y élève à moins de sept schellings six pence par tête. N'oublions pas, en outre, que le gouvernement anglais tire directement du trésor de la métropole plus de 200,000 £ par an pour l'entretien des troupes et l'exécution des travaux publics au Canada. L'Angleterre d'ailleurs se taxe elle-même de 1,500,000 £ par an, en achetant le bois de sa colonie pour en soutenir le commerce, plutôt que d'employer les matériaux de construction maritime fournis par

Digitized by Google

la Baltique, qui sont d'une meilleure qualité et d'un coût moins élevé. C'est absolument comme la France qui favorise à son détriment le sucre des Antilles, pour ne point paraître abandonner l'intérêt du planteur, au lieu de pousser à l'exploitation illimitée du sucre indigène.

On rencontre surtout des preuves de la négligence du gouvernement anglais dans la forme actuelle des établissements religieux du Canada. D'après les derniers recensements, la population du Bas-Canada est de 600,000 individus, sur lesquels on compte environ 160,000 sujets protestants, et ce nombre s'accroît tous les jours, tandis que celui des Français-Canadiens demeure stationnaire. On ne croirait pas que l'église anglicane est représentée là par deux évêques, l'un à Québec, l'autre à Montréal, et par quarante clercs. Il n'y a pas trente temples dans le Haut-Canada, où la population est presque exclusivement anglaise et protestante. Dans cette province, nous ne trouvons guère que quarante clercs et les deux archidiacres de Toronto et de Kingston. Quelques ministres presbytériens et des prédicateurs de différentes sectes y complètent le personnel de la religion réformée. Enfin le revenu du clergé anglican s'élève à peine de 30 à 50 £ pour chacun de ses membres. Le clergé romain, au contraire, jouit d'un revenu six fois plus considérable.

La constitution établie par les Français au Canada avait des bases despotiques comme celle du gouvernement de la métropole. Peu de temps après la conquête britannique, en 1774, des institutions nouvelles fixèrent les limites du Canada, et on créa un gouvernement assisté d'un conseil de dix-sept membres qui avaient le droit de faire des lois, mais non pas d'augmenter les taxes. Les lois criminelles de l'Angleterre furent introduites, avec la réserve que dans tous les cas de controverse on aurait recours aux vieilles institutions d'origine française qui servaient de code primitif au pays ; on garantit à la religion romaine tous ses privilèges. Par une amélioration nouvelle, en 1791, et qui fut appelée l'*acte de lord Granville*, on divisa les Canadas en haute et basse provinces. Le Bas-Canada reçut pour administration locale un gouvernement et un conseil exécutif de douze membres nommés par la couronne, semblable au conseil privé de la Grande-Bretagne ; un conseil législatif nommé par *mandamus* du pouvoir royal et composé maintenant de trente-quatre membres ; enfin une assemblée représentative, ou tiers état, composée des députés de Québec, de Montréal et des comtés. Ainsi la législature provinciale est formée de la puissance souveraine agissant par l'intermédiaire du gouvernement et de son conseil, d'un conseil législatif de 34 membres, et d'une assemblée de 88 membres désignés pour quatre années par les électeurs qui possèdent une propriété de la valeur de 40 £, qui ont un revenu de 5 £ ou qui payent un loyer de 10 £. Le gouvernement, au nom du roi, a le droit de réunir, de proroger et de dissoudre les deux chambres ; il est tenu de les assembler pour le moins une fois par an, et ce parlement a l'initiative de tous les règlements qu'il juge nécessaires pour l'ordre et la paix du pays. Dans le Haut-Canada, depuis 1791, le gouvernement a été pareillement administré par un lieutenant gouverneur, des conseils exécutif et législatif, et une chambre de représentants (1). Le conseil exécutif est composé de six membres choisis par la couronne. Le gouverneur du Bas-Canada est gouverneur des colonies anglaises dans le nord de l'Amérique et commande en chef toutes les forces militaires.

---

(1) Voyez l'article publié par la REVUE BRITANNIQUE, en septembre 1837, intitulé : *État actuel des Deux Canadas*. Nous y avons exposé, avec plus de détail et sous un point de vue tout à fait politique, en quoi cette organisation administrative se trouvait être, par ses vices et ses abus, le prétexte de l'insurrection. Le ton violent de la dernière partie de cet article est remarquable. Nous avons dû la conserver dans toute son énergie pour que la question du Canada fût envisagée pas nos lecteurs au point de vue du parti conservateur de l'Angleterre. La diatribe du *Blackwood's Magazine* forme ainsi le complément indispensable de nos précédents articles.

Digitized by Google

L'agitation du Canada est la contre-partie de l'agitation d'Irlande; toutes les concessions successivement faites aux révoltés témoignent de la folie de notre ministère actuel. La plus désastreuse sans contredit est le contrôle absolu accordé aux représentants des provinces sur les revenus de l'État, dont une partie était la propriété de la couronne. On oublia même de pourvoir au salaire des fonctionnaires publics de la colonie. Le gouvernement fut obligé de payer ses agents au moyen d'un prêt sur la caisse militaire, prêt que le parti de Papineau refusa d'acquitter. Nous ne reviendrons pas ici sur les événements de la guerre qui se poursuit avec des chances partagées et dont l'issue nous paraît très-confuse. Ce qu'il y a de certain et de déplorable, c'est que la séparation de la colonie et de la métropole est une mesure à l'ordre du jour. On en parle déjà comme d'un fait accompli.

Il y a tant de honte dans cet assentiment public pour une détermination qui provoquerait les risées de l'Europe, qu'on ne saurait examiner la conduite des whigs, sous ce rapport, avec trop de rigueur.

C'est en juin 1835 que l'attention des hommes d'État de la Grande-Bretagne se porta sur le Canada. A leur rentrée au pouvoir, les whigs crurent satisfaire un désir national en nommant une commission extraordinaire (1). Lord Gosford, membre de cette commission, signala son investiture d'une manière bouffonne; il écrivit une lettre officielle en français et adressa un discours également en français aux représentants des provinces. Reconnaître dans le Canada la langue française pour idiome officiel était une faute énorme dont l'imbécile lord Gosford a pu seul se rendre coupable. Au surplus, cette bassesse fut inutile; les Français patriotes n'y mordirent point. La commission extraordinaire poursuivit ses bévues, on accorda aux radicaux de la colonie la formation d'une cour de justice, composée d'ignorants et de turbulents légistes; et les résultats de cette inconséquence furent visibles lorsque, dernièrement, des prisonniers accusés de haute trahison obtinrent leur liberté provisoire sous caution, privilége inouï dans nos fastes judiciaires. Lord Gosford alla plus loin, il sanctionna une loi votée par la chambre législative, qui détruisit les franchises de la population la plus riche et la plus respectable de Québec et de Montréal, en dépouillant les marchands anglais du droit électoral qu'ils avaient acquis par les propriétés mises en association. Cette mesure de lord Gosford était d'autant plus ridicule à l'égard de la colonie que dans le même instant la réforme, victorieuse au sein de la métropole, faisait une large part aux droits électoraux de toute espèce dans la Grande-Bretagne. Il est vrai que le consentement royal en définitive lui fut refusé; mais le bill avait eu le temps de produire les plus mauvais effets, et plusieurs élections dans les provinces eurent lieu suivant sa lettre et dans son esprit.

Lord Gosford consentit pareillement à une altération de la loi du jury, altération proposée par Denis Viger, parent et complice de Papineau, et par laquelle les classes marchandes étaient exclues des listes, pendant que des *habitants* sauvages et de minces fermiers, qui ne savaient pas un mot d'anglais et ne connaissaient pas même les caractères dont leurs noms britanniques étaient formés, se trouvaient subitement éligibles au grand jury, où se décident les contestations les plus difficiles et se résolvent les transactions les plus inextricables dans les affaires du commerce. Parlerons-nous aussi de l'ignoble société que le gouverneur recevait à sa table, à l'exclusion des plus notables et des plus dignes sujets anglais de la colonie? On y voyait, dans la familiarité intime de cet administrateur whig, un certain Debartzech, jadis exalté républicain, l'auteur des fameuses quatre-vingt-douze résolutions

(1) La commission extraordinaire se composait de trois membres : le capitaine Fipp, sir Charles Grey et lord Gosford, qui remplissait en outre les fonctions de gouverneur général.

Digitized by Google

de Montréal, si folles de révolte et de trahison. Ce Debartzech fut d'abord promu au conseil législatif dont il avait demandé l'abolition dans la chambre des représentants; puis nommé membre du conseil exécutif, qui était chargé de veiller au salut du pays, et recevait communication de tous les secrets du gouvernement métropolitain. La politique des whigs a toujours été d'acheter ceux qu'ils ne pouvaient combattre. Tels furent les actes du gouverneur général.

Lorsque l'architrattre Papineau proclama que la contrebande était un devoir pour anéantir les revenus et paralyser l'action de la mère patrie, les mesures administratives de lord Gosford se bornèrent à gagner quelques membres du clergé romain qui mirent la contrebande au *ban de l'église*. Les biens privés ne furent pas même à l'abri des tentatives radicales. Les émigrants des Trois-Royaumes s'étaient confiés à l'acte du parlement et avaient placé sur les terres de la Compagnie anglo-américaine leurs modestes capitaux, fruits d'une longue et douloureuse industrie. A leur arrivée dans ces terres où reposait toute leur existence, ils trouvaient sur les murs de Québec des placards incendiaires qui les avertissaient de se mettre en garde contre la prise de possession, déclarant que la Compagnie n'avait obtenu ni charte, ni titres, et que ses promesses n'étaient que des chiffons de papier. En face d'une semblable détresse, lord Gosford demeura court, et les émigrants durent croire qu'ils étaient abandonnés par la Grande-Bretagne. L'inaction du gouvernement ne fut pas moins criminelle quand les insurgés contraignirent les magistrats et les officiers, qui tenaient leurs brevets du gouvernement britannique, à déclarer sur l'honneur qu'ils n'accepteraient plus du service de la métropole. Toutes ces incroyables gaucheries ont amené les Canadiens à formuler, les armes à la main, les conditions suivantes de pacification qui nous semblent encore modérées :

Ils demandent un conseil législatif, ou chambre des lords, élu périodiquement par le peuple au lieu d'être nommé par la couronne; le contrôle absolu des assemblées locales sur tous les revenus coloniaux, même sur les rentrées qui proviennent de la vente des propriétés royales; un conseil exécutif, parfaitement dépendant de la législature ainsi constituée, et responsable à sa barre de tous les actes de son gouvernement; l'abolition de la compagnie canadienne; la gestion des intérêts de la couronne dans les provinces par l'entremise de cette législature; l'établissement d'institutions locales et la nomination aux offices publics selon les principes de l'élection populaire. Il est clair que de pareilles concessions équivaudraient à un bill d'émancipation complète, et l'Angleterre n'aurait pas même pour consolation la gloire d'une rupture ouverte.

D'ailleurs la constitution britannique repose sur des bases qui répugnent singulièrement à l'application du principe électoral par la voie du peuple à la seconde branche de la législature. Il n'y aurait plus de contre-poids nécessaire pour les intérêts de la métropole; au Canada, les deux chambres électives seraient constamment plus fortes que toute mesure émanée du gouvernement du roi. Dans le Bas-Canada surtout, l'administration passerait aux mains des Français indigènes qui sont maintenant en grande majorité dans l'une des chambres et en majorité aussi, quoique faiblement encore, dans l'autre. Les radicaux prétendent n'avoir pour but que de fixer l'indépendance du conseil législatif; mais si ce conseil était par hasard nommé sous l'influence de Papineau, où serait l'indépendance dont il est tant parlé au delà des mers? Le Canada aurait une cour d'enregistrement pour les décisions de la chambre des représentants, et pas davantage. Il y a quelque chose de cette façon chez nos voisins.

Aujourd'hui les conseillers sont nommés à vie par le gouvernement et présentent les meilleures garanties d'indépendance en raison de l'impartialité des choix, où les intérêts les plus divers, les opinions les plus antipathiques, les partis les plus hostiles, trouvent constamment des organes. Certes, si jamais levée de boucliers

Digitized by Google

fut ingrate, c'est la triste agitation du Canada; les colonnes du *Montreal-Herald*, journal des provinces, en font foi. Depuis 1829 on a nommé vingt et un conseillers législatifs, parmi lesquels un seul officier du gouvernement. Durant l'administration de sir James Kempt, dans le Bas-Canada, quatre nouveaux membres prirent place au conseil législatif; deux étaient Français d'origine. Lord Aylmer en nomma quatorze, dont huit étaient Français. Il y a mieux : ces quatorze membres ne dépendaient en aucune manière du gouvernement de la métropole par des emplois et par des fonctions. A cette époque, la législature était composée de trente-cinq membres, dont sept uniquement tenaient leurs commissions de la Grande-Bretagne. en y comprenant le *speaker*, qui est chef de la justice dans la province de l'archevêque de Québec, lequel n'assiste que fort rarement aux délibérations du conseil. Enfin, il suffit de jeter les yeux sur les dépêches de lord Aylmer et de lord Gosford au ministère pour se convaincre que dans toutes les circonstances et malgré la juste irritation de la métropole, les nominations aux deux conseils étaient invariablement faites d'après la même équité dans les choix.

Relativement au contrôle absolu des revenus coloniaux et même des recettes qui proviennent de la vente des propriétés de la couronne, la demande des Canadiens est superflue. En fait, les chambres jouissent tellement déjà de ce contrôle que les rentrées du trésor sont suspendues pour cinq ans. La morgue tracassière des patriotes ne s'est arrêtée que devant les propriétés des jésuites, sans doute à cause du clergé romain. Pour démontrer combien les prétentions coloniales sont inconvenantes, nous nous contenterons de rappeler ce qui se passe aux États-Unis, chez le peuple dont l'exemple sert de bannière aux insurgés du Canada. Aux États-Unis, la propriété des terrains vagues et en friche appartient au congrès qui en dispose pour l'intérêt général; dans la colonie, ces terrains appartiennent à la couronne, mais sont exclusivement distribués au bénéfice des paroisses qu'elles entourent; les largesses de la couronne ont constamment pour but l'intérêt local. Il n'en est pas de même dans l'Union où chaque État fédéré est privé de contrôle sur l'emploi du revenu des terres que la fédération de tous les États réunis distribue à divers titres par l'intermédiaire du congrès. Ici la Grande-Bretagne nous paraît plus ridicule que les États-Unis, et le gouvernement démocratique plus absolu que le pouvoir royal.

Les autres réclamations de la colonie ne sont pas susceptibles d'examen; les discuter seulement serait admettre que la métropole n'existe plus. Aux inconséquences de lord Gosford il convient d'ajouter les maladresses du comte Ripon. C'est à lord Goderich que les Canadiens, après de nouvelles instances, durent le droit de contrôle sur tous les revenus de la couronne dans les provinces. En vain le duc de Wellington, avec l'instinct ordinaire de sa haute sagesse, fit-il entendre dans le parlement de sévères et prophétiques paroles. On livra bénévolement aux Canadiens les recettes qui servaient à couvrir les dépenses administratives; les fonctionnaires se trouvèrent à la merci du conseil qui votait annuellement leurs salaires. Pendant cinq ans, ces salaires ne furent pas votés du tout. On vit des membres de la chambre législative, qui étaient fonctionnaires, consentir les bills de la chambre des représentants, dans l'espérance ou à condition que leurs appointements passeraient au scrutin; on vit des juges, qui prononçaient dans leur tribunal sur les délits usuraires, emprunter à des taux exorbitants de quoi soutenir leur famille et leur maison. Cette ignoble et burlesque situation du personnel administratif et judiciaire emporta les dernières traces de moralité qui s'apercevaient encore dans la hiérarchie coloniale. Pendant ce temps-là, lord Gosford datait du château de Saint-Louis d'innombrables dépêches, des milliers de comptes rendus où le gouverneur écrivait au mois de mai 1837 : Je ne *m'attends à rien de sérieux*, et lord Glenelg rassuré jetait ces dépêches au plus profond de sa poche, en s'écriant comme ce Thébain, la

Digitized by Google

veille d'un complot : *A demain les affaires de la république!*

L'administration de lord Gosford, durant les six mois qui ont terminé 1837, peut se résumer dans la liste des contresens et des variations suivantes. Au 10 juin, il écrit qu'on prévoit des troubles, mais qu'une force armée plus respectable que la sienne en détruirait facilement la source. Au 4 juillet, il transmet de nouveau sa phrase favorite : *Il ne s'attend à rien de sérieux.* Le 11 juillet, lord Gosford change de note et annonce que les patriotes criblent de balles les fenêtres des royalistes, et il ajoute qu'on ne doit pas craindre des événements capables d'interrompre la marche ordinaire du gouvernement. Au 25 juillet, il donne avis de quelques bruits. Le 6 octobre, on nous apprend que le Canada est en feu. Au 10 octobre, lord Gosford convient que la situation de Montréal est fort triste, mais que l'état de Québec est très-rassurant. Le 12, quarante-huit heures après cette dépêche, il demande des renforts et trace un portrait tout à fait sombre de la colonie; il annonce l'arrestation de M. Saint-Jacques qui a tiré sur le peuple. Le 21 octobre, nous savons que l'*habeas corpus* est suspendu et que l'acte constitutionnel jouit de toute sa liberté. Le 30, notre gouverneur raconte les exploits de l'insurrection et dit avec sang-froid que la religion et les lois triompheront bientôt des perturbateurs. Le 6 novembre, lord Gosford est alarmé ; mais au lieu d'envoyer des soldats avec des cartouches contre les révoltés du Canada, il expédie à leur rencontre un attorney avec un sac plein de décrets. Le 14 novembre, après une bataille entre les royalistes et *les fils de la liberté*, lord Gosford implore sa retraite. Il laisse la guerre civile au Canada et rentre glorieux dans sa patrie.

Maintenant, en présence des difficultés de cette insurrection lointaine, nous trouvons lord Durham, arrogant vis-à-vis les faibles, humble devant les fiers, totalement dépourvu de courage moral, despote, pas instruit, possédant de grands talents naturels, mais une ignorance plus grande encore, d'un esprit roide et indiscipliné, n'ayant pas su réparer dans son âge mûr les heures perdues de sa jeunesse qu'il a passées au milieu des valets d'écurie jusqu'au moment où les relations de sa famille avec les whigs ont porté sa seigneurie dans la vie politique; lord Durham équivaut pour tout homme de sens et de raison au bill de rupture de la métropole avec notre colonie. Si le plan qu'il va suivre au Canada répond au caractère qu'il a déployé dans ses relations avec les whigs et les radicaux, et le noble lord a toujours montré beaucoup de logique, nos provinces sont définitivement perdues.

En effet, les libéraux de l'Angleterre proclament la nécessité d'établir au Canada des législatures distinctes, parce que les races britannique et française ne peuvent vivre ensemble; il y aurait par exemple trois districts avec des parlements provinciaux séparés ; dans ce système une race ne serait pas soumise à l'autre, et on formerait une législature fédérale, une sorte de congrès des trois provinces. Il n'est pas impossible que lord Durham adopte ce plan dont nous ne ferons pas sentir tous les vices, ce serait présumer bien peu de la sagacité de nos lecteurs. Pour le coup, l'esprit anglais, la langue anglaise, les lois, les mœurs et l'influence anglaises disparaîtraient complétement de notre colonie. Si, comme on le prétend, les deux races ne peuvent vivre ensemble, c'est un motif pour accroître l'énergie du gouvernement par l'unité de son mode d'action et de répression, et non d'affaiblir la puissance transatlantique de la métropole par une hiérarchie de petites républiques électives qui briseraient les derniers liens qui rattachent le Canada à la Grande-Bretagne. D'ailleurs cette jalousie féroce entre les Français et les Anglais de la colonie est un rêve que les libéraux fomentent, mais que les témoignages de tous les écrivains et de tous les publicistes qui ont parlé du Canada s'accordent à détruire. Nous n'en citerons que deux, qui précisément sont français, M. Isidore Lebrun, dans sa brochure récente, et M. de Larochefoucault-Liancourt, dans la relation du voyage qu'il fit dans l'Amérique du nord en 1795 et

Digitized by Google

1797. Les dissentiments actuels entre les deux nations sur les rives du Saint-Laurent sont uniquement entretenus par les menées de ces philosophes nomades qui veulent à tout prix évoquer au delà de l'Océan le fantôme dont la malheureuse Pologne a déjà tant souffert, la *nationalité* canadienne.

(*Blackwood's Magazine.*)

Biographie contemporaine.

DIÉGO PORTALÈS,

VICE-PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DU CHILI.

Depuis que l'indépendance de l'Amérique du sud a été scellée par la victoire d'Ayacucho ; depuis que la métropole a renoncé de fait à ses possessions sur le continent américain, quels ont été les progrès de toutes ces républiques qui se sont substituées à l'ancien ordre de choses ? Quelle est aujourd'hui leur organisation politique? Quels efforts ont-elles faits pour ramener dans leur sein les arts, la science, le commerce, l'industrie? Rien n'a été tenté par elles. Leur énergie se consume depuis vingt ans en luttes, en guerres civiles; l'anarchie règne dans toutes les branches de leur administration ; le pouvoir appartient à celui qui sait s'en emparer; l'officier assez heureux pour grouper autour de lui quelques soldats dévoués devient président ou dictateur, titre éphémère qu'il ne conserve que quelques jours. On a compté à Buénos-Ayres, dans l'espace d'un an, vingt-sept révolutions qui ont renversé les dépositaires du pouvoir, et qui ont apporté de notables changements dans la constitution du pays. Le désordre, la démoralisation, le meurtre, l'incendie, les contentions sans résultat planent sur cette malheureuse contrée. Dans un pays dont le sol est si riche, l'agriculture n'existe même pas; une apathie profonde pour le travail domine tous les esprits, tandis qu'une excitation fébrile les porte sans cesse à l'insurrection. C'est en quelque sorte la contre-partie de ce qui se passe en Espagne depuis 1815.

Ne vous semble-t-il pas que le génie espagnol est incapable de créer, de fonder, d'organiser, d'assurer l'avenir par un bon système d'administration ? Dans tout le cours de son histoire, il ne se révèle que par la conquête et la destruction. Rien de stable, rien de suivi n'a été produit par le peuple espagnol : dans les arts, dans la littérature, dans la guerre, ses élans sont sublimes. De toutes les nations de l'Europe, c'est l'Espagne qui a fourni la carrière la plus courte, mais nulle autre n'a été plus brillante : elle commence à la fin du quinzième siècle et s'éteint avec le dix-huitième. Dans ce court espace de temps, elle chasse les musulmans d'Europe, conquiert le nouveau monde ; avec Charles-Quint, elle domine en Allemagne, dans les deux Flan-

Digitized by Google

dres, à Naples, en Italie, dans le royaume de Milan, et met la France à deux doigts de sa perte. Eh bien! que reste-t-il aujourd'hui au trône de Castille de toutes ces conquêtes, de ces immenses possessions, de cet or acheté au prix de tant de sang? Un État divisé par la guerre civile, une nation démoralisée, sans force, sans énergie, obligée de tendre ses bras suppliants vers l'étranger pour se débarrasser du vautour qui l'obsède. Les arts et la littérature n'existent plus en Espagne, ils ont suivi la même destinée que la fortune politique de ce pays. Du quinzième au seizième siècle, l'Espagne a créé le théâtre français, la littérature et les arts des Pays-Bas, presque tous les drames de l'Europe. On trouvait à la fois cette nation étonnante à Besançon et à Mexico, à Naples, à Vienne et à Madrid; elle disposait de tout; tout lui était soumis, devant elle tout pliait. A peine un siècle s'est-il écoulé : ce n'est plus qu'une momie enveloppée de ses bandelettes saintes; imitée de tous pendant longtemps, elle est devenue imitatrice de tous. Cette nation, qui a créé *Don Quichotte,* c'est-à-dire le seul livre qui soit aussi populaire que la Bible et aussi répandu que *Crusoé*, ne fait plus que suivre les traces de l'Italie, de la France et de l'Angleterre : elle a même cessé de comprendre ses plus beaux génies, et sur la scène espagnole Calderon, Lopez de Vega, Alarcon, Moratin lui-même cèdent le pas aux traductions des drames de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas ou aux pâles reproductions des comédies de M. Scribe.

Mais les nouveaux États de l'Amérique du sud n'ont pas comme l'Espagne un passé pour se consoler de leur décadence actuelle. Toute leur histoire se résume par quelques années de troubles, d'anarchie; par leur triomphe, il est vrai, sur la mère patrie; mais aussi par leur incapacité à tirer parti de leur victoire. Un instant l'Europe crut que ces jeunes républiques allaient franchement s'engager dans la voie que suivent avec tant de persévérance et de bonheur les États du Nord; cet espoir s'est bientôt évanoui : la France et l'Angleterre étaient venues à leur secours, leur avaient procuré les moyens de rétablir leurs finances obérées; mais la mauvaise administration et le gaspillage ont bientôt dévoré ces ressources (1). Buénos-Ayres, qui en 1824 avait emprunté à l'Europe 1,000,000 £, au taux de 85 pour cent et à l'intérêt de 6 pour cent, ne paye depuis 1827 ni dividende ni intérêt. Le gouvernement de la république Argentine a de plus émis en circulation une telle abondance de papier-monnaie, qu'il a perdu 9 p. °/₀ de sa valeur nominale; les bons de l'emprunt de Buénos-Ayres sont cotés aujourd'hui à la bourse de Londres à 18 p °/₀.

Les finances du Mexique ne sont pas plus florissantes. Le Mexique a contracté deux emprunts; l'un en 1824, au taux de 28 pour cent et à l'intérêt de 5 pour cent; le second en 1825, au taux de 89 3/4 et à l'intérêt de 6 pour cent. Depuis 1827, les détenteurs de ces fonds n'ont rien reçu; mais en 1831, l'arriéré de l'intérêt a été ajouté au capital de la dette; cet arriéré, qui s'est alors négocié à 62 1/2 pour cent et à 75 pour cent, a grossi le capital primitif de 1,920,000 £. Depuis cette époque, l'intérêt de l'ancien et du nouveau capital est encore resté en souffrance; alors le gouvernement du Mexique a proposé à ses créanciers d'entrer en arrangement; cet arrangement consistait à retirer de la cir-

(1) Le Brésil, qui est soumis à un régime moins démocratique, se trouve dans des conditions financières plus favorables. Ce rapprochement ne nous permettrait-il pas de conclure que la forme républicaine est peu convenable au caractère espagnol, et que les jeunes républiques de l'Amérique du sud auraient eu besoin d'être disciplinées par une main puissante avant d'adopter un système de gouvernement qui laisse trop peu de force à celui qui en est investi? En 1824, le Brésil a contracté deux emprunts à l'intérêt de 5 pour 100 et au taux de 75 et 85 pour 100. Ces deux emprunts forment un total de 4,486,200 £, auquel chiffre il faut ajouter celui de 3,000,000 £, qui forment la dette intérieure; le revenu est d'environ 2,500,000 £. Le prix auquel est coté l'emprunt brésilien est au-dessous du prix auquel l'emprunt négocié a été contracté, mais il flotte aujourd'hui entre 72 et 73 £ pour 100 £, en raison de l'intérêt qui jusqu'à ce jour a été régulièrement payé.

Digitized by Google

culation les anciens bons et à se libérer moitié par de nouveaux bons portant intérêt à 5 pour cent, moitié par des hypothèques données sur des terres qui sont situées dans les provinces du Texas, de Chihuahua, du Nouveau-Mexique et autres, où la terre est estimée à 5 schellings l'acre : mais cet arrangement ayant trouvé peu de faveur, l'état financier du Mexique reste tel qu'il était par le passé.

Le Guadalaxara et le Pérou viennent après le Mexique ; ces pays présentent une situation financière qui est encore plus défavorable. Telle est aussi la république de Guatimala. Le gouvernement a contracté, en 1825, un emprunt de 167,000 £ au taux de 73 pour cent, et à l'intérêt de 6 pour cent. L'emprunt de Guadalaxara a été de 600,000 £ ; cet emprunt, contracté en 1825, s'est fait au taux de 60 pour cent et à l'intérêt annuel de 6 pour cent, et depuis 1826, ni Guadalaxara ni Guatimala n'ont payé d'intérêt. L'emprunt du Pérou s'est fait à 6 pour cent en 1822, et en 1825 au taux de 88, 82 et 78 pour cent. Ces deux emprunts s'élèvent à 1,816,000 £, et l'intérêt n'a pas été payé depuis 1825. Ils sont cotés aujourd'hui à 19 pour 100.

Le Chili présente une situation financière non moins désastreuse. En 1822, le gouvernement de ce pays contracta un emprunt de 1,000,000 £ à 70 pour cent, et à l'intérêt de 6 pour cent, et depuis 1826 les détenteurs de ces fonds n'ont touché aucun intérêt. La dette de ce pays est d'environ 5,000,000 £ et le revenu de 320,000 £. Les bons ont aujourd'hui perdu les trois quarts de leur valeur ; il sont cotés à la bourse de Londres à 28 pour cent.

La Colombie, comme le Chili et le gouvernement de la république Argentine, ne payent plus d'intérêts ; depuis 1826, les détenteurs des fonds chiliens n'ont rien reçu. La dette extérieure de ce pays est de 6,750,000 £, qui furent contractées par deux emprunts en 1822 et 1824, à l'intérêt de 6 pour cent et au taux de 84, et de 88 1/2 ; cependant le gouvernement de la Nouvelle-Grenade, de Vénézuéla et de l'Équador, dans lesquels est aujourd'hui comprise la Colombie, se disposent, dit-on, à payer l'intérêt à venir, et les détenteurs de ces fonds attendent des remises après la réunion du congrès, qui doit avoir lieu dans le courant de mars 1838. La population de ces trois États est de 2,400,000 individus, le revenu total de 1,200,000 £, et la dette intérieure d'environ 2,000,000 £. Aujourd'hui leurs bons sont cotés à 24 £ pour 100 £.

Telle est la situation financière de l'Amérique centrale ; quant aux ressources et à l'industrie des habitants, personne ne les ignore, tout porte donc à croire que ces États ne pourront jamais se libérer intégralement envers leurs créanciers. Ne pensez pas cependant que ces États soient dénués de toute espèce de ressources, ce serait une erreur. Ce qui leur manque, c'est une direction habile qui sache en tirer parti ; malheureusement les hommes qui seraient les plus capables de naturaliser dans leur patrie les bons systèmes d'économie politique tombent journellement victimes soit de leur ambition personnelle, soit de l'égoïsme général. Nous avons déjà fait connaître les personnages les plus éminents des républiques de la mer du Sud à ce point de vue si triste et si grave (1) ; nous croyons devoir compléter nos renseignements historiques par quelques mots sur ce législateur habile, Diégo Portalès, vice-président du Chili, qu'un meurtre aussi barbare qu'imprévu vient d'enlever à son pays, dont il avait pour ainsi dire déblayé les institutions et les mœurs.

On sait qu'en 1829, le Chili subit une révolution intérieure qui eut pour résultat politique de porter Prieto à la présidence et Diégo Portalès à la vice-présidence de cet État républicain. Les fonctions de Prieto restèrent purement nominales. Le

(1) Voyez dans tome 1er 1830, p. 117 de la Revue Britannique les biographies de Simon Bolivar, Rivadavia, Sucre, San-Martin, Artigas, Belgrano, et dans le 1er vol. 1836, p. 419, des détails historiques sur presque tous les chefs actuels des nouvelles républiques de l'Amérique du sud.

Digitized by Google

pouvoir exécutif, la représentation nationale, la force d'organisation et de direction, les rapports diplomatiques furent concentrés sur-le-champ entre les mains de Diégo Portalès. La révolution semblait n'avoir été faite qu'à son profit, comme elle ne l'avait été réellement que par ses intrigues.

Jamais usurpation ouverte ne fut plus dignement justifiée, plus généreusement expiée. L'homme qui avait usé de la force brutale pour s'emparer de l'administration fit tourner, comme Bonaparte, sa conquête extra-légale au bénéfice même de ceux qu'elle avait froissés dans leur amour-propre, mais non dans leurs intérêts. Au milieu d'une population également rude et corrompue, à peine dégrossie et tout à fait vicieuse, que le besoin d'indépendance et de civilisation dévore, Portalès sentit qu'il fallait se montrer à la fois populaire et d'une sévérité à toute épreuve. C'était pour ne pas choquer l'esprit de liberté farouche et inexpérimenté des Chiliens qu'il avait affecté de ne pas saisir la présidence réelle de la république; sa modestie apparente lui servit encore à porter des coups plus fermes aux vices de la constitution et aux abus de l'administration du pays. Comme sa dictature n'était pas officielle, on s'en consolait en n'y croyant pas, et Diégo avait autant d'influence qu'il savait en feindre.

Cet état de résignation et d'acquiescement dura quelques années; Portalès en profita pour établir les réformes ou favoriser les progrès qu'il jugeait nécessaires. Sorti des bureaux de l'*Estanco*, il savait par expérience combien les douanes de Valparaiso avaient besoin d'une organisation radicale; ses premiers soins embrassèrent cette partie de l'administration intérieure, et avec une telle sagacité et des prévisions si justes que déjà, en 1831, les revenus du Chili avaient doublé. Porté lui-même à la direction des affaires, par un mouvement politique, il connaissait l'importance d'une force matérielle toujours disponible et agissante dans l'intérêt de la sécurité du pouvoir; l'armée fut donc, après les douanes de Valparaiso, l'objet de sa plus active sollicitude. Il avait trouvé la milice et les troupes régulières complétement démoralisées, mal tenues, mal disciplinées, sans uniformes et sans souliers; les indigents seuls, les ouvriers du plus bas étage formaient les rangs les plus épais de la milice; c'était un corps aussi suspect pour son courage que pour sa moralité très-incertaine. Portalès rendit d'abord le service obligatoire pour tous; les étrangers mêmes ne purent s'y soustraire. Il habilla les miliciens pauvres, fixa l'uniforme, qui consiste invariablement en un habit-veste de toile blanche, revers bleus, bonnet de police et la baïonnette comme sabre; il fit entrer dans les cadres les négociants les plus notables de Valparaiso et leur distribua les grades supérieurs. La nécessité d'une semblable réorganisation était tellement reconnue de tout le monde qu'elle n'excita pas un murmure, bien qu'un grand nombre de Chiliens, dans des intérêts divers, ne la vit pas de bon œil. Pour calmer quelques irritations, et faire d'une question même d'égoïsme particulier une source de revenu public, il exempta les réfractaires à la milice, moyennant 300 piastres (1,500 fr.) une fois payées.

Du service militaire, dont nous n'indiquons que les réformes saillantes, Portalès passa à la surveillance générale, aux détails même de simple police. Nous nous contenterons de citer la formation à Valparaiso d'un corps de *Serenos*, sur le modèle de celui qui existait déjà à Santiago, escouade de police nocturne qui réunit les attributions du *constable* et du *watchman* anglais, et des patrouilles grises de Paris. Le vice-président les revêtit d'un manteau bleu à collet rouge, les arma d'un sabre et d'un sifflet au lieu du bâton ferré et de la crécelle des veilleurs allemands, et donna un cheval à ceux qui étaient chargés des quartiers éloignés de la ville. Cette institution, tout à fait secondaire, fut peut-être, de toutes les mesures de Portalès, celle dont la majorité du public apprécia plus directement les avantages. Il existe à Valparaiso, dans le port, entre la mer et la montagne, un passage étroit qu'on nomme la *Cueva del Chivato*, qui sert de commu-

Digitized by Google

nication de la ville proprement dite au faubourg *San-Juan-de-Dios;* à la tombée de la nuit, ce passage devenait un coupe-gorge où les déserteurs échappés de Juan Fernandès, les matelots, les Indiens et les muletiers affamés et oisifs ne se gênaient pas pour jouer du couteau et rançonner les piétons. Grâce aux *serenos*, ce danger disparut complétement, et Valparaiso, malgré sa population flottante et mélangée, comme doit être naturellement un port de l'océan Pacifique, où se rencontrent les navigateurs des deux mondes, Valparaiso est aujourd'hui une ville aussi sûre que le quartier de Pall-Mall.

On croira facilement que Portalès, dans ses réformes, n'oublia pas la justice criminelle; c'est une partie, dans le code chilien, profondément défectueuse, mais à laquelle il est bien difficile d'apporter des modifications; il n'y a pas de sol plus brûlant, de poudre plus incendiaire. Avant le gouvernement de Portalès, on ne s'inquiétait pas d'un homme qui avait commis un meurtre; pour deux assassinats, on le plaçait dans un régiment; pour trois, il était peut-être banni; une douzaine d'assassinats suffisaient à peine pour qu'on le renfermât dans Juan-Fernandès, le Botany-Bay du Chili. Ce système de justice criminelle ne semblait pas moins très-rigoureux aux habitants de Valparaiso, qui avaient même pris l'habitude de regarder un meurtrier comme quelque martyr du glaive des rois et du pouvoir exécutif. Un malfaiteur, pour des crimes atroces et réitérés, était-il enfin condamné au dernier supplice? une douleur universelle, une consternation manifeste régnaient dans la ville: tout le monde avouait ses sympathies, son deuil, sa charitable colère. On eût dit qu'un saint marchait à la mort. Le condamné était processionnellement conduit, la tête découverte, mais avec tous les égards imaginables, dans un lieu où il restait trois jours *en chapelle* à se préparer au supplice, et, durant cette retraite, on se faisait un devoir de lui rendre visite et de lui porter des consolations, des présents; les personnes riches lui envoyaient par leurs domestiques ce qu'on servait de plus délicat sur leurs tables. Vingt-quatre heures avant le moment fixé pour l'exécution, une sonnette retentissait dans les rues de la ville, et on quêtait pour le meurtrier en le recommandant aux prières des femmes et à l'admiration des hommes. Enfin, il sortait de la chapelle, au bout des trois jours, pour marcher au supplice, dont on avait grand soin de lui cacher les horreurs et les préparatifs sous un cérémonial fort minutieux; et quand, agenouillé sur un petit banc de bois disposé à cet usage dans le lieu de l'exécution, il allait recevoir douze balles dans la tête, ordinairement une estafette accourait à la hâte de l'évêché, portant la grâce du coupable, que le prélat signait par habitude autant que par charité, et, malgré l'assurance où chacun était que l'exécution ne se ferait pas, la grâce de l'évêque causait une émotion toujours vive, tant les apprêts du supplice inspiraient de miséricorde en faveur du condamné. C'était absolument le mariage qui termine les vaudevilles français, que le spectateur prévoit dès la première scène, sur lequel il compte beaucoup plus que sur l'esprit de l'auteur, mais qu'il n'attend pas avec moins d'impatience et de curiosité que si ces dénoûments étaient imprévus.

Ainsi, une pénalité vaine ne rendait plus le crime punissable; Diégo Portalès fut épouvanté de ce singulier privilége, et il abolit pour première mesure un usage passé en force de loi, qui admettait l'excuse de l'ivresse dans toutes les questions de meurtre. La nouvelle législation établit rigoureusement que quiconque tuerait serait tué. Il ne fallut pas attendre longtemps pour qu'un exemple sanctionnât efficacement le courage du législateur. Portalès fit conduire le meurtrier au supplice dans une charrette tendue de noir; sa tête et son bras droit coupés, exposés sur le lieu de l'exécution, révélèrent aux Chiliens que la peine du talion s'établissait dans leur jurisprudence. En 1835, Portalès alla plus loin; il ressuscita une loi espagnole qui n'était pas éteinte dans la mémoire du pays, et qui ordonne que l'individu coupable d'un assassinat soit conduit au supplice à califourchon sur un âne. Le parent d'un

Digitized by Google

ancien ministre, convaincu d'un meurtre, subit cette humiliante procession dans toute son infamie. Il est facile de comprendre l'animosité que de telles rigueurs nourrissaient chez les partisans et dans les familles des criminels qu'elles avaient frappés. A peu près vers la même époque, un vieux nègre, couvert de blessures, employé dans la musique d'un régiment de ligne, et qui avait fait avec distinction la guerre de l'indépendance, ayant tué un de ses créanciers à coups de pierres, fut livré impitoyablement à la sévérité de la législation nouvelle, malgré les vives réclamations de Prieto et des ministres qui voyaient avec terreur la main de fer de Portalès s'appesantir sur les débris même les plus sacrés au peuple de Valparaiso, sur les fondateurs de sa liberté.

En principe, Diégo Portalès avait raison; dans les crises politiques, il y a un nivellement forcé qui doit atteindre les illustrations même de la patrie, assez folles pour braver la loi martiale des circonstances; c'est l'exagération de ce principe qui, fortifiée par des haines individuelles, jeta Danton des bancs de la montagne sur les degrés de l'échafaud. Mais, dans l'application, et le succès de Robespierre le prouve, le vainqueur a quelquefois tort de se montrer implacable, parce que le peuple aperçoit moins l'intérêt général qu'il n'estime les services rendus.

La dictature avérée de Portalès, s'exerçant d'une manière aussi pure qu'inflexible, commença peu à peu à réveiller les ambitions et les rancunes que son patriotisme avait d'abord contenues. Les fauteurs du gouvernement déchu ne lui pardonnaient pas les changements introduits dans la constitution de l'État et l'unité administrative qui donnait au Chili plus d'énergie dans ses relations diplomatiques comme dans sa fixité intérieure; les espérances de guerre civile et d'invasion étrangère étaient pareillement déçues. Portalès, comprenant l'organisation du pouvoir, avait restreint le nombre des électeurs aux notables du Chili, à tous ceux dont la fortune personnelle était représentée, soit par des biens territoriaux, soit par une industrie commerciale, et, dans une démocratie de l'Amérique du sud, ces éléments d'un congrès offrent encore, jusqu'à nouvel ordre, la partie morale de la nation. On ne lui pardonnait pas davantage la sévère économie de ses actes, le désintéressement complet de ses fonctions; nous tenons de source certaine que, réunissant dans ses mains les attributions de plusieurs ministères et le gouvernement de Valparaiso, il laissait dans le trésor national presque tout son traitement ou en consacrait les deniers aux services publics. Ces diverses mesures, dictées par le patriotisme le plus évident, avaient habitué le président Prieto et les ministres honoraires à une puissance que Diégo n'exerçait jamais, d'ailleurs, dans son intérêt particulier; mais tous ceux qu'il avait ou proscrits dans son établissement politique, ou blessés par le joug impérieux de ses réformes, et principalement les amis de Freyre, un de ses compétiteurs, qu'il avait renversé en 1829, réfugié depuis cette époque au Pérou, ne lui pardonnaient pas un régime qui consolidait le Chili à leurs dépens.

Du reste, leur opposition haineuse couvait dans l'ombre; ce qui se montrait au grand jour, ce qui éclatait de toutes parts, c'était l'influence de plus en plus rationnelle du gouvernement de Portalès. En 1833, satisfait du résultat de son administration, persuadé que son autorité patente n'était plus nécessaire, soit pour contenir les anarchistes, soit pour défendre ses réformes; convaincu que dans un État démocratique il ne faut jamais effaroucher les susceptibilités plébéiennes et savoir n'être plus rien quand trop clairement on est tout, et voulant imiter l'exemple de Washington, avec lequel, dans des proportions moins historiques, il avait plus d'un rapport, Portalès abdiqua la vice-présidence, qu'il eut soin de détruire en la quittant comme une fonction inutile et onéreuse. N'ayant guère que trente-neuf ans, veuf, il se retira dans son *hacienda*, à quelques lieues de Valparaiso. Là, il n'en continuait pas moins à surveiller activement les affaires du pays, qu'il avait laissées entre des mains dociles. Ses nuits, qui toujours avaient été fort courtes, ne lui apportèrent pas un plus long

Digitized by Google

sommeil, et en paraissant goûter à la campagne le repos d'un homme d'État fatigué, qui aime les femmes et qui est encore dans la vigueur de l'âge, son esprit soutenait, comme par le passé, le fardeau entier du gouvernement.

Telle était la situation politique de la république du Chili dans ces dernières années, lorsque Santa-Cruz, président de l'État de Bolivie, protecteur de la république du Pérou et de la Bolivie, réunies en confédération Péru-Bolivienne, se trouva par la marche des événements placé en face de Diégo Portalès; ces deux personnages se partageaient assurément la souveraineté dans tout le rayon géographique compris sur la mer du Sud, entre le détroit de Magellan et Guayaquil; Colombie et Buénos-Ayres subissaient même leur influence. Don Andrès Santa-Cruz, ancien compagnon d'armes de Bolivar, homme très-habile, dont l'histoire romanesque et l'élévation rapide formeraient une curieuse biographie, exerce sur toutes les classes de la population au Pérou et en Bolivie, une puissance qui se rattache à son origine fabuleuse et indigène; on prétend qu'il descend des Incas. C'est un bruit vague, mais qui parle singulièrement aux imaginations, et que Santa-Cruz ne dément ni ne confirme, dans la persuasion que rien n'intéresse autant les peuples que le mystère de la naissance et du berceau. Santa-Cruz était exilé du Pérou, au Chili, en 1829, lorsqu'il fut appelé à la présidence de Bolivie. A cette époque, il devina Portalès; il prévit les développements que le commerce chilien, déjà maître de toute la côte, prendrait sous la direction de son rival, qui sentait l'importance maritime de Valparaiso et ne s'était réservé le gouvernement de cette ville que dans le but de l'étendre encore au détriment du Pérou. La vanité politique de Santa-Cruz était d'ailleurs fortement excitée par la dépendance où les relations générales de la Bolivie avec l'Europe devaient nécessairement être maintenues, puisque le Chili est la clef de l'Amérique intérieure, et que Valparaiso garde à vrai dire les portes de la civilisation à la jeune démocratie du centre. *Cobija* ou *Puerto-Lamar*, unique port de la Bolivie sur la côte, à l'entrée du désert d'Atacama, est une misérable crique dont le manque d'eau douce, la complète stérilité et la rade insuffisante ne feront jamais qu'une concession dérisoire pour le Haut-Pérou dans la mer du Sud.

Santa-Cruz sentit donc que la suprématie maritime du Chili devait être combattue par son véritable adversaire, par la république du Bas-Pérou; il s'agissait de mettre aux prises Lima et Valparaiso; toute la question était dans leurs déchirements, qui pouvaient entraîner l'intervention et l'arbitrage de la Bolivie. Il fallait rencontrer Portalès dans l'océan Pacifique en passant par le Callao. C'est ainsi que, sur une plus grande échelle, Napoléon allait attaquer nos possessions anglaises dans l'Inde.

Quant à Portalès, connaissant à fond l'esprit et les ressources de Santa-Cruz, éclairé sur une ambition qu'il avait jugée de près dans l'exil, il ne la perdait pas de vue. Ses réformes n'étaient même que des précautions, et il fortifiait le Chili contre les entreprises futures de la république bolivienne par toute la prospérité commerciale qu'il ajoutait à Valparaiso et dont il écrasait Lima.

Chacun des deux rivaux attendait le moment favorable pour lever le masque, quand, en 1835, le président Gamarra fut chassé du Pérou par Salaberri et se réfugia en Bolivie. Santa-Cruz, appelé imprudemment par Obregoso, sous prétexte de rétablir la paix intérieure dans le Pérou, y conduisit avec Gamarra une armée bolivienne. Salaberri vaincu, livré à Santa-Cruz avec les principaux officiers de son parti, comptait sur la foi des traités pour sa propre vie et celle de son état-major, les prisonniers n'en furent pas moins tous massacrés. Après ce coup d'État, Santa-Cruz ne fit qu'étendre de plus en plus son pouvoir dans le Bas-Pérou; il laissa Obregoso et Gamarra complétement dans l'ombre. Nommé par ses propres soins protecteur de la confédération péru-bolivienne, il ne tarda pas à montrer de quels sentiments il était animé vis-à-vis de Portalès par la protection déclarée qu'il accorda aux proscrits politiques du Chili. Un des premiers actes de son pro-

Digitized by Google

tectorat fut une loi par laquelle il contraignit les navires de commerce qui touchaient d'abord à Valparaiso à payer doubles droits dans les ports du Pérou où ils venaient ensuite faire escale. Santa-Cruz, ayant risqué cette blessure à l'amour-propre de Portalès, manifesta plus vivement sa sympathie pour les victimes du gouvernement du Chili. Deux vaisseaux de guerre furent confiés à Freyre, et cependant on évita d'y embarquer des troupes péruviennes; le proscrit dut compléter ses équipages et sa force militaire avec tous les aventuriers qui ne manquent jamais dans les parages de la mer du Sud à une entreprise de ce genre. Pour que le bruit d'un armement aussi imprévu ne parvînt pas au gouverneur de Valparaiso, on mit l'embargo sur les navires chiliens qui se trouvaient dans le port du Callao; mais un bâtiment français leva l'ancre et porta si rapidement la nouvelle au Chili que les mesures y furent prises comme sous l'empire d'une menace depuis longtemps prévue.

Portalès était alors rentré au pouvoir; les progrès lents, mais sûrs, de la domination de Santa-Cruz avaient arraché cet homme de fer à sa laborieuse retraite. La tentative des proscrits fut facilement réprimée; Freyre et un des vaisseaux péruviens tombèrent entre les mains de Portalès, qui, sur-le-champ, usant de représailles, mit l'embargo sur tous les bâtiments mouillés en rade de Valparaiso, et envoya une escadre de trois navires au Callao pour obtenir satisfaction du gouvernement de Lima. La flottille chilienne fit main basse sur tous les navires de guerre péruviens du Callao, mais respecta les bâtiments marchands; Portalès avait formellement déclaré, dans le but adroit de se concilier un grand nombre des partisans de Santa-Cruz, que le commerce des deux États ne souffrirait de sa part aucun dommage dans cette malheureuse querelle.

L'agression de la flottille du Chili ne laissait nul doute sur l'énergie du président réel de cette république; on arma contre Valparaiso, on demanda des explications à Portalès. Soit que les talents politiques de Santa-Cruz lui fissent vraiment ombrage, soit que l'influence commerciale de la Bolivie dans l'océan Pacifique lui parût incompatible avec la prospérité maritime de Valparaiso, le ministre chilien répondit qu'il ne déposerait pas les armes si Santa-Cruz demeurait au Pérou. C'était proclamer explicitement que le président de la Bolivie devait renfermer sa suprématie et son ambition entre les deux chaînes des Andes. Une pareille exigence ne pouvait qu'irriter Santa-Cruz. La guerre devint inévitable.

Portalès ne s'endormit pas. Le président de l'État de Colombie, qui était dans les intérêts politiques de Santa-Cruz, fut culbuté par Roccafuerte, tandis que le général Rosas, chef de la république Argentine (provinces unies de Rio de la Plata), promit la coopération de Buénos-Ayres. On prépara l'expédition de longue main; un camp de manœuvres fut formé à Quillota, et Freyre déporté à Van Diemen.

Tous ces apprêts eurent un retentissement profond au Pérou et en Bolivie. La puissance de Santa-Cruz n'y était pas tellement un article de foi qu'on ne rendît justice aux qualités éminentes, patriotiques de Diégo Portalès. Vers la même époque, une tentative d'assassinat eut lieu sur la personne de cet homme d'État si remarquable; il ne dut la vie qu'au hasard qui lui fit prendre un manteau sur lequel les meurtriers ne comptaient pas. On prétendit qu'un envoyé secret du Pérou avait trempé dans le guet-apens; mais cette calomnie banale, usitée dans tous les événements de même nature, fut complétement perdue; Portalès dédaigna de punir l'assassin, et les préparatifs de l'expédition furent poussés avec vigueur.

La conspiration du Sud, ainsi nommée parce qu'elle éclata sur l'extrême frontière du Chili et du Pérou, ne ralentit pas un moment ces démonstrations énergiques. On signalait déjà Antonio Vidaurre, colonel du régiment de Valdivia, chef d'état-major de l'armée expéditionnaire, comme ne dissimulant pas la réprobation dont il frappait une guerre entreprise contre des frères d'armes de Bolivar, contre une république dont la liberté est fille de l'indépendance du Chili. Cette expédition,

Digitized by Google

il faut le dire, n'était pas positivement nationale à Valparaiso; mais l'ascendant de Portalès, la défaveur jetée sur les tentatives incendiaires de Freyre et de ses partisans, les intérêts commerciaux de toute la côte chilienne, les souvenirs du meurtre de Salaberri et le penchant affecté de Santa-Cruz pour les Français, qui ne sont pas aimés dans les trois républiques, familiarisèrent les esprits avec une rupture que les rivalités des deux États maritimes et l'ambition croissante de la Bolivie devaient tôt ou tard produire dans l'héritage politique de Bolivar. C'est un démembrement semblable qui menace de jour en jour et qui disjoindra prochainement les États-Unis de l'Amérique du nord.

Les choses prenaient cette tournure décisive, quand, le 2 juin dernier, Portalès, remplissant les fonctions de ministre de la guerre et de la marine, se rendit au camp de Quillota pour surveiller les manœuvres auxquelles il faisait exercer les 4,000 hommes d'élite qu'il destinait à l'expédition du Pérou. Vidaurre apportait tous les obstacles imaginables aux préparatifs déjà trop longs de l'embarquement; il avait même declaré publiquement à ses officiers qu'il résisterait aux ordres de départ, et avait résigné ses fonctions de chef d'état-major. Un bataillon, dévoué à la cause du colonel Vidaurre, fort de 400 baïonnettes, médita bientôt une insurrection militaire; des onces d'or avaient été secrètement distribuées aux soldats. Moitié par crainte, moitié par trahison, le reste des troupes du camp fut contenu. Portalès était venu sans escorte, accompagné du colonel Eugenio Nicochea. Le samedi 3 juin, au moment de la revue, les capitaines des différentes compagnies du corps insurgé entourèrent chacun avec un piquet de leurs hommes le général Portalès, et les révoltés, couchant le ministre en joue, lui crièrent de se rendre à discrétion. Deux coups de fusil avaient servi de signal à l'insurrection qu'il était aussi impossible de prévoir d'avance que de réprimer sur-le-champ. En même temps, Vidaurre se porta au quartier de la cavalerie qui se trouvait démontée. Cette circonstance, jointe aux dispositions équivoques que le régiment manifesta d'abord, fit que Vidaurre passa outre, n'insista pas sur leur coopération, et dirigea quatre cent cinquante hommes d'infanterie, des plus dévoués, vers Valparaiso, pour s'emparer de la ville par un coup de main.

Cependant, sur les quatre heures du matin, le dimanche, la nouvelle de la sédition du camp de Quillota était parvenue au gouverneur militaire de cette place, don Ramon de la Cavareda. Il se concerta aussitôt avec le vice-amiral Encalada, et tous deux firent occuper par la garde civique et le bataillon de Valdivia le *Serro del Baron*, en avant de la ville. De son côté, la colonne insurgée se porta à la *Quebrada*, ou défilé de *Cabriteria*, attendant Vidaurre qui sortait enfin du camp à la tête du reste des troupes et de la cavalerie, décidée maintenant à le suivre. Mais, vers la moitié de la route, à Tabolango, la cavalerie dépassa silencieusement le flanc de la petite armée, et gagnant les chemins de traverse, se réunit aux corps fidèles qui défendaient Valparaiso. A cette défection inattendue, le colonel ne perdit rien de son sang-froid où de sa démence; il osa proclamer que la manœuvre de la cavalerie était une ruse de guerre, et qu'elle se retirait par un mouvement stratégique. C'est à ce moment que, faisant conduire Portalès en sa présence, il lui arracha, avec des menaces de mort, un écrit signé de sa main pour la reddition de la ville et de l'escadre. Il n'y avait pas de résistance possible. Portalès livra l'ordre, bien convaincu qu'il ne serait pas obéi.

Effectivement, lorsque Vidaurre, s'avançant à marches forcées, se présenta, le 6 au matin, à trois lieues de distance de Valparaiso et fit transmettre le consentement de Portalès au colonel Cavareda, cet officier déclara que le ministre était incapable d'avoir donné librement un pareil ordre, et que, malgré la signature, il mourrait avec les habitants et la garnison sur ses canons plutôt que de rendre la place. Vidaurre ne s'était pas attendu à tant d'énergie et de fidélité; mais il n'en poursuivit pas moins l'exécution de son plan d'attaque et de soulèvement.

Digitized by Google

Le corps des insurgés, fort de quatorze cent cinquante hommes, prit position avec ordre et sans bruit au pied du *Serro de la Cabriteria*, dont il avait franchi le défilé en sortant de Quillota. Dans la soirée, les éclaireurs du vice-amiral Encalada, commandés par don Pedro Angulo, se heurtèrent en dehors du *Serro del Baron* contre les avant-postes de Vidaurre. Au *qui vive* de don Pedro, les révoltés firent un feu très-nourri, et se précipitant en masse coururent au-devant de l'armée civique, retranchée dans la *Quebrada;* ils espéraient déconcerter par une attaque subite l'alerte que cette rencontre avait donnée au vice-amiral. La fusillade s'ouvrit à l'instant même sur toute la ligne du Serro; les insurgés, combattant avec rage, s'engagèrent dans le défilé, et assaillirent au fond de la gorge même les troupes fidèles qui soutinrent intrépidement leurs charges réitérées à la baïonnette durant la matinée entière. Mais le désespoir de Vidaurre et de ses partisans fut en pure perte. Mitraillés du sommet des hauteurs par les tirailleurs d'Encalada et deux pièces d'artillerie de campagne, ils s'enfuirent dans toutes les directions après quatre heures d'une lutte acharnée. Les miliciens s'élancèrent à la poursuite des fuyards aux cris de: *Vive la république!* Grâce à l'obscurité profonde de la nuit, il y eut peu de sang versé dans cette déroute. Les insurgés voulurent se retrancher derrière la *Vina de la Mar;* mais la plus grande partie n'eut pas le temps de s'y réfugier et déposa les armes. Vidaurre, contraint de se retirer à toute bride vers les montagnes avec quelques officiers, et calculant qu'il était perdu, se vengea dans le sang de Portalès. La mort de Diégo fut résolue.

Ici commence ou plutôt s'achève un drame terrible, dont l'histoire contemporaine n'offre d'exemple que dans le supplice trop célèbre de Riégo.

Au moment de son arrestation, Portalès avait adressé d'énergiques paroles à Vidaurre sur son crime; mais le colonel se contenta de hausser les épaules et de le faire jeter dans un cachot. Garrotté, traîné sur une charrette à la suite de l'armée jusque dans les lignes de la *Cabriteria*, le restaurateur des libertés chiliennes reçut notification de son arrêt de mort dans le cas où le gouvernement de Valparaiso refuserait de livrer l'escadre et la ville. Quand la réponse de Cavareda parvint à Vidaurre, il attendit l'issue du combat, et lorsque sa défaite ne fut pas douteuse, il expédia l'ordre de massacrer Portalès. Les soldats chargés de cette exécution ridicule et atroce trouvèrent le ministre de la guerre tranquillement assis dans la charrette, où il causait avec don Eugenio Nicochea des suites funestes de l'insurrection pour la paix du Chili. En voyant les meurtriers, don Eugenio fondit en larmes et se précipita aux genoux de Diégo; mais celui-ci, révolté de cet acte de faiblesse, se tourna vers ses bourreaux et leur reprocha ironiquement les délais honteux que leur chef mettait à son dernier crime. Vidaurre espérait toujours par l'absence du ministre persuader aux troupes de Valparaiso que Diégo approuvait son mouvement. Lorsque la fusillade eut cruellement détrompé le colonel, un sous-officier nommé Florin, accompagné de deux sergents, d'un caporal et d'un soldat, fit descendre le prisonnier de la charrette. Portalès, comprenant que son heure était venue, embrassa Eugenio, lui recommanda de dire à Valparaiso qu'il succombait avec la certitude qu'on vengerait sa mort, et ordonna d'une voix sévère à ses bourreaux de lui délier les bras. Cela fait, il écarta violemment des deux mains sa chemise comme pour montrer la place de son cœur. *Malvados!* s'écria-t-il, *yo morire, pero mi sangre sera vengada muy pronto, porque el pays no podra sufrir vuestro crimen...!* A l'instant, deux balles le frappèrent, l'une à la tête, l'autre dans le flanc; un coup de crosse asséné sur le front l'étendit roide et l'acheva. Florin le perça encore de plusieurs coups d'épée et le dépouilla complétement; puis le cadavre fut abandonné.

Rien ne saurait peindre la douleur et l'indignation des Chiliens: le supplice des meurtriers, l'attente d'une guerre prochaine avec le Pérou, et les honneurs rendus à la mémoire de Portalès ont seu-

Digitized by Google

lement calmé la première explosion du deuil public. L'opinion générale, fausse ou vraie, est que Santa-Cruz a trempé dans l'incroyable assassinat commis dans la gorge d'*El Baron*. Quoi qu'il en soit, le 4 juillet suivant, Vidaurre, Florin, Toledo, Carvalho, Ulloa et Fiorelius, ce dernier Suédois, ancien officier disgracié par Bernadotte, furent fusillés sur la place de Orrego. On planta le bras droit de Florin, fiché sur une pique, au lieu même du crime; la tête de Vidaurre fut attachée à un poteau sur la place de Quillota, avec un écriteau où se lisait la sentence du tribunal.

La municipalité de Valparaiso a décrété que le nom de Diégo Portalès serait gravé en lettres d'or sur une table de marbre, dans la salle ordinaire de ses réunions. Deux monuments sont élevés à sa mémoire par souscription, l'un dans le *Serro del Baron*, l'autre dans la ville. Ses funérailles ont répondu à la grandeur de sa perte.

Transporté à Valparaiso sur un char traîné par des détachements de la garde nationale, le corps de Portalès est entré dans la ville sous l'escorte d'une foule innombrable et suivi par tous les consuls étrangers. On voyait sur son cercueil les cordes dont il fut garrotté. Les bâtiments de guerre et les vaisseaux marchands hissèrent à mi-mât leurs pavillons durant la cérémonie en signe de deuil. Le drapeau britannique fut déployé à bord d'une frégate anglaise, seul navire de guerre étranger qui se trouvât dans le port de Valparaiso à l'époque de la catastrophe de Quillota. Par décret suprême du sénat de la république, daté de Santiago, les détails de ces fêtes lugubres avaient été prescrits avec autant de solennité que de précision. Après la cérémonie funèbre, les restes de Portalès furent dirigés sur Santiago, où le canon du château de Sainte-Lucie, par des salves nombreuses, annonça leur approche à la population. Le président de la république, à la tête de tous les hauts fonctionnaires du Chili, reçut le cercueil et le fit descendre dans les caveaux du presbytère de la cathédrale. Enfin, un deuil général a été ordonné pour un mois au nom de la patrie.

Ainsi périt un homme qui, n'ayant reçu que fort peu d'éducation, dans un pays neuf et au sein de mœurs farouches, embrassa pourtant dans sa courte existence toutes les réformes qu'une civilisation progressive est susceptible de développer au milieu des orages de la jeune république du Chili, depuis les statuts du congrès national jusqu'aux règlements qui disciplinaient les pensionnats de jeunes filles. Si, comme on le prétend, Diégo Portalès portait aux étrangers une haine profonde, il faut se placer au point de vue des intérêts de son administration; ce serait en quelque sorte garder rancune à sa mémoire que de ne pas séparer dans sa vie politique le législateur habile et le Chilien patriote.

Santa-Cruz, dont les dispositions, au contraire, sont caressantes et d'une exquise politesse, nous paraît plutôt dirigé par la conscience intime de sa valeur personnelle que par le sentiment des opinions nationales, dans ses rapports avec l'Europe. A l'égard du protectorat qu'il étend déjà sur deux florissantes républiques, et que, selon toute apparence, il étendra bientôt maintenant sur les successeurs de l'infortuné Portalès, il est évident que l'ambitieux président de Bolivie cherche à reconstituer l'empire de Bolivar, mais en d'autres vues que le libérateur du Pérou. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur la géographie politique des États qu'il prétend réunir sous une seule dictature. Le Chili et les provinces du Haut et du Bas-Pérou ont une même origine révolutionnaire; le sang espagnol coule indistinctement dans les veines des trois populations, et les mœurs, l'idiome, les caractères de physionomie, la religion, les préjugés sont à Valparaiso ce qu'ils sont au Callao et à Chuquisaca. Mais il y a des difficultés invincibles qui naissent de la configuration des territoires comme des besoins matériels de leurs indigènes, et ces difficultés établissent des séparations qui rendent tout projet d'unité parfaitement illusoire. Le Chili, la Bolivie et le

Digitized by Google

Pérou sont appelés à des prospérités différentes, à des fortunes contraires, et se fortifient de plus en plus dans des intérêts opposés; des conflits inévitables surviendront, des ressources locales seront monopolisées; telle est la destinée de l'Amérique du centre. Il est donc impossible que le protecteur de la confédération Péru-Bolivienne, personnage de sens et d'esprit, médite une réunion effective. Ce ne saurait être par conséquent qu'une puissance morale, qu'une dictature consultative, qu'une influence napoléonienne qu'il ambitionne; or une semblable unité, dans les conditions où les jeunes républiques se maintiennent réciproquement, forme un songe politique encore plus vain que la première.

Santa-Cruz a toute la ruse, toute la persévérance d'un Indien; on doit s'attendre à de nouveaux efforts, à de nouvelles combinaisons de sa part. Déjà il a délivré des lettres de marque contre tous les ennemis de la confédération péru-bolivienne; il adopte les mesures les plus arbitraires contre les étrangers, sous prétexte qu'ils sont suspects d'espionnage. On répète dans les journaux qu'il veut renouveler les temps despotiques de l'Inca Iupanqui. De leur côté, les vengeurs de Portalès ne s'endorment pas; à l'heure où nous écrivons, la question se décide, on dit même que la Bolivie s'indigne et se remue. Le dictateur approche de la roche tarpéienne. Il est pénible pour le monde entier que deux hommes comme Portalès et Santa-Cruz ne soient pas tombés d'accord sur les moyens de conserver l'équilibre des jeunes républiques sans les heurter dans leur marche, et que l'un ait succombé à des événements qui facilitent beaucoup trop l'extension de l'autre. Cette issue d'une grande lutte prépare dans l'Amérique du sud des changements d'une haute importance pour l'Europe.

(*Monthly Magazine.*)

Géographie. — Voyages.

N° I.

EXPLORATIONS DE LA RUSSIE

DANS LES MERS POLAIRES.

La première exploration de la côte nord de l'ancien monde eut lieu en 1553, sous le commandement de sir Hugh Willoughby; mais, bloqué par les glaces, Willoughby fut forcé d'hiverner dans une baie de la côte de Laponie, où il périt de froid avec tout son équipage. Après lui, Richard Chancellor, qui déjà était parvenu jusqu'à Arkangel, où il avait ouvert des relations de commerce avec les Russes, partit avec Stephen Burraugh. Celui-ci fut plus heureux; il s'avança jusqu'aux détroits de Waigatz, et explora une partie de la côte sud et de la côte ouest de la *Novaïa Zembla* (la Nouvelle-Zemble). A part les découvertes de Rosmyloff, qui, en 1762, s'avança un peu au delà de Matochkin-Shar, détroit qui divise en deux parties égales la Novaïa

Zembla dans sa longueur; à part celles du baleinier Loshkin, auquel la tradition attribue la découverte de toute la côte orientale de cette île, rien n'a été ajouté aux conquêtes précédemment réalisées.

Néanmoins, le mystère qui enveloppait la Nouvelle-Zemble donnait de l'émulation aux gouvernements; et aux expéditions malheureuses en succédaient de nouvelles, lorsqu'en 1832 un marchand d'Arkangel, nommé Brandt, dans l'intérêt de la science aussi bien que dans celui du commerce, forma le double projet de rétablir l'ancien commerce le long de la côte septentrionale de la mer Blanche, jusqu'au golfe d'Oby, et de visiter la côte est de la Nouvelle-Zemble, dans l'espoir d'y fonder des établissements pour la pêche de la baleine. L'expédition fut composée de trois navires; l'un, commandé par le lieutenant Krotoff, eut ordre de longer la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble jusqu'à Matochkin-Shar, et de traverser ce détroit pour se diriger vers l'embouchure de l'Oby ou du Yenisée; l'autre, commandé par le pilote Pachtusoff, se chargea de parcourir les détroits de Cara, dans le but d'explorer la côte orientale de la Nouvelle-Zemble, tandis que la mission du troisième était d'explorer la côte occidentale. Les navires mirent à la voile le premier du mois d'août; mais quelques jours après avoir levé l'ancre, Krotoff et Pachtusoff furent séparés par un brouillard; le navire que montait le premier périt près du détroit de Matochkin-Shar, avec tout l'équipage.

En laissant Arkangel, Pachtusoff mit le cap à l'est, et longea la côte méridionale de la Nouvelle-Zemble; là il se trouva engagé, le dernier jour du mois d'août, parmi des bancs de glace qui le forcèrent de relâcher dans la baie de Kamenka; il y établit son quartier d'hiver, afin d'y attendre le retour de la belle saison. Une hutte fut bâtie: elle avait douze pieds de long et dix de large; le toit avait sept pieds de hauteur au centre, et sur les côtés cinq pieds et demi. Tout près était une étuve destinée aux bains de vapeur; on y arrivait par un passage couvert de voiles goudronnées. Cependant la mauvaise saison fut encore longtemps à venir; les glaces qui avaient engagé Pachtusoff à camper dans la baie de Kamenka avaient disparu balayées par les vents, et, à la grande surprise de ce navigateur, les détroits restèrent libres pendant les mois de septembre, octobre et la plus grande partie de novembre; mais, soit à cause du temps nécessaire pour préparer le navire que l'on avait dégréé, soit dans la crainte de rencontrer des dangers insurmontables sur la côte orientale, à une époque aussi avancée, Pachtusoff ne jugea pas à propos de quitter son petit établissement.

Le séjour du navigateur russe et de son équipage sur cette côte est une reproduction des aventures et des événements dont Barentz et Hemskirk nous ont fait la description; le bois ne se trouvait que sur la côte et souvent il fallait aller le faire à de longues distances; des tourbillons de neige menacèrent à plusieurs reprises d'enlever ou d'engloutir la hutte, et parfois on fut obligé de livrer bataille à des troupeaux d'ours. Pendant tout ce temps-là, une température convenable était maintenue dans l'intérieur, de façon que les graines que contenait la mousse commencèrent à germer à travers les jours des planches, et acquirent une hauteur de cinq et huit pouces. Les six premiers mois de la saison se passèrent ainsi; mais au mois de mars, le scorbut commença à se déclarer parmi les hommes de l'équipage. Alors Pachtusoff, dans l'espoir d'arrêter les progrès du mal, commença l'exploration des îles qui sont situées près de la baie, et poursuivit le cours de ses découvertes fort avant dans l'ouest. Ces travaux donnèrent de l'activité à l'équipage, et déjà la santé des matelots devenait meilleure, lorsque, le 24 avril, un tourbillon de neige surprit Pachtusoff et son équipage; deux hommes furent ensevelis sous la neige, et ils restèrent engloutis pendant trois jours sans qu'on pût parvenir à les dégager. Ce tourbillon mérite l'attention des savants sous le rapport de la vaste étendue de terrain où son influence se fit sentir; car bien que la distance qui sépare les monts Ourals des côtes de la Nouvelle-Zemble soit de

Digitized by Google

1,600 milles, tout porte à croire que l'ouragan dont parle Von Helmersen, qui voyageait à la même époque dans cette partie de la Russie, n'est autre que celui dont fut assailli l'équipage russe.

Cependant le moment approchait, et la saison devenait moins rigoureuse. Le 24 juin, les détroits de Cara et toute la côte orientale se trouvèrent dégagés; en conséquence, Pachtusoff laissant au mouillage son navire qui était encore enveloppé de glaces, s'embarqua sur une chaloupe, et se dirigea vers la côte orientale; il y arriva après avoir doublé une pointe de terre qu'il nomma cap Menchikoff, du nom du ministre de la marine; de là, il poursuivit sa course, et vit, le 4 juillet, une petite rivière située par les 71° 30′ latitude nord, où il trouva plantée sur la rive une croix qui portait la date de 7250 et l'inscription suivante : « Ssawa Fofanoff. » Cette découverte fixa dans l'esprit de Pachtusoff ce qui, jusqu'à ce jour, n'avait été pour tout le monde qu'une vague rumeur, l'époque exacte à laquelle le baleinier Loshkin avait visité ces parages. Loshkin était effectivement surnommé Ssawa. Quant au chiffre 7250, cette date, dans le calendrier grec, coïncide avec l'année 1742 de l'ère chrétienne; c'est donc en 1742 que le navigateur Loshkin découvrit cette côte. La rivière reçut le nom de Ssawina, qu'elle conserve aujourd'hui. Pachtusoff revint ensuite avec la chaloupe au lieu d'où il était parti; le navire se trouvait en état de prendre la mer; l'équipage leva l'ancre le 11 juillet, et quitta le même jour la baie de Kamenka, après y avoir fait un séjour de 293 jours. Dans le cours du voyage, on trouva, sur une île située près du cap Menchikoff, des ossements humains que l'on reconnut, malgré l'état dans lequel les avaient laissés les bêtes sauvages, pour ceux d'une femme et de deux enfants. Ces os étaient effectivement ceux d'une famille de Samoïèdes, qui avaient disparu quelques années auparavant, et dont, jusqu'à cette époque, on n'avait pas entendu parler. Le voyage se poursuivit sans aucun autre accident, et, le 13 du mois d'août, Pachtusoff, après avoir exploré la plus grande partie de la côte orientale, entra dans le détroit de Matochkin, où il rencontra un grand nombre de tortues et de baleines de différentes espèces: mais là le navire fut assailli par une violente tempête, qui le força de chercher un refuge sur la côte russe; il gagna l'embouchure de la Pechora; mais la tempête soufflant toujours avec la même fureur, il fut jeté sur la côte et s'y brisa.

Les résultats de ce voyage engagèrent le gouvernement russe à entreprendre une nouvelle expédition. En conséquence, en 1834, il arma deux navires et en donna le commandement aux pilotes Ziwolka et Pachtusoff. Les deux navires quittèrent le port d'Arkangel le 24 juillet; mais bientôt séparés par d'épais brouillards, ils suivirent l'un et l'autre une route opposée, et ne se rencontrèrent plus que le 27 du mois d'août, à l'entrée occidentale du Matochkin-Shar. Conformément aux instructions du gouvernement, qui étaient d'hiverner sur la côte du Matochkin-Shar, et de reprendre l'été suivant le cours de l'exploration de la côte orientale au nord de ce détroit, Ziwolka et Pachtusoff, après avoir pénétré un peu avant dans le détroit, atterirent sur la côte occidentale, et tout fut bientôt disposé pour recevoir l'équipage des deux navires. Les dimensions de la hutte étaient plus grandes que celles de la première; elle avait vingt-cinq pieds de long, vingt et un pieds de large, et huit pieds de hauteur au milieu du toit; on la divisa en deux compartiments, l'un destiné à l'équipage, et l'autre aux officiers; les deux navires furent ensuite abandonnés, et on prit possession du nouvel établissement le 8 octobre. L'hiver fut excessivement rude; mais on eut soin d'entretenir une bonne température dans l'intérieur, et l'équipage se ressentit peu du froid. Malheureusement le bois et la mousse qui avaient servi à construire la hutte entretenaient une humidité constante, tandis que l'intérieur était envahi par une fumée épaisse qui n'avait d'autre issue qu'une ouverture pratiquée au milieu du toit. La neige tomba en outre avec violence, et pendant huit jours consécutifs personne ne put quitter la hutte.

Digitized by Google

Cependant, grâce aux soins de Pachtusoff, la santé des matelots se conserva bonne jusqu'au mois de mars, où, comme dans le premier voyage, le scorbut commença à se faire sentir. A cette époque on se prépara pour l'exploration du Matochkin-Shar. Pour cet objet, on construisit deux traîneaux, et, lorsque toutes les dispositions furent prises, Pachtusoff et Ziwolka se dirigèrent vers l'extrémité orientale du Matochkin-Shar. Ils y trouvèrent une des huttes qui avaient été construites soixante-dix ans avant leur expédition, par Rosmyloff; la hutte était encore en bon état. Pachtusoff revint ensuite au lieu d'où il était parti, dans l'intention de compléter l'exploration du détroit, et Ziwolka, accompagné de cinq hommes, se dirigea vers la côte est. Ziwolka prit avec lui des provisions pour un mois, et se munit d'une petite tente pour abriter ses gens pendant la nuit. Les voyageurs, à la manière des Samoïèdes, portaient des vêtements doublés en peau de renne; leurs cheveux étaient cachés sous d'épaisses fourrures, et leurs pieds enveloppés dans de bonnes bottes bien garnies. Cependant le froid était si intense, que souvent il leur arrivait de ne pouvoir marcher; plusieurs fois même leurs bottes se gelèrent à leurs pieds sans qu'il fût possible de les ôter. Dans une de ces circonstances, ils firent du feu avec les pieux de leur tente pour dégeler leurs bottes. Ziwolka explora 100 milles de côte, et s'avança jusqu'au cap Flottoff, distance double de celle qu'avait parcourue Rosmyloff. Cette côte est basse, elle ne diffère de la côte sud du Matochkin-Shar qu'en ce qu'elle est entrecoupée par des anses profondes, qui deviennent plus nombreuses à mesure que l'on avance vers le nord; quelques-unes ont une telle étendue, que Ziwolka ne put reconnaître si elles formaient des golfes ou des détroits. Mais les provisions diminuaient d'une manière sensible, il fallait songer au départ; Ziwolka cessa ses recherches, et revint à son quartier d'hiver, où il arriva le 6 mai, après une absence de trente-quatre jours.

Pendant cette séparation, Pachtusoff, qui se proposait d'explorer la côte nord de la Nouvelle-Zemble, en se dirigeant vers le nord le long de la côte ouest, et de retourner ensuite par la côte est, avait construit une chaloupe de 18 pieds de long. Le temps se maintint au beau pendant tout le mois de mai, les oiseaux commencèrent à se montrer, et à la fin de juin l'équipage eut un bon approvisionnement d'œufs frais et de gibier. L'expédition partit le 30 juin, et le 8 juillet on aperçut les premières glaces auprès du promontoire que l'on a mal à propos désigné dans les cartes sous le nom des îles de l'Amirauté; le jour suivant la chaloupe continua sa course à travers une mer semée de glaçons rompus, et tout semblait indiquer une heureuse traversée quand tout à coup une secousse violente suivie d'un craquement terrible se fit sentir : c'était la chaloupe qui venait de toucher contre deux bancs de glace sous-marins, et se brisait en mille éclats; l'équipage n'eut que le temps de s'élancer sur un banc de glace; et là il parvint, après des efforts multipliés, à sauver du naufrage un canot, un baril de farine, un baril de beurre et les octants. Alors, passant d'un banc de glace à un autre à l'aide du canot, l'équipage atteignit après mille dangers une île située par les 75° 45′ latitude nord. Pachtusoff reconnut toute cette côte et parvint par son activité à ranimer le courage de ses compagnons; mais déjà les provisions commençaient à baisser, et, dans leur isolement, les malheureux naufragés n'entrevoyaient plus qu'une fin cruelle, lorsque après treize jours de souffrances ils aperçurent un baleinier qui s'approcha de la côte et vint les délivrer. Le 10 du mois d'août, ils étaient de nouveau à leur quartier d'hiver, dans le détroit de Matochkin-Shar; ils y trouvèrent les malades qu'ils y avaient laissés, et les emmenèrent avec eux. Ce départ eut lieu le 14 du mois d'août. Pachtusoff mit le cap sur la côte orientale; mais ayant rencontré des masses de glace aux abords des îles, il revint à Arkangel.

Ces deux expéditions ont fourni une masse d'observations météorologiques pleines d'intérêt; elles se divisent en deux

Digitized by Google

séries ; la première comprend celles qui furent faites en 1832 et 1833 ; dans la seconde sont celles qui eurent lieu en 1834 et 1835. Celles-ci contiennent les variations du baromètre et du thermomètre, la force et la direction des vents. Dans la première série, la température moyenne de la côte sud-est de la Nouvelle-Zemble est établie à 15° Fahrenheit, et dans la seconde série la température moyenne de la côte occidentale du détroit de Matochkin est de 16°. Il y a une augmentation dans la température moyenne d'environ 1° 9′ Fahrenheit, en avançant vers le Nord de deux degrés et demi ou de 150 milles géographiques. Ce fait, quoique anormal au premier aperçu, coïncide néanmoins avec les lois qui régissent la chaleur de la terre. Ainsi, Kamenka ou Rockybay, entouré de terres d'une vaste étendue, est, du côté de la mer, abrité par des montagnes de glace, tandis que la côte occidentale est sans cesse exposée à tous les vents. Le plus grand froid que l'expédition eut à éprouver se fit sentir au mois de février ; le thermomètre marquait 40°. Une fois pourtant, lorsque les matelots étaient occupés à prendre un bain de vapeur, et que, suivant la méthode russe, ils se roulaient dans la neige à la sortie du bain, Pachtusoff vit le thermomètre, qu'il venait d'exposer à l'air, tomber tout à coup à 54°. Ainsi ces matelots se roulaient dans la neige lorsque la température de l'air était à 86 degrés Fahrenheit au-dessous du point de la glace fondante. Ces variations du thermomètre se font sentir également en été ; le thermomètre s'élève à 56° Fahrenheit et retombe souvent dans la même heure à 25° ; la température moyenne de l'été est de 36°. C'est celle des îles de Shetland, au mois de décembre. Ce sont ces fréquentes variations, et non la rigueur du froid, qui rendent la Nouvelle-Zemble inhabitable ; car il est beaucoup de pays habités sur la surface du globe, où la température moyenne de l'hiver est beaucoup plus basse que celle de la Nouvelle-Zemble ; mais en revanche il n'en est aucun où la température de l'été reste à un degré aussi peu élevé.

D'après Pachtusoff, la Nouvelle-Zemble dans sa plus grande largeur n'a pas plus de 60 milles ; elle ne s'étend pas non plus aussi avant dans l'ouest qu'on serait tenté de le supposer en jetant les yeux sur les anciennes cartes. A l'est, ainsi que nous l'avons dit, la côte est basse ; à l'ouest, au contraire, on trouve au nord du Matochkin des montagnes d'une hauteur considérable : ce qui cause dans le climat une différence remarquable. Ainsi d'un côté l'on jouit presque constamment d'un temps sec et serein, tandis que de l'autre l'air est toujours humide et chargé de brouillards épais. Quant à l'importance de ces mers, il n'est personne qui la mette en doute. Une fois que la côte sera bien relevée, les baleiniers ne manqueront pas d'y affluer.

(*Travellers' Magazine.*)

Digitized by Google

Scènes de la vie maritime.

UNE CROISIÈRE DEVANT L'ILE DE CURAÇAO.

L'honorable sir John Murray venait de recevoir du vice-amiral, commandant en chef la station de la Jamaïque, l'ordre de rallier la frégate de Sa Majesté *la Fortune*, sa propre frégate *la Franchise*, deux sloops de dix-huit canons, et d'aller bloquer avec ces forces l'île de Curaçao. Sir John avait promis de soumettre, dans un temps donné, cette possession hollandaise à la couronne britannique.

Ma bonne ou ma mauvaise étoile voulut que je fisse partie de l'expédition en qualité de premier lieutenant à bord d'un des sloops. Le blocus fut proclamé dans les gazettes de la Jamaïque, et l'on eut soin de notifier à nos amis les Yankees(1), que tout vaisseau trouvé à une certaine distance de l'île serait impitoyablement capturé. Mais cette menace ne contint pas leur philanthropie; ils ne purent se résoudre à laisser mourir de faim des créatures formées à l'image de Dieu, lorsqu'il y avait moyen de leur fournir des vivres à cinq cents pour cent de bénéfice.

Notre commodore, reconnaissant bientôt l'impossibilité de réduire la garnison hollandaise par le blocus, prit le parti d'opérer de fréquentes descentes dans l'île. Cinquante hommes, quelquefois cent, sous les ordres d'un lieutenant de l'escadre, débarqués à l'improviste, brûlaient les récoltes et détruisaient le bétail qu'ils ne pouvaient emmener. Le gouverneur hollandais, vieux marin de l'école de Ruyter et de Van Tromp, ne trouvant pas cette façon d'agir écrite au livre du droit des gens, nous qualifia de boucaniers, et déclara qu'il considérerait comme tel et ferait pendre sur les remparts du fort Amsterdam tout Anglais pris en flagrant délit.

Or la nuit suivante, le premier lieutenant de *la Fortune* descendit à terre avec cinquante drôles. Ils étaient en train de *travailler à la vigne du diable*, lorsque le gouverneur hollandais les surprit à la tête de son camp volant, et leur fit treize prisonniers. Le reste regagna les embarcations après avoir beaucoup souffert.

Grande désolation à bord de l'escadre; car on ne doutait pas que *Mynheer* n'accomplît sa terrible menace. Je reçus l'ordre de tenter une nouvelle expédition, la nuit même, afin d'enlever quelques otages; et on me donna pour guide un déserteur hollandais, nommé Horsica. Ce misérable nous mena tout droit à une maison que je fis investir. Nous trouvâmes dans les écuries dix chevaux, qui nous servirent à monter les marins gradés et notre digne guide. Une vieille femme de charge nous apprit que son maître et sa maîtresse étaient absents depuis la veille. (La partie de l'île où nous débarquâmes ce soir-là avait joui jusqu'alors d'une sécurité parfaite.)

La propreté toute hollandaise de la maison, l'air d'opulence qui y régnait, allèchèrent le bosseman de *la Fortune* et une douzaine de bandits soldés par Sa Majesté Britannique. Après avoir dévalisé la maison, ils reparurent en traînant trois jeunes dames qu'ils avaient trouvées cachées dans une cave. C'étaient les filles du propriétaire.

(1) Sobriquet donné par les Anglais aux Américains des États-Unis.

Digitized by Google

Je me hâtai de délivrer d'une odieuse étreinte ces pauvres colombes palpitantes sous la serre de mes vautours; mais M. Smart le bosseman, qui s'était emparé de l'aînée, et qui la croyait apparemment de bonne prise, refusa de la lâcher, Je fis désarmer et garrotter ce mutin, tandis que les pauvres filles, demi-nues, tombaient à mes pieds et baignaient mes mains de leurs larmes. Le souvenir de cette scène nocturne restera toujours gravé dans mon âme. C'est une des bonnes actions que j'aie faites en ma vie, et le nombre n'en est pas considérable. Puissent-elles me *faciliter la voie du ciel*.

Horsica, furieux de n'avoir pas trouvé le lièvre au gîte, car des motifs de haine particulière l'animaient contre le maître de la maison, me dit, du ton le plus impératif :

— « Çà, emmenons-nous les trois donzelles?

— A quoi bon?

— Le salut de vos compatriotes vous inquiète donc bien peu?

— Je connais mes ordres. J'ai mission d'enlever quelques personnages marquants, et non de pauvres femmes. Vous avez promis à sir John Murray de nous faire mettre la main sur quelqu'une des autorités de l'île; tenez la parole. »

Il murmura entre ses dents et me tourna le dos.

Je commandai : « Serrez les rangs. En avant, marche! » et je me mis en tête de la cavalerie avec Horsica, qui me conseilla bientôt une pointe sur la première ferme en vue. Nous mîmes vingt autres chevaux en réquisition, et le pauvre fermier fut contraint de nous suivre avec ses deux fils, garçons de la plus belle espérance.

Les étoiles pâlissaient, et l'approche du jour mettait notre petite armée en péril. Les matelots faisaient une grotesque figure à cheval, mais j'ai vu de plus mauvais cavaliers. En ce moment, Horsica me dit qu'un bourgmestre de la plus haute considération dans le pays habitait à peu de distance, et que mes compatriotes étaient sauvés si nous trouvions cette fois le lièvre au gîte.

Une élégante habitation, dont la blanche façade se détachait du crépuscule, s'offrit bientôt à nos regards.

« Voilà le gîte, dit Horsica, qui ne sortait point de sa comparaison ; pourvu que le lièvre y soit ! »

Je chargeai mon second d'investir la propriété et de ne laisser évader personne, tandis que moi-même, suivi d'Horsica et de deux matelots montés, je traverserais le jardin pour gagner la façade. Au choc répété de nos haches et de nos sabres contre la porte principale, une espèce d'œil-de-bœuf s'ouvrit, et donna passage à la tête d'une vieille, évidemment réveillée en sursaut. Horsica la somma d'un ton farouche d'ouvrir immédiatement la porte, si elle ne voulait qu'on l'enfonçât. Un cri d'effroi fut l'unique réponse de la pauvre dame.

« Nous n'avons pas de temps à perdre, dit Horsica, j'ai sur le dos le camp volant de Mynheer. Enfonçons la porte; » et, sans attendre ma réponse, le transfuge saisit d'un nerveux poignet et arracha de terre un large pieu, qui nous servit de bélier : les verrous, les gonds, les barres de sûreté cédèrent à la fois. Nous pénétrâmes dans un vaste corridor. Les domestiques accourus au premier fracas, ne virent pas plus tôt la porte céder, et quatre hommes s'élancer par la brèche, le sabre et la hache au poing, qu'ils s'éclipsèrent ou se tapirent Dieu sait où; mais Horsica, saisissant une vieille par le bras, la menaça de lui donner la mort si elle ne lui disait où était son maître. Les exclamations de la pauvre femme, ses prières suppliantes pour qu'on n'entrât pas dans la chambre que sa frayeur lui avait fait indiquer, avaient quelque chose d'étrange et de comique, même pour ceux qui, comme nous, n'entendaient pas le sens de ses paroles. Horsica, mon guide et mon interprète, m'expliqua avec un hideux ricanement, que le bourgmestre, nouvellement marié, était en effet dans la maison, où il goûtait les charmes de la lune de miel. La vieille nous suppliait toujours de respecter la chambre nuptiale.

« Dites-lui par la serrure, Horsica, de se

Digitized by Google

rendre et qu'il ne lui sera fait aucun mal ; que son épouse sera respectée.

— Vous êtes jeune, mon officier, répondit le transfuge; avertir le lièvre pour qu'il s'échappe ! Je suis trop bon chien pour cela. » Et sans attendre mes ordres, il se rua contre la porte et l'enfonça.

Un grand jeune homme d'un extérieur distingué s'offrit alors à nos regards. Il était à demi nu, et venait de saisir un fusil. Je lui criai de ne pas faire feu, qu'il se ferait hacher lui et sa femme. Horsica répéta probablement les mêmes paroles en hollandais, car le pauvre bourgmestre crut devoir se rendre à la nécessité, il déposa son fusil, et montrant d'une main le lit nuptial, il éleva l'autre d'un air suppliant. La jeune femme avait complétement disparu sous les couvertures.

Cependant le bourgmestre, remis de sa première stupéfaction, demanda au transfuge ce qu'il lui fallait.

« Vous-même ; votre vie doit nous garantir celle de treize marins anglais que votre gouverneur destine au gibet ; mais à charge de revanche.

— Je ne suis point militaire, répondit le jeune homme. Je ne saurais par conséquent répondre des actes du gouverneur.»

Horsica sourit d'un air sardonique, et lui montra un uniforme déposé sur une chaise.

« C'est l'uniforme de la milice, répondit le jeune homme, la milice est destinée à maintenir l'ordre et à nous protéger contre les esclaves.

— Bah ! bah ! qu'on le garrotte comme les autres. » Le misérable commandait, et je le laissais faire. Après tout, ce n'était pas moi, mais les ordres de John Murray qui étaient cruels.

Le bourgmestre opposa d'abord quelque résistance, mais finit par se laisser attacher les mains derrière le dos. J'aurais pu lui épargner cette précaution brutale ; mais dans les moments périlleux, le plus violent usurpe d'ordinaire l'autorité. Tout à coup la jeune femme, qui avait peu à peu hasardé sa tête hors du lit, surmonta le pudique effroi de son sexe, et tomba aux pieds d'Horsica. Ce monstre à face humaine la repoussa brutalement, et m'indiqua du doigt comme son chef nominal. Mon émotion fut indicible, quand je vis mes genoux embrassés par la Madeleine de Rubens ; mais la Madeleine à 18 ans, la Madeleine innocente. De longs cheveux blonds descendaient comme un voile sur sa gorge palpitante et sur ses épaules nues. Ses grands yeux bleus étaient pleins d'éloquence. Que n'étais-je le commodore de l'escadre au lieu d'un officier subalterne ? Je n'aurais certainement point séparé ceux que l'hymen avait si récemment unis ; mais encore une fois, j'avais des ordres : un militaire ne doit qu'obéir.

Je cherchais du moins à porter quelques paroles d'espoir dans le cœur de la pauvre femme. « Dites-lui bien, Horsica, qu'elle peut être sans crainte, que son mari sera échangé contre nos matelots. » Mais le traître, loin de traduire mes paroles, disait probablement tout le contraire; car l'épouse du bourgmestre poussa un cri et s'évanouit.

« Profitons du moment, dit Horsica, filons vite, ou par les mille diables, nous tomberons dans la gueule du loup.

— Dans un instant, lui répondis-je. Le bourgmestre s'efforçait de rappeler sa femme à la vie, et il eût été trop cruel de les séparer en ce moment.

— Par les os de mon père, s'écria le transfuge, cet adolescent est fou ! Ma foi, je n'écoute que le péril, et n'entends pas me faire massacrer avec tout votre monde, parce qu'il vous plaît de faire des galanteries. Allons, camarades, si vous tenez à votre peau, emmenons notre prisonnier.

— De quel droit? m'écriai-je.

— Et voulez-vous donc charger votre âme du meurtre de nos treize camarades, à qui le gouverneur ne fera pas de grâce, lui ? Voyons, dépêchons... »

Au fait, le renégat n'avait pas tort dans un sens. Nous atteignions à peine le rivage, que deux ou trois cavaliers parurent sur nos derrières. Debout sur mon canot, je pus distinguer à distance la petite armée du gouverneur.

Horsica, tout triomphant du succès de l'expédition, conduisit les prisonniers au

Digitized by Google

vaisseau commodore. Ce fut avec un visible regret que le bourgmestre se sépara de moi. Je n'avais pu lui être d'aucune utilité, mais il avait sans doute lu ma bonne volonté sur mon visage.

Je montai à bord de *la Fortune* pour rendre compte au capitaine Vansittart de la conduite de son bosseman. Ce brave officier fit une rude semonce au mauvais drôle, et le menaça du chat à neuf queues. « Mais nous examinerons plus tard sa conduite, ajouta-t-il, car il nous faut mettre immédiatement à la voile. Vous voyez les signaux du commodore. Hissez les canots! toutes voiles dehors! »

Je le priai de mettre sa chaloupe à ma disposition pour monter à bord de *la Franchise* et plaider la cause du bourgmestre auprès de sir John Murray. Il y consentit de grand cœur, et j'abordai le vaisseau commodore au moment où il levait l'ancre, et se portait sur le fort Amsterdam avec toute l'escadre, *le Renne* excepté : ce dernier sloop avait l'ordre de croiser au vent de l'île.

Bien des années se sont écoulées depuis les événements dont je rapporte un épisode, et je ne me rappelle qu'imparfaitement les traits de l'honorable John Murray. On sait que la sœur de ce gentilhomme épousa plus tard son altesse royale le duc de Sussex.

A mon entrée dans la cabine de *la Franchise*, un grand et mince personnage voûté, pâle et presque décharné, se leva avec effort du fauteuil où il reposait enveloppé dans sa robe de chambre, et me rendit poliment mon salut.

« Vous êtes, je présume, l'officier qui commandait l'expédition de cette nuit? »

Je m'inclinai en signe d'affirmation. Il reprit sa place, et me fit signe d'en prendre une à ses côtés.

« Excusez, me dit-il, mon apparente brusquerie, mais je souffre beaucoup, et la douleur rend l'esprit sombre et inquiet.

Sir John aurait certainement pu se dispenser de pareilles précautions oratoires. Je n'ai jamais rencontré plus d'urbanité et de douceur.

« Je vous félicite du résultat de votre expédition; mais d'après le rapport de ce déserteur Horsica, que j'estime d'ailleurs ce qu'il vaut, vous avez faibli pour un moment. Une pareille mission doit répugner sans doute à un officier anglais... »

Je gardai le silence; le ton poli de cette petite mercuriale me dispensait d'une réponse.

« Je suis, du reste, très-loin de blâmer votre conduite : le succès justifie tout. Je vous dirai donc que j'ai fait conduire à terre le plus jeune fils du fermier. Ce jeune homme s'est chargé de remettre au gouverneur une lettre du bourgmestre. Il ne perdra point de temps, car il sait que la vie de son père et celle de son frère dépendent du succès de sa mission. Je fais savoir au commodore hollandais que s'il touche à un seul des cheveux de mes treize matelots, son bourgmestre et mes autres prisonniers seront pendus à l'instant même, en vue du fort Amsterdam. Voilà pourquoi l'escadre s'est déplacée.

— Oh! il se rendra sans aucun doute à cette menace...

— Le Ciel vous entende! mais le gouverneur est opiniâtre; et vrai, comme il y a un Dieu, j'userai de représailles... »

Le commodore prononça ces dernières paroles d'un ton ferme et animé; puis il laissa retomber sa tête sur sa main décharnée. J'essayai de l'intéresser au bourgmestre en lui racontant les scènes de la nuit.

« Cet Horsica, dit-il, est sans doute un misérable; mais la guerre nécessite l'emploi de pareils instruments. Quant au supplice de mes prisonniers...

— Oh! capitaine, vous ne songez pas...

— Comme homme, je partage tous vos sentiments; comme chef d'escadre, j'ai des devoirs à remplir : devoirs affreux, mais sacrés.

— Mais capitaine, vous si miséricordieux! attacher au gibet de pauvres innocents, des bourgeois inoffensifs! Votre conscience, la paix de votre âme...

— Tout dépend du gouverneur hollandais; canons contre canons! gibet contre gibet! Veuillez sonner. »

J'obéis; un domestique parut avec une potion pour sa seigneurie. Je me levai, et

Digitized by Google

sortis de la cabine après une respectueuse salutation, heureux de n'être point chargé de la responsabilité terrible qui pesait sur sir John.

L'escadre, avec toutes ses voiles dehors, se portait, comme je l'ai dit, vers le fort Amsterdam, situé à trois lieues environ de distance. *Le Renne* tenait le vent, et louvoyait du côté de l'île que nous quittions, pour surveiller nos amis les Américains. J'accostai un vieil officier de quart, et lui demandai s'il croyait notre commodore capable de tenir une si affreuse parole; s'il aurait le cœur de pendre de pauvres infortunés, qui n'étaient pas même soldats.

« Sans aucun doute, me répondit-il en frisant sa moustache, il le fera comme il le dit, et, mille sabords! ce serait le plus beau, qu'un chien de Hollandais pendît impunément, comme des rats, treize matelots de Sa Majesté Britannique. Non, non, John Murray est un trop bon officier pour le souffrir. D'ailleurs, il doit avoir une dent contre cette abominable île, qu'il bloque depuis Dieu sait quand. Pauvre homme! sa constitution en a terriblement souffert. Le docteur la dit si délabrée, qu'un jour ou l'autre notre brave commodore pourrait bien baisser pavillon pour la première fois de sa vie. »

Le vieux lieutenant ne se trompait pas. Le capitaine Murray mourut dix jours après la terrible scène que je vais retracer. Il montra même, au moment de la mort, son amour pour son pays en ordonnant qu'on l'enterrât sur un banc de sable à la hauteur de Curaçao, afin de ne pas dégarnir la flotte du navire qui aurait dû le transporter à la Jamaïque.

Je m'approchai du premier lieutenant de *la Franchise*: « Peut-on voir les prisonniers, M. Fleming?

— Sans aucun doute, lieutenant; mais le chapelain est justement occupé à les exhorter. »

Je descendis à la sainte-barbe, où je trouvai mes pauvres Hollandais fort abattus. Le chapelain leur adressait, en mauvais français, des consolations que le bourgmestre seul pouvait comprendre. Pauvre jeune homme! il me remit une mèche de ses cheveux, et chargea le chapelain de me dire qu'il comptait sur moi pour la faire parvenir à sa veuve. Je remontai sur le pont au moment où *la Franchise* ferlait ses voiles, carrait ses vergues, et donnait à l'escadre le signal d'en faire autant et de s'ancrer sur une même ligne. Un coup de canon, parti du môle, nous prouva que nous étions juste hors de portée des batteries de l'île, bien qu'assez près pour distinguer, avec nos lunettes, tout ce qui se passait sur le fort. La garnison était rangée en bataille en face d'un long gibet où pendaient sept cordes. Le gouverneur et son état-major apparaissaient à cheval au milieu d'un grand concours de peuple.

Le commodore Murray hissa pavillon blanc à l'avant, et tira un seul coup de canon. Sa chaloupe mit immédiatement en mer avec un parlementaire; toute l'escadre amena ses flammes à mi-mâts, en signe de deuil; on attacha des rabans aux vergues, et le marteau du charpentier, en train d'ajuster les plates-formes sur les bossoirs, fit résonner au loin ses coups précipités. Cependant, nos lunettes épiaient tous les mouvements du gouverneur hollandais, dont l'état-major suivait à son tour ceux de notre escadre. Vingt et une vies dépendaient d'un mot de Mynheer.

Le commodore Murray, pour hâter le dénoûment, mit tous ses vaisseaux en deuil, et ordonna à ses trompettes de sonner la marche des morts de *Saül*. Cette lugubre symphonie glissait sur les flots et gagnait la rive, lorsqu'on vit tout à coup une femme se précipiter au-devant du gouverneur et tomber presque sous les pieds de son cheval. Mynheer mit pied à terre, releva la suppliante, et fit signe d'abattre le gibet, qui tomba aux acclamations du rivage et de la croisière. *La Franchise* hissa de nouveau ses flammes, et il me sembla alors qu'on déchargeait ma poitrine d'une montagne.

Ainsi finit la tragédie, mais il me reste à vous en raconter un acte supplémentaire et plus sanglant. Je vous ai parlé du camp de Mynheer; voici comment nous nous en rendîmes maîtres. Une huitaine de jours après le salut des captifs, *la Franchise*

Digitized by Google

donna le signal de mettre en panne, et nous reçûmes l'ordre suivant signé de la main mourante de notre commodore.

« Le capitaine, commandant l'escadrille, ayant résolu d'attaquer et de disperser les forces campées au milieu de l'île, chaque vaisseau aura à fournir son contingent d'hommes et d'officiers, dans la proportion ci-jointe. Il ne faut que des volontaires. Le rassemblement général aura lieu ce soir à bord de *la Franchise*, une heure après le coucher du soleil. « J. Murray. »

Cet ordre provoqua l'élan le plus chevaleresque à bord du sloop dont j'avais l'honneur d'être le premier lieutenant. L'aide du cuisinier se distingua surtout par son brûlant enthousiasme et jura qu'il serait de la partie, dût-il se borner à battre la charge sur une de ses casseroles. Notre capitaine ne manquait pas non plus de cœur. Il sauta dans son gig et le lança comme une flèche sur le vaisseau commodore, qu'il accosta néanmoins trop tard, car sir John Murray avait déjà disposé du commandement de l'expédition en faveur de mon brave camarade Fleming.

Le capitaine Mac s'en revint à bord du sloop, rongeant son frein et maudissant le sort qui lui refusait pour ce soir-là l'occasion de se faire casser la tête. Je devinais sa mauvaise humeur rien qu'à l'allure de son gig. Au lieu de fendre l'écume des vagues comme un requin affamé, le petit esquif se laissait ballotter et promener par elles comme un poisson mort. Je ne me trompais pas : M. Mac épancha sur moi tout son spleen.

J'étais en train d'inspecter les hommes qui devaient faire partie de notre contingent : « De quoi vous mêlez-vous ? me dit-il ; vous prenez-là une peine fort inutile. Ce n'est pas vous, mais le second lieutenant qui conduira notre monde. Nous devons lui laisser le choix de ses hommes.

— Et pourquoi ne serait-ce pas moi, capitaine ?

— Parce que je suis votre capitaine et qu'apparemment j'ai le droit de commander mon bord : John Murray a bien celui d'imposer ses volontés à l'escadre et de donner à Fleming la préférence sur moi.

— C'est une criante injustice, capitaine.

— Vous êtes un brave garçon, et puisque vous tenez tant à vous faire plomber la carcasse, j'aurais remords de vous en empêcher. »

A l'heure du coucher du soleil, l'escadrille serra le rivage, et dès que les ténèbres eurent, suivant l'expression biblique, couvert la face de l'abîme, nous mîmes les chaloupes à la mer, notre contingent s'y rua pêle-mêle. Ces diables incarnés ne se sentaient plus depuis le matin. Ils dansaient et chantaient tout en repassant leurs coutelas, aiguisant les piques, ajustant les pierres des pistolets. Chaque matelot s'était noué autour du bras une large bande de toile blanche pour éviter les méprises.

L'expédition eut bientôt pris terre, et le capitaine Fleming disposa sa petite armée par pelotons. Les soldats de marine des frégates *la Franchise* et *la Fortune* formaient l'avant-garde. Quatre hommes du même corps et un énorme sergent servaient d'éclaireurs. Ce dernier personnage eût été fort mal choisi pour ce poste périlleux, en cas d'une obscurité moins profonde ; sa vaste circonférence aurait offert une cible immanquable aux sentinelles de l'ennemi.

Dès que le sergent eut reconnu le camp hollandais, il se replia sur le gros de la troupe avec sa faible escouade.

« Avez-vous rencontré quelque chose ? lui demanda la capitaine Fleming.

— Je me suis approché presque à bout portant de la sentinelle avancée, mais je n'ai pas tiré, de crainte que la détonation de mon fusil ne donnât trop tôt l'alarme.

— Mais n'aviez-vous pas votre sabre pour l'expédier ?...

— Sans doute, lieutenant, mais il eût toujours poussé un cri. D'ailleurs, quand je dis que je me suis approché de la sentinelle à bout portant, ce n'est pas exact. J'ai seulement entendu le bruit de ses pas ; preuve qu'elle ne pouvait être loin.

— Les plus vaillants corbeaux montrent parfois une plume blanche, sergent.

— J'ai quarante ans de service sur les vaisseaux de Sa Majesté, et je crois n'avoir jamais eu peur, capitaine.

Digitized by Google

— Je ne dis pas non; mais vous êtes trop gras. Je vous crois un brave, après tout, et je rétracte mon reproche.

— Hors des rangs, messieurs les officiers. »

Nous fîmes cercle autour du capitaine Fleming. « Restez, sergent, » dit-il au vieux soldat en lui donnant une poignée de main. « Mynheer Horsica, poursuivit-il en s'adressant au déserteur hollandais qui marchait à côté de lui depuis le débarquement, vous vous êtes chargé de nous conduire. Décrivez à ces messieurs la position du camp ennemi.

— Le camp du commodore hollandais, repartit Horsica, ainsi que je l'ai dit à sir John Murray, n'est pas un camp volant, comme nous l'appelons; car il comprend une vaste et lourde ferme bâtie en briques et recouverte en chaume. Il serait bon d'y mettre le feu, mais je n'en vois guère le moyen. Il n'y a rien de combustible à l'extérieur, sauf une porte de chêne où l'on monte par un escalier de huit marches. De chaque côté de la porte sont embusquées deux pièces de six chargées à mitraille. Les officiers et les soldats de marine sont casernés dans cette maison. Le reste des forces hollandaises bivouaque derrière, à l'abri d'un fossé et d'un parapet. Je vous conseillerai de faire enfoncer la porte, et escalader un mur peu élevé où je conduirai une partie de vos hommes, tandis que le reste fondra sur les troupes campées. Je me charge de la sentinelle; mon coup de pistolet servira, si vous le voulez, de signal. »

Le capitaine Fleming approuva ces dispositions, hors le coup de pistolet, et recommanda le plus profond silence; le succès de l'attaque dépendant de sa soudaineté.

« Sans doute, repartit Horsica, l'important est de trouver le bercail endormi. Les dents du loup réveilleront assez tôt les brebis. Je me charge, pour moi, de la sentinelle.

La bête fauve donna son mousquet à tenir à un soldat de marine; puis tirant un large coutelas, il s'approcha en rampant du factionnaire hollandais, dont le bruit des pas arrivait distinctement à notre oreille. Tout à coup un fusil résonna contre terre. Nous entendîmes un soupir étouffé et la chute d'un corps lourd.

« L'affaire est faite, dit Horsica en nous rejoignant; qui vient maintenant avec moi pour escalader le mur ? Attendez une minute encore pour faire enfoncer la porte, capitaine. »

L'attaque commença. La petite fortification qui protégeait le campement batave fut aisément franchie, et plusieurs des pauvres enfants des bouches de l'Escaut et du Rhin passèrent sans se réveiller des bras du sommeil dans ceux de la mort. La façade extérieure était susceptible d'une longue défense, et si l'ennemi eût été sur ses gardes, nous aurions été mitraillés. Horsica et ses compagnons pénétrèrent par la cour et prirent la maison à revers, tandis que nos hommes enfonçaient la porte. Le robuste chêne céda enfin, mais un grand fantôme blanc se présenta pour en disputer l'entrée. Armé d'un long sabre de cavalerie, il refoula nos matelots en bas des marches. Un d'eux vint même tomber dans mes bras, et je sentis son sang ruisseler sur mes mains. Il y eut un moment d'hésitation parmi les nôtres; mais à la voix du lieutenant Fleming, le vieux sergent croisa la baïonnette à la tête d'un piquet de soldats de marine, et essaya de gravir l'escalier. Mais le sabre du gigantesque Hollandais retomba trois fois sur le vétéran avant qu'il pût gagner le palier. Le premier coup fit tomber son shako; le second résonna sur son crâne, comme si ce crâne eût été de fer, et fit tomber le pauvre gros homme sur ses genoux. Il se relevait néanmoins malgré son obésité et sa blessure, quand un troisième coup lui fit mordre la poussière. Le cadavre du vétéran obstruait la montée. Ses compagnons reculèrent de nouveau, et force me fut de me mettre à leur tête. En ce moment une vive clarté éclaira le corridor intérieur : c'était Horsica, qui, une torche à la main, parcourait la ferme où tout le monde se rendait prisonnier. Il croyait les Anglais maîtres de la porte et demeura pétrifié à la vue du lieutenant de Mynheer.

Digitized by Google

Le lieutenant, se voyant menacé sur ses derrières, fit volte-face, passa son sabre au travers du corps du déserteur et l'en retira tout fumant pour me le rendre, car je venais de lui appliquer le canon de mon pistolet sur le cœur; mais je n'aurais pas voulu lâcher la détente avant que justice ne fût faite d'un odieux renégat. Le lendemain, le pavillon anglais flottait sur la citadelle de Curaçao. (*Metropolitan.*)

Statistique.

DE L'ÉGYPTE ANCIENNE ET MODERNE.

Lorsqu'on jette un coup d'œil sur les temps passés on ne peut se défendre d'un vif sentiment de surprise et d'admiration, en voyant à quel haut degré de civilisation étaient arrivés les habitants de l'Égypte. Aucun peuple de l'antiquité ne surpassait les Égyptiens dans les sciences, le commerce et les arts. Leur architecture est encore inimitable. Belle, grandiose et magnifique, cette architecture était tour à tour gigantesque et sévère, moelleuse et délicate. La variété des formes, la multiplicité des proportions n'effrayaient point l'artiste, sa main habile savait également manier toutes ces formes et conserver à son œuvre la grâce et l'élégance. Qu'on examine les restes de la ville d'Antinoë, dans la Haute-Égypte! Malgré les ravages du temps, ces ruines ont encore toute la fraîcheur, la pureté et la finesse des plus beaux monuments que nous a légués la Grèce. Là, point de statues ni de tombeaux avec des dimensions colossales, mais des obélisques, des palais, des temples, des arcs de triomphe, des thermes, des hippodromes. Les rues droites, tirées au cordeau, traversent la ville dans toute sa longueur, forment une longue colonnade, et s'étendent à un mille dans toutes les directions au milieu d'une forêt de dattiers. A Dendera, dans la Haute-Égypte, on voyait, il y a quelques années, un temple dont le portique rectangulaire avait 110 pieds de longueur sur 67 de largeur; 24 colonnes placées sur six rangées de profondeur en soutenaient la voûte, qui présentait un assemblage de sculptures admirables.

Quant à l'état de la civilisation, des découvertes récentes nous ont fourni les moyens de déterminer l'état social de l'ancienne Égypte; nous avons des scènes de leur vie publique et de leurs mœurs domestiques on ne peut plus expressives. Ces peuples nous ont légué tous les détails de leur manière de vivre depuis le conseil du roi jusqu'au berceau de l'enfant, non en termes vagues, mais par les formes de la peinture et de la sculpture, tableaux qui n'exigent aucune étude préliminaire pour être compris, ni une science bien profonde pour être interprétés.

Il y a peu de nations dont les formes extérieures de la civilisation aient aussi clairement révélé l'opinion intime sur laquelle elles étaient basées, comme les Égyptiens. Il est impossible de contempler quelque grande collection de leurs antiquités, sans apercevoir que la pensée la plus influente dans leurs opinions religieuses et sociales était la croyance d'une continuation de l'être après la mort. Mais cette croyance était grossière et sensuelle, car ils regardaient la partie corporelle de

Digitized by Google

l'homme comme absolument nécessaire à l'existence de la partie spirituelle : c'est pourquoi ils mettaient tant d'importance à la conservation des corps.

M. Wilkinson, qui a passé plusieurs années dans les tombeaux de Thèbes et de Memphis pour dessiner les peintures qu'ils renferment, nous a transmis de curieux détails sur les arts de l'époque la plus reculée. Ainsi, dans le tombeau de Thothmosis III, contemporain de Moïse, et probablement le Pharaon de l'Écriture, on voit un cordonnier armé de l'alène et du tranchet de la même forme que ceux dont nous nous servons, faisant usage du tire-pied retenu par son orteil. Dans le même tableau, on voit un ébéniste incrustant un morceau de bois rouge dans une planche de sycomore jaune; à côté de lui est un petit coffre marqueté de bois de diverses couleurs. Un autre ouvrier prépare de la colle que son camarade applique à deux pièces de bois pour les réunir, et cette peinture a plus de 3,000 ans! L'habileté des Égyptiens pour allier et travailler les métaux est suffisamment prouvée par les nombreuses pièces dont fourmillent les musées de l'Europe. Ils avaient surtout le secret de donner aux lames de bronze un certain degré d'élasticité, comme on peut le voir dans le poignard du musée de Berlin, ce qui probablement dépendait de la manière de forger le métal, et des combinaisons de leur alliage. Le soufflet de l'Europe, comme on l'emploie encore dans quelques provinces du Midi, était connu des Égyptiens. C'est un sac de cuir avec une douille sur lequel un homme presse avec le pied; une ficelle qu'il tient à la main sert à relever la peau pour faire entrer l'air. Dans la tombe d'Aménophis II, 1450 ans avant J. C., on voit un Égyptien qui se sert d'un siphon pour vider un vase que l'on ne peut pas remuer.

Les anciens Égyptiens, comme les peuples les plus policés de l'Europe moderne, avaient des fêtes somptueuses où le chant, la musique, la danse, les jeux d'adresse et de hasard étaient les principaux ornements. Les invités les plus riches arrivaient escortés de nombreux domestiques; leur palanquin ou leur char était précédé de coureurs; à leur entrée dans la maison, des esclaves richement vêtus leur lavaient les pieds et les mains; d'autres leur apportaient des habits de fête, et couvraient leurs cheveux avec des parfums merveilleusement fabriqués (1); les femmes élégamment parées portaient de riches colliers, des boucles d'oreilles et des fleurs; et, si l'on en juge par le tableau égyptien que possède le *British Museum*, elles mettaient à leur toilette et dans l'arrangement de leurs cheveux tout autant de coquetterie que les dames les plus élégantes de Londres et de Paris.

Plusieurs peintres égyptiens ont montré beaucoup de talent pour la caricature. Il y a un tableau au Musée Britannique où des dames, dans une réunion, sont représentées disputant sur la beauté de leurs boucles d'oreilles et l'arrangement des tresses de leur chevelure avec une vivacité, un esprit de rivalité tout à fait caractéristiques. Dans une ou deux occasions l'artiste, peu galant, a peint des dames que le plaisir de boire avait entraînées trop loin, et qui ne peuvent plus dissimuler leur indiscrétion.

Les dames jouaient à la balle, et celles qui avaient manqué servaient alternativement de siége aux plus habiles. Cette manière était connue des Grecques, qui appelaient les vaincues des *ânes*, parce qu'elles étaient obligées d'obéir à celles qui avaient gagné. Les escamoteurs se trouvent aussi dans les fêtes; le professeur Rosellini a publié une gravure dans laquelle on voit quatre coupes renversées, et sous une d'elles une balle est cachée par le charlatan dont le coup d'œil rusé et le regard matois le rendraient digne de figurer parmi les plus habiles de nos jours;

(1) Le musée du château d'Alewick possède quelques-uns de ces parfums. Ils sont conservés dans un vase d'albâtre, et la plupart ont encore une odeur extrêmement forte, bien qu'il soit constaté que leur fabrication date de plus de trois mille ans.

Digitized by Google

on y voit même le *niais* qui se présente pour deviner sous quelle coupe est la balle. Il serait difficile de trouver dans nos temps modernes quelque coutume ou quelque amusement qui n'eussent pas existé chez les Égyptiens du temps des Pharaons. Ainsi, on voit un singe, un petit chien ou une gazelle près de la maîtresse de la maison, tandis que les convives viennent la saluer à mesure qu'ils arrivent; les jouets d'enfants sont aussi variés que chez nous, y compris même les *Poussas;* les nains, que nous avons vus à la cour de nos rois, il y a deux siècles, faisaient partie de la cour des grands en Égypte; quelquefois aussi par superstition, ils prenaient auprès d'eux des créatures difformes ou qui avaient quelque ressemblance avec l'aspect de l'un de leurs principaux dieux, Phtah-sokary-Osiris, la divinité informe de Memphis. Il est assez singulier que les Égyptiens aient eu, il y a 3,500 ans, les mêmes goûts qu'on a revus depuis à Rome et dans toute l'Europe moderne.

Admirez les meubles gracieux, commodes qui décorent nos maisons : les tables, les chaises, les couchettes, les trépieds, les buffets et les harpes que nous voyons sous le toit du pauvre et dans la demeure du riche; les draperies, les bordures, les châles de cachemire nous viennent tous de l'Égypte; les coupes gracieuses, les urnes funèbres, les vases et les candélabres élégants que fabriquent tous nos marchands de bronzes ont vu le jour en Égypte et non en Grèce, comme on l'a supposé pendant longtemps. L'art de souffler le verre était pratiqué en Égypte, il y a plus de trois mille ans. Dans un tableau exécuté sous le règne d'Osirtassen, on voit plusieurs ouvriers égyptiens employés à la fusion de cette précieuse substance. Ces vases ainsi fabriqués étaient destinés à conserver le vin. A la même époque, la poterie en terre glaise était déjà commune en Égypte; on la recouvrait d'une substance vitrifiée, qui était de même nature que le verre. Mais c'était dans l'art de peindre sur verre que brillait surtout l'adresse des Égyptiens; il n'y avait point de pierres précieuses qu'ils ne sussent imiter à la perfection. Sous le rapport de l'exécution, de la couleur et du dessin, leur système de peinture variait à l'infini; la couleur et le dessin traversaient le verre, et se reproduisaient dans toutes les parties ainsi traversées, avec le même éclat et la même fraîcheur. Un verre de cette nature, trouvé récemment à Rome, et que possède aujourd'hui le *British Museum*, représente un oiseau au plumage bigarré; les couleurs en sont belles et pures, et les yeux ainsi que le plumage des ailes du cou défieraient, par leur exécution brillante, le pinceau du peintre le plus habile. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'à l'intérieur comme à l'extérieur, les couleurs existent dans leurs plus petits détails sans qu'il soit possible de découvrir la différence la plus légère; on dirait, par leur variété, les couleurs d'une mosaïque, mais ces couleurs sont si bien fondues, qu'avec la meilleure loupe du monde, il est impossible de découvrir les points qui les unissent.

J'oublie la toile. La fabrication de la toile employait un grand nombre d'ouvriers, on en exportait de grandes quantités en Syrie, dans la Palestine, dans l'Asie Mineure, dans la Grèce et dans les États Barbaresques. La consommation intérieure était très-considérable; on s'en servait pour se vêtir, et pour ensevelir les morts. L'usage de la toile de lin, pour l'embaumement des morts, en Égypte, est aujourd'hui un fait bien constaté. Des expériences faites à l'aide de bons microscopes ont levé les doutes qui régnaient à cet égard; la fibre du lin présente toujours une forme cylindrique transparente et articulée; tandis que celle du coton est plate, avec des barbes de chaque côté. Cette toile était magnifique et de la plus grande finesse. Tels étaient aussi les mousselines, les soieries et les autres tissus que fabriquait l'Égypte.

Cependant, avec tant d'industrie, avec une civilisation aussi avancée, le commerce égyptien n'a jamais fourni une brillante et longue carrière; lorsqu'il est à son apogée, presque aussitôt il décline et tombe dans une nullité complète. Sous les Pha-

Digitized by Google

raons, l'appui et les encouragements lui manquent. Ces princes, comme tous les despotes de l'Orient, nourrissaient une aversion profonde pour les étrangers ; la navigation leur était odieuse, et ils ne voulaient pas que leur peuple eût des relations avec les nations étrangères. Les souverains de la dynastie grecque tournèrent les premiers leur attention vers les avantages naturels que possédait l'Egypte, et s'efforcèrent à tirer parti de l'intelligence et des capacités des habitants. Alexandre, en fondant la ville à laquelle il donna son nom, avait évidemment en vue de faire de cette ville un grand foyer d'industrie ; c'est ce qui arriva sous la domination des Romains. La capitale du monde et les pays qui en dépendaient, l'Afrique centrale et orientale, et les riches contrées de l'Inde, vinrent s'approvisionner à Alexandrie. Mais à l'époque des conquêtes des Sarrasins, le commerce de cette ville et de l'Égypte entière reçut une secousse dont il ne se releva jamais entièrement. Depuis cette époque jusqu'à la découverte du cap de Bonne-Espérance, on voit les Vénitiens et les Génois, les premiers qui depuis la décadence de l'empire romain aient fait revivre le commerce et l'industrie en Europe, établir des factoreries importantes, dans les ports principaux de l'Égypte, et notamment dans la ville d'Alexandrie qui devint, comme par le passé, un vaste entrepôt où s'échangeaient les productions de l'Europe contre celles de l'Inde. Mais la découverte du cap de Bonne-Espérance porta le dernier coup au commerce égyptien, car les persécutions auxquelles les Européens furent soumis, les impôts dont ils furent frappés joints à la navigation difficile de la mer Rouge, leur ôtèrent la possibilité de soutenir la concurrence avec ceux qui allaient aux Indes en faisant le tour de l'Afrique.

Les sciences et les arts subirent les mêmes phases. Avant l'invasion des Perses, l'Égypte était regardée par tous les peuples de l'Orient et de l'Occident comme le seul pays de la terre où la sculpture et les sciences fussent cultivées avec succès. Cependant, sous le siècle d'or de la dix-huitième dynastie, le luxe et la richesse privée s'étaient considérablement accrus aux dépens des beaux arts ; à la pureté, à la simplicité des formes antérieures, au goût simple qui avait fait la gloire de la sculpture et de l'architecture des temps passés, avaient succédé des détails minutieux et l'exubérance des ornements. Les règnes de Psammeticus et d'Amasis arrêtèrent un instant le progrès du mal ; ces princes donnèrent de grands encouragements à la peinture, à la sculpture et à l'architecture, et déjà cet heureux changement faisait concevoir mille espérances, lorsque Cambyse vint brusquement s'emparer de l'Égypte. Alors les monuments les plus beaux, les édifices les plus riches furent détruits ou mutilés, et ce qui échappa à la destruction fut transporté en Perse. Les artistes eux-mêmes, forcés de quitter leur patrie, allèrent en Perse, où ils consacrèrent leurs talents à reproduire, sur la pierre ou sur la toile, les conquêtes des auteurs de leur captivité et de leur infortune. Ainsi dépouillée de ses plus beaux modèles, et privée de ceux qui pouvaient seuls donner une bonne direction au goût public, humiliée en outre par une occupation prolongée, l'Égypte perdit le sentiment du beau et vit successivement disparaître de son sein ce qui en avait fait jusqu'alors la gloire et le principal ornement. Mais les destinées qui pesaient sur elle n'étaient pas encore accomplies. A la suite de l'occupation du pays par les Perses, vinrent le siége de Thèbes par Ptolémée, et la destruction de cette ville par Lathyrus ; enfin la haine invétérée des premiers chrétiens et le fanatisme furieux de l'islamisme achevèrent l'œuvre de destruction ; tout ce qui restait debout, tout ce que l'on put abattre, fut renversé sans aucune pitié.

Cependant, au milieu de ces convulsions, l'agriculture conservait encore quelques restes de sa grandeur passée. Avec le calme, elle reprit de la vigueur, et l'attention des habitants se tourna avec sollicitude vers cette source précieuse de richesse. Le sol de l'Égypte, grâce aux dépôts du Nil, est le plus fertile du globe. L'inondation périodique de ce fleuve rend la terre propre à toute espèce de culture. Le riz, qui date

Digitized by Google

de l'invasion des Sarrasins, et qui fut introduit par eux, croît presque sans culture dans les terrains bas; on le sème en juin, il pousse au milieu de l'eau et se récolte en octobre. Le froment et l'orge viennent mieux dans les terres hautes, et particulièrement dans les terres arrosées de la Haute-Égypte. Les haricots, dont on fait un grand cas pour la nourriture des chameaux, le maïs, le chanvre et l'indigo sont des produits qui croissent en Égypte, aussi bien que dans leurs terres natales. Le coton, qui ne compte parmi les productions de l'Égypte que depuis quelques années, forme aujourd'hui l'une des branches principales du revenu public; il fournit aux besoins des manufactures du pays, et chaque année on en exporte de grandes quantités. En 1834, la récolte totale s'éleva à plus de 25 millions de livres, dont la plus grande partie fut exportée pour la Grande-Bretagne. Ce coton est supérieur aux belles qualités de l'Amérique, et il n'exige que peu de soins, grâce aux débordements du fleuve. Enfin, parmi les richesses naturelles de l'Égypte figurent encore les cèdres, les platanes, les acacias, l'olivier, le myrte, le lentisque, le caféier, la canne à sucre, le palmier et des fruits de toute nature, tels que l'orange, la pêche, l'amande, la grenade, le raisin, la pistache et des melons délicieux.

Cette variété de productions, ce sol si fertile, ne tardèrent pas à agir sur le moral du malheureux Égyptien; ne pouvant conjurer le destin, il se soumit à son sort sans se plaindre, et chercha dans la culture de son champ l'oubli du passé. Cette branche d'industrie devint bientôt considérable; les produits furent exportés dans les ports de la Turquie et de la Méditerranée, dans ceux de l'Asie Mineure et dans la Syrie. Alexandrie reprit un peu de son ancienne activité. Mais là ne pouvait se borner l'industrie d'un pays aussi admirablement situé que l'Égypte. Les havres et les ports qui lui servent de ceinture, la Méditerranée qui baigne ses côtes et lui ouvre accès dans les ports de la Grèce; la facilité de ses communications avec la Syrie, l'Asie Mineure et l'Italie; à l'est la Palestine et la mer Rouge qui la sépare de l'Arabie; au sud-est la Nubie et les déserts immenses qui embrassent l'Éthiopie; à l'ouest les États Barbaresques réclamaient un commerce plus large et plus étendu. Cependant rien n'indiquait encore que l'Égypte dût sortir de sa léthargie, lorsque Méhémet-Ali, nommé par la Porte au pachalick de cette contrée, pensa qu'il valait mieux en être le bienfaiteur que le tyran.

Méhémet-Ali rompit avec la Porte, puis il demanda à l'Europe son industrie et sa richesse; l'Europe exauça ses vœux en lui prêtant des navires, des bateaux à vapeur, des ouvriers habiles et des machines à feu destinées à mettre en jeu des métiers mécaniques. Alors, d'humble qu'elle était, l'Égypte devint menaçante et donna de toutes parts signe de virilité. Après avoir appelé dans son sein les plus habiles ouvriers de l'Europe, le pacha voulut faciliter le commerce de l'intérieur en lui ouvrant de nouveaux débouchés; en conséquence on le vit, avec une énergie digne des plus grands éloges, rétablir le canal qui liait Alexandrie avec les provinces de l'intérieur, par ses embranchements avec le Nil, et qui conduisait dans toutes les grandes villes de l'intérieur. Grâce à la négligence et à l'incurie des gouverneurs turcs, ce canal était barré dans le plus grand nombre de ses parties, et depuis longtemps il avait cessé de servir au transport des marchandises; le parcours était de 48 milles, sa largeur de 90 pieds, et sa profondeur de 18. Le déblayage était immense et demandait un grand nombre de bras; tout autre que le pacha eût été effrayé de la dépense; mais celui-ci, usant de son pouvoir, assembla de gré et de force 250,000 de ses sujets, et le travail fut exécuté en quelques mois.

Sous l'administration du pacha, des manufactures ne tardèrent pas à s'élever. Damiette, le Caire, Fayoun et d'autres villes de la Haute et Basse-Égypte virent bientôt surgir des fabriques importantes. Aujourd'hui celle de Boulack, où l'on confectionne des cotonnades, possède un grand nombre de métiers mécaniques. Celle qui est située entre Boulack et Shouback a une machine à vapeur destinée à mettre en jeu 300 mé-

Digitized by Google

tiers; non loin de là se trouvent deux autres établissements destinés à l'impression des calicots; l'un emploie 5 à 600 ouvriers, et teint chaque année de 1,000 à 1,500 pièces de toile. Sans doute les produits de ces fabriques n'ont pas la finesse des étoffes fabriquées à Manchester et à Rouen; le tissu en est grossier et ne ressemble en rien à celui que l'on fabriquait dans les beaux jours de l'Egypte; mais on ne doit pas oublier que cet art est tout nouveau dans ce pays, et qu'enfin la production est à 15 pour cent meilleur marché qu'en Europe, différence qui a déjà jeté un discrédit sur les produits de nos fabriques parmi les indigènes. A ces fabriques il faut ajouter la manufacture de soies écrues et brodées en or qui existe au Caire, et celle de tapis que l'on trouve à Benisof. La fabrication du linge se fait aussi sur une grande échelle; les progrès qui s'opèrent chaque jour dans le confectionnement de cet acticle indique que l'ouvrier égyptien ne tardera pas à reconquérir son ancienne supériorité. Il en sera de même pour les poteries; avec la terre glaise que dépose le Nil, l'ouvrier égyptien fabrique aujourd'hui des vases d'un travail parfait; ces vases sont élégants et solides, et se font remarquer par la grâce de leurs formes aussi bien que par leur simplicité : il est en outre une espèce de jarre poreuse qui est fort commune dans l'Inde, mais que nulle part on ne fait aussi bien qu'en Égypte : ces jarres, dont on a trouvé un grand nombre de modèles dans les tombeaux et les anciens monuments, sont renommées pour la rapidité avec laquelle l'eau qu'elles renferment se rafraîchit et se clarifie.

L'agriculture, dans presque toutes ses branches, s'est ressentie de cette heureuse réaction. Depuis quelques années le sol égyptien s'est enrichi de deux nouvelles productions : l'indigo et le coton. Les beaux résultats qu'ils ont donnés font espérer qu'ils ne tarderont pas à devenir l'une des sources les plus importantes de la richesse du pays. Cependant l'Égypte, autrefois si célèbre par ses troupeaux de moutons, n'en possède plus qu'un très-petit nombre. Le gros bétail n'est guère plus abondant. La race bovine se divise en trois classes bien distinctes; la race à courtes cornes, la race à longues cornes et le buffle; ces animaux, à part le buffle et le bœuf à longues cornes, qui se trouvent en assez grand nombre dans l'Abyssinie et l'Éthiopie supérieure, sont aujourd'hui très-rares en Égypte. En revanche, l'agriculture égyptienne possède des ânes en grande quantité. Dans les provinces, il n'est pas rare de trouver des fermes où l'on compte de six à sept cents de ces animaux. Ces ânes sont petits, vigoureux, actifs; ils supportent de grandes fatigues et coûtent peu. Le dromadaire et le chameau jouissent de la même faveur; ces animaux sont sobres et font sans peine des voyages de longue haleine. L'Arabe les aime non-seulement à cause de leur utilité, mais à cause de leur allure qui est presque aussi régulière que le mouvement d'une pendule. Par heure, un dromadaire fait une lieue et un tiers, et ce parcours est si juste que l'Arabe ne s'en rapporte à aucune autre mesure pour apprécier les distances. Les chevaux égyptiens sont aussi très-nombreux, et, comme au temps du roi Salomon, on en fait dans la Syrie et dans toutes les parties de l'empire un très-grand trafic. Ces chevaux ne sont bons que dans les prairies fertiles de la Haute-Égypte aux environs de Tasha, d'Arinimia, de Tarrivoust et sur toute l'étendue du district de Menzaleh dans la Basse-Égypte. Disons-le, toutefois, le cheval égyptien n'a pas de grâce; ses jambes et ses genoux sont grêles, son cou est court et trapu; il est en outre vicieux, et il faut le tenir constamment attaché; cependant, quand il est bien nourri, il a du feu et de l'impétuosité dans l'attaque.

Ces améliorations, quoique récentes, ont dû nécessairement exercer une grande influence sur l'accroissement de la population. Aujourd'hui la population de l'Égypte est d'environ 2,500,000 individus, dont 160,000 Coptes, 2,250,000 Arabes-Fellahs, 150,000 Arabes-Bédouins, 25,000 Arabes-Grecs, 20,000 Juifs, 20.000 Syriens, 10,000 Arméniens, 20,000 Albanais et Turcs, 4,000 Francs, 500 Mameluks et

Digitized by Google

7,500 Éthiopiens. Ces diverses races ne se sont pas toutes montrées reconnaissantes envers Méhémet-Ali, et, par suite de ce fanatisme que tous les Orientaux conservent pour les mœurs et les usages que leur ont transmis leurs ancêtres, des malédictions nombreuses sont tombées de plus d'une bouche contre les réformes et les innovations du pacha. On ne saurait se faire une idée exacte de l'attachement que ces races professent pour leurs anciens usages, et avec quelle fidélité elles conservent encore un grand nombre des pratiques religieuses de l'ancien culte. Ainsi les chiens et les chats jouissaient d'une grande vénération parmi les Égyptiens de l'antiquité. Hérodote rapporte à ce sujet, qu'à la mort de l'un de ces animaux, et alors même que cette mort était naturelle, chaque membre de la famille se rasait la barbe, les cils et la tête; il ajoute que lorsque l'un de ces animaux tombait malade, on le veillait avec plus de soin que si c'eût été l'enfant chéri de la famille. Sous l'empire romain, l'influence du nom romain et la toute-puissance de la magistrature ne purent sauver un jeune homme qui par mégarde avait tué un de ces animaux. Eh bien! on retrouve parmi les Égyptiens modernes de nombreuses traces de cette antique superstition : le chat fait aujourd'hui partie de la famille; le plus ordinairement il mange au même plat; jamais on ne le maltraite, et quelques personnes poussent l'humanité jusqu'au point de léguer des sommes importantes pour son entretien. Aujourd'hui au Caire dans la cour du cadi et au bazar de Khan-Khabeel, un grand nombre de ces animaux reçoivent leur pitance quotidienne.

La ferme volonté du pacha et sa résolution énergique ne s'arrêtèrent pas devant de pareilles difficultés. Son esprit, porté vers les grandes entreprises, foula aux pieds ces vieilles mœurs, imposa silence aux préjugés par son pouvoir, et chaque jour, grâce à son énergie, l'Égypte voit grandir le cercle de ses institutions. Une grande entreprise restait à faire, c'était de ramener le commerce de l'Inde dans sa voie naturelle, de rétablir la ligne commerciale d'Orient entre l'Inde et l'Europe par la mer Rouge et l'isthme de Suez; cette route est la plus courte; elle offre d'immenses avantages non-seulement pour l'Égypte, mais aussi pour l'Allemagne, l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre et la Russie, qui possède aujourd'hui des ports nombreux et une marine puissante sur la mer Noire; cette ligne de communication a attiré l'attention du pacha, et a reçu un commencement d'exécution par l'établissement des paquebots à vapeur de Bombay.

Mais ici s'élève une difficulté sérieuse : comment l'isthme de Suez doit-il être traversé? Est-ce par un canal de navigation ou par un chemin de fer? ces deux systèmes sont également possibles. La jonction de la Méditerranée au golfe de Suez est facile en recreusant le canal qui conduit les eaux de la mer Rouge dans les lacs amers; ce canal, rempli par les eaux de la mer Rouge, peut être entretenu au niveau des basses eaux de cette mer; il aura alors dix pieds environ de profondeur, et, dans les hautes eaux, il pourra avoir jusqu'à seize et dix-sept pieds; puis un canal de dérivation qui prendra des lacs amers et ira aboutir à la Méditerranée vers Thyneh, peut être facilement creusé. La possibilité d'un chemin de fer du Caire à Suez ne fait plus aujourd'hui l'objet d'aucun doute; tous ceux qui ont exploré la route du Caire à Suez savent en effet qu'il n'est pas de localité plus propre à recevoir une ligne de chemin de fer et qui exige moins de travaux pour son installation; la route ne présente dans son trajet aucune montagne, aucun fleuve, aucune forêt; la mobililité des sables n'est point non plus une difficulté sérieuse; car le terrain se durcit et se solidifie de jour en jour par les herbes qui y croissent et les pluies. Reste à savoir lequel de ces deux systèmes présente le plus d'avantages. Pour cet objet, comparons les deux modes de communication. D'après les plans et les études des ingénieurs français de l'expédition d'Égypte, le canal de jonction de la mer Rouge à la Méditerranée, tel que nous venons de l'indiquer, a été estimé à 9,287,000 francs, y

Digitized by Google

compris le coût des écluses, des ponts et jetées; le développement total de ce canal était de 65,300 toises, ou 130,300 mètres. En établissant une ligne de vapeur sur ce canal, le voyage s'effectuerait de la manière suivante : de Bombay à Suez, 390 heures; trajet du canal par les bateaux à vapeur, 24 heures ; de l'embouchure du canal à Malte, 78 heures; de Malte à Marseille, 79 heures ; en tout 561 heures. L'établissement d'un chemin de fer du Caire d'après les devis des ingénieurs anglais auxquels le pacha a confié ces travaux, reviendrait à 11,800,000 francs et le développement de ce chemin de fer serait de 125,000 mètres. Voici le temps que mettraient à parcourir des marchandises expédiées de Bombay à Suez et de Suez à Marseille par cette voie de communication : de Bombay à Suez, 390 heures; de la rade de Suez au chemin de fer, une heure ; de Suez au Caire, 3 heures ; de Bab-el-Touloun à Boulack, une heure et demie ; du Caire à l'Atfeh par bateau à vapeur, 24 heures; de l'Atfeh à Alexandrie, 8 heures; d'Alexandrie à Malte, 73 heures; de Malte à Marseille, 79 heures; 569 heures 30 minutes en tout. Comparant tous ces chiffres, on trouve que le chemin de fer aurait 5,300 mètres de moins de développement et coûterait cependant 2,313,000 francs de plus que le canal ; et que, bien que le chemin de fer puisse être parcouru en 3 heures, tandis qu'il en faut 24 pour traverser le canal à cause des écluses, le trajet total donne encore 8 heures et demie en faveur du canal. La ligne du chemin de fer entraîne en outre un surcroît de dépense qui n'existe pas par le canal. A Suez, il faut débarquer les marchandises, les transporter à dos de chameau de Bab-el-Touloun à Boulack ; les débarquer à l'Atfeh pour les rembarquer sur le canal d'Alexandrie. A ces dépenses il faut ajouter les frais de commission, d'emmagasinage et d'entrepôt; il est donc évident que c'est au canal qu'il faut donner la préférence, car les marchandises ainsi grevées deviendraient inabordables et ne pourraient trouver un débouché facile.

(*Athenæum and foreign Quarterly Review.*)

Voilà les renseignements que nous donnent les voyageurs anglais; nous pensons qu'il est important de mettre sous les yeux de nos lecteurs une lettre écrite au *Sémaphore* de Marseille, par l'un des membres du gouvernement d'Égypte. Cette lettre donne des détails curieux sur la situation actuelle de l'Égypte, et renferme une critique judicieuse des relations des voyageurs européens qui ont écrit sur ce pays.

Caire, 20 octobre 1837.

On connaît peu encore l'Égypte en Europe, et ce que la presse, écho quelquefois complaisant d'hommes malveillants ou mal informés, publie sur l'état actuel de ce pays, est plus souvent propre à égarer l'opinion qu'à l'éclairer; mais les erreurs ont plus de portée dans un journal qui, s'étant placé en éclaireur sur les limites de l'Occident et de l'Orient, donne encore un cachet d'authenticité aux faits qu'il rapporte.

Vous prétendez que le revenu annuel du trésor s'est élevé en 1834 à 60 millions, et que, selon toutes les probabilités, il est maintenant de 80 millions. Sans pouvoir aujourd'hui rien établir d'une manière précise, j'affirmerai, d'après des documents que j'ai lieu de croire certains, que les deux chiffres que vous donnez sont trop faibles d'au moins un tiers.

Il n'est point vrai que l'armée soit commandée par des Européens. Jamais, depuis sa formation, les Européens n'ont eu de commandement, et le Français Sèves n'en a obtenu que lorsqu'il s'est appelé Soliman. A chaque régiment était attaché un instructeur étranger qui n'avait pas de grade, ce qui valait mieux à mon avis; car, étant chargé de l'instruction des officiers comme de celle des soldats, il aurait présenté le spectacle étrange d'un subalterne donnant des leçons publiques à ses chefs, et cette anomalie n'était pas le seul inconvénient. Il ne reste plus qu'un très-petit nombre de ces employés, les nationaux étant assez avancés dans la science des manœuvres pour se suffire. Ce qui manque à l'armée, ce sont des officiers d'état-major.

Il s'en faut que les musiques de régiment soient composées de Français ou d'Italiens et d'élèves indigènes. Le chef seul est européen, et dans plusieurs musiques même il est arabe, ce qui est un mal, car ce ne sont pas celles-ci qui méritent des éloges.

Les troupes ne portent pas le pantalon comme vous l'entendez, mais des bragues à grands plis, amples jusqu'au genou et collées sur le gras de la jambe où elles s'agrafent. La garde, l'artillerie et la cavalerie ont seules la veste bleue;

Digitized by Google

celle de la ligne est rouge. Le costume d'été est blanc pour toute l'armée ; la buffleterie est jaune dans l'artillerie, blanche pour l'infanterie et la cavalerie, et nulle part *noire*.

Ces observations sont de peu d'importance ; mais comme ce sont précisément ces faits-là dont la vérification est la plus facile et à la portée de tout le monde, le délit d'inexactitude devient plus flagrant.

« *Il y a*, dites-vous, *dans l'armée beaucoup de jeunes musulmans, Turcs et Arabes, qui parlent français*, etc. »

Ceci n'est pas exact : à peine trouverait-on six officiers dans l'armée qui le comprennent.

Vous dites de Clot-Bey : « *Qu'il est à la tête des hôpitaux et de l'école de médecine.* » Depuis cinq ans et plus, la direction de cet établissement est passée en d'autres mains ; et pour celle du service sanitaire, il la partage avec des conseils de santé établis près du ministère de la guerre et de celui de la marine. Il est vrai que la création de la première école régulièrement constituée qu'il y ait en Égypte, l'impulsion qu'il a ainsi donnée à l'instruction publique, l'organisation du service de santé, ses étonnants succès dans la pratique chirurgicale, l'ont placé hors ligne, et suffiraient pour assurer à sa voix dans la discussion des affaires une prépondérance incontestable, si la supériorité de son grade ne la lui donnait déjà. Mais rapporter tout à lui, ce serait manquer de justice envers des hommes honorables qui ont aussi leur capacité et qui travaillent à la même œuvre avec intelligence et dévouement.

L'évaluation que vous faites de l'armée de terre est loin d'être juste, ainsi que vous vous en convaincrez par l'état suivant dont je puis vous garantir l'exactitude. J'observe que tous les corps sont au grand complet, moins cinq régiments d'infanterie, dont on s'occupe en ce moment de remplir les vides.

	Garde du généralissime.	
2	compagnies de kouskangis. . . .	200
2	escadrons de chasseurs.	280
	Garde de Méhémet-Ali.	
1	bataillon.	800
3	régiments.	9,900
2	régiments, l'un de carabiniers, l'autre de cuirassiers.	1,720
	Dépôt des officiers.	
1	bataillon.	800
	Artillerie.	
5	régiments, dont 3 à pied et 2 à cheval.	11,600
16	batteries de six pièces.	1,600
1	régiment du train.	1,200
	Génie.	
1	bataillon de mineurs.	800
1	bataillon de pionniers.	800
	Infanterie.	
31	régiments composés chacun de 3,300 hommes, état-major et musique.	102,300
4	bataillons, dont 3 isolés et 1 adjoint au 1er régiment.	3,200
3	régiments de baltagis chargés des places.	9,678
8	comp. départementales	800
	Cavalerie.	
13	régiments.	11,180
	Troupes irrégulières.	
	Candiotes, Albanais et Bédouins. .	26,000
	Total.	182,858

En y ajoutant les 15,800 hommes de l'escadre, on trouve un effectif de 198,658 (dans lequel n'est pas compris le personnel considérable des arsenaux, qui est comme l'appendice de l'armée), chiffre énorme, si on l'évalue d'après la population du pays, mais qui n'a plus rien d'exagéré dès qu'on réfléchit sérieusement sur la position tout exceptionnelle du vice-roi. Et ici il n'est pas hors de propos de remarquer que le jour, prochain peut-être, où il lui sera permis de désarmer, ces hommes rendus à l'agriculture et à l'industrie rapporteront dans la vie privée, avec une intelligence plus développée, des habitudes de propreté, d'ordre et de travail qui manquent généralement aux fellahs, et un certain sentiment de dignité que donne toujours la vie militaire. Considérés de ce point de vue, les camps aussi auront été pour le peuple égyptien des écoles de civilisation et l'enrégimentement un moyen de progrès.

Les informations sur les grands travaux industriels entrepris ou projetés par le vice-roi sont parfois inexactes.

Oui le nouveau canal d'Alexandrie à l'Atfeh, création colossale, se ressent un peu de la promptitude de l'exécution ; mais vous vous trompez en ajoutant qu'il *sera à refaire*. Pour le rendre navigable toute l'année, il suffira de creuser le canal d'irigation de *Rhatatbeh*, qui, ayant sa prise d'eau quinze pieds au-dessus du niveau du terrain où le Mamoudieh est tracé, pourra le tenir plein dans toutes les saisons. Il ne restera plus alors qu'à établir une écluse à la prise d'eau du Mamoudieh dans le Nil, pour le passage des plus grandes barques.

Vous annoncez « *qu'un ingénieur anglais, Galoway Bey, a été chargé d'exécuter un*

Digitized by Google

chemin de fer entre Suez et le Caire, et que les rails sont posés en grande partie. » Or, il y a bientôt deux ans que Galloway Bey est mort, et pas un grain de sable n'a été remué entre Suez et le Caire pour la préparation du chemin de fer. Il est vrai que le projet a réellement existé et que des rails sont arrivés; mais le gouvernement, mieux éclairé sans doute sur ses véritables intérêts, paraît y avoir renoncé, ou tout au moins en avoir ajourné l'exécution. Il a employé les rails à la construction de trois routes de peu d'étendue pour le transport des grandes pierres, deux entre Alexandrie et le Marabout, la troisième à Tourah, depuis les vastes carrières du Mokkatan jusqu'au Nil. L'Égypte a besoin, avant tout, de travaux propres à assurer et à étendre la production du sol, et dans l'état actuel de la population, de son industrie, de son commerce, elle ne saurait retirer aucun avantage de l'établissement du chemin de fer dont il s'agit, chemin qui, pour le dire en passant, ne profiterait même que faiblement aux étrangers. Sa longueur devant être d'environ cent milles à cause des détours qu'on serait obligé de faire pour éviter une partie des collines et des versants qui s'étendent du sud au nord, il ne coûterait pas moins de 12,500,000 fr., à raison de 125,000 fr. par mille. Si donc il n'est pas bien démontré qu'il est préférable au mode de communication actuel, et qu'il apportera au pays des bénéfices matériels ou politiques; si, d'un autre côté, il est évident que les dépenses qu'il occasionnerait seront appliquées beaucoup plus utilement à d'autres travaux, il n'y a plus de motifs pour donner suite au projet. Que s'il arrivait que l'utilité de lier la mer Rouge au Nil fût plus tard reconnue, mieux vaudrait alors que ce fût au moyen de la canalisation, à laquelle l'Égypte est essentiellement propre; tandis que, par son terrain, par ses inondations, par le manque complet de la matière première et de l'agent moteur, elle n'est nullement un pays à chemins de fer. Ce lien par la navigation deviendra possible et peu coûteux après la construction des barrages dont il me reste à parler.

Vous vous méprenez étrangement sur le motif qui a fait entreprendre les barrages. D'après vous, ce serait uniquement *pour compléter les relations intérieures avec le Nil, dans l'intérêt du commerce et de la navigation.* Ce résultat sera sans doute obtenu et d'autres encore; mais le grand but, le but capital, c'est d'affranchir l'Égypte du danger qui menace chaque année son existence, en forçant le fleuve, ce capricieux tributaire, à inonder régulièrement, quelle que soit sa crue, toute l'étendue du Delta en aval, et huit lieues de terrain en amont. Les autres résultats seront :

D'assurer en été l'irrigation de la Basse-Égypte, sans qu'on ait besoin de machine pour élever les eaux;

De faciliter, comme vous l'avez dit, la navigation dans les deux branches du Nil et dans tous les canaux;

De donner de l'eau courante dans le Kalich du Caire pendant toute l'année;

De permettre le rétablissement du canal de Suez sans grands frais, et de le rendre constamment navigable, tandis qu'autrefois il ne pouvait l'être que trois mois de l'année; les barrages portant les eaux à un niveau constant plus élevé de 18 pouces que celui de la mer Rouge.

Les opérations préparatoires sont terminées; on s'occupe activement de l'apport des matériaux, et la construction d'un chemin de fer à Tourah a principalement cela pour objet. C'est un Français, M. Linant, directeur des ponts et chaussées en Égypte, qui a fait tous les plans et qui est chargé de ce grand travail.

Sans doute, et il est utile de le proclamer, l'Égypte a marché et marche vite, grâce au génie de l'homme qui règne. Mais prétendre, comme vous le faites, que *toute la population comprend tous les avantages de l'instruction*, c'est devancer le temps, c'est prendre un désir pour la réalité. S'il en était ainsi, il faudrait considérer l'œuvre de la régénération égyptienne comme entièrement accomplie; car l'élan raisonné de tout un peuple vers les sources de la science est plus qu'une cause de civilisation; c'est la civilisation même. Or, lorsque dans notre Europe, après tant d'années d'efforts constants et généreux dirigés vers ce but, l'instruction, le sentiment de son utilité, ont tant de peine à pénétrer dans les masses, à s'infiltrer dans le pays, comment le peuple arabe, abruti depuis une longue suite de siècles par la double tyrannie des hommes et des préjugés, d'autant moins facilement éducable que ses croyances religieuses l'éloignent de la communion d'un monde plus avancé; comment, dis-je, le peuple arabe aurait-il pu se transformer tout d'un coup d'une manière si complète? Il faudra, pendant bien des années encore, lui faire violence pour le forcer de travailler à son mieux-être matériel et moral. C'est ainsi que, pour peupler les écoles publiques, le gouvernement d'abord dut faire une véritable presse et se substituer à la famille, sainte tyrannie qui n'a pas manqué pourtant d'avoir aussi des détracteurs. Les choses sont changées, il est vrai, et les élèves volontaires ne sont plus rares.

Je désire, messieurs, que ces simples notes, rédigées dans le seul intérêt de la vérité, contribuent à vous prémunir contre le danger, si difficile à éviter quand on est placé un peu loin,

Digitized by Google

d'admettre des renseignements hasardés. Le nombre des écrivains qui jugent sainement les choses égyptiennes est si rare! Les uns admirateurs toujours prêts à crier au miracle, enthousiastes de bonne foi ou par calcul; les autres, idéologues chagrins, qui croient que tout est mal parce que tout n'est pas encore bien, ne tenant aucun compte de ce qui a été fait tant qu'il reste quelque chose à faire, et qui s'obstineraient à nier le jour si un seul point à l'horizon restait dans l'obscurité. Le vice-roi fait peu de cas des flatteries des premiers, et on le voit rire de toute sa franche gaîeté aux déclamations les plus violentes des seconds, parce qu'il a conscience de ses œuvres, et qu'il pense, comme le philosophe, que pour réponse il lui doit suffire de marcher. En ceci, il se trompe peut-être. Dans ce temps où les champs de bataille peuvent bien préparer la solution des grandes questions, mais où il est réservé à la diplomatie de la compléter, la presse exerce une puissance qu'il est bon de ne pas méconnaître. C'est elle qui forme l'opinion publique et celle-ci règle d'ordinaire la politique des gouvernements. Je n'en veux pour exemple que la Grèce, la Grèce que les rois de la chrétienté auraient laissé périr, témoins impassibles et froids de son glorieux martyre, si la sympathie des peuples, éveillée par les mille voix de la presse, ne les avait entraînés, comme à leur insu et malgré eux, à sa défense. La cause de Méhémet-Ali est aussi une cause sainte; c'est la cause de l'industrie, de la science, de la civilisation enfin, et de la liberté qui en est la suite, en lutte avec l'ignorance, la barbarie et le despotisme brutal; c'est tout un peuple, le peuple des anciens souvenirs, le peuple instituteur du monde, qu'un seul homme, sans autre ressource que son génie, sans autre puissance que son énergique volonté, entreprend d'arracher au sommeil de mort qui pèse sur lui depuis tant de siècles, et qu'il appelle à une éclatante résurrection. Que l'on compare l'Égypte actuelle, toute fatiguée qu'elle est du travail qui se fait en elle, à l'Égypte des Mamelouks, et que l'on dise si Méhémet-Ali est digne de la haute mission qu'il s'est donnée. Honte à ses détracteurs! car ils sont aveugles ou injustes. Mais que les vrais amis du progrès humanitaire, que tous les hommes impartiaux, qui, dans la rigueur même des moyens, savent distinguer la noblesse des fins et la grandeur du but, l'encouragent de leur approbation; que la presse s'arme en sa faveur : il ne lui demande pas des éloges de complaisance; il n'a besoin que de la vérité; son apologie est dans le compte rendu de ses actes. C'est ainsi que l'opinion publique, mieux éclairée, viendra à lui, sera toute pour lui; et par elle les cabinets seront appelés à lui accorder, non plus une bienveillance équivoque ou des vœux stériles, mais une protection franche et active. Aujourd'hui, aider le peuple arabe à se reconstituer en nation, rendre par ce seul fait à l'Égypte une partie des biens que l'Occident en a reçus, c'est plus que l'acquittement d'une dette, plus qu'une bonne action, c'est encore, à mon avis, de la saine politique.

Etudes de moeurs.

LES DOULEURS D'UN HOMME EXACT.

Vous avez sans doute rencontré sur votre route l'homme méthodique, l'homme pincé, l'homme réglé, le représentant du τὸ ἀκριβὲς des Grecs; excellent voisin, bonne paye, citoyen admirable; l'ennui en personne et l'ennui communicatif. C'est toujours un garçon. Le ménage dérange, trouble, agace; le ménage jette du tumulte dans la vie à laquelle il prête de la nouveauté, de l'activité, de la passion.

Mon homme rangé, M. Auguste Minns, était un garçon d'environ quarante ans, disait-il, je l'avoue; de quarante-huit ans, disaient ses amis. Toujours très-propre, très-précis, très-soigné; véritable horloge humaine dont les rouages ne s'embarras-

Digitized by Google

saient jamais, dont l'exactitude ne variait pas. Qui de vous a découvert un grain de poudre sur son habit brun, un pli dans le dos de cet habit, une tache sur son pantalon gris clair, une irrégularité dans le nœud de sa cravate, un symptôme de vétusté dans la physionomie de ses bottes irréprochables? Son parapluie de soie brune à poignée d'ivoire était tout battant neuf, après quinze années de service. Employé à Sommerset-house, homme de bureau, cela va sans dire, il s'était fait remarquer par la régularité de sa conduite. Qui pousse plus loin l'exactitude qu'un homme de bureau? Qui se réduit plus volontiers à l'état de machine? Qui s'incarne mieux à sa table et s'incorpore plus complétement à son encrier?

Cet officier public, comme il se qualifiait lui-même, avait de bons appointements auquels venaient se joindre quelque 6.000 £, sagement placées sur le grand livre. Il occupait un premier étage dans Tavistock-street, Covent-Garden. Depuis vingt ans, il y goûtait, non-seulement le repos le plus profond, mais le délicieux plaisir de gronder son propriétaire et de se quereller avec lui. Au commencement de chaque trimestre, régulièrement M. Minns donnait congé, puis le lendemain il redemandait les clefs; charmante occupation qui donnait à son sang une excitation légère et lui procurait le plaisir d'un drame permanent et peu tragique. Il avait pour monomanie le repos; et l'ordre parfait était devenu sa condition d'existence. Aussi deux classes d'êtres animés lui inspiraient-ils l'horreur la plus vive et la plus profonde; les chiens et les enfants. Excellent homme d'ailleurs; mais, dans quelque moment qu'on l'eût pris, il eût assisté à l'exécution d'un chien ou à l'assassinat d'un enfant, avec la plus réelle, la plus barbare, la plus intime satisfaction. Chiens et enfants blessaient son amour de l'ordre; et cet amour constituait le fond de sa vie. Pour une tache sur son gilet, Minns vous aurait tué; pour une éclaboussure sur sa botte, il vous jugeait digne de la déportation.

Un monde séparait les mœurs de Minns de celles d'Octave Budden, son cousin. Octave, marchand retiré, était bruyant, vaniteux, un peu lourd et ami du faste. Minns était ami de ses pantoufles, discret, économe; l'homme rangé par excellence. Minns détestait Budden. Il avait à grand'-peine consenti à servir de parrain par procuration au jeune Budden; et jamais il n'avait vu ce filleul dont il ne pouvait souffrir le père. M. Budden, ancien et honorable épicier, ayant réalisé une fortune modeste dans cette partie, s'était retiré dès qu'il avait cru le magot assez rond. Alors ses goûts champêtres avaient éclaté: il avait acheté une maisonnette, sise près d'une haie, à six pas de distance de la route; maisonnette ou plutôt boîte de briques qui renfermait lui, sa compagne et son fils unique, Alexandre-Auguste Budden. On s'ennuyait un peu dans cette solitude, mais on y mangeait et l'on y dormait confortablement. Maître Budden, le jeune espoir de la famille, jetait un peu de variété dans cette monotone retraite, par la variété de ses jeux et plus encore par la taquinerie souvent dangereuse de ses malices.

Un soir que l'on avait admiré l'enfant sous toutes ses faces, la conversation des époux tomba sur le parrain Minns, l'homme rangé; un homme rangé passe toujours pour riche, et les femmes ont un instinct spécial pour deviner la source pécuniaire et diriger leur baguette domestique vers le point qui renferme le trésor.

« Oui, s'écria M[rs] Budden, j'insiste sur la nécessité de cultiver l'amitié de Minns! Nous avons un fils, et M. Minns peut le servir. C'est un garçon charmant que notre Alexandre. Allons, monsieur Budden, faites un effort; plus d'indolence! allez voir ce parrain; il faut absolument que vous deveniez aimable, et que vous vous rapprochiez du cousin en question.

— Mais, madame Budden...

— Mais, monsieur Budden! il n'y a pas à dire! vous ferez cette démarche!

— Nos caractères ne s'accordent pas!

— Vous changerez le vôtre...

— Vous le voulez... Soit! Je romprai la glace, ma chère (continua M. Budden

Digitized by Google

d'un ton énergique en remuant le sucre au fond de son verre de rhum et d'eau, et jetant un regard de côté pour voir l'effet que cette grande résolution venait de produire sur sa compagne); oui, ma chère, j'inviterai Minns à dîner avec nous pour dimanche prochain.

— A la bonne heure! voilà un bon garçon, un homme charmant! Vous êtes le mari le plus aimable!... Monsieur Budden, écrivez à Minns; dépêchez-vous! C'est un homme très-économe: je suis sûr qu'il ne dépense rien. Si notre petit Alexandre lui plaisait!... Alexandre, ôtez vos pieds des bâtons de cette chaise!... S'il le couchait sur son testament!... On a vu des merveilles plus étonnantes... Alexandre! vous êtes insupportable!

— Vous avez raison, dit Budden d'un air profond; mais je ferai plus!... Les femmes n'entendent rien à ces matières... vous verrez!... »

Il alla se coucher et garda le silence sur ses desseins ultérieurs.

Le lendemain matin, Minns déjeunait avec une douce et imperturbable gravité; sa rôtie et son journal, qu'il lisait tous les jours depuis le titre jusqu'au nom de l'imprimeur, partageaient son attention; son journal était méthodiquement déplié, systématiquement étendu; le thé fumait, le soleil brillait, la satisfaction égoïste du célibataire était complète, lorsque... (Minns tressaillit) une main étrangère frappa à la porte de la rue; le coup était rude et brutal. Bientôt son unique domestique vint lui remettre une carte fort exiguë, toute couverte de gigantesques caractères gothiques.

« *Octave Budden, chaumière de Zoé, allée des Peupliers, Stamford Hill.* »

Mrs Budden se nommait Zoé; un peuplier se balançait devant la porte de Budden. Vous vous expliquez ainsi la carte de l'épicier en retraite.

Le célibataire parcourut ces mots des yeux et trembla.

« Budden!... Que le ciel le renvoie d'où il arrive!... Dites que je dors... dites que je suis sorti et que je ne rentrerai pas... Dites ce que vous voudrez, pourvu qu'il ne monte pas!

— Le voilà qui monte derrière moi! »

La sérénité de Minns fut ébranlée. Il connaissait son bruyant cousin Budden et l'abhorrait; un frisson nerveux s'était emparé du célibataire; déjà il entendait les bottes neuves de l'ex-épicier crier sur l'escalier. A ce craquement effrayant se joignait un clapotement singulier qui déjouait toutes les conjectures et toutes les prévisions de l'infortuné célibataire.

« Faites entrer, » murmura-t-il d'une voix dolente.

Deux personnes paraissent: d'abord un énorme caniche au poil blanc, aux oreilles longues, aux yeux rouges, à la queue imperceptible; ensuite le propriétaire du chien, le noble et gracieux Budden. Ses manières étaient ouvertes jusqu'à la brutalité, aisées jusqu'à la grossièreté; renversant une chaise dès son entrée, serrant, assez fortement pour la briser, la main de son pauvre cousin; parlant du plus haut de sa voix, accrochant avec ses bottes le coin de la nappe:

« Ravi de vous voir!

— Et moi aussi.

— Comment cela va-t-il? comment cela va-t-il? »

Minns était muet.

« Et tout le monde? et votre femme?... Ah! vous n'en avez pas... Et votre frère?... Ah! que je suis bête!... Mais vous êtes superbe, magnifique, mon garçon!...

— Vous êtes bien bon, trop bon, monsieur Budden. »

Minns, au supplice, suivait d'un œil inquiet le caniche à la petite queue.

« Très-bien, très-bien, répondit Budden à une question qui ne lui était pas faite!... Et cela va bien, vous? »

Ainsi se tirent d'affaire en Angleterre, et sans doute aussi dans quelques autres pays, ceux dont l'esprit est court et la conversation peu féconde. Ils prennent à votre santé un intérêt extrême, réitéré, puissant, que témoignent des interrogations fort nombreuses. Pendant cette charmante et politique entrevue, le quadrupède s'était montré plus habile, plus prompt, plus intelligent que les hommes; charmant animal qui saisissait volontiers l'occasion, et

Digitized by Google

qui brillait par une grande promptitude de coup d'œil suivie d'une exécution non moins rapide. Ses pattes de derrière s'étaient dressées; celles de devant s'étaient appuyées sur la nappe; et ses dents acérées venaient d'accrocher la plus jaune, la plus mince, la plus dorée des rôties. Il se préparait à la dévorer sur le tapis moelleux de Minns; hélas! le beurre se trouvait du côté du tapis!

Budden s'aperçut du larcin; il éclata d'un gros rire :

« Minns, s'écria-t-il, voyez donc! Le chien vaut le maître. Ce sont des quadrupèdes sans façon, tous les deux! — A bas! Annibal, à bas! — A propos, je suis venu à pied. J'ai une faim de tous les diables, cousin! »

Minns estimait beaucoup la politesse, et se faisait une violence incroyable pour ne pas sortir des limites de cette vertu.

« Vous êtes parti sans déjeuner? s'écria-t-il.

— Cousin de mon cœur, je suis venu déjeuner avec vous; ainsi sonnez, mon garçon! Passez-moi le jambon, en attendant! Je ne me gêne pas, moi; toujours sans façon! Rien de fatigant comme les gens façonniers; c'est insupportable, n'est-ce pas, mon cousin? »

Armé d'une fort jolie serviette damassée, il enlevait, en fredonnant, la poussière qui couvrait ses bottes.

Minns, avec un désespoir résigné, tira le cordon de la sonnette et essaya de sourire.

« Quelle chaleur! »

Budden prit une seconde serviette et s'essuya le front. Puis, dans la complète stérilité de sa pensée, il s'écria pour la quinzième ou seizième fois :

« Ah! ce cher cousin, ce bon Minns! par ma foi, il se porte comme un charme!

— Vous trouvez? »

Minns essaya un nouveau sourire.

« Tout le monde va bien chez vous? redemanda l'homme poli, pendant que Budden dévorait une tartine.

—A ravir! Vous ne connaissez pas notre habitation; la maladie n'y pénètre pas!... Fameux jambon... A bas, Annibal! »

Annibal avait traîné deux tranches de jambon sur le tapis; Budden continuait sa description.

« Contrevents verts, un petit jardin, une grille verte, un marteau de cuivre poli; tout ce qu'il y a de plus élégant! »

Budden, en disant ces mots, bouleversait l'économie du déjeuner; les fourchettes étaient hors de leur place, le couteau chargé de beurre reposait sur la nappe peu accoutumée à de tels présents. Vous dirai-je la profonde douleur de l'homme exact? D'un ton doux et encore aimable :

« Si vous coupiez le jambon dans l'autre sens, s'écria-t-il, ne croyez-vous pas que vous le trouveriez meilleur? »

Depuis dix minutes, il contemplait avec des sentiments impossibles à décrire, son convive qui hachait ou plutôt estropiait le jambon, contre toutes les règles établies.

Budden impassible enleva toute une muraille de ce jambon à la pointe de la fourchette qui le mutilait.

« Merci, merci. Je l'aime mieux comme cela! C'est plus sans façon... A bas, Annibal! Ne traînez pas cette fourchette! A la bonne heure... Voilà une bonne bête!... Encore du sucre, mon cher, encore!... Un peu davantage, s'il vous plaît... Merci, j'aime le thé sucré!... A propos, venez donc nous voir... là... sans cérémonie? »

La figure de l'homme d'ordre avait pâli. Annibal se livrait à un exercice très-dangereux pour le mobilier d'un garçon.

« A bas, monsieur, s'écria Budden! Au diable le chien! il abîme les rideaux, cousin! »

Minns s'élança de son fauteuil comme s'il eût reçu la décharge d'une batterie galvanique. Sa figure était violette, son front chargé de rides, son œil étincelant.

« Sortez, monsieur, sortez! cria-t-il en se tenant à distance respectueuse du quadrupède malfaiteur qu'il bannissait. Le matin même, il avait lu dans la gazette un fait d'hydrophobie. Annibal tiraillait les rideaux en les mordant et paraissait résolu à ne pas lâcher prise. On lui donna la chasse. Fauteuils renversées, table ébranlée, franges de rideaux mises en pièces.

Digitized by Google

Le thé humectait la nappe. Quel désastre ! Après bien des tracas, des cris et des attaques répétées sous les tables, après mille assauts au moyen de la canne et du parapluie, le chien fut délogé et mis en exil sur le carré. La scène changea. L'animal exilé commença la plus lamentable mélodie, accompagnée de petits aboiements désespérés et de grattements prolongés ; non-seulement il blessait les tendres oreilles de Minns, mais il lacérait cruellement les panneaux peints et vernis de la porte qu'il raclait avec une extrême véhémence, et sur lesquels ses pattes traçaient les losanges et les hachures les plus désagréables à l'œil d'un homme soigneux.

« Ce n'est pas un chien de ville ; il n'est bon que pour la campagne, observa froidement Budden. Il a des idées d'indépendance extraordinaires et n'est pas accoutumé à se voir mis à la porte. Ah çà ! Minns, quand viendrez-vous nous voir ? Je ne veux pas être refusé. C'est aujourd'hui jeudi. Fixons le rendez-vous à dimanche ! C'est dit, convenu, n'est-ce pas ? »

Il fallut longtemps presser M. Auguste Minns et le réduire au désespoir, pour obtenir son consentement. De guerre lasse, et presque épuisé d'ennui et de douleur, il accepta enfin l'invitation de son redoutable cousin, auquel il promit d'aller visiter le dimanche suivant, à cinq heures moins un quart, l'allée de peupliers, la chaumière de Zoé, le petit jardin et le marteau de cuivre.

« Mille tonnerres ! s'écria Budden, qui aimait à se donner des airs guerriers, j'ai oublié le plus important. Comment nous trouveriez-vous, sans notre adresse ? et les moyens de locomotion ? comme dit le journal. Attention, rappelez-vous bien ! La voiture part toutes les demi-heures de Flower-Pot, dans Bishopsgate-street. Vous roulez, vous roulez... C'est bien !... Quand la voiture arrive au *Cygne* (bonne auberge par parenthèse), vous apercevez une maison blanche, c'est là...

— Bien ! je comprends, s'écria Minns, heureux d'échapper d'un seul coup à la conversation et à la visite.

— Non, ce n'est pas là, pas du tout. Vous remarquez donc cette maison blanche ; elle appartient à Grog, le marchand de fer. Vous suivez le mur de la maison blanche, vous tournez à droite ; souvenez-vous ! il y a là des écuries. Vous rencontrez un nouveau mur chargé d'écriteaux blancs, de douze pieds, avec ces mots : *Prenez garde aux chausse-trapes !*

Minns frissonna.

« Suivez cette muraille pendant près d'un quart de mille, tournez une seconde fois à gauche ; tout le monde vous indiquera la maison de M. Budden.

— Bien, merci. Adieu.

— Soyons exact, cousin !

— Bien sûr : Adieu !

— Dites donc, Minns ; avez-vous une carte des environs de Londres ? Sans cette précaution, vous pourriez bien vous tromper de route.

— Oui, oui.

— Et n'oubliez pas un gros bâton... On peut faire de mauvaises rencontres...

— Oui, oui, merci. »

M. Octave Budden partit, laissant son cousin dans un état d'angoisse effroyable. Il passa une heure et demie à réparer le désastre, fit venir un peintre en bâtiments, fit revernir la porte, gronda la vieille domestique, se coucha par désespoir dès sept heures du soir, et attendit le dimanche prochain, comme on attend le jugement dernier.

Le dimanche arrive ; le ciel est pur ; la foule, heureuse d'échapper à ses travaux, se répand dans les rues ; tilburys et boguets sillonnent les routes ; partout gaieté, liberté, bonheur. Le seul Minns se lève lentement, s'habille tristement ; il est condamné aux Budden !

Il fait chaud ; Minns s'achemine, choisit soigneusement le côté de l'ombre, suit Fleet-street, Cheapside, Threadneedle-street ; et, tout couvert de poussière, déjà fort échauffé, tire sa montre ; l'heure avance ; il se fait tard. Minns a bien peur de ne pas arriver ; néanmoins, par le plus heureux des hasards une voiture stationne au Flower-Pot. Elle attend ; elle va partir. M. Minns y monte et reçoit l'assurance solennelle du cocher, que dans trois mi-

Digitized by Google

nutes on roulera; espoir trompeur. En vain un statut du parlement a réglé l'espace de temps pendant lequel les voyageurs peuvent attendre. Dans tous les pays du monde, le voyageur est victime. Un quart d'heure se passe, rien ne bouge. Minns regarde à sa montre pour la sixième fois.

« Cocher, partez-vous ou ne partez-vous pas? »

La colère commençait à le saisir; sa tête et son corps se trouvaient penchés hors de la portière.

« Tout de suite, monsieur, répondit le cocher les mains dans les poches, et de l'air le moins pressé du monde. »

Cinq minutes s'écoulent; le cocher monte doucement sur son siége, chante un petit air, met ses gants, regarde de côté et autre, sollicite les piétons, et laisse souffler ses chevaux pendant cinq nouvelles minutes.

« Cocher, si vous ne partez à l'instant, je vous quitte! cria Minns! »

Minns ne criait jamais; mais il était furieux de voir se passer l'heure, et de se trouver dans l'impossibilité d'être à Poplar-Walk à l'heure fixée.

« A l'instant, monsieur, » répondit le cocher.

En effet, la voiture se mit lentement en marche, mesura une centaine de pas avec la plus majestueuse solennité, puis s'arrêta. C'en était trop; la lutte devenait inutile. Enfoncé dans un coin de la voiture, et s'enveloppant de son manteau, Minns s'abandonna au sort. Bientôt un enfant, une mère, une boîte à bonnets et un parasol s'installèrent successivement près de lui, comme compagnons de route. L'enfant était un caressant, un aimable petit enfant; il prit Minns pour son papa, et cria pour l'embrasser.

« Ne crie pas, chéri (dit la maman contenant l'impétuosité du bijou, dont les petites jambes grasses se débattaient, pour témoigner son impatience); sois tranquille, chéri, ce n'est pas ton papa.

— Dieu merci non, pensa Minns; » et le premier rayon de plaisir qu'il eût entrevu ce jour-là brilla comme un météore à travers les nuages de ses désastres.

L'homme rangé maudissait le jeune et intéressant prodige qui, se doutant bien que Minns n'était pas son papa, voulut attirer son attention en frottant ses souliers sales sur le pantalon de l'infortuné, en lui poussant dans l'estomac le parasol de sa maman, et se permettant mille autres gentillesses particulières à l'enfance : preuves d'innocence et d'ingénuité; pantomimes expressives au moyen desquelles le petit charmait les ennuis de la route, à sa satisfaction personnelle et au détriment des voisins. Le pantalon clair avait cessé d'être uniforme dans sa teinte; les bas de soie étaient grisâtres; le gilet avait perdu trois boutons. Lorsque le pauvre Minns arriva au *Cygne*, douleur inattendue! il était déjà cinq heures un quart. La maison blanche, les écuries, les chausse-trapes, tournez à droite, prenez à gauche; toutes les indications furent suivies avec une exactitude naturelle à M. Minns. Il mit d'ailleurs à s'orienter la promptitude que l'on peut attendre de tout homme d'un certain âge, qui va chercher son dîner et qui est en retard.

La voilà donc enfin, cette chaumière de Zoé! voilà l'unique peuplier chauve qui figure à la porte! Salut, pittoresque séjour, maison en briques jaunes, porte verte, marteau de cuivre, fenêtres vertes, grille verte et jardin qui n'a jamais été vert! Ce jardin n'est qu'un petit morceau de terre sablonneuse, ayant à peu près dix pieds sur dix, avec deux ou trois figures géométriques tracées dans le sable, un arbre sans feuilles, vingt ou trente tulipes et un nombre illimité de soucis. Ces ornements champêtres n'avaient pas semblé suffisants à M. Minns. De chaque côté de la porte, un gros Cupidon roussâtre perchait sur un socle en rocaille, orné de gros coquillages roses. M. Minns, pantelant, soulève le marteau de cuivre et frappe à la porte; un gros garçon en livrée bleue, avec bas de coton et culotte de velours, vient le recevoir; Minns admire cette imitation de l'aristocratie, que tous les épiciers se permettent. Le valet, après avoir pendu le chapeau de M. Minns sur une des douze patères ornant le passage décoré du nom d'antichambre, le fait pénétrer

dans un petit salon chocolat; la vue était magnifique, et s'étendait sur toutes les écuries, basses-cours et dépendances des maisons voisines.

Si vous n'avez pas visité les résidences de notre bourgeoisie du dixième ou onzième degré, vous ne pouvez vous faire aucune idée des douze personnes réunies dans le salon chocolat de M. Budden. Cette heure cruelle qui précède le dîner leur pesait beaucoup, et ils essayaient comme ils pouvaient d'alléger le poids du temps. Le plus grave de ces originaux, ancien marchand brocanteur, se leva quand Minns parut; c'était un homme d'un certain âge, en habit noir, culotte courte, longues guêtres, à l'air ricaneur et narquois; sous prétexte d'examiner les gravures d'un album, il se permettait d'analyser ligne par ligne, trait par trait, ride par ride, l'agréable physionomie, les vêtements et l'extérieur de M. Minns; l'œil de l'observateur glissait derrière les feuilles du livre : étude inquisitoriale qui embarrassa un peu le cousin.

« Bregson, s'écria Budden d'un ton de profondeur doctorale, que font les ministres ? restent-ils ou ne restent-ils pas?

— Demandez à monsieur votre cousin, répondit malignement le vieux brocanteur. Monsieur est membre du gouvernement (il appuya sur les mots), et plus à même qu'un autre de satisfaire à cette question. »

M. Minns assura que, bien qu'il fût employé à Somerset-House, il n'avait reçu aucune communication officielle relative aux projets des ministres de Sa Majesté. Cette remarque fut évidemment reçue avec une incrédulité complète; et personne ne hasardant plus de nouvelle conjecture à ce sujet, il se fit une longue pause, pendant laquelle l'assemblée toussa, se moucha, regarda les vitres, remua les pincettes, joua avec les glands des coussins du canapé, se demanda des nouvelles mutuelles de sa santé respective, et se gratta l'oreille. Enfin madame Budden parut.

Ce fut un grand soulagement; on put s'informer à plusieurs reprises de cette santé précieuse. Puis on annonça le dîner, et M. Minns, qui était évidemment le roi du festin, le grand personnage, escorta M^rs Budden jusqu'à la porte du salon; impossible toutefois de pousser plus loin la galanterie: l'escalier était étroit; on n'y pouvait passer qu'en se serrant beaucoup, une personne et demie l'obstruait.

Rien de plus fastidieux que les façons du petit bourgeois qui fait le grand seigneur; là se trouvent réunis aux inconvénients de l'étiquette et de la gêne, ceux du mauvais ton et du mauvais goût. Souvent, au milieu des étiquettes gastronomiques, la voix de M. Budden se faisait entendre, offrant du vin à un ami, et l'assurant qu'il était charmé de le voir, vraiment charmé; puis une petite scène très-vive, quoique *à parte*, s'établissait entre M^rs Budden et les domestiques; scène remplie d'une demi-douzaine de drames et pendant laquelle la physionomie de la maîtresse de la maison suivait toutes les variations d'un baromètre, depuis la tempête jusqu'au beau fixe.

Avec le dessert on vit arriver le meilleur plat, complément du festin. Un clin d'œil significatif de la maîtresse est compris du gros valet; il monte et ramène le jeune Alexandre Budden, âgé de six ans, vêtu d'un habit bleu de ciel, avec boutons d'argent et les cheveux presque de même couleur que ce métal. Après un ou deux baisers de sa mère, et quelques avis du papa, il fut présenté au parrain Minns.

Heureux Minns ! Il essaya de faire bonne contenance; ce fut un des actes héroïques de sa vie.

« Vous êtes bien sage, mon petit?

— Oui.

— Quel âge avez-vous?

— J'ai huit ans mercredi prochain; et vous donc, quel âge avez-vous?

— Alexandre, interrompit la mère, comment osez-vous demander à votre parrain quel âge il a?

— Tiens, il m'a bien demandé quel âge j'avais. »

Tout le monde se regarde, Minns pâlit; dans son for intérieur il a juré de ne pas lui laisser un sou de son héritage. Silence, embarras pendant quelques minutes; puis un petit homme riant, à favoris roux, assis au bout de la table, et qui pen-

Digitized by Google

dant tout le dîner avait tâché d'obtenir un auditeur pour quelques anecdotes sur Sheridan, dont il était pourvu, s'écria d'un air protecteur :

Alexandre, qu'est-ce qu'un verbe?

« Un verbe est un mot qui signifie *être, faire* ou *souffrir*, comme *je suis, je gouverne*, je *suis gouverné*. Donne-moi une pomme, maman.

— Je te donnerai une pomme (répondit l'homme aux favoris rouges, qui était l'ami de la maison, ou, en d'autres mots, qui était toujours invité par Mrs Budden, soit que cela plût ou non à M. Budden) si tu me dis ce que signifie substantif.

— Substantif! répondit le petit garçon... substantif!... Le substantif... »

Et il fondit en larmes. Le père, un peu confus de la défaite de son fils, jugea convenable de venir à son secours.

« Messieurs, s'écria-t-il d'une voix de stentor et d'un air important, veuillez remplir vos verres; j'ai un toast à proposer.

— Écoutons, écoutons! s'écrièrent les hommes en se passant les carafes et en contrefaisant la gravité de la chambre des communes. Quand elles eurent fait le tour de la table, M. Budden continua: — Messieurs, il y a ici quelqu'un...

—Écoutons, écoutons! dit le petit homme à favoris rouges.

— Silence, Jones! cria Budden.

— Je dis, messieurs, qu'il y a ici quelqu'un dont la présence... est... est un grand honneur pour l'assemblée. Sa conversation doit vous avoir procuré une jouissance bien vive. »

Minns n'avait pas desserré la bouche, si ce n'est pour manger.

« Messieurs (continua Budden, toujours fidèle à la plus exacte imitation possible des coutumes parlementaires), je ne suis moi-même qu'un humble individu, et je devrais peut-être m'excuser de ce que mes sentiments personnels d'amitié et d'affection pour celui dont je veux parler me font vous proposer ici la santé de cette personne.. une personne qui... je suis sûre... c'est-à-dire une personne dont les vertus doivent le rendre cher à tous ceux qui... à tous ceux dont... Enfin vous me comprenez parfaitement bien; et ceux qui n'ont pas le bonheur de le connaître, ceux-là, certes... »

Minns poussa un profond soupir. Il se doutait enfin qu'il était ou qu'il allait être question de lui; et l'homme le plus craintif, le plus tremblant de la terre, se voyait placé sur une espèce de sellette politique. Budden continua avec une éloquence inexorable :

« Parent excellent... parent que je suis charmé de voir ici, et qui, s'il n'y était... nous aurait certainement privés du plaisir que nous éprouvons à le voir au milieu de nous... »

Cela devenait sublime, et toute l'assemblée s'écria en chœur : « Écoutons ! écoutons ! »

— Messieurs, continua l'orateur, je sens que j'ai déjà trop longtemps abusé de votre attention. Avec tous les sentiments de... de...

— D'affection, s'écria l'ami de la famille.

— D'affection et de...

— Et de cordialité ! lui dit l'écho.

— Et de cordialité possibles... j'ose proposer la santé de M. Minns.

— Debout, messieurs! s'écria l'infatigable petit homme aux favoris rouges; et que tous les honneurs soient rendus au noble cousin de notre hôte! Réglez-vous d'après moi, s'il vous plaît.

Et la table retentit du triple *hip*, suivi de la syllabe *sa*, comme c'est l'usage dans ces agréables réunions! Tous les yeux étaient tournés sur notre pauvre Minns, qui aurait bien mieux aimé affronter une batterie de soixante canons, et qui, en avalant son vin de Porto avec une rapidité capable de l'étouffer, ne réussissait pas à dissimuler son trouble et sa confusion. Il fit une pause aussi longue que la décence pouvait le permettre, et se leva pour répondre. Hélas (comme le disent les journaux dans leurs comptes rendus)! nous regrettons de ne pouvoir donner l'analyse, et même la substance du discours de l'honorable membre. On distingua vaguement les mots *considération, parenté, honneur, grand bonheur*... échappés des lèvres les plus pâles et de la plus contrainte des physionomies. Chacun demeura convaincu que le discours était

Digitized by Google

admirable ; aussi dès qu'il se rassit, tout haletant, sur son siége, manifesta-t-on la plus tumultueuse satisfaction. Jones, qui depuis longtemps épiait l'instant favorable, se leva.

« Budden, dit-il, permettez-moi de proposer un toast?

— Certainement, répondit Budden. »

Puis il s'écria, parlant à Minns :

« Fameux gaillard que celui-là! vous serez content de son discours. Il pérore merveilleusement sur tous les sujets. »

Minns s'inclina silencieusement. Et M. Jones continua la magnifique harangue que nous rapportons textuellement.

« Dans mainte occasion, dans diverses circonstances (il tousse), et dans différentes sociétés, j'ai eu occasion de proposer un toast à ceux par lesquels, alors, j'avais l'honneur d'être entouré; j'ai quelquefois, je l'avouerai franchement, (car pourquoi le nierais-je?) j'ai éprouvé combien était pénible la tâche que je m'imposais; j'ai senti l'incapacité de m'en acquitter avec honneur. Si telles toutefois, en d'autres occasions, ont été mes sensations, que doivent-elles être aujourd'hui, messieurs (il tousse), au milieu des circonstances extraordinaires dans lesquelles je me trouve placé? (Écoutons, écoutons!) Décrire mes sentiments serait impossible; mais je ne saurais vous en donner une plus juste idée, messieurs, qu'en rappelant une anecdote, qui vient se présenter assez à propos à mon esprit. Il s'agit de cet homme vraiment grand et illustre, de Shéridan.... »

On ne peut prévoir quelle nouvelle infamie, en forme de bon mot, eût chargé la mémoire déjà si avariée du pauvre Shéridan, si le garçon de ferme, en livrée déteinte, ne fût entré, tout essoufflé.

« Messieurs et dames, cria-t-il, le temps est très-mauvais ce soir; la voiture de neuf heures va passer; et je désire savoir s'il y a quelqu'un ici qui aille à Londres; il ne reste qu'une seule place d'intérieur. »

M. Minns se lève, s'élance, court à la porte, malgré les exclamations et les prières. Il veut accepter la place vacante; mais le parapluie de soie brune ne se trouve pas. Le cocher, race exigeante, ne veut absolument pas attendre, pousse ses chevaux vers l'auberge du Cygne, et fait dire à M. Minns de courir après lui et de le rattraper; enchaînement de calamités! M. Minns ne se souvient pas qu'il a laissé le parapluie brun, à poignée d'ivoire, dans la voiture qui l'avait amené. Très-peu alerte de sa nature, il n'atteint l'auberge du Cygne que dix minutes après l'heure voulue.

Il était environ trois heures du matin quand M. Auguste Minns frappa d'une main faible à la porte de sa maison de Tavistock-street. L'infortuné grelottait de froid, de pluie, et son humeur était effroyable comme le temps. Il rédigea son testament le lendemain matin. On n'y lut jamais les noms de M. Octave Budden, de mistress Zoé Budden, ni de M. Alexandre-Auguste Budden. (*Sketches by Boz.*)

Miscellanées.

I.

LES NEWSMEN DE LONDRES.

Si jamais vous parcourez les rues de Londres, le matin, avant que le crépuscule soit entièrement dissipé pour faire place au nuage de fumée qui va s'appesantir sur la ville, vous serez tout surpris du morne silence qui règne dans ces labyrinthes. Les candélabres de gaz ne jettent plus qu'une lueur blafarde; les angles des maisons se

Digitized by Google

dessinent à peine, et les rares voyageurs qui se hasardent dans les rues à cette heure matinale, passent silencieux comme des fantômes, enveloppés d'un manteau de brouillard, qui les transit, même en été. Rien de plus triste qu'une pareille promenade ; cependant si de *Chancery-Lane*, après avoir vogué dans *Fleet-street*, vous vous engagez dans les sinueux méandres du *Strand*, vous vous apercevrez bientôt d'un changement notable, surtout lorsque vous aurez dépassé le magasin du célèbre Ackermann, l'inventeur du Keepsake et de ces mille petits livres mignards si recherchés par les dames. Là un bruit sourd, semblable au mugissement des vagues, se fait entendre ; des allées voisines s'échappent des groupes d'hommes qui précipitent le pas, qui parlent haut, qui gesticulent sans cesse. Vous voici arrivés à l'office des quatre grands journaux de la capitale : le bruit que vous avez entendu, qui s'échappe des caves, est produit par les exertions de la machine à vapeur et par le choc des engrenages de six presses à imprimer. Cette agglomération d'hommes qui forment une *queue* compacte, mais bruyante, mais animée, se compose des membres de l'honorable corporation des *newsmen* (*nouvellistes*, ou, plus exactement, *distributeurs de journaux*).

Il est peu de professions aussi pénibles que celle des newsmen ; ils doivent être sur pied à cinq heures du matin dans toutes les saisons et tel temps qu'il fasse. Un peu avant six heures, ils commencent à faire queue aux bureaux des différentes feuilles du matin, et, malgré la vie de cheval de carrosse à laquelle ils se condamnent, on ne saurait imaginer une plus fringante et plus joyeuse corporation. Ils sont toute vie, ou, comme dirait M. O'Connell, toute agitation, depuis l'heure où ils se rassemblent jusqu'à celle où, munis de leurs journaux, ils se dispersent de tous côtés. Leur conversation est assaisonnée d'un gros sel qu'ils répandent à pleines mains, suppléant à la qualité par la quantité ; et, n'en déplaise aux délicats, la quantité est quelque chose. Les plus jeunes et ceux dont l'esprit trop obtus ne peut pas même accidentellement aiguiser un bon mot, déploient l'énergie de leurs poumons à défaut d'autres ressources. Pour rendre le spectacle encore plus animé, il n'est pas rare que ces messieurs se chamaillent et se houspillent ; mais ces petites échauffourées n'ont presque jamais des suites sérieuses.

Pour bien juger la race turbulente des newsmen, il faut la voir un jour où le tirage de l'un des journaux en crédit éprouve quelque retard. Leurs garçons surtout se trémoussent en tout sens et piaillent à l'envi. Ils auraient du vif argent dans les veines qu'ils ne seraient pas plus impatients du repos ; être immobiles une seconde, c'est pour eux un arrêt de mort. Parfois ils se prennent de bec, suivant leur noble expression ; le plus souvent une commune indignation les rallie contre tout ce qui trempe dans la rédaction et l'impression du journal. Rédacteurs, compositeurs, éditeurs, chacun a son paquet, et un lourd paquet. La scène qu'offre alors l'extérieur du bureau d'un journal, ou l'intérieur, si l'on y admet les *newsmen*, est des plus étranges. Jamais chorus plus discordant n'a déchiré les oreilles. Encore est-ce un bonheur si la partie la plus indisciplinable et la plus récalcitrante de l'assemblée ne se porte à aucun acte de violence. Il y a quelques années, le retard d'un journal exaspéra tellement ces messieurs que les compositeurs se virent réduits, pour les apaiser, à remplir toute une colonne de *pâté*, c'est-à-dire de caractères entassés pêle-mêle. Ce fut une énigme pour le public, peu accoutumé à de pareils échantillons de typographie ; mais un avis de l'éditeur, inséré dans le numéro du lendemain, dévoila tout le mystère. Les newsmen ont, dans une occasion récente, protesté plus vivement encore : ils ont cassé les vitres du bureau retardataire.

Gardons-nous toutefois de déverser un blâme immérité sur un corps si utile ; car une fraction, et une bien faible fraction seulement, s'est portée à de pareils excès. La grande masse mérite tous nos éloges par la patience, par la résignation avec laquelle elle se soumet aux fréquents retards

Digitized by Google

des journaux. Je dis résignation, et le mot n'est pas trop fort. Le public se doute peu des tribulations qui attendent en pareil cas ces laborieux missionnaires de la presse. Et d'abord, dès qu'ils apprennent que la publication d'un journal éprouve du retard, ils commencent par délivrer tous les journaux qui ont paru à l'heure accoutumée, sous peine de perdre la pratique des personnes qui les leur prennent. De là, nécessité pour eux de parcourir une seconde fois le même terrain, lorsque le journal retardataire a paru, et de faire des efforts pour expédier les journaux du matin avant de recommencer avec ceux du soir. Mais ce premier inconvénient, très-fâcheux déjà, est loin d'être le seul qu'entraîne un pareil retard. L'abonné, exaspéré par une longue attente, accuse de fainéantise et de négligence le *newsman* qui n'en peut mais, et tient suspendue sur sa tête la menace d'un désabonnement. En vain le pauvre diable cherche-t-il à s'expliquer et à rejeter, comme dit le proverbe, le bât sur le véritable baudet, il ne fait qu'aggraver le mal. Argumenter contre un homme à qui son journal a manqué le matin, c'est peine perdue : autant vaudrait se foncer en raison avec une victime de ce que lord Bacon appelle « la rébellion du ventre. »

Le *newsman* n'est pas plus tôt muni de ses journaux qu'il part avec sa précieuse charge sous le bras ou sur l'épaule, et la sème ou la laisse tomber, suivant son expression, sur ses pas. La rapidité avec laquelle ces colporteurs de politique, nous n'osons pas dire de lumières, parcourent Londres est vraiment miraculeuse. Moins d'une heure après le tirage, les journaux sont dans les mains des lecteurs aux extrémités les plus reculées de la métropole.

Aussi n'est pas newsman qui veut, mais qui peut. Une excellente paire de jambes et des jarrets de fer sont des outils de première nécessité.

La distribution des journaux du matin, lorsque leur publication n'éprouve pas de retard, est d'ordinaire terminée à huit heures. Les travaux du newsman ne s'arrêtent pas là; en un sens même ils ne font que commencer. A peine a-t-il escamoté un déjeuner frugal, il se met à distribuer les feuilles aux personnes qui ne sont pas abonnées, mais qui donnent un penny pour garder le journal une heure. Le newsman délivre donc lui-même ou fait délivrer par un de ses aides de camp ledit journal à sa pratique qui peut résider fort loin, et il vient le reprendre après l'heure expirée. Tout cela, comme disent les directeurs du théâtre de Polichinelle ou des curiosités ambulantes, pour la bagatelle d'un penny. Le journal passe ensuite à un second lecteur, et du second à un troisième, etc., etc., ce qui exige une constante voltige de la part du newsman. Si l'on réfléchit qu'il peut avoir trente à quarante journaux en circulation, on ne s'étonnera pas qu'il frappe lui-même, ou en la personne d'un de ses agents, à soixante ou quatre-vingts maisons par jour. J'ai connu un jeune garçon qui chaque jour entrait dans plus de cent vingt endroits pour délivrer les journaux du matin et les transporter d'un abonné à l'autre; mais sa clientèle était peu dispersée, sans cela il lui eût été impossible d'accomplir une pareille tâche.

J'ai dit que les lecteurs donnaient un penny pour garder le journal une heure. C'est l'usage général; mais les newsmen composent souvent avec leurs pratiques pour les laisser jouir plus longtemps. Cette location des journaux est la branche la plus lucrative du métier et la seule qui permette de joindre les deux bouts. Les journaux, après avoir ainsi circulé dans la journée, sont expédiés le même soir, par la poste, aux abonnés des provinces, au prix réduit de quatre pence. Autrefois, lorsqu'ils se vendaient sept pence, on en déduisait deux, et c'était un avantage majeur, car les feuilles, lues proprement, parviennent aussi vite aux abonnés de province que si on les jetait à la poste immédiatement après leur publication.

On conçoit de prime abord l'étendue des labeurs qu'impose au newsman cette partie de sa profession; mais ce n'est point là pourtant la plus lourde pierre dont le sort ait lesté sa besace. Il n'est chrétien ni

Digitized by Google

Ture qui puisse proclamer plus haut l'impossibilité de satisfaire tout le monde et son père. Suivons-le pour un instant. Le voici qui sonne chez un de ses habitués pour réclamer le journal après l'expiration de l'heure. L'habitué, nonchalant de sa nature, n'a pas encore ouvert la feuille et ne peut se persuader que la moitié du temps convenu soit écoulée. Il fait dire au newsman d'attendre ou de repasser plus tard. Un autre habitué, ultrà-tory, en est au beau milieu d'un discours de lord Lyndhurst ou de Robert Peel, discours de trois ou quatre colonnes. Exiger le journal avant qu'il ait terminé! autant vaudrait lui demander la bourse ou la vie. Un troisième est grand partisan des réformes. Lord Melbourne ou lord John Russell a justement proposé au parlement un bill pour la réforme des corporations municipales d'Irlande ou l'abolition des taxes de l'Église en Angleterre; un violent débat s'est engagé. Or, tout bon whig se laisserait plutôt dévaliser que de rendre la feuille avant de voir sous quels monstrueux prétextes les torys ont pu combattre une mesure si évidemment salutaire.

Le newsman, après quelques minutes, se décide à envoyer un nouveau message. « Dites bien à monsieur, crie-t-il du bas de l'escalier, que l'heure est expirée depuis longtemps et que je ne saurais attendre davantage. Mon autre habitué s'impatiente déjà, j'en suis sûr. »

Vaine éloquence! Le domestique remplit la commission, mais son maître lui fait signe de vider la chambre et le menace, s'il insiste, de le jeter en bas des escaliers. Si c'est une bonne, elle en est quitte pour être traitée de souillon ou de niaise. Aussi renvoie-t-elle la balle au pauvre newsman : « Y pensez-vous, de réclamer le journal à monsieur avant qu'il l'ait ouvert! Vous l'avez mis dans une belle colère, et c'est sur nous qu'elle retombe, mais vous n'en faites pas d'autre! »

Le newsman répond à son tour que l'heure est expirée depuis longtemps; que si monsieur veut garder deux heures le journal au lieu d'une, il est bien libre, mais qu'alors il doit payer deux pence au lieu d'un penny, etc., etc. Une vive altercation s'engage entre le newsman et la domestique, qui refuse péremptoirement de remonter une troisième fois vers son maître. Celui-ci, distrait par le brouhaha, perd le fil d'une période capitale, ce qui l'oblige à reprendre toute une colonne. Pauvre newsman!

Cependant l'autre habitué attend son journal avec une quintuple impatience, car il sait qu'un débat important a eu lieu la veille. Une minute est à peine écoulée depuis l'heure où le newsman doit apporter le journal; il sonne Jack :

« Mon journal.

— Pas encore arrivé, monsieur.

— Comment, pas encore! Dort-il donc aujourd'hui, ce newsman d'enfer!

— Pauvres gens! ils ont du mal assez, répond Jack d'un ton sympathique.

— Plaignez-le, je vous le conseille. Me faire attendre de la sorte! »

Et en murmurant ainsi, monsieur se rapproche du feu et le tisonne, si l'hiver sévit; ou s'allonge sur un sopha, si la température est douce. Un petit nombre de minutes s'envolent; les minutes sont des siècles pour l'impatience. La sonnette retentit de nouveau. Jack escalade l'escalier :

« Eh bien, le newsman paraît-il?

— Non, monsieur, pas encore; mais il ne peut tarder.

— Retournez à la porte et guettez-le. »

Si le maître est un vieux garçon, la scène est bien autrement dramatique. La pauvre gouvernante est aux abois. Tout à coup le son du marteau de la porte fait vibrer son tympan et tressaillir tout son corps. Par un mouvement spontané, elle croise les bras sur sa poitrine et s'écrie : « Miséricorde! pourvu que ce soit le newsman! » Tremblante comme une jeune fille au coup de sonnette de son amant, elle tarde quelques secondes à ouvrir, tant est grande son émotion; mais du haut de l'escalier une voix tonnante se fait entendre :

« Eh bien! est-ce ce maudit newsman?

— On y va, monsieur, on y va.

— Comment, on y va! Faudra-t-il que je descende ouvrir moi-même? Faire at-

Digitized by Google

tendre ainsi ce pauvre diable qui doit être pressé ! »

Le pauvre diable, car c'est bien lui, entre tout essoufflé et s'efforce de reprendre haleine pour se justifier d'un retard involontaire.

« Chut ! chut ! dit la gouvernante ; monsieur est furieux contre vous.

— Mais, ma bonne mistress...

— Trêve d'explications ! interrompt le maître d'une voix brusque avant que le newsman ait pu en donner aucune ; trêve d'explications ! répète-t-il en descendant trois ou quatre marches pour montrer sa tête de Méduse au délinquant. Il me faut mon journal à l'heure convenue ; et si vous ne pouvez me l'apporter à temps, ne l'apportez pas du tout. »

Des incidents de cette nature sont journaliers dans la carrière des newsmen, véritables avaleurs de couleuvres !

Cette laborieuse partie de leur besogne une fois terminée, ils se rendent en personne ou envoient leurs satellites (le titre de planètes, corps errants, leur est certes bien acquis) aux bureaux du *Courier* pour s'y défaire, aux meilleures conditions possibles, des journaux qu'ils ont pris de trop le matin. Si d'autres newsmen ont plusieurs commandes des mêmes journaux, ils les leur cèdent sans perte. Si, au contraire, la marchandise abonde sur le marché, elle subit nécessairement une dépréciation, et les détenteurs doivent se résigner à un sacrifice. C'est vis-à-vis la porte des bureaux du *Courier* que se tient depuis plus d'un quart de siècle la bourse des newsmen (1). Pourquoi cette localité de préférence à toute autre? probablement à cause de sa position centrale. Ce trafic particulier des journaux du matin commence vers quatre heures pour se terminer à cinq. Les newsmen y envoient d'ordinaire leurs garçons, et les petits drôles y font un bacchanal incroyable. Ils bloquaient si complétement la rue, dans ces derniers temps, que la police s'est vue obligée d'y mettre un de ses agents de planton pour maintenir l'ordre. Rien n'est plus comique que d'entendre ces courtiers de nouvelle espèce proclamer, en estropiant leurs noms, les diverses feuilles qu'ils ont vendues ou veulent acheter.

« Qui a un *Eral* (2) ou un *Chron* (3) à vendre?

— Qui demande un *Tiser* (4) ou un *Eral* (5)?

— Par ici le *Chron !* répond une voix.

— A moi le *Toimes !* répond un aigre fausset.

— Pour qui le *Toimes ?* qui prend le *Toimes ?* psalmodie une troisième voix.

Une quatrième crie de toute sa force : « Prenez donc le *Toimes !* achetez le *Toimes !* Qui a parlé ? vous, mon camarade ! Attendez, me voici ! »

Et faisant ondoyer comme un drapeau le vaste journal, le gamin coudoie la foule et pousse une pointe jusqu'à son acheteur.

Mais, pour se faire une idée exacte ou du moins approchante de cette scène bouffonne, il faut songer que plusieurs vingtaines de voix sifflent, hurlent, glapissent, psalmodient, détonnent à la fois, et qu'il se fait dans cette foule un mouvement de rotation semblable à celui des atomes de poussière qu'éclaire un rayon de soleil.

C'est entre quatre et cinq heures qu'a lieu la publication des journaux du soir ; elle réclame l'attention des *newsmen !* mais elle impose à leurs jambes un exercice bien moins violent que la distribution des journaux du matin. La plus grande partie des feuilles du soir sont simplement jetées à la poste sous l'adresse des abonnés de province. La distribution des exemplaires qui restent en ville se trouve d'ordinaire terminée vers six heures ; mais alors, durant six mois au moins de l'année, c'est-à-dire pendant les sessions du parlement, les newsmen ont à surveiller la publication des se-

(1) Ils ont depuis quelque temps une succursale, en plein vent bien entendu, au fond de Catherine-street ; ce n'est guère qu'à douze ou quinze verges du *Courier*.

(2) *Morning Herald.*
(3) *Morning Chronicle.*
(4) *Morning Advertiser.*
(5) *Morning Times.*

Digitized by Google

condes éditions des journaux du soir; un grand nombre de leurs abonnés des provinces tenant à les recevoir.

On peut se faire, d'après ce que nous avons dit, une idée de la vie militante des newsmen. La société n'a pas de membres plus actifs, plus industrieux, plus ingambes. On assure que certains d'entre eux font plus de vingt milles par jour, et cela dans toutes les saisons, qu'il pleuve, neige, bruine, *brouillasse* ou, ce qui est rarement le cas, qu'un soleil de canicule rôtisse le sol de la capitale et *à fortiori* les pauvres créatures qui l'arpentent.

Pour mettre le comble aux tribulations des newsmen, le dimanche même, ce sabbat des chrétiens, où leur loi, renouvelée des juifs, veut que tout repose, le maître, le serviteur et l'âne; le dimanche, cette trêve de Dieu, n'interrompt pas leurs travaux et leurs courses; car Londres, où les spectacles chôment le jour du Seigneur, Londres a des journaux du dimanche et compte sur ses *newsmen* pour les distribuer.

Si du moins tant de semelles usées conduisaient le newsman à la fortune, à l'aisance; mais il n'en est rien. Les sueurs de ce pauvre laboureur de la presse n'arrosent que la pierre. Déduction faite des frais nécessaires à l'exercice de son ingrate profession, des pertes occasionnées par les crédits, etc., les bénéfices du newsman sont trop minimes pour qu'il puisse mettre de côté une pomme pour la soif. Trop heureux s'il réussit à gagner son pain quotidien. On ne saurait trop préciser le nombre des newsmen, mais je ne crois pas m'écarter de la vérité en le portant à cinq cents, non compris les jeunes garçons que la plupart occupent. Ceux dont la clientèle est trop restreinte pour nécessiter l'emploi d'auxiliaires soldés se font d'ordinaire aider par leurs femmes. Les newsmen achètent toutes les feuilles publiques, ou directement aux bureaux des éditeurs, ou de seconde main aux trois ou quatre maisons qui font ce genre de commerce en gros.

Ils payent les journaux quatre pence et les revendent cinq. Un penny par feuille est donc tout leur bénéfice, bénéfice dont il faut défalquer leurs dépenses et les mauvaises dettes. Les propriétaires des journaux de Londres ne cotent donc pas, comme ceux des provinces, le prix réel en tête de leurs feuilles, puisqu'ils en déduisent un penny au profit des newsmen; mais ils n'en sont pas sur un plus mauvais pied, n'ayant pas le risque des crédits à courir.

Lorsqu'un propriétaire de journal reçoit un abonnement direct de la province, ce qui arrive encore, l'institution des newsmen n'étant pas universellement connue, il le transmet à un newsman favori; ce dernier, pour le bénéfice d'un penny, court tous les risques de l'aventure, si la demande d'abonnement n'est pas accompagnée d'un bon sur une maison de Londres.

Nous avons dit plus haut que trois ou quatre maisons *faisaient les journaux en gros*. Elles fournissent aux newsmen dont la clientèle n'est pas suffisamment étendue pour acheter vingt-quatre numéros à la fois d'un même journal, et ne se réservent d'autre bénéfice que le vingt-cinquième exemplaire gratis (1). Le nombre des journaux qui passent en un seul jour par les mains des newsmen en gros est vraiment prodigieux : ils ont des relations très-étendues avec la province et expédient des milliers de feuilles par les voitures du matin.

La plupart des newsmen occupent de petites boutiques et tiennent, outre les journaux, les publications périodiques et à bon marché.

(*Metropolitan.*)

(1) Ce bénéfice est loin d'être minime ; car il est de ces maisons qui écoulent jusqu'à sept mille exemplaires par jour des différents journaux. Elles gagnent un exemplaire sur vingt-cinq : soit 280 exemplaires sur 700 : or, 280 exemplaires à 4 pence font 1120 pence, ou 3 liv. 21 sch. 4 pence.

Digitized by Google

II.

LE TESTAMENT DE LA TANTE SARAH.

« Qu'était-ce donc que la tante Sarah?

—Une respectable dame, ma foi ; bonne et aimable, quoique d'un certain âge.

—Qu'entendez-vous par un certain âge?

— Parbleu, cet âge dont les femmes s'efforcent de dérober le chiffre, qu'en dépit de leurs efforts le temps imprime toujours sur leur front.

— La tante Sarah était donc vieille?

— Vieille, ce n'est pas le mot, mais d'un âge mûr ; or, de la maturité à la vieillesse, il y a loin, très-loin.

— Diable, comme vous la défendez votre tante Sarah !

— Je suis son cousin, et qui plus est, son neveu par alliance. D'ailleurs ce que je dis est l'exacte vérité. La tante Sarah resta belle jusqu'à la mort, et son œil, jusqu'à l'heure où il se ferma, brilla sous de longs cils restés noirs.

— Elle avait donc été belle?

— Sans doute, puisqu'elle l'était encore après sa mort.

— Et ses moyens?

— Pleine de talents.

— Je parle de ses moyens pécuniaires?

— Elle était riche, très-riche.

— Comment donc était-elle restée fille?

— Voici comment. La richesse ne lui vint que fort tard. Elle débuta dans le monde par la pauvreté. Triste début ! Pour le pauvre, la vie est une véritable arène de gladiateurs. La tante Sarah avait un cœur aimant, passionné même. Baste, les hommes s'inquiètent bien des qualités du cœur, par le temps qui court ! Il leur faut quelque chose de plus solide ; des sacs de roupies, des lingots d'or, des rames de bank-notes. Pauvre tante Sarah, elle n'avait rien de tout cela. Elle comptait bien ses années sur les doigts, et se disait : Je suis belle. Elle écoutait parler les autres femmes et se disait : Pourtant elles n'ont pas plus d'esprit que moi. Hélas ! non, tante Sarah ; mais ces femmes avaient des châteaux, des rentes, et vous n'aviez que vos attraits personnels.

Truditur dies die, dit le poëte : Les jours talonnent les jours. La pauvre tante Sarah vit sa jeunesse s'enfuir. Fatal et cruel instant pour elle que celui où elle découvrit un premier fil argenté dans les tresses noires de sa chevelure. Elle avait atteint *un certain âge*. Mots cabalistiques ! Épitaphe de l'espérance ! Les passions extrêmes se touchent. Un cœur né pour aimer et qui ne trouve point d'aliments à sa flamme, finit par se dévorer lui-même ou par haïr. La tante Sarah trouva un refuge dans la haine.

— Triste refuge !

— Sans doute, mais songez à tout ce qu'elle avait souffert. Le destin servit sa vengeance. Un magnifique héritage lui tomba des nues, mais trop tard. Quelques années plus tôt, et cet or eût fait le bonheur de la tante Sarah. Aujourd'hui ce n'était plus pour elle qu'un métal jaune et sonnant.

— Que la tante Sarah ait gardé rancune aux hommes, je le conçois sans peine ; mais que les prétendus, au son du métal jaune, ne soient pas venus s'abattre autour d'elle comme un essaim d'étourneaux, voilà ce qui m'étonne.

— Oh ! ils ne manquèrent pas d'accourir à la curée, mais ils se brûlèrent les doigts, pour employer le dicton populaire. Ils eurent beau trouver la tante Sarah charmante et la proclamer rajeunie ; la tante Sarah ne se laissa pas prendre aux hypocrites protestations des adorateurs du Veau d'Or. Elle demeura ferme, inflexible, souriant avec une amertume ironique,

Digitized by Google

lorsqu'on l'appelait cruelle. Elle usa même de justes représailles, en déclarant que jamais une couronne de son immense revenu n'enrichirait un de ces bipèdes égoïstes qui n'avaient pu l'aimer pour elle-même.

— Et que fit-elle donc ; se serait-elle avisée d'enterrer sa fortune avec elle ?

— Non sans doute, car on n'eût point manqué d'exhumer la pauvre tante. Un anneau d'or au doigt d'un cadavre a fait violer cent fois la sépulture des morts. La tante Sarah s'est conduite autrement. Elle a légué tout son bien à ses cinq nièces, mais à une condition *sine quâ non*.

— Et cette condition?

— C'est de rester filles comme leur tante, sous peine pour les coupables de perdre leur part d'héritage, confisquée au profit des obéissantes.

— Mais si toutes les cinq se marient.

— La fortune alors passe au plus proche héritier, c'est-à-dire à moi. Mais la tante Sarah n'a pu prévoir un pareil cas ; cette hypothèse est absurde, si l'on considère que mes cinq cousines n'ont pas un penny vaillant par elles-mêmes. Le legs de leur tante est toute leur fortune, et nous ne sommes pas dans un siècle où l'on épouse des filles sans dot. Les cinq héritières sont Cecilia Grey, pauvre orpheline qui habitait avec sa tante, et les quatre miss Warrender. Oh! pourquoi la tante Sarah a-t-elle inséré cette maudite clause résolutoire dans son testament! j'aurais épousé Cecilia que j'aime ; mais puis-je m'embarquer dans le mariage avec une femme qui n'a rien, moi, simple clerc de procureur ? Non, c'est impossible, et pourtant, et pourtant!... »

Allen Hyde n'acheva point sa pensée, mais il serra la main de son interlocuteur, le jeune Frédéric Harrow, qui s'éloigna en riant, à part lui, du testament de la vieille fille.

Allen resté seul monta dans sa chambre et mit trois quarts d'heure à ajuster les boucles blondes de ses cheveux et le nœud de sa cravate. Puis, franchissant l'escalier en deux bonds, il se trouva sur les trottoirs de Cheapside.

En une demi-heure l'omnibus le transporta loin du bruit et de la fumée de la Cité. Un air plus frais vint dilater ses poumons, tandis que la verdure des arbres, le parfum des fleurs et le gazouillement des oiseaux charmaient ses sens; l'omnibus le descendit devant un petit jardin, véritable corbeille de lis et de roses, épanouis sous les croisées d'un modeste cottage.

Allen entra d'un air préoccupé dans une petite salle simple et proprette. Une jeune femme, blonde comme lui et qu'on aurait pu croire sa sœur, était accoudée immobile et blanche comme une statue de marbre de Paros, sur une petite table d'érable, où un livre unique était ouvert : la *Gertrude de Wyoming* du poëte Campbell. La belle liseuse reposait sa jolie tête sur une main mignonne et semblait avoir interrompu sa lecture pour réfléchir ou pleurer. Au bruit des pas d'Allen, elle releva son front, qui se couvrit de rougeur.

« Ma chère Cecilia, dit Allen en prenant la main de la jeune femme pour la porter à ses lèvres, je viens vous faire mes adieux.

— Vos adieux, Allen? Vous, nous quitter! c'est impossible...

— Mais le testament de votre tante?

— Mon cœur n'est pas changé, monsieur. Le vôtre le serait-il ? Oh! oui sans doute; vous ne pouvez épouser une femme sans fortune. Je suis bien malheureuse...

— Y pensez-vous, Cecilia? c'est moi qui ne puis accepter votre sacrifice : vous êtes riche; oubliez-moi.

— Et si j'aime mieux être pauvre avec vous! »

Ces dernières paroles tranchèrent toutes les difficultés. Cecilia Grey devint mistress Allen avant la fin de son deuil, et les miss Warrender se partagèrent son cinquième d'héritage.

Les miss Warrender, filles d'une honnête marchand de la Cité, avaient reçu, grâce aux libéralités de leur tante Sarah, une éducation distinguée. Aussi méprisaient-elles cordialement le commerce paternel. Toutes quatre siégeaient, le long du jour, dans un de ces petits salons surchargés de rideaux, de meubles, de por-

Digitized by Google

celaines, comme on en voit tant aujourd'hui dans les riches maisons bourgeoises de la Cité. Ces dames travaillaient; car l'absolue paresse est passée de mode, ou plutôt la nonchalance *formelle*. Les élégantes ont réfléchi que l'inaction donne un air gauche; qu'une femme pose mieux avec une broderie dans les mains que les bras pendants ou croisés.

Les quatre miss Warrender étaient donc occupées : Jemina dévidait de la soie, avec les plus blanches mains du monde; Georgina improvisait des vers sur son album; Caroline enseignait des riens à son perroquet; Élisabeth, l'aînée de la famille, cousait des chemises pour les pauvres.

« Savez-vous les nouvelles? dit Jemina au capitaine Waring, qui debout et presque appuyé sur le dossier de sa chaise, se caressait le menton; savez-vous les nouvelles? — Oh! le maudit nœud! que cette soie est difficile à dévider!

—Puis-je vous aider, miss? interrompit le capitaine en mettant un genou à terre et en offrant ses mains.

— Voyez donc Hercule aux pieds d'Omphale, s'écria Georgina; et elle continua de noircir son album.

— Grand merci, capitaine, reprit Jemina; j'en viendrai à bout toute seule. Mais ne savez-vous pas les nouvelles?

— Ah! ne me parlez pas de nouvelles : la politique m'assassine. Laissons tout ce radotage aux vieillards. Et après tout, y a-t-il rien de nouveau sous le soleil? Demandez-le à ce bon roi Salomon.

— Parlez avec respect de ce saint roi, interrompit Élisabeth.

— Je le respecte infiniment, miss, repartit le capitaine, et suis absolument de son avis. L'homme et les animaux des champs ont la même fin; la vie est une routine : on naît, on se marie, on meurt et la toile baisse.

— Appeler le mariage une routine! interrompit Georgina. Ah! capitaine, vous êtes un matérialiste. Quoi! cette pure union des âmes! Oh! je ne voudrais pas d'un homme qui comprît le mariage comme vous.

— Mais je ne parle pas des nouvelles politiques, reprit Jemina : savez-vous que notre cousine se marie?

— Quelle cousine?

— Mais nous n'en avons qu'une : notre cousine Cecilia Grey. Comment! vous ne vous la rappelez pas?

Le capitaine secoua la tête. Jemina sourit. Une femme apprend toujours avec plaisir qu'on en a oublié une autre; la satisfaction est d'autant plus grande que l'oubliée est plus belle.

« Mais rappelez-vous-la donc. Une blonde; toujours en robe blanche!

—Oui, je crois me la rappeler, une petite blonde fade. »

Jemina était une brune piquante; ses yeux petillants de joie.

« Eh bien! elle s'est mariée malgré le testament de ma tante.

—Et quel est le fou qui l'épouse? interrompit étourdiment le capitaine.

Comment le fou! s'écria Jemina, rougissant jusqu'aux oreilles. »

Le capitaine eût voulu rétracter ces paroles; mais il était trop tard. D'ailleurs, depuis l'ouverture du fatal testament, il n'attendait qu'une occasion pour se retirer. J'oubliais l'heure de la revue, dit-il : mesdames, agréez mes salutations.

« Le monstre! s'écria Jemina dès qu'il eut le dos tourné; et elle eut une violente attaque de nerfs. »

Le capitaine, superbe officier des gardes, n'était pas le seul monstre. Des quatre prétendants à la main des sœurs, trois avaient déjà déserté la maison. C'était par pure politesse que le capitaine prolongeait ses visites. Sans dot! sans-dot! il faut bien aimer, pour que ces deux mots ne glacent pas le sang comme les mystérieux caractères du festin de Balthazar.

Savez-vous ce qui arriva?

— Les quatre sœurs restèrent filles?

Non, du tout. M. Warrender, le papa, sans avoir le moyen de doter ses demoiselles, avait un commerce étendu et employait de nombreux commis, dont les quatre sœurs enduraient les hommages. Jemina et Caroline se contentèrent des doublures à défaut des chefs d'emploi. Rester filles quand toute la Cité s'était entre-

Digitized by Google

tenue de leur mariage! Elles avaient trop de cœur pour cela. Elles firent donc deux heureux, malgré les représentations de leur père, qui se consola en pensant que ses deux autres filles s'enrichiraient des dépouilles de leurs sœurs. Pour Georgina son esprit romanesque ne pouvait se résigner à une mésalliance. Elle avait reçu les hommages d'un lord ruiné, que le testament de la tante Sarah mit en fuite. Elle attendait patiemment un autre lord, fût-ce même un baronnet. Ni lord ni baronnet ne se présentèrent; mais un soir à Covent-Garden, la romantique demoiselle éblouie par les diamants d'une duchesse n'en pouvait détacher ses yeux, lorsqu'un gros vieillard, bâti comme un Silène, remarqua son extase :

« Vous aimez les diamants, lui dit-il, ma belle dame; comment trouvez-vous celui-ci? » Et il posa cavalièrement sur la main gantée de sa voisine un énorme doigt garni d'un brillant magnifique.

— Je le trouve très-beau, repartit Georgina un peu déconcertée d'avoir laissé lire dans sa pensée.

Eh bien! reprit le nabab, ma défunte épouse avait une parure complète de ces mêmes brillants, et je la destine à celle qui consolera mon veuvage. » Cette déclaration était un peu brusque quoique indirecte. Georgina ne sut que répondre. Mais avant la fin de la représentation, le nabab était parvenu à lui faire comprendre que, si les cheveux blancs d'un veuf ne l'effrayaient pas, il ne tenait qu'à elle d'éclipser toutes les duchesses par l'éclat de ses parures.

Georgina, rêvant jadis un lord Byron pour amant, avait cru pour un moment rencontrer son idéal dans le lord ruiné; mais elle réfléchit que c'était là un pur rêve, et les offres du nabab furent acceptées.

Restait la modeste et charitable Élisabeth; pour celle-là, ce n'étaient pas des diamants qui pouvaient la séduire. Elle continuait de coudre des chemises pour les pauvres et d'assister aux sermons du révérend docteur Sunbeam; éclatant exemple de l'oubli des injures! Ce même docteur Sunbeam, après avoir recherché la main de la chaste paroissienne, s'était éloigné depuis le testament de la tante Sarah, par réflexion, sans doute, par mûre réflexion, car il était à l'abri du soupçon de légèreté. Jamais plus béate figure n'avait paru dans la chaire évangélique qu'il emplissait de sa vaste rotondité. On ne connaissait pas au juste son poids, mais un vieux marin de ses ouailles pariait pour un tonneau. Quelque temps après le mariage de Georgina et du nabab, Élisabeth, désormais seule maîtresse de la fortune de la tante Sarah, parla de faire un voyage sur le continent. On fit courir le bruit qu'elle songeait à embrasser le papisme et à entrer dans un couvent. M. Sunbeam ne la voyant plus paraître dans son temple, prit l'alarme des premiers... Il n'avait pas prévu ce coup de tête et ne manqua point de s'en attribuer tous les torts. C'est un désespoir d'amour qui l'a poussée à cette extrémité, pensa-t-il; j'ai été trop cruel. D'ailleurs l'entrée du nabab dans la famille change bien les choses. Cet homme-là est cousu d'or. Il ne se refusera point à payer les dettes d'un beau-frère, dont les émoluments ne peuvent subvenir à ses frais de maison. Sa table, dans tous les cas, sera ouverte aux divers membres de la famille, et j'y dirai de droit le *Benedicite*.

Plein de ces belles résolutions, le docteur Sunbeam se présenta de nouveau chez M. Warrender. Il mit en avant les bruits que l'on répandait sur la chute prochaine de sa fille dans les erreurs du catholicisme romain. Sa charge de pasteur des âmes lui imposait le devoir de ramener au bercail cette brebis égarée.

Élisabeth se laissa convertir sans peine par un si magnifique représentant de la Divinité. Elle était dévote et adorait surtout Dieu dans ses ministres.

Voilà donc les cinq nièces de la tante Sarah mariées! Les dernières intentions n'en ont pas moins été remplies; son or n'a point servi à amorcer les maris de ses nièces.

Maintenant il nous reste à rendre une visite au plus ancien des cinq nouveaux ménages. Prenons l'omnibus, et fouette cocher. Nous voici au modeste cottage de

Digitized by Google

l'orpheline, non plus de la pauvre orpheline, car, épouse depuis un an, elle est mère depuis une heure. Un jeune homme descend de l'omnibus avec nous; sa figure rayonne. Il nous invite à nous reposer un instant chez lui. Nous acceptons; mais à peine assis, des vagissements frappent notre oreille. Allen Hyde, car c'était avec lui que nous avions fait route, tressaille et escalade un escalier. La jeune mère lui montre leur enfant : « N'est-ce pas qu'il est beau, mon ami?

— Et riche, riche comme un lord qui est riche. Tes quatre cousines sont mariées. Nous héritons de la tante Sarah! »

(*New Monthly Magazine.*)

Nouvelles des Sciences,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

SCIENCES MÉDICALES.

De la médecine chez les Chinois. — La connaissance des sciences médicales en Chine remonte à une époque assez reculée, car elles y étaient cultivées il y a 4833 ans, sous le règne de l'empereur Huandy, qui passe pour l'auteur des premiers ouvrages écrits sur la médecine dans la langue chinoise; ils ont pour titre *Heidsen* et *Suwen*. Ces deux livres, avec les aphorismes de Zioba, sont encore regardés en Chine aujourd'hui comme les meilleurs qui aient été écrits sur la médecine. Bien qu'on ne trouve dans ces deux ouvrages que des notions fort imparfaites (car en Chine le corps de l'homme n'est jamais soumis à la dissection), cependant les médecins chinois ne laissent pas que d'avoir quelques connaissances en anatomie et en physiologie; ils connaissent la position relative des principaux organes, l'influence qu'ils exercent mutuellement les uns sur les autres, et les effets de cette influence. Aussi saventils distinguer les maladies d'après leur siége et observent-ils avec soin l'état du pouls, la couleur de la peau, sa température; ils examinent la langue, les yeux, et, avant de prescrire le traitement, ils tiennent toujours compte de l'état des sécrétions intestinales et urinaires, de la sueur, de l'appétit, du sommeil, etc.

Lorsque la maladie peut être rapportée à l'impression du froid, quand il y a sécheresse de la peau avec fréquence de pouls, ils cherchent à exciter une abondante transpiration par un remède qui leur est propre, et dont la principale substance est le gingembre. Pendant la saison froide, ils ordonnent, dans les mêmes circonstances, le chou de Mochdan, la cannelle, la noix muscade; dans le cas où le pouls est lent, ils administrent des purgatifs. Leurs connaissances en botanique et en histoire naturelle remontent aussi à une époque bien reculée. Leurs notions philosophiques sont extrêmement vagues et pédantesques, et ils ont soin d'en éloigner toute idée nouvelle ou même progressive. Les jeunes médecins apprennent leur art dans la maison de leur père ou dans des écoles particulières, et de là ils passent au collége de médecine, où ils sont examinés et où on leur donne le privilége de pratiquer.

Les médecins chinois vaccinent rarement et ne saignent jamais leurs malades; les principaux moyens qu'ils emploient sont les eaux minérales, la diète, l'exercice, le massage. Les maladies qu'on observe le plus communément en Chine sont les rhumes, les fièvres continues, la

Digitized by Google

phthisie, l'ictère et la dyssenterie. Ils sont très-sujets à des douleurs dans l'abdomen ou dans les os des jambes, affections qui résultent de leur vie dissipée et de la polygamie. Leurs médecins mettent une très-grande importance à l'examen du pouls qu'ils touchent avec l'index, le doigt du milieu et le troisième doigt des deux côtés. Ils prétendent pouvoir juger de l'état du foie en examinant le pouls du bras gauche avec le doigt indicateur, de celui du cœur avec le doigt du milieu, et de celui des reins avec le quatrième doigt. Ils reconnaissent les maladies du poumon en tâtant le pouls du bras droit avec le doigt du milieu; ils administrent des purgatifs, des réfrigérants, des excitants ou des diaphorétiques, suivant que le pouls est lent ou rapide, faible ou fort. Ils sont aussi guidés par l'habitude générale du malade, par l'état dans lequel est son estomac et par la nature des évacuations; mais ils prennent la plus grande partie de leurs indications dans le pouls, dont ils ont distingué un grand nombre de variétés.

Mortalité comparée des célibataires et des gens mariés. — Voltaire avait dit que le plus grand nombre de ceux qui mettent un terme à leur existence par le suicide n'ont pas été mariés; il en avait conclu que le mariage est un état favorable à la prolongation de la vie. Hufeland avait aussi indiqué le célibat comme l'une des causes qui abrégent la durée du séjour de l'homme sur la terre. Cependant ces opinions avaient été chaudement combattues par les avocats du célibat, qui soutiennent une doctrine opposée et qui semblent, au premier abord, avoir la raison pour eux.

L'homme non marié, se trouvant dans une position indépendante, libre des anxiétés ou même de l'embarras que la possession d'une femme et le soin d'une famille doivent entraîner, peut éviter un grand nombre des causes morales qui exercent une influence fâcheuse sur la durée de la vie; il n'a à pourvoir qu'à une seule existence; il peut, dans la plupart des cas, changer sa demeure, sa vie, suivant qu'il convient à sa santé et à ses goûts, et il peut se soustraire à l'action d'une foule d'agents ennemis de la santé et de la tranquillité d'esprit, contre lesquels l'homme marié est forcé de lutter continuellement.

Du côté des femmes, les dangers qu'entraîne nécessairement le mariage sont encore plus évidents. La malédiction injustement prononcée dès l'origine contre la plus belle et la plus faible partie de la création : « Tu enfanteras dans la douleur! » pèse encore sur elle; car sur cent femmes qui mettent un fils au monde, il y en a une qui périt.

Le mariage présente donc des inconvénients, les uns, en petit nombre, réels, les autres supposés, qui doivent agir d'une manière défavorable sur la durée de la vie; mais comme ces influences peuvent jusqu'à un certain point se balancer, on ne peut s'assurer en définitive de leurs résultats que par l'examen des tables de mortalité dans lesquelles l'état de mariage ou de célibat est indiqué avec exactitude.

Les relevés de la population fournissent peu de données sur lesquelles on puisse s'appuyer pour la solution de cette question : « Quelle est l'influence du mariage sur la durée de la vie humaine? »

Nous ne possédons en effet que trois documents exacts sur ce point important; nous en sommes redevables au docteur Casper, de Berlin. Ces résultats statistiques, bien qu'obtenus de diverses contrées et à des époques différentes, prouvent de la manière la plus convaincante que le mariage contribue indubitablement à prolonger la durée de la vie. Hâtons-nous d'apporter les preuves de cette proposition, en commençant par les femmes.

Odier a déterminé la durée moyenne de la vie chez les femmes par des observations faites depuis 1761 jusqu'à 1813, et l'examen des tableaux qu'il donne nous fournit les résultats suivants sur la durée de la vie chez les femmes mariées et chez celles qui ne le sont pas :

Durée moyenne de la vie,	Chez les femmes mariées.	Chez les femmes non mariées.	Différ.
A l'âge de 20 ans	40,33	30,62	9,71
25	36,04	30,51	5,53
30	32,38	28,86	3,52
35	28,86	26,28	2,58
40	25,54	23,38	2,16

Digitized by Google

La différence de la durée de la vie entre les femmes mariées et celles qui ne le sont pas est donc, en moyenne, de cinq années, ou bien, si nous prenons le terme le plus favorable, nous trouverons qu'une jeune fille de 20 ans augmente, en se mariant, de neuf années la durée probable de son existence.

Odier cherche à expliquer cette différence si remarquable en supposant que ce sont plutôt les femmes fortes, douées d'une bonne constitution, qui se marient, que celles d'une santé débile; mais cette considération sera de peu de poids pour ceux qui savent que, malheureusement, les hommes sont trop souvent influencés dans le choix qu'ils font de celle qui doit être leur femme par des motifs d'intérêt ou par une foule d'autres considérations parmi lesquelles le premier objet du mariage est ou négligé, ou même entièrement oublié.

Après avoir montré la supériorité que possède, sous le rapport de la vie, la femme mariée sur celle qui ne l'est pas, arrivons maintenant à l'autre sexe, et prouvons également qu'en donnant la vie à d'autres, l'homme augmente la durée probable de sa propre existence.

Deparcieux, qui fit une série de tableaux comprenant en tout 48,540 morts pendant une période de trente années (de 1715 à 1744), dit, en passant : « Il paraîtrait que la vie est plus longue chez les gens mariés que chez ceux qui vivent dans le célibat. Le nombre des hommes mariés qui meurent après l'âge de 20 ans est presque de moitié moins considérable que celui des célibataires qui meurent dans la même période; et pour 43 hommes mariés ou veufs qui atteignent l'âge de 90 ans, il n'y a que 6 célibataires qui arrivent au même âge. Le nombre des femmes non mariées qui meurent après l'âge de 20 ans est encore quatre fois plus grand que celui des femmes mariées ou veuves qui meurent après la même époque; et 14 filles seulement arrivent à l'âge de 90 ans pour 112 femmes qui atteignent cet âge avancé. »

Voici des tableaux dressés par le docteur Casper, avec les documents fournis par Deparcieux, et qui mettent en évidence les faits que ce dernier n'avait signalés qu'en termes généraux. Sur 100 personnes prises dans chacune des classes suivantes, il meurt :

Époques de la vie.	Hommes mariés.	Célibataires.	Femmes mariées.	Femmes non mar.
de 20 à 30 ans	2,8	31,3	7,7	28.0
30 45	18,9	27,4	20,3	19,3

D'un autre côté, sur 100 personnes vivantes prises dans chacune des mêmes classes, il reste :

Époques de la vie.	Hommes mariés.	Célibataires.	Femmes mariées.	Femmes non mar.
à 30 ans	97,2	68,7	92,2	72
45	78,3	41,3	72,0	52,7
60	48,1	22,6	49,4	37,2
70	27,2	11,1	29,2	23,7

Ces tableaux présentent une différence très-remarquable dans la mortalité comparée des hommes mariés et des célibataires entre les âges de 20 à 50 ans. Nous n'insisterons cependant pas beaucoup sur cette différence pour des raisons qui doivent être familières à tous ceux qui donnent à ces sortes de calculs que la valeur qu'ils ont réellement. Les hommes, pris en masse, se marient rarement avant d'avoir acquis une certaine position dans le monde, ou même d'être arrivés à un certain degré d'aisance ou de fortune qui, comme on le sait, contribue si efficacement à la diminution de la mortalité; mais, même en nous bornant à la période de 30 à 45 ans, pendant laquelle la plupart des hommes se marient, nous trouvons encore une différence de mortalité considérable en faveur de ceux qui se sont mis dans les liens du mariage. Après 45 ans, cette proportion, du côté des hommes mariés, va en augmentant, car il résulte des tableaux précédents qu'en prenant 100 hommes mariés et 100 célibataires, le nombre de ceux qui vivent au delà de 45 ans est plus fort de 86 chez les premiers que chez les seconds.

C'est encore là une preuve de l'influence favorable qu'exerce le mariage sur la durée de la vie humaine dans la première période de l'existence; dans la période plus avancée, son influence devient encore plus manifeste, puisque, pour 11 céliba-

Digitized by Google

taires qui dépassent l'âge de 70 ans, nous ne trouvons pas moins de 27 hommes mariés.

Il nous semble inutile de fatiguer l'attention du lecteur en citant de nouveaux tableaux de mortalité pour prouver un fait que nous regardons comme parfaitement établi. Nous croyons cependant ne pouvoir nous dispenser de présenter un extrait des tableaux dressés par Biches, à Amsterdam, et qui comprennent une période de 12 années, depuis 1814 jusqu'en 1826; les résultats fournis par ces tableaux coïncident de la manière la plus formelle avec ceux que nous avons déjà cités. D'après le calcul de Biches, sur 100 individus, de chacune des quatre classes suivantes, il meurt :

Époques de la vie.	Hommes mariés.	Célibataires.	Femmes mariées.	Femmes non mar.
De 20 à 30 ans	8,6	33,1	4,7	26,5
30 45	17,9	27,1	16,5	24,5
45 68	29,2	15,0	22,6	19,2

Cet extrait démontre suffisamment que l'influence du mariage sur la diminution de la mortalité s'est prolongée jusqu'à l'époque actuelle; la seule différence qui existe entre les résultats obtenus d'après les tableaux de Biches et ceux d'Odier et de Deparcieux, dépendrait de ce que la mortalité des femmes mariées, à l'époque où elles deviennent mères, est aujourd'hui comparativement moins forte que dans le siècle dernier.

Les faits que nous venons d'établir sur l'autorité de relevés faits avec soin en France, en Prusse et en Hollande, prouvent la vérité de la proposition suivante, qui surprendra probablement plus d'un lecteur: savoir, que l'accomplissement du devoir le plus impérieux que la nature a imposé aux deux sexes doit en même temps prolonger de plusieurs années la durée probable de l'existence humaine.

GÉOLOGIE.

Distribution du sol et de la végétation en Dalmatie. — Sous le rapport du sol et des richesses naturelles qu'il renferme, sous le rapport des sites pittoresques, il est peu de contrées qui réunissent autant d'avantages, et présentent plus de variété que la Dalmatie. Elle se divise en deux régions. Une terre grasse, composée de marne, d'argile et de charbon noir, couvre toute l'immense étendue de terrain qui part de Promina, passe par Much et le Mosor, et se termine à la base du Biocovo; c'est la partie la plus fertile du pays. Sur la frontière d'Imoschy, le territoire, moins fertile que près de Dennis, de Much et de Sign, présente dans les régions basses une terre, formée en grande partie d'une ocre rouge, qui avec un peu de culture produirait des moissons abondantes et toute espèce de fruits. De grandes chaînes de montagnes sillonnent la contrée du nord au sud; la principale, qui se sépare d'elle-même à la frontière turque, s'étend de la côte vers le canal de Morlachen, où sa hauteur est de 4 à 5,000 pieds. Dans le Dinarra, elle forme une montagne isolée, court vers la Bosnie, où elle se fond dans les Alpes; puis longeant la rive gauche de la Cettina, elle perd insensiblement de sa hauteur, et se divise ensuite en un grand nombre de rameaux. Dans le Dinarra, la partie la plus haute de la Dalmatie, s'élève une chaîne de montagnes qui, après s'être étendue vers les monts Swylaja, laisse derrière elle le Promina dont la hauteur est de 3,000 pieds, et traverse la vallée fertile de Much, en poursuivant son cours vers le sud, jusqu'à l'embouchure de la Cettina, où elle reçoit le nom de montagnes du Mosor. Les montagnes qui forment cette rangée et les ramifications qui s'y rattachent sont le Biocovo, qui a 5,520 pieds dans sa plus grande hauteur; le Buccovitza, qui a 3,102 pieds; le Tartar-Hügeln, qui a 1,568 pieds; le Kosiah, dans les montagnes du Karban, qui a 2,456 pieds, et le Sweti-Jura, situé derrière la petite ville riante de Spaleto, qui a 2,155 pieds. Les fleuves et les rivières qui arrosent le sol de la Dalmatie sont peu nombreux. Les principaux sont le Zermagua, le Kierka,

Digitized by Google

la Cettina et la Craventa, qui s'étendent de l'est à l'ouest.

Chaque lieu, chaque situation de cette belle contrée, a pour ainsi dire une température qui lui est particulière. A Raguse et à Cattaro la température est plus chaude de deux degrés centigrades que dans le district de Zara, qui est situé près de la frontière turque, dans le voisinage du Velebit, bien qu'à peine une distance de quelques lieues sépare les deux villes de ce district. En hiver, le long de la côte qui borde la Dalmatie, le thermomètre centigrade ne descend jamais plus bas que deux degrés au-dessous du zéro. Les vents seuls, entre autres le bora qui se fait sentir en novembre, sont à craindre. Le bora longe le canal de Morlachen, et dans sa course il détache de la surface de la mer les particules salines qu'il dépose sur les fleurs et les plantes, ce qui les couvre d'une sorte d'efflorescence blanche et nuit à leur végétation; les autres mois de l'année, même les mois de décembre et de janvier, ont une température douce et chaude. Dans les montagnes, le printemps fait sentir sa douce influence quatre semaines plus tard que dans les régions basses; mais alors, comme si la terre avait hâte de réparer ce retard, on la voit se couvrir et s'émailler presque dans un même jour de fleurs et de feuilles; la tubéreuse aux belles couleurs, le narcisse, le laurier, le lentisque, le tamarin, le géranium et la campanule étalent partout à vos yeux et sous vos pieds leurs brillantes couleurs. Mai produit les *orchideæ*, et sous son influence tous les arbustes se couvrent de fleurs; juin favorise les ombellifères et les composites; la température, qui dans les régions basses est alors intolérable, reste douce et fraîche au sein des montagnes; peu de pluies, mais chaque nuit amène une abondante rosée; puis des nuages suspendus sans cesse autour de ces montagnes, y déposent une humidité constante, qui donne de la vigueur à la terre et aux plantes.

Les ressources et les productions de la Dalmatie sont immenses; dans un espace d'un quart de mille, Visiani a trouvé vingt-cinq plantes dont deux seulement existent en Allemagne; il est donc probable que les découvertes que nous venons de signaler ne forment qu'une faible partie des richesses que possède le pays, et que bientôt on pourra grossir le catalogue d'un grand nombre de plantes nouvelles. Cependant aujourd'hui, comme par le passé, l'on ne peut visiter la frontière de la Bosnie, ainsi que le Velebit et le Buccovitza, sans avoir avec soi une forte escorte. La lisière du Montenegro et le district de Cattaro ne sont pas plus sûrs. Le naturaliste qui se lance dans une pareille entreprise doit s'attendre en outre à ne point trouver d'abri pour se reposer, point d'eau ni de pain, à moins qu'il n'ait eu le soin de faire ses provisions avant son départ; il doit connaître et parler la langue des Morlachens, et se fournir de bonnes recommandations auprès des plus puissants et des plus influents d'entre eux; à ces conditions, mais à ces conditions seules, les Morlachens lui rendront d'importants services. Quelques-uns de ces hommes, quoique vivant en plein air et n'ayant aucune instruction, sont en effet d'excellents botanistes. A ce sujet, l'on cite le trait d'un vieux pandour qui avait accompagné Portenshlagen en 1818, au sommet du Biocovo; après quinze années cet homme avait présents à sa pensée les lieux qu'il avait parcourus avec le savant, et les plantes que ce dernier y avait recueillies, comme si le voyage eût été fait depuis quelques jours. Leur intelligence est souple, active, et saisit promptement. Il suffit de leur présenter un spécimen de la plante que l'on désire, pour qu'ils se la procurent. C'est ainsi, du moins le plus généralement, que les botanistes qui craignent de s'exposer aux dangers que l'on rencontre à chaque pas dans le district de Cattaro, se procurent les sujets dont ils ont besoin. Les Morlachens sont extrêmement curieux; quand vous arrivez parmi eux, ils se pressent autour de vous et vous accablent de questions; mais ils n'ont pas plus tôt compris l'objet de votre voyage, qu'ils s'empressent de vous offrir leurs services. Ces services se payent, avant d'avoir été rendus, avec de la poudre et du tabac; alors ils se met-

Digitized by Google

tent en campagne et vous apportent bientôt leurs bonnets remplis de fleurs, de sauterelles et de papillons. Leur adresse pour attraper vivants les serpents, les scorpions et les lézards est extrême, et cette chasse n'occasionne jamais d'accident, car chacun d'eux apprend à connaître, dès son bas âge, quels sont ceux dont la morsure est mortelle.

PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE.

Jervine, nouvelle base végétale. — En me livrant à des recherches sur la racine d'ellébore blanc, dit M. Edward Simon, j'ai été assez heureux pour y découvrir un nouvel alcaloïde, qui possède des propriétés remarquables. Pour l'obtenir, on fait bouillir l'extrait alcalin de cette racine, plusieurs fois, dans l'eau acidulée par l'acide chlorhydrique, et l'on précipite la liqueur claire par le sous-carbonate de soude pur. On traite le précipité par l'alcool, et l'on décolore la liqueur par le charbon. Par la distillation, on sépare une grande partie de l'alcool; le résidu, par le refroidissement, laisse une masse cristalline qui, humectée avec de l'alcool et soumise à l'action de la presse, donne une liqueur alcoolique contenant la nouvelle base avec la vératine. Pour les séparer, on évapore à siccité et l'on fait bouillir le résidu dans de l'acide sulfurique étendu d'eau. La jervine forme alors avec cet acide un sel très-soluble, tandis que le sulfate de vératine reste en solution. On traite une seconde fois le résidu par cet acide, afin de l'épuiser. Le sulfate, très-peu soluble, est décomposé en le faisant bouillir dans une solution de carbonate de soude qui en sépare cet alcaloïde. Cette base forme avec les acides sulfurique, nitrique et chlorhydrique des combinaisons très-peu solubles dans l'eau. Ce peu de solubilité n'augmente guère par l'addition d'un peu d'acide. Les acides acétique et phosphorique forment avec la jervine des sels qui se dissolvent aisément dans l'eau; les trois acides précités l'en précipitent; elle se dissout aussi dans l'alcool, quoique moins bien cependant que les autres bases organiques. Cette substance paraît différer essentiellement de la vératine, découverte par MM. Pelletier, Caventon et Messner; ses propriétés toxiques n'ont point encore été étudiées.

STATISTIQUE.

Des récompenses accordées à quelques généraux anglais. — M. Guizot, lors de la discussion de la chambre des députés, relative à la pension de la veuve du général Damrémont, posait cette question à ses collègues: « Qu'eût fait le parlement anglais si le gouverneur général des Indes eût été tué en enlevant la capitale de Tippo-Saïb! » Le parlement anglais eût sans doute voté 2,000 £ de pension à la veuve du marquis de Wellesley; mais sa seigneurie, qui n'était pas homme de guerre, n'assista point au siége de Seringapatam, et les opérations en furent conduites par le général Harris, qui reçut les remercîments des deux chambres et fut créé plus tard baron de Seringapatam et de Mysore.

Les Anglais ont eu plus d'un général en chef tué en combattant. Nous citerons Wolfe, tué à la bataille de Quebec; sir John Moore, à la Corogne, et sir Ralph Abercromby, en Égypte, lors de l'attaque du camp anglais par Menou. Moore et Wolfe moururent tous deux célibataires, mais sir Ralph Abercromby était marié; sa veuve fut créée baronne avec une pen-

Digitized by Google

sion de 2,000 £. Certes, ce n'est point au parlement britannique qu'on peut reprocher d'avoir marchandé les récompenses des services militaires. Le célèbre Nelson, outre un grand nombre de distinctions honorifiques, reçut plusieurs fois des preuves non équivoques de la reconnaissance nationale. Il avait perdu un œil à l'attaque de Calvi; il fut blessé au coude à celle de Santa-Cruz, et, forcé de subir une amputation, il obtint une première pension de 1,000 £. La victoire d'Aboukir lui en valut une seconde de 2,000 £, réversible sur ses deux héritiers immédiats. La Compagnie des Indes lui fit don de 10,000 £. A la même occasion, les Bourbons de Naples, rétablis par lui en Sicile, le récompensèrent par le duché de Bronte et le dotèrent d'environ 5,000 £. La victoire de Trafalgar eût fait pleuvoir sur le Napoléon des mers de nouvelles récompenses, mais une balle française vengea la destruction de la dernière flotte que la France eût à opposer à sa vieille rivale.

Le parlement reporta sa munificence sur la famille de l'illustre mort. Il vota à chacune de ses deux sœurs une allocation de 10,000 £, et son frère aîné, ecclésiastique, reçut le titre de comte, une rente de 6,000 £, et une somme de 100,000 £ pour acheter un domaine.

Mais de tous les héros de la Grande-Bretagne, celui auquel d'heureuses chances à la guerre furent le plus lucratives est sans contredit un homme que le premier enthousiasme de ses compatriotes a placé au niveau de Nelson, niveau où il ne saurait se maintenir. Lord Wellington, après la bataille de Talavera, obtint une pension de 2,000 £ et fut élevé à la pairie sous les titres de baron Douro de Wellesley et de vicomte Wellington de Talavera. La prise de Ciudad Rodrigo lui valut le titre de comte, et le parlement lui vota une pension additionnelle de 2,000 £. Après la bataille de Salamanque et l'occupation momentanée de Madrid, il obtint le titre de marquis, et un cadeau de 10,000 £ lui fut voté par le parlement. A la paix de 1814, il reçut le titre de duc, plus un nouveau présent de 300,000 £, plus la somme nécessaire pour porter son revenu à 17,000 £. Enfin le parlement lui paya 200,000 £ sa victoire de Waterloo, et lui acheta, par-dessus le marché, la propriété de Strathfielsay. Le roi des Pays-Bas lui fit don d'un revenu annuel de 20,000 florins. On sait qu'il le décora en outre du titre de prince de Waterloo; mais nous grossirions inutilement cette note d'une couple de pages, si nous voulions énumérer les titres et les dignités dont la fortune a chamarré sa seigneurie. « Il faut avouer que je suis un gaillard heureux! » disait-il lui-même, nous ne nous rappelons plus à quelle occasion. Parmi ses titres, deux surtout font dresser les oreilles : celui de docteur en droit et celui de maréchal de France. Le premier lui fut conféré par l'université d'Oxford, le second par ce roi peu Français, qui, entendant remarquer que Napoléon et Wellington étaient nés la même année, s'écriait : « La Providence nous devait bien cette compensation! »

État actuel de l'étendue et de la population des possessions anglaises dans les différentes parties du globe. — Dans le nord de l'Amérique, ces possessions sont le Bas et le Haut-Canada, l'île du Prince-Édouard, le cap Breton et Terre-Neuve, et le territoire d'Hudson-Bay, dont l'étendue est de 370 milles carrés. L'étendue de ces diverses contrées, non compris celle d'Hudson-Bay, est de 435,000 milles carrés ou 279,000,000 d'acres, et leur population s'élève à un million et demi d'individus.

Dans l'Amérique du sud, Demerara, Essequibo, Berbis, Honduras, les îles de Falkland, ont une étendue de 165,000 milles carrés ou 105,600,000 acres, et leur population est de 120,000 habitants.

Dans les Indes occidentales, la Jamaïque, Trinidad, Tabago, Grenade, Saint-Vincent, les Barbades, Sainte-Lucie, Domingo, Antigua, Montserrat, Nevis, Saint-Kitts, Anguilla, Tortola et les îles Vierges, la Nouvelle-Providence et les îles de Bahama, les îles de Saint-Georges et les Bermudes, ont une superficie de 13,000 milles carrés ou 7,720,000 acres,

Digitized by Google

et une population de 1,000,000 d'âmes.

En Afrique, les possessions anglaises sont : le cap de Bonne-Espérance; Maurice, Mahé, les îles Seychelles, Sainte-Hélène, l'Ascension, Sierra-Leone, Gambie, Accra, cap Coast; étendue, 250,000 milles carrés ou 160,000,000 d'acres; population, 350,000 habitants.

Dans l'Australasie, la Nouvelle-Galles du sud, l'île de Van-Diemen, la rivière du Cygne, le détroit du roi Georges, l'île de Norfolk; étendue, 500,600 milles carrés ou 320,000,000 d'acres.

En Asie, ces possessions sont : l'île de Ceylan; étendue, 24,644 milles carrés ou 11,771,000 acres; population, 400,000 habitants; la présidence du Bengale, celle de Madras, celle de Bombay, une partie du Deccan; étendue, 553,000 milles carrés ou 368,000,000 d'acres; population, 83,000,000 d'habitants.

En Europe, l'Angleterre possède Gibraltar, Malte, Gozo, Corfou, Céphalonie, Zante, Santa-Maura, Ithaque, Paxo, Cérigo et Héligoland; étendue, 1,500 milles carrés ou 1,000,000 d'acres; population, 400,000 habitants. Total de la superficie de toutes ces possessions : 2,303,000 milles carrés; de la population, 88,000,000 d'habitants.

Les langues parlées dans ces diverses possessions sont l'anglais, le français, le hollandais, l'espagnol, l'italien, le portugais, le grec, le maltais, le cingalais, l'hindou, le turc, etc. La forme de gouvernement varie en général selon les localités; quelques-unes ont une assemblée représentative nommée par des électeurs payant 10 £, d'autres ont un conseil législatif nommé par le secrétaire d'Etat; d'autres dépendent entièrement de l'autorité d'un gouverneur nommé par le roi. Les divers cultes de ces possessions sont la religion anglicane, le luthéranisme d'après le rit hollandais, le catholicisme romain, l'Église grecque, la religion hindoustane et le mahométisme, dans toutes leurs variétés.

Progrès du christianisme. — Les chiffres suivants indiquent quelle a été l'augmentation progressive des sectateurs de la religion du Christ depuis les premiers temps de l'Église jusqu'au dix-neuvième siècle :

SIÈCLES.		NOMBRE D'INDIVIDUS.
1er	—	500,000
2e	—	2,000,000
3e	—	5,000,000
4e	—	10,000,000
5e	—	15,000,000
6e	—	20,000,000
7e	—	25,000,000
8e	—	30,000,000
9e	—	40,000,000
10e	—	50,000,000
11e	—	70,000,000
12e	—	80,000,000
13e	—	75,000,000
14e	—	81,000,000
15e	—	100,000,000
16e	—	125,000,000
17e	—	185,000,000
18e	—	250,000,000
19e	—	260,000,000

COMMERCE.—NAVIGATION.

Des bateaux à vapeur sur la Tamise et des voyages de Gravesend. — Gravesend et ses campagnes charmantes ont toujours eu une grande part dans les affections des habitants de Londres. Mais avant l'introduction des bateaux à vapeur, les pèlerinages à Gravesend n'étaient pas sans inconvénient, il fallait arrêter son passage plusieurs jours d'avance, s'enquérir des marées, faire des provisions de bouche, puis, le jour du départ arrivé, si des torrents de pluie ne forçaient pas le voyageur à différer la partie de plaisir, on se levait à trois heures du matin pour ne pas manquer l'embarcation. Puis, on s'embarquait à quatre heures dans un bateau étroit, in-

Digitized by Google

commode, avec une trentaine de passagers étagés les uns sur les autres comme des harengs; bienheureux si le mauvais temps ne vous forçait à relâcher dans une de ces criques noires dont les bords de la Tamise sont dentelés et d'où s'exhalent les plus dégoûtantes odeurs. Enfin, après avoir fait usage de rames et de voiles, après avoir couru cent fois le risque de rester cloué sur la vase, vous arrivez le soir à Gravesend, brisé, rompu, mouillé jusqu'aux os.

Aujourd'hui, comme par le passé, Gravesend est le Spa de l'aristocratie au petit pied, le rendez-vous des marchands et des fashionables de la Cité. Un pique-nique perdrait la moitié de son prix s'il était fait ailleurs qu'à Gravesend.

Maintenant, quelle différence! voulez-vous aller à Gravesend? choisissez votre jour, déjeunez à l'aise, lisez vos lettres et vos journaux, rien ne vous presse; si vous demeurez dans le *West-End*, un des légers bateaux à vapeur qui font le service sur la Tamise, entre le pont de Westminster et celui de Londres, vous conduira, en quelques minutes, au lieu du départ. Ici, le spectacle est vraiment magique. Des milliers de personnes, assemblées sur le quai et le parapet du pont de Londres assistent au départ; de frêles barques se croisent, chargées de passagers et de leurs paquets; des orchestres préparent leurs instruments pour égayer les voyageurs; puis au milieu de ces fanfares et de ces voix qui s'entrechoquent, des navires à voiles, décrivant leurs bordées, passent, se croisent, entrent dans le port ou en sortent.

De tous côtés, les bateaux à vapeur allument leurs machines, et de leurs tuyaux s'échappe un long ruban de fumée. La plupart de ces bateaux sont d'une belle construction, avec des appartements commodes; les plus beaux sont *la Caledonia*, *le Neptune;* mais bientôt ces bateaux à vapeur seront surpassés par *la Victoria*, immense construction qui est maintenant sur les chantiers de Lime-House, et qui jaugera, dit-on, plus de 1,800 tonneaux. Les départs de ces bateaux ont lieu du pont de Londres pour Greenwich tous les quarts d'heure; les départs du pont de Westminster pour le même endroit ont également lieu tous les quarts d'heure. Chacun de ces bateaux porte 100 ou 150 passagers, et les dimanches chacun d'eux a sa charge entière.

Mais revenons à notre voyage de Gravesend. Après une traversée délicieuse, dans une chambre magnifiquement meublée, ou sur le pont du navire d'où l'on découvre le plus beau panorama du monde; on arrive à deux heures à Gravesend, frais et dispos, comme si l'on sortait d'un salon. Rien de plus beau que cette petite ville : des rues nouvelles, des maisons, des terrasses, des jardins s'y sont élevés comme par enchantement. Depuis le jour où les bateaux à vapeur ont commencé à naviguer sur la Tamise, des bains, des promenades et des tavernes magnifiques offrent aux visiteurs de nombreuses distractions. Mais au simple visiteur une heure ou deux suffisent pour faire connaissance avec toutes ces merveilles; alors il peut reprendre le bateau à vapeur, et si le vent et la marée sont favorables, il arrivera en deux heures dix minutes au lieu qu'il a quitté le matin. Maintenant qu'il tire sa bourse de sa poche, et il trouvera que pour ce voyage agréable, qui dans l'allée et le retour embrasse une étendue d'environ 70 milles, distance qu'il a parcourue en moins de sept heures, en y comprenant le séjour à Gravesend, il n'a dépensé que 9 schellings!

Des progrès de la navigation à la vapeur sur le Rhin. — La navigation par bateaux à vapeur sur le Rhin entre Cologne et Mayence a été établie en 1827 par une compagnie qui prend le titre de *Compagnie prussienne pour la navigation du Rhin par bateaux à vapeur*, et dont l'administration réside à Cologne. Cette navigation a été, depuis, étendue jusqu'à Strasbourg par la même compagnie.

Depuis le 21 août 1837 deux bateaux à vapeur partent chaque jour de Cologne. Le premier à sept heures du matin, le second à onze heures du matin. Le premier va jusqu'à Mayence, où il arrive le lende-

Digitized by Google

main, après avoir passé la nuit à Coblentz. Le second va jusqu'à Manheim et y arrive aussi le lendemain du départ, ayant continué son chemin pendant la nuit. De Manheim un bateau à vapeur part chaque jour à six heures du matin pour Cologne, où il arrive le même jour vers neuf heures du soir. De Mayence deux bateaux partent chaque jour pour Cologne, l'un à six heures du matin, l'autre à onze heures du matin. Le premier arrive à Cologne vers cinq heures du soir; le second, qui est le bateau de Manheim, vers les neuf heures du soir. Les bateaux qui partent de Cologne pour Manheim correspondent à cette station avec les bateaux à vapeur qui partent les lundi, mercredi et samedi de Manheim pour Strasbourg à cinq heures du matin, où ils arrivent le lendemain. De Strasbourg un bateau part chaque jour, excepté les dimanches et jeudis, à huit heures du matin pour Manheim, et y arrive le même jour au soir. Il correspond avec ceux qui partent chaque jour de Manheim pour Cologne.

La distance de Cologne à Strasbourg est de 93 lieues 3/4; elle est parcourue en 84 heures; celle de Cologne à Manheim est de 57 lieues 1/3 et est franchie en 29 heures. La compagnie dispose de neuf bateaux de la force de 680 chevaux, qui peuvent transporter chacun de 2 à 400 voyageurs et de 25 à 30 tonnes de marchandises.

Le tableau suivant donne le résultat exact du mouvement de la navigation à vapeur sur le Rhin, pendant les six dernières années.

ANNÉES.	VOYAGEURS.	MARCHANDISES. quintaux.	VALEUR. thalers.
1827.	13,606	55,834	80,358
1828.	33,252	80,625	133,896
1829.	42,942	135,472	177,109
1830.	—	—	—
1831.	60,165	160,544	197,784
1832.	65,420	69,085	184,850
1833.	—	—	—
1834.	114,003	137,163	311,601
1835.	113,447	181,075	357,935
1836.	146,961	151,504	393,057

D'après ce relevé, il paraît que les bateaux à vapeur transportent plus de voyageurs que toutes les messageries de la Prusse ensemble; il en résulte la preuve évidente que la faculté de voyager par les bateaux à vapeur et par les chemins de fer occasionne un déplacement beaucoup plus grand que celui qui a lieu par les voies ordinaires. L'on remarque aussi que le nombre des voyageurs a presque décuplé dans l'espace de dix ans, puisque de 13,606 en 1827, le nombre s'est élevé en 1836 à 146,961, tandis que la progression a atteint les marchandises dans une proportion moindre, quoique très-remarquable. La répartition des produits sur le nombre des voyageurs et la quantité de quintaux de marchandises transportées, donne une recette moyenne d'un thaler 1/3 (4 fr. 96 c.) pour les uns et pour les autres.

Importance du commerce des États-Unis avec la Chine. — Dans notre dernière livraison nous avons fait connaître quel avait été durant ces dernières années le mouvement général du commerce aux États-Unis; nous complétons ce document en donnant quelques détails sur celui qu'ils font avec la Chine. Le tableau suivant, relevé sur des documents officiels publiés par la Chambre générale du Commerce de Canton, indique le nombre des pièces de tissus divers, ainsi que la quantité de caisses de thé qui ont été exportées de Canton aux États-Unis, dans le cours de 1836 à 1837:

DÉNOMINATION DES TISSUS.	Nombre de pièces.
Châles de crêpe.	41,017
— brodés.	38,962
— damassés.	40,150
— de lévantine.	4,360
Écharpes en crêpe.	17,540
— damassées.	7,950
Foulards	41,629
— pongues.	36,310
— sarmet.	1,791
— lustrine.	100
— lévantine.	48
Crêpes.	1,282
Soieries senshaws.	11,814
— unies noires.	475
Sashets.	8,242
— blancs.	3,014
— communs.	3,166
— colorés.	1,719
— lévantinés.	2,322

Digitized by Google

Satins lévantinés	2,572
Satins	6,572
— colorés	1,250
— damassés	1,031
Camelots	1,254
Pongues blancs	40,154
— schehuen	22,267
Minchon	200
Lustrinés	1,476
— mélangés	409
Concan	225
Soies ouvrées	290
Taffetas colorés	591
Vêtements de soie	100
Soie à coudre	411
Soie écrue	115
Nankins bleu	44,958
— jaune	4,950

	THÉS EN PICULS.	THÉS EN CAISSES.
Bohea	1,266	2,183
Souchong	17,883	29,085
Powchong	2,322	4,634
Pecco	802	1,604
TOTAUX	22,273 p.	c. 38,236

Nous puisons à la même source les faits suivants :

Le gouvernement du Céleste Empire est sur le point de fermer l'entrée du Kerp-Snymoon aux navires étrangers et de reléguer ces navires sur la rade d'Hong-Kong. Hong-Kong offre un beau mouillage, mais cette rade, située à une grande distance de Canton et de Mucas, est en dehors de la route que suivent les navires qui veulent attérir. A Calcutta, le retard apporté dans la vente de l'opium a produit une vive sensation dans le monde mercantile. L'annonce de cette vente avait attiré un grand nombre de personnes à la Bourse; les salles étaient remplies de bonne heure d'une foule d'acheteurs, parmi lesquels dominaient les indigènes; mais à midi on attendait encore, lorsque l'on est venu annoncer la remise de la vente. Cette nouvelle a été reçue avec de vifs murmures par les naturels ainsi que par tous les marchands de l'endroit. A Hatras le prix des grains vient d'éprouver une forte baisse, pour des causes auxquelles Adams Smith et Ricardo n'auraient jamais songé. Les prêtres de Gakul, célèbres par leurs oracles, ont prophétisé que dans le cours de l'année qui vient de s'ouvrir il y aurait une grande mortalité parmi les habitants de l'Indostan, et que cette mortalité serait accompagnée d'une récolte magnifique. En conséquence de cette prophétie, le prix du blé a tout à coup fléchi de 15 pour cent.

Voyages.

Mœurs religieuses des Turcs; ensevelissement des morts. — Nous empruntons à la relation de voyage du capitaine Phillips, qui a séjourné plusieurs années à Constantinople, les details suivants sur les funérailles des Musulmans.

La mort d'un Turc produit toujours une vive sensation, surtout lorsque ce Turc est riche, et que le souvenir de sa bienveillance a laissé des traces parmi les hommes qui lui survivent. Dans cette circonstance, les honneurs funèbres qu'on rend à ses restes respirent je ne sais quoi de grave et de solennel qui fait naître parmi les assistants, et surtout parmi les étrangers, une émotion profonde; le corps est lavé avec soin, on le fait sécher, on jette du camphre sur les mains, sur les pieds, les genoux et le front du mort; puis le corps, religieusement enveloppé d'une étoffe blanche, sur laquelle sont inscrits plusieurs versets du Coran, est exposé dans une bière, et placé sur des tréteaux à la porte de la maison. Ces préparatifs terminés, et après que l'exposition a duré quelques heures, le prêtre musulman jette de l'eau sur le corps, que l'on transporte alors à sa dernière demeure. Là, après l'avoir placé doucement sur le côté, et avoir tourné sa figure vers la Mecque, l'officiant s'avance sur le bord de la tombe, et d'une voix solennelle il prononce les paroles suivantes :

Digitized by Google

« Je crois en un seul Dieu tout-puissant, et lui seul j'adore; je crois que Mahomet est le messager de Dieu sur la terre, et qu'il est le prophète des prophètes; je crois également qu'Ali est le véritable chef des fidèles, que cette terre est sienne, et qu'aussi les vrais croyants lui doivent obéissance; je crois encore que les vrais chefs des fidèles, que les bons et saints guides des fils d'Adam, par qui la bonne parole de Dieu s'est fait entendre sont : Hasan et Hosein, fils d'Ali; Jaufur, fils de Mahomet; Moosor, fils de Jaufur; Ali, fils de Moosor; Mahomet, fils d'Ali; Ali, fils de Mahomet; Hasan, fils d'Ali, et Mhiddie, fils d'Hasan : que Dieu les ait tous en sa sainte garde, et que sa grâce soit avec eux. *Amen.* »

Alors le prêtre s'adresse au mort comme si celui-ci pouvait l'entendre, et l'interpelle par son nom.

« Écoute, s'écrie-t-il, les deux messagers du Dieu tout-puissant, qui seul est vrai et au-dessus de tout, vont te visiter, et ils t'adresseront les questions suivantes :

— Quel est ton Dieu?

Et tu leur diras :

— Dieu le très-haut et le très-puissant est mon maître.

— Quel est ton prophète?

Et tu leur diras :

— Mahomet, créature de Dieu le créateur, et son messager sur la terre.

— Quelle est ta religion?

Et tu leur diras :

— Islamisme, la seule vraie religion.

— Quel est ton livre?

Et tu leur diras :

— Le Coran est mon livre.

— Où est ton temple?

Et tu leur diras :

— La sainte mosquée de la Mecque est mon temple.

— Quels sont tes guides?

Et tu leur diras :

— Emaüm Ali, fils d'Aboutalib; Emaüm Hasan et Hasein; Emaüm Ali, surnommé Zynoal Auberdini; Emaüm Mahomet, surnommé Baakur; Emaüm Jaufur, surnommé Somdik; Emaüm Moosa, surnommé Kharim; Emaüm Ali, surnommé Beezah; Emaüm Mahomet, surnommé Ul Jawaad; Emaüm Ali, surnommé Ul Hoodah; Emaüm Hasan, surnommé Ul Uskern, et Emaüm Mhiddie : voilà mes guides; tous ils sont nos intercesseurs; avec eux est mon amour, et avec leurs ennemis ma haine; cet engagement est éternel et sacré comme Dieu. »

Après cette prière, le religieux continue en s'adressant au mort :

« Sache bien, s'écrie-t-il, sache bien que le Dieu que nous adorons est grand et glorieux; que lui seul est le plus élevé et le plus puissant Dieu qui existe, et que rien n'est au-dessus de lui. Sache bien aussi que Mahomet est le plus grand de tous les prophètes et le plus aimé des messagers de Dieu; qu'Ali et ses successeurs sont les seuls et véritables guides des bons croyants, et que tout ce qui vient d'eux, ainsi que des prophètes, est vrai; que la mort est vraie; que la visite que vont te faire Mounkik et Nykée, les deux anges des ténèbres et les messagers de Dieu, est vraie; que le pont de Serraab est vrai; qu'il est bien vrai qu'à l'instant de ton passage les animaux que tu as offerts en sacrifice sur cette terre t'aideront dans la traversée; que les ulémas sont justes; que le ciel et la terre existent; que l'enfer ainsi que le jour du jugement sont vrais; aie la plus grande confiance dans toutes ces choses, car elles sont véritables.

« Maintenant, que Dieu ton maître, que le Dieu grand et glorieux qui viendra un jour relever tous les morts de leur tombeau soit plein de bonté et de miséricorde pour toi; qu'il accueille tes réponses et te conduise dans la voie du salut, qu'il t'accorde la faveur d'approcher de sa divinité et de ses prophètes, et que sa grâce soit avec toi pour toujours. *Amen.* »

Alors le prêtre s'éloigne d'une quarantaine de pas, et prenant un air grave, il s'adresse aux gens des ténèbres ;

« Approchez, Mounkik et Nykée, s'écrie-t-il, approchez, voici un vrai croyant; venez, il vous attend. »

Puis au bout de quelques instants il revient sur ses pas et s'arrête de nouveau sur le bord de la tombe :

Digitized by Google

« Dieu grand et glorieux, nous te prions humblement de rendre la terre légère à ton serviteur, et avec toi puisse-t-il trouver grâce et miséricorde. *Amen.* »

Alors il jette un peu de terre sur le corps, chacun imite son exemple, et pendant que la fosse s'emplit, le prêtre et les assistants récitent quelques versets du Coran.

INDUSTRIE.

Mouvement industriel et agricole de la Norwége. — La Norwége s'étend du 58° au 81° latitude nord, formant ainsi en longueur un espace d'un peu moins de 900 milles. Sa plus grande largeur est de 300 milles; partout ailleurs elle est fort étroite. Aussi, malgré son immense longueur, sa superficie n'est-elle que de 61,000 milles carrés. La population de la Norwége, qui était en 1825 de 967,959 habitants, s'est élevée, d'après le recensement de 1835, à 1,098,291 habitants qui se répartissent ainsi : Population des campagnes, 973,152; population des villes, 130,332. Ces 130,332 habitants demeurent dans 38 villes, dont 9 comptent 3,000 et deux 20,000 habitants. Ces chiffres représentent 18 habitants par mille carré; c'est le huitième de la densité relative de l'État de New-York.

Les causes de cette énorme disproportion ont leur source dans la situation géographique et le caractère géologique de la Norwége. Ce pays est naturellement froid. Des montagnes de quartz et de mica, n'offrant partout qu'une culture ingrate; au centre un vaste plateau de 2,000 à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; des gorges profondes, des vallées étroites, d'innombrables bras de mer, ou *fiords*, dans lesquels les torrents des montagnes viennent verser leurs eaux, le sillonnent dans toutes les directions. Les saisons sont tour à tour ou brûlantes ou glacées, il n'y a pas de saison intermédiaire; l'hiver dure six mois, et l'été se prolonge jusqu'à l'hiver.

Cependant, grâce aux priviléges dont jouit l'industrie agricole en Norwége, le sort du cultivateur est en général plus heureux que celui de la plupart de ses confrères en Europe. Le plus pauvre cultivateur possède une maison divisée en plusieurs appartements. Derrière est le hangar, le dépôt des ustensiles aratoires; plus loin, les greniers où sont les récoltes, l'étable destinée aux vaches, et le parc aux moutons. Rien n'y manque : le choix des lieux, la disposition la plus convenable de chaque objet, tout est étudié avec le plus grand soin. Robinson Crusoé, dans son île, ne déployait pas plus d'intelligence que l'ingénieux habitant de la Norwége pour augmenter son bien-être. Mais là ne se bornent point les avantages dont jouit le cultivateur de ce pays. Le paysan de la Norwége a toujours été libre : jamais il n'y a eu en Norwége des *adstricti glebæ*, comme dans les autres États au moyen âge; on n'y trouve aucun des vieux débris de la féodalité : églises, châteaux, maisons, tout semble appartenir à la génération actuelle, et cette heureuse indépendance s'est propagée jusqu'à nous. La propriété foncière n'est point en outre soumise à des impôts onéreux comme dans les autres pays agricoles; chacun est maître de son champ, chacun travaille pour soi et recueille le fruit de son labeur; les partisans du droit d'aînesse, ceux qui prétendent qu'il est avantageux au bien-être de tous de donner les propriétés foncières au fils aîné, au détriment des autres enfants, trouveraient dans l'état actuel de l'agriculture norwégienne un éclatant démenti à leur système. La terre y est morcelée par la mort des cohéritiers et par le mariage des femmes, qui apportent en dot à leur mari la terre qu'elles ont reçue en héritage. A la mort de l'occupant, la propriété se répartit par portions égales entre chaque héritier; chacun d'eux a les mêmes droits; et pourtant nulle personne ne peut mieux labourer un champ.

La récolte du grain commence, en Nor-

Digitized by Google

wége, au mois de juillet; le blé y est léger et mûrit trop vite; les épis n'en sont pas bien fournis. Les montagnes, couronnées de genévriers et de sapins, n'offrant point une nourriture suffisante au bétail, la culture du foin forme, avec celle du blé, la principale branche de l'agriculture norwégienne. La culture du foin demande les plus grands soins, en raison des irrigations fréquentes que réclame le sol dont la croûte peu épaisse est asséchée par l'action d'un soleil brûlant. Ces irrigations sont faites à l'aide d'une rigole principale formée avec un tronc d'arbre; elle reçoit l'eau d'un torrent qui la conduit à travers les champs et les bois par mille autres rigoles plus petites, et qui parcourent de grandes distances. Alors, à l'aide d'un instrument semblable à celui dont se servent les blanchisseurs d'étoffe, le cultivateur puise dans des rigoles pour arroser ses prés, et leur donne la quantité d'eau qui leur est nécessaire. Le fermier norwégien brasse et distille librement la pomme de terre pour en obtenir l'espèce d'eau-de-vie qu'il boit journellement. Malgré cette facilité, il n'est personne dans le Nord qui soit moins porté à en faire un usage immodéré. Dans les foires, on ne voit qu'un petit nombre d'hommes ivres, même parmi les soldats. Pourquoi donc les autres gouvernements, à l'exemple de la Norwége, n'aboliraient-ils pas les droits qui pèsent sur la fabrication des liquides?

Les principes qui régissent le commerce extérieur de la Norwége ne sont point aussi sages. Au moyen âge, les marchands anséatiques avaient le monopole du commerce de la Norwége; ces priviléges, transmis d'âge en âge, se sont perpétués jusqu'à nos jours. Aujourd'hui le commerce d'importation et d'exportation est entre les mains d'un petit nombre de marchands de Christiania, Bergen, Drontheim, Christiansand et Tromtoë. Ces marchands ont leurs factoreries sur les côtes et dans les îles de Loffodeud; moyennant un droit, ils achètent du gouvernement le privilége de commercer à l'exclusion de tous autres, dans un rayon dont l'étendue est fixée dans le contrat, et transmettent ce privilége en héritage à leurs enfants. Il en résulte que le commerce se réduit à une petite quantité de sucre, d'épices, de café, de tabac et d'eau-de-vie pour les pêcheurs, et à quelques étoffes : en voilà tout autant qu'il en faut pour absorber les capitaux des marchands privilégiés.

Cependant la Norwége possède des avantages naturels qui, par la suppression des abus que nous avons signalés, ne peuvent manquer de donner une certaine importance au commerce extérieur du pays. Sur l'Atlantique, de bons havres accessibles aux vaisseaux pendant tout le cours de l'année; en été, une navigation intérieure d'une grande étendue, grâce à ses nombreux fiords qui pénètrent fort avant dans les terres; en hiver, un immense chemin de glace, tel que l'art ne saurait l'imiter, qui s'étend du Drontheim-fiord sur l'Atlantique jusqu'au golfe de Bothnie, et lie, par conséquent, la Norwége à la Suède et à la Russie, lui permettent en tout temps d'exporter ses produits. La majeure partie des exportations consiste en bois de construction que l'on préfère aux bois du Canada; la France et la Hollande en sont les principaux consommateurs. Le poisson salé forme aussi une des branches principales du commerce d'exportation. Les plus grandes pêcheries se font dans les parages des îles de Loodften au mois de février : les pêcheurs s'assemblent sur les bancs de l'Ouest-Fiord, qui s'étendent 5 et 10 milles en dehors du fiord, et dont la profondeur varie de 60 à 80 brasses. Le poisson s'y trouve en si grande abondance que le plomb de la sonde ne peut souvent arriver jusqu'au bas fond. Cette pêche occupe, année moyenne, 3,000 bateaux et 16,000 hommes; le produit est de 16 à 20,000,000 poissons, et de 25,000 barils d'huile. A la pêche d'hiver succède la pêche du hareng, qui commence en avril. Les règlements sur les mailles des filets, auxquels sont sujets les pêcheurs écossais, n'entravent point les pêcheries norwégiennes; là chacun est libre de prendre le gros et le petit poisson; il en résulte pour lui une abondante récolte qui lui permet de vendre à bas prix; ce qui le rend mat-

Digitized by Google

tre absolu de tous les marchés de la Baltique.

La Norwége n'a qu'un très-petit nombre de mines, et ses manufactures se réduisent à quelques métiers destinés à la fabrication des étoffes grossières à l'usage des habitants de la campagne. Mais avec une population si maigre et si disséminée, les manufactures n'ajouteraient rien à la richesse nationale ni au bien-être du peuple ; on fait donc bien de ne les point encourager. La Norwége tire de l'étranger un grand nombre de produits. Le café, le thé, le sucre, les vins français et les épices sont reçus par elle en échange des bois de construction et du poisson, et payent à l'entrée un faible droit de 2 pour cent *ad valorem*. La bourgeoisie est aussi tributaire de la France et de l'Angleterre pour les étoffes en soie, laine et coton qui lui servent d'habillement ; car les fabriques du pays ne donnent que des étoffes grossières qui ne sont portées que par les ouvriers et les agriculteurs.

ÉCONOMIE RURALE.

De la taille des chênes, des ormeaux et autres arbres propres aux constructions. — Par son utilité générale autant que par le soin et la prudence qu'elle exige, la taille des arbres est l'une de plus intéressantes opérations de l'économie rurale. Une taille bien faite et sagement combinée avec la saison, la nature du sol et la constitution d'un arbre, donne à l'arbre du volume, du poids, une qualité supérieure et une valeur plus considérable ; et tel arbre qui serait resté rabougri, et qui ne gagnait pas dix pouces de hauteur par année, grandit tout à coup dans l'intervalle de quelques mois, de trois et quatre pieds après avoir été taillé ; enfin, dans un espace donné, l'on trouve constamment un plus grand nombre d'arbres propres à la construction dans ceux qui ont été taillés que dans ceux qui ne l'ont pas été.

Cela posé, cherchons quel est le meilleur système à suivre, et comment on peut arriver à un résultat avantageux avec peu ou point de chances de perte. La première condition, c'est de prendre l'arbre de bonne heure. L'ormeau, le chêne ou tout arbre de l'espèce de ceux dont nous parlons doit être taillé à deux ou trois ans, car ainsi on profite de la croissance rapide que lui donne sa constitution pleine de vigueur. Toutes les branches latérales doivent être enlevées et coupées à la moitié de leur longueur ; une seule reste : la branche la plus vigoureuse, c'est sur elle que se concentre toute la séve ; mais notez que cette branche doit elle-même être sacrifiée à une petite, si en quelques-unes de ses parties elle se trouve défectueuse. Dans tout état de cause, la serpette ou le couteau à l'aide duquel on fait l'opération doit être bien affilé, afin que partout où la branche aura été séparée la partie coupée ne présente aucune surface raboteuse.

L'arbre ainsi taillé devient robuste, bientôt sa tige prend du développement et présente une certaine grosseur. Ce système de taille doit continuer de deux ans en deux ans jusqu'à ce que l'arbre ait dix ans ; alors il faut établir entre la circonférence de la tige et la hauteur, au moyen des branches, un rapport pour que la grosseur augmente aux dépens de la hauteur. Un arbre de dix ans doit avoir en grosseur 1 pouce de circonférence sur chaque 15 pouces de hauteur ; deux ans plus tard, ce rapport augmente de nouveau ; la tige doit alors avoir 1 pouce de circonférence sur chaque 12 pouces de hauteur. Enfin, quand l'arbre entre dans sa maturité, la circonférence doit être à la tige comme 1 : 9. C'est donc à conserver ces proportions que doit tendre la taille. Pour cet objet, lorsque les arbres ont de 10 à 14 pieds de hauteur, on écourte avec soin les branches les plus vieilles, ainsi que celles qui sont le plus rapprochées du sommet, de manière que toutes les branches réunies présentent l'aspect d'un cône ouvert et régulier.

Digitized by Google

Ce cône doit être à la hauteur latérale de l'arbre comme 1 : 2, du moins pour le chêne et l'ormeau; mais à mesure que l'arbre prend des années, ce cône doit diminuer insensiblement jusqu'à ce que le sujet ayant atteint sa trentième année, époque où il a acquis assez de vigueur pour se passer de la taille, le cône ne forme plus que le tiers ou le quart de toute la longueur de l'arbre.

Mais n'oublions pas que les proportions ne sont pas les mêmes pour tous les arbres; le tilleul, le saule, le peuplier, dont la partie supérieure est naturellement conique, exigent un cône plus allongé que le chêne, le marronnier et l'ormeau; le cèdre du Liban, le sapin peuvent être taillés jusqu'au sommet et perdre leurs plus fortes branches sans qu'il en résulte pour eux aucun mal, tandis qu'il faut être très-modéré dans la taille du hêtre et du laryx. Il est même une circonstance où, pour quelques-uns de ces arbres, la taille devient inutile; c'est lorsque, plantés dans une forêt épaisse, ils ont été éclaircis à propos. Ce moyen supplée à la taille d'une manière très-efficace, et produit des bois de construction de toute espèce dont la qualité ne laisse rien à désirer. Voyez les pins d'Écosse; ces pins sont en général plantés très-serrés; et comme leurs branches, ainsi pressées par le contact, ne peuvent pas prendre une grande extension, il en résulte le même effet que si on les taillait; enfin l'époque à laquelle les arbres sont taillés doit être aussi observée avec le plus grand soin. Pour le laryx, la taille se fait avec succès lorsque les feuilles de cet arbre commencent à se développer; celle du sapin a lieu en février; celle du sycomore, de l'érable, du peuplier, du tilleul et de l'if dans les premiers mois de l'automne; cependant plusieurs agronomes préfèrent tailler cet arbre dans le mois d'avril, de mai ou de juin, parce que dans cette saison la cicatrisation des coupures est vivement accélérée par la circulation des fluides.

Veut-on savoir maintenant le profit qui peut résulter de la vente d'un arbre qui a été taillé à propos? Le document suivant, relevé d'une vente considérable de bois qui fut faite il y a quelques jours sur la place de Liverpool, nous indiquera ce profit :

Prix de l'if, taillé pied cube.	.	2 s.	6 d. à	2 s.	8 d.
Prix de l'ormeau taillé, p. c.	.	2	8	»	»
de l'if non taillé, d°	.	1	9	2	»
de l'ormeau, d°	.	2	»	»	»
hêtre bonne qualité, d°	.	1	»	»	»
d° qualité infér., d°	.	1	»	»	»
chêne qual. supér., d°	.	1	»	»	»
d° d° infér. d°	.	2	»	»	»

La différence était de 25 à 50 pour cent en faveur des arbres taillés; mais cette différence s'est élevée à 60 pour cent dans une vente d'ormeaux qui s'est effectuée quelques jours plus tard. Cette vente se composait de deux lots de 25 pièces d'ormeaux chaque, et ces arbres étaient tous du même âge. L'estimation que les constructeurs de navires, les charpentiers et les marchands de bois donnent aux arbres vient encore à l'appui des faits que nous avançons. Lorsque les arbres ont été taillés, et que cette taille a été bien faite, ils obtiennent le maximum du prix de vente. Les arbres qui croissent dans le milieu des forêts, se trouvant dans la même condition que les arbres taillés, sont également bien vendus. Ceux qui viennent à la lisière des forêts, étant généralement noueux et contrefaits, perdent 50 pour cent; il en est de même pour les arbres isolés, qui n'ont pas été taillés, on les vend 50 pour cent au-dessous du prix de ceux qui ont été taillés; enfin, les arbres qui se trouvent dans des forêts bien abritées, et dont la qualité est bonne quoiqu'ils n'aient pas été taillés, ne perdent que 10 pour cent.

De l'importance de la culture des fleurs à Londres et à Paris. — Depuis que les horticulteurs sont parvenus à acclimater en Europe une multitude de plantes exotiques, le goût des fleurs commence à se répandre; on ne s'engoue pas pour une seule espèce de fleur comme en Hollande, on tient au contraire à en posséder le plus grand nombre possible. Dans les jours de fête, l'homme riche aime à décorer son hôtel des fleurs les plus rares depuis la

porte jusqu'au salon : les cours, le vestibule, le péristyle, le vestiaire, chaque pièce doit offrir un bosquet de verdure. Les plantes doivent présenter la plus grande variété : ce sont des arbres, des arbustes, des arbrisseaux de différents feuillages, des fleurs communes ou des plus rares ; aussi l'horticulture est-elle devenue une branche d'industrie très-importante. On évalue aujourd'hui la vente des fleurs sur les divers marchés de Londres à 400,000 £ (10,000,000 fr.) par an ; à Paris, un bouquet composé de violettes, de thlaspi, de jacinthes blanches et de boutons de roses du Bengale, entouré ou mélangé de feuilles d'if, de pin de Weymouth ou de quelques feuilles de laurier-thym, coûte 3 et 4 francs ; les plus chers sont de 6, 9 et 12 francs; ils se composent de feuilles d'oranger, de myrte, avec des fleurs de jacinthe, de violette, des cyclamens, des bruyères, des boutons de rose du Bengale, et de noisette, de fleurs d'oranger, de Daphnés bleus et roses, d'un ou deux camélias (1). Un horticulteur de cette ville a évalué de la manière suivante la location des caisses et vases de fleurs, arbustes, arbrisseaux, qui ont successivement servi à orner les cours, les vestibules de plusieurs brillantes soirées données à Paris depuis le 23 janvier 1836 jusqu'au 30 du même mois.

Location des caisses et vases de fleurs, arbustes, arbrisseaux, etc., pour différents bals dans lesquels ces mêmes caisses ont successivement figuré.

Jours de janvier.	Grands bals parés de cour, des ministres ou ambassad.	Grands bals particuliers.	Totaux par jour.
23.	1,500 fr.	500 fr.	2,000 fr.
24.	600	300	900
25.	1,800	100	1,900
26.	500	200	700
27.	600	200	800
28.	800	100	900
29.	1,500	300	1,800
30.	600	400	1,000
TOTAUX.	7,900	2,100	10,000 fr.

A ces chiffres il convient d'ajouter :

Pour corbeilles, jardinières et plates-bandes fournies pour les soirées,	6,000 fr.
Pour la vente des fleurs de camélia détachées (250 douzaines de 10 à 24 fr. la douzaine),	3,000
Pour les bouquets de tête en fleurs de coiffure, en camélias choisis, avec fleurs, boutons et feuilles,	1,000
Pour 200 vases de beaux camélias fleuris portés au prix moyen de 10 fr.,	2,000
Pour les bouquets de bals, depuis 2 et 3 fr. jusqu'à 10, 12, 15 et 20 fr., portés au terme moyen de 5 fr. seulement,	20,000
	32,000
A ajouter pour la seule location des caisses et vases de fleurs, arbustes et arbrisseaux transportés d'un bal à un autre,	10,000
Total pour les bals et soirées de huit jours,	42,000 fr.

(1) Le commerce des fleurs est d'une très-grande importance à Paris. Une vingtaine d'établissements cependant sont seuls en possession de fournir au luxe des fleurs ; aussi, peut-on le dire, tous prospèrent sans exception. Tel petit jardinier-fleuriste qui s'était établi il y a quinze ans avec 50 francs, possède aujourd'hui une fortune, et tel horticulteur qui a pu mettre 50 ou 100,000 francs dans un établissement, est millionnaire ! On en compte quatre ou cinq qui possèdent plus d'un million, et cependant la consommation des fleurs est à Paris bien loin de ce qu'elle pourrait être. L'hiver on n'en trouve point ou difficilement ; et notamment au centre de la capitale, où abondent tant de riches boutiques de tous genres, il n'existe pas un seul établissement important consacré à ce commerce si productif. C'est ce que viennent enfin de comprendre les horticulteurs distingués qui, depuis deux ans, consacrent leurs soins à créer la plus vaste fabrique de fleurs qui existe en Europe. D'immenses serres, construites boulevard Mont-Parnasse, 37, viennent d'être terminées, et 400,000 plantes, arbustes, vignons, boutures, etc., de tous âges et de toutes natures y sont réunis et s'y produisent aux regards des amateurs qui sont admis à les visiter, même sans avoir l'intention d'acheter.

Digitized by Google

REVUE BRITANNIQUE.

Portraits historiques.

LE COMTE DE SHAFTESBURY (1).

II.

Ashley joue les républicains. — Son influence sur la femme de Monk. — Il force Monk à donner la couronne à Charles II. — Restauration. — Position de Shaftesbury. — Attitude des deux chambres. — L'opposition naît dans la chambre haute. — Clarendon et Shaftesbury. — La cour tend au pouvoir absolu. — Shaftesbury la sert ostensiblement et la perd secrètement. — Politique de Louis XIV. — Prévision du ministre De Lyonne. — La France achète Charles II. — Shaftesbury, chef de la révolte secrète, reste ministre. — Sa double puissance. — Instrument de la cour pour garder le ministère, et meneur de l'opposition pour la détruire.

Cromwell était mort; les républicains espéraient que la forme du gouvernement démocratique se passerait d'un *Protecteur*. Les royalistes attendaient : tout était trouble, agitation, confusion. Les partis ne savaient comment se débrouiller au milieu de la débâcle de la république. Le timide Monk ne promettait rien, ne s'attachait à rien, ne donnait de gages à personne. L'étendue de son ambition sourde était égale à celle de ses ménagements. Shaftesbury savait qu'en laissant aller les choses, elles tendraient inévitablement à la restauration; aussi encourageait-il l'apathie de Monk, pendant que ce dernier, réunissant chez lui, tantôt les républicains, tantôt les royalistes, se donnait à chaque groupe pour le chef spécial de ce groupe, et mettait, pour ainsi dire, un enjeu sur chacune des chances variées de cette loterie.

On avait eu soin d'éliminer du parle-

(1) Note de l'éd. La continuation de cet article, relatif à l'un des hommes d'État qui ont le plus vivement influé sur l'Europe moderne, semble emprunter aux événements dont la France a été le théâtre depuis 1815, une actualité neuve et puissante. On y retrouvera toutes les secrètes menées d'une restauration ; tout le flux et le reflux des partis ; toutes les physionomies politiques qui surgissent dans les époques troublées et orageuses. Du milieu de cette confusion se détache la grande et souple figure de Shaf-

Digitized by Google

ment tous ceux qui penchaient en secret vers le retour à la royauté. Peu importait à Monk la nuance du parti qui devait triompher, pourvu que Monk triomphât avec

---

tesbury; véritable Machiavel, non dans les paroles ou dans les écrits, mais dans la pratique; préparateur de tous les événements qu'il semble suivre; destructeur des partis qu'il semble protéger; se vouant au succès, faisant tout pour lui, et l'obtenant toujours. L'histoire secrète de ses relations avec Monk, la femme de Monk, Cromwell, Southampton, Clarendon, Locke, Charles II, Oates, le duc d'York, manque aux récits de Rapin-Thoyras, de Hume et de Burnet. Elle est ici pour la première fois. Il y a donc toute une révélation historique dans ce nouveau travail sur la vie de Shaftesbury. On y remarquera comment s'est grossi, sous la restauration de Charles II, l'océan populaire qui devait détruire le trône des Stuarts : on s'étonnera d'y découvrir à nu la vaste ambition de Louis XIV, versant sur l'Angleterre les trésors de la France, pour corrompre, en la domptant, son ennemie naturelle. La terreur que lui inspirait la prépondérance du commerce anglais et hollandais; son habileté à diviser deux puissances unies d'intérêts et redoutables par leur union; la suite et la cohérence de sa politique, tracée tout entière dans une lettre du ministre De Lyonne; ses démarches actives et pécuniaires, auprès des hommes qui pouvaient influer sur les mouvements des nations; tout cela se montre et se dessine avec clarté dans la nouvelle vie de Shaftesbury. Indiquons spécialement à la curiosité une lettre fort remarquable de ce même De Lyonne, auquel M. Mignet, dans une récente publication, et M. de Talleyrand dans son *Éloge du comte Reinhart*, prononcé à l'Académie des Sciences morales et politiques, ont rendu justice comme à l'un des plus clairvoyants diplomates de l'Europe moderne. C'est précisément cette grande habileté diplomatique, la réserve, la prudence de De Lyonne, qui, en lui assurant la supériorité dans sa carrière, devaient le condamner longtemps à une sorte d'obscurité historique. Il y est demeuré plongé : « Il faut en effet qu'un tel homme (comme le disait si bien M. de Talleyrand, dans le discours que nous avons cité) soit doué d'une sorte d'instinct qui, l'avertissant promptement, l'empêche, avant toute discussion, de jamais se compromettre. Il lui faut la faculté de se montrer ouvert en restant impénétrable; d'être réservé avec les formes de l'abandon; d'être habile jusque dans le choix de ses distractions; il faut que sa conversation soit simple, variée, inattendue, toujours naturelle et parfois naïve; en un mot, il ne doit pas cesser un moment, dans les vingt-quatre heures, d'être diplomate. » Or, ce diplomate parfait est un homme qui se voile, qui se dissimule, qui disparaît derrière les choses. — La figure de Shaftesbury est bien plus ouverte et plus franche. C'est l'homme d'intrigue et de parti dans le gouvernement constitutionnel. Après l'avoir admiré, on étudiera l'ambitieuse activité de Louis XIV, et l'on comparera les faits consignés dans notre travail avec la curieuse révélation qui a surgi récemment du sein de la même Académie des Sciences morales et politiques.

On sait en effet maintenant que Leibnitz fut chargé par le prince allemand de conseiller à Louis XIV l'envahissement de la Hollande, et d'exciter son ambition à se porter sur l'Égypte, à s'en emparer, et à ruiner ainsi, par une voie détournée, le commerce hollandais. En 1667, Leibnitz, alors âgé de vingt et un ans, était, à Nuremberg, secrétaire obscur d'une société non moins obscure d'alchimistes; mais son grand esprit méditait déjà un plan de réforme du droit commun et du droit romain. Il fut rencontré dans cette ville par le baron de Boinebourg, ancien ministre de l'électeur Jean Philippe, archevêque de Mayence, qui était de son temps le directeur des affaires de l'Allemagne. Leibnitz fut présenté par le baron à l'électeur, qui l'attacha à son service. Jean Philippe avait obtenu en 1647 l'archevêché de Mayence par l'entremise de Mazarin, et depuis cette époque il était resté attaché aux intérêts de la France; il avait contribué à la paix de Westphalie, et plus tard il contribua encore à la formation de l'*alliance du Rhin*, entre la France et les princes de l'empire germanique. Mais lorsque Louis XIV menaça de porter la guerre en Hollande, l'électeur, prévoyant que cette guerre pourrait tourner plus tard au détriment de l'indépendance des princes allemands, chercha à l'éloigner; et pour laisser un libre cours aux inimitiés de Louis XIV contre les Hollandais, il lui proposa d'aller ruiner leur commerce dans l'Inde en s'emparant de l'Égypte. C'est à cette occasion que fut rédigé le mémoire de Leibnitz. Le baron de Boinebourg, négociateur fort habile et très-connu à la cour de France, devait se rendre à Paris pour suivre cette affaire; mais il en fut empêché, et Leibnitz, alors âgé de vingt-cinq ans, et conseiller de la cour de révision de la chancellerie de l'archevêque, quoique protestant, y vint à sa place. La première trace du projet de conquête de l'Égypte, dit M. Guhrauer, se rencontre dans une lettre de l'abbé de Gravel, résident de France à Mayence, lettre adressée au baron de Boinebourg, et datée du 19 septembre 1671, dans laquelle l'abbé de Gravel demande à Boinebourg de lui envoyer des livres sur l'histoire et la géographie moderne de l'Égypte. Cette lettre fut immédiatement renvoyée à Leibnitz avec une note de Boinebourg, et M. Guhrauer l'a retrouvée dans ses papiers.

Sur ces entrefaites, le résident de France à Trèves arriva à Mayence, chargé d'une mission secrète, pour annoncer à l'électeur que Louis XIV était fermement résolu à châtier les Hollandais, et pour lui demander quel parti il voulait prendre dans cette affaire. Cette communication inopinée dérouta singulièrement les projets de l'électeur; car son but, étant d'éloigner une guerre européenne, devenait bien difficile à atteindre, du moment que la guerre contre la Hollande était fermement résolue. Dès lors, la présentation du grand mémoire de Leibnitz, dit M. Guhrauer, devenait inutile, et le baron de Boinebourg ne devait pas beaucoup se soucier de venir à Paris suivre une négociation qui ne promettait au-

Digitized by Google

lui. Quant à Cooper (1), son désir était de fixer cette incertitude et de déterminer le succès vers lequel Monk devait inévitablement se tourner. Les républicains allaient lancer contre lui un mandat d'arrêt, lorsqu'il les prévint. Averti par un ami (le colonel Markham) que le mandat allait être signé, il se rendit chez la femme de Monk, femme d'intrigue et d'esprit, dont il avait su captiver la confiance; il lui représenta le triomphe des républicains comme un danger grave, non-seulement pour lui, mais pour Monk. Elle l'écoute, le croit, circonvient son mari, dirige vers le même but les efforts de ses amis et de ses parents, et finit par le décider à faire rentrer au sein du parlement les membres éliminés. De cette mesure, secondaire en apparence, dépendait le sort des affaires. Il fut convenu que l'on garderait le silence; que le parti républicain ne connaîtrait rien de ce qui se tramait; et que les membres éliminés feraient leur rentrée à petit bruit. Convoqués dans une salle particulière de Whitehall, ils se rendent en foule à l'appel. On s'étonne. Leurs adversaires, ceux qui les ont bannis, ne peuvent se rendre compte de leur présence inattendue. Hazlerigg, le principal fauteur du républicanisme, va droit à Cooper et lui demande ce que signifie cette bizarre nouveauté.

« C'est vous qui payerez les frais de cette audace; le sang coulera, monsieur.

— Le vôtre si vous voulez! Quant à votre mandat contre moi, n'espérez pas qu'il s'exécute : la prison que vous me prépariez ne s'ouvrira pas. »

A ces mots, Monk entra dans la salle, essaya de pacifier les esprits, prononça quelques excuses insignifiantes, et laissa les membres récemment réinstallés procéder à leur œuvre de restauration, renouveler et étendre les pouvoirs concédés au général Monk, et nommer un conseil d'État de trente et une personnes dirigé par lui-même et par Cooper. Chaque jour qui s'écoulait rendait plus rapide la pente générale vers la monarchie. Bientôt le serment à la république fut déclaré nul; l'impossibilité d'un gouvernement démocratique devint un lieu commun populaire. Ceux qui craignaient le plus le retour de Charles, proposèrent à Monk la couronne sous le nom de protectorat. L'ambitieux fut un moment séduit : le trône brillait à ses yeux; et lui qui avait caressé avec tant de soin et de peines les probabilités du pouvoir, il se voyait à deux pas du but splendide qu'il avait toujours désiré sans oser l'espérer.

Le drame se compliquait ainsi. Un jour que les conjurés républicains essayaient de persuader à Monk qu'il était de leur intérêt commun d'accepter le protectorat, la femme de ce dernier, cachée derrière une tapisserie, prêtait l'oreille à leur conversation, et s'épouvantait de la perspective ouverte devant le cauteleux et ambitieux Monk. A peine instruite de ce nouveau mouvement politique, elle dépêche un

---

un bon résultat. Mais Leibnitz, mieux pénétré de son sujet, ayant plus de confiance dans une idée devenue la sienne par la méditation, attiré d'ailleurs à Paris par le désir de voir le monde et de s'instruire, remplaça Boinebourg dans cette mission. Tel est l'enchaînement des faits résultant du Mémoire de M. Guhrauer; cette découverte a produit une impression très-vive. C'est un fait parallèle analogue, et non moins nouveau, que la secrète négociation de Shaftesbury avec ces mêmes princes protestants d'Allemagne, qu'il exhortait à soutenir la cause de l'Église anglicane. On découvrira aisément le secret de la chute définitive des Stuarts dans la profonde ignorance de Charles II, auquel tous ces mouvements du catholicisme et du protestantisme demeuraient étrangers, et qui s'estimait heureux pourvu qu'il touchât la pension de Louis XIV et qu'il allât au spectacle avec ses maîtresses. Nous donnerons dans un prochain numéro la fin de cette vie importante, mêlée à toutes les scènes de l'époque, et qui n'avait pas encore livré à l'histoire le mot de son énigme. Il a fallu, pour cela, que les Mémoires de Shaftesbury, rédigés par Martyn sur les papiers de la famille, sortissent des cartons où ils étaient restés ensevelis pendant un siècle. Nous devons dire toutefois que ces Mémoires manquent de cohésion; qu'ils sont souvent empreints d'un esprit de partialité révoltant, et que l'appréciation des caractères y est souvent fausse. La Rédaction de la *Revue britannique* s'est attachée à faire disparaître ces défauts. (Voyez le premier article, dans la livraison de juillet 1837.)

(1) Ashley Cooper, comte de Shaftesbury.

Digitized by Google

affidé vers Cooper, son confident et son intime, et le met au courant de ces étranges nouveautés. — «Vous avez bien fait, répond Cooper. La découverte est importante : votre mari n'a ni la force ni la vivacité nécessaires pour échapper au danger de l'entreprise qu'on lui impose; la ruine de vous et des vôtres en serait la conséquence immédiate et nécessaire. »

— « Aussitôt, dit le philosophe Locke, qui tenait du héros lui-même tous les détails de cette intrigue, Cooper fait convoquer le conseil d'État. Dès que les membres sont réunis, il renvoie les secrétaires et greffiers, déclare à ses confrères qu'il a les plus importantes communications à leur faire, ferme à double tour les portes de la salle, pose les clefs sur la table, et accuse Monk d'aspirer au pouvoir. Les paroles dont se servait Cooper, vagues pour le reste de l'assemblée, claires seulement pour Monk, laissaient entrevoir qu'il était un traître, et lui prouvaient que ses desseins lui étaient connus. Il essaye de répondre, se trouble, proteste de sa fidélité, et achève, par cette protestation même, de persuader à tous ceux qui l'écoutent la réalité des griefs qu'on lui impute. — « C'est très-bien, reprend Cooper; mais, si vous êtes sincère, prouvez-le : retirez leur commandement à tous ceux des officiers de l'armée qui peuvent nous inspirer des soupçons. Faites cela à l'instant même et sans hésiter! » — La situation devenait périlleuse : Monk, pressé et circonvenu de toutes parts, consentit; et bientôt toutes les forces de terre et de mer se trouvèrent sous la main de Cooper.

Par ses ordres, le commandement de la Tour de Londres est donné aux créatures de la cour. Monk se trouve absolument sans pouvoir. Dans l'isolement qui l'effraye, il regarde autour de lui, prend conseil de sa crainte, juge les républicains perdus, aperçoit la tiédeur du peuple pour les doctrines et le souvenir de Cromwell, change insensiblement de position, et se résout à tout faire pour le roi, qui va reprendre le trône sans lui. Le peuple, qui voit si mal l'histoire, et l'histoire, qui est si souvent peuple, ont cru bonnement que Monk avait fabriqué la restauration de ses mains. Erreur complète. Il savait attendre, et n'estimait rien que sa sûreté. Acteur principal, mais plutôt apparent que réel, de cette grande affaire, il se montrait, pour ainsi dire, au sommet de tout, et l'on a pensé qu'il dirigeait tout. Son unique soin était le soin de ses intérêts. Chose digne de risée, que la manière dont s'écrivent les annales humaines; presque toujours d'après des apparences fausses, des illusions vulgaires, des niaiseries accréditées. De tous les noms de ceux qui concoururent à la restauration de Charles II, le plus nul, peut-être, et le plus égoïste du moins, fut celui de Monk; âme craintive, esprit soupçonneux, sans vues politiques et ne cherchant qu'à se conserver. Eh bien! ce fut lui qui passa pour le grand moteur de la scène dont il était le dernier comparse.

Cooper, au contraire, dont la main active et habile dirigeait tous ces ressorts, Cooper restait caché derrière la toile. C'est là que l'histoire, si elle veut être vraie, doit aller chercher le restaurateur de la monarchie anglaise. Lui seul avait tout fait. Seul il avait placé Monk dans cette position embarrassante qui le forçait à trahir ses premiers engagements et à devenir royaliste. Seul il avait pénétré les replis de ce Monk, ce caractère timide, faisant des choses hardies par timidité. Charles II, exilé à Breda, et occupé de ses plaisirs, qui furent toujours le grand travail de sa vie, se tenait au courant de tous ces événements, en suivait les variations plutôt secrètes qu'ostensibles, et attendait le moment de se montrer. Averti par Cooper, il charge lord Grenville d'un message pour le parlement qui allait s'assembler. Là (comme il arrive toujours dans ces occasions), le roi promettait le pardon le plus large et le plus général, en se réservant le droit des exceptions les plus nombreuses. On flattait le parlement; le roi protestait de son attachement pour le gouvernement constitutionnel. On rejetait pacifiquement les crimes des orages populaires sur un petit nombre d'hommes égarés qui n'appartenaient pas, disait-on, à la masse du peuple. Mais ces crimes, on avait soin de

Digitized by Google

les flétrir si vivement, on les peignait de couleurs si odieuses, que l'on justifiait ainsi d'avance toutes les persécutions possibles contre ceux qui les avaient commis. Au sein du parlement, tout était prêt; la réponse se trouvait faite d'avance : la rentrée des membres éliminés avait décidé de tout, et il n'était pas difficile de prévoir la grave comédie qui allait se jouer. Le parlement avait pris son parti; il ne voulut voir dans la lettre du roi que le respect témoigné pour le peuple, et l'espèce de soumission affichée pour le régime parlementaire. Cela donnait au retour des membres républicains vers la monarchie une apparence de dignité, et l'humiliation générale se déguisait sous un air de noblesse et de grandeur.

La démocratie s'éclipse. Le gouvernement du *Covenant* tombe et disparaît. Ce parlement, dans lequel siégent tant d'hommes qui ont juré haine à la monarchie, déclare que le seul gouvernement possible est celui du roi, de la chambre des pairs et des Communes. Une députation est envoyée à Breda, pour supplier le roi d'accepter la couronne sous laquelle la tête de son père est tombée. Cooper fait partie de la députation, mais confondu avec les autres membres. Les personnages qui l'entourent, les acteurs de Londres et les acteurs de Hollande, jouets de sa politique, n'ont fait que remplir les rôles assignés par l'auteur du drame. La révolution du royaume avait germé dans la tête d'un seul homme, longtemps avant d'être dans la possibilité des chances futures. Charles II, qui avait vu son parti ruiné, les royalistes découragés, les Communes maîtresses de la Grande-Bretagne, et le peuple entièrement soumis aux formules républicaines des dernières années, n'avait rien espéré de pareil. Cette crise soudaine et inattendue l'étonna comme un prodige : c'est ce dont convient Locke, ami de Shaftesbury et contemporain de tous ces événements. Ainsi Charles Ier avait vu la révolution venir, sans se douter qu'il y allait de sa tête; et Charles II voyait la monarchie renaître, sans avoir un instant prévu sa résurrection. Shaftesbury opère cette résurrection.

Voilà le grand acte qui décide de toute la destinée de cet homme politique, qui le porte au premier rang, qui place sous sa main tous les ressorts que l'ambition peut faire jouer, qui le rend dangereux, par conséquent suspect à ses maîtres, effrayés d'une connaissance intime des choses et des hommes; qui l'expose plus tard à leur haine et à leur colère, et qui le désigne d'avance comme l'un des adversaires les plus terribles de ceux qu'il a replacés sur le trône et qui détesteront bientôt son pouvoir. D'abord on le comble de faveurs; membre du conseil privé, gouverneur de l'île de Wight, colonel d'un régiment de cavalerie, puis chancelier de l'échiquier et sous-trésorier, enfin lord lieutenant du comté de Dorset, il est nommé baron Ashley de Winburn Saint-Giles. A Breda, le roi le distingue parmi les autres députés et avoue que c'est à lui surtout qu'il doit le rétablissement de sa fortune. La même déclaration se trouve répétée dans les lettres patentes qui confèrent à Cooper le titre de baron.

Il aurait voulu que des conditions fussent imposées à la nouvelle royauté. Mais le flot des ambitions, trouvant la voie ouverte et facile, se précipita vers le trône, et rendit inutiles les efforts de cet homme d'État clairvoyant.

Ashley Cooper avait bien prévu que des injures semblables à celles que le roi avait reçues, ne s'effaceraient pas de sitôt. Il avait deviné la marche que devait suivre la politique royale : pardon ostensible, cachant le désir d'une implacable vengeance; attaques lentes et constantes contre ces libertés dont le triomphe avait été la mort de Charles Ier; enfin lutte ouverte contre l'indépendance nationale, espoir de reconquérir l'ancienne puissance des rois absolus. Cooper savait d'avance tout ce qui allait se passer. Aussi avait-il essayé de porter Monk à stipuler des conditions assez dures, et obligatoires pour le monarque. Une restauration se fait comme une révolution : l'élan donné, tout se précipite. Le roi commence par la douceur, la générosité, la clémence; il n'épargne

Digitized by Google

pas les serments; il multiplie les protestations; il exige, dit-il, de tous ses sujets, la tolérance et l'oubli; puis tout à coup, six mois après son retour, il dissout le parlement, n'en convoque pas d'autre, et laisse ses sujets libres de méditer sur l'incertitude des promesses royales et les suites nécessaires des révolutions. Bientôt, malgré tant de promesses, on poursuit les républicains avec un acharnement barbare. Ne pas partager l'ardeur de vengeance qui s'est emparée de la cour, serait renoncer à toute influence dans l'État. Aussi Cooper, cet homme politique inexorable, mais souple pour son intérêt, se mêle-t-il à la meute des persécuteurs. S'il isolait son ambition, il se priverait de ses moyens; il n'a pas ce courage; on l'a déjà vu, son ambition est sa vie. Lui, noble de race, mais révolutionnaire depuis l'origine des troubles; lui, qui s'est assis à la table et qui a serré la main de tous les héros de la république, il va prendre place au milieu de leurs juges. Moins barbare et moins vil toutefois que l'ancien républicain Denzil Holles, il ne joue pas de rôle d'accusateur public de ses anciens amis. Il donne les gages qu'il faut donner à la royauté restaurée; c'est bien assez. On le voit, dans le procès de Hacket, interroger ce républicain et le faire conduire à la mort; favorisant ainsi, par son nom et son exemple, le mouvement réactionnaire qu'il condamne et qui doit l'atteindre un jour.

Tout s'avance dans la nouvelle voie qui conduit à la monarchie absolue. Les Communes ont peur de sembler rebelles; le peuple, fatigué, a peur de provoquer de nouveaux troubles; le roi a peur aussi de ne pas donner assez de poids à son trône. Le parlement se montre ardent à faire toutes les concessions, et le monarque à les exiger. C'était une de ces époques de maladie morale qui s'emparent souvent des nations, et qui font commettre aux assemblées populaires des lâchetés dont un citoyen rougirait. Au milieu de ce paroxysme insensé, où une loi déclara punissable de mort quiconque soutiendrait que le roi était papiste; la liberté religieuse, les droits de la conscience, ceux du peuple, n'en furent pas moins attaqués dans leurs fondements par plusieurs bills dont les dispositions sont une souillure pour les annales parlementaires de la Grande-Bretagne. Avides de conquérir la faveur royale, désirant se laver du reproche d'indépendance et de révolte si souvent fait à la Chambre basse, les Communes ne se contentaient pas de décréter des lois qui tuent la liberté publique; elles en bâclaient plusieurs à la fois; elles s'étonnaient que la chambre des pairs n'imitât point leur précipitation; elles lui envoyaient message sur message, afin de hâter la démarche un peu lente de ce vieux corps aristocratique, au sein duquel l'esprit de liberté vivait toujours, et qui devait plus tard se couronner, en couronnant Guillaume III, le héros de 1688.

Ce fut surtout contre le bill qui plaçait les corporations des bourgs, et par conséquent toute l'Angleterre sous la main royale, que la chambre haute s'éleva fortement. Cette position particulière de l'aristocratie mérite d'être observée. La restauration ne l'humiliait pas. Elle n'était forcée à aucune palinodie; elle avait toujours été hostile à la république, et, comme elle n'avait rien à se faire pardonner, elle se montrait fière et hautaine. Prévoyant dans l'avenir la destruction possible de ses privilèges personnels, si l'on mettait une fois la hache dans l'édifice des vieilles franchises anglaises, elle se défendait en les défendant. Le coup partait donc précisément du point que les royalistes avaient dû le moins soupçonner. Le chef de cette opposition était Cooper. Dès qu'il avait vu la monarchie absolue poindre dans le conseil, il s'était promis de n'en pas laisser le développement libre. Son habileté ne s'était pas rattachée aux Communes, à la fois décréditées par leur révolte antérieure et par leur palinodie actuelle; mais les fils de sa nouvelle intrigue trouvaient un point d'appui dans la chambre haute, dont la physionomie était mécontente et l'attitude déjà hostile.

En effet, un noyau d'opposition ne tarde pas à se former autour de Cooper. Il grossit, il devient solide à mesure que les évé-

Digitized by Google

nements avancent et que la cour poursuit ses desseins.

Prorogé, puis rappelé, le parlement conserve la même position : les Communes restent serviles, les pairs lèvent la tête. On veut forcer les membres des corporations à jurer qu'ils regardent comme illégale et digne de mort toute prise d'armes non commandée par le roi. On essaye de rétablir une chambre étoilée; on essaye de faire entrer dans tous les statuts le principe de l'obéissance passive. Le peuple se tait et se soumet; la noblesse murmure; le gouvernement marche à son but. Un nouveau sujet de mécontentement vient encore aggraver la désaffection de l'aristocratie. Dunkerque, possédé par les Anglais, est revendu à la France. L'orgueil et l'intérêt national se trouvent à la fois blessés; une clameur universelle effraye le ministère et la cour. Pour la première fois, depuis la restauration, le sentiment public ose se manifester; et l'indolent Charles II, frappé de cette unanime réclamation, écrit lâchement à Louis XIV, lui demandant sa protection en cas de troubles, et surtout le priant de lui adresser *une lettre* honnête, civile, reconnaissante, dans laquelle on pût voir tout le cas que sa majesté le roi de France fait des procédés généreux du roi d'Angleterre. En vain les marchands de Londres adressèrent-ils au roi une députation chargée de lui représenter que Dunkerque, enlevé au commerce anglais, porterait à ce dernier un coup mortel ; en vain Ashley Cooper déploya-t-il son éloquence et la force de sa logique pour faire comprendre le danger, l'imprudence et la folie d'une telle transaction : elle fut conclue, en dépit des réclamations de tous les partis, et l'on peut dire qu'à dater de cette époque, la révolution de 1688 devint inévitable.

Le rôle de Cooper grandit à mesure que la popularité et le crédit de la cour continuent à s'affaiblir. Les Communes, toujours serviles depuis qu'elles ont calculé l'inutilité de la révolte, vont au-devant des désirs du roi. Tout souvenir de liberté se perd et s'ensevelit dans l'adulation la plus lâche. L'acte d'Uniformité, contraignant toutes les consciences à passer sous le même niveau, met le dernier sceau à la prostration universelle. Dans les débats auxquels ces diverses lois donnèrent lieu, Ashley Cooper joua constamment le même rôle, devinant et suivant avec exactitude et habileté le cours de l'opinion populaire, favorisant toujours les dissidents et les protestants, jamais les catholiques; attestant son dévouement pour le roi et la monarchie, mais prévoyant que tout le secret du pouvoir et de la popularité serait bientôt dans une opposition systématique et courageuse. En effet, le fond du génie national, l'amour de la liberté, devait triompher du servilisme transitoire qui caractérisait une époque de réaction.

La nouvelle opposition aristocratique avait pour chef et pour type Ashley Cooper. Il représentait cette portion de la noblesse qui ne prétendait pas laisser le trône usurper tout le pouvoir. Un autre homme se trouvait, en face de lui, chargé de défendre les intérêts de la monarchie et d'en étendre le domaine : c'était Clarendon, écrivain distingué, homme à la fois grave et courtisan, philosophe et ambitieux, respecté par le peuple et tourné en ridicule par la cour, nécessaire au roi, qui n'avait aucun goût pour lui, désagréable aux courtisans, dont il contrariait les habitudes légères et débauchées. En mariant sa fille au duc d'York, il s'était associé à tout le mouvement catholique et avait donné au parti absolu un gage qu'il ne pouvait retirer. Les théories politiques de Clarendon ne devaient avoir aucun accomplissement dans l'avenir, et ses thèses de morale générale se trouvaient souvent inexécutables dans la vie réelle. Cooper, au contraire, voyait l'avenir et les faits. La scission totale de ces deux hommes commença au moment où le roi, dans sa disette, s'avisa de vendre Dunkerque. Clarendon, fidèle à sa mauvaise politique, fut le grand promoteur de cette mauvaise mesure que Cooper repoussa avec énergie. Dès lors, leur hostilité fut complète ; ils se trouvèrent à la tête de deux partis dont les efforts, tantôt se développèrent ouvertement, tantôt se cachèrent dans l'ombre, et dont la lutte

Digitized by Google

devait remplir trente années. Clarendon admettait la nécessité des persécutions; Ashley la repoussait; Clarendon s'appuyait sur le duc d'York, patron des catholiques; Ashley favorisait les protestants.

Ashley avait pour ami principal et pour appui lord Southampton, son parent, un des hommes les plus distingués de l'époque par la probité, l'élévation de l'âme et la force de l'esprit. Nommé chancelier de l'échiquier, Ashley essaya de mettre de l'ordre dans les finances; il corrigea une foule d'abus qui s'étaient introduits dans cette gestion, tenta de détruire les monopoles, favorisa le développement des manufactures et accrut l'extension rapide de l'industrie. Il pressentait l'influence qu'elle ne manquerait pas d'avoir sur les destinées de l'Angleterre : il savait que protéger l'industrie c'était entrer dans les dernières profondeurs de l'esprit national; que de toutes les flatteries adressées au génie anglais, la plus séduisante comme la plus généreuse serait celle qui ferait fructifier ce champ si vaste du commerce britannique. On ne tarda pas à reconnaître cette disposition de Shaftesbury; le groupe de ses partisans devint plus nombreux et plus puissant; on s'accoutuma à le regarder comme le chef et le guide de tous les intérêts patriotiques : excellente position dans une époque où la cour faisait faute sur faute et ne cessait point de s'aliéner les cœurs des citoyens.

Le principe protestant régnait dans la masse. Il s'alliait d'une manière intime au principe de liberté. Le principe catholique, secrètement défendu par la cour, ouvertement professé par le duc d'York, épouvantait ceux qui voyaient en lui le plus redoutable ami du pouvoir absolu. C'était se cramponner à l'arche sainte et devenir l'athlète des libertés publiques que de s'avouer le promoteur du principe protestant. Shaftesbury n'y manqua pas. Telle fut toutefois son adresse, qu'il sut ne point compromettre sa position de cour, et que personne ne put lui reprocher une alliance réelle avec les ennemis de la restauration.

La guerre de Hollande, entreprise en haine de ces républicains, donne la mesure des sentiments de la cour. On voit combien elle tient à ses haines, combien peu elle consulte l'intérêt réel des citoyens, quel besoin profond de vengeance avaient laissé en elle les événements passés, et combien servilement elle se trouve soumise aux volontés de la France qui la solde.

N'osant attaquer le protestantisme, c'est aux dissidents que la cour porte les premiers coups. Ils forment l'avant-garde et comme la cohorte avancée de l'armée protestante; on a soin de les en détacher pour leur faire supporter toute la violence des persécutions; on espère qu'ils ne seront défendus ni par les catholiques, ni par les protestants; ils sont détestés des premiers comme les plus dangereux parmi les partisans de Luther, et repoussés des autres comme de faux frères qui, tout en partant du même principe, ne veulent pas se rattacher à l'Église anglicane. On pousse la persécution jusqu'à exiler de la capitale tous les ministres qui ne se conforment pas à la foi anglicane : ridicule et basse persécution contre laquelle Ashley s'élève de tout son pouvoir; ce qui lui vaut un surcroît de popularité. On prétend forcer tous les ecclésiastiques à jurer que jamais, sous aucun prétexte, ils n'essayeront d'introduire le moindre changement dans la forme de l'État. Ashley prouve la folie de cette clause, démontre la nullité des serments forcés, représente les conséquences désastreuses qui pourront en résulter, et ne peut réussir à faire rejeter le bill. Bientôt après, les Communes veulent étendre encore cette tyrannie imposée à la conscience, et proposent un autre bill, d'après lequel tous les citoyens indistinctement devraient prêter le même serment. Dans son attaque contre ce second bill, Shaftesbury fut plus heureux : la chambre haute le rejeta, mais à une majorité de trois voix seulement.

Ashley faisait mouvoir toute l'opposition de la chambre haute : Ashley, qu'une chute grave avait rendu débile et presque impotent. Un abcès s'était formé à la suite de cette chute, et on n'avait pu le guérir. Locke, le philosophe, donna à son illustre ami le conseil de pratiquer un siphon au

Digitized by Google

moyen duquel les humeurs s'écoulèrent : ce siphon d'argent joue un grand rôle dans les pamphlets, les libelles et les méchants vers de l'époque. Une infirmité qui n'avait rien de déshonorant s'y trouve sans cesse rappelée. Mille railleries tombent sur Ashley, comme s'il eût été coupable d'un crime, et comme si cet accident fortuit n'avait pas, par ses suites malheureuses, quelque chose de déplorable et non de sujet à l'ironie : tant les haines politiques renferment de bassesse et de misère!

Dans toute cette affaire, Charles II, toujours trompé et toujours croyant qu'il trompait, se jouait à plus fort que lui. L'homme politique habile et supérieur était Louis XIV, qui, connaissant les besoins et les folies du roi d'Angleterre, employait cet instrument pour préparer la conquête de la Hollande. Il exploitait, non sans habileté, la haine de la cour contre les républicains hollandais; fomentait la guerre, divisait l'intérêt protestant, armait l'un contre l'autre deux alliés naturels, et se réservait la haute main du catholicisme vainqueur. Il suivait ainsi le conseil qui lui avait été donné par De Lyonne, ancien élève du cardinal Richelieu, et politique consommé dont on ne lira pas sans intérêt la lettre suivante, écrite en 1666.

« Sire,

« Les circonstances sont telles aujourd'hui, que la prudence de Votre Majesté estimera sans doute convenable de donner un peu de répit à votre guerre avec l'Espagne, pour vous occuper d'une autre matière. Votre Majesté ne pouvait pas désirer d'occasion plus favorable que la nouvelle guerre qui vient d'éclater entre les Provinces-Unies et la Grande-Bretagne. La divine Providence semble offrir cette occasion à Votre Majesté, non-seulement pour vous constituer arbitre des différends survenus entre ces deux nations, mais pour agrandir votre puissance, mais pour consolider celle de la France, mais pour vous mettre à la tête de tous les catholiques, et faire de vous l'instrument des desseins de Dieu. Vous pouvez, grâce à cette occasion, ruiner à bien peu de frais les deux seuls pays qui vous soient redoutables, ou les réduire à une condition telle qu'il leur devienne impossible de compter parmi vos adversaires. Que la guerre continue. Les Anglais ne pourront s'empêcher d'implorer l'alliance et l'amitié de Votre Majesté. Quant aux Provinces-Unies, elles dépendent de vous dès aujourd'hui : sans votre secours elles ne sont rien; continuez donc à favoriser l'énervement de l'un et de l'autre peuple, qui, bientôt, réduits à l'impuissance, ne pourront contrarier vos justes desseins. Mais que Votre Majesté n'aille rien entreprendre avec trop d'empressement et mal à propos; assurez-vous d'abord que les deux nations sont suffisamment affaiblies; sans quoi la scène changerait en un moment, et les mêmes puissances qui sont aujourd'hui à couteau tiré, s'uniraient par le motif et la maxime de l'intérêt personnel, pour défendre le rempart commun. Ce serait un trait d'admirable prudence de les laisser se ruiner mutuellement; de rester spectateur de leur lutte; de souffler le feu adroitement; de faire assez de bruit et de se donner assez de mouvement pour paraître s'intéresser beaucoup à vos alliés les Hollandais. De temps en temps envoyez-leur quelques secours peu considérables, qui les encouragent et les aident à se perdre. Que tout le poids de la guerre tombe sur eux, et quand Votre Majesté les verra réduits au point de ne vous être plus redoutables, tombez sur eux. Vous n'avez absolument à craindre qu'une chose, Sire : c'est la ligue de l'Angleterre, de la Hollande et de la maison d'Autriche. Les Hollandais, ainsi que la plupart des peuples du Nord, n'en seraient pas éloignés. L'expérience des temps anciens, Sire, et la connaissance du présent, me forcent à vous déclarer en toute humilité, que cette union est ce qui peut arriver de plus fatal à la couronne de France.

« De Lyonne. »

Digitized by Google

Ressorts mystérieux de la politique, que l'histoire ne dévoile et ne livre au jour qu'après une longue suite d'années; vil mélange d'intérêt sordide et d'ambitions véhémentes, toujours cachés sous l'apparence de l'utilité générale et du désintéressement le plus pur. Lorsque après avoir lu les panégyristes qui se prétendent historiens, et les satiriques auteurs de romans contre les rois, on découvre au fond des archives diplomatiques une de ces pièces irrécusables qui ne laissent point de doute, dont l'authenticité est prouvée, dont le but est évident, et où se trouvent révélés les véritables mobiles des traités de paix et des batailles; tant de petitesse effraye; ce cadavre de l'histoire fait peur. On se repent de s'être laissé séduire aux déclamations des rhéteurs et tromper par les lieux communs de l'historien; chaque personnage et chaque événement retrouvent leur place réelle, et l'on s'habitue à ne plus rien croire de ce que les annales humaines renferment.

Shaftesbury avait deviné tous les desseins du roi de France. Chef du parti national encore faible, il encourageait ses efforts timides; guide d'autant plus précieux pour ce parti, que nul ne pouvait contester les gages donnés par lui à la cause royale. Le rejeter dans la disgrâce eût été une ridicule inconséquence; sa popularité s'accroissait sans détruire son crédit à la cour. Ashley condamna la guerre de Hollande, soutint la cité de Londres dans toutes les prétentions qu'elle souleva, se constitua le défenseur de chaque liberté publique et privée, s'opposa vivement à ce que la guerre fût déclarée aux Hambourgeois, guerre qui devait entraver le commerce britannique; enfin, par cette conduite grave, simple, habile, droite en apparence, Shaftesbury devint en peu de temps le seigneur le plus influent et l'homme le plus populaire du royaume. Non-seulement l'Angleterre, mais le protestantisme tout entier, l'avouaient et l'adoptaient. On le regardait comme l'homme nécessaire de ce parti; se faire croire nécessaire, c'est le devenir. « Lord Ashley, « dit le premier journaliste de l'époque, « Leclerc, dans sa *Bibliothèque choisie*, « était en apparence très-modéré; mais il « se montrait intraitable sur le point de la « religion romaine, pour laquelle il avait « une aversion invincible; il n'était pas « mieux disposé à l'égard du pouvoir ar- « bitraire et tyrannique; c'est une chose « connue de tous ceux qui ont eu com- « merce avec lui ou qui en ont ouï parler « à ceux qui l'ont connu. » Voilà, en effet, l'opinion générale que l'on se faisait de Shaftesbury, assez indifférent au fond en matière religieuse.

L'intérêt des puissances maritimes était alors un intérêt de liberté; par un hasard qui pourra surprendre ceux qui n'étudient pas l'histoire dans ses ressorts secrets, les puissances maritimes et protectrices de l'indépendance étaient aussi celles qui avaient embrassé le protestantisme: tant les principes de la liberté religieuse et de la liberté civile sont étroitement unis; tant il est vrai de dire que rien, dans la grande chaîne historique, ne se trouve isolé.

Le duc d'York, ses courtisans et ceux qui favorisaient en Angleterre les intérêts catholiques se trouvaient donc en hostilité flagrante avec l'intérêt national. Ce dernier, se sentant blessé, essayait une sourde révolte à laquelle le roi, pour protéger ses plaisirs et échapper aux ennuis du gouvernement, n'opposait que des promesses équivoques, des mystifications et des délais. La conduite de Charles II, qui après tout n'était pas sans adresse pour un homme indolent et voluptueux, le plaçait entre les deux partis; trompant l'un et l'autre par une apparente sympathie, et laissant les années s'écouler sans aucune décision, sans autre parti pris que de se conserver. Au groupe catholique, très-fort dans le sein de la cour, et que le roi ne voyait pas de mauvais œil, s'opposait le groupe protestant, qui, commandé par lord Ashley et lord Southampton, se composait des lords Roberts, Manchester, Northumberland, Leicester, Sandwich et Anglesey; ils repoussaient les lois pénales contre la liberté de conscience, luttaient contre les intrigues de la France et se portaient défenseurs de l'intérêt protestant. Nous avons déjà vu

Digitized by Google

Ashley former ce parti et préparer le sillon dans lequel germa l'esprit national, vainement contrarié, mais toujours actif jusqu'à la révolution de 1688. Ashley surtout voulait que l'on fît la paix avec la Hollande, puissance à la fois maritime, protestante et libre; les Provinces-Unies, qui connaissaient la part prise par lui à la rédaction du traité de paix, chargèrent leurs ambassadeurs de lui rendre visite et de le remercier expressément.

Ainsi s'était élevé, à travers les variations politiques du temps le plus troublé, un simple gentilhomme de province, sans autre appui que son talent, et devenu le premier homme du royaume; infidèle d'abord à sa caste, puis à la république, enfin au parti absolu, sans que rien ait pu altérer la considération générale dont il jouissait; suspect à tous, redouté de tous, recherché par tous. Pendant qu'il grandissait, son ennemi politique se précipitait vers la ruine. Clarendon, représentant du torysme, avait offensé tout le monde; son avidité et sa hauteur blessaient le roi lui-même. Promoteur de tous les actes tyranniques, on se souvenait qu'il avait pris sous son égide le bill célèbre d'après lequel appeler le roi papiste était un crime capital. Sa moralité au milieu d'une cour livrée à la débauche, les austères leçons qu'il osait donner, complétèrent sa disgrâce. A peine les sceaux de l'État lui furent-ils enlevés, la chambre des Communes l'accusa de haute trahison. Ne croyez pas que Shaftesbury va triompher du malheur de son adversaire; il s'abaisserait en poursuivant avec acharnement un homme déconsidéré et perdu; son ambition est trop haute pour ne pas le sauver d'un tel danger: il demande au contraire que Clarendon ne soit pas poursuivi, se place au-dessus de l'homme dont il a l'air de mépriser la défaite, le laisse irriter les deux chambres par une défense altière et déplacée, et finit par le voir, banni, se réfugier en France, où il terminera ses jours.

Le crédit de la France tombe avec celui de Clarendon. Louis XIV s'effraya de cette velléité inattendue d'indépendance, qui pourrait détruire tous les plans dont la lettre du ministre De Lyonne a donné le détail. Il se hâte d'envoyer Ruvigny à la cour de Londres pour s'assurer des intentions royales et sonder les véritables secrets de Charles II; il craint cette alliance protestante que Guillaume III doit accomplir un peu plus tard. Charles II est moins redoutable, il n'a pas le courage de résister au duc d'York et aux influences dont on l'entoure; le triomphe de Shaftesbury et des doctrines populaires est passager. Ce court intervalle, que l'on peut appeler l'âge d'or de Charles II, donne naissance à plusieurs lois favorables aux protestants, et par conséquent aimées du peuple. Alors éclôt la triple alliance, si dangereuse pour Louis XIV, et dont sir William Temple fut le promoteur. La Suède, la Hollande et l'Angleterre s'unissent en faveur du protestantisme contre le catholicisme de Louis XIV: terrible menace, dont le ministre De Lyonne avait prévu toute la portée, et dont il était réservé à Guillaume III de faire tomber le poids sur son ennemi. D'autres règlements d'administration, quelques mesures en faveur des dissidents, le ton populaire des discours du roi au parlement, signalent l'influence de lord Shaftesbury. Pendant que le garde des sceaux, sir Orlando Bridgeman, assume la responsabilité de ces actes en face de la cour et des papistes, Shaftesbury, qui seul les a conçus et tramés, recueille la faveur générale qui s'y trouve attachée. Dans le cas d'un revirement, sir Orlando seul eût succombé: si les choses eussent demeuré dans le même état, tout le crédit en restait à Shaftesbury seul.

Cependant Louis XIV n'était pas oisif; la pénurie de Charles II lui était révélée par ses agents secrets; il savait que ce roi sans courage, ne voulant pas demander de l'or à son parlement, mais voulant de l'or pour ses plaisirs, viendrait tôt ou tard à discrétion. Il avait même la prudence de rester sourd aux premières ouvertures qui lui étaient faites, contraignant ainsi Charles II à s'humilier davantage et à demander moins. Non-seulement on avait épuisé le trésor pour satisfaire aux exigences toujours croissantes des maîtresses du mo-

Digitized by Google

narque et aux dissipations de ses favoris; mais il avait fallu fomenter secrètement les intrigues catholiques, payer des espions, solder des prêtres et des écrivains; la majeure partie des revenus de l'Irlande avait été ainsi détournée de son but réel. Tous les jours, la disette augmentait. Plus les finances s'obéraient, plus le duc d'York revenait en faveur; il poussait à l'alliance avec Louis XIV, et cette alliance devait remédier aux plaies financières de Charles II.

Le roi n'osait pas encore se déclarer l'ennemi d'Ashley, conseiller habile et environné d'un parti si puissant. Souvent amusé par la conversation ingénieuse et brillante de son ministre, il paraissait, avec la perfidie ordinaire des hommes faibles, le combler d'amitiés et de faveurs, au moment même où il écrivait à Colbert: *C'est le plus faible et le plus lâche de tous les hommes*. L'argent du monarque français, versé à flots sur toutes les classes de citoyens, et spécialement sur les membres influents de la chambre des Communes, constituait au sein même de l'Angleterre un parti français, dont lord Ashley avait soin de se détacher autant qu'il lui était possible.

On trouve dans sa vie, comme dans celle de tous les hommes politiques, mille petits charlatanismes destinés à frapper l'attention du peuple: anecdoctes évidemment arrangées pour consolider une position et stimuler la sympathie de tous. César et le cardinal de Retz ont souvent employé ce moyen sûr, que Shaftesbury n'a pas dédaigné. En voici un exemple. Cosme de Médicis, duc de Toscane, visitait l'Angleterre. Les seigneurs du parti français s'empressaient d'imiter, pour l'accueillir, les fêtes brillantes de Louis XIV. Ashley, s'emparant de cette occasion pour signaler son patriotisme, donna au contraire une fête tout anglaise au noble étranger, qui ne manqua pas d'en faire la remarque. — « Que d'autres, lui dit-il, se plaisent à vous « traiter à la française; je ne puis me ré« soudre à changer mes habitudes natio« nales; toute ma fête est anglaise. — « C'est le plus grand honneur que vous « puissiez me faire, » répondit le prince. Réponse qu'il ne manqua pas de faire reproduire dans les pamphlets, dans les papiers publics et dans les conversations de ses nombreux amis. Le trésor s'épuise; les intrigues de la France redoublent d'intensité; le parti d'York fait triompher le papisme. Comment agira lord Ashley? Il voit que le torrent de la faveur de la cour se précipite nécessairement vers le catholicisme et l'autorité absolue. Il reconnaît dans la masse du peuple une grande haine sans doute, mais l'incapacité actuelle de satisfaire cette haine. Tout en prévoyant la victoire définitive du principe protestant et libéral, il s'aperçoit que cette victoire sera nécessairement précédée d'une lutte; et cette lutte, d'une attaque violente contre la liberté. Le parti que prend lord Ashley est celui de l'astuce, non de la droiture. Il cède au roi, suit, mais de loin, le char du parti qui a le plus de force actuelle; paraissant en servir le succès et s'y inféoder d'une manière sérieuse; mais, en réalité, se prêtant aux chances de l'avenir pour en accepter le bénéfice quel qu'il pût être.

L'infâme transaction qui mettait Charles II à la solde et à la remorque de Louis XIV, avait pour principal auteur le duc d'York, auquel le duc d'Arlington s'était attaché. Après lui venaient Buckingham et Lauderdale. Enfin Ashley, beaucoup moins ardent que les autres et paraissant se plier à la nécessité, terminait cette liste. Il paraît même que la pluie d'or et de faveurs versée par Louis XIV et Colbert sur tous ceux qui favorisèrent son alliance avec Charles II, ne fut point fructueuse pour lord Ashley. On ne voit pas son nom figurer dans la liste des présents magnifiques offerts par le ministre au nom du monarque corrupteur. Pendant que, de l'aveu de Charles II lui-même, d'Arlington recevait une pension de dix mille livres sterling; pendant que Buckingham signait son traité particulier, moyennant deux cent mille livres sterling; Shaftesbury, quoique fort embarrassé dans ses affaires, se tenait à l'écart, et ne souffrait pas que son nom fût flétri dans cette honteuse négociation. Il y

Digitized by Google

a quelque chose de romanesque à la fois et de révoltant dans la plupart des circonstances que l'histoire a rattachées à cette grande intrigue. Buckingham avait pour maîtresse la comtesse de Shrewsbury. Le comte découvrit l'intrigue et força l'amant de sa femme à lui répondre sur le terrain. La lâcheté naturelle de Buckingham s'arma d'un courage momentané; il alla se battre, accompagné de la comtesse qui, habillée en page, fut témoin du combat et vit son mari tomber sous l'épée de son amant. La signature du traité d'alliance entre Louis XIV et Charles II valut à cette femme une pension de dix mille livres que lui assura le roi de France.

La nouvelle administration coupable de cette bassesse portait un bizarre sobriquet; elle se nommait *la Cabale :* nom que l'histoire a conservé pour le flétrir et qui se composait des cinq initiales de Clifford, Arlington, Buckingham, Ashley et Lauderdale. Le chef de cette Cabale était le duc d'York; lui seul dirigeait le conseil: Ashley n'y était entré que dans l'espoir de ruiner Arlington, intime ami et conseiller secret du duc d'York. On se défiait de la sincérité d'Ashley, auquel on ne dévoilait qu'une partie des secrets de l'État. Ashley, formant une opposition sourde, laissait le duc de Buckingham se charger de l'hostilité ouverte; c'était l'étourdi, le léger, le fantasque, le vaniteux Buckingham qui ouvrait la tranchée. Comme il amusait le roi et qu'il était sinon le plus spirituel au moins le plus débauché des hommes de cour, Ashley ne doutait pas que la victoire ne dût lui rester. « Les vents se déchaînent, dit Shaftesbury dans une lettre adressée vers ce temps à l'un de ses amis; et nous vivons dans d'horribles tempêtes. Ceux qui faisaient chasser leurs chiens ensemble, se donnent la chasse l'un à l'autre; je crois en définitive que le cavalier l'emportera. » Le cavalier était Buckingham, alors grand maître de la cavalerie.

Cependant, lord Ashley vit bientôt jusqu'où l'on prétendait aller; il compara la haine profonde de la nation pour le catholicisme avec la résolution prise d'introduire cette religion dans l'État; et sa pensée s'arrêta douloureusement sur les désastres qui allaient en résulter; mais surtout, il faut bien le dire, il craignit pour son avenir. Jamais le génie anglait ne pardonnerait à ceux qui se méleraient de ces affaires. Il essaya donc de dissuader le roi, mais en vain. Les engagements étaient pris; Charles II avait besoin de l'argent de Louis XIV, et lui-même s'était déjà converti au catholicisme.

Un jour que le roi avait invité à dîner, à sa table particulière, Buckingham, Ormond et Clifford, lord Ashley reçut un message par lequel on le priait de venir les joindre au dessert. Charles II aimait cette conversation brillante, piquante, spirituelle, distinguée de Shaftesbury: à son arrivée, ce dernier s'étonna de trouver les nobles convives dans un état d'ivresse fort avancé. Sans se déconcerter, sans paraître s'apercevoir de ce qui s'était passé, Ashley remplit son verre, semble partager la débauche commune, invite à boire le roi et ses complices; et quand la tête leur a tourné à tous, il obtient d'eux la confession complète d'une conversion définitive au catholicisme. Le voilà instruit par cette combinaison de hasard et d'adresse. Bientôt il se met à l'œuvre, et essaye de détacher Buckingham et Lauderdale de la conjuration catholique; l'un, esprit léger, violent au début des entreprises, sans opiniâtreté, sans vigueur et sans principes; l'autre, politique timide et faible, mais homme d'esprit. Le premier paya lord Ashley de paroles vaines; le second repoussa ses ouvertures, parce que, disait-il, on ne pouvait lutter contre le courant. A la fin de leur conversation, qui fut vive et longue, il s'écria: « Faites comme vous voudrez, milords; pour moi, mon parti est pris. »

La situation d'Ashley dans le conseil devenait difficile. Il avait donné les mains au premiers actes de la conjuration catholique; c'était à ce prix qu'il était resté dans les affaires, il en refusait les conséquences: ce qui paraissait peu logique. Ses seuls appuis étaient le prince Rupert, et Coventry, secrétaire d'État. Cette petite minorité du conseil montrait du courage, mais était constamment battue. Shaftesbury se mit à

Digitized by Google

chercher ailleurs des appuis. La jeune noblesse protestante murmurait déjà hautement; les émissaires et les amis d'Ashley fomentèrent cette secrète flamme. Il n'était point facile de tirer un parti utile de ces jeunes gens livrés à toute espèce d'excès, sans cesse ivres dans les tavernes, déshonorés par des bassesses, livrés à mille folies, éloignés de toute pensée politique. Chacun d'eux était prêt à lui répondre, comme Rochester: « Que voulez-vous? plus j'ai de vices, et mieux je fais ma cour! » — L'intérêt protestant se trouvait bien mal défendu par cette aristocratie perdue de mœurs; et Shaftesbury, qui voulait donner plus de force et de puissance au noyau central de son opposition, crut devoir s'adresser aux petits princes d'Allemagne, dont tous les intérêts se trouvaient être protestants, et qui lui promirent, en effet, alliance, argent et secours. Par ses menées secrètes, ses démarches apparentes, Ashley se plaçait ainsi à la tête des espérances, des regrets, des amours et des haines populaires. Homme de cour qui se trouvait en dehors de tout le mouvement de la cour, et qui cependant s'imposait à elle; tribun du peuple qui voilait ses intrigues sous les broderies du courtisan; homme vraiment extraordinaire; à la fois sur les premiers plans de la guerre des partis et dans les dernières profondeurs de leurs intrigues secrètes; d'une extrême force et d'une extrême souplesse; d'une ambition prévoyante qui ne sacrifiait jamais l'avenir au présent; d'autant plus difficile à bien juger qu'il a été de tous les partis, qu'il a soutenu toutes les opinions, qu'il a été royaliste, républicain, partisan et adversaire du traité avec la France, et que, pour reconnaître sa haute et puissante capacité, il faut la suivre à travers toutes les variations d'une politique souterraine.

Les secours promis et donnés par Louis XIV devenaient insuffisants à l'avidité de Charles. Louis n'était pas content; il eût fallu, pour lui plaire, des gages encore plus certains, se déshonorer davantage; Charles II s'avisa d'un moyen expéditif pour se passer quelque temps encore d'un si périlleux concours. Il ferma l'échiquier, c'est-à-dire qu'il fit banqueroute. L'opposition de Shaftesbury à cet acte de mauvaise foi fut éclatante. Dans un pamphlet dont lui-même semble avoir été l'auteur, on lui avait imputé la première idée et le plan de cette banqueroute; il se justifia par une lettre adressée à Locke, et dont les copies circulèrent dans le public. Il gagnait considérablement à tout cela; il y gagnait l'intérêt de l'innocence persécutée, et l'amitié du peuple, le dévouement du commerce dont il se constituait l'athlète.

Le mécontentement excité par cette banqueroute honteuse augmenta lorsque la cour fit publier son prétendu édit d'indulgence, destiné à favoriser le catholicisme. Tout se dirigeait dans la voie que Louis XIV avait tracée; tout marchait selon les désirs de ce monarque et de Colbert. La guerre de l'Angleterre contre la Hollande satisfaisait pleinement les désirs du roi de France. A mesure que l'on s'éloignait de la première époque et du premier enthousiasme de la restauration, l'opinion populaire reprenait de l'audace; elle se déclara ouvertement, d'abord contre la banqueroute, ensuite contre la guerre déclarée à la Hollande. Shaftesbury, en soutenant dans le conseil même ces opinions favorables aux intérêts de la nation, leur donnait un grand poids.

Il fallait se défaire de ce complice perfide, de cet ennemi qui s'était glissé dans le camp: résultat d'autant plus difficile à obtenir, que le roi aimait lord Ashley, dont la conversation lui plaisait beaucoup. Que firent le duc d'York et ses amis? Pour détruire le crédit de l'homme qu'ils redoutaient, ils lui proposèrent le titre et le rang de lord trésorier (ministre des finances). S'il acceptait, il se trouvait chargé de la responsabilité la plus dure et prenait sur lui les misères et les dangers dans lesquels ses prédécesseurs avaient entraîné les finances de la Grande-Bretagne. Refusait-il; le voilà perdu dans l'esprit du roi. Depuis la fermeture de l'échiquier, depuis la banqueroute déclarée, tout emprunt était devenu impossible, toute ressource était détruite.

Digitized by Google

Shaftesbury accepte, mais sous la condition expresse que la paix sera immédiatement conclue avec la Hollande. Excellent moyen évasif, qui d'un seul coup minait toute la politique du roi de France, rendait à l'administration sa popularité perdue, et rouvrait les sources taries du crédit public. Les membres catholiques du conseil furent désarçonnés. L'adroit politique partit pour la campagne, laissa la première ardeur du mécontentement royal se dissiper, et continua ses trames secrètes avec les princes protestants d'Allemagne. Un nommé Schrotter était l'agent intermédiaire de ses desseins, dont tout le détail s'est retrouvé dans les papiers de Shaftesbury. Le plus profond secret voilait ces négociations. Dangerenx comme adversaire, mais utile comme ministre, Shaftesbury se trouvait être pour la cour un embarras et un instrument. On voulut à la fois l'éloigner des affaires et l'attacher personnellement par des honneurs, des faveurs et des places. C'était à la fois priver le parti contraire d'un allié très-important et se mettre à couvert soi-même sous le manteau de la popularité de Shaftesbury; aussi le créèrent-ils d'abord président de la commission générale du commerce, puis grand chancelier d'Angleterre. Dans cette dernière position, il y avait pour Shaftesbury plus d'un danger. Les nombreux devoirs qu'elle entraînait le forçaient de rester souvent éloigné de la cour, où l'on avait trouvé sa présence gênante. Si quelque mesure déplaisait, ce serait lui qui en subirait le principal blâme sans avoir pu influer activement sur les délibérations.

Shaftesbury vit l'écueil et compta sur son activité. Il eut raison. Sagace, pénétrant, connaissant bien les hommes et les affaires, la plupart des sentences qu'il rendit passèrent pour des modèles. Son ignorance des formalités de la chicane, ignorance qui lui fut amèrement reprochée, le faisait pencher vers une sorte de justice turque et sommaire qui, abrégeant les délais et épargnant l'argent, plaisait beaucoup à la nation, particulièrement aux plaideurs. Il sortit victorieux de cette épreuve. On lui reprocha aussi la splendeur de cette longue procession qui, à l'ouverture de l'année judiciaire, l'accompagna depuis son hôtel jusqu'à Westminster : reproche oiseux et ridicule qui prouve seulement que son nouveau titre ne lui avait pas fait oublier l'attitude de chef de parti et les nécessités du rôle qu'il s'était créé.

Ce qui le soutenait à la cour et dans l'esprit du roi, c'était d'abord son esprit et ensuite ses vices. Nul n'avait des maîtresses plus brillantes, plus chèrement payées, plus éclatantes de parures et de beauté. Ces maîtresses même avaient leur cour, et l'on a conservé le nom d'un certain gentilhomme nommé Neal, qui, à force de se porter le galant chevalier des dames préférées par Shaftesbury, avait acquis le surnom de *grand chambellan des amours d'Ashley*. Si la promiscuité des amours était pour Shaftesbury un penchant naturel, on peut conjecturer aussi que le scandale avec lequel il les affichait faisait partie de sa politique, et que c'était là une des qualités principales qui le faisaient apprécier de son maître. « — Pardieu ! s'écria un jour le roi « en le voyant entrer, voici venir le plus « libertin de mes sujets. — Oui, de vos « sujets, sire, » répliqua Shaftesbury en saluant jusqu'à terre.

Quelques membres des Communes étaient morts ou avaient donné leur démission; le roi chargea le grand chancelier Shaftesbury de lancer des mandats ordonnant de procéder à l'élection de nouveaux membres, avant la convocation d'un parlement nouveau : mesure arbitraire en elle-même, mais autorisée par plusieurs précédents, antique usurpation de la couronne. Shaftesbury se trouvait encore placé dans un de ces dilemmes périlleux qui ont composé toute sa vie : se décréditer s'il obéissait à la cour, perdre sa place s'il désobéissait. Il n'hésita pas : il garda le pouvoir et plia la tête sous l'impopularité qui allait le frapper. Le caractère de cet homme politique, qui jamais n'a eu de vertu pure, mais qui n'a pas mêlé une seule niaiserie à tous ses vices,

Digitized by Google

c'était de marcher imperturbablement à son but, à travers tous les déboires, toutes les fraudes, toutes les finesses, tous les subterfuges, tous les coups d'État, toutes les contradictions, ajoutons aussi toutes les lâchetés nécessaires. On l'a vu sans cesse peser d'une main ferme, dans une balance excessivement délicate, non pas les devoirs et les vertus, mais les nécessités et les embarras d'une position. Il s'agissait ici d'être ou de ne pas être, de quitter l'administration ou d'y rester; de conserver ses leviers de puissance ou de les briser. Shaftesbury garda le pouvoir par une bassesse jointe à une ruse. Il savait que, secrètement irritée, la chambre des Communes se sentirait émue d'une plus vive colère dès que l'on toucherait à ce qu'elle regardait comme ses plus vénérables droits. Lui-même, après avoir lancé les mandats, suscita contre cette mesure, qui paraissait émanée de lui, quelques-uns de ses amis les plus influents à la chambre des Communes. Par leurs efforts, les elections opérées par les mandats furent déclarées nulles, et les actes publics qui sanctionnèrent cette déclaration de principes ne jetèrent aucun blâme sur le chancelier, dont les intentions secrètes étaient connues. Si les élections avaient eu lieu, lord Shaftesbury aurait été en butte à une accusation capitale, dont la direction se trouvait confiée d'avance aux membres catholiques dévoués au duc d'York. La ruse supérieure d'Ashley triompha de toutes les ruses.

A cette fourberie toujours souveraine se joignaient, il est vrai, une force de courage et une puissante hardiesse qui imposaient aux neutres, effrayaient les ennemis, encourageaient les alliés. Il s'était posé le grand antagoniste du papisme : ce titre eût suffi pour lui créer un magnifique piédestal. Il ne perdait pas une occasion de marquer profondément cette place qu'il s'était faite. Il usait du stratagème et de la témérité. Respectueux, quant aux formes de l'étiquette, pour le duc d'York, vivant symbole du catholicisme en Angleterre, il l'attaquait en public, sans scrupule et sans ménagement. Lorsque ce duc, de l'aveu de son frère, voulut s'emparer de la droite du trône, place réservée par la coutume au fils du roi ou prince de Galles, Shaftesbury, chancelier à cette époque, et qui devait ouvrir la séance, s'aperçut de l'usurpation et ne balança pas à la repousser.

« Votre Altesse oublie, dit le chancelier au duc d'York, que la place qu'elle occupe ne lui appartient pas; c'est celle du prince de Galles.

— « Je ne quitterai pas la place où je suis.

— « Dans ce cas, je n'ouvrirai pas la séance. »

Le duc, s'élançant de sa place avec fureur :

« Milord, s'écria-t-il, vous êtes un gredin et un misérable !...

— « Je remercie Votre Altesse de ce qu'elle daigne ne pas ajouter à ces désignations, celles de poltron et de papiste. »

C'était donner une preuve extraordinaire d'empire sur soi-même et de force morale. Si Shaftesbury en eût appelé de ce différend à la chambre des pairs, il se fût engagé dans une inextricable querelle; il eût succombé, compromis son parti, et renversé l'édifice d'une ambition laborieuse. Pendant cette longue série de positions fausses, sans cesse placé entre la bassesse et l'obscurité, entre la trahison et le néant, entre l'accomplissement de ses desseins lointains et la duplicité; quel spectacle, plus dramatique que tous les drames, de le voir, aux dépens de son intégrité sans doute (mais qu'est-ce que l'intégrité dans la politique active?), triompher à la fois de toutes les espèces de péril, et compromettre sans cesse sa rectitude morale pour ne jamais compromettre ses plans et ses desseins !

Le discours prononcé à l'ouverture de la session parlementaire par le grand chancelier, offrit un notable exemple de cette flexibilité de principes, ou plutôt de ce néant de tous les principes. Personne, plus hautement que Shaftesbury, n'avait condamné la guerre contre la Hollande; il la jugeait immorale, impolitique, dangereuse. Le discours qu'il était chargé de

Digitized by Google

prononcer contenait précisément la déclaration de guerre de Charles II contre la Hollande. La droiture lui ordonnait de refuser cette mission; l'ambition voulait qu'il l'acceptât. Le brouillon de ce discours, dont il donna lecture au conseil, conçu en termes modérés, quelquefois équivoques, n'avait pas satisfait les autres membres : ils voulaient à la fois assurer la force de la prérogative royale, et compromettre le chancelier. « Aussi (dit le journaliste Leclerc, initié à toutes les affaires de cette époque, et dont les œuvres contiennent à cet égard d'excellents documents), remplaça-t-on les expressions qui semblaient faibles, par des expressions plus fortes; entre autres par ces mots hostiles et violents qui eurent un si grand retentissement à travers toute la Grande Bretagne : *Delenda est Carthago.* » Carthage, c'était la Hollande. Détruire la Hollande! un pays de commerce! un pays protestant! Détruire l'ennemi juré de Louis XIV! On comprenait que c'était la plus ridicule des fautes. En prononçant ces anathèmes jetés dans le discours de la couronne, Shaftesbury parlait contre sa conscience. Peu de jours auparavant, il avait donné au roi un avis tout contraire. Le haro populaire fut universel. On ne pardonna à l'homme politique ni l'abnégation de ses principes, ni le retour subit à la défense des intérêts nationaux. Ce discours, démenti par ses sentiments intérieurs et même par ses actes ostensibles, est resté une tache historique de sa vie.

Toujours incapable de soutenir un parti pris, de défendre une résolution commencée, Charles II éprouva un moment de terreur quand les armes triomphantes de Louis XIV, écrasant la petite république hollandaise, placèrent en regard la toute-puissance de la France et la faiblesse isolée de la Grande Bretagne. Les clameurs du peuple le poursuivaient; et il se crut forcé de dépêcher à la Haye Buckingham, Arlington et Halifax, chargés d'engager le roi de France à conclure la paix. Les remontrances des ambassadeurs anglais furent à peine écoutées du roi, qui connaissait à fond l'état de l'A[illegible]e, qui soldait la plupart des grands seigneurs, tenait toutes les volontés de Charles II enfermées dans sa cassette, et marchait à son but avec une âpreté de résolution vraiment admirable, mais que Guillaume III se chargea de punir. Shaftesbury, comme nous l'avons dit plus haut, se tenait à couvert de ces imputations de vénalité, qui tombaient sur les personnages les plus honorables de la cour. Charles II l'entendant un jour se déclarer en faveur de l'Espagne contre la Hollande : « Combien l'Espagne vous a-t-elle donné? demanda le roi. — Pas la moindre chose. — Eh bien! vous ne lui devez rien. Elle vient d'offrir quarante mille livres sterling à lord Arlington. »

La chambre des communes avait pris courage par degrés. Peu à peu l'énergie de l'opposition s'était développée dans le sein de cette chambre, si profondément affaissée par la secousse de la restauration; elle vota d'abord les subsides, c'est-à-dir soixante-dix mille livres sterling par mois pendant dix-huit mois; mais aussitôt après ce vote elle se releva. On pétitionna contre l'édit d'indulgence accordé aux papistes. Les communes en demandèrent le retrait. Enhardies par ce premier pas, comme il arrive toujours dans ces grandes affaires, elles allèrent plus loin, se plaignirent des progrès incessants du catholicisme, et sollicitèrent avec une instance, qui pouvait passer pour une insulte, le bannissement de tous les jésuites et prêtres de la religion qu'elles détestaient.

C'était un coup mortel pour le roi, que cette profession de foi de la chambre des communes. Grand bruit dans le conseil. Se décidera-t-on à retirer le statut favorable aux papistes, et qui déclarait légale la *non conformité* avec l'église anglicane? Allait-on rompre avec les communes? Le danger était extrême. On prit un moyen terme : celui de s'adresser à la chambre des lords. Shaftesbury s'aperçut que la crise était venue et que c'était le moment de se déclarer aux yeux de tous. Après le discours violent de Clifford, qui traita la résistance des communes d'atrocité, d'infamie, d'illégalité, la nommant ***monstrum horrendum***,

Digitized by Google

ingens, Ashley se leva et frappa toute la chambre de stupeur. « Mes opinions, s'é« cria-t-il, diffèrent *toto cœlo* de celles que « vient d'exprimer le noble lord. Tant que « le débat a eu lieu en dehors de la cham« bre, j'ai pu croire avec d'autres, que la « couronne était maîtresse de cette supré« matie à laquelle elle prétendait. Mais « maintenant que je vois une chambre des « communes, si loyale, si dévouée, prendre « le parti contraire, ma raison se soumet « à la sienne. C'est là le conseil d'État su« prême : elle donne au roi et des avis et « des secours. Qu'on lui garantisse la sûreté « de sa religion et de ses lois, elle fera « encore ce qu'elle a fait jusqu'ici. »

Ce revirement, d'une audace extraordinaire, était aussi d'une habileté achevée. Abandonné par son chancelier, le roi témoigna toute sa colère. On eut peur, et le vote de la chambre haute tourna en faveur de la cour. On dit que pendant cette importante discussion, le duc d'York, se penchant à l'oreille de Charles II, lui dit :

« C'est un grand coquin que votre chancelier (Shaftesbury).

— « C'est un grand imbécile que votre trésorier (Clifford), » répondit le roi.

Ainsi le moment est venu; le changement de front s'est opéré. Celui qui a fait la restauration, se retourne contre elle. Il fera la ruine de la restauration. Nous le suivrons bientôt dans ce travail périlleux et terrible, auquel il a consacré le reste de sa vie, et qu'un étrange succès couronna.

(*Shaftesbury's Memoirs.*)

Philosophie. — Morale.

ÉTAT ACTUEL
DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE
DANS LES DIFFÉRENTES PARTIES DE L'EUROPE.

Du moment où la science n'a plus été concentrée dans les sanctuaires et dans les cloîtres; du moment où la presse s'est chargée d'en étendre la sphère et d'en faire diverger les rayons sur les points les plus éloignés, de nombreux efforts ont été tentés pour seconder ce mouvement. Le livre, le journal, les publications de toute espèce, ont été tour à tour employés pour propager l'instruction parmi les différentes classes de la société. Mais il était une barrière contre laquelle devaient se briser les efforts les plus persévérants. La noblesse et la bourgeoisie, les négociants et les manufacturiers, par leur situation aisée, se trouvaient seuls en mesure de participer aux découvertes et aux progrès du monde intellectuel. Au delà, comme on sait, il n'y a que souffrances et misère : or, la parole écrite ne parvient qu'à celui qui l'achète. Dans les villes principales furent établis, il est vrai, des dépôts publics de livres; mais ces trésors, lentement entassés, sont encore aujourd'hui inaccessibles au plus grand nombre. D'ailleurs, l'initiation à la lecture n'est pas chose facile, et il faut toute la souplesse d'esprit des enfants pour retenir promptement les rapports qui exis-

Digitized by Google

tent entre les mille signes qui composent la page d'un livre. L'homme, une fois parvenu à l'âge mûr, ne peut s'asservir à une pareille étude et la dédaigne. Aussi, à quoi ont servi ces distributions de livres faites sans discernement par les sociétés bibliques? Sur les trois millions de Bibles répandues par elle dans les diverses parties du globe, combien y en a-t-il qui ont porté leur fruit? La semence est presque toujours restée stérile au sein de ceux chez qui elle avait été déposée. « C'est le plus mauvais meuble de ma case, disait une jeune mère séminole, en montrant du doigt au colonel Wallis une Bible reliée en basane, qui lui servait d'escabeau. — La pauvre femme, ajoute le colonel, ignorait que les feuillets lui eussent été très-utiles pour allumer son feu. » Le capitaine Kotzebue et tous les voyageurs qui ont parcouru les îles de la Polynésie, racontent les plus étranges choses sur l'usage que font ces bons insulaires des Bibles qu'on leur a distribuées à profusion. « C'est pitié, dit l'un d'eux, de voir ces pauvres gens accroupis dans le temple, tenant presque tous leur Bible à l'envers, et s'efforçant de simuler, par une espèce de grognement, l'action de l'enfant qui épelle. » Les missionnaires se sont acquittés de leur tâche; ils ont distribué la Bible, ils ont indiqué en deux ou trois séances la manière de s'en servir, puis ils sont allés sous d'autres cieux continuer leurs distributions éphémères. Néanmoins la Polynésie est à cet égard plus favorisée que l'Irlande. Combien de maîtres d'école irlandais sont réduits à déchirer les affiches des coins de rue pour apprendre à lire à leurs élèves; c'est encore un progrès, car il y a cinquante ans, c'était sur les pierres tumulaires que la plupart des enfants de l'Irlande faisaient leurs premières études.

Dans une époque égoïste, où la foi et le dévouement exercent peu d'influence sur les esprits, l'instruction n'a que faiblement pénétré dans les classes inférieures. La bourgeoisie, après l'issue de la bataille engagée à son profit, vers la fin du dix-huitième siècle, a cherché à en retirer tous les avantages, sans songer à donner aux pauvres quelques miettes du festin. Ainsi, les travailleurs, déjà mal lotis dans la distribution des produits du travail, n'ont pu participer au grand mouvement intellectuel qui s'opérait autour d'eux. Est-ce calcul de la part des classes victorieuses? Non : c'est oubli; c'est indifférence. Songer à soi est une si grande occupation! Mais, chose certaine, dans tous les États où le gouvernement n'a pas pris l'initiative en faveur du pauvre; partout où une loi impérieuse n'a pas mis l'instruction à sa portée, il est resté ignorant et privé des consolations et des ressources qu'offre toujours l'éducation.

Parcourez les annales de tous les peuples; n'importe sous quelle latitude ils se trouvent placés, sous quelle loi politique ils vivent, vous verrez que partout où le système de l'instruction primaire est large et bien entendu, c'est au gouvernement qu'il faut attribuer ce bienfait. Aux États-Unis, la première maison qui s'élève au sein d'une bourgade, doit être l'école; en Danemark, la loi exige que chaque habitant sache lire; l'Autriche et la Prusse soumettent à des peines sévères les parents qui négligent d'envoyer leurs enfants à l'école; et chose remarquable, dans les pays qui n'ont pas adopté une législation aussi impérative, les progrès de l'instruction sont en raison directe de plus ou moins de sollicitude du législateur. Ce fait ne détruit-il pas les raisonnements de tous ces publicistes, qui demandent en tout et partout, le laisser-faire, la liberté. Abus étrange de mots : la liberté, telle qu'ils l'entendent; le libre arbitre; c'est l'anarchie. Le laisser-faire, le laisser-passer, en politique, en industrie, comme dans les actes les plus ordinaires de la vie, est chose fatale pour l'homme : son égoïsme l'emporte; son amour-propre l'aveugle. La plus grande liberté politique, c'est la plus grande sujétion de l'individu à la loi de tous; c'est le sacrifice constant de l'intérêt privé à l'intérêt général. Nos rues seraient-elles alignées, nos fleuves encaissés, nos propriétés garanties, si l'autorité cessait un instant de veiller sur toutes ces choses? Dans quelques États, le gouverne-

Digitized by Google

ment doit accorder des primes aux jeunes mères pour faire vacciner leurs enfants; ne croyez pas que le sentiment maternel soit affaibli chez elles : c'est indolence et ignorance. Le gouvernement doit être vigilant et éclairé pour tous; il doit avoir en lui les moyens nécessaires de stimuler et d'instruire les ignorants et les paresseux. Dans le courant de cet article, nous aurons lieu de reconnaître combien il importe que l'administration générale soit investie de cette force. Nous le savons, l'écueil est dans l'abus des moyens de coercition confiés à la discrétion des gouvernements. Aussi, dans les États représentatifs, les délégués de la nation, en haine du pouvoir, ne lui laissent ni assez de force pour réprimer le mal, ni assez de latitude pour faire le bien. Ce sont des luttes, des tiraillements, des défiances, des récriminations continuelles qui absorbent un temps précieux, en pure perte pour les véritables intérêts de la nation.

N'est-il pas étrange de voir la France et l'Angleterre, placées par leur richesse, leur puissance et leurs lumières à la tête du mouvement social de notre époque, et cependant être en arrière, sous le rapport de l'instruction primaire, des plus petits États de l'Allemagne? L'Angleterre n'a pas encore de loi qui assure les bases d'un bon système d'instruction élémentaire; elle cependant si fière de tout ce qui peut rehausser la dignité de l'homme. La loi nouvellement adoptée en France est insuffisante. Ainsi ces deux nations, qui auraient tant à gagner d'une plus grande diffusion des connaissances, en restent privées parce que leur gouvernement a été impuissant pour régulariser un bon système d'instruction primaire. Les avis et les enseignements ne leur ont pas manqué : lord Brougham en Angleterre, M. Cousin (1) en France, n'ont rien négligé pour aplanir les difficultés; mais les obstacles que nous avons signalés ont été plus puissants que les efforts d'une administration obligée de lutter contre deux chambres obéissant plutôt à des engouemens qu'aux véritables intérêts du pays. Le tableau parallèle, le développement de l'instruction primaire dans les principales contrées de l'Europe, fera mieux ressortir la justesse de l'observation que nous venons d'exposer.

Dans ces dernières années, les habitants de la Toscane ont prouvé que l'amour de la science et des arts qui rendit autrefois leur pays célèbre n'était pas éteint chez eux. Les écoles à la Lancastre et les écoles supérieures fleurissent dans ce duché, et chaque habitant, quelle que soit sa croyance ou sa condition, s'empresse de subvenir aux frais de ces établissements. A côté des célèbres universités de Pise et de Sienne, dont la première fut fondée en 1160, et la seconde en 1275, et dont l'une contient 600 élèves et l'autre 300; à côté des *Studi Academici* de Florence, où l'on enseigne la médecine et les beaux-arts, s'élèvent aujourd'hui cinq colléges, qui reçoivent environ 1,200 écoliers; sept écoles où l'on enseigne la haute latinité, études qui sont suivies par 1,800 élèves; et enfin 21 séminaires qui, indépendamment de 1,000 pensionnaires, contiennent plusieurs centaines d'élèves externes. Mais là ne pouvait se borner la sollicitude de l'intelligente Toscane; il ne suffisait pas que les classes élevées eussent tous les moyens de s'instruire, le peuple devait aussi avoir une

(1) Note de l'éditeur. — A notre avis, les travaux de lord Brougham ne sauraient être comparés à ceux de M. Cousin; lord Brougham a organisé, il est vrai, plusieurs sociétés pour la diffusion des connaissances, il a déterminé la publication d'un très-grand nombre d'ouvrages à la portée du peuple; c'est là que s'est bornée son action. M. Cousin a fait plus, il est allé dans les pays étrangers, là où prévalaient les bons systèmes d'instruction primaire, en a minutieusement suivi tous les détails, et en a exposé ensuite le mécanisme et la portée avec une lucidité parfaite. Aujourd'hui ses divers rapports sur l'instruction primaire en Prusse, en Allemagne, en Hollande, sont traduits dans toutes les langues et servent de manuel pour les instituteurs; c'est à ces travaux, trop peu connus en France, que l'auteur de cet article a encore fréquemment puisé. Comme simple particulier, comme haut fonctionnaire de l'université, M. Cousin a fait tout ce qu'il était en son pouvoir : c'était à l'administration et aux chambres à seconder de si généreux efforts dans l'intérêt bien entendu du pays.

Digitized by Google

part au bienfait de l'instruction. Dans l'espace de quelques années les 247 communes du grand-duché ont compté 230 écoles; Florence en a neuf de cette espèce, dont six, conduites d'après la méthode de Lancastre, sont entretenues aux frais d'une société et du comte Demidoff, et les trois autres sont destinées à l'instruction des enfants au-dessous de dix ans. Une de ces écoles, ouverte au mois de février 1829, à Livourne, compte aujourd'hui 230 élèves; les heures de travail, au nombre de six, sont divisées par égale moitié dans la matinée et l'après-midi. On y apprend à lire, à écrire, à compter; les classes supérieures apprennent le dessin linéaire; l'école est divisée en 22 classes pour la lecture et l'écriture, et en 30 pour l'arithmétique; cette division a été jugée nécessaire afin que la transition d'une classe à une autre fût presque imperceptible, et que l'enfant qui par défaut d'attention n'aurait fait aucun progrès dans la classe inférieure, ne fût pas arrêté dans la classe qui le précède. En résumé, le nombre des écoliers qui suivent ces écoles est à la population totale comme 1 est à 30; c'est-à-dire que les deux tiers des enfants du pays reçoivent les premiers éléments de l'instruction. Ce chiffre laisse, il est vrai, beaucoup à désirer; mais du moins, et nous le prouverons tout à l'heure, l'éducation que reçoivent les enfants dans ces écoles n'est point illusoire.

La plus remarquable de ces écoles est sans contredit *l'école commerciale* qui a été ouverte à Livourne au mois d'août 1833. Cette école, dirigée aujourd'hui par le professeur Doveri, est du ressort des hautes branches de l'éducation primaire. Les propriétaires de l'établissement sont les parents mêmes des enfants que l'on y admet; ce sont eux qui défrayent les dépenses de l'école, qui fixent le salaire des professeurs, et qui organisent les travaux; de là le nom de *Scuola dei Padri di famiglia* qu'on lui a donné. L'administration est placée sous la surveillance immédiate d'une commission composée de quatre inspecteurs et d'un trésorier, qui sont choisis annuellement parmi les parents des élèves. Chaque inspecteur dirige à son tour les affaires de l'école et exerce ses fonctions pendant trois mois consécutifs. Les enfants, divisés en trois classes, prennent part aux travaux de l'école de la manière suivante: à toutes les classes on enseigne l'histoire sacrée et la géographie; les cours ont lieu les samedis. L'histoire naturelle est enseignée également à toutes les classes; les cours ont lieu trois fois par semaine. L'arithmétique et la géographie n'appartiennent qu'à la première classe; les cours ont lieu trois fois par semaine. Voici le système qui a été adopté dans cet établissement pour apprendre les langues vivantes. Dans la première et la seconde classe, la philosophie morale est enseignée en italien trois fois par semaine; l'histoire ancienne et moderne est enseignée en français à la première et à la seconde classe, trois fois par semaine; la géographie est enseignée en anglais à toutes les classes. Le professeur, qui est français, lit d'abord et corrige ensuite le sujet d'histoire que chaque élève a écrit en français sous sa dictée à la première leçon. La lecture et les corrections terminées, le professeur adresse à chaque élève des questions en français sur le morceau qui a été traité, et celui-ci répond en français. La géographie est enseignée de la même manière par un Anglais; mais ces études ne se font que dans les classes supérieures. Dans les classes inférieures, les enfants commencent à balbutier le français ou l'anglais. Pour cet objet, le professeur écrit avec de la craie sur une ardoise une phrase française, et à mesure qu'il prononce lentement chaque mot, les enfants copient sur leur cahier; puis la signification du mot et de toute la phrase leur est donnée. Le cours de ces études dure environ quatre ans; le prix de la pension est de 32 £ par an, plus 2 £ pour les frais de la première année. Les résultats que cette école a déjà obtenus ont excité parmi les propriétaires une vive émulation; et bientôt, aux études que nous avons indiquées viendront se joindre le latin, la logique, la métaphysique, la jurisprudence commerciale, la théorie et la pratique du commerce, la langue allemande, l'algèbre, la chimie appliquée aux arts, la mécanique et la chimie.

Digitized by Google

La Lombardie se présente sous un jour encore plus favorable, et pourtant l'introduction générale des écoles élémentaires dans cette contrée ne date que de 1822. Mais à cette époque le gouvernement autrichien promulgua une loi qui enjoignait aux familles d'envoyer leurs enfants à l'école, et les écoles primaires s'élevèrent comme par enchantement. Ces écoles sont désignées sous le nom de *scuole minori* et *scuole maggiori* : elles s'adressent aux classes inférieures et aux classes moyennes ; leur objet est de former de bons agriculteurs et d'habiles artisans, et de procurer aux classes secondaires les moyens de se livrer avec avantage au commerce, à l'agriculture et aux beaux-arts. Les *scuole minori* reçoivent les enfants de six à douze ans ; l'instruction comprend la religion, la lecture, l'écriture, l'arithmétique et quelques notions de grammaire ; les filles apprennent en outre les travaux d'aiguille et le tricot ; ces écoles sont divisées en deux classes, et l'instruction qu'on y donne exige deux ou trois années au plus. Les *scuole maggiori*, établies sur des bases plus larges, se divisent en trois classes, quelques-unes en ont quatre. Les diverses branches de l'instruction sont : la calligraphie, l'arithmétique, la géométrie, l'histoire naturelle, la mécanique, le dessin linéaire et l'architecture.

La loi autrichienne a dû naturellement exercer une grande influence sur les progrès de ces écoles et l'accroissement des élèves. En 1822, le nombre des *scuole maggiori* pour les garçons s'élève seulement à 19, pour les filles à 11 ; le nombre des *scuole minori* pour les garçons à 2,105, pour les filles à 492 ; ces écoles sont alors fréquentées par 81,244 garçons et 26,524 filles. Dix ans après, on trouve ces chiffres augmentés dans une proportion considérable ; ils représentent 57 *scuole maggiori* de garçons, 14 *scuole maggiori* de filles ; 2,279 *scuole minori* de garçons, et 1,184 *scuole minori* de filles ; le nombre des élèves est de 112,127 garçons et de 84,640 filles. A ces chiffres il faut ajouter 228 écoles du dimanche (*scuole festive*), qui sont fréquentées par 4,866 enfants au-dessous de douze ans ; les écoles particulières des grandes villes qui sont entretenues aux frais de quelques personnes charitables, et où un grand nombre d'apprentis et d'ouvriers reçoivent chaque soir une instruction convenable ; les écoles primaires des hospices destinés aux orphelins et aux enfants trouvés ; enfin, 36 écoles de charité, dont 20 reçoivent chaque jour 702 garçons, et 16 sont fréquentées par 752 filles ; 24 écoles primaires payantes, suivies par 5,119 garçons ; 459 écoles payantes, suivies par 8,631 filles, et enfin plusieurs pensions particulières, dont le nombre représente 7,021 garçons et 1,641 filles. En somme 188,879 enfants au-dessous de douze ans vont à l'école ; c'est un écolier par douze habitants, ou la presque totalité des enfants de six à douze ans qui se trouvent en Lombardie.

Mais aussi le législateur a senti que, pour avoir le droit de forcer les classes inférieures à envoyer leurs enfants à l'école, et de prononcer contre les réfractaires de fortes amendes en cas de refus, il était nécessaire que cette instruction coûtât aux familles pauvres le moins possible ; en un mot il a compris que la plupart de ces écoles devaient être gratuites, et que la plus grande partie des frais devaient retomber à la charge du gouvernement. En conséquence, les deux tiers de ces écoles coutent à l'Etat, année commune, 2,550,000 livres d'Autriche, ou 2,146,000 fr. ; l'autre tiers est à la charge des communes, qui dépensent chaque année 1,275,000 livres d'Autriche, ou 1,075,000 fr. ; Mais là ne s'est point bornée la sollicitude du gouvernement : pour que la loi eût son entière exécution, il a voulu que chaque province, chaque district fût parcouru régulièrement par des inspecteurs nommés par l'Etat. Ces inspecteurs ont la haute surveillance des écoles. Le choix des maîtres a également éveillé son attention. Les maîtres sont pour la plupart des jeunes gens ou des ecclésiastiques. Après avoir fait leurs études, ils vont passer six mois à Milan ou à Mantoue, pour y apprendre l'art d'enseigner ; ils sont ensuite employés pendant une année comme sous-maîtres dans une école

Digitized by Google

publique; si, après cette épreuve, on les juge capables, ils sont nommés aux fonctions d'instituteur. Enfin, dans plusieurs de ces établissements, des médecins et des chirurgiens donnent leurs soins aux enfants.

Entrons maintenant dans ces écoles, et voyons quel en est le mécanisme. On y voit peu de livres. S'agit-il d'apprendre un sujet d'histoire? le maître seul prend le livre, et lit d'une voix claire le sujet en question; puis, pour faire plus d'impression sur l'esprit de son auditoire, il donne aux élèves une gravure coloriée où est représentée la scène dont il vient de faire la lecture. Cette gravure frappe en général les enfants; ils adressent au maître questions sur questions : l'un sur la couleur du costume, l'autre sur les personnages. Le même procédé est employé pour les arts mécaniques. Cette méthode est appliquée aux enfants de huit ans. Pour les plus jeunes, on se borne à leur apprendre à prononcer distinctement leurs noms, celui de chaque pièce qui compose leur vêtement, et de chaque meuble de la chambre dans laquelle ils se trouvent. Pour compter, on se sert d'un grand cadre auquel sont attachés horizontalement, l'un au-dessous de l'autre, douze fils de fer, à chacun desquels se trouve une grosse balle. Au moyen de ces balles, l'enfant compte un, puis deux, puis trois; et en peu de leçons il parvient à faire l'addition, la soustraction, la multiplication et la division. La numération, ou la valeur des chiffres, suivant la place que ces chiffres occupent, leur est apprise à l'aide du même cadre; mais les fils de fer, au lieu d'être horizontaux, sont perpendiculaires. Chacun de ces fils a neuf balles que l'on peut faire disparaître aux yeux du spectateur à l'aide d'un ressort; les fils qui sont à la droite représentent les unités, les dizaines, les centaines, etc., et au-dessus de chaque fil sont placées des cartes mobiles où sont figurés des chiffres arabes, de manière que l'enfant puisse voir à la fois le chiffre arabe et le nombre des balles qui lui correspond. Pour les fractions, on se sert également d'un cadre auquel sont attachés des fils de fer horizontaux; à l'un de ces fils est un cylindre; au fil de dessous sont deux cylindres moitié plus petits et qui, lorsqu'ils sont réunis, forment un cylindre égal à celui qui est en dessus. Ces deux cylindres représentent ainsi deux moitiés. Au troisième fil sont trois cylindres, ou trois tiers du premier, et ainsi du quatrième. On conçoit sans peine comment on arrive, par le jeu de ces cylindres, à apprendre aux enfants le mécanisme des fractions. Pour les syllabes ou pour lier les mots, les enfants placent sur un tableau, en présence de toute la classe, des cartes mobiles sur lesquelles sont imprimées des lettres. Soit donné le mot *livre*, l'enfant prend une à une les lettres du mot dans le casier, et, après les avoir divisées en syllabes, il prononce chaque syllabe séparément. S'agit-il enfin d'une leçon d'histoire naturelle; au lieu de fatiguer l'intelligence et la mémoire des enfants par des leçons, on agit sur leur esprit par de simples histoires qui ont trait aux animaux, sur lesquels on appelle leur attention; puis on leur adresse des questions sur les habitudes, les cris de ces animaux. On ne peut s'imaginer le bon effet que produit cette méthode sur l'intelligence de l'enfant.

La méthode employée dans les écoles primaires de la Toscane est différente. Dans toutes les classes, lorsque l'on veut apprendre à lire ou à écrire à l'enfant, on se sert de deux moyens que l'on peut appeler l'un l'imitation, et l'autre l'application. Exemple : pour lire, le moniteur désigne une syllabe qu'il prononce à haute voix, et l'écolier répète également à haute voix; voici l'imitation. Le moniteur ordonne ensuite à l'enfant de chercher la même syllabe, celui-ci la cherche et la nomme; voilà l'application. Pour l'arithmétique, le moniteur trace quatre lignes et dit : « Pour représenter quatre, voici la figure que l'on emploie, » et il fait un 4. Le moniteur, ayant de nouveau tracé ce signe, demande à l'enfant : « Combien ai-je tracé de lignes? » et celui-ci, répondant à la question, écrit le chiffre demandé. Dans la lecture, on s'est abstenu de suivre la méthode ancienne, qui veut que l'enfant

Digitized by Google

apprenne le nom des lettres avant d'apprendre à les assembler. Soit le mot *mère :* dans la méthode ancienne on lui fait prononcer *m, aime ; è, ai; r, air; e, hé;* alors *mère* donne : *aime, ai, air, hé*. Pour éviter un long apprentissage, on apprend tout d'abord à l'enfant quel est le son de chaque syllabe ; ainsi dans *mère, mè* fait *mai ;* et, grâce à ce système, il parvient en peu de temps à lire couramment.

Mais cette méthode a pour défaut essentiel d'agir plutôt sur la mémoire que sur l'intelligence de l'élève. Ainsi l'on voit un grand nombre de ces enfants lire couramment tous les mots d'une phrase et prononcer aussi distinctement qu'il est possible de le faire, sans qu'ils aient la moindre idée de la phrase qu'ils viennent de lire. On a cherché à obvier à cette difficulté en obligeant chaque moniteur à exercer l'entendement des élèves de sa classe par des questions appropriées au sujet de la leçon; mais ces moniteurs de douze à quatorze ans ne sont pas toujours aptes à juger si l'enfant qu'ils interrogent a bien compris. Néanmoins ce plan vient d'être appliqué avec succès à l'école mutuelle de Florence. Là, les élèves sont soumis à un exercice appelé *sviluppo intellettuale*. Cet exercice consiste à faire lire un paragraphe à chacun des élèves ; c'est le directeur qui leur adresse des questions et fait ressortir la morale du passage ; indépendamment de cet exercice, les élèves les plus forts font chez eux de petites compositions.

Sous le rapport de la discipline, le gouvernement autrichien a jugé avec sagesse que les prix étaient nuisibles, en ce que l'enfant qui recevait la récompense n'en comprenait pas la véritable portée, tandis que l'amour-propre de ceux qui n'avaient rien se trouvait froissé. On a cherché a obvier à cette difficulté par d'autres moyens. D'abord les punitions corporelles sont sévèrement défendues ; le maître ou la maîtresse a seulement le droit de remontrance, et si l'enfant persiste à mal faire, on le sépare de ses compagnons, ou bien on l'empêche de prendre part aux récréations. Un moyen simple est venu en aide au gouvernement dans cette partie difficile de l'éducation. Sous le beau ciel de l'Italie, la musique règne en souveraine ; petits et grands, pauvres et riches, tous savent et veulent savoir la musique. Le gouvernement a introduit ce genre d'exercice dans les écoles primaires, et grâce à l'aptitude que les enfants montrent pour ce genre d'étude, on est parvenu sans peine à les rendre souples et dociles.

En Toscane, un système analogue a été mis en pratique avec succès, les enfants ne sont point soumis à des punitions corporelles ; dans le règlement il est dit que le maître ne frappera ni avec des verges, ni avec la main. Dans les écoles, toute la responsabilité repose sur les moniteurs ; et ces moniteurs sont pris parmi les écoliers les plus distingués. Voici comment on procède à leur élection : le maître, après avoir reconnu dans l'élève la capacité suffisante pour remplir les fonctions qui vont lui être confiées, demande à toute la classe si elle a quelques objections à faire contre la nomination qu'il propose. Sur la réponse négative, l'élève est élu. Le tiers environ des élèves forme ainsi le corps des moniteurs. Ces moniteurs font la haute police de l'école ; il leur est défendu de parler aux élèves de leur classe ; ils surveillent leurs condisciples en indiquant au maître ceux qui se font remarquer par leur aptitude et leur zèle, et ordonnent la mise en accusation de ceux qui font mal. Dans cette circonstance, vous retrouvez, quoiqu'en raccourci, les drames qui se déroulent devant nos assises. Cet écolier ainsi accusé comparaît devant un jury composé de ses condisciples ; le délit qu'il a commis est soumis à l'examen des membres, qui le scrutent et le pèsent comme s'il s'agissait d'un crime capital. De son côté, l'accusé fait valoir sa défense; on l'écoute, et si dans sa sagesse le jury le reconnaît coupable, il prononce un verdict de culpabilité, et sa décision suprême est enregistrée sur un livre destiné à cet usage.

Tel était, en 1832, l'état de l'éducation en Toscane et dans la Lombardie. Mais depuis cette époque Bergame, Crémone, Venise, Vicence et Vérone ont vu augmenter le nombre de leurs écoles primai-

Digitized by Google

res. Dans le cours de l'année qui vient de s'écouler, Milan a ouvert trois écoles nouvelles qui reçoivent chaque jour 300 élèves dont le plus âgé n'a pas plus de dix ans. Mais ce chiffre ne doit pas rester long temps stationnaire. Cinq nouvelles écoles destinées au même objet, et dont l'une contiendra 150 enfants, sont prêtes à ouvrir. Ainsi, à une époque très-rapprochée, Milan possédera un assez grand nombre d'écoles pour que toutes les classes de citoyens puissent jouir des bienfaits de l'instruction.

Dans le Danemark nous trouverons l'éducation élémentaire dans un état aussi satisfaisant. Les écoles y sont divisées en trois catégories: celles des petites villes, celles de Copenhague et celles des villages. Dans les écoles des petites villes, et dans celles des villages, les élèves commencent leurs études à l'âge de sept ans; ils les continuent jusqu'à ce qu'ils soient confirmés; c'est-à-dire jusqu'à quatorze ou quinze ans. Les branches de l'éducation sont : la lecture, l'écriture, le calcul, les principes de la religion, les éléments de l'histoire et de la géographie du Danemark. Les filles apprennent, en outre, la couture et le tricot. Chaque école se divise en deux sections : l'école du matin et l'école du soir. Les leçons durent, en été, depuis sept heures du matin jusqu'à onze, et depuis quatre heures de l'après-midi jusqu'à six. En hiver, depuis huit heures du matin jusqu'à midi, et depuis deux heures jusqu'à quatre. Les écoles primaires de Copenhague sont plus élevées. Les enfants commencent à les fréquenter à l'âge de six ans, mais le plus généralement à sept. Pendant les premiers mois de leur séjour à l'école, leur éducation se compose de la prononciation, de la signification des mots, et des premiers principes de la religion. Ces études durent jusqu'à ce que les enfants puissent épeler, écrire et connaître les chiffres. Alors l'éducation embrasse l'orthographe, la grammaire, le style, les poids et mesures, le calcul mental, le calcul écrit dans toutes ses applications aux circonstances ordinaires de la vie; les éléments des sciences naturelles, quelques principes de physique et d'hygiène, ainsi que la technologie, la géométrie et l'usage des machines. Le jour de congé est le samedi; toutes les écoles des villages et des petites villes ont vacance pendant la moisson. La méthode la plus usitée est celle de Lancastre, bien que dans ces derniers temps il se soit élevé des plaintes nombreuses contre ce système. Sous le rapport de l'instruction, ces écoles ne laissent rien à désirer; l'écolier peut y puiser toutes les connaissances qui vont lui devenir nécessaires pour se diriger dans la carrière qu'il veut embrasser; mais il faut que les leçons soient suivies. Le législateur danois y a songé, et l'éducation élémentaire doit sa prospérité à la sollicitude du gouvernement; comme en Lombardie, le plus grand nombre des écoles danoises ont été instituées par l'État, avec cette seule différence qu'elles sont entretenues aux frais des propriétaires des communes dans lesquelles ces établissements sont situés; ou, si la commune est trop pauvre, les frais retombent à la charge de l'État. Mais là aussi le législateur a fait un devoir aux parents et aux maîtres d'envoyer leurs enfants et leurs domestiques à l'école: tous les Danois doivent savoir lire et écrire, ainsi le veut la loi; et, pour que cette loi ait son effet, le législateur a porté des peines sévères contre toute personne convaincue de l'avoir enfreinte sans aucune raison valable. Et ne croyez pas qu'il soit facile de l'éluder; le législateur a pourvu à tous les obstacles qui pouvaient naître de l'ignorance ou du mauvais vouloir: d'abord, en créant des examens sérieux, auxquels personne ne peut se soustraire; en forçant les élèves à venir chaque année rendre compte de leurs travaux devant une commission nommée par l'État; en second lieu, en instituant dans chaque paroisse une commission de surveillance chargée d'exercer un contrôle sévère sur les écoles du lieu. Cette commission se compose d'un prêtre et de deux habitants qui portent le titre de représentants de l'école (*skole forstander*); au-dessus d'elle est la direction, dont les membres sont : l'évêque ou deux prêtres du haut clergé, un membre

Digitized by Google

de la commission des pauvres, le premier magistrat de la ville, le premier bourgmestre et deux adjoints. Enfin, au-dessus de la direction, est l'administration centrale ou la chancellerie. Les devoirs de la commission de surveillance consistent à visiter l'école tous les quinze jours, à se faire présenter le journal d'observation du maître, à veiller à l'entretien des bâtiments, à acquitter le traitement des maîtres et à exécuter les mesures qui lui sont ordonnées par la direction; elle est en outre chargée de faire chaque année le recensement des enfants en âge d'aller à l'école; et, à cet effet, elle parcourt les hameaux et les villages pour inscrire les enfants et obliger les parents à les envoyer à l'école de la paroisse ou à justifier qu'ils sont élevés ailleurs; enfin de six en six mois elle adresse à la direction un rapport où sont indiqués les progrès des élèves et les besoins de l'école.

Néanmoins, ces précautions, toutes minutieuses qu'elles sont, n'auraient point encore répondu à l'attente qu'on s'en était formée, si l'on eût apporté de la négligence dans le choix du maître. De l'aptitude du maître, de son zèle, dépendent les destinées, l'avenir d'une école. Le gouvernement danois a senti l'importance d'un pareil choix, et, pour former des sujets qui fussent dignes de la haute mission d'enseigner aux autres, il a ouvert des écoles normales où les jeunes gens qui se destinent à la carrière de l'éducation, viennent recevoir l'instruction qui convient à leurs fonctions. Ces écoles sont au nombre de quatre; en 1790 le Danemark n'en avait qu'une seule. Chacune d'elles est dirigée par quatre professeurs, dont l'un porte le titre de représentant. Les élèves entrent dans ces écoles à dix-huit ans, et en sortent à vingt et un. Le prix de la pension est de cent écus par an, mais si l'élève justifie qu'il est pauvre, et qu'on lui reconnaisse des dispositions propres à l'enseignement, il ne paye rien. Les branches de l'enseignement sont : la religion, la bible, l'évangile, la langue danoise, la grammaire, l'écriture, l'histoire naturelle, l'arithmétique et la géométrie pratique, l'histoire de la religion, l'histoire et la géographie du pays, le chant d'église et la musique instrumentale, la pédagogie, quelques principes d'anatomie et d'hygiène, afin que, devenu maître, il puisse donner des conseils aux paysans, et enfin les branches principales d'économie rurale et quelques travaux manuels ayant un but d'utilité pratique. Ces branches de l'instruction, lorsqu'elles sont bien comprises, bien étudiées, répondent à toutes les exigences que réclame l'état d'instituteur primaire. Il y a six jours de travail et sept heures de leçons par jour; à la fin de chaque année, les élèves subissent un examen, et au dernier, l'élève reçoit son diplôme; ou bien, s'il est jugé incapable, il est renvoyé, et paye cent écus à l'école.

C'est ici le lieu de dire un mot de l'histoire de ces institutions; du rôle qu'elles ont joué dans l'éducation publique; et du bien qui peut en découler encore, si l'on ne fausse pas l'esprit qui les a fait naître.

L'existence de ces écoles remonte au commencement du siècle dernier. A cette époque, Franke fonde à Halle son *pædagogium*, ainsi qu'un autre établissement destiné à l'éducation des maîtres. Steinmetz lui succède. Encouragé par l'opinion publique, qui déjà avait salué de sa faveur cette heureuse innovation, Steinmetz fonde une école pour les maîtres à Klosterberge, près Magdebourg. Cette école fut établie d'après les principes de Franke; elle compta dans son sein de nombreux élèves, et, grâce à la sollicitude de son fondateur, elle forma une vaste pépinière d'où sortirent pendant longtemps des maîtres distingués qui se répandaient dans tout le nord de l'Allemagne. Ce succès éveilla l'émulation; bientôt à côté des écoles de Steinmetz et de Franke s'élevèrent le *seminarium doctrinæ elegantioris* de Cellarius à Halle, et l'école philologique et scolastique de Gœttingue, qui doit son origine à Gessner, et qui fut la première école régulière de ce genre; puis Iéna, Halle, Erlingue, Helmstadt, Leipsick, Heidelberg, Kell, Breslau, Berlin, Munich, Dorpat et d'autres villes, eurent

Digitized by Google

chacune une école spéciale pour l'instruction des professeurs.

Mais ces écoles, que l'on appelait alors cours académiques de pédagogie, n'embrassaient que l'instruction supérieure; les élèves n'en sortaient que pour enseigner les belles-lettres et les classiques, et la plupart étaient attachés aux universités. Hecker répara cette lacune. Les écoles de Hecker, établies sur un principe moins large, mais non moins utile que celles de Franke, reçurent le nom d'*écoles bourgeoises* et d'*écoles du peuple*; elles admettaient dans leur sein tous les jeunes gens qui voulaient se consacrer à l'éducation des classes inférieures. Ces établissements reçurent, dès leur origine, un accueil qui ne pouvait manquer d'exercer une heureuse influence sur leur avenir. Le grand roi qui régnait à cette époque sur la Prusse, leur témoigna tout son intérêt. Frédéric rendit d'abord une ordonnance royale pour que, dans les domaines de sa couronne, dans le Neumark et la Poméranie, toutes les vacances parmi les instituteurs fussent remplies par des élèves de l'école de Hecker (ceci se passait en 1752). Quelques années plus tard, il accorda une pension considérable à ces écoles pour l'entretien d'un certain nombre d'élèves.

Ces écoles ne tardèrent pas à porter leurs fruits. Le professeur Bazedow créa une méthode excellente; à son exemple, le chanoine Von Rochow prouva les avantages qui pouvaient résulter des soins donnés à l'éducation des professeurs. Von Rochow organisa les écoles de Rekahn, dans le Brandebourg, et celles qui furent fondées sur les territoires voisins; ces établissements devinrent un vaste foyer d'érudition, où les jeunes gens de toutes les parties de l'Allemagne accoururent pour puiser les principes et la pratique de l'instruction primaire. Son exemple trouva un grand nombre d'imitateurs; en 1778, Halberstadt, et en 1787, Breslau, virent successivement s'élever dans leur enceinte des établissements destinés à l'éducation primaire; à Wesel et à Minden, deux écoles du même genre se formèrent également, grâce à la libéralité du baron Von der Beck et du pasteur Herbing.

Chose remarquable, ce sont les petits États qui ont donné l'exemple aux grands. En 1750, époque à laquelle Hecker fondait ses écoles bourgeoises en Prusse, le Hanovre élevait également une école du même genre; Mingen, Dessau, Cassel, Detmold, Gotha, Kehl, marchèrent sur les traces du Hanovre. Ce n'est qu'à leur suite que viennent les États catholiques. Mais, une fois l'œuvre commencée, ceux-ci la poursuivirent avec non moins d'énergie et non moins de persévérance. En Autriche, les améliorations apportées dans l'éducation du peuple, et en général la fondation des écoles normales, sont dues au zèle de l'évêque Von Felbiger et du doyen Kindermann Von Schulsteinn. Leurs efforts, qui datent de 1770, eurent un plein succès. A la même époque, le baron Von Furstemberg créait des établissements du même genre dans l'évêché de Münster. Alors ces établissements furent introduits en Bavière; et de la Bavière ils gagnèrent les États voisins et s'étendirent sur le reste de l'Europe.

Revenons maintenant à notre sujet : nous avons passé en revue la Lombardie, la Toscane et le Danemark; nous avons vu quel était l'état de l'éducation primaire dans ces contrées; poursuivons le cours de nos recherches et occupons-nous de la Prusse et de la Hollande.

Par la bonne administration de leurs écoles primaires, par leur sollicitude et leurs efforts pour améliorer la condition intellectuelle de leurs sujets, ces deux États occupent la première place parmi les nations du continent. Longtemps avant que les autres nations pensassent à fonder des écoles primaires, nous voyons la Hollande posséder de semblables établissements. Riche par son industrie, sa situation maritime et ses immenses possessions d'outre-mer, la république batave n'oubliait pas, au milieu de sa grandeur et des embarras que lui suscitait la jalousie de ses voisins, de cultiver l'intelligence de ses citoyens. Mais ces établissements étaient peu nombreux, ils manquaient d'une bonne orga-

Digitized by Google

nisation et rien n'indiquait leur prospérité future. Ce ne fut qu'au commencement du siècle dernier que ces établissements prirent quelque développement. Alors la législature rendit une loi qui les régularisait, établissait leur classification, les devoirs du maître, et réservait au gouvernement le droit d'autoriser les livres qui peuvent être introduits dans les écoles publiques. Cette loi est demeurée intacte ; elle régit encore tout le système de l'instruction primaire du pays.

Ainsi que la Hollande, la Prusse était déjà très-avancée dans la carrière de l'instruction élémentaire, alors que les autres gouvernements ne songeaient point à l'éducation de leurs peuples, ou du moins alors que ces États n'y apportaient que de l'indifférence et de l'apathie. Sous Frédéric le Grand, une circulaire du 1er janvier 1789 imposait à tous les parents le devoir d'envoyer leurs enfants à l'école. Les articles qui se rapportaient à ce devoir étaient ainsi conçus : « Tout habitant qui ne peut « pas ou qui ne veut pas faire donner à la « maison, à ses enfants, l'instruction né« cessaire, est obligé de les envoyer à l'é« cole dès l'âge de cinq ans révolus. A « partir de cet âge, nul enfant ne peut « manquer à l'école ou s'en absenter pen« dant quelque temps, sinon pour des « circonstances particulières et avec le « consentement de l'autorité civile et ec« clésiastique. » Néanmoins, les tristes préoccupations de l'époque, les guerres de la révolution française qui les suivirent, et, pendant ces guerres, les malheurs qui assaillirent le royaume, ne permirent pas de donner à ces établissements toute l'attention qu'ils demandaient. D'ailleurs, la circulaire de Frédéric ne portait aucune peine contre les parents qui ne satisfaisaient pas au vœu du législateur ; chacun pouvait s'y soustraire, sans que la loi pût l'atteindre ; et souvent, nous devons le dire, le mauvais vouloir et l'ignorance profitèrent de cette lacune. Ceci dura jusqu'à la paix ; alors, le gouvernement prit vivement à cœur l'éducation primaire ; il publia une loi plus positive, plus sévère, qui devait désormais rendre tout biais impossible. Cette loi, comme la première, obligeait les parents ou tuteurs d'envoyer leurs enfants ou pupilles à l'école publique, ou à pourvoir d'une autre manière à ce qu'ils reçussent une éducation suffisante ; les fabricants ou les maîtres qui prennent en apprentissage ou à leur service des enfants en âge d'aller à l'école, devaient aussi faire donner à ces enfants une instruction convenable depuis leur septième année jusqu'à l'âge de quatorze ans accomplis. Mais à ces clauses la loi nouvelle en ajoutait d'autres contre lesquelles devaient naturellement se briser l'apathie et les mauvaises dispositions du peuple. Et d'abord, comme la loi autrichienne, la loi prussienne s'appliquait à faciliter aux parents les plus nécessiteux les moyens d'envoyer leurs enfants à l'école, en leur fournissant les objets nécessaires à leur instruction ou les vêtements dont ils pouvaient avoir besoin ; en second lieu elle obligeait les parents et les maîtres qui négligeaient d'envoyer exactement leurs enfants à l'école, à comparaître devant un comité de surveillance où on leur adressait des remontrances sévères. Mais c'étaient là les moindres de ses dispositions ; car, si les remontrances ne suffisaient pas, des amendes, la peine de la prison ou des travaux forcés au profit de la commune, et pour surcroît de punition la privation de toute participation aux secours publics, étaient prononcées contre les délinquants ; enfin les enfants pouvaient être conduits à l'école par un agent de police. Tel était en substance et tel est encore aujourd'hui le code qui régit l'instruction primaire en Prusse.

Remarquons ici l'obligation imposée aux parents d'envoyer les enfants à l'école, obligation qui fait le caractère de cette loi. Cette obligation n'est point dans la loi hollandaise. Libre à chacun d'apprécier les bienfaits de l'éducation, et de rechercher les moyens de s'éclairer comme il l'entend. Le législateur hollandais se borne à recommander à ses inspecteurs et autres employés, de stimuler le zèle de leurs administrés ; et à ceux-ci se joignent les ministres de toutes les communions et les directeurs des bureaux de bienfaisance qui

zed by Google

se font un devoir d'user de leur influence sur les parents pour les engager à profiter des avantages qui sont offerts à leurs enfants. Ces recommandations ne suffisent point; elles n'ont point naturellement la puissance d'action de la loi prussienne; aussi les parents mettent-ils de la négligence à remplir leurs devoirs. La différence remarquable qui règne dans le nombre proportionnel des enfants qui suivent les écoles primaires dans les deux pays, nous en donne la preuve convaincante. Cette différence est établie de la manière suivante par M. Cousin:

	PRUSSE 1831.	HOLLANDE 1835.
Population	12,726,823	2,528,387
Nombre d'enfants de 7 à 14 ans	2,043,030	405,880
Enfants présentés à l'école	2,021,421	304,459
Différence en moins	21,609	100,421
Parmi les enfants présents à l'école :		
Garçons	1,044,364	173,578
Filles	977,057	130,881
Nombre égal	2,021,421	304,459
Nombre d'écoles primaires	22,602	2,832
Nombre d'élèves, terme moyen, par école primaire	89	107
Nombre d'élèves sur la population totale du pays, un élève pour	6,29 1/2 hab.	8,30 1/2 hab.

Ainsi, sur 2,043,030 enfants de sept à quatorze ans, que possédait la Prusse en 1831, la presque totalité, ou 2,021,421 allaient aux écoles primaires, tandis qu'en Hollande, sur 405,880 enfants du même âge, 304,459 tout au plus fréquentaient les écoles. Les 21,609 enfants de la Prusse recevaient une éducation particulière, tandis qu'on ne peut en préjuger autant des 100,000 enfants que présente la statistique de la Hollande. Sous le rapport de l'administration de ses écoles primaires, le bon sens du peuple, la sollicitude du gouvernement, ont suppléé à cette lacune de la loi. Comme en Prusse, la direction des écoles primaires est forte et puissante, la surveillance en Hollande est bonne, et repose sur des bases solides. Cette surveillance est commise à un inspecteur qui réside dans chaque district. L'inspecteur est nommé par l'État; ses fonctions consistent à surveiller, à contrôler tout ce qui se passe dans les écoles de son district; à visiter les écoles au moins deux fois par an. Chaque année il se rend au chef-lieu du département, où, sous la présidence du gouverneur, il se réunit aux autres inspecteurs des districts, pour y faire son rapport. Ce rapport, où sont résumées toutes les observations que lui a fournies l'état de l'éducation de la population de son district, est commenté, comparé aux rapports qui sont présentés par les autres inspecteurs du département; puis vérifié de nouveau par la commission départementale de l'instruction, à laquelle préside le gouverneur; après quoi la commission, qui est composée des sommités du département, dresse un nouveau rapport, qu'elle envoie à l'administration centrale; et celle-ci, par surcroît de précaution, convoque de temps à autre à la Haye une assemblée générale d'instituteurs primaires, où viennent des délégués de la commission départementale.

En Prusse, nous trouvons dans la hiérarchie des pouvoirs un ordre à peu près semblable. Un comité, composé de l'ecclésiastique de la paroisse, des magistrats de la commune et d'un ou deux pères de

Digitized by Google

famille, connaît de toutes les affaires des écoles ; ce comité est chargé de la surveillance à l'intérieur et au dehors. Il doit organiser et entretenir les écoles, conformément aux lois et instructions que leur donne l'autorité supérieure ; conseiller, diriger, soutenir les instituteurs, faire aimer les écoles aux habitants de la commune, exciter leur intérêt, leur zèle, et travailler à effacer la grossièreté et l'ignorance de la jeunesse des campagnes. Ce comité se réunit tous les trois mois. Les grandes villes ont autant de comités d'école que d'arrondissements. Ces comités sont dirigés par un comité central, qui est lui-même dirigé par le *kreisschulaufseher*, ou l'inspecteur d'arrondissement. Le kreisschulaufseher est proposé par l'évêque, et présenté, avec un avis motivé, par les consistoires provinciaux au ministre de l'instruction publique, qui peut refuser la ratification. Ses fonctions consistent à exercer une surveillance générale sur les écoles inférieures des campagnes et des petites villes de l'arrondissement, comme aussi sur tous les comités administratifs de ces écoles ; il doit s'efforcer de mettre chaque école en harmonie avec la loi, animer et diriger les maîtres d'école et les ecclésiastiques des comités, encourager ceux qui font bien, avertir à temps ceux qui font mal, assister aux examens, recevoir les comptes des comités et adresser son rapport au *schulrath*. Celui-ci est le directeur suprême de l'instruction primaire dans chaque régence, c'est sur lui que roule toute la correspondance des inspecteurs communaux, c'est lui qui dresse les rapports et les présente au conseil de la régence, dont il est membre ; et qui enfin correspond, par l'intermédiaire du président de la régence, avec l'administration centrale.

A voir une telle sollicitude, des précautions aussi grandes, on peut s'imaginer sans peine ce que doivent être à l'intérieur l'ordre, l'entretien et les dispositions de ces établissements. Portons nos investigations sur ce point. En Prusse, les écoles se divisent en écoles élémentaires (*elementarschulen*) et en écoles bourgeoises (*burgerschulen*). Les écoles élémentaires embrassent l'instruction religieuse, la langue allemande, les éléments de la géométrie et les principes généraux de dessin ; le calcul et l'arithmétique pratique ; les éléments de la physique, de la géographie, de l'histoire générale, et particulièrement l'histoire de la Prusse, le chant, l'écriture et les exercices gymnastiques ; les travaux manuels les plus simples et quelques instructions sur les travaux de la campagne, suivant l'industrie de chaque pays. L'enseignement des écoles bourgeoises est plus relevé ; il comprend la religion, la morale, la langue allemande, et en même temps la langue nationale, dans les pays non allemands, la lecture, la composition, les éléments des mathématiques, et surtout une étude approfondie de l'arithmétique pratique ; la physique, la géographie, les principes du dessin, l'écriture, les exercices de chant et la gymnastique. Ces écoles sont en général dans une situation salubre, les salles en sont grandes, et chacune d'elles possède des instruments de mathématique, des cartes et des modèles pour le dessin et l'écriture ; la plupart de ces écoles sont entretenues aux frais des communes ; ainsi l'a voulu le législateur, et toute commune, si petite qu'elle soit, doit avoir une école. Néanmoins, lorsque la commune est trop pauvre pour pourvoir par elle-même aux frais d'une école, les villages les plus rapprochés s'associent et soutiennent à frais communs l'établissement.

En Hollande, nous trouvons dans l'enseignement des dispositions à peu près analogues. Les écoles primaires sont de quatre sortes, savoir : les *laagere schoolen*, écoles inférieures ; les *armen schoolen*, ou écoles gratuites pour les pauvres ; les *tusschen schoolen*, écoles intermédiaires où l'on paye très-peu de chose, et enfin les écoles françaises, ainsi nommées parce qu'on y enseigne le français. La plupart de ces établissements sont bien tenus ; nous citerons entre autres les quatre écoles des pauvres de la Haye, dont l'une est suivie par plus de mille écoliers de cinq à douze ans, qui ne payent absolument rien ; l'école intermédiaire de Leyde, qui contient 480 élèves pendant le jour et 130 le soir, et la

Digitized by Google

kleine kinderschool, de Rotterdam, école de l'enfance, dans laquelle sont élevés des petits enfants de l'âge de deux ans jusqu'à six. Ces écoles sont ouvertes indistinctement à toutes les sectes, à toutes les nombreuses variétés des communions chrétiennes. Le calviniste, le catholique, le luthérien, le remontrant, l'anabaptiste et le juif se trouvent confondus, assis sur le même banc, et tous prennent une part égale à l'instruction. L'ordre et la propreté règnent dans toutes ces écoles; les enfants y arrivent bien peignés, bien lavés; c'est là une des conditions sur lesquelles le règlement se montre rigoureux, principalement dans les écoles gratuites; souvent même il arrive que l'enfant malpropre est renvoyé de l'école à ses parents, et que la récidive entraîne le renvoi définitif. Ces établissements sont les uns entretenus en tout ou en partie par une caisse publique de l'État, du département ou de la commune; les autres appartiennent à une fondation, quelques-uns reçoivent des subsides ou un secours permanent, il en est enfin qui sont entretenus par des allocations particulières. L'enseignement simultané y est partout prescrit, et tous les ans, à la fin de l'année, on fait un examen général, à la suite duquel les élèves sont admis à passer d'une classe inférieure à une classe supérieure.

Dans ces deux pays, la discipline des écoles est bonne. La loi interdit la punition corporelle, ou du moins elle n'en prescrit l'usage que dans les cas d'une absolue nécessité; encore dans ce cas le châtiment doit-il être infligé avec modération et ne jamais porter atteinte à la pudeur ni à la santé. Si l'élève est incorrigible, le comité de surveillance est consulté; et, sur son avis, l'élève est renvoyé. La retenue de l'écolier après la classe y est, il est vrai, en grande vigueur, mais on en use avec intelligence, de manière à ne point décourager l'élève ni à froisser sa sensibilité. Les récompenses y sont distribuées à propos et mûrement pesées; le maître donne aussi son approbation à ceux qui se distinguent par leur zèle et leur bonne conduite; et souvent ce simple encouragement est accueilli, recherché avec plus de ferveur que les plus hautes récompenses de l'école.

Occupons-nous du maître. Quelle est sa condition; quel sort lui a réservé la loi; ce sort est-il, comme en France, celui d'un simple manœuvre? En Prusse, la moyenne de son traitement annuel est, dans les campagnes, d'environ 83 rixdalers 16 gros (322 fr.), et dans les villes, de 212 rixdalers 2 gros 9 fenins (795 fr.). Ce revenu lui est assuré, la loi le lui garantit; nulle part il ne trouve, comme en France, de mauvaises volontés à combattre; on ne lui dispute point sa maigre pitance. En outre, s'il remplit des fonctions d'église telles que celles de chantre, d'organiste ou autres, ces fonctions n'entrent point en ligne de compte avec ses revenus d'école. Il peut encore augmenter son revenu par l'exercice d'un métier ou des fonctions autres que celle de chantre, pourvu que ce métier ou ces fonctions ne compromettent ni sa dignité ni sa moralité. Il est exempt des charges communales; il est logé, et, dans un grand nombre de communes, son couvert est mis successivement chez toutes les familles. Un jardin est attaché à chaque maison d'école, ou bien il est assigné au maître un terrain nécessaire pour entretenir sa provision de légumes et pour la nourriture d'une vache. Dans les lieux où subsiste encore le pâturage communal, à la campagne et dans les petites villes, il a la faculté d'y envoyer un nombre déterminé de bestiaux. Enfin, à sa mort, une caisse de secours, fondée dans chaque département pour l'entretien des écoles, fournit à sa veuve et à ses enfants une existence convenable.

En Hollande, la condition matérielle du maître d'école est également bonne, telle que la peut désirer une ambition sage et mesurée. La loi hollandaise n'a point fixé de salaire, mais le législateur a confié à l'administration départementale et aux inspecteurs le soin de fixer le revenu du maître, en leur recommandant toutefois de l'établir sur des bases justes, de manière que le maître dépendît le moins possible des parents. Ce vœu a été exaucé; le maître d'école hollandais a une maison,

un jardin; il chante lui aussi au lutrin, quand il est catholique; et les profits qu'il récolte dans ces fonctions cumulées avec ceux qu'il retire de son école, rendent son sort heureux.

Et ne croyez point que ces maîtres soient ignorants, dépourvus de connaissances, comme le sont la plupart des instituteurs primaires des villages en France. La loi, en s'occupant de pourvoir à ses besoins d'une manière convenable, devait également exiger qu'il fût capable d'enseigner. C'est ce qu'elle a fait. En Prusse le plus grand nombre de ces instituteurs appartiennent aux écoles normales primaires, qui sont au nombre de plus de quarante, dont trente sont parfaitement organisées. Elles coûtent à l'État 88,323 rixdalers (331,800 fr.). Les plus remarquables sont: celle de Kœnigsberg, qui possède trente places gratuites; celle de Jenkau, fondée par le chambellan de Conradi, en 1791, où toutes les places sont gratuites; celles de Magdebourg, où vingt-quatre séminaristes ont le dîner gratuit; celles de Breslau, de Bromberg, de Posen, de Halberstadt, de Weissenfels, d'Erfurt et de Neuwied. Ces établissements se divisent en petites et grandes écoles normales primaires; dans les petites, les objets de l'enseignement sont: la religion, la langue allemande, la lecture, l'écriture, le calcul, le chant, les éléments de géométrie, l'histoire naturelle, l'histoire nationale et la géographie. Dans les grandes écoles normales, l'enseignement embrasse la religion, la langue allemande, la lecture, l'arithmétique, la géométrie et les mathématiques; l'écriture, le dessin, le chant, la basse fondamentale, le violon, l'art didactique et la pédagogie; la géographie, l'histoire naturelle, l'histoire et la physique. En outre, dans les saisons convenables, le jardinage et la natation sont enseignés tous les jours pendant les récréations, de 7 à 9 heures du soir. Les principales conditions de l'admission sont: une bonne santé et l'absence de toute infirmité; dix-sept ans accomplis, de bonnes dispositions pour l'étude, un certificat d'école et de bonnes mœurs. Le candidat est tenu d'apporter à l'école ses livres, une demi-douzaine de chemises, six paires de bas, un couteau et une fourchette, un bois de lit, avec tout ce qu'il faut pour le garnir. Son séjour à l'école dure trois années. Alors l'élève subit un examen par écrit et de vive voix; et si cette épreuve constate qu'il possède l'art d'enseigner, il lui est délivré un certificat qui spécifie la valeur de ses connaissances, de ses talents, et de ses qualités par cette formule: *parfait, bien, satisfaisant.*

La Hollande ne possède que deux écoles normales primaires; l'une est aux frais de l'État; c'est celle de Harlem; les conditions qu'elle exige du maître qui veut se livrer à l'éducation présentent toutes les garanties possibles. Ces conditions sont l'admission générale et l'admission spéciale. L'une, l'admission générale, s'obtient à la suite d'un examen qui a lieu par devant la commission départementale. Cet examen est sévère; la morale, la pédagogie, et toutes les branches qui se rattachent à la carrière que désire embrasser le candidat, en forment le fonds. C'est le premier pas: le candidat qui a subi avec succès cet examen peut exercer les fonctions de maître dans les institutions privées, après s'être muni d'une autorisation municipale; mais, s'il postule la place d'instituteur dans les établissements publics, il doit passer par une seconde épreuve. Cette épreuve est l'admission spéciale. Elle est plus difficile; elle a lieu au concours devant un jury qui compte dans son sein l'inspecteur pour un de ses membres. Au plus instruit, au plus méritant est accordée la place; et encore cette nomination n'est-elle définitive, qu'autant qu'elle a l'assentiment de l'inspecteur.

En résumé, l'instruction primaire est en Hollande et en Prusse, dans une situation florissante. Les maîtres sont instruits, propres à leur état, et les élèves reçoivent de bonne heure, dans ces écoles, une éducation suffisante pour assurer leur avenir. La seule différence qui existe entre ces deux pays, c'est que l'instruction primaire est facultative en Hollande, tandis qu'elle est forcée en Prusse. Le gouvernement prussien n'a pas craint de heurter la susceptibilité de ses sujets en leur imposant l'obli-

Digitized by Google

gation d'envoyer leurs enfants à l'école ; il n'a point voulu que les parents sacrifiassent à leurs intérêts personnels l'avenir de l'enfant, aussi la totalité de sa population reçoit-elle les bienfaits de l'instruction. Dans la loi hollandaise, au contraire, on a ménagé la susceptibilité du peuple aux dépens de l'instruction. Au lieu d'agrandir le cercle de l'intelligence, d'assurer l'indépendance de l'enfant et de l'arracher aux dangers qui menacent sa jeunesse, on a laissé une entière liberté d'action aux parents. Nous avons signalé par le chiffre comparé des écoliers des deux pays, quel était l'usage que les parents avaient fait de cette liberté. En France et en Angleterre, où règne le prétendu principe de liberté, nous allons retrouver des résultats encore moins satisfaisants.

La législature anglaise n'a fait aucune provision pour l'éducation du peuple. Toutes les écoles primaires sont soutenues par des quêtes, des dotations ou des sociétés de bienfaisance. Ces écoles sont de diverses sortes : les écoles du dimanche (*sunday schools*) qui sont suivies par des enfants et des adultes, et où l'on enseigne à lire et à écrire, les principes et les devoirs de la religion; les écoles nationales (*national schools*) fondées d'après les principes du docteur Bell de Madras ; ces écoles sont nombreuses; l'écolier paye une légère rétribution; elles sont journalières (*daily*) ou du dimanche ; on y enseigne le catéchisme de l'église anglicane, et les enfants sont obligés d'aller à l'église tous les dimanches ; les écoles de la Société Britannique et Étrangère, fondées en 1808 par Joseph Lancastre, sont les meilleures, car elles reçoivent tous les enfants sans distinction de secte, mais tout enseignement sur des sujets religieux en est proscrit : cette société entretient une école normale pour l'instruction des maîtres; les *free schools*, écoles libres, où l'éducation est gratuite ; les *grammar schools* ou *endowed schools* (écoles avec dotation) fondées par des personnes riches qui ont désigné le genre d'éducation que l'on devait y suivre; dispositions qui sont en général strictement observées, bien que l'origine de la plupart de ces écoles remonte à la réforme. Le nombre de ces écoles et des écoliers qui les fréquentaient en 1834, est fixé, dans une enquête parlementaire pour l'Angleterre et le Pays de Galles, de la manière suivante :

Désignations.	Écoles.	Écoliers.
Infant schools . . .	2,985	89,005
Daily schools . . .	35,986	1,187,942
Sunday schools. . .	16,828	1,548,890
Total . .	55,799	2,825,837

En supposant ces chiffres justes et en déduisant de 2,825,837 écoliers un cinquième, ou 565,000, pour les écoliers qui suivent à la fois les *daily schools* et les *sunday schools*, il nous reste 2,260,837 écoliers, ou un écolier sur sept habitants.

Sous le rapport du chiffre, l'Écosse est dans une condition non moins satisfaisante. Voici quel était dans ce pays le nombre des écoles en 1834.

Écoles de paroisse	1,162
Écoles de la propagation des connaissances chrétiennes . . .	253
Écoles de charité	89
Écoles de dissidents	100
Autres écoles	3,008
Total . . .	4,612

Nous n'avons point le chiffre des écoliers qui suivent ces écoles; mais, en supposant que chacune d'elles soit fréquentée par 50 écoliers, nous aurons 230,600 écoliers. La population de l'Écosse était en 1834 de 2,471,425 individus. C'est donc environ un écolier sur dix habitants.

L'Irlande elle-même, malgré ses misères, malgré ses violences, serait très-savante si le chiffre absolu des écoliers et des écoles indiquait la science. Les écoles fourmillent dans la cité d'Armagh : les villes de Dunganan, Enniskillen, Raphae, Cavan, Banagher et Carysfort, ont chacune plusieurs institutions. Selon Mac Culloch, le nombre des écoles et des écoliers à la population de l'Irlande était, en 1833, dans la proportion suivante : une école pour 824 habitants, un écolier sur 7 53/100 d'habitants pour toute l'Irlande.

Examinons maintenant près de ces chif-

Digitized by Google

fres, entrons dans les détails de l'école, et nous reconnaîtrons bientôt que ces chiffres ne sont pas exacts. Par exemple, qui ne sait qu'en Irlande un enfant qui est porté sur les registres de l'école ne va pas à l'école toutes les fois que sa mère ou son père sont retenus chez eux par la plus légère indisposition? Qui ne sait que cet enfant est chargé du ménage, et que, chaque fois que son père a besoin de vaquer à ses travaux, on l'envoie dans les champs garder les vaches? Qui ne sait qu'en Angleterre et au Pays de Galles, sur vingt jours de classe, l'enfant d'un laboureur en manque huit ou dix? Mais c'est le moindre vice des écoles primaires du Royaume-Uni. Là, sans doute, sont des personnes généreuses, des citoyens mus par des sentiments de piété qui font de riches donations pour répandre l'instruction dans les classes indigentes; mais, comme la plupart des legs de charité, ces fonds reçoivent une autre destination, et servent à des intérêts personnels et à des ambitions particulières. Point de tolérance religieuse comme en Hollande; celui-ci, en haine des papistes ou des dissenters, veut que les enfants ne lisent que les livres du clergé anglican; de son côté, celui-là défend ces livres comme entachés d'hérésie. L'un cherche à détourner de la foi l'enfant catholique qui, faute d'avoir une école de sa religion dans son village, vient s'asseoir au milieu des enfants luthériens ou calvinistes; l'autre use de représailles. Il s'ensuit une agitation constante, une polémique hargneuse, là où devraient régner l'amour de s'instruire et la paix. Les nominations des maîtres d'école appartiennent en grande partie au clergé. Le clergé a la haute main dans les affaires de l'école: il nomme le candidat et lui décerne les fonctions de maître d'école, et, soit dit en passant, sous le rapport de la moralité, ce choix fait preuve, de la part du clergé, d'une grande indulgence, car nous avons en ce moment sous les yeux un document parlementaire où nous voyons que, sur six maîtres d'école actuellement en exercice dans un rayon de six milles, cinq s'adonnent habituellement à l'ivrognerie.

Mais voici un document relatif à Londres qui nous donnera une idée plus complète de l'état actuel de l'instruction primaire en Angleterre: c'est une enquête parlementaire ordonnée dernièrement par la chambre des communes pour connaître l'état de l'éducation primaire dans les cinq paroisses de Westminster. Les paroisses inspectées par les membres de la commission sont celles de St-Martin-des-Champs, de St-Clément le Danois, de Ste-Marie du Strand, de St-Paul Covent-Garden et du district de Savoie. La population de ces cinq paroisses est de 42,996 habitants. St-Martin-des-Champs possède 49 écoles, 44 *day schools* et 5 écoles du dimanche; elles sont suivies par 2,131 écoliers: 1,043 garçons et 1,088 filles. Saint-Clément le Danois compte 34 écoles, 31 *day schools* et 3 *sunday schools*. Le nombre des écoliers est de 1,116, savoir: 473 garçons et 643 filles. Sainte-Marie du Strand a 11 écoles, dont 10 sont des *day schools*, et une pour les enfants au-dessous de cinq ans. Les écoliers sont au nombre de 478, dont 236 garçons et 242 filles. Saint-Paul Covent-Garden a 20 écoles, 18 *day schools*, 2 *sunday schools*; 999 écoliers: 459 garçons et 540 filles. Le district de Savoie compte 2 écoles, une pour les garçons et l'autre pour les filles. Toutes deux appartiennent à l'église luthérienne d'Allemagne, et les écoliers, au nombre de 48, sont tous issus de parents allemands. Outre ces écoles, les cinq paroisses ont entre elles 10 écoles du soir, ce qui porte le nombre total des écoles à 126, dont 19 sont exclusivement destinées aux garçons; 13 exclusivement aux filles, et les 94 restantes sont à la fois suivies par les garçons et les filles. Le nombre total des écoliers est de 4,770; savoir: 2,243 garçons, et 2,527 filles; dont 3,215 suivent à la fois les écoles quotidiennes et les écoles du soir; 889 les écoles quotidiennes et les écoles du dimanche, et 666 les écoles du dimanche. L'âge de ces écoliers est comme suit: 946 au-dessous de cinq ans; 3,476 entre cinq et quinze ans; 116 au-dessus de quinze ans; 232, dont l'âge est inconnu.

Dans ce nombre, il y a 6 écoles qui ont

Digitized by Google

des dotations, 20 qui ont le privilége de faire des quêtes dans les églises et dans les chapelles, 27 qui sont soutenues par des souscriptions publiques, 9 qui ont des bibliothèques dans lesquelles les élèves peuvent prendre des livres, 14 dans lesquelles les élèves sont habillés en tout ou en partie, une qui a un fonds de secours pour les enfants malades, et une dernière, dans Saint-Martin-des-Champs, qui a une caisse d'épargne. Voici comment elles se divisent :

Dame schools. Sous cette dénomination on comprend les écoles dans lesquelles l'éducation se borne à apprendre à épeler, à lire et à coudre; leur nombre est de 21 ; elles sont suivies par 340 élèves, 125 garçons et 215 filles, dont 130 au-dessous de cinq ans, et 210 au-dessus de cinq ans. Leur condition est un peu supérieure aux écoles du même genre de Liverpool et de Manchester, quoiqu'elle laisse beaucoup à désirer. Les enfants n'y sont point entassés dans des caves, comme dans ces villes, il est vrai ; mais le plus grand nombre de ces établissements n'ont qu'une seule chambre, qui sert à la fois de cuisine, de chambre à coucher pour l'institutrice et de salle d'école pour les enfans. La ventilation, pendant l'hiver, en est mal faite : les croisées restent toujours fermées. Ainsi l'exigent les parents. Les maîtresses sont toutes fort avancées en âge. Le plus grand nombre sont des ci-devant laveuses, blanchisseuses, repasseuses et couturières. La rétribution de l'écolier varie de 4 à 6 deniers par semaine ; le revenu de la maîtresse, terme moyen, serait de 7 schellings 9 deniers par semaine, si celle-ci pouvait retirer des parents la somme qui lui revient. Toutes ces institutrices professent et enseignent la morale à leurs élèves, mais la commission n'a pu comprendre la signification qu'elles attachaient à ce mot. Les livres sont, dans quelques-unes, choisis par les institutrices; dans les autres ce sont les parents qui veulent se charger eux-mêmes du soin de diriger l'instruction de leurs enfants en leur donnant des livres à leur convenance.

Au-dessus des *dame schools* s'élèvent les écoles quotidiennes où, indépendamment de la lecture, on apprend aux enfants l'écriture, l'arithmétique, les éléments de la grammaire, la géographie, l'histoire et les éléments de l'arpentage. Ces écoles sont au nombre de trente-trois, dont cinq reçoivent des garçons seulement ; les vingt huit autres sont communes aux deux sexes ; le nombre des écoliers qui les fréquentent est de 784; dont 402 garçons, et 382 filles. Le terme moyen dans chaque école est de 24 écoliers; 178 de ces enfants sont au-dessous de 5 ans, et 606 entre 5 et 15; 7 de ces écoles sont dirigées par des hommes ; les 24 autres sont dirigées par des femmes. Leur condition est à peu près la même que celle des *dame schools;* elle est supérieure aux écoles du même genre de Liverpool et de Manchester ; mais elle laisse beaucoup à désirer. Ainsi, toutes les branches qu'embrassent ces écoles ne sont enseignées qu'à un petit nombre d'élèves : encore cet enseignement est-il trop imparfait pour qu'on puisse lui donner le nom d'éducation. En résumé, cette éducation, telle qu'elle est faite dans ces établissements, n'est point suffisante pour apprendre aux jeunes élèves à réfléchir et à observer ; elle ne peut non plus leur donner le désir d'agrandir leurs connaissances, et ne doit exercer qu'une bien faible influence sur les devoirs qu'ils auront un jour à remplir dans la société.

Après ces écoles, viennent les *middling schools* (écoles moyennes) et les écoles primaires supérieures ; celles-ci sont plus relevées ; l'éducation y est plus ambitieuse. Les *middling schools* contiennent 310 écoliers. La grammaire, la géographie, l'histoire, le dessin, les classiques, la géométrie, l'arpentage, y sont enseignés. Le prix de la pension varie de 8 sous 6 deniers à 21 sous par trimestre dans les écoles de garçons ; et de huit à 30 sous 6 deniers par trimestre dans les écoles de filles. Trois professeurs parmi les maîtres ont été élevés pour cette carrière, et parmi les seize maîtresses, il y en a huit qui ont également reçu une instruction propre à leur état. Les salles d'école sont propres, bien aérées. Mais sous le rapport de l'enseigne-

Digitized by Google

ment, il reste beaucoup à faire. Les écoles supérieures sont au nombre de treize; elles contiennent 525 élèves; l'une compte dix-huit élèves, dont dix jeunes garçons et huit jeunes filles. Cinq écoles exclusivement destinées aux garçons contiennent 249 écoliers dont l'âge varie de 12 à 15 ans. On y enseigne, comme dans les *middling schools,* la grammaire, l'histoire, la géométrie, le calcul, le dessin, l'arpentage, et de plus le français, l'allemand et l'italien, la danse et la musique. Le prix de la pension est de 15 schellings à 2 guinées par trimestre. Les écoles pour les jeunes gens sont dirigées par des hommes dont quelques-uns sont très-capables; et les écoles pour les jeunes filles sont dirigées par des institutrices également capables.

Les écoles du soir ou *evening schools* doivent être placées sur la même ligne que les *day schools.* L'enseignement y est à peu près le même. Ces écoles sont suivies par 87 élèves, 36 garçons et 51 filles, dont l'âge flotte entre 8 et 22 ans. Les heures de classe, en général, ont lieu entre six et huit heures. L'enseignement comprend la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la grammaire, le dessin, la géométrie, l'arpentage, la tenue des livres, l'algèbre.

Viennent enfin les *infants schools,* les écoles du dimanche et les écoles de paroisse. Les premières sont au nombre de cinq; elles contiennent 660 écoliers, dont 348 ont moins de cinq ans; les plus âgés ont douze ans, et le moins âgé a un an et demi. Ces écoles ont toutes été fondées depuis le commencement de l'année 1828. La rétribution de l'élève est de un et deux pence par semaine. On y enseigne la lecture, le calcul et la grammaire dans toutes; la couture dans deux; l'écriture dans trois; la géographie et l'histoire sainte dans trois. Une bibliothèque est attachée à deux de ces écoles; mais les livres et les cartes en sont usés; dans l'une d'elles, quinze enfants reçoivent, chaque samedi, des vêtements qu'ils rapportent le lundi. Ces écoles peuvent aller de pair avec les écoles dite *dame schools;* l'instruction y est la même; néanmoins elles sont mieux entretenues, la vigilance y est plus grande et les enfants y sont mieux soignés.

Le nombre des écoles du dimanche est de neuf; les écoliers dont les noms sont portés sur les livres de ces écoles sont au nombre de 1,555; mais sur ces 1,555 écoliers, 889 fréquentent les écoles quotidiennes, ce qui réduit à 666 le chiffre des enfants qui reçoivent de l'instruction le dimanche seulement. L'âge de ces enfants flotte entre cinq et quinze ans. Ils ne payent rien. Chaque école compte, terme moyen, vingt-trois professeurs. Les objets de l'instruction sont la lecture de la Bible tous les dimanches, et un peu de calcul et d'écriture un ou deux soirs de la semaine.

En dernier lieu viennent sept écoles de paroisse qui comptent 1,201 écoliers, dont 299 ne payent rien, et 852 payent la faible rétribution d'un penny par semaine. Dans ces établissements, l'instruction se borne à la lecture, à l'écriture, au calcul et à la couture pour les filles. L'éducation y est bonne, proportionnée à l'intelligence et à la force des enfants : malheureusement le plus grand nombre des enfants sont retirés beaucoup trop tôt de l'école par leurs parents.

Tel est le rapport sommaire de la commission d'enquête; mais la partie la plus curieuse de ce document est celle où les commissaires résument le résultat de leurs opérations. Suivant eux, sur les 4,770 écoliers qui fréquentent les écoles, les 666 écoliers des écoles du dimanche, et les 340 écoliers des *dame schools* n'apprennent absolument rien; leur instruction est nulle. Reste 3,764 écoliers. Sur ce nouveau nombre, les 784 écoliers qui suivent les écoles quotidiennes reçoivent une éducation purement mécanique qui nuit à l'intelligence de l'élève, lui inspire du dégoût pour l'étude, et ne produit sur son esprit aucune influence morale et religieuse. Déduisant encore 784 des 3,764 écoliers que nous avons plus haut, reste 2,980 nouveaux. Dans ces chiffres sont compris les 660 écoliers qui fréquentent les *infants schools;* sur ces 660 écoliers, 348 ont moins de 5 ans. Dans de telles écoles, l'éducation ne peut être bien étendue. Néan

Digitized by Google

moins les membres de la commission l'ont reconnue bonne, appropriée à l'âge et à la force des enfants, en ce qu'elle leur apprend l'ordre, la propreté; en ce qu'elle les prépare à entrer dans des écoles supérieures. En conséquence, ils sont d'avis qu'on remplace les *dame schools* par des *infants schools;* nous conserverons ce chiffre 660. Dans les *middling schools* et les écoles du soir nous avons d'une part 310 écoliers, et de l'autre part 87 écoliers; ensemble 397 écoliers qui sont censés apprendre la géographie, l'histoire, la grammaire, l'arithmétique et la géométrie, et dont les cinq sixièmes n'apprennent rien; soit 488 écoliers à déduire de 2,980, reste 2,492. Les 525 écoliers des écoles supérieures ont toutes les facultés de s'instruire; néanmoins, quoique la méthode en usage y soit défectueuse, nous conserverons ce chiffre. Il nous reste maintenant les 1,201 élèves des écoles de paroisse; nous avons dit que dans ces écoles le système d'éducation était bien entendu, bien dirigé, mais que l'on retirait les enfants de trop bonne heure de ces établissements. En supposant que le nombre de ces élèves formât les quatre cinquièmes du nombre total, nous aurons encore 960 à défalquer de 2,492, ce qui réduit ce chiffre à 1,532 écoliers; or, la population des cinq paroisses étant de 42,996; nous n'avons donc, en réalité, qu'un écolier sur 28 habitants.

Toutefois, on aurait tort de penser que tout le Royaume-Uni est aussi maltraité; il est des lieux où l'instruction primaire reçoit une application utile; l'Écosse, par exemple, se distingue par ses écoles primaires; l'éducation y est bien faite et bien entendue. Mais ici nous trouvons, comme en Prusse et en Hollande, un système émané du pouvoir. Ce système date de 1696. Alors, Guillaume et Marie promulguent un statut qui régularise les écoles, en fixe le nombre et en commet la surveillance au clergé. Le minimum du salaire du maître est déjà fixé à 5 £ 11 schel. 1 denier; et le maximum à 11 £ 2 schel. 2 deniers. Ce statut fut accueilli avec reconnaissance. Le clergé prit à cœur la mission que lui confiait l'État; il avait d'ailleurs à traiter avec une race intelligente et industrieuse qui comprit tout d'abord les bienfaits de l'éducation; la tâche était donc facile, aussi le temps ne fit-il qu'améliorer l'éducation primaire; et, les parents rivalisant de zèle avec les instituteurs et le clergé, l'Écosse vit bientôt naître dans son sein une population éclairée.

En France, dans tous les temps, sous tous les régimes, nous voyons l'éducation primaire ballottée, repoussée partout. On dirait qu'éclairer les populations sur ses devoirs, sur ses vrais intérêts, c'est ébranler l'État. Depuis la révolution de juillet, qu'a-t-on fait? Quel progrès a été imprimé à l'instruction primaire? Une loi, mais une loi faible, impuissante, a été rendue. En vertu de cette loi, les 37,187 communes de la France sont tenues d'entretenir, soit par elles-mêmes, soit en se réunissant par deux, une école élémentaire primaire, ce qui porterait le nombre de ces écoles à 34,001, et conséquemment à 34,001 bâtiments. Mais, vains efforts! en 1834, un an après la promulgation de cette loi, il manquait encore 21,089 écoles, dont 7,182 par suite de la négligence des autorités locales. La loi veut aussi que, pour l'établissement de ces écoles, toutes les communes qui n'ont pas de ressources ordinaires suffisantes, soient imposées d'office; cette clause n'est pas mieux observée. Les communes imposées sont au nombre de 28,336, et sur ces 28,336 communes, 20,961 se refusent à l'exécution de cette mesure financière. Certains conseils généraux se laissent même imposer d'office, et 115,751 fr. ont dû être ainsi prélevés en 1834. En 1832, le nombre des écoliers qui suivent les écoles primaires est de 1,934,624, savoir: 1,200,715 garçons, 734,909 filles; mais durant l'été, on ne trouve plus dans ces écoles que 696,165 garçons, et 418,331 filles. Ainsi, pendant l'été on ne parvient à retenir dans les écoles que les sept douzièmes des élèves.

Cependant cette égalité proportionnelle n'existe qu'en masse, car il y a entre beaucoup de départements une disproportion fort sensible. Ainsi dans le département de la Meuse, le nombre des élèves se ré-

Digitized by Google

duit, pendant l'été, d'un quart; dans le département des Vosges, d'un tiers; dans le Loiret, de moitié; dans la Marne, de six onzièmes; dans le Var, de trois quarts, et dans la Nièvre, de dix onzièmes. Voici au reste un tableau comparé des dix départements où l'instruction est le moins répandue, par rapport à ceux qui sont dans le cas contraire. C'est un relevé des conscrits illettrés par mille recrues.

Départements ignorants.	Illettrés.
Corrèze, sur 1,000	819
Morbihan	796
Allier	785
Finistère	768
Haute-Vienne	762
Indre	761
Dordogne	746
Nièvre	746
Côtes-du-Nord	742
Cher	747
Moyenne sur 1,000	766

Départements éclairés.	Illettrés.
Jura, sur 1,000	170
Doubs	173
Haute-Marne	185
Meuse	184
Moselle	141
Bas-Rhin	194
Marne	204
Hautes-Alpes	211
Seine-et-Marne	212
Ardennes	216
Moyenne sur 1,000	194

Ainsi, dans dix départements, sur 1,000 recrues, 766 n'ont pas reçu le bienfait de l'instruction primaire, tandis que, dans les dix départements où l'instruction est le plus répandue, sur 1,000 recrues on n'en compte que 194 qui n'aient pas fréquenté les écoles. En 1837, 326,298 jeunes gens furent appelés sous les drapeaux, et sur ce nombre 46 sur cent ou près de la moitié, ne savaient ni lire ni écrire.

Cette loi est encore défectueuse en ce qu'elle ne définit point d'une manière précise l'enseignement élémentaire. Ainsi il n'est pas rare de voir des enfants entrer dans une série d'études au-dessus de leur condition. Qu'arrive-t-il de là? c'est que beaucoup de jeunes intelligences laissées sans culture sont abandonnées à tous les hasards des événements; c'est, d'autre part, qu'une multitude d'éducations se poursuivent et s'achèvent sans bons résultats: inutiles à beaucoup parce qu'ils y assistent pendant de longues années sans les comprendre, perdues pour d'autres parce que cette demi-science les jette hors des professions laborieuses où ils trouveraient à vivre utilement.

Mais l'un des plus grands vices de la loi française, c'est qu'elle laisse encore aux parents trop de latitude dans le choix des personnes auxquelles il leur semble le plus utile de s'en rapporter pour l'éducation des enfants. Les seules conditions que la loi exige de celui qui veut enseigner, c'est un brevet de capacité et un brevet de moralité; mais ces conditions sont si faciles à remplir, que tout le monde peut y atteindre, aussi le corps des maîtres d'école comptait-il naguère dans ses rangs plusieurs repris de justice, dont un avait passé la moitié de sa vie au bagne. Ce corps se distingue en outre par des caractères particuliers. On peut le ranger en trois catégories : dans la première sont les instituteurs à poste fixe; ce sont les plus respectables. Dans le nombre, figurent des chantres, des sacristains, des forgerons et des charpentiers. Le défaut principal de cette catégorie, est l'ignorance et l'ivrognerie. Dans la seconde catégorie sont les infirmes; celle-ci est la plus nombreuse; elle se compose de manchots, de sourds, d'épileptiques et de culs de jatte. Dans un arrondissement de la Haute-Loire, il existe un maître d'école qui n'a pas de bras. Cet homme taille sa plume, et trace les cahiers de ses écoliers avec le pied. La troisième catégorie se compose d'instituteurs annuels, ou instituteurs ambulants. Ce sont des Béarnais, des Piémontais, des Briançonnais et des Auvergnats. Ceux-ci se louent pour la saison d'hiver; le prix moyen est de quinze écus pour trois mois, et lorsque la besogne est faite, ils repartent avec les hirondelles, et rentrent dans leur pays.

Cependant les écoles normales primaires ne manquent pas en France; aujourd'hui

Digitized by Google

on en compte 47 ; le régime en est même tracé sur des bases larges; l'instruction y est bonne ; l'éducation des *élèves maîtres* présente en général une condition satisfaisante. Mais ne croyez point que ces élèves ainsi formés aillent porter le fruit de leurs travaux dans les campagnes ; la plupart trouvent une place d'instituteur dans les écoles primaires des villes. Lequel d'entre eux, d'ailleurs, possédant une instruction un peu élevée, voudrait aller dans une campagne avec aussi peu d'avantages en perspective. En vertu de la loi française, un traitement fixe de 200 francs et une indemnité de logement, qui s'élève dans les campagnes à 40 francs au plus, sont accordés au maître; à cette somme il faut ajouter la rétribution de 1 fr. 18 c. par mois pour chacun des élèves payants; ce qui porte, dans les communes riches, le salaire des maîtres d'école à 428 fr. 81 c. Ce salaire est inférieur au salaire moyen des cantonniers des routes royales, qui s'élève à 456 fr. Mais, dans le plus grand nombre des communes, le malheureux instituteur ne reçoit presque rien. Ainsi, dans l'arrondissement de Besançon, nous trouvons un maître d'école forcé, pour vivre, de chanter au lutrin, de sonner les cloches, d'être secrétaire du maire, domestique du curé, et de distribuer chaque dimanche, de porte en porte, l'eau bénite aux habitants de la commune. Dans l'arrondissement de Mont-de-Marsan, département des Landes, les instituteurs font presque tous le métier d'appariteur, de fossoyeur, et vont de porte en porte quêter des pommes de terre, des raisins et du blé. Dans cette contrée, les instituteurs sont tous pauvres, mal vêtus ; ils font la classe en sabots, sans bas, ni gilet, ni cravate ; ils ne reçoivent rien en argent, tout se borne à des promesses. Mais ce n'est pas tout : la loi française a voulu qu'une retenue fût faite sur le traitement fixe, pour assurer aux instituteurs que leur âge et leurs infirmités empêcheraient de continuer leurs fonctions, une retraite convenable. Certes, cette prévoyance est digne d'éloges; mais on a calculé qu'après dix ans un instituteur, à qui l'on ferait une retenue sur son traitement, toucherait à peine 200 francs de capital.

Avec un pareil état de choses, avec des rémunérations aussi insuffisantes, il faudrait trouver des hommes spéciaux qui voulussent accepter comme une mission évangélique le soin d'instruire les enfants du pauvre. Mais où est la foi ? où est le dévouement ? Exiger aujourd'hui une pareille abnégation de la part de ceux qui se livrent à l'instruction primaire, c'est chose impossible. La profession d'instituteur dans la plupart des villages est acceptée comme pis-aller, et l'homme capable qui l'accepte s'en retire aussitôt qu'il trouve une occasion meilleure d'employer ses capacités. Les frères de la doctrine chrétienne, ou frères ignorantins, ont pendant longtemps résolu ce difficile problème. Prise en corps, cette société a rendu d'immenses services à l'État. Les frères ignorantins sont répandus sur tout le sol de la France ; en 1833, leurs écoles s'élevaient au chiffre de 369, et comptaient 92,989 écoliers ; malheureusement, depuis la révolution de juillet, les frères sont tombés en disgrâce, et aujourd'hui les conseils généraux leur refusent les plus légitimes secours. Disons plus ; c'est que, si la loi avait son entière exécution, les établissements de la morale chrétienne seraient forcés de fermer. La loi dit, en effet, que l'école ne sera gratuite que pour les indigents, mais que les familles aisées payeront une rétribution fixée par les autorités municipales : les statuts de l'ordre des frères veulent, au contraire, que la gratuité de l'enseignement soit commune à tous, à l'indigent, à l'homme d'une aisance moyenne, au riche même, s'il veut prendre part aux leçons des frères. Et déjà de graves conflits se sont élevés entre l'administration et les frères à ce sujet. L'administration veut que la loi soit respectée ; mais reconnaissant toute l'importance de conserver les écoles des frères, elle a proposé de voter des fonds suffisants pour l'éducation des enfants ; ce biais n'a point été accueilli par les frères ; ils sont restés fidèles à leur principe, ils ont refusé, et continué, comme par le passé, de recevoir dans le sein de

Digitized by Google

leurs écoles tous ceux qui s'y présentent.

Imaginez maintenant une méthode bâtarde, qui n'est ni mutuelle, ni simultanée, ni individuelle, qui ne ressemble à rien, dans laquelle on siffle les enfants comme on sifflerait des chiens, à laquelle les habitants des Vosges ont donné le nom de *méthode du diable;* imaginez, dis-je, une méthode qui a la prétention d'enseigner le calcul, la lecture et l'écriture, et qui n'enseigne rien, et vous aurez une idée à peu près complète de l'état actuel de l'instruction primaire en France. Mais là n'est pas tout le mal : l'instituteur primaire n'est pas seulement chargé de développer l'esprit de ses jeunes élèves; c'est à lui qu'il appartient d'agrandir leur âme, d'y faire germer des principes honorables, et de les façonner de bonne heure à toutes les pratiques de la vertu. Comment espérer trouver de telles qualités chez des hommes à qui vous refusez le nécessaire, qui n'ont accepté le salaire que vous leur offrez qu'en désespoir de cause, et qui n'exercent qu'à contre-cœur la pénible tâche qui leur a été imposée. N'eût-il pas mieux valu que la loi fût plus étroite envers les parents, plus large envers les instituteurs.

(*Westminster Review and Chambers' Magazine.*)

Mémoires. — Autobiographie.

LE JOURNAL DE WALTER-SCOTT.

Les mémoires de Walter-Scott, tels que les publie M. John Lockhart, doivent être plutôt considérés comme une spéculation de librairie, que comme l'autobiographie du célèbre romancier. C'est une compilation très-étendue, souvent fort peu judicieuse, d'anecdotes, de lettres, de souvenirs, de fragments, qui se rapportent plus ou moins directement à Walter-Scott. Les parties les plus importantes et les plus curieuses de cette volumineuse collection sont : le récit de la jeunesse de Walter-Scott, rédigé par lui-même; quelques lettres adressées par Walter-Scott à ses parents, à ses amis, à divers personnages de distinction, sur différents sujets de politique, d'histoire et de littérature (1); et enfin, le *journal* que Walter-Scott eut l'idée de tenir à l'instar de celui de Byron, publié par Thomas Moore. Walter-Scott ne commença à ouvrir ce journal que vers la fin de 1825; mais comme il embrasse l'époque la plus importante de sa vie; celle où le célèbre romancier, parvenu à l'apogée de sa gloire, vit tout à coup son existence et sa réputation menacées par la faillite de ses libraires, ce journal offre un grand intérêt. Aussi, M. Lockhart a-t-il prudemment réservé ce morceau pour la fin de sa publication, afin sans doute d'en soutenir la vogue. Ce journal n'est parfois qu'un album ; mais le plus souvent, c'est un curieux mémoire psychologique, dans lequel l'auteur a déposé ses impressions et ses pensées, à mesure que les événements les plus terribles se pressaient autour de lui. On le voit d'abord calme, n'envisageant l'avenir qu'à travers le prisme de ses

(1) Voyez les divers articles que nous avons empruntés à la publication de M. Lockhart. Dans les précédentes livraisons on trouvera aussi un grand nombre d'articles relatifs à Walter-Scott.

Digitized by Google

illusions ; puis pressentant le malheur qui va l'accabler, s'aiguillonnant pour tenir tête à l'orage, faiblissant quelquefois, reprenant enfin courage, et, à force de persévérance, comblant le précipice, triomphant de l'adversité, mais succombant à la peine. Cette lutte est admirable. Le malheur physique et la douleur morale venant à la fois assaillir un homme, dont les seules ressources résident dans la liberté d'esprit, et qui cependant, au milieu de tant de sujets de trouble, trouve assez de calme pour créer des chefs-d'œuvre ! Tout l'accable à la fois : sa femme meurt; il perd sa fortune si laborieusement acquise; sa fille et son gendre le quittent pour aller à Londres; ses engagements semblent au-dessus de ses forces; sa robuste santé l'abandonne, et cependant l'homme résiste. Les cinq dernières années de la vie de Walter-Scott sont fécondes en enseignements de plus d'un genre : c'est une haute leçon de moralité qu'il a donnée au monde : comme homme, comme père de famille, comme écrivain. Il n'a pas perdu espoir, au milieu de cette situation désespérée; et Dieu, en qui il s'était confié, lui a donné les forces nécessaires pour accomplir sa tâche.

Édimbourg, 20 *novembre* 1825. — J'ai regretté toute ma vie de n'avoir pas tenu un journal régulier; car j'ai perdu ainsi moi-même le souvenir de bien des choses intéressantes, et j'ai privé ma famille de plus d'une information curieuse. Je me suis dit, en voyant dernièrement quelques volumes des notes de Byron, que c'était là probablement la meilleure manière de tenir un registre de ce genre. Byron ne suit aucun ordre : il inscrit les événements tels qu'ils s'offrent à sa mémoire. J'essayerai de ce plan. — Or, voici que je suis possesseur d'un beau livre à fermoir, comme une dame en pourrait souhaiter un pour album. — *Nota bene*. Nous devons établir, John Lockhart, Anne et moi, une société pour la suppression des albums : c'est la plus ennuyeuse forme que revête la mendicité. « Monsieur, votre autographe ou une couple de « vers, s'il vous plaît, ne fût-ce qu'une maxime « en prose. » Quand on songe aux misérables sonnets et aux fades mensonges qui déshonorent ces mélanges, il faut avoir un excellent estomac pour digérer de pareilles importunités.

Quelques mois avant l'ouverture deo n livre, Scott avait entrepris un voyage en Irlande; il voulut néanmoins y consigner les différentes impressions qu'il avait éprouvées durant cette excursion. Le passage suivant résume assez bien le tableau des misères de l'Irlande :

Je suis allé en Irlande l'été dernier, et j'ai fait un délicieux voyage. On exagère beaucoup moins la détresse des Irlandais que je n'étais tenté de le croire : elle atteint l'extrême limite de la pauvreté. Leurs cottages serviraient à peine d'étables à porcs en Écosse; leurs haillons semblent le rebut de la boutique d'un chiffonnier, et sont disposés sur leurs corps avec une variété si ingénieuse, qu'on la croirait l'œuvre du caprice : on tremble à chaque instant qu'un nœud ou une couture, venant à céder, ne laisse l'individu qui vous parle dans une complète nudité; leur nourriture se compose de pommes de terre, encore n'en ont-ils pas suffisamment. Les hommes y sont pourtant vigoureux et sains, les femmes fraîches et appétissantes.

21 *novembre* 1825. Décidément je suis amoureux de mon journal. Je souhaite que ce zèle dure. Je reviens encore à l'Irlande. J'ai dit qu'on n'a point exagéré la pauvreté des Irlandais; on n'a pas exagéré non plus leur esprit et leur bonne humeur, leur absurdité fantasque, leur courage. Je donnai une fois à un drôle un schelling au lieu de six pence, prix convenu. — « Rappelez-vous « que vous me devez six pence, Paddy. » — « Puisse Votre Honneur vivre jusqu'à ce que je « les lui paye. »

Il y avait de la courtoisie et de la finesse dans cette réponse d'un pauvre diable, dont tout l'accoutrement ne valait pas la somme en question.

On est toujours sûr d'une bonne réception dans les cabanes irlandaises. On vous offre du lait battu, des pommes de terre, un escabeau, ou bien on roule une pierre pour que Votre Honneur puisse s'asseoir près du foyer. Ceux qui mendient partout ailleurs se montrent désireux d'exercer l'hospitalité sous leur propre toit. Ils sont naturellement enclins à la gaieté et faits pour être heureux. Tandis qu'un Écossais songe à payer son terme ou rêve à l'enfer, tandis qu'un Anglais s'en fait un de ce monde, Paddy est toujours prêt à plaisanter. Son caractère, il faut le dire, est terriblement irritable. Il est homme à vous assommer sur un soupçon, sauf à déclarer le lendemain qu'il s'était trompé et qu'il n'avait pas du tout, du tout, l'intention de vous tuer.

22 *novembre*. — J'ai vu Moore, cette saison, pour la première fois je puis dire, bien que

Digitized by Google

nous nous fussions rencontrés en public, il y a vingt ans. Outre une grande aisance de manières et une éducation parfaite, il y a en lui une mâle franchise : pas la moindre teinte du poëte ni du pédant. C'est un tout petit homme, plus petit encore, je crois, que Lewis, l'auteur du *Moine* et qui lui ressemble quelque peu.

Byron ayant souvent parlé de Moore et de moi, dans les mêmes termes et avec la même estime, j'étais curieux de voir ce qu'il pouvait y avoir de commun entre nous. Moore a toujours vécu au milieu des plaisirs du grand monde, moi j'ai rarement quitté la campagne et la société des gens d'affaires; Moore est savant, et moi je ne suis rien moins que cela; Moore est musicien et artiste, je ne sais pas une seule note de musique; Moore est démocrate, et moi je suis aristocrate. Et combien d'autres points de dissemblance existent entre nous! Moore est Irlandais, moi je suis Écossais, et certes nous ne manquons, ni l'un ni l'autre, d'esprit national. Il y a pourtant entre nos deux êtres un point de ressemblance, mais un très-grand, c'est que nous sommes tous deux de bons enfants, qui préférons nous amuser comme les autres, plutôt que de maintenir notre dignité de *Lions*. Nous avons trop vu le monde et trop bien vu, pour ne pas mépriser l'importance que se donnent certains hommes de lettres, qui vont et viennent le nez en l'air, et me font toujours penser au personnage que Johnson rencontra dans une taverne, et qui s'intitulait le grand Twalmly, inventeur du fer à réchaud pour repasser le linge. Moore aime le mot pour rire, et moi je ne le dédaigne pas. C'est grand'pitié que la destruction totale des mémoires de Byron ait pu seule satisfaire ses exécuteurs testamentaires; mais il y avait une raison... *premat nox alta!* La vie aurait un charme de plus pour moi, si Thomas Moore habitait un cottage à deux milles d'ici. Nous sommes allés au spectacle ensemble, et le public qui, par bonheur, était un bon public, lui a fait un accueil enthousiaste. Je les aurais presque tous embrassés, car ils acquittaient la dette de ma bonne réception en Irlande.

Voici des réflexions où l'on retrouve le bon sens ordinaire de Scott, qui, soit dit en passant, était un assez bon économiste politique, lorsque l'esprit de parti n'offusquait pas sa vue. Plusieurs de ses lettres à Southey sur la grave question des lois des pauvres, mériteraient d'être citées. Il a écrit encore, sous le pseudonyme de *Malachi Malagrowther*, trois lettres mordantes, imprimées d'abord dans l'*Edinburgh Weekly Journal*, et réunies ensuite en une brochure par feu Blackwood. Le romancier, devenu pamphlétaire, y combat avec la double arme de la dialectique et du ridicule le projet qu'eut un instant le ministre d'interdire aux banques d'Angleterre et d'Écosse l'émission de bank-notes au-dessous de 5 £. Mais revenons aux citations de notre journal :

25 *novembre*. — Je viens de lire l'adresse de Jeffrey aux ouvriers sur leurs coalitions. Elle est bien rédigée et bien intentionnée; mais je doute qu'elle produise l'effet qu'il en attend. Il ne faut que la main d'un Lilliputien pour allumer un incendie : il faut un Gulliver pour l'éteindre. Les whigs vivront et mourront dans une étrange hérésie. Ils croient que le monde se gouverne par des pamphlets et des discours, et qu'il suffit de démontrer aux hommes que telle ligne de conduite est celle qui convient à leurs intérêts, pour qu'après un petit nombre d'exhortations, ils adoptent nécessairement cette ligne de conduite. En ce cas, nous pourrions nous passer de lois et d'églises : car il est certainement facile de prouver que des mœurs honnêtes et régulières sont dans l'intérêt bien entendu de l'homme, et que c'est non-seulement un crime, mais une folie, de se plonger dans le vice. Ils sont loin de compte : tous les hommes ont des passions et des préjugés dont ils préfèrent la satisfaction, non-seulement au bien-être général, mais à leur propre bien-être. C'est sous l'impérieuse impulsion de ces mauvais penchants qu'un ivrogne boit son dernier schelling avec la certitude de mourir de faim le lendemain; qu'un brigand assassine un voyageur avec la perspective assurée de la potence. Notre esprit est tellement rebelle à croire ce qui contrarie nos passions prédominantes, que des ouvriers se coaliseront pour faire hausser les prix durant une semaine, au risque de ruiner à jamais les manufactures. Le meilleur remède au mal serait de recruter d'autres ouvriers dans différentes branches d'industrie. Jeffrey voudrait que chacun d'eux apprît un second métier, afin d'avoir deux cordes à son arc, mais il ne réfléchit pas à la perte de temps qu'entraîneraient deux apprentissages. Pour faire d'un même homme un bon tisserand et un bon tailleur, il ne faudrait guère moins d'années que le patriarche Jacob n'en consacra au service de Laban pour gagner ses deux femmes (Lia et Rachel). Tout ouvrier, d'ailleurs, a une seconde corde à son arc : ce sont les travaux de la campagne.

Nous voici maintenant arrivés à l'épo-

Digitized by Google

que où les mauvaises nouvelles se succèdent avec une effrayante rapidité. Aux premiers bruits avant-coureurs du sinistre qui devait le frapper, lui, Constable et les Ballantyne, Scott sentit le besoin de faire des économies. On lit sous la date de l'extrait précédent :

J'enregistre ici mon ferme dessein de faire des économies. Je n'ai plus guère de tentations. Abbotsford est tout ce que j'en puis faire, et déjà trop grand pour l'étendue de la propriété. Voici donc mes résolutions :

Plus de constructions ;

Plus d'achats de terre, jusqu'à ce que les temps soient tout à fait sûrs ;

Plus d'achats de livres et de coûteuses bagatelles ;

Application des produits du travail de cette année à l'amortissement.

Ces résolutions, avec la santé et mes habitudes industrieuses, me feront dormir en dépit de la foudre.

N'est-il pas honteux, après tout, que des vagabonds, que des agioteurs, occasionnent, dans un but intéressé, une débâcle comme celle qui s'opère en ce moment à Londres, et mettent en péril le crédit d'hommes qui travaillent avec des capitaux assurés, comme Hurst et Robinson, les correspondants de Constable! Ces agioteurs ressemblent absolument à une bande de filous qui excitent une émeute, afin de piller les gens plus à leur aise.

30 *novembre*. — Je suis arrivé au temps où, comme il est écrit, « ceux qui regarderont par les fenêtres auront les yeux offusqués. » Je suis forcé de porter constamment des lunettes, quand je veux lire ou écrire, tandis que cet hiver je n'en usais qu'à l'occasion. Ma santé ne saurait être meilleure, mais ma jambe boiteuse commence à me faire souffrir davantage et m'incommode souvent. J'éprouve de la peine à marcher sur le pavé, et je m'estime heureux quand mon retour de *Parliament-House* à *Castle-Street* s'est accompli sans encombre. Pourtant je fais volontiers cinq ou six milles, lorsque je suis à la campagne; mais cela devait arriver ainsi, et il faut se soumettre sans murmure. Avec mon infirmité précoce, je ne pouvais espérer d'être plus fort et plus actif que je ne l'ai été pendant vingt ou trente ans. Les coutures finissent par se rompre et les coudes par sortir, disait le tailleur; et, comme j'ai eu cinquante-quatre ans le 19 août dernier, mes vêtements intellectuels ne sont pas des plus neufs. Mais Walter, Charles et Lockhart (1) sont d'alertes et beaux jeunes gens; tant qu'ils auront de la force et de l'activité, on ne pourra guère dire que j'en manque. J'ai peut-être attaché, pendant toute ma vie, trop d'importance à ces dons physiques ; mais il me semble que des sentiments élevés et indépendants s'allient naturellement aux avantages corporels, bien qu'ils n'en soient pas inséparables, et que la règle souffre beaucoup d'exceptions. Les hommes fortement constitués ont d'ordinaire un bon naturel, et les hommes agiles déploient la même élasticité d'esprit que de corps. On abuse trop souvent, il est vrai, de ces avantages. Dieu nous en demandera compte !

M. Lockhart, appelé à la direction du *Quarterly Review,* dut quitter Édimbourg pour Londres, emmenant avec lui sa femme Sophie et leur jeune fils. Scott fut très-sensible à cette séparation.

2 *décembre,* jour presque blanc pour le journal. Sophie a dîné seule avec nous : Lockhart est allé, dans l'Ouest, dire adieu à son père et à ses frères. J'ai passé toute la soirée à jaser avec Sophie sur ses projets. Dieu la protége, la pauvre enfant! Elle ne m'a jamais donné le moindre sujet de plainte. O mon Dieu! son pauvre petit, si précoce, si intelligent, si vif, ne tient à la vie que par un fil! *Deus providebit.*

5 *décembre.* — Ce matin, Lockhart et Sophie nous ont quittés de bonne heure, sans prendre congé de nous. Quand je me suis levé, à huit heures, ils étaient partis. Ils ont bien fait, je hais les yeux rouges : *Agere et pati Romanum est.* Parlez-moi des stoïciens! Nous ne saurions étouffer nos affections, et, dans tous les cas, nous aurions tort de le faire; mais nous pouvons les contenir dans de justes limites et ne point nous faire leur jouet quand nous devrions être leur maître. Dieu bénisse ma fille et mon gendre! Mais retournons à notre besogne, qui pour l'heure est l'histoire de ce digne triumvirat : Danton, Marat et Robespierre !

10 *décembre.* — Il n'est rien de plus effrayant que d'essayer de jeter un regard au milieu des nuages et des brouillards qui cachent l'extrémité rompue du célèbre pont de Mirza (2), et pourtant, puisque chaque jour nous rapproche de ce terme, il semblerait qu'on devrait y voir plus clair; mais il n'en est rien : il reste un rideau à lever, un voile à déchirer avant que nous puissions voir les choses telles qu'elles sont réelle-

(1) Les fils et le gendre de Scott.

(2) Voyez le nº 159 du *Spectateur.*

ment. Il est bien peu d'hommes qui nient l'existence d'un Dieu. Je doute même qu'un seul individu ait jamais adopté cette hideuse doctrine. A la croyance en Dieu se rattache, par un nœud indissoluble, la foi en l'immortalité de l'âme et en une autre vie où il y aura des châtiments et des récompenses. Nous n'en devons pas savoir davantage ; mais on ne nous défend pas de faire tous nos efforts, vains efforts ! pour percer cette obscurité solennelle. Les expressions dont la Bible fait usage sont indubitablement métaphoriques, car les feux de l'enfer et les mélodies célestes ne sauraient avoir d'effet que sur des êtres corporels. Or, d'après le texte formel de l'Écriture, les esprits des hommes, soit qu'ils entrent dans la perfection des justes, soit qu'ils descendent dans les régions du châtiment, ne seront point liés à des corps, du moins jusqu'au jour de la résurrection. Il n'est pas non plus à supposer que les corps glorifiés qui se lèveront à cette heure suprême soient capables des mêmes satisfactions sensuelles et grossières qui nous consolent ici-bas. L'idée du paradis de Mahomet répugne évidemment à la pureté de notre religion. Il est clair qu'on a choisi l'harmonie comme le symbole de l'amour, de l'unité et d'un état de paix et de bonheur parfait ; mais ils ont une bien pauvre idée de la divinité et des récompenses destinées aux justes, ceux qui prennent à la lettre le concert éternel, l'ode sans fin (1). Je croirais plutôt qu'il faut entendre par là une mission qui sera confiée par le Très-Haut, quelque important devoir à remplir aux applaudissements d'une conscience satisfaite. Que la Divinité, à laquelle on doit supposer de l'amour et de l'affection pour les êtres appelés par elle à l'existence, délègue en leur faveur une partie de sa puissance : c'est une hypothèse qui ne me paraît pas si absurde. Le sublime mécanisme de Milton, ses anges gardiens et ses génies se trouveraient ainsi réalisés. Ce système se rapproche de celui des saints, dans l'Église catholique, sans tomber dans l'absurdité de leur culte. Il y aurait sans doute des difficultés à vaincre, et tous ces êtres célestes posséderaient les facultés nécessaires pour en triompher. Je l'avoue franchement, une vie d'active bienfaisance est bien plus conforme à mes idées qu'une musique éternelle ; mais ce sont là de pures spéculations, et, avant de conjecturer ce que nous ferons, il faudrait résoudre cette question préalable et bien plus nécessaire : « Que serons-nous? » Mais il y a un Dieu, et un Dieu juste : il y a un jugement et une vie future, et pourvu que les gens confessent ces vérités, laissons-les agir suivant leur croyance particulière. Il va sans dire que je ne limiterai pas l'action de mes génies à notre chétive planète, lorsque des mondes innombrables roulent dans l'espace sans bornes.

12 *décembre*. — Hogg est venu déjeuner ce matin, et nous a amené son compagnon, David Thomson, le barde de Galashiel. L'honnête berger d'Ettrick déclare avec une délicieuse naïveté que les vers de Moore sont beaucoup trop doux. « Mais Thomas Moore a une excellente oreille, repart Thomson, ses notes sont parfaitement cadencées. — Trop bien cadencées, réplique le berger, car les miennes sont justes comme il faut. » Cette anecdote m'en rappelle une de la reine Bess (2), qui, ayant vivement questionné lord Melville pour savoir si Marie Stuart était plus grande qu'elle, en reçut une réponse affirmative : « Alors votre reine est trop grande, lui dit-elle, car j'ai juste la taille convenable. »

14 *décembre*. — Tout va de nouveau fort mal à la Bourse de Londres. La débâcle s'étendra jusqu'ici, et j'ai beaucoup trop d'engagements pour ne pas m'en ressentir. Mais, afin d'en finir tout d'un coup, j'ai l'intention d'emprunter 10,000 £. ; le contrat de mariage de mon fils me permet de grever ma propriété jusqu'à concurrence de cette somme. Cela nous dispensera, en grande partie, de l'assistance des banquiers, et nous permettra de dormir en dépit de la foudre.

Je ne sais pourquoi, mais cette affaire me tourmente un peu la bile ; ou plutôt c'est le manque d'exercice durant la session de la Cour et le passage subit d'une température modérée à une grande chaleur. N'importe : le soleil et la lune danseront ensemble sur la verdure avant que l'imprévoyance, l'espoir du gain et la facilité des escomptes m'entraînent de nouveau dans le bourbier. — Nous avons dîné aujourd'hui en famille. J'ai pris la ferme résolution de ne plus tenir table ouverte pour toute l'Angleterre et l'Écosse, comme je l'ai fait jusqu'ici. Ce sera une année d'économie, puisque c'en doit être une d'emprunt.

18 *décembre*. — Si les choses continuent d'aller mal à Londres, la baguette magique de l'*Inconnu* sera brisée dans sa main. On le nommera alors le *Trop bien connu*. L'élasticité de l'imagination sera détruite avec le sentiment de l'indépendance. Il n'aura plus la douce satisfaction de s'éveiller le matin, la tête pleine d'idées brillantes et de se hâter de les confier au papier. Il ne verra plus dans ces idées un revenu mensuel

---

(1) *The birth-day ode*, mot à mot, l'ode du jour anniversaire (du roi). Le poëte lauréat était chargé de la composer. Sir Walter-Scott emploie ironiquement l'expression de *concert éternel, ode sans fin*.

(2) *Bess*, diminutif d'Élisabeth. C'est ainsi que l'on désignait familièrement la reine.

Digitized by Google

et le moyen de planter tant de côtes, d'acheter tant de bruyères! Plus de rêves! il faudra se mettre à une besogne substantielle, c'est-à-dire écrire de l'histoire *et similia*. On n'accueillera plus mes ouvrages avec le même enthousiasme; j'en doute fort du moins. L'idée seule qu'un auteur écrit pour gagner son pain, fût-ce même pour améliorer sa pitance, le dégrade aux yeux du public, lui et ses productions.

Le fier coursier, vanté par sa prouesse,
Perd tout son feu dès qu'un harnais le blesse.

C'est une amère pensée; mais si elle provoque des larmes, laissons-les couler. Mon cœur est enchaîné au séjour que j'ai créé. Il n'est pas un arbre sur le territoire d'Abbotsford qui ne me doive l'existence.

Quelle vie a été la mienne! presque entièrement négligé ou abandonné à moi-même, bourrant ma tête d'absurdes friperies et mal jugé pour un temps par la plupart de mes compagnons; puis, gagnant du terrain et passant pour un homme habile et hardi, contrairement à l'opinion de tous ceux qui ne voyaient en moi qu'un rêveur. Riche et pauvre quatre ou cinq fois; un jour sur le penchant de la ruine, le lendemain je voyais s'ouvrir pour moi une nouvelle source de richesses. Et maintenant me voilà brisé dans mon orgueil et presque dépouillé de mes ailes, à moins qu'il n'arrive de Londres de bonnes nouvelles, parce qu'il plaît à la capitale d'être sens dessus dessous, et que, dans la lutte des *taureaux* et des *ours* (1), un pauvre lion inoffensif comme moi doit nécessairement mesurer le mur. Mais comment finira tout ceci? Dieu le sait. Personne, en résumé, ne perdra un schelling après moi. C'est une consolation. On dira que l'orgueil a fait une culbute. Libre à eux de flatter leur amour-propre en croyant que ma chute les rendra plus grands ou du moins les fera paraître tels. J'ai la satisfaction de penser que ma prospérité a pu servir à plusieurs, et d'espérer que certaines personnes, au moins, me pardonneront mon opulence passagère, en considération de l'innocence de mes intentions et de mon désir réel de faire du bien aux pauvres. Il y a bien des cœurs tristes à Darnick (2) et dans les chaumières d'Abbotsford! J'ai résolu de ne jamais revoir ce séjour. Comment pourrais-je fouler les dalles de ma salle féodale avec la crête si rabattue? Comment pourrais-je vivre pauvre et endetté, là où j'étais autrefois l'homme riche, l'homme honoré? Je devais m'y rendre samedi pour recevoir dans la joie et la prospérité des amis nombreux. Mes chiens m'attendront vainement. C'est folie à moi, mais la pensée de me séparer de ces créatures muettes m'émeut davantage qu'aucune des pénibles réflexions dont je viens de me décharger l'esprit. Pauvres animaux! il faut que je leur trouve de bons maîtres. Il est peut-être des gens qui, m'aimant encore, aimeront mon chien pour moi. Hâtons-nous de mettre un terme à ces méditations lugubres, où nous perdrions la force d'âme nécessaire à l'homme pour soutenir la détresse. Je crois sentir les pattes de mes chiens sur mes genoux. Je les entends gémir et me chercher de tous côtés. Non-sens, dira-t-on, mais c'est bien certainement ce qu'ils feraient, s'ils pouvaient connaître ce qui se passe. Il me vient une singulière pensée. Quel sera le sort de ce journal? Le tirera-t-on après ma mort du secrétaire d'ébène à Abbotsford, et y lira-t-on avec surprise que le baronnet, si florissant en apparence, courut le risque d'une pareille déconfiture? ou le trouvera-t-on dans quelque obscure maison garnie, où le fils déchu de la chevalerie aura suspendu son écusson, et où deux ou trois amis se chuchoteront à l'oreille d'un air triste et solennel: « Pauvre homme! il était bien intentionné et n'avait d'autre ennemi que lui-même. Aller s'imaginer que ses facultés ne s'useraient jamais! Voilà une famille dans la misère. C'est grand'pitié qu'il ait pris ce sot titre. »

Pauvre William Laidlaw! Pauvre Tom Purdie! Ces nouvelles vont déchirer votre cœur et celui de plus d'un pauvre diable, dont ma prospérité assurait le pain quotidien. Ballantyne se comporte d'une manière digne de lui. Il oublie son malheur pour s'apitoyer sur le mien. J'ai essayé de l'enrichir; cela est vrai; mais maintenant son tout, comme le mien, est dans le plateau de la balance. Il conservera le journal, c'est une consolation; et sûrement ils ne pourraient trouver un meilleur éditeur. *Ils!* hélas, qui seront-ils? les *Unbekaunten Obern* (3), qui vont disposer à leur gré de toute ma substance. Ca sera problablement quelque banquier à l'œil terne, quelqu'un de ces hommes d'argent que j'ai si souvent décrits.

26 *décembre*. — Mon Dieu, quelles pauvres créatures nous sommes! Après tous mes beaux projets d'hier, je me suis tout à coup senti saisi d'une violente douleur aux reins, et j'ai été forcé de me mettre au lit sur-le-champ après avoir envoyé chercher Clarkson. J'ai beaucoup souffert jusqu'à deux heures du matin; mais à mon réveil la douleur s'était dissipée. J'ai fait allumer du feu dans mon cabinet et je me suis fait raser par Dalgbish. Je mentionne ces bagatelles parce qu'elles sont contraires à mes habitudes

---

(1) Désignation des agioteurs à la Bourse.
(2) Village enclavé dans les propriétés de Scott.
(3) Arbitres inconnus.

d'indépendance. J'allume toujours mon feu le matin et me rase toujours moi-même. Puis-je me flatter que la première visite de cette cruelle souffrance sera aussi la dernière? Non, hélas! mais ne devons-nous pas recevoir le bien comme le mal de la main de Dieu!

27 *décembre.* — J'ai dormi douze heures d'une traite, grâce à mon épuisement. Je n'éprouve aucune douleur aujourd'hui, mais je me sens mal à l'aise par l'effet de la camomille qui, pour moi du moins, est comme l'assistance d'une armée auxiliaire, juste d'un degré plus tolérable que l'ennemi dont elle nous débarrasse. Les rêveries creuses, inspirées par la camomille, ne sont guère dignes d'être notées. J'ai écrit une introduction et quelques notes pour les mémoires de Mme La Rochejaquelein, car j'étais incapable de faire autre chose. J'ai dîné avec Lady Scott et j'ai travaillé dans la soirée à un article sur *Pepys*, que je destine au *Quarterly Review*. Malgré l'affaissement d'esprit occasionné par la camomille, j'éprouve du plaisir à être seul. Peu d'hommes, sans cesser de mener une vie paisible et presque uniforme, ont vu plus que moi la société, en ont joui davantage et ont moins souffert des ennuyeux. Rarement, si jamais, ai-je rencontré un individu dont il fût impossible de tirer quelque chose pour mon amusement ou mon instruction; et si je devais tenir compte de toutes les données que j'ai ainsi recueillies, j'aurais beaucoup à déduire de mes facultés narratives. Pourtant, dès mon jeune âge, j'ai préféré la solitude aux visites, et je me suis souvent réfugié au bois ou sur la colline avec un petit pain et un morceau de fromage pour éviter de dîner en compagnie. En passant de l'adolescence à l'âge viril et à la maturité, je reconnus que cela ne pouvait se faire ainsi, et que, pour gagner une place dans l'estime des hommes, il fallait se mêler à eux et vivre de leur vie. L'orgueil, un excitement d'esprit fébrile a souvent tenu lieu à certaines personnes du plaisir que d'autres trouvaient en société. Je ne suis point dans ce cas : j'y ai souvent goûté des jouissances réelles : pourtant si l'on m'offrait le choix entre le monde et la reclusion, je n'hésiterais pas à dire : « Geôlier, tire les verrous sur moi. »

1er *janvier* 1826. — Une année vient de s'écouler, une autre commence. Le retour de ces divisions du temps nous impressionne tous, et cependant qu'ont-elles d'extraordinaire? Tous les jours de l'année ne forment-ils pas une douzaine de mois, comme le 31 décembre? Mais ce dernier est une pause solennelle. C'est ainsi qu'un guide, chargé de conduire un voyageur par une route sauvage et accidentée, lui dit tout à coup de se retourner pour contempler l'ensemble des lieux qu'il a parcourus. Cette nouvelle année s'ouvre tristement pour moi.

2 *janvier.* — Le temps s'éclaircit enfin à Édimbourg, et tout ira bien, je l'espère. On me talonne pour *Woodstock* et il faut que je tâche d'avancer vite. Si je pouvais découvrir une bonne veine d'intérêt. Tâchons de reprendre notre vieille manière : notre besogne nous rendra notre bonne humeur. C'est seulement lorsque je tergiverse et que je regarde à droite, à gauche et derrière que j'éprouve ces faiblesses de cœur. Tout homme, je suppose, est plus ou moins dans ce cas. Le matelot qui voit tout préparer pour l'action et chacun se rendre à sa place, promène autour de lui des regards inquiets et ne peut se défendre d'une vive anxiété; mais la première bordée le remet à son aise.

3 *janvier.* — J'ai signé une obligation de 10,000 £. Cette somme me débarrassera de toutes les dettes pressantes, *Woodstock* et l'histoire de *Nap* (1), une fois terminés, j'aurai 12,000 autres livres et davantage à ma disposition; vers cette même époque, l'année prochaine, j'espère avoir ajouté 3,000 £ à tout cela, ou le diable aura tenu les dés. Ballantyne me fait des remontrances sérieuses sur la négligence de mon style, je ne croyais pas avoir été plus négligent que de coutume; mais il le dit et il doit avoir raison. Je serai plus soigneux.

Scott comptait sans son hôte, lorsqu'il espérait se tirer d'affaire avec 10,000 £. Ce n'était qu'une goutte d'eau dans la mer, comme disait l'éloquent perruquier français dont parle Sterne. La catastrophe ne tarda pas à s'accomplir.

Édimbourg, 16 *janvier.* — J'ai fait une triste route pour apprendre de tristes nouvelles. Hurst et Robinson ont laissé revenir un billet protesté sur Constable. C'est probablement le signal de la ruine des deux maisons. Nous verrons bientôt. James Ballantyne est venu me voir ce matin avec un visage noir comme une prison. Pauvre brave homme! il n'a aucun espoir de salut et se prépare à fermer boutique. Dure résolution, après avoir si bien combattu! Je me suis excusé d'aller au *Royal Society Club*, qui tenait un *gaudeamus* aujourd'hui et comptait probablement sur moi pour le présider. Ma vieille amie, miss Élisabeth Clark vient de mourir subitement. Que n'est-ce aussi bien Walter Scott! Fi d'un pareil vœu! c'est manquer de courage.

(1) Abréviation du mot Napoléon.

Digitized by Google

J'ai à pourvoir aux besoins d'Anne, de ma femme, de mon fils Charles. Je portais presque la tête basse en revenant de Parliament-House; je me croyais sujet au *digito monstrari*, mais il faut supporter cela *cum cæteris*, et, grâce à Dieu, quoique mal à l'aise, je ne perds pas courage. Ma femme et ma fille sont affligées, mais patientes.

18 *janvier*. — « Que celui qui dort trop longtemps emprunte l'oreiller d'un débiteur. » Ainsi dit le proverbe espagnol et je reconnais la vérité du proverbe. Je voudrais que ces deux jours fussent écoulés; mais le pis est déjà passé. La banque d'Écosse s'est conduite parfaitement : elle a offert de soutenir la maison Constable et moi-même de tout son pouvoir; mais, comme on ignore l'étendue de la faillite d'Hurst et Robinson, des emprunts ne feraient qu'empirer le mal.

La maison Hurst, Robinson et compagnie, persista longtemps à dire que ses créanciers ne perdraient rien; mais elle ne tint nullement sa promesse. Si l'exemple de la vertu luttant contre l'adversité est, au dire d'un ancien, un spectacle digne d'attirer les regards de la divinité, le tableau d'un homme de talent aux prises avec l'infortune, doit exciter au moins l'intérêt de ses lecteurs; or, qui n'a pas lu les romans de Scott!

Tandis que de lugubres nouvelles se succédaient coup sur coup, la plume de l'auteur de *Waverley* trottait sur le papier comme aux temps les plus fortunés de sa vie. Et Dieu sait s'il abattait de la besogne, une fois en train. « Je dînais un jour, dit M. Lockhart, avec d'autres jeunes aspirants au barreau chez un particulier de Georges street, rue qui coupe à angle droit celle de North-Castle. Le dîner fini, nous passâmes dans la bibliothèque pour continuer d'y sabler le claret. Tout à coup, je vis le fils de la maison froncer le sourcil et prendre un air inquiet. Je lui demandai s'il était malade? « Mon Dieu, non, répondit-il; mais changez de place avec moi, car je vois d'ici une maudite main qui m'a souvent tourmenté et qui m'est à elle seule un muet sermon. Je l'observe depuis un quart d'heure; elle fascine mon œil; elle va toujours, entasse page sur page, et continuera d'aller ce train jusqu'à ce qu'on apporte de la lumière, et Dieu sait combien longtemps après. C'est la même répétition tous les soirs. — Ce doit être quelque stupide clerc de procureur qui griffonne des grosses, s'écria l'un des convives. — Non, mes enfants, interrompit notre hôte. Je connais cette main, et vous connaissez tous ses œuvres. C'est la main de Walter-Scott. » C'était en effet la main rapide qui avait écrit, durant les soirées de trois semaines d'été, les deux derniers volumes d'*Ivanhoe*. Le journal de Scott vient à l'appui de cette anecdote. Nous trouvons les lignes suivantes sous la date du 19 janvier :

Je viens d'écrire vingt pages de *Woodstock* tout d'une traite. Deux scènes pénibles ont eu lieu aujourd'hui, l'une après dîner, l'autre après souper. Je me suis efforcé de convaincre ces pauvres créatures (sa femme et sa fille) qu'elles ne doivent pas compter sur des miracles, mais regarder notre infortune comme trop certaine, et sans autre remède que la patience et le travail.

21 *janvier*. — Susanne, dans *Tristam Shandy*, pense qu'il vaut mieux attendre la mort dans son lit. Certes on n'en saurait dire autant des inquiétudes et des peines. Les heures de la nuit sont lentes comme des siècles, lorsque l'âme est en proie à d'inutiles regrets, à de sombres pressentiments. J'ai vu Cadell, qui est fort abattu. Il craint que la propriété des manuscrits ne soit donnée pour rien, si on la vend tout de suite. Je lui ai observé que, si elle se vendait trop bon marché, on pourrait trouver moyen de la racheter.

La rupture entre Constable et Cadell rendra sans doute impossible ce qu'on aurait pu espérer. C'est, je crois, dans les courses en Italie, que les chevaux, au lieu d'être montés par des jockeys, ont des éperons attachés à leurs flancs et qui les piquent sans cesse, pour soutenir leur galop. Cadell me dit que les profits bruts atteignaient quelquefois 16,000 £ par an, mais qu'ils étaient absorbés en grande partie par les frais et par les besoins de son associé, à qui il ne fallait pas moins de 4,000 £. Quel était l'emploi de ces fonds, Dieu le sait. Les dépenses apparentes de Constable étaient très-limitées.

Colin Mackenzie, avec sa bienveillance habituelle, me promet d'employer toute son influence sur les créanciers de Constable, pour qu'ils lui laissent la gestion d'un genre de propriété dont personne ne saurait tirer aussi bon parti. M. Gibson arrive après lui avec les plus lamentables nouvelles. Les affaires de Constable sont bien plus mauvaises que je ne le supposais. Nous

Digitized by Google

sommes entrés nus dans ce monde et nus nous en sortirons. Béni soit le nom du Seigneur.

Un mot sur le libraire Constable et les frères Ballantyne: James, l'aîné des deux frères, était un homme de la vieille roche. Marié à la fille d'un riche fermier, il menait une vie exemplaire. Scott l'avait choisi pour confident de ses ouvrages; il attachait une grande importance à ses jugements. Plus d'une fois l'auteur de *Waverley* corrigea ses vers et sa prose, d'après les judicieux conseils de son imprimeur.

Scott, toutefois, n'était docile qu'à la censure de ses amis. Le libraire Blackwood, qui a depuis attaché son nom à une revue célèbre, éditait avec Murray la première série des *Contes de mon Hôte* (*Les Puritains d'Écosse* et *le Nain mystérieux*). Le dénoûment du *Nain* lui parut mauvais, et il pria l'auteur de le refondre ou plutôt d'en faire un autre, d'après des données que lui, Blackwood, suggérait. C'était dépasser un peu la limite des fonctions d'éditeur. Il offrait, bien entendu, de supporter les frais d'impression du nouveau dénoûment, car l'ancien était déjà tiré. James Ballantyne fut chargé de communiquer cette requête à Scott. La réponse de ce dernier est courte, mais expressive.

« J'ai reçu l'impudente lettre de Blackwood. *Dieu damne son âme!* Dites-lui, et à son coadjuteur Murray, que j'appartiens aux hussards noirs de la littérature, et ne donne ni ne reçois quartier. Je veux être maudit, si ce n'est là la plus impudente proposition qu'on ait jamais faite. »

John Ballantyne offrait un parfait contraste avec son frère. Il était vif, pétulant, brouillon, de mœurs licencieuses, mais du reste plein d'esprit et de gaieté, et, ce qui n'était pas un petit mérite aux yeux du laird d'Abbotsford, expert dans tous les exercices de la campagne, depuis la chasse au courre jusqu'à la pêche à la ligne. La manie de bâtir l'ayant aussi gagné, il s'était construit une coquette villa où il réunissait des artistes en tous genres, et où plus d'une Armide s'égarait sous de frais bosquets. Il avait une étonnante facilité pour contrefaire les originaux, et le célèbre acteur Mathews lui fut redevable de plus d'une bonne caricature. Scott trouvait tant d'agrément dans sa société, qu'il disait un jour à M. Lockhart: « Il me semble que depuis la mort de John, il y a moins de soleil pour moi dans la vie. »

Quant à Constable, les divers sobriquets qu'on lui donna nous dispensent de faire son portrait. Le *czar de Moscovie*, le lord *grand constable*, ne pouvait être qu'un grave et imposant personnage. Il était fier des romans de Scott, comme s'il les eût écrits, et s'écriait souvent, en se promenant de long en large dans son bureau: « Il ne me manque que d'être l'auteur des romans de *Waverley*, pour pouvoir les réclamer en entier. » Toute plaisanterie à part, les connaissances bibliographiques de son éditeur furent d'une grande utilité à Scott. « J'ai sous les yeux, dit M. Lockhart, une lettre où Constable propose à mon beau-père de traiter le sujet de l'*Armada*. Cette lettre contient un catalogue de matériaux dont le romancier n'eût pas manqué de profiter. »

Constable eut, en outre, l'honneur de tenir sur les fonts baptismaux plusieurs des romans qu'il édita. C'est à lui, par exemple, que *Rob-Roy* doit son titre: « Eh quoi! monsieur l'accoucheur, disait Scott, vous prétendez être aussi le parrain? Mais voyons, quel nom proposez-vous? » Constable répondit que le meilleur titre possible serait le nom du héros. « Mais, reprenait Scott, tout en finissant par se rendre, je ne voudrais jamais devoir mon succès à un titre. »

Constable fut moins heureux pour le titre de l'*Abbé*. Il voulait lui substituer celui du *Couvent de Filles* (*The Nunnery*). Scott demeura inflexible. Le libraire murmura, mais finit par s'apaiser, lorsque l'auteur promit de mettre en scène dans son premier roman la reine Élisabeth, pour faire pendant avec la Marie Stuart de l'*Abbé*. Il se réserva toutefois le choix de l'époque du règne de la vestale couronnée, époque qu'avait voulu prescrire Constable en proposant le titre d'*Armada*, et institua pour traiter sa vieille légende favorite, la ballade de Meikle. Il tenait aussi à intitu-

Digitized by Google

ler le roman comme la ballade : *Cumnor-Hall ;* mais sur les instances réitérées de Constable, il substitua à ce titre celui de *Kenilworth*.

22 *janvier*.—Je ne me sens ni déshonoré, ni abattu par les mauvaises nouvelles que j'ai reçues. J'ai parcouru pour la dernière fois les domaines que j'ai plantés; pour la dernière fois, je me suis assis sous les voûtes que j'ai construites. Mais la mort me les aurait tôt ou tard enlevées. Mes pauvres serviteurs que j'aimais tant! Encore un autre dé qui peut tourner contre moi dans cette série de revers; si je brisais ma baguette magique, en tombant du dos de cet éléphant, la prospérité! si je perdais ma popularité avec ma fortune! En ce cas, *Woodstock* et *Bonaparte* s'en iraient de compagnie chez l'épicier et je pourrais me mettre à fumer des cigares et à boire du grog, ou bien encore à me faire dévot et à m'enivrer de cette autre matière. Dans l'hypothèse d'une absolue ruine, je doute qu'ils me laissent même ma charge à la Cour des Sessions. Il me semble que je ferai bien de m'expatrier, de passer sur le continent,

De déposer mes os loin, bien loin de la Tweed.

Mais je sens mes yeux se mouiller de larmes. Cela ne sera pas. Je ne céderai pas sans livrer bataille. Chose singulière, quand je me mets à travailler en grommelant, comme aurait dit le docteur Johnson, je me retrouve exactement le même homme que j'ai été. Point d'abattement d'esprit! Point de distraction! Dans les temps heureux, j'ai senti souvent mon imagination baisser et mon style languir, mais l'adversité est pour moi un excellent tonique.

Pauvre M. Pole, le harpiste! il m'a fait offrir 500 ou 600 £, probablement toute sa fortune. Il y a beaucoup de bien dans le monde, s'il y a beaucoup de mal. Mais je n'entraînerai dans ma ruine aucun ami, soit riche, soit pauvre. Ma main droite me sauvera ou je périrai. Toute ma famille, à l'exception de lady Scott, est jeune et capable de supporter la peine, bien que plusieurs y soient initiés pour la première fois. Je suis heureux que la plupart des cœurs qui auraient été inconsolables en cette occasion, soient à l'abri de la souffrance. Beaucoup de personnes peuvent regretter sans doute mon malheur, plusieurs même le déplorer; mais ma bonne mère, miss Christy Rutherford, qui était presque une sœur pour moi, le pauvre William Erskine sont morts, et pour ceux-là quel deuil c'eût été!

Allons, de l'activité! de l'activité! O imagination, éveille-toi! Puisse l'homme m'être bienveillant! Puisse Dieu m'être propice! Le pis est que j'ignore toujours quand je suis dans la bonne ou la mauvaise voie. Ballantyne, qui le sait jusqu'à un certain point, n'ose pas me le dire. Lockhart me vaudrait de l'or en ce moment, mais peut-être n'oserait-il pas non plus tout dire. Mon unique espoir est dans la continuation de la publique indulgence.

Je reçois une lettre d'invitation aux funérailles du chevalier Yelin, étranger instruit et plein de talent qui est mort à l'*Hôtel Royal*. Il désirait m'être présenté et devait lire un mémoire à la Société Royale, le jour où cette présentation aurait eu lieu. Mais je n'étais pas à la société ce soir-là et le pauvre gentilhomme, se trouvant tout à coup malade, fut incapable de lire son mémoire. Il se mit au lit pour ne plus se lever, et voici que ses funérailles seront la première assemblée publique où je paraîtrai. Lui mort! moi ruiné! singulière rencontre que le sort nous réservait là.

24 *janvier*. — Je suis allé aujourd'hui pour la première fois à la Cour des Sessions. Comme l'homme au long nez, je croyais que tout le monde s'occupait de moi et pensait à mon malheur. Beaucoup de personnes y songeaient, sans doute, et tous avec regret, je crois; plusieurs avec une visible peine. Il est singulier de voir les différentes manières dont les gens s'y prenaient pour me faire politesse et me témoigner de la sympathie. Les uns souriaient, en me souhaitant le bonjour, comme pour me dire : « Ne pensez pas à cela, mon ami; nous n'y pensons nullement nous-mêmes. » D'autres me saluaient avec la gravité affectée qu'on déploie à un enterrement. Les mieux élevés, bien que tous, je pense, eussent des intentions également bonnes, me prenaient la main et allaient à leur affaire. Je lis dans les journaux un *puff* (1) stupide, où on conjure les dieux et les hommes de venir en aide à un auteur populaire, qui ayant allégé le public de bien des milliers de livres, n'a pas eu l'esprit de garder l'argent qu'il avait acquis. Si on me presse trop et que l'on emploie des mesures de rigueur contre moi, je me déclarerai en faillite. C'est le parti que tout avocat conseillerait à son client. Mais si je le prenais, je mériterais de perdre mes éperons dans une cour d'honneur. Non, si mes créanciers me le permettent, je serai toute ma vie leur serf et je fouillerai dans la mine de mon imagination pour y trouver des diamants (ou du moins ce qu'ils vendront pour tels), afin de me libérer. Et tout cela, non que j'aie de la répugnance à être déclaré insolvable, puisque je le suis probablement, mais parce que les ressources mentales ou littéraires qui sont en

(1) Un article boursouflé.

moi appartiennent à mes créanciers : c'est mon avis du moins. Je viens d'assister aux funérailles du chevalier Yelin. Combien elles sont nombreuses et variées les formes que revêt la fatalité pour affliger les humains ! Voilà un pauvre homme qui meurt loin de sa patrie, le cœur brisé, tandis que sa femme et sa famille attendent de ses nouvelles avec anxiété. Ils apprendront trop tôt la perte d'un époux et d'un père. Le chevalier est enseveli sur la colline de Calton, auprès d'une savante et illustre poussière, entre les tombeaux de David Hume et de John Playfair.

Scott sentait bien et proclamait tout haut que la faveur du public était son unique chance. Quelque chose lui disait que son mauvais génie ne le terrasserait point, s'il ceignait ses reins et luttait, comme autrefois Jacob contre l'esprit du Seigneur. Il ne se connaissait pas d'ennemis, et ses amis ne l'abandonnèrent point, bien que l'horizon fût chargé de nuages. On lui fit de nombreuses offres d'assistance pécuniaire. Un anonyme lui proposa 30,000 £; mais il refusa cette proposition comme toutes les autres, déclarant qu'il n'emprunterait un penny à personne.

26 *janvier*. — Gibson vient à moi avec une mine rayonnante ; il m'apprend que mes créanciers ont consenti à un arrangement à l'amiable. C'est une marque de confiance dont je me montrerai digne en faisant tous mes efforts pour satisfaire à mes engagements. Je ne veux pas douter de réussir ; douter, c'est perdre la partie.

J'espère mieux dormir cette nuit. Si mes insomnies continuaient, je deviendrais malade et je ne pourrais remplir mes obligations. Chose étrange ! je puis commander à mes yeux de rester ouverts, bien que la fatigue et l'ennui pèsent sur leurs paupières, mais il n'est pas en mon pouvoir d'abaisser le rideau de l'oubli. Je me souviens que les féroces Boucaniers, dans leur impiété effrénée, réussirent assez bien à imiter l'enfer en fermant les écoutilles de leur vaisseau et en brûlant du soufre et de l'assa-fœtida, mais le ciel de ces pirates était un pauvre ciel. C'est l'une des pires infirmités de notre nature qu'il nous soit cent fois plus facile d'infliger la peine que de créer le plaisir.

30 *janvier*. — J'ai bien travaillé hier. La source jaillissait vite; l'eau était-elle pure ? c'est une autre question. Mais nous avons du moins la quantité : environ trente pages d'impression.

Allons, mon garçon,
Saisis l'aviron.

31 *janvier*. — Comme il n'y a rien au rôle ce matin, je garde la maison et j'ajoute un nouveau jour complet de travail à mon roman de *Woodstock*. Un jour complet en vaut cinq de travail interrompu ! Je n'ai plus de tracasseries pécuniaires, et maintenant que le premier choc d'une si terrible découverte est passé, je me sens beaucoup mieux. Il me semble que je viens de débarrasser mon corps d'une masse de vêtements, riches, il est vrai, mais qui n'en étaient pas moins un fardeau. Me voilà quitte des mille petits devoirs qu'impose une position ; me voilà exempt des frais d'une hospitalité coûteuse, et, ce qui vaut mieux encore, de la perte de temps qu'elle entraîne. J'ai connu dans mes jours prospères des sociétés de toute espèce, et je sais combien peu l'on perd à se retirer dans le cercle intime. Je dors, je mange, je travaille comme par le passé, et si les personnes qui m'entourent étaient aussi indifférentes que moi à la perte de notre rang, je serais parfaitement heureux. Mais le temps guérira cette blessure. Au temps je me confie.

Depuis le 14 de ce mois aucun convive n'a rompu le pain dans ma maison, si ce n'est G. H. Gordon, qui a déjeuné un matin avec nous. C'est la première fois que cela arrive depuis que j'ai une maison à moi ; mais j'ai joué assez longtemps le rôle d'Abou-Hassan, et dût le calife lui-même frapper à ma porte, je le prierais de ne pas entrer.

5 *février*. — Je m'éveille après un profond sommeil, et me voici sans le moindre spleen et sans rien qui trouble mon homme intérieur. Il s'est à peine écoulé trois semaines depuis qu'un si grand changement s'est opéré dans mes relations sociales, et j'y suis déjà indifférent. On m'a toujours dit que mes sensations de plaisir et de peine, de jouissance et de privation étaient plus calmes que celles des autres hommes.

Malgré tout ce calme et toute cette résignation, mille petites circonstances arrachent à Scott un soupir involontaire. C'est un écriteau qu'on met à sa maison de ville pour annoncer qu'elle est à vendre. Tout l'ameublement doit être aussi vendu, ainsi que cent objets « qui se rattachent, dit-il, aux plus belles époques de ma vie. » Puis vient le jour d'abandonner ce vieux domicile pour transporter ses pénates sous un toit étranger :

Je suis parfois sujet à une sorte d'accès de

Digitized by Google

mélancolie, accompagné de palpitations de cœur et d'abattement d'esprit comme si je ne savais ce qui va m'arriver. Je résiste quelquefois à cet ennemi, mais il vaut mieux l'éluder que le combattre. Ma tristesse vient peut-être du désordre où tout notre ameublement est jeté. Les murs sont dépouillés de leurs tableaux; les croisées, de leurs garnitures. L'abandon d'une maison qu'on a si longtemps appelée son *chez-soi* est quelque chose d'assez pénible en définitive. Je suis charmé que lady Scott ne paraisse point s'en affecter, mais je m'étonne de cette apparente indifférence. Elle veut rester ici jusqu'à vendredi, ignorant combien je souffre. Pour dompter mon esprit rebelle, je me suis mis à débarrasser des papiers et à les mettre en liasse pour notre déménagement. Quel étrange pêle-mêle de pensées suscite une pareille besogne! Là gisent des lettres qui firent palpiter le cœur à leur réception, lettres aujourd'hui sans intérêt, sans vie, comme le sont peut-être ceux qui les écrivirent. Combien d'énigmes aujourd'hui devinées! combien de plans que le temps a fait avorter ou a conduits à maturité! que de monuments d'amitiés et d'inimitiés également éteintes! Ainsi le temps se dévore lui-même: aujourd'hui anéantit hier, comme le vieux Saturne engloutissait ses enfants, comme le serpent mord sa queue. Mais il est temps de dire à mon journal comme le pauvre Byron à Thomas Moore: « Par tous les diables, Tom, ne soyez pas si poétique! »

15 *mars*. — Je prends ce matin congé et pour toujours, du nº 39 de Castle-street. La cabine était commode, et l'habitude m'y avait attaché. Jusqu'ici, quand je changeai de résidence, c'était pour échanger le bien contre le mieux: aujourd'hui je rétrograde! On va vendre cette maison, qui, au moment où je parle, est encore la mienne, et je vais cesser d'être bourgeois d'Édimbourg, ou du moins propriétaire, qualité possédée depuis soixante ans par mon père et par moi. Adieu donc, pauvre nº 39, puisses-tu n'abriter jamais sous ton toit de plus malhonnêtes gens que ceux qui te quittent. Pour ne pas déserter tout d'un coup nos dieux lares, lady Scott et Anne resteront jusqu'à dimanche. Pour moi, je pars à l'instant même, et je puis entonner le mélancolique chant des Highlanders qui s'expatrient

Ha til mi tulidh.
« Nous ne reviendrons plus! »

Mais une plus cruelle infortune que la ruine pécuniaire allait frapper le baronnet déchu. Lady Scott, dont la santé donnait depuis longtemps de sérieuses alarmes, mourut le 6 mai. On lit dans le journal, sous cette date:

Elle est morte à deux heures du matin, après avoir beaucoup souffert depuis deux jours. Elle est enfin entrée dans le repos. Je suis arrivé ici hier dans la nuit. Anne est épuisée de fatigue et de douleur. La pauvre fille a eu des attaques de nerfs qui lui ont repris à mon arrivée. Ses accents entrecoupés ressemblaient à ceux d'un enfant, ainsi que son langage, plein d'ailleurs d'une douce résignation à la volonté de Dieu. Pauvre maman! elle ne reviendra plus! — Partie pour toujours!... dans un meilleur monde! Ce spectacle aurait vivement ému un étranger; qu'on juge de mes impressions comme époux et comme père. Je savais à peine ce que j'éprouvais, tantôt ferme comme un roc, tantôt faible comme l'onde qui s'y brise. Quand je compare cette demeure avec ce qu'elle était, il y a peu de temps, je sens mon cœur déchiré. Isolé, vieux, privé de mes enfants, à l'exception de ma chère Anne, pauvre, criblé de charges, fallait-il encore perdre celle qui partageait toutes mes pensées et dont la parole calmait toujours ces lugubres pressentiments qui brisent le cœur, quand on doit les supporter seul! Les faiblesses mêmes de ma pauvre Charlotte m'étaient utiles, en m'attirant hors du cercle de mes tristes réflexions.

Je l'ai vue. Cette figure que j'ai contemplée est et n'est point celle de ma Charlotte, ma compagne de trente ans. C'est la même symétrie de formes, bien que ses membres, autrefois doués d'une gracieuse souplesse, soient aujourd'hui roidis par la mort; mais ce masque jaune et convulsif, qui semble dérisionner la vie, est-ce bien le visage dont l'expression était si vive et si douce? Je ne veux plus le regarder. Anne trouve sa mère peu changée, parce qu'elle se la rappelle telle que d'extrêmes souffrances l'avaient faite; moi, je remonte aux temps du bonheur!... Que ferai-je de la masse de pensées qui, depuis trente ans, lui appartiennent? Elles lui appartiendront, sans doute, longtemps encore; mais je n'étalerai pas ma douleur aux yeux du monde; je ne jouerai pas le rôle d'un veuf inconsolable, le plus affecté de tous les rôles.

18 *mai*. — Un nouveau jour se lève, jour brillant pour le monde extérieur. L'air est doux; les fleurs sourient; les feuilles étincellent de rosée; mais ce spectacle ne charmera plus celle pour qui un temps doux était une jouissance si vive. Des liens de plomb et de bois l'enchaînent déjà; la froide terre la recouvrira bientôt. Non, ce n'est pas ma Charlotte, la bien-aimée de ma jeunesse, la mère de mes enfants, qu'ils enterreront au milieu des ruines de Dryburgh, que

Digitized by Google

nous avons si souvent visitées ensemble. Non, non, Charlotte a quelque part la conscience de mes émotions. Où et comment? C'est ce que je ne puis dire. Et pourtant je ne renoncerais pas à l'espérance mystérieuse, mais certaine, de la revoir dans un meilleur monde, pour tout ce que ce monde-ci peut donner. La nécessité de cette séparation, nécessité qui la rendait même un soulagement, cette nécessité et la patience seront ma consolation. Je ne ressens pas ce paroxysme de douleur que d'autres éprouvent en pareille circonstance.

Je suis entré dans sa chambre. Aucune voix! aucun son! aucun mouvement! L'empreinte du cercueil était encore visible sur le lit, mais on a transporté la morte ailleurs. Tout était propre, comme elle aimait, mais tout était calme, calme comme la mort!

Je me rappelle notre dernière entrevue. Elle se souleva sur son lit, essaya de tourner les yeux vers moi, et dit en essayant de sourire: « Vous avez tous l'air si triste! » Ce furent les derniers mots que je lui entendis prononcer, et je m'éloignai vite, car elle ne semblait pas avoir la parfaite conscience de ce qu'elle disait. Quand je rentrai dans la chambre, au moment de partir, elle dormait d'un profond sommeil. Ce sommeil est plus profond encore aujourd'hui.

Ils arrangent la chambre de la morte, longtemps celle du bonheur conjugal dont elle était si fière. Ils marchent à pas précipités et lourds. Durant ces dernières semaines, on eût entendu le bourdonnement d'une abeille. Oh! mon Dieu!

Mais laissons tomber le voile sur ces lugubres scènes, et faisons connaître quels furent les résultats des efforts du romancier pour liquider une somme de plus de 120,000 £ (3,000,000 de francs) dont il se trouvait débiteur. Rien assurément n'est plus curieux à suivre que cette série de travaux et de combinaisons. Walter-Scott songea d'abord à terminer les ouvrages pour lesquels il était engagé envers Constable, avant la banqueroute de ce libraire : et ici se présenta une grave difficulté. L'un de ces deux ouvrages était assez avancé; Constable l'avait annoncé sous le titre de *Woodstock;* il avait en outre envoyé à l'imprimeur Ballantyne le papier nécessaire pour l'impression, et soldé à l'auteur, en billets, le montant du prix convenu. Dans cet état de choses, les syndics de la faillite de Constable réclamèrent *Woodstock*, déclarant qu'ils étaient prêts à tenir les conventions. Les créanciers de Scott soutinrent, de leur côté, que le contrat était annulé par la banqueroute des éditeurs, et Scott lui-même trancha la difficulté en disant : « l'ouvrage est dans « ma tête, et il y restera plutôt que de le « leur donner. »

La publication de *Woodstock* et de la *Vie de Napoléon*, jointe à d'autres profits littéraires, lui permit de payer un premier dividende de six schellings huit pence par livre; c'est-à-dire plus d'un tiers des créances. Walter-Scott publia, en 1827, la première série des *Chroniques de la Canongate*, en deux volumes, et en 1828, une seconde série des mêmes chroniques, en trois volumes, comprenant la *Jolie fille de Perth*. La fin de la même année vit paraître la première partie d'une histoire élémentaire d'Écosse, sous le titre de *Récits d'un grand-père à son petit-fils*. Ce charmant ouvrage fut complété par une seconde et une troisième partie, formant en tout neuf volumes, publiés en 1829 et en 1830. L'auteur publia, en 1831, une autre série sur la France, en trois volumes. *Anne de Gersein* avait paru au commencement de 1829, en trois volumes également; et, comme pour manifester la vigueur et la souplesse de son intelligence, Scott avait publié successivement durant la même année (en un volume chacun), deux discours religieux, intitulés : « *Sermons d'un laïque*, » et un *Essai sur le Jardinage et l'Arboriculture*. L'année suivante, il enrichit l'*Encyclopédie* de Lardiner d'une excellente histoire d'Écosse en deux volumes, et « la *Bibliothèque des* « *familles* » (du libraire Murray), d'un autre volume : *Lettres sur la Démonologie et la Sorcellerie*. Ainsi, dans l'espace de trois années, c'est-à-dire du commencement de 1827 à la fin de 1830, vingt-neuf volumes originaux, environ dix volumes par an, sont sortis de sa plume! Mais ce n'est pas tout : entre autres projets pour faire de l'argent, Walter-Scott conçut l'idée de publier toute la collection des romans de Waverley dans un format uniforme et compacte, avec des notes, des préfaces et des gravures; le tout revu et

Digitized by Google

corrigé. En conséquence, lorsque la propriété de ces romans fut mise à l'enchère par les créanciers de Constable, on ne fut pas peu surpris de la voir racheter au prix de 8,400 £ par un des ex-associés de cette maison. On sut bientôt que cet achat était fait pour le compte des créanciers de Scott, et que la nouvelle édition serait publiée à leur profit, par l'acheteur, M. Cadell. Elle parut, en effet, en juin 1829, et la vente atteignit bientôt le chiffre énorme de 25,000 exemplaires. L'auteur de *Waverley* se trouva ainsi en mesure de payer un nouveau dividende de trois schellings par livre, ce qui aurait réduit sa dette à près de la moitié, sans l'accumulation des intérets. Il avait donc actuellement payé 54,000 £ sans compter les primes de la police d'assurance sur sa vie. Cette conduite parut si honorable à ses créanciers, qu'ils résolurent à l'unanimité de lui faire don de la bibliothèque, des manuscrits, de l'ameublement et de la vaisselle d'Abbotsford, qu'il avait résignés entre leurs mains lors de la catastrophe.

En novembre 1830, Scott prit sa retraite de greffier de la cour des sessions, afin d'être tout entier à ses travaux. L'administration de lord Grey lui offrit bien une pension suffisante pour compenser ce qu'il perdait en cessant d'exercer; mais il refusa pour ne pas dévier de ses principes politiques.

Un travail si opiniâtre devait nécessairement miner cette forte constitution; bientôt des symptômes de paralysie se déclarèrent. Le docteur Abercromby, d'Édimbourg, ordonna au poëte, sous peine de mort, de suspendre ses travaux; mais celui-ci n'en fit rien et poursuivit une tâche qu'il considérait comme sacrée. Une quatrième série des *Contes de mon hôte* parut durant l'été; elle comprenait *le Comte Robert de Paris* et *le Château dangereux*. Mais la lampe s'éteignait.

Les médecins lui conseillèrent alors d'aller résider en Italie : la suspension de tout travail intellectuel pendant un long espace de temps, laissait entrevoir une dernière espérance. Le romancier s'embarqua pour Malte avec son fils aîné et sa fille Anne. De Malte, il se rendit à Naples; de Naples à Rome, où il apprit la mort de Gœthe qui l'avait fait engager à retourner en Angleterre par le Rhin, en traversant l'Allemagne, Vienne, Prague, Tœplitz, Carlsbad, Munich, etc. « Assurez-le bien, « disait le vénérable poëte, qu'il sera tout « à fait chez lui, sous notre toit, et qu'il « trouvera partout le respect et l'admira- « tion dus, non-seulement à l'auteur d'une « multitude d'importants ouvrages, mais « à l'esprit droit, à l'homme de talent qui « a consacré son existence à l'amélioration « du genre humain. » Les voyageurs quittèrent Rome en mai, et se rendirent à grandes journées jusqu'à Francfort; Scott se plaignait néanmoins de la lenteur du voyage. Le 4 juin, il eut une attaque de paralysie, qui eût été mortelle, sans la présence d'esprit d'un serviteur fidèle qui lui fit une saignée copieuse. Huit jours après, il se trouvait installé mourant à Saint-James hôtel, Jermyn-street, à Londres, où, durant plusieurs semaines, il resta sans connaissance, ne prononçant qu'un seul mot dans les intervalles de lucidité : *Abbotsford! Abbotsford!*

Dès qu'il fut possible de le transporter, on l'embarqua à Blackwall, sur un bateau à vapeur. Il revit enfin Abbotsford, ou plutôt Abbotsford revit son fondateur, car Scott était tombé dans un état d'insensibilité complète. Il ne reconnaissait personne, pas même ses enfants. Enfin, M. Laidlaw, son vieil ami, s'étant approché du lit mortuaire, il lui prit la main, et murmura ces mots : « Maintenant je reconnais que « je suis à Abbotsford. » Quelques heures après, il parut revivre, il se fit transporter dans sa bibliothèque, dans les divers appartements, et même dans les jardins, alors brillants des riches couleurs de l'été.

Ce mieux continua plusieurs jours. Le malade recouvra même ses facultés intellectuelles, au point d'exprimer le désir d'entendre lire, alternativement, les beaux poëmes de Crabbe et la Bible. La lecture de Phœbe Dawson, du même poëte, avait charmé les derniers moments de Charles Fox.

Le nuage, un instant dissipé, s'épaissit

Digitized by Google

de nouveau. Scott perdit connaissance ; mais la séparation de l'âme et du corps, dans un être aussi puissamment organisé, ne pouvait s'opérer sans une crise violente. Le délire s'empara du moribond, dont les convulsions semblaient une vaine lutte contre la mort. La nature épuisée céda enfin. Sir Walter Scott expira à une heure et demie, le 21 septembre 1832. Il avait vécu 61 ans, un mois et six jours.

Après la mort du poëte, les créanciers et le public ne manquèrent pas de faire circuler des bruits exagérés sur l'importance des dettes qu'il laissait. C'est un devoir pour nous de rétablir l'état réel des choses.

Le résidu de la dette était de 53,000 £ ; mais, pour couvrir cette somme, on avait 22,000 £, montant de l'assurance sur la vie du défunt ; plus 11,000 £ accumulées entre les mains des *trustees*, et provenant des profits littéraires et d'autres sources accessoires. Restait donc 20,000 £ seulement à découvert, non compris les intérêts. Le 20 octobre, les créanciers furent convoqués pour recevoir communication des offres de la famille Scott, qui s'engageait à payer les 20,000 £ restantes dans le courant de février, moyennant quittance du tout. La proposition fut accueillie à l'unanimité, ainsi que la motion suivante :

« L'assemblée croit payer un juste tribut à la mémoire de sir Walter-Scott, en exprimant sa profonde reconnaissance pour son honorable conduite au milieu de revers et de difficultés qui auraient paralysé les efforts de tout autre homme, mais qui ont fait ressortir davantage sa grandeur d'âme. »

(*Memoirs of Walter Scott.*)

Voyages.

LA GUYANE ANGLAISE.

Houzzah ! houzzah ! pour la vieille Angleterre ! Et à ces derniers adieux donnés au pays par notre équipage, *la Reine Victoire* se balança quelques instants sur sa quille, se couvrit de toile, et commença à voltiger sur les eaux. C'est que *la Reine Victoire* était svelte et légère. Sous sa proue bouillonnait l'écume, et sa mâture élancée se ployait gracieusement au moindre effort du vent. La mer était belle, la brise soufflait grand frais et poussait notre navire vent arrière. Aussi, le second jour de notre départ, nous nous trouvions à la hauteur du cap Finistère, et après une courte traversée, nous atteignîmes la latitude de Madère, Madère dont le ciel bleu et la douce température sont recherchés par les beautés d'une santé frêle et délicate, et où plus d'une d'entre elles, trompée par l'espérance, repose aujourd'hui à l'ombre des myrtes du cimetière de Funchal.

Quand nous eûmes atteint les vents alisés, la mer devint lisse, moelleuse, bleue et transparente, et *la Reine Victoire* s'avança sans roulis ni tangage à travers l'Atlantique. Le spectacle qui se déroula devant nos yeux devint magnifique. La mer cessa de gronder, les vents retinrent leur colère, une brise fraîche, qui formait à peine de légers sillons, poussait doucement le navire ; tout était silence, repos et solitude. Le jour une plaine immense

Digitized by Google

infinie, dont l'œil cherchait vainement à mesurer l'étendue, étincelait sous les rayons d'un soleil brûlant; et la nuit des millions de feux, au milieu desquels apparaissait comme leur reine la croix du sud, scintillaient à la voûte azurée. Cette mer si vaste, ces champs couverts d'herbes marines, rappellent mille souvenirs: ma pensée se reportait vaguement au temps où Christophe Colomb luttait de persévérance et cherchait à calmer les craintes de ses compagnons, lorsque ceux-ci, découragés par la longueur du voyage et les vents contraires, lui demandaient avec instance d'abandonner son entreprise et de rentrer dans les ports d'Espagne. Pour moi, qui n'allais point en Amérique dans l'intention d'y chercher du coton ni du sucre; pour moi, dis-je, gentilhomme pur sang, qui n'avais quitté Londres, Almack et ses plaisirs, que par cette rage de locomotion à laquelle sont sujets tous mes semblables, à la vue de ce spectacle, à ces souvenirs, je ne fus pas maître de mes émotions.

Cependant notre navire continuait paisiblement sa marche; aucun obstacle ne vint l'entraver; le trente-cinquième jour après notre départ de Liverpool, nous entrâmes dans des eaux grises et verdâtres. Nous jetâmes la sonde, et nous ne trouvâmes que trois brasses de profondeur. Nous étions près de la côte de l'Amérique du Sud, à l'embouchure de l'Essequibo, dont les eaux, grossies par celles de l'Orénoque, du fleuve des Amazones et du Rio-Negro, charriaient alors des troncs et des branches d'arbres. Néanmoins, la terre était encore à une grande distance; on ne la reconnaissait qu'à la cime des arbres. Cependant nous découvrîmes bientôt un petit cutter qui se détacha de la terre, et arriva le long de notre bord en moins d'une heure. Il en sortit aussitôt un nègre, qui nous demanda un verre de grog et nos vieilles culottes, prit charge de *la Reine Victoire* et la conduisit à bon port au mouillage en face de Stabroek ou Georgestown.

Rien de plus frais, de plus gracieux, de plus coquet et de plus animé que cette petite ville; elle est située sur la rive gauche du fleuve; tout à l'entour et le long des deux rives, s'élèvent des palmiers, des palétuviers, des papayers, des acacias aux fleurs d'or, des figuiers et des myrtes, dont les rameaux servent d'asile à des milliers d'oiseaux au plumage bigarré. Un phare s'élance majestueusement du sein de ces arbres, et sur les eaux du fleuve se balancent en nombre infini de petits schooners, qui partent et reviennent chargés de sucre, de café ou de marchandises européennes. Ces schooners sont montés par des matelots nègres, qui font retentir l'air de leurs chants joyeux, et qui, avec une curiosité vraiment comique, viennent le long du bord des navires nouvellement débarqués pour s'informer de ce qui se passe en Europe.

Au débarcadère, nous trouvâmes une triple rangée de négresses, assises devant des corbeilles remplies de goyaves, de mangues et d'ananas, qui nous assourdirent de leurs cris: « A moi, mossu blanc, à moi! » Puis nous entrâmes dans une route flanquée d'un canal, et çà et là nous découvrîmes de petites maisons blanches, entourées de jardins et de larges piazzas, où la brise pénètre par de nombreuses croisées, et que festonnent des convolvulus et autres plantes grimpantes. C'est la ville. Le mouvement et la vie règnent dans ses rues non pavées, mais bien entretenues. L'Européen au visage blanc, à la tête enfoncée sous un énorme chapeau de panam, le métis dans toutes ses variétés, le noir et la négresse avec leurs négrillons, la jeune négresse à la parole railleuse, enfin le dernier de tous, l'Indien à la peau couleur d'acajou, à la figure ovale comme celle du Tartare, au nez long, aux traits pleins de douceur, s'y croisent et s'y promènent librement. Celui-ci est le plus remarquable: à l'exception d'un morceau d'étoffe bleue qui lui sert de ceinture, il est dans un état de nudité complète; sa tête chevelue brave l'ardeur du soleil, et sa peau fine est parfaitement belle; il marche lentement. A ses côtés est sa femme, qui porte une jupe bleue, et dont la gorge nue est ornée d'un collier composé de petits morceaux de verre de couleur; ses cheveux, noirs comme des plumes de corbeau, sont

Digitized by Google

retenus sur sa tête par une agrafe en argent, et s'échappent en tresses longues sur ses épaules; elle porte sur sa hanche un enfant, et dans ses mains sont des carquois, des flèches, des paniers, des perroquets et des peaux d'oiseaux, qu'elle vient échanger contre de la poudre et du plomb; telle est la physionomie du marché de Georges-town.

La population de cette colonie, d'après le dernier recensement, est évaluée de la manière suivante:

Population blanche.

Hommes. . . .	2,500	3,506 individus.
Femmes. . . .	1,006	

Population libre de couleur.

Hommes. . . .	2,630	6,460
Femmes. . . .	3,830	

Population esclave.

Hommes. . . .	37,902	69,368
Femmes. . . .	31,276	
	Total . .	78,734 individus.

Les sept vingtièmes de la population esclave sont actuellement au-dessous de vingt ans; le terme moyen de la vie de tous ces esclaves est d'environ trente-deux ans et demi. Voici dans quelle proportion s'est accrue la population esclave sur les six habitations dont les noms suivent, depuis 1830 jusqu'en 1834.

NOM des habitations.	NOMBRE DES NÈGRES sur les habitations en 1830.	MOYENNE des naissances par année.	MOYENNE de la mortalité par année.	AUGMENTAT. par an.
Enmore.	301	34	9	9
Hambourg.	360	19	7	5
Aventure du Bachelier	690	62	36	4
Château-Margot	241	23	9	6
Foulis	156	20	7	9
Jalousie	309	25	10	5

Cette augmentation suit à peu près la même progression que la population du Royaume-Uni.

La forme de gouvernement, telle qu'elle avait été établie par les Hollandais, régit encore la Guyane anglaise. Un gouverneur, et un conseil composé de membres élus par les *keizers* ou les représentants du peuple, administrent la justice. Le conseil fait les lois; autrefois le conseil connaissait des affaires criminelles, et décidait en dernier ressort des affaires civiles importantes. Les délits étaient déférés à une cour appelée cour des commissaires. Le procureur fiscal était l'officier principal de cette cour; ses attributions consistaient également à inspecter les routes de la colonie; mais dans ces dernières années on a remplacé la cour civile et la cour criminelle par des sessions qui ont lieu deux fois par an, et qui sont présidées par des juges nommés par l'autorité supérieure. Néanmoins, les colons se plaignent amèrement de ce nouvel arrangement, qui occasionne de grands délais, et qui permet aux débiteurs de frustrer leurs créanciers.

Le territoire de la colonie, et particulièrement toute la partie qui s'étend de la rivière Pomeroon jusqu'à Berbice, est riche et d'une grande fertilité. Un dépôt d'alluvion mêlé de débris d'arbres, en couvre toute l'étendue. A l'est se trouve une immense forêt, qui traverse le continent américain dans toute sa largeur, et va se terminer à la mer Pacifique. Néanmoins la culture de la Guyane anglaise ne s'étend pas au delà de 200 milles de la côte. Cette culture est aussi riche que variée; le sucre, le café, le thé même, l'indigo, croissent également bien à la Guyane. Cependant la culture du coton est négligée, depuis quelques années, dans cette partie des possessions anglaises. On lui préfère la culture de la canne à sucre, qui est pourtant plus coûteuse; car deux acres de terre plantées de coton, qui n'exigent que le travail d'un nègre, demandent le travail de deux nègres lorsqu'elles sont plantées de cannes à sucre. En 1829, le produit de la récolte à Demerara et à Essequibo, s'est élevé à 91,652,931 livres de sucre; à 4,555,789 livres de café; à 3,589,739

Digitized by Google

gallons de rhum ; à 2,288,737 gallons de mélasse ; à 1,217, 269 livres de coton ; les mesures sont anglaises. La valeur moyenne des importations pendant ces dernières années, a été 700,000 £ dont 550,000 £ ont été importées par la Grande-Bretagne, et 150,000 £ par l'Amérique du nord. Le prix de la main-d'œuvre est très-élevé dans la colonie ; le plus simple artisan gagne un dollar par jour. Les médecins reçoivent onze guilders, ou 19 francs 80 c., pour une visite faite de jour, et 39 francs 60 c., pour une visite de nuit. Les avocats et les avoués reçoivent le même prix pour une heure de consultation. Chaque propriétaire d'esclaves paye 10 francs 80 c. de capitation par an. Le prix des denrées varie suivant les besoins de la consommation. La farine américaine, qui vaut 8 dollars le baril à New-York, se vend quelquefois 24 et 30 dollars à Stabroek ; la viande de boucherie vaut 10 stivers ou 90 c. la livre.

Mais le désir que j'avais de parcourir les forêts primitives de l'intérieur et de naviguer sur les eaux des rivières immenses qui arrosent et fertilisent la Guyane, me firent abréger mon séjour à Stabroek. Je m'embarquai sur un petit schooner pour remonter l'Essequibo, en compagnie d'un gros docteur hollandais, plein d'esprit et de santé, le docteur Speringshoek, qui allait faire une visite à un habitant de l'intérieur. Cette rencontre fut pour moi des plus heureuses ; car, outre une grande aménité de caractère, le docteur avait une connaissance parfaite de l'intérieur du pays, des mœurs des Indiens et des productions naturelles de la contrée. Nous mîmes à la voile avec une bonne brise, qui nous conduisit en quelques heures aux îles de Leguan, de Waakenaan et de Tiger, les plus belles, les mieux cultivées et les plus fertiles de la contrée. Nous nous reposâmes dans l'île de Leguan ; puis le soir, quand la brise de la mer eut ramené la fraîcheur, nous reprîmes le cours de notre voyage.

Ne cherchez point des soirées plus belles, un ciel plus pur et plus limpide, une nature plus riche et plus brillante qu'à la Guyane. Les trésors des règnes organique et inorganique se trouvent réunis dans ces lieux. Les deux rives du fleuve sur lequel se balançait notre navire sont couvertes de platanes, d'acajou, de bois de rose et de palmiers, et, du sein des branches qu'enlacent des lianes sauvages et des plantes aux fleurs d'azur et d'or, sautillent avec légèreté de petits singes rouges, au museau blanc, des macaques, des perroquets, des perruches, et parfois, du creux d'un palmier royal dont la cime s'élance majestueusement à plus de cent pieds de hauteur, s'échappe, en battant des ailes et en poussant des cris lugubres, le vampire redouté. Le soir, l'aras bleu et rouge, le faisan, le marodee brun, l'oiseau du paradis, le kishee aux couleurs brillantes, et le colibri, se hâtent de gagner leur retraite ; sur le faîte des platanes, le vautour étend ses ailes, et jette un regard tranquille sur les oiseaux que la tombée de la nuit semble rendre plus rassurés. Au sein des eaux du fleuve, dans l'enfoncement d'une petite calangue, le pélican joue au milieu d'une troupe de canards sauvages et de poules d'eau, tandis qu'au loin le coq sauvage aux plumes d'or et à la crête ardente fait entendre son dernier cri.

Le lendemain de notre départ de Stabroek, nous tuâmes un alligator qui avait 22 pieds de long ; et le même jour, en rasant la côte, nous surprîmes au milieu des roseaux un tapir, qui, à notre approche, roula sa peau noire dans le limon du fleuve et fit jaillir sur nous une pluie de boue, en cherchant à regagner la rive. Cet animal est de la grosseur d'un bœuf ; ses jambes sont courtes et vigoureuses ; il se rapproche de la *maipoori* ou vache de rivière, dont le poids varie de 20 à 30 cwts. Un *campanero* tomba également sous nos coups de fusil. Cet oiseau est blanc, une crête légère pare sa tête, et le cri qu'il produit ressemble au tintement d'une cloche. Nous eûmes enfin le spectacle d'un léopard endormi qui descendait le courant du fleuve sur un petit îlot formé de branches et de feuilles. Aux cris de nos nègres, le monstre s'éveilla, et nous fîmes pleuvoir sur lui une grêle de balles ; mais, soit que nos balles fussent mal dirigées, soit que

Digitized by Google

la peau de l'animal offrit trop de résistance, nous vîmes le léopard s'élancer dans le fleuve avec vigueur, et gagner en nageant la rive opposée, où il disparut dans le fourré.

Pendant que nous abrégions la route en tirant des coups de fusil sur les caïmans, les léopards et les oiseaux, de leur côté nos nègres se livraient au plaisir de la pêche; mais, en raison de la vitesse de la marche du schooner et du bruit du sillage, elle ne fut point heureuse. Néanmoins, le poisson que nous obtînmes par cette voie nous permit de faire quelques remarques assez curieuses sur l'ichthyologie de la Guyane (1). En général, les poissons de rivière de la Guyane sont d'une excellente qualité : la chair en est très-délicate. On distingue entre autres, le *pacou* : c'est un petit poisson plat de 20 pouces de longueur, qui pèse environ quatre livres. Il se nourrit des graines de l'*arum arborescens*, et c'est, en général, lorsqu'il mange ces graines, que les Indiens le tuent à coups de flèches. Le *cartabuck*, le *waboory* et l'*omah*, également recherchés pour la délicatesse de leur chair, appartiennent à la même espèce. L'omah est aussi appelé *peray;* il est redouté des Indiens comme le caïman. Il a deux pieds de long, mais ses dents sont si serrées et si fortes, qu'il broie sans peine les noix les plus dures pour en ôter le fruit; il a aussi pour la chair humaine un goût très-prononcé, et plus d'une malheureuse Indienne, en se baignant dans les eaux du fleuve, en est sortie avec le sein entièrement coupé. Le *loricaria calictchys*, le *wurwureema* et la *rana paradoxa* méritent aussi l'attention des naturalistes. Le premier construit son nid dans les endroits du fleuve où les eaux sont stagnantes, et particulièrement dans les étangs. Quelques herbes marines lui servent de retraite : il y dépose ses œufs, qui y éclosent à la chaleur du soleil. Un fait curieux, c'est que, dans tous les étangs qui perdent leurs eaux pendant les chaleurs de l'été, ce poisson s'enfonce de plusieurs pieds sous terre, et reste dans cette nouvelle demeure jusqu'au retour des eaux, sans que ses organes en soient affectés. Le wurwureema est un poisson qui a trois pouces de long; mais, malgré sa petitesse, il ne recule jamais devant l'homme lorsque celui-ci l'attaque, et malheur à ce dernier s'il est mordu par lui, car cette morsure est mortelle! La *rana paradoxa* se distingue par le nombre des métamorphoses qu'elle subit avant de prendre la forme d'une grenouille. C'est d'abord un poisson de cinq pouces de long, qui se contracte insensiblement : puis les jambes se développent, la queue disparaît, et enfin le poisson devient une grenouille qui ressemble, par la forme et son cri mélancolique, aux grenouilles d'Europe. Mais le plus singulier, le plus remarquable de tous ces poissons, c'est l'anguille électrique. Cette anguille a quatre, six et huit pieds de longueur; sa tête est large, et le reste de son corps ressemble en tous points à l'anguille ordinaire. Lorsqu'on la touche, elle produit une secousse aussi forte qu'une machine électrique, et quand on la met dans un tube en fer, le bois et le fer agissent comme conducteurs. La puissance de ce poisson est extraordinaire : j'ai vu un nègre qui nageait dans les eaux de l'Essequibo, touché par une de ces anguilles, couler à fond, et ne devoir la vie qu'aux prompts secours qui lui furent donnés. Dans une autre circonstance, un chien vivant fut plongé dans une jarre de terre où l'on avait mis une de ces anguilles. Le chien poussa d'abord des hurlements affreux; mais bientôt on n'entendit plus rien, et, lorsqu'on le retira, la pauvre bête était morte.

Disons aussi quelques mots sur l'histoire naturelle de la Guyane. Nulle part cette étude ne présente des richesses plus nombreuses ni plus variées. Les papillons, les vers luisants, des tarentules aux pattes rouges, des centipèdes aux pattes longues, des scorpions de toutes les espèces, et les serpents y abondent. Parmi ces derniers, on remarque le *camordi* ou le *boa*. Ce reptile vit au milieu des marais, et se cache dans les brous-

(1) Voyez, dans la livraison de juin 1836, des détails très-curieux sur l'ichthyologie de l'Ucayali et du Maragnon.

Digitized by Google

saillies pour attendre au passage le daim fugitif ou l'Indien qui est sans défense. Soudain il s'élance sur sa proie, l'enlace de ses longs replis, lui broie les os, la couvre de salive, et se repait ensuite à loisir des chairs palpitantes de sa victime. Le *conacoushi*, autre serpent de la même famille, est encore plus dangereux. Cet animal, dont les couleurs sont aussi brillantes que celles de l'arc-en-ciel, a douze pieds de long, et sa tête ressemble à celle du crapaud. Il s'élance sur sa proie avec fureur, et l'étouffe en peu d'instants. Néanmoins, l'habitant de ces régions sauvages, prévenu du danger par la forte odeur de musc que l'animal laisse sur son passage, parvient sans peine à l'éviter. Le *labourri* vient après le conacoushi. Son poison est mortel. Lorsqu'on l'irrite, chaque écaille se dresse sur son corps comme les plumes d'un coq de bataille, et son œil étincelle de colère. Enfin viennent les serpents à sonnettes, et ceux-ci sont très-nombreux. Quelques-uns s'apprivoisent facilement, et j'en ai vu qui, dociles à la voix de leur maître, sortaient de leur cage et y rentraient comme l'eussent fait de jeunes chiens.

Le troisième jour de notre voyage, nous arrivâmes au point où le Mazarouni et le Coivouny versent leurs eaux dans l'Essequibo. En cet endroit, la rivière est large; les îles sont nombreuses et couvertes de forêts; sur chaque rive on aperçoit à travers les broussailles des débris de maisons et des ruines, restes des plantations de coton, de café et d'indigo, que les Hollandais avaient autrefois établies dans ces lieux. C'est au milieu de ces solitudes que demeurait l'ami du docteur; il s'appelait Henkirch, et avait deux filles aussi fraîches, aussi belles que les fleurs de l'immense savane sur laquelle s'élevait la maisonnette. Sa profession était celle de coupeur de bois : elle consistait à abattre dans les forêts du bois de rose, de l'ébène, du bois de fer, de l'acajou, et d'expédier ce bois à Stabroek, où il recevait en payement des étoffes, du rhum, de la poudre et du plomb. Ses besoins, comme tous ceux des personnes qui exercent la même profession, étaient très-bornés : un peu de rhum, sa pipe, du pain de manioc et quelques fruits, voilà en quoi ils consistaient. Néanmoins, sa maisonnette était fraîche, agréable. Elle se composait de deux étages. Au premier était un balcon où chaque soir il venait humer la fraîcheur, boire son grog et fumer sa pipe, et à l'intérieur tout était propre et respirait l'élégance et le goût.

Notre hôte, qui était d'origine hollandaise, nous fit le meilleur accueil. Il nous présenta à sa femme et à ses deux filles, qui, de leur côté, déployèrent toute leur activité pour nous rendre agréable le séjour de leur demeure. Notre dîner, préparé par leurs soins, fut magnifique : un plat de guana, immense lézard, dont la chair est très-délicate, du poisson, de la viande confite dans du jus de manioc, et assaisonnée avec du poivre rouge; des yogaves, des mangues, des ananas et des bananes firent les frais du dessert. Le café vint après, puis les causeries sur la vieille Europe, sur l'Angleterre et la Hollande. La pipe, quelques verres de Madère et une légère collation nous conduisirent jusqu'à la nuit; nous allâmes ensuite nous reposer dans des hamacs.

Le lendemain de bonne heure notre hôte nous fit visiter le fort de Kykoveral, autrefois capitale de la colonie hollandaise. Les murs qui lui servent d'enceinte sont encore en bon état, et, sur l'une des portes, on voit les armes de la ville. Auprès, et sur une éminence, s'élève la maisonnette d'un fonctionnaire nommé par l'État. Ce fonctionnaire porte le nom de *Protecteur*. Ses fonctions consistent à surveiller les hommes rouges, à empêcher qu'il ne se mêle parmi eux des hommes dangereux et suspects, à les retenir dans les limites qui sont fixées par les traités, et à faire une répartition juste, équitable, des présents que le gouvernement est convenu de leur donner.

Après nous être reposés quelques instants dans la maison du protecteur, nous entrâmes dans le Mazarouni, et vîmes bientôt une famille d'Indiens qui traversait la rivière dans un canot. Nos nègres forcèrent de rames, et en peu d'instants nous nous trouvâmes au milieu d'un établisse-

Digitized by Google

ment d'Indiens. L'emplacement qui leur servait d'asile, abrité par des feuilles de palmiers, était ouvert de toutes parts sur les côtés; des bambous, auxquels étaient appendus des hamacs, supportaient le toit; la plupart de ces hamacs étaient occupés par des Indiens. Les hommes et les femmes étaient nus. Les jeunes femmes exprimaient du jus de manioc dans des vases en terre, et le faisaient bouillir sur le feu; les vieilles femmes tissaient le coëvo, sorte de vêtement qui leur sert de ceinture, tandis que d'autres paraissaient vivement affairées à façonner des vases de terre. Notre visite n'excita aucune surprise : les hommes restèrent dans leurs hamacs, et les femmes ne se dérangèrent pas de leurs travaux. Néanmoins, les chiens, les perroquets et les singes firent bientôt entendre un concert de cris qui rendit les Indiens sensibles à notre approche. L'un d'eux s'éveilla, et, se croyant surpris, sauta à bas de son hamac, s'élança vers un poteau auquel étaient suspendus un tomahawk, un arc et des flèches; mais, ayant presque aussitôt reconnu sa méprise, il vint à nous d'un air riant, prit des mains d'une femme âgée une gourde remplie de pywarée (1), et nous la présenta.

Ces Indiens appartenaient à la tribu des Arrawaks. Leur nombre, y compris les Accaways, les Caribisces, les Wurrows et les Macoushis, s'élève, dans la Guyane anglaise, à 25,000 âmes. Les Arrawaks sont doux, inoffensifs, hospitaliers; ils aiment les voyages, et se mêlent volontiers aux Européens. La polygamie est générale parmi eux. J'ai vu deux Indiens de cette tribu, dont l'un vivait avec ses deux sœurs, tandis que l'autre avait trois femmes, et une quatrième en expectative. La jalousie est le défaut principal de ces Indiens : cette passion les rend souvent cruels. A l'époque où j'étais à Stabroek, un Indien de cette tribu surprit sa femme en flagrant délit. Il la conduisit dans sa demeure, lui reprocha son crime, lui asséna sur la tête un coup de tomahawk, et la tua. Ce crime est surtout irrémissible quand la femme s'est livrée à un homme de la tribu ou d'une tribu voisine. Toutefois, un Arrawak devient moins scrupuleux lorsque le coupable est un blanc : la race blanche est à ses yeux une race privilégiée; quelquefois même il se trouve flatté du choix, et encourage cette union de tout son pouvoir. Ces Indiens sont bien faits, et leur constitution vigoureuse les met à l'abri d'un grand nombre de maladies qui affligent la race blanche. Il en est une cependant qui exerce de terribles ravages parmi eux : c'est la petite vérole. On a vu des villages entiers dépeuplés par ce cruel fléau. Il est vrai que le régime suivi par l'Indien dans cette circonstance est peu fait pour arrêter les progrès du mal. Un Arrawak (et tous les Indiens lui ressemblent en ce point) ne peut comprendre qu'un bain froid peut lui être nuisible; quand il est attaqué de maladies inflammatoires, au milieu de la fièvre la plus ardente, il va se jeter dans les eaux de la rivière, auprès de laquelle il établit toujours sa demeure. De là il résulte que le virus, arrêté au passage, rentre dans le corps, et occasionne presque toujours la mort.

Après les Arrawaks viennent les Accaways. Ceux-ci sont vigoureux, actifs; ils sont l'esprit querelleur, et, lorsqu'ils ont de bons chefs, ils sont capables des plus audacieuses entreprises; ils sont renommés par leur adresse à préparer le poison wouruli, poison subtil, dans lequel il font entrer, indépendamment de certaines racines bulbeuses qui ne sont connues que d'eux seuls, des dards de conacoushi, de labarri et de serpents à sonnettes. Les Caribisces leur ressemblent; comme eux ils sont intrépides à la guerre et ne reculent devant aucun danger; mais ceux-ci ont plus de noblesse dans les traits, et leurs membres sont mieux proportionnés; ils déploient aussi plus d'habileté dans tous leurs travaux. Leur demeure ne se borne pas seulement à un simple toit, comme celle des Arrawaks : elle est soigneusement fermée, et quelquefois, dans l'inté-

(1) Le pywarée est une liqueur fermentée faite avec de l'eau de riz et du jus de manioc.

Digitized by Google

rieur, on y trouve des meubles commodes. Les Warrows occupent la côte qui est située entre le Pomeroon et l'Orénoque. Les habitants de cette tribu offrent un aspect misérable : hommes et femmes portent sur leurs traits les traces de l'abrutissement, et leurs traits sont ignobles. Néanmoins, quelques-uns d'entre eux sont d'habiles constructeurs, et les canots qui sortent de leurs mains sont renommés par l'élégance et la vitesse de leur marche. Leur nourriture se compose de poisson et du chou de l'Eta ou *mauritia,* avec lequel ils font aussi leurs hamacs et leurs paniers. Enfin, les derniers de tous sont les Macoushis. Les Macoushis, peu nombreux, inspirent une aversion profonde aux autres tribus. Ils habitent les forêts, au sein des retraites les plus reculées, et, constamment pillés par les autres tribus, ils vivent dans une éternelle défiance. Mais, à la force qui leur manque, ils suppléent par la ruse : leur demeure est entourée de petits morceaux de bois pointus qu'ils trempent dans du poison. Rarement leurs agresseurs échappent à ces embûches.

La religion de ces diverses tribus mérite l'attention par l'analogie qu'elle présente sur plusieurs points avec la religion du Christ. La base fondamentale est qu'il existe un être suprême créateur de toutes choses; que cet être suprême a un frère qui gouverne l'univers. Les Indiens reconnaissent dans leur mythologie un mauvais génie, qu'ils nomment *Yabahoo;* Yabahoo est le seul être auquel ils adressent leurs prières, car ils prétendent que le créateur de toutes choses et son frère étant deux êtres souverainement bons, aucun d'eux ne peut vouloir causer de l'affliction à ses créatures. Leurs prières à Yabahoo se font par l'intermédiaire du *peiniman* ou sorcier; celui-ci, pour détruire les maléfices du démon, agite une calebasse avec violence, et pousse des cris aigus. D'après cette religion, c'est en s'asseyant sur un cotonnier, que le grand esprit créa le monde; il en détacha l'écorce, la brisa en mille parcelles, et jetant ces parcelles dans le courant du fleuve qui baignait le pied du cotonnier, il en forma tous les animaux vivants; l'homme fut créé le dernier. Il tomba aussitôt dans un profond sommeil, et Dieu l'ayant touché pendant qu'il dormait, il vit en s'éveillant une femme assise à ses côtés. La religion des Arrawaks a un déluge comme la liturgie romaine; la seule différence, c'est qu'au lieu d'un corbeau ce fut un rat qui sortit de l'arche pour s'assurer si les eaux avaient quitté la terre.

Nous passâmes plusieurs heures avec les Indiens. Nous revînmes ensuite à notre schooner, et poursuivîmes notre route. Le Mazarouni s'avance dans le nord-est, et forme par ses contours une immense péninsule baignée de toutes parts par des criques, et couverte de montagnes élevées. Nous suivîmes les nombreux replis de la rivière; et, après avoir passé devant l'embouchure de plusieurs criques, nous découvrîmes, sur la rive droite de la rivière, une chaîne de montagnes formées en partie de quartz blanc. Au centre, s'élevait un pic majestueux, qui avait plusieurs milliers de pieds d'élévation; un diadème de nuages en couronnait la cime, et sur les flancs brillaient des particules de mica qui donnaient à cette masse imposante la couleur de l'or. Ce pic se rattachait à des rocs de feldspath, de granit et de quartz, qui servaient comme de ceinture aux eaux du Mazarouni. Nous arrivâmes ainsi à une calangue appelée Cumarrow, dont les bords se trouvaient ombragés par des arbres magnifiques, et où nous vîmes plusieurs établissements d'Indiens. L'eau de cette calangue est peu profonde; dans quelques endroits la quille de notre schooner rasait le fond, et dans d'autres, elle entrait si avant dans la vase, que nos nègres étaient obligés de se mettre à l'eau pour dégager le schooner. Nous parvînmes néanmoins à l'extrémité de la calangue. Là, sont de magnifiques cascades, des montagnes qui ont quatre mille pieds de hauteur, et des forêts immenses que l'œil ne saurait mesurer. Nous fîmes halte dans ce séjour enchanteur, et comme la nuit s'avançait, nous suspendîmes nos hamacs à des arbres pour y attendre le jour; mais le lendemain, le docteur se trouvant fortement incommodé

zed by Google

nous ne pûmes prolonger notre excursion, et nous fumes obligés de regagner l'habitation où nous nous étions arrêtés.

Ce voyage, à part pourtant le désappointement que me causa l'indisposition du docteur, indisposition qui rompit d'un seul coup le plaisir que je m'étais promis, fut pour moi une source de jouissances pures et douces; la nature qui m'entourait était si belle, le pays si magnifique, que je ne pouvais me lasser de l'admirer. Un petit événement, bien que triste par lui-même, vint encore ajouter à la curiosité que faisait naître tout ce qui m'entourait. C'était le soir, notre navire rasait la rive, et déjà nous entrevoyions, aux derniers rayons du soleil, les murailles de Kykoveral, lorsque des cris mélancoliques attirèrent notre attention. Nous mîmes pied à terre, nous nous dirigeâmes du côté d'où ils partaient, et vîmes un Indien qui se balançait dans son hamac, et qui avait deux cadavres à ses côtés. Nous nous approchâmes de lui, et un de nos nègres lui ayant demandé le sujet de sa douleur, il lui répondit que ces cadavres étaient ceux de ses frères, qui, le matin, avaient été maltraités par des Indiens d'une nation étrangère à la sienne. Le malheureux, ne voyant aucune blessure sur les cadavres, ne pouvait s'imaginer qu'ils fussent morts. Le doute, mais un doute cruel, régnait dans son esprit; pour le lever, il sauta légèrement à terre, coupa deux branches d'épines, revint aux cadavres, et les frappa de toute sa force avec ces verges. Il prit ensuite du lard d'un cochon qu'il avait tué quelques instants auparavant, et en frotta les lèvres, le visage et le corps des deux cadavres; puis, voyant que les corps ne bougeaient point, il détacha les épines de la branche dont sa main était encore armée, et les enfonça dans les chairs des deux cadavres. C'était sans doute un cruel spectacle; mais on ne pouvait se défendre d'une vive émotion en voyant la douleur de ce malheureux, et les moyens auxquels il avait recours pour s'assurer si ses craintes étaient réelles. Nous parvînmes néanmoins à lui faire connaître la vérité; nos nègres l'aidèrent alors à enterrer ses deux frères; nous lui donnâmes ensuite un peu de rhum, et prîmes congé de lui.

De retour à l'établissement du Hollandais, nous y trouvâmes le même accueil, mais je n'y restai que le temps nécessaire pour m'y reposer; je me séparai aussitôt du docteur et redescendis le fleuve pour me rendre à Stabroek. En route, je fis néanmoins une halte de quelques jours dans l'île de Wakenaam, à l'habitation d'un ami auquel j'étais recommandé; là je pus m'assurer par moi-même de la condition réelle des esclaves dans les colonies anglaises. On sait quelle est la teneur de l'ordonnance du conseil, relative aux esclaves de la Guyane anglaise, de Trinidad, de Sainte-Lucie et de Maurice, colonies qui appartiennent à la couronne; je n'en rappellerai pas moins les principales dispositions. D'après cette ordonnance, chaque colonie de la couronne a un protecteur d'esclaves, ce fonctionnaire est nommé par le gouverneur et reçoit un traitement convenable. Ses fonctions consistent à protéger l'esclave contre les mauvais traitements du maître; il peut entrer à chaque heure de la journée dans les habitations, et communiquer avec les esclaves; il reçoit leurs plaintes, assiste de ses conseils l'esclave qui est conduit devant les tribunaux, et poursuit lui-même le maître lorsqu'il est fautif. Le protecteur perd sa place du jour où il se rend acquéreur d'esclaves. Il doit se faire servir par des domestiques libres, ou bien louer à gages des esclaves. Les marchés ne doivent point tenir le dimanche. Le maître ne peut exiger aucun travail de son esclave le dimanche; faute d'observer cet article, il est puni d'une amende qui varie d'une livre à trois livres sterling. L'usage du fouet est défendu dans les champs pour exciter le nègre au travail; on ne doit s'en servir que pour la répression d'une faute, et dans ce cas, il doit y avoir un intervalle de six heures entre la faute et la punition. Le fouet ne doit point être employé pour les femmes, et pour les hommes le nombre de coups ne doit pas dépasser quinze pour une seule faute; pour deux ou plusieurs offenses, le nombre des coups peut être porté à trente-

Digitized by Google

neuf; mais aussi longtemps qu'il existe des cicatrices sur le corps de l'esclave, on doit s'abstenir de l'usage du fouet, ou du moins la punition ne peut être infligée qu'en présence d'une personne libre ou de six esclaves. Les peines infligées à l'esclave par voie de justice, font exception à cette règle. Les enfants du sexe féminin peuvent être légèrement fouettés; mais cette peine ne peut être infligée sur les adultes du même sexe; celles-ci sont enfermées dans la prison, ou condamnées au *tread mill*, suivant la gravité de la faute. Les propriétaires d'esclaves ont un livre où sont enregistrées toutes les peines infligées aux esclaves de la plantation; ce livre est soumis deux fois par an à l'inspection du protecteur, et s'il n'est pas tenu avec régularité, le propriétaire est passible d'une forte amende. Les esclaves peuvent se marier; à cet effet, ils doivent obtenir l'assentiment de leur maître; mais, si celui-ci le leur refuse, le protecteur peut prendre l'initiative, et se constituer juge entre les parties. Les esclaves peuvent acheter des terres, et soutenir leurs intérêts devant les tribunaux par toutes les voies de droit que la justice accorde aux hommes libres; néanmoins, ils ne peuvent point devenir propriétaires de bateaux, ni avoir en leur possession des armes ou des munitions de guerre. Il leur est également défendu d'avoir des esclaves à leur service. Les maris et les femmes, les pères et mères et leurs enfants ne peuvent être séparés d'aucune façon; néanmoins les enfants au-dessus de seize ans sont séparés de leurs familles, lorsque celles-ci ont donné leur consentement au protecteur. Tous les droits et autres charges concernant l'affranchissement sont abolis; mais si un esclave reçoit son affranchissement gratuit, et qu'il ait moins de six ans ou plus de cinquante ans, son maître donne caution pour lui; caution qui est hypothéquée sur la plantation. Les esclaves peuvent acheter leur liberté, et si le maître s'y refuse, ils ont la faculté de le contraindre à entrer en arrangement par voie judiciaire; dans ce cas, des arbitres sont nommés pour fixer le prix d'achat; néanmoins le juge peut intervenir et s'opposer à l'exécution de la vente, si l'esclave, dans les cinq années antérieures, a été accusé et convaincu de vol. Le témoignage d'un esclave est reçu en justice comme celui d'un homme libre; et, si le maître est convaincu de mauvais traitement, l'esclave est confisqué : mais celui-ci doit être sévèrement puni, si l'accusation est reconnue fausse. Chaque propriétaire d'esclaves doit faire connaître, dans la première semaine de janvier, de quelle manière il se propose de pourvoir aux besoins de son esclave. Cette provision peut se faire de deux manières : 1° en donnant à chaque esclave une quantité suffisante de vivres pour son entretien; 2° en lui accordant une assez grande étendue de terre pour qu'il puisse trouver dans son travail des moyens faciles d'existence. Dans le premier cas, tout esclave âgé de plus de dix ans, a droit chaque semaine à vingt et une pintes de farine de blé de bonne qualité, lesquelles peuvent être remplacées par une quantité suffisante de cacao, ou autre substance farineuse; il a droit également à recevoir sept harengs, ou une quantité équivalente de poisson salé; les enfants reçoivent la moitié de cette ration. Dans le second cas, le propriétaire alloue à son esclave une demi-acre de bonne terre; ce morceau de terre ne doit pas être éloigné de plus de deux milles de la résidence de l'esclave. Les graines et les instruments aratoires sont fournis par le propriétaire, et chaque esclave doit avoir quarante jours pleins par année pour cultiver son champ. Le travail de l'esclave doit commencer à six heures du matin et finir à six heures du soir. Trois heures lui seront accordées dans la journée pour ses repas. Cette clause n'est applicable qu'aux hommes robustes et jouissant de toute leur vigueur; mais les invalides, les femmes âgées, les enfants et les vieillards ne doivent pas travailler plus de six heures par jour. Les vêtements de l'esclave se composent des articles suivants: pour les hommes au-dessus de quinze ans, d'un chapeau de paille ou de feutre, d'une veste de drap, de deux chemises de coton, d'une paire de culottes d'osnaburgh, d'une couverture, de deux paires de souliers

Digitized by Google

d'un canif et d'un rasoir. Ces articles sont renouvelés tous les ans. Pour les femmes au-dessus de treize ans, d'un chapeau de paille, de deux robes, de deux chemises de coton, de deux jupons d'osnaburgh, de deux paires de souliers, d'une couverture et d'une paire de ciseaux. Les enfants ne reçoivent que la moitié de ces articles, et chaque famille a droit à une marmite, à une bouilloire, à un pot et à un chaudron. Chaque esclave doit également recevoir un lit en bois ou en fer, et ce lit doit être élevé à un pied au moins au-dessus du sol.

Telles sont les dispositions principales de l'ordonnance que le gouvernement de la métropole a rendue en faveur des esclaves des colonies de la couronne. Ces dispositions sont-elles basées sur la plus stricte équité? L'humanité n'a-t-elle rien à exiger de plus? Nous ne pouvons partager cette opinion; l'usage du fouet est une mesure odieuse, injuste. Disons-le toutefois, comme mesure préparatoire, ces dispositions telles qu'elles sont doivent être préférées à l'émancipation immédiate; car le noir est paresseux; son énergie s'est brisée par une longue servitude; il a besoin d'être préparé graduellement à la liberté avant d'en jouir; aussi à ce titre l'ordonnance du conseil mérite la gratitude de la race nègre.

(*United Service Journal.*)

Economie rurale.

CONSEILS

AUX

ÉLEVEURS DE CHEVAUX DE COURSE (1).

L'importance que l'on attache aujourd'hui en France au perfectionnement des races, les soins éclairés que des personnages distingués consacrent à cette branche importante de notre industrie rurale, donneront à cet article un intérêt réel et d'actualité, intérêt qui augmentera encore lorsque nos lecteurs sauront que cet article a été écrit par l'un des hommes les plus habiles et les plus versés dans la science du *turf*. Au moment de l'ouverture des courses, M. Apperley, sous le pseudonyme de *Nemrod*, a voulu publier quelques observations sur les chevaux de course, observations qu'il adresse aux éleveurs, et dont le *Sporting Magazine*, ainsi que les recueils spéciaux, ne manqueront pas de s'enrichir. Nous sommes heureux de pouvoir les offrir à nos électeurs en même temps que l'ouvrage original, ouvrage technique, et qui embrasse toutes les questions qui se rattachent à l'éducation des chevaux. Nous ne consignerons ici que les passages qui nous ont paru être d'un intérêt général.

D'après M. Apperley, le premier point

(1) La *Revue Britannique*, dans sa livraison d'août 1833, a reproduit un article du *Quarterly Review*, intitulé : *Des Chevaux de course en Angleterre*. Cet article, signé *Nemrod*, et qui eut alors un grand succès, avait été rédigé par M. Apperley, auteur de l'article qu'on va lire.

Digitized by Google

auquel il faut s'attacher, lorsqu'on veut former un haras de chevaux de course, consiste à bien choisir la souche primitive. L'auteur, pour faire comprendre l'avantage qu'on y trouve, rapporte les succès obtenus par quelques-uns des premiers amateurs anglais, qui ne les doivent qu'à cette seule cause.

Dans l'année 1778, c'est-à-dire il y a soixante ans, le comte d'Égremond avait dans son haras un cavale nommée *Camilla* qui courait bien et qui gagna environ 2,000 £, ce qui était beaucoup à cette époque. L'ayant fait saillir par *Woodpecker*, elle devint mère de *Colibri* et de *Catherine*. Colibri fut mère du *Cardinal de Beaufort* et de *Canopus*, et Catherine de *Golumpus* et de *Hedley*. Ces quatre chevaux célèbres eurent pour père *Gohanna*, que lord Égremond avait acheté fort cher du duc de Grafton. Il acheta aussi du célèbre O'Kelly, propriétaire d'*Éclipse*, un rejeton de ce même Éclipse et de *King Herod*, nommé *Mercury*, plus *Whalebone* du duc de Grafton, et fonda, avec ces quatre sujets, un haras sans pareil dans les annales du Turf. Les chevaux qui en sont issus ont gagné trois fois le prix de *Derby*, et quatre fois celui d'*Oaks*. Gohanna gagna en tout vingt-deux prix, c'est-à-dire les trois classes du prix du prince et du prix *Claret* à Newmarket, cinq pièces d'argenterie du roi, cinq autres pièces de 50 £ chacune, et 5,760 guinées (144,000 fr.) en espèces. *Élection*, fils de Gohanna, a longtemps compté parmi les premiers étalons de l'Angleterre; et *Centaur*, petit-fils de Gohanna et fils de Canopus (tous deux étant sortis du haras de lord Égremond), courut trente-trois fois et remporta vingt-quatre fois le prix. Il termina sa carrière, sain et sauf et sans tache, en remportant la victoire aux courses de Beacon sur le célèbre *Sultan*, qui est peut-être le meilleur étalon qui existe aujourd'hui. Lord Égremond ayant fait saillir encore une fois Camilla par Woodpecker, elle mit au jour *la jeune Camilla*, qui, par conséquent, fut la propre sœur de Colibri et de Catherine. Celle-ci fut à son tour mère de la célèbre *Mandane*, qui donna le jour à un si grand nombre de fameux chevaux de course, tels que *Manuela, Memnon, Altesidora, Captain, Carlille, Lottery*, etc.

Le comte de Derby ne fut pas moins heureux dans le choix qu'il fit de *Regulus* et de *Godolphin* de sang arabe. Sa seigneurie acheta une jument nommée *Papillon*, née en 1769, de *Snap* et de *miss Cleveland*, fille de *Regulus*; il la fit saillir, en 1780, par *Highflyer*, et en obtint *sir Peter Teazle*, qui devint la souche la plus féconde de chevaux gagnants qui jamais ait paru aux courses anglaises. Le haras de Grafton, qui est aujourd'hui le plus renommé de tous, doit son succès à une seule cavale nommée *Prunella*, fille de *Highflyer* et de *Promise*, toujours du sang de *Regulus*. Je pourrais citer encore le comte de Jerny, qui dut ses premiers succès au turf à une jument appelée *Webb*, fille de *Prunella*, et née dans le haras du duc de Grafton.

M. Apperley n'est pas partisan des haras trop considérables; « les frais, dit-il, absorbent toujours le bénéfice, quel qu'il puisse être. » Le feu lord Grosvenor en a fait la fatale expérience; car, quoique l'on assure que les chevaux de course de son haras lui ont rapporté plus de 200,000 £, tant en prix qu'en paris, les frais ont encore surpassé cette somme énorme. Huit à dix bonnes juments poulinières suffisent.

Les personnes qui élèvent des chevaux de course doivent se tenir sur leurs gardes contre un attachement exclusif pour tel ou tel sang particulier, et contre l'emploi trop répété du même étalon. La faute qu'a commise le marquis de Westminster en faisant saillir, pendant plusieurs années de suite, sa meilleure jument par *Thunderbolt*, bien que celui-ci fût un cheval de première race, est devenue pour lui la source de pertes considérables. Indépendamment du sang, il faut encore faire attention aux formes et à la façon des étalons. Si la cavale est élancée, donnez-lui un étalon ramassé, comme *Spectre*, et *vice versâ*. On peut en dire autant des juments qui sont hautes sur leurs jambes; à celles-ci il convient de leur donner des étalons à jambes courtes; enfin si la jument, dans ses courses, s'est montrée un peu délicate, fixez votre choix sur un étalon d'une carrure forte et vigoureuse. On a longtemps discuté pour savoir lequel de l'étalon ou de la jument est le plus important dans la production des chevaux de course. Naguère encore les Anglais étaient d'avis que, pour obtenir un cheval de course parfait, la cavale était plus importante que l'étalon; tel était l'avis du feu comte de Grosvenor, sinon le plus heureux, du moins le plus grand producteur de chevaux de pure race que l'Angleterre ait jamais possédé; toutefois, la justesse de cette supposition n'a point été confirmée par l'expérience des dernières cinquante années, et aujourd'hui on met beaucoup plus de confiance dans l'étalon que dans la jument.

Le *caractère* est une qualité de haute importance chez le cheval de course, attendu qu'il est soumis à son influence, dans des occasions bien

plus difficiles que la plupart des autres chevaux. Les producteurs de chevaux de course ne doivent point faire saillir les juments par des étalons d'un mauvais caractère avéré; toutes ces propensions sont certainement héréditaires.

On s'est donné beaucoup de peine pour définir le vrai sens du mot *blood* (sang), appliqué au cheval de pure race (*thorough bred*). Osmer dit que c'est une certaine élégance dans les membres, effet de l'air, du climat et de la nourriture, qui, influant sur la conformation naturelle de l'animal, le met en état d'exécuter des exploits extraordinaires, sous le rapport de l'activité et du mouvement, et qui lui donne la faculté de faire les plus grands efforts physiques. De là l'expression : « Il déploie beaucoup de *sang.* » Le cheval de pure race doit avoir le front large et angulaire, l'œil noir, vif et à fleur de tête, ce qui est le signe d'une bonne constitution; et, comme les chevaux ne respirent que par les naseaux, les narines doivent être un peu ouvertes et flexibles, afin qu'elles puissent s'accommoder à une respiration plus pressée, à mesure que la course devient plus rapide; mais elles ne doivent pas non plus être trop grandes. *Naribus non angustis*, dit Varron, et il a raison.

La taille d'un cheval de course doit être moyenne, de quinze paumes et demie, en comptant quatre pouces (un décimètre) par paume; toutefois il arrive que des chevaux de petite taille, tels que *Meteor, Meteora*, *Whalebone* et autres, se sont placés au premier rang. *Meteor* était un des plus petits chevaux de son année, ce qui n'empêcha pas qu'il ne pût faire un avantage de sept livres aux meilleurs d'entre ses rivaux. Quand *Whalebone* remporta le prix de Derby, il avait l'air d'un bidet à côté des autres chevaux qui couraient avec lui. La carrière de *Meteora*, qui était aussi de petite taille, fut très-brillante. Indépendamment du prix d'Oaks à Epsom, elle remporta deux classes du prix d'Oatland à Ascot, le prix d'Audley-End et la vaisselle du club des jockeys à Newmarket, la vaisselle du roi, pour les juments, à Clemsford, la coupe d'or de Brighton et plusieurs autres prix. C'est la rapidité qui fait remporter le prix de la course, mais pour retirer tout l'avantage possible de cette qualité, il faut qu'elle soit accompagnée de la durée. Or, rien n'assure autant cette durée qu'une haleine bien nette, c'est-à-dire une grande liberté de respiration. On reconnaît qu'un cheval a une bonne haleine lorsque le quartier d'avant offre une grande profondeur, ce qui annonce toujours une poitrine large et puissante.

La couleur la plus ordinaire du cheval de pure race est singulièrement élégante et nette : c'est un bai éclatant avec crinière et queue noires, ainsi que les jambes; parfois seulement on observe une étoile blanche sur le front, ou un talon blanc. Il est digne de remarque que les couleurs que l'on peut appeler vulgaires, telles que l'alezan clair ou le brun avec un muffle blanchâtre, se rencontrent fort rarement dans le cheval de pure race; nous ne connaissons qu'un seul exemple d'un cheval pie, et très-peu de rouans. Le noir n'est pas estimé, quoique plusieurs des meilleurs chevaux de course anglais (par exemple *Smolensko*), et notamment tous les rejetons de *Trumpeter* aient été de cette couleur. Le vrai marron est assez commun et équivaut au bai pour la richesse et l'éclat des nuances; c'était la couleur d'*Éclipse;* il n'est pas rare toutefois qu'un cheval de pure race soit marron, quoique issu d'un étalon et d'une cavale, bais tous les deux, ou bien de toute autre couleur, pourvu que sa généalogie puisse remonter, d'une façon ou d'une autre, à *Éclipse*. Il n'y a pas jusqu'à une petite tache foncée que ce célèbre cheval avait sur le croupion, qui ne se soit fréquemment retrouvée dans ses descendans à la cinquième et sixième génération.

Il est des personnes qui aiment mieux acheter les chevaux de course que de les produire. Il serait assez difficile de déterminer quelle est la meilleure méthode à suivre. Si l'on se décide pour l'achat, il faut avoir soin surtout que le poulain soit sain et issu d'une famille saine. Si on veut au contraire élever soi-même de jeunes chevaux, la tâche est des plus difficiles. Écoutons M. Apperley sur ce grave sujet.

La manière de dompter un poulain pour la course est un point de grande importance, parce que la docilité ajoute une grande efficacité aux efforts qu'un cheval fait en courant. Il serait difficile de fixer le nombre de fois qu'un cheval peut courir dans la même année. *The King of Diamonds* a couru dix fois dans une année, et a remporté le prix dans vingt-neuf courses. Mais il est rare de rencontrer de pareils chevaux, et la plus grande faute qu'un amateur puisse commettre, est de faire courir son cheval trop souvent; cette faute a perdu plusieurs excellents animaux. Les chevaux hongres et les juments supportent en général mieux les fatigues de l'entraînement que les étalons, parce qu'ils n'ont pas besoin de tant travailler pour se mettre en état de courir. *Euphrates* et *Marksman* ont couru jusqu'à l'âge de plus de douze ans, et *Victorine*, qui m'appartenait, jusqu'à l'âge de neuf ans. En Angleterre, où des poulains de deux

ans ont tant d'occasions pour remporter des prix, leurs propriétaires sont impatients de les mettre à l'épreuve le plus tôt possible. On pense, d'après cela, que lorsqu'ils ont été bien domptés, et lorsqu'on leur a laissé ensuite tout le temps nécessaire pour apprendre les diverses allures, ils sont en état de donner ce que l'on appelle un *avant-goût* de leur rapidité. Il faut cependant observer que l'épreuve que l'on fait à un âge aussi tendre, est loin de fournir une garantie certaine de leurs qualités futures. Des exemples sans nombre démontrent la vérité de cette assertion. Le feu lord Grosvenor était célèbre pour mettre de bonne heure ses jeunes chevaux à l'essai. *Meteora* n'eut pas de succès dans cet exercice précoce, et fut envoyée à la foire de Chester afin d'être vendue pour 16 £. Elle ne fut pas vendue, et devint plus tard la meilleure jument de son temps. *Violante*, qui appartenait aussi au marquis de Westminster, fils du feu lord Grosvenor, fut, à l'épreuve, trouvée si mauvaise, qu'on la vendit à l'encan à Newmarket pour 50 £. Sa seigneurie la racheta, et le célèbre jockey Buckle déclara qu'il n'avait jamais monté de meilleur cheval.

M. Apperley termine ce chapitre par quelques observations sur l'affectivité des juments pour des poulains étrangers.

Il est rare, dit-il, qu'une jument consente à nourrir le poulain d'une autre; mais il en existe pourtant un exemple connu. La célèbre jument *Xantippe*, appartenant au feu lord Grosvenor, qui était fille d'*Éclipse* et mère de *John Bull*, de *Xenia* et d'autres, mourut en accouchant d'un poulain qu'elle avait eu de *Buzzard*, en 1796. Le poulain fut confié à *Nimble*, fille de *Florizel* et de *Rantipole*, et profita. En 1792, *Nimble* avait eu deux jumeaux, et c'est peut-être à cette circonstance qu'il faut attribuer l'excès de sa tendresse nourricière.

Voilà le cheval dressé pour la course; suivons-le au milieu de l'arène.

Il n'est rien qui varie plus que l'*action* des chevaux de course et l'allure qu'ils adoptent en courant. Ainsi, par exemple, *Flying Childers* courait la tête haute, et *Éclipse*, à ce que l'on dit, rasait la terre avec son nez. Les uns galopent avec le genou presque droit, d'autres écartent les jambes de derrière, ce qui ne les empêche pas de courir avec rapidité et vigueur. Mais l'action du cheval de course est d'une nature particulière au but qu'il doit remplir. Il faut qu'il possède non-seulement une grande étendue d'enjambée, mais encore *une grande promptitude à réitérer ces enjambées*, sans quoi il perdrait en temps ce qu'il gagnerait en espace. C'est la réunion de l'enjambée à la rapidité qui forme le coureur agile. Ainsi, l'on assure que le célèbre cheval *Hambletonian*, en courant avec *Diamond*, couvrit à la fin de la carrière 21 pieds de terrain dans une seule enjambée. *Éclipse* couvrait 83 pieds de terrain par seconde dans sa plus grande rapidité, ce qui, d'après le calcul de M. Saintbel, équivaut à peu près à 25 pieds par enjambée.

Quand on essaye des chevaux de course, il est nécessaire de les faire monter par de bons jockeys, qui soient en état de leur faire faire les plus grands efforts, ce que l'on appelle à New-Market *draw them out*. Il importe surtout que le cheval arrive tranquille au poteau, afin qu'il puisse bien faire son départ. Plusieurs des meilleurs chevaux de course ont été défectueux sous ce rapport. Le *jeune Éclipse*, qui a gagné le prix de Derby, devait être conduit au poteau sans son jockey, qui ne pouvait le monter qu'au moment de partir. On a attribué la perte du prix de Saint-Léger à Doncaster par *Mameluke*, à ce qu'il était rétif en arrivant au poteau, et j'ai connu deux chevaux qui n'ont jamais voulu partir en public. Les entraîneurs et les grooms ne sauraient montrer trop de calme dans ce moment; plus le cheval est tranquille en partant, mieux cela vaut. L'usage allemand de crier à haute voix : « Un, deux, trois, et partez! » ne vaut rien. Quand je montai les chevaux gagnants des deux prix royaux à Dobberan, dans le Mecklembourg, je crus qu'il me serait impossible de les faire partir, surtout *Wildfire*, du baron de Biel; car en entendant le mot *un*, il se retournait sur-le-champ, ou s'élançait avec force en avant. Tout ce qu'il faut dire, c'est : « *Êtes-vous prêt ?* et la réponse étant affirmative : *Allez.* »

Dans un ouvrage spécial comme celui de M. Apperley, le jockey ne devait pas être oublié. Aussi, un chapitre tout entier est-il consacré à cet art difficile. M. Apperley prend le jockey enfant et le suit dans toutes les phases de son éducation. Les personnes qui ne sont pas initiées aux arcanes du turf pensent que le rôle du jockey est un rôle passif, ou qu'il ne consiste du moins qu'à donner par-ci par-là quelques coups de fouet et d'éperon, c'est une erreur; rien de plus rare qu'un bon jockey, tant les exigences de son art sont impérieuses et multiples; il faut qu'il domine constamment son cheval sans lui rien ôter de ses moyens

Digitized by Google

qu'il emploie tour à tour la menace et les caresses sans lui rien faire perdre de son énergie; il faut que son coup d'œil soit toujours prompt et précis; que son attention soit toujours tendue. Dans une course, le jockey résout plus de problèmes en une seconde que n'en explique un savant dans son cabinet pendant dix ans. Vingt cavaliers se croisent, se pressent autour de lui; celui-ci le jette contre le cordeau; un autre lui barre la carrière ou effraye son cheval. Dépister l'ennemi, conjurer l'orage, voler au but malgré les obstacles qui s'y opposent, tel est le devoir d'un jockey. Suivez-le. La grande lutte (*the set-to*) va commencer. Voici le moment où il va exiger de son cheval les plus grands efforts. Voyez-le changer aussitôt de position; auparavant il se tenait debout sur ses étriers, le corps penché sur le garrot de son cheval, et les mains ramenées sur ses hanches; le voilà maintenant assis fermement en selle, son corps saisissant, pour ainsi dire, l'enjambée de son cheval; ses mains tirent légèrement la bride, puis il les fait mouvoir comme s'il voulait leur faire décrire un cercle, afin de réveiller son cheval. Sans lâcher les rênes, il laisse à son cheval la liberté d'avancer la tête; c'est ce que l'on appelle en termes techniques enlever son cheval (*throwing him in*). Mais, si toutes ces précautions ne suffisent pas; si, parvenu à quelques toises du but, le jockey reconnait que ces moyens sont impuissants et que son cheval est au moment de succomber, il lui enfonce alors les éperons dans les flancs, il prend son fouet de la main droite, agite fortement les rênes de la main gauche, et le lance au delà de la barre. La victoire est à lui!

Mais consignons ici le portrait du jockey, tel que l'a esquissé M. Apperley.

La pose du jockey est d'une élégance particulière, qu'augmente encore la symétrie générale de ses formes ou de sa figure, car il est rare de voir un homme mal fait sur la selle d'un cheval de course. Ce qui ajoute à la bonne mine du jockey, c'est la coupe gracieuse de ses habits, son costume bien adapté à sa profession; l'extrême propreté de sa personne, et enfin la manière dont il s'identifie, en quelque sorte, avec le noble animal sur lequel il est monté. Sa taille doit être de cinq pieds un pouce de France. Un bon jockey doit avoir le buste un peu court en proportion des membres inférieurs, les épaules effacées, les bras un peu longs, le cou d'une longueur modérée, la tête petite et le regard très-prompt. Il est bon qu'il soit naturellement maigre, afin que sa constitution ne souffre pas par un amaigrissement forcé; mais il faut qu'il ait, dans les jambes et les cuisses, autant de force musculaire que la petitesse de sa taille le permettra; en un mot, pour pouvoir monter certains chevaux, il faut que le jockey soit un petit Hercule. Point de roideur dans son attitude; une grande flexibilité dans les bras et dans les épaules sont indispensables, afin que tout se trouve dans un accord parfait entre lui et son cheval. Il doit savoir se servir avec beaucoup d'adresse de ses deux mains, afin de pouvoir faire passer alternativement les rênes de l'une à l'autre, et d'être en mesure de fouetter de la main gauche aussi bien que de la droite en cas de besoin. Mais là ne doivent pas se borner les qualités du jockey; il doit être d'un sang-froid imperturbable et d'une sobriété de brachmane.

Arrivé au poteau du départ, la première chose que fait le jockey est de se déshabiller. Quand il a examiné la selle du cheval et qu'il a reconnu que tout est en ordre, il soulève la jambe gauche et est lancé sur sa selle par l'entraîneur qui, en lui rendant ce service, a coutume de lui souhaiter *bonne chance!* Quand le jockey s'est bien mis en selle, il essaye la longueur des étriers, après quoi il fait un demi-mille au galop, son entraîneur le précédant sur un cheval de louage, puis il revient au pas jusqu'au poteau. La manière dont il prend son départ dans une course dépend entièrement des circonstances. Si la carrière n'est que d'un demi-mille, il est alors très-important qu'il prenne un bon élan : le jockey assure alors la tête de son cheval, et aussitôt qu'il entend le mot *allez!* si le cheval ne part pas de lui-même, il lui enfonce les deux éperons dans les flancs, en se fiant au hasard pour bien placer la tête quand et comme il le pourra. Si, au contraire, la carrière est de deux milles ou plus, il n'a pas un aussi grand besoin de se presser pour partir, pourvu, toutefois, qu'il ne perde pas trop de terrain; mais cela dépend en grande partie des ordres qu'il a reçus, soit de se presser (*to make running*), soit de se tenir tranquille et d'attendre.

Le devoir d'un jockey est de remporter la victoire, s'il le peut; rien au delà. Une longueur de cou suffit s'il a de l'avance, mais il faut qu'il gagne d'une longueur entière, s'il a le moindre doute sur l'état du cheval ou des chevaux contre

Digitized by Google

lesquels il court. C'est là un point fort délicat, dont la décision est laissée au jockey, et auquel ceux qui l'emploient attachent une haute importance; on conçoit aisément que les propriétaires désirent surtout ne pas compromettre sans motif les forces de leurs chevaux. (*Nemrod.*)

Tableaux de Moeurs.

VIE PRIVÉE DE L'ORIENT

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1).

La Turquie peut se vanter de m'avoir parfaitement rassasié de la figure humaine, je devrais dire de la figure *virile*, car c'est la physionomie de l'homme avec barbe, moustaches et favoris, qui, à force de se représenter devant moi pendant le cours de mon pèlerinage, a fini par me causer un véritable et profond dégoût. Non, jamais encore, jusqu'à cette époque, je n'avais su ce que vaut une figure de femme; je la cherchais partout et partout en vain, dans les villes, dans les villages, autour des forêts, sur les bords des lacs. Moi qui, dans mon pays natal, passe et à juste titre pour le moins galant des hommes, j'aurais volontiers donné 20,000 £ pour être délivré de cette éternelle barbe, de cette sombre physionomie qui se représentait partout, qui me persécutait, me hantait, ne me quittait pas. Au lever du soleil, à midi, le soir, ce vieux et triste fantôme, venu du Palus Méotide, se représentait plus impérieux, plus ennuyeux que jamais. Vers les huit heures du matin, déjà fatigué, déjà las de ma course, et laissant tomber la bride sur le cou de mon cheval, quelquefois je croyais apercevoir sur le seuil de quelque petite cabane, le voile, la robe, attributs du sexe absent et exilé. Je hâtais le pas. Quoi! il existe encore des femmes, m'écriais-je intérieurement; je vais entrevoir le nez d'une femme turque! et je pressais le pas de l'animal, et je forçais la pauvre bête, déjà considérablement fatiguée, à changer son pas en un demi-galop fort ridicule. J'approche, j'espère; je franchis un fossé, une haie, une vieille muraille. A peine la tête de mon coursier se trouve-t-elle à douze pieds du seuil, la vision disparaît, le fantôme s'évanouit, le voile rentre dans la maison; à sa place un museau de boule-dogue, ou un turban surmontant une face plus féroce encore, est là pour me recevoir.

Le temps n'a rien changé. L'Asie reste comme autrefois ennemie de la population féminine en l'ensevelissant dans les entrailles de la terre. Vous ne découvrirez nulle part, dans quelque contrée de la Turquie que vous portiez vos pas, les doigts longs et effilés, la blanche main, le regard étincelant et doux qui caractérise la fille d'Ève. Il me semble apercevoir encore ce qui a si souvent offensé ma vue pendant ma longue traversée, la botte-pantoufle, le cimeterre damasquiné, l'œil féroce et inquiet, l'expression orgueilleuse et indolente, la main maigre et musculeuse, la barbe

(1) L'auteur de ces spirituelles et piquantes esquisses est M. Michel-Jacques Quin, dont les récits de son voyage sur le Danube ont eu tant de succès, et auxquels nous avons déjà emprunté plusieurs fragments curieux. Voyez la *Revue Britannique* d'octobre 1835.

Digitized by Google

épaisse et dure du souverain maître de ces climats. Je suis heureux, je l'avoue, depuis que j'ai perdu de vue cette éternelle taille grosse et courte environnée d'un châle qui n'en finit pas, cet énorme yatagan, cette gigantesque pipe et cette canne plus gigantesque encore; tout cela, je dois en convenir, ne cache pas trop mal les véritables défauts de la nature turque, la lourdeur et l'épaisseur des membres, la massive et gauche fabrication de la charpente humaine et la disgrâce naturelle de l'individu. Un Turc peut être fort beau et fort agréable dans les romans et dans les tableaux, mais toujours seul il finit par causer un insoutenable ennui. Les Turcs n'ont pas mieux conservé la bergère, la triste caricature que les Européens nomment la bergère, et qui, portant des sabots en France et allant nu-pieds en Suisse, ne se rattache à l'espèce féminine que pour lui faire injure. Ils ne connaissent que les bergers, Corydons peu agréables qui conservent tout l'orgueil et toute la gravité musulmane. Découvrais-je de loin un troupeau, même de porcs, je ne pouvais m'empêcher de m'écarter de mes compagnons de route, espérant Philis ou seulement Toinon. Hélas! je me trompais : le guide du troupeau était quelque chose de plus étrange que Caliban, mais quelque chose d'incontestablement viril. Demi-Robinson, demi-ours, cet intéressant personnage, enveloppé dans une vieille capote longtemps battue des vents de l'hiver, dormait au coin d'une haie, symbole peu touchant de la vie pastorale et de ses délices. J'en étais donc quitte pour une illusion perdue, expérience triste qui nous arrive souvent dans ce monde et à laquelle il faut s'accoutumer. Je revenais à mes compagnons, bien persuadé de cette vérité triste, plus disposé que jamais à la philosophie. Le soir, arrivions-nous à un petit bouquet d'arbres et à quelque misérable chaumière placée au milieu d'eux, c'était encore un homme qui nous recevait dans cette auberge turque. Pour dîner, nous n'avions eu que trois œufs durs, une croute de pain et une poignée de sel; pour souper, on nous offrait une mesure de café noir de la capacité d'un dé à coudre. En vérité c'était trop peu; j'insistais. Le seul habitant de la cabane, de souffler le feu aussitôt, de nettoyer les tasses, de revenir à la charge et de m'offrir toujours, comme c'était la coutume, ce que j'avais une fois refusé, du café. C'était un petit homme plus trapu et plus court que les autres Turcs, la plupart trapus et courts. Il me semblait fort habile dans l'art de ne pas comprendre ce qu'il ne voulait pas avoir compris, et marchait toujours à son but avec une inflexible ténacité. Plus il reculait devant le souper, plus j'y tenais. Franchement parlant, ne formez pas sur mes inclinations personnelles des hypothèses déplacées; ne jugez pas mal le pauvre voyageur qui, entraîné par un penchant purement platonique, soupirait très innocemment, je vous le jure, après la beauté absente. Loin de moi la velléité même éloignée de manquer aux devoirs et aux affections que j'ai laissés en Europe après moi; que mes concitoyens et mes concitoyennes, sévères, comme on le sait, en fait d'obligations domestiques, ne m'accusent pas d'un illégitime désir. Je me trouvais dans la situation de ce musicien français à qui l'on venait de faire entendre un concerto dont tous les instruments à corde étaient des basses et des alto, et qui, disait-il, aurait donné le monde pour une chanterelle. Le visage d'une femme était précisément cette chanterelle qui me manquait. C'était pour obtenir cette nouveauté si rare en Orient, l'aspect d'une seule de ces créatures délicates qui peuplent le harem, que j'étais entré en négociations diplomatiques, que je mentais, que je m'engageais dans une infinité de détours, paraissant les diriger vers un but gastronomique, et les dirigeant en réalité vers une tout autre conclusion. J'avais l'air de réclamer mon souper à cor et à cris. Lecteur, n'en croyez rien. J'entendais sautiller, au-dessus de ma tête, je ne sais quels pas légers qui me révélaient la présence des lumières du harem. Il me semblait, dans mes idées européennes, que les préparatifs culinaires appartenaient spécialement au sexe faible, et j'espérais que mon insistance aurait pour résultat

Digitized by Google

l'arrivée de trois ou quatre habitants des régions supérieures. Le plancher était fendu en divers endroits; j'entrevoyais des lumières qui passaient et repassaient comme des étoiles errantes. Je croyais bien qu'on était occupé à faire entrer le bout de ses pieds dans les petites pantoufles; je ne doutais pas qu'une descente en masse ne fût prête à s'opérer. J'attendais les assiettes et les plats portés par ces dames. Chaque petit bruit me faisait tressaillir.

O déception! Un long plateau de bois pesant sur la tête de mon hôte descendit du premier étage sans être accompagné de la moindre houri, vieille ou jeune. Une fois déposé sur le plancher, c'est-à-dire sur la terre nue, il offrit à mon triste regard un souper complet auquel il ne manquait plus que d'être mangé, et qui n'avait pas besoin d'une main féminine pour compléter son assaisonnement.

Je ne sais pourquoi j'ai parlé de mes tristes regards. Tout voyageur à ma place aurait salué du regard le plus libre et le plus joyeux cette charmante perdrix ensevelie sous le riz et les oignons, cette jatte de bois et cette galette toute chaude dont l'admirable saveur paraissait garantir la qualité. Mon hôte me présente une serviette assez blanche, verse de l'eau sur mes doigts, joint à cette façon hospitalière un regard cordial et un sourire qui eussent fait honneur aux patriarches d'autrefois, en me laissant tranquillement dépecer la perdrix qui en valait la peine. Plus de bruit, tout fait silence, le harem dort et la perdrix disparaît, pendant que mon imagination éveillée cherche à créer pour ses menus plaisirs le type de cette beauté musulmane si difficile à saisir.

Tout ce qu'on a dit de plus beau et de plus éthéré sur la créature de la femme, son importance, sa dignité, sa beauté, n'empêche pas l'existence d'un fait bien remarquable et qui lui semble contraire. L'Asie, son berceau, la condamne à la captivité; c'est là qu'elle est née, c'est là qu'elle gémit. La plus antique civilisation est précisément celle qui a le moins accordé à la femme. A peine l'Orient se montre dans l'histoire, il nous apprend à renfermer nos femmes et nos filles. Le long voile, l'appartement spécial et retiré appartiennent aux femmes chez Homère; mais dans la Bible, Rebecca prit un voile et s'en couvrit lorsqu'elle vit Isaac méditer dans les champs à l'heure du soir. L'Odyssée est pleine de peintures de mœurs qui nous présentent les femmes comme de brillantes captives, aimées sans doute, mais condamnées à une reclusion perpétuelle. Les Grecques d'aujourd'hui sont à peu près dans la même situation que les aïeules du temps d'Homère. Hindous, Persans, Arméniens, sont fidèles à cet usage, et c'est une fausse idée de croire que la reclusion des femmes date du Coran de Mahomet.

L'Européen peut trouver cela singulier, bien patriarcal, mais il est certain que l'effet de cette similitude dans les visages, dans les tournures, dans les costumes, devient fastidieux à la longue. Il ne respire que lorsqu'il arrive en Bulgarie, où il trouve enfin des familles chrétiennes semées à travers la population musulmane. C'est chose charmante et nouvelle de voir ces femmes chrétiennes jouir de la liberté que le Christ est venu leur apporter. Leur figure est découverte, et la croix rouge brodée en soie qu'elles sont obligées de porter sur l'épaule ou sur la poitrine produit le plus piquant effet. On se rappelle involontairement les croisades. Presque toujours leurs traits sont jolis et délicats; un mouchoir est noué coquettement autour de la tête. Souvent les jeunes filles bulgares se groupent autour des fontaines. Un jour, après avoir traversé les villages mahométans où l'on ne découvrait absolument que la figure virile, je m'assis auprès de l'une de ces fontaines enchantées, et ne pus m'empêcher de rêver à la tristesse d'un monde qui n'aurait pas ce que Milton appelle impoliment *le beau défaut de la création*, la femme.

Pendant que l'Orient reste cloué à ces usages, Constantinople, qui n'est que la porte de l'Orient, commence à les répudier. Un voyageur qui arrive de l'Inde ou de l'Égypte s'étonne de trouver Bysance si européenne. Les hommes composent la majorité des passants, sans doute, mais

Digitized by Google

un grand nombre de robes et de voiles ne laissent pas que de glisser dans les rues de la ville.

Vous, mesdames, qui vivez en Angleterre, vous entendez par voile un morceau de mousseline ou de dentelle carrée d'une délicieuse transparence, coquettement jeté sur la tête, un voile qui ne voile rien, espèce de plaisanterie et de prétexte, mode introduite par les femmes espagnoles, modification habile de l'ancien costume moresque. Ce mensonge de voile laisse briller à travers son tissu les vives étincelles du regard, adoucit les traits, fait revivre la jeunesse douteuse et ne ressemble point à cette prison hermétique que les Turcs appellent un voile; celui-là est un véritable manteau pour la figure, une enveloppe jalouse et épaisse destinée à écarter réellement les regards profanes et à mettre la beauté à l'abri. S'il était fidèle aux premiers règlements de l'islamisme, il formerait un rempart inviolable derrière lequel se cacheraient les yeux, le nez, la bouche, le menton et le front de la propriétaire. Ainsi le veut la loi; mais la loi est éludée. Tout en continuant d'attacher le susdit voile autour de sa tête, la femme musulmane l'abaisse avec une négligence assez bien calculée pour éveiller l'attention, provoquer les regards, piquer la curiosité. La femme reste femme en dépit des lois et des mœurs. Entre la chevelure et les yeux, un espace reste à découvert, poli, blanc, rayonnant, orné de deux arcs à la courbe d'ébène. Dieu sait que de soins, d'artifices, de ruses même la belle musulmane et la femme de chambre mettent en œuvre pour faire ressortir avec avantage ce gracieux symbole. Une voyageuse anglaise, qui s'est récemment égarée dans le harem de l'Orient, assure que plus d'un front de soixante ans, grâce à de tels artifices, se donne une apparence juvénile qui ne dépasse pas vingt ans. Les sourcils turcs, pour le dire en passant, ont inspiré un peu de jalousie à miss Pardoe. Je ne doute pas que cette demoiselle n'ait reçu de la nature tout ce qui doit accompagner de beaux yeux, mais il est certain qu'elle parle d'un ton un peu piqué de ce genre d'attraits qui domine à Constantinople. Quelquefois il arrive que le voile trompeur dont je parle descende un peu plus bas encore et découvre une partie des yeux; il arrive encore, ô Mahomet! que les plis inférieurs du même voile découvrent, en se drapant avec beaucoup de grâce, des lèvres vermeilles faisant la plus agréable moue que l'on puisse imaginer, et des joues fraîches, grasses, rosées, qui donnent une fort bonne idée du Paradis inventé par ce grand législateur.

Un fait également certain, c'est que la plupart des femmes turques se fardent, si l'on doit nommer fard cette légère teinte rose, excusable supplément que les couleurs naturelles doivent au pinceau de poil de chameau.

Stamboul a ses froides matinées comme Londres; le temps, à Constantinople comme à Paris, n'effleure aucune beauté du bout de son aile sans faner quelques-uns de ses attraits. N'accusez donc pas la houri musulmane, si elle tente de soutenir de son mieux la lutte contre ce terrible Saturne, si elle rappelle avec adresse le printemps disparu, si quelques gouttes d'un élixir magique réveillent les roses de son visage. Sa vie d'ailleurs est une longue somnolence. La femme anglaise peut réparer, par la promenade villageoise, les dépenses d'un hiver passé dans les bals; elle chasse, elle pêche, elle est amazone et écuyère. Le plaisir et l'exercice dans les champs et dans les bois portent remède à la pâleur, à l'enivrement qui suivent la vie des salons; elle a d'ailleurs la liberté et ne se trouve pas forcée de dormir toujours. Dormir est la grande récréation et le principal labeur de la femme turque; elle dort par habitude, elle dort pour se distraire, elle est plus que somnambule. Ses paupières se ferment, et sa volonté se tient *ad libitum;* elle regarde la veille comme un état bizarre et contre nature. Jugez de l'embonpoint maladif, de la pâleur fade et mate qui doivent résulter d'une telle vie; et pardonnez à la jolie femme qui a épousé le sommeil en s'alliant à un mari turc, la couche de carmin à laquelle elle a recours.

Entrez dans l'appartement d'une femme

Digitized by Google

turque : que Miss Pardoc, la voyageuse anglaise, vous y fasse pénétrer, vous verrez comme tout y est bien arrangé pour le sommeil. L'appartement un peu bas, mais large et carré, est garni de trois côtés par un divan qui ne s'élève pas à plus d'un pied au-dessus de terre ; siége élastique et doux couvert de damas cramoisi et sur lequel sont jetés au hasard un grand nombre de coussins brodés d'or et de soie. Fait-il froid, vous apercevez un chaudron de cuivre rempli de braise allumée au fond de l'appartement, et un grand nombre de couvertures plus ou moins riches, des serviettes élégantes et quelques petites tables de bois de rosier complètent l'ameublement. L'habitante de ce paradis du sommeil n'a qu'à arranger des coussins, croiser les bras et fermer les yeux. Morphée arrive, et l'âme de la femme turque voltige en liberté dans le pays des chimères. Un demi-jour mystérieux tombe des fenêtres toutes garnies d'un épais treillage, jalousies destinées à neutraliser non-seulement la curiosité du dehors, mais celle du dedans, beaucoup plus vive et plus difficile à satisfaire. Elle dort, l'heureuse femme, et qu'aurait-elle de mieux à faire ? Point d'intrigue, de politique, de spectacle, de talent musical ou pittoresque ; rien qui fixe l'attention, rien qui intéresse le cœur. Une femme turque dit à sa voisine : « Venez demain faire un petit somme avec moi », absolument comme une femme anglaise dit à une autre : « Venez demain passer la soirée et apportez votre ouvrage. » Cette habitude du sommeil engraisse singulièrement et a le désavantage de faire tomber les cheveux de bonne heure, de leur donner peu de force et de suspendre leur végétation. Découverte importante et nouvelle ! Miss Pardoc est devenue maîtresse du secret des femmes turques : la plupart portent perruque. Ces fières odalisques ont de faux cheveux et de fausses nattes dont les tresses se croisent avec les plis du turban et du mouchoir brodé dont elles se coiffent. Le diamant et l'émeraude rattachent souvent cette coiffure élégante dont malheureusement la moitié au moins est factice.

La bourgeoise turque, la femme du commerçant qui est à son aise, porte chez elle une chemisette de gaze de soie bordée de franges de rubans étroits, avec des pantalons très-larges de colonnades peintes qui tombent jusqu'à la cheville. Ses pieds sont nus, mais près d'elle se trouvent de jolies petites pantoufles jaunes chargées d'ornements délicats. A peine croiriez-vous qu'un doigt peut s'y placer ; mais, dès que la propriétaire en aura l'envie, vous la verrez faire entrer son pied tout entier dans la mignonne chaussure et courir lestement dans son harem. C'est plaisir au surplus de fouler l'élastique et moelleuse épaisseur des tapis turcs, et la femme orientale se connaît trop bien en fait de voluptés pour mettre souvent sa pantoufle, qu'elle regarde moins comme une nécessité que comme un ornement de luxe. C'est moins une partie du costume qu'une espèce de supplément qui brille aux regards. Aussi n'épargne-t-on ni l'or, ni les pierreries, ni les broderies pour en augmenter l'éclat. J'ai marchandé longtemps une paire de pantoufles de femme qu'on m'a laissée pour cinq livres sterling (cinq louis). Une dame anglaise de mes amies a placé sous un globe de cristal une paire de ces magnifiques pantoufles orientales qui lui étaient venues du fond de la Perse, et dont elle fait l'exhibition à ses amis.

Par-dessus la chemisette, on porte une robe de colonnade de couleur brillante bordée d'une frange ouverte des deux côtés et attachée sur la ceinture par un châle de cachemire. La queue qu'on lui ajoute se nomme *antery*. En hiver, une veste serrée, presque toujours de couleur verte ou violette, complète le costume. On la garnit de fourrures. Quand la dame s'apprête à sortir, elle met son turban et son voile, une pelisse longue flottante, de couleur olive, avec des bottes jaunes couvrant ses pantoufles ; ce qui, comme on le pense bien, est loin de lui faire le pied mignon. Si la gazette turque copie et traduit les observations que nous consignons ici, nous recommandons particulièrement aux citoyennes de Constantinople un nouveau système de chaussure. Ces pantoufles dans

Digitized by Google

des bottes se traînent bien lourdement sur le pavé des rues, et feraient triste figure, comparées à la légère et brillante chaussure des dames de Cadix. Voilà les reines dans l'art de marcher et de danser; rien de plus agaçant, de plus coquet, de plus sémillant que ces chétifs pieds blancs, couverts de soie noire, qui voltigent dans les salons de Cadix. Le rayon du soleil ne glisse pas plus rapide; c'est une fermeté délicate, c'est une grâce sans égale. Mais je reviens à Constantinople.

Si j'avais été maître d'un harem, j'aurais de nouveaux renseignements à vous donner sur cette partie intéressante de l'humanité que l'on renferme sous trente clefs en Turquie; mais mon savoir ne va pas plus loin. Je m'arrête, et je vais m'occuper des autres plaisirs intellectuels et corporels de la race musulmane.

Le dîner existe pour elle comme pour nous. On place au milieu de la chambre une espèce de table dont l'élévation n'est pas de plus de huit pouces au-dessus de terre, et sur laquelle on dépose un plateau de bois, d'argent ou d'argent plaqué, selon la fortune de la famille. Le potage en occupe le centre, et tout autour sont disposés des sorbets à la rose, des saucières de porcelaine remplies d'anchois, de dragées, de gelées, de caviar, des morceaux de pain sans levain et servis chauds; enfin des cuillers de buis. On s'assied autour de cet appareil, les jambes repliées sous le corps; chacun déploie une serviette, s'appuie sur un coussin, on fait les ablutions, et l'opération commence. Au potage succède un grand plat rempli de petits morceaux de viande et de volailles d'espèces diverses. Il faut les aller chercher dans ce mélange confus, soit avec une cuiller, soit avec ses doigts. L'étranger, accoutumé à la fourchette civilisée, a peine à supporter la cérémonie hospitalière qui est le comble de la politesse envers le convive. La cuiller sépare un de ces petits morceaux de viande dont le plat est chargé: puis avec le bout du doigt, le Turc qui vous invite le saisit délicatement: après quoi on le présente à l'étranger, et il n'est pas possible de refuser une telle offrande. D'ailleurs, on y met toutes les formes possibles: le sourire est doux, la main grasse et potelée, et votre répugnance est bientôt vaincue.

Les mets qui se succèdent ensuite bravent toutes les lois symétriques recommandées par les savants de la gastronomie européenne. Vous y trouvez des fritures, des légumes, du poisson, de la pâtisserie, des crèmes, des dragées, le tout sans ordre et sans autre programme que le caprice du cuisinier. Une pyramide de pilaw s'élève au centre et sert de couronne indispensable ou plutôt de tiare à l'ensemble du repas. J'ai fort bien dîné, il faut que je l'avoue, de cette manière extraordinaire. Une eau délicieuse, des sorbets et depuis quelque temps le vin, liqueur révolutionnaire que l'on a osé intercaler dans les repas des descendants de Mahomet, servent de breuvage. On enlève le plateau et ce qui le couvre, et l'on apporte les nappes brodées, l'eau de rose et les aiguières; les ablutions recommencent, et le repas est terminé. Chacun se lève, s'étend sur son coussin, fume son chibouk, enfin agit comme il lui plaît. Cette parfaite liberté du convive après le repas est une des plus frappantes marques de raffinement et de civilisation dont un peuple puisse se vanter; elle prouve une grande connaissance du bien-être individuel, un extrême respect pour les jouissances d'autrui, un culte de l'indépendance qui ferait honneur aux salons les plus célèbres de Paris et de Londres. Ordinairement, après le dîner, on passe dans un autre appartement. Le massalghi, ou conteur, vient occuper les loisirs de la famille, et tuer le temps dont la fuite est pesante dans un pays tel que la Turquie. Les plus habiles et les plus inventifs font, comme à Naples, des histoires à dormir debout qui ne manquent pas d'intérêt; d'autres empruntent des fragments aux *Mille et une Nuits*; quelques-uns essayent le récit comique, ou tombent dans la farce, ou esquissent un roman mystique. Les plus habiles et les plus estimés répètent des tirades de Hafiz et de Sadi. Quelquefois vous reconnaissez des lambeaux historiques mêlés à ces tissus imaginaires. Il y a de l'harmonie dans leurs

Digitized by Google

voix, de la grâce dans leur attitude, un certain éclat dans leurs locutions. Ce que j'admire surtout, c'est leur habileté à ne pas finir leurs contes au moment où l'attention de l'auditeur est vivement excitée; lorsque la catastrophe la plus intéressante menace le héros, notre conteur, qui était accroupi, se relève, salue, s'élance vivement et prend la fuite. On court après lui, on le rattrape dans la rue; mais il est trop tard, il ne veut pas rentrer, ou du moins il ne rentrera que sur un pont d'or. On est obligé de traiter avec lui, d'augmenter son prix, de le prier, de le supplier, de s'abaisser, souvent même un domestique de la maison poursuit le conteur fort loin du domicile qu'il devait égayer de ses récits, et ne le ramène qu'à grand'peine. Voilà, j'espère, une habile façon de captiver l'auditoire et de gagner son argent; nos plus ingénieux inventeurs de contes n'ont pas été jusque-là. Pendant que cette diplomatie a lieu, père et mère, fils et filles restent tous nonchalamment étendus, les yeux fermés, enfoncés dans leurs coussins moelleux, savourant le souvenir des événements racontés, attendant avec extase le dénoûment que l'on achète. Osez dire que cette population n'est pas littéraire! Jamais jeune fille, au sortir du couvent, ne ressentit une émotion plus vive, plus intime à la lecture de son premier roman que nos Turcs n'en éprouvent aux récits de leurs narrateurs. Il est vrai que ce sont là leurs poëmes, leurs journaux, leurs drames, leurs revues; les jouissances intellectuelles ne vont pas plus loin pour eux. Pendant cette extase littéraire, des flots de fumée s'exhalent des chibouks, et tous les membres de la famille fument à l'envi; lorsque le conteur achève son histoire, un nuage épais couvre toute la chambre, et le plus robuste des Européens n'y tiendrait pas.

Un Turc n'a pas de vie privée, si l'on excepte la vie du harem. Il mange, il boit, il dort au grand jour; il fume son chibouk à la face du peuple. Presque tous les cafés ont des balcons, et ceux qui n'en ont pas restent ouverts à la curiosité des passants. Rien de moins amusant pour un homme du Nord et surtout pour un Anglais rempli de timidité orgueilleuse et de mauvaise honte que d'exposer ainsi à la vue de tous son repas modeste. Souvent une armée de petits Turcs avides observe chacun des morceaux et compte les bouchées de votre repas. Qu'importe à notre musulman : il reste là toute la journée, humant son café, fumant sa pipe, grave comme une idole, et n'accordant pas la moindre attention à ceux qui font tant d'attention à lui. Du café, quelques saucisses, voilà toute la consommation faite par les habitants. Les délices vaporeuses du tabac leur sont évidemment beaucoup plus chères que toutes les recherches de la table.

Pour moi, j'ai toujours regretté dans mes voyages le peu de progrès que je suis parvenu à faire dans l'art de fumer. En Espagne, en Allemagne, en Turquie, le plus triste isolement est réservé à l'homme qui ne sait pas manier la pipe. En Allemagne, j'étais honteux de me trouver réduit à la nécessité de répéter plus de vingt fois par jour : « Je ne fume pas. » Mais en Turquie, quelle honte plus grande encore! ne pas fumer, vous êtes regardé comme le plus innocent des barbares, ou plutôt vous êtes une énigme, un logogriphe ou une chimère; on ne sait d'où vous venez ni qui vous êtes, on n'a pas la plus légère idée de l'homme qui ne fume pas. Autant vaudrait s'enquérir si vous buvez et si vous mangez. Quiconque a fumé du tabac turc pardonne aux Ottomans cette habitude. Ce n'est pas du tabac que fume le Turc, c'est un parfum. Ne pas fumer au milieu de gens qui fument, c'est vouloir rester paria. Quatre ou cinq personnages qui allument gravement leur cigare au même flambeau et grossissent le même nuage de fumée, s'unissent de je ne sais quelle sympathie. On pourrait appliquer à la pipe le mot d'Ovide :

> Emollit mores, nec sinit esse feros.

La pipe adoucit les mœurs et civilise la férocité. Comment conserveriez-vous des sentiments de haine contre ce paisible fumeur qui croise si tranquillement les jam-

bes et expire si doucement auprès de vous la vapeur de son chibouk!

On peut définir l'Ottoman : un être qui prie et qui fume. A pied, à cheval, debout, couché, à bord d'un vaisseau, ou qu'il dorme, rêve, chante, pêche, chasse, achète, vende, écrive, raconte, lise, s'amuse, s'ennuie, étudie, le Turc n'a pas plus tôt écouté la voix perçante qui jaillit des minarets, qu'aussitôt il étend son tapis, tombe à genoux et prie. Jamais, à l'heure voulue, il ne manque à ce devoir d'adoration et de reconnaissance. Quel est le chrétien, je ne dis pas le protestant, mais le catholique assez zélé pour quitter la table et aller dire sa prière? Aucun bon musulman ne se ferait scrupule de rentrer dans sa chambre et d'interrompre ainsi le meilleur et le plus délicat des repas. J'ai fait plus de cent milles en compagnie d'un vieux et honnête musulman dont la régularité dévote m'a frappé; ce souvenir ne m'a plus quitté. Je le vois encore l'œil fixé dès le matin sur l'orient à peine rosâtre, épiant le premier éveil de l'astre, dépliant son tapis avec un soin merveilleux, et passant un quart d'heure dans cette situation. Après cela, vous ne le reconnaissez plus; ce n'est pas le même homme : il redevient gai, charmant, hospitalier, bon compagnon.

Ne croyez pas, mes amis, à tous les récits qui vous ont été faits sur la barbarie, sur la grossièreté, sur la dureté inhospitalière des Ottomans. Je me promenais dans ce cimetière magnifique, espèce de palais de la mort qui se trouve aux portes de Constantinople, et dont les colonnades sont des cyprès aux mélancoliques ombrages. Un Turc, jeune encore, s'approcha de moi, cassa en deux une noix et m'en offrit la moitié en souriant. J'acceptai sans trop savoir quel était le sens de cette familiarité singulière. Quand je m'en informai auprès des voyageurs plus versés que moi dans les mœurs orientales, ils me répondirent que c'était une trace de l'ancienne hospitalité de l'Asie. Il avait reconnu en moi un étranger et m'avait fait connaître par ce symbole que j'étais le bien venu dans son pays, et que je pouvais partager les biens que produisait ce territoire; symbole touchant et gracieux, qui n'a rien assurément de barbare et dont je n'ai point retrouvé l'analogue dans mes courses à travers l'Europe.

(*New Monthly Magazine.*)

Miscellanées.

LE COCKNEY CAMPAGNARD.

Harry Fieldlove était né à Londres; il avait été élevé à Londres, et jusqu'à l'âge de quarante ans il avait toujours vécu à Londres. Si cela eût dépendu d'Harry Fieldlove, il n'en aurait pas été ainsi.

Harry Fieldlove, orphelin depuis l'enfance, avait un oncle maternel qui, ayant mis de côté une somme de 25,000 £, se retira du commerce, quitta son logement de l'étage au-dessus du comptoir de Change-Alley, et transporta ses dieux lares dans un appartement plus confortable et mieux aéré de Saint-Paul's-Churchyard. Ce fut là qu'il fit venir un jour son neveu, et lui dit : « Harry, mon cher enfant, vous voilà un grand garçon; vous entrez dans votre dix-septième année; il est temps de penser à l'avenir. Depuis la mort de votre père et de ma pauvre sœur, votre mère, c'est moi qui vous ai tenu lieu de l'un et de l'autre.

Digitized by Google

Je suis célibataire ; je ne me marierai jamais ; vous êtes tout pour moi. Je veux donc que vous soyez digne de votre oncle. Suivez mes conseils et vous ne serez jamais à plaindre : il faut commencer par choisir un état.

— Mon cher oncle, comptez sur ma reconnaissance, répondit Harry Fieldlove à M. Urby; mais quel état dois-je prendre?

— Mon cher Harry, j'y ai pensé d'avance, et je prétends vous faire recevoir comme commis dans la respectable maison de MM. Bags, Bales et compagnie, marchands de Mincing-Lane. Au bout de quelques années, vous serez associé de ces messieurs, et avec le temps... qui sait? vous pourrez devenir lord-maire de Londres.

— Mais je ne désire pas être lord-maire de Londres, mon oncle.

— Comment donc, mon neveu; et que désirez-vous être?

— Je désire être un *country-gentleman* (un gentilhomme compagnard) (1).

— Ah! dit M. Urby en soupirant, me voilà bien puni de mes folles complaisances pour vous, Harry. Si je ne vous avais pas pris avec moi lorsque j'allais, par une belle soirée d'été, faire une promenade à Islington-Field, à Kensington-Common, et autres lieux champêtres; si, les dimanches, je ne vous avais pas conduit à Greenwich, à Richmond, à Pultney, etc., etc., vous ne vous seriez pas mis cette fantaisie en tête. Combien je regrette de vous avoir laissé tirer aux moineaux et pêcher à la ligne dans les fossés! vous ne rêvez plus que gibier et poisson, n'est-ce pas?

— Je ne serai jamais heureux à Londres, mon cher oncle.

— Allons donc, mon neveu! Quant à moi, j'ai vécu à Londres toute ma vie, et j'espère y mourir... mais le plus tard possible, mon cher Harry. Je ne pourrais être heureux ailleurs, aussi heureux qu'à Londres du moins : l'habitude est une seconde nature. Aussi, bien que retiré des affaires depuis sept ans, je périrais, je crois, de consomption si je ne pouvais aller tous les jours à la Bourse, à la taverne de Garraway et au café de la Jamaïque, visiter mes clients et causer avec eux un quart d'heure, fréquenter les comptoirs de la Cité, puis m'asseoir sur quelque balle de magasin, pour y demander, comme autrefois, ce que valent les rhums, les cotons, les sucres, etc. En vérité, comment occuperais-je plus agréablement mon oisiveté? »

Harry ne faisant aucune réponse, l'oncle continua :

« Non, non, mon cher enfant. Pour jouir de la vie champêtre ou de la vie urbaine, ou n'importe de quelle vie, il faut y être fait depuis longtemps. Pour être ce que j'entends par le mot de *country-gentleman*, on doit, comme dit Shakspeare qui s'y connaissait bien, être né à la campagne : c'est un métier qu'on ne saurait entreprendre, à un certain âge, avec plaisir ou profit. Or, vous ne voudriez pas, mon neveu, vous faire gentilhomme campagnard avant d'avoir acquis une grande fortune, chose qui se fait rarement en un jour quand on exerce honorablement le commerce?

— Sans doute, mon oncle, répondit Harry sans savoir quelle idée précise il attachait à ces mots : *sans doute !*

— Eh bien donc, mon neveu, quand votre fortune sera faite, vous serez d'âge à prendre une décision par vous-même. Je vous ai élevé pour la carrière à laquelle je vous destine ; vous savez lire, écrire, chiffrer, tenir les livres en partie double. Avec de la droiture, du travail et l'aide de la Providence, vous deviendrez riche. En attendant, Harry, comme c'est aujourd'hui le lundi de Pâques, je veux vous régaler de spectacle ; nous irons voir ce soir *Georges Barnwell*.

— J'aimerais mieux, mon cher oncle, que vous me conduisissiez un autre jour à

(1) NOTE DU TRAD. Cette expression n'a guerre d'équivalent possible en français : elle est expliquée heureusement par le dialogue même et la suite des aventures de notre jeune Cockney, *amoureux de la campagne* avant de la connaître.

Digitized by Google

Covent-Garden lorsqu'on jouera une autre pièce : vous m'avez déjà fait voir neuf fois *Georges Barnwell*.

— Vous ne pouvez le voir trop souvent, mon cher neveu ; c'est une belle pièce morale qui démontre admirablement ce que je vous disais sur la droiture et le travail : vous apprendrez à vous défier des malveillants et à être *reconnaissant* envers votre oncle. »

L'oncle Urby ne voulut pas faire une allusion plus claire au principal incident de cette tragédie bourgeoise de Lillo (1).

Le lendemain Harry fut installé dans le comptoir de MM. Bags, Bales et compagnie. M. Bags, le plus ancien associé de la maison, l'appela gravement *mister* Fieldlove, lui qu'on traitait jusqu'ici seulement de *master* Harry. Mister Fieldlove en eut un mouvement de vanité, comme tout jeune homme qui revêt la robe virile ; mais il se vit cloué à un comptoir depuis neuf heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, pendant six jours de la semaine ; c'était ce que M. Urby appelait une *vie active*. La monotonie de ce genre d'existence était quelquefois agréablement variée par une surcharge de besogne pressée, auquel cas le commis, M. Fieldlove, au lieu de rester au comptoir depuis neuf heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, y restait jusqu'à minuit et même plus tard. Mais à lui le dimanche, le dimanche tout entier. Aussi, à moins qu'il ne tombât de la pluie par torrents, le jeune Fieldlove le consacrait à ses excursions suburbaines, ne revenant que dans la nuit chez son oncle où il continuait à demeurer. « Ah! se dit-il un jour de récréation hebdomadaire, après avoir promené son ennui jusqu'au delà d'Hackney, plus je vois la nature, plus je désire passer ma vie à la campagne ; l'air est si pur, le ciel si bleu, les champs si verts ! Les rues étroites de la Cité peuvent être excellentes pour y gagner de l'argent ; mais ce n'est qu'à la campagne qu'on peut en jouir. Je me ferai campagnard aussitôt que je le pourrai, malgré ce qu'en dit mon oncle Urby. »

Destiné à devenir un des associés de la maison, Fieldlove était traité par ses chefs avec plus de considération que les autres commis. De temps en temps M. Bags l'invitait à passer le dimanche avec lui dans sa villa de Tooting, et à l'accompagner en famille à Drury-Lane ou au parterre de l'Opéra.

« Quoi ! s'écrieront quelques-uns de mes lecteurs : un riche marchand aller en famille au parterre de l'Opéra ! » Oui, certes ; c'était alors de très-bon genre. Le parterre de l'Opéra avait l'air d'un salon, et il était fréquenté par ce qu'on peut appeler l'aristocratie de la classe moyenne, les loges étant exclusivement réservées à la haute noblesse des Iles-Britanniques, la plupart à titre de propriété particulière, ou parce qu'elles étaient généralement retenues pour toute la saison : de telle sorte qu'une même famille occupait pendant des années de suite la même loge, et ne la désertait que pour s'emparer d'une autre loge plus commode devenue vacante. *Alors* aussi la galerie était remplie d'un public respectable ; *aujourd'hui*, de la loge voisine d'un duc on voit tout à coup s'avancer la grosse face de l'impertinent marchand de fromage de Sa Grâce, ou le nez en l'air de son dédaigneux valet de chambre qui a conduit sa bonne amie au bénéfice de Taglioni ou de Lablache. La composition actuelle du parterre a forcé ses anciens habitués de se réfugier dans les stalles de l'orchestre, et là encore ils ne sont pas toujours à l'abri des intrus. Si c'est là un symptôme de la prospérité croissante de tous les états, ou

(1) On a remarqué (fait assez curieux) que depuis qu'on ne joue plus ce drame édifiant au public les jours fériés, les exécutions capitales sont devenues moins nombreuses. Peut-être faut-il aussi faire la part de l'effet produit par la modification des lois criminelles. En tout cas, le choix d'une pareille pièce était un compliment assez peu agréable pour une certaine classe de la bourgeoisie de Londres. J'ai entendu une fois un spectateur qui disait en sortant à un autre : « Je voudrais bien savoir, Bill, pourquoi on *nous* prêche sans cesse ce *Georges Barnwell* : est-ce qu'on croit que nous assassinons nos oncles plus que ne font les amateurs des autres jours ? »

Digitized by Google

si l'administration théâtrale y trouve la garantie de plus fortes recettes... à la bonne heure, j'en serai pour ma digression.

Revenons à notre histoire. Le jeune Fieldlove avait atteint sa vingtième année; il avait terminé son noviciat commercial à la satisfaction de MM. Bags, Bales et compagnie. A force de copier des lettres, sa main s'était avantageusement formée; il faisait la balance d'un compte avec une rapidité admirable, et le premier commis lui-même était forcé de convenir qu'il rédigeait avec une étonnante lucidité une lettre de voiture : c'était, il est vrai, tout ce qu'il savait; mais comme c'était tout ce qu'on exigeait de lui, la maison était satisfaite, et à la première réquisition de l'oncle Urby, il fut admis dans la raison de commerce qui devint Bags, Bales, Fieldlove et compagnie, le *et compagnie* comprenant comme ci-devant les mêmes personnes idéales que personne ne connaissait.

Attentif à ses devoirs, assidu à ses écritures, Fieldlove n'avait rien perdu de son amour de la campagne; chacune de ses excursions dans la banlieue de Londres n'avait fait que l'augmenter. Tooting lui avait donné une idée des plaisirs d'une vie rurale : car, sans parler de la beauté du pays, il y avait derrière la villa de M. Bags une mare où l'on trouvait, disait-on, du poisson; il est vrai que personne n'avait jamais eu la bonne fortune d'en prendre : d'où M. Bags déduisait très-rationnellement cette conséquence, que personne n'ayant pris de poisson dans sa mare, il devait y être encore. Ce raisonnement satisfit du moins Fieldlove qui, dans sa confiance imperturbable, jetait sa ligne et puis la retirait, n'accusant que sa maladresse ou ses hameçons de ses inutiles efforts. « Ah! s'écriait-il dans ces occasions, le temps me manque pour m'exercer à la pêche... mais si j'étais un gentilhomme campagnard, comme je serais heureux de passer ma vie au bord d'un vivier ou d'une rivière poissonneuse! »

Tooting est un joli endroit, mais trop près de Londres, pour un véritable amateur des champs; aussi Harry Fieldlove n'eut-il une véritable jouissance de campagnard qu'à Croydon, où M. Bales, le second associé en nom de la maison Bags, Bales, Fieldlove et compagnie, l'invita à passer trois jours dans son *château*. A Croydon, pour la première fois de sa vie, Harry Fieldlove vit des meutes et des chasseurs. Là aussi était un étang, et non plus une simple mare comme chez M. Bags, un étang où le poisson récompensait de temps en temps la patience du pêcheur en mordant à l'hameçon. Fieldlove put enfin parler de sa pêche et de sa chasse. « Ah! s'écria-t-il avec plus d'enthousiasme que jamais, si j'étais un gentilhomme campagnard, je chasserais du matin au soir! »

Fieldlove, avons-nous dit, avait vingt et un ans; il se voyait associé dans la maison de commerce, et son propre maître, jusqu'à un certain point, selon ses désirs. C'était le moment si impatiemment attendu par lui pour préparer enfin son futur bonheur en prenant un pied à terre à quelques milles hors des faubourgs de Londres où il irait coucher tous les jours dans la belle saison, se promettant bien d'être au comptoir chaque jour de bonne heure; mais sa nouvelle dignité ne fit que doubler le fardeau de sa responsabilité, sans diminuer le moins du monde son travail quotidien.

« Fieldlove, lui dit M. Bags, j'ai fait un rude métier toute ma vie. Voilà que je deviens vieux et j'ai besoin de repos. Il faut que vous me soulagiez d'une partie de mon travail, sans pour cela négliger le vôtre. Je désire aller vivre entièrement à Tooting; je viendrai cependant en ville quelques heures tous les jours.

— Je resterai moi-même toute la journée au comptoir, comme je l'ai fait jusqu'ici, répondit Fieldlove; mais le soir j'ai l'intention...

— Justement, interrompit M. Bags, c'est ainsi que nous l'avons décidé, Bales et moi. Il convient, vous savez, qu'il y ait toujours un de nous trois à la maison, et ce sera vous comme le plus jeune. Ainsi, quittez votre logement chez votre oncle et venez ce soir même coucher ici.

Digitized by Google

— Mais, dit Fieldlove, qui, frustré dans ses projets de vie champêtre, ne savait quel prétexte opposer à cet arrangement de la prudence commerciale; mais une si grande maison... un homme seul comme moi... le loyer, le...

— Oh! soyez tranquille, nous avons réglé tout cela : le loyer est compris dans les dépenses courantes. Que ce soit vous ou un autre qui habite ici, il faut bien le payer; que votre délicatesse ne s'en effarouche pas... Mais, Dieu me bénisse! voilà cinq heures et quart : il est temps que je parte. Adieu, Fieldlove. Je vous recommande de vous lever tous les matins de très-bonne heure. Voyez si tous les commis sont à leur poste : souvenez-vous que vous êtes maintenant un associé de la maison.

— Fort bien! pensa Fieldlove quand il fut seul. Voyons un peu comment se balancent les comptes. — *Doit :* Je ne suis plus commis et je suis maître; mes avantages consistent à travailler cent pour cent de plus et à jouir de cinquante pour cent de liberté de moins. Lorsque je n'étais qu'un simple commis, je pouvais de temps en temps aller coucher le soir à la campagne pour y pêcher pendant une heure le lendemain matin avant de me rendre au comptoir, et à présent que me voilà maître, il faut que je sois à la chaîne depuis le soir jusqu'au matin, comme depuis le matin jusqu'au soir. — *Avoir :* Je vais peu à peu me faire un revenu à moi, au lieu de dépendre de mon oncle Urby et de ses deux guinées par semaine pour argent mignon. Grâce à mon économie, à mon travail, à mon exactitude et à toutes les qualités qui font partie de mon esclavage passager, je pourrai, un peu plus tôt, un peu plus tard, accomplir le dernier désir de mon cœur; je veux dire que je pourrai me fixer un jour à la campagne et y oublier les brouillards et la boue de Londres. C'est pour hâter cet heureux jour que je suis décidé à travailler, moi tout seul dans le comptoir, autant que tous les nègres de nos correspondants de la Jamaïque, MM. Mélasse, Mundungus et compagnie.

Sept années s'écoulèrent bien lentement au gré de l'impatient Fieldlove qui, pendant sept années, ne découcha pas un seul jour de la *maison,* comme on appelait emphatiquement sa galère commerciale. Quelquefois, par une belle après-midi d'été, il se rendait à Tooting, de cinq à six heures, avec M. Bags, son associé; mais le dîner était sur la table lorsqu'ils arrivaient, et M. Bags n'oubliait jamais, en descendant de voiture, de rappeler au cocher du stage de Tooting qu'au départ de huit heures il y avait quelqu'un à prendre au *Bosquet :* tel était le nom de la villa de M. Bags, à cause de deux maigres peupliers plantés à la porte. Ce retour régulier contrariait d'autant plus M. Fieldlove, qu'il s'était avisé de devenir amoureux de miss Isabella, la seconde fille de M. Bags, et que, pour nous servir des expressions qu'il employa pour en faire part à son oncle Urby, il était si sûr du crédit ouvert à son compte dans le cœur de la jeune miss, qu'elle ferait honneur à sa signature quand viendrait l'échéance du billet tiré sur elle.

Or, dans deux heures de temps, comment se procurer un tête à tête avec l'objet de ses affections? M. Bags ignorait ce qui se passait entre sa fille et son plus jeune associé. Mais l'aurait-il su, il n'était pas homme à déranger ses habitudes ni à intervertir les usages de sa maison pour favoriser les entretiens romanesques des deux amants. Tout était réglé dans la villa comme dans le comptoir, et le stage-coach de Tooting était aussi d'une exactitude impitoyable. Invariablement à six heures le dîner était servi; invariablement à sept M^rs Bags et ses filles se retiraient dans le salon, laissant le convive de M. Bags seul avec lui.

« Et maintenant, Dobson, disait invariablement M. Bags à son domestique, ôtez la nappe et apportez-nous une bouteille de vin de Porto. » Puis s'adressant à Fieldlove : — A nous deux, continuait-il, mon cher associé, buvons et causons. Je ne puis m'empêcher de dire que cette heure, celle qui se passe avec vous, de sept à huit heures, est pour moi la plus agréable des vingt-quatre de la journée.

—Vous avez bien de la bonté, monsieur,

Digitized by Google

disait Fieldlove en s'agitant sur sa chaise, mais sachant par expérience qu'il tenterait en vain de s'échapper.

— Il n'y a plus de conversation possible avec les femmes aujourd'hui, poursuivait M. Bags; elles ne vous parlent que livres, musique, théâtre, tableaux, ballets et autres balivernes du même genre. — Allons, remplissez votre verre, Fieldlove. Voilà de bon vin, n'est-ce pas? Toutes ces conversations de femme sont *irrationnelles;* — il nous faut à nous autres hommes quelque chose de plus sérieux et en même temps de plus récréatif; — les affaires au comptoir, le plaisir à la campagne. Eh! qu'en dites-vous?

— Je suis tout à fait de votre opinion, répondait Fieldlove; pour jouir de la campagne il faut oublier la ville.

— Oui, assurément! » Mais embarrassé lorsqu'il s'agissait de joindre la pratique à la théorie, malgré ses prétentions à un entretien à la fois sérieux et récréatif, M. Bags, après avoir bâillé, ajoutait : « A propos, je suis charmé que nous nous soyons débarrassés de ces cotons marqués M. M. C.; j'étais sûr de la baisse.

— J'en étais sûr aussi, disait Fieldlove condamné à faire sa partie dans ce dialogue commercial dont nous ne donnons qu'un échantillon à nos lecteurs.

— La maison Jinks se mordra les doigts si elle garde ces cotons longtemps... Et à propos, Harry, il me semble que c'est payer bien cher que de donner 12 pour 0/0 d'assurance sur la cargaison de *la Clara*... Si nous courions nous-mêmes les deux tiers du risque... Didlum et Smath que j'ai rencontrés au Lloyd's m'offraient de nous l'assurer à 10 1/2... mais, entre nous, je n'aime guère ces gens-là.

— Ni moi non plus, répétait Fieldlove en dégustant son verre de vin.

— Dites donc, Harry?

— J'écoute, monsieur.

— Achevez votre vin, mon cher; le stage-coach sera bientôt ici. Ce vin est en bouteilles dans ma cave depuis dix-huit ans. Je mis en bouteilles le même jour une pipe de Madère ainsi que mon *Madère d'Isabella*, comme je l'appelle, parce qu'il fut tiré le jour de la naissance de ma fille.

Au lieu de s'emparer du nom d'Isabella pour jeter quelque variété dans l'entretien, Fieldlove soupirait en amant timide, et M. Bags avait le temps de chercher une phrase *sérieuse* et *récréative*, selon sa définition.

« Dites donc, Harry, je suis fâché d'avoir laissé nos cafés ce matin à si bas prix. Je suis sûr que Spinxmore et Woles nous en auraient donné davantage... Il est vrai que nous nous rattraperons sur les rhums... A propos, n'oubliez pas de prendre des informations pour les affaires de Jedediath Scoth et son fils, la maison américaine de Liverpool : ces Américains commencent à m'inquiéter... Remplissez votre verre, Harry, et n'oubliez pas de me faire la balance de nos comptes. Ce vin est transparent comme un rubis liquide... Et quand vous aurez fait la balance, écoutez-moi bien... »

Mais au moment où Fieldlove était tout oreilles, l'horloge sonnait huit heures, et en même temps on entendait deux sonnettes, — celle de la porte et celle du salon. Une minute après Dobson entrait pour dire : « Monsieur, le café est prêt... Le stage-coach attend M. Fieldlove. » Fieldlove aurait voulu saluer les dames et prendre son café; mais : « Allons, monsieur, s'il vous plaît! » criait le cocher. « Partez, mon ami, je vous excuserai auprès de ma femme et de mes filles, » disait M. Bags qui accompagnait son jeune associé jusqu'à la voiture, en lui recommandant de se lever de bonne heure le lendemain. Ainsi se terminait cette heure de conversation sérieuse et récréative.

Pendant sept longues années, Fieldlove, comme nous l'avons dit, ne découcha pas une seule nuit; néanmoins, il put goûter plusieurs jours entiers d'ineffable bonheur: c'étaient les dimanches, où il allait chasser et pêcher à Croydon avec un fusil à deux coups et une ligne perfectionnée qu'il se procura avec l'argent de ses premiers bénéfices, en répétant l'expression de son impatience : « Ah! quand pourrai-je passer ma vie à la campagne, pour le malheur du gibier et du poisson! »

Digitized by Google

Tout en appelant sans cesse de ses vœux le moment où il serait enfin un gentilhomme campagnard, M. Fieldlove contractait à la ville certaines habitudes; ces habitudes étaient celles d'un cockney de Londres, comme on le pense bien, et sans qu'il s'en rendît compte, tant elles lui furent insensiblement imposées par sa vie bourgeoise. Ses occupations une fois terminées, toutes ses ressources étaient extérieures, car il n'en avait aucune en lui-même. Il ne dessinait point, parce que d'abord il n'avait pas appris le dessin, et qu'ensuite il n'en avait jamais eu le goût. Il n'était pas ennemi de la musique, mais il n'avait jamais essayé d'en faire lui-même. Quant à la lecture, excepté les feuilles purement commerciales de la Cité, il n'aimait à lire que les romans nouveaux, et encore était-ce bien moins pour s'amuser que pour s'endormir un peu plus tôt chaque soir. On a vu, par l'échantillon de sa causerie avec M. Bags, qu'il n'était pas très-fort sur l'art de la conversation; aussi, pour passer sa soirée, M. Fieldlove était réduit à aller au spectacle, aux concerts publics et aux bals masqués, ou bien à se réfugier au café de la Jamaïque pour y trouver quelqu'un avec qui échanger ses idées sur les cotons, les sucres, les tabacs, etc., etc. Mais si quelque circonstance imprévue le retenait encore après la fermeture du comptoir, c'était pour lui la désolation de la solitude... toutefois il ne manquait jamais alors de s'écrier plus haut encore : « Ah ! quand pourrai-je enfin aller vivre loin du bruit des cités dans quelque heureuse retraite... en vrai gentilhomme campagnard ! »

M. Fieldlove parvint ainsi à sa vingt-neuvième année, époque à laquelle il se détermina à une démarche importante, après y avoir mûrement réfléchi. Il s'agissait de demander à M. Bags sa fille en mariage. « Je la lui demanderai ce soir même, se dit-il; je vais dîner au Bosquet : dès que nous serons seuls, je parlerai. »

Le timide amant se rendit donc à Tooting : à six heures moins cinq minutes il était déjà au Bosquet; à six heures précises le dîner fut servi; à sept heures les dames quittèrent la table.

Rien n'est plus facile que de prendre une grave détermination, mais il est quelquefois arrivé aux plus grands héros de reculer au moment de l'exécution : c'est ce qui arriva au brave M. Fieldlove; car pour nous servir de son style pittoresque, à peine se vit-il seul avec M. Bags, que, pour la première fois de sa vie, il lui sembla qu'il aurait donné tout au monde pour entendre le cocher du stage de Tooting lui crier : « Allons, monsieur, on vous attend ! » M. Bags avait donné ses ordres à Dobson comme d'habitude ; le Porto était versé, et les deux associés se trouvaient tête à tête... Hélas ! le plus jeune oublia tous les beaux discours qu'il avait préparés, et ce fut le plus âgé des deux qui commença l'entretien, en déclarant qu'il ne fallait jamais parler d'affaires à table, et en demandant combien valaient les poivres et les gingembres. Fieldlove balbutia quelques mots : là-dessus M. Bags s'informa du prix des muscades, puis de celui des cotons, puis de celui des sucres, puis de celui des cafés, jusqu'à ce qu'à force de boire du fameux Porto en bouteilles depuis dix-huit ans, le timide amant sentit que sa langue se déliait; il retrouva tout son courage et dit hardiment :

— Mon cher monsieur Bags, depuis quelque temps, depuis longtemps même, j'ai résolu de vous apprendre que...

Hélas ! en ce moment l'horloge sonna huit heures; les deux sonnettes lui répondirent par une musique fort peu agréable aux oreilles du jeune associé, et Dobson parut pour annoncer que le café était prêt au salon, et que le stage-coach attendait M. Fieldlove à la porte.

Dix fois la même tentative de M. Fieldlove aboutit au même résultat, et il n'y avait pas de raison pour qu'il fût plus avancé au bout de l'année, malgré sa détermination matrimoniale, s'il ne s'était pas avisé d'un ingénieux expédient : ce fut de prier son oncle Urby d'être son ambassadeur auprès de son futur beau-père. L'oncle Urby consentit fort volontiers à se charger de cette négociation, et le

Digitized by Google

lendemain il obtint du respectable M. Bags une heure d'audience secrète.

Les intérêts des deux amants furent longuement discutés; car l'oncle et le père, vieux barbons tous les deux, firent de ce mariage une affaire commerciale. L'oncle Urby voulut que le père Bags cédât à sa nièce un de ses huitièmes dans la maison Bags, Bales, Fieldlove et compagnie. Le père Bags n'y consentit qu'à la condition que l'oncle Urby donnerait 5,000 £ à son neveu. Une fois ces questions fixées à l'amiable, M. Harry Fieldlove, et miss Isabella Bags furent mariés.

Durant les sept premières années de leur union, les deux époux habitèrent la maison de Mincing-Lane. Aux élégants locataires des quartiers du West-End il peut paraître incroyable que des chrétiens vivent dans une rue pareille et avec un pareil nom; mais qu'ils sachent que la maison occupée par M. et Mrs Fieldlove était, en tant que maison, large, commode et aussi convenable qu'aucun des beaux hôtels de Grosvenor-square, d'Hanover-place ou de Regent-park; en ce temps-là d'ailleurs l'aristocratie du monde commercial ne dédaignait pas de demeurer dans le quartier où elle avait acquis sa richesse et sa considération.

Ces sept années se passèrent assez agréablement. Mrs Fieldlove aimait la société beaucoup plus que le tête-à-tête conjugal, et M. Fieldlove étant du même goût, ils consacraient leurs soirées, tantôt aux amusements publics de la capitale, tantôt à des réunions chez eux ou chez leurs amis. Quant aux matinées, M. Fieldlove trouvait amplement de quoi les remplir dans son comptoir et à la Bourse. Sa passion pour la campagne n'avait nullement diminué; mais l'occasion de la satisfaire devint de plus en plus rare, M. Bags s'étant tout à coup retiré de la maison de commerce, ce qui obligeait Fieldlove à un redoublement d'application et de travail. Il entretenait son courage, au milieu de toutes ses fatigues, par la pensée de pouvoir un jour être un gentilhomme campagnard.

Ce jour arriva; mais hélas! le destin avait mis un prix très-élevé à l'accomplissement des vœux champêtres de Fieldlove. Il fallait que son oncle Urby mourût... Cette mort eut lieu le mois où le meilleur des oncles entrait dans sa quatre-vingtième année. Son neveu eut, pour se distraire de sa douleur, les démarches qu'exigea sa qualité de seul exécuteur testamentaire. L'oncle Urby lui laissait un peu plus de 25,000£. Quelle que fût la reconnaissance de Fieldlove, le temps est un grand consolateur; et, au bout d'une année, peut-être un peu moins, on ne vit plus l'héritier de l'oncle Urby occupé que d'une chose : il cherchait une résidence convenable à la campagne pour y passer le reste de ses jours.

Il est rare que dans cet heureux royaume d'Angleterre un particulier qui a de l'argent à dépenser attende longtemps avant de se procurer ce qu'il désire. On mit en vente le domaine de Humdrumie, situé à soixante milles de Londres, dans un beau pays, avec tous les avantages de la chasse, de la pêche et des autres agréments de la vie champêtre. Il consistait en cent arpents de terre, plus ou moins, comprenant des pelouses, un verger, un parterre et, vu les accidents du terrain, toutes les facilités possibles pour créer un des plus beaux parcs du monde, si on voulait y planter des arbres. On pouvait habiter le château immédiatement, car (d'après les annonces) il venait d'être complétement réparé; il ne fallait plus, comme d'ordinaire, que blanchir les murs et poser les papiers... Il est vrai que la toiture était en partie dégradée; mais heureusement ce n'était qu'au-dessus des chambres des domestiques... Il est vrai que le plancher de quelques chambres était pourri; qu'il manquait cinq à six volets de croisée; que sept à huit portes s'ouvraient difficilement; que sept à huit autres ne fermaient point, et qu'il y avait une ou deux lézardes dans les murs principaux; mais c'étaient là des bagatelles dont l'acheteur ne devait pas s'inquiéter, la maison étant d'ailleurs complétement réparée. Fieldlove alla visiter ce domaine et en fut enchanté : une considération le

Digitized by Google

ravit surtout : Humdrumie-House n'était qu'à sept milles de la plus prochaine ville, Bobston, à deux milles de Dumbleditch, le village le plus voisin; et la grande route n'y conduisant pas, on n'y arrivait que par un chemin de traverse très-romantique : rien de plus champêtre ; il y trouvait la réalisation de tous ses rêves de campagne et mieux encore. Trois jours après son retour à Londres, Humdrumie-House devint sa propriété. « Maintenant, mes vœux sont satisfaits : je suis gentilhomme campagnard. »

Les colleurs, les peintres, les plombiers, les vitriers, les charpentiers, les couvreurs, les maçons, etc., furent immédiatement mis à l'ouvrage ; et au bout de cinq mois, la maison (qui cinq mois auparavant était complétement réparée, et propre à être habitée) fut réellement habitable... Il fallait seulement attendre trois ou quatre semaines pour laisser sécher les peintures. Alors vint le tapissier avec sa suite. Enfin, tout étant prêt, Mrs Fieldlove et ses enfants (elle en avait donné trois à son mari) furent envoyés à Humdrumie-House : Fieldlove lui-même s'étant déchargé d'une partie de sa besogne, depuis qu'un fils de M. Bales avait été admis en remplacement de son père, allait de temps en temps passer deux jours à son château. Pouvoir chasser et pêcher sur son propre domaine ! Quel autre bonheur la vie lui tenait-elle en réserve ?

Pendant ses deux jours de vacance, il était du matin au soir armé de son fusil ou de sa ligne. Puis, au coucher du soleil, il revenait ravi et fatigué pour raconter ses exploits, dîner et se coucher. Le premier jour aurait eu quarante-huit heures, qu'il l'eût trouvé trop court au gré de son activité. Le lendemain il recommençait comme la veille ; le troisième jour, il se levait encore avec l'alouette ; mais hélas ! c'était pour monter dans le stage-coach de Londres et retourner au comptoir de Mincing-Lane. Ces visites à Humdrumie-House étant rares, et ne se prolongeant jamais au delà de deux jours, ne firent qu'attiser la passion de Fieldlove pour la vie campagnarde, de sorte que trois ans après son acquisition, se voyant dans sa quarante et unième année, il retira son capital de la maison de commerce et abandonna totalement les affaires. Sa part de profit était considérable : on voyait encore à cette époque les marchands réaliser leur fortune sans passer par deux ou trois faillites.

Voilà donc Fieldlove riche, indépendant et établi à Humdrumie-House : « A présent, s'écria-t-il d'un air triomphant, je suis un gentilhomme campagnard : c'est au milieu des plaisirs de la vie champêtre que je vais finir mes jours ! »

Fieldlove commença justement sa vie de gentilhomme campagnard à l'ouverture de la chasse. La saison était propice à son expérience ; la beauté du temps lui permit de courir les champs depuis le 1er septembre jusqu'à la Noël. Il n'était pas très-habile tireur : heureusement, il ne mesurait pas le plaisir au nombre de pièces qu'il tuait, mais au nombre de coups qu'il tirait. Pourvu qu'il pût dire : « J'ai été à la chasse, » il était content. Afin de varier un peu, il avait recours à la ligne, et, quoique son adresse de pêcheur ne surpassât guère son adresse de chasseur, néanmoins il ne lui arriva jamais de dire en pleurant, comme Titus : « J'ai perdu ma journée ! »

Cependant l'heureux Fieldlove avait oublié dans ses prévisions qu'à la campagne, comme à Londres, plus les jours deviennent courts, plus les soirées deviennent longues. A mesure qu'il s'approchait des mois d'hiver, notre héros regretta qu'on ne pût pas chasser, une fois le soleil couché. Vers le milieu de décembre, il était ordinairement de retour auprès de sa femme sur les cinq heures : une demi-heure après il était assis à table, et à sept heures il avait dîné. Il lui restait donc trois ou quatre mortelles heures jusqu'au moment de se mettre au lit. Comment les employer ? Fieldlove, nous l'avons dit, n'était pas un homme de tête-à-tête dans les circonstances les plus favorables à la conversation; mais, en présence de sa femme seule, de sa femme qu'il voyait tous les jours, sans aucune des ressources qu'offrent à la causerie les accidents d'une vie occupée... sa position était désespérée.

En ville, à défaut d'autres distractions,

Digitized by Google

il avait le spectacle et les amusements publics. A Humdrumie-House, rien de tout cela. Les enfants l'occupaient pendant quelque temps; mais à huit heures précises, on les envoyait coucher. Il racontait alors à Mrs Fieldlove tous les coups de fusil qu'il avait tirés, combien de perdreaux il avait tués, combien il en avait manqué : à chaque paragraphe de cette histoire, Mrs Fieldlove répondait : « En vérité, mon ami ! » Or, quelque intéressant que fût ce dialogue, il ne pouvait durer plus d'une demi-heure; et quand Fieldlove avait ajouté : « Je me lèverai demain avec le jour, j'irai chasser dans telle ou telle direction; j'espère y voir un lièvre, et je reviendrai pour dîner, » il se mettait à bâiller et à s'endormir. Pendant ce temps-là, Mrs Fieldlove, femme très-distinguée par ses talents, lisait, brodait, touchait du piano en chantant *sotto voce*, de peur d'éveiller son cher époux, regardait le feu et se disait à part que le séjour de Humdrumie-House n'était pas très-gai. Entre dix et onze heures, Fieldlove se réveillait, se plaignait d'avoir sommeil, et allait se coucher.

« Bella, ma chère, dit un soir M. Fieldlove, voilà près de quatre mois que nous sommes ici : il est singulier qu'aucun de nos voisins ne nous ait fait visite.

— Comment donc, mon ami, répondit Mrs Fieldlove, le vicaire et l'apothicaire de Dumbleditch sont venus tous les deux. Si nous les invitions à dîner?

— Nous les inviterons, ma chère; j'y avais bien pensé. Mais je veux parler des gens comme il faut du voisinage, de sir Charles Haughton, de Haughton-Priory; de lord Lofty; du squire Woodley, de Woodley-Park, et autres. Je ne sais quelle est l'étiquette : serait-ce par hasard à nous de les aller voir les premiers?

— En vérité, je ne le sais pas non plus, mon ami; je crois toutefois que, s'ils avaient eu envie de nous connaître, ils auraient pris les devants.

— C'est possible; mais il ne faut pas être trop à cheval sur la cérémonie à la campagne. Or, quelque agréable que soit ce séjour, j'ai peur de nous y ennuyer si nous n'y voyons personne; et il ne faut pas espérer que nos amis de Londres seront assez aimables pour nous honorer ici de leur visite.

— Vous avez bien raison, mon ami.

— Ma chère Bella, savez-vous ce que je veux faire? J'irai demain à Woodley-Park, et je laisserai une carte pour le squire. C'est le moindre des égards que se doivent entre eux les gentilshommes de campagne. Et pourquoi n'en ferais-je pas autant pour sir Charles Haughton?... Et pendant que j'y serai, Bella, je veux aussi passer au château de lord Lofty!

—Vous avez raison assurément, » répondit Mrs Fieldlove, qui était toujours de l'avis de son époux.

Le soir de ce jour de visites, lord Lofty et le squire Woodley dînaient chez sir Charles Haughton.

« A propos, sir Charles, dit le squire, connaissez-vous et quelqu'un connaît-il un certain Greenfield, ou Fieldgreen, qui est venu s'établir à Humdrumie-House?

— Personne ne le *connaît*, répondit un des convives; mais on dit que c'est un raffineur de sucres retiré.

—Vraiment! dit lord Lofty. L'impudent! il m'a laissé une carte ce matin.

—Il m'a fait le même honneur, dit le squire, et voilà pourquoi je vous en parlais.

—A moi aussi, dit le baronnet en riant; mais ce n'est pas un raffineur : il vendait tout bonnement du sucre, du café, du poivre, de la cannelle et autres denrées coloniales. C'est du moins ce que m'a rapporté un de mes gardes champêtres.

—Oh! un épicier! dit lord Lofty. Que nous veut cet homme? Après tout, je suppose qu'il a cru être poli : il faut donc lui pardonner son impertinence.

—Ce serait être injuste que de lui chercher querelle pour cela, dit un des convives de sir Charles. Ce brave homme sera tombé dans l'erreur assez commune de ceux qui s'imaginent que, pour être un gentilhomme de campagne, il ne s'agit que de venir y vivre. » La conversation changea de sujet après cette dernière observation.

Deux jours, trois jours, puis huit, puis

Digitized by Google

quinze se passèrent sans que M. Fieldlove entendît parler de ceux à qui il était allé porter sa carte de bon voisin, lorsque enfin... le vicaire et l'apothicaire de Dumbleditch furent invités à dîner chez le propriétaire de Humdrumie-House.

C'était un mercredi. Le fils d'Esculape et le respectable ecclésiastique arrivèrent ensemble, chacun sur son bidet. On se mit à table, et ils firent l'éloge du dîner, en actions comme en paroles, pour prouver qu'ils étaient sincères. Le bœuf était le meilleur bœuf du monde; le dindon, meilleur encore que le bœuf, ne le cédait qu'au plumpudding. Le docteur déclara («entre nous») qu'il préférait un bon dîner sans façon, comme celui-là, à tous les services de Haughton-Priory. Le révérend ministre des autels (toujours « entre nous ») jura qu'il ne fallait pas comparer à un dîner aussi substantiel les petits plats de la cuisine étrangère qu'on mangeait chez lord Lofty, et l'un et l'autre demandèrent à M. Fieldlove s'il ne pensait pas de même. En réponse à cette interrogation, M. Fieldlove balbutia quelque chose de très-peu intelligible pour ses convives, et ceux-ci, comprenant qu'il était de leur avis, vantèrent sur le même ton le vin de Porto de leur hôte, en ajoutant (« entre nous ») que son Madère était supérieur à celui du squire Woodley. Interrogé encore à ce sujet, M. Fieldlove répondit d'une manière évasive qu'il était très-fier de son Madère, parce qu'il lui avait fait faire trois voyages en Amérique.

— Monsieur Fieldlove, dit l'apothicaire, vous êtes, je le vois, un homme selon mon cœur : vous buvez le Porto de préférence à tout autre vin. Une bouteille de ce Porto vaut une barrique de Bordeaux. (Il n'y avait pas de Bordeaux sur la table.) Or, chez sir Charles, comme *vous* devez le savoir, on boit rarement une goutte de Porto.

—Vous avez raison, docteur, dit le vicaire, le vin de Bordeaux est une assez jolie tisane; mais il faut, pour le boire, le noyer dans une mer de Porto. Eh bien! chez le squire ou chez lord Lofty, comme *vous* devez le savoir, monsieur Fieldlove, on ne boit que du Bordeaux... sauf quelques verres de Champagne, quelques verres de vin du Rhin, de Sauterne et de l'Ermitage. *Comment faites-vous quand vous y dînez*, monsieur Fieldlove, vous qui ne buvez que du vin de Porto?»

Il n'y avait pas moyen d'éluder une question si directe.

« Ma foi! monsieur, répondit M. Fieldlove après avoir hésité, le fait est que je ne vois ni le squire ni milord. M[rs] Fieldlove et moi nous sommes venus ici pour y trouver la solitude et le repos : nous ne voulons ni faire de visites ni en recevoir. Le fait est que nous n'aimons pas le monde, et que... Bref, nous avions décidé cela avant de quitter Londres... Et vous, messieurs, dînez-vous fréquemment chez nos voisins?

— Oh! régulièrement, répondit le vicaire, remplissant son verre d'un air d'importance, régulièrement tous les dimanches... c'est-à-dire tous les dimanches de Pâques.

— Et très-souvent aussi, dit l'apothicaire, quand il y a une élection à Jobston. »

Avec le dessert parurent trois enfants, deux filles et un garçon. Aussitôt l'apothicaire leur fit montrer la langue et les effraya en conseillant à leur mère d'envoyer chercher à sa boutique une petite médecine. Mais le révérend vicaire leur rendit leur bonne humeur en se faisant un râtelier de fausses dents avec une pelure d'orange, en se mettant un pepin de raisin sur le bout du nez, et en imitant Polichinelle. Dans le cours de la soirée, le révérend poussa la gaieté jusqu'à chanter une chanson d'ivrogne : *What joy in the bottle is found!* tandis que l'apothicaire parlait théologie à M[rs] Fieldlove. On servit du café, puis du vin chaud, puis du punch et des liqueurs. A minuit seulement les deux convives du propriétaire de Humdrumie prirent congé de leurs hôtes et remontèrent à cheval, non sans avoir reçu l'assurance qu'on serait toujours heureux de les traiter de même toutes les fois qu'il leur serait agréable de venir demander à dîner sans cérémonie...

Digitized by Google

Le lendemain Fieldlove resta couché toute la journée, souffrant beaucoup d'un affreux mal de tête... qui lui fit donner au diable l'intempérance des apothicaires et des vicaires du comté. Lorsqu'il se leva, deux jours après (on était à la mi-janvier), il ventait, pleuvait, neigeait, grêlait, etc., bref, il faisait un temps à ne pas mettre un chien à la porte, selon l'expression proverbiale. A peu de variations près, ce temps-là régna jusqu'à la fin du mois.

Il n'est pas d'expressions pour décrire la situation du pauvre Fieldlove jusqu'au mois de février. N'ayant aucune occupation pour se distraire, il ne faisait qu'aller et venir d'une chambre à l'autre, regardait à travers les vitres, y promenait bruyamment ses doigts, se grattait la tête, sifflait un air, examinait ses fusils en soupirant, regardait ses lignes en gémissant, et... chose horrible!... une fois même il arrêta ses yeux sur ses pistolets!... « Je ne sais que devenir et ma tête se perd, » s'écria-t-il. Mais sa femme, avec cette voix consolante qu'ont toutes les femmes, le ramena à de plus riantes idées.

Le mois de mars fut affreux : chaque jour de la grêle, des giboulées; c'était à n'y pas tenir, lorsqu'enfin quelques rayons de soleil ramenèrent le beau temps et firent disparaître les glaces. Fieldlove se mit alors à nettoyer son fusil, à raccommoder ses filets, à disposer ses appâts. Tout était déjà prêt pour l'entrée en campagne; mais une crue subite du petit ruisseau qui passait sous les glacis de Humdrumie-House vint déranger ses projets. Le parc et les pelouses furent envahis par les eaux; les gîtes des lapins et des lièvres furent submergés, les arbres déracinés; et un sable jaunâtre vint remplacer les magnifiques herbages de ses prairies. Fieldlove, en homme de tête, ne se laissa pas abattre par le danger : lui-même il dirigea les ouvriers, fit creuser les fossés, relever les talus, rapporter les terres. En quelques jours, les principaux dégâts furent réparés, hélas! il le croyait. Mais les eaux avaient pénétré dans les caves; les antiques fondements de Humdrumie-House étaient minés et ébranlés. Les architectes déclarèrent que le château menaçait ruine; qu'il fallait déloger au plus vite. M^me^ Fieldlove, accompagnée de son mari, se hâta de retourner à Londres; mais pâle, défigurée, respirant à peine, accablée sous le poids de tant de revers. M. Harrison, médecin de la maison Bags, Bales et C^e^, fut mandé. Il jugea le cas grave, et convoqua une réunion de ses confrères. La jeune femme était atteinte d'une péripneumonie aiguë, suivie de symptômes alarmants. Les médecins insistèrent sur la gravité du mal, et ordonnèrent un voyage en Italie. M. Fieldlove supporta ce nouveau contre-temps en homme de cœur. Lui-même encore il fit tous les apprêts du départ.

A quelques jours de là, vous eussiez vu notre cockney campagnard enfoncé dans une magnifique calèche et transformé, par les aubergistes de France et de Sicile, en milord anglais.

(*Monthly Review.*)

Digitized by Google

Nouvelles des Sciences,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

SCIENCES MÉDICALES.

Études faites à Limerick sur les divers phénomènes du choléra. — Les scènes déchirantes dont j'ai été témoin pendant la durée de cette affreuse maladie ont laissé dans mon esprit des impressions que je n'oublierai jamais. Au milieu du désordre qu'entraîne nécessairement une aussi grande calamité, rien ne m'a aussi vivement frappé que la résignation vraiment extraordinaire et le sentiment profondément religieux que manifestaient les plus pauvres des dernières classes.

Le sang-froid avec lequel ils recevaient le plus terrible des avertissements et se voyaient tout à coup enlever au milieu de la vigueur de l'âge et de la force aurait pu servir de leçon à ceux qui ne parlent jamais des Irlandais sans leur reprocher leur ignorance et leur superstition. Au milieu du grand nombre de faits de ce genre dont j'ai été témoin, il en est un que je ne puis me dispenser de rapporter. Un soir, comme j'étais à l'hôpital, passant d'un malade à l'autre pour leur administrer les médicaments et en observer les effets, mon attention ayant été appelée par du bruit que j'entendis vers la porte, je vis entrer à pas précipités une pauvre veuve qui portait sur ses épaules son seul fils, un beau garçon de quatorze ans. Elle l'eut bientôt déposé devant moi sur un peu de paille, bleu, glacé et tremblant de tous ses membres; puis se jetant à mes pieds et serrant convulsivement mes genoux entre ses bras: « Mon seul enfant, docteur ! » s'écria-t-elle d'une voix étouffée par les sanglots, « je vous apporte mon seul enfant, mon espoir, mon soutien, je vous le confie, et s'il m'était dix fois plus cher, c'est encore à vous que je le confierais. Sauvez-le pour moi. Oh ! n'est-ce pas que vous le sauverez pour moi? Dieu bénira vos efforts si vous voulez lui sauver la vie, car je n'ai que lui au monde; c'est mon seul bien. » Ayant calmé la pauvre femme autant qu'il m'était possible, je me hâtai de m'occuper de son enfant. Il était dans un état de *collapsus* qui laissait peu d'espoir; les soins les plus attentifs lui furent prodigués; mais malheureusement chaque fois que je passais devant lui, je trouvais que son état devenait de plus en plus grave. La malheureuse mère, assise à côté de la paille sur laquelle était son enfant, surveillait avec anxiété tous mes mouvements en répétant chaque fois que je m'en approchais, avec un regard scrutateur, la seule question qui l'intéressât au monde. « Y a-t-il quelque espoir, docteur? Je ne répondis pas. Enfin, après quelques minutes d'angoisses le jeune malade expira, et sa mère, dans ce moment suprême, ne fit entendre ni plaintes, ni sanglots. Elle resta assise paisiblement auprès des restes inanimés de son fils, donnant à son corps un mouvement de va-et-vient presque aussi régulier que celui d'une scie, puis elle se tordait les mains sans bruit, comme si elle eût craint de troubler le repos du jeune décédé. Quand je fus près du lit, elle me regarda et me dit d'une voix défaillante: « La volonté de Dieu soit faite, je ne devais pas le conserver... »

Moi qui n'avais jamais vu de maladie pestilentielle, j'ai observé avec beaucoup d'intérêt les différentes manières dont mouraient les sujets atteints du choléra,

Digitized by Google

Quelques-uns étaient frappés au coin de leur feu, sans avoir éprouvé auparavant la moindre incommodité. En deux ou trois heures, ils rendaient leur dernier soupir, déjà bleus et changés en cadavres ; d'autres qui étaient déjà en voie de traitement et ne paraissaient pas dans un danger imminent, retombaient tout à coup en arrière au moindre mouvement et mouraient sans le moindre bruit ; d'autres paraissaient user leurs derniers instants et mouraient avec tant de lenteur et si insensiblement qu'il était difficile de dire en passant près de leur lit s'ils étaient vivants ou morts. Les petits enfants, âgés d'un an à un an et demi, ne criaient ni ne se fâchaient ; ils ne cherchaient pas non plus le sein de leur mère ; mais, comme si leurs petites facultés eussent été développées prématurément par la grandeur de la calamité, ils paraissaient avoir le sentiment de sa puissance extraordinaire, et employaient, sans se plaindre, toute leur faible énergie pour lui résister. Je me rappelle surtout un de ces petits enfants qu'on eût cru complétement insensible, à le voir couché sans mouvement au pied du lit de sa mère ; aussitôt qu'il entendait quelqu'un près de lui il levait tout d'un coup la tête et demandait de l'eau ; puis, après avoir bu avec précipitation, il retombait dans l'état où il était auparavant, sans faire attention à ceux qui se trouvaient auprès de lui. Chez les adultes, cependant, les apparences de la mort avaient quelque chose de plus imposant que chez les enfants ; j'ai bien des fois tressailli en voyant le corps d'un malade qu'on supposait mort depuis quelque temps, se tourner dans le lit et demander avec cette voix basse et creuse qui est si caractéristique dans le choléra : « De l'eau fraiche ! » Dans des cas même encore plus désespérés, où les malades, sans pouls, sans respiration, offraient tous les signes de la mort, il était quelquefois possible de les rappeler au monde par l'application de stimulants énergiques. J'ai vu une jeune fille qui fut plusieurs fois rappelée à la vie par l'application sur la poitrine d'un morceau de flanelle trempé dans l'eau bouillante. C'est, en effet, l'un des caractères les plus remarquables de cette maladie extraordinaire, que les facultés intellectuelles et la sensibilité n'éprouvent pas la moindre altération aussi longtemps qu'il reste quelque étincelle de vie.

J'ai été frappé surtout de la manière tout à fait spéciale dont meurent les ivrognes ; on eût dit le résultat d'un empoisonnement produit par l'acide prussique. Les yeux restaient ouverts et brillants. L'expression de leurs traits se conservait ordinairement telle qu'elle était avant la mort. Une femme de quarante ans me fut apportée un matin à l'hôpital par son propre fils ; elle avait les yeux hagards et brillants, une apparence de stupidité qui n'est pas ordinaire dans cette maladie ; elle était pâle et sans pouls. Son fils m'apprit que, depuis trois jours, elle était ivre et qu'il l'apportait directement du cabaret où il l'avait trouvée. « Elle n'a pas cessé de boire, s'écria-t-il, malgré tout ce que j'ai pu lui dire ; et, si l'enfer était ouvert devant elle, elle continuerait de boire encore. » Je la fis mettre au lit et lui donnai les prescriptions convenables ; au bout d'une heure environ, lorsque je fis le tour de la salle avec le pharmacien, je la vis couchée sur le côté, la tête appuyée dans une position très-naturelle sur l'oreiller ; ses yeux brillants étaient fixés sur moi avec une expression de férocité. Je m'assis auprès d'elle, et tout en versant dans son verre un peu de la potion qu'elle devait prendre, je lui demandai comment elle se trouvait. Mais il n'y eut ni mouvement ni réponse ; elle continuait toujours à me fixer du même regard, qu'on eût dit plein de vie. Je la secouai et reconnus qu'elle était morte.

Les derniers moments n'offraient pas moins de variété chez les malades qui succombaient pendant la période de réaction et sous l'influence de la fièvre qu'elle détermine, que chez ceux qui mouraient au millieu du collapsus. On croirait difficilement que l'homme puisse quitter la vie aussi tranquillement que je l'ai vu dans bien des cas. Une rougeur vive apparaissait d'abord sur ces joues qui la veille offraient la pâleur de la mort. Puis succédait un assoupissement ou une disposition

Digitized by Google

constante au sommeil, et lorsqu'on adressait une question au malade, il répondait quelquefois en souriant, mais toujours avec l'expression du contentement: « Je me trouve très-bien, monsieur. » Le lendemain il était encore plongé dans un sommeil plus profond; et, quand on l'en avait tiré, on obtenait encore la même réponse. Le troisième jour son sommeil était accompagné de ronflements; et quand on parvenait à l'éveiller, bien qu'il murmurât à toutes les questions: « Très-bien, monsieur, » on voyait cependant que la stupeur avait déjà fait des progrès et que le malade était presque étranger à ce qui se passait auprès de lui. Le quatrième jour, il était ordinairement sans connaissance. Quelques autres, heureusement en bien moins grand nombre, offraient dans leurs derniers instants un tableau différent et plus terrible. Après avoir échappé à un long et profond collapsus, on les voyait lutter dans un état de demi-insensibilité et de congestion, les yeux rouges et tournés en haut, les lèvres noires et couvertes d'écume, et rendant par les selles un sang à demi putréfié. Ne pouvant dans cet état ni avaler, ni parler, ni fixer leurs regards, leurs gémissements étaient effroyables à entendre; et lorsqu'à cause de leur état désespéré, on les mettait à part des autres malades, ils se traînaient convulsivement sur leur paille jusqu'au milieu de la chambre, comme s'ils eussent connu qu'ils étaient à leurs derniers moments. J'en ai vu rester dans cet état jusqu'au second et au troisième jour, ne cessant pendant tout ce temps de pousser d'horribles gémissements le jour et la nuit.

On ne peut se faire une juste idée d'une maladie pestilentielle si on ne l'a pas suivie dès les premiers jours de l'invasion, c'est-à-dire à l'époque où la mortalité est la plus forte, et surtout si on n'a pas visité la salle où on dépose les morts de l'hôpital. Là se présente à vous un spectacle analogue à celui qu'offre un champ de bataille le lendemain de l'action, ce sont des corps nus dans les positions les plus bizarres. Aucune de ces figures ne présente le calme qu'on observe quelque temps après la mort, quand elle a été le résultat de causes ordinaires; toutes offrent une expression particulière qui tient à la nature de la maladie ou aux souffrances qui ont tourmenté les derniers instants de la vie. L'un avec des traits pâles et tirés semblerait n'avoir succombé qu'après une lutte violente dans un combat sanglant; un autre a une expression plus calme, mais où domine encore le sentiment d'une douleur profonde, comme si la main de l'assassin l'avait frappé subitement d'un coup mortel; un troisième semble n'avoir succombé qu'après une longue et douloureuse maladie; un quatrième, appuyé dans un angle de la salle, paraît fixer sur vous ses yeux brillants d'un air courroucé, comme si la chaleur vitale l'eût ranimé un instant et qu'il ne pût supporter sans colère votre examen. Les corps de ceux qui sont morts du choléra offrent encore un phénomène bien surprenant et qui a été observé dans l'Inde et sur le continent, c'est le mouvement automatique des membres ou du tronc. Il ne s'est présenté que deux fois à mon attention pendant le séjour du choléra à Limerick, et dans les deux cas, à l'hôpital Saint-Jean; mais le pharmacien qui demeure dans la maison paraît l'avoir observé plus fréquemment. Dans un de ces cas, l'homme était mort pendant le collapsus; selon l'usage on lui avait couvert la figure avec le drap, jusqu'au moment de le descendre à la salle des morts. Il était depuis quelque temps dans cette position quand le chirurgien qui se trouvait de garde vit le drap remuer; son attention et celle des infirmiers fut aussitôt excitée, et ils virent, avec un étonnement mêlé d'effroi, le drap soulevé graduellement et la main du cadavre s'élevant par un mouvement accompagné de tremblement, jusqu'à ce qu'elle fût au-dessus de la tête. Aussitôt la jambe de l'autre côté s'éleva, obéissant au même mouvement d'agitation et se mit en croix sur l'autre; puis elle revint d'elle-même à sa première place. Le chirurgien prit alors la main qui était au-dessus de la tête et la plaça sur la poitrine où elle était auparavant, mais aussitôt elle se releva d'elle-même et fut encore portée au-dessus de la

Digitized by Google

tête. Dès ce moment, les mouvements cessèrent presque complétement. Le corps, pendant tout ce temps, ne donna aucun autre signe de vitalité, et rien ne permit de douter que la mort ne fût bien réelle.

Dans l'autre cas, les élèves en médecine qui attendaient dans la salle le commencement de la visite furent alarmés par des cris perçants qui partaient de la salle des morts; ils y coururent et virent près de la porte les infirmiers effrayés qui leur crièrent, avec l'accent de la terreur, qu'on voyait remuer un des morts qu'on venait de descendre. Ils entrent pour s'assurer de l'exactitude du fait, et voient en effet un cadavre appuyé le long du mur, vis-à-vis la porte, qui élevait et abaissait les bras alternativement. Ces mouvements continuèrent pendant quelques minutes, et en examinant ce corps avec soin ils n'y trouvèrent pas un seul signe qui pût indiquer qu'il avait conservé la moindre trace de vie. Mon frère, le docteur Griffin, a vu lui-même un fait analogue, et qui n'en différait que par la nature des mouvements; plusieurs personnes veillaient auprès du corps d'un tonnelier qui était mort du choléra quelques heures auparavant, lorsqu'elles virent tout à coup s'agiter le drap qui le recouvrait. Un des parents le leva immédiatement afin de s'assurer de la cause de ce mouvement, et vit avec frayeur remuer les doigts du cadavre. Il n'y eut qu'un cri à l'instant même de la part des assistants qui tous prirent aussitôt la fuite. Lorsque mon frère, qu'on avait envoyé chercher, fut arrivé, il examina le corps avec tout le soin possible, et ne put douter de la réalité de la mort. Mais, en examinant les mains, il vit que les mouvements des doigts continuaient encore; ils se fléchissaient lentement l'un après l'autre sur la paume de la main et revenaient ensuite à l'extension. Il regarda ensuite les pieds et vit que les orteils éprouvaient le même mouvement de flexion et d'extension. Bientôt après tout mouvement avait cessé.

CHIMIE LÉGALE.

Nouveau procédé pour séparer de petites quantités d'arsenic des substances avec lesquelles il est mélangé. — Les journaux scientifiques anglais viennent de publier le procédé suivant de M. James Marsh, qui mérite de fixer l'attention des chimistes et des toxicologues. L'appareil propre à ces expériences est simple; il consiste en un tube de verre ouvert aux deux extrémités, qui a environ trois quarts de pouce de diamètre intérieur, et est courbé en forme de siphon; la branche la plus courte a environ cinq pouces de longueur et la plus longue huit. Un robinet, qui se termine en un tube à petite ouverture, est placé à travers un bouchon et assujetti avec lui dans l'ouverture de la plus courte branche du tube. Pour tenir l'appareil dans une position verticale, on se sert d'un bloc de bois qui reçoit la partie inférieure du support; dans le même bloc se trouve aussi une cavité pour la courbure du tube. Deux bandes de caoutchouc assujettissent le tube dans sa position. La substance dans laquelle on veut rechercher l'arsenic, si elle n'est pas liquide, doit être mise en ébullition avec deux ou trois onces d'eau pure et filtrée. On peut étendre d'eau les potages épais, ou les substances contenues dans l'estomac et les filtrer; le vin, l'eau-de-vie, la bière, etc., n'ont besoin d'aucun traitement semblable.

Pour se servir de l'appareil, on fait descendre dans la plus courte branche de l'appareil une baguette de verre d'un pouce, et l'on y porte ensuite une feuille de zinc pur d'un pouce et demi de longueur sur six lignes de largeur, de telle façon qu'elle est arrêtée par la petite baguette de verre. Alors on assujettit à sa place le robinet, qui est muni d'un tube à petite ouverture et qu'on laisse ouvert. Après que la liqueur

à examiner a été unie à un et demi ou trois gros d'acide sulfurique étendu (1 d'acide et 7 d'eau), on en verse dans la longue branche jusqu'à ce qu'elle arrive dans la courte à environ un quart de pouce au-dessous du bouchon. Alors il se dégage de la surface du zinc des bulles de gaz qui sont de l'hydrogène pur, s'il n'y a pas d'arsenic; mais, si elle en contient, le gaz est mêlé avec l'hydrogène arsenié. On laisse perdre les premières portions de gaz qui sont mêlées à l'air de l'appareil; on ferme ensuite le robinet. Alors ce gaz se rassemble dans la plus courte branche et repousse la liqueur dans la plus longue jusqu'à ce qu'elle soit dans la plus courte, au-dessous du zinc; pour lors toute production intérieure de gaz cesse. Si l'on ouvre le robinet, le gaz se dégage avec une certaine force par l'ouverture du tube qui surmonte le robinet, et si on l'enflamme promptement à sa sortie, et qu'on tienne horizontalement dessus une plaque de verre, l'arsenic s'y dépose à l'état métallique, ce qui n'a pas lieu, s'il n'y a pas de l'arsenic. Si l'on veut obtenir ce métal à l'état d'acide arsénieux, on tient un tube d'un quart ou d'un demi-pouce de diamètre, suivant la grosseur de la flamme, et de huit à dix pouces de longueur, verticalement au-dessus du courant du gaz en combustion; ce tube se recouvre alors à l'intérieur d'acide arsénieux, suivant les proportions contenues dans la liqueur. Si l'on tient le tube de verre au-dessus de la flamme sous un angle d'environ 45°, il se dépose de l'arsenic métallique dans la partie du tube que la flamme touche et à une légère distance de l'arsenic blanc; en outre, on sent à chaque extrémité du tube une odeur d'ail; à mesure que le gaz produit par l'opération est consommé, le mélange acide retombe dans la branche du tube, se met en contact avec le zinc et l'on obtient bientôt de nouveau gaz. Cette opération peut être répétée jusqu'à ce que ce gaz ne soit que de l'hydrogène pur. Pour éviter la mousse qui, se rassemblant à la partie supérieure du tube, peut empêcher le dégagement du gaz, lorsqu'on opère sur du vin, de la bière, du café, du thé, du potage, des matières de l'estomac, etc., on enduit l'intérieur de la branche courte avec de l'huile. Quand il n'y a que très-peu d'arsenic, on ne doit pas laisser dégager trop promptement l'hydrogène, afin qu'il ait le temps de s'emparer de ce métal. Un petit entonnoir de verre est très-utile quand on n'a à opérer que sur une très-petite quantité. Dans ce cas, on remplit en partie le tube d'eau ordinaire, et on laisse un espace suffisant pour la substance à examiner; on suspend, au moyen d'un fil, au bouchon, un morceau de zinc, de manière à ce qu'il se trouve dans l'axe du tube; puis, la liqueur étant mélangée avec l'acide sulfurique étendu, est versée avec précaution dans le tube par l'entonnoir, de telle sorte qu'elle entoure le zinc et se mêle, le moins possible, avec l'eau qui se trouve au-dessous de ce métal; enfin l'on assujettit le robinet avec son ajustage, dans l'orifice du tubè; le gaz ne tarde pas à se dégager.

Si l'on a à opérer sur un mélange de deux à quatre pintes, le docteur Marsh se sert d'un appareil semblable, quant à la disposition principale, à ces briquets dans lesquels l'éponge de platine enflamme un courant de gaz hydrogène. Celui dont il fait usage contient quatre pintes; le robinet laisse dégager verticalement le gaz par une ouverture deux ou trois fois plus large que les machines précédentes. Au bouchon du robinet est assujetti un fil pour pouvoir suspendre un morceau de zinc dans la cloche de verre. Avec un instrument de ce genre, un mélange qui contenait en dissolution un grain d'arsenic dans 28,000 grains d'eau, lui a donné plus de cent croûtes bien évidentes d'arsenic métallique. Trois pintes de potage très-épais, du porter, du thé, du café, etc., ont donné des résultats semblables; le succès a été complet. M. Marsh fait observer qu'on ne doit faire marcher l'opération que lentement, parce que ce n'est qu'après plusieurs jours que le mélange a cessé de lui donner des indices de la présence de l'arsenic. Avec le petit appareil, il a obtenu des croûtes métalliques évidentes en n'employant qu'une goutte de solution arsenicale de Fowler, quoique cette goutte n'en con-

Digitized by Google

tienne que la cent-vingtième partie d'un grain. Au besoin, on peut recourir, au lieu de ces appareils, à une fiole à médecine, contenant deux onces d'eau, avec un tuyau de pipe de terre. M. Marsh ajoute qu'il faut bien s'assurer de la pureté du zinc et de l'acide sulfurique anglais, parce qu'il arrive fréquemment que ces substances contiennent de l'arsenic. Cette pureté du zinc et de l'acide sont des conditions indispensables afin de ne pas s'exposer à des méprises très-funestes.

COMMERCE. — INDUSTRIE.

Manufactures de la Russie. — Dans un de nos précédents numéros, nous avons dit quelles étaient les ressources agricoles de la Russie, et comment cette terre de servage versait chaque année, dans tous les ports de l'Europe, une quantité considérable de céréales. Mais voici qu'à l'imitation de la France et de l'Angleterre, la Russie s'occupe activement d'industrie et de manufactures, et grâce à l'activité que déploie le gouvernement, cette branche importante prend chaque jour plus de consistance et de vigueur.

Dans les environs de Moscou et de Saint-Pétersbourg, des fabriques de soieries, de cotonnades et de toiles, des mégisseries et des papeteries s'élèvent de toutes parts. Ces établissements sont en voie de prospérité et donnent chaque année un bénéfice plus ou moins considérable. Les manufactures de soieries, surtout, présentent des profits assurés. Celles-ci sont les plus nombreuses. Les étoffes qu'elles produisent ne peuvent sans doute être comparées aux soieries françaises; le tissu en est mince et flasque, mais ce mauvais conditionnement est compensé par le bon marché; ainsi, l'archine de taffetas (une aune et un quart) coûte 65 à 80 copecks, tandis que la même étoffe ne pourrait être livrée en France, prix de fabrique, à moins de 100 copecks. Les cotonnades se trouvent dans la même condition; le tissu est défectueux, mais le prix en est à si bon marché, que le consommateur le préfère aux tissus de France et d'Angleterre. Néanmoins, ce qui prouve que cette défectuosité peut être aisément vaincue, c'est que ce fabricant, si malhabile pour tisser le coton et la soie, produit une toile fine et belle dont le tissu rivalise avec celui des belles toiles de Hollande. Sous le rapport de la fabrication des voitures et des équipages, l'ouvrier russe montre également une intelligence et un goût parfaits. Moscou a aussi ses raffineries de sucre; mais l'achat des matières premières et leur transport entraînent des frais énormes qui rendent ce produit coûteux. Il en est de même de la fabrique de porcelaine que renferme cette ville; cette fabrique, autrefois si florissante, marche aujourd'hui vers sa ruine; mais ce sont là des pertes que l'industrie russe saura bientôt réparer.

LITTÉRATURE.

La littérature et le théâtre à Londres. — On a peine à croire qu'un empire, qui jouit au dehors d'une si grande renommée de puissance et de richesse, renferme dans son sein une misère si profonde. On voit ici des haillons comme on n'en voit nulle part : ce spectacle navre l'âme. Aussi les têtes travaillent, et des plans de réforme sociale surgissent de toutes parts. L'autre jour, dans ce pays où le droit d'aînesse semble encore à tout le monde une arche sainte, un droit inattaquable, il a

Digitized by Google

été publié un livre sur *les maux de la primogéniture*. Un ouvrage aussi fort curieux, et qui vient de paraître, est celui de M. J. Bernard sur la *Théorie de la Constitution*. Il bat en brèche le trône, la chambre des Communes, la chambre des Lords, et veut que le peuple donne enfin à un dictateur la toute-puissance pour *remodeler* ces institutions. M. Bernard traite aussi de l'émancipation des femmes, et propose la création d'une nouvelle et quatrième branche du pouvoir législatif, une *chambre des Femmes*. « On accorderait, dit-il, au sexe « féminin le droit légitime qu'il a d'être « représenté; on éviterait ainsi les incon- « vénients d'une assemblée délibérante « composée d'hommes et de femmes, dont « le résultat pourrait avoir de graves in- « convénients. Aucun acte du parlement « ne serait valide, ajoute M. Bernard, « sans avoir été successivement voté par « les *trois* chambres et approuvé par la « couronne. » On peut ne pas partager les opinions de M. Bernard; mais sa publication est un fait curieux à signaler, et qui peut aller de pair avec les *Sermons* de madame Dauria et les *Mémoires à consulter* de madame Poutret de Mauchamps.

Thomas Moore, en commençant son histoire d'Irlande pour l'*Encyclopédie de Cabinet*, du docteur Lardiner, n'avait l'intention que d'écrire trois volumes, il en fera peut-être quatre, à raison de 500 £ (12,500 fr.) chacun. L'auteur de *Lalla Rookh* était venu ces jours-ci à Londres pour voir partir son fils aîné, qui a récemment obtenu, à l'instar du fils aîné de Walter Scott, un brevet d'officier dans l'armée anglaise. — Le marquis de Lansdowne vient d'être nommé président de la société des fonds littéraires; c'est à cette société que M. de Chateaubriand dut autrefois un secours. Le noble vicomte, je le sais, n'a pas caché cette circonstance; mais il a oublié de dire que, quelques années après, lorsqu'il vint à Londres, en qualité d'ambassadeur de France, il envoya à la société le triple de la somme qu'il avait reçue.

M. Charles Dickens, auteur des *Mémoires du club de Pickwick*, vient de rédiger et de publier les *Mémoires de Joseph Grimaldi*, le prince des clowns. Ils sont fort amusants, pour le moins autant que ceux écrits par le spirituel historien de *Debureau et des théâtres à deux sous*. Mais Debureau, que je sache, n'a pas opéré le miracle de Grimaldi; il n'est pas encore parvenu à renouveler dans un parterre l'événement du champ de bataille de Cunaxa: rendre la parole à un muet! Le muet était un jeune matelot qui assistait aux parades de Grimaldi: les tours, les grimaces et les farces de l'acteur le mirent tellement hors de lui, qu'il s'écria tout à coup en riant aux éclats: « Quel damné farceur que cela fait! » Je laisse à M. Debureau à décider si cela *è vero* ou simplement *ben trovato*. Grimaldi n'était pas seulement un clown, c'était un homme de bien, un homme comme il faut, et au besoin, il savait mettre les gens à leur place. Se trouvant un jour à Bath, il fut invité à dîner par un riche gentleman. A peine le repas fut-il achevé, l'exigeant amphitryon demanda d'un ton péremptoire à Grimaldi de chanter. Grimaldi le pria poliment de l'en dispenser. « Quoi! M. Grimaldi, s'écria le gentleman en colère, ne pas chanter, monsieur! mais je vous ai fait venir exprès pour cela. — Vraiment! repartit Grimaldi d'un ton grave, et se levant de table. Si telle était votre intention, monsieur, vous auriez bien dû m'en prévenir en m'envoyant votre invitation; vous m'eussiez évité la peine de venir ici aujourd'hui, et de vous demander la permission de me retirer sur-le-champ. » A mon avis, la conduite de Debureau dînant chez madame Georges Sand, en compagnie de M. Sosthènes de Larochefoucauld, est préférable. Lorsqu'un bouffon s'avise d'être moraliste, il doit l'être à sa manière. Rien de plus divertissant et de mieux en scène, que Debureau chez madame Georges Sand, répondant aux sermons de M. Sosthènes de Larochefoucauld, par des tours de gobelet et des exercices gymnastiques.

Grimaldi est mort l'an dernier, après s'être concilié pendant sa vie l'estime et l'affection de tout le monde. M. Dickens, le rédacteur des Mémoires de cet acteur, est le vrai nom du pseudonyme Boz, auteur

Digitized by Google

du livre le plus populaire qui ait été publié à Londres depuis quelques années, *la Vie de M. Pickwick*. Pickwick est maintenant le personnage à la mode, le type inévitable cité dans les salons et les comptoirs. En France, vous aviez dernièrement le non-sens *Mayeux*, à présent vous avez le trop vrai *Robert Macaire*. En Angleterre, *Pickwick* a succédé à *Paul Pry*. Ce serait une légende curieuse à faire que la chronologie des personnages fictifs qui ont successivement occupé l'imagination des peuples; ce serait probablement un reflet fidèle de l'histoire sociale du pays. Pickwick ne se contente pas de la vieille et gaie Angleterre; M. Reynolds le fait voyager en France, au grand amusement de ses lecteurs. Dans ce dernier ouvrage, on remarque avec plaisir que l'auteur tend à accroître les sympathies de l'Angleterre pour la France. Les voyages de madame Trollope sont loin d'avoir le même but; c'est une série de méchancetés grossières qui dégoûtent. Son compte-rendu des *taches américaines*, sur lesquelles elle avait placé un verre grossissant, ayant été assez bien accueilli, elle a continué ses observations sur d'autres contrées, mais sans obtenir le même succès. Cette fois, en rendant compte de ses excursions en Autriche, elle veut bien changer de ton. Tout est beau, tout est magnifique en Autriche aux yeux de l'ancienne cabaretière de Cincinnati, admise dans les salons du prince de Metternich. La jeune et jolie madame de Sévigné, que Louis XIV vient de faire danser, peut s'écrier par reconnaissance : « Oh! quel grand roi!» Nous lui pardonnons volontiers cette exclamation naïve; mais l'extase réfléchie de madame Trollope pour le prince de Metternich ne mérite pas la même indulgence. Le gouvernement autrichien, selon madame Trollope, est le gouvernement modèle...

Miss Martineau a une autre trempe d'esprit. Après s'être montrée pleine de goût et d'instruction dans son livre intitulé : *la Société en Amérique*, elle a encore le secret d'intéresser dans l'ouvrage pour ainsi dire supplémentaire qu'elle vient de publier sous le titre de *Rétrospection d'un Voyage en Occident*. — Les *Confessions d'une dame âgée*, par lady Blessington, font fureur : c'est le pendant des *Confessions d'un vieux gentleman*; sa lady Arabella Walsingham est un portrait ravissant de naturel. — Sous le nom de *Charlotte Campbell*, lady Bury, dit-on, vient de faire paraître un journal sur le règne de Georges IV. L'infortunée reine Charlotte n'avait pas une amie dans celle qui a écrit ce livre. Lady Bury ne pouvait-elle se dispenser de troubler le repos de la tombe?

C'est assez de livres et de publications, occupons-nous un peu des théâtres. Aujourd'hui le théâtre, en Angleterre, est dans une décadence complète; l'aristocratie ne va qu'au Théâtre-Italien (*Queen's-Theatre*); mais celui-ci jouit, en revanche, d'une grande faveur. Quoique la saison ait commencé de bonne heure, l'Opéra-Italien n'est pas encore ouvert, et l'on attend avec impatience le retour de la troupe de Paris : Grisi, Assandri, Persiani, Lablache et Rubini y recueilleront de nombreux et sincères applaudissements. En attendant leur arrivée, M. Adams fait au Théâtre-Italien des leçons d'astronomie; il explique le ciel. On aimerait mieux y entendre chanter les séraphins. — Charles Kean, fils du célèbre acteur, a débuté et a obtenu la sympathie de ses auditeurs; on doute toutefois qu'il parvienne jamais à égaler son père. Hamlet est le rôle dans lequel il a le mieux réussi. C'est sur le même théâtre, à Drury-Lane, qu'on a représenté pour la première fois, il y a quinze jours, et avec un succès inaccoutumé, une pièce nouvelle, *la Dame de Lyon*. Tout le monde a trouvé le drame très-pathétique et bien conduit; mais l'engouement a cessé quand, après quelques jours, le véritable auteur s'est déclaré. C'est tout bonnement M. Bulwer, le romancier, qui, mécontent de l'accueil fait à sa *Mademoiselle de Lavallière*, a voulu de nouveau tenter l'aventure, se gardant bien toutefois d'entrer en lice, visière levée. Malgré une opposition assez vive, on peut dire que l'honorable membre du parlement a ajouté à ses anciens lauriers une palme nouvelle.

A Covent-Garden, M. Macready s'occupe

Digitized by Google

d'une entreprise louable et pieuse, il va représenter successivement les principales pièces de Shakspeare, dans leur pureté primitive, avec les costumes de l'époque et des décorations qui reproduiront fidèlement les lieux de la scène. Qui croirait que jusqu'à présent le grand tragique n'avait pu obtenir un pareil honneur. Le *Roi Lear* et *Coriolanus* ont déjà été donnés.

BEAUX-ARTS.

Des progrès de l'impression en couleur en France et en Angleterre. — Au quinzième siècle, Faust et Scheffer, imprimeurs de Mayence, commencèrent à se servir de clichés et de presses typographiques; ils mirent au jour par ce procédé un psautier dans lequel on trouve des ornements enluminés de plusieurs couleurs. Ce travail présentait des difficultés immenses. Il fallait, à l'aide de ces clichés, appliquer séparément chaque couleur sur le papier, et empêcher les couleurs imprimées en second lieu de se mêler avec celles dont l'empreinte existait déjà sur le vélin. Néanmoins, ces difficultés furent vaincues, et, à part quelques lignes qui, reproduites sans couleur, ont l'air de tracés blancs sur un fond rouge, cet ouvrage est un chef-d'œuvre. Les lettres majuscules sont imprimées en couleur rouge et bleue, et, dans le contour de la lettre B qui commence le premier psaume *Beatus vir*, on remarque en *intaglio* un chien poursuivant un oiseau, des fleurs et des épis de blé dont l'exécution est parfaite (1). Alors l'art de l'impression en couleur à l'imitation du *chiaro scuro* commença son règne, et l'on vit successivement paraître une *Halte de la sainte Famille*, d'après Lucas Cranach; deux autres gravures dans ce style, par Hanz Buldüng Grün; un portrait de Hanz Burgmann; une carte de Lorraine, que l'on trouve dans une édition in-folio *des OEuvres de Ptolémée*, publiées par J. Schott à Strasbourg, et dans laquelle on remarque un écusson peint de trois couleurs différentes.

De l'Allemagne, l'impression en couleur se répandit en Italie. Ugo da Carpi est le premier qui, dans ce pays, appliqua la nouvelle découverte à l'imitation des peintures en *chiaro scuro*. Il donna à cet art un degré de perfection extraordinaire. Ses œuvres sont pleines de finesse, de grâce, de fraîcheur et de goût : car Ugo da Carpi puisait tous ses dessins dans les cartons de Raphaël, et savait conserver à sa copie le charme de ses modèles. Antonio Fantuzzi, connu aussi sous le nom d'Antoine de Trente, succéda à da Carpi, et publia plusieurs œuvres remarquables d'après des tableaux du Parmesan, qui l'employait exclusivement à graver ses dessins. Après lui, Joseph Nicolas Vincentini produisit plusieurs ouvrages pleins de mérite en *chiaro scuro* d'après des tableaux du Parmesan; puis vint André Andriano de Mantoue, auquel on doit le *Sacrifice d'Abraham* et les *Triomphes de César*. L'impression coloriée étendit alors son domaine et devint populaire en Flandre, en France et en Angleterre. Golzius, peintre flamand, reproduisit plusieurs gravures en *chiaro scuro*, entre autres *Hercule tuant Cacus*, et quatre sujets allégoriques représentant la *Terre*, l'*Eau*, l'*Air* et le *Feu*. Louis Businch, artiste français, suivit ses traces, et reproduisit plusieurs dessins de Bloermart et

(1) Ce psautier eut deux autres éditions, dont l'une parut en 1459, et la seconde en 1490. Les majuscules en sont aussi de deux couleurs avec cette seule différence qu'à la couleur rouge et bleue on a substitué le rouge et le vert pour le psautier publié en 1490.

(2) *Chiaro scuro*, en italien, signifie clair-obscur. On se sert de ce terme pour désigner les tableaux dans la composition desquels on ne fait entrer que le noir et le blanc et quelques couleurs brunes.

de l'Allemant. Puis vinrent Bartolomeo Corculano, les deux Lesueur, Baptiste Jackson, qui publia en *chiaro scuro* plusieurs des tableaux du Titien et de Paul Véronèse, du comte Antonio Zanetti et de Skippe.

Ces ouvrages, ou plutôt ceux qui sont dus à da Carpi et aux autres artistes du seizième siècle, se divisent en deux classes: la première comprend les gravures qui sont une imitation des dessins faits à l'encre sur du papier mi-teinte et où les clairs sont faits au pastel. Pour ces gravures, on n'a besoin que de deux clichés : sur l'un on copie et on grave comme on fait pour toutes les gravures en bois, le contour du dessin avec ses ombres; la couleur nécessaire pour l'imitation du papier mi-teinte est ensuite imprimée à l'aide du second cliché dans lequel sont tracées en *intaglio* les lignes que l'on veut laisser en blanc sur le velin pour imiter le pastel. C'est de cette manière que da Carpi a exécuté, d'après un original de Raphaël, la gravure qui représente une sibylle lisant et ayant auprès d'elle un jeune garçon tenant une torche; ce fut là son coup d'essai. Dans la seconde classe sont les gravures où se font remarquer trois ou quatre nuances de la même couleur, mais plus ou moins foncées. Celles-ci demandent non-seulement plus de soins et de précautions, mais aussi beaucoup plus de clichés, car il ne suffit pas de marier les teintes, il faut aussi les faire tomber à la place qui leur est désignée. Da Carpi et les premiers graveurs en ce genre employaient rarement plus de quatre clichés : sur l'un était tracé le contour avec les ombres les plus prononcées; le second imprimait sur le papier les ombres plus claires et les autres parties de la même nuance; le troisième, les demi-teintes; le quatrième servait pour les fonds, et les lignes tracées en *intaglio* se trouvaient conservées. Aujourd'hui, pour une seule gravure, on se sert de dix, douze et quinze clichés. Dans un ouvrage récemment publié sous le titre de *Cabinet of paintings*, par le célèbre Baxter, une seule gravure a nécessité souvent jusqu'à vingt clichés, et la plus simple de toutes en a toujours exigé dix.

Nous voici au dix-huitième siècle. Après avoir reproduit plusieurs des œuvres les plus remarquables de l'école italienne, Edouard Kirhall s'efforça de reculer les limites de l'art en se servant, pour les contours et les autres parties de ses compositions, de planches de cuivre gravées à l'eau-forte. C'est d'après ce système qu'il publia une série de vues maritimes; mais ces marines, que leur auteur appelle aussi *chiaro scuro*, manquent en général de vigueur et de grâce comparées aux œuvres de da Carpi et des premiers graveurs italiens. Jean Baptiste Jackson, dans ses gravures en *chiaro scuro* d'après les tableaux du Titien et de Paul Véronèse lui est bien supérieur. Tels sont aussi Arthur Pond et Georges Knapton. Ceux-ci publièrent, d'après des esquisses des plus grands maîtres, des gravures dont les fonds, les draperies et les autres ornements sont imprimés au moyen de clichés, et se servirent pour les contours de planches de cuivre. Ces efforts n'eurent point tous le succès qu'on pouvait en espérer : l'art restait stationnaire. Mais voici que Savage et Baxter lui donnent une impulsion nouvelle. Savage et Baxter appartiennent à notre époque. Le premier, dans son *Aperçu sur l'impression, appliquée aux décors*, produit en 1822 plusieurs échantillons remarquables de *chiaro scuro* gravés sur bois par Branston, et applique l'art à la reproduction de la peinture à l'huile, ce qui n'avait point été tenté depuis Jackson; le second plus heureux, parvient à force de sentiment dans ses compositions, à reproduire la nature avec ses couleurs les plus riches et les plus variées. Les fonds, les draperies, en sont quelquefois admirables, les couleurs bien combinées; on n'y voit point de teintes confuses et monotones : l'impression est claire et les nuances partout bien fondues; elles sont aussi distinctes que si elles eussent été faites avec le pinceau (1).

(1) Cet ouvrage, publié sous le titre de *Cabinet de peintures*, se trouve à la Librairie des Étrangers, rue Neuve-des-Augustins, 55.

Digitized by Google

Mais pendant que la gravure se tourmentait ainsi pour rivaliser avec la peinture, la lithographie, dont l'origine est toute nouvelle, s'efforçait à son tour de résoudre un problème regardé comme insoluble. Ce problème consistait à obtenir la gravure coloriée d'un seul coup. Plusieurs moyens avaient tour à tour été essayés; mais, jusqu'à ce jour, le meilleur n'avait produit que des gravures privées de teintes fines et fondues, et d'ailleurs ces gravures exigeaient des retouches à la main. Aussi n'était-il employé que pour des ouvrages de botanique ou des images plus ou moins communes qui n'avaient aucun mérite artistique, et coûtaient assez cher. Il est vrai que, pendant que la gravure coloriée marchait d'un pas si lent dans la carrière des découvertes, la lithographie en couleur était l'objet de nombreuses recherches. Depuis quelque temps, des résultats assez avantageux avaient été obtenus. Hildebrand de Berlin avait produit des figures dont le mérite est incontestable; mais Hildebrand avait été obligé d'imprimer chaque nuance avec une planche particulière, et de là, comme dans la gravure, des dessins qui exigeaient un nombre assez considérable de planches, ce qui rendait cette impression chère et difficile. Enfin, un prix de 2,000 fr., proposé en 1826 par la société d'encouragement de Paris à l'auteur d'un bon procédé d'impression en couleur, était resté au concours.

Il était réservé à M. Engelmann, de Mulhouse, de vaincre ces difficultés. Engelmann, le père de la lithographie en France, n'a cessé de donner les plus grands soins au perfectionnement d'un art dont l'influence a dejà produit des résultats heureux pour le pays; il a trouvé enfin le secret de la découverte, et a ouvert ainsi à l'art d'imprimer sur pierre une ère nouvelle, un vaste champ à parcourir. Sa découverte est la *chromolithographie*. La chromolithographie est un procédé simple, facile, à l'aide duquel on obtient des impressions coloriées ayant une valeur artistique et n'exigeant point de retouche. Les premières productions d'Engelmann sont deux portraits, l'un d'après Greuze, le second d'après Laurence; le *Savetier flamand*, scène d'intérieur, d'après Huber, et une vue du lac de Lowerz, d'après le même. Ces compositions ont un tel degré de perfection, les nuances en sont si bien fondues, toutes les teintes, tous les effets en sont si bien ménagés, qu'on les dirait créées au pinceau. Cependant ces lithographies, ainsi coloriées, sortent de la presse comme on voit sortir des lithographies en noir à l'aide d'une simple presse, d'une pierre et de quelques couleurs; avec ce simple matériel, on peut avec facilité dégrader les teintes, fondre les nuances les unes dans les autres, et obtenir tous les effets d'un dessin en couleur, quel qu'il soit: paysages, figures, fleurs, portraits, tout ce qui exige des nuances dégradées à l'infini, est obtenu, par le procédé nouveau, sans qu'il soit besoin de retoucher à la main; et, ce qui donne encore plus de valeur à cette précieuse découverte, c'est que tout artiste qui sait manier le crayon lithographique et a le sentiment des couleurs peut à volonté produire en couleurs variées la lithographie, que jusqu'ici on n'a pu rendre qu'en noir.

Digitized by Google

Bulletin Littéraire.

PUBLICATIONS NOUVELLES DE LA SOCIÉTÉ MELINE, CANS ET COMP.

DE L'ÉTAT DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE ET POPULAIRE EN BELGIQUE, comparé avec celui de l'instruction en Allemagne, en Prusse, en Suisse, en France, en Hollande et aux États-Unis, ouvrage dédié au sénat et à la chambre des représentants, par *Édouard Ducpétiaux*, inspecteur-général des prisons et des établissements de bienfaisance. 2 vol. in-18.

Dans un ouvrage précédent, M. Ducpétiaux avait effleuré le sujet de celui-ci; il était alors à l'état d'épisode : il est devenu traité. Voici, au reste, ce que dit l'auteur dans la préface du livre qui nous occupe : « J'ai publié, il y a quelques mois, un ouvrage « sur l'*État actuel et les progrès de la ré-* « *forme pénitentiaire et des institutions pré-* « *ventives en Europe et en Amérique,* où je « traitais accessoirement la question de l'édu- « cation populaire, particulièrement dans ses « rapports avec la prévention des offenses; le « nouveau livre que je publie aujourd'hui peut « être considéré comme le complément des vues « exposées dans mon ouvrage précédent, et « dans mes publications antérieures sur les « moyens d'améliorer la condition physique, « morale et intellectuelle des classes ouvriè- « res. » — Ce peu de lignes laisse déjà entrevoir la nature et le but de l'œuvre de M. Éd. Ducpétiaux; et, après la lecture de sa dédicace aux présidents et membres du sénat et de la chambre des représentants, on demeure convaincu de cette vérité désolante, qu'en Belgique l'instruction primaire et populaire est complétement négligée, et que sept ans se sont passés sans que la représentation nationale la dotât d'une loi réclamée par ses plus impérieux besoins. Quand M. Éd. Ducpétiaux n'aurait fait que signaler cette lacune, il aurait déjà bien mérité de tous; mais homme de théorie et de pratique comme il l'est, il ne pouvait mettre une main sur la plaie sans tenir dans l'autre le remède : son livre peut se résumer ainsi : Voilà ce que nous n'avons pas; voici ce qu'il nous faut; sa dédicace aux Chambres n'est, en quelque sorte, qu'un exposé de motifs lumineux précis, et les dix-huit chapitres qui suivent, les moyens de redresser les vices et de faire sortir du néant ce qui n'existe pas encore.

Après avoir établi, jusqu'à la dernière évidence, que le bien-être politique et la prospérité industrielle ne sont rien sans les premiers éléments de l'éducation qui enseignent à profiter de l'un et à jouir de l'autre, M. Ducpétiaux jette ses regards autour de lui : l'Europe et l'Amérique lui sont encore un vaste et fructueux sujet d'études; et, pour arriver à ses fins, pour que sa conséquence ne soit pas en désaccord avec ses prémisses, il procède par comparaison, moyen pratique d'insinuer progressivement la certitude dans l'esprit de tous ses lecteurs. Il dit ce qu'on a fait en France, où la loi du 28 juin 1833 a organisé tant bien que mal l'instruction primaire. Il explique ce que voulait faire le gouvernement hollandais, qui sentait la nécessité de faire marcher de pair l'industrie et l'éducation sociale, sans jamais les sacrifier l'une à l'autre, ni les confondre. Tour à tour il prend ses exemples en Allemagne, en Suisse, en France et aux États-Unis. Il aborde ensuite les divers systèmes d'instruction, les écoles primaires et privées, les écoles d'adultes, etc. Après avoir ainsi parcouru l'immense échelle de l'instruction primaire, l'auteur se résume et tire ses conclusions, pour que l'aristarque ne trouve pas dans son cadre le plus léger vide où poser une critique.

Enfin, dans un *Appendice* qui n'est pas moins intéressant que l'ouvrage, M. Ducpétiaux taille la besogne à nos représentants du sénat et de la chambre dans un projet de loi sur l'instruction primaire publique chez nous. Ce projet renferme 72 articles, et l'auteur y a joint, avec un à-propos dont tout le monde lui saura gré, le projet de loi sur l'instruction primaire présenté par la commission spéciale créé par arrêt du 30 août 1831 qui ne contient que 23 articles. Mais c'est ici que la comparaison devient profitable et qu'en mettant les deux projets en présence on reconnaît toutes les lacunes et les imperfections de celui dont nous attendons en vain le résultat depuis six ans.

Le projet de loi de M. Ed. Ducpétiaux est la démonstration la plus claire de son système et le plus bel éloge de son livre.

Digitized by Google

CONTES ET NOUVELLES, par *Alexandre Dumas*. 1 vol. in-18.

C'est, à vrai dire, un petit volume sans une grande importance littéraire que celui-ci, mais dont la lecture est attachante et souvent même instructive. On devine que M. Dumas était embarrassé de faire un volume, et qu'il n'a rien trouvé de mieux pour contenter son désir et celui de son éditeur que de réunir les uns au bout des autres quelques essais de courte haleine, et de leur donner le titre très-simple et très-véridique de *Contes et Nouvelles*. De cette façon, au moins, il n'aura trompé personne, et on peut ouvrir son livre sans craindre d'y trouver autre chose que ce qu'on y cherche. M. Dumas commence son volume par des scènes historiques du XV^e^ siècle, sous le titre de *la Main droite du Sire de Giac*; vient ensuite *Pascal Bruno*, roman historique. Dans l'un comme dans l'autre de ces récits, l'auteur d'*Angèle* traite l'histoire à sa manière, c'est-à-dire avec un assez profond mépris, imitant en cela M. Victor Hugo dans *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Angelo*, etc. Les deux dernières pièces, *M. le Baron Taylor*, et *Une Visite à Nismes*, nous paraissent être celles dont la lecture offre le plus de charme. Ce sont des espèces de biographies, et on sait que M. Dumas excelle dans ce genre : l'une, du baron Taylor, ancien commissaire royal près de la Comédie-Française, artiste éminent et d'un mérite universellement reconnu; l'autre, de Jean Reboul, le boulanger de Nismes dont l'âme est plus haute que la tour Magne, comme a dit nous ne savons plus quel poëte de son pays. M. Alexandre Dumas termine son volume par une pièce de vers qui lui a été adressée par Reboul, et qui renferme des passages fort remarquables.

CHAVORNAY, par *Charles Didier*. 2 vol. in-18.

La scène se passe en Italie, le pays des chaudes amours et des grands drames. La comtesse d'Arberg a épousé un homme dont elle ne tarde pas à reconnaître les défauts et le peu de sympathie avec son caractère, et à se dégoûter. Ce mari est, en revanche, complaisant à l'extrême, et parfaitement étranger à la jalousie. Alors se déroule une intrigue bicéphale. — Un comte de Campomora, noble Italien, fait la cour à Hélène, comtesse d'Arberg, et a pour concurrent, nous ne disons pas pour rival, un voyageur français, sans fortune, sans naissance, s'ignorant lui-même, ne sachant encore s'il sera poëte ou trappiste, académicien ou fonctionnaire public. Cet étranger porte le nom de Chavornay. Or, il arrive que Campomora et Chavornay arrivent par des voies différentes à deux résultats opposés. Campomora, qui est toujours verni, doré, qui jette l'or à mains pleines, qui a une belle figure et des manières séduisantes, se fait détester de la comtesse. Chavornay, qui du matin au soir bat les grandes routes, gravit les montagnes, qui est toujours crotté ou couvert de poussière, qui est brusque dans son langage, et original, pour ne pas dire plus, dans ses manières, devient l'objet exclusif des amoureuses pensées d'Hélène. A partir de ce moment, une triple lutte s'engage entre Hélène qui veut résister à sa passion, Campomora qu'elle repousse et qui veut la posséder à tout prix, fût-ce de force, et Chavornay qu'elle adore et qui respecte sa vertu. L'amour que ressent Hélène pour Chavornay est tellement violent qu'il la tue. De l'Italie, où elle demeure, elle lui donne rendez-vous dans son château de Bohême; mais, au moment de franchir le Pô, son cœur défaillit, et elle meurt toujours pure dans les bras de Chavornay, et après avoir tendu la main en signe de pardon à Campomora qui la poursuivait en Bohême; car il lui avait juré qu'elle ne lui échapperait pas, alors même qu'elle s'embarquerait pour les Grandes-Indes. Quant au mari, au pauvre comte d'Arberg, il arrive assez à temps pour que des bateliers du Pô lui indiquent, sur la rive, une pierre où il ne lit que ce seul mot écrit en lettres noires : « HÉLÈNE. »

Parmi les romans du jour, il en est peu qui puissent résister à l'analyse. Après le puissant intérêt qu'a réveillé en nous l'œuvre de M. Charles Didier, nous nous doutons nous-mêmes de la sincérité du résumé qui précède. C'est pourtant là le drame, mais le drame dégagé du prisme, du style et de l'enchanteresse magie des détails. C'est le drame moins les transitions, la péripétie, surtout moins la partie descriptive dans laquelle M. Charles Didier excelle, ainsi que nous l'a prouvé sa *Rome souterraine*. Nous disons donc, lisez *Chavornay* si vous voulez des émotions énergiques et de ravissants tableaux; n'en passez point une page, car dans cette œuvre, la forme vient heureusement absoudre le fond.

ŒUVRES COMPLÈTES DE GEORGE SAND. 2 vol. grand in 8°, à deux colonnes.

Le premier volume de ce magnifique ouvrage est en vente; il renferme *Jacques*, *Indiana*, *Valentine*, *Mauprat*, *les Lettres d'un voyageur* et *Aldo le rimeur*; le second contiendra les autres romans de l'illustre écrivain. Nous nous bornerons à mentionner cette belle publication faite avec luxe et bon goût.

MARS 1838.

REVUE BRITANNIQUE.

Philosophie.

LES PRÉCURSEURS

DE LA REFORME RELIGIEUSE EN EUROPE (1).

On a eu tort de croire que la réforme date de Calvin et de Luther; elle vient de plus loin. Le principe originel de la réforme, c'est le doute. Antérieur au christianisme, allié de près à l'examen aristotélique, le doute a scindé l'unité catholique en mille hérésies. Dès le berceau même de notre foi, ce berceau donne asile à une foule de doctrines hétérodoxes.

On n'a pas fait assez d'attention à ce que nous pourrions nommer la vitalité des opinions humaines; elles se cachent, elles se voilent, elles se transforment, elles se modifient, mais elles subsistent. Leur filiation, leur généalogie offrent des phénomènes curieux à constater, et très-peu observés. La chaîne des antécédents et des conséquences échappe aux yeux inattentifs; peu de personnes découvrent la relation intime qui existe, entre Abeilard, ce moine théologien qui expliquait la Trinité par les lumières humaines, et Voltaire qui la niait ou riait d'elle. Quelle est de toutes les histoires la plus difficile? celle des idées. Elle n'est pas écrite: on pourrait peut-être l'espérer, si Dieu lui-même tenait la plume.

(1) Note du Trad. Le parti catholique, très-faible encore en Angleterre, mais auquel l'adresse et l'audace d'O'Connell ont donné tant d'influence sur l'Irlande, combat non-seulement par l'agitation populaire et la discorde civile, mais par le raisonnement et l'érudition, ses adversaires les orangistes. Il cherche à démontrer, comme Bossuet, que la réforme de Luther n'est pas un retour à la pureté du christianisme primitif, mais une corruption lointaine et dangereuse; qu'elle ne constitue pas un progrès, mais une décadence. L'article suivant, emprunté à l'une des Revues les mieux écrites qui servent d'organes à cette opinion, présente d'une manière spécieuse, quelques-uns des arguments les plus favorables à l'unité catholique; on y trouvera de précieux documents relatifs à la filiation lointaine des hérésies, qui, selon l'auteur, ont abouti au protestantisme moderne.

Digitized by Google

Les annales du christianisme ne sont que les annales des idées qui ont fait mouvoir par des ressorts secrets l'humanité depuis dix-huit cents ans. Comme ces idées ont été mystérieusement mêlées, étrangement confondues; qu'elles descendaient de sources différentes, qu'elles se trouvaient liées à mille souvenirs anciens; comme la politique active, l'industrie, le commerce, les faits matériels influaient sur elles; nul écrivain n'a encore osé retracer cette immense histoire, placée au-dessus de la portée de l'homme. Essayons de constater ici quelques-uns des faits à la fois psychologiques et historiques qui précédèrent et annoncèrent l'éruption du protestantisme.

Dès les premiers siècles chrétiens, la discussion commence, le doute naît. Quelques philosophes empruntent au vieux paganisme des doctrines qu'ils essayent de perpétuer à travers le christianisme naissant; d'autres puisent leurs théories dans la foi chrétienne; mais les détournent de leur sens, les modifient, les altèrent, les rendent méconnaissables. La première de ces deux classes d'hérésies fut nécessairement plus puissante aux premières époques chrétiennes, lorsque le paganisme avait encore conservé quelques restes de son antique vigueur.

Toutes les dénominations des anciennes hérésies : Gnostiques, manichéens, sabelliens, priscillianistes; ces mots n'ont plus aucun sens aujourd'hui; ils apparaissent comme ces débris de squelettes qui, autrefois vivants, ne portent plus aucun nom d'homme, ne rappellent que l'idée vague d'une existence antérieure. Essayons d'assigner à chacune de ces sectes sa place historique; car chacune a été active; il n'en est pas une seule qui n'ait influé sur le cours des choses et les destinées du monde.

Que signifie le mot *gnosticisme?* Quelle influence a exercée la secte connue sous ce nom? Quelle place a-t-elle occupée dans la société chrétienne?

Nous allons le dire. Les anciens philosophes, lorsqu'ils virent poindre le christianisme, ne purent renoncer à leurs antiques doctrines. Les dogmes de Platon, les rêves de l'Orient, les initiations de l'Égypte formèrent une masse de croyances, rêveuses, étranges, hiéroglyphiques, absurdes, qui eurent pour prosélytes des esprits très-distingués. Ils laissaient le peuple, la foule, la tourbe, en proie aux crédulités superstitieuses de la nouvelle foi et aux humbles pratiques de l'Évangile. Quant à eux, illuminés, *gnostiques* (hommes de la science), ils se réservaient la clef du savoir et la connaissance approfondie des mystères; ils ne regardaient les dogmes populaires que comme des allégories.

Pour former ce bizarre culte, on voit affluer de tous les points de l'Orient les doctrines théurgiques les plus rêveuses, les plus bizarres fantaisies de la pensée religieuse. Julien l'Apostat les amalgame avec le platonisme, comme l'initié d'Éleusis, le gnostique prétend avoir seul la clef de la nature; orgueilleux de sa doctrine secrète, il ne trouble pas l'État. Pour lui le monde est une idée, subissant diverses métamorphoses, et s'altérant quant à l'apparence, comme un nuage vaporeux prend mille figures dans le ciel. Vous retrouvez ainsi la contemplation indienne au sein même du christianisme; du rêve on fait une science, et de la science un rêve. Fantastique et bizarre création d'une érudition poétique, fréquente parmi les peuples vieillis et subtils. La divinité rêve; les variations de son rêve ce sont les siècles, les hommes, les chances et les caprices du sort. Il n'y a plus de Christ, plus de vierge Marie; tout se confond et se perd autour de ce Dieu qui sommeille. Avec si peu de réalité, tant de poésie et de fiction, une secte a peu de temps à vivre. Elle ne prend point racine dans le peuple. Quel intérêt le peuple prendrait-il à cette philosophie contemplative, inutile féerie? Il lui faut des doctrines plus palpables, un attrait plus grossier. On a vu reparaître dans ces derniers temps ces mêmes gnostiques, hommes de poésie allégorique et savante, sous le nom d'illuminés et sous la conduite d'un mystique célèbre, saint Martin. Ils n'ont pas eu plus de succès qu'à leur première apparition; la curiosité de l'esprit humain retrouve avec intérêt leurs œuvres; mais

Digitized by Google

le monde politique n'est pas ébranlé par les visions douces, riantes ou terribles, qui font les délices des philosophes rêveurs.

Telle fut la signification de ce que l'on a nommé gnosticisme. C'est l'insurrection d'une science orientale, mêlée de poésie et de rêverie, contre la bassesse apparente et l'énergie simple de la vie chrétienne. Il y a là un débris d'érudition païenne et de somnanbulisme asiatique; c'est une théorie secrète, chérie par quelques adeptes, bien plutôt qu'une secte armée, régalarisée, organisée, marchant à la victoire. Cette fantasmagorie d'un dogme creux et vide pouvait-elle durer?

Les manichéens, dont le sens historique n'a pas été mieux saisi, ont du moins fait pénétrer dans leurs dogmes et leur secte un élément vital et populaire.

Si le gnostique représente l'imagination malade des savants, le manichéen satisfait par ses rêves les besoins et les maladies de l'imagination populaire. Il commence par s'isoler de tous, par former un corps spécial, au lieu de s'enfermer, comme le gnostique, dans la contemplation abstraite.

Venu de l'Orient comme ce dernier, comme lui il explique tout par l'allégorie et le symbole; aux masses il offre un point de réunion visible et solide, de quoi former un groupe compacte; il s'empare de l'idée la plus commune, la plus répandue, le plus triviale peut-être, mais aussi la plus facile à comprendre. Il partage le monde en deux zones et en donne l'empire à deux principes: l'un ordonnant le bien, l'autre commandant le mal; morale, philosophie, poésie, religion, tout découle, pour lui, de ces deux sources. Le christianisme est détruit par le manichéen, qui en fait un simple type; l'allégorie règne; Adam et Ève eux-mêmes ne sont que l'intelligence et la nature. Le peuple, instruit par le manichéisme, n'aperçoit plus dans le monde qu'un double et singulier tableau: les lumières combattant les ténèbres; la chair combattant l'intelligence; le bien en lutte avec le mal; la raison se défendant contre les sens.

Il y avait là quelque chose de palpable et d'ingénieux, que le plus faible enfant pouvait saisir; personne en effet n'ignore qu'il existe un bien et un mal dans ce monde; chacun sait discerner la peine et le plaisir. Aussi, malgré les abstractions dans lesquelles il se plongeait, le manichéen fit-il durer longtemps la croyance à la fois élevée et bizarre, vulgaire et poétique, qui a porté ce nom. Son système représente en définitive la terreur profonde inspirée aux hommes par la présence du mal sur la terre, et l'apothéose de cette puissance. Ainsi que le gnostique, il détruit la chair, renonce à la réalité, déifie l'abstraction. N'est-il pas curieux d'observer la variété de ces croyances si légèrement traitées par les philosophes? ne sont-elles pas, quoi qu'en ait dit Voltaire, aussi intéressantes pour l'histoire de l'esprit humain que les philosophies de Leibnitz et de Descartes?

Savez-vous que ces chefs d'opinions religieuses que Voltaire a traités avec une espèce de dédain, ont plus vivement influé sur l'Europe que bien des philosophes; que l'histoire intellectuelle du monde s'est trouvée sous leurs mains; que Gengiskan et Bonaparte, en remuant plus de bataillons, ont secoué moins d'idées; et que ce sont les idées qui tôt ou tard font mouvoir les bataillons? Arnaud de Bresse, ayant rêvé dans les écoles le mélange de la démocratie antique et des idées chrétiennes, réalisa pendant dix années une réforme aussi importante que celle de la révolution française. Il émanait évidemment des sectes que nous avons indiquées plus haut, et qui avaient fondé le dogme de l'égalité démocratique sur l'égalité chrétienne.

Les rationalistes modernes se croient bien nouveaux; cependent qu'ont-ils fait, si ce n'est remettre au jour des doctrines passées de mode? Les aloges, en niant l'esprit saint, étaient les précurseurs de Locke et de Condillac. Ennemis de la contemplation, ne dépassant jamais les bornes d'une dialectique froide, embrassant, pour combattre leurs ennemis, le parti commode d'une critique dédaigneuse, ils étudiaient avec prédilection Aristote et Théophraste; rejetaient l'infini comme une chose incompréhensible, interdisaient les

Digitized by Google

chants d'église dans lesquels le Christ était invoqué comme père des fidèles, et dirigeaient leurs études vers les mathématiques et les sciences pures. Tel était le système de ce corroyeur byzantin, Théodotus, qui répandit cette doctrine à Rome; celle d'Artemon, et surtout de Paul de Samozate. Ils ne voyaient tous dans le Christ qu'un homme enrichi passagèrement d'une sagesse divine : d'accord ainsi, quant au fond des données, avec beaucoup de protestants du seizième siècle.

Le panthéisme, qui récemment a fait tant de partisans surtout en Allemagne, semble renfermé en principe dans cette étrange et poétique doctrine de Sabellius, platonicien qui résolvait l'univers et le genre humain en un immense idéalisme. A l'origine des choses, s'il faut en croire Sabellius, Dieu silencieusement concentré dans son être ineffable, unité absolue, sans émanation et sans révélation, n'avait encore rien tiré de cette profondeur où tout reposait. L'âme du Christ, puis l'esprit saint, puis enfin l'âme de l'homme, rayonnements successifs de l'âme de Dieu, se produisent tour à tour; et l'univers moral est créé. Ainsi le monde et l'humanité s'évanouissent et se perdent en Dieu; le néant universel devient le but définitif d'un mysticisme universel. Les derniers descendants de Sabellius ont fini par atteindre un mysticisme vague et une théosophie abstraite, de même que les ariens transformés par les disciples d'Aëtius et d'Eunomius, ont fini par produire les sociniens, pères évidents des philosophes modernes. Arius, dans l'origine, avait voulu détruire la hiérarchie pontificale, comme l'ont fait depuis les protestants. Habile politique, il soumettait l'Église au pouvoir, en ne permettant pas à ce dernier de comprendre qu'il la soumettrait également au peuple, dans le cas où le peuple serait vainqueur. Les disciples d'Eunomius, qui perfectionnèrent l'œuvre d'Arius, parvinrent à jouer, à Byzance, à peu près le même rôle que les sociniens jouèrent en Europe au dix-septième siècle, et les encyclopédistes au dix-huitième.

On a fait beaucoup de bruit de Spinosa qui a semblé un novateur sans exemple et sans modèle. Il faut remonter jusqu'à Scot Érigène pour voir poindre dans les temps modernes le panthéisme de Spinosa. Entre ce premier initiateur de la doctrine et son dernier et plus célèbre adepte, vous trouvez Amalric, David de Dinant et Jordan Bruno, tous trois en butte à d'effroyables persécutions. « La nature est Dieu, disent Scot et Spinosa; l'homme ne peut être né méchant, ce qui forcerait de conclure que Dieu est méchant. Tout se confond en Dieu, c'est-à-dire dans la nature. » De là une souveraine indifférence pour toutes les actions bonnes ou mauvaises qui font partie de la nature, c'est-à-dire de Dieu, qui lui appartiennent, et ne peuvent avoir ni mérite ni culpabilité.

L'un des hommes qui, après Scot Érigène, ont le plus vivement précipité les nations vers cette sagesse humaine et ce rationalisme critique dont le protestantisme a fait la première époque, c'est Abeilard, esprit ambitieux et puissant, plein de subtilité et d'énergie, qui n'a rien négligé pour remplacer la révélation par la religion naturelle. Rien de plus original et de plus neuf que la manière dont il accorde la volonté de l'homme, sa liberté, sa puissance morale, avec l'état d'esclavage dans lequel le maintiennent la puissance et la prévision de Dieu. « L'homme est libre, dit-il; sa volonté, son caprice peuvent toujours déranger l'ordre de la Providence. On ne doit pas attribuer à Dieu l'impossible, c'est-à-dire la faculté de prévoir ou de ne pas prévoir ce que l'homme peut faire ou ne pas faire; mais les choses extérieures opposant à la volonté humaine un réseau d'obstacles insurmontables, la pressent, la serrent, l'enlacent, la réduisent à l'état de chimère et lui permettent tout au plus la liberté de la pensée, mais non la liberté de l'action. Que fit Arnaud de Bresse, cet homme puissant et singulier, qui au sein de l'Europe catholique et féodale essaya, non sans succès, d'ébranler toute la constitution de l'Église et de l'État, en France, en Suisse et en Italie? Il s'empara de cette doctrine de la liberté, qu'Abeilard avait prêchée, la confondit avec les souvenirs

Digitized by Google

vivants et puissants de Rome antique, et y joignit l'exaltation née de l'ascétisme des cloîtres. Depuis longtemps la hiérarchie de l'Église blessait la plupart des sectaires; ils se révoltaient contre cette autorité envahissante. Arnaud de Bresse, élevé dans la solitude, naturellement exalté, ivre de ses succès scolastiques, ayant médité longtemps la république platonicienne dont la vie des couvents lui offrait une image perfectionnée, aperçut le mouvement républicain des cités d'Italie. Croyant y voir une émeute des Gracques, il accourt pour mettre en pratique la liberté des anciens jours. Il se trompe, mais avec son siècle.

Rome était encore pour la chrétienté un capitole vénérable, une vieille métropole du pouvoir. Déjà, sous Charlemagne, Albéric avait ressuscité le consulat; il fallut plus tard que les Othon châtiassent la révolte romaine et apprissent au monde que le temps des Scipion était passé. Arnaud de Bresse armé de doctrines libérales, de fanatisme religieux, de souvenirs platoniques, de superstitions républicaines, et suivi de redoutables pâtres suisses, prétend fonder avec ces ressources la démocratie catholique; il échoue, mais il va établir à Zurich une démocratie antique. Même après sa mort, le frère Dolcin reproduit ses idées sous le point de vue religieux, et le tribun Rienzi sous le point de vue politique.

Les clubs jacobins de la révolution française ne furent pas même une chose nouvelle. Les circoncillions africains avaient depuis longtemps donné l'exemple d'une démocratie égalitaire et furieuse; dans l'histoire de leurs actes on retrouve toute l'exaltation fanatique du puritanisme anglais, et toute la jalousie véhémente des jacobins de France. A de longs intervalles vous retrouvez les mêmes causes, agissant de la même manière, bien que sous des influences diverses. Il était naturel que l'égalité et la fraternité des hommes, une fois prêchées par le christianisme, aboutissent à ce résultat démagogique et religieux.

En vain le christianisme avait envahi le monde; triomphe illusoire en grande partie. Nous venons de voir la parole de l'Évangile transformée en allégories par les fils de l'Orient; c'était la détruire. Il n'y a pas d'excès qui n'entraîne, après lui, sa réaction: dès qu'une secte exagère, soyez sûr qu'une autre secte va bientôt lui répondre par une exagération contraire. C'est ce qui arriva: des hommes avaient rêvé qu'il fallait interpréter la Bible comme un symbole; d'autres rêvèrent que ces symboles mêmes cachaient des réalités à venir. Cet hymne sublime, qui ressemble à un Pourana indien, l'Apocalypse fut regardée comme l'explication de toutes les destinées futures; on crut y lire que dans un laps de mille années le règne du Christ arriverait. L'Evangile avait prêché l'égalité et la fraternité des hommes; tout fut pris au pied de la lettre: on voulut que les esclaves devinssent maîtres, et les maîtres esclaves. La démocratie la plus inexécutable sortit d'une vision fantastique; et ce germe, développé d'abord avec une extravagance inouïe, mais se perpétuant dans le monde moderne, se conserva longtemps au sein de la civilisation pour reparaître puissant, du seizième au dix-huitième siècle. Ainsi procède le grand travail de l'humanité; rien n'est perdu, mais souvent l'élaboration est cachée. Le germe le plus fécond tantôt ne se montre que comme un fléau, tantôt se dérobe à tous les regards pendant des siècles; inactif et mort en apparence, vivant et puissant en réalité. Là, il attend le moment d'éclore.

Les sectaires singuliers que nous venons de nommer, ce sont les millenaires, dont les doctrines républicaines ont reparu chez les anabaptistes. Ils prétendaient que la félicité terrestre serait parfaite, dès que l'égalité se trouverait rétablie entre tous. Ils espéraient, comme les musulmans, le bonheur des sens en récompense de la sainteté. Ce fut ainsi que des essais de république pure et de démocratie complète eurent lieu dans diverses régions de l'Italie et de l'Allemagne. On réalisait de son mieux l'ancien Testament. Le chef était nommé par l'inspiration divine: l'élection procédait de l'esprit saint; la polygamie s'établissait à l'exemple de Salomon. Étrange drame que les anabap-

Digitized by Google

tistes de Munster jouèrent à la face du monde étonné.

Il y eut encore une secte spéciale, qui tenant ses regards fixés sur les prophètes de l'ancien Testament, mêla de la façon la plus étrange la démocratie et l'inspiration : ceux-là se nommaient montanistes. Tout ce que le nouveau Testament renferme de favorable à l'humilité des conditions, et même à celle des intelligences, était adopté et développé par cette secte. L'ignorance inspirée et la pauvreté sainte formaient ce parti, contraire aux gnostiques qui se nourrissaient d'érudition rêveuse et de contemplation raffinée. Nos nuances politiques, dont nous sommes si fiers, se réduisent à rien, si vous les comparez à ces premières sectes chrétiennes, mal appréciées et cependant fécondes. Le montaniste aime et divinise l'extase, mais l'extase ignorante ; plus elle est ignorante, plus elle est pure. Absorbé dans l'esprit saint, il renouvelle les phénomènes des pythonisses; phénomènes que nous avons vus récemment attirer l'attention des peuples, sous les titres de magnétisme et de somnambulisme. Attaché au Saint-Esprit plus qu'au Christ, il se fie à sa raison individuelle, lorsque cette raison, échauffée par l'extase, semble avoir reçu le conseil d'en haut, le souffle de l'esprit divin. Comme Rousseau, il dédaigne la science, ne veut croire qu'à l'inspiration, et finit par se perdre dans l'orgueil. Tout homme devient susceptible du don de prophétie; chacun est prêtre, chaque chrétien se transforme en magistrat et en roi. Une démocratie de fidèles a pour guide le premier inspiré qui se présente; ce dernier, l'inspiration une fois éteinte, retombe dans la masse vulgaire.

Ce gouvernement de l'extase ne put durer. Bien des siècles après, on le vit ressusciter triomphant, aidé de l'hypocrisie, sous la forme du grand Cromwell et ses amis. Le principe d'égalité contenu dans leurs doctrines mystiques, concourut à la formation du gouvernement représentatif anglais, qui, lui-même, prépara l'explosion de la démocratie pendant la révolution française.

La primitive naïveté de l'institution chrétienne s'évanouissait donc en face de tant de nouvelles chimères. Les résultats en furent étranges. Beaucoup de sectes persécutées, contraintes à se cacher, aboutirent à la franc-maçonnerie et à la fondation des templiers; les manichéens par exemple, qui, formés en véritable corps d'armée, marchaient à la destruction du pouvoir; et les millenaires, qui prétendaient niveler tous les rangs.

Faire dominer l'individualité, exalter démesurément l'énergie de l'âme humaine, voilà ce que l'on reproche aux philosophes modernes. Eh bien ! la source de ce système qui se rapproche du stoïcisme antique, et exalte l'orgueil de l'homme, se retrouve dans la doctrine du moine anglais Pélage. Nourri probablement de la science des couvents irlandais et trouvant les membres de l'église romaine très-corrompus, Pélage embrassa une doctrine toute stoïque sur la force de la volonté humaine, sa puissance définitive pour arracher l'homme au mal. Exaltant à la fois l'idée du devoir et celle de notre énergie morale, ce système s'accordait merveilleusement avec le génie pratique, positif et rationnel des temps modernes et surtout des peuples du nord. Mettre au-dessus de tout la liberté de l'homme, c'était détruire l'influence de Dieu sur nos actions et rendre inutile la prière. Aussi vit-on la plus grande partie du clergé s'élever contre cette doctrine. Les nations occidentales concilièrent de leur mieux l'une et l'autre, au moyen de je ne sais quel compromis. L'idividualité et la force personnelles de l'homme, érigées en culte par l'Angleterre, se rapportent assurément à cette vieille tendance.

Ceux qui se contentaient d'interpréter l'Écriture Sainte, et de prêter un sens mystique, érudit, fantastique, aux préceptes des livres saints, n'avaient rien à craindre et ne se cachaient pas. Le travail secret de ces derniers eut quelque chose de très-bizarre. Il traversa les époques les plus obscures du moyen âge, et vint influer sur la science et la poésie modernes. Les uns, comme Denis l'Aréopagite et Scot Érigène, essayèrent, à l'exemple de saint

Digitized by Google

Augustin, de réconcilier avec le christianisme Aristote et Platon. Les autres adorèrent particulièrement Joseph d'Arimathie ensevelissant Jésus-Christ; et la Sainte Coupe, dans laquelle on recueillit le sang de Notre-Seigneur; symbole poétique dont l'influence fut grande aux temps de la chevalerie. De là cette allégorie du saint Graal, qui fait le sujet de plusieurs poëmes chevaleresques : de là aussi la transformation de Marie, mère de Dieu, en type éternel de la sainteté féminine. Toute la poésie allemande du treizième siècle a reçu ses couleurs éthérées de ce souffle bizarre. La teinte orientale, mystérieuse, allégorique, qui se joue à la surface de plusieurs croyances populaires du Nord, n'a pas d'autre origine.

Les côtes françaises de la Méditerranée avaient de nombreux rapports avec Byzance et la Grèce; le commerce était florissant, le développement poétique était splendide. La doctrine si populaire et si vive du manichéisme, établissant le règne simultané du bien et du mal, leur lutte violente et la nécessité pour l'homme de défendre le bien, de résister au mal; cette doctrine, à la fois mystique et active, s'empara vivement des esprits dans la Gaule méridionale. Le katharos, l'*homme de la pureté*, le défenseur du bien et du beau, l'ennemi du mauvais principe, devait, selon le dogme reçu, faire sortir du tombeau le Christ enseveli; mais pour cela il lui fallait une vie parfaitement sainte, parfaitement chaste, ignorante de tout, excepté des choses religieuses; pauvre et modeste. Les Albigeois, qui occupent tant d'espace dans l'histoire moderne, ne furent que des manichéens ou des katharos. Lorsque ces idées si flatteuses pour le pauvre et l'homme souffrant, tombèrent au sein de populations modestes, agricoles, pastorales, leur contagion fut rapide. Dans la ville d'Arras, la dernière classe du peuple embrasse cette doctrine venue de l'Orient; ailleurs, dans la Haute-Italie, dans les Pays-Bas, à Turin, dans la France centrale, chevaliers, prêtres, bourgeois, y trouvent un aliment de curiosité et d'exaltation. Turin et Orléans voient se développer un manichéisme scientifique. Du onzième au douzième siècle, ces katharos, ces Albigeois, prétendant au privilége exclusif de la sainteté, de la pureté, se montrent de toutes parts, ébranlent l'Europe. Il y en a qui ne veulent reconnaître que la sainteté du pauvre. Aussi avancés dans leurs doctrines que les plus farouches partisans de Robespierre ou de Marat, ceux-là s'appellent les publicains, les tisserands, les piphles; d'autres, égarés dans les spéculations abstraites, et se livrant en même temps aux voluptés dissolues, affirment que la chair ne peut pas pécher, puisqu'elle est le péché lui-même, et que les souillures du corps ne flétrissent jamais la pureté de l'esprit.

Ainsi, depuis l'établissement du christianisme, mille tendances opposées le déchiraient : on interprétait tour à tour au profit de l'imagination enthousiaste, des sens impérieux, du peuple opprimé, de l'ascétisme rigoureux, les vérités de l'Évangile. Vaste prélude, qui annonçait tour à tour l'insurrection des classes inférieures, l'apparition du puritanisme et celle du quiétisme moderne. Tant de subdivisions, hostiles les unes aux autres, n'auraient pas manqué de se combattre, si un danger commun ne les eût ralliées. Lorsque le catholicisme s'arma contre elles, quand il déclara la guerre à toutes à la fois, elles se replièrent sur elles-mêmes, s'unirent, s'enrégimentèrent, eurent leurs assemblées secrètes, leur gouvernement spécial et caché; Pierre de Bruys, Henri, Arnaud de Bresse leur servirent de chefs; beaucoup de sang coula.

Par une singularité historique fort remarquable, ces katharos, dont la doctrine remonte, comme nous venons de le prouver, à des sources orientales, rencontrèrent pour appui les restes de l'arianisme gothique. De ce mélange, se composèrent les sectes vaudoises, qui ont occupé une place importante dans l'histoire de l'Église; masses compactes qui prétendaient avoir conservé les doctrines de l'Église primitive, qui lisaient la Bible en langage vulgaire, se déclaraient ennemies de Rome et de la catholicité, et embrassaient un christianisme mystique et pratique à la fois. On observe chez les katharos les traces

Digitized by Google

d'un arianisme affaibli, qui a suscité contre eux et contre les sectes nommées vaudoises, dans les temps postérieurs, une accusation d'arianisme dont leur ignorance s'étonnait. Leurs débris, flétris du nom injurieux de *cagots*, repoussèrent avec une silencieuse obstination l'Église catholique, et conservèrent quelques restes d'un christianisme arien, avec des vestiges de la Bible en langue vulgaire. Plus l'Église augmentait sa puissante magnificence, plus le christianisme des sectaires, simple et pauvre, accusait les orthodoxes et leur reprochait leur frivolité mondaine. Des millenaires mystiques, des théosophes manichéens, confondirent leurs doctrines avec les débris de ces communions ariennes ignorées; dans leurs rangs se glissèrent Béranger, qui attaqua les mystères de la cène et l'autre Béranger qui sortit de l'école d'Abeilard. Lyon et la Suisse française donnèrent naissance à des réformateurs systématiques, contre lesquels s'arma de toute sa vengeance le bras ecclésiastique et séculier. Leur esprit fut cependant doux et mystique. Point de grades, de mystères, d'initiations. Nulle haine contre les établissements de l'État et de l'Église. C'est un système plus aimable, plus modéré, mais en même temps plus obstiné dans sa double direction mystique et rationnelle. Les artisans se montrent surtout favorables à une doctrine qui s'harmonise avec la simplicité de leurs habitudes.

On voit de combien de côtés divers partait l'attaque contre le catholicisme; l'esprit oriental du gnostique et du manichéen anime les habitants des vallées situées dans les Alpes, les Cévennes, le Languedoc et les Pyrénées; le midi des Gaules est tout rempli de cette doctrine, qui accuse Rome d'orgueil, de violence et de luxe. Les missionnaires de ces sectaires courent le monde, et vont à Rome même prêcher leur doctrine. On les jette dans le bûcher, on les égorge; on ne les convertit pas.

Ils se répandent en Allemagne et en Hongrie. Ici et là, toujours de nouvelles flammes annoncent leur passage. Ils lèguent à l'Italie, l'esprit rationnel de Socin; à la France, le protestantisme des Cévennes; à l'Angleterre, l'esprit démocratique de Wiclef. Tous ces germes semés au hasard commencèrent à fructifier au seizième siècle. C'est alors que Luther s'en saisit et que Henri VIII en fait un instrument politique. Nous ne suivrons pas dans ses transformations diverses ce mouvement du doute et de la révolte à travers le monde; mais nous avons assez prouvé par les faits, que ni les philosophes du dix-huitième siècle, ni les puritains du dix-septième, ni les réformateurs du seizième, ne pouvaient réclamer à juste titre la priorité des opinions qu'ils ont fait valoir, ni l'honneur de la révolte dirigée par eux.

(*Philosophical Magazine.*)

Digitized by Google

Littérature.

CONTES FACÉTIEUX

ET POÈMES DROLATIQUES DE L'ALLEMAGNE ANCIENNE.

Savez-vous que l'Angleterre autrefois s'appelait *Merry England*, l'Angleterre joyeuse? A la voir aujourd'hui, vous ne vous douteriez guère qu'elle a mérité ce vieux surnom; le puritanisme a brisé sa couronne de folie et l'a remplacée par un diadème de grandeur et de tristesse. Aujourd'hui des flots élégiaques se précipitent du sommet de son trône commercial et industriel. A dater de Jacques I[er], l'Angleterre de Robin-Hood, la vassale des Normands, folle de son corps et aimant à rire, est devenue une infatigable pleureuse. Les amis de Cromwell lui ont donné le ton : puis on a pleuré démesurément sous le règne du poëte élégiaque Nicolas Rowe, sous celui de l'ambitieux prêtre Young, qui, trompé dans les espérances de sa vanité, alla se lamenter sur les tombeaux; enfin sous la loi funèbre et désespérée de Byron et de Shelley.

Ainsi changent les hommes et les nations. Cette barbe blanche, ce front ridé, cet œil éteint, cette voix cassée ne vous permettent plus de reconnaître votre ami de collége, celui qui bondissait près de vous, celui dont chaque mot était un éclat de rire. Le même étonnement vous saisit, lorsqu'une physionomie sereine, un sourire épanoui, et cette bonne humeur qui ressemble à un rayon de soleil, vous accueillent chez l'homme que vous avez laissé morose, misanthrope et passionné. A ces évolutions si étonnantes, mais si communes, que pouvez-vous opposer? Rien. La vie de l'homme, celle des nations se composent d'une série da catastrophes, c'est-à-dire de bouleversements plus ou moins prévus, plus ou moins insensibles.

Vous prenez l'Allemagne pour le pays de la gravité rêveuse par excellence; vous vous souvenez du trait de ce bon Allemand à qui l'on reprochait de n'être pas assez vif et assez gai, et qui, s'élançant par la fenêtre, s'écriait : *Je me fais vif.* Vous vous rappelez la question malhonnête du père Bouhours, qui, dans un recueil d'axiomes graves, inséra le problème suivant : *Un Allemand peut-il avoir de l'esprit ?* Il vous semble qu'une vapeur mélancolique, un nuage d'esthétique impénétrable, pèsent à jamais sur la Germanie mystérieuse. Erreur. Il n'y a pas de peuple au monde dont la littérature se soit enveloppée, d'aussi bonne heure, de langes comiques et de facéties, les unes spirituelles, les autres burlesques. Dans les cours d'Allemagne régnaient, sans partage, ces fous de cour qui ont donné naissance aux *clowns* charmants de Shakspeare. De l'Allemagne, nous est arrivé le *Vaisseau des Fous* qui a fait tant de bruit et tenu tant de place au moyen âge. Un château de suzerain du onzième au quatorzième siècle, était un vrai pays de cocagne pour les jongleurs et les bouffons. Le ménestrel, chantre d'amour, était loin d'avoir autant d'influence et de crédit que l'inventeur de ces bonnes historiettes faites pour dérider quiconque les écoutait. Les ecclésiastiques consacraient des sermons funèbres à ces grands officiers de la plaisanterie, que le seigneur

Digitized by Google

féodal était bien aise de trouver après ses longues chevauchées et ses sanglantes escarmouches; on conserve dans les bibliothèques l'oraison funèbre d'Hans Miesko, bouffon poméranien, auquel le savant Cradelius attribue à peu près toutes les vertus. Lorsque le sévère Rodolphe de Habsbourg chassa les ménestrels de sa cour, il conserva son fidèle bouffon, Pfaff Cappadox. On voit les bouffons allemands traverser l'histoire ténébreuse des temps chevaleresques, prendre part aux conjurations et aux guerres, aux fêtes et aux siéges, et souvent dépasser en héroïsme les blasons les plus glorieux et les noms les plus illustres. Kurz Von der Rosen, l'un des fous de Maxilimien, pénètre dans la prison de son maître, et le sauve. Cet incident a suggéré à Walter Scott l'épisode de *Wamba*, épisode pathétique, admirable, mais moins touchant peut-être que la simple narration des faits, telle qu'on la trouve dans les naïves pages du vieux chroniqueur. Cette ancienne Allemagne, si gaie, a fourni aux Français l'un des mots les plus facétieux et les plus narquois de leur langue : le mot *espiègle*, qui n'a pas d'autre origine que le nom du malin Eulen Spiegel, dont les bons tours ont eu dans leur époque la même célébrité que ceux de Gilblas et de Mascarille.

Ainsi, la grave Germanie a possédé autrefois toute une race de plaisants drôles, une population de joyeux corps, une mythologie burlesque, oubliée aujourd'hui des vaporeuses intelligences qui étudient curieusement Fichte, Kant et Schelling. Ce fut vers le milieu du seizième siècle que tous les bons contes légués par le moyen âge revêtirent une forme plus sévère, plus artistique, et que l'on vit les divertissantes historiettes de messieurs les fous prendre place dans la littérature. Rabelais avait donné l'exemple; Brisquet et Triboulet en France, Claus Narr et Kurz Von der Rosen en Allemagne, s'étaient fait une grande position; c'était un siècle gai, que le siècle sanglant qui s'ouvre par les gausseries de Rabelais et le bûcher de Servet, et qui se termine par la satire Ménippée et l'assassinat de Henri III. La presse, nouvelle et terrible invention, recueillait dans le vague des traditions populaires tout ce qui pouvait devenir utile ou flatter la curiosité générale. A côté du roman de la Rose et des commentaires de la Bible, elle éditait les romans de chevalerie, les triviales gaietés du Pogge et les belles inventions de Rabelais. Le roman du Renard, le Vaisseau des fous, les aventures de l'Espiègle, les bons tours du moine Rush, du curé de Calemberg et du curé Amis, furent réimprimés à la grande joie des étudiants et des lecteurs de gaudrioles.

Quis non legit quid *frater Raushius* egit?
Sunt qui *Smosmannum* cupiunt audire per annum
Turpia dicentem, vel *Suarmum* spurca loquentem.
Quique legunt *Pfaffi Calembergi* facta vel *Affi*.

Ainsi parle Bruno Seidlius, à la tête du poëme curieux des *Parœmiæ Ethicæ*, imprimé à Francfort, en 1589. Nous ne savons pas ce que sont devenus les grands et honorables héros Swarm et Smosmann; mais il n'y a pas de petit enfant anglais qui ne soit fort lié avec le bon moine Rush, le plus espiègle des moines; peut-être l'illustre abbé de Calemberg a-t-il légué à la langue française les deux mots *calembourg* et *calembredaine* qui ont si fort intrigué les philologues.

Ouvrons cette galerie de jovialité allemande par le plus vieux de ses héros, le curé *Amis*. Il avait l'honneur d'être Anglais, s'il faut en croire la ballade allemande.

Er het hus in Engellant
In einer stat ze Trânis,
Unt hiez der phaffe Amis.

« Il habitait l'Angleterre, occupait une maison dans la ville de Tranis, et s'appelait Amis. » Est-ce par respect pour leur nationalité, que les Allemands n'ont pas voulu laisser peser sur un compatriote la détestable réputation de ce pauvre curé Amis? Leur point d'honneur s'est-il révolté de voir un prêtre allemand si mauvais sujet? Je ne sais; mais jamais Scapin ecclésiastique n'a eu de plus nombreuses coulpes à se reprocher, et la légende de maître Pierre Faifeu n'approche pas de sa

Digitized by Google

légende. On va voir que le drôle a mené sa vie moins innocemment que gaiement, et l'on trouvera dans les actions du vénérable personnage le prototype des Lazarille de Tormes, des Mascarille et des Figaro. Jetons un coup d'œil sur cette vie intéressante, et n'y cherchons pas de moralité.

Dans cette petite ville de Tranis, dont on ne nous donne, bien entendu, ni la longitude, ni la latitude, vivait donc, vers le milieu du seizième siècle, un curé plus riche d'esprit que de revenu, et dont le petit champ et les faibles dîmes eussent malaisément suffi à des goûts assez dispendieux, si la fécondité de son imagination n'eût suppléé aux ressources qui lui manquaient. Pauvre, il recevait et traitait largement ses amis. L'évêque fit une visite pastorale à son subordonné, qu'il somma de répondre à diverses questions. Si je peux convaincre mon homme d'incapacité, l'expulsion aura un prétexte; et puisque sa cure rapporte tant, je m'arrangerai avec le successeur. Ainsi avait raisonné l'évêque. On voit que son code de morale était tout aussi élastique que celui du pauvre Amis. Nos deux personnages sont en présence. A chacune des questions du supérieur, Amis répond par une plaisanterie si bien tournée et si embarrassante, que le questionneur se trouve bientôt la victime du questionné. C'étaient des problèmes sans fin sur la profondeur de la mer, sur le nombre des étoiles, sur la hauteur du firmament, et autres bagatelles, dont pas une ne causait un moment de trouble et d'inquiétude au sang-froid du prêtre répondant. Fatigué de cette lutte inutile, l'évêque s'écria enfin :

« Quel est le point central du globe terrestre?

— C'est mon église, répondit sans hésiter le curé Amis. »

La leçon de l'âne manque peut-être un tant soit peu de vraisemblance, mais certes elle n'est pas dénuée d'originalité.

« Qu'apprenez-vous à vos ouailles, demanda l'évêque?

— Tout ce que je peux; mais ce sont des ânes.

— Et ces ânes, vous les instruisez?

— De mon mieux.

— Servante, faites venir un âne, et voyons ce que M. le curé pourra lui apprendre.

— Il faut vingt ans pour l'éducation d'un homme; moi j'en demande trente pour l'éducation d'un âne; c'est raisonnable.

— Soit; mais dans huit jours, je reviendrai savoir quels progrès vous avez faits dans cette éducation importante; et si le succès vous a manqué, je le regretterai beaucoup, mais un plus habile aura la cure. »

Notre curé, qui n'avait pas reçu les instructions d'Ashley ou de Franconi, mais qui avait deviné leur science, prend un gros livre, le plus bel in-folio de l'époque, intercalle des chardons entre toutes les pages, et place le volume fermé devant l'âne qu'il veut instruire. L'instinct de l'animal s'éveille; il ne tarde pas à ouvrir l'énorme tome, dont ses narines séduites retournent bientôt tous les feuillets. Ces exercices se répètent pendant les huit jours qui précèdent la visite de l'évêque. Ce dernier arrive, projette sur l'homme qu'il veut destituer un coup d'œil oblique, se prélasse dans la vaste chaire de bois de chêne, et ordonne que l'âne lui soit amené. L'âne vient, et devant lui le volume est placé; il reconnaît son volume et son déjeuner ordinaire, tourne avec une gravité solennelle chacun des feuillets, encore empreints d'une saveur gastronomique; et au bout du volume, ne trouvant rien, relève la tête et se met à braire avec le plus majestueux désespoir.

« C'est sa manière, dit le curé, de prononcer la voyelle A; il n'en est encore qu'à cette lettre de l'alphabet, et vous voyez qu'il la prononce à l'allemande, avec un accent circonflexe. »

L'évêque leva le siége, et renonça désormais à tourmenter le curé Amis. Battu dans cette lutte que lui-même avait commencée imprudemment, la fièvre le prit, et l'histoire véridique du héros dont nous rappelons les hauts faits attribue à cette défaite la mort prématurée de l'évêque. C'était prendre la chose bien au sérieux.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, la victoire du curé se répandit bientôt dans toute l'Allemagne; le décès de son supérieur ne fit qu'augmenter l'éclat du triomphe; et de tous les coins de l'Allemagne on accourut pour lui rendre hommage et visite. Sa joyeuseté charmait les visiteurs; son hospitalité les captivait; bientôt l'habitude de la plus prodigue vie transforma le subtil curé en un dissipateur ruiné. On allait vendre ses chaises cassées, et ses tables si souvent tachées de bon vin, lorsque, s'exilant volontairement du presbytère, il résolut de courir le monde, et d'exploiter la meilleure de toutes les parties commerciales, celle qui ne périt pas, la grande stupidité humaine.

Notre Figaro ecclésiastique commence par se faire vendeur de pardons et d'indulgences, ce qui n'était pas mal entendu. Chaque époque portant ses fruits spéciaux de duperie d'une part, et de mystification de l'autre, le pardon et l'indulgence étaient dans ce temps-là d'un fort bon rapport. Mais il faut voir avec quelle habileté diplomatique Amis dispose de ses ressources. Il se munit d'un vieux crâne, qu'il baptise du nom de saint Brandan. Puis il s'en va trouver le curé d'un petit village, et lui déclare que la moitié des gains qu'il pourra faire reviendra au curé, si ce dernier lui permet de tenir boutique dans l'église. La messe est dite, le sermon fini, les auditeurs attendent : Amis exhibe son crâne, débute par l'histoire chimérique et panégyrique de ce grand saint, se dit chargé par le saint consistoire de construire une église et un monastère en son honneur, appelle à grands cris les contributions des fidèles, et couronne sa péroraison par ces mots : « Contribuez à cette œuvre charitable, chers frères; ouvrez-vous la porte « du Paradis; mais si quelqu'un d'entre « vous a péché en secret contre les lois de « la sainteté et de la vertu, n'approchez « pas de moi; gardez-vous bien de déposer « votre offrande; saint Brandan vous repousse avec horreur... » Il fut convenu que tout habitant du village qui ne contribuerait pas à l'œuvre sainte se reconnaîtrait coupable de quelque faute cachée; ceux qui n'avaient pas d'argent en empruntèrent à leur voisin, et la bourse sacrée du fripon, vendeur d'indulgences, se grossit démesurément. Dans les espiègleries du malicieux Amis, comme dans presque toutes les espiègleries allemandes, il entre deux éléments également indispensables : d'abord la subtilité du voleur, et ensuite l'imbécillité du volé.

L'aventure parisienne est encore plus jolie. Suivons dans cette ville Amis, qui monté sur un bon cheval, suivi de ses gens, comme un riche seigneur, débarrassé du crâne sacré qui lui avait valu cette aubaine, allant à petites journées et séjournant à son aise dans les auberges, finit par atteindre la grande cité. Il va droit au palais du roi.

Là, il se donne pour peintre et pour sorcier. Le palais nouvellement construit a besoin d'ornements : les offres du peintre sont acceptées, il va couvrir de belles figures tous ces lambris encore nus. — « Mais je vous en préviens, dit-il, mon œuvre merveilleuse ne doit être soumise qu'aux nobles de race pure; mes chefs-d'œuvre seront invisibles pour les bâtards. — Très-bien; on le laisse travailler; l'artiste s'enferme pendant un mois dans les chambres livrées à son pinceau, et le premier qui soit admis à contempler ces *chefs-d'œuvre*, c'est le roi lui-même : il n'aperçoit absolument rien que les murs, mais comme il ne veut point passer pour illégitime, il a soin de garder le silence, donne de grands éloges à l'artiste, vante la beauté des poses, la fraîcheur du coloris, admet toute sa cour à l'honneur de contempler les peintures de l'artiste étranger, et le renvoie comblé de présents. Personne ne désire être plus bâtard que le roi; les femmes elles-mêmes font chorus avec leurs pères et leurs maris. La réputation de l'artiste se trouve assurée, et il part.

Le cours de ces espiègleries fructueuses, qui demandaient de la part des dupes un si vaste fonds de bonhomie, se continue en Lorraine, pays que le fripon exploite à son tour et qui s'y prête aussi de fort bonne grâce. Là, il se présente comme médecin; la cour l'accueille : il promet merveilles. Tous les malades du canton seront guéris,

Digitized by Google

dit-il, dans une semaine; mais il demande au duc la permission de tirer seulement vingt palettes de sang à chacun des hommes vicieux de la province; Dieu les indiquera facilement, car les vicieux seront seuls malades. A peine cette étrange proclamation a-t-elle retenti, tous les invalides quittent leur lit de souffrance, personne ne se sent malade; nul ne veut livrer son sang comme électuaire à la main savante du docteur. Les pièces d'or pleuvent dans la pochette du charlatan, et Amis trouve que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. En effet il jouit de tous les biens de la vie dans les intervalles de ses grands coups de maître, dont nous avons retracé les plus brillants. Mais bientôt sa bourse se vide, le riche et généreux seigneur devient pauvre; et il fallut encore avoir recours à la ruse pour battre monnaie aux dépens des bonnes gens. Dans ces circonstances, dont le retour était fréquent, Amis endossait la besace, ramenait sur son front le capuche, et redevenait moine mendiant, pour son plus grand bénéfice et la plus grande gloire de Dieu.

Une pieuse dame habitait un château, sous le toit duquel Amis trouva retraite et hospitalité pendant une nuit. La chère du moine fut délicate et savoureuse. Il avait affaire à gens qui respectaient l'Église, et n'oubliaient rien pour la servir. Un chapon, présenté sur table, fit les honneurs du repas du soir, et ses débris restèrent jusqu'au lendemain matin dans le vase qui l'avait contenu. Le domestique porta le tout dans une armoire que le curé gastronome jugea digne de son attention spéciale. Le lendemain matin, de bonne heure, Amis se lève, va acheter un chapon au village, l'endort en le faisant manger, et le dépose dans l'armoire à la place de son confrère. La ménagère crie au miracle, en s'apercevant d'une résurrection si étonnante, et court avertir sa maîtresse qui ne doute pas que la bénédiction du ciel ne soit descendue sur la maison honorée d'une présence aussi sainte. En effet, Amis, dans un petit sermon de circonstance, qu'il se permet le lendemain, déclare de la part de Dieu, que tout ce qu'on lui donnerait serait rendu au double, comme l'avait été le chapon. Grâce à cette précaution oratoire, la récolte fut très-abondante, et Amis continua le cours de ses triomphes.

Il avait un goût prononcé pour les belles pénitentes, et l'une d'elles, séduite par cette irrésistible parole à laquelle il avait dû tant de succès, lui avait fait présent, toujours pour son Église, de vingt aunes d'étoffe magnifique. Il s'en allait joyeux du cadeau de la dame, lorsque le mari l'aperçut, reconnut sa belle étoffe, devina la ruse du fripon et la duperie de sa femme, et courut après lui. Tous deux étaient à cheval, mais l'avantage resta bientôt au mari. « Prenez votre étoffe, s'écrie Amis, et soyez sûr qu'avant une heure écoulée, Dieu punira terriblement votre mépris pour la sainte Église. » Puis il piqua des deux, laissant entre les mains du mari, le rouleau d'étoffe, qui ne tarda pas à s'enflammer. Amis avait placé au centre de la pièce, un morceau d'amadou allumé.

Dieu sait combien d'éclats de rire et de mouvements de grosse joie ces brutales plaisanteries ont fait éclore chez les Allemands, du quatorzième au dix-septième siècle. Narrateur fidèle, nous n'essayons point de leur prêter la délicatesse et la grâce qui leur manquent; ce serait leur enlever la force comique et triviale qui les distingue.

Il fallait qu'une telle vie se couronnât par un bel acte, par une de ces magnifiques escroqueries qui servent de type aux fripons à venir; or, voici ce qu'il advint. Après la plaisanterie du chapon mort et ressuscité, Amis devient négociant, fait des achats nombreux, ou plutôt, prétend qu'il en va faire, se lie avec tous les négociants de Londres, et annonce son prochain départ pour Constantinople. Sa libéralité, sa magnificence ne laissent aucun doute sur sa richesse, et tout le monde l'accepte pour ce qu'il veut être. Il soupe avec deux ou trois de ses nouveaux confrères, et apprend que l'un d'eux est possesseur d'une riche partie de diamants qu'il va bientôt vendre au roi d'Espagne; après boire, Amis veut voir ces diamants,

Digitized by Google

les admire, les marchande et finit par convenir d'un prix net de six cent mille ducats qui vont être comptés en échange des diamants. « L'argent se trouve, dit Amis, chez son banquier ; le marchand de diamants voudra bien transporter dans le domicile de ce dernier sa cassette et lui-même. »

Avant le dessert, on voit arriver un des domestiques d'Amis : il prévient son maître que quelqu'un désire lui parler. Amis demanda la permission de se détacher quelques instants, quitta les négociants, et se rendit en toute hâte chez un médecin. « Monsieur, lui dit-il, un grand malheur vient de m'arriver ; mon père est fou, le malheureux vieillard porte toujours avec lui une cassette qu'il croit pleine de diamants, et se plaint qu'on le vole. C'est la vue de cette cassette qui excite ses plus violents transports ; il est impossible de l'en séparer ; toute notre famille est désolée, et s'adresse à vous ; dans deux heures je vous l'amènerai, et comme les moyens de douceur ont été épuisés pour obtenir sa guérison, je crains que vous ne soyez forcé d'employer la contrainte. Dans tous les cas, nous le recommandons à votre science et à votre charité. »

Lorsque le marchand, escorté par son fripon, entra dans le cabinet du médecin, tenant sa cassette soigneusement enveloppée sous son manteau ; lorsqu'il développa la longue liste des princes et des princesses auxquels avaient appartenu les diamants devenus sa propriété, le médecin le laissa dire et ne l'arrêta pas. Amis placé derrière la chaise sur laquelle le marchand était assis, faisait des signes au docteur, et paraissait suivre de concert avec lui, le déploiement de cette infirmité mentale. — « Oui, s'écria enfin le docteur, l'argent que vous réclamez à juste titre, va vous être compté, si vous voulez bien poser cette cassette sur la table. » — Un vigoureux coup de sonnette fait accourir trois hommes apostés dont l'un commença par mettre en sûreté la cassette, pendant que ses acolytes contenaient le marchand furieux, le baillonnaient pour étouffer les cris perçants qu'il jetait, lui attachaient la chemise de force, le rasaient comme c'était la coutume au moyen âge, et lui administraient une douche. Cependant Amis s'épuisait en compliments et en révérences en l'honneur du médecin, et lui comptait la somme due pour cette grave et utile consultation. Le lendemain, Amis avait quitté l'Angleterre et avait fait voile pour Constantinople, emportant la précieuse cassette. La femme du marchand vint redemander son mari au médecin, qui le lui rendit, la tête rasée, le front chauve, bien lavé par de nombreuses douches.

Comment finit cette légende ? Le diable se fait ermite ; Amis a économisé sur ses dernières folies ; il bâtit un monastère, prêche la morale, gronde les jeunes gens, et meurt en odeur de sainteté.

Vénérable Amis, vous dont j'ai esquissé les aventures héroïques, quelque grand que vous soyez, ô Panurge de l'ancienne Allemagne ecclésiastique, laissez un peu de place, je vous prie, à deux grands hommes de même espèce, le curé de Calemberg, et Pierre Lew, surnommé le Second-Calemberg. Ces deux curés ne méritent pas d'être rejetés dans l'ombre. Avec autant d'esprit que leur confrère, et une exploitation non moins heureuse de la bêtise universelle, ils avaient peut-être reçu le don d'une invention plus comique.

Mais, avant de détailler les exploits de ces messieurs, remarquons ici le rôle démocratique joué par le clergé du moyen âge. Il les traite comme l'Espagne traite ses barbiers, et la France ses clercs de la basoche ; on leur attribue toutes les railleries et toutes les gausseries qui voltigent dans l'atmosphère. Ils sont du peuple, ils plaisent au peuple ; un peu escrocs, un peu faussaires, passablement immoraux, ils se font accepter par leurs vices mêmes, comme le héros du curé de Meudon. Malgré leur haine pour les ménestrels et les bouffons, depuis longtemps les membres inférieurs du sacerdoce s'étaient, pour ainsi dire, confondus avec cette classe plus aimée que respectée ; les statuts de l'Église de Cahors prouvent d'une manière incontestable la crainte inspirée aux plus prudents par cette bizarre confusion. « Nous

Digitized by Google

défendons, disent ces statuts, aux prêtres de devenir *jongleurs, gaillards et bouffons*; et nous déclarons que ceux qui persisteront à exercer cet art infâme seront privés de tout droit ecclésiastique, ou même punis temporellement d'une manière plus grave. (Item præcimus, quod clerici non sint *joculatores, joliardi, seu bufones*, declarantes, quod si per omnem artem illam diffamatoriam exercuerint, omni privilegio ecclesiastico sunt nudati, et etiam temporaliter graviori, si non destiterint. — *Statuta Eccl. Cadurc. apud Marten*, T. IV, Anecd. Col. 727).» La révolution française nous avait fait voir récemment toute l'influence de cette position populaire du bas clergé, et ce qu'il y avait d'intime dans l'alliance contractée par les paysans et les bourgeois avec les curés et les vicaires. Un grand nombre de ces pauvres hommes d'église s'attachèrent au parti de la révolution, comme on avait vu les membres de la même classe, au commencement du seizième siècle, passer du côté de la réforme. Ce débris de la grande guerre entre les vilains et les nobles n'a pas été sans action sur l'établissement du calvinisme, dont une des principales bases est la destruction de la hiérarchie religieuse. Le catholicisme lui-même était rempli de fiel contre l'orgueil et le luxe de ces *évêgots* et de ces *cardingaux* dont le curé de Meudon faisait une description si plaisante : Merlin-Coccaie les crible de traits satiriques. Les vices que l'on attribuait au bas clergé étaient de ces bons gros vices que le peuple ne déteste pas : gourmandise, ivrognerie, tours de passe-passe, farces mêlées d'égoïsme et de friponnerie. La sympathie pour Panurge a toujours été réelle, et je ne sais si le matériel Sancho ne s'est pas fait plus d'amis que le spiritualiste Don Quichotte. Tout au contraire, les erreurs dont on gratifiait les évêques froissaient l'amour-propre et l'égoïsme publics : on pouvait mépriser un peu davantage les uns, mais on détestait les autres.

Le plus célèbre de ces deux prêtres, le curé de Calemberg, est un homme historique, et les annales de la Germanie le présentent comme l'un des conseillers du célèbre duc *Othon le Joyeux*, dont l'autre ministre *Neidhart Fuchs* a été complétement éclipsé par son rival. Non-seulement Bebelius, Manlius, Rauscher et Dionysius Melander, mais le grand Luther, dans son commentaire de l'Ecclésiaste, a accordé à ce héros de la plaisanterie les honneurs de la citation. Son véritable nom, Weigand Von Theben, absorbé par son prénom ecclésiastique, est absent de toutes les biographies : mais un petit volume très-rare, imprimé peu de temps après sa mort, a conservé son jovial souvenir.

Il moralisait quelquefois, comme ce pauvre Yorick. Un jour, on lui reprochait d'avoir manqué à la promesse qu'il avait donnée de faire un beau sermon sur la diversité des opinions humaines. « A demain, répondit-il; vous ne serez pas mécontents de mon sermon, qui sera un drame et un symbole. » Une petite colline s'élevait auprès du village de Calemberg : notre curé remplit un panier de crânes pris dans le cimetière, puis, montant au sommet de la colline, et laissant rouler sur ses déclivités tous les crânes à la fois : « Chers frères, s'écria-t-il, en adressant la parole aux villageois assemblés au pied du coteau, vous m'avez demandé un beau sermon sur la variété infinie des opinions des hommes; voyez ces pauvres crânes qui n'ont plus le souffle vital! comme ils roulent! comme ils se dispersent! comme chacun prend son parti et suit sa voie. Ce serait bien pis, mes chers frères, s'ils étaient vivants, si le poids de leurs intérêts, de leurs préjugés et de leurs principes les emportait dans des directions différentes.» Apologue un peu grossier sans doute, mais qui charma nos bons Allemands; on y verrait volontiers le type primitif de ces étranges sermons, que Jean-Paul, dans ses moments de facétie misanthropique, a prêtés à ses curés imaginaires et à ses vicaires chimériques.

Le premier trait d'esprit qui le fit connaître était à la fois un tour d'audace et un rapide élan vers la fortune des cours. Pauvre garçon, sans passé, sans avenir, sans amis, Weigand Von Theben était en

Digitized by Google

service chez un bourgeois de Vienne. Il suit son maître au marché. Le peuple fait foule autour d'un énorme poisson que le pêcheur veut vendre à un prix exorbitant. « Parbleu, s'écrie le valet, je vais l'acheter pour le duc notre maître ! » et il prie le bourgeois de lui prêter l'argent nécessaire. Le bourgeois, dans sa profonde vénération pour le suzerain, ne repousse pas la demande de son serviteur, et Weigand court joyeux au palais d'Othon. Quand le garde de la porte le vit se présenter avec ce panier et ce poisson, il lui barra rudement le passage, et il força Weigand de marchander l'entrée du palais. « Que me donnerez-vous enfin ? demande le concierge. — Parlez, faites votre prix ; mais je ne possède rien dans ce moment, attendez que le duc m'ait récompensé. — Soit ; convenons que la moitié du présent quel qu'il puisse être m'appartiendra. — C'est convenu. »

Le pauvre valet est introduit en présence d'Othon le Joyeux ; son poisson gigantesque est accueilli avec reconnaissance.

« Que voulez-vous que je vous donne ; que désirez-vous ? lui demanda le duc. »

— Pas grand'chose, altesse, faites-moi administrer une centaine de coups de fouet, loyalement appliqués.

— Pourquoi ? dit le duc en éclatant de rire, et quelle étrange fantaisie ! »

Weigand raconta l'histoire du concierge ; et le duc fit exécuter ponctuellement la convention conclue entre ces deux personnages, à cette seule exception près, que la flagellation de l'un serait plus solennelle et plus sérieuse que celle de l'autre. Égayé par les facéties de Weigand, Othon le prend à gré. Un vieux curé du voisinage vient à mourir, c'est Weigand qui hérite de la cure. Il a le même succès auprès de ses ouailles qu'auprès du seigneur suzerain ; tout le monde aimait ce bon curé qui faisait rire. D'ailleurs, en excitant la gaieté, notre homme ne négligeait pas ses affaires. La première fois qu'il mit le pied dans l'église, il en trouva la toiture endommagée. — « Arrangeons-nous, dit-il aux paroissiens ; vous vous chargerez d'une partie des réparations et moi de l'autre. La pluie tombe sur la nef et sur les bas côtés, l'autel n'est pas moins exposé aux injures de l'air. Partageons ce différend en deux. Est-ce le dessus de l'autel, ou la voûte de la nef que je dois réparer ? de quelle partie vous chargez-vous ?

— Nous allons réparer le dessus de l'autel », répondirent les paroissiens, qui, dans leur pensée avare, venaient de comparer la dépense de ces deux réparations. Le curé de Calemberg les laissa faire, et quand la voûte qui protégeait l'autel et l'officiant se trouva bien couverte et réparée, il se tint parfaitement tranquille ; laissant dormir dans l'oubli le plus complet les réparations du reste de l'église. Sorti vainqueur de cette petite bataille avec ses paroissiens, il ne cessa plus de leur jouer d'admirables tours dont le meilleur nous semble digne d'être rapporté ; nous altérons à peine le vieux style de la légende consacrée à ce rival de Rabelais :

« Or il est bon que vous sachiez, que le « curé de Calemberg avait dans son cellier « du vin détestable qui s'était gâté avec le « temps, et dont il ne savait comment se « défaire. Pour arriver à ce but, il s'advisa « d'une merveilleuse invention que nous « allons rapporter et qui lui réussit on ne « peut mieux. Il fit proclamer et corner à « son de trompe, dans tous les villages environnants, que le curé de Calemberg « avait trouvé le moyen de voler ; que « Dieu aidant, il avait fabriqué à cet effet « une belle paire d'ailes ; et que le prochain dimanche, il prendrait son essort « du sommet du clocher de Tonow ; traverserait la rivière et irait se poser sur « le faîte du clocher d'un autre village, « situé à quelques milles de là.

« Après quoi il fit fabriquer deux grandes ailes toutes couvertes de plumes de « paon, et apporter dans le chœur de l'église, les tonneaux remplis de son mauvais vin. Le bedeau reçut l'ordre de « vendre ce vin aussi cher que possible « aux paroissiens, pour leur faire attendre « de meilleure grâce le moment où le curé « prendrait son essor. Le moment arrive, « et l'on accourt de toutes parts pour voir « s'accomplir la merveille ; debout sur son

Digitized by Google

« clocher et essayant ses ailes, l'ange de « nouvelle espèce semble prêt à partir, « mais ne part pas encore. Toutes ces figu- « res populaires, le nez en l'air et la bouche « béante, se tournent du côté du clocher; « le soleil les brûle, la soif les prend; car « le bon prêtre ne volait pas encore. — « Attendez-moi, chers amis, criait-il du « haut du clocher, le moment approche et « vous verrez avec surprise ce qu'il en ad- « viendra. — Cependant la soif augmentait « avec la chaleur, et l'on était heureux de « trouver dans le chœur de l'église les ra- « fraîchissements nécessaires. Ce détesta- « ble vin paraissait très-bon dans la cir- « constance; tout fut épuisé en quelques « minutes; on vit une émeute prête à « éclore lorsque le dernier tonneau se « trouva vide. Le bedeau ennuyé de n'a- « voir rien à répondre à ces gens furieux « qui lui criaient : *à boire, à boire!* monte « au clocher et demande au curé :

« — Que faut-il faire? tout votre vin est « vendu.

« — Bien vendu?

« — Très-bien.

« — Et payé?

« — Bien payé.

« — A la bonne heure.

« Les deux ailes du prêtre s'agitèrent « vivement, et s'approchant sur le bord « de la balustrade qui entourait le clo- « cher :

« — Bonnes gens, cria-t-il au peuple, « quel est celui d'entre vous qui a jamais « vu un homme voler?

« — Personne, personne!

« — Eh bien! personne ne le verra. « Allez dire à vos femmes, vous tous, fils « de bonnes mères, que vous venez d'a- « cheter le vin du curé de Calemberg, « trois fois plus cher qu'il ne lui a jamais « coûté. Vos écus sont bons, vos écus sont « bons; je ne me plains pas de vous; bon- « soir, mes amis!

« Alors les vilains et paysans merveil- « leusement courroucés, menacèrent de « leur vengeance le curé fripon; mais il « se moqua d'eux, et transforma en bon « vin les pièces d'argent et d'or que lui « avaient values ses mauvaises futailles. »

Toutes ces espiègleries qui faisaient les délices du diocèse attirèrent l'attention de l'évêque, qui voulut sévir, mais qui s'attaquait à plus fort que lui. Le curé s'arrangea de manière à ce que ses paroissiens surprissent monseigneur dans une situation tellement équivoque, ou pour mieux dire, si peu équivoque, que toutes les railleries tombèrent sur le supérieur. Malgré cet échec, l'évêque enjoignit au curé de ne pas loger de servante au-dessous de quarante ans. Weigand en fut quitte pour payer deux servantes dont chacune était âgée de vingt ans; ce qui d'après son calcul était absolument la même chose.

Ces facéties ont couru l'Europe; mais il est à remarquer que les peuples du Nord ont spécialement gardé le souvenir de ces curés gaudisseurs; et que les plaisanteries de l'Italie et de l'Espagne, par exemple, portent un caractère tout différent.

Ces aventures un peu vulgaires font partie des Anas et recueils de grossiers quolibets dont le peuple s'amuse. Elles ont jeté à travers toute l'Europe leur verve narquoise, bouffonne et grotesque, fourni pour longtemps des souvenirs comiques à l'imagination du bas peuple, et enfanté une longue série de facéties traditionnelles.

Pierre Lew, natif de Hall, et qui portait un homme dans sa main étendue, tant il était vigoureux, ne se distinguait pas par une délicatesse plus raffinée que ses confrères Eulen Spiegel et Weigand. Prêtre comme le dernier de ces héros, après avoir servi comme artilleur, il mettait son imagination inventive au service de ses facultés gastronomiques; ainsi, il tordait le cou aux coqs et aux poules qu'il rencontrait, et les plongeant ensuite dans le ruisseau, les faisait passer pour noyés, afin d'en dégoûter tous les gens du village. Les miracles que Dieu opérait en sa faveur avaient tous la même tendance, disait-il, et flattaient ses goûts de sensualité raffinée; il trouvait d'excellents gâteaux cachés sous la nappe de l'autel. Un siphon placé dans sa cave, aboutissant à la cave voisine, absorbait la liqueur merveilleuse que contenaient les tonneaux et les pipes du voisin.

Digitized by Google

C'était le jour de la Saint-Martin, grande fête pour les paysans d'Allemagne, habitués à plumer leurs oies ce jour-là, et à chômer la fête du bienheureux, par de grandes et belles rasades. Le fils du bedeau vint trouver Pierre Lew, et, tournant son chapeau dans ses mains :

« Mon père m'envoie à la ville, lui dit-il, pour acheter du pain, du vin et des gâteaux; vous plaît-il que par la même occasion je fasse vos emplettes?

— Non, lui répondit Lew; et le jeune homme partit seul. Avant qu'il eût terminé ses achats, le soleil avait disparu derrière l'horizon. Sur la route qui conduit au village, se trouvait, au sommet d'une colline, un vieil arbre dont le tronc pourri avait été abattu par la hache, et dont les débris, taillés en forme de piédestal, étaient destinés par les villageois à recevoir l'image d'un saint. Ce fut là que notre ecclésiastique vénérable s'accroupit, attendant le passage du jeune villageois, et se promettant de lui imprimer une terreur assez profonde pour rester maître de la provision faite par lui à la ville. Tout arrive comme le curé l'a prévu; le jeune homme, épouvanté par l'apparition, se sauve du côté du village, et laisse épars sur le sol, brocs, paniers et bouteilles. Non-seulement Lew les recueille, mais il a soin, en s'attribuant leur contenu, de jeter sur le chemin les bouteilles vides et les paniers, veufs de leurs trésors. Ce désastre contrista singulièrement le bedeau et son fils. L'un et l'autre n'eurent rien de plus pressé que de venir consulter le curé Lew, et de lui demander conseil pour l'avenir. « Apaisez, leur dit-il, la colère de l'esprit malin qui vous en veut; un ou deux cadeaux que vous me ferez vous vaudront d'excellentes messes, et je vous en tiendrai quittes à bon marché. » Les pauvres gens obéirent, et le curé trouva moyen de mettre à contribution la famille entière.

Épuiserai-je les matériaux du Narenbuch, dans lequel un éditeur moderne a fait entrer non-seulement ces prêtres dont j'ai donné l'histoire, mais le célèbre *Marcolph*, le grand *Schimpf*, l'illustre *Claus Narr*, et surtout le roi de cet empire comique, *Tyll Eulen Spiegel?* Je veux laisser quelques études à faire à ceux de mes lecteurs qui aiment à se perdre dans les profondeurs de la littérature allemande; ils admireront surtout cet Eulen Spiegel, personnage aussi réel que notre Villon, coquin fort admiré de son temps, et vénéré après sa mort. Non-seulement, le petit livre contenant sa vie et ses aventures, originairement rédigé en bas-allemand, a été traduit en allemand, en saxon, en anglais, en vers latins, en prose latine, en hollandais, en polonais, en français; mais on vit paraître pendant la grande lutte de la réforme, deux versions différentes de cette épopée de la filouterie : l'une à l'usage des catholiques, l'autre à l'usage des luthériens. L'étranger qui visite Zeitlingen, est conduit par les habitants du lieu, près de la maison qui a l'honneur de renfermer le berceau d'Eulen Spiegel; on montre même pour de l'argent les habits que cet intéressant personnage a portés. Son tombeau, que le petit village de Molen conserve avec vénération, est aussi un but de pèlerinage.

Mais de toutes ces gentillesses germaniques, la plus exquise et la plus digne de l'attention d'un philosophe, c'est la création des Schildbourgeois, création excellente, plus que comique, car elle renferme de la poésie; qui nous rappelle les bons contes de la Grèce à propos de la population abdéritaine. Tout ce qui se fait de ridicule, de fou, d'absurde en Germanie, on l'attribue aux Schildbourgeois. Il faut lire dans le Narenbuch les hauts faits de ces bonnes gens. Tissu d'inexprimables âneries; c'est l'idéal de la bêtise. Je ne prétends pas que le fait historique soit vrai, et que Schilda mérite plus que toute autre localité allemande, le triste renom qui pèse sur elle : la province de Champagne en France, Gotham en Angleterre, Turcoing dans la Flandre française, sont depuis longtemps en butte aux railleries et aux quolibets que la Grèce n'a pas épargnés à ses Abdéritains, ni l'Indoustan aux habitants de Sivry-Kissar. On conserve parmi les manuscrits de la bibliothèque de Cambridge, un poëme satirique du moyen

Digitized by Google

âge, qui attribue aux pauvres Gothamites toutes les niaiseries possibles.

Ces bons paysans, dit la légende, s'en vont tous les jours à la foire; de peur de nuire à la santé de leurs juments, ils portent sur leurs épaules leurs sacs de grains. A peine arrivés, les voici qui siégent à la taverne pour y boire, et y boire encore; ivres, ils essayent de remonter sur leurs bêtes; et, incapables de cet effort, ils s'écrient : Allons donc, coquine, soutiens-moi jusqu'à ce que je sois en selle; puissent mille diables t'emporter! Puisses-tu ne jamais revenir à la maison! Enfin ils arrivent chez eux, se mettent à table : on frappe, et ils ne veulent point qu'on les dérange : « Je ne suis pas chez moi, crie le maître, je suis à l'auberge; allez m'y chercher, ou revenez demain. »

Revenons à nos habitants de Schilda et à leurs singulières facéties. Swift n'aurait pas dédaigné quelques-unes des inventions populaires dont se compose le petit volume qui leur est consacré. Il y a même dans la création du type général et dans l'origine prêtée aux Schildbourgeois, une finesse et une délicatesse singulières. Imaginez un peu que ces niais ont eu pour pères les sept sages de la Grèce. L'éclat de leur vaste capacité se répandit au loin, dit la chronique, et fit tant de bruit, que les conseils des princes, les sénats des républiques se les disputèrent à l'envi; on enlevait un Schildbourgeois comme on enlève un trésor inestimable; on payait leur présence au poids de l'or. Mais le résultat de cette valeur extraordinaire qu'ils avaient acquise dans le commerce des peuples, était de livrer leur pays à la détresse et à l'isolement. Les femmes restaient seules avec les vieillards et les enfants; dès qu'un Schildbourgeois atteignait l'âge de raison, des cavaliers apostés l'enlevaient et s'empressaient de porter ce trésor à quelque monarque étranger. Que firent nos gens d'esprit? Ils s'avisèrent tout à coup de simuler l'idiotisme le plus complet; seul moyen d'échapper à cette confiscation de Schildbourgeois, que l'on s'était permise jusqu'alors. Cela leur réussit; mais, à force de porter ce masque stupide, ils en conservèrent l'empreinte, et restèrent parfaitement idiots.

L'empereur d'Allemagne entend parler de leurs faits et gestes, il trouve la chose intéressante, bizarre, ordonne qu'une députation de ces messieurs lui soit adressée, admire la perfection de nullité qui les distingue; leur donne un beau diplôme de bêtise orné de son sceau et de sa signature, et les encourage à continuer comme ils ont commencé. Ils usent de la permission, et se bannissent eux-mêmes à perpétuité de leur pays natal. Voilà pourquoi leur race est devenue féconde, redoutable, omniprésente : on la trouve partout, et il n'y a pas de coin de la terre qui ne vous offre comme échantillon d'ânerie, quelque honnête descendant de la race schildbourgeoise.

Assurément ces inventions satiriques ne manquent pas de verve et d'originalité. Il faut suivre les Schildbourgeois à travers leur existence de peuple. Veulent-ils construire un palais où siége leur parlement, ils n'y pratiquent point de fenêtres, tant le vent et la pluie leur font peur. Bientôt les ténèbres profondes qui règnent dans l'intérieur de l'édifice les épouvantent; et, comme dit l'auteur du récit, ils voient *qu'on n'y voit goutte*. Chacun des députés allume une torche, en décore son bonnet, et l'assemblée lumineuse procède à ses grands travaux. On est longtemps avant de découvrir le motif de cette obscurité; les discours et les dissertations surabondent; on prodigue à ce sujet la métaphysique et la rhétorique. Quelques érudits décomposent éloquemment les rayons du soleil. Quelques poëtes adressent des dithyrambes à la lumière; après huit jours de discussion, lorsqu'on a bien débattu le pour et le contre, il demeure prouvé que le jour manque et qu'il faut l'introduire. Chaque député se met en devoir d'exposer au grand soleil ses tonneaux, ses paniers, ses baquets, afin de récolter le plus de rayons lumineux qu'il lui sera possible; on referme ensuite hermétiquement chacun de ces instruments de transport; mais hélas! lorsque vient le moment de les rouvrir dans la salle des séances, pas un

rayon solaire ne s'était conservé intact. Un voyageur qui passait par là entendit leurs lamentations; cet homme, né sur les limites de Schilda, ne se distinguait point par le même genre de capacité que ses compatriotes, et ne descendait pas des sept sages de la Grèce.

« Si vous enleviez la toiture! » cria-t-il aux députés. Ce moyen, trouvé excellent, fut mis aussitôt à exécution. Le voyageur chargé de cadeaux, festoyé par la population reconnaissante, retourna chez lui, et tant que dura l'été, c'était très-bien; mais lorsque vinrent les temps de pluie, nos députés, trempés jusqu'aux os, ne trouvèrent plus l'invention aussi bonne. Une première délibération les conduisit à ce résultat: qu'il fallait remettre le toit à sa place primitive; une seconde eut pour corollaire la déclaration positive et unanime, que personne n'y voyait clair; et la troisième fut suivie d'un arrêté qui ordonnait à tout député de ne se présenter qu'avec une chandelle. On institua huit comités d'enquête qui travaillèrent assidûment pendant quatre années, pour savoir au juste le motif qui empêchait la lumière d'arriver jusqu'aux honorables. Les travaux de ces grands hommes, imprimés en soixante-dix volumes, *petit-texte*, causent encore l'admiration de la postérité, et servent de modèles aux débats parlementaires des nations les plus célèbres et les plus civilisées. Les résultats furent longs à obtenir; mais enfin tant de patience, de persévérance et de talent furent récompensés par le succès; et une crevasse ayant fini par livrer passage au soleil à travers le mur de la chambre des députés, qui n'était pas bien bâtie; un député, homme d'esprit, proposa, comme sous-amendement à la dernière loi qui venait d'être votée, l'élargissement facultatif de la crevasse. L'exaltation bien naturelle que cet événement causa parmi les Schildbourgeois fit adopter, sans examen, une addition considérable d'impôts dont la couronne chargea son budget, et fit éclore un des plus beaux morceaux d'éloquence dont les annales parlementaires fassent mention. Presque toutes les années voient, d'ailleurs, se représenter la même question sous des formes très-diverses, et cette crevasse transformée en fenêtre, tour à tour polygone, octogone, toujours irrégulière, a servi de texte à quelques-uns des plus brillants efforts qui aient recommandé à l'admiration des peuples représentatifs, les avocats députés de Schilda.

Cette aventure suffirait pour assurer la réputation de mes Schildbourgeois; ils en ont bien d'autres; j'aime l'histoire de la construction de leur moulin. Il leur fallait une meule, qu'ils fabriquèrent laborieusement au sommet d'une colline; à peine l'opération terminée, ils songèrent au transport. La pierre était lourde, et ce ne fut qu'à force de bras qu'ils vinrent à bout de leur œuvre. Quand ils l'eurent accomplie, ils firent une réflexion naturelle, c'est qu'ils auraient pu la laisser rouler du haut de la colline jusqu'en bas; sur quoi, le remords les prenant, ils employèrent des efforts considérables pour reporter la meule d'où elle venait, afin de la laisser rouler ensuite, entraînée par son propre poids. Une autre réflexion fort sage leur vint encore: « cette pierre roulante a besoin d'un guide, ou tout au moins, d'un Schildbourgeois qui nous mette au courant de la direction qu'elle aura suivie. Un brave citoyen se dévoua, passa sa tête dans le trou de la meule, roula courageusement avec elle, et alla se perdre et s'engloutir dans un marais qui occupait le pied de la colline. La chambre des députés s'assembla de nouveau, et après une prodigieuse dépense de mots patriotiques et d'éloquence de circonstance, le Shéridan de la commune fit décréter qu'une proclamation rédigée par les plus fortes têtes de Schilda, serait lue dans les villages environnants, à l'effet de réclamer l'extradition d'un habitant Schildbourgeois, qui s'était déloyalement enfui, emportant une meule de moulin pendue à son cou.

Je pourrais vous raconter encore de quelle manière un énorme chat s'y prit pour détruire par l'incendie les principales maisons de la ville. La grande guerre des Schildbourgeois contre ce matou, les divers traités diplomatiques auxquels cette

Digitized by Google

campagne donna lieu; en un mot, toute cette Iliade facétieuse, dont je prive à regret mes lecteurs, récrée l'enfantine intelligence de la plupart des jeunes Allemands. Qu'on aille les chercher, si l'on veut, dans le Narenbuch; et que l'on ne sourie pas de voir tant de puérilités recueillies par de graves et honorables savants. Ces joyeux enfantillages, qui ont fait place à des puérilités rêveuses et tristes, tiennent leur place dans l'histoire des nations, de leurs fantaisies, et des métamorphoses que leur génie a subies à travers les âges.

(*Foreign Quarterly Review.*)

Economie politique.

DE L'INFLUENCE PHYSIQUE ET MORALE

DES

DIVERS SYSTÈMES PÉNITENTIAIRES.

Si la civilisation actuelle, comme l'ensemble de tous les travaux récemment faits par des hommes éminents des deux mondes sur le régime des prisons ne le prouve que trop bien, facilite le développement des industries du crime et le nombre des coupables; si le vol, le meurtre et les forfaits qui en dérivent, si l'adultère et le viol se perfectionnent à mesure que l'homme progresse, c'est au moins le devoir d'une société déplorablement polie de régulariser les maux dont elle est la source involontaire, et d'assainir les cloaques, encore informes et corrompus, qui servent de gémonies à ses immondices morales. Cette question, vivement débattue depuis les commencements du siècle, éclairée par les établissements de philanthropie et les tentatives d'amélioration qui ont eu lieu en Amérique, aux États-Unis, en Angleterre et dernièrement en France; discutée par la presse, dans les législatures et au sein des parlements; soumise aux calculs de la science comme aux réflexions de la jurisprudence, est enfin de toutes parts résolue. Le système pénitentiaire, en attendant l'abolition de la peine de mort, adoucit temporairement l'ostracisme monstrueux que les peuples modernes avaient décrété contre leurs membres faibles et pervertis. Partout on substitue les remords aux vengeances; on essaye de guérir avant d'amputer. Les gouvernements se sont définitivement aperçus qu'il se formait dans le crime une civilisation étrange dont il fallait se hâter de combattre les progrès, sous peine de la subir en remplacement de la civilisation naturelle, et que le meilleur moyen de dissoudre cette association contagieuse était de lui offrir une rentrée facile dans la société dont elle se prétendait rivale afin de ne plus en paraître exclue. C'est donc aujourd'hui sur les voies d'exécution et non sur l'opportunité des réformes que le débat s'ouvre des deux côtés de l'Océan.

Nous avons déjà exposé dans quel état les bonnes intentions des législateurs et des administrateurs avaient trouvé en Europe et en Amérique les premiers rudiments, les projets élémentaires d'une réforme générale dans la vie des prisons. Nous avons

donné un aperçu succinct des enquêtes, soit officielles, soit particulières, auxquelles se sont livrés, tantôt sur le mandat exprès des gouvernements, tantôt sur leur propre inspiration, des hommes spéciaux des deux continents; nous avons vu enfin que, d'après les abus tolérés et les vices radicaux universellement reconnus dans tous les pays où les criminels sont atteints par l'incarcération, si le régime pénitentiaire est une mesure d'urgence et de nécessité, les opinions n'en varient pas moins sur les moyens de concilier dans l'application les respects plus larges qu'on doit maintenant à l'humanité, et les justes représailles que la société exerce envers ceux de ses membres qui en ont violé les lois.

Dans le tableau que nous avons tracé, en puisant nos documents indistinctement dans tous les établissements publics d'incarcération qui existent aux États-Unis, en France et en Angleterre, on a également vu que, sur le modèle et à l'exemple de Genève et de la Belgique, mais avec des modifications locales et des perfectionnements nouveaux, le régime pénitentiaire s'était partagé en deux systèmes : le régime cellulaire (*separate system*), et le régime silencieux (*silent system*). Ces deux modes, dont le but est le même, mais dont les ressources d'application et les succès d'amélioration sont contraires, divisent à l'heure où nous écrivons le système pénitentiaire de tout le globe.

Un rapport très-étendu sur les prisons de la Grande-Bretagne, considérées au point de vue de la réforme pénitentiaire, a été rédigé par M. Crawford, de concert avec M. Withworth Russell, ancien chapelain du pénitencier de Milbank, et comme lui, inspecteur général de ces établissements dans le Royaume-Uni. Il ne concerne que les prisons du centre (*home district*). Les autres inspecteurs généraux ont été chargés de visiter toutes les autres geôles de l'Angleterre savoir : M. Williams, *Northern and Eastern District;* M. Bisset Hawkins, *Southern and Western district* ; et M. Frédéric Hill *Prisons of Scotland*. Leurs rapports, récemment imprimés, seront présentés aux deux chambres du parlement, par ordre de S. M. Britannique, dans leur prochaine session. C'est le travail le plus complet, ou plutôt le seul complet qui ait été publié sur les prisons de la Grande-Bretagne. La majeure partie de son étendue est consacrée à flétrir le régime du silence et à plaider pour la propagation du mode cellulaire que des susceptibilités d'hygiène mal conçues avaient momentanément écarté du système pénitentiaire, et auquel, nous l'espérons bien, la réforme des prisons en Europe devra tôt ou tard son salut.

A l'égard du système du silence, les recherches de M. Crawford et de ses associés dans l'inspection générale, démontrent aujourd'hui que ce régime, qui a pour principe la conscience du mal engendré par le rapprochement, et pour résultat la guérison nécessitée par l'intensité du mal, est d'un mécanisme aussi compliqué qu'incommode ; qu'il est loin de remplir les conditions d'assainissement moral ; qu'il dépend, pour le succès des travaux industriels de la prison, de circonstances qu'on ne peut généraliser, ou sur la constance desquelles on ne peut compter toujours ; que ses avantages sont tous balancés par des vices ou annulés par des obstacles ; et que ses inconvénients sont essentiels et permaments, tandis que son utilité n'est que fortuite ou accidentelle. Il s'agit donc de prouver, d'après les mêmes documents, que le régime cellulaire est aussi supérieur au régime silencieux que ce dernier pouvait l'être à l'ancienne discipline des prisons, et que le but de la société est convenablement atteint par l'influence de ce régime, sans que la santé des prisonniers soit compromise.

Il faut lire les expressions énergiques consignées dans le rapport mis sous les yeux de la commission nommée par le parlement. Si le régime silencieux a passagèrement conquis l'admiration de quelques économistes, leurs suffrages étaient dus à l'horreur inspirée par le régime actuel des prisons en général, régime qui n'est pénitencier en aucune façon. De la maison de force de Gand, le système du silence a passé dans la grande prison amé-

Digitized by Google

ricaine d'Auburn, de New-York, dans tous les établissements des États-Unis, de Boston, de Baltimore, du Kentucky, du Tennessée, du Maine, du Vermond. Il est entré dans la Grande-Bretagne; il règne à Wakefield et à Coldbathfields; mais ces maisons ne l'ont accepté, hâtons-nous de le dire, qu'en prenant au principe d'isolement la séparation solitaire de nuit. La France n'en a point encore fait l'épreuve. Écrivons en quelques mots l'histoire de ce système.

Le régime du silence pèche d'abord, même dans son principe, car du moment qu'une conversation par signes ou à voix basse est possible, on sera forcé de convenir que ce système ne met aucun obstacle à de pareils entretiens. C'est ce qui a lieu à Sing-Sing et à Auburn, dans l'État de New-York, en dépit des menaces brutales et des coups de fouet du gardien; la communication mystérieuse s'établit également parmi les détenus de Wethersfield, comme MM. Demetz et Blouet, membres de la dernière commission française l'ont reconnu, dans le Connecticut, en Amérique, malgré les mesures disciplinaires les plus violentes. Elle s'établit encore avec une indomptable ténacité dans les maisons de correction où le travail forcé est le résultat de la condamnation qui le prononce, quand même le silence n'est que l'accessoire et non la base du régime de la prison; c'est ainsi qu'à Brixton (Sussex), à Horsemonger-Lane, à Giltspur-street-Compter et dans les autres prisons de Londres, les détenus qui travaillent à faire mouvoir le cylindre du *tread mill,* moulin à marcher, causent avec les doigts dont ils jouent sur la rampe comme sur un piano. La menuiserie est couverte de raies et d'entailles qui ont leur signification, et que les nouveaux arrivants étudient d'après le muet enseignement de ceux qui les accueillent. A Coldbathfields, à Westminter-Bridewell, les prisonniers ont porté les raffinements dans leur adresse à rompre ou du moins à remplacer le silence, au point que les administrations reculent maintenant devant les dépenses que nécessite une règle inutile. Ces maisons sont pourtant citées comme les modèles de la discipline intérieure pour l'Angleterre.

Nous nous contenterons, à cet égard, de choisir parmi les nombreux exemples d'abus rapportés par MM. Crawford et Demetz, celui d'une femme nommée Rachel, devenue enceinte dans le pénitencier d'Auburn par suite de rapports avec un détenu qui était parvenu à s'introduire secrètement dans sa cellule : cette femme fut saisie par deux nègres robustes, et le gardien lui porta sur la peau nue des coups de nerf de bœuf, jusqu'au point de la mettre dans un état que le médecin décrivait dans les termes suivants : « Je trouvai cette malheureuse couchée sur son lit, et presque hors d'état de se remuer; j'examinai son dos, qui était noir et bleu avec un degré de rougeur très-prononcé depuis les épaules jusqu'au gras des jambes : le devant du corps avait également des taches noires et bleues; les traces des coups s'étendaient jusqu'aux côtes, et, à quelques endroits, la peau était déchirée. Elle était d'une faiblesse extrême. Cette femme fut saignée à six reprises, et, pendant quelques jours, elle fut considérée comme morte. » Eh bien! telle est la nécessité de laisser aux gardiens toute latitude sur les corrections à infliger que, malgré l'immoralité d'un pareil traitement exercé par un homme sur une femme nue, et la cruauté avec laquelle il fut appliqué, les inspecteurs ne jugèrent pas le fait assez grave pour retirer son emploi au gardien coupable; mais il y a plus, le besoin de réprimer jusqu'à la tentative de l'infraction expose sans cesse à frapper un innocent. Les rapports des inspecteurs d'Auburn constatent plusieurs cas de cette nature, entre autres celui d'un *convict,* qui, ayant fait un signe pour un outil, fut cruellement frappé de sept à huit coups de bâton, parce que le surveillant s'était mépris sur la cause de ce signe.

Rien ne prouve plus douloureusement que le fait qui précède avec quelle facilité les prisonniers communiquent entre eux dans le système d'Auburn, même avec la séparation de nuit. L'histoire suivante démontre les sympathies invincibles qui ré-

Digitized by Google

sultent fréquemment de ces rapprochements conquis avec tant de peine sur la surveillance des guichetiers.

Un homme interrogé sur les motifs qui avaient pu le porter à commettre un nouveau crime, répondit : « J'avais la ferme intention de me bien conduire, et pour faciliter cette résolution je me rendis dans l'État d'Ohio où j'espérais que mes antécédents demeureraient ignorés et que je serais à même de commencer une vie toute nouvelle. Je trouvai de l'emploi, et j'avais déjà réussi à obtenir l'estime de ceux qui m'entouraient, lorsque j'eus le malheur de rencontrer un individu qui avait partagé naguère ma captivité. Je passai sans avoir l'air de le reconnaître, mais il me suivit et me dit : « Je vous connais, et il est en mon pouvoir de vous dénoncer; ainsi vous n'avez pas intérêt à m'éviter. C'est une folie d'affecter cet air d'honnêteté. Venez avec moi au cabaret voisin et nous parlerons de nos anciennes affaires.» Je ne pouvais lui échapper; mon courage faillit, le désespoir s'empara de mon âme, et je le suivis : le reste vous est connu. »

Nous ne devons pas perdre de vue le tact et la dextérité de corps et d'esprit que l'homme acquiert graduellement, mais sûrement, par l'exercice, quand il a pour mobile de ses actions un penchant impérieux de la nature. Dans la maison de correction de Coldbathfields, où le régime du silence est à l'apogée de sa perfection, il y eut 6,794 punitions infligées pendant la seule année de 1836, pour jurements et conversations, et cela, sous la direction d'un gouverneur éminemment capable, et qui dispose de tous les moyens possibles de contrainte. L'établissement renferme 900 prisonniers, et toutes les punitions, d'après le rapport du gouvernement, ont augmenté depuis l'introduction du système silencieux. Non-seulement la fréquence des contraventions, mais encore la nature des châtiments particuliers à ces contraventions, constituent une objection sérieuse contre ce système. Elle consiste principalement dans la réduction de la nourriture ou dans le confinement du détenu dans une cellule ténébreuse et mal ventilée; or, la discipline des prisons où le *tread mill* fait la base des occupations industrielles est déjà funeste à la santé de l'homme, puisqu'à Londres, dans les établissements de la métropole, on a constaté par le rapport des commissaires du parlement, que ce genre de travail fatigue considérablement les détenus, après trois mois de prison; qu'il est meurtrier pour les vieillards et les infirmes, et qu'il n'est favorable qu'aux femmes de mauvaise vie, quand leur détention n'excède pas le temps au bout duquel tout homme, d'une force correspondante, éprouve une altération sensible dans sa vigueur. Les peines répressives, en dehors de la condamnation principale, auxquelles donne lieu l'inobservation du règlement silencieux, ajoutent donc aux fatigues physiques du détenu; elles accroissent, d'ailleurs, ses souffrances morales, parce que l'oubli de l'offense et l'absence du remords naissent rapidement au milieu des punitions accidentelles qu'il voit très-bien ne pas résulter de l'arrêt de ses juges et du texte de la loi; la condamnation originaire est absorbée, pour ainsi dire, sous le nombre des châtiments que ce système lui a imposés; et le vif sentiment de cette injustice ferme son cœur aux lumières que le régime pénitentiaire a précisément pour but d'y faire luire.

Ainsi le régime du silence irrite le moral des prisonniers, altère leur santé au delà des limites que la société doit se permettre, et n'obvie pas à l'inconvénient de leur mélange, puisqu'ils se concertent avec des signes d'une manière aussi directe et aussi certaine que par la voix. Ainsi, ce système détourne de leurs cœurs la salutaire influence du pénitencier, puisque leur esprit est entièrement livré au charme des entreprises clandestines, à la vigilance muette dont ils ont plus que jamais besoin pour tromper leurs surveillants et leurs guichetiers. Esquissons le régime pénitentiaire de Coldbathfields. C'est le meilleur exemple que nous puissions citer des abus du système dont on récuse maintenant les bienfaits.

Il y a huit prisons à Londres, sans compter le grand pénitencier de Millbank.

Digitized by Google

Aucune ne suit positivement le régime cellulaire, et le système du silence est à peu près partout adopté. Dans Coldbathfields, dont nous avons tracé les principaux inconvénients, l'*ordre du jour* présente déjà des vestiges de tout le mal que le régime silencieux est susceptible de causer dans les maisons de force. Dans chaque cour ou quartier, sont constamment postés plusieurs *moniteurs*, un surveillant et un guichetier. Les moniteurs sont choisis dans la classe la plus active et la plus intelligente des prisonniers de tout le royaume. On imaginera facilement dans quelle situation redoutable cette catégorie de détenus est placée par le régime silencieux vis-à-vis de leurs compagnons de malheur. Jamais recors, gendarmes et mouchards n'ont été plus franchement exécrés. Le sentiment de vengeance qui s'allume dans le cœur des prisonniers se joint à toutes les vexations morales et physiques du système. Dans la prison de Coldbathfields le gouverneur ne reçoit pas moins de soixante rapports chaque matin, où il n'est question que des dénonciations réciproques des moniteurs et des détenus, toujours armés les uns contre les autres, comme sur un champ de bataille. Un prisonnier, enfermé dans une cellule ténébreuse, se plaignit aux commissaires du parlement du préjudice qu'il avait éprouvé dans sa santé par les fréquentes réductions de nourriture et par sa claustration dans un cachot malsain, pour une infraction aux règles du silence; cet homme qui, à son entrée dans Coldbathfields, était fort et bien portant, n'était déjà plus qu'une ombre. Les commissaires le trouvèrent si exaspéré par ce traitement absurde, qu'il jurait de se venger dès qu'il serait mis en liberté. Or, cette sévérité du moniteur, à l'égard du détenu de Coldbathfields, tenait à ce que les autorités des prisons jugent de la fidélité de leurs agents secondaires par le nombre des rapports qu'ils dressent. Aussi, afin de conserver sa place, le surveillant est quelquefois conduit à forger des délits. Ce n'est pourtant pas plus la faute des agents supérieurs, que des employés subalternes; le régime du silence exige de semblables rigueurs, et il faut les souffrir dans les prisons ou ne plus chercher l'accomplissement de ce système pénitencier.

Par ce qui précède, on comprend que le régime du silence, déjà d'une application si difficile et d'un succès si douteux, devient encore plus pénible en raison du choix des moniteurs que l'administration ne fait pas toujours avec discernement. Nous regrettons de ne pouvoir exposer ici la discussion lumineuse et approfondie par laquelle MM. Crawford et Withworth Russel ont éclairé la religion du parlement sur les abus introduits par ce genre de surveillance dans le système silencieux; on y retrouve toute la susceptibilité anglaise pour que la liberté individuelle demeure respectée sous les verrous. Les réflexions dont ils font suivre leur tableau très-détaillé des inconvénients de ce régime pour la santé des prisonniers, exciteront, sans aucun doute, les railleries du continent; mais nous y applaudissons de grand cœur, comme à la première manifestation des vrais principes qui doivent désormais guider les législateurs dans l'arbitraire malheureusement utile des incarcérations, surtout depuis que, par une incroyable extension de l'esprit commercial, les États-Unis ont mis le travail des prisonniers réunis sous le système silencieux en coupes réglées comme un champ de maïs, sous prétexte de subvenir aux frais des établissements pénitenciers. Les Américains ont poussé l'inconvenance jusqu'à taxer les visiteurs. Cette spéculation, bien digne de leur caractère mercantile, est atroce.

La foule des visiteurs est si considérable, que, M. Ducpétiaux, inspecteur général des prisons belges, compare le spectacle des pénitentiaires aux heures de visite, à une exposition publique de condamnés.

N'oublions pas, toutefois, malgré le défaut d'espace, une grave observation des commissaires du parlement; c'est que les meilleurs surveillants, les plus utiles moniteurs, sont ordinairement les plus scélérats et les plus pervertis des criminels de la prison. D'où il résulte que si l'adminis-

Digitized by Google

tration veut profiter de leurs talents, elle viole d'un autre côté ouvertement toutes les lois de l'équité. Car, si jamais suprématie fut abominable, et obéissance singulièrement horrible, c'est lorsqu'un malheureux détenu doit soumission à un coquin mille fois plus coupable que lui, et paye ainsi à la société une double expiation, par la peine fondamentale qu'il subit, et par l'humiliation accessoire dont le régime du silence augmente son supplice. Ainsi, par un renversement de toute justice, ce système est en opposition directe avec le code, puisqu'il adoucit le châtiment de ceux dont le forfait est le plus odieux. Rien ne saurait mieux peindre ce contraste ridicule que les expressions du gouverneur de la maison de correction de Westminster, consignées dans le rapport. « Le meilleur moniteur, dit-il en résumé, est le plus *ancien* voleur ! » La face hideuse de la civilisation de notre époque se réfléchit exactement dans ces paroles.

Mais venons à l'*ordre du jour* de la prison de Coldbathfields, dont nous nous sommes écartés un moment afin de mieux faire apprécier à nos lecteurs la plaie des surveillants. Le devoir des moniteurs est donc de maintenir l'ordre et le silence; le devoir des surveillants est de contrôler le moniteur en l'absence du guichetier. Le guichetier est l'employé supérieur dans chaque cour.

Les prisonniers ne se meuvent jamais qu'en ordre. Ils vont à la chapelle, au travail, à l'exercice, à leurs repas, et ils en reviennent toujours rangés sur une seule file, sans pouvoir tourner la tête ni à droite ni à gauche, et les yeux sans cesse fixés sur le dos de celui qui les précède. Nous n'examinerons pas combien de pareils assujettissements doivent être intolérables pour les prisonniers qui ne sont que prévenus; il suffit de noter cet abus choquant pour qu'il révolte tout homme de sens; et comme, dans certaines maisons de Londres, les diverses classes de prisonniers sont indistinctement soumises au même régime, il s'ensuit que, dans les premiers temps de l'incarcération du prévenu, temps pendant lequel il n'est encore que supposé coupable aux yeux de la loi, les souffrances morales et physiques qu'il éprouve sont plus vives que celles dont se trouvent passibles les *condamnés*, à cause de l'usage que ces derniers ont fait du régime et de l'habitude qu'ils en ont contractée. Quel peut être, je vous le demande, l'effet de cette répartition monstrueuse sur l'esprit d'un homme innocent, qui rêve dans son cachot à ses moyens de défense, et invoque pour ses juges la lumière dont ne s'est jamais départie sa conscience? Il y a de quoi changer le prévenu en forcené et conduire sur les bancs du tribunal, au lieu d'une victime, un bourreau logicien. Voilà pourtant où mène l'application irréfléchie du système pénitentiaire.

Mais ce n'est pas tout. Dans Coldbathfields même, le pénitencier-modèle du silence, les manœuvres à la prussienne dont nous venons de rendre compte ont une fâcheuse influence sur la santé des prisonniers. Fonctionnant comme des machines, et devenant peu à peu des ressorts inanimés, il n'y a plus d'exercice pour leur corps; c'est une lassitude réelle qui s'ajoute aux fatigues du travail. Le régime du silence y gagne la suppression de quelques regards et de quelques gestes, mais le délassement hygiénique des prisonniers est perdu. Cette infernale loi du silence les poursuit jusque dans les heures du sommeil. Pendant la nuit, les moniteurs et les surveillants couchent dans les dortoirs. Les watchmen, à des intervalles réguliers, parcourent les salles, avec des chaussons aux pieds; ils regardent à travers les trous d'inspection, dans les dortoirs qu'éclairent des mèches enduites de cire flottant dans l'huile, et notent sur des ardoises les infractions commises aux règles du silence. Toutes ces manœuvres disciplinaires, par leur mutisme atroce, qui prend souci même des bruissements les plus légers de la matière, ont un caractère de mort anticipée qui jette le désespoir et la terreur dans l'âme d'une foule d'hommes pour lesquels ce supplice est peut-être déjà trop rigoureux comparativement à leurs fautes. Enfin le silence est

Digitized by Google

tellement respecté, et le bruit tellement redouté dans Coldbathfields, que, le matin, un watchman donne le signal du lever en tirant un coup d'arme à feu dans les cours. C'est le bruit à la fois le plus court et le plus distinct dont on puisse faire usage; encore le watchman ne tire-t-il qu'un seul coup pour toute la maison.

A ce signal, les guichetiers déverrouillent doucement les portes des cellules et des dortoirs. Les prisonniers qui couchent dans les dortoirs descendent les premiers dans les cours, rangés sur une seule file un à un. Ceux qui couchent dans les cellules descendent ensuite dans le même ordre; ces processions emploient quinze minutes. Au fur et à mesure que les prisonniers arrivent dans les cours, les uns se lavent, les autres balayent. Les guichetiers font leurs rapports au gouverneur devant qui sont mandés les détenus récalcitrants. Là seulement le silence est rompu pour les explications.

Des servants apportent le déjeuner à l'entrée de chaque cour, les gamelles sont placées sur des tables, en nombre égal à celui des détenus. Les prisonniers sortent un à un et en rang, les uns de leurs chambres de travail, les autres de leur tread-mill, et vont s'aligner et se partager en sections dans les cours, d'où ils se rendent ainsi aux réfectoires. Tous ces mouvements consomment un temps infini. Les tables ont moins d'un pied de large. Les prisonniers y sont assis à côté les uns des autres, ayant en face leurs moniteurs, leurs surveillants et leurs guichetiers. Une demi-heure est employée au déjeuner; après le repas on dit les *Grâces*, et les prisonniers se rendent de nouveau dans leurs cours et ensuite à la chapelle. Quinze minutes après ils retournent à leurs travaux. Les chartreux et les trappistes n'observent pas une discipline plus minutieuse; les mêmes marches, contre-marches et circuits ont lieu pour le dîner, pendant lequel on lit les articles du règlement. Le dîner dure une heure, il en est de même pour le souper, après lequel la cloche se fait entendre; et tous les détenus, comptés par les surveillants, remontent dans leurs cellules et dortoirs de la même manière qu'ils en étaient descendus. Les diverses évolutions de la journée ont coûté au moins une heure quarante-cinq minutes. Ainsi dans l'intérêt du régime silencieux, on prive soit les travaux industriels de la prison, soit les occupations particulières des détenus, d'un laps de temps considérable qu'ils eussent employé au bénéfice de l'État ou à leur profit.

Goldbathfields, la plus vaste et la plus importante prison de l'Angleterre, pour les criminels, est située dans la paroisse Saint-James Clerkenwell. Vient ensuite *Westminster-Bridewell*, à la fois maison d'arrêt et maison de correction; Coldbathfiels date de 1791, Bridewell de 1834. Les autres établissements sont : *Clerkenwell*, dépôt général du comté de Middlesex; *Horsemonger-lane*, dans la paroisse Sainte-Marie-Newington; *Bridewell-hospital*, dans Bridge-street; *Borough-compter*, dans Will-lane, Tooley-street; *Giltspur-street-compter; Bail-dock*, et enfin le redoutable capharnaüm de *Newgate*.

Avant de jeter un coup d'œil sur les résultats du régime silencieux et la nécessité du régime cellulaire pour les établissements de la métropole, il faut rappeler que les prisons d'Angleterre sont régies, dans les villes à corporation, par les magistrats municipaux; dans les autres, par les autorités du comté et par les juges du district. On conçoit que la liberté dont jouit chaque localité de construire et de gouverner les prisons selon les principes qu'il lui plaît d'adopter, doit amener une disparité très-grande parmi ces établissements, et faire naître dans le système général, comme dans tous les détails de discipline intérieure, une infinité de bigarrures choquantes. Il serait difficile de trouver dans tout le royaume deux prisons semblables; celle-ci date du temps de Cromwell, celle-là du règne de Georges III; l'une conserve toutes les traditions de l'ancien système, l'autre essaye la nouvelle discipline pénitentiaire. Parmi les prisons nouvelles, les anomalies ne sont pas moins grandes. Les unes, comme celles de Wakefield, s'élèvent sur le modèle d'Auburn, ne prenant au principe de l'isolement que

Digitized by Google

la séparation solitaire de nuit; celles-là, comme la maison de Springfield, faisant revivre le système abandonné en Amérique du pénitencier de Pittsburg, tiennent nuit et jour les condamnés dans des cellules solitaires où il ne leur est pas permis de travailler. D'autres, à l'imitation de la prison de Philadelphie, apportent à la rigueur de l'isolement absolu l'adoucissement du travail dans la cellule. Parmi tous ces établissements, les plus semblables entre eux diffèrent toujours soit par la nature du travail, tantôt productif, tantôt stérile; soit par le caractère de la discipline, souvent exempte de dureté extrême, quelquefois toute fondée sur l'emploi des châtiments corporels. Mais ce qui exerce la plus fâcheuse influence sur le régime de ces prisons, c'est encore l'incertitude des administrateurs entre les deux systèmes pénitenciers dont nous nous occupons. On a voulu d'abord centraliser l'administration par une loi, afin d'atteindre l'uniformité dans la discipline de ces établissements publics; ici, le défaut d'un code général, comprenant toutes les prescriptions nécessaires depuis la définition du travail forcé jusqu'à la nomenclature des aliments, se fait sentir au point de rendre cette loi transitoire parfaitement inutile. Suivant M. Hawkins, le seul obstacle qui s'oppose aux réformes dans les prisons des comtés, est l'absence de fonds nécessaires. Dans les prisons des bourgs, s'il faut en croire MM. Crawford et W. Russell, la vétusté des bâtiments rend indispensable l'emploi des chaînes et des fers pour les détenus qui ne sont point condamnés par la loi à cette contrainte. Là souvent aucune séparation des sexes; nuls gardiens à demeure; pas de cour, pas de préau, pas d'infirmerie. Il n'y a ni travail, ni inspection, ni discipline. La position de prisonniers pour dettes est aussi déplorable; les hommes et les femmes y vivent en commun. Un acte fut rendu en 1824, sous Georges IV, qui ordonnait des rapports sur les prisons des bourgs. Ces rapports, mis sous les yeux du parlement en 1829, étaient défectueux; ils ne comprenaient que 80 prisons au lieu de 130, qui était le nombre réel de ces établissements dans les juridictions locales. Visitées en 1835 et 1836 par MM. Crawford et W. Russell, les prisons des bourgs furent divisées en trois classes, pour faciliter le travail de la réforme, et grâce à de si persévérants efforts, les lieux de reclusion de la Grande-Bretagne sont rentrés dans un régime commun, quel que soit d'ailleurs le système définitivement adopté pour ce régime.

Aucune cité dans le monde n'a peut-être plus besoin de ces améliorations que la ville de Londres. Le régime du silence n'a fait que compromettre dans les prisons de la métropole le sort du système pénitentiaire. On a d'abord mis en usage pour les établissements le système de classification qui a pour objet d'opérer par masse la séparation des moralités que le régime cellulaire, comme nous le verrons plus tard, opère par individus. Malheureusement, l'administration des prisons de Londres n'est pas sous l'empire absolu du gouvernement; elles sont encore soumises pour la plupart à des corporations jalouses ou placées dans le domaine de communautés religieuses. L'action du gouvernement ne peut y pénétrer qu'à la condition de blesser beaucoup de droits acquis; et la résistance traditionnelle qu'on rencontre dans la Grande-Bretagne pour la destruction de tous les abus consacrés par le temps, exhibe son privilége contre la réforme de ces établissements d'utilité publique, avec autant d'énergie que s'il était question d'élections ou d'impôts. Les huit prisons de Londres suivent encore des errements différents, malgré les récentes mesures du gouvernement; elles sont bien forcées d'adopter les prescriptions générales, comme par exemple l'essai d'un système pénitentiaire; mais, dans l'application, chacune obéit aux influences de la paroisse dont elle dépend et qui fournit aux dépenses de son entretien. Aussi les classifications, dans le plus grand nombre des cas, sont-elles purement nominales.

A *Westminster-Bridewell*, maison soumise au régime du silence, bien que les femmes soient séparées des hommes, les prisonniers des deux sexes communi-

Digitized by Google

quent, au moyen de lettres et de notes qu'ils s'envoient d'une cour à l'autre, avec des morceaux de houille. A *Borough-Compter*, le système de classification a séparé les sexes, mais les condamnés sont confondus avec les prévenus ; à *Clerkenwell* l'infirmerie est commune pour tous les détenus. A *Giltspur-street-Compter*, il n'y a que 40 lits, et le nombre des condamnés se monte souvent à 90 ; on y trouve les gens ramassés de nuit par le watchman. Comme ces diverses catégories sont nombreuses, chaque quartier de la maison présente constamment le mélange le plus immoral de criminels de toute espèce. Les enfants abandonnés y sont même recueillis. Quelle salle d'asile !

Si maintenant nous passons aux conséquences du régime cellulaire pour les prisons de la métropole, il sera facile de juger que, par ce système, les obstacles s'aplanissent et les améliorations s'effectuent d'une manière plus rapide et moins incertaine. Le premier résultat du système cellulaire, celui qui seul devrait déjà assurer sa prééminence philanthropique, consiste dans ses effets heureux relativement aux prévenus. Rien de plus socialement honteux que le mélange des prévenus et des condamnés ; leur séparation est un devoir sacré auquel nul gouvernement ne peut plus longtemps se soustraire, sous peine d'être mis au ban de l'humanité. La société a le droit, dans certaines limites, d'arrêter préventivement ses membres ; elle n'a certainement pas le droit d'ajouter à la privation temporaire de sa liberté le pervertissement de ses facultés morales et physiques. C'est ici que se montre toute l'absurdité du système intermédiaire des classifications qu'on a voulu confondre tantôt avec le régime cellulaire, tantôt avec le régime du silence. Avec la nature des délits pour base de la classification, on arrivait à jeter pêle-mêle, sous la même catégorie, des prévenus se ressemblant par l'espèce, mais singulièrement dissemblables quant à la mesure du crime. Que si la classification avait pour base la moralité présumée des prévenus, il devenait impraticable de fixer cette présomption ; or, les inconvénients corrupteurs du mélange se présentaient pour cette catégorie aussi nombreux, aussi effrayants que dans l'absence de toute espèce de classification. Le rapport des commissaires du parlement, après les développements sérieux que demandait cette question, et qu'à regret nous sommes obligés de tronquer ici, pose d'une façon absolue qu'il n'y a pas d'alternative pour les prévenus entre la séparation et la contamination. Si donc la société ne veut pas pervertir l'homme simplement mis en état de suspicion par elle, on lui doit l'isolement comme préservatif, sinon comme châtiment. Déjà le régime cellulaire résout l'importante question de la moralisation des prévenus.

Les distinctions observées entre le traitement des prévenus et celui des condamnés sont clairement prévues et définies dans le système du confinement solitaire. Les prévenus ont la permission de recevoir des visites de leurs amis ; ces communications sont interdites aux condamnés. Le prévenu peut correspondre par lettres avec ses connaissances ; le condamné ne jouit point de ce privilége. Le prévenu peut recevoir les vivres du dehors ; le condamné est strictement réduit aux aliments de la maison. Le travail est facultatif pour le prévenu ; il est obligatoire pour le condamné.

Rappelons même, pour montrer combien ces distinctions sont admirablement établies, le sens philosophique du régime cellulaire. C'est, dit M. Moreau Christophe, dans son curieux livre de la réforme des prisons en France, c'est l'isolement absolu, de jour et de nuit, des mêmes *moralités*, au moyen de cellules et de préaux solitaires, pouvant servir d'ateliers de travail individuels.

Mais les avantages de l'isolement individuel n'ont pas seulement un caractère purement préventif. Le condamné, dans l'économie de ce système, est enfermé le jour et la nuit dans un appartement isolé, assez large pour qu'il puisse prendre de l'exercice ; cet appartement, haut de six pieds et de dix pieds carrés au moins, est bien éclairé, bien chauffé, bien ventilé ; il a ses privés et sa fontaine, et rien n'y

Digitized by Google

manque de ce qui est essentiel à la santé. Les 262 cellules qui composent le pénitencier de Cherry-Hill, à Philadelphie, seule prison au monde où le système du confinement solitaire ait atteint toute la perfection désirable, forment en réalité 262 prisons distinctes. Chaque cellule de cette prison, disent MM. de Beaumont et de Tocqueville, est une prison dans la prison même, et la construction de cette cellule est si complète qu'il n'y a jamais pour le prisonnier nécessité d'en sortir. En effet, à chaque cellule est annexée une petite cour dans laquelle se trouve une fosse d'aisance, que sa construction rend parfaitement inodore; de sorte que chaque cellule sert à la fois de promenoir, de réfectoire, d'atelier de travail et de chambre à coucher pour l'usage exclusif du seul prisonnier qui l'occupe. Il faut avoir vu toutes les cellules de la prison de Philadelphie et y avoir passé des journées entières pour se former une idée exacte de leur propreté et de la pureté de l'air qu'on y respire. Les cellules et les cours sont alignées en rangées doubles, à la suite les unes des autres. Chaque rangée double est séparée par un corridor qui la longe au milieu. Les murs de séparation en sont assez élevés et assez épais pour que, sans nuire à la libre circulation de l'air, le corps et la voix du prisonnier soient impuissants à franchir l'enceinte. Enfin, un chemin de ronde enveloppe le tout et rend toute évasion impossible. La contagion mutuelle ne l'est pas moins, et c'est en quoi le système cellulaire paraît avoir atteint, dans cet établissement de l'Amérique, le but que les législateurs de notre Europe cherchent depuis si longtemps : la guérison du malade et l'extinction de la maladie.

La prison de Cherry-Hill n'a que deux étages, en comptant le rez-de-chaussée pour un. Un troisième, dit M. Blouet, ne présenterait aucun inconvénient. Les prisonniers du premier étage, pour remplacer la petite cour du rez-de-chaussée, ont une double cellule. Il semblerait d'abord que les détenus du bas sont le mieux partagés; mais la plupart préfèrent l'étage supérieur et les doubles cellules aux cours qui sont froides et humides, et où ne tombe jamais un rayon de soleil, enveloppées qu'elles sont par de hautes murailles. Les fenêtres sont placées sur le toit. Pour avoir le jour d'en haut dans les cellules d'en bas, il a fallu démancher le mur du rez-de-chaussée d'avec celui du premier étage, ce qu'on pouvait éviter en les ouvrant tout simplement dans le mur. Les prisonniers n'ont plus qu'une heure de promenade solitaire par jour. Pour prévenir les communications à voix basse, on a jugé nécessaire que les cours fussent libres de deux en deux. Chaque détenu entre dans l'établissement la tête voilée; il ne connaît ainsi que sa cellule et ignore complétement les localités qu'il faudrait traverser pour fuir. Du reste, comme dans le système d'Auburn, les gardiens portent des chaussons de laine, afin de marcher sans être entendus, et les roues des voitures de service, au lieu d'être ferrées, sont garnies de cuir, pour faire le moins de bruit possible.

Comme les avantages qu'on veut retirer de l'isolement absolu seraient en partie perdus par une réunion quelconque, le dimanche un prêtre vient faire, dans chaque bloc, une instruction qui, bien qu'adressée à tous les détenus, ne leur parvient toutefois que particulièrement. Le prédicateur se tient à l'extrémité du corridor, près du pavillon central, dont on ferme la porte pour qu'aucun son ne s'échappe. Grâce aux habitudes profondément silencieuses de l'édifice, la voix suit le corridor, pénètre dans les cellules par-dessus les murs et se fait assez bien entendre jusqu'au bout de la double rangée. Chacun reçoit ainsi pour lui seul le sermon qui est récité pour tous. Il est difficile de se figurer un spectacle plus imposant.

La peine est sévère; on peut contester qu'elle soit toujours proportionnelle au crime; mais nous n'hésitons pas à nier qu'elle abandonne sa victime au désespoir. Le prisonnier est visité chaque jour par le gouverneur, par le chapelain et par les autres employés de la maison. Son travail, le travail qui lui plaît, occupe son esprit; on lui fournit les livres utiles qu'il demande, et en cas d'indisposition subite on

Digitized by Google

de toute autre circonstance imprévue, il a les moyens d'avertir les guichetiers. Le détenu se lève en été dès cinq heures du matin et se couche de neuf à dix heures du soir; dans l'hiver, il se lève avec le jour : ce sont là les heures usitées dans les colléges de l'Angleterre et de la France pour les plus jeunes enfants. Dans les soirs d'hiver, le détenu de Cherry-Hill reçoit en outre une lampe pour travailler, lorsque son état permet que cette dépense lui soit fructueuse. Ce qui va paraître exorbitant, mais ce qui fait la base du régime d'isolement, c'est qu'on ne dresse pas de tableaux de grâce dans les pénitenciers de ce système. Deux grâces seulement ont été accordées jusqu'ici, rapportent MM. Demetz et Blouet dans leur Mémoire au ministre de l'intérieur : l'une parce que l'innocence du détenu fut présumée postérieurement à sa condamnation, l'autre par suite d'aliénation mentale.

M. Livingston fut longtemps seul, et sans convertir personne, à prêcher l'excellence du système d'isolement complet de jour et de nuit. Depuis les plaidoiries de cet illustre Américain, en faveur du confinement solitaire, M. Wischers, l'un des membres les plus distingués du barreau de Liége; les commissaires de la législature de New-York, chargés en janvier 1837 d'inspecter la maison d'Auburn; M. Chatterton, directeur de la prison de Coldbathfields de Londres; M. Mackmurdo, chirurgien de Newgate; M. Sibly, dans sa déclaration devant la Chambre des Lords; MM. Mondlet et Neelson, envoyés du gouvernement du Bas-Canada pour visiter les pénitenciers américains en 1834; M. Crawford, chargé de la même mission par le gouvernement britannique, aussi en 1834; le docteur Julius, chargé de la même mission par le gouvernement prussien, en 1836; M. Ducpétiaux, inspecteur général des prisons belges, chargé par son gouvernement de visiter la prison de Glascow, en Écosse; M. Withworth-Russell, ancien chapelain de Millbank, dont nous avons déjà eu occasion de parler; le docteur Cleland, dans son rapport à la Société des Naturalistes de Dublin; enfin tous les Européens qui ont reçu de leur gouvernement un mandat spécial pour étudier sur les lieux, en Amérique, le système de la Pensylvanie, sont d'un commun accord dans leur opinion sur le régime cellulaire. Ce système était en activité depuis fort peu de temps, lorsque MM. de Beaumont et de Tocqueville parcoururent le nouveau monde en 1831. Aussi les deux écrivains français n'ont-ils pas donné explicitement leur avis. Cependant ils laissent quelquefois percer des doutes qui font honneur à leur prescience. MM. Demetz et Blouet, les derniers explorateurs, ont été plus hardis dans leurs conjectures. On s'est beaucoup exagéré, en France et en Angleterre, dans le principe, la rigueur du système de Pensylvanie. Des essais malheureux avaient laissé une impression défavorable qui n'est pas détruite, parce que les modifications apportées au régime cellulaire depuis cinq ans restent encore inconnues. Le système d'Auburn peut, jusqu'à un certain point et avec beaucoup de peine, réussir dans le Royaume-Uni dont les tempéraments sont plus flegmatiques, ainsi que dans l'Allemagne où les caractères se rapprochent du type yankee; mais en France, chez nos voisins si tumultueux et si vaniteux, il est certainement inapplicable. La France, avouons-le à notre honte, est le seul pays où le militaire ne soit plus frappé par manière de correction : les détenus n'y souffriront jamais que leur dos soit lacéré par le nerf de bœuf qui retentit sur les reins du prisonnier surpris en faute dans les préaux d'Auburn. Quant au martyre du silence, un Français aimerait mieux la mort.

Les variétés de mœurs, de climats et de natures militent, comme on le sait, en faveur du régime cellulaire qu'elles s'assimilent partout aisément. Quel est donc l'obstacle qui s'oppose encore aux premières tentatives d'un établissement soumis au système de Cherry-Hill? Nous regrettons de le proclamer à la face du dix-neuvième siècle, c'est la dépense. Deux seules prisons, celles de Genève et de Lausanne, ont risqué une épreuve du régime cellulaire; mais il est vrai qu'elles

Digitized by Google

dépendent, comme Philadelphie, d'une république; et, à ce qu'il paraît, l'argent dans ces sortes d'États va plus vite aux entreprises d'utilité générale. Pourtant il ne faut pas trop glorifier la Suisse. Les pénitenciers de Genève et de Lausanne rentrent un peu dans le système intermédiaire et bâtard des classifications; ils forment un juste milieu entre Auburn et Cherry-Hill, comme dans les prisons de Londres; mais ce juste milieu y prospère ou du moins ne périclite pas. A Genève, l'emprisonnement cellulaire pour la nuit et le travail silencieux en commun pendant le jour sont bien la base de la discipline du pénitencier des cantons, et pourtant cette base, semblable aux règlements d'Auburn, est tellement modifiée dans l'exécution, que la discipline de cette ville forme pour les criminalistes une troisième catégorie dans les systèmes pénitentiaires. La classification s'y déploie dans toute sa rigueur la plus mathématique. Voici en peu de mots comment on y a passé du système d'Auburn à la classification pure.

Le pénitencier de Genève a été élevé en vertu d'une loi du 13 mars 1822; construits d'après le système *rayonnant*, les ateliers, cours et galeries des cellules aboutissent à un bâtiment central où règne une galerie, d'où, par le moyen de guichets pratiqués sur chaque local renfermant les prisonniers, il est facile au directeur et aux employés supérieurs de surveiller les détenus et les surveillants eux-mêmes. Cette prison a commencé à recevoir des détenus en 1825, et ne contient que 56 cellules. La loi du silence ne fut pas d'abord observée sous l'empire du règlement du 28 janvier 1825; il y avait alors libre communication des prisonniers entre eux pendant les heures de récréation et pendant la journée du dimanche. Bref, le bien-être était tel que les récidives s'accrurent de manière à nécessiter la révision du règlement qui fut en effet remplacé par un second, en date du 16 mai 1833.

C'est à peu près l'inconvénient survenu plus tard dans les *maisons centrales* de France. Il suffit de parcourir la statistique de ces établissements, publiée par les ordres du ministre de l'intérieur, pour en apprécier les effroyables résultats. Au 1er janvier 1836, sur une population de 15,870 condamnés, on en comptait 6,165 en état de récidive, environ 38 sur 100, ou plus de *un sur trois!* L'une de ces prisons, Bicêtre, à Paris, présente la moyenne énorme de 146 récidivistes contre 100 condamnés pour la première fois. Quant aux prisons départementales qui contiennent le plus grand nombre de détenus, les comptes généraux de l'administration criminelle ne s'en occupent pas d'une manière assez complète pour la statistique. Du reste, la propagation des récidives en France, de 1826 à 1834, a tellement augmenté dans les tables dressées, qu'elles soient universelles ou locales, qu'on évalue à 11,000 le nombre flottant des récidives annuelles. Cette progression est surtout redoutable par les dépenses qu'elle absorbe au préjudice de moyens pénitentiaires plus efficaces. En 1834, les dix-neuf maisons centrales de France ont coûté 15,500,000 fr.; selon M. Vivien, cette somme s'élève à 25,000,000 fr. Si l'on ajoute les constructions nouvelles faites comme épreuves à Paris, l'entretien des maisons déjà existantes et les frais des trois bagnes établis par le département de la marine, on trouve que, pour une population totale de 50,000 détenus de toute sorte, les prisons de la France ont coûté à peu près 50,000,000 de francs. Ce qui porte à 1,000 fr. le prix moyen de la place que chaque prisonnier occupe dans le vaste foyer de contagion qui n'est pourtant pas encore aussi infect que le nôtre.

Le nouveau règlement de 1833 avait principalement pour but, à Genève, de mettre une digue à ce débordement épidémique des récidives qui menaçait de franchir les bagnes, prisons et maisons centrales de France, où les classifications, Dieu merci! sont bien modestes, pour gagner le meilleur pénitentiaire que ce régime administre sous le globe. Nous craignons qu'il n'atteigne pas son but.

Depuis la mise à exécution de ce règlement, les détenus sont divisés en quatre catégories, renfermées dans des quartiers sé-

Digitized by Google

parés. La première division est appelée, *premier quartier criminel et de récidives*, et comprend 1° les condamnés aux travaux forcés ou à la reclusion qui, par la nature de leur crime ou par des circonstances antérieures à leur emprisonnement, sont jugés par l'administration devoir être placés dans cette division; 2° les individus âgés de plus de seize ans qui rentrent dans la prison après avoir déjà subi une condamnation quelconque. La deuxième division forme le *deuxième quartier criminel et d'exceptions;* elle comprend : 1° les individus atteints d'une première condamnation criminelle qui n'auraient pas été placés dans la première division; 2° ceux des condamnés correctionnellement qui y ont été placés par l'administration à cause de leur mauvaise conduite dans la prison ou de circonstances antérieures à l'emprisonnement; 3° ceux des condamnés de la première division qui obtiennent leur promotion dans celle-ci. La troisième division comprend, sous le nom de *quartier correctionnel et d'exceptions*, 1° tous les condamnés correctionnellement par un premier jugement qui n'ont pas été jugés devoir être placés, à leur entrée, dans le deuxième ou le quatrième quartier; 2° les détenus de la première ou de la deuxième division, qui, par une première classification, ou plus tard, par leur conduite, ont été placés dans cette catégorie. La quatrième division renferme, sous la dénomination de *quartier des jeunes gens et des améliorés*, 1° tous les individus n'ayant pas atteint l'âge de seize ans à l'époque de leur condamnation; 2° ceux des condamnés de l'âge de seize à dix-huit ans que l'administration juge devoir être admis dans cette division à leur entrée dans la prison; 3° les individus des autres divisions qui, par leur bonne conduite, ont mérité d'être placés dans ce quartier.

Les prisonniers sont soumis à un régime dont la sévérité est graduée d'après le quartier dans lequel ils sont classés; en entrant dans la prison ils sont tous détenus solitairement dans leur cellule, pendant un temps qui peut s'élever jusqu'à trois mois, pour les condamnés de la première division, et qui peut n'être que de trois jours pour ceux de la quatrième division. La moitié du gain du travail appartient aux prisonniers, elle est divisée en deux parties égales : l'une, sous le nom de réserve, forme leur masse de sortie ; l'autre est leur denier de poche ; mais l'usage que les détenus peuvent faire de cette dernière partie se trouve limité suivant la division dont ils font partie. Ainsi, ceux de la première division ne peuvent l'employer que pour se procurer un supplément de pain, des fournitures d'écriture, ou de petits ouvrages, ou pour envoyer des secours à leur famille; tandis que les détenus de la quatrième division peuvent consacrer cette somme à améliorer le régime alimentaire des prisons. La règle du silence est rigoureusement maintenue dans les cellules et pendant le travail; mais, tandis qu'elle est continue pour les détenus des première et deuxième divisions, elle diminue de sévérité dans les deux autres divisions pendant les heures de repos; ainsi les détenus de la troisième division peuvent se promener deux par deux, et ceux de la quatrième division peuvent le faire ensemble, sans cependant pouvoir jamais élever la voix. Les promenades ne peuvent être que solitaires pour les condamnés des deux premières divisions; et même pour ceux de la première; elles ne peuvent excéder une heure par jour; pendant le surplus du temps que ces derniers ne passent pas dans les ateliers, ils sont confinés dans leur cellule, où ils prennent leurs repas. Ces repas sont pris en commun dans les autres divisions. Les visites extérieures sont permises, mais toujours graduées d'après la classification des condamnés.

Lausanne a aussi un pénitencier remarquable sous plusieurs rapports; la division est celle de la loi : condamnés criminels; condamnés correctionnels. Le travail a lieu en commun dans chaque division; les condamnés à la peine des fers de la division criminelle ont au cou un collier de fer rivé qu'ils ne quittent jamais et le régime de leur division est plus sévère que celui de la division correctionnelle; la règle du silence est absolue dans les deux

Digitized by Google

divisions depuis 1834, époque de la réforme du règlement antérieur. Pour maintenir cette règle du silence, les prisonniers passent les heures de repos dans leur cellule, à l'exception d'une seule, pendant laquelle ils sont conduits par division de douze condamnés, dans des cours-jardins où ils travaillent au jardinage ou se promènent, mais toujours solitairement; les récidivistes doivent en outre être soumis à la détention cellulaire continue à leur entrée dans la prison.

On voit que la discipline de la Suisse, bien que beaucoup plus généreuse que celle d'Auburn, ne saurait également atteindre le but social; les raisons en sont simples : la classification des condamnés, d'après la nature de leur peine et leur moralité, avec promotion dans d'autres divisions selon la conduite qu'ils tiennent en prison, amène, par suite de ces changements successifs, la confusion de toutes les moralités légales, ce qui est un premier vice, parce qu'il est souverainement injuste d'enfermer un homme coupable de crime avec celui qui n'est coupable que d'un délit; par exemple, un incendiaire avec un homme coupable de coups et blessures, par le seul motif que le premier se soumet sans murmurer au châtiment qui lui a été infligé : on aggrave ainsi la peine du second; on la dénature même; de plus, on viole, par le mode d'exécution de la loi, la distinction qu'elle a cru devoir établir entre les différentes espèces de peines, selon la gravité de l'infraction. Cette classification, en diminuant la sévérité du régime intérieur, selon les divisions, présente encore le grave inconvénient de pousser à l'hypocrisie les condamnés soumis à cette discipline, de substituer, par suite, au véritable repentir les signes extérieurs de l'amendement, ce qui fait tourner tous les efforts des condamnés à paraître ce qu'ils ne sont pas, au lieu de les appliquer à s'amender réellement. Elle présente aussi l'inconvénient capital de permettre aux détenus de se connaître mutuellement, et, par conséquent, de se retrouver à leur sortie de prison; dans cette position respective, il faut au libéré vraiment repentant un courage et une vertu presque surhumains pour ne pas se perdre de nouveau. C'est ce qu'on ne peut contester, à moins de supposer que tous les prisonniers sortiront complétement amendés; car il suffit d'un seul coupable endurci dans le mal pour entraîner un grand nombre de repentants. Au surplus, les dangers du système de Genève, qui n'est que celui de Bentham, sont fortement sentis à Genève, même par des hommes spéciaux, et que recommande une étude spéciale et suivie des effets de son exécution sur les coupables. M. Cramer-Audëoud, membre de la commission de surveillance du pénitencier, les a développés dans un écrit plein de faits et de chiffres, qui prouvent combien les prétendus convertis faillissent.

Occupons-nous maintenant du prix auquel s'élève la construction des différentes espèces de prisons. Le prix de chaque cellule une fois payé, est à Genève de 6,915 fr. 80 c., et pour Lausanne de 5,769 fr. 20 c.; Brixton et Milbank, imitations fort éloignées de leur modèle d'Auburn, ont coûté, en Angleterre, le premier, pour une cellule, 9,230 fr. 76 c., et le second, la somme énorme de 20,880 fr.! La cellule, dans la prison modèle de Paris, rue de la Roquette, coûte 6,000 fr.; enfin, aux États-Unis, le prix le plus haut de la cellule est à Washington de 5,962 fr., et le plus bas est à Colombus (Ohio), de 595 fr. Toutes ces prisons suivent le régime du *silence*, à l'exception de Genève et Lausanne.

Maintenant si nous comparons ces prix aux 2 ou 3 millions de francs que le pénitencier *cellulaire* de Philadelphie a coûtés en Pensylvanie pour les 582 cellules et les 262 cours isolées qui la composent, ce qui fait 7,287 fr. pour chaque cachot double; en prenant pour base les deux prisons modèles des deux systèmes, Milbank et Cherry-Hill, nous trouverons que le système d'isolement complet de jour et de nuit (Cherry-Hill), est moins dispendieux que le régime du silence (Milbank); et enfin, si nous comparons le système de Cherry-Hill au système intermédiaire de la Suisse,

Digitized by Google

nous trouverons que la différence, bien que favorable aux pénitenciers de Genève et de Lausanne, n'est pas d'un profit tellement élevé qu'il faille lui sacrifier les avantages moraux que la société doit évidemment retirer du régime complet d'isolement, comme on le pratique à Philadelphie.

Relativement à la France, la construction d'un pénitencier intermédiaire est un rêve; car, pour loger les 34,784 condamnés, nombre flottant de la population des prisons de ce pays, il aurait fallu au 1er octobre 1828 (rapport de M. le comte de Martignac) la somme de 472,210,192 fr. On ne peut d'ailleurs prendre pour base de l'évaluation les constructions faites à Paris et à Washington; car elles ont été faites, en France surtout, et malgré les paroles de M. de Martignac, avec un luxe funeste pour les intérêts du système d'Auburn. Ce qu'on doit chercher pour les progrès du régime de Cherry-Hill, c'est d'établir un prix fixe pour les cellules, au delà duquel les administrations ne pourront s'élever. Malheureusement, la prison de Philadelphie offre, comme les prisons d'Auburn, de Genève et Milbank, une splendeur qui nuit à la supériorité de son régime aux yeux des gouvernements. La muraille coûte seule 1,060,000 fr. C'est exorbitant! La plus grande partie des autres frais de cette prison a consisté dans l'ornement de l'édifice. Des murs gigantesques, des tours crénelées, une vaste porte en fer, lui donnent l'aspect d'un château fort du moyen âge, ce qui était parfaitement inutile. Souvent les prétentions artistiques du constructeur entraînent des dépenses que les administrations ne comptaient point faire; c'est ce qui est arrivé dans l'établissement de la rue de la Roquette à Paris, où l'architecte a bâti un monument, au lieu de construire simplement une prison. « Je ne veux critiquer personne, a dit M. de Montalivet à la tribune, mais il est possible de s'y prendre mieux. » Acceptons les paroles du ministre comme une espérance pour le régime cellulaire en France.

A ceux qui prétendraient que les devis de construction des pénitenciers américains ne peuvent servir de point de comparaison pour les mêmes devis dans les pénitenciers français, en raison de la différence du prix des matériaux, nous répondrons avec MM. de Beaumont et de Tocqueville, qu'en effet, le pied cube de pierre dure coûte 1 fr. 32 c. aux États-Unis, tandis qu'il coûte de 1 fr. 20 c. à 2 fr. dans les départements, et presque le double à Paris; qu'en Amérique mille pieds de bois de charpente coûtent de 60 à 80 fr., tandis qu'à Paris leur prix est d'environ 200 fr., il est moindre dans les départements; mais aussi, à Paris et dans les départements, le prix moyen de la journée pour toute sorte d'ouvriers est de 2 fr. 50 au plus, tandis qu'il est de 5 fr. 30 c. au moins, aux États-Unis; de même, la livre de fonte de fer qui est de 21 c. aux États-Unis, n'est que de 14 à 17 c. en France; ce qui établit une sorte de compensation.

Nous ne pousserons pas plus loin la discussion financière que M. Moreau Christophe a d'ailleurs complétement et savamment épuisée dans son livre; elle est d'autant plus importante à suivre dans son ensemble comme dans ses détails, que c'est de la distribution plus ou moins habile des frais votés en Angleterre, en France, en Amérique et en Suisse, que dépend l'influence morale et physique du système pénitentiaire de Cherry-Hill sur les condamnés, et par conséquent, le succès ou le triomphe de la voie la plus active de moralisation pour l'état de la société actuelle. Les influences de saisons, de localités, d'âge, de sexe, de profession et de paupérisme, doivent aussi bien compter dans la statistique des moyens pénitenciers qu'elles comptent déjà malheureusement dans la table des délits et des crimes. Il est permis de rappeler aux criminalistes qui vont entreprendre la réforme des prisons, les paroles suivantes de M. de Morogues devant la chambre des pairs, dans la séance du 5 juillet 1836... « En compulsant les comptes-rendus de la justice criminelle en France, j'ai eu la douleur de reconnaître que dans les deux années 1828 et 1829, un million d'individus ayant reçu un degré d'instruction supérieure, avaient fourni 137 accusés de crimes contre les

Digitized by Google

personnes, et 348 accusés de crimes contre les propriétés, en tout, 480 accusés de crimes traduits devant nos cours d'assises; tandis qu'un million d'individus n'ayant reçu que l'instruction primaire, et sachant lire et écrire, n'avaient fourni que 19 accusés de crimes contre les personnes, 83 accusés de crimes contre les propriétés, en tout, 72 accusés de tous crimes. » Les mémoires de Lacenaire, les révélations de Vidocq, confessions dont le danger même est utile, prouvent à quel point la dépravation aiguisée par l'esprit devient incurable et contagieuse. On rencontre dans les observations des directeurs des maisons centrales de France, une foule de circonstances qui démontrent que les criminels les plus intelligents sont les plus adroits et les plus pervertis, et que par conséquent, tout système, comme le régime du silence, ayant pour résultat d'exalter leurs facultés intellectuelles, ne tend certes pas à leur guérison. Les prisonniers d'Ensisheim (Haut-Rhin) avaient un instituteur qui leur enseignait la lecture, l'écriture et le calcul. A mesure qu'ils avançaient dans ces connaissances élémentaires, ils en profitaient pour altérer leurs livrets de travail et changer les chiffres. La science est une arme de plus dans les mains de l'homme qui veut mal faire. Quel remède contre une pareille volonté, si ce n'est la solitude absolue?

Mais si un tableau est susceptible de convaincre les adversaires du régime d'isolement, c'est assurément la *cour du milieu*, à Newgate. Nous avons lieu de croire, dit M. Crawford, que l'indigence, les vêtements déguenillés et l'impuissance de payer les rétributions exigées ailleurs pour prix des commodités de la vie précipite dans ce quartier une foule d'individus les plus expérimentés, et dont les délits sont les moins graves, et les y jettent inévitablement au-devant de la contagion qu'entraîne le contact des hôtes les plus dépravés et les plus incorrigibles de la prison. Les prisonniers y sont d'une malpropreté dégoûtante, à peine couverts de lambeaux, souvent les pieds nus. Des combats atroces, des rixes violentes, des clameurs assourdissantes, bourdonnent dans ce cloaque où les guichetiers n'entrent jamais que le poignard à la ceinture. Le soir, dès que les surveillants se retirent, les orgies les plus obscènes, le jeu, les jurements, les chansons, les récits d'aventures et les leçons de crimes se succèdent continuellement et sans obstacle, jusqu'à la dernière heure de la nuit. Les pages que Goldsmith, dans le *Vicaire de Wakefield*, a consacrées à la peinture de cet enfer n'en donnent encore qu'une idée radoucie. Tout Anglais ne peut voir sans douleur et sans humiliation, que, dans la métropole de la Grande-Bretagne, centre des lumières, de la civilisation et des richesses, il existe un tel système de prisons, en usage depuis tant d'années, non-seulement au mépris de la religion et de l'humanité, mais encore contrairement à la volonté du gouvernement et aux termes de la loi. La municipalité de Londres défend bien maladroitement les priviléges de la cité.

La loi qui centralise la réforme de *toutes* les prisons d'Angleterre dans les mains du gouvernement de la Grande-Bretagne, fixera sans doute un terme à ces anomalies choquantes dans la capitale d'une grande nation. Le parlement a même déjà décrété que tous les *condamnés à la prison* seraient détenus suivant le régime cellulaire. On a calculé que pour mettre ces dispositions en pratique, il faut 20,876 cellules; or, les prisons d'Angleterre, à l'amélioration desquelles on travaille depuis longtemps, en contiennent déjà 11,319; reste maintenant à savoir si les cellules existantes ne devront pas être reconstruites, et les cellules nouvelles établies suivant les dimensions qu'exige le système de séparation ou d'isolement individuel de jour et de nuit. Les dépenses en Angleterre menacent de n'être pas moindres qu'en France pour le même objet. Cela tient à l'architecture toute particulière des maisons du système d'isolement. Tandis que le régime cellulaire est applicable à toutes les prisons de France, sauf modifications accessoires, et qu'il admet indifféremment dans l'édifice, la forme rayon-

Digitized by Google

nante aussi bien que les formes circulaire, polygonale, panoptrique, étoilée, carrée, en éventail ou en moulin à vent, dans le Royaume-Uni, au contraire, les établissements, étant disposés, pour la plupart, d'après le système d'Auburn et avec le *tread mill*, leur architecture spéciale rendra les changements plus considérables et les frais de réforme plus élevés. Cependant, dans les prisons de première classe, en Écosse, le bouleversement sera moins coûteux; les maisons de correction de Glascow, d'Édimbourg, d'Aberdeen, de Poissy et d'Ayr, ont déjà des symptômes d'organisation cellulaire qu'elles doivent un peu au hasard. M. Frédéric Hill a proposé au gouvernement anglais d'établir en Écosse trois pénitenciers : la maison de Glascow, agrandie, pour l'ouest et le sud-ouest; la grande prison militaire de Perth, convertie, pour l'est et le sud-est; et le fort Georges, également converti en pénitencier, pour le nord. M. Hill, en outre, demande formellement pour les nouvelles prisons le régime d'isolement. A l'égard de l'Irlande, où il n'y a que deux maisons de correction proprement dites, celle de Belfast et celle de Richemont, à Dublin, M. James Palmer, inspecteur général, a constaté dans son rapport, que malgré l'état d'anarchie, d'insurrection et de misère presque permanent auquel cette partie du Royaume-Uni est maintenant réduite, la terre d'Erin est le seul pays peut-être qui offre l'exemple d'un système où rien ne se passe dans les prisons à l'insu du gouvernement et du public. C'est aussi en Irlande que les classifications ont mieux réussi. La propreté y est remarquable, l'ordre parfait. Enfin, nulle part efforts plus unanimes n'ont été tentés pour la réforme. Le système cellulaire y jettera sans nul doute de profondes racines.

La grande objection que le régime d'isolement rencontre, consiste principalement dans son influence sanitaire que les adversaires du système prétendent fâcheuse pour les détenus. Afin d'y répondre, n'oublions pas que la solitude continue, sans travail, est un supplice affreux, au-dessus des forces humaines. Les Américains avaient d'abord adopté ce principe pénitentiaire; il a fallu y renoncer. La solitude avec travail, ne tue pas, mais réforme. Les prisonniers de Cherry-Hill, interrogés par MM. de Beaumont et de Tocqueville, ont unanimement avoué que le travail, outre que dans le système cellulaire il est indispensable à leur existence, apporte encore les plus douces consolations à leur captivité. Le nombre des professions peut être aussi varié que le nombre des cellules. Un habile industriel de Paris, M. Pradier, donne l'énumération de 78 professions dont l'exercice convient aux cellules solitaires. Ce n'est donc pas dans la privation ou dans la nécessité du travail que repose la force de l'objection.

Il résulte d'ailleurs du journal tenu par le docteur Bache, médecin de la prison de Cherry-Hill, qu'en sept ans 677 prisonniers sont entrés au pénitencier, et que sur ce nombre la mortalité moyenne dans les sept années se trouve de 3 pour 100. C'est la même mortalité que celle de Philadelphie. Les détenus ont échappé aux ravages du choléra qui pourtant a décimé la ville. Sur 33 décédés naturellement, 25 sont entrés malades ou ayant des maladies chroniques, 4 sont morts par suite d'accidents, 4 seulement ont succombé à des maladies qui ont éclaté dans la prison. Ce sont là des chiffres très-satisfaisants, puisque le premier effet du confinement solitaire doit assurément réagir d'une manière funeste sur le tempérament des criminels qui, par leur genre de conduite même, tenaient une vie très-active et très-changeante. La maladie la plus fréquente est l'aliénation mentale; mais il ne faut pas perdre de vue que cette affection suit ordinairement l'usage abusif des liqueurs spiritueuses, fréquent en Amérique, surtout dans les classes indigentes, et que les excès de cette nature, habituels aux gens qui peuplent les prisons, sont antérieurs à leur séjour dans les pénitentiaires.

Sans doute en réfléchissant au genre de nourriture des maisons centrales de France, aux abus déplorables de la cantine et aux orgies qui se commettent dans les prisons de Londres, nos lecteurs trouveront ces

résultats fabuleux. Que serait-ce donc si nous ajoutions qu'à Singsing il meurt 1 individu sur 37; à Wethenfield, 1 sur 44 ; à Baltimore, 1 sur 49 ; à Auburn, 1 sur 56; à Boston, 1 sur 58! Ici, les adversaires du système cellulaire ne manqueront pas de dire que le profit du chiffre reste au régime du silence, en vigueur dans les lieux que nous venons de citer. Mais nous répliquerons que le climat de Philadelphie, où les chaleurs de l'Inde et les froids de la Sibérie se rencontrent au cœur de l'été, est moins favorable que la température qui sert de milieu aux pénitenciers de l'Est. Cependant nous reconnaissons que la santé des détenus dans les prisons cellulaires réclame impérieusement une nourriture d'autant plus réparatrice que les criminels sont habitués à plus de mouvement. Jusqu'en avril 1832 les prisonniers européens soumis à la reclusion solitaire, dans la résidence de Madras, recevaient leur ration de vivres habituels, moins l'eau-de-vie. A cette époque, on les réduisit au pain et à l'eau pure. Les individus peu actifs, coutumiers d'une vie sédentaire, supportèrent très-bien ce régime pendant quelques mois; les autres donnèrent presque immédiatement des signes de scorbut; et tous, en définitive, tombèrent dans un état de langueur. Cette observation précieuse, faite par le docteur Malcomson, prouve que les aliments doivent concourir avec le travail à fortifier le corps et l'âme du prisonnier contre les passions tristes et le défaut d'exercice qui ne manquent pas de lui porter une fâcheuse atteinte dans les premiers moments du confinement solitaire. Les soins de propreté n'ont pas moins d'importance sous un régime où l'homme est si brusquement séparé des habitudes physiques les plus ordinaires et les plus essentielles de la vie. On lit dans l'histoire des assises noires (*black assises*) tenues à Oxford, en 1557, que les prisonniers qui parurent à la barre communiquèrent par leurs exhalaisons, aux juges, aux jurés et aux spectateurs, un typhus qui fit périr 510 personnes. C'est là une de ces nombreuses plaies sociales qui, grâce au régime cellulaire, ne se rencontreront plus dans les annales des nations.

Résumons-nous. Trois systèmes sont donc en présence : Auburn, Genève, Philadelphie; le silence, les classifications, l'isolement. Tous les trois se prêtent mutuellement secours; un seul veut aujourd'hui absorber les deux autres, c'est l'isolement complet, la reclusion solitaire, la pratique de Cherry-Hill. Les avantages moraux, les résultats civilisateurs, les améliorations de toutes sortes qui d'abord penchaient pour le régime du silence, se groupent maintenant autour du système cellulaire; cela est incontestable. Reste la question de mortalité, le règlement sanitaire et hygiénique qui constitue encore le fond d'une discussion spéciale : espérons qu'elle ne sera pas longtemps indécise. En attendant, Glascow accepte le système de Philadelphie; Milbank, Glocester et Wakefield le perfectionnent dans leur enceinte; Genève et Gand le confondent tellement avec le régime d'Auburn, que ce dernier disparaît sous les empiétemens de son rival.

On voit combien il reste encore à faire en France et en Angleterre, pour assainir les maisons de détention consacrées aux différentes espèces de condamnés. M. de la Sagra qui, en 1835, a visité les divers pénitenciers des États-Unis, et qui, à la suite de notre grand article sur les prisons en Europe et en Amérique, publié dans la livraison de février 1837, voulut bien nous faire part de ses observations sur les difficultés que présentait l'introduction en France du système pénitencier des États-Unis, va nous donner quelques renseignements sur l'état actuel des prisons à Madrid. Nos lecteurs verront combien la réforme aurait d'améliorations à réaliser dans le régime des prisons de la Péninsule. « J'ai visité, dit M. de la Sagra, les prisons de Madrid. Voici dans quel état elles se trouvent : La prison appelée *Carcel de la Corte*, construite en 1634 par ordre de Philippe IV, est grande et d'une belle architecture à l'extérieur; mais les distributions intérieures en sont très-vicieuses. La ventilation seule y a été bien ménagée. Dans la partie antérieure du bâtiment, se trouvent des salles spacieuses destinées au tribunal des alcades; en sorte que la prison est limitée aux étages inférieurs et à la partie postérieure de l'établissement. D'après une inscription placée

Digitized by Google

au-dessus de la porte d'entrée de cette prison, on voit qu'un sentiment philanthropique présida à l'érection de cet édifice : *Reinando la majestad de Felipe IV, ano de 1634, con acuerdo del consejo, se fabricò esta carcel de Corte, para comodidad y seguridad de los presos.* Cependant, malgré la volonté du roi exprimée dans cette inscription, les prisonniers pauvres qui n'ont pas les moyens de payer une certaine redevance pour habiter les étages supérieurs, sont confinés dans le rez-de-chaussée et dans des caves humides où ils passent la nuit et une grande partie du jour, nus et confondus entre eux, sans aucune distinction d'âge ni de délits. Pendant le jour, ces malheureux viennent respirer l'air dans les cours, où ils exécutent divers ouvrages de sparterie. Une société de charité, appelée société du *Bon Pasteur*, procure de l'ouvrage aux prisonniers, et leur fournit ce qui est nécessaire à leur nourriture et à leur entretien. Les étages supérieurs présentent une longue suite de chambres, plus ou moins grandes, qui peuvent recevoir quatre ou six prisonniers. Elles sont exclusivement réservées à ceux qui sont assez riches pour payer leur location, 4 ou 5 réaux par jour (1 f. 10 ou 1 f. 30). Les chambres qui sont moins spacieuses et qui ne peuvent recevoir qu'un ou deux prisonniers sont louées environ 2 francs par jour. Toutefois dans les étages supérieurs se trouvent plusieurs salles qui peuvent contenir de vingt à vingt-cinq personnes et où les prisonniers sont admis sans rétribution. Mais là aussi, sont confondus les sexes, l'âge et les divers délits. On comptait, il y a un mois, dans cette prison 563 femmes.

La prison *del Saladero* est une véritable geôle où sont enfermés les condamnés. C'est un lieu immonde, mal aéré, soumis à un régime atroce qui présente toutes les variétés de désordre que l'on remarque en général dans les prisons. Outre ces deux grandes prisons, il existe encore à Madrid une *maison de refuge*, fondée en 1587, où viennent résider les femmes de mauvaise vie qui y sont envoyées par les tribunaux ou par leurs propres parents; une *maison des repenties*, établie en 1771, qui admet aussi toutes les femmes qui viennent lui demander un asile; enfin la prison appelée *Casa de la Galera*, où sont concentrées les femmes de mauvaise vie atteintes de peines correctionnelles. Le régime de toutes ces prisons est détestable; aussi, pour remédier au mal, le gouvernement espagnol vient-il de nommer une commission chargée de proposer les réformes nécessaires, et M. don Ramon de la Sagra, qui avait déjà étudié ces questions avec maturité en Amérique, a reçu la mission d'examiner les différentes prisons de l'Europe.

Industrie.

DES PROGRÈS DE L'APPLICATION DE LA VAPEUR AUX DIFFÉRENTES BRANCHES DE L'INDUSTRIE EN FRANCE ET EN ANGLETERRE.

C'est un beau spectacle que de suivre les différentes phases qu'a parcourues la machine à vapeur; de la voir, ébauche grossière sortie du néant, se perfectionner sans

Digitized by Google

cesse et parvenir de progrès en progrès jusqu'à défier par la justesse de ses mouvements la régularité du meilleur chronomètre; mais ce qui est plus intéressant et plus utile, c'est d'assister aux merveilleux résultats qu'elle nous présente dans ses rapports avec l'industrie. Les savants qui, les premiers, en apprécièrent la puissance, craignirent de la mettre en jeu. Pendant longtemps la pompe à feu fut regardée comme une création dangereuse. Aussi la laissa-t-on dormir dans les laboratoires et les musées; mais, dès que le génie de l'industrie comprit tout le parti que l'on pouvait tirer de cette force nouvelle, le praticien ne laissa plus le monstre tranquille, il le soumit à ses expériences et à force d'essais parvint à en maîtriser l'action; alors on vit la machine à vapeur s'avancer triomphante dans la carrière, aidant le travail, triplant la production, opérant partout des prodiges, et enrichissant tous ceux qui se confiaient à elle.

Une fois la puissance de cette découverte reconnue, la France, l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, se disputèrent l'honneur d'avoir inventé la machine à vapeur. Suivons un instant ces débats, nous examinerons ensuite quelle est de toutes ces nations celle qui a su le mieux tirer parti de l'invention nouvelle.

En Angleterre, dans les sociétés savantes et dans l'atelier, on s'accorde à regarder le marquis de Worcester comme le premier auteur de la machine à feu; malgré cet accord formel, la France, étonnée que le génie de ses enfants lui eût fait défaut, consulta les temps passés, et bientôt proclama, par l'organe de ses savants, que ce n'est point Worcester, mais bien Salomon de Caus, à qui revient le mérite de la priorité. Quelques érudits ont bien voulu gratifier l'antiquité de la découverte de la machine à vapeur : prétention absurde. « Avant Caus et Worcester, Héron d'Alexandrie, Aristote et Sénèque, disent-ils, savaient de quelle puissance énorme la vapeur est douée. Aristote et Sénèque attribuaient les tremblements de terre à la transformation subite de l'eau en vapeur; et Blasco de Garay fit marcher dans le port de Barcelone un navire de 200 tonneaux par l'impulsion de la vapeur. » Mais les idées émises par Aristote et Sénèque sont vagues, et l'expérience du marin catalan n'est constatée par aucune pièce authentique. Ce qui est certain, c'est que les premiers qui s'occupèrent avec succès de la machine à vapeur furent Salomon de Caus et Worcester. L'ouvrage dans lequel celui-ci indique le moyen de se servir de la vapeur comme force motrice, parut en 1663 sous le règne de Charles II. Mais cinquante ans avant Worcester, Salomon de Caus avait émis le même principe dans un ouvrage intitulé : « *Des forces mouvantes.* » Dans ce livre, Caus fait la description d'une machine, à l'aide de laquelle il peut, dit-il, élever de l'eau à une hauteur quelconque par l'action du feu. Le livre de Worcester est généralement connu sous le titre de *Century of inventions*. Worcester rapporte qu'ayant rempli d'eau aux trois quarts un canon entier dont la bouche avait éclaté, il ferma hermétiquement l'extrémité rompue; qu'ayant ensuite soumis ce canon à l'action du feu pendant 24 heures, le canon se brisa avec un grand bruit; qu'ayant répété l'expérience avec des vases plus solides, il vit l'eau s'élever à 40 pieds de hauteur; qu'un vase d'eau raréfiée par l'action du feu élevait 40 vases d'eau froide; que pour cela il suffisait de deux robinets disposés de façon que lorsqu'un vase était épuisé, l'autre se remplissait d'eau froide, et ainsi successivement. C'était là le principe sur lequel devait reposer la machine à vapeur. Mais comme Salomon de Caus vivait avant le marquis de Worcester, que son livre renfermait des principes identiques à ceux de Worcester, c'est donc à Salomon de Caus que revient le mérite de la priorité.

Quoi qu'il en soit, ni l'un ni l'autre n'eurent la gloire de faire construire la machine à feu; Caus fut traité de visionnaire; le marquis de Worcester éprouva le même sort. Ce dernier, forcé de s'expatrier, eut ses biens confisqués par le parlement, revint dans sa patrie à la restauration, et mourut oublié de Charles II, dont il avait épousé la cause. Le signor de

Digitized by Google

Branca et Moreland, qui leur succédèrent, ne furent pas plus heureux : l'un publia un traité sur la vapeur, l'autre un livre intitulé : *Élévation des eaux par toutes sortes de machines réduites au poids et à la balance;* mais ces ouvrages restèrent ignorés. L'honneur de créer la machine à feu était réservé à Papin.

Denys Papin naquit à Blois. Après avoir pris ses grades à la faculté de médecine de Paris, il passa en Angleterre, où Bayle le fit nommer membre de la société royale. En 1681, il revint dans son pays; mais forcé de le quitter comme protestant par suite de la révocation de l'édit de Nantes, il alla chercher un asile en Allemagne, où il professa les mathématiques pendant plusieurs années. C'est là que parut l'ouvrage dans lequel Papin publia sa découverte. Cet ouvrage eut deux éditions. L'auteur y indique un moyen simple de faire rapidement le vide dans le corps de la pompe, et de combiner dans une même machine l'action de la force élastique de la vapeur avec la propriété dont cette vapeur jouit de se condenser par le refroidissement. L'appareil dont se servit l'auteur, pour essayer son invention, était remarquable par l'exiguïté de ses proportions. Le corps de la pompe n'avait que 2 pouces 1/2 de diamètre, et ne pesait que 5 onces; cependant telle était sa force, qu'il élevait l'eau à une hauteur considérable. Cette machine n'est autre que la machine à condensation, machine si parfaite par la régularité avec laquelle elle fonctionne, la facilité de son entretien, et surtout le peu d'accidents auxquels elle est sujette, que malgré son prix élevé, et les grandes masses d'eau froide et de combustible qu'elle exige, on la recherche partout : dans les filatures et dans tous les établissements à situation fixe.

A Papin, succédèrent Savery, Newcomen, Cawley. Savery appliqua la première grande machine à vapeur atmosphérique à l'industrie; Thomas Newcomen et John Cawley créèrent la machine atmosphérique ou machine de Newcomen. Étrange caprice du génie! ces deux hommes, dont l'un était forgeron, et l'autre simple vitrier, créèrent une machine si parfaite, qu'elle est encore en usage aujourd'hui dans les usines où le charbon est à bon marché. La machine de Savery, au contraire, était défectueuse, les dérangements en étaient fréquents; il fallait porter la vapeur de la chaudière à six atmosphères.

C'est ainsi que la machine à vapeur marchait de progrès en progrès; mais ces progrès étaient lents; partout encore la défiance accompagnait cette belle découverte, lorsqu'en 1767 une ère nouvelle s'ouvrit devant elle. En ce temps-là vivait, dont les montagnes nébuleuses de l'Écosse, un jeune homme pauvre, faible, ignoré, qui après avoir passé son enfance dans une *grammar school*, entra chez un fabricant de compas en qualité d'apprenti. A sa sortie d'apprentissage, ce jeune homme obtint une petite place à l'université de Glascow. Là, il fut chargé de réparer une machine de Newcomen, et découvrit que cette machine était susceptible de perfectionnement. Mais l'argent lui manquait; il en chercha, s'adressa inutilement à plusieurs personnes, obtint ensuite un secours qui lui fut enlevé presque aussitôt; trouva enfin, au moment où, découragé, abattu, il allait renoncer à ses travaux, une protection dont la force pécuniaire avait autant d'étendue que son génie. De là ces beaux établissements, ces fabriques magnifiques que l'on voit dans les environs de Birmingham, auprès du village d'Handsworth. Cet homme était James Watt; son protecteur était Bolton. La machine à vapeur fit alors des progrès immenses. A la machine à double effet et à un seul corps de pompe, succédèrent le parallélogramme articulé, et l'application du régulateur à force centrifuge. Washbrough transforma le mouvement rectiligne du piston en mouvement de rotation; Murray exécuta les glissoirs manœuvrés par un excentrique; Trev-Hick et Vivian inventèrent les machines à haute pression locomotive, système plus simple, moins dispendieux, plus léger que celui à condensation, et produisant une plus grande puissance avec un piston d'une moindre surface. Ces machines n'exigent point d'eau de condensation;

Digitized by Google

on y emploie la vapeur à deux, trois, quatre, et même dix atmosphères de force élastique; de façon qu'un piston d'une certaine surface peut être poussé avec deux, trois, quatre et même dix fois le simple effet de la pression atmosphérique.

Parvenue à cet état de perfection, la machine à vapeur attira sur elle l'attention de toutes les industries de l'Angleterre. Chaque manufacturier voulut avoir chez lui un agent si commode, et aujourd'hui, chose curieuse à observer, on voit les petites industries qui n'ont besoin que de faibles moteurs se grouper autour d'une grande machine à feu, pour lui demander l'excédant de sa force, comme au moyen âge les vilains venaient poser leur cabane au pied du château féodal, afin d'y trouver aide et protection. La vapeur fut employée sur les fleuves et à la navigation des côtes; on s'en servit pour la mouture du grain, le cardage et le tissage du coton et de la laine, le martelage, le laminage du fer et du cuivre; on l'appliqua aux travaux hydrauliques, au sciage des bois, à la fabrication du papier, de la faïence, de la couleur; grâce à elle, Liverpool et Manchester, Carlisle, Newcastle, le comté de Glamorgan, Cardiff et Mestyr-Tyrdwill, Cromford et High-Peak, Birmingham et Bristol, Leeds et Selby, Canterbury et Whystable, l'Écosse et l'Irlande, virent en quelques années s'abréger les distances qui les séparaient. Aujourd'hui la vapeur, dans ses diverses applications, remplace en Angleterre le travail de plus de trente millions d'hommes.

En France les choses se sont passées autrement. La France marche avec lenteur dans la carrière dont elle-même avait la première frayé la route. En 1816, alors que le Royaume-Uni était déjà couvert de machines à feu, la France n'en possédait presque pas. En 1819, nous trouvons que le nombre total des machines à vapeur employées en France, sur terre, est de 65, lesquelles représentent 1,106 chevaux de force; en 1820, ce nombre de machines augmente de 28, qui représentent 342 chevaux. Voici l'accroissement progressif de ces machines, ainsi que leur force motrice.

Années.	Nombre des machines.	Force en chevaux.
1819	65	1,106
1820	28	342
1821	27	594
1822	52	827
1823	53	949
1824	25	416
1825	69	926
1826	73	1,153
1827	56	845
1828	47	710
1829	56	767
1830	74	881
1831	47	724
1832	86	838
1833	164	1,390
1834	177	2,099
1835	293	3,164
inconnues	156	1,191
TOTAL. . .	1,448	19,126

Sur ces 1,448 machines, 1,112 sont d'origine française, 191 d'origine étrangère, 145 d'origine non constatée. Les machines à basse pression, au nombre de 486, représentent une force de 8,785 chevaux, et les machines à haute pression, au nombre de 962, représentent une force de 10,340 chevaux. La force de ces machines varie depuis un cinquième de cheval jusqu'à 105 chevaux. La plus forte fonctionne dans les forges d'Imphy (Nièvre); elle sert au martelage et au laminage du fer et du cuivre.

Ainsi, en divisant ces 1,448 machines entre les quatre-vingt-six départements de la France, on trouve que chacun d'eux, en 1835, terme moyen, ne disposait que de dix-sept machines à vapeur employées à terre, ou une force motrice de 222 chevaux 1/2. Mais ce serait donner une fausse idée de la distribution des machines à feu par département. En effet, il y a des départements où l'influence de la machine à vapeur a été vivement sentie. Nous citerons entre autres les départements de la Seine, de la Loire, de la Seine-Inférieure, et particulièrement le département du Nord. Ce département compte aujourd'hui 329 machines, de la force de 4,606 chevaux; en 1833, elle n'en possédait que 297. Le tableau suivant indique les départements qui possèdent le plus de machines à vapeur.

Digitized by Google

Départements.	Machines.
Nord	297
Seine	197
Loire	175
Seine-Inférieure	160
Rhône	65
Aisne	49
Haut-Rhin	48
Saône-et-Loire	45
Gard	35
Marne	34
TOTAL.	1,105

Les 343 machines restantes étaient réparties dans 55 autres départements ; il y avait donc, à cette époque, 21 départements qui ne possédaient pas une seule machine à feu. Depuis, l'accroissement n'a pas été fort considérable.

L'emploi de ces machines n'est pas moins curieux. On y voit une preuve nouvelle du tâtonnement qui règne dans tous les actes de l'industrie française; chaque branche fait usage de la machine à vapeur, mais cet usage est très-restreint ; l'exemple de l'Angleterre n'a pas encore convaincu tous les esprits ; on hésite, on doute encore de l'importance et de l'utilité de cette puissance. Voici quel était, en 1835, l'emploi des 1,448 machines.

Industrie.	Machines.
Filatures	404
Mines	266
Raffineries de sucre	412
Fonderies, forges et laminoirs	83
Élévation de l'eau	76
Tissage de draps	72
Moulins à blé	52
Construction de moulins	51
Soieries	36
Apprêt d'étoffes	34
Moulins à huile	29
Emplois divers	233
TOTAL.	1,448

Voyons maintenant ce qui se passe en Angleterre à la même époque. Nous n'avons point le chiffre total des machines à vapeur employées dans les manufactures du Royaume-Uni ; néanmoins, il sera facile de faire ressortir l'immense distance qui sépare l'industrie française de l'industrie anglaise dans l'emploi des machines à feu, en jetant les yeux sur le tableau suivant. Ce tableau indique le nombre des machines à feu employées dans les fabriques de coton de cinq comtés de l'Angleterre pendant l'année 1835 :

Noms des comtés.	Machines à vapeur.	Puissance en chevaux.
Lancashire	717	20,303
Chester	170	5,055
Derby	33	553
Stafford	3	90
York and West-Riding	75	1,317
TOTAL.	998	27,318

A ces chiffres il faut ajouter l'augmentation qui a eu lieu depuis. Cet accroissement a été pour le comté de Lancastre, dans une année seulement, de 2,040 chevaux représentés par 90 machines, dont 57 employées à la fabrication des tissus de laine, 19 à la fabrication des tissus de lin, et 19 à la fabrication de la soierie, soit donc pour le seul comté de Lancastre, 807 machines à vapeur représentant 20,343 chevaux.

Ainsi, nous avons pour le seul comté de Lancastre 807 machines à vapeur représentant 20,343 chevaux, et pour la France entière 1,448 machines représentant une force de 19,126 chevaux. Combien ce chiffre se rapetisserait encore si nous pouvions mettre en regard celui de toutes les machines de l'Angleterre. D'après Wood, la force d'un cheval théorique est à celle du cheval pratique comme 1 : 3, et la force d'un cheval pratique équivaut au travail d'un cheval vivant, plus à la moitié du travail d'un autre. Le travail d'un cheval vivant représente 50 kilogrammes élevés à la hauteur d'un mètre en une minute. La force d'un cheval pratique est donc égale à 75 kilogrammes élevés à la même hauteur pendant le même espace de temps; de plus, un cheval vivant ne peut travailler que deux heures sur 24, tandis que le cheval-vapeur n'exige point de repos. La force d'un cheval-vapeur est donc égale à 4 chevaux et demi vivants par jour. Enfin l'entretien d'un cheval vivant n'est pas moindre de 1 fr. 50 c. par jour, tandis que l'entretien d'un cheval-vapeur ne s'élève pas à plus de 50 c. ; il est même quelques parties de l'Angleterre où, grâce au bon marché de la houille, cette force ne revient pas à plus de 3 ou

Digitized by Google

4 centimes. Il résulte des divers rapprochements auxquels nous nous sommes livré, que non-seulement le seul comté de Lancastre possède à lui seul plus de chevaux-vapeur que toute la France entière, soit 102,343 chevaux vivants, mais que les 19,126 chevaux-vapeur de la France, soit 86,067 chevaux vivants, coûtent un tiers plus cher que ceux de Lancastre.

Dans l'application de la vapeur à la navigation, nous trouvons une supériorité non moins remarquable pour l'Angleterre. En 1835, la marine marchande de la France ne compte que 100 bateaux à vapeur, dont les plus grands ne peuvent recevoir que 600 passagers. La charge de ces bateaux est au plus de 244 tonneaux. Le nombre des appareils moteurs de ces 100 navires est de 118; 82 sont à basse pression et 36 à haute pression : ils représentent ensemble 3,865 chevaux. Le plus considérable est celui du *Neptune*, dont la puissance est de 140 chevaux. A ces chiffres, il faut ajouter les 32 bâtiments à vapeur que possède la marine royale, qui se divisent ainsi :

4 do.	220	chevaux
20 do.	100	—
2 do.	150	—
1 do.	100	—
2 do.	80	—
2 do.	60	—
1 do.	40	—

Ces 32 bâtiments représentent une force totale de 4,800 chevaux. De plus l'administration des postes possède 10 à 12 paquebots à vapeur, dont la force totale est égale à celle de 1,600 chevaux, ce qui donne :

Navigation marchande	3,803 chevaux.
— militaire	4,800 —
— de la Méditerranée. .	1,600 —
Total. . . .	10,203 chevaux.

En Angleterre, une seule ville, le port de Liverpool, comme on le voit par le tableau suivant, fournit à lui seul en chevaux-vapeur une force motrice presque équivalente à celle de la France entière.

Noms des compagnies auxquelles appartiennent les bateaux.	Nombre des bateaux.	Force en chevaux.
City of Dublin Steam Packet Company. . .	19	3,155
Saint-George's Steam Packet Company . .	9	1,170
Drogheda Steam Packet Company	4	480
Londonderry Steamers Company	2	300
Scotch and others Companies.	23	2,520
Belfort Steam Packet Company	2	320
Waterford Company	4	580
H. Majesty's Steam Packet	4	580
TOTAL. . .	67	9,085

Indépendamment de ces steamers, dont quelques-uns ont coûté de 20 à 24,000 £., Liverpool en possède environ 30 de la force de 20 à 60 chevaux, faisant le service de la Mersey de l'une à l'autre rive. Mais ce n'est pas seulement à Liverpool que la navigation à vapeur a pris de grands développements : Édimbourg, Glascow, Dublin, tous les ports de la côte, possèdent de magnifiques bateaux à vapeur, et chaque jour on en voit augmenter le nombre. A Londres, une compagnie anglaise et américaine vient de passer un marché pour la construction de plusieurs bateaux à vapeur destinés à voyager entre Londres et New-York. L'un d'eux doit avoir 180 pieds de longueur et 40 pieds de large. La largeur totale, en y comprenant les tambours, sera d'environ 68 pieds; le tonnage doit être d'environ 1,890 tonneaux. Ce navire sera lancé sur la Tamise, d'où il se dirigera à Glascow pour y recevoir ses machines. Celles-ci sont d'une grandeur qui dépasse de beaucoup les dimensions ordinaires : leurs cylindres ont 76 pouces de diamètre. Les chaudières seront placées au-dessous

Digitized by Google

de la ligne de flottaison, et la chambre au charbon, assez grande pour porter 600 tonneaux de combustible, se trouvera au-dessus. En calculant sur une vitesse de 200 milles par vingt-quatre heures, ou 8 milles 1/3 par heure, ce navire ira à New-York en quinze jours, et il en reviendra en douze (1).

Cependant la France avait encore donné l'exemple à l'Angleterre pour cette application de la vapeur. Papin est le premier qui en ait eu l'idée. Après lui, l'Anglais Jonathan Hull prit un brevet d'invention; mais l'apathie générale pour tout ce qui regardait l'industrie, ou plutôt les difficultés d'une pareille entreprise paraissaient au-dessus du génie et des moyens de l'homme, et le public ne fit aucun cas de son projet. Gantois, professeur de mathématiques, et Genevais, ecclésiastique du canton de Berne, leur succédèrent. L'un présenta un mémoire à la Société royale de Nancy, qui fut repoussé; le second publia à Genève un ouvrage contenant ce qu'il appelait la découverte du grand principe : c'était l'application d'une machine à vapeur atmosphérique à la navigation. Cet ouvrage n'eut également aucun succès. Après eux, le célèbre Périer construisit un bateau qui remonta la Seine à l'aide d'une machine. Malheureusement, la force de la machine était trop faible, et l'on n'entrevit aucun avantage dans l'adoption du nouveau système. L'abbé Durieul, Desblancs et le marquis de Jouffroy répétèrent l'expérience sur une plus grande échelle. C'est de cette époque que datent les principales applications de la vapeur à la navigation.

Aux États-Unis, nous voyons en effet Field, Ramsey et Bell, esprits éclairés de l'Amérique, faire plusieurs expériences sur les grands lacs des États-Unis. En 1788, William Symmington, de Lead-Hill, comté de Lanark, en Écosse, suit leur exemple. Symmington s'associe à Millar, prend un brevet d'invention pour une machine à vapeur, et l'applique à un petit bâtiment à double quille alors mouillé dans un lac auprès de Dalswington. L'expérience fut heureuse; on la répéta sur une plus grande échelle, et, comme la première, la seconde fut couronnée de succès. Lord Dundas, possesseur d'une partie du canal de la Clyde et de celui de Forth, commanda alors à Symmington un bâtiment à vapeur pour remorquer les bateaux qui naviguaient sur ces deux canaux. Celui-ci recommença ses expériences. *La Charlotte-Dundas*, bâtiment sur lequel était une machine à feu, remorqua deux navires de 140 tonneaux avec leur cargaison. Le vent soufflait avec violence dans une direction opposée à la route que suivait le bâtiment remorqueur, et tous les navires à voile furent forcés de rester au mouillage; néanmoins, *la Charlotte-Dundas* fit avec la plus grande facilité la traversée de Greenock à Glascow (distance, 19 milles et demi).

Dans le même temps, un Américain qui résidait en France proposait au gouvernement français d'appliquer la vapeur à la flottille qui se préparait contre l'Angleterre. Cet Américain, c'est Fulton. Ses propositions furent rejetées. Néanmoins, encouragé par Livingston, ambassadeur des États-Unis près la cour de France, et qui fit lui-même quelques expériences plus ou moins heureuses, Fulton persévéra dans ses efforts, retourna en Amérique avec des machines de Watt, et, malgré des obstacles sans nombre, parvint à construire un bateau à vapeur destiné au transport des marchandises entre New-York et Albany. La navigation à vapeur s'établit alors sur tous les points de l'Union. Deux grandes frégates à vapeur furent successivement construites à New-York, et, grâce à l'esprit d'entreprise qui caractérise les habi-

(1) Un bateau d'une force de 100 chevaux équipé comme il doit l'être coûte environ 20,000 liv. st. (500,000 fr.). Les dépenses usuelles, telles que salaire de l'équipage, vivres et chauffage, s'élèvent à 250 liv. (6,250 fr.); les droits de tonnage, pilotage, mouillage, sont de 200 liv. (5,000 fr.); assurances, 100 liv. par mois : ce qui présente, avec l'usure de la chaudière et l'intérêt de l'argent et du fonds de réserve pour la construction d'un nouveau bateau, un total de 1,000 liv. st. (25,000 fr.) par mois.

Digitized by Google

tants des États-Unis, les lieux les plus incultes, les régions les plus sauvages eurent des communications régulières et se couvrirent, comme par magie, d'explorateurs, de maisons et de fermes.

De l'Amérique, la navigation à vapeur vint définitivement se fixer en Europe. Mais alors les rôles changent : en France, des préjugés vivaces, une défiance excessive régnaient encore; dans le Royaume-Uni, au contraire, ces préjugés, cette défiance s'évanouissaient chaque jour. En 1811, nous ne trouvons, il est vrai, qu'un seul bateau à vapeur : c'est *la Comète*, qui fait les voyages entre Glascow et Greenwich. Sa longueur était de 40 pieds, sa largeur de 10, et sa machine de la force de 3 chevaux et demi. Mais, en 1815 et en 1816, de nouvelles constructions se forment; *le Rob-Roy* de 90 tonneaux, avec une machine de la force de 30 chevaux, fait la traversée de la Clyde et de Belfast, et l'année d'après une ligne régulière, composée de *l'Hibernia* et de *la Britannia*, s'établit entre Dublin et Holyhead. Dès lors la vapeur étend chaque jour les limites de son domaine : de toutes parts des compagnies se forment, et bientôt la Méditerranée, l'Archipel, la mer Noire, la mer d'Allemagne, la Baltique, le Danube, virent de magnifiques pyroscaphes voguer sur leurs eaux avec le pavillon britannique. Maintenant, il flotte sur l'Océan avec *le Sirius* et *le Great-Western* (1). Disons quelques mots de cette nouvelle expédition. Elle se compose de deux magnifiques steamers d'une force gigantesque, *le Sirius* et *le Great-Western*, dont nous allons dire l'histoire.

Le Sirius appartient à la compagnie de Saint-George ; il a fait jusqu'ici avec succès la traversée entre Londres et Cork. Son port est de 700 tonneaux, et ses machines ont la puissance de 320 chevaux. *Le Great-Western* a été construit sur les chantiers de Bristol, de ce vieux et vénérable port de mer qui compte parmi ses marins Sébastien Cabot; de ce port qui, le premier, établit le commerce entre l'Angleterre et la Russie, et qui, il y a quatre siècles, contruisait des bâtiments jaugeant plus de 900 tonneaux. Mais revenons au *Great-Western ;* le port de ce navire est de 1,340 tonneaux. On pourra se faire une idée de sa grandeur quand on saura que *la Gorgone*, le plus grand pyroscaphe de la marine royale, qui vient d'être construit depuis peu, ne jauge que 1,150 tonneaux. *La Gorgone* est destinée à recevoir du

(1) *Le Sirius* est parti de Cork le 4 avril ; *le Great-Western* a quitté Bristol quatre jours après. La distance de Bristol à New-York est de 3,500 milles anglais. On pense que ces navires effectueront ce trajet en quinze jours, c'est-à-dire qu'ils feront 233 milles par jour, ou près de 10 milles à l'heure. Il est permis de douter qu'un navire puisse réaliser un si grand degré de vitesse, lorsqu'on considère qu'il peut avoir à lutter contre des vents contraires, et éventuellement contre des tempêtes. *Le Grand-Occidental* peut faire, dit-on, près de 200 milles par jour, c'est-à-dire, 8 milles 1/3 par heure. La traversée, à ce compte, prendrait dix-sept jours et demi ; le retour, à cause des vents qui sont généralement plus favorables, s'opérerait en quinze jours. Il paraît, d'après des indications consignées sur des tables d'aller et de retour de Liverpool à New-York, que dans la direction de l'est un navire doit mettre vingt jours, et trente dans celle de l'ouest. Il survient d'ordinaire pendant une année six ou huit tempêtes très-dangereuses dans l'océan Atlantique ; mais en ne mettant plus que dix-sept jours et demi à faire un voyage qui demandait précédemment un mois, il y aura moins de chances contraires pour la navigation. L'Espagne et le Portugal, bien que plus éloignés de l'Amérique du Nord que l'Angleterre, ont cependant plus d'avantage que ce dernier pays pour les communications par la vapeur. L'île des Açores est placée presque à mi-chemin entre Lisbonne et la Nouvelle-Écosse. La nature a ainsi pris le soin d'établir une station pour le service des peuples de la Péninsule. En faisant les arrangements nécessaires pour s'approvisionner dans cette île, le problème d'un voyage à la vapeur par l'Atlantique se trouve facilement résolu. On attend avec un vif intérêt l'issue de l'épreuve tentée par *le Grand-Occidental*, et l'on ne doute pas du succès définitif, quoique des mécomptes puissent arriver. En cas de réussite, l'Amérique sera deux fois plus proche de l'Europe qu'elle ne l'est maintenant, et quatre fois plus proche qu'elle ne l'était il y a trente ans, c'est-à-dire, avant l'établissement du service régulier des paquebots. — *Le Watt*, arrivé à Liverpool le 8 avril, a rencontré le 4 avril, par 51° de latitude et 13° de longitude, le paquebot à vapeur *le Sirius*, luttant bravement contre un violent coup de mer d'ouest. Quand on considère que ce paquebot à vapeur est le premier qui se soit encore hasardé à traverser l'Atlantique, cette nouvelle n'est pas sans importance.

Digitized by Google

charbon pour 20 jours, 160 hommes d'équipage, 1,000 hommes en sus et des provisions pour six mois. Ses machines sont de la même puissance que celles du *Sirius*. Le plus grand bateau à vapeur américain est *le Natchez*, qui vient d'être lancé à New-York; il est du port de 900 tonneaux. *Le Wilberforce* et *la Victoria*, de Hull, étaient regardés comme les plus grands bateaux de l'ancien système; le premier a 200 pieds de long, et ses roues ont 24 pieds de diamètre; ses machines ne le cèdent pour la force qu'à celles du système américain. Quant au nouveau pyroscaphe de Bristol, sa longueur est de 240 pieds. Les cylindres de ses machines ont 75 pouces 1/2 de diamètre, tandis que ceux de *la Gorgone* n'en ont que 64. Ils égalent à peu près les plus forts qu'on ait jamais employés dans les plus vastes opérations des mines de Cornouailles; *le Great-Western* a 4 chaudières dont le poids, avec l'eau qu'elles contiendront, sera de 180 tonneaux; le magasin au charbon est en état de contenir près de 900 tonneaux de combustible dans des boîtes de fer, et ses deux machines seront de la force de 225 chevaux chacune. Pour se faire une juste idée de l'effet que cette masse produit au milieu des bâtiments qui l'entourent, que l'on se figure un vaisseau de ligne de 80 canons, avec une énorme protubérance sur chaque flanc, surmonté d'une grande cheminée noire, et d'un immense appareil pour marcher à la voile quand le vent et le temps le permettent. Cet appareil se compose de 4 mâts peu élevés, gréés à la manière des schooners, et pouvant, au besoin, ajouter considérablement à la marche du bâtiment. La chambre de l'avant a 46 pieds de long; puis vient, au centre du navire, la place du mécanisme, et à l'arrière, un salon de 82 pieds de long sur 34 de large. Les côtés de ces deux chambres sont garnis de lits pour 128 passagers, sans compter 20 lits de domestiques. Les peintures du grand salon sont dans le style de Watteau. Au cadre de la machine on a adapté une aiguille qui indique le nombre de coups de piston et leur rapidité proportionnelle, et qui, sans avoir besoin d'être remontée, marchera durant tout le voyage d'Angleterre à New-York. On calcule que ce voyage pourra s'accomplir en 15 jours pour l'aller et 12 pour le retour. Le prix du passage sera de 35 guinées en allant, et de 30 en revenant, y compris le coucher, la nourriture et le vin. Le prix est le même en allant que celui des paquebots à voiles, et le même enfin que celui du *Sirius*; seulement, ce dernier bâtiment reçoit des passagers dans une chambre inférieure, à raison de 20 guinées. *Le Sirius*, qui doit relâcher à Cork, compte aussi faire sa traversée en 15 jours de ce dernier port. Bientôt on saura jusqu'à quel point toutes ces espérances se seront réalisées.

On croira peut-être que *le Great-Western*, que nous venons de décrire, est le dernier effort que l'industrie humaine ait pu faire pour naviguer sur l'Océan à l'aide de la vapeur; il n'en est rien: *la Victoria*, aujourd'hui en construction à Limehouse, près de Londres, surpasse encore de beaucoup son rival de Bristol. Ce bâtiment extraordinaire appartient à la Compagnie anglo-américaine de la navigation à vapeur. Le premier plan de cette compagnie avait été de construire deux bateaux à vapeur anglais et deux américains, d'une grandeur considérable, afin d'établir une correspondance régulière avec New-York, deux fois par mois. Le motif pour lequel on devait construire deux bâtiments de chaque nation, était celui-ci: les marins anglais, par le traité de commerce, ne peuvent pas porter de marchandises aux États-Unis, et par la même raison les vaisseaux américains ne peuvent en introduire en Angleterre que pour être réexportées. On calculait ensuite que ces quatre bateaux pourraient faire autant de voyages, aller et venir, que huit paquebots à voiles. La distance de Londres à New-York est d'environ 3,000 milles marins de 60 au degré, et l'on évaluait la marche moyenne à 10 milles par heure, ce qui donnait 14 à 15 jours pour le voyage de sortie, et de 11 à 12 jours pour celui de retour, à cause de la plus grande fréquence des vents d'ouest. La consommation

Digitized by Google

du charbon était estimée à 9 livres par force de cheval et par heure. Chaque bâtiment devait en emporter 800 tonneaux, quantité suffisante pour 20 jours de voyage.

Tel était, disons-nous, le plan primitif de la compagnie; mais après mûre réflexion, il fut décidé d'abord que son capital serait porté de 500,000 £ à un million, et que l'on commencerait par construire un seul grand bâtiment dans le port de Londres; telle est l'origine de *la Victoria*. Ce monstre marin est réellement un des objets les plus curieux de cette époque. Son port est de 1,800 tonneaux; sa longueur, à la surface de l'eau, est de 230 pieds, ce qui surpasse celle du plus grand vaisseau de guerre. Sa longueur totale est de 253 pieds; elle a 40 pieds de large en dedans et 27 pieds de profondeur de cale. Sa largeur totale, y compris les boîtes des roues, est de 69 pieds; déplacement 2,740 tonneaux; tirant d'eau quand elle est chargée 16 pieds; cylindres 78 pouces de diamètre; roue à rames 30 pouces; le bâtiment porte deux machines chacune de la force de 250 chevaux. On calcule qu'il pourra prendre à son bord 800 passagers de différentes, classes et 1,000 tonneaux pesant de marchandises. Le prix auquel *la Victoria* reviendra aux armateurs est estimé à 100,000 £. Son appareil pour marcher à la voile est aussi extraordinaire que tout le reste. On assure que d'ici à peu de semaines ce bâtiment sera à flot et qu'il sera prêt à mettre en mer dans le cours de l'été. Son point de départ est Liverpool.

On sera peut-être étonné d'apprendre que Liverpool étant le principal point de communication entre l'Angleterre et les États-Unis, les premières entreprises pour établir des paquebots à vapeur aient eu lieu, non dans ce port, mais à Bristol et à Londres. Différents motifs pourraient être allégués pour cela; mais il paraît que les armateurs de Liverpool ne sont pas restés, dans cette occasion, des spectateurs tout à fait oisifs des efforts de leurs rivaux. On parle d'un bâtiment en fer lancé dernièrement à Birkenhead; il a 213 pieds de long et est divisé par le bas en six compartiments, d'après le nouveau système. Puis il est encore question du *Liverpool* de 1,040 tonneaux, avec des machines de la force de 460 chevaux, et qui coûtera 43,000 £. On peut citer encore *le Columbus*, petit bateau expérimental, d'après le système du vif-argent, avec les machines à vapeur brevetées de Howard; il porte, dit-on, du combustible pour cinquante jours sans tirer plus d'eau qu'un pyroscaphe ordinaire de la même force et de la même grandeur quand il en porte pour douze jours. Tous ces bâtiments sont destinés, à ce que l'on assure, à faire le voyage de New-York.

Nous ferons observer ici en passant que la traversée de l'océan Atlantique au moyen de la vapeur n'est pas une entreprise absolument sans exemple. Dès l'année 1819 un bateau à vapeur est arrivé à Liverpool venant en droiture de Savannah; un autre, ou peut-être le même, construit pour l'empereur de Russie, à la Nouvelle-Orléans, lui a été envoyé de là; enfin il n'y a pas longtemps que *le Royal-William* est parti pour Halifax.

Le point ne paraît donc pas être de savoir si la traversée est possible, mais s'il peut être avantageux et profitable d'établir une communication régulière par la vapeur entre l'Angleterre et les États-Unis. L'espace ne nous permet pas d'entrer dans une discussion approfondie sur cette matière; nous nous contenterons d'observer que les paquebots à voiles, qui font aujourd'hui ce service, ont été portés à la plus haute perfection possible, ce qui n'empêche pas que la plus grande incertitude ne règne sur le temps qu'exige leur voyage. Le 13 février dernier douze paquebots, tant de France que d'Angleterre, manquaient à New-York; quelques jours après il en manquait quinze, dont six de Liverpool, cinq du Hâvre, quatre de Londres; sur quarante-cinq ou cinquante paquebots appartenant aux armateurs de New-York, vingt-sept se trouvaient en mer à la fois. Un paquebot, parti d'Angleterre le 1er janvier, fut hélé le 27 février par 37 degrés de latitude et 53 de longitude, il était encore à cent milles du port

Digitized by Google

de sa destination; *le Formosa*, du Hâvre, a été soixante-quinze jours en route; enfin un bâtiment parti de Demerary pour Halifax, aux États-Unis, fut poussé par les vents d'ouest jusqu'à Liverpool, dérivant ainsi dans sa course de toute la largeur de l'Océan.

C'est une justice à rendre à l'Angleterre, que depuis l'époque de l'application de la vapeur à la navigation, elle n'a rien négligé pour modifier et perfectionner cette utile invention; nous en trouvons encore une preuve dans la navigation fluviale. En France et sur presque tous les fleuves de l'Europe, les bateaux à vapeur sont courts, larges, hauts et pesants. La Grande-Bretagne, au contraire, a reconnu qu'il y avait avantage à allonger le bateau; qu'on pouvait diminuer les côtés, puisque l'on n'avait nul besoin de s'assurer de l'aplomb contre le tangage et le roulis; que sur les rivières la hauteur était enfin inutile, la vague ne tendant pas à immerger le pont. En conséquence, dans les constructions nouvelles on a porté la longueur à huit fois la largeur; les côtés, qui avaient une forme parfaitement convexe, sont maintenant rectilignes, et la hauteur, qui était de dix à douze pieds, n'est plus que de huit à neuf pieds. La machine, à l'exception de l'arbre à manivelle, est placée sur le pont en dehors de la coque.

Sous le rapport de l'application de la machine à vapeur aux chemins de fer, le Royaume-Uni possède également une supériorité qui ne saurait trop exciter l'émulation de la France. C'est en Angleterre que les railways ont pris naissance. Depuis longtemps des railways existent dans le pays; la plupart conduisaient de la houillère à la rivière. Ces railways étaient en bois; les transports s'opéraient à l'aide de la force animale; quelquefois on faisait agir le poids même des chariots descendant le long des plans inclinés, au moyen d'une combinaison de poulies; et dans d'autres, en plaçant au sommet des rampes des machines à vapeur à poste fixe; ces machines faisaient tourner un treuil, sur lequel s'enroulait une corde, fixée par l'une de ses extrémités aux chariots qu'il fallait élever. Ce n'était là, comme on le voit, qu'une ébauche informe et grossière; l'introduction de la machine locomotive détermina une révolution complète dans ce système de communications; aux pièces de bois qui servaient de rainures on substitua des barres de fer de fonte, puis aux barres de fonte le fer forgé. Alors, les chemins de fer commencèrent à entrer en concurrence pour les services publics avec les routes et les canaux; de nouveaux chemins furent construits; le parcours des anciens s'agrandit, et, en quelques années, les Trois-Royaumes furent couverts de railways! C'est en 1829 que nos chemins de fer commencèrent à prendre du développement. Alors cinq voitures se présentèrent pour disputer le prix de 500 £ (12,500 fr.), proposé par les directeurs de chemins de fer. Ce prix devait être donné à la machine qui unirait la force à la légèreté et à la vitesse; le convoi était fixé à 20 tonnes, la vitesse à 16 milles par heure, la pression à 3 atmosphères. La *Fusée* obtint le prix, bien que la vitesse de sa course ne répondît point exactement aux conditions du concours. Cette voiture mit en effet 2 heures, 14 minutes, 8 secondes, dans la première épreuve pour parcourir 30 milles; dans la seconde épreuve elle franchit le meme espace en 2 heures, 6 minutes, 9 secondes. Sa consommation de combustible et d'eau dans ces deux épreuves fut de 491 kilog. de houille et de deux mètres et demi cubes d'eau.

Les machines locomotives sont de toutes les applications de la vapeur, celles qui résolvent le plus de difficultés. Aussi rien de plus curieux que l'ensemble de ce mécanisme : à chacune des extrémités de la voiture est une caisse, l'une séparée de l'autre par un troisième compartiment destiné à porter la plus grande partie de l'eau; l'une de ces caisses, celle qui est sur l'arrière a la forme d'un parallélogramme; c'est la boîte à feu. Par une ouverture pratiquée en dessous, elle reçoit la provision de combustible nécessaire pour alimenter la combustion. La combustion commence, les produits gazeux et la flamme

Digitized by Google

du foyer s'engagent dans un grand nombre de tuyaux horizontaux qui traversent le compartiment dans lequel l'eau est renfermée; l'eau, ainsi échauffée de tous côtés, se vaporise; le nouveau produit s'accumule dans l'espace compris entre le niveau de l'eau et la partie supérieure du compartiment, et atteint lapression nécessaire. Alors la vapeur s'élève et s'élance par un petit dôme, qui la conduit de l'arrière à l'avant par un tuyau horizontal, et parvient ainsi dans le compartiment qui est à l'avant. Là sont les cylindres et les pistons, la vapeur les touche, mais un mur les sépare encore; ce mur est mobile, il glisse de l'avant à l'arrière, aussitôt la vapeur se répand dans le cylindre, se précipite sur le piston, le chasse devant elle. Celui-ci arrive jusqu'au fond de son cylindre, rencontre encore la vapeur qui le fait rétrograder, et le pousse vers l'avant jusqu'à l'extrémité de sa course. C'est ce mouvement du piston de l'arrière vers l'avant et et de l'avant vers l'arrière, qui imprime un mouvement de rotation aux roues et les fait glisser sur les rails. Ce mouvement de va et vient peut se répéter 5, 6 et 7 fois par seconde, et chaque fois les roues font un tour entier; cette vitesse peut même être poussée plus loin. Des essais ont été faits, où l'on a obtenu des vitesses de 12 à 13 lieues; mais la marche régulière du mécanisme d'une machine à vapeur exige que la vitesse de ses mouvements soit renfermée dans de certaines limites; autrement la puissance de la machine diminue en proportion, et toutes les parties qui la composent se fatiguent et s'altèrent promptement par les brusques alternatives des efforts qu'elles reçoivent.

Nous n'avons point le chiffre des machines à feu qui sont employées sur les chemins de fer du Royaume-Uni. Néanmoins, il nous est facile de faire ressortir l'infériorité de la France en rapprochant le chiffre du parcours des chemins de fer que possèdent les deux pays. La France compte à peine 80 lieues de chemins, l'Angleterre en a trois fois autant. Mais ce qui est plus important encore, c'est que les machines locomotives de l'Angleterre sont bien supérieures à celles de la France. La plus remarquable des machines françaises vient d'être construite dans les ateliers de Chaillot, et on en a fait récemment l'essai sur le chemin de fer de Saint-Germain à Paris. Cette machine est du poids de huit tonnes et porte des cylindres de onze pouces. Elle a été construite pour le chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon. Ses roues ont quatre pieds de diamètre et sont accouplées. Cette construction est en général peu favorable à la vitesse; néanmoins la machine de Chaillot a parcouru 18,000 mètres en remorquant un convoi de soixante-treize tonnes en 28 minutes, et un convoi de quatre-vingt-dix-sept tonnes a été remorqué par elle en 30 minutes; mais quelque grands que soient ces résultats, on ne saurait les comparer à ceux que donnent en général les machines anglaises : celles-ci sont plus puissantes. Nous avons vu celle qui fonctionne sur le chemin de Newcastle à Carlisle remorquer de Milton à Carlisle un train composé de cent wagons chargés de charbon, de coke et de pierres; ces wagons avec leur charge formaient un poids équivalant à quatre cent cinquante tonnes; ils occupaient une longueur d'environ un quart de mille, et la distance de dix milles trois quarts a été parcourue en trois quarts d'heure. Rien de pareil n'a été exécuté en France; mais aussi nulle part la machine à feu n'excite un intérêt plus intense, nulle part on ne suit ses progrès avec plus de sollicitude.

Aujourd'hui une grande question agite et partage les fabricants anglais : quel est le meilleur système de locomotives; la machine à quatre roues ou celle à six roues? Fenton-Murray, de Leeds, Bury, de Liverpool, se prononcent pour les machines à quatre roues; Stephenson, au contraire, ne veut construire que des machines à six roues. Stephenson a raison; nous adoptons entièrement son système. Les machines à six roues sont préférables aux machines à quatre roues, et, ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est l'usage heureux que l'on a fait de ces machines sur les chemins d'Anvers à Bruxelles, de Liverpool à Manchester, et de Liverpool à Birming-

Digitized by Google

ham. Les machines à six roues ont plus de vitesse, elles sont plus solides, beaucoup moins sujettes aux dégradations; lorsqu'un essieu vient à se rompre, la chaudière n'est pas exposée, comme dans les machines à quatre roues, à tomber et à se briser.

Mais entrons dans un de ces ateliers où se fabriquent ces merveilleuses machines. L'un des plus considérables est celui du célèbre Fawcett à Liverpool; car cet industriel construit surtout des machines de 2 à 300 chevaux pour la marine. Là se déroule un spectacle magnifique : le mouvement, la vie règne autour de vous, et pourtant l'ordre y est parfait. Sous vos yeux s'agitent six cents ouvriers; le bruit retentissant des marteaux et celui des soufflets frappent vos oreilles sans interruption; la flamme du charbon de terre brille dans les fourneaux et les forges, et sa chaleur opère la fusion du fer et du cuivre; on martèle ensuite ces métaux, on les lamine; puis le fer et le cuivre ainsi fondus, martelés, laminés, prennent mille formes diverses sous la main des ouvriers : celui-ci forge un balancier, celui-là une caisse à feu; un troisième tourne un piston, un autre construit un cylindre, et de toutes ces pièces ajustées, rapprochées, sort enfin la machine à feu.

Le propriétaire de cet établissement mérite aussi une mention particulière : c'est un homme grave, d'une cinquantaine d'années, dont a taille est moyenne, la figure morose; mais dans ses yeux brillent l'audace et l'esprit des grandes entreprises; sa vie n'est point en désaccord avec sa physionomie. Fawcett a perdu et refait trois fois sa fortune; il appartient ou du moins il appartenait à la société des Amis. On sait combien les membres de cette secte aiment le travail; Fawcett possédait cet amour du travail, autant que qui que ce fût parmi ses frères; et, emporté par sa passion, il fondit pour le roi de Hollande quatre cents canons dans l'espace d'un mois; mais le quaker est de sa nature essentiellement pacifique. Fabriquer des canons, des fusils ou toute autre arme de guerre, c'est se mettre en contravention avec les principes de la secte. En conséquence, des remontrances furent faites; Fawcett les accueillit et chercha à s'excuser en alléguant la nécessité d'utiliser des matériaux qu'il ne pouvait employer différemment. Cette excuse fut acceptée; mais le quaker continua toujours à fondre des canons, et la secte des Amis le raya du nombre de ses membres. Fawcett ne s'est pas fait relever de cette excommunication. Il est millionnaire!

Le tableau que nous venons de tracer des progrès de l'application de la vapeur aux différentes industries en France et en Angleterre, est sans contredit bien incomplet, mais il suffit pour démontrer l'immense supériorité de l'Angleterre sur la France. Nous aborderons un jour ce sujet avec plus de développements, et nous ferons connaître les révolutions et les résultats que le nouveau moteur a déterminés dans les différentes branches de l'économie sociale. (*Mining Journal.*)

Digitized by Google

Voyages.

SCÈNES DE L'AMÉRIQUE,

PAR

MISS HARRIET MARTINEAU.

Pendant que les vieilles nations de l'Europe s'occupent à discuter, l'une après l'autre, touts les grands principes d'économie sociale, la jeune république américaine jouit presque sans trouble d'une prodigieuse prospérité. Les citoyens des États-Unis attribuent cet état de choses à la force de leur gouvernement. Ils font remarquer avec orgueil qu'il n'existe chez eux ni loi de prérogative, ni noblesse héréditaire, ni armée permanente, ni fonds d'amortissement, ni dette nationale. Ils prouvent que, si leurs institutions ne renferment pas touts les moyens d'améliorer la condition de l'homme, du moins elles n'excluent aucune idée progressive. En Angleterre, il faut le dire, touts les yeux sont tournés vers l'Amérique. Les récits de ceux qui ont visité cette *terre promise* du pauvre sont écoutés avec autant d'intérêt que les vieilles et ravissantes légendes de la mère patrie. Cette préoccupation se fait sentir dans toutes les classes. Un jour, sur un chemin de fer, nous avons entendu causer à ce sujet deux ouvriers intelligents; l'un tenait pour conserver les whigs, l'autre était radical. Après avoir discuté avec beaucoup de chaleur, le whig se prit à dire : «Eh bien, vous et tous ceux qui partagent votre opinion, vous devriez tous aller en Amérique. — Nous ferons mieux que cela, répondit le radical, nous transporterons ici l'Amérique.» Ce fait, et bien d'autres encore que nous citerions au besoin, peuvent donner une idée de l'accueil fait par le public à tous les livres qui parlent des États-Unis.

Miss Martineau a su profiter de cette disposition générale des esprits. Elle avait déjà publié un essai sur le mécanisme de l'ordre social en Amérique; elle se présente aujourd'hui avec trois nouveaux volumes qui contiennent ses souvenirs. Cet ouvrage aura sans nul doute le même succès que ceux qui l'ont précédé. Le premier travail de l'auteur renferme une foule de remarques et d'observations qui pouvaient être utiles à tous ceux qui ont fait sur l'Amérique des études spéciales et même aux personnes qui sont quelque peu versées dans l'histoire des États-Unis. Le nouveau livre au contraire contient des faits d'un intérêt plus général : c'est le journal où l'auteur a inscrit ses impressions à mesure qu'il les ressentait. — Le nouveau monde présente des phénomènes sociaux qu'on observe toujours avec un nouvel intérêt. Après les boutades de miss Fanny Kemble, et les spirituelles divagations de Mrs Trollope, il est curieux de voir quelle est l'opinion d'une troisième femme d'un talent égal, mais qui possède une plus grande largeur de vues et de jugements. Les précédentes études de miss Martineau et la tendance de son esprit l'ont mise en mesure de faire d'utiles et curieuses observations.

L'auteur n'a pas suivi de méthode bien

Digitized by Google

positive, dans ses *nouveaux souvenirs de voyage*. Elle raconte les faits à mesure qu'ils se présentent à sa mémoire, plutôt que dans leur ordre naturel de dates. On verra par les extraits donnés ici que ses premières impressions furent très-favorables. On trouvera peut-être de la trivialité dans certains détails domestiques ; pour nous, au contraire, nous serions porté à nous plaindre de la rareté de ces esquisses *à la Trollope*. Ses descriptions de sites et de paysages sont en général fort pittoresques et de bon goût, mais le lecteur remarquera principalement une série de portraits tracés d'une main ferme et habile qui lui feront connaître sous un point de vue nouveau quelques-uns des hommes politiques de l'Union.

Miss Martineau a visité plusieurs prisons en Amérique; mais elle ne présente guère sur ce sujet aucune observation nouvelle ; elle donne cependant quelques exemples particuliers des bons effets produits par la douceur sur les natures les plus dégradées. Elle regarde le système d'emprisonnement solitaire adopté à Philadelphie comme le meilleur de tous les systèmes qu'on suit aux États-Unis ; elle pense qu'il est bien supérieur au système d'Auburn, fort vanté dans le pays, et cependant rempli d'imperfections. Le capitaine Pillsbury a fait dans la prison de Weathersfield de véritables miracles, mais malheureusement cet homme ne peut ni vivre toujours ni se multiplier lui-même. L'auteur pense que l'emprisonnement solitaire combiné avec le travail est ce qu'il peut y avoir de plus parfait dans la discipline pénitentiaire. Il faut, selon elle, éloigner du coupable le sentiment de la dégradation personnelle afin qu'il garde l'espoir de rentrer dans le sein de la société au moyen d'une vie désormais sans reproche.

Miss Martineau a souvent assisté aux séances du sénat ; elle donne d'intéressants détails sur les membres de cette assemblée, et en particulier sur MM. Calhoun, Preston, Webster; le colonel Bomston et sur le président Van Buren. Le portrait d'Amos Kendall, conseiller et ami intime du général Jackson, nous a semblé fort curieux. Amos Kendall est le Talleyrand de l'Amérique. Dans sa jeunesse il était malheureux et pauvre ; il fut secouru par M. Clay qui lui confia l'éducation de ses enfants ; depuis il abandonna le parti politique de son bienfaiteur pour s'attacher au général Jackson. On ne lui reprocha point ce fait parce qu'il avait pu céder à l'influence d'une opinion consciencieuse; mais on le vit depuis avec indignation poursuivre M. Clay dans les journaux en toute circonstance. Il a su, malgré cela, s'acquérir une réputation extraordinaire. On lui attribue tout ce qui se fait de mystérieux dans le gouvernement ; on le regarde comme l'homme qui fait mouvoir tous les rouages de l'administration. Les lettres du président Jackson à son cabinet passent pour être l'ouvrage de Kendall ; la correspondance envoyée à Washington, publiée par différents journaux dans des provinces éloignées, recueillies ensuite par *le Globe* comme une manifestation de l'opinion publique, est attribuée à Kendall ; tous les demi-mots des journaux de l'opposition se rapportent à Kendall. On est heureux de lui voir maintenant l'emploi de maître général des postes ; on peut du moins l'attaquer ouvertement, et les fautes qu'il commet dans son administration prouvent qu'il n'est pas absolument propre à toute chose.

Miss Martineau, à son arrivée en Amérique, n'avait aucune idée de ce que pouvait être le parti abolitioniste ; elle en devint plus tard un disciple zélé et même un apôtre courageux. Avant son départ de Philadelphie, on l'avertit des dangers personnels qu'elle avait à redouter au milieu des planteurs des États du sud. Les journaux eux-mêmes annonçaient qu'on voulait lui appliquer la loi de *Linch*. Elle ne fut point effrayée de tous ces bruits et partit pour le midi. Elle y fut reçue avec beaucoup de politesse et de courtoisie ; mais à Boston, elle s'avisa de se rendre à un *meeting* abolitioniste, se croyant obligée de soutenir ses théories par tous les moyens possibles. On lui avait laissé publier contre l'esclavage tout ce qu'elle avait désiré ; on n'avait point trouvé mauvais qu'elle dé-

Digitized by Google

clarât hautement son opinion toutes les fois que l'occasion s'en était présentée; mais, après sa dernière démarche, elle fut gravement insultée. Le vacarme fut si grand, les outrages si nombreux, qu'on eût pu croire que tout le peuple se soulevait contre elle. Ce fait explique la sévérité avec laquelle elle parle dans son livre des habitants de Boston.

Le lecteur pourra suivre miss Martineau dans sa visite à New-Orléans, dont elle fait une relation assez agréable, mais sans observations neuves, dans son voyage sur le Mississipi, dans son excursion à Cincinnati, ville habitée par une société fort polie et très-pédante. Ses récits et ses anecdotes seront toujours lus avec beaucoup d'intérêt.

Elle a consacré tout un chapitre de son livre aux *originaux* qui sont bien plus nombreux encore en Amérique qu'en Angleterre. Elle dépeint le fondateur des sociétés de la Paix aux États-Unis, le vénérable Noah Worcester, qui s'est soumis à une pauvreté volontaire; puis elle fait passer devant nos yeux le père Taylor, l'apôtre des matelots, l'homme le plus cher aux Yankees, le président-né de toutes les institutions établies en faveur des marins, l'orateur populaire dont l'éloquence naturelle a tant de puissance. Elle nous donne en outre des détails fort piquants sur l'enthousiasme des Américains pour les doctrines nouvelles. C'est ainsi que, lorsque Spurzheim arriva en Amérique, toute la société, dès le premier jour, devint phrénologiste.

Disons pour terminer notre rapide analyse, que Miss Martineau, quoique membre de la secte des Unitaires, montre constamment dans son livre, au sujet des diverses opinions religieuses, la plus grande tolérance et la plus profonde impartialité. Les *Nouveaux Souvenirs de voyage* offrent plus d'intérêt que les publications précédentes du même auteur. On y trouve plus d'originalité, plus de couleur locale. Le livre intitulé la *Société en Amérique* n'a pas été jugé favorablement aux États-Unis, bien qu'il soit très-sérieux et très-instructif. Celui-ci, sans nul doute, obtiendra partout un grand succès. Les fragments que nous allons citer compléteront l'idée que doit avoir le lecteur du dernier ouvrage de Miss Martineau et mettront tout le monde à même d'en apprécier le mérite.

En abordant une terre étrangère, dit-elle, on éprouve presque toujours une pénible et profonde sensation d'isolement. Je dois dire que rien de semblable ne vint m'attrister à mon arrivée en Amérique. Mes compagnons et moi, nous avions l'esprit disposé à la gaîté, lorsque nous reçûmes nos premières impressions; et, depuis, l'aspect de New-York est resté dans mon souvenir, lié aux idées les plus agréables.

On avait retenu pour nous des appartements dans un hôtel de Broadway; et sur le quai nous trouvâmes une voiture de louage qui nous attendait. Nous atteignîmes bientôt le pavé, et je fus alors très-surprise de voir que la rue dans laquelle nous étions arrivés était Broadway. Après tout ce que j'avais entendu dire, après le panorama de New-York que j'avais vu à Londres, je m'attendais à quelque chose de merveilleux; jamais je n'ai été plus désappointée. Broadway est remarquable par sa longueur, mais nullement par sa largeur ni par le style de ses édifices; les arbres dont elle est garnie lui donnent au premier abord un aspect étrange.

Notre maîtresse d'hôtel, après nous avoir reçus, alla donner ses ordres pour qu'on préparât le thé. Nous l'attendions, et dix minutes s'étaient à peine écoulées depuis mon arrivée, lorsque trois messieurs vinrent se présenter à moi... L'un d'eux était un politique pessimiste qui me prédisait la ruine totale des institutions américaines, comme devant s'accomplir avant même que je ne quittasse le pays; il devint plus tard mon intime ami, et nous nous plaisions parfois à rappeler notre première entrevue. La politique était la seule chose sur laquelle nous eussions des opinions inconciliables; il me donna du reste un spécimen parfait de cet *humour* yankee qui est un des traits distinctifs du caractère américain.

Digitized by Google

Pendant que nous prenions le thé, quelques messieurs vinrent lire les journaux, à la table où nous étions assis. Mon attention se fixa bientôt sur un homme dont la tournure et les manières me paraissaient fort distinguées; il avait le port d'un soldat, et sa physionomie présentait des rapports frappants avec celles des grands hommes de la révolution, dont les portraits sont familiers aux Anglais. Il est certain qu'il existe un air de physionomie dont les traits sont communs à Washington, à Jefferson et à Madison. Ce monsieur me les rappela tous, et l'origine de ses remarques, la haute éducation qui perçait dans tout son extérieur, piquèrent ma curiosité. C'était le général Mason; le père du jeune gouverneur de Michigan, et le citoyen le plus éminent de Détroit. De temps en temps, dans mes excursions, j'ai rencontré quelques membres de sa famille, et leur politesse m'a toujours donné lieu d'être satisfaite du hasard qui nous avait réunis dans la même maison, au commencement de mon voyage.

Dans nos appartements, nous trouvâmes des lits, avec quatre poteaux qui semblaient mis exprès pour qu'on y suspendît des chapeaux et des robes; car les lits n'avaient point de ciel. Les cuvettes étaient dégarnies de gobelets, de savon, de brosses; les chandeliers n'avaient pas de mouchettes: cependant je trouvai que pour la circonstance ce luxe était suffisant; du moins, chaque meuble restait à sa place, et je ne sentais pas, comme sur le vaisseau, l'appartement lui-même agité par un mouvement continuel.

A cinq heures du matin, j'ouvris ma fenêtre, impatiente de voir ce qui s'offrirait à mes yeux. J'aperçus des maisons peintes de couleurs brillantes; chaque fenêtre avait des jalousies vertes, et sur chaque toit se trouvait un appareil pour faire sécher le linge. Une jeune femme en robe de soie noire balayait les escaliers d'une maison; une autre appropriait un salon; un grand carouge s'élevait au milieu de la cour: deux nègres étaient à la pompe et un troisième portait des melons muscats.

Une dame de notre compagnie ayant perdu sa malle, nous fûmes obligées de sortir bientôt pour faire quelques emplettes. Nous pensâmes qu'un peu plus tard nous serions retenues chez nous par les visiteurs, et nous résolûmes de procéder immédiatement à nos affaires, quoique notre bagage ne fût pas encore arrivé de la douane et que nous ne fussions pas *habillées pour Broadway*, comme on dit à New-York. Dans les rues, ce qui me frappa le plus, ce fut l'air d'aisance de tous les habitans, la propreté et la physionomie affairée des enfants; les conducteurs de voitures étaient tous bien mis, et je remarquai même deux pauvres petits garçons qui vendaient des allumettes et qui avaient du linge propre, bien que d'ailleurs ils marchassent pieds nus; les marchés nous semblèrent grands et beaux. Nous nous aperçûmes alors beaucoup moins que par la suite, de l'air d'indifférence qu'on attribue aux marchands américains. La tenue et les manières des dames que nous vîmes dans les rues et dans les boutiques nous affectèrent désagréablement: on touchait à la fin d'un été très-chaud; toutes les femmes semblaient avoir eu la fièvre jaune, et leur démarche était languissante et maladive.

L'après-midi et le soir, nous reçûmes un grand nombre de visites; il vint des membres du congrès, des candidats aux emplois, plusieurs de nos compagnons de voyage, des amis de nos amis. Nous n'étions pas encore *habillées pour Broadway*. La chaleur était accablante, et nous n'avions encore que les habits chauds qui nous avaient servi pour la traversée. Enfin les malles de mes compagnons arrivèrent; mais la mienne était restée à bord, je ne pouvais espérer l'avoir. Le lendemain était un dimanche, et, malgré mon extrême désir de visiter les églises et d'entendre le sermon, j'aurais été forcée de rester à l'hôtel, si une dame fort complaisante ne m'eût prêté une de ses robes.

Nous allâmes à l'église unitaire de la rue Chambers. Le pasteur régulier était absent; un frère profès de Philadelphie prêcha à sa place, et jamais je n'ai entendu

Digitized by Google

un sermon aussi simple, aussi vrai, aussi solennel. En descendant de la chaire il vint me prier d'accepter l'hospitalité chez lui lorsque j'irais à Philadelphie. J'étais encore sous l'impression de son discours, et il me fut impossible de refuser. J'ai passé depuis, dans sa maison, plusieurs semaines d'un commerce aussi intime que si j'eusse été dans ma propre famille.

Le général Mason me présenta au gouverneur Cass, alors secrétaire d'État de la guerre, actuellement ambassadeur à Paris. Le gouverneur Cass est un homme adroit, cauteleux, une véritable personnification de la prudence américaine; la crainte qu'il a de se compromettre, empêche qu'on n'apprécie à leur juste valeur ses solides et brillantes qualités. L'État de Michigan, auquel il a rendu d'importants services, est fier de l'avoir pour citoyen, et tout le monde convient, je crois, que sa nomination est plus honorable pour ce pays que celles de la plupart des ministres qui ont été envoyés auprès des cours étrangères.

Je ne sais vraiment si je dois parler des hommes d'État d'Amérique: aussitôt qu'un homme entre dans la vie publique, il appartient sans doute tout entier à la société en général, et sa personne, son caractère, son esprit deviennent l'objet d'une investigation légitime: à cet égard, je n'ai point de scrupule. Mais mon hésitation provient du peu d'intérêt qu'inspirent en Angleterre les grands hommes du nouveau monde. Les noms des chefs de la politique anglaise sont familiers aux Américains, tandis qu'à Londres on demande ce que c'est que M. Clay, et de quelle partie de l'Union vient M. Calhoun. Les actions de M. Clay et les théories de M. Calhoun devraient intéresser à Londres, autant que tout ce qui concerne les personnages politiques de France et d'Allemagne. Mais, pour connaître ces hommes d'État, il faudrait lire les journaux américains, et il n'y a pas un homme de sens et de goût, qui ne recule devant cet amas de mensonges, de folies et de ridicules calomnies.

Le nom de M. Gallatin cependant est connu partout, et partout honoré; M. Gallatin me fit l'honneur de venir me voir à New-York, après avoir entendu dire que je désirais connaître les causes précises des dissensions qui agitaient le pays au sujet de la banque; son exposé lumineux et complet m'enchanta: il me parla aussi de beaucoup d'autres sujets, avec cette franchise et cette courtoisie, qui, si elles étaient générales, auraient bientôt fait disparaître toutes les difficultés dont la marche des affaires est souvent entravée: il me dit quelque chose de la dernière partie de la longue carrière qu'il commença en 1787. Il me raconta ses trois voyages en Angleterre, me fit l'esquisse du règne de nos deux derniers souverains, et m'entretint de Louis-Philippe et du président Jackson; il entra de plus dans de profonds détails sur la constitution de la *Présidence*, me montra quel était l'esprit des trois portions des États-Unis: le Nord, le Midi et l'Ouest. Il me dépeignit les Allemands et les autres populations agricoles de la campagne; il me fit voir comment la classe aristocratique se forme et se fortifie au sein d'une république démocratique. Pendant qu'il parlait, il me semblait sentir redoubler en moi la puissance d'observation, et quand il fut parti, je me hâtai de mettre sa conversation par écrit, de peur que la nouveauté et l'abondance de ces idées ne m'empêchassent de les garder en ma mémoire. Je crois que M. Gallatin avait alors soixante-douze ans; toutefois on ne l'aurait pas cru si vieux: il est gros, mais son aspect est plein de dignité; il est né en Suisse, et son accent est légèrement étranger, mais il parle avec une facilité et un abandon charmants.

On m'avait assuré au commencement de mon voyage que les désordres qui avaient eu lieu à New-York, a propos de l'abolition, étaient l'œuvre d'émigrés irlandais qui craignaient que l'accroissement de la population noire libre ne nuisît à leur monopole pour certains genres de travaux. J'ai appris depuis que cela était faux; quelques Irlandais pouvaient avoir pris part aux troubles, mais le mal venait des indigènes.

Nous prîmes quelque idée des environs de New-York, en allant passer une soirée chez M. King, à High-Wood qui est à

Digitized by Google

deux milles au delà de Hoboken. Nous rencontrâmes sur notre route de ravissants cottages au toit de chaume; mais je ne puis guère parler de la beauté des champs, où tout était déjà sec, jaune et flétri. De hautes montagnes de rochers grisâtres s'élevaient, entrecoupées de bois qui avaient gardé leur plus belle verdure. Le soleil se couchait et nous offrait un spectacle qui eût fait croire en Angleterre que la fin du monde était arrivée. Toute la voûte du ciel était en feu; il me semblait bien étrange de voir le conducteur parler à ses bœufs, et la vieille dame hollandaise continuer son ouvrage aussi tranquillement que si ce ciel écarlate eût été du plus beau bleu, comme à l'ordinaire.

On me montra sur le chemin le lieu où Hamilton reçut de la main du colonel Burr une blessure mortelle. Une ancienne loi exigeait des candidats aux emplois qu'ils ne se fussent jamais battus en duel. Le duel est une institution que de pareils moyens ne peuvent renverser; la crainte d'être exclu des emplois n'empêcherait personne de se battre, après avoir été provoqué. Les lois ne peuvent rien sur ce préjugé; il faut laisser agir le temps et les mœurs nouvelles.

Du jardin de M. King, la vue est magnifique; elle s'étend sur le Hudson, à douze milles au moins, jusqu'aux Narrows. Une légère lueur rouge se peignait sur les eaux; c'était un dernier reflet de ce ciel tout à l'heure en flamme. Le crépuscule éclairait les rochers et laissait voir les sombres chaloupes amarrées. En face de nous, une verrerie, au milieu des bois, jetait une vive clarté, et les lumières de la ville brillaient au loin réfléchies par les eaux. Après ce détail minutieux ai-je besoin de dire que mes premières impressions furent agréables.

J'ai voyagé trois fois sur le Hudson, et si j'habitais New-York je serais tenté de le visiter trois fois par semaine durant l'été. Cependant la plupart des dames qui étaient à bord du bateau à vapeur restaient enfermées dans la cabine au milieu des enfants qui criaient, pendant que nous traversions les plus beaux sites. Elles ne partageaient pas le goût d'un Anglais de ma connaissance, qui tout l'été demeurait sur le bateau, dormant à bord, alternativement à Albany et à New-York, et contemplant tout le jour les deux rives sans se lasser et sans que son plaisir parût jamais diminuer.

Le jour où nous naviguâmes sur le Hudson, pour la première fois, la matinée avait été sombre et les brouillards couvraient le sommet des Palissades, barrière rocheuse qui ferme la rivière à l'occident. De frais cottages perchés çà et là s'offraient à notre vue; des arbres poussaient dans les crevasses des rochers, et de temps en temps, entre les eaux et les rochers perpendiculaires, on rencontrait une petite rive à peine assez large pour laisser passer un pêcheur; des chaloupes étaient amarrées dans les sinuosités de la rive; des mouettes venaient mouiller leurs ailes dans l'eau, et des poissons volants s'élevaient lourdement au-dessus de nos têtes. Je vis, sur le bord oriental, des marches taillées dans le gazon qui conduisaient à une allée au bout de laquelle était bâtie, dans une profonde enceinte, une petite maison blanche. Plus loin, on arrive à la mer Tapaan, et alors les montagnes deviennent plus hautes et plus nombreuses. Le capitaine nous admit, en notre qualité d'étrangers, dans le wheel-room qui était frais et spacieux et qui dominait sur tout le paysage. On nous montra de là le cottage de M. Irving, le lieu où André fut pris, et les autres points intéressants (1); puis les rochers se resserrèrent et semblèrent se fermer de telle sorte qu'il nous paraissait impossible qu'il existât un passage. Cependant nous en trouvâmes un assez large pour que tous les bateaux à vapeur de la république pussent y passer sans crainte. Des montagnes de rochers plongeaient leur base dans les eaux et étaient couvertes d'arbres qui semblaient croître sans avoir leur racine dans le sol. Au-dessus on rencontrait des traces de culture, et sur le

(1) Voyez le récit de cet intéressant épisode de la guerre de l'indépendance dans les États-Unis, dans la livraison de juin 1836.

penchant de la montagne s'élevaient çà et là de blanches maisons au milieu de petits champs labourés.

A notre gré, nous arrivions toujours trop tôt en vue de West-Point, malgré la beauté de ce lieu. Dans la saison, l'hôtel y est toujours occupé par une excellente compagnie. M. Crozens tient une table pour les officiers, et on lui permet de recevoir autant d'hôtes que sa maison peut en contenir; mais il n'admet chez lui qu'une société qui puisse être agréable à ses hôtes ordinaires.

On jouit dans cet hôtel d'une vue si magnifique et de tant de comfort, qu'on y resterait volontiers sans sortir pendant une semaine. Nous voulûmes tirer parti de nos avantages, et nous vîmes tout ce que le pays offrait de remarquable; néanmoins la chaleur nous empêcha d'entreprendre une ascension sur le Crow's-Nest.

Je fus présentée à M. Irving avec lequel j'eus une conversation de quelques minutes : après le dîner M. et Mme Morris, promeneurs aussi décidés que nous-mêmes, nous conduisirent au fort Patnam; du haut de cette plate-forme, la vue est ravissante. Une dame de l'hôtel offrit de monter avec moi à cinq heures du matin sur le faîte de la maison pour voir le lever du soleil. Je me réveillai le lendemain à trois heures; on apercevait une lumière solitaire à l'une des fenêtres de l'Académie, et une légère lueur paraissait dans le ciel. A cinq heures les nuages étaient si épais que nous dûmes renoncer à notre projet. Cependant le temps s'éclaircit un peu, et je descendis seule au jardin de Kosciusko : j'aimais cette retraite à l'heure où je pouvais m'y trouver seule. C'est un réduit creusé au milieu des rochers qui bordent la rivière, et dans lequel on pénètre en descendant plusieurs rangées d'escaliers qui se trouvent derrière l'hôtel et derrière l'Académie. Au centre de ces rochers on trouve une source qui tombe dans un bassin de pierre sur lequel est inscrit le nom du héros; c'était là sa retraite favorite; il aimait à y passer plusieurs heures seul avec son livre et ses pensées. Je me croyais seule aussi, et m'amusais à faire tomber dans la fontaine des feuilles de hêtre et d'érable qui prenaient déjà leurs rouges nuances d'automne, lorsque j'aperçus un élève couché sur le rocher, et un autre qui descendait les marches. Ce dernier m'accosta et m'offrit de me montrer tout ce que le lieu pouvait offrir d'intéressant pour moi. Nous entamâmes une longue conversation sur la vie académique, et voici ce que j'appris : les étudiants s'occupent de mathématiques pendant la première et la seconde année : pendant la troisième, de mathématiques encore, de chimie et de philosophie naturelle; pendant la quatrième, de mécanique. Les études sont moins littéraires qu'eux et leurs amis le désireraient; mais ils n'ont pas le temps de tout apprendre. Ils travaillent depuis sept heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, à l'exception de deux heures consacrées aux repas; puis viennent l'exercice et la récréation, et enfin la revue du soir. Pendant six semaines de l'été, à ce que je crois, ils campent hors de l'Académie, et quelques-uns prennent cette époque pour s'absenter par congé. Les amis de ceux qui restent viennent les voir pendant que le joli spectacle du camp se joint aux charmes ordinaires du lieu. On prend toutes sortes de soins pour que les jeunes gens fassent de rapides progrès; les classes ne sont pas composées de moins de cent quarante élèves, dont quarante seulement parviennent aux grades. Les uns trouvent le travail trop difficile, d'autres s'en dégoûtent, d'autres enfin sont refusés : après cette épuration, le reste obtient des emplois. Les progrès de cette institution risquent fort d'être arrêtés à cause de son impopularité actuelle. Le nombre des jeunes gens refusés et dont les parents peuvent avoir des griefs contre l'établissement est très-grand; c'est aussi une opinion générale, que ses principes et son administration reposent sur des bases anti-républicaines. A la demande générale, un comité du congrès a été chargé de soumettre à un examen sévère la théorie et la pratique de cette école nationale militaire; et pendant quelque temps on a eu de la peine à ob-

Digitized by Google

tenir les fonds annuels destinés à entretenir cet établissement. Je n'ai pas vu le rapport du comité; mais on m'a dit qu'il n'était point favorable. Une telle institution qui fournit à l'armée des officiers instruits, qui constitue un point central où viennent se perdre tous les préjugés des intérêts partiels, qui fixe sur le maintien et les progrès de la science l'attention de l'Union tout entière; une telle institution, dis-je, offre de si grands avantages que des cris honorables d'indignation s'élèvent de toute part contre ceux qui voudraient la détruire sous prétexte de ses tendances aristocratiques. Je crois que les deux opinions à ce sujet doivent se concilier; on ne peut se passer de cet établissement; mais il faut le surveiller avec grand soin pour qu'il ne s'y introduise rien qui puisse faire naître une aristocratie militaire.

Je visitai la bibliothèque qui est bien choisie et composée de plusieurs milliers de volumes. Le lieu où est située l'Académie est tellement sain que pendant les dix-sept années qui avaient précédé mon voyage, on n'avait compté que cinq décès, et pendant les huit années qui précédèrent l'hiver de 1834, il n'y en avait pas eu un seul. Je fus d'autant plus surprise de ce qu'on me dit à ce sujet, que les jeunes gens qui habitent l'Académie paraissent peu robustes, et qu'ils nuisent eux-mêmes à leur santé par l'usage du tabac. Les manières de ces jeunes gens sont excellentes; on leur permet, avec certaines restrictions, de se mêler à la compagnie de M. Crozens; ils se trouvent ainsi fréquemment dans la société des dames. On tient à l'hôtel un livre où chaque élève doit inscrire son nom et le temps qu'il emploie pour chaque visite.

La seconde fois que j'allai à West-Point, c'était pendant la saison du campement; ce temps était une véritable fête.

Une dame et sa sœur descendirent de Fishkill pour nous prier d'y venir passer quelques jours, et un ecclésiastique monta de New-York avec une invitation du docteur Hosack, qui nous engageait à lui rendre visite à Hyde-Park; nous ne savions quel parti prendre. Cependant nous décidâmes que Fishkill serait abandonné et que nous nous contenterions de passer deux jours à Hyde-Park. A onze heures nous quittâmes West-Point, non sans avoir le projet d'y revenir. Je n'y retournai point cependant, parce que la fièvre scarlatine y régnait dans la saison que nous avions choisie pour y faire un voyage. M. Livingston, qui arrivait de France, était à bord du bateau. Mes lettres de recommandation pour lui étaient dans ma malle; mais nous n'attendîmes pas pour faire connaissance que je les lui présentasse.

Le nom de M. Livingston est célèbre en Angleterre et en Europe. Il se lie intimement au code de la Louisiane, grande œuvre de cet homme distingué. M. Livingston était né et avait été élevé dans l'État de New-York. Pendant qu'il poursuivait ses études au collége de Princeton, en 1780, il eut à subir d'étranges interruptions. Les professeurs furent, à plusieurs reprises, chassés de leur chaire par les incursions de l'ennemi, et leurs écoliers formèrent des corps pour aller combattre. Pendant la campagne, la bibliothèque était dispersée, les appareils scientifiques détruits, les bâtiments du collége occupés par des troupes qui y prenaient leurs quartiers. Cependant lorsque le jeune Livingston quitta le collége, il avait fait de bonnes études. Il fut membre de quatre congrès, et se fit remarquer par ses efforts pour améliorer le code criminel des États-Unis, qui était alors aussi sanguinaire que ceux de l'ancien monde. En 1801, il revint à sa profession d'homme de loi à New-York; mais il ne put rester longtemps dans la vie privée. Nommé attorney de l'État de New-York et maire de la ville, il y resta pour remplir son devoir, pendant que la fièvre jaune en chassait tous ceux qui pouvaient s'éloigner. Son dévouement pour ses fonctions mit ses affaires particulières en fort mauvais état. En 1804, il résigna son office et se retira pour réparer sa fortune à la Louisiane, qui venait d'être acquise par les Etats-Unis; en peu de temps il parvint à se décharger de toutes ses obligations et paya toutes ses dettes avec les intérêts. Il fut privé, par une erreur du président Jefferson, d'une immense propriété qu'il avait acquise, et

Digitized by Google

jeté dans un procès dispendieux qui dura plusieurs années. La loi décida en sa faveur, et la controverse finit de la manière la plus honorable pour les deux parties.

Pendant l'invasion de la Louisiane par les Anglais, M. Livingston prit une grande part à la défense du pays, et après la fin de la guerre, il entreprit, avec l'aide de deux autres personnes, la tâche formidable de simplifier les lois de cet État qui étaient embarrassées de toutes les prolixités espagnoles et encombrées d'une foule de dispositions inutiles et incompréhensibles. Ses principes furent adoptés, et ils sont encore en vigueur. En 1820, le système de législation municipale fut revisé à New-Orléans, sous la surveillance de M. Livingston, et ses amendements furent mis en pratique en 1823. Cet homme infatigable s'occupait, en même temps, à préparer son célèbre code pénal. Quand tout fut prêt pour l'impression, en 1824, il passa une dernière nuit pour s'assurer de la correction de son manuscrit, et après avoir terminé, il se retira pour se reposer; dans cet état de calme que donne l'accomplissement parfait d'un grand travail, il fut éveillé par les cris : *au feu!* L'appartement où il avait travaillé brûlait, et tous ses papiers étaient consumés; on ne sauva pas une ligne, pas une note. Au premier moment il fut accablé; mais le lendemain, il avait déjà recommencé son travail. Deux ans après l'incendie, il put présenter à la législature de la Louisiane son œuvre améliorée par l'attention nouvelle qu'il avait été forcé d'y apporter.

Il représenta, depuis, la Louisiane dans deux congrès, devint secrétaire d'État, en 1831, et en 1833 ministre en France.

Pendant toute l'année précédente, j'avais entendu presque journellement prononcer le nom de M. Livingston, à propos des négociations difficiles qui avaient lieu entre les États-Unis et la France, ou plutôt entre Louis-Philippe et le président Jackson. J'ai lu quelques unes de ses dépêches (dont plusieurs ont été rendues publiques, bien qu'elles ne fussent pas destinées à l'être), et je n'avais pas été complétement satisfaite de sa manière d'arriver au but. Mais pourtant il avait fait tout ce dont l'esprit humain était capable, dans une querelle aussi embrouillée que dangereuse, et où le ministre avait à ménager à la fois les intérêts de son gouvernement et la susceptibilité du gouvernement français. Un grand désir de paix et de justice perce dans toute cette correspondance et par-dessus tout, le plus vif empressement de revenir dans son pays natal. M. Livingston émit devant moi, à propos du roi des Français et de son gouvernement, quelques opinions que je ne m'attendais pas à trouver chez le ministre d'une république démocratique. Nous approfondissions ce sujet, lorsqu'un fort sifflement de la vapeur se fit entendre; nous levâmes la tête, et nous nous aperçûmes alors que nous étions à Hyde-Park, et que le docteur Hosack avec plusieurs dames nous attendaient sur le quai. Je retrouvai, le printemps suivant, M. Livingston à New-York; à cette époque une surdité qui avait été légère, mais qui s'était beaucoup accrue, l'empêchait de se livrer à la conversation. Je le vis pour la dernière fois au baptême d'une petite-nièce; il paraissait se bien porter, mais il parlait peu et semblait avoir perdu ses forces. Un mois après il fut atteint d'une pleurésie qui aurait probablement cédé aux traitements; mais il refusa tout remède et mourut après une courte maladie.

La famille des Livingston, quoique l'une des plus anciennes et des plus opulentes des États-Unis, est restée fidèle, dans ses jours de grandeur, aux principes démocratiques. Au milieu de leurs splendides demeures de New-York et de leurs retraites pleines de luxe, sur le Hudson, les Livingston ont toujours défendu le caractère et les actes du président Jackson. Leur opulence et l'influence de la famille n'ont apporté aucun changement à leurs opinions libérales.

La vue de Hyde-Park me désappointa d'abord, mais je reconnus bientôt que c'était une délicieuse demeure. Le docteur Hosack, qui nous donnait l'hospitalité avec une grâce et une cordialité parfaites, me montra sa bibliothèque, l'une des plus belles du pays, ses tableaux, ses collections

Digitized by Google

de botanique et de minéralogie. Il avait fait des frais énormes pour son parterre, où se trouvaient presque toutes les plantes rares d'Europe : mais son enthousiasme pour l'horticulture s'affaiblit lorsqu'il vit les paysans, qui venaient les jours de fête se réjouir à Hyde-Park, emporter, faute d'en connaître le prix, les plus belles fleurs. On les lui rendait à sa première demande, mais cependant ces pertes le désespéraient, tant elles étaient fréquentes et fâcheuses.

Il me lut la *vie* de Witt Clinton qu'il avait terminée et m'en promit un exemplaire, que j'ai reçu depuis des mains de sa femme.

Lorsque nous voulûmes partir, deux jours après notre arrivée, le docteur Hosack et sa famille nous accompagnèrent jusque sur le quai. Nous aurions été bien plus tristes que nous ne le fûmes, si nous eussions prévu que nous ne devions plus le revoir !

Le docteur Hosack était né en Amérique, mais son père était Écossais. Après avoir reçu la meilleure éducation médicale qu'il fût alors possible de donner en Amérique, il alla étudier à Édinbourg et à Londres ; de là, les relations d'amitié qu'il avait conservées avec la Grande-Bretagne; de là, aussi, l'accueil affectueux qu'il faisait aux voyageurs anglais. Il pratiqua la médecine pendant quarante ans à New-York et fut pendant quelque temps professeur de botanique et de matière médicale au collége de Colombia. Il se distingua par ses heureuses études sur les causes et le traitement de la fièvre jaune. Hors de sa profession, il rendit aussi les plus éminents services à ses concitoyens. On le trouvait toujours dans les meilleures dispositions quand il s'agissait de l'intérêt public. L'un des événements les plus douloureux de sa vie fut le duel où périt Hamilton, dont il était le témoin. Le docteur Hosack se trouvait à New-York avec sa famille, l'hiver qui suivit ma visite à Hyde-Park, il était un jour à parler médecine avec le docteur M'Vicar de cette ville, et il remarquait que si l'un ou l'autre avait une attaque d'apoplexie, il ne pourrait guère y survivre. Quinze jours après, tous deux étaient morts d'apoplexie. Le docteur Hosack perdit une propriété dans le grand incendie de New-York ; l'anxiété et la fatigue qu'il éprouva cette nuit de l'incendie lui donnèrent la maladie dont il mourut ; il avait soixante-sept ans, et on n'apercevait en lui aucun symptôme de décrépitude. J'ai toujours vu mettre la mort de cet utile citoyen au nombre des plus grands malheurs causés par ce terrible incendie.

Après avoir visité Mountain-House, le site le plus merveilleux que j'aie jamais rencontré, nous allâmes aux chutes de Trenton. Il est dommage qu'on n'ait pas conservé aux sites de l'Amérique leurs noms indiens. Les chutes de Trenton sont appelées *Cayoharies* par les Indiens. Elles sont formées par la descente du West-Canada-Creek à travers un ravin où il se précipite en plusieurs cascades successives. Six de ces cascades sont accessibles pour les voyageurs. On a beaucoup parlé du danger qu'il y avait à escalader le ravin ; je n'y en vois aucun, et les deux accidents qui y sont arrivés ont été occasionnés, l'un par une extrême témérité, l'autre par une terreur panique.

Du haut du ravin, l'eau d'une couleur noire et mêlée d'écume blanche se précipite avec une rapidité qui suffit pour faire perdre la tête au voyageur le plus hardi. Nous descendîmes cinq étages d'escaliers en bois fixés contre la face escarpée du rocher, et nous nous trouvâmes au bord du torrent. Je n'avais jamais été dans un lieu si obscur et si froid en plein air, quoique le soleil brillât et se réfléchît sur les rochers en face de nous. En marchant nous regardions la place où nous mettions le pied avec une attention que nous trouvions ridicule quand le danger était passé. Nous n'oubliâmes pas non plus de nous cramponner à la chaîne rivée dans le roc, à l'endroit où le passage est le plus escarpé. Le tumulte des eaux y est si grand qu'il est impossible de s'y faire entendre. Impatiente de voir la première chute, je pris le devant et je grimpai l'escalier de bois, quoique l'écume d nt il

était mouillé l'eût rendu aussi glissant que de la glace. Je m'arrêtai sur une plate-forme à l'abri des rochers que les eaux faisaient retentir, et je vis mes compagnons tourner l'un après l'autre l'angle du passage. Le chemin où ils étaient semblait trop étroit pour que nos pieds pussent s'y poser, et je tremblais pour eux. Lorsque nous eûmes pris un peu l'habitude du bruit et de l'obscurité, nous nous amusâmes à admirer de petits puits creusés dans le rocher, et une source qui, passant au travers des racines d'un cèdre, formait une pluie continuelle. Entre la cinquième et la sixième chute, il existe un long cours d'eau très-paisible. Nous nous arrêtâmes là pour reposer un peu nos sens bouleversés, avant que d'entrer au milieu de l'entassement confus de rochers entre lesquels la sixième chute se fraye une route. De beaux papillons semblaient fort à l'aise dans ce ravin; ils voltigeaient au milieu de l'écume noire des cascades. Je ne pouvais concevoir comment des êtres si frêles pouvaient vivre au milieu d'un pareil tumulte.

Quand nous eûmes passé la sixième chute, nous vîmes qu'il était impossible d'aller plus loin; les rochers se projetaient en rond, sans qu'on pût trouver la trace d'un sentier où mettre le pied. Nous fûmes privés de voir ce qu'il y avait plus haut. La forêt, au bout du ravin, fut l'objet de mon attention : je n'avais jamais visité que de petites forêts. Ici, une mousse épaisse couvrait la racine des arbres; au milieu des pins on voyait une foule d'arbustes inconnus; un brillant oiseau rouge avec des ailes noires, volait autour de nous, sans paraître effrayé. Lorsque nous revînmes, la lune brillait comme un diamant au-dessus de l'obscurité; quelques mois après, je passai un autre heureux jour au milieu de ces cascades, et je fus plus frappée encore de l'étrange beauté du spectacle qu'elles présentaient.

Après avoir passé le bac à Black-Rock, nous poursuivîmes notre promenade au sud-ouest, tantôt marchant sur le sable, tantôt sur la pelouse, arrosée par les fraîches eaux du lac. Pendant que nous étions sur le territoire anglais, nous reçûmes l'hospitalité chez une femme américaine qui demeurait au bord du lac et tout près du fort. Notre hôtesse cousait, en lisant de temps à autre quelques passages de *Peter Parley*, qui était ouvert devant elle. Elle laissa son ouvrage pour nous préparer à dîner, toute joyeuse, je crois, d'avoir pour se distraire, un peu de société. Elle nous servit du thé, du beafsteak, du beurre, du miel et des raisins secs. Je montai au fort immédiatement apres le dîner.

Elle me raconta ensuite son étonnante histoire. J'en rapporte ici tout ce qui est de nature à intéresser le public. — A l'époque de la guerre de 1812, Mrs W. vivait à Buffalo avec son père, sa mère, ses frères et ses sœurs. En 1814, au moment où la guerre devenait terrible sur les frontières, son père et son frère aîné se noyèrent en passant le bac voisin. Six mois après ce funeste accident, le danger s'accrut tellement à Buffalo, qu'on envoya à la campagne les plus jeunes enfants avec leur sœur mariée, et sous la protection de leur beau-frère qui devait revenir avec sa voiture prendre la mère et les deux filles ainsi que le linge de la famille. Pendant trois semaines, on avait tellement l'appréhension d'une descente d'Indiens, alliés aux Anglais, que ces dames avaient l'habitude de se coucher tout habillées; l'une veillait pendant que les autres dormaient. Aussi n'était-ce qu'après une longue hésitation qu'on avait laissé partir la voiture, car on doutait encore s'il était plus sûr de quitter la ville que d'y rester. Cependant comme on ne reçut pas de nouvelles avant la nuit, on pensa qu'aucun malheur n'était arrivé aux voyageurs, et que le lendemain matin la voiture serait de retour.

Ces dames éteignirent d'abord les lumières, comme on le leur avait recommandé. A huit heures, deux d'elles trois se couchèrent. A neuf heures, elles furent réveillées par le bruit du tambour. C'était le signal de l'arrivée des Indiens. Rien ne peut donner une idée de la terreur qu'inspiraient alors les sauvages; c'était un mélange d'horreur, de dégoût, de crainte et

Digitized by Google

de haine. Ces pauvres dames avaient vécu pendant plusieurs semaines dans une continuelle anxiété; leurs forces étaient brisées; au bruit du tambour, qui leur annonçait que l'heure était venue, elles sautèrent de leurs lits plus mortes que vives; elles regardèrent par les fenêtres, mais elles ne purent rien distinguer au milieu de l'obscurité; il y avait un grand bruit dans la ville; c'était sans doute le combat qui commençait... Elles apprirent pourtant qu'un exprès envoyé par les sentinelles d'avant-poste, était venu déclarer que c'était une fausse alarme. Elles se rassurèrent un peu et tâchèrent de dormir encore. A quatre heures, elles furent de nouveau réveillées par le terrible tambour; cette fois ce n'était plus une fausse alarme. Une des sœurs, qui regardait dans la rue, vit à la lueur des torches, la milice dispersée et mise en fuite. En même temps, Mrs W., qui était à une fenêtre de derrière, aperçut, au milieu d'une lueur incertaine, une troupe de sauvages qui escaladait les murs du jardin; elle courut avertir sa mère et sa sœur, et toutes trois essayèrent de fuir... Mais il n'était plus temps. Avant qu'elles eussent ouvert la porte, leur fenêtres furent brisées et la maison fut pleine de sauvages qui hurlaient et brisaient tout avec leurs tomahawks; ils épargnèrent pourtant les trois dames qui témoignaient la plus grande soumission. Les malles contenant les habits de la famille étaient toutes préparées pour le moment où la voiture reviendrait; les sauvages les mirent en morceaux. Ils avaient rencontré sur leur chemin la voiture avec le reste de la famille; mais le beau-frère avait saisi le moment où les gardiens étaient occupés ailleurs, et était parvenu à s'échapper.

Les trois dames furent saisies, et comme Mrs W. demandait protection, on les confia à quelques *squaws* qui les conduisirent au camp des Anglais. L'officier qui commandait le camp ne voulut pas se charger de ces inutiles prisonnières, et les renvoya chez elles, sous la garde d'un enseigne et d'un soldat qui devaient empêcher de brûler leur maison. L'enseigne eut beaucoup de peine à faire exécuter les ordres dont il était chargé; il se tint à la porte, employant tour à tour les prières, la persuasion et les menaces. Enfin, la maison fut sauvée; c'était presque la seule qui restât debout. La ville tout entière n'était plus qu'un amas de cendres fumantes, en plusieurs lieux souillées de sang; vis-à-vis la porte, était le corps d'une femme qui, dans son désespoir, avait perdu la tête et défié les sauvages. Ils l'avaient tuée à coups de tomahawks, en présence de ses voisins, et son corps était resté là où il était tombé; car il n'y avait personne pour enterrer les morts. Quelques habitants s'étaient barricadés dans la prison; le reste de ceux qui survivaient s'étaient dispersés dans les bois.

Avant que l'incendie eût cessé, les Indiens s'étaient retirés et les habitants commencèrent à revenir furtivement dans la ville, à demi morts de froid et de faim. Les trois dames entretenaient un grand feu, après avoir soigneusement bouché les fenêtres, et préparaient à manger pour les malheureux colons, jusqu'à ce que la force leur manquât; chacune d'elles à son tour se couchait devant le feu pour se reposer. Mrs W., pendant ces horribles journées, s'attacha souvent une couverture sur les épaules, à la façon indienne, pour aller au milieu de la sombre nuit d'hiver chercher des provisions; étrange emploi pour une jeune fille, qui n'ignorait pas que l'armée sauvage était près de là! Le matin du troisième jour, six hommes de Buffalo étaient à déjeuner dans la maison, lorsque les fenêtres furent de nouveau brisées; la maison se remplit une seconde fois de sauvages. Les six hommes s'enfuirent et par un mouvement bien naturel, la jeune fille s'enfuit avec eux. A quelque distance de la maison, elle regarda derrière elle et vit un sauvage qui la suivait de près et qui avait déjà le tomahawk levé sur sa tête; elle se retourna, fit un éclat de rire et tendit ses deux mains au sauvage. Celui-ci hésita un instant, puis enfin baissa son arme, se mit à rire aussi, et la ramena vers la maison. Elle se repentait vivement déjà d'avoir quitté sa mère et sa sœur. La maison était tellement encombrée qu'elle

Digitized by Google

ne put y pénétrer ni savoir de leurs nouvelles. Dans la persuasion qu'elles étaient déjà mortes, elle se réfugia auprès des dragons anglais qui se trouvaient à quelque distance, et qui s'étonnèrent fort qu'elle eût pu s'échapper d'entre les mains des sauvages; ils parvinrent à la faire entrer dans la maison, alors seulement elle put se jeter dans les bras de sa mère et de sa sœur. Cette maison fut la seule épargnée.

Les colons restèrent quelque temps dans les bois, se glissant à minuit, pour se chauffer et pour manger, dans la maison solitaire de la veuve et de ses filles. Ces dames n'avaient rien conservé que leur habitation. Tout ce qui leur appartenait avait été brûlé et leurs habits mêmes étaient perdus. Les colons avaient emporté avec eux leur argent dans les bois. Ils payèrent ces dames pour leur hospitalité et pour tous les travaux d'aiguille qu'elles purent faire; car tous manquaient de vêtements. Par leur industrie, ces femmes se firent une petite fortune indépendante dont la veuve jouit pendant quelques années. Sa fille, qui me raconta cette histoire, est maintenant femme d'un juge. Elle ne se vante jamais de sa bravoure et ne parle que très-rarement de ses aventures pendant la guerre.

Le 2 février, j'allai à Mont-Vernon; l'habitation de la famille de Washington et la sépulture de l'ancien président, sont les lieux que les étrangers visitent avec le plus d'empressement. J'y fus présenté par Story, et l'on m'y reçut avec la plus grande politesse. Le général Washington avait hérité de son frère la propriété de Mont-Vernon; pendant les quinze années qui précédèrent l'assemblée générale du congrès à Philadelphie, Washington y demeura constamment, paraissant à la législature de sa province quand son devoir l'y appelait, mais retournant toujours avec empressement à la culture de ses terres. La maison n'était alors qu'un modeste bâtiment composé de trois pièces.

M^rs^ Washington y fit son séjour pendant les dix ans d'absence que son mari passa au milieu des guerres de la révolution. Elle venait au quartier général à la fin de chaque campagne et y restait jusqu'à l'ouverture d'une nouvelle expédition. La joie se répandait dans toute l'armée lorsqu'on voyait arriver la voiture de lady Washington (comme disaient les soldats) avec des postillons en livrées rouges et blanches. Toutes les femmes des officiers venaient alors rejoindre leurs maris. M^rs^ Washington disait, dans les dernières années de sa vie, qu'elle avait entendu le premier et le dernier coup de canon qui s'étaient tirés dans chaque campagne. Elle avait une grande force d'esprit, et toujours elle quittait le camp avec un maintien ferme, lorsque les périls et les fatigues de la guerre allaient recommencer. Elle s'occupait dans sa maison à surveiller ses esclaves et à réparer les brèches que faisaient à sa fortune privée les dépenses considérables de son mari.

Après la paix, en 1783, Washington vint la rejoindre et s'occupa d'embellir son habitation. Il n'eut de repos que pendant quatre ans. En 1787 il fut appelé à présider la Convention qui proclama l'acte constitutionnel, et en 1789 il fut nommé président de la république. Sa femme fut alors obligée de le suivre, et huit ans se passèrent avant qu'ils ne revinssent à Mont-Vernon. En 1797 il refusa la présidence qu'on voulait lui donner pour la troisième fois, et rentra avec bonheur dans la vie privée. Peu de temps après, on lui offrit encore le commandement des armées de la république. Il ne refusa pas, mais il pria qu'on le laissât en paix jusqu'à ce qu'on eût absolument besoin de lui. Avant que ce moment ne fût arrivé, il n'était déjà plus. Deux années après l'époque de sa retraite, il mourut au milieu de la joie que lui causait son repos. Sa femme ne lui survécut que deux ans. Depuis ce temps-là, Mont-Vernon est triste et désert.

D'Alexandrie à Mont-Vernon il y a huit milles de distance; pendant les cinq derniers milles, il faut traverser les bois. Nous éprouvâmes d'abord le froid le plus vif que j'aie jamais ressenti; mais nous parvînmes à nous réchauffer un peu, avant d'arriver à la maison. La terre semble s'être tout à fait appauvrie. Les murs et les portes sont

Digitized by Google

fait appauvrie. Les murs et les portes sont en mauvais état; les serres sont presque en ruine, et il reste à peine un morceau de verre qui ne soit pas brisé. La maison paraît n'avoir pas été peinte depuis longues années. De petits nègres nous regardaient, blottis derrière les piliers de la place où nous passions. Nous marchions en silence, tous occupés sans doute du souvenir de l'homme qui avait habité cette demeure. Nous songions, comme ceux qui avaient passé là avant nous, à cette foule d'hommes nobles, sages et bons qui étaient venus écouter la voix du plus irréprochable des patriotes.

Plusieurs estampes représentant des paysages et des sites d'Angleterre sont suspendus dans les appartements. On y voit encore la pesante clef de la Bastille, qui contraste avec tout le reste dans cette résidence républicaine. Une Bible est le seul livre qui reste de ceux qui ont appartenu à Washington. Le portrait le plus ressemblant qui existe de ce grand homme a été peint sur de la poterie en terre commune. Une ou deux fois j'ai vu l'un de ces vases entiers placé dans un cabinet; mais le plus souvent les possesseurs détachent le fragment sur lequel est peint le portrait, et le placent dans un cadre.

La promenade, nivelée et terminée en partie pendant que Washington vivait, doit être fort agréable en été. La beauté de la situation me frappa. La rivière est plus noble, la terrasse plus belle et les montagnes plus variées que je ne me l'imaginais. Lorsque les officiers anglais, en 1814, traversèrent la rivière, pour brûler les bibliothèques, détruire les ponts, raser les chambres du sénat, ils s'assemblèrent sur le pont du bateau et se découvrirent lorsqu'ils passèrent devant la maison silencieuse du grand homme qui ne pouvait plus s'opposer à leurs attaques.

L'ancienne tombe d'où le corps de Washington a été retiré, devrait être détruite ou restaurée; il est trop pénible de la voir telle qu'elle est maintenant; les moulures en brique et les clôtures sont brisées. On regretterait sans doute de voir détruire la dernière demeure du grand homme; mais cela vaudrait peut-être mieux encore que de la laisser dans l'état d'abandon où elle est aujourd'hui. Le corps est enseveli avec celui de Judge Washington, dans un tombeau placé au milieu d'un site plus solitaire, mais moins beau que celui de Potomac. On ne voit pas la rivière, de la nouvelle tombe qui, du reste, est fort mesquine. Elle est bâtie en briques rouges, avec une porte en fer. On la prendrait plutôt pour un four que pour un sépulcre, si l'on ne faisait attention à la table de pierre incrustée dans la porte, et sur laquelle on lit une inscription funéraire. Le berceau qui s'élève sur un des côtés est planté de cèdres, de pins, de hêtres et de bouleaux, de manière que la tombe est ombragée en été comme devraient l'être tous les lieux de sépulcre. Le président me dit que l'air désolé de cette tombe faisait beaucoup de peine à lui et à beaucoup d'autres, et qu'il avait pressé la famille de permettre qu'on transportât le corps au centre du Capitole. Il est certain que c'est la place qui conviendrait le mieux aux cendres de Washington; si du moins on persiste à laisser son tombeau sous les arbres de sa propre demeure, il faudrait qu'il fût l'objet d'un soin plus respectueux.

Lorsque nous eûmes atteint le pont brisé que nous avions eu beaucoup de peine à traverser le matin, le Potomac nous apparut doucement éclairé par la lune, et nous vîmes briller au loin les lumières du Capitole. En arrivant à notre coin de feu, nous éprouvâmes une sensation délicieuse. Du thé, des lettres et des journaux anglais nous attendaient; nous fûmes bientôt remis du malaise que nous avaient causé l'intensité du froid et les fortes émotions de la journée. (*Tait's Edinburgh Magazine.*)

Histoire.—Statistique.

HISTOIRE D'HAITI,

DE SES PROGRES ET DE SON IMPORTANCE ACTUELLE.

Tout près de Porto-Rico, de la Jamaïque et de Cuba, s'élève une île riche par la fertilité de son sol, la salubrité de son climat et la magnificence de sa végétation : c'est Haïti, la reine des Antilles, où l'hiver ne se fait jamais sentir, où l'année se compose de deux saisons également belles, où la terre est toujours chargée de fleurs et de fruits. On n'y connaît point ces chaleurs brûlantes qui désolent les régions situées sous le ciel des tropiques. Pendant les mois d'été, des pluies abondantes et la brise de mer viennent tour à tour rafraîchir la terre et imprimer à la végétation une puissance nouvelle. Les nuits y sont magnifiques, le ciel y est limpide, et souvent la lune brille au ciel d'une clarté si transparente que l'œil le moins exercé peut déchiffrer sans peine les caractères imprimés d'un livre. Rien ne manque à ce beau pays, les vallées en sont charmantes et les sites des plus pittoresques. De tous côtés on aperçoit des savanes couvertes d'aloès, de platanes, de palmiers, de cocotiers et de figuiers d'une taille gigantesque. Des montagnes à la cime chargée de nuages, et dont le versant est formé d'une terre argileuse mêlée de sable, encadrent les plaines. Les lacs y sont nombreux, et des rivières circulent dans toutes les directions. Les principales sont : l'Ozama qui, à son embouchure, forme le port de Saint-Domingue; le Macoris, renommé par la quantité et la bonté de son poisson; la Yaguey, remarquable par les paillettes d'or que roulent ses eaux ; l'Una, au cours rapide et qui possède une mine de cuivre à sa source, et l'Artibonite, la plus grande et la plus étendue de toutes. L'île abonde en outre en mines de fer, en carrières de marbre, en mines de soufre, en pierres qui, par leur dureté, coupent le verre comme le diamant; on y trouve aussi des mines de sel gemme ; le règne animal n'y offre pas de grandes variétés, mais les insectes et les oiseaux y sont en si grand nombre, que leur étude exigerait peut-être la vie entière de plusieurs savants. Voilà quelles sont les richesses naturelles d'Haïti.

L'histoire de cette île offre un attrait non moins puissant : péripéties sanglantes, violences cruelles, oppression terrible, et en dernier lieu, affranchissement de cette tyrannie odieuse ; tels sont les éléments principaux de cette histoire.

Reportons-nous dans le passé. Nous voici en 1492 : c'est la première époque de l'histoire d'Haïti. Alors Christophe Colomb fait terre dans la baie de Saint-Nicolas, et donne à l'île le nom d'*Espanola*, en l'honneur du pays dont le roi a su deviner son génie. Les habitants qu'il rencontre sont doux, inoffensifs; ils n'ont point de barbe, leur peau est fine, unie; ils ne possèdent aucun des arts qui distinguent les nations civilisées; mais leur industrie suffit à leurs besoins. L'île est divisée en sept régions chacune desquelles a son cacique ou roi, et vit en paix sous la domination de ce chef. Caciques et sujets accueillent avec bonté les

Digitized by Google

envahisseurs, et leur donnent avec plaisir l'or que fournit leur île. Mais chose étrange, les hommes civilisés se montrent inférieurs à ceux qu'ils appelaient sauvages ! Et d'abord en échange de cet accueil une ville est fondée; on la nomme Isabelle, du nom de la reine de Castille; puis tous les Indiens dont l'âge n'a pas dépassé quatorze ans sont frappés d'un impôt; puis les terres sont divisées entre les Espagnols ; à ceux-ci les mines d'or et de cuivre, à ceux-là les terres les plus fertiles ; et les Indiens, partagés eux-mêmes comme un troupeau, sont employés aux travaux des champs et des mines, pour enrichir ceux que, dans leur naïve simplicité, ils avaient d'abord regardés comme des dieux.

Après Colomb, la condition des Indiens ne s'améliora point. C'est vainement que la cour d'Espagne, s'intéressant à la race indigène, envoie Orlando dans l'île avec l'ordre de supprimer le travail forcé ; le nouveau gouverneur reconnaît bientôt que sans l'assistance des indigènes la culture du sol et l'exploitation des mines sont impossibles, et il procède à une nouvelle répartition des Indiens entre les Espagnols. Cependant l'agriculture commençait à prospérer ; déjà la canne à sucre, que l'on avait importée des îles Canaries, s'était acclimatée dans l'île, et donnait des résultats magnifiques; mais ces résultats n'étaient obtenus qu'aux dépens de la vie des malheureux Indiens. Accablés de travaux et frappés à la fois par le désespoir et les maladies, ceux-ci mouraient par milliers ; on ne ménageait ni l'enfance ni le sexe. Aussi, quinze années s'étaient à peine écoulées depuis la prise de possession de l'île, qu'il fallait enlever aux îles Lucayes et de Bahama plus de quarante mille de leurs habitants, et les introduire dans l'État d'Haïti pour combler les vides que la mort y avait formés.

Sous les gouvernements de don Diego, fils de Colomb, et de Roderigo Albuquerque les Indiens ne furent pas plus heureux. Le premier, malgré son bon vouloir et la sympathie qu'il éprouvait pour la race indienne, fut constamment contrarié dans ses projets de réforme par les officiers qui étaient sous ses ordres ; il n'exécuta rien. Le second à l'avarice joignait la cruauté ; il fit faire le dénombrement des indigènes. Ceci se passait en 1517, vingt-cinq ans après la découverte de l'île, et déjà le nombre des Indiens n'était plus que de quatorze mille. Ce dénombrement terminé, les Indiens furent enlevés des habitations où ils avaient vécu depuis la répartition commandée par Orlando ; puis on les vendit et on les livra à de nouveaux maîtres. Ceux-ci ne se montrèrent pas plus humains que leurs devanciers, ils accablèrent les Indiens de travaux ; ce qui réduisit tellement leur nombre que, vers le milieu du seizième siècle, on ne comptait plus que cent cinquante de ces malheureux dans toute l'étendue de l'île.

Cette extermination de la race indienne produisit une étrange révolution dans l'île. Par la mort des Indiens, les Espagnols perdaient en effet le moyen de s'enrichir. D'un autre côté, ceux-ci n'avaient plus cette énergie, cette vigueur de résolution qui caractérisaient leurs prédécesseurs. Quelques-uns se livraient à la débauche ; d'autres vivaient au milieu des bois comme des sauvages, se contentant pour nourriture de racines et de fruits. La culture des terres était négligée ; on abandonnait les mines. Bientôt la détresse devint si grande, qu'on se servit de morceaux de cuivre pour remplacer la monnaie courante. Mais ici ne devaient pas s'arrêter les malheurs de Saint-Domingue. L'Angleterre et la France enviaient à l'Espagne ses immenses découvertes et briguaient comme elle l'honneur d'y fonder des établissements. Ces deux puissances unirent leurs forces ; elles s'emparèrent de l'île Saint-Christophe, occupèrent ensuite la petite île de la Tortue qui est située sur la côte nord-ouest d'Haïti ; et de là elles lancèrent contre les établissements espagnols ces bandes terribles de boucaniers dont les exploits sont encore dans la bouche de tous les navigateurs.

Ainsi saccagée et soumise à des exactions violentes, Haïti vit s'écrouler les derniers restes de sa splendeur primitive. Déjà même tout semblait annoncer qu'elle ne se relèverait jamais de sa situation critique,

Digitized by Google

lorsque plusieurs défaites successives rendirent les boucaniers moins audacieux et moins entreprenants. Une autre circonstance vint hâter son rétablissement : les Français et les Anglais avaient cessé de faire cause commune ; ceux-ci s'étaient emparés de la Jamaïque ; ceux-là, après avoir pris possession d'une partie de l'île, s'y fixèrent et tournèrent leur attention vers l'agriculture. Cette entreprise fut secondée par le gouvernement français ; il envoya dans l'île Bertrand Dogeron, homme de talent et de probité, dont le premier soin fut de rassembler ses compatriotes, de leur donner une organisation régulière. Ses efforts eurent un plein succès ; grâce à ses soins, la colonie, qui ne comptait que quatre cents planteurs français à son arrivée, vit à la fin de la quatrième année le nombre de ces derniers s'élever jusqu'à quinze cents ; on fonda ensuite la ville du Cap-Français, et un grand nombre d'esclaves ayant été enlevés aux Anglais, on donna à l'île une population nouvelle : c'était la population dont les descendants devaient un jour devenir maîtres du pays.

La seconde époque de l'histoire d'Haïti commence à la paix de Ryswick. Dans le traité il fut stipulé que les Français resteraient possesseurs de la partie occidentale de Saint-Domingue, et grâce à la tranquillité qu'inspira aux colons cet arrangement, la colonie prit chaque jour une plus grande extension. Dans l'espace d'un demi-siècle le chiffre de la population libre s'éleva dans la partie française à 14,000, celui de la population noire à 172,000 nègres, et celui de la population métisse à 4,000. L'industrie agricole fit des progrès non moins remarquables. Déjà la colonie française comptait 599 plantations de cannes à sucre, 3,379 plantations d'indigo, 98,946 pieds de cacaotiers, 6,300,367 cotonniers, et près de 22,000,000 de cafiers ; la population chevaline se composait de 63,000 têtes, et le gros bétail de 93,000 têtes. Ces progrès se continuèrent dans une progression non moins rapide pendant les années suivantes. En 1769, le nombre des esclaves, dans la partie française, était de 206,000 individus ; en 1775, la population libre se composait de 28,600 individus ; et en 1788, suivant M. Barbé-Marbois, la population totale s'élevait à 27,717 blancs, 465,564 esclaves et 21,800 hommes libres de couleur. Alors la prospérité de la colonie française était à son apogée. Cette partie de l'île était divisée en provinces septentrionale, occidentale et méridionale. La première s'étendait à quarante lieues le long de la côte nord, elle commençait à la rivière Massacre, et s'arrêtait au cap Nicolas ; elle contenait vingt-six paroisses, y compris l'île de la Tortue. Les principales villes étaient le Cap-Français, le Fort-Dauphin, le Port de Paix et le Cap Saint-Nicolas. La province occidentale commençait au Cap Saint-Nicolâs, et se terminait au Cap Tiburon ; elle contenait quatorze paroisses, et ses villes principales étaient le Port-au-Prince, Saint-Marc, Leogane, le Petit-Gouiave et Jérémie. La province méridionale occupait le reste de la côte, depuis le Cap Tiburon jusqu'à l'Anse-à-Pitre ; elle contenait dix paroisses et deux villes : Cayes et Jumel. Cette superficie présentait en culture 2,290,000 acres anglaises sur lesquelles étaient 792 plantations de sucre, 2,810 plantations de café, 705 plantations de coton, 3,097 plantations d'indigo, 69 plantations de cacaotiers et 173 distilleries de rhum, dont le produit, représenté par 163,405,500 livres de sucre, 68,151,000 livres de café, 6,289,000 livres de coton, 9,330,000 livres d'indigo, 150,000 livres de cacao ; 34,455,000 livres de sirop, formait une valeur totale de 136,000,000 livres tournois. Dans la même année Saint-Domingue expédia à la France 585 navires, jaugeant 199,122 tonneaux, et Saint-Domingue reçut en retour des ports de France 465 navires, jaugeant 138,624 tonneaux ; les marchandises exportées de France par ces navires s'élevèrent à 53,000,000 francs.

Mais cette prospérité touchait à son terme, car les Français n'avaient obtenu de tels résultats qu'en adoptant envers la population nègre le système de violence qu'avaient suivi les Espagnols envers la race indienne ; ce système injuste allait

Digitized by Google

amener sur eux de terribles représailles. La révolte des nègres de Saint-Domingue éclata. Le signal en fut donné par les gens de couleur libres; ceux-ci, bien qu'il se trouvât dans leurs rangs des propriétaires et des hommes qui avaient reçu une éducation libérale, gémissaient sous le poids d'un joug odieux. Indépendamment de la corvée, chacun d'eux devait à la colonie, à l'âge de sa majorité, un service militaire qui durait trois ans, après quoi on l'obligeait à servir sans aucune paye dans la milice du quartier où était fixée sa demeure. Tous les emplois lui étaient fermés, il ne pouvait obtenir aucun grade dans les armées de terre et de mer; il ne pouvait être ni avocat, ni médecin, ni prêtre, ni chirurgien, ni apothicaire, ni maître d'école; malheur à lui, si dans un moment d'irritation il se livrait à la plus simple violence contre un blanc, car la loi portait une peine sévère contre lui (1).

La révolution française vint donner quelques espérances aux hommes de couleur. Jaloux de s'affranchir de l'ostracisme qui pesait sur eux, ils adressèrent à l'assemblée nationale une pétition par laquelle ils demandaient à être admis à la jouissance des mêmes droits politiques que les blancs. Mais leur pétition ne fut pas entendue, ou du moins l'assemblée nationale rendit un décret dont l'ambiguité et le vague ne firent qu'accroître l'effervescence. Cette circonstance motiva un autre décret: dans celui-ci l'assemblée nationale reconnaissait aux hommes de couleur les mêmes droits qu'aux blancs; mais cette fois le décret fut mal accueilli par les blancs; ceux-ci se trouvant froissés s'unirent contre les hommes de couleur, et bientôt la guerre civile, avec toutes ses horreurs, éclata dans Saint-Domingue. L'abrogation de ce décret ne fit qu'agrandir la plaie. Un instant l'assemblée nationale, mieux conseillée, voulut remettre en vigueur le décret qu'elle venait d'abroger; mais il n'était plus temps; le sang avait coulé, des incendies éclataient sur tous les points de l'île, et les plantations saccagées n'offraient de toutes parts que des scènes de désolation et de carnage.

C'est alors que les nègres commencèrent à prendre part à la lutte. Jusqu'à ce jour, spectateurs passifs de la querelle, ou du moins dévorant en silence leur rage et leur douleur, ils n'avaient montré aucune hostilité envers les deux partis; mais excités à la fois par la population blanche et les hommes de couleur, ils prirent fait et cause pour ceux que leur affection les portait à secourir. Dans cette circonstance les nègres ne déployèrent pas moins d'acharnement que ceux qui les employaient ainsi pour assouvir leur vengeance particulière. Dans le même temps, des bandes de nègres armés remplissaient le nord de désolation et d'effroi, et dévastaient la plaine du Cap; puis ils pénétrèrent dans la ville. Du Cap, la révolte gagna l'île entière. Au Cap-Français, l'arsenal fut pris et pillé, et plusieurs milliers d'individus furent massacrés dans les rues. Dans cette occurrence le gouvernement de la colonie appela à son aide les esclaves du voisinage, et promit la liberté à tous ceux qui voudraient combattre pour sa cause. Cette mesure, nécessitée par les circonstances, s'étendit bientôt sur les esclaves du sud et de l'ouest, et devint en peu de temps commune à toutes les classes de la colonie. Malheureusement l'expérience n'avait pas corrigé les colons. Ceux-ci, égarés par leurs préjugés, considéraient toujours les noirs comme une propriété, et pensaient qu'il fallait absolument la recouvrer. En conséquence, ils parvinrent, dans un moment funeste, à persuader à Bonaparte d'entreprendre de rétablir les choses sur l'ancien pied. C'est de là que naquirent les barbaries épouvantables, les cruautés inouïes qui se terminèrent par l'expulsion des Français de l'île, et par la perte, pour ceux-ci, des propriétés qui leur avaient appartenu.

Ici commence la troisième et dernière époque d'Haïti; c'est la plus belle, la plus intéressante, la plus digne de l'attention

(1) La loi portait que tout homme de couleur qui frappait un blanc devait avoir la main droite coupée.

Digitized by Google

du philosophe. A elle se rattache la question de savoir s'il est vrai, comme on l'a prétendu, que les nègres sont des êtres d'une race inférieure, et s'ils sont dignes d'être libres. Pour résoudre ce problème étudions la nouvelle république dans son organisation civile et militaire; dans sa population, son commerce, son agriculture et son état physique et moral; de cette étude ressortira sans peine la solution du problème, posé depuis si longtemps.

Après que l'administration française eut été renversée, le premier soin de Toussaint-l'Ouverture fut de donner une constitution aux habitants. A cet effet, il se fit aider de plusieurs Européens distingués par leurs talents; parmi ces hommes se trouvaient un descendant du célèbre Blaise Pascal, l'abbé Molière et un ecclésiastique italien du nom de Mariati. Cette constitution ainsi préparée fut soumise à la sanction d'une convention générale des représentants assemblés au Port-au-Prince, en mai 1801, puis promulguée au nom du peuple, et l'indépendance de l'île fut proclamée. Voici donc la nécessité d'un système régulier déjà sentie. Cette constitution était sagement conçue et remplissait toutes les conditions exigées par les circonstances. Elle disait en substance qu'il n'y aurait point d'esclaves sur le territoire d'Haïti, que l'esclavage y était pour jamais aboli, que tous les hommes y devaient naître, vivre et mourir libres; que tout homme, quelle que fût sa croyance, y était admissible à tous les emplois; qu'il n'y avait d'autre distinction que celle de la vertu et des talents, et d'autres différences de rang que celles que la loi attache à l'exercice des fonctions publiques; que la loi était la même pour tous, soit qu'elle punisse, soit qu'elle récompense; elle voulait, en outre, que la religion catholique fût la seule qui fût pratiquée publiquement à Haïti; que chaque paroisse pourvût aux frais de son culte et nommât ses ministres; et que le mariage tendant à épurer les mœurs, ceux qui pratiquaient les vertus de cet état fussent particulièrement honorés et protégés. Elle garantissait en outre la liberté et la sûreté personnelles; nul ne pouvait être arrêté qu'en vertu d'ordres formels, et nul ne pouvait être incarcéré que dans une prison publique; les propriétés étaient sacrées et inviolables.

Cependant à la suite de l'expulsion de l'armée française, cette constitution fut modifiée par Dessalines. Les dispositions principales de la constitution nouvelle restèrent, il est vrai, à peu près les mêmes que celles de Toussaint-l'Ouverture, mais l'on y introduisit une clause additionnelle dont la violation pouvait entraîner la déposition et la mise en accusation du chef de l'État lui-même, s'il tentait de la violer. Cette clause portait qu'aucun blanc à l'avenir ne pouvait mettre le pied dans l'île à titre de maître ou de propriétaire. Du reste, l'agriculture y faisait l'objet d'une mention plus spéciale; on la plaçait sous la surveillance immédiate du ministre des finances et de l'intérieur.

Cette loi reçut encore de nouveaux changements. A la suite de ses démêlés avec Pétion, Christophe lui donna des bases plus fortes, en la réduisant en un système plus régulier. La constitution de Christophe constituait la forme de l'État, et indiquait les fonctions des pouvoirs qui concouraient avec le chef de la république à l'administration des affaires publiques. Par cette constitution, le chef suprême de l'État prenait le titre de président et de généralissime des forces de terre et de mer de la république. Tout autre titre était aboli. La présidence était à vie; néanmoins le président avait le droit de choisir son successeur, choix qu'il pouvait faire connaître par un acte scellé de son sceau, lequel devait être ouvert après sa mort par le conseil d'État qui sanctionnait ou rejetait le choix proposé. Les forces de terre et de mer étaient sous la direction immédiate du président ainsi que l'administration des finances. Le président avait le pouvoir de faire des traités avec les nations étrangères, d'établir des relations de commerce avec ces nations; il pouvait conclure la paix, déclarer la guerre pour maintenir les droits du peuple d'Haïti; il proposait les lois au conseil d'État, qui les adoptait ou

Digitized by Google

les repoussait, et qui, dans le premier cas, les renvoyait à sa sanction. La liste civile du président était fixée à 40.000 dollars par an. Le conseil d'État se composait de neuf membres dont les fonctions consistaient à discuter les projets de loi émanés du président, à fixer l'impôt, à établir le mode de perception, sanctionner les traités conclus par le président, ordonner les levées d'hommes nécessaires à l'entretien de l'armée de terre et de mer, et recevoir chaque année un compte détaillé des recettes et des dépenses, ainsi que du revenu du pays. Enfin, dans un dernier article, la loi constitutionnelle de Christophe abrogeait l'article du code Dessalines relatif aux étrangers; ceux-ci pouvaient s'établir dans l'île, la loi nouvelle leur garantissait la sûreté de leurs personnes et de leurs propriétés.

Cette loi, modifiée une seconde fois par Christophe, alors qu'il changea son titre de président pour celui de roi, et qu'il adopta toutes les prérogatives attachées à ce titre, n'est autre que le code rural de Boyer, publié en 1826; ou du moins le code rural de ce dernier est calqué sur elle, la base en est la même ainsi que les principaux détails. Mais remarquons les diverses modifications qu'ont subies ces constitutions. Celle de Toussaint-l'Ouverture, malgré le caractère de libéralité qui la distingue, s'améliore par les changements que Dessalines y introduit; celui-ci porte son attention sur l'agriculture, et dans sa loi fondamentale, il la met sous la surveillance de l'État. Christophe fait mieux : non-seulement il donne à l'agriculture tout l'intérêt que lui portait Dessalines, mais il abroge la clause du code de ce dernier qui défend aux étrangers le séjour de la république : mesure sévère, mais que justifiaient l'état de crise et la guerre d'extermination qui venait de désoler le pays. Dans sa seconde constitution, Christophe montre il est vrai une trop grande prédilection pour les titres et les prérogatives qu'il s'arroge; mais en échange de ces titres et de ces priviléges, on le voit fonder des écoles, encourager l'agriculture et le commerce, et consacrer des sommes considérables à la construction d'un collége destiné à l'éducation des classes supérieures. Ainsi chaque changement est une amélioration ; chaque modification augmente le bien-être du peuple Haïtien.

Ce système d'améliorations n'a point été abandonné depuis la mort de Christophe. Boyer a marché sur les traces de ses prédécesseurs. Aussitôt que la partie nord n'a plus été séparée de la partie sud ; aussitôt que Saint-Domingue, y compris la partie espagnole, n'a plus fait qu'un même et seul gouvernement, il a publié son code. Ce code n'est, ainsi que nous l'avons dit, que la répétition du premier code de Christophe. Boyer ne s'est point arrêté là, il s'est empressé d'adopter les bonnes mesures que lui ont tracées les premiers chefs de la république. Il a fondé des écoles, organisé l'armée. Ce n'est pas qu'il n'ait eu de nombreux obstacles à vaincre, ces embarras étaient immenses. Mais avant de dire ce qu'il a fait, traçons en quelques lignes le portrait de cet homme d'État.

Boyer appartient à la race métisse, il est petit de taille, mais son corps est bien fait. Quoique son teint soit cuivré, ses traits ont de l'analogie avec ceux des Européens. Ses manières sont douces et bienveillantes. Lorsqu'il s'anime, sa physionomie est expressive et ses yeux sont pleins de feu. Ses dents sont aussi blanches que des perles. Quelquefois sa physionomie est triste et mélancolique; on dirait qu'il réfléchit aux troubles politiques qu'il a eu à traverser; il parle avec aisance et simplicité. Son activité est extraordinaire; on peut en citer un exemple, en rappelant qu'à l'époque de la réunion des deux parties de l'île il parcourut les cent trente lieues qui séparent Port-au-Prince de Saint-Domingue, en sept jours, avec une armée de 14,000 hommes, faisant ainsi de seize à dix-huit lieues par jour, et arrivant avant qu'on eût le temps de faire des préparatifs de défense. Les traits principaux de son caractère sont la bonne foi et la clémence; il n'a jamais permis qu'on exerçât un seul acte de vengeance politique; et lui-même a donné l'exemple en pardonnant aux meurtriers de son frère que la fortune des

Digitized by Google

armes avait mis dans ses mains. Ces hommes vivent encore dans le pays.

Mais à la clémence et à la bonne foi, le président Boyer joint un esprit de prudence admirable. A son avénement, le cabinet des Tuileries faisait encore des efforts pour rentrer dans la possession de Saint-Domingue, et tout portait à croire qu'un orage prochain allait fondre sur l'île; aussi le voit-on tourner tout d'abord son attention vers l'armée; il l'organise, et bientôt l'armée est dans un état à pouvoir repousser toute agression du dehors. Voici quel en était l'effectif en 1827, et tel qu'il est aujourd'hui à peu de chose près. En 1827, il y avait attachés à la personne du président, vingt-sept aides de camp, dont seize en activité et onze en non activité; onze généraux de division en activité de service et trois en non activité; dix-huit généraux de brigade et trois adjudants généraux en activité. L'état-major de l'armée se composait d'un officier général et de trois aides de camp; d'un inspecteur général des revues, et de cinq commissaires des guerres de marine. Ces officiers généraux commandent dans les différents arrondissements, où ils sont à la fois officiers civils et militaires. Le corps des ingénieurs comptait et compte encore des officiers distingués. C'est lui qui est chargé de la fortification des villes, de la surveillance des dépôts d'artillerie et de la direction des arsenaux. La gendarmerie est le premier corps d'élite; personne ne peut y entrer s'il ne justifie d'une bonne conduite, et s'il n'a servi trois années dans un autre corps. Ce corps est chargé de la police; il porte les dépêches du gouvernement dans les différents quartiers de l'île, exécute les arrêts qui émanent des cours de justice, et se compose de six légions formant ensemble quarante-huit compagnies de cinquante hommes chacune, ce qui donne un effectif de deux mille quatre cents hommes. Après la gendarmerie vient le corps de police qui se compose de huit compagnies réparties dans les districts ruraux où elles sont chargées de maintenir l'ordre. Ce corps, comme celui de la gendarmerie, offre toutes les garanties de moralité qu'on peut en attendre; nul n'y est admis s'il n'a pour caution de bonnes mœurs et une conduite irréprochable. Le reste de l'armée comprend la garde du président, la ligne et la garde nationale ou la milice. Celle-ci est la plus nombreuse; elle se compose des habitants âgés de plus de quinze ans; les officiers retirés du service en font partie, mais ils forment une compagnie d'élite commandée par le plus âgé d'entre eux, et marchent à la tête du bataillon. Sous plusieurs rapports, cette milice est formée d'après les mêmes bases que la garde nationale de France. Comme celle-ci, la garde d'Haïti ne reçoit pas de paye; tout homme qui a plus de soixante ans d'âge, ainsi que celui qui a sept enfants légitimes, est exempt du service. La garde nationale d'Haïti a aussi son conseil de discipline, elle nomme ses officiers; seulement les officiers supérieurs sont nommés par le président. Après la garde nationale, vient la garde du président. Cette garde se compose de trois régiments de cavalerie à l'effectif de 288 hommes chacun, et de deux régiments d'infanterie dont chacun compte 1,500 hommes. Le reste de l'armée de terre consiste en deux régiments de dragons non équipés formant un effectif de 576 hommes; de cinq régiments d'artillerie, représentant un effectif de 3,500 hommes, et de trente-trois régiments de ligne, dont chacun se compose de deux bataillons de six cents hommes, ce qui donne pour total de l'infanterie, vingt mille hommes, et pour total général de l'armée régulière recevant solde, trente mille hommes. A ces chiffres, il faut ajouter l'armée navale. Celle-ci est commandée par un amiral en chef, le président, un vice-amiral, dix capitaines de première classe, neuf de seconde; le nombre des lieutenants, des enseignes, des élèves et des matelots ne nous est pas connu; mais ce nombre doit être fort minime, si l'on considère que la marine se compose à peine de huit ou dix schooners, dont la plupart restent à l'ancre dans les ports, ou croisent le long de la côte, pour transporter des troupes et des provisions sur les points les plus reculés de l'île.

Digitized by Google

Peut-être cette force paraîtra-t-elle exagérée pour un État comme Haïti ; mais à cette époque Boyer n'avait point seulement à se défendre contre l'invasion dont Haïti était menacée, il avait en outre à repousser ses ennemis du dedans. Ces ennemis existent encore ; ils sont nombreux, et augmentent chaque jour avec la population. Ce sont les noirs qui forment l'immense majorité des citoyens, et qui sont, par rapport à la population métisse, comme 20 : 1. Les mulâtres occupent toutes les places et excitent la jalousie des noirs. C'est là une des causes qui minent la puissance de Boyer, et qui peut-être amèneront sur cet État naissant une de ces effroyables commotions dont il a été le théâtre depuis quelques siècles.

Une autre cause est venue dans ces dernières années ajouter aux embarras du président : c'est l'état de l'agriculture. L'agriculture n'est point aujourd'hui dans un état aussi prospère que dans les années précédentes. Sous Toussaint-l'Ouverture, elle était florissante ; ce chef lui consacra tous ses soins, il déclara le travail forcé, et les nègres attachés aux plantations auxquelles ils s'étaient engagés, n'avaient pas la liberté de les quitter. Ces dispositions produisirent les plus heureux effets. La valeur du produit des trois années 1794 à 1796 n'avait été, terme moyen, que de 8,606,760 livres tournois, c'est-à-dire le vingtième de ce qu'elle avait été en 1789 ; sous Toussaint-l'Ouverture, elle s'élève à plus de trente millions. L'arrivée de l'armée française en 1802, sous les ordres du général Leclerc, vint arrêter le cours de cette prospérité ; mais après l'évacuation des Français, Dessalines employa tous ses moyens à développer l'œuvre de son prédécesseur, et les produits naturels prirent un nouvel accroissement. En 1805, leur valeur s'élevait à 39,191,800 livres tournois, c'est-à-dire à près de 13,000,000 au-dessus de ce qu'elle était sous Toussaint (un tiers environ de plus qu'en 1789). Au contraire, sous Boyer, l'agriculture est en souffrance, la récolte diminue et tombe, pour quelques produits, plus bas que dans les années de crise que le pays a traversées.

Il en est de même pour le commerce. Aujourd'hui, le commerce est presque nul, comparativement à celui qui se faisait à l'époque où la colonie appartenait à la France. En effet, en 1788, Saint-Domingue expédia à la France 585 navires jaugeant 199,122 tonneaux, et reçut en retour, dans le courant de la même année, 465 navires jaugeant 138,624 tonneaux, lesquels représentaient seulement pour les importations 55,000,000 francs, tandis qu'en 1825, le nombre des navires entrés, se réduit à :

Nombre des navires.	Pavillon sous lequel ils naviguent.	Tonnage.	Valeur des marchandises importées.
374	Américains	39,199	1,959,000 dollars.
78	Anglais	11,952	1,457,000
45	Français	11,136	764,000
17	Hollandais	3,185	429,000
16	Colombiens	1,195	46,000
2	Danois	133	5,000
532	TOTAL	66,800	4,660,000 dollars.

Le tableau suivant, où sont indiquées les diverses phases qu'ont subies les exportations de l'île dans ses principaux produits naturels, depuis 1789 jusqu'en 1832, est plus explicite encore.

Produits.	1789. liv.	1801. liv.	1829. liv.	1832. liv.
Sucre	140,000,000	45,000,000	2,700,000	33,000
Café	77,000,000	44,000,000	35,000,000	32,189,784
Coton	7,000,000	2,480,000	546,839	624,000
Indigo	750,000	800	»	»
Bois de teinture	»	7,000,000	2,000,000	3,000,000

Digitized by Google

Mais de cette dépression du commerce et de l'agriculture, n'en induisez pas que le gouvernement n'a pas donné tous ses soins à ces deux branches d'industrie; le mal se rattache à d'autres causes. La première et la principale est le manque de capitaux : l'argent manque à Haïti, ou du moins il y est très-rare, et conséquemment fort cher. Il est facile de s'en convaincre par le tableau précédent qui indique une différence extraordinaire dans le chiffre de l'exportation des sucres. En 1789, ce chiffre est de 140,000,000 de livres; en 1801 de 43,000,000; en 1829 de 2,700,000, et en 1832 de 33,000 seulement. Il en est de même pour l'indigo. Le chiffre des exportations, qui est de 750,000 livres en 1789, tombe à 800 livres en 1801. C'est que l'exploitation des indigoteries et des sucreries exige plus de capitaux que les plantations de café. Par suite de cette insuffisance de capitaux, les cannes à sucre qu'on récolte à Haïti sont devenues d'une infériorité évidente; et on les détériore encore en les laissant trop longtemps en tas après les avoir coupées, et avant de les broyer ou de les bouillir. Le sucre se charge alors d'une si grande acidité, que pour la neutraliser et obtenir le grain, on est obligé d'y introduire une plus forte dose d'alcali, ce qui tend à le brunir considérablement; ou si l'on veut l'avoir d'un beau blanc, on n'y introduit que peu d'alcali; mais alors le grain se trouve chargé de jus non cristallisé et il en résulte un sucre mou et poreux, qui ne convient nullement aux climats humides de l'Europe.

La seconde cause vient du morcellement de la propriété. A Haïti le sol est divisé à l'infini. C'est qu'aux différentes époques où la France menaçait d'attaquer Saint-Domingue, les propriétés des colons français furent confisquées et cédées par le gouvernement moyennant une faible rente. La plus grande partie de l'île est divisée de cette manière. Le reste appartient à des hommes de couleur : les propriétés de ceux-ci sont plus étendues, ce qu'il faut attribuer aux lois rendues dans le commencement de la révolution, lois qui appelaient à l'héritage des colons français leurs enfants naturels ainsi que leurs enfants légitimes. Ce morcellement, joint au manque de fonds, est un obstacle insurmontable contre lequel ne saurait lutter dans aucun pays l'industrie agricole et commerciale.

Dans cette circonstance, le gouvernement haïtien n'est pas à l'abri du reproche. Cette décadence du commerce et de l'agriculture provient aussi de l'imprudence avec laquelle il s'est engagé à payer à la France l'énorme somme que celle-ci exigeait pour prix de la reconnaissance de son indépendance. Nous ne nions pas la justice des réclamations françaises, mais les sommes exigées étaient au-dessus des moyens financiers d'Haïti; on peut s'en convaincre par le tableau suivant où sont indiquées les recettes et les dépenses de cet État depuis 1818 jusqu'en 1825.

ANNÉES.	REVENUS.	DÉPENSES.	EXCÉDANT.	DÉFICIT.
	Dollars.	Dollars.	Dollars.	Dollars.
1818	2,646,017 16	2,144,294 99	501,725 17	—
1819	1,832,940 60	1,660,101 60	172,839	—
1820	2,213,450 15	2,030,261 49	183,183 66	—
1821	3,570,694 69	3,461,996 87	108,697 82	—
1822	2,620,012 67	2,808,170 24		188,157 57
1823	2,826,693 78	2,557,288 28	269,405 50	
1824	3,101,716 69	3,105,115 55		3,398 86
1825	2,421,692 65			
		TOTAUX. . . .	1,235,856 15	191,556 43

Digitized by Google

Aussi l'inopportunité de cette mesure a-t-elle encore augmenté les embarras du président Boyer et de son gouvernement. Sur plusieurs points de l'île elle a été vivement sentie; trois des principales villes ont refusé leur contingent, et les habitants qui ne pouvaient se soustraire au payement de la taxe cherchaient à la diminuer en affectant une apparence de ruine et en diminuant leurs dépenses et leur train de vie, afin d'ôter au moins tout prétexte au fisc pour les charger davantage.

Ne croyez pas cependant que la condition de l'agriculteur et de l'ouvrier soit misérable. L'ouvrier haïtien gagne un dollar par jour (environ 5 fr. 50 c.). Le prix courant des subsistances est, il est vrai, un peu plus cher que dans nos contrées, mais les besoins de l'habitant d'Haïti sont bien moindres que ceux des ouvriers d'Europe. Il en est de même du cultivateur haïtien : son existence est aussi heureuse que celle de l'ouvrier, en quelque pays que ce soit. Sans doute le travail des champs est obligatoire comme au temps où régnait l'esclavage, mais la différence est grande. Ainsi le nègre de la campagne doit chaque matin se rendre à la porte du gérant pour faire la prière et de là être conduit aux savanes : de plus, son travail est examiné avec soin; mais la peine du fouet est abolie, et la paresse n'entraîne plus que la peine de l'emprisonnement ou d'une amende. D'ailleurs la loi a assuré au cultivateur qui n'a pas assez de fortune pour être propriétaire la jouissance des fruits de son labeur. Celui-ci reçoit une certaine portion des produits; il partage aussi les profits. Le contrat n'a en outre qu'une durée limitée, à l'expiration de laquelle il peut être dissous ou renouvelé du consentement mutuel des parties. Le cultivateur conserve ainsi sa qualité d'homme libre.

L'état heureux de cette condition ressort vivement lorsque l'on jette les yeux sur la campagne des environs de Port-au-Prince. Çà et là, disséminées sur les mamelons et le versant des montagnes, et cachées par des bouquets de jasmins et de roses, sont de petites cabanes, où demeure le cultivateur haïtien; à l'entour est un champ ou un jardin où croissent des cafiers, quelques plants de tabac, des cannes à sucre, des bananiers mêlés d'orangers sauvages, d'avocadiers, de palmistes. Ce jardin est rempli des meilleurs légumes de l'Europe et des tropiques : des malvacées, des légumineuses, des melons délicieux, du manioc ou cassave. Le mouton, attaché par un licol, broute paisiblement avec l'âne qui, chaque semaine, va porter les denrées au marché, et le canard prend ses ébats dans l'eau du ruisseau qui traverse le jardin. A l'intérieur règne la propreté; ce n'est plus cette case triste et désolée de l'esclave, l'Haïtien comprend maintenant le bien-être; il sait que le produit de son travail n'appartiendra pas tout entier à son maître; que ce produit peut améliorer son existence. Son esprit devient inventif; il se fabrique lui-même des meubles lorsque ses finances ne lui permettent pas d'en acheter; il a des chaises, une table, une petite glace, des tableaux.

Sans doute il y a encore chez le noir insouciance et paresse; ce défaut explique la nécessité où furent Dessalines, Toussaint-l'Ouverture et plusieurs autres chefs de ce pays, de recourir au travail forcé; mais aujourd'hui que le régime est doux et bien entendu, cette paresse n'est point aussi grande qu'on le suppose généralement; le noir comprend l'utilité du travail tout aussi bien que l'ouvrier d'Europe, et nul doute qu'avant peu la loi qui l'oblige au travail ne soit inutile et ne tombe en désuétude.

Les Haïtiens sont en général de taille moyenne, mais tous sont bien faits; leurs membres sont charnus, vigoureux, mais sans obésité. Personne n'a plus de souplesse ni d'agilité; leurs traits sont fins, vifs, intelligents; leurs yeux brillent d'un éclat magnifique; leurs dents ont la blancheur de l'ivoire, et l'ensemble de leur physionomie a je ne sais quoi de mâle et de guerrier que l'on chercherait en vain dans les traits de leurs malheureux frères qui peuplent les Antilles. Une différence sensible ressort de la comparaison du nègre âgé que l'on

Digitized by Google

rencontre dans les rues de Port-au-Prince, et du jeune noir qui marche à ses côtés. La démarche de celui-ci est dégagée; il porte la tête haute, l'assurance règne dans ses traits; le vieux nègre, au contraire, par un souvenir de son ancienne condition, regarde avec défiance, examine avec crainte ce qui se passe autour de lui, lance un regard timide au passant; on aperçoit encore sur son front les traces que l'esclavage y a empreintes.

Dans les mœurs des Haïtiens règne encore une politesse que pourraient leur envier plusieurs nations civilisées de l'Europe. « Je ne reviens pas moi-même des améliorations que je remarque dans l'éducation et les mœurs, » écrivait, il y a quelques années, le secrétaire d'État Inginac au président Boyer, après une tournée dans l'intérieur. En effet, à Saint-Domingue, la tranquillité n'est jamais troublée par des scènes de débauche; les querelles et les rixes y sont rares; jamais l'oreille n'est choquée par des propos obscènes, et dans les marchés tout se passe avec calme et bonne foi. Owen, en s'arrêtant à Jacmel, lors de son voyage au Mexique, se trouvant au milieu d'une fête de village, fut frappé de l'urbanité et des formes polies des Haïtiens. C'est qu'effectivement on trouve plus de douceur et de décence parmi les Haïtiens de la classe inférieure que chez aucune classe d'ouvriers d'Europe. Et ne croyez pas que ces formes polies ne se rencontrent que dans les villes ou dans les environs des villes. Dans les campagnes les plus reculées, au milieu des bois, sous le toit de la case la plus pauvre, vous recevez un accueil plein de bienveillance, et les enfants vous font des salutations dont l'aisance et la grâce indiquent que c'est leur habitude, que c'est ainsi qu'ils font tous les jours.

Cette différence dans les habitudes et la manière d'être qui existe entre les deux générations, l'ancienne et la nouvelle, provient de l'éducation que reçoivent maintenant les enfants sur tous les points de l'île. Aujourd'hui des écoles s'élèvent de tous côtés. Ces écoles sont établies d'après le système de Lancastre : on y enseigne le français et l'anglais; elles sont du premier et du second degré, et se trouvent répandues non-seulement dans les grandes villes, mais aussi dans tous les villages de l'intérieur. Au Port-au-Prince, il y a dix ans, on ne comptait pas moins de quatorze écoles libres où des élèves de l'un et l'autre sexe, au nombre de huit cents, apprenaient à lire, à écrire, à calculer, et y puisaient même des connaissances d'un ordre supérieur. Au Cap, il y avait alors six écoles particulières, sans compter les écoles publiques, où les élèves recevaient, outre l'instruction primaire, des leçons d'algèbre, de géométrie et de géographie; depuis cette époque, le nombre de ces écoles a constamment augmenté, et aujourd'hui les écoles publiques dans l'île sont, relativement aux besoins de la population, plus nombreuses que chez plusieurs nations de l'Europe : mais ce qui est mieux, c'est que les élèves se distinguent par leurs rapides progrès.

Un signe non moins caractéristique du progrès des Haïtiens dans la civilisation, ce sont les constructions nouvelles de Port-au-Prince. Sous le rapport de l'apparence extérieure et de la distribution intérieure, ces constructions remplissent toutes les conditions qu'on exigerait de l'architecte le plus habile de Paris ou de Londres. Les rues dans lesquelles elles s'élèvent, larges, coupées à angles droits, reçoivent de chaque côté, dans des rigoles ouvertes et taillées avec soin le surplus des eaux que les fontaines, situées dans les marchés et sur plusieurs places, distribuent dans les différents quartiers. Les maisons nouvelles qu'ils élèvent sont mieux disposées à résister au feu que les maisons anciennes; leurs toits sont en ardoises ou en tuiles, au lieu d'être en lattes; et les magasins, en terrasse et à l'épreuve du feu, ont des fenêtres et des portes de fer. Les galeries, les colonnades surmontées de corniches et les balustrades de ces bâtiments présentent le plus beau coup d'œil. L'intérieur répond à l'extérieur; la plupart de ces maisons ont des meubles commodes et des glaces enfermées dans des cadres dorés, des bronzes et des vases de porcelaine garnis de fleurs artifi-

Digitized by Google

cielles. Les meubles sont en acajou, et bien qu'ils soient travaillés sur les lieux, ils sont légers, élégants et commodes.

Le reste de la ville est également devenu l'objet de la sollicitude du gouvernement. Les maisons sont en général plus solides, les matériaux plus durables; on emploie à leur construction la pierre ou la brique; les charpentes en sont légères, mais le bois est de bonne qualité, et aujourd'hui il ne reste plus qu'un petit nombre de ces maisons de bois, basses, construites sans goût et d'une apparence très-vulgaire, que l'on voyait autrefois. Plusieurs édifices publics se sont également ressentis de l'esprit d'amélioration qui s'est emparé des Haïtiens. Aujourd'hui le palais du gouvernement, bien qu'il ne présente, à l'extérieur, comme par le passé, rien de remarquable, est décoré à l'intérieur avec beaucoup de goût et d'élégance. On monte, pour y entrer, un assez bel escalier, et on arrive à la salle d'audience en traversant une vaste galerie pavée en marbre noir et blanc; une fraîcheur agréable règne dans tous les appartements, et les vastes jardins qui l'environnent y laissent arriver en tout temps le doux parfum des fleurs.

Mais de toutes ces preuves, il n'en est aucune qui nous indique d'une manière plus évidente l'influence bienfaisante de la nouvelle condition politique des Haïtiens, que l'accroissement successif de sa population. En 1789, on s'accordait à diviser la population de l'île de la manière suivante :

PARTIE FRANÇAISE.

Blancs	30,826	
Hommes de couleur. . . .	27,846	
Esclaves	465,128	523,800

PARTIE ESPAGNOLE.

Population libre.	122,600	
» esclave	30,000	152,600
Total général.		676,400

Par suite des morts et de l'émigration, ce chiffre se trouvait réduit en 1802, d'après Humboldt, à 375,000 ; et d'après Mackenzie, à 400,000. Vingt-deux ans après, en 1824, le gouvernement haïtien fit un recensement genéral de la population, et il trouva les résultats suivants :

Population de l'est.	62,000
» du nord.	367,000
» ouest et sud	506,000
Total. . . .	935,000

Ce chiffre est contesté, il est vrai. Mackenzie, dans son rapport à la chambre des communes, prétend que la population à la même époque ne dépassait pas le chiffre de 423,000; mais il est à présumer que Mackenzie a pris pour le nombre de la population entière, celui des habitants qui avaient été jugés en état de contribuer à la taxe extraordinaire imposée pour acquitter l'indemnité due à la France; nombre qui était effectivement de 423,000 habitants, mais dans lequel n'était pas compris le surplus de la population qui se trouvait trop pauvre ou trop jeune pour entrer dans cette capitation. Ce qui tendrait encore à prouver l'erreur de Mackenzie, c'est l'augmentation du chiffre des naissances sur celui des décès. Pendant les cinq années qui ont précédé 1827, on voit que dans le district de Saint-Yago, la moyenne a été de 300 naissances pour 100 décès; et dans la commune de Gouiave, le chiffre des naissances a été de 647 naissances sur 243 morts pendant l'année 1825. Le tableau des naissances et des morts dans la paroisse de Notre-Dame de l'Assomption du cap Haïtien, depuis 1821 jusqu'en 1836, n'est point aussi satisfaisant; néanmoins le chiffre total des naissances pendant ces six années l'emporte de près d'un cinquième sur celui des décès.

Telle est aujourd'hui la situation d'Haïti; cet État renferme dans son sein tous les éléments de prospérité; mais pour qu'il réalise les espérances qu'il promet, ses habitants doivent redoubler de zèle et d'activité, afin de se rapprocher un peu plus des nations civilisées, qui pourraient être disposées à établir avec eux des rapports de commerce et d'amitié.

(*Statistical Illustrations.*)

Digitized by Google

Tableau de moeurs.

UNE SCÈNE DE TAVERNE.

Un soir, nous avions parcouru, en nous promenant, Oxford-Street, Holborn, Cheapside, Coleman-Street, Finsbury-Square, dans l'intention de revenir par Pentonville et le New-Road, lorsque nous nous trouvâmes disposés à nous rafraîchir et à nous reposer pendant quelques instants. Nous revînmes donc sur nos pas, et nous nous dirigeâmes vers une vieille taverne tranquille et décente que nous venions de passer (c'était près de City-Road), nous proposant d'y prendre un verre de bonne ale. Ce n'était pas un de ces palais vernis, marbrés, illuminés à la française; c'était tout simplement un modeste bouchon de la vieille école, avec un vieux petit comptoir, un vieux petit homme, qui, avec une femme et une fille taillées sur le même patron, était confortablement assis derrière ledit comptoir, bonne petite chambre, avec bon feu, abritée par un large paravent, d'où sortit la jeune demoiselle. Quand nous fîmes connaître notre désir de prendre un verre de bière, « Ne voulez-vous pas entrer au parloir, monsieur? » dit la jeune demoiselle d'une voix caressante.

« Je vous engage à passer au parloir, monsieur, » dit le petit homme, se retournant sur sa chaise, et regardant d'un côté du paravent pour nous examiner.

« Vous ferez très-bien de passer au parloir, monsieur, » dit la vieille petite dame, se montrant de l'autre côté du paravent.

Nous jetâmes un léger coup d'œil autour de nous, comme pour exprimer notre ignorance de la localité si recommandée. Le vieux petit homme le remarqua, sortit en hâte par la petite porte du petit comptoir, et nous introduisit dans le parloir en question.

C'était une ancienne et sombre salle, avec boiseries en chêne, plancher sablé et haute cheminée. Les murs étaient ornés de trois ou quatre gravures coloriées dans des cadres noirs; chacune d'elles représentait un combat naval, avec une couple de vaisseaux de guerre s'abordant avec vigueur, tandis qu'un ou deux autres navires sautaient dans le lointain. Le premier plan représentait une intéressante collection de mâts brisés et de jambes bleues se balançant au-dessus de l'eau. Au centre du plafond, pendait un jet de gaz surmonté d'une cloche; et de chaque côté de la salle se trouvaient trois ou quatre tables longues et étroites, derrière lesquelles figurait un rang épais de ces chaises encrassées et usées, particulières à ces sortes de lieux. L'aspect monotone du planché sablé était relevé çà et là, par un pot d'étain accidentel; et une file triangulaire de ces mêmes pots décorait deux des coins de l'appartement.

Près du feu, à la dernière table, était assis un homme corpulent d'environ quarante ans, front large, à la face vineuse, la tête hérissée de cheveux noirs, crépus et frisés. Il fumait un cigare, les yeux fixés au plafond, avec un air de confiance et de satisfaction qui le désignait comme le premier orateur politique, la première autorité et le meilleur conteur de la salle.

Digitized by Google

On jugeait aisément qu'il venait de lâcher un argument très-puissant, car les autres membres de la compagnie étaient silencieusement occupés à pousser la fumée de leurs pipes ou cigares, dans une sorte d'abstraction solennelle, et comme anéantis par la grandeur du sujet qu'on venait de discuter.

A sa droite était assis un vieux monsieur à cheveux blancs, recouverts d'un chapeau gris à larges bords; à sa gauche, un homme à cheveux clairs et à nez pointu, avec une redingote brune, qui lui descendait presque aux talons, tour à tour fumant son cigare, et jetant un coup d'œil d'admiration sur l'homme à la face rouge.

« C'est très-extraordinaire ! » dit l'homme aux cheveux clairs, après une pause de cinq minutes. Un murmure d'approbation parcourut l'assemblée « Nullement extraordinaire, pas le moins du monde, » dit l'homme à la face rouge, sortant soudain de sa rêverie, et se tournant vers l'homme à cheveux clairs qui avait parlé.

« Pourquoi c'est-il extraordinaire? dites pourquoi! Prouvez que c'est extraordinaire!

— Oh ! si vous en venez là! » dit l'homme aux cheveux clairs.

— En venir là ! s'écria l'homme à la face rouge, mais il faut en venir là. Nous sommes arrivés à un point élevé de la perfectibilité intellectuelle, et les jours de la dépravation mentale sont passés. Il faut des preuves, oui des preuves, et non des assertions, dans ces temps de mouvement et de progrès. Ceux de ces messieurs qui me connaissent, savent tous quels furent la nature et l'effet de mes observations quand la société nationale et représentative de Old-Street recommanda ce candidat pour un endroit en Cornouailles, dont j'ai oublié le nom. M. Snobec, dit M. Wilson, est une personne tout à fait digne de représenter la commune au parlement. « Prouvez-le, » que je dis. — C'est un ami de la réforme, dit M. Wilson : « Prouvez-le, » que je dis. — Il veut abolir la dette nationale, les pensions et l'esclavage des nègres, réduire les sinécures et la durée des parlements; étendre les suffrages du peuple, dit M. Wilson : « Prouvez-le, » que je dis. — Les actes le prouvent, me dit-il. « Prouvez-le, » que je dis.

« Et il ne put le prouver... dit l'homme à la face rouge, jetant autour de lui un regard de triomphe, et le bourg ne le nomma point; et si vous poussez jusqu'au bout ce principe, vous n'aurez ni dette, ni pension, ni sinécure, ni nègres, ni rien. Élevés alors au point suprême de la perfectibilité intellectuelle, de la prospérité populaire, vous pourriez défier toutes les nations de la terre et vous développer avec orgueil, confiant dans votre supériorité et votre sagesse. Voilà mon argument... Ça fut toujours mon argument, et si j'étais demain membre de la chambre des communes, je les ferais avec ça trembler tous sur leurs bancs. » Et l'homme à la face rouge frappa très-fort sur la table avec son poing fermé, pour donner plus de poids à sa sortie; puis il se remit à fumer.

« Pardieu, dit l'homme au nez pointu, d'une voix lente et douce, en s'adressant à l'assemblée; je puis bien dire que de tous ces messieurs que j'ai le plaisir de rencontrer ici, il n'y a personne que j'aime autant entendre que M. Rogers, ou dont la société soit si instructive. « Instructive ! » dit M. Rogers, car c'était le nom de l'homme à la face rouge : « par Dieu, vous avez raison, car je vous ai tous instruits jusqu'au dernier. Quant à ce que mon ami, M. Ellis, dit de ma conversation, ce n'est pas à moi d'en décider; vous êtes, messieurs, plus à même de prononcer là-dessus; mais ce que je puis dire, c'est que, quand je vins dans ce quartier et dans cette salle, il y a dix ans, je ne crois pas qu'il y ait un de vous qui sût qu'il fût esclave, et maintenant vous le savez tous, et vous en gémissez; inscrivez ça sur ma tombe, et je suis satisfait. »

— Quant à ce qui est de votre tombe, dit un petit épicier assez gaillard, il est simple que vous pouvez y faire charbonner tout ce que vous voudrez, pourvu qu'il n'y soit question que de vous et de vos affaires; mais quand vous nous parlez d'esclaves et de ces bamboches-là, vous feriez bien de les garder pour chez vous,

Digitized by Google

parce que je n'aime pas tous les jours être appelé par ces gens-là.

— *Vous êtes un esclave*, dit l'homme à la face rouge, et le plus pitoyable des esclaves.

— Ce serait bien dur, interrompit l'épicier; car je n'ai rien retiré des vingt millions qu'on a payés pour l'émancipation.

— Esclave volontaire, s'écria l'homme à la face rouge, rendu plus rouge par l'éloquence et la contradiction; abandonnant les droits les plus chers de vos enfants, fermant l'oreille au saint appel de la liberté qui vous implore, et qui, au nom des sentiments les plus ardents de votre cœur, vous prie de ne point sacrifier l'avenir de ces pauvres enfants. Mais elle parle en vain.

— Prouvez-le, dit l'épicier. — Le prouver? dit ironiquement l'homme à la face rouge. Comment! ne ployez-vous pas sous le joug d'une insolente et factieuse oligarchie, sous la domination de lois cruelles; n'êtes-vous pas gémissant sous le poids de la tyrannie et de l'oppression de tous, partout, à chaque coin de rue. Le prouver!... » L'homme à la face rouge s'interrompit brusquement, sourit d'un air de mélodrame, et alla noyer son indignation dans un pot de bière.

— Ah! voilà justement l'affaire de M. Rogers, dit un gros marchand, dont le ventre était enveloppé dans un grand gilet, et qui pendant le discours avait tenu ses yeux fixés sur l'éloquent personnage.

— C'est tout simple, dirent plusieurs membres de l'assemblée, qui n'avaient guère plus compris que le marchand.

— Tu ferais bien de le laisser tranquille.

— Trêve, dit le marchand à l'épicier, par manière d'avis. Va te frotter ailleurs; ici tu n'as pas beau jeu, Toming.

— Qu'est-ce qu'un homme? continua notre politique, saisissant avec indignation son chapeau. Qu'est-ce qu'un Anglais? Doit-il se laisser fouler aux pieds par chaque oppresseur? Qu'est-ce que la liberté? ce n'est pas une armée permanente! Qu'est-ce qu'une armée permanente? ce n'est pas la liberté. Qu'est-ce que le bonheur général? ce n'est pas la misère universelle; la liberté n'est pas la taxe des portes et fenêtres? les lords ce n'est pas le peuple, n'est-ce pas? » Et l'homme rouge s'animant se perdit dans une tirade ronflante dans laquelle les mots « lâcheté, oppressif, violence, sanguinaire, » occupaient le premier rang; puis il enfonça avec colère son chapeau sur les yeux et quitta la salle en tirant avec violence la porte après lui.

— Homme étonnant! dit l'homme au nez pointu.

— Brillant parleur! ajouta le marchand.

— Puissant parleur! » dit chacun, excepté l'épicier. Et, ce disant, toute la compagnie branla la tête d'un air mystérieux et se retira peu à peu, nous laissant seuls dans le vieux parloir.

Si nous avions suivi la règle établie pour semblables occasions, nous serions tombés à l'instant dans un accès de méditation; l'air sombre de la salle, les vieilles boiseries de chêne, la cheminée noircie par la fumée et par le temps, nous auraient pour le moins reportés à cent ans d'ici, et nous nous serions mis à rêver, et le pot d'étain posé sur la table, et la petite cafetière placée près de la cheminée se fussent réunies pour nous conter une longue histoire des jours depuis longtemps passés. Mais, sans trop savoir comment, nous ne nous trouvâmes pas l'humeur romantique, et malgré tous nos efforts, nous ne pûmes réussir à faire parler toutes ces vieilleries: elles restèrent parfaitement froides, muettes, immobiles. Ainsi, réduits à la triste nécessité de revenir aux choses ordinaires, notre pensée se reporta sur l'homme à la face rouge. Ils sont nombreux, ces hommes. Il n'y a pas de parloir, de club, de société, d'humble soirée qui n'ait son politique à face rouge. Hommes faibles de tête et d'esprit, qui font beaucoup de mal où ils vont. Nous avons donc voulu tracer le portrait d'un seul d'entre eux pour qu'il pût servir à faire connaître les autres; et voilà pourquoi nous avons écrit cet article.

(*Monthly Magazine.*)

Digitized by Google

Miscellanées.

ATHÈNES ET LE ROI OTHON.

Il est peu de panoramas aussi pittoresques que celui du golfe de Lépante. Les bocages de citronniers de Poros embaument l'air, et la brise méridionale porte au loin leurs parfums. Les plaines de Trézène sont masquées par l'île d'Égine, la plus grande partie de l'Archipel; Égine que couronne le majestueux temple de Jupiter Panhellénique. Ces rocs escarpés et sourcilleux qui dominent Épidaure, indiquent l'emplacement de Jero, le bosquet sacré d'Esculape. Voyez à l'arrière-plan, l'Acrocorinthe qui se dresse au-dessus de la tranquille baie de Cencreae, et commande l'isthme fameux où fut Corinthe, isthme qui sépare le golfe de Lépante de celui d'Égine. L'île de Salamine nous dérobe Mégare et les fertiles plaines d'Éleusis où l'on voit encore les débris du temple de Cérès. C'est de cette colline de Corydalos, opposée à Salamine, que Xerxès contempla la défaite de sa flotte. Entre le Corydalos et le mont Hymète s'étend la plaine d'Athènes, bornée au nord par le lointain Pentélique et le Parnes. Au centre enfin s'élève le célèbre Acropole, entouré par les collines du Musée, aujourd'hui nommé Philopappus, par le Pnix et l'Anchesmus. Vue de la mer, toute la plaine paraît ne former qu'une forêt continue d'oliviers, dont le sombre feuillage fait ressortir les blanches et brillantes ruines du Parthénon et du temple de Jupiter Olympien. A l'est du mont Hymète, la côte montagneuse et richement boisée se termine brusquement, à trente milles environ, par le promontoire de Sunium, que surmonte le temple de Minerve, où Platon et ses disciples venaient contempler la vaste étendue de mer que jonchent les Cyclades. Le port du Pirée est un spacieux bassin qu'embrassent deux langues de terre rocailleuse, gigantesques môles naturels. A la pointe du plus grand de ces môles, situé au sud-est, une espèce de mât porte un fanal auprès duquel se trouve la tombe supposée de Thémistocle; à côté de cette tombe gisent les os du vieux Miaoulis. De l'autre côté de la même langue de terre sont situés les ports aujourd'hui déserts de Munychie et de Phalère. En entrant dans le Pirée, les yeux s'arrêtent sur un vaste piédestal de marbre blanc. Il portait jadis le lion ailé qui décore aujourd'hui la place Saint-Marc à Venise.

La ville du Pirée s'accroît rapidement. Bâtie sur un plan régulier, elle possède déjà plusieurs beaux édifices et de jolies rues. Par la suppression du couvent de Saint-Spiridion, tout le terrain appartenait au gouvernement, qui s'en est dessaisi en faveur des habitants émigrés de Scio. Cette île est restée, comme on sait, au pouvoir des Turcs. Les Sciotes sont les plus riches de tous les Grecs. Un grand nombre sont établis à Marseille, à Trieste et dans tout le Levant. Pour les attirer à Athènes, le gouvernement s'est engagé à faire du Pirée un port libre, et à creuser le bassin.

On se demande pourquoi la royauté grecque n'a pas jugé convenable d'établir son siége au Pirée. C'eût été le moyen de créer, en peu d'années, une métropole riche et puissante. Le voisinage d'Athènes

aurait attiré tous les curieux d'antiquités dans la nouvelle ville. On peut aller plus loin, et regretter qu'on n'ait pas choisi l'isthme de Corinthe, point bien plus central entre la Morée et la Grèce continentale, et qui, baigné par deux mers, suivant l'expression d'Horace, c'est-à-dire situé entre les deux golfes de Lépante et d'Égine, aurait été plus voisin des contrées d'Europe sans être plus éloigné du Levant. La capitale se serait trouvée appuyée sur une position presque inexpugnable, l'Acrocorinthe. Cette question n'a pas laissé d'être agitée dans les conseils du gouvernement, qui aura eu sans doute de bonnes raisons pour agir comme il a fait.

Du Pirée à Athènes les Allemands ont construit une bonne route de cinq milles, à travers les marais de la partie basse de la plaine ; marais parfaitement desséchés. Un grand nombre de voitures de louage, voire même un omnibus et une malle-poste vont et viennent sur cette route, sans compter un grand nombre de charrois chargés de marchandises ; ce qui fait un constraste assez bizarre avec les chameaux et les chevaux de charge qu'on emploie encore. Il y avait eu un marché d'arrêté pour la construction d'un chemin de fer, mais on ne parle pas jusqu'ici de son exécution.

Lorsqu'on arrive près d'Athènes, l'Acropole et la ville sont un instant masqués par le Pnix ; mais un coude soudain de la route les offre à la vue. L'antique Acropole dresse majestueusement sa tête chenue, que couronnent le Propylée, le temple de la Victoire *Sans-Ailes* et la tour plus moderne d'Ulysse. A droite est le Pnix, avec le Bema ou Rostrum, les bancs taillés pour les auditeurs dans le roc vif, et l'Aréopage, ou colline de Mars, où saint Paul prêcha le culte du vrai Dieu.

Plus bas, apparaît le temple de Thésée, dans toute sa perfection symétrique, et derrière ce temple, la ville moderne sort des ruines de son ancienne magnificence.

On entre dans la nouvelle Athènes par une rue longue et droite qui traverse la ville et monte graduellement jusqu'au palais que le roi Othon est en train de bâtir. Les maisons, généralement peintes en blanc, ont des jalousies vertes et des balcons. Les rez-de-chaussée sont occupés par des marchands et des cafetiers. Un grand palmier est resté debout entre les deux rangs de maisons où l'on remarque encore plus d'une brèche. Il ornait probablement un jardin turc, et donne à la rue actuelle un aspect oriental. Il n'est pas de ville où l'on trouve de plus singuliers contrastes qu'à Athènes. On y rencontre souvent ensemble, et fort étonnés de se trouver rassemblés sur quelques arpents de terrain, deux ou trois colonnes, débris d'un ancien portique, une petite chapelle chrétienne du moyen âge, une tour vénitienne, une mosquée ou des bains turcs, avec leur entourage ordinaire de cyprès et de palmiers ; enfin, une maison moderne. La rue de Mercure est coupée à angles droits par la rue d'Éole, qui se termine au temple des Vents, situé au pied de l'Acropole. Malheureusement le plus grand édifice de cette rue, édifice occupé par le ministre de la guerre, a été bâti hors d'alignement, en sorte qu'une de ses ailes fait la plus choquante saillie. C'est une impardonnable négligence des architectes de la ville, car une partie du petit temple octogone d'Éole se trouve ainsi cachée au spectateur qui monte la rue de Mercure. Au point d'intersection des deux rues, s'élève une vieille église grecque qu'on a restaurée pour servir de cathédrale ; on y célèbre toutes les cérémonies religieuses ; cette église a le défaut d'être trop petite, mais il est fortement question d'en construire une plus grande. Une autre église vénitienne gâte encore l'effet de la rue qu'elle barre en partie ; mais on doit l'abattre ; et, si l'on diffère, c'est pour ne pas choquer les susperstitions des Athéniens. Avant la révolution, on comptait trois cent cinquante églises grecques à Athènes ; aujourd'hui à peine en trouve-t-on cinq ou six debout. Le plupart ont été saccagées pendant la guerre de l'indépendance. Le nouveau palais, construit sur l'élévation qui commande la rue de Mercure, n'est pas encore arrivé à son second étage, bien que les fondements soient jetés depuis dix-

Digitized by Google

huit mois. Il est vrai qu'on le bâtit solidement, et, s'il n'est pas très-grand, il sera beau. Le plan, exécuté par un architecte allemand, ne laisse rien à désirer. La situation est superbe, et le marbre blanc du Pentélique produira un très-bel effet. On a ouvert de nouveau les anciennes carrières de ce marbre; une bonne route conduit du Pentélique à la ville où de magnifiques blocs ont été déjà voiturés sur des traîneaux, tirés par dix ou douze chevaux, et aidés d'une centaine de bras. Cent cinquante ouvriers travaillent à la fois aux carrières. Ce sont des Allemands et des habitans de Tinos. Les derniers sont les plus habiles, étant accoutumés à extraire du marbre noir dans leur île.

Entre le nouveau palais et le palais provisoire, on a bâti de vastes écuries pour les chevaux du roi. Un hôpital militaire et la Monnaie sont les deux autres édifices un peu importants qu'on ait construits, depuis la révolution.

L'ancienne maison du vayvode ou gouverneur turc s'est transformée en caserne. Plusieurs belles maisons attirent encore les regards. La plus apparente est celle du ministre autrichien. Elles sont généralement élevées au milieu d'une cour ou d'un jardin qu'entoure un grand mur. L'aspect des rues perd beaucoup à cette disposition; mais dans celles de Mercure, d'Éole et de Minerve, les façades bordent immédiatement la chaussée. Athènes compte un grand nombre de rues étroites et tortueuses. Le vieux bazar turc n'a jamais été remarquable que par le bruit, le manque d'air et la saleté. La rue de Minerve, qui coupe à angles droits celle de Mercure, un peu en dessous de la rue d'Éole, est extrêmement large, si large, qu'on se demande la raison de sa largeur. La voici : d'après un premier plan, modifié depuis, cette rue devait former l'approche de l'Acropole, où on serait monté par plusieurs étages de degrés. On avait fait bien d'autres projets pour l'embellissement de la nouvelle Athènes. Le plus magnifique fut soumis au roi Othon par un architecte de Berlin. C'était une idée transcendante, si l'on veut, mais inexécutable avec les ressources financières du royaume. Il s'agissait de bâtir un palais de marbre dans l'ancien style hellénique, et de planter ce palais sur l'Acropole, au milieu des ruines du Parthénon, de l'Erecthéum et du Propylée. Un pont gigantesque aurait uni l'édifice au Pnix et à l'Aréopage. Le jeune roi eut le bon sens de préférer vivre dans la ville, au milieu de ses sujets, se bornant à restaurer les antiquités de l'Acropole.

Dans les premiers mois de 1837, on sut à Athènes que le roi Othon avait épousé Amélie-Marie, fille aînée du grand-duc d'Oldenbourg. L'orgueil grec fut singulièrement froissé d'apprendre que les avances de Sa Majesté Hellénique avaient été repoussées par bien des princesses allemandes, avant qu'une d'elles consentît à partager le trône de la Grèce régénérée. Le roi était absent depuis neuf mois. Il avait laissé à Athènes l'archichancelier comte d'Armansperg, avec des pouvoirs presque illimités. Durant cet interrègne, le nombre des ennemis du comte s'était considérablement accru, et l'on répandait le bruit que sa dictature serait de courte durée. On allait jusqu'à nommer son successeur, qu'on disait même en route pour la Grèce avec Leurs Majestés le roi et la reine. Le comte d'Armansperg avait été, en effet, invité par le roi de Bavière à offrir sa démission au roi Othon et à retourner en Allemagne; mais cet incident restait enseveli dans le plus profond secret.

La disgrâce subite du comte était l'œuvre de l'ambassadeur russe à la cour d'Athènes. Ce diplomate avait décidé le czar à dépêcher à la cour de Munich le comte Orloff pour demander le rappel de l'archichancelier, dont l'unique crime était de se montrer un peu tiède pour les intérêts russes après les avoir trop bien servis. Le comte espérait encore faire tête à l'orage et déjouer les projets de ses ennemis avant l'arrivée du roi. Une circonstance l'entretenait dans cet espoir. C'est que le roi Othon n'avait pas répondu à la lettre par laquelle il demandait à se retirer. Comment ne pas conclure de ce retard que les désirs du père étaient en contradiction avec les vœux du fils?

Digitized by Google

Les ministres de France, d'Angleterre et d'Autriche appuyaient l'archichancelier de tout leur pouvoir. Le ministre anglais déployait surtout beaucoup de chaleur et d'activité. Sa conduite était absolument calquée sur celle des Russes en 1831, et, sans le rappel subit du comte, rappel qui coupa court à toutes les manœuvres, le parallèle eût pu être poussé jusqu'au bout : une seconde victime fût probablement tombée, comme Jean Capo-d'Istria, sous le poignard des assassins. L'administration du comte était caractérisée par l'imbécillité la plus déplorable; mais l'ineptie n'était pas l'unique reproche qu'il méritât. Il avait successivement écarté du pouvoir tous les hommes de talent et de conscience. Maurer et Abel, éliminés de la régence : Coletti, Schina, Lesuire, dépouillés de leurs différentes fonctions ou condamnés à l'exil diplomatique, prouvent assez ce que nous avançons.

Les Grecs n'épargnaient aucun genre d'accusation à l'archichancelier; mais en l'absence de toute représentation nationale, leur mécontentement ne trouvait d'issue que dans les feuilles publiques, dont la plupart étaient pleines d'invectives contre l'administration. La franchise pourtant n'était pas sans péril. L'éditeur du *Sauveur* faillit être assassiné ou pour le moins bâtonné par les soldats irréguliers de Théodore Grivas, officier renommé dans la guerre de l'indépendance, devenu depuis le plus abject séide du pouvoir. L'éditeur rentrait chez lui à la nuit tombante, lorsqu'il vit devant sa maison plusieurs individus de mauvaise mine. N'ayant aucun soupçon, il avait mis pied à terre et donné la bride de son cheval à tenir à l'un des bandits qui se trouvaient près de la porte, lorsqu'un autre assassin s'élança derrière lui, et lui assena sur la tête un coup de crosse de pistolet. L'éditeur fut renversé, mais il eut la force de se relever et de s'élancer contre la porte au moment où par bonheur elle s'ouvrait. Les bandits ayant pris la fuite, des gens envoyés sur leurs traces les virent entrer dans la maison de Grivas. Le condottiere n'en nia pas moins toute participation à ce guet-apens.

L'éditeur du *Sauveur* obtint du chef de la police une escorte de deux gendarmes, qui l'accompagnaient partout, et il continua d'attaquer l'administration du comte avec tant de violence, que celui-ci le fit traduire devant l'aréopage pour crime de libelle et de diffamation. Le journaliste, condamné en première instance, ayant interjeté appel, la cour établie dans l'île de Syra le renvoya de la plainte.

Cependant l'archichancelier lui-même comparaissait devant un autre tribunal, dont les jugements ne souffrent guère d'appel. On l'accusait publiquement de gaspiller les fonds du trésor; et, à en juger par les dates des versements de l'emprunt et le montant du déficit annuel des revenus, les Grecs semblaient fondés à demander ce que devenait un argent dont il leur fallait payer dès aujourd'hui les intérêts, et un jour ou l'autre le capital.

Le conseil d'État discutait bien le budget des divers départements; mais une foule de dépenses étaient affranchies de tout contrôle. On faisait courir mille bruits, dont l'exactitude peut être révoquée en doute, mais qui n'étaient pas entièrement dénués de fondement. On disait par exemple, qu'à l'époque où le comte avait éliminé MM. Maurer et Abel de la régence, il les avait fait remplacer par son *homme de paille* et avait tiré des caisses du gouvernement une somme de 70,000 francs pour payer les dettes que cet individu avait contractées à Munich. On disait encore que les propriétés foncières du comte, en Allemagne, avaient été dégrevées d'hypothèques beaucoup plus fortes que la somme de ses émoluments depuis son arrivée en Grèce.

L'exaspération était au comble, et si les Grecs n'avaient entrevu l'espoir d'un changement à l'arrivée du roi, ils se seraient peut-être portés à quelqu'une de ces extrémités trop fréquentes chez les peuples qui sortent d'une tourmente civile. Les derniers troubles de la Roumélie, de la Messénie et de la Mainie ne justifient que trop cette hypothèse.

L'archichancelier sentait bien le terrain glisser sous lui, mais il espérait encore se

Digitized by Google

maintenir debout malgré l'orage qui grondait de toutes parts. Le bruit de son prochain rappel fut d'abord contredit de la manière la plus positive. Une personne attachée à l'ambassade anglaise alla jusqu'à exhiber une soi-disant dépêche d'Angleterre qui démentait ces bruits, vérifiés peu de jours après. On disait que le roi Othon avait demandé le bateau à vapeur attaché à la flotte britannique, pour s'embarquer à Trieste et revenir dans ses États, mais que le ministre anglais avait trouvé moyen de faire envoyer à Sa Majesté une frégate, le *Portland,* dont le capitaine, intime ami dudit ministre, avait des instructions secrètes pour prolonger le voyage. Le *Portland* fut en effet dépêché, et une très-lente traversée sembla justifier ces bruits.

Le comte mit ce temps à profit pour persuader au conseil d'État de présenter au roi une adresse où l'on exaltait la sagesse et l'habileté de son administration. Trois conseillers seulement refusèrent d'apposer leur signature à cette singulière pièce. Ces trois conseillers réfractaires étaient : George Coundouriottis, président du conseil et primat de l'île belliqueuse d'Hydra ; Bollatis, officier de marine distingué, de l'île rivale de Spetzis; et Baltinos, chef d'une des familles les plus influentes de la Morée. Le comte fit en outre courir le bruit qu'il préparait une nouvelle constitution. C'était une ruse habile pour se rallier le parti constitutionnel, mais toute cette tactique fut déployée en pure perte. Le 14 février, le *Portland,* poussé par une bonne brise du sud et ayant à bord le roi, la reine et le successeur du comte, entra dans le golfe d'Égine.

L'archichancelier accourut sur la frégate où son royal maître le présenta à M. Rudhart, ministre des affaires étrangères, président du conseil, etc., lui annonçant, ce qui devenait superflu, qu'il avait reçu sa démission et l'acceptait.

Le lendemain le roi fit son entrée à Athènes avec la jeune reine. Leurs Majestés étaient en voiture découverte. Othon portait une dalama ou tunique de velours bleu foncé, brodée d'argent (ce sont les couleurs nationales), et une calotte rouge également brodée. La reine avait une robe et un chapeau de satin blanc. La voiture était traînée par six chevaux noirs, présent de l'empereur Nicolas. L'autocrate avait également donné un riche carrosse ; mais c'eût été débuter sous de trop fâcheux auspices que de faire voiturer, en ce jour d'inauguration, dans un présent du colosse du Nord, la jeune monarchie grecque déjà traînée par des chevaux russes. On préféra un simple landau bleu, d'assez chétive apparence. Au coude de la route, en quittant le Pirée, à l'endroit où la ville de Thésée s'offre pour la première fois aux regards du voyageur, s'élevait un arc de triomphe orné de branches de lauriers et de myrtes. Le cortége, arrêté pendant près d'une demi-heure par une hymne que chantèrent les enfants de l'école des missionnaires américains, entra enfin dans la ville par la rue de Mercure, qui était bordée de troupes comme toutes les rues aboutissant au palais. Les costumes variés et bigarrés des soldats grecs ne pouvaient manquer d'étonner une jeune princesse allemande, jetée tout à coup sur un trône si singulier. Les balcons étaient couverts de dames, impatientes de témoigner à la reine qu'elle était la bienvenue. Celle-ci, de son côté, exprimait le plus vif enthousiasme pour tout ce qui frappait ses yeux. Amélie-Marie est grande, bien faite. Sa fraîche figure de dix-huit ans est épanouie par le plus gracieux sourire. De bruyantes acclamations éclataient de toutes parts à sa vue, et le *geto,* répété par toute la population, étouffait les salves de l'artillerie.

La seconde voiture contenait les trois dames d'honneur de la reine, à savoir : la veuve d'un colonel au service d'Angleterre, l'ex-gouvernante de la princesse et une jeune dame d'une noble famille allemande. Dans un troisième carrosse se trouvaient le chambellan, frère de la comtesse d'Armansperg, M. Rudhart, le nouveau président du conseil et le docteur Roeser, médecin du roi, homme de talent et de savoir qui s'est fait aimer des Grecs en leur prodiguant ses soins. Venaient

Digitized by Google

ensuite les équipages des ministres étrangers, les aides de camp, etc. Une escorte de lanciers fermait la marche.

Le palais provisoire du roi Othon se compose de trois maisons particulières que sa liste civile a prises à bail. Deux de ces maisons sont assez proches pour qu'on les ait réunies par des passages couverts. La troisième et la plus grande, est beaucoup plus éloignée. La famille royale occupe les deux premières ; la dernière est consacrée aux bals et aux réceptions d'apparat. On y a disposé une suite d'appartements que termine une magnifique salle octogone de soixante pieds de diamètre et de quarante pieds de hauteur ; salle nouvellement construite. C'est là que les principales autorités civiles et militaires attendaient Leurs Majestés. Tandis que le roi faisait le tour du cercle, adressant à chacun des paroles aimables, mais probablement stéréotypées, la musique militaire continuait à jouer, et la reine ne trouvait rien de mieux à faire que de battre la mesure avec la tête, la main et le pied. Dans la soirée, une foule nombreuse s'assembla sous les fenêtres du palais et demanda à voir la reine, qui parut sur le balcon en costume grec. Elle portait une tunique de velours cramoisi, brodé d'or, sur un jupon de satin blanc, et un fessi ou toque rouge avec un long pendant bleu, entrelacé de rangées de perles. Des boutons, d'un seul diamant, scintillaient à son corsage, et un voile de gaze d'or enlaçait les tresses de ses cheveux. Ce costume riche et magnifique n'était pas celui du pays ; aussi les Athéniens se demandaient-ils si leur roi avait épousé une Janinote. C'était, en effet, la toilette des dames de Janina, théâtre des cruautés du vieil Ali-Pacha ; or, Janina, bien qu'habitée par des Grecs, n'est pas comprise dans les limites territoriales de la Grèce affranchie.

Quelques jours furent consacrés aux réceptions ; les hommes s'y rendirent en simple habit de ville et les dames en chapeaux et en châles. On donna ensuite un grand bal. La diversité des costumes grecs contribua beaucoup à l'éclat de la réunion. Le roi Othon portait l'uniforme de général grec, imitation de l'habit bleu de ciel des Bavarois, avec des épaulettes et des broderies d'argent. Il ouvrit le bal avec la comtesse d'Armansperg par une polonaise. Le comte suivait avec la reine, qui dansa ensuite avec les ministres des cours étrangères. Les quadrilles et les valses furent les principales danses. La soirée se termina par un galop. La reine paraissait enchantée du bal : ses bijoux étaient magnifiques, et, ce qui ne devait pas médiocrement flatter l'amour-propre national du ministre de France, sa toilette provenait des ateliers de la fameuse Palmyre. Les salons étaient encombrés, et la confusion des langues ajoutait encore au brouhaha accoutumé de ces sortes de cohues aristocratiques. Le roi Othon s'adressait tour à tour aux conviés en allemand, en grec et en français, mais sa surdité ne lui permettait guère de reconnaître en quelle langue on lui répondait. Le français est la langue favorite de la bonne société à Athènes.

Les dames étaient dans la proportion d'une pour cinq cavaliers. Il y avait plus de trois cents hommes en costume grec, et la face d'un grand nombre d'entre eux semblait, ainsi que leur soustanella ou jupon court, brouillée depuis longtemps avec le savon. Le chambellan avait cru devoir inviter tous les officiers de la phalange, garde exclusivement formée des braves qui ont combattu durant la guerre de l'indépendance. Ces champions de la liberté, ces libérateurs de la Grèce, figurent mieux sur une plaine poudreuse que dans un salon. Leur maigre paye leur interdit la splendeur, et leurs habitudes de guérillas s'accordent mal avec la propreté. On voyait toutefois plus d'un noble échantillon des palicares grecs. Neuf ou dix de ces derniers exécutèrent la danse nationale albanaise au son d'un méchant violon et d'une petite guitare discordante dont le musicien agaçait les cordes avec une plume. Les pauvres oreilles de la jeune reine, qui n'est pas sourde comme son mari, durent singulièrement souffrir. Cette danse, dont les exécutants étaient pour la plupart des vieillards, consistait à sauter

Digitized by Google

en rond en se tenant par la main, et ne ressemblait pas mal à la ronde des sorcières de Macbeth. Pourtant, les hommes qui se donnaient ainsi en spectacle étaient le fameux Colocotroni, Nikitas, surnommé Turcophagos, le mangeur de Turcs, Makryani, Vasso de Montenegro, Nota Botzaris et autres personnages non moins célèbres. Si du moins cette danse avait eu quelque chose de classique, la moindre prétention à l'antiquité, la moindre ressemblance avec la danse pyrrhique, elle eût intéressé, mais ce n'était qu'une danse des Albanais, race d'hommes entièrement distincte des Grecs.

La toilette des dames hellènes a perdu toutes ses particularités caractéristiques. La toque rouge elle-même, avec son long appendice bleu, souvent brodé d'or, d'argent ou de perles, était très-rare au bal du roi Othon, tant les modes françaises exercent une propagande active ! Il y avait peu de belles femmes, non qu'il n'y ait pas de jolies figures à Athènes : on n'en rencontre peut-être nulle part en aussi grand nombre; mais la beauté du corps correspond rarement à celle du visage, et en général, en Morée comme dans tous les pays méridionaux, les femmes sont moins bien faites que les hommes.

La jeune reine était, de l'avis universel, la plus jolie personne du bal. Son constant désir, depuis son enfance, avait été, disait-on, de visiter la Grèce. En apprenant que le roi Othon était appelé au trône hellénique, elle avait exprimé le naïf désir de partager ce trône avec lui. Quelques années plus tard, elle rencontra son futur époux aux eaux d'une ville d'Allemagne; il voyageait avec sa mère, la reine de Bavière, sous le titre de comte de Missolonghi. L'alliance fut bientôt conclue, quoique le prince fût catholique romain et la princesse protestante. Leurs enfants, si le sort leur en accorde pour la consolidation de la monarchie nouvelle, seront élevés dans la religion grecque.

Cependant, le comte d'Armansperg, tout en faisant ses préparatifs de départ, conservait encore une lueur d'espérance; la comtesse, qui la partageait sans doute, voulut donner un dernier bal auquel Leurs Majestés furent invitées. Elle éprouva le sort de tous les soleils couchants, et il lui fut aisé de compter les amis qu'elle laisserait en Grèce. *Le Portland* était toujours à l'ancre dans le port; il attendait le comte, mais le comte ne se pressait pas. Il fallut une invitation expresse du roi pour le décider à s'embarquer. Après quelques jours de nouveaux délais, un bon vent l'emporta loin du théâtre de sa toute-puissance.

On dit qu'à l'arrivée de l'ex-archichancelier à Munich, le roi de Bavière, craignant que l'air de la capitale ne nuisît à une santé si précieuse, lui conseilla l'air de la campagne. Le comte s'est conformé à l'ordonnance du royal médecin.

(*Blackwood's Magazine.*)

Digitized by Google

Nouvelles des Sciences,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

SCIENCES PHYSIQUES.

Progrès récents de la chimie organique. — Parmi les différents phénomènes que présente l'économie animale, il en est un certain nombre qui, à cause de leur ressemblance avec les opérations purement chimiques, ont été cités comme des exemples de l'action qu'exerceraient, sur l'économie vivante, les forces qui régissent la matière inorganique. L'affinité et les attractions électriques ne peuvent expliquer les résultats variés qu'offre l'organisation; beaucoup de physiologistes leur refusent même la moindre influence sur le corps aussi longtemps qu'il conserve la vie.

Les progrès rapides de la chimie moderne tendent chaque jour à modifier nos idées sur les forces qui régissent la matière inorganique; les chimistes sont sur le point d'abandonner des doctrines qui depuis bien des années étaient considérées comme les bases mêmes de la science. Le nombre des faits qui s'accumulent de toutes parts tend surtout à modifier les opinions reçues en physiologie. La chimie, appliquée à cette dernière science, n'a pu encore expliquer d'une manière satisfaisante aucune des fonctions de la vie, bien qu'elle l'ait tenté fréquemment, et avec une apparence de succès pendant quelque temps; mais la chimie que l'on enseigne dans les écoles n'est pas la chimie de la vie, et plus d'un professeur serait embarrassé si on lui affirmait qu'elle n'offre pas plus d'applications à la physiologie que l'hydraulique, la mécanique ou toute autre science. Il était donc urgent de recueillir tous les faits qui se rattachent à l'étude chimique des corps organisés. Ils forment aujourd'hui cette branche importante de la chimie, la chimie organique, qui a bien plus de rapports avec la philosophie médicale que la chimie des masses inorganiques. Dans la chimie organique, les lois de l'affinité sont entièrement changées, ou du moins elles diffèrent notablement de celles qu'elle suit dans la chimie organique.

Quand un composé de deux ou de plusieurs corps est troublé par l'action d'un troisième, les lois de l'affinité chimique demandent que le troisième corps s'unisse à l'un des deux autres ou avec tous les deux, ou qu'un nouveau corps soit formé. Telle est en abrégé la base de la chimie organique; pour que le nitrate de baryte soit décomposé par l'acide sulfurique, il faut nécessairement que ce dernier acide se combine avec le baryte; si le muriate d'ammoniaque est décomposé par l'addition de la chaux, il faut que la chaux et l'acide muriatique s'unissent et forment un nouveau corps pour que l'ammoniaque soit mis en liberté.

Or, il ne se passe rien de semblable dans le corps vivant; nous voyons, il est vrai, qu'il s'y forme un nombre presque infini de substances différentes, mais il est évident que leur mode de production diffère de celui des corps inorganiques. Les reins, pour séparer l'urée du sang, ne versent aucun réactif sur ce liquide; il ne paraît pas non plus que ces organes éprouvent dans l'accomplissement de leurs fonc-

Digitized by Google

tions aucune déperdition de leur tissu ; ils prennent au sang sans lui rien rendre ; on en peut dire autant de tous les autres organes de sécrétion ; aussi les physiologistes qui se sont crus obligés de tout expliquer ont-ils comparé l'action des glandes à celle d'un filtre qui ne laisserait passer que certains éléments du sang, l'urée, par exemple, et repousserait les autres. Cette explication, qui peut être vraie pour quelques cas, repose sur un fait jusqu'ici hypothétique, savoir : que les fluides sécrétés ; la bile, l'urine, la salive, etc, existent tous primitivement dans le sang.

La principale différence qui existe entre l'affinité de la chimie et la force de vitalité, consiste donc en ce que, tandis que la première n'agit qu'en substituant un élément à un autre, la seconde opère sans remplacer les matériaux qu'elle enlève dans ses opérations. Ainsi, le chimiste peut précipiter l'urée du sang en ajoutant un réactif qui entrera en combinaison avec les substances auxquelles l'urée était combinée ; mais, dans le travail de l'économie, le rein n'ajoute rien, ni alcool ni acide. Il opère la décomposition par la disposition même de son tissu, ou par l'énergie de quelque substance qu'il contient, et qui, sans entrer dans la nouvelle combinaison, opère la décomposition par sa seule *présence*.

La présence d'un troisième corps est-elle donc suffisante pour détruire les forces qui lient les deux autres ? Est-ce une erreur de supposer que la décomposition chimique ne puisse s'opérer que par un remplacement des éléments ? L'importance de ces questions pour la physiologie et même pour la médecine pratique, n'a pas échappé à Berzelius, lorsque, tous récemment, il a énuméré certaines combinaisons qui s'opèrent en dehors des lois de l'affinité ; il a donné l'histoire d'une série de découvertes qui mettent hors de toute espèce de doute que la simple présence d'un corps peut causer du changement dans le mode d'union d'autres corps, sans y participer. Ainsi l'action de l'acide sulfurique étendu, qui change l'amidon en gomme et ensuite en sucre, sans rien ajouter ni rien enlever à la combinaison première ; ainsi celle du même acide sur l'alcool, qu'il change en éther. Il y a toute une classe de corps qui exercent le même effet sur le persulfure et le peroxyde d'hydrogène, et en produisent la décomposition sans entrer comme éléments dans le nouveau composé. Mais l'effet le plus frappant de ce genre est peut-être celui qu'éprouve un jet d'hydrogène qui tombe sur une éponge de platine en contact avec l'atmosphère ; la combustion de l'hydrogène a lieu, et il se forme de l'eau. L'iridium jouit de la même propriété, et ce qu'on avait regardé d'abord comme particulier au platine, est reconnu maintenant comme appartenant à une nombreuse classe d'agents. L'action du ferment sur le sucre, qu'il transforme en acide carbonique et en alcool, sans rien ajouter ni rien enlever, ne peut être expliquée par aucune réaction chimique ; il en est de même de l'action de la diastase sur la transformation de l'amidon en sucre, ou de celle du platine en grenaille sur l'alcool, qu'il change en acide acétique. Ces résultats ont paru assez remarquables à Berzelius pour qu'il ait cru qu'on dût les distinguer par des dénominations particulières, et il propose de les désigner sous le nom d'*actions catalytiques,* et d'appeler *forces catalytiques* les forces qui les produisent.

Un fait bien digne de remarque au milieu de cette étude, c'est que les premiers groupes de résultats catalytiques qui ont été obtenus forment une série complète de transformations chimiques. Le ligneux, traité par l'acide sulfurique, peut être transformé en gomme ; celle-ci, par la chaleur, se change en sucre, au moyen du ferment, se convertit en alcool, et l'alcool, par l'action du platine, en acide acétique. Voilà donc une série de résultats tous produits par l'action catalytique commençant par la transformation de la fibre du bois et finissant par la production de l'acide acétique. On peut opérer quelques changements dans cette série : remplacer, par exemple, le ligneux par l'amidon, que la diastase transformera en sucre ; celui-ci pourra ensuite être successivement converti en acide acétique. Or, chacune

Digitized by Google

de ces substances est, dans la nature, le produit de l'action organique, et presque tous les résultats catalytiques obtenus jusqu'ici finissent par la production de corps alliés au règne organique. Les plus grandes affinités peuvent ainsi être détruites; et les forces électriques qui tiennent réunies des parties dissemblables peuvent être combattues de manière à ce que la décomposition des corps en soit le résultat. C'est ainsi qu'à certaine température le feu sépare les éléments de l'ammoniaque sans se combiner avec eux; tandis qu'ils peuvent supporter une chaleur bien plus élevée dans un vase de terre sans en opérer la moindre altération. C'est ainsi encore qu'à la température de 212 degrés Fahrenheit, la présence d'un corps métallique détermine le dégagement de la vapeur aqueuse qui, dans des vaisseaux de verre, ne s'opère qu'au-dessus de 214 degrés.

Peut-être cependant serait-il prématuré de restreindre l'action des forces catalytiques aux productions du règne organique. Plusieurs circonstances semblent nous indiquer que leur influence est plus étendue. Comment sans cela pourrions-nous expliquer l'action d'un fil incandescent pour produire l'explosion du mélange fulminant, et déterminer certains modes de combinaisons? Ces forces ont le pouvoir de contrôler l'action de l'affinité chimique et souvent même de la vaincre. Il y a cependant des cas où il est démontré que l'opération organique commence par la catalyse; ainsi dans l'accumulation autour du germe de la pomme de terre de la diastase qui convertit en gomme et en sucre l'amidon que contient le tubercule. Or, comme le fait observer Berzelius, il n'est pas probable que cette action soit la seule qui résulte de cette foule de combinaisons chimiques dont la production avec les matériaux ne peut être expliquée par aucune autre cause connue.

L'action des pores ou tubes qui entrent dans la combinaison de tous les tissus organiques doit être considérée comme l'un des phénomènes catalytiques. Les végétaux et les animaux sont essentiellement composés de tubes de différente longueur qui représentent dans chaque organe un système différent, doué d'une action spéciale. Les molécules dont les parois de ces tubes sont composées déterminent par une action directe sur les liquides avec lesquels ils se trouvent en contact des changements qui offrent une grande analogie avec les résultats de l'affinité chimique, et qui cependant diffèrent essentiellement de tous les phénomènes propres à la chimie inorganique. La physiologie n'a pas de problème plus important, il n'est pas de question dont la solution soit plus désirable que ne le serait la connaissance exacte des lois auxquelles est soumise l'action des pores; elle nous fournirait l'explication de plusieurs des mystères de la vie organique et nous mettrait sur la voie des lois de la chimie des corps vivants; mais jusqu'à présent nous ignorons les lois qui sollicitent la circulation des fluides dans les tubes des organes, et qui déterminent les mouvements de composition et de décomposition qui s'y opèrent. Nous ne connaissons pas plus les conditions de leur équilibre que leurs lois dynamiques. Il en était ainsi autrefois du système du monde; on cherchait à expliquer l'action des astres les uns sur les autres par des sympathies et des antipathies, et on croyait avoir rendu compte de la complexité de leurs mouvements en les comparant aux vibrations d'une corde de musique. Mais la physiologie n'est pas encore arrivée à son ère newtonienne.

Il n'est pas, on le peut dire, de problème d'un plus grand intérêt pour la science médicale que celui qui se rattache à l'action des pores et au mouvement des liquides dans des canaux étroits. Les lois de la chimie inorganique sont complétement inapplicables au phénomène de la vie. L'affinité chimique n'a sur les corps organisés qu'une action secondaire et d'une très-médiocre étendue. Ils sont soumis à une chimie d'une notion toute différente et dont la connaissance nous révèle seule les lois auxquelles obéissent toutes les molécules organiques et l'action spéciale qu'exerce sur elle chaque organe particu-

Digitized by Google

lier. Si on arrive à connaître ces lois, c'est alors qu'on s'approchera avec confiance du lit du malade et qu'on lui administrera des remèdes dont l'action sera connue. Dès ce moment, toutes les expressions de vitalité, de force occulte, de sympathies et d'antipathies, et une foule d'autres termes qui n'expriment que des idées obscures auront disparu du langage médical. Qu'était l'astronomie à l'époque où ceux qui se livraient à son étude ne s'occupaient qu'à développer ses phénomènes les plus complexes et les plus obscurs? Les mouvements des astres, qu'on supposait doués de la vie, étaient circonscrits dans des cycles et des épicycles. L'apparition d'une comète frappait de terreur toutes les nations, et celle d'une éclipse était prise pour l'annonce de la dissolution des empires. Mais Newton commença par rechercher l'explication de la chute d'une pomme sur le sol; puis s'élevant de cette simple expérience à l'étude du mouvement du globe de l'univers, il réduisit tout ce tourbillon compliqué à des lois simples, et démontra que ces grandes évolutions étaient toutes le résultat d'un mouvement harmonieux. Ainsi également la physiologie doit commencer par la philosophie de l'action du capillaire, la doctrine des modifications moléculaires, auxquelles l'affinité chimique est étrangère, doit être développée; alors seulement elle prendra rang parmi les sciences exactes.

SCIENCES PHYSIQUES.

Curieux calculs sur la lueur d'une chandelle. — Un amateur de physique a eu la bizarre idée de faire les calculs suivants. Il en considère le résultat comme une preuve de l'extrême divisibilité de la lumière. Nous ne nous arrêterons pas à faire ressortir tout ce qu'il y a de spécieux dans ces calculs ; nos lecteurs sauront bien en faire l'appréciation. Laissons parler l'auteur lui-même :

« Assis un soir au coin du feu avec plusieurs personnes de ma famille, j'observai qu'elles lisaient toutes à la lueur d'une seule chandelle. Il me vint une pensée : quelle est la portion de lumière employée par chacun des lecteurs? Supposons la clarté de cette chandelle distribuée de manière à ce qu'il ne s'en perde aucune partie; à combien de personnes suffirait-elle? La chandelle était assez forte et donnait une belle clarté. Je trouvai, en en faisant l'expérience, que je pouvais fort bien lire à trois pieds de distance dans un livre écarté de neuf pouces de mes yeux. La chandelle aurait donc illuminé suffisamment la surface concave d'une sphère de trois pieds de rayon. Le livre dont je faisais usage contenait quatre cents lettres par pouce carré. Une sphère concave de six pieds de diamètre aurait donc contenu 6,514,400 lettres que la chandelle aurait éclairées suffisamment pour rendre distinctes à l'œil placé à neuf pouces de distance du livre.

« Maintenant la lumière réfléchie par une seule lettre la rend visible à cette distance, non-seulement dans une direction, mais dans toutes les directions, n'importe le point qu'occupe l'œil sur la surface concave d'une sphère de neuf pouces de rayon; à combien d'yeux la lumière ainsi réfléchie suffirait-elle pour voir ladite lettre? C'est un calcul aisé à faire.

« Je suppose que la pupille de l'œil ait un huitième de pouce de diamètre, ce qui est assez près de la vérité. Dans cette hypothèse, la surface d'un hémisphère de neuf pouces de rayon est égale aux pupilles de 41,465 yeux. La lumière réfléchie par une seule lettre suffirait donc pour la rendre visible à la moitié de ce nombre de paires d'yeux. On objectera que, pour l'œil placé trop près du plan de la page, la lettre ne réfléchirait pas une

Digitized by Google

quantité de lumière suffisante ; mais il est incontestable en revanche que la page ne réfléchit pas la moitié de la lumière qui tombe sur elle. Il y a donc ample compensation.

« Enfin la clarté qui tombe sur une seule lettre suffisant pour la rendre visible à 20,732 paires d'yeux, et le nombre de lettres contenues dans la surface concave d'une sphère de trois pieds de rayon étant de 6,514,400, la lumière qui tombe sur toutes ces lettres suffirait à 135,056,540,800 paires d'yeux. Je me résume : la lueur d'une seule chandelle, supposé qu'il ne se perde aucune particule de lumière, et que ce tout soit distribué en portions égales, permettrait à 135,055,540,800 paires d'yeux de lire à la fois.

« Maintenant si notre globe compte 900,000,000 habitants, et c'est une suppositoin fort large, la lueur d'une chandelle unique serait plus que suffisante pour permettre aux habitants de cent cinquante pareils mondes de se donner le plaisir de la lecture, si les pupilles de leurs yeux pouvaient se détacher de leurs corps et se ranger autour de la chandelle dans l'ordre susdit. Cette conclusion, je le sens d'avance, sera traitée d'absurde. Elle n'en est pas moins vraie, et, sans être grand mathématicien, on peut refaire les mêmes calculs; on arrivera au même résultat.»

HISTOIRE.—BEAUX-ARTS.

Le cercueil du roi Charles Ier. — Nos lecteurs ne peuvent avoir oublié un des plus beaux tableaux de Paul Delaroche : *Cromwell soulevant le couvercle du cercueil de Charles Stuart décapité.* Dans tous les cas, l'exposition de cette année est de nature à faire songer aux expositions des années passées; aussi ne lira-t-on pas sans intérêt les détails suivants, extraits d'une relation officielle de l'exhumation de Charles Ier. Cette pièce, peu répandue en Angleterre, est bien certainement inédite en France.

On savait, dit lord Clarendon dans son *Histoire de la rébellion et des guerres civiles d'Angleterre*, que le corps du roi Charles avait été enseveli dans la chapelle Saint-Georges, à Windsor; mais on n'en fit pas moins, après la restauration, d'infructueuses recherches pour le découvrir. Pope, dans sa *Forêt de Windsor,* supplie la muse de faire connaître la tombe sacrée du monarque; car le lieu en est inconnu, la pierre sans inscription!

Pour achever la mausolée que Georges III, avant sa démence, avait ordonné de construire dans ce qu'on appelle la maison des Tombes, à Windsor, on creusa un passage souterrain aboutissant au chœur de la chapelle St-Georges. Les ouvriers chargés de ce travail firent par hasard une trouée dans l'un des murs du caveau de Henri VIII et y découvrirent, outre les deux cercueils qui devaient contenir les restes de ce roi et la dépouille mortelle de Jane Seymour, un troisième cercueil couvert d'un poêle de velours noir. D'après les indications données par M. Herbert, valet de chambre de l'infortuné Stuart, dans ses Mémoires posthumes, on soupçonna que ce devait être le corps de Charles, et le prince régent résolut d'éclaircir par une descente dans le caveau les doutes répandus sur ce point intéressant de l'histoire nationale. Le caveau de Henri VIII est couvert par une voûte d'une demi-brique d'épaisseur. Il a sept pieds deux pouces anglais de large, neuf pieds six pouces de long et quatre pieds dix pouces de haut.

Au centre se trouvaient deux bières. La plus grande, longue de six pieds dix pouces, avait été enfermée dans un cercueil d'orme, dont les fragments vermoulus gisaient épars. Déprimée vers le milieu par un choc violent, elle présentait une large brèche, à travers laquelle on put voir un

Digitized by Google

squelette dont plusieurs poils de barbe garnissaient encore le menton. Était-ce donc là ce Henri VIII qui éclipsait François I^er^ en magnificence, à l'entrevue du camp du Drap-d'Or; Henri VIII qui se fit le pape de ses sujets; Henri VIII qui épousa six femmes, en répudia deux, et en fit décapiter deux autres? Oui, d'après tous les documents, c'était là Henri VIII, et le plus petit cercueil renfermait la dépouille mortelle de Jane Seymour, morte en couches d'un premier fils, fort heureusement sans doute pour elle.

D'après la relation de M. Herbert, l'enterrement du roi Charles se fit à la hâte, en présence du gouverneur républicain du château, qui s'opposa à la célébration d'un service conforme à la liturgie anglicane. Il est donc vraisemblable que le cercueil du monarque supplicié, introduit précipitamment dans le caveau, heurta le cercueil de Henri VIII et l'entr'ouvrit.

En soulevant le poêle de velours noir dont nous avons parlé, on découvrit un cercueil de plomb, avec cette inscription : « *Charles, roi*, 1648, » gravée sur un ruban de plomb qui entourait le cercueil. Une ouverture quadrangulaire, pratiquée dans la partie supérieure du couvercle, laissa voir un cercueil de bois près de tomber en poussière. Le corps était soigneusement enveloppé dans une toile cirée dont les replis contenaient une matière grasse et onctueuse, mélangée de résine et destinée à intercepter toute communication avec l'air extérieur. La toile, très-tenace, se détachait difficilement des parties avec lesquelles elle se trouvait en contact; mais, partout où la matière onctueuse s'était interposée, on enlevait la toile sans peine. On réussit ainsi à dégager toute la figure.

La peau était noire; le front et les tempes n'avaient presque rien perdu de leur substance musculaire; le cartilage du nez n'existait plus; l'œil gauche, au premier moment de l'exposition du cadavre à l'air, était ouvert et plein, mais il s'effaça subitement. Le barbe pointue, mode caractéristique du règne du roi Charles, était parfaitement conservée; le visage formait un ovale assez long; la plupart des dents occupaient encore leurs alvéoles, et l'oreille gauche, par suite de l'interposition de la matière onctueuse, fut trouvée intacte. Le prince régent, le duc de Cumberland et les autres personnes descendues dans le caveau ne purent s'empêcher de reconnaître la grande ressemblance de cette tête avec les monnaies, les bustes du roi Charles, et surtout avec ses portraits par Vandyck.

La tête se trouvant séparée du tronc, on put la soulever. Elle était toute trempée d'un liquide qu'on reconnut être du sang. D'ailleurs les muscles du cou, considérablement retirés, et la quatrième vertèbre cervicale, tranchée en deux horizontalement, et présentant deux surfaces planes et lisses, fournissaient la dernière preuve nécessaire à l'identification de Charles I^er^. Un coup vigoureux, porté avec un instrument très-affilé, avait pu seul produire cet effet. La chevelure était épaisse par derrière, et paraissait noire; mais une mèche nettoyée et séchée redevint d'un beau brun foncé. La barbe était d'un brun roussâtre. Les cheveux n'avaient qu'un pouce de long à l'occiput, soit que le bourreau les eût coupés pour faciliter sa hideuse besogne, soit que les fidèles serviteurs du prince se les fussent partagés comme de précieuses reliques.

Cet examen de la tête remplissant le but proposé, on la remit dans sa première position, sans examiner le corps à partir du cou. On ressouda le cercueil et on mura le caveau.

Digitized by Google

STATISTIQUE.

Naissance et mortalité comparées des enfants des deux sexes. — La plupart de physiologistes attribuent la supériorité des naissances des garçons sur celles des filles à l'influence du climat; d'autres à l'état physique du mari et de la femme, lors de la conception. D'après ces derniers, l'homme qui jouit de toute la plénitude de ses forces procréerait plus de garçons que de filles, tandis que dans les mariages où l'homme et la femme sont du même âge, les filles seraient plus nombreuses que les garçons. Voici le tableau indiquant ce rapport pour les naissances illégitimes dans les diverses contrées de l'Europe.

CONTRÉES.	GARÇONS.	
France.	104,78	sur 100 filles.
Autriche	104,32	»
Prusse.	102,89	»
Prusse et duché de Posen	103,60	»
Silésie et Saxe . .	103,27	»
Suède	103,12	»
Brandebourg et Poméranie . . .	102,42	»
Milanais	102,30	»
Westphalie . . .	101,55	»
Bohême	100,44	»

Le tableau suivant, qui représente le mouvement comparé des naissances dans la population esclave et la population libre du Cap de Bonne-Espérance depuis 1813 jusqu'à 1820, ne s'accorde point avec celui que nous venons de donner. On n'y trouve point, comme en Europe, une supériorité remarquable dans les naissances des garçons appartenant à la population libre; et dans la population esclave, il est même des années où le chiffre des filles dépasse de beaucoup celui des garçons :

ANNÉES.	POPULATION LIBRE.		POPULATION ESCLAVE.	
	Garçons.	Filles.	Garçons.	Filles.
1813 . . .	696	706	193	234
1814 . . .	802	825	230	183
1815 . . .	888	894	221	193
1816 . . .	805	802	325	294
1817 . . .	918	927	487	467
1818 . . .	814	832	515	482
1819 . . .	810	815	506	509
1820 . . .	881	898	463	446

Néanmoins, l'équilibre n'est point dérangé par ce mouvement inégal de naissances. La nature y a pourvu en augmentant le nombre des décès des enfants du sexe masculin, dans les pays où le chiffre des naissances de ces enfants l'emporte sur celui des filles. Ainsi, dans la Flandre occidentale, la moyenne des décès est de 14 garçons sur 10 filles; à Berlin, de 1785 à 1794, de 15 garçons sur 12 filles; et dans la même ville, de 1819 à 1822, de 15 garçons sur 10 filles; à Amsterdam, de 1821 à 1832, de 16 sur 12; à Paris, à la même époque, de 15 sur 12; et dans le Danemark, de 16 sur 12. À Gœttingue, dernièrement, le chiffre des décès des enfants naturels était de 5 décès (enfants naturels) sur 1 décès (enfant légitime), et à Berlin, de 3 décès (enfants naturels) sur 1 décès (enfant légitime). Il y a quelques années, sur 100 enfants, 50 au plus atteignaient leur vingt-cinquième année; aujourd'hui, grâce aux soins donnés par les gouvernements à l'entretien et à la salubrité des villes, et surtout grâce aux progrès qu'a faits la science médicale, la mortalité est beaucoup moins intense.

LITTÉRATURE.

Mouvement de la littérature en Russie. — D'après le rapport du ministre de l'instruction publique de sa majesté moscovite, il a été publié en Russie 486 ouvrages

Digitized by Google

durant le premier semestre de 1837. Ce chiffre est beaucoup plus élevé que celui de l'année précédente. Les ouvrages de littérature (dite) amusante ou légère forment la catégorie la plus nombreuse. Comparativement à 1836, il a paru moins d'ouvrages d'instruction, mais autant de livres scientifiques.

Un nombre inaccoutumé de romans originaux a été livré au public. Nous citerons *Brat Vetcheslaw*, *Helen Volkova*, et une série de romans en quatre volumes dus à la plume de Paolov. Cet écrivain, qui ne fait pourtant que débuter, paraît jouir d'une grande vogue : *Sophia Kutchko*, ou *Amour et Vengeance*, roman du douzième siècle en quatre voulumes, a pour auteur M. Griboiedov, dont nous entendons parler pour la première fois, bien que son nom nous soit déjà familier ; un de ses homonymes ayant publié la comédie de *Gore et Um*. *La Chute du Shuiskis*, par Kisla ; *la Fondation de Moscou et Nicolas*, *Patte d'Ours* ou *le Contrebandier Hetman*, par Zotvo, appartiennent à la même classe de romans historiques. Entre autres personnages mis en scène dans le dernier de ces ouvrages, nous avons remarqué Frédéric-Guillaume I^{er} de Prusse, l'empereur Charles VI, Marie-Thérèse et Élisabeth de Russie.

Borodolinbie ou *les Paysans barbus*, par Masalsky, offre une série de scènes historiques tirées du règne de Pierre le Grand. Veltman, indépendamment d'un second volume de nouvelles, a fait paraître une esquisse historique empruntée aux annales russes, sous le titre de *Épisode de l'administration de Byron*. Bulhorin, en revanche, a fait infidélité au roman, pour nous donner un aperçu historique, statistique, géographique et littéraire de la Russie. L'ouvrage forme quatre volumes.

Un critique russe fait dans l'un des ouvrages périodiques nationaux les réflexions suivantes sur les productions qui aspirent au titre de romans : « Notre département des belles-lettres, dit-il, possède un important avantage sur la littérature des autres pays. Nos romans ont la taille si svelte, que tous leurs concurrents étrangers doivent leur céder le pas. Vingt ou trente pages suffisent chez nous pour constituer une nouvelle ; et cent cinquante pages divisées en trois parts reçoivent le titre de grand roman en trois volumes. Encore le nombre de pages ne donne-t-il qu'une idée incomplète de l'exiguïté de nos œuvres et de la stérilité de notre imagination. Notre page est loin d'équivaloir à la page anglaise ou française du même format. Nos mots sont pour la plupart longs d'une aune, *sesquipedalia verba*, comme dit Horace. La plupart des mots anglais et français, au contraire, n'ont qu'une ou deux syllabes. Leurs lettres occupent moins d'espace. Les nôtres sont fort épaisses. Placez vingt-huit lettres russes sous un pareil nombre de lettres françaises, et la seconde ligne dépassera d'un cinquième au moins la première. En sorte que cent pages d'impression russe ne feraient que quatre-vingts pages d'impression anglaise ou française.

BIOGRAPHIE.

Sir James Apperley.—M. Charles James Apperley, auteur de *Nemrod* et de l'article sur l'éducation des chevaux que nous avons reproduit dans notre dernière livraison, et le fils puîné d'un getilhomme anglais, appartenant à une ancienne famille. Après avoir achevé son éducation, il entra dans l'armée comme officier de dragons ; mais sa passion pour la chasse ayant triomphé de son ardeur militaire, il abandonna bientôt la profession des armes pour suivre exclusivement celle de chasseur. Son zèle pour la chasse au renard ne connut pas de bornes. Pendant plusieurs années, il eut un grand nombre de chevaux et *trois* meutes différentes, afin de

pouvoir chasser tous les jours, et profiter des lieux de rendez-vous où la chasse promettait d'être la plus fructueuse. M. Apperley courait de province en province pour prendre part à ces nobles exercices. Aussi, sa vaste expérience, la justesse de ses jugements l'ont toujours fait considérer comme l'une des plus importantes notabilités de l'Angleterre en fait de chasse et de chevaux. Ses avis sont d'un grand poids sur cette matière, et, de tout temps, il a eu peu de rivaux dans l'art de l'équitation, soit à la chasse, soit dans les courses. On le regarde aussi comme un excellent appréciateur de chevaux, et les chasseurs, ses confrères, donnent les prix les plus élevés pour ceux qu'il recommande.

Mais Nemrod ne se contentait pas du plaisir de la chasse et de la course. Dans sa jeunesse, à l'époque où la mode de monter sur le siége du cocher était poussée jusqu'à la fureur, il fut un des Automédons les plus célèbres de son temps. Nul ne dirigeait mieux que lui quatre chevaux à longue guide, et il était dans la constante habitude de conduire les malles et les autres voitures publiques les plus rapides de l'Angleterre. Il y en eut même une, faisant le trajet entre Londres et Soutampton, qui porta le nom de *Nemrod;* il en fournissait lui-même les chevaux, et il les conduisait souvent en personne. Cette voiture parcourait la distance, qui est de 83 milles, en huit heures. Après avoir pris une part si active à tous ces exercices, M. Apperley a voulu en dire l'histoire et les secrets. M. Apperley s'est fait auteur, et auteur plein d'éclat, de verve et de poésie.

Indépendamment de l'ouvrage dont nous avons donné des extraits, M. Apperley est l'auteur des écrits suivants :

1° Lettres et Exercices de chasse de Nemrod, insérés dans l'ancien et le nouveau *Sporting Magazine*. Ces lettres ont été publiées séparément et ont eu plusieurs éditions.

2° Essais sur la chasse, la course (*turf*) et la route (*road*), publiés dans le *Quarterly Review*, et imprimés séparément chez Murray, à Londres.

3° Les articles Cheval (*Horse*), Équitation (*Horsemanship*), Chiens de chasse (*Hound*), et Chasse (*Hunting*), de la dernière édition de l'*Encyclopedia Britannica*.

4° Enfin, M. Apperley a publié l'année dernière un ouvrage intitulé *Sporting by Nemrod*, qui est orné de 27 gravures dessinées par les premières artistes de l'Angleterre.

Quoique M. Apperley approche de la soixantaine, lorsqu'on le voit à cheval, sa taille élancée, la roideur de ses genoux, la vivacité de son regard, annoncent qu'il n'a rien perdu de son énergie première. L'année dernière, à la chasse du faucon, à Chantilly, où il eut l'honneur de monter un des chevaux de S. A. R. le duc d'Orléans, ainsi qu'au *steeple chase* du 29 mars dernier, on le distinguait encore parmi les plus beaux cavaliers.

COMMERCE. — INDUSTRIE.

Du commerce des huiles de palme, en France et en Angleterre.— Jusqu'en 1817 les huiles de palme produites avec une excessive abondance par l'Afrique occidentale, dans laquelle elles sont employées aux mêmes usages que les huiles d'olive en Europe, étaient restées classées en France et en Angleterre dans les articles de droguerie médicinale, et n'avaient été importées dans les deux pays que par quantités trop insignifiantes pour être constatées sur des tableaux officiels. Les navires marchands qui, jusqu'à cette époque, fréquentaient la côte occidentale d'Afrique, étaient plus occupés de la traite des esclaves que de l'étude des productions du sol.

En 1817 seulement, un parfumeur de Londres eut l'idée d'appliquer à la fabrication des savons de toilette les huiles de palme, en leur laissant le parfum qui leur est propre, et qui est très-agréable. Cette

Digitized by Google

huile, comme on sait, est obtenue de différentes espèces de palmiers, et principalement de l'*Elaïs Guinœensis*. La qualité de ces savons fut promptement appréciée; leur inventeur fit une brillante fortune, et la consommation s'accrut dans de grandes proportions. La marine anglaise, en présence d'un pareil débouché, se trouva bientôt en mesure de l'alimenter, et plusieurs navires furent successivement expédiés sur la côte d'Afrique pour s'y procurer des huiles de palme, qui, dès lors, rendues plus abondantes sur les marchés anglais, furent offertes à des prix qui en permirent avec avantage l'emploi pour les savons usuels. Le succès de ces savons fut tel que les importations de l'huile de palme s'élevèrent dans quelques années à un chiffre énorme, ainsi qu'on pourra s'en convaincre par le relevé ci-après.

TABLEAU DES IMPORTATIONS DE L'HUILE DE PALME EN ANGLETERRE, DE 1817 A 1836.

Années.	kilogr.
1817.	72,000
1820.	874,800
1822.	3,194,900
1825.	4,274,800
1828.	6,327,850
1829.	10.673,490
1830.	28,356,500
1836.	32,427,360

L'huile de palme vaut aujourd'hui, sur les marchés de Londres, de 33 à 34 £ le tonneau.

Ainsi dans dix ans un produit qui jusque-là était resté pour ainsi dire inconnu, est devenu pour le commerce d'une immense importance comme objet de fabrication, de transport et d'échange.

Comme objet de fabrication, les huiles de palme ont amené un tel développement dans la production des savons en Angleterre, que de 82,413,000 £ à laquelle elle s'élevait en 1820, elle a été portée à 127,367,000 £ en 1830, et depuis lors elle n'a cessé de s'accroître. Comme objet de transport, l'importation de cet article assure aujourd'hui à l'Angleterre un fret avantageux à 200 navires de 300 tonneaux chacun, pour des voyages de 7 à 8 mois.

Les huiles de palme, comme objet d'échange, deviennent la base d'un commerce d'autant plus fructueux, qu'elles ne peuvent s'acheter que contre des objets manufacturés, tels que des tissus, de la quincaillerie, des outils, des armes, de la poudre, etc., et qu'elles offrent ainsi un grand aliment aux diverses industries anglaises. Les savons de palme, acquérant en outre, par un procédé de fabrication assez simple, la propriété de se dissoudre dans l'eau de mer, trouvent un débouché considérable dans l'exportation aux colonies, et deviennent ainsi un nouveau moyen d'échange avec les produits des pays auxquels on les expédie.

Le commerce de France, arrêté par les liens trop nombreux des restrictions et des prohibitions, ne peut pas, comme le commerce anglais, tenter la fortune d'un produit inconnu; ce n'est que lorsque nos voisins en ont, par de longues années d'expérience, reconnu le mérite, que notre marine peut en risquer l'importation; c'est ce qui a eu lieu pour les huiles de palme. Un essai fut fait en 1830, et les états officiels de la même année constatèrent l'importation de 29,000 kil. de cet article.

Le droit dont ces huiles étaient frappées (25 fr. par 100 kil) (1) ne permit qu'à des parfumeurs, dont les produits s'écoulent à des prix élevés, de tenter de semblables essais. Les années 1831, 1832, 1833 et 1834 ne présentent que des importations insignifiantes.

Ce n'est qu'en 1835, et sur la certitude de la réduction du droit à 12 fr. 50 par 100 kil., réduction décrétée par l'ordonnance du mois de juillet 1835, qu'une maison de Marseille arma un navire spécialement destiné à ce commerce et l'expédia pour la côte d'Afrique, d'où il rapporta dans le courant de 1836 un chargement de 330,000 kil. d'huile de palme; depuis lors le même navire a effectué un second voyage, et a rapporté une assez belle cargaison.

Ces tentatives ayant eu du succès, les armateurs de Nantes qui ont avec la côte d'Afrique d'anciennes relations, ne pouvaient pas hésiter à les mettre à profit;

(1) Le droit anglais n'est que de 2 sch. 6 d. par 45 kil.

plusieurs navires y furent expédiés. deux ont déjà depuis quelques mois effectué leur retour, et cinq ou six autres sont en cours de voyage, ou en armement.

Les deux tiers au moins des huiles d'olive que Marseille emploie aujourd'hui pour la fabrication de ses savons lui sont expédiés de la Sicile, de la Sardaigne, du Levant, etc. Ces différents pays envoient à la France chaque année pour 130 à 140 millions de leurs produits dans lesquels les huiles et la soie entrent pour moitié. Par contre, ils reçoivent les produits français seulement pour une somme de 80 à 85 millions, dans lesquels les produits des fabriques françaises ne figurent que pour 40 à 50 millions. A la côte d'Afrique, au contraire, la traite des huiles de palme ne se fait que contre des objets fabriqués, et offre aux diverses industries de la France un aliment beaucoup plus productif.

Un autre avantage encore qu'il appartient à l'avenir de réaliser dans l'intérêt de Marseille, c'est celui qui résulte évidemment de la culture de la plante qui produit l'huile de palme, et pour laquelle Alger offre de grandes chances de succès par l'analogie qui existe entre son climat et ceux de Fez, Tafilet et du Bambara, où elle est exploitée en si grande abondance.

Importance des pêcheries de la Russie. — Sous le rapport des pêcheries, il n'est aucun pays qui puisse l'emporter sur la Russie. Les principales sont situées sur les rives de la mer Caspienne; elles appartiennent en partie à la couronne et en partie à quelques particuliers. Sur un autre point de la côte, entre les frontières du gouvernement près l'embouchure du fleuve Oural et le Tionkaragane, elles sont entièrement libres. Les grandes pêches y ont lieu immédiatement après la débâcle des glaces et jusqu'au mois de mai, époque où elles cessent pour reprendre au mois d'août jusqu'aux premières gelées d'automne. En 1836, la partie libre du rivage désigné sous le nom d'Emba, a été visitée par 836 grandes barques, et 1,935 petits bateaux portant 6,868 hommes d'équipage; les pêcheries apparenant à la couronne sont affermées annuellement 475,000 roubles. Les pêcheries seigneuriales sont exploitées par une population de 2,320 individus, sans compter les femmes et les enfants. Le produit des pêcheries seigneuriales et de celles appartenant à la couronne est évalué, terme moyen, par année, à 300,000 esturgeons de l'espèce dite belonga; 250,000 esturgeons nommés en russe ossètres, et 400 mille de l'espèce dite sevruga. A ces chiffres il faut ajouter 500,000 glanis, 600,000 carpes, 4,000,000 de sandats, et un nombre encore plus grand de brochets. Dans les pêcheries libres, le produit, quoique moins important que dans les pêcheries seigneuriales et de la couronne, présente cependant des chiffres avantageux. En 1836, ces pêcheries ont rendu 9,120 esturgeons belonga, 4,050 esturgeons ossètres, et 394,620 esturgeons sevruga; plus, 3,050 carpes et sandats. L'on a préparé en outre 21,403 pouds de caviar, 850 pouds de colle de poisson, et 860 pouds tirés des arêtes de l'esturgeon. De plus, 641 hommes expédiés sur 49 barques aux îles situées à quelque distance du rivage y ont pris 128,270 phoques de différentes espèces. Sur le Volga, même activité; la rive est couverte de hameaux et de villages habités par des pêcheurs, et l'on y trouve de vastes hangars où l'on sèche le poisson et où l'on prépare le caviar. En cet endroit, la pêche continue sans interruption depuis le commencement jusqu'à la fin de l'année. Au printemps, on pêche l'esturgeon lorsqu'il remonte vers la source du fleuve; en été on lui tend des piéges lorsqu'il retourne vers la mer; et en automne on pêche le brochet et la carpe; en hiver, lorsque la rivière est couverte de glaces, les pêcheurs qui ont eu soin de reconnaître les parties les plus profondes du lit de la rivière où le poisson se réfugie d'ordinaire pendant la mauvaise saison, font des trous dans la glace, et, à l'aide de filets tendus sous la surface glacée du fleuve, ils parviennent à en prendre un grand nombre. Cette pêche prend chaque année du développement. Celle de l'esturgon produit annuellement à elle seule plus de 2,000,000 de roubles. Nous ne pouvons préciser la valeur

Digitized by Google

des autres pêches, mais on peut voir, par le chiffre que nous venons d'indiquer, de quelle importance doivent être ces pêcheries pour le gouvernement.

Mouvement du port de Dantzig. — Dantzig doit son importance actuelle à la Vistule, au Bug et au Narew qui en font un immense entrepôt où la Prusse occidentale, la Pologne, la Hongrie et une partie de la Lithuanie viennent échanger le surplus de leurs produits contre les marchandises importées de l'étranger. Néanmoins, de grandes modifications sont survenues cette année dans l'une des principales branches de son industrie. Les mâts sont plus rares de jour en jour; le plus grand nombre de ceux qui arrivent sur la place proviennent de la Russie; mais on craint que le gouvernement russe n'en prohibe l'exportation à une époque très rapprochée. Au 30 janvier, l'approvisionnement de la place consistait en 56,000 madriers de sapin; 60,500 planches de sapin, grande dimension, et 12,500 planches de sapin, petite dimension. Tout le bois rond a été recherché pendant la dernière saison, et les prix se sont tenus à 25 p. 0/0 au dessus des prix ordinaires. Le nombre des poutres de sapin qui sont sorties de l'entrepôt pendant la dernière saison, s'est élevé à 48,000 pièces, grande dimension, et 6,000 solives, petite dimension; mais l'exportation eût été plus considérable sans le prix élevé du fret. 11,000 poutres se trouvent aujourd'hui en vente; on les obtiendrait à bon marché à cette époque de l'année, car l'Angleterre exceptée, qui compte aujourd'hui plusieurs navires en charge, les autres pays ne demandent rien. Le nombre de planches de chêne exportées et employées à la consommation du pays s'est élevé dans le courant de l'année à 17,000. L'approvisionnement est aujourd'hui de 23,000 planches; la qualité de ces planches est meilleure que celle des années précédentes. L'exportation du bois de chêne, pendant la dernière saison, n'a point été considérable; 3,000 blocs seulement sont sortis du port. Aujourd'hui l'approvisionnement se réduit à 200 baliveaux. Cet article est très-demandé en raison du grand nombre de navires qui sont aujourd'hui sur les chantiers du port. Le commerce des douves prend aussi chaque jour une plus grande extension. Au commencement de la saison qui vient de s'écouler, l'approvisionnement s'élevait à 300,000 douves; et pendant le cours de la saison, les arrivages ont été de 500,000 pièces; sur ces chiffres, 400,000 pièces ont été exportées, ce qui réduit l'approvisionnement actuel à 400,000. Cet article est demandé, les prix en sont modérés, et tout porte à croire que cette année sera plus fructueuse que la saison dernière, grâce aux soins que les fabricants des bords de la Vistule apportent dans le confectionnement de cet article. Ces douves ont aujourd'hui plus de largeur qu'autrefois, ce qui les rend aussi propres à la consommation de l'Angleterre que le sont celles qui sont fabriquées dans la Volhynie. Voici les prix du dernier cours: — Bois de sapin; 1re qualité, 33 sch. la charge; 2e qualité, 25 sch.; ordinaire 21 sch. — Planches de sapin, épaisseur 3 pouces, longueur de 36 à 45 pouces, 12 sch. la planche. — Planches de chêne même dimension, de 5 à 3 pouces, 12 sch. — Mâts de 65 à 70 pieds, et de 22 à 25 pouces de diamètre, de 16 à 19 p. la pièce, 6 £. — Beauprés de 40 à 48 pieds de longueur, et de 20 à 23 pouces de diamètre, de 6 à 9 p., 4 £. — Prix du fret: en mars 1837, pour Londres, 22 à 23 sch.; — pour Liverpool, 28 sch. — Pour mars 1838, les capitaines se sont engagés pour 19 sch. 6 d. — Nous avons relaté ces faits pour démontrer combien il sera facile à l'Angleterre de se passer du Canada, pour son approvisionnement de bois de construction, dans le cas où cette colonie viendrait à se séparer définitivement de la métropole.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE.

Portraits historiques.

III.

LE COMTE DE SHAFTESBURY.

L'homme qui avait replacé Charles II sur le trône, travaillait à le renverser. Les vaisseaux de Shaftesbury étaient brûlés. Il s'était retourné au dernier moment, l'arme en main, en face de la cour, qu'il avait paru défendre. Il avait saisi l'heure précise où Clifford, le duc d'York et Charles II, essayant de mettre à profit l'apathie nationale, tramaient ce qu'ils appelaient l'indépendance du monarque, c'est-à-dire l'usurpation de tous les droits du peuple. Par une trahison effroyable qui devenait un coup de politique extraordinaire, Ashley se déclarait l'agresseur d'une mesure à laquelle il avait pris part, et pointait son canon contre la forteresse qu'il avait promis de garder. Ce fut un grand mouvement à travers toute la nation. La masse protestante, trouvant un guide si hardi, apparaissait formidable; les communes ne voulaient point reculer d'un pas : contre leur opiniâtreté, la faible majorité de la chambre haute se trouvait impuissante. Aux acclamations du peuple presque entier, il fallut que le roi cassât de sa propre main l'édit qui permettait de ne *pas se conformer* au rit anglican. Vainqueur d'une manière si éclatante, Shaftesbury poursuit son avantage, il l'exploite et l'augmente ; sa position grandit encore. Il rayonne, si l'on peut le dire, au milieu de cette cour qui chaque jour s'éclipse et s'obscurcit.

Le lendemain même du retrait de la fameuse déclaration, Shaftesbury informe la chambre des lords de la cassation de cet acte : renseignement qu'il donne, non par *ordre exprès*, mais avec la permission du roi ; puis il propose son célèbre acte du *test*, qui équivaut à une révolution tout entière, qui a donné tant d'embarras et suscité tant de difficultés à Jacques II, et qui

Digitized by Google

pendant un siècle et demi a repoussé le catholicisme de la constitution anglaise. Pour auteur il a Shaftesbury : c'était le coup de poignard dont il voulait tuer le duc d'York et ses adhérents.

On ne pouvait ni venir plus à propos ni frapper plus juste. Environné d'une immense influence; tout-puissant dans le conseil ; envahissant les emplois au moyen de ses créatures : le duc d'York était catholique et ne travaillait qu'au profit de la catholicité. L'acte du test déclarait incapable d'occuper aucune fonction publique quiconque ne se soumettrait pas ostensiblement aux rites et aux doctrines de la réforme anglicane. Cette terrible invention de Shaftesbury, vainement repoussée par quelques membres de la chambre haute, mais accueillie avec enthousiasme par les communes, obtint le plus entier succès.

Tout le parti du duc d'York croula avec lui ; Clifford perdit son portefeuille ; le duc, son influence et sa place au conseil. Le roi s'effraya de son isolement ; et le premier homme de la nation fut lord Ashley.

L'indolence, l'indifférence et l'amour du plaisir sauvaient à Charles II tous les ennuis d'une telle position. Prêtant tour à tour l'oreille à Shaftesbury, à Clifford, au duc d'York ; promettant tout à tout le monde ; se moquant intérieurement de tous les partis ; il laissait aller les choses, sans trop s'embarrasser des luttes dont pouvait hériter son successeur. L'armée qu'il avait réunie à Blackheath, espoir des catholiques devenus nombreux, était un objet d'effroi pour leurs adversaires. Chaque jour, de nouveaux actes de la chambre des communes portaient témoignage de cet effroi qui devenait sans cesse plus hostile; on ne parlait que de complots papistes, de poison et de poignards, d'assassinats projetés ou accomplis. La maison de Shaftesbury, en cela plus politique que timide, était devenue un arsenal et une forteresse. Il avait armé ses gens, barricadé ses portes et muni ses fenêtres d'artillerie. Pendant que ce redoutable tacticien frappait ainsi l'imagination populaire, il manœuvrait pour ruiner les catholiques en les divisant. La maîtresse d'un nommé Leighton, gagnée par Shaftesbury, livrait à Benett, ami de ce dernier, tous les secrets de lord Pètre, d'Arlington, de Mountacute, de Carlingford et du duc de Berkshire, tous catholiques. Ces derniers formaient le groupe janséniste, opposé au parti jésuitique du duc d'York, de Clifford, de Nordwich, d'Arundel et de Stafford. Maître des secrets de l'un de ces groupes, il en faisait instruire le groupe ennemi, fomentait la guerre civile entre eux, révélait au roi leurs intentions et détruisait d'avance le résultat de tous leurs plans. Ainsi, un seul homme avait animé le parlement, excité le peuple, opposé une digue à tous les projets de la cour et contrecarré Louis XIV. Il imposait même au roi qu'il amusait par son esprit et qui cherchait à l'amuser à son tour par des promesses ; mais après tout le maître était la dupe du sujet. Pénétré des terreurs dont Shaftesbury l'obsédait, Charles II se trouvait réduit à l'impuissance, se contentait d'ajourner ou de proroger le parlement, et préparait par ses délais et ses incertitudes le désastre que son frère devait subir un jour.

Le duc d'York sortit du conseil ; privé de tout crédit, il se tourna du côté de la France. Son mariage avec l'archiduchesse d'Inspruck venait de manquer. Louis XIV lui offrit d'assigner une dot à la princesse de Modène, Marie d'Este, jeune et belle personne, dévouée au catholicisme et placée sous la main de la France. Ce nouvel engagement de l'héritier présomptif du trône d'Angleterre envers la couronne de France, causa un mécontentement si vif, que Charles II, craignant une nouvelle levée de boucliers de la chambre des communes, eut encore recours à la prorogation ; manœuvre à laquelle Shaftesbury répondit, en provoquant une pétition des communes contre le mariage du duc d'York et la princesse de Modène. Le 27 octobre 1673, on vit une chose inouïe dans les annales parlementaires : le chancelier, après avoir déclaré la volonté du roi, ajoutait au discours officiel que son poste lui commandait une allocution personnelle ; nouveauté que rien n'autorisait ;

Digitized by Google

coup de maître hasardé avec la certitude du succès.

« Milords et messieurs, dit lord Shaftesbury, Sa Majesté ne m'a chargé de rien vous dire de plus. Permettez-moi d'ajouter ici l'expression de mon vœu sincère et profond pour que cette session égale, pour qu'elle surpasse l'honneur de la session dernière. Puisse-t-elle achever ce qu'elle a commencé pour la sûreté du roi et celle du royaume; puisse-t-elle être à jamais fameuse pour avoir établi sur des bases durables nos lois, notre religion, nos propriétés! Puissent les vents orageux ne pas ballotter notre navire, et un calme plat ne pas nous saisir! Qu'une brise favorable rende notre marche sûre, ferme, constante, inébranlable; qu'elle nous conduise au port, à la sagesse qui est le salut des nations. »

Les partis comprenaient ce langage et l'interprétaient éloquemment. Le sens qui se cachait sous ces paroles vagues et ambiguës était celui-ci : — Frappez le duc d'York; exilez ses amis, et que le catholicisme soit vaincu avec eux. — En effet, l'adresse la plus vive contre le mariage du duc d'York, contre le papisme et contre une armée permanente répondit à l'appel de lord Ashley.

Faire de Shaftesbury une victime populaire, c'était le grandir encore; lui enlever sa place, c'était le poser ouvertement chef de parti. Dans un moment où tout était si animé, les catholiques n'imaginèrent rien de mieux que la dissolution du parlement. Y faire consentir le roi n'était pas le plus difficile; mais comment le forcer à tenir sa parole? Le 3 novembre de la même année, comme il soupait chez la duchesse de Portsmouth avec les lords Danby et Arundel, le nonce du pape et les ambassadeurs de France et de Portugal, Charles II promit après boire la dissolution que tout le monde lui représentait comme urgente; il y était surtout poussé par l'ambassadeur de France qui tira de son portefeuille des lettres annonçant le succès des armes de Louis XIV en France, et promettant le secours prochain de ce monarque. Le roi d'Angleterre s'engagea par les serments les plus solennels à dissoudre la chambre. Mais sa parole avait peu de poids, et le lendemain matin il ne songea plus qu'à le proroger. Il envoya chercher Ashley qui ne se doutait de rien. Êtes-vous en costume? lui demanda-t-il.

— La question de Votre Majesté me surprend.

— J'ai résolu de proroger le parlement ce matin; mais croyez que je n'oublierai jamais l'intérêt protestant ni les promesses que je vous ai faites.

— Sire, répondit Shaftesbury, dont les propres paroles ont été conservées par Locke et par son secrétaire Martyn, ceux qui vous conseillent la prorogation ne s'arrêteront point en si beau chemin; je crains que votre complaisance en ceci n'ait les résultats les plus dangereux pour vous-même et pour le pays. Quand même ceux qui vous donnent ces conseils seraient des sots, assez méprisés pour que la nation leur attribue cette mesure et vous la pardonne, croyez-moi, sire, ces messieurs ne resteraient pas tranquilles et vous entraîneraient bientôt à votre perte. Si mon avis avait prévalu, je me serais engagé à faire de vous le prince le plus puissant de la chrétienté. Aujourd'hui, quelque dévoué que je sois à votre personne; quelque reconnaissance que je vous doive, je vois que, grâce aux mesures que vous prenez et au parti dont vous acceptez l'alliance, il m'est impossible de vous servir plus longtemps : votre prochaine démarche sera nécessairement de me faire redemander les sceaux. Sire, permettez-moi de vous laisser une dernière parole pour conseil. Gouvernez bien, vous serez plus heureux en ce monde, et vous irez plus sûrement dans l'autre que par tous les exorcismes et toutes les prières de la religion romaine. » Le roi sembla ému et la prorogation n'en eut pas moins lieu.

Tout le monde s'attendait à la chute de Shaftesbury, que le roi aimait personnellement, mais qui ne pouvait résister au dernier effort de la cabale ennemie. Il le prévoyait lui-même, et son unique soin fut de tomber avec grâce, en conservant la faveur du monarque et en éveillant encore

21*

Digitized by Google

l'envie des courtisans; il dut être pleinement satisfait : la comédie dont il fut le principal auteur fut une véritable jouissance pour le roi, un objet de crainte pour ses ennemis.

Le 9 novembre au matin (c'était un dimanche), il entra dans le cabinet du roi auquel il adressa ces paroles :

« Sire, je ne puis douter que votre intention ne soit de disposer du poste que j'occupe; mais j'espère que Votre Majesté ne pense pas à me témoigner un mécontentement et un mépris personnel.

— Poisson de Dieu, s'écria Charles II employant le ridicule juron qu'il avait créé pour son usage, je veux que rien dans ma conduite ne puisse ressembler à une insulte.

— Eh! bien, sire, vous me permettrez sans doute de porter les sceaux à la chapelle devant Votre Majesté, comme c'est l'usage. Votre Majesté les enverra chercher ensuite chez moi.

— Très-volontiers; tenez-les prêts à quatre heures chez vous. »

Tous les courtisans réunis dans l'antichambre, et vivement intéressés par le drame qui se jouait, s'attendaient à voir sortir Shaftesbury, déchu et privé de son titre, après sa conversation avec le roi. Mais la conversation durait! mais on entendait Charles II rire aux éclats! Enfin à sa sortie du cabinet royal, Shaftesbury était encore grand chancelier comme auparavant. Quelques-uns d'entre eux se détachérent, coururent vers le duc d'York, et lui annoncèrent que tout était perdu. Cependant à quatre heures le secrétaire Coventry se présentant pour redemander les sceaux, comme cela était convenu, dit au chancelier :

« Milord, c'est vous qui êtes hors de danger, votre position est tranquille; quant à nous, nous marchons à notre ruine. J'aurais désiré pouvoir m'abstenir du rôle que je joue. Ils me l'ont imposé comme une insulte, parce que je suis votre ami et votre parent.

— Je vous remercie, répondit Ashley en lui remettant les sceaux; j'ai donné au roi les avis qui m'ont semblé les plus salutaires, on ne m'a pas écouté, je dépose la robe et je tire l'épée. »

Ce mot spirituel indiquait toute la situation. Shaftesbury renversé, nécessairement chef de l'opposition, ne pouvait plus être qu'un athlète engagé dans un combat à mort. En vain avait-on essayé de le compromettre à diverses reprises; grâce à sa souplesse et à sa prévoyance, il n'avait pas cessé d'accroître sa popularité. Tout en faisant partie de l'administration, il avait sapé le pouvoir absolu, miné le trône, fortifié l'intérêt protestant, insulté et humilié le duc d'York, fait triompher la grande et terrible loi du *test :* si bien qu'à l'époque où il devenait le général ostensible et le guide avoué du parti national, il se trouvait muni de toutes les ressources imaginables et armé pour la victoire. On sentait l'importance de ce changement et la nécessité de se tenir en garde contre les attaques d'un tel ennemi qui possédait tous les secrets de ceux qu'il voulait attaquer. Louis XIV, ayant à sa solde toute la cour de Charles II, espérait venir à bout tout aussi aisément de Shaftesbury que des autres; il lui dépêcha Ruvigny, qui, chargé ordinairement de ce genre de négociations, en possédait l'habitude. Dix mille guinées, accompagnées des expressions les plus flatteuses, des éloges les plus directs, furent offertes à l'homme d'État qui formait des plans d'une élévation bien plus haute, et qui se trouvait, par l'essor même de son ambition, supérieur à toutes les tentatives de corruption. Stringer, ami d'Ashley et qui se trouvait présent à cette conversation, nous a transmis la réponse de Shaftesbury.

« Je puis juger, monsieur, d'après ces offres extraordinaires, que l'on attend de moi une affiliation au parti français. Je ne saurais le faire, sans compromettre l'intérêt de mon pays. Quelque reconnaissance que m'inspire l'opinion favorable exprimée par le roi de France à mon égard, je ne puis, d'aucune manière, accepter le cadeau qui m'est offert; d'ailleurs, il me serait impossible de lui rendre aucun service en retour. Les intérêts du roi de France sont diamétralement opposés aux nôtres, surtout depuis qu'il a considérablement accru

Digitized by Google

sa marine et affecté la souveraineté des mers; si j'ai acquis une certaine réputation parmi le peuple, c'est parce que je sers fidèlement la religion et les droits nationaux; on me regarde comme une victime de ce dévouement. A peine les aurai-je abandonnés, tout le monde m'abandonnera; je n'aurai plus la force de rendre aucun service. Quant à l'autre offre que vous me faites de la part du roi mon maître, de me créer duc et de m'accorder un portefeuille, veuillez lui en témoigner ma gratitude, et dire à Sa Majesté que mon dévouement à son service est sans bornes, tant qu'il sera compatible avec les libertés du peuple et celles de la religion. »

Ainsi se posait en héros, et d'une manière à laquelle la masse ne pouvait refuser son admiration, l'homme qui avait escamoté la couronne à la démocratie pour la placer sur la tête de Charles II; qui avait joué, et déjoué tour à tour, Monk, Clarendon, le duc d'York et Charles II; qui, perpétuellement infidèle à tous ses amis, se réfugiait dans la gloire populaire comme dans un asile contre toutes ses trahisons : trahisons que l'on respectait d'ailleurs, tant elles étaient audacieuses et adroites, témérairement habiles et spécieusement colorées.

Ce fut vers cette époque que l'esprit actif et aventureux de l'ex-chancelier s'occupa, de concert avec le philosophe Locke, son ami, de la législation de la Caroline du sud dont il possédait une partie.

Il est curieux d'observer, dans les lois réglementaires, formulées par un homme d'État opposant et un philosophe rationaliste, les premières semences de cette esprit de liberté qui a produit tant de fruits éclatants dans l'Amérique du nord et qui domine toute la constitution des États-Unis. C'est là peut-être un des exemples les plus frappants de ce magnétisme de la pensée qui d'un bout du monde à l'autre va changer les mœurs des peuples et préparer l'avenir. Ces puritains qui, astreints à la foi religieuse la plus sévère, avaient été chercher un refuge dans le nouveau monde, les voilà soumis tout à coup à des lois dictées par une philosophie presque matérialiste. Le principe de l'indépendance individuelle légué par la foi religieuse, fortifié par la persécution, se développe sous l'influence d'un nouveau code qui a pour base première le bien-être terrestre, et par conséquent l'individualité. Les années s'écoulent et tous ces événements produisent leurs effets. De cet axiome d'indépendance personnelle découlent le détachement de la métropole, l'organisation fédérale et le règne de la démocratie. Par un phénomène aussi réel que bizarre, ces mêmes doctrines de Locke, commentées par Rousseau et Voltaire, viennent se mêler en France au mouvement de la monarchie mourante : et au moment où l'Amérique républicaine va se séparer de sa mère, la France et l'Amérique s'allient contre l'Angleterre qui devient alors le symbole des vieux intérêts monarchiques. De cette alliance résulte la grande explosion démocratique de la révolution française, qui à son tour revient battre en brèche l'aristocratie de la Grande-Bretagne et la menacer de ruine. C'est là que les choses sont parvenues aujourd'hui.

Mais revenons à Shaftesbury, homme plus puissant que Mirabeau et qui, dans une lutte plus longue, avec plus de corruption il est vrai, de vices et de fausseté, a jeté de plus abondantes semences dans le champ de l'avenir.

Le parti national et protestant, fort d'une acquisition si importante, ne perdit pas un moment; la même chambre des communes qui par sa servilité avait encouragé toutes les usurpations royales, éleva la voix dès le commencement de la session de 1674 contre la guerre de Hollande, l'alliance française et l'influence des catholiques. Elle demanda par une pétition que tous les papistes, ou ceux qui étaient réputés tels, fussent bannis de Londres pendant la session. Enfin, un mélange de fanatisme simulé et de politique perfide, que l'instigation de Shaftesbury faisait mouvoir, sollicitait un jeûne général et obligatoire, à l'effet de *détourner de la nation le fléau de la papauté.*

Ces procédés vigoureux partaient tous

Digitized by Google

de la même main et se succédaient avec une rapidité menaçante. On sollicitait l'expulsion de lord Lauderdale ; on allait accuser de haute-trahison Arlington et Buckingham ; deux bills sur la liberté individuelle allaient passer sans obstacle, lorsque le roi effrayé prorogea le parlement jusqu'au 9 novembre, c'est-à-dire pendant quatorze mois entiers. Ces quatorze mois ne suffirent pas à Charles II et à Louis XIV son allié. Louis paya 300,000 écus qui permirent à son noble cousin d'étendre la prorogation jusqu'au 15 avril 1675. L'agitation populaire refoulée sur elle-même, ployée sous la menace d'une proclamation qui défendait tout rassemblement séditieux, et assimilait la non-révélation au complot, croissait et s'envenimait sourdement. On employait tour à tour la corruption et l'intimidation, deux moyens dont le succès est passager et qui laissent une souillure permanente. Shaftesbury passa presque tout ce temps à la campagne, ne daignant pas même répondre aux calomnies des gens de cour et aux pamphlets des écrivains chargés de détruire sa considération et son crédit.

A peine le parlement s'assemble-t-il de nouveau, la flamme que l'on croit étouffée se réveille, les mêmes clameurs contre les démarches de la cour se font entendre. Elle y répond par un bill proposé dans la chambre haute, exigeant de tout citoyen un serment d'obéissance passive. Shaftesbury relève le gant et combat pied à pied ce bill, qu'il arrête et entrave pour ainsi dire à chaque degré de son passage. Quatre protestations successives en suspendent la première, la seconde, la troisième lecture ; puis la mise en délibératon. Jamais chicane parlementaire ne fut plus active ni plus habile. Le débat s'élève sur le point de savoir si les protestations signées sont permises pendant le cours d'un débat : puis elle reprend avec plus de force sur la formule religieuse du serment. Devenu théologique, il semble la proie des évêques attachés au pouvoir absolu, et qui prennent parti contre Shaftesbury. Mais cet homme, qui comme Mirabeau avait épuisé toutes les surfaces sans avoir jamais rien approfondi, et qui moitié charlatanisme, moitié sagacité, devinait la science même qu'il ignorait ; cet homme dont Charles II disait sérieusement : « Il sait plus de théologie que mes théologiens, et plus de jurisprudence que mes juges, » ne laissa pas les hommes d'église le battre sur leur terrain. Ses répliques furent longues et triomphantes ; et l'un des évêques qu'il combattait n'ayant pu s'empêcher de dire à son voisin : « Quand donc cet homme aura-t-il fini de prêcher ? » Shaftesbury se retourna vers lui :

« Quand je serai évêque, » répondit-il ; et il continua la discussion.

Ce mémorable débat se prolongea soixante-dix jours ; on sentait ce qu'il y avait de vital dans cette lutte, où il ne s'agissait de rien moins que du pouvoir absolu pour les uns et de la liberté pour les autres. Plus l'opposition se montrait résolue, plus la cour y attachait d'importance. Deux mandats particuliers du roi prélevèrent sur le trésor : d'abord 80,000 £, puis 120,000 £ qui, répandues parmi les membres des deux chambres, devaient, en cette époque de vénalité universelle, amener le résultat redouté par les amis de la nation. La partie semblait perdue ; mais l'intrigue de Shaftesbury veillait.

Les deux chambres allaient voter la loi fatale ; et il ne s'agissait plus que de lui donner le temps des formalités requises, lorsqu'un docteur Shirley, qui se trouvait en procès avec un nommé sir John Fagg, membre de la chambre des communes, fit appel de la sentence auprès de la chambre haute. Il avait toujours régné entre les deux chambres une rivalité qui subsiste encore, une jalousie mutuelle de leurs priviléges, que Shaftesbury n'avait cessé de pallier et de corriger, pour faire marcher les membres de la chambre basse et les pairs dans la voie commune de l'opposition. Mais en suscitant une querelle à propos de cet incident, il sentit qu'il allait opposer une barrière aux prétentions de la cour, empêcher le bill de passer, gagner du temps et faire naître un embarras inextricable. Il n'y manqua pas. Les communes, à son instigation, déclarent

Digitized by Google

qu'en recevant la demande de l'appelant, les lords ont enfreint les priviléges de la chambre basse. Le président des communes lance un mandat d'arrêt contre Shirley; au moment où l'on dépose ce mandat sur la table de la chambre haute, lord Mohun, l'un des caractères les plus violents de l'époque, s'empare de l'acte et le déchire. Les communes réclament avec force le châtiment de ce lord; Shaftesbury, contre toute justice, fait décréter solennellement par la chambre haute qu'il a bien agi, et que son action est légale. La querelle s'envenime : rien de plus terrible et de plus dénué de raison que deux assemblées se livrant la guerre. Les communes exaspérées font jeter en prison les avocats de Shirley. Les pairs ordonnent aussitôt leur mise en liberté. Toute la haute société, et même les femmes, alors étrangères à la politique, prenaient part à cette lutte passionnée. Une anecdote, conservée par Gray, donnera une idée du ton, au moins singulier, que la licence de Charles II avait introduit dans les premiers rangs des communes. Deux ou trois dames se trouvaient dans la galerie, passant leur tête au-dessus des épaules de quelques spectateurs; le président qui les aperçut s'écria :

« A quel bourg ou à quel comté appartiennent les honorables membres que je vois là-haut?

— Ils sont de vos domaines, répliqua Coventry, qui savait que le président lui-même les avait amenées; d'ailleurs, sous ces manches de soie trouverait-on peut-être des habits de drap.

— Je vous jure que j'ai vu des jupons, » cria le président. La discussion reprit son cours.

Charles II, fatigué du conflit des deux chambres, prorogea de nouveau le parlement jusqu'au 15 octobre. Ces prorogations affaiblissaient le pouvoir, mécontentaient le peuple, irritaient le parlement. C'était bien ce que voulait Shaftesbury. Il espérait que toutes ces prorogations aboutiraient à une dissoulution, plus favorable encore à son parti. Par ses relations avec certains amis perfides des catholiques, il leur persuadait aussi que leur intérêt exigeait la convocation d'un nouveau parlement; et c'était précisément ce qu'ils conseillaient à Charles II, moins passionné et plus clairvoyant qu'eux dans son indolence, et qui reculait devant le périlleux drame des élections. Avec quelque soin que Shaftesbury cachât la main unique et puissante qui dirigeait tous ces ressorts, le bon sens populaire l'apercevait et le nommait; on ne lui épargnait ni les menaces, ni les accusations. « C'est vous, vous seul, lui dit un jour lord Digby, dans une réunion fort nombreuse, qui êtes l'ennemi du roi, qui fomentez tous les troubles. Vous voulez la république, je le dis hautement, et nous aurons votre tête. » Lord Bristol, père du lord Digby, intenta une accusation capitale contre Shaftesbury, devant la chambre haute. Elle, qui avait pour chef et pour guide cet homme d'État, ne daigna pas même prêter l'oreille à l'accusateur, fit effacer l'accusation de ses registres, obligea lord Bristol à demander pardon, et peu de temps après traita de même lord Arundel, autre ennemi acharné de Shaftesbury. Ce dernier, l'un des hommes qui ont le mieux exploité les avantages de leur position, intenta, à son tour, un procès à Digby et le fit condamner à 1,100 £ de dommages et intérêts.

Le parlement s'assemble enfin; la cour redoute la continuation de cette interminable querelle jetée comme un obstacle dans la voie de ses délibérations; et le roi déclare dans son discours d'ouverture, qu'avant de s'occuper de ces débats d'une nature privée, il veut que les chambres terminent les travaux qui sont restés en suspens. En effet, le ministère essaya de faire mettre au néant l'appel du docteur Shirley, et le débat s'éleva encore de nouveau sur cet incident qui occupa la chambre pendant six jours. Shaftesbury, à la tête de l'opposition, éveilla si bien l'orgueil et la susceptibilité de la chambre haute, lui fit sentir si vivement que son existence même était compromise, que malgré l'autorité de la parole du roi, on ne s'occupa point des bills, mais seulement de l'affaire du docteur Shirley. Les amis d'Ashley ont conservé quelques fragments du discours

Digitized by Google

aussi habile que violent, qu'il a prononcé à cette occasion.

« ... Nous sommes, milords, s'écriait-il, les grands conseillers du roi, et nous avons le droit de ne pas partager l'avis de ceux qui l'entourent. Ils voudraient sans doute la paix avec la France ; moi, je ne la veux pas, je la crains, je la repousse par tous les moyens possibles ; je ne donnerai les mains à aucune des mesures qui tendront à augmenter la puissance de la France. Laissez les Français agir, et vous verrez ce que deviendra l'Angleterre, en dépit de toutes les assurances du monarque, et de tout l'argent que vous donnerez pour votre défense.

« Apprenez que le roi de France est devenu, de tous les souverains vivants, celui qui possède la plus forte marine : que l'année dernière il a fait construire vingt-quatre navires ; qu'il en a vingt-quatre de plus que nous ; que tous ses vaisseaux sont merveilleusement bien approvisionnés, tandis que nous, nous n'en avons pas un seul en état. Maître d'un trésor immense, il force la nature de céder à son génie, et surtout à la prodigalité de ses dépenses. A quel usage croyez-vous qu'il applique un jour les ressources qu'il a ainsi accumulées, ce prince si prudent, si appliqué à ses affaires? pensez-vous qu'il veuille se servir de ses vaisseaux pour voyager sur terre, pour aller conquérir la Hongrie ou l'Italie? Tenant la clef de l'Océan, croyez-vous qu'il négligera de s'emparer de l'Irlande, chose faisable, facile, utile et qui lui assurerait la possession de tout le commerce des Indes occidentales et orientales?

« Je sais que le banc des évêques, tout riches qu'ils soient en science, en piété, en sagesse, n'approuvent pas les paroles que je prononce ; jamais ces vénérables membres ne sont d'un avis contraire aux intentions de la couronne. Eux et moi nous différons de principes. Je crois, moi, que le roi est roi par la loi du pays ; loi obligatoire pour lui comme pour le pauvre à qui elle assure la jouissance de sa chaumière. Mon principe est que la chambre des pairs, sa judicature et les droits qui lui appartiennent forment une partie essentielle du gouvernement. Le roi, gouvernant et administrant la justice par le moyen de la chambre des pairs, prend conseil des deux chambres dans toutes les matières importantes : voilà la forme du gouvernement que j'avoue, sous laquelle je suis né, qui est obligatoire pour moi. Si jamais (que Dieu nous en préserve!) nous devions subir un roi gouvernant sans parlement, au moyen de son armée, je n'avouerais pas cette forme de gouvernement sous laquelle je ne suis pas né, qui n'est pas obligatoire pour moi.

« Il y a, milords, d'autres principes assez nouveaux qui doivent naissance à l'archevêque Laud, et que je crois subversifs de toute espèce de gouvernement et de droit : *que la monarchie est de droit divin.* Si cette doctrine était vraie, notre grande charte serait inutile, et nos lois n'auraient quelque valeur que sous le bon plaisir royal. Établissez le droit divin ; la monarchie n'a plus de bornes humaines, elle n'a pas même le droit de s'en imposer ; tous nos droits, tous nos titres, tous les priviléges de la chambre des pairs, tous ceux de la chambre des communes, propriétés, libertés, vont s'engloutir non-seulement dans l'intérêt, mais dans le caprice et le bon plaisir de la couronne. Le meilleur et le plus sage des hommes, s'il croit à cette doctrine, n'a plus qu'à livrer au roi tout ce qu'il possède, tout ce que nous possédons, non pas même selon l'utilité du roi, mais selon son caprice. Dans ce cas, en effet, il n'y a qu'une règle de justice, c'est le bon plaisir royal.

« Je conclus, milords : vous voyez combien il serait fatal que de telles doctrines vinssent à se répandre ; vous voyez quel est votre devoir envers vous-même et le peuple. Que l'on vous arrache le droit de recevoir les appels ; c'est sans doute le désir de la cour, mais ce n'est pas l'intérêt de la chambre des communes elle-même. Je vous supplie donc de ne pas procéder à votre suicide ; de suivre la seule voie capable de vous garantir et de vous sauver, et d'appointer un jour que vous puissiez consacrer à l'affaire importante du docteur Shirley. »

Digitized by Google

Il réussit : le jour fut appointé. Pendant qu'il se chargeait d'animer la chambre des pairs contre la cour, ses amis dans la chambre des communes ne se montraient pas moins ardents à irriter leurs collègues contre la chambre haute. La scission étant devenue flagrante et furieuse, l'occasion sembla bonne pour proposer une adresse de la chambre haute, demandant la dissolution du parlement. La cour redoutait ce résultat, qui lui faisait perdre toutes les sommes d'argent consacrées à l'achat des communes. Le petit noyau catholique le désirait, espérant, à tort sans doute, qu'un nouveau parlement lui serait favorable. Shaftesbury, qui connaissait mieux l'état de la nation et qui avait sondé l'esprit public, soutint la dissolution de toute sa force. « Une session aussi prolongée, disait-il, est contraire à la constitution : les membres, se détachant de l'intérêt national, deviennent plus exposés à la corruption. C'est d'ailleurs une injustice flagrante, de soustraire aux sentences de la loi, pendant un laps de temps aussi long, les membres que leurs priviléges protégent contre les atteintes de leurs créanciers. Il ne faut pas commettre cette iniquité criante. » Enfin, après une lutte animée, la cour remporta l'avantage, mais de deux voix seulement. Aussitôt une protestation rédigée par lord Shaftesbury, et signée par un grand nombre de pairs, fut lancée et força le roi à proroger de nouveau son parlement pour quinze mois ; mesure sans antécédent, et qui augmentait le mécontentement de la nation.

Que l'on suive la route parcourue par Shaftesbury depuis la restauration : tant de difficultés vaincues ; une si profonde habileté dans la divination de l'instinct populaire ; une si grande audace à le devancer, une si grande facilité à le diriger ; l'art de se faire respecter de ses amis et craindre de ses ennemis ; le talent de se prêter aux nécessités présentes par des concessions faites à propos, et celui de dominer les choses futures par le ménagement et la prévision : quelle habileté ! quel résultat ! quel homme que celui qui reste dix ans membre d'une administration dont il ruine le principe et dans laquelle il se conserve solide ! qui, dans le ministère, et hors du ministère, est toujours l'homme redouté, le meneur, le point central, l'âme dirigeante ! qui sait amuser le roi et lui plaire ; saper lentement et sûrement l'autorité toute-puissante des catholiques ; semer la discorde dans leur camp ; réunir, grouper, rendre solides les intérêts protestants ; étendre jusqu'en Allemagne le réseau invisible et inextricable de cette opposition ; trouver des ressources inattendues contre tous les périls ! En vérité, ce personnage que la plupart des historiens ont oublié, que les uns représentent comme un intrigant subalterne, les autres comme un ambitieux cédant aux variations de son époque ; ce personnage équivoque et complexe comme les machinations qu'il a tramées, me semble prendre place au nombre des plus grands guides des nations, des Richelieu et des César. Quel que soit l'événement postérieur à sa vie que l'on observe dans l'histoire de l'Angleterre, on trouve qu'il est l'œuvre de Shaftesbury. Préparateur redoutable et jusqu'ici inconnu de la grande scène qui devait se jouer sous Guillaume III, il fait agir d'avance tous les ressorts et tous les cordages qui déposséderont le duc d'York, renverseront le droit divin, et constitueront la Grande-Bretagne telle qu'elle a existé jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle.

Il s'agissait d'immoler cet homme dangereux, ce qui n'était point facile : il riait des pamphlets écrits par les catholiques et dans lesquels les noms de furie, de monstre, d'infâme, de moteur de tous les troubles, de démon incarné, lui étaient impitoyablement prodigués.

Enfin le parlement se réunit. Le duc de Buckingham, qu'une pique contre la cour venait d'attacher à l'opposition, prétend que les chambres n'ont pas le droit de s'assembler et que le parlement est dissous par le fait. Shaftesbury le soutient avec vigueur, et, comme à l'ordinaire, joue le premier rôle dans une discussion qui ne semble lui réserver qu'une place accessoire. Le débat s'échauffe, un duc prétend que Buckingham doit être cité à la barre

Digitized by Google

de la chambre haute, comme coupable d'outrages envers le roi. Lord Arundel se lève pour proclamer la même opinion et faire la même demande, combattue avec véhémence par lord Shaftesbury. Des animosités personnelles se mêlèrent à la discussion politique, et déjà le parti de Shaftesbury faiblissait, lorsqu'un message de la chambre des communes vint lui porter le dernier coup. La prétention de Buckingham, il faut le dire, était illégale: une prorogation n'a jamais équivalu à une dissolution. Ce qu'il y avait dans la chambre haute de consciences honnêtes s'alarment à juste titre, et le ministère usant sans pitié d'un commencement de victoire, obtient une sentence de la chambre contre lord Shaftesbury; sentence qui le condamne à se mettre à genoux devant la barre et à prononcer les paroles suivantes :

« Je reconnais que ma tentative pour établir qu'un parlement prorogé est un parlement dissous, a été une action dangereuse et de mauvais exemple : c'est pourquoi je demande humblement pardon à Sa Majesté et à l'honorable chambre. »

Buckingham, premier auteur d'une proposition compromettante, avait eu soin de disparaître de la chambre selon ses habitudes de légèreté insouciante et lâche. Salisbury et Warton, qui avaient partagé l'opinion d'Ashley, mais que le ministère avait eu soin d'écarter de l'accusation, refusèrent de profiter de ce bénéfice qui leur était offert. Tous trois se rendirent prisonniers et se laissèrent enfermer dans la Tour de Londres, plutôt que de faire amende honorable. La honte vint à saisir le duc de Buckingham qui se rendit prisonnier le lendemain matin et partagea leur prison.

La témérité inhabile de Buckingham a ruiné d'un coup les intrigues de Shaftesbury; le voilà en prison! Le duc d'York respire. Shaftesbury ne demandera point pardon; et la chambre des pairs, jalouse de ses privilèges, ne le lâchera pas qu'il n'ait accompli la démarche humiliante qu'on lui impose. Shaftesbury s'adresse au tribunal du banc du roi, qui, redoutant l'influence croissante du duc d'York, se déclare incompétent; des ordres sont donnés pour que les prisonniers soient consignés chacun dans une chambre séparée; l'opposition suit l'exemple des juges, tremble et se refroidit. Les communes intimidées s'ajournent elles-mêmes pour éviter au roi une nouvelle prorogation. Enfin les quatre condamnés voyant qu'il n'y a plus pour eux de ressources, adressent au roi une pétition que rédige Shaftesbury. On ne redoute ni Warton, ni Salisbury, ni même Buckingham, auteur de ce débat, c'est Shaftesbury que Charles II veut tenir dans un état d'inaction que le cachot seul peut garantir. A Shaftesbury lui seul s'adressaient les attaques, à lui seul appartenait la haine. Ils eurent tous leur grâce, il resta seul à la Tour. D'ajournement en ajournement on avait atteint la fin de l'année 1677. Le grand agitateur, sévèrement gardé à vue, ne communiquait avec personne sans le consentement du roi, c'est-à-dire du duc d'York; chaque jour le gouvernement prenait une attitude plus hautaine et arbitraire; il y allait de tout le salut du parti. Si Shaftesbury restait en prison, le triomphe des catholiques semblait certain. Il se détermina donc à s'adresser à la chambre haute et à se soumettre. Ce n'était pas le compte du ministère à qui la liberté de Shaftesbury faisait peur, et qui l'accusa d'une nouvelle faute, celle d'avoir attenté aux privilèges de la pairie, par son appel au tribunal du banc du roi.

Le débat s'engage sur ce nouvel incident : après deux jours de discussions, la chambre déclare que c'est un crime attentatoire à ses privilèges de reconnaître l'arbitrage d'une cour inférieure lorsque l'on a été condamné par elle; Shaftesbury demande la permission de venir se défendre en personne. On la lui accorde. Son intention est d'adoucir par sa présence rigueur de ses juges et d'obtenir du moins une forme d'humiliation moins insultante : vain espoir; il boit le calice jusqu'à la lie. Il lui faut satisfaire à genoux aux exigences de l'esprit de corps que lui-même avait armé contre la cour. Le plus fier et le plus

Digitized by Google

audacieux des hommes politiques se plie à la plus honteuse humiliation. Il a son but; considéré une fois par le peuple comme une victime de la cour, il fera payer cher à ses ennemis l'amertume dont ils l'abreuvent. Il s'agenouille pour se relever plus rédoutable.

De cette époque en effet date son influence la plus prononcée sur les partis et sur les hommes. Il sort de la Tour; on le porte en triomphe; il rentre au parlement : ses amis de la chambre des communes rédigent une adresse demandant la guerre avec la France; cette adresse ne passe pas à la chambre des pairs, mais les alarmes de la nation augmentent; l'alliance de Louis XIV et de Charles II devient odieuse à tous, et Shaftesbury réussit enfin à jeter dans les veines du peuple entier cette fièvre de haine et de terreur qui dura cinquante ans, qui éclata d'une manière si ridicule et si sanglante, qui flétrit par des revers les dernières années de Louis XIV, et que l'on pourrait nommer la fièvre protestante.

Ce fut au milieu de cette fièvre que se joua l'une des comédies les plus infâmes de l'histoire moderne : comédie qui nous semble n'avoir jamais été bien comprise, et dans laquelle Shaftesbury, fidèle à sa politique, joua un rôle de Figaro sanguinaire qui fit autant d'honneur à son intrigue que de honte à son âme. Trois ou quatre misérables, quelques-uns repris de justice, d'autres vivant dans la misère et la fange, voyant que les trois quarts de la nation ne rêvaient que complots catholiques; témoins de l'aversion furieuse que les jésuites et le duc d'York inspiraient au peuple; pressentant les honneurs, les faveurs et même la gloire que recueilleraient les révélateurs d'une conspiration papiste, imaginèrent de se constituer sauveurs de l'État et héros populaires. Ils y réussirent. Quelques conciliabules de jésuites découverts; quelques lettres volées; certaines demi-révélations faites par des subalternes; des indices sans preuve; des traces vagues de conjuration, comme il y en a toujours dans un pays divisé; nulle probabilité réelle, mais des hypothèses; voilà ce dont trois ou quatre calomniateurs mal habiles se servirent pour fabriquer la célèbre conspiration connue dans l'histoire sous le nom de *complot papiste;* qui, avidement accueillie par l'animosité et le fanatisme de la masse protestante, soigneusement exagérée, habilement mise à profit par Shaftesbury et l'opposition, fit tomber plusieurs têtes innocentes, jeta en prison plusieurs familles, justifia l'organisation d'une véritable Terreur contre le duc d'York et les siens, et vengea cruellement l'outrage dont Ashley venait d'être victime. Que lui-même ait inventé le complot; qu'il ait pétri pour ainsi dire dans ses mains les âmes noires et ignobles de Titus Oates et de ses complices : c'est ce que Charles II, qui s'y connaissait, croyait fermement. S'il fallait juger de la réalité d'un crime par l'utilité qu'il rapporte à son auteur, certes on ne douterait pas un instant qu'il n'en ait été coupable. Rien dans sa vie ne prouve qu'il ait été homme à reculer devant un grand forfait politique. La plupart des historiens l'ont absous, ce n'est pas à nous de l'accuser. Contentons-nous des faits; ils le montrent interrogateur, accusateur attentif, ardent, aidant les dénonciateurs dans l'agencement de leurs hypothèses, venant au secours de leur sottise, commentant leurs révélations, enveloppant dans le complot supposé des hommes évidemment innocents, enfin poussant le roi et le parlement à faire tomber toutes les têtes catholiques dont on pourrait s'emparer. Ici l'habileté devenait atroce; mais elle touchait son but.

Les dénonciateurs triomphent, les catholiques se cachent, le duc d'York baisse la tête, le bon bourgeois ne marche plus dans les rues qu'armé d'une massue au bout d'une lanière de cuir, afin d'assommer les catholiques; le sang coule sur l'échafaud. Plusieurs bills, un entre autres qui déclarait tout catholique inhabile à siéger à la chambres les communes, désarmèrent complétement le parti du duc d'York. Ce fut avec peine que l'on obtint une exception en faveur de ce dernier. Charles II, qui s'était laissé dépasser en

Digitized by Google

fait de catholicisme et d'autorité absolue par le duc d'York, se voit maintenant débordé par le parti national et protestant. Il a recours à son dernier moyen, il dissout le parlement, qui depuis dix-huit années a suivi une marche ascendante vers l'opposition et la résistance. On a vu quelle part Shaftesbury a prise à ce mouvement.

De nouvelles élections ont lieu. On aurait dû prévoir que leur caractère serait tout national et protestant. La cour s'effraye encore, et le roi, pour faire croire qu'il renonce aux suggestions de son frère, le fait partir pour le continent. Inutile palliatif. La première motion faite à la chambre des communes sollicita une enquête sur l'état de la nation en général, et c'était bien ce que l'on pouvait imaginer de plus désagréable à la cour. A son tour, Charles II reconnut qu'il fallait plier. Il traita le parlement comme il traitait ses maîtresses et résolut de les faire dupes : un conseil d'État postiche dans lequel il admit plusieurs membres populaires, entre autres Shaftesbury et Essex, s'assembla et joua devant la nation cette grave et sérieuse farce qui ne trompa personne.

William Temple prétend avoir donné à Charles II le conseil de former ce nouveau cabinet. Il est probable que Charles II, tout en acceptant son avis, se donnait le plaisir de mystifier le conseiller. Temple voulait un véritable ministère : le roi espérait établir un ministère de paille, pour amuser le peuple et calmer l'opposition. Mais William Temple, homme d'esprit, n'entendait pas faire entrer Shaftesbury dans un cabinet où la capacité de cet homme d'État le rendrait nécessairement maître et arbitre. Charles II, avec la légèreté de son caractère et de ses vues, imaginait que les duperies de l'opposition ne seraient pas complètes si Shaftesbury se trouvait éloigné. Ce dernier laissait aller les choses, dont il contemplait le cours d'un œil ironique : il avait assuré sa position du côté du peuple et ne craignait rien de la cour qui elle-même tremblait.

En dépit des efforts de Temple, Shaftesbury entra dans le conseil ; et alors même que ces deux hommes professèrent la même opinion, leur hostilité fut flagrante. Ici, pratique des affaires, but déterminé, action décisive, aucun scrupule, résolution de tout exploiter, de tout déjouer pour arriver à ses fins ; extrême connaissance des hommes, activité indomptable ; assez de finesse pour tout pénétrer, pas assez pour perdre la force d'action. — Là au contraire, une moralité douce, scrupuleuse et délicate ; une trempe de caractère monarchique ; l'amour des arts, du repos et des lettres ; une loyauté mêlée de grâce et tempérée par la finesse ; des habitudes presque françaises, inclinant vers le régime de Louis XIV ; un sentiment d'élégance qui redoutait les mouvements brutaux, les attaques violentes, les perfidies cachées. Voilà les éléments contradictoires qui se rencontraient pour se heurter chez William Temple (1) et Shaftesbury.

La plus faible de ces deux natures, le plus aimable et le plus excellent de ces deux caractères plia, comme on devait s'y attendre, en face du plus vicieux, du plus adroit et du plus fort. Temple lui garda rancune ; et dans sa vengeance d'homme de lettres il se garda bien d'oublier Shaftesbury qu'il n'épargna pas dans ses Mémoires ; Shaftesbury n'écrivit pas les siens, et sa mémoire demeura une énigme indéchiffrable. Avec toute sa douceur d'âme et son aménité de conduite, Temple servait Charles II aveuglément. Ce Shaftesbury qui a fait tant de mauvaises actions et pas une faute, ne reprit sa place au conseil d'État que pour donner au peuple anglais l'*habeas corpus*, la seconde charte du citoyen, la grande protectrice de la liberté individuelle.

Il ne veut entrer au conseil qu'en qualité de président. On s'attend à le voir changer de conduite et quitter l'opposition.

(1) La série d'articles choisis dans les diverses revues, et que nous devons consacrer successivement aux plus célèbres hommes d'État de la Grande-Bretagne, nous donnera occasion d'esquisser le portrait curieux du diplomate William Temple, dont les Mémoires viennent de paraître.

Digitized by Google

Non : il savait que toute sa force était là, et il ne profita de son nouveau crédit que pour la consolider et lui prêter de l'avenir. Un commerçant de Londres avait été jeté en prison sur un simple mandat du conseil : il s'adressa aux tribunaux et demanda son *habeas*, c'est-à-dire, selon la loi, la liberté sous caution. Les juges eurent l'infamie de la lui refuser. Shaftesbury propose aussitôt un nouveau bill conçu et rédigé par lui *pour la sûreté plus grande* de la liberté des sujets. Les communes l'accueillent avec transport; la chambre des pairs est furieuse; la cour voit la faute qu'elle a commise en espérant que Shaftesbury deviendrait le président d'un cabinet illusoire. Dans la crainte de voir passer le bill de l'*habeas corpus*, elle se détermine à proroger le parlement. Mais Shaftesbury la gagne de vitesse, ne lui laisse pas le temps de se reconnaître, et emporte d'assaut la victoire, par une fraude il est vrai, fraude très-singulière et dont nous recommandons l'étude aux professeurs qui prêchent la moralité de la politique.

Dans cette discussion si importante, les deux *tellers* chargés de compter les votes étaient deux personnages d'un caractère fort différent : lord Norris, rêveur et toujours distrait, et lord Grey qui plaisantait volontiers sur toutes choses. Le tour de l'un des membres de la chambre, le plus chargé d'embonpoint, étant venu, il se déclara en faveur du bill. Grey, qui trouvait apparemment que ce gros homme en valait dix, compta dix au lieu d'un. Le distrait Norris écrivit dix, et l'addition en faveur du bill se trouva grossie de neuf votes qui lui donnèrent une majorité apparente. Beaucoup de membres entraient et sortaient, l'appel nominal devint par conséquent impossible, et le bill passa. Quand les ministres qui savaient leurs forces, et qui n'ignoraient pas que la chambre comptait 107 membres, entendirent prononcer le nombre total de 116 membres, leur étonnement fut extrême. Ils demandèrent que l'on recommençât à voter; mais les bancs étaient dégarnis; toutes les formalités se trouvaient remplies, et l'une des plus belles conquêtes de l'indépendance anglaise fut enlevée par stratagème. Un historien prétend que l'utile plaisanterie de lord Grey lui avait été dictée par Shaftesbury. A cet acte majeur succèdent d'autres actes non moins significatifs : une déclaration contre le duc d'York et les papistes, une enquête sur les pensionnaires de la cour, enfin la proposition formidable d'un bill d'exclusion lancé contre tout prince catholique.

Plus d'hésitation; il faut proroger encore ce parlement si mal disposé. Charles II essaye de prouver à ses ministres qu'il y va de leur intérêt, peut-être de leur vie. Shaftesbury ne s'y trompe pas; il s'écrie qu'on ne le fera pas dupe, et que ceux qui ont conseillé cette mesure la payeront de leur tête. La prorogation ne suffit pas; la dissolution a lieu de 12 juillet 1679. Il fallait tout l'aveuglement de la cour pour ne pas prévoir que les nouvelles élections seraient plus redoutables que jamais. Shaftesbury se trouvait là, actif, sur la brèche, agissant sur le peuple par ses exemples, ses intrigues et ses émissaires; puissant dans son double rôle de chef du cabinet, qui fomente l'opposition, et de tribun populaire qui dispose du cabinet. Situation peut-être unique dans l'histoire de la politique, et qui plaçait Shaftesbury sur une double cime aussi élevée que périlleuse. Il faisait plus que gouverner; il commandait une vaste armée contre laquelle le gouvernement se défendait avec peine. Le peuple croyait que tous les poignards papistes étaient dirigés sur la poitrine de son favori, de son protecteur, de son chef; les plus ridicules contes se répandaient à ce sujet; ses amis les accréditaient et lui-même ne les repoussait pas. C'était un Dangerfield, une madame Cellier, un Francisco de Taria, qui voulaient les uns poignarder Shaftesbury, les autres l'assassiner au moyen d'une grenade de poche (*hand-gronado*) lancée dans son carrosse; ainsi parlent du moins plusieurs historiens graves, entre autres Rapin Thoyras; la sottise de leur crédulité prouve l'irritation populaire qui environnait de périls chimériques mais redoutés sa grande idole et son héros.

Digitized by Google

Shaftesbury et ses acolytes dirigeaient tous leurs efforts vers cette irritation et ce soulèvement secret qui chaque jour grossissaient l'orage de l'océan populaire sous le vaisseau monarchique auquel il paraissait se soumettre encore. Le duc d'York part pour l'Écosse, au commencement de l'hiver, et le roi lui promet de faire durer la prorogation jusqu'au printemps. De toutes parts les pétitions lui arrivent : pairs, bourgeois, ecclésiastiques, demandent à Charles II la réouverture du parlement. Le voluptueux, troublé dans ses plaisirs, repousse les pétitionnaires avec une ironie impatiente. « Ceux qui vous envoient, dit-il à l'un, sont des gens d'un mauvais esprit et sans loyauté! Pour qui me prenez-vous? Qui donc croyez-vous être? J'admire en vérité que des personnes de votre état se permettent d'exciter mon peuple à la rébellion : vous ne seriez pas charmé que je me mêlasse de vos affaires; ne vous mêlez pas des miennes; surtout de choses qui touchent si essentiellement à la prérogative royale? — Allez, dit-il à l'autre pétitionnaire, allez raisonner sur ces matières en buvant votre bière; et tâchez, messieurs de Windsor, de ne plus mettre le nez dans les affaires de vos voisins. »

Mais tout cela, toute cette colère prouvait l'impuissance. La présidence du conseil est enlevée à Shaftesbury. Une proclamation est lancée contre les pétitions quelles qu'elles soient. Les agents de la cour obtiennent des habitants des diverses localités la signature d'adresses ou de protestations, manifestant l'*horreur* inspirée par les pétitions au roi. Un roi qui distribue les faveurs et les punitions est toujours sûr de rencontrer sous sa main des bassesses nombreuses et des assiduités faciles; aussi le parti national et protestant vit-il avec frayeur ou plutôt avec stupéfaction les adresses en faveur de la cour, les protestations d'*horreur* (*abhorrence*), pulluler, fourmiller, se multiplier, sortir de terre. La nation abandonnait-elle tout à coup ses opinions et ses défenseurs? On le crut un moment : tout plia, tout se tut; le duc d'York revint triomphant; quatre membres du conseil donnèrent leurs démissions; les papistes levèrent la tête : on crut en Europe Shaftesbury perdu.

Cet homme terrible voit que le grand coup doit être frappé, qu'il ne faut pas perdre une minute, et qu'il s'agit ou de périr ou de terrasser l'ennemi. Il rédige une accusation formelle contre le frère du roi, la fait signer par plusieurs pairs et gentilshommes, et va lui-même la présenter au Grand Jury, composé de protestants, et qui, certes, n'épargnera pas un catholique avéré. Le roi casse le Grand Jury; toutes les causes qui attendaient la sentence restent en suspens, et cette iniquité grave, en lésant beaucoup d'intérêts, accroît le mécontentement public. Charles II renvoie son frère en Écosse, et convoque le parlement. Mais Shaftesbury, le grand instigateur de toutes les résolutions des communes, leur dicte leurs premiers actes, tous dirigés contre le papisme, assurant au peuple le droit de pétition, condamnant solennellement le renvoi du Grand Jury et frappant à coups redoublés sur le parti du duc d'York : bientôt après, le bill d'*exclusion*, qui chasse du trône tout prince catholique, est voté par l'immense majorité des communes, mais rejeté par les pairs que Charles II prend soin de surveiller lui-même; lui, naturellement si indolent, assista à la discussion jusqu'à minuit. Il y allait de sa couronne.

Les communes irritées se hâtent de creuser le sillon protestant qu'elles ont ouvert : les juges qui ont permis ou autorisé la cassation du Grand Jury sont poursuivis et châtiés; plusieurs bills hostiles au duc d'York, remplis d'intolérance pour les papistes, odieux sous le rapport de la justice et de l'humanité universelles, utiles aux triomphes des partis, sont successivement présentés et la plupart adoptés. L'un des plus effrayants de ces actes disparaît, sans que l'on sache comment, du bureau sur lequel il est déposé, et quelques historiens prétendent que Charles II lui-même a autorisé cette soustraction. Dans l'espoir de perdre le seul homme qui est l'âme de ce formidable mouvement, on va chercher dans sa retraite obscure

Digitized by Google

le fils de l'un des infâmes dénonciateurs du complot papiste : on le questionne, on obtient de lui la révélation de rapports secrets qui ont existé entre Tongue, son père, et lord Shaftesbury. On le séduit par de l'argent et des promesses ; et ce fils, se portant accusateur d'Ashley, vient déclarer publiquement que son père est un infâme, que le complot papiste est un conte, que les condamnés ont péri innocents, et que Shaftesbury a tout inventé. Les membres de la chambre des pairs, chargés d'examiner l'accusation, ne veulent pas même l'entendre ; Shaftesbury est absous d'avance par la passion politique qu'il a servie, et le fils de Tongue va pourrir dans un cachot où il expire bientôt après.

Suivons cette vie de Shaftesbury, vie de triomphe souvent achetée au prix de l'honneur, toujours étonnante et presque miraculeuse. A une dissolution nouvelle du parlement succède sa convocation à Oxford : on craint la capitale, foyer de pensée, d'agitation et de révolte. Shaftesbury rédige une protestation mal reçue à la cour, applaudie du public, suivie d'élections plus populaires que jamais. C'est toujours Ashley qui donne les instructions, qui distribue les rôles, qui dirige les mouvements. A Oxford c'est lui qui donne l'exemple de se rendre au parlement avec des armes, entouré d'une escorte de gentilshommes armés! moyen dramatique et sûr d'ébranler l'imagination populaire. Le parlement d'Oxford ne fut pas moins odieux à la cour que ne l'avaient été les parlements précédents. Un pauvre pamphlétaire, Fitz-Harris, coupable seulement de s'être moqué du complot catholique et de ses inventeurs, paya de sa tête la fureur secrète des communes. On a recours, comme à l'ordinaire à une nouvelle dissolution ; les communes et les lords s'exhortent mutuellement à suivre le conseil audacieux de Shaftesbury et à siéger en dépit du roi ; mais le courage leur manque pour accomplir cette bravade que Mirabeau a réalisée. Les membres de la chambre des pairs tiennent les derniers; ceux de la chambre des communes s'éclipsent peu à peu et laissent la chambre des séances vide comme le roi l'ordonnait.

Il faut relire les pamphlets et les poëmes de cette époque, pour se faire une idée de la place occupée par Shaftesbury. On prétendait qu'il allait se faire élire roi de Pologne. On lui donnait le nom de comte *Tapsky*, par allusion au *tap* ou séton qu'il portait, depuis l'accident dont nous avons parlé. D'autres, plus spirituels, parodiaient son nom, et le transformaient en alderman *Shiftesbury*, parce qu'il avait de nombreux rapports avec les aldermen de la cité, et qu'on pouvait lui reprocher, ainsi qu'à tous les hommes politiques, de nombreux *shifts* ou changements de position. La cour soldait une armée pour détruire ce grand pouvoir d'un seul homme. Les prédicateurs, dans leur chaire, ne le nommaient que *Méphistophélès*. On payait les vers de l'excellent poëte Dryden pour flétrir dans la postérité celui que l'on redoutait dans le présent. Enfin, comme rien ne réussissait, on l'arrêta pour le jeter à la Tour, le 2 juillet 1681. Mais avant de lui ouvrir la prison, le roi le fait venir dans son cabinet et l'examine devant le conseil. On avait affaire à forte partie. En vain interroge-t-on ses tiroirs et fouille-t-on ses papiers : rien qui l'accuse. Avec cet esprit de détail nécessaire aux grandes entreprises, il avait fait prévenir tous ses amis de ne pas laisser une seule trace qui pût les compromettre.

Le mandat d'amener, l'instruction de l'affaire, l'examen des témoins s'il y en avait, furent confiés à un juge perdu de réputation nommé Warcup, que Shaftesbury récusa, en se portant son accusateur. Il fallut un ordre du roi pour suspendre les poursuites ; il fallut que trois fois, à trois tribunaux différents, des juges vendus refusassent à Shaftesbury le bénéfice de l'*habeas corpus;* il fallut que le parti pris et la volonté déterminée de perdre un adversaire se montrassent dans toute leur nudité aux yeux du peuple révolté. Pour l'accoutumer à la sévérité des exécutions, on a soin de condamner à mort le pauvre Étienne College, que les Anglicans ont inscrit dans leur martyrologe. Les juges et

Digitized by Google

la cour s'unissent pour écraser Shaftesbury. Vain effort. Le Grand Jury répond à l'accusation de haute trahison par un verdict *Ignoramus*, c'est-à-dire par un refus complet de s'occuper de l'affaire.

La salle de Westminster retentit d'acclamations et d'applaudissements, des feux de joie brillent dans tous les quartiers de Londres; Shaftesbury, que l'on trouve dans la prison occupé à jouer aux cartes avec sa femme, est porté en triomphe jusqu'à son hôtel. D'ironiques et redoutables applaudissements poursuivirent Charles II jusque dans son palais, et il s'écria dans un accès de mauvaise humeur qui ne lui était pas ordinaire : « Il est un peu dur que je sois le seul homme de mon royaume qui ne puisse obtenir justice. » Une médaille est frappée en l'honneur du triomphateur. Tous les whigs la portent suspendue à leur cou par un ruban : les choses en sont venues à ce point qu'il y va de la vie et de la mort. Shaftesbury se cache, fomente une conspiration, mais réelle, mais flagrante, mais tendant à détrôner Charles II et à le remplacer par son fils naturel, le duc de Monmouth. Dans le complot entre un nommé Howard, qui n'a rien de plus pressé que de le révéler à la duchesse de Portsmouth, maîtresse du roi. Le hasard, ce grand maître des événements dramatiques, veut qu'un nouvel amant de la duchesse, lord Mordaunt, prenne un vif intérêt à Shaftesbury et à sa sûreté. Un jour que Mordaunt est chez elle, on annonce l'arrivée du roi. Elle se hâte d'enfermer l'amant dans un cabinet; et le roi entre, mais suivi du révélateur Howard. Mordaunt, qui l'a vu souvent chez Shaftesbury, le reconnaît, s'étonne, soupçonne une trahison et ne sort de sa cachette que pour aller avertir son ami Ashley, qui part aussitôt pour la Hollande. Telle est du moins l'anecdote rapportée par les contemporains.

Ici finit cette grande existence politique. Shaftesbury se fait recevoir bourgeois d'Amsterdam pour échapper aux poursuites de la cour, et le magistrat hollandais, qui se souvient du *delenda Carthago*, lui répond par ces mots remarquables, que l'histoire a raison de conserver : « *Carthago non adhuc abolita comitem de Shaftesbury in gremio suo recipere vult.* — Carthage, qui n'est pas encore détruite, veut bien recevoir dans son sein le comte de Shaftesbury. » — Cependant cette organisation robuste, épuisée par une lutte si longue, succomba peu de temps après son arrivée en Hollande; il mourut le 2 janvier 1683. Un vaisseau pavoisé de drapeaux noirs reporta en Angleterre le corps de l'un des hommes les plus étonnants de son siècle, qui fut enseveli dans l'ancien domaine des Cooper, à Winborn-Saint-Gilles.

Mais dans quel état laissait-il l'Angleterre? quelle avait été son œuvre politique? De toutes ces intrigues, de toutes ces manœuvres, de toute cette lutte, qu'était-il résulté?

Sous la main de Shaftesbury le protestantisme était devenu une foi politique, un fanatisme non-seulement religieux, mais national. Il a pétri la nation pour le nouveau système représentatif. Les whigs, ces dominateurs protestants de la seconde moitié du dix-septième siècle et de tout le dix-huitième en Angleterre, forment un bataillon solide et compacte. La loi du *test*, le bill d'exclusion, l'attitude prise par le Grand Jury; la violence de l'animosité à propos du complot papiste; l'alliance intime de l'intérêt commercial et de l'église anglicane réformée; la cohésion puissante de ce parti qui chassa Jacques II, fit triompher Guillaume et soutint la branche d'Orange sur le trône pendant cent cinquante années : que dire de plus? l'*habeas corpus* régularisé : tout cela date de Shaftesbury. Ce que n'a pas dit l'histoire, c'est qu'il fut le grand continuateur de l'œuvre nationale de Cromwell, et le grand préparateur de l'œuvre représentative de Guillaume. Cromwell l'ébaucha dans les orages populaires, Guillaume l'accomplit dans le cabinet et sur le champ de bataille. L'époque de Shaftesbury, qui occupe le centre de cette trilogie, fut une époque de fraude, d'astuce, de ruse, de mensonge, de trahison, d'impudentes vénalités, de débauches, de mauvaise foi. Shaftesbury fut l'homme de cette époque. Les résultats

Digitized by Google

qu'il obtint furent immenses, et leur racine plongea dans tous les crimes du temps. Pendant que les hommes profitent des fruits providentiels de l'histoire, Dieu, qui seul en a le droit, juge leur moralité (1).

(*Shaftesbury's Memoirs.*)

Sciences Naturelles.

DES EFFETS DU MIRAGE,

ET DE LA DÉCEPTION DE NOS SENS.

Faut-il douter de tout? C'est ce que prétendent quelques philosophes. On serait tenté de le croire, si l'on s'en rapportait à l'expérience des sens presque toujours trompeurs. La raison, nous dit-on, est une règle incertaine : les sens ne le sont pas moins. A quoi donc s'en rapporter? et si l'on excepte les vérités mathématiques, quelles sont les vérités réelles?

Un illustre physicien de mes amis s'est amusé à recueillir en un volume toutes les déceptions qui trompent nos sens; il y en a qui ont duré des siècles. Croirait-on qu'une île imaginaire, située à peu de distance des Iles-Canaries, a trouvé et gardé sa place, non-seulement dans les cartes géographiques, mais dans l'imagination des habitants de ces dernières îles? On aperçoit la prétendue île de Saint-Brandon, non-seulement sur le globe géographique de Martin Behme, mais sur une carte française publiée en 1704. Peut-être aujourd'hui même, le bon peuple des Iles-Canaries est-il bien persuadé que l'île existe, mais qu'elle se cache. Il s'agit d'une étendue de terrain, les uns disent de cent lieues, les autres de quarante, quelques-uns de vingt. L'île chimérique facile à découvrir dans les beaux jours, disparaissant sous les brouillards, couverte de montagnes, s'étendait vers l'ouest. Toutes les fois qu'on essayait de faire voile vers ses parages, on ne trouvait rien : l'île disparaissait. Cependant un si grand nombre de personnes attestaient son existence, qu'on n'osait pas la rayer des cartes. A la même époque où Colomb adressait sa proposition à la cour de Portugal, un habitant des Canaries priait Jean II de lui confier un vaisseau pour se mettre à la recherche de l'île fantastique.

Jamais problème, jamais paradoxe n'offrit plus de difficulté, dit dans son *Histoire des Iles Canaries*, dom José de Viera-Clavigo : nier l'existence de cette île, c'est contredire une foule de gens de bon sens et dignes de foi; en affirmer l'existence, c'est fouler aux pieds la critique, le jugement, la raison. D'où vient le nom de Saint-Brandon, et à quelle époque l'île fut-elle baptisée ainsi? On l'ignore complétement. Un abbé écossais nommé Brandam ou Brandon, vivait, dit-on, au sixième siècle. Mais pourquoi donna-t-il son nom à cette île? Frère Diégo-Philippo, dans son livre de l'*Incarnation du Christ*, assure que les

(1) Voyez les deux premiers articles, que celui-ci complète, dans les n°s de juillet 1837 et février 1838.

anciens avaient la même croyance ou les mêmes préjugés; qu'ils regardaient cette île comme très-réelle, mais comme inaccessible ; que l'île Aprosite de Ptolémée n'est pas autre chose. Quoi qu'il en soit, du seizième au dix-septième siècle, on n'a pas cessé de la voir, mais toujours de loin, toujours à la même place, toujours sous les mêmes formes. En 1526, l'expédition de Troja et de Ferdinand Alvarès fit voile vers l'île fantôme, revint sans avoir touché aucune terre, mais ne put convaincre la population des Canaries, toujours persuadée que l'île existait. Plus de cent témoins allèrent déposer chez le gouverneur de l'île, Don Alonzo Espinosa, que la certitude la plus complète ne leur permettait pas de douter de l'existence de l'île, aperçue par eux, au nord-ouest : ils avaient vu, disaient-ils, le soleil se coucher derrière un de ces pics montagneux, ils l'avaient contemplé longtemps et patiemment. Aussi, en 1570, d'après des témoignages si valables et si graves, une expédition nouvelle fit-elle voile du côté de Saint-Brandon. Elle avait pour chef Ferdinand de Villosa, gouverneur de Palma, qui n'eut pas plus de succès que les autres, et qui, comme eux, fut condamné au supplice de Tantale, par cette île toujours prête à se montrer, toujours prête à fuir. Trente-quatre années s'écoulent. Un moine et un pilote, Lorenzo Pinedo et Gaspardo d'Acosta, tentent l'aventure, profitent d'un beau temps, font voile dans toutes les directions, recueillent une foule d'observations astronomiques et nautiques ; mais ne trouvent point d'île. Sans doute les fées qui l'habitent la dérobent à tous les yeux. D'où viennent les oranges, les fruits, les fleurs, qui, apportés par les flots maritimes, jonchent les rivages de Gomarra et de Feroë? On ne peut en douter, Saint-Brandon leur envoie ces dépouilles des forêts enchantées. L'imagination du peuple s'allume, les cerveaux bouillonnent ; une image splendide de cette île imaginaire surgit dans toutes les pensées. Enfin, en 1721, une quatrième expédition part, ayant à sa tête Gaspar Dominique, homme de probité et de talent. Comme il s'agissait d'une grande affaire, d'une affaire mystérieuse et solennelle, il se fit escorter par deux chapelains. Vers la fin d'octobre, la population de l'île de Tenerif, livrée à la plus vive anxiété, les vit partir pour ces régions fantastiques qu'ils ne parvinrent pas à découvrir.

La curiosité s'était fatiguée. Elle reploya ses ailes, et ne permit à Saint-Brandon de dérouler que par intervalles aux regards surpris et charmés ses lointaines déceptions. Dans une lettre écrite en 1759, et datée de l'île de Gomarra, un moine franciscain raconte à un de ses amis, que le 3 mai au matin, il a distinctement aperçu Saint-Brandon. « Il se trouvait alors dans le village d'Anaxerro, et au moyen d'un télescope, il a très-distinctement aperçu deux hautes montagnes séparées par une vallée.

Lasse de chercher l'île de Saint-Brandon, l'imagination populaire se réfugia dans la magie. C'était, selon les uns, les jardins d'Armide ; selon d'autres, le paradis terrestre. Quelques Espagnols y voyaient les sept cités habitées par les citoyens de sept villages de l'Andalousie, détruits par les Mores ; d'autres, l'endroit où Énoch et Élisée furent séquestrés par l'ordre de Dieu. Pour les partisans de la dynastie gothique, c'était la retraite de Roderick, dernier roi des Goths; pour les Portugais, celle de Sébastien, leur roi perdu. Enfin, les philosophes, et à leur tête le père Feyjoo, expliquaient l'apparition de l'île prétendue par un phénomène semblable à celui du mirage, et spécialement à celui de la célèbre *fée Morgane*. On sait que les eaux du golfe de Messine, recevant comme un miroir le portrait de Reggio et du paysage environnant, font rejaillir dans certains jours, sur un fond de nuages qui les reflète et qui les présente ainsi dans l'éloignement, l'image d'une seconde ville de Reggio en face de la véritable ville.

Nos propres sens nous trompent donc, et les sceptiques trouvent, dans la nature même, des appuis pour leur opinion. Tous les voyageurs qui ont visité l'Arabie et la Perse ont admiré cette illusion d'optique que les Français nomment *mirage*, et les Orientaux *seraieb* (eau du désert). « Le soir et le matin, dit Monge, dans la

Digitized by Google

Décade Égyptienne, l'aspect du terrain est tel qu'il doit être; entre vous et les derniers villages qui s'offrent à votre vue, vous n'apercevez que la terre; mais, dès que la surface du sol est suffisamment échauffée par la présence du soleil, et jusqu'à ce que, vers le soir, elle commence à se refroidir, le terrain ne paraît plus avoir la même extension, on le dirait terminé à une lieue environ par une inondation générale. Les villages qui sont placés au delà de cette distance paraissent comme des îles situées au milieu d'un grand lac, et dont on serait séparé par une étendue d'eau plus ou moins considérable. Sous chacun de ces villages on voit son image renversée, telle qu'on la verrait effectivement, s'il y avait en avant une surface d'eau réfléchissante. »

Ce phénomène ne reflète pas seulement les grandes masses, mais les moindres détails des arbres et des édifices, un peu tremblant toutefois, comme la surface d'un lac quand le souffle du vent la ride. Écoutons, à ce sujet, le voyageur Clark, qui a le mieux expliqué ce phénomène

« Nous allons à Rosette, et nous traversons le désert. *Raschid*, *Raschid!* s'écrient tout à coup nos Arabes. Un immense lac étend ses eaux devant nous, et répète les dômes, les minarets pointus, les bouquets de dattiers et de sycomores de la ville. C'était un magnifique spectacle. «Comment passerons-nous l'eau? » demandâmes-nous à nos guides. Nous ne pouvions douter que ce ne fût de l'eau, tant nous distinguions avec netteté les plus petits détails de l'architecture et du paysage. — « Ce n'est pas de l'eau, nous répondirent les Arabes, et dans une heure nous serons à Rosette, en suivant en ligne directe la route à travers les sables qui sont devant nous. » Un Grec, qui ne pouvait croire que le témoignage de ses sens fût menteur, s'irrita contre la réponse des guides. — « Me prenez-vous donc pour un idiot, s'écria-t-il, et voulez-vous que je ne croie pas voir ce que mes yeux voient? » — « Au lieu de vous fâcher, répliquèrent ceux-ci, retournez-vous et regardez l'espace que vous avez parcouru. » Cet espace, en effet, présentait le même phénomène que nous avions devant nous, et paraissait une nappe d'eau, servant de miroir au paysage. »

Les Arabes eux-mêmes sont quelquefois trompés par cette illusion; combien elle doit être douloureuse pour l'infortuné voyageur mourant de soif, *tantalisé* sans cesse par la chimère verdoyante qui rafraîchit son regard et le berce d'une espérance vaine! Souvent il périt de soif en face de cette oasis enchantée. Voici comment s'exprime Burkhardt, dont le style élégant et pur le distingue de la plupart des voyageurs.

« En Arabie, dit-il, la couleur du mirage est de l'azur le plus pur et le plus doux, tandis qu'en Syrie et en Égypte il consiste en une espèce de vapeur blanchâtre, ondulant et vacillant sur la plaine, et dont la vibration perpétuelle brise les contours des objets reflétés. En Arabie, au contraire, le bleu de cette grande nappe d'eau est si pur que toutes les découpures des montagnes s'y reproduisent avec une précision et une netteté merveilleuses. Souvent en Arabie une douzaine de ces faux lacs apparaissent tout à coup, séparés du voyageur par une distance de deux ou trois cents pas seulement: tandis qu'en Égypte et en Syrie la distance apparente est toujours d'un demi-mille au moins. »

Cette illusion d'optique causée par la réfraction extraordinaire des rayons du soleil, traversant des masses d'air en contact avec une surface très-échauffée, subit des modifications nombreuses, dont l'île chimérique de Saint-Brandon n'est sans doute qu'un exemple. Tantôt le voyageur s'aperçoit lui-même sur une montagne ou dans un nuage. Tantôt le grand arbre découvert par lui à distance, et dont le vaste feuillage lui a fait espérer le repos et la fraîcheur, se réduit aux dimensions d'un pauvre petit arbrisseau rabougri, qui n'a pas d'ombre et à peine des feuilles. « Dans l'Amérique du Sud, dit Humboldt, souvent il m'arrivait, quand l'air était très-sec, d'apercevoir dans les nuages des troupeaux de bœufs suspendus les uns plus bas, les autres plus haut, suivant les ondulations des courants aériens qui composaient ce

Digitized by Google

miroir naturel. Le véritable troupeau ne se montrait que plus tard. J'ai vu aussi l'image d'un animal ou d'un homme, la tête en bas et les pieds en haut répété dans les nuages. » — M. Niebuhr parle de tourelles et de fortifications apparentes qui se montrent aux voyageurs dans certains cantons de l'Arabie, et qui ne sont que les contours mal arrêtés de certaines collines de sable, dont cette réfraction terrestre altère la forme véritable.

D'après toutes ces preuves, le philosophe n'a-t-il pas raison de se défier des préjugés de sens comme de ceux de l'esprit? « Les premiers, dit le philosophe astronome Herschell, opposent à la raison et à l'analyse une résistance bien plus acharnée que les autres. C'est une tyrannie absurde, à ce qu'il semble au premier abord, de nous empêcher de croire à l'évidence de nos sens; il faut bien cependant que nous nous rendions à une autre évidence, et que nous confessions, en mille circonstances, l'erreur dont nous sommes dupes. Faisons tomber les rayons du soleil sur un objet de quelque couleur qu'il soit : il prendra successivement toutes les couleurs prismatiques. Un papier réellement jaune, par exemple, nous semblera tour à tour rouge, vert ou bleu, selon la nuance des rayons qui tomberont sur lui. N'était-il pas rationnel de croire que la couleur véritable de l'objet soumis à cette expérience se mêlerait du moins à la couleur du prisme? Il n'en est rien : la couleur apparente, la seule que l'œil saisisse, remplace la couleur véritable. Il faut que le raisonnement ou le témoignage d'un autre sens vienne rectifier notre erreur. Les exemples de cette hallucination sont nombreux. Ainsi la lune, quand elle se lève et se couche, paraît d'un diamètre beaucoup plus large qu'à son zénith. Le ventriloquisme nous fait croire que des sons articulés sortent d'un buffet, d'une chaise ou d'une table. Plongez vos deux mains : la droite, dans de l'eau glacée; la gauche, dans de l'eau bouillante; laissez-les-y tremper un peu, puis replacez-les toutes deux dans un vase d'eau tiède; la main droite éprouvera une sensation de chaleur, et la gauche, une sensation de froid. Un pois placé entre nos deux doigts, croisés l'un sur l'autre, et roulant sur la table, nous fera l'effet de deux pois au lieu d'un seul. En mangeant de la cannelle, si nous fermons nos narines, nous perdons toute espèce de saveur, et la cannelle n'exerce pas sur notre goût plus d'influence qu'un morceau de bois ordinaire. Le voyageur Jacob dit que, lorsque l'on s'arrête sur le pont de Ronda, on croit voir le torrent sur lequel l'arche est jetée, remonter vers la colline, au lieu de la descendre. Le docteur Chandler, en entrant dans la Méditerranée, observa les modifications les plus étranges subies par le disque du soleil. « D'abord, environné d'une gloire d'or, il lançait à la surface de la mer une longue traînée de rayons éclatants. Bientôt la partie inférieure du disque se perdit sous l'horizon, et la partie supérieure resta éblouissante. Un petit disque séparé vint se dessiner dans l'intérieur de l'hémicycle. Ces deux figures, changeant par degrés, s'unirent et prirent la forme d'un bol de punch renversé qui resta suspendu à l'horizon, puis se transforma lentement en une espèce de parasol ou plutôt de champignon gigantesque, dont la tête était ronde et la tige très-fine. Un grand chaudron enflammé nous apparut ensuite, et son couvercle, s'élevant par degrés, affecta une forme circulaire et finit par s'évanouir tout à fait. Bientôt après, toutes les fractions de l'ancien disque se brisèrent, et leurs fragments, qui paraissaient embrasés, se dispersèrent pour s'éteindre l'un après l'autre. »

Ajoutons à ces preuves de la mystification que nos sens peuvent nous faire subir, un récit curieux du docteur Brewster: « J'étais dans mon cabinet d'étude, le soir, avec deux bougies devant moi. Tout à coup, en relevant la tête, j'aperçois à une très-grande distance, presque au-dessus de ma tête et brillant à travers mes cheveux, l'image la plus exacte de l'une des bougies et de son chandelier. Même position, même lumière, l'image était reproduite comme par un miroir; il est évident que la surface du réflecteur était on ne peut

Digitized by Google

plus polie et brillante. Mais où pouvait se trouver ce réflecteur, où était-il logé? Je me livrai, mais en vain, à une longue recherche à ce sujet, et, après avoir tout examiné avec attention, je finis par croire, ce qui n'était pas gai, qu'une cristallisation s'était formée dans mon œil et que ce dernier contenait ce miroir que je cherchais. Péniblement affecté par cette prétendue découverte, je soumis le phénomène à une multitude d'expériences. Si j'inclinais le chandelier, l'image répétait mon mouvement; si je remuais la tête ou la prunelle, l'image changeait de place. En approchant un corps opaque de mon œil, et le plaçant entre moi et la bougie, je parvins à éclipser, totalement ou partiellement, le spectre dont je cherchais la cause. Enfin, à force de répéter ces mouvements dans toutes les directions, je m'aperçus que l'image disparaissait, lorsque l'ombre de l'objet interposé tombait sur un certain endroit de mon œil gauche. J'en conclus que le réflecteur se trouvait là, et qu'il avait pris position dans les cils de la paupière. A force de tourmenter cette paupière, je dérangeai la position de ce petit miroir inconnu, de manière à ce qu'il me présentât le chandelier horizontal quand il était perpendiculaire, et perpendiculaire lorsqu'il était horizontal. Je m'approchai d'une glace, et j'étudiai cette paupière à la loupe; vains efforts: je ne trouvais rien. Enfin, ma femme qui, comme tous les myopes, est douée de la vue le plus délicatement fine, parvint à découvrir entre deux cils un atome infiniment petit qu'elle eut grand'peine à déloger. C'était une fraction minime de cire à cacheter rouge, ayant à peu près le diamètre de la centième partie d'un pouce, et qui, polie sans doute par la pression du cachet, avait sauté jusqu'à mon œil au moment ou j'ouvrais une lettre. En y regardant de très-près, je voyais encore cette image de la bougie qui s'offrait nettement à moi. Le phénomène de la double réfraction, que les philosophes n'ont pas encore pu expliquer, produit une multitude d'apparences trompeuses. Les coquilles d'huîtres, les nacres, etc., semblent colorées, vernies, argentées ou iridescentes: leur éclat chatoyant est dû, non à la couleur interne et réelle de ces matières, mais à la disposition des lamelles, disposition semblable à peu près à celle des tuiles sur un toit, et réfractant d'une façon extraordinaire et complexe les rayons du soleil. C'est à cette disposition qu'est dû le rayonnement de la perle, amas concentrique de lames de la même substance alternant avec du carbonate de chaux. »

Compléterons-nous la liste de ces prestiges? La fée Morgane est trop connue pour que nous en parlions de nouveau. Le Cumberland a aussi ses spectres aériens. En 1743, pendant une soirée d'été, un gentilhomme de cette province se trouvait assis à la porte de sa maison avec son domestique, lorsque, sur le penchant d'une colline assez éloignée, nommée Souterfell, l'un et l'autre aperçurent un homme, un chien et des chevaux courant avec une extrême célérité. Le penchant de cette colline était tellement rapide qu'ils s'étonnèrent beaucoup d'une telle apparition, et ne doutèrent pas de retrouver le lendemain les membres en débris des acteurs de cette scène. Rien de tel cependant. On ne découvrit pas même sur le gazon une seule trace de la cavalcade fantastique. Ceux qui racontèrent la chasse aux fantômes dont ils avaient été témoins, passèrent pour des visionnaires, et personne ne voulut ajouter foi à leurs paroles. Un an se passa. Le 23 juin 1744, le même domestique, Daniel Strikett, alors au service de M. Lancastre, aperçoit encore, au moment où il rentre chez lui, une troupe de cavaliers poussant leurs chevaux au galop le long de la même déclivité de Souterfell, qui jamais n'avait été descendue, même au pas, par un homme et un cheval. Il se souvient qu'on s'est moqué de son récit, reste longtemps en admiration devant le spectacle bizarre qui s'offre à lui, va chercher son maître, l'amène avec toute sa famille en face de Souterfell, et lui indique l'apparition qu'il a découverte et que dans le même instant plusieurs habitants du même canton admiraient de divers autres points environnants. Les cavaliers, dont les rangs serrés composaient cette étrange escorte,

Digitized by Google

suivaient une route curviligne et prenaient tantôt le galop, tantôt le trot. On voyait souvent un de ces personnages se détacher de l'arrière-garde, s'avancer au grand galop jusqu'au premier rang, et là se mettre en ligne avec les autres. Trente-six personnes attestèrent et signèrent le procès-verbal qui rendît compte de cette procession magique, galopant le long d'un sentier à pic qui ne pouvait soutenir ni cavalier ni cheval. Le phénomène de la réfraction ne l'explique même pas aisément; car les environs de Souterfell n'offrent pas de grandes routes par lesquelles des troupes aient passé à cette époque; il paraît que les évolutions répétées par une illusion d'optique sur une des pentes de Souterfell, appartenaient au creux des vallons voisins qui servaient de théâtre à des évolutions réelles. La révolte de 1745 allait éclater, et les troupes qui devaient y prendre part s'exerçaient silencieusement à l'ombre des montagnes presque désertes qui environnent ces vallées perdues.

Le 26 juillet 1798, vers cinq heures du soir, les habitants d'Hastings, ville située, comme on sait, sur la côte de Sussex, s'étonnèrent de découvrir à l'œil nu les collines de la côte de France, séparée de l'Angleterre par un espace de plus de cinquante milles. Cela semblait non-seulement extraordinaire, mais impossible; car la convexité de la terre plaçait la côte de France bien au-dessous de l'horizon, relativement à la côte d'Angleterre. La foule accourait sur la rive pour contempler ce miracle. Les vieux matelots ne pouvaient en croire leurs yeux; en effet des profondeurs de la mer s'élevait progressivement toute la côte française qui se dessinait avec netteté et bordait l'horizon. Tantôt cette illusion d'optique les présentait comme rapprochées et distinctes, tantôt comme éloignées et vagues. Un habitant, nommé Latham, gravissant alors un coteau voisin très-élevé, jeta les yeux sur le panorama singulier qui l'environnait. Voici le récit qu'il en fit : Cette scène de féerie qui rapprochait la France de l'Angleterre lui montrait, dans une juxtaposition merveilleuse, Douvres et Calais, Boulogne et Dungeness. Ce dernier endroit, situé sur la pointe d'un cap, est à une distance de seize milles d'Hastings. Malgré cette distance, toutes les embarcations qui naviguaient entre Hastings et Dungeness, prodigieusement grossies, semblaient toutes voisines du spectateur. Barques de pêcheurs amarrées sur la côte de France, habitations, clochers d'église, diverses nuances du terrain, tout apparaissait nettement, clairement : un nuage venant à voiler le soleil, la scène prit un caractère plus extraordinaire encore : l'obscurité totale du ciel fit ressortir le fond du tableau avec ses vives couleurs, son mouvement et son éclat.

Un de ces spectres aériens déplaça, le 6 août 1806, les quatre tourelles du château de Douvres, que les habitants de Ramsgate aperçurent avec surprise du côté de la colline où ce château n'a jamais été construit. Le docteur Brewster explique ainsi ce phénomène : « Le jour était brumeux et le vent ne soufflait pas. L'air étant plus dense près de la terre et au-dessus de la mer, qu'à une certaine élévation, les rayons du château atteignaient l'œil en formant des lignes courbes, ce qui arrivait aussi aux rayons qui partaient de la colline. Si Ramsgate eût été plus éloigné de Douvres, les rayons partant du sommet et de la base du château auraient eu le temps de se croiser, et le spectateur eût aperçu renversée l'image des quatre tourelles. »

On n'en finirait pas si l'on voulait recueillir tous les exemples de discordance qui existent entre nos perceptions et leurs causes, entre nos sensations et les objets qui nous sont offerts. Ainsi, le galvanisme, en agissant sur les nerfs, développe plusieurs sensations chimériques dans les organes du goût, de l'ouïe et de l'odorat : on croit voir jaillir des gerbes de lumière qui n'existent point. La couleur apparente des corps est souvent modifiée par le voisinage d'un objet coloré qui influe sur la sensibilité générale de la rétine. Placez un objet gris ou blanc, de petite dimension, sur un fond coloré, vous verrez cet objet emprunter une des nuances complémentaires de la couleur du fond. En Chine, les lettres

Digitized by Google

de cérémonie ne s'écrivent que sur du papier écarlate de la teinte la plus éclatante. Toute l'encre dont on se sert pour tracer des caractères sur ce papier paraît verte, bien qu'elle soit réellement noire; c'est que la rétine, frappée vivement par la couleur rouge du papier, conserve une impression qui la conduit à la nuance complémentaire du rouge au vert. Cette même loi de continuité dans les sensations fait qu'un charbon ardent, agité en cercle, produit, à l'œil, une roue lumineuse, et qu'un météore enflammé qui traverse le ciel paraît laisser sur son passage une longue queue enflammée qui n'existe pas. Un nommé Wheatstone a construit sur ce principe de la permanence des sensations un instrument nommé *kaleidophône*, destiné à démontrer la route suivie par des lames en mouvement dans leurs vibrations diverses; ce qui donne très-souvent des courbes admirables à l'œil. Les roues d'une voiture en mouvement, lorsque nous les regardons à travers les barreaux verticaux et parallèles comme ceux d'une palissade, paraissent armées de rayons courbes. Les deux seuls rayons de la roue qui se trouvent dans une position verticale conservent une apparence analogue à la réalité et semblent droits; mais tous les rayons placés obliquement se recourbent à mesure qu'ils approchent de la terre, et ce qui est plus étrange, leur partie convexe est la plus proche du sol. Que la voiture roule plus ou moins lentement, le phénomène s'opère de même; il faut seulement qu'elle n'aille pas assez vite pour confondre tous les rayons de la roue, ni assez lentement pour permettre au spectateur de distinguer l'un après l'autre chacun des rayons qui la composent.

La fantasmagorie et la prestidigitation ont profité de ces illusions de nos sens, bien plus nombreuses qu'on ne le croit, et qui se reproduisent à tous les moments de notre vie. L'idée que nous nous formons de la concavité ou de la convexité d'une surface d'après son apparence visible, dépend principalement de la direction opposée de la lumière qui tombe sur elle et qui arrive jusqu'à nos yeux. Si nous nous trompons sous ce dernier rapport, nous nous trompons sur tout le reste. Un cachet gravé en creux, et aperçu à une certaine distance à travers une lentille convexe, paraît sculpté en bosse. La disposition de l'ombre et de la lumière peut faire prendre une surface convexe pour une concave, et *vice versâ*. Causes extérieures, causes intérieures, raisonnements faux, impressions mensongères, tout nous environne de fantômes. Que serait-ce donc si nous parlions des univers inconnus qui nous échappent, et des profondeurs dans lesquelles l'imperfection de nos organes nous empêche de descendre! L'œil d'un seul poisson, ou plutôt le cristallin de cet œil, petit corps sphérique de la grosseur d'un pois, est composé de 5 millions de fibres qui se rattachent l'une à l'autre par plus de 62,500 millions de dents. Le professeur Ehrenberg a prouvé qu'il existe des monades égales à la vingt-quatre millième fraction d'un pouce, et qu'elles se pressent dans le fluide de manière à ne pas laisser entre elles un espace plus grand que leur propre dimension. Chaque ligne cubique, ou une seule goutte du fluide contient 500 millions de monades, nombre presque égal à celui des habitants de notre globe. Le même observateur a distingué des traces d'un système nerveux musculaire et même vasculaire dans les infusoires de grande espèce. Il a découvert que la *leucophra patula* possédait deux cents estomacs, et que dans les *vorticellœ* les intestins forment une spirale complète, finissant où elle a commencé. Pour découvrir l'appareil digestif de ces animaux invisibles, dont le microscope solaire peut seul apprécier les formes, on emploie une solution d'indigo pur, qui, en parcourant les cavités des organes digestifs, en a prouvé l'existence pendant l'observation. Les *lépidoptères* diurnes ont des yeux composés de 17,325 lentilles ou facettes dont chacune possède toutes les qualités d'un œil complet. Ainsi, chacun de ces insectes qui voltigent sur nos têtes porte avec soi 34,650 yeux.

Nous sommes entourés de miracles, et la science elle-même ne peut que les ob-

server, suppléer à l'imperfection des sens et attester, soit leur mensonge, soit leur impuissance. Le développement du tissu cellulaire des végétaux a souvent quelque chose d'extraordinaire dans sa rapidité. On a vu le *lupinus polyphyllus* grandir d'un pouce et demi par jour; la feuille de l'*urania speciosa*, de quatre à cinq pouces par jour; développement qui équivaut à quatre ou cinq mille cellules par heure. Le champignon nommé *bovista giganteum*, n'a besoin que d'une nuit pour percer la terre et devenir gros comme une gourde : supposez cette gourde composée de 17 milliards de cellules chacune d'un 200e de pouce de diamètre, ce qui est le moins que l'on puisse supposer, vous trouverez que dans l'espace d'une nuit ce champignon aura développé 4 milliards de cellules par heure ou 66 millions par minute.

Chacune des feuilles du *coryfolia elata* ou palmier de l'Inde, a 30 pieds de circonférence et une tige de 12 pieds, ce qui donne à cette feuille une élévation quatre fois plus considérable que celle de l'homme le plus grand. Il faut étudier l'anatomie végétale dans cette immense machine, dont les myriades de ramifications de veines et de fibres rejettent dans l'ombre la métropole de l'Angleterre, avec ses allées, ses rues, ses places publiques, ses fontaines et ses réservoirs. L'araignée fileuse a cinq ou six mille petits trous par où s'échappe la liqueur dont elle fait son tissu. Cette poussière brillante qui vous semble répandue sur les ailes du papillon, compose une immense mosaïque naturelle formée d'une multitude d'écailles superposées et fixées dans l'aile par un pédicule étroit, à peu près comme des tuiles sur une maison. Enlevez-les, vous ne trouverez plus qu'une membrane élastique, fine et transparente, avec de petites lignes de dents ou de trous destinés à recevoir les pédicules. Leuwenhoeck en a compté plus de 400,000 sur les ailes du petit papillon du ver à soie. Une mosaïque moderne peut contenir 800 *tesserulæ* ou fragments colorés dans une surface d'un pouce carré; la mosaïque des ailes d'un papillon peut en contenir 100,736 dans le même espace.

Nos sens, nous le répétons et nous l'avons prouvé, sont des guides incompétents et inadmissibles; les apparences les plus fausses nous pressent de tous côtés; et, sans l'examen le plus attentif, nous courons risque de passer notre vie sous le nuage d'une mystification éternelle.

(*Dublin Quarterly Review.*)

Beaux-Arts.

LES SCULPTEURS FRANÇAIS.

Les arts ont leur mythologie comme les religions. La fable se tient au berceau de l'histoire. Elle consacre toutes les origines et domine les faits passés comme le brouillard enveloppe les horizons lointains. Mais, à travers cette brume allégorique et ces voiles merveilleux, transparaît toujours la vérité. Ainsi l'on devine aisément le sens nu de ce vieux conte, fait sur l'invention de la sculpture. La fille d'un potier de Sicyone aimait un jeune homme dont elle devait être séparée pour quelque temps.

Digitized by Google

Le jour des adieux, elle aperçut l'ombre de son amant dessinée au long du mur par la lumière d'une lampe. Alors à défaut de l'homme, elle voulut avoir l'image. Elle traça sur la muraille une ligne qui suivait tous les contours de l'ombre ; puis son père ayant appliqué de l'argile sur ce calque, elle eut par ce moyen une effigie qu'elle mit cuire au four avec les pots. Voilà, selon la tradition, l'origine du dessin et des figures en relief. C'est l'amour qui a présidé à la naissance de l'art ; c'est pour tromper l'absence, pour vivifier le souvenir, pour atténuer les regrets de la séparation, qu'il inspira à une jeune fille de faire le portrait de son amant. On ignore la date de cet événement ; à coup sûr la jeune fille est contestable, l'amant n'a jamais existé, et toute cette légende sicyonienne est un mensonge de poëte. Mais aussi la poésie n'est que l'exagération du vrai ; et, dans cet apologue, il y a au moins cela de réel, que la cause première, le génie créateur, le principe de l'art, c'est l'amour, oui l'amour, dans son acception la plus générale et la plus étendue, comprenant, par exemple, les idées d'adoration, de culte, de reconnaissance. En effet, partout l'art a débuté par des statues aux dieux et aux grands hommes. L'humanité, cette fille de Sicyone, séparée de ses héros absents ou morts, se consola avec leurs images, voulut, en signe d'amour, perpétuer leur être, éterniser leur présence, par l'argile, le marbre et l'airain. Ainsi la Grèce fit cet honneur à ses divinités, puis à ses citoyens. Ainsi Athènes rendit cet hommage à Minerve sa patronne, comme à Harmodius son libérateur. Mais l'amour pris en ce sens est une abstraction vague, une idéalité immense, et l'homme est un esprit matériel et borné, qui a besoin que la pensée soit définie pour la saisir, et définie même dans les termes de la plus sensible réalité. De là vient la fable de Sicyone. Quoi de plus précis et de plus fort, en effet, de plus net et de plus expressif comme symbole de tout amour terrestre, que l'amour de l'homme et de la femme, que cette passion commune à tous, intelligible à tous, de la fille du potier pour son amant? Quel verbe plus significatif, plus clair, plus tangible à l'esprit que cette personnification du veuvage des cités et des nations, dans une jeune fille, qui craint l'éloignement de son dieu, de son héros, de son amant ; qui le rachète de l'absence, cette autre mort, et le fait vivre à perpétuité devant ses yeux comme dans son cœur ?

Cette allégorie qui a la grâce d'une fiction d'Homère et la justesse d'une proposition d'Euclide, qui est grecque, en un mot, peut néanmoins convenir à l'histoire de l'art chez tous les autres peuples. Car chez tous, l'art a la même cause. Les Celtes par exemple dressent, comme les Hellènes, des statues à leurs dieux et à leurs chefs ; et la même cause produit partout le même effet. Ces statues primitives ayant toutes le même but, la perpétuité du souvenir, ont toutes le même galbe, l'immobilité. En Occident comme en Orient, dans l'Europe et l'Asie, à Carnac comme à Thèbes, ce ne sont d'abord que des blocs massifs, des témoignages d'éternelle durée, qui représentent moins les traits de la personne, qu'ils ne défient les temps d'effacer sa mémoire ; des colonnes brutes figurant le corps, avec des boules au sommet qui simulent la tête, et des signes au milieu pour indiquer le sexe. Tels sont les *Peulvens* de la Basse-Bretagne, telles sont les pierres arcadiennes, tels sont les colosses égyptiens. Les bégayements de toutes les langues se ressemblent. Enfin, l'art se dégrossit et s'éduque au moyen des leçons qui se donnent de peuple à peuple, par le commerce, les voyages, la guerre surtout, agent étrange de civilisation. Les peuples se civilisent, comme les diamants se polissent, par le frottement. Ainsi, la Gaule doit à César les traditions de l'art romain, comme Rome prit par les mains de Paul-Émile les secrets de l'art grec, comme les Grecs gagnèrent à l'invasion des Perses les notions de l'art asiatique, comme les Perses de Cambyse conquirent l'art égyptien, comme l'Égypte hérita des grandes cités d'Orient, qui, à leur tour, avaient reçu la science avec le soleil, de l'Inde même, ce berceau de toute lumière, cette aïeule de tous les mondes.

Digitized by Google

Dans la Gaule on trouve donc, au commencement, les ouvrages druidiques, tels que les rochers de Carnac et d'Essé, les colonnes de Joux et du lac de Genève; puis, sous le règne des proconsuls, le pays se meuble de monuments païens, dont l'exécution encore grossière révèle la main des élèves et non des maîtres, des indigènes et non des étrangers, des Gaulois et non des Romains. A preuve, les statues de Mars-Esus, de Mercure, de Castor et Pollux, le groupe du Taureau Mithriaque, et l'autel du Jupiter Lutécien. La Gaule alors n'est déjà plus à l'état d'inspiration, mais d'imitation. C'en est fait de l'originalité celtique. Un rayon du ciel d'Italie a traversé les forêts des Druides, et bientôt Nîmes aura son cirque, Paris ses Thermes, Lyon son forum, Marseille ses académies, la Gaule entière ne sera plus qu'un faubourg de Rome. Depuis longtemps, il est vrai, la patrie de Brennus était préparée à cette conversion au paganisme. Les migrations incessantes des enfants du nord vers le midi, les voyages que le trop plein de leurs villes les forçait à faire, à la recherche d'autres pays, et toujours du côté de la lumière; la prise de Rome, la fondation d'Ancyre dans l'Asie Mineure, leur service de guerre auprès des rois de Macédoine, avaient commencé ce que la conquête de César devait accomplir. La partie méridionale de la Gaule avait même été, suivant Pline, greffée à l'avance d'une colonie grecque. Marseille avait été bâtie par des marchands phocéens, terre bien choisie pour reproduire la civilisation antique, terre qui avait déjà le soleil et l'olivier d'Athènes, en attendant les poëtes, les orateurs et les artistes, tous les doux fruits de la Grèce et de Rome. Aussi lorsque l'Égypte fut devenue momie, lorsque la Danaïde fut déjà cadavre, lorsque l'Italie moribonde n'eut plus de force ni pour l'art, ni pour la poésie, ni pour l'éloquence, c'est la Gaule, jeune, vivace et féconde, qui porta les rhéteurs, les écrivains, les sculpteurs. Ainsi le Narbonnais Zénodore, pour ne citer qu'un nom et un nom spécial au sujet, fut dans tout l'empire le seul sculpteur digne de faire la statue de Néron (1). Les Gaulois, ceux du midi surtout, qui avaient le climat, les mœurs, le sang antiques, les Grecs de Provence, s'initièrent donc ardemment aux mystères de la vie païenne; ils se portèrent d'instinct vers le temple de la bonne déesse, de cette vieille Isis, tout à tour chaldéenne, égyptienne, hellénique, latine et gauloise, appelée de noms si divers, Cybèle, Junon, Cérès, Vénus, et n'ayant qu'un sens, la nature. Et, après avoir compris le fond du dogme païen, ils en rendirent logiquement la forme; ils parlèrent à leur tour la langue dans laquelle Dédale, Prométhée et leurs élèves avaient chanté cette religion; ils matérialisèrent la pensée comme les maîtres de Memphis et d'Athènes. Ainsi l'on découvrit naguère dans le département du Morbihan, une Vénus gauloise de style pharaonien, coiffée d'un lotus à la manière d'Isis. Le caractère de cette statue est tout entier de repos et de force; les bras sont pendants, les pieds collés, la tête fixe, le corps planté droit comme un arbre; ayant enfin cet air immobile qu'affecta l'art primitif, quand l'inhabileté de l'expression secondait parfaitement la pensée du dogme, quand avec sa forme inanimée, inflexible, cet art produisait si bien l'ampleur et la durée, l'universalité et la perpétuité, tout le fond du principe païen. Le temps de l'art primitif fut, nous le répétons, l'ère des colosses, des statues-montagnes, la domination des pierres de taille, de tout ce qui est étendue et pesanteur, la prépondérance enfin de la matière. Ces symboles du panthéisme égyptien sont graves, rigides, presque toujours assis; car le mouvement use et altère, l'immuabilité seule est l'éternité.

Suivons, pour mieux revenir aux temps

(1) Zénodore exécuta aussi en bronze, dans l'Auvergne, une statue de Mercure qui coûta 40,000,000 de sesterces, environ 9,000,000 fr. Appelé ensuite à Rome, cet artiste fit la statue de Néron en bronze, qui avait 110 pieds de haut.

Digitized by Google

modernes, les différentes évolutions de l'art depuis sa source dans le matérialisme antique, jusqu'à son embouchure dans le spiritualisme chrétien. Après l'Égypte vient la Grèce, après la pierre vient le marbre, après l'immobilité la vie. C'est l'âge heureux, épanoui, glorieux, olympique de la matière. C'est encore la placidité, si l'on veut, mais la placidité du bonheur. C'est l'apothéose, le temps des statues de Paros, l'époque de Praxitèle, d'Alcamène et de Phidias. Alors l'expression est belle, la forme triomphante. Alors la matière, qui d'abord n'était que la manifestation de Dieu, devient Dieu elle-même. La forme a emporté le fond. La matière enfin est à son apogée d'honneur. Le terme le plus complet de la création terrestre, le corps humain, dont les sens sont devenus autant de divinités, constitue désormais le vrai Panthéon, le temple que l'art a mission de perfectionner en beauté comme en force, jusqu'à l'idéalité d'Antinoüs: alors la force est la sainteté, la beauté est la vertu. Achille est divin. Thersite n'est pas seulement laid et faible, il est impie.

Mais quand paraissent les protestants du paganisme, les épurateurs du culte égyptien, les philosophes précurseurs de la doctrine chrétienne, les Socrate, les Platon et tous ceux qui réagirent si franchement contre l'usurpation du matérialisme, quand il y eut opposition, combat, duel à outrance entre ce que les anciens appelaient les deux principes de la vie universelle, entre la matière et l'esprit: alors vint le temps du mouvement de la passion dans l'art comme de la lutte et de l'agitation dans le dogme. Désormais plus de lignes béates et tranquilles, plus de majesté, plus de marbre; l'inquiétude, le tourment, l'airain. Alors on ne fait plus de Jupiter Olympien, trônant dans sa toute-puissance! Mais voici le prêtre Laocoon se débattant contre les serpents du doute. On ne fait plus d'Alcide au repos sur sa massue, mais le gladiateur gisant sur son bouclier. Prêtre et guerrier ne sont plus d'or ou d'albâtre, mais de bronze, le métal symbolique de la douleur. L'art enfin ne matérialise plus la pensée, il spiritualise la matière. C'est le siècle d'Agesander, de Polydore, de Scopas. C'est le temps où l'Apollon du Belvédère naît presque svelte et subtil comme un esprit, le temps où Vénus voile pudiquement ses charmes à deux mains (1). La Vierge est trouvée; Jésus n'est pas loin.

---

(1) A part Phidias, Lysippe et Praxitèle, les noms de la plupart des sculpteurs de l'antiquité sont restés dans l'oubli. Toutefois, pour compléter cet article, nous mentionnerons ici le nom de quelques-uns de ces artistes, en indiquant les ouvrages qu'on leur attribue. — Prométhée, qui forma la première statue avec de l'argile détrempée dans de l'eau. Suivant Larcher, il habitait l'Arcadie et vivait 1573 ans avant Jésus-Christ; — Vulcain, auquel on attribue un grand nombre de monuments de sculpture; — Dédale, regardé par plusieurs auteurs comme l'inventeur de la sculpture; — Endocus, d'Athènes, élève de Dédale, et à qui l'on attribue trois statues de Minerve: l'une, en bois, se voyait encore du temps de Pausanias, dans le temple d'Erythée; l'autre était conservée dans la citadelle d'Athènes; et la troisième, en ivoire, fut enlevée par Auguste, de la ville de Tigée, et placée dans le Forum qu'il fit construire à Rome; — Icmalius, qui vivait au temps de la guerre de Troie, et qui avait fait, en ivoire et en argent, le siége sur lequel s'asseyait Pénélope. On trouve encore vers ce temps, Eréus, Alexanor et Rhæcus; Pausanias et Hérodote parlent aussi de Téléclès, fils de Rhæcus, et de Théodore, fils ou frère de Téléclès, qui travaillèrent tous deux à une statue d'Apollon Pythien, que l'on voyait à Samos. Pline parle aussi de Malas, de Chio, qui vivait environ 600 ans avant Jésus-Christ; son fils, nommé Micciade, fut père d'Anthermus, qui eut deux fils aussi sculpteurs, Bupalus et Athénis, dont il existait à Rome plusieurs ouvrages au temps d'Auguste; Daméas, de Crotone, à qui l'on doit une statue en bronze, représentant l'athlète Milon, son compatriote, qui, dit-on, porta lui-même sa statue sur ses épaules pour la placer au lieu qu'elle devait occuper dans un bois consacré à Jupiter, près du temple d'Olympie; — Anaxagoras, d'Égine, qui fit la statue de Jupiter, que les Grecs élevèrent à Olympie, après la mémorable victoire de Platée. Néron fit enlever d'Olympie et transporter à Rome plusieurs ouvrages de sculpture faits par des statuaires qui vivaient 475 ans avant Jésus-Christ: c'étaient Simon, d'Égine, Dionysius, Glaucus. Pline parle aussi de trois statuaires, nommés Pythagore, et qui furent à peu près contemporains: l'un était natif de Léontinum; l'autre, de Samos; et le troisième, de Rhége. Ce dernier fut l'auteur de la statue d'Euthyme de Locres, athlète qui remporta trois fois le prix du pugilat, ouvrage admirable suivant Pausanias. Nous mentionnerons encore comme vivant à la même époque, Agéladas, à qui

Digitized by Google

Avec le christianisme, qui est le dernier mot de la réaction spiritualiste, qui appelle la vie corporelle la mort, qui fait de chacun de nos sens un diable, qui traite la matière, cette manifestation de Dieu, en ennemie de Dieu même, c'en est fait de l'art, réputé chose impie, attentatoire à l'essence immatérielle du grand Être. L'art se spiritualise tant qu'il disparait. Le bris des images, l'iconoclastie est en effet la conséquence extrême du dogme chrétien. Plus de statuaire alors ; plus de figures ; la beauté physique devient un mal et une honte. Le corps est un sujet de tentation et de damnation ; la chair, une Madeleine pécheresse forcée à faire pénitence. C'est le moment des vierges amoureuses de têtes de mort, des ermites suicides à force de jeûnes ; c'est la sanctification du squelette, l'exagération des vêtements qui rappelle devant chaque figure ce qu'Ovide disait d'une fille trop voilée :

Pars minima est ipsa puella sui.

C'est le temps où les empereurs chrétiens font couper les mains d'un artiste qui a osé peindre des hommes et des femmes ; le temps de cet infortuné Lazare qui protesta encore avec ses moignons et trouva le moyen de dessiner ses bourreaux même après sa mutilation.

Cependant l'élément païen n'est pas mort au monde ; il dort en attendant l'heure du réveil. Le catholicisme, cette transformation mondaine du principe chrétien, cette organisation politique que saint Paul avait prise de la vieille Rome pour la nouvelle, reconnait peu à peu les droits du temporel, et prépare cette révolution matérialiste qui devait s'accomplir au seizième siècle. Il opère donc la résurrection de l'art. Il rétablit tout d'abord la liberté des images ; les statues reparaissent, peu dodues, peu païennes, il est vrai, hermétiquement voilées, mais enfin il leur est permis d'être. Il faut dire aussi qu'elles n'existent pas encore à l'état individuel, indépendant, et qu'elles sont les parties d'un grand tout, les fractions indivises d'une grande unité monumentale, qui s'appelle cathédrale, comme les hommes sont les membres de la grande unité religieuse appelée l'Église. Hommes et statues n'ont pas plus de place les uns que les autres ; ceux-ci dans le monde, celles-là dans le temple. Tous les individus s'absorbent dans la généralité, et si quelques figures ont le privilége de l'isolement, elles l'exercent sur des tombes, pour témoigner du néant de l'homme, toujours à genoux ou couchées, toujours posant la mort, jamais la vie, jamais debout, ne levant jamais au ciel leur front fier et libre fait à l'image de Dieu.

Mais il était donné au siècle de la renaissance, au siècle du libre examen, du protestantisme, de relever la dignité, de proclamer l'indépendance de l'homme, par conséquent de la statue, de restituer au corps ses droits et ses honneurs trop longtemps méconnus. Alors, pour restaurer le paganisme ici-bas, la Providence fait éclore par douzaine les apôtres de la chair, qui se mettent à prêcher avec le pinceau et l'ébauchoir. L'Italie, ce tombeau du maté-

---

Winckelmann attribue une statue colossale, représentant une Muse, que l'on voit à Rome au palais Barberini ; Calamis, statuaire, qui, environ 468 ans avant Jésus-Christ, fit, conjointement avec Onathas, le char de bronze placé à Olympie, en mémoire de la victoire remportée dans la course de chevaux, par Hiéron, tyran de Syracuse ; puis Callimaque, statuaire et architecte, à qui l'on doit le chapiteau à feuilles d'acanthe ; Alcamène et Myron, tous deux élèves de Phidias ; Polyclète, à qui l'on doit la statue-modèle ainsi que le premier ouvrage didactique sur la statuaire ; Scopas, Léocharès, Bryaxis et Timothée, qui travaillèrent ensemble au tombeau de Mausole ; Polyeucte, auteur d'une statue de Démosthènes ; Agésias, élève de Lysippe et à qui l'on attribue le *Gladiateur combattant ;* Céphisidote, fils de Praxitèle, qui exécuta une statue de Vénus, très-vantée par Pline ; Cléomène, à qui l'on doit une suite de statues des Muses destinées à la ville de Thespis, et à qui Visconti attribue la *Vénus de Médicis ;* Apollonius, d'Athènes, qui travaillait à Rome du temps de Pompée ; Glycas, auteur de l'*Hercule Farnèse ;* Philiscus, de Rhodes, chargé de décorer le palais d'Octavie ; Agésandre, Polydore et Athénodore, de Rhodes, auteurs du groupe de *Laocoon ,* enfin Aristéas et Papias, qui ont signé les deux centaures de marbre noir trouvés au milieu des ruines, à la villa Adriani.

Digitized by Google

rialisme, en redevient le berceau. Alors paraissent les maîtres du dessin et de la couleur, ces deux éléments de la forme, Raphaël, Titien, Caravage, et à leur tête, le premier de tous, Michel-Ange Buonarotti, le représentant le plus complet de la matière; l'enfant qui, en nourrice chez un tailleur de pierre, luttait avec les blocs, comme Hercule avec les serpents; l'homme enfin qui, pour mieux réhabiliter la matière, exerça l'art le plus matériel, et qui malgré les peintures de la chapelle Sixtine, malgré sa colonnade de Saint-Pierre et ses sonnets, ne fut réellement qu'un sculpteur. Cette révolte du corps, au siècle de Léon X, imprime à l'art la passion et le tourment que nous lui avons déjà vu prendre pendant la révolte de l'esprit, au siècle de Périclès. L'art n'est calme que s'il est l'expression d'une pensée établie sans conteste. Dès qu'il y a lutte au fond, il y a agitation dans la forme. Le spiritualisme avait eu, comme le matérialisme, son règne absolu et sa formule triomphante et placide. Les pieux imagiers du moyen âge avaient donné l'auréole à l'esprit, comme les sculpteurs anciens l'avaient donnée au corps. Mais les protestants du dogme avaient amené les protestants de l'art, et l'inquiétude de Luther était solidaire du mouvement de Michel-Ange.

Pendant que les maîtres nés à Florence, à Rome, à Venise, achèvent l'œuvre de rénovation dans leur pays, la France a aussi sa famille d'artistes occupée au même travail. Les guerres de Charles VIII et de Louis XII, dans la patrie de Michel-Ange, avaient fait goûter aux Français les fruits de la civilisation ultramontaine. François Ier avait rapporté de sa belliqueuse entreprise des dépouilles plus précieuses que des provinces, les hommes de génie dont l'Italie débordait, les Léonard, les Primatice, les Rosso. Mais bientôt tous ces étrangers peuvent s'en retourner au delà des Alpes ou mourir à Fontainebleau: Paris a déjà Jean Goujon, Palissy, Pilon, Cousin, Sarrazin, et bientôt Pierre-Paul Puget.

Après Juste, le dernier maître gothique de la France, vient Jean Goujon, le premier sculpteur païen. Il naquit on ne sait où, on ne sait quand. Son existence est, comme son berceau, pleine d'obscurité. *Incuriosa suorum ætas!* Les chroniques du seizième siècle ne nous apprennent guère de la vie de cet homme que sa mort. C'est donc dans ses œuvres qu'il faut trouver Jean Goujon. C'est dans la manifestation de son génie qu'il faut connaître ses mœurs et ses études. Le style c'est l'homme. Or, d'après les témoignages écrits sur les monuments de Paris, d'après les pages de pierre où l'artiste s'est biographié pour ainsi dire lui-même, on peut savoir que Jean Goujon, s'il ne fit pas le pèlerinage d'Italie, étudia au moins les maîtres que Florence avait prêtés à Paris. Car son dessin rappelle la manière du Primatice, et son modelé est habile et savant autant que celui des maîtres florentins. Il a le secret du saillissement non moins que Michel-Ange; il fait tourner les plans comme les rondes bosses, il fait rebondir des bas-reliefs comme des statues. Voyez plutôt les enfants entrelacés de festons qu'il a sculptés à l'ordre composite du Louvre, et les naïades qui ornent la fontaine des Innocents. Par ces œuvres, et d'autres encore qui sont toutes d'une grande adresse, d'un goût gracieux, mais plus sobres, plus froides, plus modérés que celles de ses maîtres, on pourrait juger aussi le caractère de l'homme, et prouver, dans Jean Goujon, un esprit modeste, rangé, honnête, ayant plus de théorie que de sentiment, n'ayant guère de passion que pour son métier, et dont la vie dut être calme et studieuse comme son talent. Il mourut victime de son amour pour l'art, le jour de la Saint-Barthélemy. Le matin de cette fatale journée, il lui vint à la tête que sa fontaine des Innocents, déjà terminée, avait besoin d'être retouchée. Aussitôt, malgré les avis du roi, de la reine, à travers les balles et les poignards catholiques, il remonte à son échafaud, reprend le ciseau et travaille comme dans le silence de l'atelier, jusqu'à ce qu'il tombe mort d'un coup d'arquebuse. Les premiers chrétiens avaient brisé les images, les derniers tuaient les hommes.

Bernard de Palissy, plus heureux, évita

Digitized by Google

cette peine capitale à laquelle les protestants français étaient condamnés. Il est à remarquer que tous ces artistes sont en insurrection avec la foi, comme avec l'art catholique. Palissy, quoiqu'il fût hérétique, se tira de la boucherie. On ne sait pas même quand il mourut, devant contredire en tout l'infortuné Goujon, dont on ne peut, hélas! ignorer que la naissance.

La ville d'Agen est la patrie de Palissy. Génie vaste et actif, il fut peintre, sculpteur, architecte, verrier, potier, émailleur, mécanicien, géomètre, économiste, agriculteur, écrivain, et il s'intitulait modestement : *inventeur des figurines rustiques du roi*. Titre qu'il mérita, disait-il, par vingt années d'épreuves, d'essais, de labeurs ruineux, après *un millier d'angoisses très-cuisantes;* après avoir vendu son patrimoine pour subvenir aux frais de ses recherches, après avoir brûlé jusqu'à son lit pour faire chauffer le four où cuisaient ses émaux. La France entière est remplie des œuvres du potier Bernard, dessinées dans le style de la plus savante école d'Italie. Les figures de Palissy ont une énergie et une correction dignes du ciseau de Cellini. C'est le Benvenuto de l'argile. Les orfévreries de Florence ne sont pas plus précieuses que la faïence d'Agen. En dépit de la fable, les pots de terre de France peuvent lutter contre les vases d'or, d'airain et de fer du Toscan. Mais, à la différence du maître italien, Palissy, qui avait pourtant la vraie pierre philosophale, qui changeait par son talent la boue en or, vécut pauvre, besoigneux, s'écriant dans son vieil et franc langage : « Je te prie, cher « lecteur, considère vn peu les uerres, « lesquels pour auoir esté trop communs « entre les hommes, sont deuenuz à un si « uil prix que la pluspart de ceulx qui les « font uiuent plus méchaniquement que « les crocheteurs de Paris. » Oui, cet homme extraordinaire qui fit, entre mille travaux, ces deux traités, le *Moyen de devenir riche* et la *Recette pour apprendre aux hommes à conserver leurs trésors*, fut forcé de sacrifier jusqu'à ses meubles à son art, et mourut on ne sait comment, sans doute dans la misère, de même que dans l'obscurité.

Le troisième contemporain, Germain Pilon, naquit à Paris. Supérieur aux deux autres, plus ardent, plus fin, plus élégant que le premier, plus spécial et plus élevé que le second, il eut mission de faire comprendre la suavité et la grâce de la chair, comme Michel-Ange en avait exprimé la grandeur et la force. Pilon est l'artiste de la fantaisie et du caprice; il chiffonne le marbre avec une coquetterie toute parisienne. Oui, cet artiste devait naître à Paris et à l'époque galante de François Ier. Tous ses ouvrages le prouvent, surtout son chef-d'œuvre, le groupe des trois Grâces qu'on voit au musée du Louvre. Les trois déesses se tiennent par la main et portent sur leurs têtes l'urne qui renfermait le cœur de Henri II et de Catherine de Médicis. Aucun Pygmalion n'a créé de femme plus animée, jamais Véronèse n'a jeté de draperies plus légères; car il faut dire que ces Grâces ne sont pas nues. Un reste de christianisme survit encore dans Germain Pilon. L'artiste qui avait débuté par un Jésus semi-gothique, n'ose pas encore dénuder les compagnes de Vénus; mais il les gaze de voiles aériens, transparents, délateurs, comme faisaient les sculpteurs antiques qui mouillaient les habits pour les rendre collants. Il couvre leurs charmes de façon à inspirer le désir de les voir. Ce fut d'ailleurs, soit dit en passant, vers l'époque spirituelle de Périclès, que l'on s'avisa de voiler les Grâces. Pausanias, dans son Voyage, cite celles que sculpta Socrate sur les murs de la citadelle d'Athène, comme les premières qui aient été vêtues. Les tuniques commencèrent du temps de Platon. Les capuchons suivirent Jésus... Puis les frocs se raccourcirent et redevinrent tuniques avec Michel-Ange et Raphaël, pour tomber à nu avec l'Albane, Rubens et Puget.

Après Pilon, J. Sarrazin est un des agents les plus entiers de cette restauration païenne qu'on appelle la renaissance. Né à Noyon, il vint d'abord étudier à Paris, dans l'atelier de Guillain, qui fut assez bon sculpteur et parfait honnête homme.

Digitized by Google

Mais Sarrazin ne put rester longtemps chez son singulier maître, qui, par parenthèse, montrait à ses élèves à exercer d'autres instruments que le ciseau. Le généreux Guillain s'occupait moins de statues que de la vie de ses semblables. Pendant la Fronde, quand Paris était plein des troubles de la guerre civile, ce sculpteur s'était fait capitaine du guet, et à la tête de ses élèves, avec sa force prodigieuse et un certain fléau qu'il maniait dextrement, il devint la terreur des tirelaines, des coupe-bourses et des assassins, homme d'arme et d'art, statuaire et soldat, comme Torrigiano, Cellini et Salvator Rosa. Sous un tel maître, ou plutôt sous un tel chef, on pouvait certainement apprendre le métier de héros; mais Sarrazin voulait n'être qu'un artiste, et il partit pour l'Italie. Il allait puiser aux sources. Arrivé à Rome, il y connut et aima le Dominiquin, et pourtant il étudia Michel-Ange. Ce fut ainsi qu'il s'appropria ce grand style, cette imposante manière qu'on admire dans ses ouvrages et surtout dans ses huit cariatides au pavillon du Louvre.

Sarrazin est le premier sculpteur moderne qui ait marqué la prunelle des yeux. Il commença cette tendance que les arts affectent de plus en plus chaque jour, d'empiéter les uns sur les autres, de généraliser leur spécialité, d'élargir leur domaine au delà des limites convenues. Sarrazin voulut donc étendre les droits de la sculpture, lui donner, pour ainsi dire, la couleur comme elle avait le dessin, lui faire exprimer, à l'instar de la peinture, les nuances des yeux, des cheveux, de la peau, des étoffes, tout ce qui est perceptible à la vue, comme aussi les abstractions les plus intellectuelles, visibles seulement à l'esprit, telles que la Prudence, la Justice, la Force, la Tempérance qu'il sculpta pour l'église Saint-Louis; tels encore les triomphes de la Renommée, du Temps, de la Mort et de l'Éternité, exécutés pour une tombe de Bourbon à Saint-Denis. Cette sculpture funéraire, qui est colorée comme un tableau, fut le dernier travail de l'artiste. Dans un des bas-reliefs, le sculpteur s'est placé, en homme déjà du passé, au milieu des maîtres de la renaissance. Il donne le bras à Michel-Ange, et semble le consulter sur le succès de cette œuvre qui devait combler sa gloire et sa vie. En effet, il mourut (jeu bizarre de la destinée!) en achevant le Triomphe de la Mort, à l'âge de soixante-dix ans!

Cependant l'art a presque entièrement déserté Rome pour Paris. Le sculpteur de Noyon a été aussi fécond en élèves que l'orateur athénien dont parle Cicéron. *Ex Isocratis ludo, tanquam ex equo trojano, innumeri principes exierunt.* De l'école de Sarrazin sortent, comme du cheval de Troie, d'innombrables maîtres : les frères Anguier, les frères Marsy, Desjardins, Vanclève, Girardon, Coysevox, et d'autres encore qui contribuent à donner à la France cette prédominance que Puget lui assurera bientôt sur tous les autres pays. La terre de Louis XIV se fait si pleine d'artistes, qu'elle déborde sur sa voisine, et lui envoie à son tour Jean de Bologne, Francheville, Quesnoy, qui adoptent tous trois pour mère patrie cette Italie réduite au Bernin et à l'Algarde, et n'ayant plus assez de ses propres enfants. Nous ne suivrons pas ces Français dénaturés, qui deviennent de vrais Italiens, s'appelant désormais Bologna, Francavilla, et travaillant pour le pape, le doge et le gonfalonier, comme s'ils étaient du sang de Bandinelli, de Donato et de Buonarotti. Nous dirons que pendant ce temps-là les Anguier sculptent les portes de Paris, la nouvelle Rome; les Marsy peuplent de bronzes les parcs de Versailles, ce vatican temporel; Desjardins dresse la statue de Louis XIV, l'Hildebrand de la monarchie, sur les têtes mêmes des peuples asservis; Girardon, Lerambert, Coysevox, Vanclève, font l'apothéose du grand roi, à Paris et à Versailles, partout; poursuivant d'ailleurs, depuis le premier jusqu'au dernier, l'œuvre de la renaissance, paganisant tout, la nature, les mœurs, la royauté, la religion même; ceux-ci, remplissant les jardins de Faunes; ceux-là, les bassins de Tritons; les uns, habillant les Français à la grecque, ajustant, comme sur le fronton de la Porte-Saint-Martin, la peau de lion d'Hercule

Digitized by Google

avec la perruque de Louis; les autres enfin, posant sur un tombeau d'église la déesse Pallas, comme la patronne d'un roi très-chrétien.

Rubens avait déjà mis, dans ses peintures du Luxembourg, un Mercure avec un cardinal; un vrai cardinal, bien et dûment couvert d'habits rouges, des pieds à la tête, et un Mercure pur sang, nu comme l'air, et seulement vêtu d'une paire d'ailes aux talons. Le peintre flamand avait déjà affranchi la chair de toute entrave, de tout scandale, et l'avait faite reine comme Marie de Médicis.

Celui qui devait être le Pierre-Paul Rubens de la sculpture, le plus vivant, le plus exubérant, le plus passionné des matérialistes, l'exagération de Michel-Ange, la fougue incarnée; l'artiste qui fait que la France n'a rien à envier même à l'Attique, Pierre-Paul Puget existe déjà. C'est à Marseille, au bord de la Méditerranée, cette eau païenne, la mère de Vénus; c'est dans la ville grecque qu'il est né. Son père est sculpteur, sa patrie est antique; l'air du midi l'attire, comme l'aimant attire le fer. Le voilà à Florence, et Florence croit que Michel-Ange est ressuscité. Il va à Rome, et le Romain Cortone est vaincu. Il demande des palais, des cathédrales à élever; il a, dit-il, un cinquième ordre d'architecture à faire; par malheur le Vatican n'est plus à bâtir, Saint-Pierre est achevé. Alors il s'en va à Gênes et meuble cette ville des chefs-d'œuvre de son triple génie de peintre, d'architecte et de sculpteur; là le mal du pays le prend, et l'artiste patriote revient en France. C'est à Toulon qu'il débute; les figures colossales qu'il y compose au balcon de l'hôtel de ville sont si admirables que l'intendant de la province en écrit au ministre Colbert. Puget est nommé sculpteur de la marine royale; alors, tout en inventant les plus belles formes de navire, il trouve le temps de faire encore un Hercule pour le Jardin de Sceaux, et d'achever des groupes pour le château de Vaudreuil. Cependant Colbert a mandé d'Italie le cavalier Bernin pour lui donner le Louvre à finir; mais quand Bernin voit en passant à Toulon l'œuvre du Puget, il veut d'abord s'en retourner à Rome : puis, continuant sa route et arrivé à Paris, il demande pourquoi on l'a fait venir d'Italie quand il y a en France un homme comme Puget. Honneur au cavalier Bernin! En attendant, l'artiste français végète à Marseille; il y est tombé malade. Son génie si ardent n'a pas d'issue et l'étouffe; car le sculpteur n'est pas comme le poëte ou le peintre, qui peuvent se produire à peu de frais. Au sculpteur, il faut, outre des morceaux de papier ou quelques aunes de toile, de la pierre, du marbre, de l'airain, toutes choses coûteuses, royales, que les gouvernements seuls peuvent fournir et qui manquaient au pauvre ciseleur de vaisseaux. Un étranger est obligé de venir dire à Colbert et à Louis XIV, à ce ministre et à ce roi qu'on a tant loués de s'être connus en hommes : Vous cherchez bien loin au dehors, et vous avez dans votre royaume, parmi vos sujets, un génie plus fort que tous les autres, plus fort que moi. Alors seulement on appelle Puget à Paris; Puget arrive. Il a du marbre enfin!... Il le tient, il l'embrasse comme une maîtresse; il le possède, et Andromède est enfantée.

Mais ce n'est pas assez de faire des chefs-d'œuvre pour demeurer à la cour; là le génie seul ne donne pas droit de cité. Charles Lebrun est devenu l'ennemi du Puget, du fier Marseillais qui ne veut pas soumettre son génie à l'incubation d'autrui; qui ne veut pas, comme Girardon et tous les sculpteurs parisiens, recevoir les modèles du premier peintre du roi, qui veut suivre enfin ses inspirations et marcher dans sa force comme dans sa liberté. Lebrun pouvait régenter à sa guise le talent souple et éducable des Marsy, des Anguier, des Girardon; mais il était bien mal venu de vouloir dresser ainsi un homme qui avait l'âme inflexible, durcie à la pierre comme ses mains; l'homme qui un jour brisa une statue plutôt que de se la voir marchander à vil prix; qui, une autre fois, outré d'observations faites à tort et à travers sur un buste, lui cassa le nez; qui ayant reçu Girardon sans le connaître, le mit brusquement à la porte

Digitized by Google

dès qu'il l'eut entendu nommer, lui criant : *Un savant comme vous ne doit pas venir voir travailler un ignorant comme moi ;* l'homme qui choisit pour héros de son principal poëme Diogène devant Alexandre ; et qui, après ce chef-d'œuvre fini, entendant dire que le philosophe avait plutôt l'air de tendre la main pour demander l'aumône au roi que pour l'écarter de son soleil, lui abattit le bras d'un coup de marteau ; l'homme indomptable enfin qui avait pris pour devise : « Le marbre est bien fier, mais je suis plus fier que lui. »

En effet, nul n'a traité le marbre à la façon du Puget ; il le pétrit et le manipule ; on dirait d'une pâte dans ses doigts. Il le déchire et le laboure comme pour en faire sortir une moisson ; la matière s'anime devant lui comme les granits de Memnon au soleil. Cela le connaît, cela lui obéit, lui cède, le sert, l'écoute, le suit, comme le chien suit son maître. « Quand j'approche, disait-il, il me semble que je fais trembler mes blocs. » Et c'est cet homme que Lebrun et Girardon et toute la Lilliputie des académies et des cours voulaient discipliner. Il ne ploya ni ne cassa ; il s'en alla.

Le voilà donc encore une fois en Italie, exilé par Lebrun comme Poussin par Feuquières ; là celui qui n'est pas digne d'embellir Trianon ou Marly, travaille alors pour la ville éternelle. Là, quand il se promène sur les bords du Tibre, en rêvant à Paris, Puget peut rencontrer une seconde victime de la tyrannie académique, Jean Théodon, autre sculpteur, frappé du même ostracisme, doué d'un talent aussi suave, aussi poétique que le génie de Puget était grand et fort ; malheureux jeune homme, qui porta plus de fleurs que de fruits, qui n'eut pas le temps d'achever son groupe d'Aria et de Pœtus, et qui n'a laissé pour sa gloire qu'une seule statue, un chef-d'œuvre, il est vrai, la Daphné des Tuileries. Cette figure, moitié femme, moitié arbre, cette nymphe déjà laurier, dont les pieds s'enracinent, dont les bras s'embranchent, dont le corps devient tronc, que l'écorce enveloppe et saisit de toutes parts et toute vive, hélas ! est comme le symbole du pauvre sculpteur que la misère, cette autre fatale écorce, étreignit et étouffa dans les mêmes angoisses et la même mort. Le vieux Puget avait la vie plus dure que son jeune compagnon, il souffrit plus longtemps.

Un jour, par un de ces retours de fortune qu'explique le caprice des rois, Puget est rappelé en France, et alors il compose le groupe du *Milon*. Cette maîtresse œuvre achevée, il l'expose aux yeux de Louis XIV et de la cour. Le groupe représente la fin de l'athlète. C'est Milon vieilli, vaincu, pris par les mains, dans le chêne qu'il a voulu fendre, et en cet état attaqué par le lion. Quand la chemise du groupe tomba, quand la reine vit l'athlète en proie à son terrible adversaire, au gré des dents et des griffes du lion ; quand elle le vit, la main captive dans les parois de l'arbre, les jambes roidies par l'effort, les épaules contractées de douleur, le front crispé d'un air d'impuissance, de crainte et de rage ; quand elle vit toute cette force et cette grandeur humaine, abattue, humiliée et vaine, à la merci du monstre, elle s'écria : Le pauvre homme !... Le pauvre homme, hélas ! ce n'était pas Milon ; le véritable pauvre homme, celui qu'on ne regardait ni ne plaignait, c'était l'artiste, c'était Puget. Certes, dans ses années de jeunesse, d'énergie et d'espoir, l'artiste n'avait pas conçu l'athlète ainsi. Il avait fait l'Hercule, non pas vaincu, pas même luttant, il l'avait fait au repos ; il eût représenté alors Milon vainqueur, tuant le taureau d'un coup de poing, le portant dans le Cirque sur ses épaules et le mangeant en un jour. Mais maintenant, vieilli et terrassé, il avait créé son œuvre à son image. C'est ce que prouve sans réplique cette signature : *Sculpebat ex animo Petrus-Paulus Puget.* Il était l'athlète de l'art ; surpris et broyé par l'envie, le Milon devenu la proie du monstre ; et tout pâle et tout triste, il semblait dire aux spectateurs : Regardez-moi, voyez mes membres dévorés par la fièvre, mon front dévasté par la douleur ; voyez mes rides, ce sont mes blessures. La bête a rugi autour de moi ; elle a enfoncé ses dents et ses griffes dans mon cœur. C'est moi qui suis Milon, moi qui suis le pauvre

Digitized by Google

homme; moi, le martyr, la victime, la pâture du lion.

Et la cour ne comprenait pas. Louis XIV lui-même était loin de comprendre, assurément, que sa royauté si colossale et si athlétique, si semblable qu'elle fût au Milon en taille et en force, aurait comme l'athlète les poignets pris dans quelque invincible étau, et que le lion populaire allait venir bientôt, les griffes à l'air et les dents dehors, cherchant aussi son Milon à dévorer.

Effrayante trilogie que ce groupe, qui avait le même sens pour tous, l'athlète, l'artiste et le roi. En effet, la vieillesse de Louis XIV était proche; bientôt la gloire du monarque absolu allait sentir les atteintes du léopard anglais; bientôt après lui la tête d'un de ses successeurs allait se trouver prise dans un chêne plus terrible que l'arbre de Milon; car, à force de fouiller le paganisme et d'exhumer l'antiquité, on y avait trouvé la loi civile aussi bien que le dogme religieux, la liberté de l'homme aussi bien que l'expansion de la matière; et déjà l'art avait en France cette école réelle et positive qui remplaçait l'école mythique de l'Italie, comme l'histoire succède à l'ode; qui ne s'occupait plus des dieux, mais des hommes. La transition s'était faite par les rois d'abord. Entre autres têtes historiques qu'on voit au musée du Louvre, Jean Cousin avait sculpté celle de François 1er, et exprimé franchement cette combativité de loup et cette lasciveté de bouc qui caractérisaient le roi inquisiteur. Pilon avait rendu non moins réellement l'exaltation et la férocité du roi de la Saint-Barthélemi. Francheville reproduisait le porte-couronne de Richelieu; ce Louis XIII, dont la lèvre pendante et paresseuse semble dire au cardinal « : Règne! » comme la bouche mince et serrée de Charles IX paraît dire à Catherine : « Tue! » Sous Louis XIV l'art avait atteint son apogée monarchique; les grands peintres Poussin et Lebrun étaient peintres du roi, en attendant que David et Robert fussent les peintres du peuple, Valentin et Jeauron, les peintres de la canaille. L'art, qui est l'expression de la société, devait formuler les souverainetés successives de la terre; celle de Dieu, celle des rois, celle des peuples. L'art religieux enfin était devenu l'art politique. C'est la différence du seizième siècle au dix-huitième, de l'Italie à la France, de Raphaël à David.

Mais revenons à Puget. En 1694, Puget, après avoir terminé le beau bas-relief de la *peste de Milan*, mourut à Marseille, âgé de soixante-douze ans, presque aussi vieux, presque aussi grand que Michel-Ange. En général, les sculpteurs vivent plus longtemps que les autres artistes. Faits pour lutter avec la matière, pour vaincre et dompter la pierre et les métaux, la nature les doue de forces proportionnées à leur tâche. Il est donc peu de sculpteurs qui meurent jeunes, peu qui soient poitrinaires; tous athlétiques, tous séculaires : Donato, Bandinelli, Buonarotti, Guillain, Sarrazin, Palissy, Pierre-Paul Puget. Il est peu de sculpteurs aussi qui n'aient été en même temps peintres et architectes; l'universalité est la spécialité des grands artistes de la renaissance. Ils sont tous à l'état divin, à l'état sphérique, comprenant tout, exprimant tout, bâtissant, peignant, modelant, musiciens même comme Léonard, poëtes comme Michel-Ange, graveurs comme Puget. Enfin, une dernière remarque, c'est que l'orgueil est grand chez ces hommes autant que leurs autres sentiments; c'est qu'il est au niveau du reste de leurs passions; c'est qu'il ne faut pas plus s'étonner de l'excès de leur intolérance que de l'exubérance de leur verve. Ainsi, quand Puget met à la porte son rival qui vient le visiter; quand Michel-Ange furieux dit à Bramante : Tu as montré mes dessins à Raphaël! cette conduite est conséquente et logique avec le tempérament de leur génie. Ce sont des esprits entiers, exclusifs, qui n'ont de valeur qu'à la condition même de leur inflexibilité. En art, point de talent sans originalité, point d'originalité sans personnalité, partant sans orgueil, sans égoïsme! Ils ont, si vous voulez, les défauts de leurs qualités.

La sculpture française du dix-septième siècle déborda non-seulement sur l'Italie, avec Francheville, mais encore elle fut

Digitized by Google

introduite en Angleterre par Grinling Gibbons, à la suite du roi Charles II. La France avait déjà imposé son art à la Grande-Bretagne, dans le onzième siècle, par la conquête de Guillaume; et le génie normand, greffé avec l'épée sur l'Anglo-Saxon, avait merveilleusement fructifié jusqu'au temps de la réforme : témoin le fronton de la cathédrale de Wells et l'intérieur de l'abbaye de Wesminster. Mais le puritanisme protestant coupa court à cet épanouissement de l'art indigène. Le fanatisme de la réforme ayant proscrit les images, la sculpture anglaise, désormais inutile, descendit si bas, qu'après l'amnistie accordée aux tableaux et aux statues, il fallut recourir aux artistes étrangers pour décorer les monuments publics. Gibbons le premier, élève du Français Guillain, puis Cibber et Roubilliac apportèrent à Londres le secret des écoles de Paris. Toutefois alors l'art anglais commença à s'empreindre d'un caractère spécial, qu'il doit en entier à l'influence du protestantisme, et qu'il a conservé fidèlement jusques aujourd'hui. L'art des groupes et des monuments, qu'on pourrait appeler public, est le produit des grandes agrégations sociales, des civilisations générales catholiques. Le protestantisme au contraire, qui morcelle et isole, devait produire l'art *privé*. Expliquons-nous : En Angleterre, le pays où la réforme produisit la liberté, les droits de l'individu, les groupes et les monuments sont rares, mais aussi les portraits et les statues abondent. Tout gentleman, depuis le roi jusqu'au dernier baronnet, est un souverain qui a son peintre ou son sculpteur ordinaire, et qui perpétue sa personnalité par la toile ou l'airain. Ainsi Gibbons fit la statue équestre de Charles II, et Cibber les portraits des rois qui ornaient le Royal-Exchange avant l'incendie de cet édifice. Les artistes que fit naître à Londres la fondation de l'Académie royale consacrèrent plus encore les droits de la personne. Bacon, par exemple, sculpta les statues de Samuël Johnson, du comte de Chatham, du marquis de Wellesley. Banks, de même, composa sa charmante Élégie de marbre, tout en l'honneur de miss Pénélope Boothby. Ce n'est encore là qu'un portrait, et un portrait réel des pieds à la tête; sa tête douce et souffrante, à demi perdue dans l'oreiller, les pieds posés l'un sur l'autre, le corps fébrile et tourmenté; l'image enfin de miss Pénélope, et non de toute autre jeune fille, telle que cette miss était sur son lit de mort.

De même encore, Chantrey fit la statue de la fille du duc de Bedfort, et le buste de deux enfants d'un ecclésiastique de Lichtfield; puis la statue du major général Robert Rollo Gillepsee et celle du grand patriote américain Washington. Aujourd'hui, Baily, M^rs^ Damer, de Nollekens et Smith marchent dans la même voie que leurs prédécesseurs. Nollekens a fait la statue de madame Howard, celle de William Pitt, d'après un masque moulé sur la figure de cet homme d'État; Flaxman la statue de lord Mansfield; Westmacott celle du duc de Bedfort, d'Addisson, de mistriss Warren. A l'exception de ces deux derniers qui se sont distingués en outre, l'un par son œuvre sur Milton et la façade de Covent-Garden, l'autre par son groupe de l'Amour captif, la sculpture anglaise n'a vraiment rien de remarquable que ses portraits. Mais aussi quelle science, quelle connaissance profonde, intime, de la tête humaine! Comme l'importance de la personne est bien sentie et bien rendue; comme l'individu est plein de son égoïsme; comme l'homme est quelque chose, comme il est le roi de la création sur ces toiles et dans ces marbres. Comme l'art anglais est bien l'expression de ce dogme qui a proclamé la liberté! Les statues de ces sculpteurs, comme les peintures de Reynolds et de Lawrence, sont les apothéoses du bourgeois. Il n'est pas de miss Anna, de miss Lucy à choisir parmi les moins belles et les moins superbes miss de la cité de Londres qui sous le ciseau ou le pinceau de ces artistes ne devienne une déesse. Certes, au point de vue de l'élévation et de l'originalité, les portraits anglais sont supérieurs même à ceux des écoles d'Italie, de Flandre et d'Espagne.

Mais rentrons en France. Après Puget, c'en est fait du grand style en ce pays. Coysevox, l'héritier de Pilon, lègue aux

Digitized by Google

Coustou, ses successeurs, la grâce et le charme qui tournent de plus en plus à la manière et à l'afféterie, depuis la fin de LouisXIVjusqu'à l'avénement de LouisXV. Sous ce prince, la chair déborde et s'avachit; ce n'est plus de la passion, c'est du libertinage; ce n'est plus la volupté, c'est le plaisir. Viennent alors les petites statues érotiques, coiffées à l'oiseau royal, la bouche en cœur, les flancs en paniers, et posées de façon à paraître plus nues que la nudité. C'est l'époque de Coustou, de Lepautre, de Lemoyne, de Bouchardon, de Pigalle, de Caffieri, le plus sérieux et le plus habile de tous ces francs ribauds du dix-huitième siècle; troupe joyeuse, qui couronnait le vieux monde de rubans et de fleurs, comme la victime destinée au couteau du sacrificateur!

Cette orgie de la matière a duré jusqu'à ce que David soit venu mettre le bonnet phrygien à l'art moderne; jusqu'à ce qu'il ait débarrassé l'art de la livrée royale, de ses mouches, de ses paniers et de sa poudre; jusqu'à ce qu'il l'ait habillé de la toge de Brutus et ceint du glaive de Léonidas. Alors le puritanisme de David est universel; les dieux du plaisir disparaissent, comme le dieu de la douleur. Viennent les saints et les martyrs d'une foi nouvelle, toute terrestre, tout humaine. Le marbre qui avait appartenu à Bacchus d'abord, à Jésus ensuite, échoit maintenant aux hommes, non plus seulement aux rois qui sont des demi-dieux, mais à des hommes du peuple qui ont confessé la religion de la patrie et de la liberté. Malheureusement cette foi était trop jeune en France, pour y produire un art, fruit tardif des dogmes déjà mûrs. La convention, par exemple, ne put faire exécuter son projet de statue momumentale, immense, comme les colosses égyptiens, qui eût été le symbole de l'unité, de la grandeur et de la force de la France. Selon le livret, les yeux de la statue devaient être la LUMIÈRE, son cœur le COURAGE, sa tête la SAGESSE, ses bras la FORCE, ses pieds la SOLIDITÉ. Grand programme qui demandait beaucoup de génie, mais promettait beaucoup de gloire. Aucun sculpteur ne soumissionna: aucun n'osa se rendre adjudicataire d'un tel cahier des charges; ni Moitte, ni Roland, ni Stauf, ni Pajou, ni le fameux Houdon. Aucun ne vint, comme Dinocrate vers Alexandre, proposer de tailler cet Athos; et la pensée républicaine aboutit bientôt à la formule impériale, à cette contrefaçon de l'art romain qu'on voit place Vendôme, à la copie de la Colonne Trajane, en l'honneur de Napoléon.

L'empire est pauvre en artistes. En ce temps-là, le génie français était aux frontières; il préparait les épopées de l'avenir. Mais à cette époque même, voici qu'un aristocrate, un homme du passé, un émigré amnistié, le vicomte de Chateaubriand publie un livre intitulé: *Le Génie du Christianisme*. Et ce livre jeté comme un adieu ou comme une épitaphe à la vieille civilisation, commence dans l'art français la réaction spiritualiste, contre le mouvement de la renaissance. Bientôt l'art *légitime* a sa restauration comme la royauté. Alors les poëtes redeviennent des ménestrels, les peintres des imagiers, comme les généraux des marquis, et les sénateurs des pairs de France. Le gothique fait fureur. On s'embrasse à Paris pour l'amour du gothique, comme au temps de Vadius, pour l'amour du grec. Après la liberté républicaine et la gloire impériale enterrées à Waterloo, on se console des infortunes du présent, avec les souvenirs du passé, à défaut d'espérance en l'avenir. Et les esprits rétrogradent à la suite du gentilhomme, séduits qu'ils sont par une nouveauté de forme qui compense la décrépitude du fond. La sculpture seule, en France, protesta contre cette manie rétrospective; sans doute par horreur instinctive, innée de ce moyen âge et de ce dogme chrétien qui avaient nié la matière, le corps, la partie sculpturale de l'homme.

Ainsi, pendant que les poëtes et les peintres reprennent tant bien que mal Dante et Cimabüe, les sculpteurs continuent, comme ils peuvent, la tradition de Phidias. La révolution de 1830 vient aussi en aide à cette obstination de la sculpture pour l'antique. *Spartacus*, l'esclave révolté, entre aux Tuileries; puis *Cincinnatus*, l

soldat laboureur; enfin, *Philopœmen*, garde national de la Grèce. L'art romantique fut un vaincu de juillet.

Il est vrai que le vainqueur ne vaut guère mieux. Cet art de concession, qui a pour maître M. David d'Angers, est froid, morne, éclectique, ni matériel, ni spirituel; n'ayant ni l'expansion de la renaissance, ni l'intimité du moyen âge; fruit avorté du doute, fils d'une époque de lassitude et de désillusion, qui pousse le scepticisme jusqu'à la caricature en marbre, jusqu'à produire une statuaire étrange, dont le but n'est plus de déifier les hommes, de relever leur nature, de les sublimiser à la façon des héros païens ou des saints catholiques, de suivre enfin la loi providentielle qui est le perfectionnement, mais de ravaler l'humanité au niveau de la brute, de la rabaisser au-dessous des types inférieurs, de la dégrader jusqu'à l'animalité.

Mais cet outrage fait à la forme sera sans doute le dernier. Il s'élève, heureusement pour les destinées de la sculpture en France, une école qui prend l'art au sérieux, qui prétend que la formule antique est trop matérielle, et la gothique trop spirituelle; que ces expressions de principes toujours ennemis sont outrées et incomplètes; que l'art du passé se débat toujours, entre l'excès d'un côté et l'insuffisance de l'autre, enfanté qu'il est sans cesse dans le combat et la douleur, soit par le spiritualisme en révolte contre la matière, soit par le matérialisme rebelle à l'esprit; que cette exagération et cette tourmente cesseront dans la forme, quand elles ne seront plus dans le fond; qu'il y aura calme et harmonie dans l'art, quand il y aura paix et entité dans le dogme; quand on aura reconnu enfin qu'il n'y a pas dualité, mais unité, ni matière ni esprit, mais Dieu; ni corps ni âme, mais l'homme.

(*Library of Fine Arts.*)

Littérature.

HISTOIRE DE LA CARICATURE EN EUROPE,

ET PARTICULIÈREMENT EN ANGLETERRE.

Les Français possèdent un mot singulier qui exprime admirablement bien la gaucherie, la laideur, la disgrâce alliées à la roture : c'est *malotru*, les uns veulent qu'il naisse de *male astrosus*, les autres de *male structus*, quelques uns de *mal estru*, qui, en patois languedocien veut dire *mal appris*. Il est probable que la seule étymologie réelle est celle qui rattache ce mot à *male ortus*, mal né.

Quoi qu'il en soit, la Normandie possédait, vers le milieu du dix-septième siècle, une famille d'originaux qui s'appelait *Malotrio*. Un de ses membres, laid en cramoisi (comme on le disait alors), et le plus hétéroclite des hommes, portait six paires de bas, six culottes, et six calottes. Un jour qu'il disait la messe, il crut apercevoir sur la figure de son seigneur, M. de Lasson, un sourire de mépris; la messe dite, il intente un procès à M. de Lasson. Ce dernier se venge par une caricature

Digitized by Google

parfaitement ressemblante et que les juges se passent de main en main. Ils conviennent qu'il est difficile de ne pas éclater de rire en voyant un pareil personnage dire la messe, et M. de Lasson est acquitté.

Sa défense peut être adoptée avec succès par tous les caricaturistes. « Quoi, vous « me défendrez la moquerie, lorsque tant « d'objets moquables s'offrent à moi ! « N'est-ce pas un droit de ma nature, un « privilége de l'humanité? Les animaux « pleurent; je n'en connais pas un seul « qui rie. Que veulent donc dire les phi- « losophes qui ont représenté l'Ironie « comme une dégénérescence de l'âme, « comme une faiblesse et une bassesse ? La « risée que provoque l'aspect du laid et de « l'ignoble est encore un hommage rendu « à la noblesse et à la beauté. »

La caricature n'est après tout qu'une ironie pour les yeux. Dans quelles limites doit se circonscrire le dessinateur satirique? Précisément dans celles que l'écrivain satirique ne doit point franchir. J'aime cette parole de l'homme qui se vantait de n'avoir pas donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu. Hélas ! nous ne ferons pas ici l'histoire des innocents accusés, des qualités dépréciées, des talents ravalés par la malice d'un peintre ou d'un poëte. Cette injustice est commune. Tant que l'espèce humaine n'aura pas atteint la perfection, vous verrez le même malheur se reproduire.

Le temple de la caricature est l'arrière-boutique du temple de la gloire ; on n'est pas un grand homme à moins d'avoir subi cette apothéose grotesque. Passant dans la rue, vous entendez un étranger dire : *c'est le grand poëte*. Eh bien! subissez l'ironie qui est la doublure de la gloire. Ce même admirateur de votre renommée s'arrêtera bientôt devant la caricature qui vous parodie, et rira de votre nez ou de votre chevelure, à deux pas de vous, en présence de vos amis. Que la vanité se résigne. Ici le coup de fouet, là les jouissances de la réputation.

Il ne faut pas faire du peintre de caricatures un juge et un arbitre : c'est un rieur et un plaisant; ni un censeur : c'est un bouffon. Tout lui est permis; il ne tire pas à conséquence. Vous pouvez avoir été traîné pendant vingt ans sur la claie de la caricature et ne pas perdre une ligne de votre valeur. Le roi des caricaturistes anglais, Gillray, dont nous reparlerons bientôt, aussi obscur aujourd'hui qu'il a été puissant, n'a pas cessé d'attaquer Napoléon Bonaparte, qui n'en a pas moins été un très-grand homme. Je me souviens d'avoir étudié, il y a quarante ans, une excellente caricature qui renfermait toute la philosophie du genre. Au bas de la gravure coloriée on lisait : *Fonds de magasin d'un caricaturiste*. Là rayonnaient toutes les figures célèbres de l'époque. La stupide et bienveillante face de Georges III y occupait le premier rang ; moins exagérés que cette caricature française qui lui donnait pour symbole un angle de quarante-cinq degrés avec l'inscription : *Roi de l'île de Bouc ;* mais plus ressemblante assurément que la statue équestre qui occupe le centre de Pall-Mall. Admirez, plus loin, les milliers de rides qui couvrent la petite figure roturière et les sourires éternels de la reine Charlotte. Ni le prince de Galles, ni mistriss Siddons, sous le nom de *la reine des planches*, ni la célèbre madame Fitz-Herbert, sous celui de la *vice-reine*, n'y sont épargnées. Il suffit d'avoir touché le seuil du temple de la mode ou de la gloire, pour se trouver installé dans ce musée grotesque qui a pour grand prêtre la rage populaire contre tout ce qui brille et domine. Au centre du tableau, le vieux Fox, l'idole populaire, avec la physionomie de sanglier et son air mécontent et sauvage, laisse apercevoir le nez pointu de Pitt, que le peintre n'a pas manqué d'aiguiser ; plus loin, la belle duchesse de Devonshire est occupée à faire une élection : opération qu'elle accomplissait, dit-on, en distribuant, pendant une semaine, ses baisers à tous les électeurs récalcitrants.

Accepter, envenimer les préjugés populaires, c'est le fait et le vice du caricaturiste. Par là même il offre le premier commentaire de l'histoire, en corrige la gravité et perpétue ces passions toujours injustes, mais caractéristiques, dont la

Digitized by Google

postérité perd de souvenir. Les pages les plus sérieuses n'ont pas cet avantage. Une bonne caricature contre Cicéron, César ou Marc-Antoine, si le hasard en faisait retrouver une dans les fouilles d'Herculanum, nous dirait pourquoi et comment on se moquait alors de ces grands personnages ; nous partagerions les émotions contemporaines; nous pourrions nous remettre, si j'ose le dire, au niveau des intérêts, des folies et des passions d'autrefois. L'histoire, telle qu'on l'écrit ordinairement, n'est pas vivante. Dans la caricature, non-seulement elle vit, mais elle a cette existence intense, rude et mauvaise que donnent les passions. L'impartialité ne convient au juge que lorsqu'il a pesé tous les intérêts, et par conséquent comparé toutes les injustices de ceux qui le prennent pour arbitres. Qu'il s'assimile d'abord aux injustices et aux partialités de chacun : qu'il les mette ensuite en équilibre ; et qu'il prononce.

Essentiellement injuste, la caricature outre les défauts et tait les qualités. Ce que les Italiens entendent par *caricato* et ce que les Français rendent par le mot *charge*, est loin d'exprimer complétement l'importance ironique et la tendance acérée de la caricature moderne. Il lui faut un but personnel, une activité venimeuse, une sorte de fureur digne d'Archiloque et de Hogarth. Je ne sais si l'on peut nommer caricatures, ces charges d'atelier qui attaquent des ridicules généraux : par exemple, le *Désespoir du musicien*, artiste infortuné, contre lequel conspirent tous ces bruits, tous ces vacarmes réunis, que peuvent produire la race animale et l'industrie du jour naissant dans une grande ville. Il y a là trop d'innocence pour une caricature; c'est une épigramme à la manière grecque, sans pointe, sans fiel et sans venin. On a publié récemment deux excellentes charges du même genre : l'*enthousiasme du peintre*, et l'*amiral d'eau douce*. Le peintre portant lunettes, a établi sur le bord de la mer le quartier général de son génie : il peint; voici sa palette et son chevalet; mais la marée remonte; déjà son chapeau est la proie des vagues, déjà le flot vient battre le pied de l'artiste exalté, qui ne s'aperçoit de rien, et qui va toujours, saisissant au milieu du péril les beaux aspects de la nature, et insensible aux dangers que lui annonce la forte voix d'un marin qui l'avertit de prendre la fuite. L'*amiral en retraite* navigue paisiblement au milieu d'une mare dans laquelle les canards barbottent; le navire qu'il monte est une espèce de coquille de noix qu'il remplit de sa rotondité ; il pointe avec une grande précision trois ou quatre petits canons qui vont attaquer et ruiner une forteresse en cartonnage, placée sur la rive droite de la mare. Le *Chasseur goutteux*, qui sert de pendant à l'*Amiral en retraite*, paraît encore préférable; placé sur un fauteuil à roulettes, et voituré par son domestique nègre, il vise un pauvre oiseau qui fuit à tire-d'ailes, pendant que le domestique placé derrière le maître se pâme de rire. Supposez que dans l'un de ces tableaux, le peintre ait reproduit la figure d'un général célèbre, et dans l'autre celui d'un amiral en disponibilité : la charge comique disparaît : la caricature existe.

Chez Hogarth, la peinture satirique s'est élevée quelquefois jusqu'au sublime ; mais son ironie s'est attaquée bien plus souvent aux vices généraux qu'aux vices particuliers. On ne peut contempler sans effroi cette terrible peinture d'une des sombres et tortueuses allées dans lesquelles la populace de Londres va s'enivrer de gin. Voici la boutique du prêteur sur gages, recevant les haillons en nantissement des liards qu'il prête; les mains décharnées qui reçoivent sa petite monnaie, annoncent toutes les souffrances de la faim. Le corps d'un ouvrier suicide pendille à la fenêtre d'un grenier; une mère, ivre de gin, ivre de la liqueur fatale, ne voit pas que son fils en bas âge échappe de ses mains et tombe de la fenêtre dans la rue ; les officiers de la paroisse conduisent à la demeure dernière le cadavre d'une femme que suit son époux dans l'état d'ivresse le plus complet : un pauvre petit enfant, le verre de gin à le main, maigre, hâve, l'œil éteint par l'habitude de l'ivresse,

Digitized by Google

s'endort sur la margelle d'un puits. Tout cela n'est pas de la caricature ; c'est de la philosophie pittoresque appuyée sur le drame populaire. La caricature véritable a besoin d'être plus comique, et n'est pas nécessairement morale.

On a bâti une infinité de théories pour expliquer le rire et la gaieté. Une légion entière de philosophes ; Aristote, Hobbes, Fontenelle, Montesquieu, Akenside, Addisson, Hutcheson, Miller, Campbell, Beattie, Thomas Brown ont essayé d'expliquer chacun à sa manière cette petite convulsion que nous éprouvons tous, et qui s'appelle le rire. Le capitaine Grose a aussi rédigé son système ; et je ne sais pourquoi je ne ferais pas le mien à mon tour? Pourquoi le rire triomphe-t-il des circonstances les plus sérieuses et même les plus solennelles? Une pauvre femme avait volé des canards vivants ; on les apporta dans un panier comme pièces de conviction. Le juré se retire pour discuter : le président apporte un verdict de mort, selon la rigueur de la loi anglaise. Au moment où cette parole terrible: *La mort!* sort des lèvres du juge, les canards prisonniers laissent échapper un double cri : *couac, couac,* et tous les auditeurs, y compris la vieille femme, se mettent à rire. Les alliances disparates seraient-elles donc, comme le prétend le capitaine Grose, les véritables sources de rire? Ce savant théoricien établit une liste fort longue d'incongruités risibles, par exemple, dans un des tableaux d'Hogarth, le spéculateur, qui, après avoir trouvé le moyen d'amortir la dette nationale, reste en prison pour une dette de trois schellings ; le mécanicien qui a découvert le moyen de traverser l'air avec des ailes, et qui gémit dans un cachot ; les amis du bonheur champêtre, représentés par quatre gros et honnêtes bourgeois occupés à fumer dans la petite chambre d'une taverne, donnant sur une grande route poudreuse ; ou de gros messieurs d'un certain âge apprenant à danser. Les peintres flamands sont remplis d'admirables et involontaires disparates : Rembrandt ne s'en est pas fait faute ; tous ses mages et tous ses grands prêtres ont la tournure, le costume et les ornements de braves bourgmestres de Leyde et d'Amsterdam. Ici vous voyez les manchettes et le jabot du roi Salomon ; plus loin la pendule et le piano-forté de Cléopâtre mourante ; les bottes à la chevalière de Titus, assiégées par des marins en pantalons et en culottes. Il n'y a pas longtemps que l'Europe pouvait se donner le plaisir de contempler sur ses théâtres le grand Achille portant un corset, un bourrelet et des plumes ; Hamlet en culottes courtes de soie noire, avec un œil de poudre sur sa perruque ; Caton en robe de chambre de damas violet à ramages, se tuant dans un fauteuil à la Voltaire ; et Macbeth en habit à la française brodé d'or et d'argent ; Talma en France, Kemble en Angleterre ont corrigé ces folies. La vie réelle n'est pas moins féconde en alliances bizarres. L'autre jour, on a placé entre mes mains un prospectus surmonté du lion et de la licorne d'Angleterre, soutenant l'écusson royal, symbole imposant qui absorbait au moins les deux tiers de la page ; il s'agissait d'un ramoneur de cheminée qui offrait ses services au public sous la protection allégorique de ces animaux fabuleux. Pendant un hiver rigoureux, lord Chatham, qui avait la goutte et ne pouvait souffrir le feu de la cheminée, fut obligé de se mettre au lit vers le milieu du jour, afin de se réchauffer ; son collègue lord Carteret, ministre de la marine, ayant reçu des nouvelles importantes, vint en conférer avec lui ; mais, trouvant le froid trop rigoureux, il ne pensa pouvoir mieux faire que de se fourrer dans un autre lit vide qui était placé dans la même alcôve. L'un voulait qu'une flotte partît, l'autre voulait qu'elle restât. Chacun soutenait son opinion avec une grande énergie et sans rien céder à l'adversaire. Un troisième membre du conseil, qui venait annoncer à ses collègues que le cabinet était renversé, trouva ses deux confrères dans cette situation, gesticulant comme beaux diables, la tête enveloppée de bonnets de nuit, se démenant dans les draps, et si parfaitement ridicules que, malgré la gravité de la circonstance, il ne put s'empê-

Digitized by Google

cher d'éclater de rire. Citons encore une disparate plaisante. Deux de ces pleureurs à gages dont les services funèbres embellissent les convois des riches et simulent une solennelle douleur se trouvaient porteurs de deux écussons magnifiques qui les cachaient des pieds à la tête. Pendant la marche funèbre, ces messieurs qui s'étaient arrêtés trop longtemps le matin dans le cabaret du coin, se communiquaient mutuellement, toujours cachés par l'écusson, leurs observations plaisantes dont le contraste avec la gravité sépulcrale de la cérémonie produisait l'effet le plus burlesque.

Essayez de coiffer un homme mûr du bourrelet de l'enfance; montrez-nous un grave magistrat jouant à la fossette, une femme de détaillant singeant la duchesse, un révérend jouant le dandy; vous aurez des caricatures très-plaisantes. Je me souviens qu'aux bains publics de la ville de Bath, un ecclésiastique, auteur de sermons fort estimés, crut tirer le cordon d'une sonnette et fit tomber sur sa tête, par cette sollicitation maladroite, une douche d'eau glacée aussi inattendue que désagréable. Un officier général européen, qui a donné au public l'analyse de l'état militaire de l'empire ottoman, s'est fait peindre sur le titre de cet ouvrage dans une vignette fort curieuse. Notre homme porte le costume ordinaire des généraux de Louis XV. Il est armé d'un grand tamis; à travers ce tamis passent une multitude de petits Turcs, de grands Turcs, de canons, d'obusiers et autres instruments de l'art guerrier. Rien n'est plus ridicule que cette allégorie.

Le caricaturiste qui a représenté les ministres de son temps sous la forme de petits ramoneurs dansant au son d'une cornemuse dans laquelle soufflait Guillaume Pitt, a parfaitement atteint le double but de la caricature, celui de faire rire et celui de dénigrer. Il faut qu'elle nous égaye aux dépens de quelqu'un. C'est le dénigrement devenu art. Il n'y a pas de caricature innocente. Aristophane montrant Socrate dans un panier, au milieu des nuages, parce que ce philosophe s'élevait jusqu'au monde des idées, est un grand caricaturiste en poésie. Si l'odieux se présentait seul, il manquerait son but; on fait agir de concert la gaieté, la malice, quelquefois le bon sens. Il ne suffit pas de souiller une réputation, de flétrir un nom propre, d'allier des images basses à des idées vénérées; il faut faire oublier la méchanceté du but, souvent la perversité de l'intention, sous la verve plaisante de l'attaque. Tel auteur de caricatures a donné, pendant le cours de sa vie, plus de preuves de génie que vingt peintres ordinaires du roi. Une caricature sans sel, comme une épigramme sans esprit, fait naître le dégoût, l'ennui et la colère.

Que les moralistes se rassurent : une caricature, quelque bonne qu'elle soit, n'a jamais décidé de rien. Le tribut qu'elle fait payer à la gloire n'empêche pas cette dernière d'être légitime ou éclatante. Elle marche, comme l'esclave antique, derrière le triomphateur, et son principal rôle est de siffler.

Si l'on voulait écrire *ex professo* sur la caricature, on pourrait en faire trois classes : caricature des opinions, caricature des mœurs et caricature des personnes. Subdivision plus arbitraire que réelle. En face d'opinions graves, que-ce qu'une plaisanterie? que peut signifier la meilleure épigramme devant un argument logique? quelle sera la valeur d'une ironie? En général, c'est aux dépens de la vérité que le mensonge rit. Nous vivons dans un monde où les fous se moquent des sages, et où les doctrines les meilleures sont raillées par les préjugés et les sottises. La satire peinte n'a donc pas plus de valeur, en fait d'opinions et de doctrines, que la satire écrite; l'une et l'autre peuvent être brillantes, énergiques, et ne rien prouver. Ne redoutons pas la caricature; l'homme qui en aurait peur ressemblerait à cette servante que l'on envoyait prévenir un convive qu'on l'attendait pour dîner. Elle trouva ce monsieur occupé à soigner, au moyen d'une brosse, la propreté de ses dents. — « Il ne tardera pas à venir, s'écria-t-elle, je l'ai vu occupé à s'aiguiser les dents. » — Il ne faut pas tomber dans cette erreur ni voir dans les expressions les

Digitized by Google

plus vives de la caricature une intention hostile et dévorante, une attaque affamée.

Notre meilleur caricaturiste actuel, Georges Cruikshank, a usé et même abusé de toutes les espèces de caricature; souvent il l'a ravalée jusqu'à l'état de calembourg. La frivolité superficielle de son épigramme donne plus de prix à ses *leçons de phrénologie illustrée*. Ici l'organe de la *destructivité* a pour emblème un taureau furieux, dont l'entrée triomphale s'opère chez un marchand de porcelaines, par un massacre général des tasses, cristaux et bocaux du pauvre commerçant. Pour symbole de l'*idéalité*, il a représenté un bourgeois dans son lit, le poil hérissé, l'œil attaché sur son pantalon et sa robe de chambre, qui, suspendus sur le dos d'une chaise et éclairés des rayons pâles de l'astre des nuits, semblent d'épouvantables fantômes. Ailleurs l'organe de la *vénération* est représenté par un alderman dont l'abdomen épais s'arrête en face de l'étal d'un boucher, et qui reste frappé de surprise en contemplant une éclanche. Comme type de la *conscience*, Cruikshank nous montre un vieux juif, marchand d'habits, plaçant la main sur son cœur, et offrant un schelling à la pauvre femme qui lui offre un énorme paquet d'habits, de linge et de débris de mobilier. Le symbole de l'*éloquence* est le combat parlementaire de deux vieilles marchandes de poisson de Billingsgate. Je préfère à cette parodie l'admirable tableau dans lequel notre caricaturiste s'est plu à railler toutes les terreurs de la magie. Un honnête bourgeois et sa femme s'étant promenés trop tard dans les jardins de Kensington, se trouvent tout à coup enfermés dans le cercle magique du Freyschutz. Leur terreur est aussi profonde qu'elle est ridicule; l'excessive niaiserie de ce bon monsieur et de cette bonne dame commence à rendre la situation très-comique; mais ce qui augmente la bizarrerie grotesque de la caricature, ce sont les mille physionomies humaines dont le peintre a eu le soin d'orner les serpents, crocodiles et démons de toute nature qui voltigent autour des deux époux. Comme Burns dans son *Tam O Shanter*, Cruikshank a rendu la terreur ridicule; la lune elle-même, cet astre sépulcral, est devenue burlesque, grâce à deux diablotins qui interceptent une partie des rayons de son disque, au moyen d'une poêle à frire percée de trous comme une écumoire. Jamais éclipse de lune ne fut plus comique, et je me souviens que dans cette gravure excellente il n'y a pas jusqu'au crâne dont le sourire sépulcral emprunte une physionomie ridicule.

Les auteurs de caricatures populaires se sont emparés de certains termes d'argot qui ont cours de distance à distance, et dont il est bien difficile de deviner la véritable source. Qui pourra nous dire avec certitude le berceau du *Nincompoop* anglais, du *Mayeux* français? Le hasard seul a donné à la France l'admirable et récente création du *Robert Macaire;* nul auteur ne peut en revendiquer la propriété; il est né tout seul, fruit d'une inspiration populaire, enfant sans père, *proles sine matre creata*. J'ai vu se succéder à Londres les plus étranges locutions. D'où venaient-elles? pourquoi étaient-elles adoptées? Personne ne peut le dire. Il y a quarante ans (je date d'aussi loin), un enfant du peuple, ce que les Parisiens appellent un *gamin*, répondait à toutes vos questions par l'unique monosyllabe *quoz*, lequel ne voulait absolument rien dire, si ce n'est: « Je me moque de vous. » Quelles sont vos intentions pour la soirée? — *Quoz*. — Qu'avez-vous fait hier? — *Quoz*. — Que ferez-vous demain? — *Quoz;* toujours *Quoz*. L'insignifiant monosyllabe indiquait pour toute réponse l'intention de ne pas répondre. Je ne sais pas davantage pourquoi, une vingtaine d'années après, ces mots parasites furent remplacés par: *Oh! le vilain chapeau!* locution qui s'appliquait à tout dans la conversation vulgaire.

Chaque demi-génération apporte et remporte avec elle sa provision d'expressions créées par elle pour son usage personnel, et que ses fils ne comprennent plus. L'insignifiance, la nullité, disons mieux, la bêtise de ces expressions, ne nuisent pas à leur succès, et semblent au contraire les protéger. Souvent c'est un fragment de chanson, un refrain de ballade, un proverbe aiguisant la

Digitized by Google

queue de quelque parodie chantée, qui passent de bouche en bouche, font une fortune extraordinaire, et se métamorphosent en lieux communs de plaisanterie. Nos voisins les Français nous ont donné l'exemple à cet égard: *Bon voyage, cher Dumollet*, et mille autres refrains bachiques plus ou moins insignifiants, ont eu cours sur la place; on ne pouvait faire un pas dans la bonne ville de Paris sans être assailli de la mélodie ou des paroles si gaiement transformées par le bon vouloir populaire. Il y a quatre ou cinq ans, tout polisson des rues de Londres, qui vous rencontrait sur un trottoir, vous criait en riant : *Flare-up ;* ce qui ne signifiait absolument rien. Aujourd'hui la phrase mystérieuse est celle-ci : *Qui êtes-vous ?* locution sacramentelle qui appartient également au petit apprenti chargé d'une paire de bottes qu'il doit remettre à la pratique, et au garçon d'imprimerie chargé de la transmission des épreuves. Quel passe-port ont obtenu ces ridicules groupes de mots, si étrangement alliés? Comment ont-ils atteint cette faveur populaire? Je ne prétends pas le dire; mais il est certain qu'ils offrent aux caricaturistes une source féconde. Par exemple, le dernier échantillon qui soit sorti de cette fabrique a donné naissance à une série de caricatures très-remarquables par leur verve, et portant toutes pour exergue : *Qui êtes-vous ?*

Ces dernières se rangent évidemment dans la classe des caricatures de mœurs. L'Angleterre, si attentive et si patiente dans l'analyse des nuances morales qui caractérisent et distinguent les hommes, a donné pour pendant à ses romans de mœurs les excellentes caricatures de Bunbury, Seymour, Alken, Rowlandson, Cruikshank. Les quatre premiers sont morts; Cruikshank vit encore, et cette imagination si gaie, si vive, si intarissable, nous réserve plus d'une jouissance dans l'avenir; il est peut-être plus innocent, plus inoffensif que ses confrères. Oh! la charmante collection qui réunirait dans le même recueil les amusements de la populace et de la bourgeoisie anglaises, tels que Seymour les a décrits avec une verve si expressive; les charges piquantes dans lesquelles Bunbury a raillé les costumes nationaux; les chansons et proverbes ironiquement illustrés par Alken, enfin l'admirable épopée du docteur Syntaxe, fruit des veilles comiques de Rowlandson!

Les Français possèdent une vieille caricature de mœurs qui, reproduite sous mille formes, est encore populaire : *Crédit est mort ; les mauvais payeurs l'ont tué*. C'est, au surplus, une tradition des temps gothiques, un reste de la vieille allégorie. Une antique tapisserie de Dijon représente la naissance, le baptême, la mort et le convoi de *Banquet*. Ce personnage qui, comme vous le pensez, aime à bien vivre, convie à sa table la Goutte, la Gravelle, la Pleurésie et l'Hydropisie, qui lui sont amenées par Gourmandise, maîtresse des cérémonies. En 1660 (et cette date est peu éloignée de nous) nos pères s'amusaient singulièrement d'une estampe intitulée : « Le combat de *Carême* et de *Carnaval*. » Elle est parfaite en son espèce. *Carême* et *Carnaval* sont deux chevaliers armés de toutes pièces, l'un pour la chair, l'autre pour le poisson. Le chevalier *Carême*, don Quichotte décharné, monté sur le cheval de l'Apocalypse, a pour casque un homard, pour bannière un filet de pêcheur. Son adversaire *Carnaval* chevauche un bœuf gras, brandit une broche, et porte suspendus à l'arçon de sa selle un gril, un paquet de saucisses, une écumoire, plus deux énormes chapons gras dans les fontes. L'attitude des deux personnages et les paroles qui leur sont prêtées correspondent fort bien avec le costume gastronomique dont on les charge, et l'invention drolatique du poëte qui s'est chargé de la rédaction des exergues coïncide parfaitement avec la création de ces deux types.

La caricature véritable, telle qu'on la comprend aujourd'hui, après s'être attaquée aux opinions et aux mœurs, aborde les masses; elle sert les antipathies mutuelles des nations. Je vous prends à témoins, innombrables lords Puff, dont les Français ont amusé leurs loisirs; et vous, marquis français, mangeurs de grenouilles et de soupes maigres, qui faites les délices

du petit peuple de Londres depuis un temps illimité. Le ventre de l'Anglais, le jabot et les manchettes sans chemise du Français, véritables calomnies nationales, épigrammes qui ont pour sel leur mensonge, n'ont rien perdu de leur puissance, et la première rue de Paris ou de Londres, le premier étalage de vitrier ou de marchand d'estampes vous offrira des exemples mémorables de cette satire de peuple à peuple. Vers la fin du dix-huitième siècle, les Écossais et les Anglais, aigris par de longues guerres et une réunion forcée, se trouvaient dans un état d'hostilité amère. Déjà, sous les Stuarts, ce sentiment s'était manifesté et n'avait pas peu contribué à la révolution de 1620, à celle de 1688, à la mort de Marie Stuart, à celle de Charles 1er et à l'expulsion de Jacques II. Le gouvernement des princes de Hanovre trouvait son compte à favoriser les Écossais, pour rallier au parti de la couronne les anciens jacobites, et étendre ou amortir un vieux foyer de rébellion. Si vous ajoutez à cette disposition favorable des ministres et des gens d'État, la persévérance, l'obstination, la patience, la cupidité, la prévoyance qui caractérisent en général les Écossais, vous ne vous étonnerez pas de leur marche triomphale à travers toutes les intrigues du temps, et de la fortune rapide réservée aux plus minces aventuriers venus d'Édimbourg ou de Glascow. Plus ils réussissaient, plus la foule des nouveau venus augmentait. On ne voyait pas à Londres, sans une espèce de colère furieuse, cette fourmilière de gens sans aveu qui tous atteignaient ou l'opulence, ou le crédit, ou l'autorité. Une caricature, intitulée : *Origine des ministres et des meneurs écossais,* satisfit ce mécontentement général : deux sorcières écossaises, semblables à celle de Macbeth, renversaient sur l'Angleterre une panerée de chenilles à tête d'hommes, représentant guerriers, prêtres, médecins, avocats, et qui, tombant du haut des nuages, allaient s'accrocher à toutes les branches, rampaient jusqu'au sommet, et pénétraient dans tous les replis de la société.

Une autre gravure de la même époque a pour exergue : *Moyen de voler d'Édimbourg à Londres, en une seule journée.* Le balai des sorcières est encore ici l'instrument de locomotion qui transporte, de la capitale de l'Écosse à la capitale de l'Angleterre, deux fils de la Calédonie; l'un vêtu de son plaid bariolé, les cheveux rouges flottant au vent, jouant de la cornemuse nationale et cherchant quelque monnaie dans le fond de sa poche vide; l'autre, privé de bas et de souliers, tenant à bras-le-corps la magicienne écossaise qui l'entraîne, et fixant sur le paradis anglais qui s'ouvre à ses yeux un regard avide et affamé. Sur la droite du tableau, un écriteau porte ces mots et cette indication : *D'Édimbourg à Londres,* 320 *milles.*

Le gouvernement représentatif, en donnant liberté entière aux hostilités des partis, a encouragé les peintres de caricatures. Cent volumes in-4° ne suffiraient pas à contenir la bibliothèque des caricatures; nées depuis 1688, et filles du développement donné au gouvernement représentatif. C'est là que tous les personnages de notre histoire, parodiés par le crayon ou le pinceau, jouent tour à tour leur rôle. Un artiste, obscur aujourd'hui, s'est particulièrement distingué dans cette voie : roi de la caricature, poëte plein d'imagination, de verve, de trait, de caprice : mais sans principes, sans âme, sans conscience; entraîné par une sorte de caprice farouche, par un besoin de mordre et de blesser; doué d'un génie violent et incisif qui exerça la plus forte action sur son siècle; mais rudement châtié par le sort qui voulut que Gillray mourût fou ! Comme Swift, il sembla poussé vers l'insanité par cette bile amère qui ne laissait pas de repos à ses contemporains, et qui ne lui en laissait pas à lui-même. Pour dernier châtiment, il eut du génie et point de gloire. Les biographies anglaises lui consacrent à peine quelques lignes; cet artiste vigoureux, cet Aristophane peintre, ce créateur de sobriquets dont il affubla tous les grands hommes de son temps, Gillray n'est aujourd'hui qu'une ombre, un souvenir, rien. Jetez les yeux, en passant, sur l'encyclopédie satirique qui est tombée de son crayon,

Digitized by Google

vous serez surpris de cette fécondité de charges, de ce nombre infini d'idées nouvelles, de ce bonheur infini de travestissements, et vous direz : *C'est là du génie.* Son histoire est curieuse et peut servir de leçon.

Écossais d'origine, il professa d'abord des opinions républicaines et se fit redouter du gouvernement, qui s'aperçut bientôt qu'un nouvel et redoutable ennemi venait d'éclore pour lui. On dépêcha un ambassadeur secret, qui lui parla de prison s'il continuait ses attaques, d'argent s'il faisait volte-face. Un talent sans conscience ne pouvait hésiter ; sa violence et son esprit furent voués au service de qui le payait. Gifford, l'antijacobin, buvait avec lui ; Canning lui fournissait des sujets de caricatures. L'une d'elles, sans doute destinée à indemniser le ministre de quelque gratification un peu large, représente le parti des torys sous la forme d'un soleil qui parcourt l'espace, et Canning sous celle de Phaëton qui conduit en triomphe le char de Phébus, et qui échappe victorieusement aux dangers courus par son homonyme. Tory en public, Gillray s'était réservé le le droit et le plaisir d'être républicain dans son cabinet. Il se punissait lui-même de son apostasie, par des larmes, des sanglots et mille marques extérieures d'un repentir plus vif que touchant. Ivre, il ne manquait jamais de boire à la santé du peintre républicain David ; on dit même qu'il conservait dans son oratoire secret un petit modèle d'une statue en plâtre de la Liberté, moulée d'après un dessin original de cet artiste. Il y a une analogie singulière entre cette situation équivoque et celle d'un premier violon de l'Opéra français, qui avait accepté une pension de l'empereur Napoléon, et se vengeait en chantant dans le sanctuaire de son cabinet un hymne à la liberté, telle que Robespierre l'avait comprise. Cet artiste possédait aussi sa petite statue, reléguée, comme objet d'adoration, au fond d'une chambre dans laquelle personne ne pénétrait. Un jour que Bonaparte, satisfait d'une composition de l'artiste, l'avait récompensé par le don de quelques billets de mille francs, il revint chez lui joyeux, les étala sur le piédestal de la statue, et laissant éclater ses invectives contre la sourde divinité qu'il avait adorée : Malheureuse ! s'écria-t-il, as-tu jamais rien fait de pareil pour moi ? et d'un coup de poing il la brisa en mille pièces.

Gillray fit en 1793 une tournée en Flandres, accompagné du peintre Loutherbourg. Georges III, quand les deux artistes furent de retour, voulut voir leurs dessins, loua ceux de Loutherbourg ; et quant à ceux de Gillray, qui se composaient seulement de quelques ébauches au trait, il prétendit n'y rien comprendre. Gillray, que le gouvernement n'avait pas encore attiré à lui, employa son arme de vengeance ordinaire : il publia une gravure ayant pour titre : *Un connaisseur examinant une miniature.* Ce connaisseur était Georges III, tenant à la main un brûle-tout, par allusion à son avarice, et fixant le regard le plus triste et l'œil le plus hagard sur un petit portrait d'Olivier Cromwell ; épigramme allégorique contre la parcimonie de la cour et la terreur que lui causaient les théories républicaines. Peu de temps après, ses attaques devinrent si amères, que le gounement pensa sérieusement à l'acheter, ce qui ne fut pas difficile. La conscience de sa dégradation morale le conduisit à la folie ; on fut obligé de le tenir en prison dans sa chambre à coucher, où il resta six années entières, en proie à une aliénation mentale. En 1815, il mourut dans cette chambre ; ceux qui se trouvaient assis au café White, en face de la boutique, furent surpris de voir un homme nu passer sa tête entre les barreaux de fer dont cette chambre était garnie, et là expirer en poussant de grands cris. C'était Gillray. Il avait vécu, non marié, avec une femme du peuple ; et plusieurs fois, cédant à ses instances, il s'était acheminé vers l'église dans l'intention de l'épouser ; mais il avait bientôt rebroussé chemin : « A quoi cela nous servirait-il ? disait-il à ce propos assez indécemment, nous avons tout ce qu'il nous faut sans cela. »

Sa physionomie exprimait la violence et la verve dont la nature l'avait doué : éner-

Digitized by Google

gie, imagination, fougue irrésistible, fantaisie, ardeur, irrégularité, voilà ce qu'exprimaient ces grandes prunelles grises dans lesquelles brillait la flamme d'une observation inexorable; ces sourcils arqués et mobiles, ces narines distendues et dont l'irritabilité, exprimée par la courbe mobile des lignes, contrastait avec la forme droite et sévère du nez; cette large bouche, ces lèvres bien dessinées, symboles d'un goût délicat et d'une sensibilité vive; ces joues anguleuses avec deux petites touffes de favoris qui ne descendaient pas plus bas que les oreilles; enfin cette tête massive et forte par le sommet, couronnée de quelques rares cheveux gris et s'appuyant sur un double menton de forme carrée et compacte. On ne pouvait le rencontrer dans la rue, avec ses gros boutons de cuivre, son habit bleu, son gilet blanc à raies rouges, sa cravate blanche et ses manchettes, sans reconnaître en lui l'homme destiné à souffrir et à faire souffrir ses semblables, à trouver dans les ridicules et les folies de l'humanité un fonds immense de jouissance et de colère.

Pas une figure d'homme à la mode, pas un ridicule contemporain qui ne lui payassent tribut. Observateur attentif, il passait des journées entières à la fenêtre de son éditeur, les bras croisés et faisant subir aux passants la revue la plus sévère. Tout ce qu'il y avait de formes absurdes et de physionomies comiques se gravaient dans sa mémoire et grossissaient son magasin. Classée dans son imagination, la figure qu'il avait saisie au vol revenait à point nommé tenir sa place dans quelque composition future. La société de 1780 à 1800, la rue Saint-James, l'aristocratie de cette époque, les fats, les dandys, les acteurs, les actrices, les courtisans, revivent dans les gravures de Gillray. Examinez l'*ombre d'un duc!* C'était ce pauvre colonel qui, heureux d'une analogie fortuite entre ses traits et ceux du duc de Hamilton, se plaisait à augmenter la ressemblance en portant les mêmes habits, le même chapeau et marchant du même pas que le duc lui-même; charmé d'être rencontré dans la rue par des gens que cette analogie trompait et qui disaient tout haut: « C'est le duc de Hamilton. » Au-dessous de cette autre caricature, qui offre le portrait ressemblant d'un ministre en retraite (le duc de Sandwich), vous lisez ces mots : *Belles carottes de Sandwich, excellentes carottes de Sandwich.* Vous reconnaissez le vieux duc prenant, avec les jolies bouquetières, des libertés innocentes et offrant une guinée pour chaque liberté. Jadis on ne pouvait être noble sans rivaliser avec Automédon; tout homme de race était cocher, et Tommy Onslow passait pour le premier cocher de l'Angleterre, par conséquent pour le meilleur gentilhomme. Au bas d'une caricature du même Gillray, on lit : « Que sait faire Tommy Onslow? Mener un phaëton à deux chevaux. — Et encore? Mener un phaëton à quatre chevaux. » La gravure représente Tommy Onslow dans toute sa gloire.

Gillray n'épargnait pas même les femmes. *Diane à la chasse* représente la célèbre comtesse de Salisbury, chasseresse infatigable. Crottée jusqu'à l'échine, échevelée, tenant à la main une queue de renard, la robe déchirée jusqu'aux genoux, elle sourit aux chasseurs de son escorte qui galopent pour l'atteindre. Ces esquisses ont conservé les fragments d'une biographie maintenant perdue, d'une société détruite. Dans l'œuvre de Gillray vit le fat à la Skeffington, race évanouie, mais qui a eu son règne dans les salons et les foyers des théâtres. Vous ne l'avez pas connu, ce bienheureux Skeffington, à qui on demandait où il avait pris son rhume, et qui répondait: « C'est ce monsieur qui était à l'autre bout de la table, et qui est arrivé si mouillé, si mouillé!!... » Gillray nous a conservé la tradition de Monsey, le roi des médecins; celui qui s'appuyait sur votre épaule d'un air bienveillant, mordillant sa canne à pomme d'or et à bec de corbin, et disant: « Bonne figure, bon teint, le pouls normal; ce qui n'empêche pas que je vous enterrerai, mon cher monsieur. » — Sept autres médecins sollicitèrent en effet la reversibilité de sa place de médecin des invalides de Chelsea. Il survécut à tous ces prétendus successeurs, et dépassa la centième année. Il avait quatre-vingts ans

Digitized by Google

lorsqu'il aperçut un de ces candidats monté sur un arbre dont le feuillage dépassait le mur de clôture qui environnait son jardin. « Ah! ah! lui cria Monsey, vous examinez les propriétés qui seront bientôt les vôtres, n'est-ce pas? cela vous convient-il? trouvez-vous la maison et le jardin en bon état? pas mal, n'est-ce pas? Mon bon ami, je vous en préviens, votre candidature porte malheur. Ils sont déjà six qui ont voulu me succéder et à qui je succède. Je vous enterrerai, je vous enterrerai! » — Et le vieillard s'en allait en ricanant.—Les *trois Magots*, par le même artiste, représentent un triumvirat de patriciens parfaitement méprisés; l'un joueur, l'autre ivrogne et le troisième quelque chose de pis. — Ce personnage, debout, si gros, si gras, si lourd, secouant à la fois son index et son pouce avec un geste si vulgaire, c'est Tyrrel Jones, dont l'éloquence triviale amusait la chambre des communes. Au-dessous du portrait, on lit ces mots: *Le membre indépendant.* Voici les paroles que le peintre prête à son héros: Je suis un citoyen indépendant de la vieille Angleterre; je n'aime ni les sabots, ni les grenouilles, ni les Français. L'indépendance et l'Angleterre! De tout le reste je ne donnerais pas une prise de tabac! » Il accompagne cette éloquente apostrophe du mouvement vulgaire et expressif que les Anglais appellent *Snapping of fingers.*

Gillray faisait collection des originaux de son siècle, comme un curieux fait collection de papillons et de chenilles. Il disait de Georges III: *S'il ne me trouve pas un des meilleurs sujets de son royaume, moi je le trouve un excellent sujet de caricature.* Le prince de la maison de Hanovre, doué de la bonhomie de sa nation et de sa race, trouvait grand plaisir à s'acheter lui-même, tel que Gillray le représentait, et il riait aux éclats lorsqu'il se voyait affreux et ridicule. Plus sensible un jour aux attaques dirigées contre son fils qu'à celles dont il était la victime, Georges, au moyen d'un peu d'or, obtint de Gillray que la figure du prince de Galles et celle de sa maîtresse fussent remplacées dans une caricature par celle du duc de Derby et de la dame qui remplissait auprès de ce dernier le même emploi. Mais cette faveur une fois obtenue de Gillray, celui-ci continua la guerre avec le même acharnement. Une série de gravures transformèrent en vices chacune des qualités attribuées au couple royal. Dans l'une, destinée à railler sa frugalité, on voyait Georges, à genoux, devant le foyer, préparant les muffins, pendant que la reine faisait frire des goujons dans une poêle. Autour de la jarretière défaite, qui ne maintenait pas un bas mal roulé, on lisait: *Honni soit, qui mal y pense.* La suite de cette caricature, sous le titre de l'*anti-sucre*, représentait la famille royale, attablée autour d'une table à thé, et savourant avec délices le breuvage que notre peintre appelle plaisamment, *thé anti-sucré.* — Vraiment, s'écrie la reine, c'est un breuvage délicieux, plus rafraîchissant qu'avec du sucre, et que tout le monde devrait adopter! — L'affabilité du pauvre roi est ridiculisée à son tour, dans la gravure qui le représente rencontrant un porteur d'eau, près du parc, et le saluant d'un déluge de questions successives: « Eh! eh! comment allez-vous? qui êtes-vous? où demeurez-vous? » — Effrayé de cette série d'interrogations qui tombent du ciel, le manant reste la bouche béante, roulant son vieux chapeau entre ses doigts.

Le sobriquet sous lequel Napoléon est encore connu en Angleterre (*little Boney*), c'est à Gillray qu'il le doit. La curieuse série de peintures grotesques dans lesquelles le peintre a fait éclater sa haine et son ironie contre Bonaparte, commence par une caricature fort plaisante, où Bonaparte, sous la forme de Gulliver, dégaine l'épée contre Georges III qui le soutient dans la paume de sa main. En 1802, lorsque le conquérant menaça l'Angleterre d'une invasion, Gillray ressaisit son crayon, et lui donnant encore le costume et les proportions de Gulliver devant le roi de Brobdingnag, le fit voir manœuvrant une escadre dans un bol de punch pour l'amusement de Leurs Majestés. Ces majestés gigantesques éclatent de rire, pendant que des petits polissons des rues soufflent dans les voiles de la flotte. Un fou rire s'empare de

Digitized by Google

tous les assistants, y compris les gardes du roi qui retiennent leur haleine pour ne pas faire chavirer les embarcations.

Souvent Gillray remplace cette raillerie innocente par des satires trempées dans le le fiel. Telle est la caricature contre la souscription ouverte en faveur de Fox, par les libéraux du temps. Patriarche du clergé grec, comme il le nomme, il a pour acolytes Horne-Tooke, Sheridan, Taylor, Hall, le duc de Stanhope et le docteur Priestley. Des haillons couvrent le défenseur de la liberté publique, dont la poche percée laisse échapper un paquet de cartes, salies par un long usage. Un personnage mystérieux dont on n'aperçoit que les mains noires et les griffes crochues, fait tomber dans la bourse ouverte du mendiant politique de faux billets de banque, des lettres de change protestées, des cartes bizotées et des dés plombés. — Monsieur, lui dit ce personnage important, qui s'environne de tant de ténèbres, c'est avec la satisfaction la plus vive que je vous remets le produit de ma quête, et que je vous apporte les hommages et les souhaits du comité central. Continuez à servir par vos efforts notre cause commune, ma griffe vous appartiendra toujours.

Lorsque le célèbre naturaliste sir Joseph Banks fut décoré de l'ordre du Bain, cette transformation du philosophe en courtisan suggéra au peintre impitoyable l'une de ses plus heureuses idées. Une immense chenille de couleur grise se décore tout à coup des chatoyantes couleurs de l'ordre chevaleresque et monarchique, dont les deux ailes diaprées contrastent avec la simplicité primitive de *la grande chenille de la Mer du Sud* (tel est le nom de cette estampe). Gillray, dans *la belle assemblée*, groupe toutes les ci-devant beautés de l'époque, toutes ces infortunées qui luttent contre l'âge et ne veulent point vieillir. L'une, lady Mount Edgecumbe, présente deux tourterelles en offrande sur le piédestal de la statue de Vénus. L'autre, la joueuse lady Archer, si connue par ses goûts virils, conduit un agneau et porte une houlette. Mistriss Fitz-Herbert est chargée de guirlandes de roses qu'elle suspend aux colonnes du temple. La duchesse de Gordon brûle de l'encens aux pieds de la déesse, et lady Cecilia Johnson, vestale de quatre-vingt-treize ans, une lyre entre les bras, fait jaillir des cordes vibrantes une amoureuse mélodie.

Lorsque Pitt mit en mouvement la grande affaire du papier-monnaie, Gillray montra John Bull, symbole du peuple anglais, flanqué de Fox d'une part, et de Sheridan de l'autre, ses deux conseillers et ses amis. Pitt lui offre un paquet de billets de banque, depuis cinq guinées, jusqu'à un schelling. — « Des billets, s'écrie Sheridan, personne n'en reçoit plus. Je ne trouverais pas un liard sur ma signature. — Mon garçon, reprend Fox; prends de l'or, si tu m'en crois, quand viendront les Français il t'en faudra pour faire ta paix avec eux. — Ma foi, s'écrie John Bull, je prendrai les billets du bourgeois; il lui faudra des espèces pour me défendre contre la France, et j'aime encore mieux qu'il les garde.

Dans ces esquisses à peine ébauchées, on s'étonne de découvrir quelquefois une invention puissante. Lorsque l'aliénation mentale de Georges III fit espérer aux torys la régence de la reine, il donna aux trois hommes d'État, Thurlow, Pitt et Dundas, la figure des trois sorcières de Macbeth, planant au milieu des nuages obscurs, voltigeant au-dessus de la lune, dont ils contemplent les variations, et tenant sur leurs lèvres leurs doigts décharnés. L'orbe de l'astre est divisé en deux parties, dont l'une éclipsée, représente la figure du roi, et dont l'autre lumineuse, représente celle de la reine. Au bas on lit : « Trois ministres des ténèbres; femme, à ce que l'on dit; hommes, à ce que l'on croit, mais dont la barbe seule trahit le sexe. » La foule s'attroupait devant ces triomphantes railleries, et presque tous les coups portés par le crayon de Gillray allaient frapper leur but. Un jour il peignit Pitt au zénith de sa puissance, sous les traits du *géant Factotum* faisant ses goguettes. Au-dessus du fauteuil du roi vous voyez le trône du ministre, dont Canning baise dévotement l'orteil gauche, et

Digitized by Google

dont Pitt soutient la jambe droite sur son épaule, Erskine, Windham, Fox, Sheridan, infiniment petits, sont écrasés par le talon du tout-puissant. Il a dans la main un bilboquet : et la boule de ce bilboquet, c'est le Monde. Voici le *Diable boiteux* ou *John Bull voyageant vers la terre promise*. Sur un nuage satanique, fantôme au poil hérissé, à l'œil flamboyant, Fox à cheval, coiffé du bonnet de liberté, appuyé sur deux béquilles qui ont pour têtes les figures de Grenville et de Sydmouth, emporte derrière lui le pauvre John Bull qui ne tombe pas, grâce à son manteau d'indépendance et de loyauté, et qui, dans une perspective éloignée, aperçoit, sous le soleil d'une Constitution nouvelle, cette terre promise, habitée par trois races différentes, celle des hommes libres (un groupe de joueurs), celle de la pudeur (un groupe de femmes nues) et celle de la tempérance (une orgie effrénée).

La meilleure de ces caricatures nous semble être *Tiddy*; c'est le nom du pâtissier fabricant de pain d'épice que Gillray charge de parodier l'empereur Napoléon. La gueule du *four impérial* est ouverte et laisse passer, avec des torrents de flamme, une nouvelle fournée de rois ; en effet, les potentats de la Bavière, du Wurtemberg et de Bade, avec leur cour, leur pourpre, leur couronne, leur sceptre et leurs armoiries, apparaissent sur la grande pelle du boulanger, et l'or qui les couvre reluit sous l'éclat du feu que le patron attise. A terre, près d'un panier rempli de petits rois corses en pain d'épice que l'on va porter à la pratique, on voit épars une foule de principautés fragiles, duchés et comtés sans consistance. Les boulets de canon servent à entretenir le feu. M. de Talleyrand, manches retroussées et bras nus, pétrit la pâte dont on va faire des rois de Pologne, de Hongrie, de Turquie et de Hanovre. Un gros balai corse fait rouler dans le trou aux ordures les fragments de pain d'épice brisés qui se composent d'un vieux crâne fêlé et couronné (c'est l'Espagne); d'un vaisseau en débris (c'est Venise); d'une masse de petits morceaux sans cohésion (ce sont les Pays-Bas), et d'une tête de poupée endommagée (c'est la Suisse). On y voit aussi un bonnet de liberté souillé, une Hollande fort malade, une Autriche boiteuse, et un drapeau tricolore en lambeaux. Sur un des côtés de la scène, un casier muni de ses cartons offre pour étiquettes successives ces mots : *Rois et reines : Sceptres et couronnes : Lunes et étoiles*. Enfin un carton ouvert contient les *petits vice-rois en pâte anglaise*, partisans anglais, vrais ou supposés, de l'empereur Napoléon.

En 1826 les whigs entrèrent au pouvoir; on mit en réquisition la verve et le talent de Gillray. Dans sa *toilette des whigs*, il satisfit complétement ses maîtres aux dépens de ses amis. La plupart des nouveaux chefs du pouvoir étaient pauvres, et c'est à cette indigence prête à s'engraisser dans le trésor public, que le satirique fait allusion. Fox, la chemise toute déchirée, se fait la barbe devant un miroir surmonté d'une couronne royale; lord Grey, qui prétendait à l'éloquence, mais que l'on accusait de manger ses paroles, se nettoie les dents devant la même glace. Ajoutez à ces occupations de toilette, les bains de pieds de Wyndham, la chemise blanche de Sheridan, la culotte d'emprunt de lord Granville; les bottes neuves de lord Temple et du duc de Bedford; la magnifique perruque de lord Erskine, la queue traînante du chancelier Henri Petty; enfin les inutiles efforts de Vansitart pour avoir les mains nettes. Il est difficile de réduire plus complétement à l'état de symbole populaire les idées courantes sur la vanité, l'égoïsme, la frivolité ou l'intérêt personnel de ces hommes politiques. Puissant par l'imagination, opérant sans aucune difficulté le mélange de l'horrible et de la farce, jetant à pleines mains dans ses vigoureuses esquisses le sel grossier et les idées fines, Gillray, dont l'obscurité est aujourd'hui complète, doit prendre rang parmi les peintres les plus énergiques de son époque. Dans l'une de ces caricatures, *le rêve sorti d'un pot de bière*, il a dépensé plus d'imagination qu'il n'en fallait pour un poëme. Le *docteur Parr*, fameux par sa bibliothèque de perruques et la verdeur de ses sentiments démocratiques, avait choisi

Digitized by Google

un nouvel impôt auquel Pitt venait de soumettre la bière, pour texte de quelques-unes de ces déclamations violentes qu'il entremêlait de citations grecques et latines. « Quoi (s'écrie le docteur que Gillray fait parler au bas de sa caricature)! quatre pence pour un pot de bière! Ruine et désolation! le voilà bien ce ministère démoralisateur qui a détruit vos moissons, frappé le houblon de stérilité et ruiné l'Angleterre! N'est-ce pas lui qui cause ce déluge de pluie qui nous menace de disette? n'est-ce pas lui qui a corrompu le soleil et qui l'a empêché de luire afin de nous spolier dans les ténèbres? » — Un pot de bière couronné d'une colonne d'épaisses vapeurs occupe le centre du tableau; à droite et à gauche s'étend une vaste perspective de houblon desséché, de blés coupés en herbe, de plaines dévastées. Parmi la vapeur de la bière, le coursier blanc de Pitt le soutient dans une fière attitude; ce dernier étend la main; et de son élévation sublime il invoque et évoque toutes les puissances de la nature:

— « Chenilles, insectes, vermisseaux, dévorez les moissons! » — Les insectes accourent par légions et obéissent à sa voix.

— « Vents qui portez la peste, flétrissez les fruits de la terre! » — Les arbres plient, les moissons courbent la tête. Graines, fruits et semences volent dans les airs.

— « Grêle et pluie, faites votre office! » — L'eau tombe à torrents du sein des nuages sombres.

— « Soleil, va te coucher; je veux suffire à l'éclairage du monde. » L'obéissant soleil ferme sa paupière, et des traces visibles de somnolence apparaissent sur son disque obscurci.

Après Gillray, on vit briller successivement Rowlandson, Alken et Cruikshank. Nous avons déjà parlé de ces trois héros de la charge; l'année 1828 donna naissance à un nouveau candidat, connu seulement sous le nom de H. B. Nous ne soulèverons pas le voile qui le cache; qu'il nous suffise de faire valoir quelques-unes des qualités spéciales par lesquelles il se distingue.

Des ressemblances exactes, malgré l'exagération des traits, des allusions piquantes et faciles à saisir, constituent son mérite. Originalité dans les combinaisons burlesques, vigueur d'imagination, richesse et abondance de créations comiques, ne manquent pas absolument à l'artiste dont il est question; mais on voit surtout briller en lui l'exactitude de la ressemblance et la naïveté de la parodie: qualités excellentes d'ailleurs pour la vente, et qui rapportent un bénéfice considérable à M. H. B. Chez ce dernier, la vieille rudesse anglaise s'est considérablement adoucie; on voit qu'il appartient à une nouvelle époque. Il n'a plus cette verdeur, cette âpreté, cette roideur de haine et de vengeance qui inspira l'ancienne caricature; c'est quelque chose de plus stérile comme invention, de plus mesquin, de plus mince, mais aussi de plus délicat et de plus doux. Gillray et Bunbury frappaient plus fort, craignaient moins l'immoralité et l'indécence, ne reculaient devant aucune nudité, exprimaient grossièrement leur pensée aristophanique. Ils faisaient jaillir de leur cerveau des idées plus neuves; H. B. emprunte la pensée d'autrui, exploite le mot populaire, féconde l'image jetée au vent par un poëte ou un orateur, s'empare avec bonheur des facéties qui ont eu leur succès; bon metteur en œuvre, inventeur assez pauvre. Plagiaire de Gillray, il lui est souvent arrivé de prendre à ce dernier toute une caricature, d'en changer les noms et les personnages, et de se l'attribuer. Ainsi le mendiant Pitt est devenu le mendiant O'Connell; Icare-Fox est devenu Icare-Brougham. Toutes les fois qu'une plaisanterie bonne ou mauvaise se fait jour au milieu des sérieuses discussions de la chambre des communes, H. B. en tire avantage, lui prête une couleur pittoresque. C'est sans doute un talent, mais non le premier des talents. Facilité, variété, souplesse; l'art de comprendre ce qui anime la foule, de s'électriser de l'électricité générale, de recevoir pour ainsi dire le mot d'ordre au lieu de le donner; voilà toute la gloire de H. B. Lorsque Gillray exposait pour la première fois ses caricatures dans la boutique de la rue Saint-

Digitized by Google

James, n° 27, une foule considérable se pressait devant la boutique, les derniers venus étaient obligés d'attendre plus d'un quart d'heure, et lorsque la caricature était bonne, des cris de joie émanaient de cette foule enthousiaste qui se laissait aller aux impressions de la satire, au plaisir d'une raillerie ardente et inexorable. Jamais au contraire H. B. n'a pu s'élever plus haut qu'à une demi-popularité de salon; il fait sourire. La plaisanterie du nouveau caricaturiste est plus innocente et plus indulgente; elle égratigne à peine. On rit de voir lord Brougham, musicien écossais, jouant de la cornemuse, s'entendre avec O'Connell, musicien irlandais, jouant à la fois du tambour et de la flûte de Pan pour faire danser deux pauvres ministres, lord John Russel et M. Spring, tous deux montés sur des échasses, pâles, épuisés de fatigue, forcés de suivre la cadence et la mesure, et de suivre les intentions de cet orchestre rustique et violent. Le chancelier de l'échiquier présente à John Bull un tambourin dans lequel il compte recevoir les aumônes. C'est assurément la meilleure caricature qu'ait produite la session de 1836; mais elle n'a rien de bien poignant.

Jamais H. B. n'empoisonne le dard que sa main lance; éminemment perfectible, cet artiste suit une route lente, mais sûre; le portrait qu'il a douze fois dessiné acquiert un degré de perfection singulière. S'il n'a pas l'élan spontané du génie, on ne peut lui refuser le talent.

La caricature, née en Angleterre du gouvernement représentatif, a surtout obtenu de grands succès aux époques d'orageuses discussions. Aujourd'hui que les questions deviennent beaucoup plus hautes, qu'il ne s'agit pas d'altérations et de modifications accessoires, pourquoi cette parodie pittoresque des événements et des hommes, au lieu de s'envenimer comme elle semblerait devoir le faire, s'adoucit et s'affaiblit-elle progressivement? Ne serait-ce pas que le gouvernement représentatif lui-même commence à faiblir, et que la grande époque de 1688 a donné la plupart de ses résultats?

(*London and Westminster Review.*)

Économie politique.

IMPORTANCE SOCIALE ET POLITIQUE

DE LA

NAVIGATION A VAPEUR SUR LE DANUBE.

Quels que soient les succès obtenus par le génie et la persévérance de l'homme, succès que n'eussent osé espérer, au commencement même du XIXe siècle, les esprits les plus entreprenants, il est probable que nous ne sommes encore qu'à l'aurore de la révolution qu'opéreront sur la face du globe la vapeur et les autres puissants moteurs appliqués aux machines (1).

La vapeur, le grand propagateur de

(1) Lorsqu'en 1825, le chevalier de Berry, le capitaine Beaufort de l'amirauté et moi nous parlâmes d'établir sur l'Atlantique un service de bateaux à vapeur, nous fûmes traités comme des rêveurs d'uto-

l'intelligence et du commerce, qui multiplie à l'infini les productions de la presse, qui rend les rapports des nations entre elles plus fréquents, plus faciles et plus sûrs, réduit de moitié, par la rapidité avec laquelle elle les fait parcourir, les distances qui séparaient les différents pays. Elle diminue d'une manière incalculable les fatiques qui pèsent sur l'homme en lui facilitant le travail, et en en multipliant les résultats, elle prolonge notre existence; car la durée de la vie doit être calculée, non par le nombre des années qui la composent, mais par les actes qui l'ont remplie.

Peut-être que la meilleure manière de se faire une idée exacte de la puissance et de l'utilité de la vapeur serait de concevoir la cessation subite de l'emploi de cette force, en admettant même qu'elle pût être remplacée par celle de l'eau et du vent. Quelles en seraient les conséquences? pour la Grande-Bretagne, la ruine de ses manufactures. Aux États-Unis, les voyages dans l'intérieur des terres seraient forcément interrompus, le commerce détruit. Et puis, combien d'obstacles viendraient s'opposer à nos rapports journaliers avec le continent! nos bâtiments pour Hambourg, Rotterdam, Calais, Boulogne même, nos excursions sur le Rhin, se trouveraient exposés à la merci d'un beau temps qui souvent se fait attendre pendant des semaines entières.

Les avantages de la vapeur commencent à être appréciés sur le continent; chaque jour de nouvelles lignes de paquebots à vapeur s'organisent en France; et nous voyons s'établir, même en Autriche et en Bohême où la nature s'est montrée si prodigue en chutes d'eau, des machines à vapeur de tout genre.

Quoique le but de mon voyage dans ces États n'ait pas été de m'occuper exclusivement de la navigation par la vapeur sur le Danube, je n'y suis pas cependant non plus demeuré entièrement étranger. Les ressources naturelles du pays, les produits de l'industrie, les moyens d'étendre les relations commerciales qui existent déjà entre la Grande-Bretagne et l'Autriche me paraissent devoir être rangés parmi les sujets qui méritent le plus d'attirer l'attention du voyageur anglais qui traverse cette contrée. Les immenses avantages qui doivent résulter pour le commerce d'une navigation facile sur ce fleuve qui, coulant de l'ouest à l'est, alimenté par de nombreux tributaires, arrose des contrées si fertiles, si riches en productions minérales et végétales, m'a conduit à prendre les informations les plus détaillées sur les améliorations qu'on pourrait apporter dans la navigation de son cours, et sur l'extension qu'on pourrait lui donner. J'ai eu le bonheur d'être assisté dans mes recherches par quelques personnes qui ont réfléchi mûrement à cette grande question sur laquelle mon attention avait été appelée par un homme d'État du plus rare mérite; et toujours, dans le cours de mes voyages sur le Danube ou sur ses nombreux affluents, l'importance de l'établissement de la navigation à vapeur, sur un fleuve qui traverse l'Europe de l'orient à l'occident, m'a frappé comme un objet qui méritait la plus haute considération.

Le Danube dans son cours depuis sa source, à 30 milles du Rhin et au cœur de la Forêt-Noire dans le grand-duché de Bade, jusqu'à son embouchure dans la mer Noire, coule à travers les parallèles les plus importants de l'Europe centrale.

Avant son départ de Bade, il prête ses eaux aux manufactures des villages de Villingen, Donauschingen et Gusingen, dont le dernier n'est qu'à 12 milles du Rhin et de Schaffouse.

Après avoir arrosé le Wurtemberg,

---

pies, et quand j'assurai que la mer, entre Cork et Bristol, Liverpool et Dublin, Calais et Douvres, et Hambourg (traversées faites déjà à cette époque par des steam-boats), était d'une navigation beaucoup plus difficile que l'Atlantique, un homme d'État, d'une naissance illustre et connu par ses réponses ironiques, me dit: «Si jamais on parvient à établir sur l'Atlantique un service de bateaux à vapeur, je consens à avaler la chaudière.» — Dans notre dernière livraison, nous avons fait connaître le départ du *Sirius* et du *Grand Occidental*, magnifiques navires construits pour réaliser cette entreprise.

Digitized by Google

grossi des eaux de plusieurs affluents, le Danube devient en arrivant à Ulm un fleuve navigable et magnifique. C'est là que son importance commence à se faire sentir, et cependant on n'y voit encore que quelques bateaux plats, grossièrement faits, et dont les cordages ne sont même pas goudronnés. Ces bateaux servent à transporter du bois, des marchandises et des produits agricoles. Cette manière de construire les bateaux se fait remarquer sur tous les points du cours du Danube et de ses affluents; à Ulm, à Munich, à Inspruck, à Salzbourg, à Ratisbonne, à Passau, à Lintz, à Vienne, à Posoni, à Comorn, à Pesth, à Semlin, à Belgrade, sur la Waag, sur la Cheifs et sur la Drave, à Simendrin, à Ruschifschuk, à Silistrie et à Ismaël. Ce ne sont, à vrai dire, que des barques qui descendent au fil de l'eau, et qui, pour remonter le courant, sont traînées par des hommes ou par des chevaux.

On organise en ce moment à Ulm un service de bateaux à vapeur qui promet d'avoir les plus heureux résultats. Sans être profondes, les eaux du Danube, arrivées à cette ville, le sont déjà assez pour supporter des bateaux à vapeur de 60 à 100 tonneaux et même plus. Traversant la Bavière, le Danube y reçoit plusieurs affluents, dont quelques-uns, tels que le Lech, l'Isaar, l'Inn et le Raab sont navigables jusqu'à une assez grande distance de leur embouchure.

Le Danube voit s'élever sur ses rives les murs de plusieurs villes dont les plus importantes sont Ratisbonne, Ingolstadt et Passau; tandis que ses tributaires le mettent en communication avec Augsbourg, Munich et les districts agricoles de l'intérieur. On s'occupe, dans ce moment, de la création d'un chemin de fer menant à Augsbourg, et d'un canal qui passant par Bamberg et Nuremberg, unira le Danube au Mein. A son entrée en Autriche, audessous de Passau, le Danube accru par sa jonction avec l'Inn, la Salza et les différentes rivières de la Bavière, du Wurtemberg, du Tyrol et de Bade, roule majestueusement ses eaux à travers un pays pittoresque. Vers Lintz, la capitale de l'Autriche supérieure, un chemin de fer partant de cette ville et aboutissant, après avoir franchi une étendue de 15 milles anglais, à Budweifs, sur la Moldau, facilite les communications entre le Danube et l'Elbe, ou pour mieux dire entre le Danube et Prague, Dresde, Leipsig et Hambourg par ses affluents. Un chemin de fer existe aussi au midi, entre Lintz et les villes manufacturières de Wils et Lambach. La Traun et l'Enz, qui toutes deux coulent du midi au nord, sont les principales rivières qui se jettent dans le Danube au-dessous de Lintz. La seule importance des autres affluents est de mettre en mouvement des moulins à eau. Près de Grein, sont d'impétueux rapides qui souvent même deviennent des gouffres; mais ils ne me paraissent pas d'un passage plus difficile que ceux qui se trouvent au-dessous de Montréal, dans le Canada, et que j'ai remontés il y a quelques années avec le bateau à vapeur *l'Hercule,* qui remorquait encore un brick et un schooner. En un mot, l'établissement d'un service régulier de bateaux à vapeur entre Ulm et Vienne est tout à fait praticable, et de Vienne à Pesth aucun obstacle ne viendra en entraver le cours. A Pesth il n'existe d'autres difficultés que des bancs de sable assez multipliés, mais qu'un bon pilote parvient toujours à éviter. Après avoir quitté Pesth, le Danube, qui forme en cet endroit plusieurs îles, arrose une contrée aussi fertile qu'elle est peu pittoresque; il baigne les villes de Tolna, de Mohak (célèbre par la désastreuse bataille qu'y perdirent les Hongrois), de Péterwardin, de Semlin et de Belgrade. Dans ce trajet, le Danube reçoit la Cheiss, rivière poissonneuse, qui lui apporte du nord le tribut de ses eaux; la Drave et la Save plus importante encore, et qui coulant du sud-ouest au N.-N.-E., forme une des limites de la Turquie. A Belgrade, la navigation par les bateaux ordinaires prend un grand accroissement. Après Semendria, aujourd'hui capitale de la Servie, et résidence du prince Milosch, le fleuve fait de nombreux détours, mais la navigation n'en est pas moins très-praticable pour les bateaux à

Digitized by Google

vapeur jusqu'à New-Moldava. Au-dessous de cette ville, le Danube coule entre des montagnes très-escarpées et de rocailleux précipices; et avant son arrivée à Orsova, une suite de courants rapides, mais non insurmontables, viennent mettre à l'épreuve l'habileté du navigateur. C'est de l'autre côté d'Orsova que se trouve la redoutable Tisen Thor (porte de fer) ou Cherdaps, comme on appelle dans le pays l'endroit rocailleux du lit du fleuve où il se divise en trois bras. Les bateaux employés habituellement sur le Danube peuvent descendre ce passage; mais pour le remonter, on est obligé de les faire tirer par des bœufs. L'opinion générale est que la force de la vapeur ne serait pas assez grande pour remonter ce courant; mais il est certain, cependant, que cette difficulté serait facilement surmontée soit par l'emploi des moyens mécaniques, soit, comme l'a assuré le capitaine d'un steam-boat auquel j'en parlai, par la seule force d'une puissante machine locomotive. Au reste, *la Pannonie*, qui réunissait ces conditions, a très-heureusement triomphé de cet obstacle; néanmoins, ce passage entravera encore la marche des bateaux à vapeur qui présenteront quelque vice de construction.

Le premier point de départ des bateaux à vapeur au-dessous de la Porte-de-Fer est Glendova, que les sinuosités du Danube placent à 600 milles anglais au moins de la mer Noire. Depuis la Porte-de-Fer, la navigation du Danube n'offre plus d'autres difficultés que celles présentées par les barrages qui se trouvent à son embouchure; mais il y aurait un moyen facile de les éviter et de s'épargner aussi les ennuis de la quarantaine et les autres empêchements qui pourraient être suscités par les autorités russes. A Rassora, ville située à 30 milles environ au-dessous de Silistrie, le Danube change tout à coup sa course de l'Est au N.-N.-O., direction qu'il continue à suivre pendant 100 milles, jusqu'à son arrivée à Glatz, près des frontières de la Russie, où il se jette dans la mer Noire par plusieurs bouches. Là on peut s'épargner la navigation difficile de la partie basse du fleuve, et éviter les atterrissements de sable formés par les flots de la mer Noire qui peuvent s'opposer à l'écoulement des eaux du Danube. La distance entre la mer Noire et la déviation du Danube au-dessous de Silistrie n'est guère de plus de 30 milles anglais, dont 15 sont couverts par les eaux d'un lac profond. En creusant à Kustendji, ou tout près du rivage de la mer Noire, qui est déjà profonde, un port abrité par des jetées, on aurait en tout temps un asile sûr pour les flottes composées soit de bâtiments marchands, soit de bâtiments de guerre; de là un canal qui aurait autant de profondeur, mais moitié moins de longueur que celui qui a été creusé par les Hollandais pour transporter les frégates et les vaisseaux venant des Indes orientales, du Helder à Amsterdam, réunirait le double avantage de raccourcir de 200 milles la navigation sur le Danube, et de faire passer les bâtiments à 100 milles au sud des frontières russes.

Plus nous réfléchissons aux immenses conséquences qu'entraînerait la réussite de ce projet, plus nous sommes convaincu de l'utilité de l'établissement d'une navigation par la vapeur, non interrompue, depuis Ulm jusqu'à Constantinople. C'est là qu'est l'avenir du monde. En effet, si la guerre doit éclater en Europe, le Danube y jouera un grand rôle. Que si, au contraire, les nations mieux apprises veulent conserver la paix, c'est encore par là que les améliorations sociales que la paix amène à sa suite, s'introduiront dans l'Europe orientale (1).

(1) D'ici à peu de temps, le voyage de Constantinople se fera avec la plus grande facilité. On ira par eau en remontant le Rhin de Londres à Mayence; il faudra se rendre par terre de cette ville à Ratisbonne, où l'on s'embarquera sur le Danube, que l'on descendra jusqu'à son embouchure; de là, les flots de la mer Noire vous porteront en peu de temps à Constantinople. Pour le retour, les bateaux à vapeur qui font le service de la Méditerranée et de l'Archipel ramèneront les voyageurs à Marseille. — Voyez au reste, dans notre livraison d'octobre 1835, l'article que nous avons emprunté au Voyage de Quin sur le Danube et qui résume toutes les questions relatives à ce sujet.

Digitized by Google

Mais déjà une partie de ce problème est résolue; on le voit par la Hongrie. Chaque jour la Hongrie prend un essor plus rapide; aujourd'hui, c'est l'entrepôt de tout le commerce de l'Europe orientale. Un malheur épouvantable vient de l'atteindre, il est vrai, dans une de ses villes les plus florissantes. Pesth, qui chaque jour prenait plus de développement sur les bords du Danube, vient de périr engloutie sous les eaux. Deux mille deux cent quatre-vingts maisons ont été renversées, et huit cent vingt-sept à moitié détruites. Mais ce malheur, tout grand qu'il est, l'industrie et l'ingénieuse activité des habitants sauront bientôt le réparer.

Pesth était une cité toute nouvelle, elle comptait à peine soixante ans d'existence, ou du moins avant cette époque ce n'était qu'un pauvre village. Mais aujourd'hui, ou plutôt avant l'inondation, Pesth avait dans son sein plus de 80,000 habitants; des rues larges, alignées au cordeau, et dont quelques-unes, garnies de trottoirs, étaient bordées de belles maisons. La régularité, la grandeur de ses places, le mouvement de son commerce, ses quais magnifiques, avec leurs belles et grandes maisons, lui donnaient l'air d'une grande capitale. Bude, qui est en face de Pesth, a moins souffert de l'inondation. Bude est divisée en ville basse et en ville haute. La ville basse, bâtie le long du Danube, n'a point été épargnée par l'inondation; mais la ville haute étant construite sur une colline élevée, les eaux du Danube n'ont pu l'atteindre, et ses belles terrasses plantées d'arbres, ses fortifications transformées en promenades et en riants jardins, présentent le même coup d'œil qu'autrefois.

Mais la navigation à vapeur du Danube une fois organisée, il lui manquerait encore un corollaire important. Nous voulons parler de la plus belle, de la plus intéressante entreprise de notre époque, de celle qui a pour objet de former une grande ligne de communication à travers l'Archipel et la Méditerranée, pour de là, suivant son cours, aller dans le Rhône jusqu'au lac de Genève, et atteindre, par des canaux, les lacs de Neuchâtel et de Bienne, l'Aar qui la mènerait au Rhin, en face de Wadshul, et de là descendre le Rhin, près la Meuse jusqu'à Rotterdam, ou entrer dans un canal ouvert à travers la Forêt-Noire, et rejoindre le Danube à Donaueschingen. Alors le Rhône, communiquant par la Saône et les canaux du Centre et de Bourgogne avec la Loire et la Seine; et, d'un autre côté, le Rhin, par ses affluents, pénétrant à gauche dans la France et la Belgique, à droite dans l'Allemagne, recevraient à peu de frais, en retour, les produits fabriqués de l'Europe occidentale et ceux de l'Amérique.

Du reste, ce projet n'est point nouveau; ce que la science propose aujourd'hui, depuis longtemps la poésie l'avait consacré. Ce projet gigantesque n'est en effet que la reproduction du fameux voyage des Argonautes, que nous donne Apollonius de Rhodes. Après que la conquête de la Toison d'or fut achevée, les Argonautes, voulant retourner dans leur patrie, entrèrent en effet dans le Danube; de là, après un combat livré aux vaisseaux de Colchos, ils atteignirent la mer Éonienne et abordèrent à l'île Électride, près de l'Éridan. Redescendant ensuite le long des côtes de la mer Adriatique, à travers les îles innombrables dispersées sur ces côtes, ils abordèrent en Dalmatie, dans la presqu'île d'Hyllis, qui porte le nom de Sabioncello. Alors ils entrèrent dans l'Éridan ou le Pô, et du Pô dans le Rhône, dont les eaux, suivant Apollonius, se mêlent à celles de l'Éridan. Le Rhône les conduisit dans les vastes marais qui couvrent le pays des Celtes, ce sont les lacs de la Suisse; de là, poursuivant leur course, ils avaient atteint les rochers Herciniens, en d'autres termes les montagnes de la Forêt-Noire, où le Danube prend sa source, lorsqu'à la voix de Junon, leur protectrice, ils rebroussèrent chemin, redescendirent le Rhône, abordèrent aux îles Stœcherdes situées dans la mer d'Italie, puis à l'île d'OEleucie (île d'Elbe), et de là, côtoyant les côtes de la Toscane, ils arrivèrent à la demeure de Circé, qui a encore conservé son nom antique (Capo Circello).

Mais déjà du côté du Danube le projet

est en voie d'exécution. Ainsi, la navigation entre la frontière de la haute Autriche et Lintz, acommencé; un bateau à vapeur de Ratisbonne a fait le voyage jusqu'à Lintz, et en est revenu; le bateau à vapeur *l'Impératrice Marie-Anne* a franchi en outre sans difficulté, dans le mois de septembre dernier, les passes dangereuses qui existent entre cette ville et Vienne, et sur lesquelles on conservait quelques doutes. Le problème sur la possibilité d'entretenir une ligne régulière entre cette ville et Vienne est donc résolu. Les deux bateaux à vapeur qui parcourent le bas Danube, *l'Argo* qui dessert la rive gauche, et *la Pannonie* qui parcourt la rive droite, sont en communication d'un côté avec les bâtiments qui descendent de Pesth jusqu'à Dreukowoo, et de l'autre côté avec *le Ferdinand*, faisant le trajet de Galatz à Constantinople, et qui se combine avec les navires qui partent de cette capitale, l'un pour Trébizonde, l'autre pour Smyrne. Enfin, au mois de novembre dernier, un nouveau service s'est ouvert entre les Dardanelles et Salonique, pour entretenir les rapports de la Macédoine avec Smyrne et Constantinople; et à l'ouverture de la navigation de 1838, une ligne de paquebots à voiles établie entre Galatz et Odessa portera une fois le mois les marchandises d'Allemagne et de France, destinées pour la Russie méridionale.

Telle est la situation actuelle de cette immense ligne de navigation à vapeur qui reliera un jour l'Occident à l'Orient, et qui est destinée, quoi qu'il arrive, à faire faire un pas immense à la civilisation.

(*Foreign Quaterly Review.*)

Géographie. – Voyages.

NOUVELLE EXPLORATION DU POLE ARCTIQUE

PAR LA COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON.

Il y a un demi-siècle Alexandre Mackenzie descendait pour la première fois le cours de la rivière qui porte aujourd'hui son nom et entrait dans les eaux de la mer Polaire. Trente ans après lui, Franklin et Back marchaient sur ses traces; ils allèrent jusqu'à l'embouchure de la même rivière, longèrent la côte dans la direction de l'ouest, et s'arrêtèrent à une distance de 160 milles du lieu désigné sous le nom de Point-Barrow. Après eux, rien! Elson atteignit, il est vrai, le Point-Barrow; mais l'espace intermédiaire entre ce lieu et celui où s'étaient arrêtés Franklin et Back ne fut point exploré. Cette lacune vient d'être enfin comblée: aujourd'hui cette partie intéressante de la côte septentrionale de l'Amérique qui sépare le point Turnagain des détroits de Behring est connue, et, ce qui est plus merveilleux, c'est que ces importantes découvertes sont dues au zèle et aux efforts d'une simple compagnie de marchands (1).

C'est au printemps de l'année 1836 que

(1) La *Revue Britannique* a déjà consacré un grand nombre d'articles à toutes les entreprises tentées vers le Pôle. Dans l'intérêt de la science, nous continuerons à faire connaître à nos lecteurs tout ce qui pourrait éclairer cette importante question.

Digitized by Google

l'agent supérieur de la compagnie de la Baie d'Hudson commença à s'occuper de la formation et de l'équipement de l'expédition destinée à ce voyage. L'expédition fut composée de dix hommes, sous les ordres de MM. Dease et Thomas Simpson; elle partit de Norway-House, sur le lac de Winnipeg, au mois de juin de la même année, renouvela ses provisions au fort Chipewagan, sur le lac Athabasca, et quitta ce fort au retour de la belle saison, le 1er juin 1837. Alors elle descendit la rivière avec deux petites chaloupes que l'on avait construites pendant l'hiver; puis franchissant l'extrémité occidentale du grand lac des Esclaves, où la glace la retint plusieurs jours, elle suivit le cours de la rivière Mackenzie jusqu'au fort Normand, où elle arriva le 1er juillet. Du fort Normand on dirigea quatre hommes à l'extrémité orientale du lac de la Grande-Ourse, dans le but d'y former un petit établissement et d'en faire un lieu de refuge pour y passer l'hiver; ces arrangements terminés, l'expédition continua sa route et atteignit, le 4 juillet, le fort de Bonne-Espérance, l'établissement le plus nord de la compagnie.

Dans cet endroit, les voyageurs rencontrèrent plusieurs Indiens Loncheoux: ils voulurent se faire accompagner de quelques-uns de ces hommes pour éclairer la marche; mais ceux-ci leur ayant appris qu'ils étaient en guerre avec les Esquimaux, ils renoncèrent à ce projet. Le 9 juillet, l'expédition entra dans l'Océan par l'embouchure la plus occidentale du Mackenzie. La hauteur fut relevée, ils se trouvaient par les 68° 49′ 23″ latitude nord et les 136° 36′ 45″ longitude ouest. Sur la côte, un parti nombreux d'Esquimaux leur montra des dispositions peu bienveillantes, mais il s'en retourna paisiblement à Teut-Island d'où il était parti. La difficulté du voyage augmentait; des brouillards épais obscurcissaient la lumière du jour, une forte brise qui soufflait en poupe entravait la marche des chaloupes. Néanmoins, dans l'après-midi du 11 juillet, on atteignit Point-Kay. Nouvel obstacle! L'expédition fut arrêtée jusqu'au 14 par un banc de glace qui occupait Philipps-Bay et en défendait l'entrée. Du 14 jusqu'au 17, le voyage ne présenta aucune difficulté sérieuse, seulement des bancs de glace qui s'étendaient à une grande distance du côté de la mer forcèrent l'expédition à chercher un refuge dans la baie de Camden, où elle fut accueillie avec bienveillance par un parti nombreux d'Esquimaux qui avaient leur camp dans cet endroit.

Le 20, l'expédition atteignit la baie des Iles Brumeuses, où elle fut de nouveau arrêtée jusqu'au 23 par la glace et par une forte brise du nord-est. La latitude à terre était de 70° 9′ 48″. Dans la soirée du 23, ils arrivèrent au lieu où s'était arrêté sir John Franklin. C'était là que commençait réellement l'exploration. Ce lieu, appelé le Récif du Retour, s'embranche avec une chaîne de récifs qui s'étend à une distance de 20 milles dans une direction parallèle à la côte; la mer est éloignée d'environ une demi-lieue, mais de toutes parts sont des anses commodes et profondes où peuvent s'abriter les navires. La terre ferme présente dans cet endroit une surface plane, couverte, aussi loin que la vue peut s'étendre, de mousse et d'une herbe fine, et l'on y voit de nombreux troupeaux de rennes. Les caps, les rivières et autres lieux remarquables qui s'offrirent alors à leurs regards jusqu'au Point-Barrow, reçurent les noms du gouverneur et des diverses personnes attachées au service de la compagnie de la Baie d'Hudson.

Le premier lieu où ils s'arrêtèrent, après avoir quitté le Récif du Retour, fut nommé Point-Berens. De là jusqu'au cap Halkett, le terrain forme une baie profonde de 30 milles de largeur. Au fond de la baie s'élèvent des pics escarpés qui appartiennent à la chaîne des Rocky Mountains; ils les nommèrent montagnes de Pelly, du nom du gouverneur de la compagnie. A leur base coule la rivière de Colvile, qui a deux milles de largeur à son embouchure, et à l'extrémité sud-ouest de cette embouchure se trouve un promontoire qu'ils nommèrent cap Halkett. D'après l'observation, ce cap est situé au 70° 43′ latitude

Digitized by Google

nord et 152° 14′ longitude ouest; la variation de l'aiguille était alors de 43° 8′ 35″ est.

L'expédition, arrêtée par une forte brise de nord-est, séjourna au cap Halkett toute une journée; et le lendemain matin, 26 juillet, elle passa le Gany, rivière d'un mille de largeur. A partir du cap Halkett, la côte tourne brusquement dans la direction de l'ouest nord-ouest et ne présente aux yeux qu'une série de bancs plats formés d'un limon endurci par le froid. Le soir du même jour, ils franchirent l'embouchure d'une grande rivière qu'ils nommèrent rivière de Smith. Là et jusqu'à une distance d'environ neuf milles, la côte est formée de récifs. A l'endroit où ces récifs se terminent, la terre s'avance dans la direction de l'ouest. Ce lieu, où la glace les força de séjourner jusque dans l'après-midi du 27, reçut le nom de Point-Pitt.

Le vent soufflait grand frais dans la partie du nord-est, et l'eau salée se gelait sur les avirons et les cordages des chaloupes; néanmoins l'expédition reprit le cours de son voyage aussitôt qu'elle eut découvert un passage entre les bancs de glace qui couvraient la mer. Ce voyage les conduisit au Point-Drew, à une distance environ de sept milles du lieu où ils avaient campé la dernière fois. Au Point-Drew commence une baie d'une étendue immense, mais resserrée dans toutes ses parties et couverte d'une glace unie et solide; ils la traversèrent et arrivèrent à minuit à un promontoire qu'ils nommèrent promontoire de George Simpson. C'était là que devait s'arrêter leur voyage dans les chaloupes. Pendant les quatre journées précédentes, on n'avait effectivement fait que quatre milles. Le froid était intense; une brume épaisse couvrait la mer; des oiseaux fuyaient en grand nombre dans la direction de l'ouest, et l'on reconnut qu'il serait impossible d'atteindre le Point-Barrow par mer. En conséquence, après avoir déterminé la situation du cap George Simpson qui se trouva être 71° 3′ 24″ latitude nord et 154° 26′ 30″ longitude ouest, la variation de l'aiguille étant de 42° 36′ 81″ est, M. Thomas Simpson partit avec cinq hommes pour terminer le voyage à pied, laissant M. Dease et les cinq autres hommes à la garde des canots.

Les voyageurs emportèrent avec eux leurs armes, des munitions, un petit canot en toile goudronnée pour le passage des rivières, des instruments d'astronomie et quelques petits articles pour les naturels. Le jour de leur départ fut un des plus rigoureux de toute la saison; le brouillard était si dense qu'ils furent obligés de suivre la ligne tortueuse que forme la côte. Cette côte présente, sur une étendue d'environ vingt milles, une sorte de baie dont les bords ont le même niveau que celui de l'eau; elle est coupée de toutes parts par des criques remplies d'eau saumâtre. Ils traversèrent ces criques ainsi que trois grandes rivières dans leur canot portatif. Le lendemain, le temps se remit au beau, et M. Simpson releva la latitude à midi; l'observation donnait 71° 9′ 45″ latitude. Dans cet endroit, la côte se dirige vers le sud-est; elle est basse et fangeuse, et abonde en criques dont les eaux étaient à la température du point de glace. Ils firent ainsi environ dix milles, lorsqu'à leur grand désappointement la côte tournant brusquement dans la direction du sud-est, leur présenta une baie d'une immense étendue. Dans le même moment ils découvrirent, à peu de distance, un petit camp d'Esquimaux vers lequel ils se dirigèrent. Les hommes étaient à la chasse, et les femmes et les enfants s'enfuirent épouvantés dans leurs canots, laissant derrière eux un vieillard infirme qui tremblait de frayeur. Quelques paroles amicales le rassurèrent, et bientôt les fugitifs, qui avaient examiné de loin ce qui s'était passé, revinrent et offrirent aux voyageurs un plat de rennes et de l'huile de baleine. Cette rencontre ranima l'espérance des voyageurs; ils résolurent d'adopter un mode de voyager plus expéditif; et, à cet effet, ils empruntèrent aux Esquimaux un *omiak*, canot fait avec la peau du renne, et l'armèrent de quatre avirons. Ils quittèrent bientôt le camp et donnèrent à chacun de leurs hôtes du tabac et des boutons, présents qui furent reçus avec joie.

La baie qui avait arrêté l'expédition fut

Digitized by Google

nommée baie de Dease. Dans cet endroit, sa largeur est de cinq milles; néanmoins les deux côtes en sont si basses, qu'on ne peut voir la côte opposée que par le temps le plus limpide. Le vent soufflait alors grand frais dans la direction du nord-est et ramenait avec lui le brouillard; on fut obligé de recourir au compas; les vagues se brisaient avec force sur l'omiak; cependant la traversée s'opéra sans accident, et l'on atteignit la côte ouest de la baie, où un petit camp fut dressé. Cette côte est formée d'une terre glaise congelée; tout à l'entour le pays est plat : il abonde en lacs et produit de la mousse et une herbe courte. L'œil ne découvre dans ce lieu de désolation que des saules dont les branches servent aux naturels pour faire du feu.

Après avoir passé une nuit rigoureuse dans ce lieu sauvage, les voyageurs poursuivirent leur route. Comme la veille, le brouillard était dense et glacial, la mer grosse, et la vague se brisait avec violence contre les bancs de glace qui couvraient les eaux de la baie; mais grâce au bon conditionnement de l'omiak, ces difficultés furent heureusement vaincues. En cet endroit, la côte se dirige vers le nord pendant environ cinq milles; de là, elle s'étend dans la direction nord-ouest. La hauteur fut prise en cet endroit qui fut nommé Point-Christie et estimée par l'observation à 71° 12′ 36″. A partir du Point-Christie, la côte s'étend à l'ouest pendant environ dix millles; elle forme, dans cet espace, deux promontoires et une baie que M. Simpson nomma Charles, Roland et Ross, en l'honneur des principaux facteurs de la compagnie de la Baie d'Hudson. Après avoir quitté ces lieux, ils arrivèrent à une baie où ils furent obligés de faire halte pendant deux ou trois heures, pour attendre que le brouillard fût dissipé. Dans la soirée, leurs désirs furent accomplis : le temps se remit au beau. Ils reconnurent alors que la baie avait quatre milles de largeur et que sa profondeur, à moitié route, était d'une brasse et demie sur un fond de sable. Ils la traversèrent heureusement et découvrirent que la côte s'allongeait dans la direction de l'ouest-nord-ouest pendant environ huit ou neuf milles. Des masses de glace, qui s'élevaient dans la mer à perte de vue, les obligèrent à faire le reste de la route à pied. Ils arrivèrent enfin à l'embouchure d'une rivière belle et profonde, large d'un quart de mille, à laquelle M. Simpson donna le nom de Bellevue; et au lever du soleil, ils découvrirent le Point-Barrow qui s'étendait dans la direction du nord-nord-ouest; traversant alors la baie d'Elson, ils atteignirent le Point-Barrow dont ils prirent possession au nom de leur pays.

Le Point-Barrow présente une langue de terre formée de gravier et de sable. A l'endroit où M. Simpson et ses compagnons atterrirent, son étendue est d'un quart de mille, mais sa largeur devient plus grande du côté où elle se lie à la terre ferme. Le premier objet qui frappa les regards des voyageurs au lieu où ils débarquèrent, fut un cimetière immense où les cadavres étaient exposés en plein air; deux camps de naturels étaient formés à peu de distance de cet endroit, et quand les voyageurs y entrèrent, ils reçurent le meilleur accueil de ceux qui les occupaient. Alors quelques échanges de marchandises s'entamèrent; après quoi les femmes, se formant en rond, dansèrent et chantèrent plusieurs airs du pays. Dans tous leurs actes, les hommes et les femmes montrèrent pour nous la plus franche cordialité; plusieurs d'entre eux semblaient bien connaître les mœurs et les usages des hommes blancs, et tous avaient une grande propension pour le tabac.

C'était là que devait se terminer l'exploration. Au nord, d'énormes montagnes de glace couvraient l'Océan; mais à l'ouest se trouvait un beau détroit libre de glace que les Esquimaux assurèrent s'étendre dans la direction du sud. Les naturels indiquèrent également aux voyageurs que ce détroit était en tout temps visité par des baleines. La hauteur de la marée et la direction des flux ainsi que la latitude du lieu où l'on avait débarqué furent reconnues. La marée ne s'éleva qu'à 14 pouces au-dessus du niveau de la marée basse; le

Digitized by Google

flux vint dans la direction de l'ouest, et l'observation donna pour la latitude 71° 23′ 33″ nord, et pour la longitude 156° 20′ 10″, position qui s'accorde exactement avec le relevé de M. Elson. M. Simpson et ses compagnons prirent alors congé de leurs Esquimaux, et retrouvèrent le reste de l'expédition où ils l'avaient quittée ; ils repartirent aussitôt, entrèrent dans la rivière de Mackenzie le 17 du mois d'août, et arrivèrent au fort Normand le 4 du mois suivant.

(*North american Review.*)

Statistique. – Commerce.

ÉTAT ACTUEL DU COMMERCE A SINGAPORE.

Lorsque l'on jette les yeux sur le groupe d'îles qui forment l'Archipel de la mer des Indes, et que l'on examine de près le rôle que l'industrie anglaise joue dans ces parages, on est frappé du peu de développement qu'elle y a pris. Qu'est-ce que le commerce anglais dans l'archipel indien? A Java, aux Moluques, aux îles Célèbes? rien ! A Bornéo, dont l'étendue se rapproche de la superficie totale du Royaume-Uni? rien encore ! A Sumatra se trouvaient il y a quelques années des comptoirs anglais ; mais ces établissements disséminés, épars, étaient loin d'avoir ce caractère de grandeur qui distingue le génie commercial de l'Angleterre.

Serait-ce donc que les ressources de cet archipel ne sont point assez grandes? Serait-ce qu'elles ne présentent point une compensation suffisante aux peines que leur exploitation peut offrir? Non. Les richesses naturelles de ces îles sont immenses, infinies comme leur nombre. Les diamants, les perles, l'or, le fer, le cuivre y abondent ; le camphre, le riz, l'olive, le tabac, le sucre, le poivre, le café, l'indigo, le cacao, le thé et la soie brute, toutes les productions riches et coûteuses des régions tropicales y croissent comme dans les lieux les plus favorisés du grand continent auquel elles servent de ceinture. Elles possèdent en outre une population active, industrieuse, à laquelle il ne manque qu'un peu de civilisation pour s'élever au niveau des autres peuples; et enfin de toutes parts sont des anses commodes, des havres magnifiques où les navires battus par la tempête peuvent en tout temps trouver un asile assuré.

D'un autre côté, l'importance de ces îles nous est révélée par la situation actuelle du commerce des États-Unis et de la Hollande. A Java, sur la côte nord-ouest, s'élève Batavia, ville florissante, qui absorbe à elle seule les quatre cinquièmes du commerce des îles de l'Archipel, et dont la population actuelle n'est pas au-dessous de 70,000 habitants. Le commerce des îles Célèbes est également entre les mains de la Hollande. Sur la côte sont des établissements nombreux où règne une prospérité toujours croissante ; et le commerce de Bornéo, si riche par ses diamants, la fertilité de son sol et la quantité de ses minéraux, est presque exclusivement exploité par elle.

La situation des États-Unis dans ces contrées se présente sous un aspect non moins satisfaisant. Les États-Unis ne jouissent pas à la vérité des mêmes avantages que les Hollandais; ils n'ont point dans ces mers de riches possessions colo-

Digitized by Google

niales; mais telle est leur activité, tel est leur esprit d'entreprise, que chaque jour leurs relations se développent et grandissent. Aujourd'hui, ce sont eux qui transportent sur leurs navires les produits indigènes; ce sont eux qui les conduisent sur les marchés de l'Inde et de l'Amérique, qui versent dans les ports de cet archipel tous les produits fabriqués nécessaires à la consommation; et, grâce aux agents politiques que le gouvernement de l'Union entretient dans ces contrées pour y étendre les relations de son commerce, le pavillon américain, partout respecté, offre aux marchands des États-Unis protection et sécurité.

Cependant, si l'on considère attentivement les bases sur lesquelles repose le commerce de la Hollande et de l'Amérique du Nord dans ces parages, on reconnaît sans peine que le Royaume-Uni peut à son gré disposer de la plus grande partie des richesses que ces deux pays exploitent avec tant de bonheur. La Hollande, par ses exactions et ses violences, n'a-t-elle pas rendu son nom odieux parmi les indigènes? De leur côté, les États-Unis, n'étant point manufacturiers, ne peuvent livrer à bon marché les produits fabriqués qu'ils versent dans ces îles. L'Angleterre n'a contre elle aucun antécédent fâcheux, et se trouve dans les meilleures conditions pour approvisionner cet archipel de produits manufacturés.

Mais pour tirer un profit plus certain de ces avantages il faut encore qu'à l'exemple de l'Amérique du Nord, l'Angleterre ait sur les lieux des agents spéciaux chargés de surveiller les intérêts de son commerce. Elle doit aussi imiter la Hollande, fonder comme elle des établissements forts et puissants sur les points les plus fréquentés de ces îles. Avec de telles ressources, le commerce de l'Archipel sera bientôt exclusivement exploité par elle. Nous avons la preuve de ce que peuvent devenir ces établissements par Singapore. Cette île est florissante; elle est arrivée aujourd'hui au degré de splendeur où sont quelques-unes des plus riches possessions coloniales de l'Angleterre; et cependant l'origine de son histoire industrielle ne date que de quelques années, et son étendue n'est évaluée qu'à 270 milles carrés. Suivons les phases qu'elle a traversées depuis que les Anglais y ont fondé des établissements; cette étude est pleine d'intérêt, et fournira la preuve de tout ce que peut une sage administration sur les destinées d'un pays.

L'histoire connue de Singapore ne remonte qu'au XIII[e] siècle. Les annales malaises rapportent qu'à cette époque, Sri-Iscandar-shah, le dernier prince de Singapore, se trouvant pressé par le roi de Majapabit à Java, quitta cette île et alla si fixer dans la Péninsule Malaise, où il fonda la ville de Malacca. Mais Sri-Iscandar-shah et ceux qui étaient restés attachés à sa cause eurent à repousser les hostilités de leurs voisins. Néanmoins, ils sortirent vainqueurs de ces luttes qui avaient leur principale source dans la conversion au mahométisme d'un des principaux chefs malais. Lors de l'invasion de la Péninsule par les Portugais, les Malais furent forcés de céder à la tactique européenne; Mohammed-shah, sultan de la ville de Malacca, s'enfuit, après une résistance opiniâtre, à l'extrémité de la Péninsule où il fonda la principauté de Johore, qui existe encore aujourd'hui, et laissa aux envahisseurs la libre possession du riche et fertile territoire où il avait régné. Ceux-ci se répandirent dans la Péninsule et dans les îles voisines, et y fondèrent des établissements religieux. Cependant, sans cesse inquiétés par les hostilités des sultans d'Acheen, les Portugais ne pouvaient jouir paisiblement de leur conquête; il leur fallait constamment recourir à la force des armes et commettre des violences et des spoliations sans nombre pour obtenir les richesses que l'on envoyait à la couronne de Portugal. Ce système vicieux d'administration fut de courte durée; en 1640, la ville de Malacca fut assiégée par les Hollandais qui s'en emparèrent après six mois de siége, et forcèrent les Portugais à la retraite. Un siècle après, la ville fut prise de nouveau par les Anglais, qui la rendirent aux Hollandais à la paix d'Amiens, en 1801,

Digitized by Google

Reprise une seconde fois par les Anglais en 1807, elle fut rendue aux Hollandais en 1818; et finalement ceux-ci la donnèrent aux Anglais, ainsi que le fort de Chinsurah, qui est situé sur la rivière Hooghly, en échange des établissements que l'Angleterre avait alors dans l'île de Sumatra.

C'est de cette époque que date l'histoire industrielle de Singapore. Alors sir Stamford Raffles, qui, depuis 1808, s'occupait de donner au commerce anglais ce point important, mit la dernière main aux travaux qu'il avait commencés. Un traité qui stipulait la cession de l'île à l'Angleterre, fut passé entre la Hollande et les princes malais de Johore, et ceux-ci reçurent, pour prix de cette cession, une pension annuelle de 24,000 piastres d'Espagne. Aussitôt sir Stamford Raffles mit un terme aux brigandages qui étaient exercés sur les habitants de l'île, dont le nombre avait consécutivement diminué depuis la conquête. Les efforts de sir Stamford Raffles furent couronnés d'un plein succès, et bientôt la petite île de Singapore eut des relations suivies avec la Chine, la Cochinchine, Camboja, le royaume de Siam, la côte orientale et la côte occidentale de la péninsule Malaise, Bornéo, les Célèbes, Java, Sumatra, Penang, Malacca, Rhio et les îles voisines.

Ce n'est pas que Singapore soit une île fertile; elle ne récolte qu'en très-petite quantité les produits riches et variés que possèdent Java, la péninsule Malaise et le plus grand nombre des îles de cet immense archipel. Le riz et la canne y sont peu cultivés; le café, le coton, l'indigo, le cacao, le poivre et les autres épices de l'Orient n'y viennent qu'en petite quantité, et la qualité en est mauvaise. Le sol de l'île, formé d'une argile ferrugineuse et d'une sous-couche de sable, est peu propre à la culture de ces productions. En outre, toute la côte est basse, ce qui donne accès aux vents brûlants de la mer qui dessèchent les plantes et les arbustes avant la maturité de leurs fruits. Les seules productions végétales de Singapore sont les arbres destinés à la construction qui sont d'une excellente qualité, et l'agarugar des Malais. Ces arbres s'élèvent majestueusement à l'entour des lacs et des marais dont l'île est couverte, tandis que d'autres étalent leurs rameaux magnifiques sur la tête des collines qui sont jetées çà et là pour servir de barrière aux eaux des lacs et des marais. L'agarugar des Malais, le *fucus saccharinus*, ressemble à la fougère; elle abonde sur les bancs de corail qui entourent Singapore; sa valeur à l'état sec est évaluée sur les marchés de Canton de six à huit dollars le pécul. Ce sont les Chinois qui préparent cette plante et la métamorphosent en pâte gluante pour l'impression des étoffes de coton; mais la partie la plus délicate forme une confiture délicieuse que l'on conserve dans du sirop. La récolte de cette plante s'élève chaque année de six à douze mille péculs.

Mais si le sol de Singapore n'offre pas une grande richesse de produits, sa situation topographique la dédommage amplement de ce désavantage. Jetez les yeux sur la carte; l'île est située à l'extrémité méridionale de la Péninsule de Malacca par les 1° 17′ 22″ latitude N., et les 103° 51′ 42″ longitude E. Un petit détroit, qui dans sa partie la plus resserrée n'a pas plus d'un quart de mille de longueur, la sépare de la terre ferme; c'est la route que prennent presque tous les navires qui vont de l'est à l'ouest de l'Asie, et qui reviennent de l'ouest à l'est. Sa forme est elliptique; sa plus grande longueur de l'est à l'ouest est de 25 à 27 milles, et sa plus grande largeur du nord au sud est de 15 milles. Cette étendue est sans doute de peu d'importance, mais autour de Singapore sont des myriades d'îles riches et fertiles, où croissent en abondance toutes les productions tropicales dont l'Europe, l'Amérique ou la Chine ont besoin, et qu'habite une population active, industrieuse, qui augmente chaque année, et qui fait une consommation considérable des produits manufacturés de l'Angleterre. Singapore est ainsi le point central où l'Asie peut s'approvisionner de tous les produits fabriqués en Europe qui sont nécessaires à sa consommation; l'Europe y trouve en retour toutes les productions de

Digitized by Google

l'Asie orientale et occidentale. Comme entrepôt, Singapore est donc de la plus haute importance. Mais ce n'est pas tout; sous le rapport de la salubrité et de la douceur de son climat, il n'est aucune des contrées de l'Asie qui puisse rivaliser avec elle. Là on ne rencontre point de ces miasmes putrides, de ces exhalaisons funestes si communes sur les côtes de l'Asie, contre lesquelles les constitutions européennes les plus aguerries ne peuvent lutter; l'air y est salubre, et la chaleur, tempérée par les pluies de l'équateur et la brise de mer, se tient constamment entre 71° et 89' Fahrenheit.

Ces avantages habilement exploités par sir Stamford Raffles amenèrent bientôt sur la colonie naissante une grande prospérité. Ainsi, en 1824, six ans après que les premiers fondements de l'établissement ont été jetés, et un an avant la cession définitive de l'île à l'Angleterre, le chiffre des importations s'élève déjà à 1,483,309 £, et le chiffre des exportations est de 1,390,368 £; en 1827 ce chiffre s'élève pour les importations à 1,488,399 £ et les exportations à 1,387,201, £; en 1828 le chiffre des importations est de 1,961,120 £, et celui des exportations de 1,804,660 £. En 1829 le progrès continua. A cette époque, la valeur des importations est de 2,121,339 £ et celle des exportations de 1,876,230 £. Depuis 1829, des variations assez importantes causées par la mort du fondateur de l'établissement de Singapore sont survenues; mais les affaires ont déjà repris leur cours régulier, et aujourd'hui comme en 1829 la colonie est en voie de prospérité. Nous donnerons néanmoins le tableau comparé des importations et des exportations qui se sont effectuées pendant les années 1831 et 1832; ce document nous permettra de juger l'étendue des relations de cette colonie et l'importance relative des affaires de chacun des pays avec lesquels elle trafique.

DÉSIGNATION DES PAYS.	IMPORTATIONS		EXPORTATIONS	
	1830 à 1831.	1831 à 1832.	1830 à 1831.	1831 à 1832.
	doll. esp.	doll. esp.	doll. esp.	doll. esp.
Angleterre	1,161,945	1,514,664	3,535,576	3,037,926
Autres contrées d'Europe	75,301	31,302	69,637	20,977
Amérique du Sud	31,563	6,016	»	»
Maurice	5,897	7,068	18,484	12,661
Calcutta	1,215,958	1,072,852	1,061,656	879,339
Madras	48,733	141,049	135,714	148,576
Bombay	105,625	91,375	193,125	172,301
Chine	2,857,503	2,433,959	899,305	735,412
Java	1,135,025	978,978	542,380	359,693
Rhio	84,915	92,216	61,648	75,039
Siam	200,007	243,980	149,449	212,180
Cochinchine	37,717	126,402	40,778	223,405
Ceylan	12,724	7,361	14,849	»
Acheen	77	35,290	725	»
Sumatra	187,398	151,589	167,311	165,285
Côte E. de la Péninsule	375,503	320,271	410,693	310,145
Détroits	40,424	27,904	30,583	24,044
Célèbes	234,346	173,917	258,924	167,716
Bornéo	244,176	209,637	192,229	178,016
Bally	71,142	63,471	102,829	52,596
Manille	204,153	40,303	164,700	33,328
Camboja	17,638	9,055	14,624	7,700
Autres ports	110,871	118,155	175,375	124,784
TOTAL	8,458,835	9,888,016	8,524,795	6,941,543

Ainsi, une île dont l'existence commerciale remonte à peine à une dizaine d'années, opère déjà un mouvement annuel de plus de trois millions sterling (75 millions de francs).

Les articles ainsi importés et exportés présentent une variété remarquable. Les principaux sont l'or et le sagou. L'or vient en grande partie de Pahang sur la côte de la Péninsule; ce métal est préféré à celui que produisent Bornéo, Sumatra et Célèbes. En 1831, Pahang seul en a importé à Singapore 4,285 bunkals et Calantau 300; dans la même année les importations de Bornéo se sont élevées à 2,668 bunkals; celles de Sumatra à 264 bunkals; celles des îles Célèbes à 560, et celles des autres îles à 31; en tout, 8,103 bunkals, dont la plus grande partie est envoyée à Calcutta pour de l'opium. Le sagou est un article non moins important; ce produit est importé de Bornéo d'où il arrive dans son état brut, mais à Singapore on le façonne, on le rend propre à son usage ordinaire. Aujourd'hui Singapore compte dix manufactures de cet article, lesquelles emploient deux cents ouvriers chinois. L'usage du sagou prend chaque année de l'extension; sa bonne nutrition et son goût agréable le font rechercher même en Europe; ainsi en 1834, sur 23,100 péculs de sagou qui ont été exportés de Singapore, l'Europe figure pour 18,900 péculs dont 17,630 ont été envoyés en Angleterre et 1,870 à Hambourg; l'Asie pour 3,750 péculs dont 1,700 péculs ont été expédiés à Calcutta, 970 péculs à Bombay, 789 à Madras, et 300 à Canton; l'Afrique pour 150 péculs qui ont été expédiés au Cap de Bonne-Espérance; et l'Amérique pour 300 péculs. Les autres articles sont le camphre, qui vient en grande quantité de la Péninsule, le café que l'on tire de Java et de Sumatra; le poivre que l'on tire également de Sumatra, le cuivre et l'étain qui sont fournis par Malacca; le sucre de Siam, le thé de la Chine et de divers endroits, l'opium de l'Inde et du Bengale; le fer, la soie, les perles, les noix de coco, les épices et les cloux de girofle.

Mais là ne sont pas compris les articles qui viennent d'Europe. Tous les objets les plus coûteux comme les moins chers que produit l'industrie européenne trouvent un débouché facile à Singapore. Nous ne ferons mention que des principaux en faisant connaître les prix courants auxquels ces marchandises ainsi que celles de l'Asie sont vendues. Nous ferons toutefois précéder ce tableau de quelques détails explicatifs sur les poids et mesures et la valeur de la monnaie en usage sur la place.

Les poids et mesures en usage à Singapore comme dans toutes les parties du détroit de Malacca, sont : le *pécul*, le *catty* et le *tael*. Le pécul malais est un peu plus lourd que le pécul chinois, celui-ci pèse environ 133 livres anglaises. Il faut trois péculs malais pour faire un *bahar*. Le catty pèse une livre anglaise. Le riz et le sel se vendent ordinairement au *coyan*. Le coyan pèse environ quarante péculs; la poudre d'or se vend et s'achète au *bunkal*, le bunkal pèse 832 grains. Le *gantang* est une mesure de capacité, elle équivaut à un gallon et quart, mesure anglaise (environ 6 litres), et se divise en deux *bambous* ou 5/8 de gallon, mesure anglaise (environ 3 litres). Cette mesure sert pour le grain, les fruits et les liquides. Vingt *gantangs* de riz font un sac, et quarante sacs un *coyan*. La mesure des étoffes est l'*astah* ou le *covid*. Cette mesure a près de 18 pouces de long. La mesure pour l'arpentage est l'*orlong*; elle se décompose en vingt *jumbas*, et équivaut à une acre et tiers, ou 56 ares vingt-quatre centiares, mesure française.

Les monnaies courantes sont de diverses sortes. La piastre espagnole, que l'on divise en cent parties ou centièmes, est la plus usitée. Le rix-dollar et le guilder de Hollande viennent ensuite. Le guilder et le rix-dollar se divisent en fanams et en doits. Un guilder équivaut à 12 fanams ou 120 doits. Le rix-dollar vaut environ 20 fanams, et 31 fanams font une piastre espagnole. Le rix-dollar, le guilder et le demi-guilder, ainsi que la piastre espagnole, sont des monnaies d'argent; les centièmes de piastre et les doits sont des monnaies de cuivre. Une autre monnaie, c'est

Digitized by Google

la roupie sicca qui est une monnaie d'argent; 210 roupies sicca équivalent à 100 piastres espagnoles.

Voici maintenant le prix courant des marchandises européennes et asiatiques de la place de Singapore. Pour la rédaction de ce tableau on a relevé le maximum et le minimum des prix courants qui ont été publiés par les courtiers de Singapore pendant ces dernières années.

MARCHANDISES D'ASIE.		PRIX en piastres d'Espagn. Minimum.	Maximum.
Cire d'abeilles..........	le picul.	28	32
Nids d'oiseaux blancs..	le catty.	30	43
Dº noirs..............	le picul.	30	200
Camphre de Buras.....	le catty.	12	50
Dº de Chine.....	le picul.	30	35
Cuivre du Japon........	dº	27	30
Café de Sumatra.......	dº	9 1/2	10
Coton......................	la balle.	18	22
Sang de dragon........	le picul.	12	25
Ebène de l'île de France...	dº	3	3 1/2
Dents d'éléphant, 1re qual.	dº	100	120
Dº, 2e qual.	dº	95	100
Dº, 3e qual.	dº	70	90
Riz blanc..............	le coyan.	55	60
Dº du bengale.........	la balle.	2 1/2	2 3/4
Poudre d'or de Pahang...............	le bungal.	50	31 1/2
Dº de Borneo..	dº	27	30
Écailles de tortue......	le picul.	1000	1600
Huile de coco..........	dº	6	6 1/2
Opium Patna..........	la caisse.	650	720
Opium Benares........	dº	650	720
Opium Maleva..........	dº	530	580
Poivre noir.............	le picul.	5 1/2	6
Dº long.............	dº	4	»
Sagou perlé.............	dº	2 3/4	4
Sel de Siam............	le coyan.	23	24
Salpêtre....................	le picul.	7 1/2	8
Soie écrue............	72 coyans.	220	240
Dº de Canton nº 3.	100 dº	320	350
Dº de Macao.......	95 dº	300	310
Cigares de Manille.....	le mille.	6	6 1/2
Sucre de Siam, 1re q.	le picul.	5 1/2	6
Dº de Cochinchine..	dº	3 1/2	4 1/4
Sucre candi.............	dº	6	10
Étain de Banca........	dº	14	15
Dº des Détroits......	dº	13	14

MARCHANDISES D'EUROPE.		PRIX en piastres d'Espagn. Minimum.	Maximum.
L'aile..................	248 litres.	35	40
Ancres et grapins......	le picul.	10	12
Bouteilles anglaises......	le 100.	3 1/2	4
Cuivre, clous..........	le picul.	35	40
Cordages..................	dº	10	12
Coton filé nº 16 à 36..	dº	38	40
Dº 38 à 70..	dº	50	60
Poudre.....................	100 liv.	25	35
Fer de Suède en barres.	le pic.	5	5 1/2
Dº anglais dº	dº	2	2 1/2
Plomb en saumon........	dº	5	5 1/2
Bœuf salé d'Amérique..	le baril.	2	3
Dº d'Angleterre.	dº	30	»
Porc dº	dº	25	»
Farine.....................	dº	4	5
Résine.....................	le picul.	2	3
Goudron de Suède.....	le baril.	8	»
Madapolam de 25 yards sur 32 à 36 pouces.........	la pièce.	1 1/4	3
Dº imitation irlandaise, 25 yards sur 36 pouces.......	la pièce	2 1/4	2 1/2
Dº de 36 à 40 yards sur 44 pces.	dº	4	6 1/4
Calicots imprimés, 7-8. en une seule couleur........	la pièce.	2 1/2	3
Dº 9-8, dº	dº	3	4
Dº 7-8, couleur foncée.	dº	2 1/2	3
Dº 7-8 et 9-8, 2 couleurs.	dº	3 1/2	5
Dº 9-8, rouge de Turquie, les 24 yards........................		10	12
Percale 12 yards sur 40 à 44 pces.		1 1/2	2
Jaconat 20 yards sur 44 à 46 pces.		1 1/2	2 1/4
Mouchoirs Pullent.	la douzaine.	2 1/2	3
Camelot..................	la pièce.	25	32
Vin de Xérès.......	la douzaine.	6	8
Dº de Porto.......	dº	9	10
Claret................	dº	4	8
Eau-de-vie...............	5 litres.	3/4	1
Rhum.....................	dº	1/8	1/2
Le gin...............	la douzaine.	6	7

A ce tableau nous allons ajouter les frais de commission et de magasinage qui sont exigés par les commerçants de la place. Sur tous les achats ou ventes, hormis les articles suivants, la commission ordinaire est de 5 p. 100 : sur les achats de marchandises échangées 2 1/2 pour cent ; sur l'opium, le droit de commission de vente

Digitized by Google

ou d'achat ne s'élève qu'à 3 p. 0/0; les navires, les maisons et les terres ne payent que 2 1/2 p. 0/0; sur le change des monnaies, l'achat ou la vente des métaux précieux 1 p. 0/0; sur les diamants et les perles 2 p. 0/0, et lorsque ces objets sont payés en or ou en argent 1 p. 0/0; sur toutes les marchandises mises en consignation, puis retirées de la consignation 1/2 p. 0/0 de commission; sur la négociation des billets à ordre et autres effets de commerce 1 p. 0/0; sur toutes les marchandises vendues à la folle enchère 2 1/2 p. 0/0. Indépendamment de ce droit, un autre droit de 2 1/2 p. 0/0 est perçu dans ces sortes de vente, lorsque le vendeur exige que le prix de la vente lui soit garanti; sur les avances de fonds faites par le consignataire 2 1/2 p. 0/0; au gérant d'une propriété ou de tout autre bien dont l'administration reste vacante par suite du décès du propriétaire 5 p. 0/0; droit de courtage pour le fret 5 p. 0/0; droit de courtage prélevé par le courtier d'assurance 1/2 p. 0/0; droit d'arbitrage dans les avaries partielles ou majeures 1 p. 0/0; droit de commission accordé à l'avoué qui se charge de faire rentrer une créance douteuse 2 1/2; ce droit s'élève à 5 p. 0/0 si par les soins de l'homme de la loi la créance vient à rentrer. Compte de retour après protêt, change de place 2 p. 0/0; droits de commission sur prêts à la grosse aventure 1 1/2 p. 0/0. Pour le transbordement des marchandises 1 p. 0/0. Sont néanmoins exceptées les caisses de camphre, de nankin, dont le droit de commission est moins élevé. Toutes ces charges doivent être payées dans le courant de l'année, sinon elles portent intérêt. Les droits de magasinage se perçoivent tous les mois. Le droit de magasinage d'une caisse d'opium ou de soie, d'une balle d'étoffe de laine, d'une pipe de vin ou d'eau-de-vie, ou d'une pièce d'arack, est d'une piastre par mois. Une balle d'étoffe de coton de l'Inde ne paye qu'une demi-piastre pour le même espace de temps; les étoffes d'Europe qui sont en caisse ne payent qu'un quart de piastre. Une barrique de liqueur de 248 litres, ou une demi-caisse de vin 40/100 de piastre par mois; le poivre, le riz, le café, le sucre, le salpêtre 10/100 de piastre par pécul; le fer, l'étain, le plomb, le cuivre 5/100 de piastre par pécul. Toutes les autres marchandises sont taxées d'après ces prix, ou, si elles sont d'une grande capacité, le droit de magasinage est perçu sur le pied d'un dollar par tonne de 50 pieds cubes.

Sous le rapport de l'organisation commerciale, Singapore, bien que son existence industrielle ne compte que quelques années, ne le cède donc en rien aux places les plus importantes de l'Amérique du nord et de l'Europe. Comme à Liverpool, à Londres, au Havre, à New-York, on y a tout prévu; Singapore a aussi des compagnies d'assurances, et des agents des compagnies les plus riches de Calcutta y sont à demeure pour faire le nécessaire, toutes les fois que le besoin l'exige. Les primes d'assurances sont tenues au même taux qu'à Madras, Bombay et Calcutta. Mais ce qui distingue Singapore de ces villes et de toutes les villes commerciales de l'Amérique et de l'Europe, c'est la franchise de droit dont jouit le commerce. Là, le fisc ne perçoit aucun droit d'ancrage; les droits de port, de phare et autres y sont inconnus, et le marchand, quel que soit le climat qui l'a vu naître, peut y trafiquer librement. Ce système de franchise est dû à sir Raffles. Sir Raffles avait le génie des affaires; il comprit tout d'abord qu'un grand nombre d'armateurs qui avaient les moyens d'expédier des navires dans l'Inde en étaient empêchés par suite des frais énormes qui retombent sur la cargaison dans les différents ports où le navire est obligé de relâcher dans le cours de sa traversée; en conséquence, il a voulu que les navires qui toucheraient à Singapore fussent affranchis de ces droits; et grâce à cette sage mesure les pavillons de toutes les nations flottent aujourd'hui dans le port de cette colonie. Nous donnons le nombre de ces navires dans le tableau suivant, relevé sur les journaux publiés à Singapore. Ce tableau indique le nombre comparé des navires de grand tonnage qui ont abordé dans l'île pendant les années

Digitized by Google

1833 et 1834, et la part relative que chaque pays a prise dans ces expéditions, soit pour les importations, soit pour les exportations.

Tableau indiquant le mouvement du port de Singapore pendant les années 1833 et 1834.

DÉSIGNATION DES PAYS.	IMPORTATIONS.				EXPORTATIONS.			
	1833.		1834.		1833.		1834.	
	Nombre des navires.	Tonnage.	Nombre des navires.	Tonnage.	Nombre des navires.	Tonnage.	Nombre des navires.	Tonnage.
Grande-Bretagne	18	6,226	28	7,754	30	9,800	26	8,023
Europe continentale	3	561	7	1,661	5	581	5	1,150
Amérique	2	676	2	615	1	251	1	200
Maurice	»	»	3	819	»	»	1	238
Bourbon	»	»	2	451	73	43,780	103	56,043
Chine	47	19,166	57	24,743	10	1,740	11	2,379
Manille	21	6,994	20	6,002	33	8,448	33	9,754
Calcutta	38	16,517	40	17,194	7	2,150	14	4,021
Madras	10	3,445	10	2,802	22	12,257	26	14,019
Bombay	32	22,666	51	33,958	1	300	3	1,248
Arabie	»	»	2	748	2	299	4	369
Moulmein	»	»	1	76	1	110	2	362
Ceylan	3	389	4	859	10	14,426	34	3,507
Malacca	67	9,002	64	5,850	18	3,561	68	8,018
Penany	54	9,573	46	6,447	54	10,085	74	14,869
Java	81	17,033	73	12,224	12	1,495	20	3,365
Sumatra	5	596	16	3,174	51	5,706	9	957
Rio	10	1,547	6	733	4	960	8	2,573
Siam	4	628	5	1,684	4	1,260	6	1,545
Cochinchine	4	987	3	770	3	559	2	301
Nouv. Galles du Sud	9	3,000	15	5,638	1	251	»	»
Cap de Bonne-Espér.	1	205	»	»	»	»	»	»
Borneo	3	327	12	1,781	2	374	14	1,567
Tringana	8	803	7	743	7	872	7	704
Arracan, Rangoun et Chittagony	»	»	»	»	1	450	2	320
Pegu	»	»	»	»	1	150	»	»
Bulli	»	»	1	392	»	»	1	437
TOTAL.	420	120,343	475	173,298	331	119,825	474	136,349

Ainsi en 1833, le nombre des navires entrés, qui était de 420, lesquels jaugeaient 120,343 tonneaux, s'est élevé en 1834, à 475 navires jaugeant 173,298 tonneaux; c'est 52,955 tonneaux de plus que dans l'année 1833. Dans les sorties même progrès. En 1833, le nombre des navires sortis est de 331 jaugeant 119,825, et en 1834 ce nombre s'élève à 474 navires jaugeant 136,349 tonneaux, c'est 16,524 tonneaux de plus que dans le cours de l'année 1833. Remarquons ici le nombre des navires français qui prennent part à ce mouvement. En 1834, nous trouvons que dans les navires venant d'Europe, et allant à Singapore, deux seulement naviguent sous pavillon français. Dans la même année, un autre navire de cette

Digitized by Google

nation, parti de l'Ile-de-France, aborde également à Singapore. Deux autres navires français, dont l'un vient de Madras, et le second de Bombay, relâchent également dans ce port; les autres, restreints au nombre de quatre, viennent de la Cochinchine, de Rhio, et de Bourbon : total neuf. Tandis que la Grande-Bretagne en fournit à elle seule 325, Hambourg 5, le Danemark 6, l'Amérique 3, la Hollande 92, le Portugal 23, l'Espagne 4, l'Arabie 2, la Cochinchine 4, et les Iles-Malaises 3; en tout 474 navires jaugeant 136,349 tonneaux.

Mais là ne sont pas comptés les navires caboteurs. Ceux-ci ont également compris les bienfaits de la franchise du port; aussi les voit-on accourir de toutes les parties de l'Archipel. Et déjà le mouvement des sorties et des entrées s'élève à plus de 3,000. Ces navires viennent en grande partie de Rhio, de Sumatra et de la côte occidentale et méridionale de la Péninsule. En 1833, le nombre des navires venus de Sumatra, et entrés dans le port, s'est élevé à 518 jaugeant 3,531 tonneaux; et le nombre des caboteurs sortis dans le cours de la même année a été de 470 navires jaugeant 3,432 tonneaux. En 1834, le nombre des navires caboteurs fournis par la même île et entrés dans le port de Singapore, s'est élevé à 514, jaugeant ensemble 3,744 tonneaux, et le nombre des sorties a été de 397 navires jaugeant 3,309 tonneaux. C'est Sumatra qui, en raison de son étendue, de la fertilité du sol, de la variété de ses produits et de sa proximité, entretient les relations les plus suivies avec Singapore. Après Sumatra, vient Rhio, qui fournit chaque année de 250 à 300 navires caboteurs jaugeant ensemble de 3,500 à 4,500 tonneaux. Le mouvement des sorties se tient dans le rapport des entrées. En 1833, le chiffre des sorties a été de 302 navires jaugeant 4,538 tonneaux, et en 1834 de 264 navires jaugeant 3,863 tonneaux. La côte occidentale et la côte orientale de la Péninsule viennent à la suite de Rhio : c'est de là que l'on tire la poudre d'or. Ces deux points de la Péninsule ont, en 1833, fourni 200 navires caboteurs jaugeant 3,500 tonneaux; dans la même année, le nombre des sorties a été de 151 navires jaugeant 3,000 tonneaux; en 1835, le mouvement des entrées et des sorties a un peu fléchi. A cette époque la côte occidentale et la côte orientale de la Péninsule ne fournissent ensemble que 140 navires caboteurs jaugeant 2,000 tonneaux, et le mouvement des sorties est de 130 navires jaugeant 2,000 tonneaux. Malacca, Bornéo, Célèbes, Bulli, Java, Penang, Siam, viennent après les lieux que nous venons de nommer; et à leur suite la Chine, la Cochinchine et Camboja. En résumé, le mouvement du cabotage du port de Singapore pendant les années 1833 et 1834 a été de

ANNÉES.	ENTRÉES.	TONNAGE.	SORTIES.	TONNAGE.
1833.	1,466	28,714	1,495	30,178
1834.	1,599	34,927	1,480	29,878

Telle est la situation actuelle de Singapore. Nous allons maintenant suivre le mouvement progressif de sa population, voir quels sont les éléments qui la composent, et nous terminerons cet article par une description de la ville.

La population de Singapore a suivi le mouvement progressif imprimé au commerce de cette île, dans une proportion non moins remarquable. En 1820, époque à laquelle sir Stamford Raffles commençait à s'occuper sérieusement de donner des bases durables à l'établissement, la population entière de l'île ne dépassait pas 150 individus, dont la moitié faisaient le dangereux métier de pirate. Ces individus étaient des Malais. Sir Raffles, par son activité et son énergie, sut mettre un terme à leur brigandage; et grâce à la sécurité que présentèrent bientôt les parages de l'île, le nombre de ces Malais s'éleva dans l'espace de trois années à 4,580. Mais déjà la population s'était grossie d'une foule d'individus appartenant à d'autres nations. Ces individus formaient ensemble, et y compris la population malaise, un total de 10,683 individus, représentés par 74 Européens, 74 créoles, 16 Arméniens, 15 Arabes, 390 indigènes du Malabar et de la côte de Coromandel, 366

Digitized by Google

Hindous et Bengalais, 1,831 Bugis, 4,580 Malais et 3,317 Chinois. La population s'accrut d'un millier d'individus pendant le cours de 1824; à la fin de cette année elle s'élevait à 11,831. En 1825 le mouvement progressif se continue, elle est alors de 12,905 individus; en 1826 elle s'élève à 13,725; en 1827 à 14,885 individus, et en 1828 à 17,664 individus, répartis de la manière suivante :

	HOMMES.	FEMMES.	TOTAL.
Ville de Singapore	681	335	1,016
Campony-Chiner	5,950	1,021	6,971
Campony-Glane	1,982	1,010	2,992
Plantations	4,073	1,276	5,349
Iles adjacentes appartenant à Singapore	745	591	1,336
Total général	13,431	4,233	17,664

Le mouvement ne s'arrêta pas là; il continua dans la même progression, et à la fin de 1833, le recensement de la population de Singapore donnait pour résultat 15,181 hommes et 5,797 femmes, ensemble 20,978 individus, représentés par 109 Européens, 96 Anglo-Hindous, 300 créoles, 35 Arméniens, 96 Arabes, 1,819 indigènes du Malabar et de la côte de Coromandel, 400 Bengalais, 2 Juifs, 7 Siamois, 1,726 Bugis et Bulinais, 7,131 Malais, 595 Javanais, 8,517 Chinois et 37 Caffres. A ces chiffres il faut encore ajouter 1,553 convicts et 600 hommes chargés de les surveiller, ce qui élevait la population de Singapore à la fin de 1833 à 22,000 âmes.

Comme on le voit il n'est point de lieu sur le globe qui offre une population composée de tant d'éléments divers. Néanmoins, cette société si disparate se fond en une société nouvelle qui ne compte plus que quatre classes bien distinctes. La première se compose de toutes les personnes attachées au service de la Compagnie; la seconde est formée de la partie militaire de la population; la troisième se compose des négociants et des marchands les plus riches; et la quatrième réunit tous les petits boutiquiers. Nous ne dirons rien des deux premières classes, nous nous arrêterons à celles des négociants et des marchands. La première se compose en majeure partie de Chinois; ceux-ci, attirés par les avantages que leur présente le commerce, arrivent chaque année par milliers à Singapore, et le plus grand nombre d'entre eux fixent leur résidence dans l'île, ou s'éparpillent dans les îles voisines. Ce sont les princicaux et les plus riches marchands de l'île; ils sont entreprenants, actifs, laborieux, ont une aptitude admirable à parler la langue malaise, et servent à ce titre de courtiers interprètes aux Européens dans leurs transactions de commerce avec les Malais.

Ceux-ci forment la classe des boutiquiers; beaucoup d'entre eux se livrent également à la pêche. Leur intelligence ne le cède en rien à celle des peuples les plus civilisés; ils sont pétulants, actifs, pleins de sagacité et de pénétration; mais le plaisir qu'ils éprouvent à changer constamment de lieu les empêche de se livrer à ces entreprises du haut commerce à l'aide desquelles les Chinois s'enrichissent. Un autre obstacle à leur prospérité c'est la ruse qui fait le caractère principal de la nation. Cette ruse est excessive; elle perce dans les moindres actions d'un Malais, et cependant, nulle part vous n'entendrez un homme vanter avec autant d'assurance et son honneur et sa franchise. Les manières d'un Malais sont polies, et son langage est doux. Les formes de son corps plaisent également à l'œil; sa taille, un peu au-dessous de la moyenne, est bien prise; son poignet et le bas de sa jambe rappellent par leur délicatesse la finesse de la jambe et du pied des chevaux arabes. Son teint est basané, ses yeux grands, ses cheveux longs, roides, noirs et brillants, et son nez aplati

Digitized by Google

semble avoir reçu cette forme de l'art plutôt que de la nature. Le costume des Malais se compose d'un pantalon bleu à jambes flottantes, par dessus lequel est une tunique jaune, rouge ou verte, et un turban de mousseline orne leur tête. Le costume des femmes ressemble à celui de toutes les femmes indigènes orientales; il se compose d'une robe longue, mais étroite, qui part du sein et descend jusqu'aux pieds, les bras et le sein sont nus, et les cheveux sont retenus sur la tête par un cordon.

Pour opérer la fusion de ces diverses races, on a dû naturellement s'occuper de faire disparaître les préjugés qui les séparent par la voie de l'instruction. C'est ce qui a eu lieu. Aujourd'hui plusieurs écoles existent à Singapore. Ces écoles ne sont pas sans doute arrivées à ce degré de prospérité où est aujourd'hui le collége anglo-chinois fondé à Malacca en 1818 par les effets combinés des docteurs Morrison et Milne; néanmoins elles sont bien suivies et se trouvent dans une condition florissante. Comme dans le collége de Malacca, on y enseigne aux élèves les langues chinoise et anglaise, et la plupart de ces écoles ont des traductions de livres chinois qui sont d'un grand prix. Ces écoles sont sous l'inspection de plusieurs missionnaires dont deux appartiennent à l'Église romaine. D'un autre côté, deux journaux périodiques dirigés par des hommes distingués répandent la lumière dans cette partie du globe, et accélèrent les progrès de la civilisation; ainsi rien ne manque à la colonie surgissante de Singapore.

Quant à la ville, rien de plus coquet et de plus pittoresque : elle est située sur la côte sud et s'élève sur une langue de terre baignée par les eaux d'une calangue couverte d'un grand nombre d'alléges qui vont et viennent, se croisent en mille directions, de la ville à la rade où elles chargent et déchargent les gros navires que les eaux peu profondes du port ne peuvent recevoir. Mais dans ce port fourmillent de petites barques, des jonques chinoises portant des flammes bariolées et d'où sortent de lourds colis qui contiennent des parfums, des épices, des tissus; sur le quai sont les magasins; la propreté y règne, les grues enlèvent les fardeaux, les sortent du magasin ou les rentrent; le bitume fume sur le port, et la fumée s'échappe en longs tourbillons dans la direction du vent. Plus loin sont les faubourgs de Campony-Glane et de Campony-Malawa, avec leurs huttes de bambous. C'est là que séjourne la population malaise; la vie, le mouvement y règnent. Le faubourg de Campony-Chiner est magnifique; là réside la population chinoise; celle-ci, plus délicate dans ses goûts, plus amie du bien-être, loge dans des maisons qui sans être élégantes sont commodes et bien aérées. Au milieu de ces maisons et sur le côté Est du port, s'élèvent les demeures des négociants européens. Le terrain sur lequel sont bâties ces maisons se trouve à trois pieds au-dessus du sol, on y arrive par des degrés en granit. Un portique soutenu par des colonnes grecques d'ordre dorique et ionique vous conduit dans les appartements; là vous trouvez des fleurs qui laissent échapper de doux parfums; des glaces magnifiques, des vases de porcelaine, des meubles élégants fabriqués avec des bois précieux, des statues, des tableaux ornent ces élégantes demeures; des persiennes y laissent arriver une fraîcheur agréable, et tous les aromes du parterre où brillent les fleurs les plus rares.

(*Canton Register.*)

Digitized by Google

Miscellanées.

LA FILLE DU GÉNÉRAL.

Le souverain de la Grande-Bretagne n'eut jamais de plus digne représentant de son autorité dans l'Inde que sir Cadwallader Adamthwaithe, commandant en chef de la présidence de Bombay. Sir Cadwallader était ce qu'on appelle un officier de fortune; mais un riche mariage l'avait mis au-dessus des appointements de son grade, et s'il l'accepta, ce fut bien moins par ambition que pour être fidèle à ce principe de toute sa carrière : qu'un loyal sujet du roi se doit au service de son pays, n'importe le grade qu'on lui offre. A la seconde place dans le conseil de la Présidence, aux honneurs d'une véritable vice-royauté en Orient, il eût préféré sans doute son repos, son indépendance, son bonheur domestique; mais il se dévoua, parce qu'il se croyait utile.

De quelque haute puissance que soit revêtu un commandant en chef dans l'Inde anglaise, rien ne l'empêche de se rendre populaire. Sir Cadwallader, naturellement simple, au lieu de s'enchaîner par les lois de l'étiquette, cherchait à rendre tout le monde heureux autour de lui. Dans une époque plus difficile, il avait montré que son caractère était à la hauteur des circonstances. La trahison l'avait toujours trouvé sur ses gardes; la résistance à son autorité avait fait ressortir sa fermeté inébranlable; le péril avait mis son courage au grand jour; et, après la victoire, pacificateur généreux, il s'était fait respecter des vaincus comme de ses propres soldats. Mais désormais l'état du pays n'exigeant plus un vain étalage de souveraineté, la routine suffisant aux besoins du service, il se relâcha de sa vigilance et de son activité, «et se mit à son aise,» selon son expression, invitant tous ses subordonnés à suivre son exemple. Il ne fronçait pas le sourcil en apercevant un officier en veste blanche; il recevait ses convives sans façon; laissait à chacun son franc-parler, souffrait la discussion, y prenait part et disait son avis sans prétendre l'imposer. Sa familiarité en un mot était toujours franche et naturelle.

Sir Cadwallader était veuf depuis plusieurs années. Sa femme ne lui avait laissé qu'une fille. Sa reconnaissance pour la noble compagne qui l'avait distingué, aimé et enrichi alors qu'il n'était qu'un pauvre officier; le tendre souvenir du bonheur qu'il avait trouvé dans son affection conjugale, tout contribuait à faire d'Ellen, de la douce et belle Ellen, la plus chérie des filles. Ellen était l'orgueil du général; et quoiqu'elle connût tout son empire sur son père, elle n'eut jamais l'idée d'abuser de sa faiblesse pour elle; toujours soumise, timide et attentive comme si elle eût craint la sévérité de celui qui était tout indulgence. Ellen avait près de quinze ans. On pense bien que l'état-major du commandant en chef regardait miss Adamthwaithe comme la divinité de la Présidence. Si la franchise militaire du père repoussait les flatteries directes qui ne s'adressaient qu'à son rang ou à sa personne, il n'était pas tout à fait aussi insensible aux hommages dont sa fille était l'objet. Mais qui eût osé s'écarter, envers la riche héritière, des sentiments d'une respectueuse admiration? Quelque bon homme que fût sir

Cadwallader, comment se croire digne de sa fille à moins d'être prince ou nabab?

Parmi les officiers admis à l'intimité domestique du commandant en chef, on remarquait un enseigne nommé Georges Medway, dont l'histoire inspirait le plus vif intérêt. Fils aîné d'un riche banquier de Londres, destiné depuis son enfance à un brillant avenir, ne connaissant de la fortune que les sourires, il entrait à peine dans sa dix-huitième année, lorsqu'une affreuse catastrophe vint interrompre ses séduisantes illusions. M. Medway le père, hardi spéculateur et accoutumé au succès de toutes ses entreprises, en fit une dernière qui devait doubler ses capitaux et qu'une fatale combinaison de chances contraires fit tourner contre lui. Le terme de ses prospérités était là. Il n'eut pas le courage de survivre à sa ruine : le désespoir lui mit à la main l'arme des suicides. Il mourut en laissant un écrit pour recommander sa veuve et ses enfants à la pitié de ses créanciers. La pitié de ses créanciers... quelle recommandation!

George était d'âge à comprendre toute l'étendue de son malheur; mais trop fier pour subir la pitié de personne, il quitta Londres sans en prévenir sa mère et se rendit en Irlande. Là, il s'engagea dans un régiment qui s'embarquait pour l'Inde. Sa bonne conduite et sa bonne mine le firent bientôt remarquer de ses chefs. Il monta rapidement jusqu'au grade de sergent-major, et le payeur du régiment ayant eu besoin d'un commis, le choisit pour tenir ses livres. Georges, grâce à ce cumul, put envoyer sa solde à sa mère, et lui fit alors connaître sa situation qu'il avait voulu tenir cachée tant qu'il n'avait pu lui être utile. Le commis du payeur ne tarda pas à attirer sur lui les regards du secrétaire de sir Cadwallader. C'était le major Mopes, vieil officier qui parla chaudement en faveur de Georges au commandant en chef, lui procura d'abord le grade d'enseigne, puis lui confia les fonctions de secrétaire adjoint. Le commandant en chef estimait beaucoup son major, dont la grave figure ne souriait jamais, ce qui ne l'empêchait pas d'être comme son supérieur un homme plein de cœur et heureux de protéger les bons sujets de l'armée. Le major parla si souvent de Georges, il vanta avec tant d'éloquence ses sentiments honorables et son dévouement filial, que Son Excellence voulut le voir et s'entretenir avec lui; il le trouva instruit, intelligent, au-dessus de sa place; et voilà le protégé du major devenu celui du général. Le secrétaire adjoint était sûr d'être le bienvenu chaque fois qu'il se présentait à la Présidence. Il fut bientôt le commensal habituel du commandant en chef, sans que le major en prît ombrage et s'avisât d'être jaloux de son propre favori.

Il faut convenir qu'il y avait dans les manières de Georges une noble modestie, une sorte de conscience de ce qu'il avait été jadis, qui lui conciliait facilement les bonnes grâces de ses chefs. Sir Cadwallader ne laissait échapper aucune occasion de le faire valoir. Quoiqu'il ne crût pas avoir besoin de justifier sa partialité, il semblait sans cesse occupé du désir de prouver qu'il ne traitait Georges que selon son mérite. Chaque fois que celui-ci s'était acquitté à son gré de la plus indifférente commission, le commandant en chef ne tarissait pas d'éloges; or, comme il parlait de Georges devant sa fille aussi bien que devant les camarades du nouvel enseigne, il était impossible qu'Ellen ne s'aperçût pas que le jeune ami de son père possédait réellement des qualités estimables, qu'il était un vrai gentleman, et que la fortune devait une réparation à un gentleman si bien né, dont le malheur avait quelque chose de si romanesque.

A Londres, si une jeune héritière trahit sa préférence pour un jeune homme, le monde fashionable s'en occupe peu, on laisse les amants s'aimer ou se bouder, se marier ou se dire un adieu éternel. C'est un drame qui se joue devant des spectateurs trop distraits pour y faire longtemps attention, ou trop polis pour inquiéter les principaux acteurs par une critique directe. Mais c'est tout autre chose dans le cercle plus étroit d'une Présidence de l'Inde. C'est là que les pires passions de notre mauvaise nature s'exercent aux dé-

Digitized by Google

pens des victimes et deviennent industrieuses pour nuire; l'envie et la jalousie prennent le masque de l'amitié et de l'estime. Malheur aux amants qui sont coupables de quelques légers torts ou d'une négligence involontaire! Une ancienne rancune se réveille, et l'honnête homme que vous avez offensé peut-être sans le vouloir, se sent tout à coup ému d'un intérêt si vif pour l'honneur de Son Excellence le général en chef, qu'il se croit obligé d'aller lui apprendre ce que la médisance dit tout bas encore de sa fille, et de l'heureux mortel accusé d'avoir su lui plaire.

Il y avait deux mois à peine que Georges était revêtu de ses fonctions de secrétaire adjoint, et déjà toute la tourbe des envieux était en mouvement.

« Assurément, disait l'un d'eux, sir Cadwallader est un homme bien singulier... Il est impossible qu'il ne s'aperçoive pas de ce qui se passe.

— Peut-être n'y trouve-t-il rien à redire, dit un autre.

— Allons, s'écrie un troisième, voulez-vous qu'il laisse épouser sa fille par un homme qui hier encore était simple soldat?

— Chut! chut! ne parlons pas trop de *soldat* et de *général;* sir Cadwallader n'a-t-il pas été soldat lui-même?

— Comment donc! à telles enseignes que Son Excellence reçut, dit-on, la bastonnade à Chatham pour avoir volé un chapon en maraude.

— Silence! messieurs, voici le commandant en chef en personne! »

En effet, c'était lui : les soldats courent aux armes, le tambour bat aux champs : « Portez armes! présentez armes! » Les officiers entourent leur général, et dans ce petit groupe empressé, les plus obséquieux sont peut-être les bons apôtres qui tout à l'heure commençaient la biographie désobligeante de sir Cadwallader et le trouvaient bien imprudent de laisser sa fille à la discrétion du premier venu.

On voyait assez souvent, il est vrai, Georges et miss Ellen s'entretenir seuls. En causant avec Georges, Ellen ne lui déguisait point l'estime qu'elle faisait de son caractère; mais lui, qui la regardait comme un être d'une sphère supérieure, croyait n'éprouver pour elle que cette admiration impartiale que les sages prétendent incompatible avec un sentiment plus tendre. Mais les sages connaissent-ils bien toutes les subtilités de l'amour, ses mystérieux périls, l'art avec lequel il se trompe lui-même?

Quoique dans l'expression de son estime, miss Adamthwaithe, en jeune personne bien élevée, ne se servit jamais que du langage de la plus simple politesse, Georges n'avait pu s'empêcher une ou deux fois de soupçonner que sa pensée allait un peu au delà. Mais il se rassurait quant à lui, il croyait bien n'avoir jamais pour miss Ellen qu'une affection respectueuse. Il ne tarda pas cependant à comprendre son erreur, lorsque le hasard fit parvenir jusqu'à son oreille un des propos auxquels l'exposait son intimité dans la famille du commandant en chef. Un loyal examen de conscience lui révéla ce qui se passait réellement dans son âme. Il se reprocha avec amertume son égoïsme qui lui avait fait rechercher la société d'Ellen au risque de la compromettre. « Mais il en est temps « encore, se dit-il, j'arracherai cette pas« sion naissante de mon cœur, je me pri« verai de ces entretiens si charmants et « si dangereux... j'éviterai les occasions « de voir miss Ellen, je dînerai en ville « aussi souvent que possible... Aussitôt « qu'on se sera levé de table, je sortirai « sous quelque prétexte, et quand miss « Ellen me fera signe de me placer auprès « d'elle au balcon ou sur la terrasse, je « saurai trouver quelque excuse pour res« ter d'un autre côté avec le général, avec « le major, avec n'importe qui, plutôt que « de l'exposer plus longtemps à des remar« ques si injurieuses pour elle! »

Hélas, cette résolution même lui prouva qu'il s'avisait trop tard de tant de prudence, et tout sembla conspirer pour en rendre l'exécution difficile. Justement le lendemain, le général donnait une soirée : « Je compte sur vous, » dit-il à Georges, au moment où celui-ci avait préparé sa phrase d'excuse pour le prévenir qu'il devait aller dîner avec un ami. Le jour d'après, ce fut miss Adamthwaithe elle-même

Digitized by Google

qui prit les devants pour lui apprendre qu'elle recevait quelques jeunes dames de Bombay et qu'elle avait besoin de tout l'état-major pour les faire danser. Ainsi le sort voulut que sir Cadwallader ou sa fille imposassent au malheureux secrétaire adjoint l'obligation *indispensable* de leur consacrer toutes ses heures de loisir. Que lui restait-il à faire? A s'observer avec attention. Mais justement cette surveillance attentive acheva de le convaincre de ce dont il voulait modestement douter. Désormais instruit de la véritable situation de son propre cœur, il ne put se méprendre sur le sens des prévenances d'Ellen. Ce n'était plus seulement pour complaire à son père qu'elle faisait un accueil si amical au protégé du commandant en chef; son amitié n'était plus seulement dictée par l'estime. La robe qu'il avait dit par hasard lui paraître de bon goût était celle qu'Ellen choisissait pour se parer; la fleur qu'il avait vantée comme la plus jolie était toujours sur son sein. La priait-on de chanter, si elle se mettait au piano, c'était la ballade que Georges lui avait apprise... Elle louait et blâmait ce que Georges louait ou blâmait... Pauvre Ellen! trop naïve pour déguiser même son amour.

Georges frémit de cette révélation; il s'accusa d'être ingrat, d'avoir trahi son bienfaiteur et d'avoir surpris les affections d'une fille qu'il ne pouvait jamais espérer de nommer sa femme. Georges se demanda ensuite ce qu'exigeait sa réputation d'homme d'honneur, et quelque cruel que fût l'acte d'héroïsme auquel il se résolut, il n'hésita pas à l'accomplir de bonne foi. Mais un complice lui était nécessaire, et il alla d'abord en chercher un.

Si Georges s'était fait quelques envieux, il avait encore plus d'amis; mais dans le nombre il avait surtout besoin en cette circonstance du chirurgien de son régiment pour l'aider à ne pas se rendre plus longtemps coupable d'une involontaire ingratitude. Le docteur Short était un homme très-instruit, habile observateur, et naturellement laconique comme un praticien habitué à se tenir en garde contre l'indiscrétion bavarde et soupçonneuse de ses malades. Cependant il multipliait ses questions quand il avait affaire à des clients qui prétendaient jouer au fin avec lui, et il les désespérait volontiers en allant droit au but s'il s'apercevait qu'ils avaient l'intention de n'y arriver que par des détours. Georges entra chez lui, la tête basse, et après quelques moments d'hésitation : « Mon cher docteur, lui dit-il, j'ai besoin de vos bons offices.

— Quoi! pour un duel? répondit le docteur Short, ne pouvant se décider à voir un malade ni un blessé sur le visage attristé de son ami.

— Non, non, mon cher docteur; je ne suis pas bien!... je suis même très-mal!... j'ai une douleur continue au côté. Je ne saurais rester plus longtemps dans l'Inde: il faut que je retourne en Europe pour me rétablir : je vais donner ma démission de secrétaire adjoint... Faites-moi un certificat...

— Oh! oh! dit le docteur Short avec un léger accent d'ironie; je vois, je devine... Cependant voyons encore, de quel côté avez-vous cette douleur? à droite? à gauche?

— C'est au côté droit, docteur... je ne puis lever le bras perpendiculairement sans la plus cruelle des tortures.

— Oh! oh! reprit le docteur, vous êtes bien bon de le lever, s'il en est ainsi; car vous me rappelez cette vieille femme qui alla chez Abernethy se plaindre justement dans les mêmes termes, et à qui mon illustre confrère fit la même réponse.

— Je vous assure, dit Georges, que je ne plaisante pas.

— Faites-moi donc voir votre langue, mon pauvre ami... Allons, elle est nette et rouge comme une betterave. Cela ne prendra pas avec moi. Je ne conviendrai pas que vous soyez malade... Que ne me dites-vous de quoi il est question... ce que vous voulez ou ce que vous ne voulez pas... Est-ce sir Cadwallader qui vous envoie?

— Sir Cadwallader! oh non! reprit Georges : personne au monde ne sait que je suis venu vous voir.

— Pourquoi donc en faire un mystère?

— Je ne fais pas de mystère!

Digitized by Google

— Ah! monsieur le secrétaire adjoint! vous me prenez pour un enfant? Oubliez-vous que j'ai quelque expérience? Un chirurgien doit avoir un œil d'aigle, un cœur de lion et la main d'une femme : c'est ce que nos anciens exprimaient moins poétiquement par trois adverbes latins, quand ils disaient qu'il fallait faire la chirurgie *citò, tutè et jucundè*. Je ne sais si j'ai toutes ces qualités du vrai praticien, mais j'ose me vanter d'avoir l'œil d'aigle, et comme je me suis donné la peine de regarder, j'ai vu...

— Je ne sais vraiment ce que vous avez vu... je n'ai point de secrets... j'agis franchement avec vous...

— Voilà qui est parfait : vous vouliez mettre ma conscience en sûreté et prendre sur vous tout le mensonge du certificat; je suis un maladroit de vous avoir pressé de questions; je devais m'attendre depuis longtemps à votre demande.

— Mon cher docteur, trêve de plaisanteries. Je viens à vous comme à un sauveur; je ne suis pas malade, mais il dépend de vous de m'empêcher de le devenir; il dépend de vous de faire plus encore, de sauver la paix de mon âme, mon honneur, ma conscience, en m'accordant un certificat qui m'autorise à demander un congé pour l'Europe.

— A la bonne heure, voilà qui est parlé: le chirurgien eût été insensible, mais l'ami se laissera peut-être attendrir : en vérité je vous en voulais de votre air de mystère, vous êtes entré comme un conspirateur. Pauvre jeune homme! mais qui croyez-vous tromper? Hélas! il n'est pas besoin de la sagacité doctorale pour deviner une histoire connue de tout le monde excepté peut-être de vous deux et du général.

— Quelle histoire? s'écria Georges troublé. Quelque imprudente parole me serait-elle échappée?...

— Non, mon ami; mais vos yeux ont parlé malgré vous, et vous n'avez pu recommander le secret à ceux qui vous l'ont surpris.

— Docteur, ce que vous me dites-là me rend bien malheureux.

— Voyez donc le beau malheur d'avoir su plaire à une jeune et charmante miss qui aura un jour plus de cent mille livres sterling! Vous êtes vraiment à plaindre, monsieur le secrétaire adjoint!

— Docteur, vos plaisanteries me désespèrent... Puisque je ne saurais dissimuler avec vous, puisque vous avez vu ou entendu ce que je pensais avoir étouffé à jamais dans mon cœur, puisque vous n'êtes pas le seul à connaître ce fatal secret... ce que je viens réclamer de vous m'est mille fois plus nécessaire!

— Comment cela, mon ami?

— Voulez-vous que je fasse repentir le général de ses bontés pour moi? N'est-ce pas lui qui, au début de ma carrière, m'a tendu une main secourable, qui m'a protégé jusqu'à la partialité, qui m'a fait tout ce que je suis? Que dis-je, il a fait plus encore, il m'a distingué dans la foule pour me donner un grade et m'a ouvert le chemin de l'avancement; il m'a témoigné une confiance sans bornes, il m'a admis dans sa maison, et pour prix de tant de bienfaits, j'aurais osé...

— Vous auriez osé permettre à sa fille de vous aimer! Eh! mon cher ami, pouvez-vous l'empêcher?

— Si ce que vous supposez était vrai, c'est un devoir pour moi de fuir.

— De fuir et d'ajouter à toutes vos noirceurs celle de briser par votre fuite le cœur de la fille de votre bienfaiteur.

— Ah! ne parlez pas ainsi pour l'amour du Ciel!... C'est moi seul qui...

— Vous n'avez pas le sens commun, mon pauvre ami : cessez, croyez-moi; je ne vous donnerai pas de certificat.

— Eh bien, je m'en passerai, mais je partirai, il le faut.

— Ce ne sera pas facile... Restez, vous dis-je.

— Mon cher ami, continua Georges de plus en plus troublé, ayez pitié de moi; ce que vous venez de me dire et quelques autres remarques que j'ai entendu faire rendent mon départ nécessaire et urgent. Ne conspirez pas avec ma propre faiblesse contre ma conscience; je me suis trop longtemps abusé sur ma situation. C'est la première et la dernière faveur que j'implore de vous : si vous êtes mon ami, sau-

Digitized by Google

vez-moi en m'accordant ce certificat afin que je le montre à sir Cadwallader et que je puisse m'arracher de ces lieux, de ces lieux, hélas! où, je le sens bien, la vie m'était si douce.

— Oh! répliqua Short en se mettant un doigt sur les lèvres, voilà ce qui dénonce une affection mutuelle...

— Je n'ai rien dit, il me semble...

— Je vous déclare que vous êtes un fou; vous ne savez pas vous-même la portée de vos paroles. Vous n'aurez peut-être qu'à montrer le certificat au général, et il vous laissera partir! Comment le savez-vous? Il ignore donc ce qui en est?

— Ah! j'espère bien, s'écria Georges, qu'il ne sait rien. Dieu m'en préserve, et s'il se doutait seulement de ce que nous disons ici...

— Eh bien! que ferait-il?... Croyez-vous donc que son regard paternel n'ait pas lu déjà dans l'âme de miss Ellen et dans la vôtre?

— Dans nos âmes! répéta Georges.

— Nos âmes! encore! oh! monsieur le discret, comment vous servez-vous ainsi de ce tendre pronom? Ai-je eu besoin de vous faire causer longtemps pour vous forcer à convenir de cet amour partagé dont j'ai surpris les symptômes à votre insu? Je m'y connais, Georges, et comme docteur et comme ayant éprouvé toutes les phases de la maladie. Ce n'est pas hier, il est vrai, car je suis une tête grise; mais cela ne s'oublie jamais; demandez à sir Cadwallader, qui s'y connaît aussi, car il a passé par là. Le prenez-vous donc pour un aveugle?

— Malheureux que je suis, si vous dites vrai!

— Ce n'est pas mon opinion; il vous est réellement attaché!

— Je vous le disais; il n'a été que trop bon pour moi.

— Eh bien! peut-être sa bonté ira-t-elle jusqu'à vous accepter pour gendre.

— Impossible, mon cher docteur... Oubliez-vous quelle distance existe entre le général en chef et l'officier qui était il y a peu de jours encore dans les rangs?

— Vous ne devez pas partir sans savoir toute sa pensée... Si vous n'osez pas lui parler, je m'en charge.

— Docteur! s'écria Georges avec l'accent d'un homme qui commençait à croire que le docteur Short traitait un peu lestement une question si délicate; mais celui-ci, sans faire trop attention à la susceptibilité de son ami, s'expliqua en ces termes:

« Je veux savoir à quoi m'en tenir; j'irai donc trouver Son Excellence, entendez-vous? et voici comme je m'y prendrai: je lui dirai officiellement que vous êtes venu me demander un certificat de maladie, pas davantage, et cela suffira pour l'épreuve que je vous propose. Si sir Cadwallader est bien aise de se débarrasser de vous, n'ayez pas peur qu'il me dise de vous refuser. Il acceptera pour vraies toutes les maladies que nous vous attribuerons. Mais, s'il désire que vous demeuriez, vous vous porterez bien, malgré tous mes arguments pour vous faire malade. Rassurez-vous, monsieur le secrétaire adjoint; quelque utile que vous soyez dans vos fonctions, si le père n'est pas de l'avis du général, vous serez embarqué pour Cheltenham avant une semaine.

— Je savais bien, dit Georges, que vous seriez mon ami.

— Votre ami, je le suis, et c'est pourquoi je ne suis pas pressé de rédiger votre certificat. Vous avez ici des jaloux, mon cher, comme tout le monde, et votre départ serait un triomphe pour cinq ou six de ces hobereaux qui depuis deux ans papillonnent autour de miss Ellen sans pouvoir obtenir un regard de ses beaux yeux. Non, non, Georges, il n'en sera rien; laissez-moi conduire cette maladie selon les règles de la prudence médicale, et je vous promets de signer votre *exeat*, quand il en sera temps. »

Georges était cruellement surpris de la notoriété évidente d'un attachement dont il se croyait à peine instruit lui-même depuis peu de jours. On a bien raison de dire que les spectateurs d'un drame en voient plus que les acteurs; cependant servir ainsi de texte à la chronique médisante, être observé avec tant d'attention et avoir pour confidents forcés de son secret

Digitized by Google

tous ses camarades, il y avait là pour Georges une source d'amères réflexions qui devaient le confirmer dans son projet de fuir à jamais la Présidence.

Georges s'aperçut bientôt que son ami lui avait tenu parole. Le lendemain à dîner, sir Cadwallader commença à jeter dans la conversation quelques phrases indirectes qui apprirent qu'il était informé de la démarche faite par le secrétaire adjoint auprès du docteur. Mais il y avait quelque chose d'inquiétant dans l'espèce de sévérité avec laquelle le général parla de la conduite de ces chefs de corps qui, en fermant les yeux sur un certificat concerté avec les officiers de santé, se rendaient les premiers complices d'une fraude.

« Oui, une fraude! le mot est dur peut-être, continua Son Excellence; mais il est vrai. Aussi on ne saurait trop se tenir sur ses gardes avec messieurs les docteurs, à moins de vouloir être leur dupe. Ils ont toujours quelque maladie au service de leurs amis, une de ces maladies complaisantes qui ne tourmentent le patient que tout juste jusqu'à la signature du certificat. Messieurs les officiers, voulez-vous vous ménager un petit congé ou même un long voyage en Europe, ne vous brouillez pas avec le docteur. De quoi s'agit-il? d'une simple douleur au côté. Le foie est malade. Qui peut voir une maladie de foie? comme dit Short. »

Personne ne souffla mot pendant cette sortie; personne ne comprenait précisément le sens de l'allusion; personne, excepté Georges qui n'osa pas plus parler que les autres, mais qui se sentit monter le rouge au visage... Ellen, ne sachant pas à qui en voulait son père, passa en revue les cinq à six convives du dîner; ses yeux s'arrêtèrent sur Georges, et leurs regards se rencontrèrent : ils devinrent tout à coup embarrassés, et sir Cadwallader qui n'était pas aveugle, selon la remarque du docteur, ayant vu le coup d'œil d'Ellen et la réponse, se confirma dans ses soupçons : sa détermination était déjà prise.

La soirée de ce jour-là se passa aussi agréablement que les précédentes; mais Ellen s'aperçut qu'il y avait quelque différence dans les manières de Georges à son égard, et ne savait comment expliquer ce changement; il lui semblait que cette différence se rattachait à la remarque hypothétique que son père avait faite pendant le dîner sur les certificats des docteurs. Rien ne l'éclairait cependant. Tous les convives, les uns après les autres, sortirent sans qu'aucun des deux amants... (quel autre nom leur donner?) eût regret de leur départ, et, fidèle encore cette fois à son habitude de rester le dernier, M. le secrétaire adjoint se trouva enfin en tiers avec le commandant en chef et sa fille.

Il y eut entre eux un moment de silence qui précède généralement une explication. Sir Cadwallader fut le premier à la rompre.

« Ainsi, monsieur Medway, je suppose que vous avez compris l'observation que j'ai faite à dîner sur les certificats de maladie... Vous l'avez sentie, n'est-ce pas?... elle s'adressait à vous directement.

— Monsieur!.. balbutia Georges accablé d'avance par l'explosion de mécontentement du général.

— A vous-même, monsieur! continua Son Excellence; car j'ai su que, robuste comme vous êtes, et avec un foie aussi sain que celui d'un éléphant, vous êtes allé chez le docteur Short réclamer un de ces certificats de mauvaise santé...

— J'oserai assurer à Son Excellence, répondit Georges, que je suis incapable de tromper personne... et que...

— Oh! tirez-vous-en comme vous pourrez. Vous êtes incapable de tromper personne, et cependant, bien portant comme vous êtes, vous allez vous faire malade chez le docteur et lui demander le moyen de déserter à la fois votre devoir et ceux qui vous veulent du bien. »

Ici Ellen, qui commençait à être très-agitée et mal à l'aise, se leva pour quitter la salle, comme si elle eût été de trop dans un pareil entretien.

« Restez, miss, dit le général qui ne la perdait pas de vue, restez pour entendre ce que M. Georges peut alléguer pour sa justification.

— En vérité, mon père...

— En vérité! miss, reprit sir Cadwal-

Digitized by Google

lader en l'interrompant, souvenez-vous que je commande ici : voulez-vous donner l'exemple de la désobéissance à mes officiers? Reprenez votre place, je vous prie. Et vous, monsieur Georges, puisque vous désiriez faire une absence, pourquoi ne pas vous adresser franchement à moi? Soyez au moins sincère dans votre réponse... Je n'aime pas les subterfuges, vous le savez... Eh bien?

— Il m'est impossible, dit Georges, d'atténuer ma faute et de l'expliquer. Je m'avoue coupable, et maintenant, monsieur, que vous me connaissez mieux, vous ne pouvez vous opposer à mon départ.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît, monsieur? demanda Son Excellence.

— Vous avez pénétré toute la légèreté, toute l'ingratitude de ma conduite, monsieur; vous savez que j'ai manqué de franchise et de confiance en m'adressant au docteur... Non, monsieur, je ne saurais... je ne puis demeurer plus longtemps près de vous.

— Supposez cependant que je ne puisse me passer de vous, dit le général.

— Mes services, monsieur, dit Georges en étouffant un soupir, ne sont d'aucune importance...

— C'est ce qu'il faudrait savoir, monsieur le secrétaire adjoint; mais admettons que je puisse me passer de vous... Regardez cette jeune fille qui nous écoute... croyez-vous qu'elle en dise autant?

— Oh, mon père, dit Ellen tremblante et pâle pendant cet entretien... je ne désire nullement intervenir.

— Vraiment? intervenir! Dieu vous bénisse, miss, répliqua son père, voilà que vous oubliez à votre tour que j'aime la franchise; mais vous auriez beau le nier, j'ai été jeune, je pense; vous ne sauriez me tromper, quelque rusée que vous puissiez être... Vous aimez Georges et il vous aime.

— Mon père! » dit Ellen.

Georges n'ajouta rien; mais à sa contenance on eût pu croire qu'il s'attendait à voir la terre s'entr'ouvrir sous ses pieds. Le général s'amusa un moment de l'embarras de sa fille, puis il ajouta :

« Allons, n'allez pas me contredire, Ellen... Où est le mal? Lorsque j'appris l'histoire de Georges, je lui promis de lui rendre dans le monde le rang pour lequel il était né! Je l'introduisis dans ma maison, dans ma famille... et vous avez conçu de l'amour l'un pour l'autre... C'est ma faute, si c'est une faute. Mais pourquoi en serait-ce une? Lorsque je connus votre pauvre mère, Ellen, la meilleure et la plus chérie des femmes... qu'étais-je? un sous-officier; oui, Georges, un sous-officier et le fils d'un petit mercier de Glocester, tandis que la mère d'Ellen était une riche héritière! J'eus l'audace cependant, je le déclare, d'en devenir amoureux, et elle m'aima comme je l'aimai. Aussi je parvins à l'épouser, et grâce à sa fortune, je montai rapidement en grade dans l'armée. Sans elle je pourrais bien être aujourd'hui un vieux lieutenant d'infanterie ou tout au plus un capitaine de soixante-deux ans, instructeur des recrues, au lieu de commander ici au nom du roi avec le titre et les insignes de commandant en chef. Cette femme bien-aimée à qui, après la Providence, je dois tout, m'a rendu le père de cette jeune fille... c'est l'enfant de mon cœur, le dernier, le seul objet de mes affections dont je préfère le bonheur à tout... »

Ellen restait immobile, les regards attachés sur son père; Georges avait les yeux remplis de larmes...

« Votre conduite, monsieur Georges, poursuivit le général, a été honorable, je vous en aime et vous en estime davantage. J'ai compris pourquoi vous vouliez partir; mais cela ne se peut... vous ne partirez pas. Si mon Ellen est assez folle pour partager les préférences de son père et veut absolument se donner à un enseigne sans un schelling dans sa bourse, qu'ai-je à faire? Plus j'y pense, plus je vois que je n'ai d'autre parti à prendre que de vouloir ce qu'elle veut, pour l'amour de celle qui fut sa mère.

— Mon père! s'écria Ellen.

— Taisez-vous, taisez-vous, ma fille, reprit sir Cadwallader; point de coquetterie; je sais fort bien que vous trouvez

Digitized by Google

ce dénoûment un peu brusque et que vous ne vous seriez pas rendue ainsi à la première sommation ; mais je vais droit au but en vieux soldat. Allons, Georges, approchez ; je parle sérieusement... Prenez-lui la main, mon brave jeune homme, vous avez été trop bon fils pour ne pas faire un bon mari. C'est ma conviction.

— Mais, mon père... dit miss Adamthwaithe en se levant de sa chaise.

— Que signifie ce mais ? dit le général, me suis-je trompé ? n'aimeriez-vous pas Georges ? Oh ! alors, c'est une autre affaire... Je suis un malappris ; je vous demande pardon, n'en parlons plus.

— Ce n'est pas ce que je voulais répondre, mon père, dit Ellen qui, heureuse dans son trouble d'être interrompue, fondit en larmes, se jeta dans les bras de son père, et laissa tomber sa tête sur son épaule.

— Approchez, Georges, répéta sir Cadwallader, venez la recevoir des mains de son père. Je sais mieux qu'elle ce qui se passe dans son cœur... Elle est à vous... Mais, Dieu me pardonne, voilà, je crois, la contagion des pleurs qui me gagne ; abrégeons cette scène, mon jeune ami, point de remercîments. Je sais bien que je vous fais un présent qui vous rend le plus heureux des hommes et que vous n'êtes pas un ingrat. Mais après tout, je me rends heureux moi-même en faisant votre bonheur et celui de ma fille. Je hais les longues phrases et ces larmes qui vont mal aux paupières d'un vétéran comme moi ; ainsi, je vous bénis, mes enfants, et je vous laisse vous expliquer tous deux plus clairement que vous n'avez osé le faire jusqu'ici ; seulement je vous préviens que demain les bavards et les médisants de la Présidence se diront, en levant les épaules, que le vieux général a fait la sottise de consulter plutôt le caprice de sa fille que sa vanité !.. Bonsoir, mes enfants, bonsoir. »

Et sans attendre leur réponse, sir Cadwallader laissa les deux fiancés doutant encore s'ils faisaient un rêve ou s'ils veillaient. Ellen, surprise dans sa conscience de jeune fille, ne savait comment définir ce sentiment, lorsque ses yeux rencontrant les yeux de Georges, sa rougeur augmenta ; mais toutes ces hésitations s'évanouirent et elle n'osa pas résister à l'heureux favori de son père, qui ne trouvant pas une seule parole pour exprimer ce qu'il éprouvait, la serra dans ses bras. Or, ce fut tout juste en cet instant que survinrent le major Mopes, secrétaire de sir Cadwallader et le capitaine Narcissus Fripps, premier aide de camp du général. Ces deux officiers traversaient la galerie (*verandah*) sur laquelle s'ouvraient toutes les portes et les croisées du grand salon de Son Excellence.

La scène de tendre épanchement dont le major et l'aide de camp se trouvèrent les témoins malgré eux ne produisit pas le même effet sur ces deux messieurs. Le major Mopes chercha aussitôt dans sa tête les moyens de sauver Georges et Ellen de leur égarement, tandis que le capitaine arrangea un petit complot pour tout révéler au général de manière à perdre Georges et à se ménager l'héritage de sa faveur. Le charitable capitaine Fripps, oubliant même qu'il était rentré pour se coucher, repassa devant les fenêtres du salon où il ne trouva plus personne ; mais bien sûr de ce qu'il avait aperçu une demi-heure auparavant, il descendit l'escalier, se rendit à la caserne, et appelant son ami intime l'enseigne Honeyman, il le pria de vouloir bien l'aider de ses bons avis. C'était déjà porter une bien cruelle atteinte au caractère d'Ellen. L'enseigne Honeyman, l'inséparable ami du capitaine Fripps, partagea entièrement son opinion sur ce qu'il y avait à faire pour ruiner le crédit de Georges, de ce parvenu qui s'était emparé seul de la confiance du général. Il fut donc convenu que le capitaine ferait dès le lendemain son rapport confidentiel à sir Cadwallader.

A peine le canon annonça-t-il le lever du jour, le capitaine Narcisse Fripps était debout et en mouvement. Il n'y avait pas de temps à perdre. Son service l'appelait auprès du général ; Fripps voulait à tout prix se débarrasser de Georges, car la jalousie du capitaine n'était pas tant excitée par son succès évident auprès d'Ellen que

Digitized by Google

par la haute estime que le général lui témoignait.

Lavater a dit quelque part que « le héros « qui ayant trouvé le moment favorable « pour écraser son ennemi consent magna« nimement à la négliger est né pour être « un jour le plus grand des vainqueurs. » A quelque victoire que fût destiné le capitaine Narciss Fripps, son héroïsme ne donna pas au monde cet augure de sa future grandeur, et quoique Georges ne fût pas son ennemi, comme il le détestait autant que s'il lui eût déclaré une guerre à mort, il jura en sortant de sa chambre qu'avant deux heures au plus il l'aurait à jamais ruiné dans l'esprit de sir Cadwallader.

Le capitaine était un joli homme, blond, un peu fat, toujours élégamment vêtu, avec des cheveux artistement frisés. Ses doigts étaient chargés de bagues, une chaîne d'or faisait deux tours sur son gilet; ses uniformes lui serraient la taille avec avantage; sa voix était traînante et il grasseyait un peu, se faisant vif par moments avec une affectation d'impatience contenue, ou, pour témoigner sa gracieuse familiarité, caressant de la main l'épaule de son interlocuteur, aimant assez souvent à se dire surpris de tout ce qu'on lui disait; bref, c'était un original qui se croyait le plus aimable et le plus beau garçon de la Présidence, mettant du fard et portant un corset.

« Je n'en veux ni à miss Ellen ni à « Georges, se disait-il en lui-même pour « excuser à ses yeux son action; c'est sans « aucune secrète rivalité, sans haine comme « sans amour, que je remplis mon devoir « en avertissant le général; je démasque « un séducteur et je venge mes camarades « de l'avancement un peu trop rapide d'un « parvenu. Point de remords, donc, et « n'attendons pas que le scandale dénonce « publiquement le coupable qui abuse à « ce point de l'hospitalité de son aveugle « protecteur. »

Tout en s'encourageant ainsi, le capitaine montait à cheval. Il n'attendit pas longtemps le commandant en chef, et ils allèrent tous deux faire la ronde accoutumée du matin.

Rien de plus incommode pour une communication confidentielle que la promenade à cheval, que ce soit au pas, à l'amble, au trot ou au galop; et lorsque le capitaine Fripps reconnut que le général était décidé à faire trotter sa monture, il fut forcé malgré lui de différer d'entrer en matière. Par le fait, sir Cadwallader n'était pas très-jaloux de la société de l'aimable aide de camp: il préférait, quand cela se pouvait, celle du major Mopes qui, cette fois, demeuré à l'hôtel, s'occupait secrètement des moyens de neutraliser le mauvais effet de la dénonciation du capitaine.

Après avoir trotté pendant une demi-heure, sir Cadwallader, faisant une halte, proposa à son aide de camp de mettre pied à terre pour gravir avec lui un monticule d'où l'on jouissait d'une fort belle vue de Bombay. Miss Ellen avait fait un croquis de ce paysage, ce fut pour notre capitaine une excellente occasion d'entrer en matière.

« En vérité, dit le général, je suis content du dessin de ma fille.. Étiez-vous avec Ellen, capitaine, quand elle vint ici pour prendre cette vue?

—Non, certes, général, répondit Fripps; je ne me permettrais pas d'accompagner les jeunes dames dans leurs parties champêtres. Ce n'est pas moi qui aurais cette indiscrétion.

— Je ne vois pas quel mal il y aurait à cela, reprit Son Excellence. En Italie, Ellen passait presque toutes ses journées à dessiner d'après nature: elle se serait plus d'une fois ennuyée si elle eût été toujours seule.

— Oh! l'Italie! cette chère et belle Italie! s'écria Fripps en soupirant avec un clignement d'œil très-languissant; le climat est là si doux et si charmant! » (L'Italie était une des admirations de Fripps.)

—Que fait le climat à la conduite d'une demoiselle? demanda sir Cadwallader.

— Oh! rien, sans doute, général, mais... je suis pour ma part trop scrupuleux envers les dames pour me prévaloir de leur bienveillance jusqu'à les compromettre... Malheureusement il est certaines personnes moins délicates et qui ne respectent pas

comme moi l'honneur et le bonheur des familles.

— L'honneur et le bonheur des familles! Voilà de grands mots, capitaine, à propos d'un croquis au crayon.

— Sans doute, général; mais... je pense bien moins à l'art qu'à l'artiste.

— Parlez-vous ainsi avec quelque intention, capitaine? n'est-ce là qu'une phrase banale, ou feriez-vous par hasard allusion à Ellen?

— En vérité je ne sais comment le dire à Votre Excellence; il faut cependant que je lui apprenne ce qu'elle ne doit pas ignorer.

— En ce cas, monsieur Fripps, dépêchez-vous de parler, je vous prie, dit sir Cadwallader avec impatience.

— Ah! général, je ne puis vous révéler ce dont il s'agit sans quelque hésitation: vous serez surpris et indigné avec justice; je remplis un devoir pénible... Il faut pourtant que vous sachiez tout, et je surmonterai la répugnance qui m'arrête.

— Quoi donc! auriez-vous à me dénoncer quelque mutinerie, quelque complot contre mon autorité?

— Non, non, grâce au ciel, ce n'est rien de ce qui concerne la politique ou la discipline; c'est... mais en vérité je ne sais comment vous faire un pareil rapport.

— Il paraît que rien ne presse, capitaine; cependant, puisque vous avez commencé, j'aimerais autant que vous terminassiez cette grande révélation.

— C'est vraiment si délicat!

— Mais d'abord de qui voulez-vous parler, capitaine?

— C'est justement là ce qui m'embarrasse... Non, jamais on ne vit pareille chose!... Je déclare qu'il m'a fallu deux heures pour me remettre de mon émotion.

— Vous devenez de plus en plus inintelligible, capitaine. Veuillez bien vous expliquer.

— Je vais donc tâcher de le faire, général, quoique les termes me manquent.

— S'agirait-il de ma fille? demanda sir Cadwallader qui ignorait ce que le capitaine avait vu la veille au soir, mais qui avait remarqué l'antipathie du capitaine pour Georges.

— Ah! général, vous êtes un homme comme il y en a peu; on dirait que vous savez tout par intuition.

— Par intuition? Cependant veuillez bien m'apprendre ce qu'a fait ma fille!

— Il me serait impossible, général, de rapporter la chose dans tous ses détails; mais je puis dire que... que M. Georges... qu'on prétend que M. Georges est un peu trop familier, un peu trop assidu... et...

— N'est-ce que cela, capitaine? Eh bien si je ne trouve pas, moi, si ma fille ne trouve pas non plus que les attentions de Georges pour elle soient tellement particulières, où est le tort de ma fille, je vous prie?

— Je suis loin d'accuser miss Ellen, général. Je ne voudrais pas me permettre de la blâmer, je ne parle que de M. Georges, je vous le dis tout bas et nous sommes seuls; mais... c'est un homme impétueux...

— Impétueux, dites-vous? Est-ce bien le mot que vous cherchiez depuis un quart d'heure, monsieur Fripps!

— Je répéterai à Votre Excellence que je ne connais pas d'expressions propres pour raconter ce dont j'ai été témoin...

— Je commence à comprendre; mais quand avez-vous vu ce qui vous a ainsi choqué?

— Je n'ai pas perdu un moment pour en informer Votre Excellence... c'est hier soir, entre dix et onze heures.

— Oh! s'écria le général un peu rassuré par la date; et ce que vous avez vu était donc un acte bien coupable?

— Je ne me suis jamais permis pareille chose dans toute ma vie, sir Cadwallader, et sur mon honneur je suis désolé d'en avoir été témoin!

— Les auriez-vous surpris par hasard, capitaine, en tête à tête, dans cet état que les romanciers appellent une *situation intéressante?*

— Justement, général, comme vous l'avez défini... je les ai vus dans une situation... je ne veux dire rien que de chaste...; mais quand je pense qu'un

Digitized by Google

homme comblé des bienfaits de Votre Excellence a osé... oublier la distance qu'il y a...

— Assez, assez, capitaine, je comprends et vous remercie de votre tendre soin pour la réputation et l'établissement de ma fille. Mais occupons-nous un peu de ce point de vue.

— Fort bien, se dit Fripps en lui-même, a-t-on jamais vu père semblable?... Quand je pense, continua-t-il, ne pouvant croire que le général fût aussi indifférent qu'il voulait le paraître, quand je pense qu'un homme de rien, un va-nu-pieds comme Georges...

— En vérité, il me semble qu'on ne pouvait faire mieux, dit le général en plaçant sa main devant ses yeux comme une visière pour mieux voir le paysage.

— Mieux faire quoi? répéta Fripps en relevant sa moustache et se rapprochant de Son Excellence.

— Je parle de son dernier dessin, de celui qui retrace cet admirable site. Ne seriez-vous pas de mon avis, capitaine? Elle n'a rien oublié, ni ce palmier si élégant, ni ce bungalou si pittoresque! Voyez un peu comme une heureuse imitation de l'art ajoute encore un nouveau prix à l'œuvre de la nature. Non jamais je n'avais contemplé avec tant de plaisir ce délicieux point de vue. »

Le capitaine regardait le général d'un air stupéfait, commençant un peu à se repentir d'avoir été lui-même si délicat envers la fille d'un père si indulgent, envers la riche héritière d'un général si prompt à prendre son parti sur le choix de son gendre. Mais Son Excellence ne faisait peut-être qu'affecter l'indifférence; car revenant de lui-même à la révélation de M. Fripps :

« Ainsi donc, capitaine, dit-il, vous avez surpris ma fille et mon secrétaire adjoint dans une *situation intéressante?*

— Sur mon honneur, répondit Fripps enchanté de voir qu'on lui demandait des détails ; sur mon honneur, je suis arrivé là par le plus grand des hasards. Je venais de prendre un verre de punch avec l'enseigne Honeyman, lorsqu'au moment de rentrer à l'hôtel, je rencontrai le major Mopes à deux pas de la porte, et nous montâmes ensemble jusqu'au verandah ; ce fut là qu'en passant devant les croisées du salon... j'aperçus...

— M. Georges embrassant ma fille, n'est-ce pas?... C'est à merveille: j'arrangerai l'affaire après déjeuner. Remontons à cheval et terminons notre promenade. »

En voyant accueillir avec tant de froideur une communication si délicate, Fripps fut désagréablement désappointé.

Le major Mopes, aussi scandalisé que lui, mais plus bienveillant envers le coupable séducteur, était allé parler à Georges et n'avait pas été moins surpris de son explication. Celui-ci, ravi de sa fortune inespérée, avait voulu d'abord s'amuser un moment de la gravité triste de son ami en feignant de ne pas le comprendre ; mais, quand il vit que le brave major trouvait la plaisanterie peu convenable, il se mit à lui raconter toute la vérité, et, pour le convaincre de cette merveilleuse conclusion de ses timides amours, il l'avait présenté à Ellen en donnant à celle-ci le titre de fiancée. Le major félicita sincèrement son jeune ami et la fille du général, leur avoua qu'il aurait été moins effrayé s'ils n'avaient point eu un second témoin de leur tendre adieu, quoiqu'il espérât encore que le capitaine Fripps, absorbé ordinairement par l'amour de lui-même, pouvait fort bien n'avoir rien aperçu.

L'heure du déjeuner fut une heure d'épreuve pour les principaux acteurs de cette scène de la vie réelle. Le général entra le premier dans la salle. La table était chargée de curries, de riz, de canards de Bombay, de poissons rouges de Java, d'œufs, de jambons d'Europe, et au milieu des mets les plus substantiels figuraient des vases remplis de raisins, de fraises, de mangues et de fruits du plantain. L'air était embaumé par la vapeur aromatique du café ; le thé, malgré les éventails des punkas, bouillonnait dans les tasses. Ellen prit sa place habituelle ; le capitaine aide de camp, Narcisse Fripps, prit amicalement la main à Georges Medway, et se mit au bout de la table vis-à-vis le sérieux mais

Digitized by Google

brave M. Mopes, major et premier secrétaire du commandant en chef.

Fripps ne put s'empêcher de remarquer un échange de regards significatifs entre les quatre autres convives, d'autant plus que la figure ordinairement triste du major s'illuminait de temps en temps d'une expression assez semblable à un sourire. Le général regardait Georges; Georges regardait Ellen, et Ellen, affectant de réprimer les coups d'œil d'intelligence de celui-ci, devenait rouge comme une cerise.

Le capitaine commençait à se sentir tout à fait gêné au milieu de gens si bien d'accord entre eux; il était clair qu'il ne partageait pas leurs confidences. Du reste, on parla peu, et personne ne parut tenté de rompre le silence. Le dénonciateur d'Ellen était bien convaincu que le général avait eu le temps de faire un sermon à sa fille; mais il lui était difficile de concilier ce fait avec la permission donnée par elle à Georges de s'asseoir auprès d'elle et de lui adresser galamment la parole comme si rien de nouveau ne s'était passé depuis la veille.

« J'y suis! pensa enfin Fripps; je vois que le général veut agir en politique dans son ménage, étouffer le bruit et le scandale, avoir l'air d'ignorer l'impertinence du secrétaire adjoint; au lieu de le renvoyer, il s'en débarrassera sans doute en le chargeant d'une mission lointaine. J'étais un grand sot de vouloir mettre le général en colère malgré lui; mais à la première occasion je saurai lui dire que je l'ai compris, et que je ne suis pas moins discret que lui-même quand il s'agit de l'honneur et du repos d'une honorable famille. »

Cette idée satisfit l'amour-propre du capitaine et lui fit prendre en patience le peu d'effet que semblait avoir produit son rapport du matin. Il souriait, à part, de l'assurance de Georges, et cependant il lui tardait d'être seul encore une fois avec son chef pour dissiper ses doutes. Ce ne fut donc pas sans un vrai plaisir qu'il vit Ellen sortir de la salle du déjeuner, le major après elle, Georges presque en même temps que le major, et enfin le général demeurer assis comme s'il eût voulu donner à son aide de camp cette audience confidentielle si désirée.

« Eh bien, lui dit sir Cadwallader, je parie, capitaine, que vous trouvez ma conduite bien étrange.

— Non, général, sur ma parole; je la trouve au contraire très-sage, très-prudente et digne du caractère réfléchi de Votre Excellence.

— Je suis enchanté de votre approbation, monsieur Fripps; mais qui donc a déjà pu vous apprendre la décision que j'ai prise depuis ce matin?

— Oh! personne, général, personne! je ne voudrais, pour rien au monde, en parler à qui que ce soit.

— Comment donc avez-vous pu savoir ce que j'ai fait et surtout ce que je me propose de faire?

— Mais je n'ai pu que le deviner, général; il est facile de comprendre que Votre Excellence a décidé de ne rien faire paraître de ce que je lui ai dit et de se débarrasser de M. Georges d'une façon ou d'une autre, afin d'éviter *l'éclat*.

— Éviter l'éclat d'une affaire connue de deux ou trois personnes! Non, non, s'écria le général.

— Je vous jure, monsieur, s'écria Fripps à son tour, de ne jamais en ouvrir la bouche. Il s'agit de miss Ellen. Je sais tout le scandale que causerait une indiscrétion; croyez que mon devoir à votre égard et mon estime pour la fille de mon général me rendront muet comme la tombe.

— Non! non! monsieur Fripps, vous n'avez pas besoin de vous contraindre, dit sir Cadwallader.

— Quel vice que l'ingratitude! Après tout ce que vous avez fait pour Georges: oser embrasser miss Ellen, votre fille! continua M. Fripps croyant exprimer la secrète colère de Son Excellence.

— Avez-vous jamais, dit le général, entendu chanter un vieux refrain que j'ai souvent fredonné moi-même :

Ma mère, ayant appris le baiser de Colin,
Nous dit : Mes chers enfants, pensez au mariage;
Allons trouver le prêtre, et bénis de sa main,
Vous pourrez vous aimer sans faire peur au sage.

Digitized by Google

Cette chanson aurait dû vous éclairer sur le parti qu'on me conseille, capitaine. Que diriez-vous si je parlais à ma fille comme la maman de la chanson à la sienne?

— Il est impossible, monsieur, s'écria le capitaine; vous ne dites pas cela sérieusement.

— Très-sérieusement, au contraire.

— Quoi! une jeune personne aussi aimable! dit Fripps à demi-voix, ne pouvant contenir son désappointement.

— Cette jeune, cette aimable personne, comme vous dites, répéta le général, est cependant exposée à devenir Mrs Medway, mon cher monsieur Fripps.

— Ainsi donc ce que j'ai vu...

— N'était rien de très-alarmant dans l'état des choses, reprit sir Cadwallader; cependant je n'en suis pas moins obligé à votre dévouement, à votre attention, capitaine. J'y serais seulement plus sensible si vous ne vous étiez pas rendu d'abord auprès de l'enseigne Honeyman pour lui faire un rapport que votre général aurait dû recevoir le premier.

— Je vous jure, sir Cadwallader, dit Fripps en balbutiant, que je ne lui ai parlé que parce que...

— Que parce que vous étiez sûr de le trouver chez lui, dit le général, et que vous n'étiez pas aussi sûr de trouver à cette heure de la nuit un autre ami pour recevoir votre confidence.

— Perfide Honeyman, dit Fripps, me trahir ainsi après m'avoir promis le secret! Je l'avoue, général, dans mon étonnement j'étais allé consulter Honeyman sur ce que je devais faire en conscience pour l'honneur de miss Ellen... J'espère qu'il ne m'a pas calomnié auprès d'elle... Je n'oserais vraiment plus la regrader de ma vie.

— Je conçois votre embarras, en effet, capitaine, et je ne voudrais pas vous imposer une telle peine. Je vous autorise donc à donner votre démission d'aide de camp et à aller rejoindre votre régiment.

— Oh! mon général, ne me forcez pas à vous quitter. Tout peut s'arranger encore, et je...

— Adieu, capitaine Fripps, dit le général; ma fille me prie de vous déclarer de sa part qu'elle vous dispense de la scène de congé; elle est sortie d'ailleurs et ne rentrera probablement pas avant votre départ. Adieu, capitaine.» Et le général sortit de la salle en murmurant le vers d'Othello:

> But never more be officer of mine.
> *Tu ne compteras plus parmi mes officiers.*

Le capitaine Fripps demeura seul, confus et pestant contre le traître Honeyman. Il voulait d'abord aller lui demander raison de sa perfide conduite; mais il réfléchit ensuite qu'il valait mieux se taire et terminer là une aventure dans laquelle tout semblait conspirer à sa mystification.

Il était encore absorbé dans ces pénibles réflexions lorsque pour l'achever entra un domestique de sir Cadwallader, qui, lui portant les compliments de Son Excellence, lui demanda si ses bagages étaient prêts parce qu'il avait ordre de les charger sur sa voiture. Il n'y avait plus à reculer. Le capitaine sentit bien qu'il ne lui restait qu'à faire contre mauvaise fortune bon cœur, et à hâter autant que possible un exil qui lui évitait au moins les conséquences d'une explication avec Honeyman.

L'absence de l'aide de camp fut remarquée à dîner par Ellen, et en apprenant qu'on ne le reverrait plus, elle eut la bonté de dire en sa faveur une phrase polie, mais trop polie pour faire naître la moindre jalousie dans le cœur de Georges. Celui-ci eut d'ailleurs le plaisir de voir tous les regrets d'Ellen dissipés lorsque Son Excellence lui présenta Georges comme le successeur du capitaine Fripps, en qualité d'aide de camp.

On pense bien que le mariage convenu de la fille du général avec Georges fut bientôt le sujet de toutes les conversations de Bombay. On ne manqua pas de se récrier sur la disproportion d'une semblable union; mais, au bout de quelques jours, les amis de l'heureux secrétaire adjoint l'emportèrent sur ses envieux, et l'opinion publique finit par approuver le général. Les dames surtout proclamèrent les mérites de Georges sans restriction, et trois

Digitized by Google

semaines après, lorsque les deux époux furent conduits à l'église, ils ne virent autour d'eux que des figures riantes.
(*Asiatic Journal.*)

Nouvelles des Sciences,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

SCIENCES NATURELLES.

De l'étude de la botanique en Suède. — Il y a quelques années, une société se forma à Stockholm, dans le but de faire des expériences sur les différentes natures de sol du pays, d'introduire des plantes nouvelles, de les approprier au climat, ainsi qu'à l'alimentation des animaux, de surveiller les progrès que fait cette belle science dans les diverses contrées de l'Europe, et d'en répandre la connaissance sur tous les points de la Suède. Aujourd'hui le jardin de la société, situé au milieu de la rue de la Reine, la plus large et la plus belle rue de Stockholm, a 2,000 pieds de long, de 4 à 800 pieds de large; il se termine aux bords d'un petit lac qui communique avec le lac Mactaren et le palais royal de Carlberg, et déjà il possède l'une des plus riches et des plus intéressantes collections de plantes et de fleurs de l'Europe.

D'autres efforts ont été tentés. De simples particuliers, n'ayant de ressources que celles que leur donne leur fortune personnelle, ont encouragé l'étude de l'horticulture par de riches dotations, ou se sont livrés eux-mêmes au plaisir d'acclimater cette belle science dans leur pays. Parmi ces derniers, nous citerons M. Rosenblad, dont le jardin ne contient pas moins de 4,000 espèces de plantes. M. Rosenblad, par ses soins et son activité, peut être classé parmi les hommes de l'Europe qui ont le plus fait pour l'horticulture depuis quelques années. Les plantes cultivées dans son jardin appartiennent à tous les climats. Depuis les froides régions du Spielberg jusqu'au Bengale et à la Chine, il n'est pas une contrée qui n'ait dans ce jardin quelques fleurs. Les serres sont grandes et belles; elles ont 200 pieds de long, sont bien distribuées et sont chauffées par de l'eau chaude à l'aide d'un calorifère en cuivre qui répand la chaleur dans toutes les parties, sans qu'on ait besoin de couvrir les vitres comme cela se pratique autre part.

Dans une visite récente faite à l'établissement de M. Rosenblad par la reine de Suède et sa cour, on a pu juger de la richesse de la collection et des soins que cet horticulteur a mis à agrandir le domaine de cette science. Le jardin, quoique de peu d'étendue, est distribué avec art; le goût a présidé dans l'arrangement de chaque partie : c'est l'un des plus beaux modèles du genre. L'extérieur et l'intérieur respirent l'élégance; les murs sont de toutes parts tapissés d'espaliers où croissent et mûrissent les plus beaux et les meilleurs fruits de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne; et, à voir les plates-bandes toutes couvertes des fleurs les plus rares, on serait tenté de croire que ce jardin est un séjour enchanté.

Le jour où la reine et sa cour vinrent visiter l'établissement, le propriétaire avait réuni dans les serres et les autres dépendances toutes les richesses de son jardin. Dans le premier salon, on remarquait une

Digitized by Google

collection de fleurs de la Nouvelle-Hollande, du cap de Bonne-Espérance et de l'Amérique du nord ; elle se composait d'arbustes, d'acacias, de melaleucas, de metrosideroses et d'ericas, parmi lesquels se trouvaient deux spécimens de magnolia grandiflora de 20 pieds de haut. Les murs, les fenêtres et le plafond étaient ornés de passifloras qui serpentaient et se mêlaient à la rosa multiflora, alba et coccinea, et à des milliers de fleurs. Dans la seconde chambre étaient les fleurs des tropiques, les cactus, la passiflora quadrangularis, insignis, laurifolia, alata et lanata, ainsi que plusieurs espèces de thunbergia dont l'effet était des plus pittoresques. Les autres appartements étaient remplis de bananiers avec leurs fruits, de palmiers, de dracœnas, de jatrophas, d'astrapæas et de carolinas dont les tiges élancées étaient couvertes de touffes de fleurs, et d'une riche collection de bromelias qui portaient des fruits et des fleurs.

Mais le *sanctum sanctorum* du lieu, c'était le cabinet de Linné. La passiflora racemosa et palmata, la lonicera japonica, le rodochiton volubilis, dillenia, tout couverts de fleurs, en ornaient les murs. Au centre et sur un piédestal s'élevait un buste colossal de Linné, couronné de fleurs; au milieu l'on remarquait l'alstrœmeria aurea, la sollya heterophylla, la cineraria bicolor, des liliaceæ, des calceolarias, des roses, des pelargoniums, des lobeliæ, des gladioli et des mimutuses. Une pyramide de fleurs se trouvait en face du buste de Linné, et dans chaque angle les yeux charmés se reposaient sur de riches groupes de rhododendrons, d'azaleas et de neriums. De là on passait dans un salon élégant dont les murs et le plafond étaient couverts d'alba passiflora, de lophospermum erubescens, et de plusieurs espèces de clematis. Les côtés et les angles de ce salon étaient garnis d'orangers en fleurs et de camelias, de nerium, de fuchsia conica, dont l'un à la tête garnie de feuilles avait dix pieds de haut; d'acacia dealbata, d'edwardisia, de buddlea globosa et de plusieurs arbutuses, d'alstrœmeria et de pelargoniums gigantesques.

La dernière chambre de l'établissement était une serre chaude attenant au salon et nouvellement construite. On y remarquait la passiflora pulcherrima et rubra, la thunbergia grandiflora et coccinea, la bignonia crucigera et plusieurs autres aristolochias. Un trou profond était préparé pour recevoir les palmiers, et déjà l'on y voyait plusieurs espèces de yucca, des spécimens de caffea arabica, le saccharum officinarum ; plusieurs espèces de fucus, l'arum, le strelitzia, le plumbago, plusieurs sortes de vignes en fleurs, un gardenia thunbergia d'environ huit pieds de haut et un spécimen d'anona cherimolia. Cette serre est principalement destinée aux plantes ligneuses. Dans les vides que formaient les arbres, on voyait néanmoins un riche assemblage de crinums, d'amaryllis, d'hedychiums, de gardenias et d'hibiscus.

Sol de la Sibérie. — Depuis longtemps, on prétend que, sur une vaste étendue, le sol de la Sibérie n'est dans aucune saison entièrement dégagé de glace; que si la terre à la surface du sol se trouve, au milieu des chaleurs de l'été, dans un état convenable à la végétation, à une distance plus ou moins rapprochée de la croûte, on rencontre une glace permanente. Ces faits, dont jusqu'à ce jour on avait douté, viennent de recevoir leur confirmation aux environs de Yakusk. Un marchand de cette ville ayant fait creuser un puits, et trouvant une résistance extraordinaire, allait ordonner la cessation des travaux, lorsque l'amiral Wrangel l'engagea à en poursuivre le cours; les travaux furent repris avec ardeur, et le puits fut creusé jusqu'à 382 pieds de profondeur. Alors le sol devint flexible et le thermomètre donna une température de 31° Fahrenheit.

Cette épaisseur immense de terre gelée prouverait que depuis longtemps le sol de la Sibérie est dans la même condition. Dans les environs de la même ville, on a trouvé, il y a quelques années, le cadavre d'un homme qui reposait dans la terre depuis quatre-vingt-douze ans, et qui, grâce à l'état de congélation où était le sol, ne montrait aucune trace de décomposition.

Digitized by Google

PHYSIOLOGIE.

Durée moyenne de la vie de l'homme. — Dans les divers articles que nous avons consacrés à cette intéressante question, nous avons démontré que la vie moyenne de l'homme était aujourd'hui plus considérable qu'autrefois. En France, elle est de 32 ans; en Angleterre, elle est de 32 ans pour les hommes et de 34 pour les femmes; en Belgique, elle est de 32; mais ce chiffre varie beaucoup selon les localités. Dans les villes, la moyenne de la vie d'un homme n'est que de 29,24″, tandis que dans les campagnes, ce chiffre s'élève à 31,97″. La vie des femmes est soumise aux mêmes accidents. Dans les villes, le terme moyen est de 30,28″, tandis que, dans les campagnes, ce chiffre s'élève à 32,93″. La longévité des hommes, comme on le voit, depend en partie des lieux qu'ils habitent; elle dépend aussi de leur profession : tel individu, dont la profession est pénible et fatigante à l'excès, arrive plus tôt au dernier terme que celui qui n'abuse point de la force de sa constitution. Ainsi, la mortalité de nègres des colonies anglaises, par rapport à la mortalité des nègres qui servent dans l'armée anglaise, est dans la proportion de 5 ou 6 noirs esclaves sur 1 homme libre. Mais voyons par le tableau suivant, qui est dû aux recherches de Casper, quelles sont les professions les plus propres à conduire l'homme à un âge avancé.

PROFESSIONS.	Nombre des personnes sur 100 ayant atteint leur 70^{me} année dans les professions ci-contre.
Théologiens	42
Agriculteurs	40
Commerçants, manufacturiers	35
Soldats	32
Commis	32
Avocats	29
Artistes	28
Professeurs	27
Médecins	24

D'après ce tableau, on voit que la profession la plus favorable à la longévité est une vie sédentaire qui n'est exposée à aucun excès. Les curieux travaux de Haller sur la longévité confirment ces calculs. Le résumé que nous en donnons ci-après contient le nom des personnes sur lesquelles reposent les faits que nous avançons, leur âge et le temps où elles vécurent :

NOMS DES PERSONNES.	Époque dans laquelle ces personnes vécurent.	Age auquel elles sont mortes.
Apollonius de Tyane	99	130
Saint Patrick	491	122
Attila	500	124
Llywarch-Hen	500	150
Saint Coemgene	618	120
Piastus, roi de Pologne	861	120
Thomas Parr	1635	152
Henry Jenkins	1670	169
Comtesse de Dermond	1612	145
Thomas Dacuno	1648	154
Peter Torton	1724	185
Margaret Patten	1739	137
John Rovin et sa femme	1741	172 et 164
Saint Mongah	1781	185

Digitized by Google

Le même auteur a dressé une table européenne dans laquelle on trouve le nom de 1,000 individus dont l'âge a dépassé 100 ans; 1,310 individus, hommes et femmes, qui ont vécu de 100 à 110 ans:

227 de 110 à 120 ans.	3 de 150 à 160 ans.
84 de 120 à 130	2 de 160 à 170
36 de 130 à 140	2 de 170 à 175
7 de 140 à 150	1 à 180

Ces exemples de longévité ne se bornent point à l'Europe. Les cénobites du mont Sinaï atteignent fréquemment l'âge de 110 à 120 ans; en Syrie, dans la Barbarie, l'Arabie et la Perse, on trouve un grand nombre d'indigènes qui ont dépassé leur centième année. A Philadelphie, M. C. Cotteret est mort à l'âge de 120 ans, laissant une veuve de 115 ans, avec laquelle il avait vécu 98 ans; dans la Caroline du sud, M. Salomon Scribel, qui avait émigré en Amérique en 1696, âgé de 19 ans, est mort à 143 ans; mistriss Judith Crawford est morte à la Jamaïque à l'âge de 150 ans, sans que ses facultés intellectuelles eussent en rien souffert, et à Sainte-Hélène, sous le soleil brûlant du tropique, Mrs Elisabeth-Honoria-Frances Lambs est morte dernièrement à l'âge de 110 ans, laissant 160 enfants et petits-enfants; elle s'était mariée huit fois.

TABLEAU COMPARÉ DE LA PESANTEUR SPÉCIFIQUE ET DE LA RÉSISTANCE DES DIVERS MÉTAUX.

DÉSIGNATION DES METAUX.	Pesanteur spécifique.	Force nécessaire pour rompre un pouce carré de métal en le tirant dans sa longueur.
Antimoine	4,500	1,060 livres.
Bismuth	9,810	3,250
Cuivre de Barbarie	8,182	22,570
Fil de laiton	»	61,228
Or	19,238	20,450
Fil d'or	»	30,888
Fer gris de Creuzot, 1re fusion	»	30,132
— 2e —	»	30,680
Fer anglais	»	52,000
— doux	»	40,834
Fer français doux	»	63,622
— gris	»	57,680
Fer d'Allemagne	7,807	68,295
barre gros grain		20,400
— beau grain		49,982
— bonne qualité		55,000
— qualité superfine		66,000
— marqué B. R.	de 7,000 à 7,800	61,361
— commun		93,069
— marqué Z.		69,538
Fer suédois		68,728
Fer espagnol	»	81,901
Fil de fer suédois	»	113,677
Plomb	4,478	0,885
Platine	20,847	56,475
Argent	11,091	40,902
Acier doux	7,780	120,000
— trempé	7,840	150,000
Étain anglais	7,225	5,322
Zinc	7,215	2,947

MÉTAUX COMPOSÉS.	parties.		parties.		
Bronze	»		»		45,882
Cuivre	10	sur	1	étain	32,093
—	8		1	—	36,088
—	6		1	—	44,071
—	4		1	—	35,739
—	2		1	—	1,017

Digitized by Google

DÉSIGNATION DES MÉTAUX. MÉTAUX COMPOSÉS.	parties.		parties.	Force nécessaire pour rompre un pouce carré de métal en le tirant dans sa longueur.
Or	5	sur	1 cuivre	50,000
—	2		1 argent	28,000
Plomb d'Écosse	10		1 bismuth	2,826
—	1		1 —	7,319
Argent.	5		1 cuivre	48,500
Étain	10		1 antimoine	11,181
—	4		1 —	13,480
—	10		1 bismuth	7,576
—	2		1 —	14,017
—	10		1 zinc indien	12,915
—	2		1 —	15,020
—	4		1 antimoine	11,323
—	3		2 —	3,184
Étain anglais	1		1 plomb	6,904
—	4		1 —	10,607

LITTÉRATURE PÉRIODIQUE.

La presse en France et en Europe. — C'est en 1588 que parut le premier journal périodique en Angleterre. Mais bien avant cette époque, les journaux étaient connus. Tacite rapporte que Junius Rusticus rédigeait sous le règne de Néron des *acta diurna*. Néanmoins il est douteux que ces feuilles offrissent beaucoup de choses utiles et véridiques. Le bon temps de la presse est celui où règne la liberté d'exprimer son opinion, c'est alors qu'elle jouit de toutes ses facultés, de toutes ses prérogatives, et que son pouvoir se fait mieux sentir.

L'histoire de la presse française en est une preuve; ses premiers pas sont insignifiants, elle commence par le *Mercure Français, ou suite de l'histoire de la paix;* ceci se passe au commencement du dix-septième siècle, époque à laquelle Venise publie un journal qui reçoit le nom de *Gazette de Venise*, du nom d'une petite pièce de monnaie vénitienne (*Gazette*) que l'on exigeait pour prix de chaque numéro. Après le *Mercure Français*, vient le *Mercure Galant*, et celui-ci donne naissance au *Mercure de France*. Mais ces publications, y compris la *Gazette de France*, dont l'existence remonte jusqu'à 1631, se ressentaient de l'esprit du siècle. Leur principal objet était de publier des vers sans énergie, des bouquets rimés, des épigrammes et des chansons. La dernière partie du recueil était consacrée aux nouvelles, ou à l'examen des questions scientifiques et littéraires; tous les sujets politiques leur étaient interdits, ou du moins ces articles ne pouvaient être publiés qu'avec l'approbation royale. D'une autre part, les écrivains qui étaient attachés à la rédaction de ces mercures et de ces journaux, n'offraient point les garanties qu'on est en droit d'attendre aujourd'hui des écrivains politiques. Aucun d'eux n'avait cette indépendance sans laquelle le journalisme ne peut vivre; il fallait obéir aux caprices d'un grand seigneur.

Cet état de choses dura jusqu'à la révolution; mais alors le journalisme sortit de ses langes, et couvrit la France d'un immense réseau.

Le progrès se continua à la révolution de juillet, et aujourd'hui la France compte 730 journaux, dont plus de 300 se publient à Paris. Ces 300 journaux se divisent en 21 journaux politiques quotidiens, 5 petits journaux également quotidiens; 27 journaux non quotidiens; 24 religieux et moraux, dont 10 protestants, 88 de législation et de jurisprudence; 3 d'économie politique et d'administration; 12 d'histoire, de statistique et de voyage; 44 de littéra-

Digitized by Google

ture; 9 de beaux-arts, peinture et musique; 2 d'art théâtral; 15 de sciences, de mathématiques et d'histoire naturelle; 28 de médecine; 12 d'art militaire et de marine; 22 d'agriculture et d'économie rurale; 25 de commerce et d'industrie; 7 destinés àl'instruction publique; 10 pour les femmes, les jeunes personnes et les enfants; 11 pour modes; 4 recueils pittoresques; 7 journaux d'annonces, et 15 revues. Quant à la presse départementale, elle se compose de 258 journaux, dont 153 politiques, 4 littéraires, et 101 destinés aux nouvelles locales.

C'est une chose assez singulière que la presse française se ressente toujours de son origine; la plus grande prétention d'un journal publié à Paris est d'être littéraire; toutes les autres parties sont sacrifiées à la littérature et aux arts, qui, au fond, n'en sont pas mieux traités. Un journal français ne vous parle ni du mouvement des ports, ni du prix courant des denrées, ni de la situation des manufactures, ni de l'état des récoltes: la navigation intérieure, les différentes natures de transport, ne les occupent pas davantage. Les quatorze théâtres de Paris, la publication des romans, les expositions du Louvre, les séances de l'Académie, puis des contes, des nouvelles, et enfin des colonnes interminables de variétés; voilà ce qui constitue la partie essentielle d'un journal français. Pendant la session des chambres, les débats sont impitoyablement tronqués suivant le caprice du journaliste. Dans la *Gazette*, le discours de M. Berryer absorbe toutes les colonnes; ses adversaires sont réduits au silence; le *National* n'a entendu que M. Cormenin; les *Débats* foulent aux pieds tous les antagonistes du ministère, et ne trouvent de place que pour les orateurs du gouvernement. Un de mes amis, Américain de Massachussets, qui avait pris des instructions pour voyager en France, auprès de Fenimore Cooper, ne lisait que le *National*; suivant les avis de M. Gallatin, ma lecture favorite était celle des *Débats*. Rien de plus comique que nos conversations et nos réflexions sur la situation des partis en France. Le ministère, disais-je à mon ami, est plein de force et d'éloquence. — Comment donc, répondait-il, vous trouvez M. Mauguin, M. Pagès et M. Arago, inférieurs à M. Viennet et à M. Persil! Vous ne lisez donc pas! — Je lis très-scrupuleusement, répliquais-je, et n'ai rien vu de tout cela. En effet, mon journal escamotait tout ce qui contrairiait ses opinions. Nous n'entendons pas ainsi la presse en Amérique.

La Belgique suit les mêmes phases que la France; comme celle-ci, elle se traîna longtemps. Son premier journal est la *Gazette d'Anvers*, qui commença ses publications en 1725, et qui parut deux fois par semaine, le mardi et le vendredi; sa rédaction était en flamand. Après elle vint la *Gazette de Leyde* ou *Nouvelles extraordinaires de divers endroits*. La *Gazette de Leyde* était calquée, tant pour le format que pour la distribution des matières, sur la *Gazette d'Anvers;* son format était *in-quarto*, très-petit papier; elle était rédigée en français. Ici commence un long interrègne où la presse de la Belgique reste stationnaire, mais à la paix elle secoue cette léthargie, et bientôt la ville d'Anvers, qui n'avait eu qu'un seul journal, n'en compte pas moins de six. Ce progrès s'est continué pendant ces dernières années, et aujourd'hui Bruxelles a 40 journaux, Louvain 1, Anvers 6, Gand 8; Bruges, Ostende, Furnes 9; Mons, Tournay 7; Liége, Verviers 7; Ruremonde 1; Luxembourg, Arlon 3, Namur et Dinant 2; en tout 84 journaux.

Les autres nations du globe, à part l'Amérique qui, à elle seule, compte 2,800 journaux, sont restées bien en arrière de l'Angleterre, de la France et de la Belgique. Aujourd'hui l'Inde n'a que 27 journaux, l'Australie 17, la Chine un seul, le *Canton Register;* la Turquie 2, la Grèce 4, et la Hollande, la Suisse, la Russie, l'Autriche, la Prusse l'Espagne, l'Italie, et les autres pays de l'Europe, en tout 71. Ce qui représente pour l'Europe et l'Amérique un total de 4,905 journaux.

Digitized by Google

COMMERCE.—NAVIGATION.

Commerce et navigation de la Russie. — Nous avons emprunté aux divers mémoires publiés par la société de Statistique de Londres, des détails pleins d'intérêt sur les manufactures et les pêcheries de la Russie; nous prenons à la même source les détails qui suivent sur le commerce extérieur de la Russie.

La navigation marchande prend chaque jour en Russie une plus grande extension. En 1836, à Taganrok, l'importation de l'étranger s'est élevée à 7,422,277 roubles et 8 cops, et de chiffre de l'exportation à 7,864,118 roubles. Pendant la même année, le mouvement de ce port a été, pour le cabotage, de 738 arrivages et de 730 départs qui ont importé des marchandises pour une valeur de 1,829,233 roubles, et exporté pour 3,029,325 roubles. Le commerce étranger a expédié 220 bâtiments, dont 151 seulement sont entrés dans ce port. Les autres, savoir: 40 chargés, et 29 sur lest, sont restés à Kertch et y ont débarqué leurs marchandises. A Mariempol, dans le courant de 1836, les arrivages de l'étranger ont été de 24 navires sur lest, et les départs de 64 navires chargés; la valeur des importations de l'étranger a été de 32,000 roubles, et celle des exportations de 1,871,286 roubles. Celle des cabotages de ce port a présenté 430 navires entrés, et 390 sortis. Le cabotage de la mer Noire et de l'Azof a importé pour 943,118 roubles de marchandises, et 106,310 roubles monnaie d'or et d'argent; et l'exportation a été de 168,722 roubles. En 1837, pendant la durée de la navigation, 1,248 navires marchands, dont 784 anglais, sont sortis de Cronstad; et au 14 décembre 1837, il était arivé de France à Riga 36 navires, jaugeant 268 tonneaux. Les expéditions pour la France ont employé 46 bâtiments, jaugeant 8,374 tonneaux. Voici quels ont été les principaux articles d'exportation de Saint-Pétersbourg pendant 1837 : cuivre, 131,954 pouds; fer, 561,224 pouds; chanvre, 1,989,486 pouds; lin, 473,427 pouds; potasse, 340,602 pouds; huile de chanvre, 361,743 pouds; suif, 3,841,353 pouds; chandelles de suif, 12,319; cuirs, 36,492; cuirs de Russie, 14,374 pouds; toiles blanchies à la flamande, 68,072 pièces; nappes et serviettes, 1,873,326 pièces; graines de lin, 259,473 tchetswerts; seigle, 18,793 tchetswerts; et avoine, 53,053 tshetewerts.

Le document suivant indique la valeur des importations et des exportations qui se sont opérées par la douane de Saint-Pétersbourg pendant les années 1836 et 1837.

Années.	Importations.	Exportations.	Revenu de la douane.
1836.	180,913,929 r.	129,610,862 r.	48,908,790 r.
1837.	199,045,843	136,510,941	55,175,642
Différence en faveur de 1837.	18,131,914	6,900,079	6,266,852

Dans quelques parties de la Russie néanmoins le commerce s'est fortement ressenti de la crise éprouvée par l'Angleterre et l'Amérique. A Riga, dans les tableaux publiés par la douane, on trouve que les exportations pour l'Angleterre ont subi une diminution de 7 millions de roubles (assignations de banque). Le commerce entre Riga et la France paraît aussi moins important en 1837 que dans les deux années précédentes. Le seul article graine de lin à semer présente, sur 1836, une diminution de 3,482 barils, soit environ 164,500 fr.; et sur 1835 une diminution

Digitized by Google

de 9,400 barils, soit environ 280,000 fr. Mais la diminution des expéditions de la Russie pour la France n'est qu'apparente, car la loi des douanes françaises de juillet 1836, qui a réduit le droit en faveur des importations par terre, a eu pour résultat de faire expédier les graines de lin sur Anvers plutôt que sur Dunkerque. Les Anversois peuvent ensuite les introduire en France par la frontière du nord. Ce qui prouve d'ailleurs que cette décroissance n'est qu'éventuelle, c'est le progrès constant qui a été suivi par le commerce russe pendant ces dernières années. Dans le cours de 5 années, de 1832 à 1836, 269 foires nouvelles et 1,704 marchés hebdomadaires ont été établis sur divers points de l'empire. La table suivante indique la valeur comparée en roubles des marchandises qui ont été vendues sur ces marchés en 1832 et 1836.

Foires.	1832. Roubles.	1836. Roubles.
Berdichef	4,970,850	2,596,939
Irbit	12,537,432	34,800,650
Kief	4,602,989	1,773,784
Zebediana	3,001,550	2,706,325
Nischni-Novogorod . .	138,207,618	148,955,575
Romna	25,000,000	19,822,528
Rostof	10,863,290	9,729,900
Sombirsk	606,250	4,112,070
Soumik	5,602,800	5,235,000
Ianbof	412,200	2,020,700
Kharkof.	8,522,271	18,155,000
Schoulu	1,029,980	5,422,700
	215,447,190	255,353,165

Du côté de la Chine, le commerce prend aussi une extension considérable. Ainsi à Kiakhta le commerce d'échange a donné le résultats suivants :

Années.	Valeur des échanges.	Produit de la douane.
1823	6,095,297 roubles.	6,326,120 roubles.
1828	7,349,184	8,076,525
1836	8,618,135	11,262,214
1837 jusqu'au 1er déc.	7,121,668	9,689,959

Les principaux articles que le commerce russe fournit aux Chinois, en échange de leurs thés et autres marchandises, sont des étoffes de coton, des draps et lainages, des pelleteries, des cuirs préparés et des grains.

Pendant l'année 1837, 1,248 navires sont partis de Saint-Pétersbourg pour des ports étrangers. C'est 11 de moins qu'en 1836 et 2 de moins qu'en 1835. 1,131 de ces bâtiments étaient destinés pour les ports britanniques, 58 pour les États-Unis, 73 pour la France, 45 pour l'Amérique, 65 étaient sur lest. Les articles les plus importants qui aient été exportés pendant les années 1835, 1836, 1837, sont les suivants :

	1835.	1836.	1837.
Fer.	153,606 pieds.	1,136,596 pieds.	701,037 pieds.
Chanvre	8,035,842	2,047,320	2,017,104
Lin	203,757	655,271	528,555
Suif.	2,022,388	3,454,866	3,841,355
Potasse.	344,728	299,060	340,602
Peaux	128,875	102,913	56,493
Soies	45,212	53,448	48,646

En 1837 on a expédié pour les ports britanniques 331,814 pouds de fer, 1,355,663 pouds de chanvre, 4,083,608 pouds de lin, 3,343,210 pouds de suif, 202 pouds de potasse, 33,221 pouds de peaux, 36,832 pouds de soie. L'Angleterre a reçu une quantité considérable de cordages, de colle de poisson et d'autres articles secondaires. Les toiles forment un article très-important pour la Russie, mais en 1837 les trois quarts de la quantité exportée ont été expédiés aux États-Unis.

Pêcheries de la Hollande. — Les Hollandais ont trois sortes de pêches : la pêche du hareng, celle de la morue et celle de la baleine. Autrefois la pêche du hareng était considérée comme la principale branche de l'industrie de la Hollande, la grande source de la richesse du pays ;

Digitized by Google

de là vient le nom qui lui fut donné, de mine d'or de la république. Cette pêche, quoiqu'elle ait beaucoup perdu de son importance première, forme encore l'une des branches principales de l'industrie des Pays-Bas. Pendant l'occupation du pays par les Français, elle se réduisit à rien; la restauration la releva un peu, et depuis lors, jusqu'à ce jour, le progrès a continué; mais, telle qu'elle est aujourd'hui, cette pêche est bien éloignée du degré de prospérité où elle était arrivée dans les trois derniers siècles. On peut se faire une idée de l'importance que la république attachait à ce genre d'industrie par le monument que l'on voit aujourd'hui à Biervliet, monument qui fut élevé en l'honneur de William Beukels, qui, le premier, découvrit l'art de saurer et d'encaquer le hareng.

La première cause de la décadence de cette pêche eut sa source dans les guerres qui éclatèrent vers la fin du siècle dernier, entre l'Angleterre et la Hollande; les croiseurs anglais qui cinglaient sur les côtes de la Hollande, capturaient tous les bâtiments pêcheurs. Ces captures continuèrent à l'époque où les Français s'emparèrent du pays; car la France, quoique victorieuse sur le continent, n'avait pas une marine assez puissante pour protéger ses navires et ceux de ses alliés. D'un autre côté, la conquête avait amorti cet esprit d'entreprise et d'industrie qui, jusqu'à ce jour, avait caractérisé la nation hollandaise; des désordres, suite inévitable de l'occupation, étaient commis dans les ports; la contrebande recevait des encouragements des nouveaux maîtres; on négligeait les règlements relatifs à la pêche du hareng, et le peu de poisson que l'on prenait était si mal préparé, qu'il était impossible de l'exporter.

Vlaardingen, sur la rive droite de la Meuse, est aujourd'hui la seule ville de la Hollande où la pêche du hareng se poursuive avec vigueur; elle compte 100 navires environ, employés à cette pêche. Il y a un demi-siècle que Brouwershaven, dans la Zélande, expédiait 200 navires pour le même objet, mais ce port est maintenant abandonné. Maasluis, à l'embouchure de la Meuse, Amsterdam, et Enkhuizen sur le Zuiderzee, ont suivi les mêmes phases décroissantes. Maasluis, qui comptait autrefois 200 navires, n'en compte plus que 20; Amsterdam n'en a plus que 15; et Enkhuizen, qui avait autrefois 200 navires, n'en a plus que deux ou trois. Toutes ces villes, à part Amsterdam, n'avaient pas d'autre industrie, aussi leurs ports offrent-ils maintenant l'aspect de la solitude et de la désolation.

J'ai dit que Vlaardingen avait seul échappé à la ruine générale, et que cette ville exploitait encore aujourd'hui la pêche du hareng sur une grande échelle. Les navires employés à cette pêche appartiennent à des compagnies ou à de simples particuliers. Dans la journée du 10 au 11 juin, les capitaines et les officiers de ces navires se présentent à l'hôtel de ville, et prêtent serment entre les mains des officiers municipaux d'observer et de faire observer les règlements relatifs à la pêche du hareng. Cela fait, chaque navire arbore ses couleurs. Dans la journée du 14, appelée par les habitants jour des pavillons, les capitaines, les officiers et les matelots, suivis d'un grand concours de peuple, se rendent à l'église, et prient le ciel de favoriser la pêche; ensuite la procession, bannières déployés, fait le tour du port, où tous les navires, leurs beauprés tournés vers le quai, présentent le coup d'œil le plus pittoresque. Il est d'usage dans ces circonstances d'aller à bord des navires et de boire à la santé et au succès du voyage du capitaine. Alors, au premier bon vent, la flotte quitte le port, et s'éloigne de la côte en bon ordre pour se diriger vers le lieu où doit s'effectuer la pêche.

Dans cette expédition la flotte est accompagnée d'un grand navire qui sert d'ambulance aux malades, et qui fournit des hommes valides aux navires qui en ont besoin. Ce navire, après une croisière de quinze jours, se dirige sur les îles Shetland, où il passe une seconde quinzaine pour donner aux malades le temps de se remettre; de là, il rejoint la flotte et lui restitue les hommes que le voyage a rendus propres

Digitized by Google

au service. A bord de ce navire, sont plusieurs charpentiers qui se transportent partout où leurs services sont réclamés; il s'y trouve aussi un officier nommé par l'État, pour surveiller la pêche, empêcher la contrebande avec les îles Shetland, et maintenir parmi les équipages de la flotte l'observance des règlements.

La pêche commence le 24 du mois de juin, et se termine le 30 octobre. Dès les premiers jours, on choisit parmi les plus fins voiliers de la flotte douze navires qui sont chargés de transporter à Vlaardingen les produits de la pêche. Ces navires, appelés *Jagers*, ont à bord, indépendamment de leur équipage, un *Koopman*, sorte d'agent comptable qui tient un compte exact du nombre de poissons que renferme le navire, et de la part qu'a fournie chaque bateau pêcheur. La pêche s'effectue sur toute la côte, jusqu'à Hookness; il n'y a point de lieu déterminé, quelques pêcheurs s'élèvent vers le nord, où le poisson est en général de meilleure qualité; d'autres, au contraire, descendent au sud; les limites sont fixées à 3 milles de la côte d'Écosse, et, s'il arrive que ces limites soient franchies, et que les pêcheurs introduisent des spiritueux sur la côte, le délinquant est conduit devant les magistrats écossais qui le condamnent à la prison et à l'amende, peine qu'il subit à son retour en Hollande.

Le 24 juin, jour où les filets sont jetés à la mer, comme aussi le jour où arrive le premier *jager*, est un jour de fête à Vlaardingen. Cet arrivage a lieu vers la fin de juin, ou au commencement de juillet. Son approche est annoncée aux habitants par un pavillon qui est arboré au haut du clocher. Alors le quai et les rues adjacentes se couvrent d'une foule avide de connaître dans quelle proportion chaque navire est entré dans le fret du jager. Ces détails sont publiés à haute voix par le koopman, qui aussitôt que le navire a jeté l'ancre, se rend à terre dans un canot. Le navire est ensuite amarré au quai; on le décharge; deux chaises de poste partent immédiatement pour La Haye pour offrir au roi et à ses ministres les premiers produits de la pêche; puis commence la vente de la cargaison, dont le prix est en général de 800 florins le tonneau. Depuis cinq ans les cargaisons de harengs qui entrent dans le port de Vlaardingen, sont exploitées par une compagnie de marchands qui est protégée par le gouvernement, et à laquelle chaque capitaine doit vendre sa cargaison s'il ne veut perdre la prime de 700 florins, qui est accordée aux pêcheurs, par l'État. Cette compagnie achète tous les harengs des pêcheurs à des prix fixés par une commission; à la seconde vente, c'est elle-même qui fait les prix. Le prix des harengs qui arrivent par les dix premiers navires est plus élevé que le prix des dix cargaisons suivantes, et ce prix décroît par suite des arrivages jusqu'à 17 florins pour un baril de harengs; c'est le minimum. La qualité du hareng est de diverses sortes : le *maatjen* est la première; le maatjen est un poisson court, mais bon; il est très-recherché. Le *kuitziek* vient après; puis le *sleppen*, le *ylen* et le *wrakken;* ce sont les qualités inférieures : le poisson désigné sous les trois noms précédents provient en général des barils qui ont perdu leur sel; ce qui donne au poisson un goût doucereux et fade.

Les jagers qui apportent ce poisson sont soumis à des règlements dont l'infraction entraîne des peines sévères. Le fret du premier est en général de 16 à 20 tonnes; celui du second de 60; le fret augmente à mesure que la pêche tire sur sa fin. Ces navires sont envoyés à tour de rôle, de manière à éviter l'encombrement; il leur est défendu de se livrer à la pêche tout le temps qu'ils remplissent la mission qui leur est confiée; et tous doivent être rentrés au port avant le 4 août; après cette époque, ils ne peuvent vendre leur cargaison concurremment avec celles qui sont déjà arrivées, et sont expédiés dans un autre port. Tous les jagers ne sont pas non plus dirigés sur Vlaardingen. Le premier fait toujours voile pour ce port, mais le second se dirige ordinairement sur Hambourg, où sa cargaison trouve un débouché facile, surtout quand il arrive avant les pêcheurs d'Embden; le troisième fait voile pour Maasluis, et ainsi des autres. Les règlements obligent les pêcheurs à livrer aux

Digitized by Google

jagers tout le produit de leur pêche, et le montant de la vente est distribué entre les armateurs et les propriétaires des navires, selon la part proportionnelle de poisson que chaque navire a rendue. Les règlements fixent également la quantité de sel qui doit entrer dans chaque baril; précaution très-importante et qui conserve le poisson : c'est à elle que ce genre d'industrie doit la réaction qui s'est opérée en sa faveur dans ces derniers temps.

Après Vlaardingen, viennent les bords du Zuyderzee et Scheveningen, village situé sur la côte, à environ trois milles de La Haye. Les navires que l'on destine à cette pêche à Scheveningen, appelés *bommens*, sont plus courts, et ne s'éloignent jamais de la côte. Ceux qui appartiennent aux habitants des bords du Zuyderzee, sont nommés : *pinkens*, *sockkers*, *hengstens* ; comme ceux de Scheveningen, ils ne quittent jamais la côte. Le hareng qui est pêché dans les parques du Zuyderzee et de Scheveningen, est en général d'une qualité inférieure; et c'est pourquoi le règlement ordonne que le poisson de la côte ne sera pas salé. Si ce poisson entrait en concurrence avec celui que vendent les pêcheurs de Vlaardingen, il s'ensuivrait une dépression dans le prix des derniers, dont la qualité est supérieure, dépression qui empêcherait les pêcheurs de Vlaardingen d'aller sur la côte d'Écosse, et porterait bientôt un coup mortel à la réputation dont jouit ce genre de produit en France, dans le nord de l'Allemagne, ainsi que dans tous les lieux où la Hollande fait des exportations. On le voit déjà par ce qui s'est passé dans ces dernières années. Depuis quelque temps des pêcheurs de Dieppe et de Dunkerque viennent dans le Zuyderzee, où ils achètent du poisson des pêcheurs côtiers. Ces poissons sont salés par eux à bord de leurs navires, et sont vendus à leur retour en France, pour des harengs achetés au marché de Vlaardingen. Cette mesure a causé un préjudice grave au marché de Vlaardingen, et depuis quelque temps les ventes sont considérablement baissées. Et c'est en partie à cette cause que l'on doit attribuer l'accroissement que ce genre d'industrie a pris depuis quelques années.

La pêche du hareng, du maquereau, poisson frais, dans le seul quartier de Boulogne, occupe aujourd'hui 262 navires jaugeant 4,734 tonneaux, montés par 2,417 marins; cette pêche produit 2,628,648 fr. En 1816 elle ne produisait que 1,092,969 fr.; mais à cette époque les pêcheries du quartier de Boulogne n'occupaient que 117 navires jaugeant 1,306 tonneaux montés par 1,306 marins. Voici maintenant le produit comparé des diverses pêches :

	En 1816 :	En 1836 :
Hareng.	589,532	1,212,862
Maquereau.	287,772	672,542
Petite pêche.	219,060	743,244
Totaux. . . .	1,096,964	2,628,648

INDUSTRIE.

Le fer est-il préférable au bois pour la construction des bateaux à vapeur? — Il y a environ soixante ans qu'on emploie le fer dans la construction des navires, et vingt-trois ans au plus qu'on s'en sert dans la construction des bateaux à vapeur. A Birmingham, le grand centre de la fabrication du fer, on construisait, il y a trente ans, des bateaux en fer pour le service des canaux, et en 1825 il sortait des ateliers d'Horseley de magnifiques bateaux à vapeur en fer qui firent pendant longtemps le service de la Tamise. L'application du fer à la construction des navires n'est donc point une chose nouvelle ; mais ce qu'il est important de connaître, c'est de savoir s'il y a avantage à remplacer le bois par le fer dans la construction des navires.

Ce qui se passe à Birmingham semblerait donner gain de cause aux bois de construction. A Birmingham le fer est très-abondant, et le chêne y est très-rare, et

Digitized by Google

cependant on a partout délaissé le système de construction des bateaux en fer pour les canaux; partout, dans les constructions nouvelles, le chêne malgré sa cherté est préféré au fer dont pourtant l'on sait apprécier la valeur aussi bien que dans aucune autre ville. Aujourd'hui encore, les toitures en fer, qui pendant quelque temps ont fait fureur, sont abandonnées; on revient au bois de construction.

C'est que la force relative du bois de construction l'emporte sur celle du fer. Les expériences de Bennie, de Smeaton et de Burlow nous démontrent, en effet, que poids pour poids, la force d'un morceau de sapin tiré dans sa longueur est à celle d'un morceau de fer comme neuf est à un; que la force de ce même morceau de sapin représente sept fois la force du fer pour supporter un poids quelconque, et que la force de ce morceau de bois pris transversalement est à celle du morceau de fer comme un est à six; en d'autres termes, qu'une barre de bois de dix pieds de longueur, et pesant autant qu'une barre de fer de la même longueur portera neuf fois autant que la barre de fer si le poids est chargé dans sa longueur; sept fois autant que la barre de fer, si le poids est posé sur la partie la plus large, et six fois autant que la barre de fer si le poids produit son action transversalement.

Il est vrai que le chêne n'est point aussi fort que le sapin; néanmoins la force de ce bois est encore à celle du fer comme un est à six. Un navire construit en bois a donc pour lui la supériorité de la force sur un navire en fer ou en tout autre métal, ayant un même tirant d'eau. Le bois a encore pour lui l'élasticité, avantage que n'a point le fer. Ainsi, là où il faut une plaque de fer d'un quart de pouce d'épaisseur, on peut avoir une épaisseur de bois d'au moins trois pouces sans que le tirant d'eau en soit affecté. L'importance de l'élasticité est facilement démontrée dans les abordages et les chocs. Il y a quelques jours un des beaux bateaux à vapeur qui ont été construits à Woolwich, par M. Oliver Lang, naviguant dans la Tamise, fut heurté par un schooner à voile qui filait sept milles à l'heure dans une direction opposée à la route suivie par le bateau à vapeur dont nous parlons. La secousse fut si forte que les passagers tombèrent à la renverse sur le pont; néanmoins cette secousse ne produisit aucune avarie réelle; rien ne fut brisé, les bordages cédèrent à la pression, et le navire reprit son cours aussitôt, comme si rien ne fût arrivé. Ce bateau était construit en bois; dans la partie qui avait reçu le choc, le bordage n'avait pas une épaisseur de plus de trois pouces. Que si au contraire le bordage eût été remplacé par une plaque de fer d'un quart de pouce d'épaisseur, nul doute qu'une pareille secousse n'eût formé dans le navire une cavité qui infailliblement eût causé des réparations importantes et peut-être la perte totale du navire.

Mais on objecte en faveur des navires en fer la supériorité de leur marche sur les navires en bois. Cette supériorité n'est point encore constatée; les partisans des bateaux à vapeur en fer citent, il est vrai, le célèbre bateau à vapeur en fer qu'a fait construire la compagnie générale de la navigation à vapeur; mais ce bateau n'a point encore tenu les promesses pompeuses qui ont été données au public par l'organe de ses constructeurs. D'après ces promesses, le parcours de ce navire doit être de dix-huit milles à l'heure; sa plus grande longueur est de 198 pieds, et ses machines sont de la force de 180 chevaux; malheureusement ce bateau, qui devait être mis à l'eau au printemps de l'année 1837, est encore sur les chantiers. Jusqu'au jour où l'expérience viendra constater la supériorité de sa marche, l'avantage de la vitesse ne peut donc être acquis aux bateaux à vapeur en fer. D'un autre côté, quelques expériences récentes tendraient à prouver que cette vitesse si vantée n'est point aussi grande qu'on le suppose généralement. On en voit la preuve par le bateau à vapeur en fer qui vient d'être lancé récemment à Londres. Ce bateau est, dit-on, destiné à naviguer sur le Rhône; il a 160 pieds de long, 17 pieds de large, et deux machines à haute pression de 40 chevaux chacune. D'après l'opinion des constructeurs, la marche de ce navire devait être de quinze

Digitized by Google

milles à l'heure, néanmoins le jour de l'épreuve, ce navire luttant avec *la Topaze*, steamer de Gravesend, dont la longueur est seulement de 130 pieds, la largeur de 17 pieds, et les deux machines de 35 chevaux chacune, ne put devancer ce navire dont la plus grande vitesse, par un temps calme et avec une mer ordinaire, est d'environ douze milles et demi.

Reste l'avantage que l'on accorde généralement aux bateaux en fer de n'être point aussi exposés à l'incendie que les bateaux en bois. Comme celui que nous venons de citer, cet avantage n'est rien moins que certain. Dans les navires l'incendie éclate généralement dans la cale où sont les marchandises, les cabines où sont les paquets des passagers; il se communique de là à la coque, de la coque aux cordages et aux mâts. Il n'y a donc pas beaucoup plus de sécurité à bord d'un navire en fer qu'à bord d'un navire en bois, car dans les navires en fer toutes les parties que nous venons de nommer, c'est-à-dire les cabines des passagers, les cordages et les mâts sont de la même nature et formés des mêmes matériaux que dans les navires en bois. On doit encore remarquer que, dans la transition du froid au chaud, un navire en bois a un grand avantage sur un navire en fer; le bois laissant moins facilement pénétrer à l'intérieur les variations de la température.

Origine et progrès des tissus à maille en France et en Angleterre. — De l'Italie où il prit naissance, l'art de tricoter se répandit en France et en Angleterre, sous les règnes de François Ier et de Henri VIII; mais là, comme sur le sol qui l'avait vue naître, cette industrie resta languissante. Les tissus à maille de ces temps, étaient roides et grossiers; dans la plupart des contrées de l'Europe, les bas ne descendaient qu'à la cheville, et le pied restait nu. D'un autre côté, ces objets étaient inabordables en raison de leur cherté: ainsi les chroniqueurs rapportent que Henri VIII, Édouard VI et la reine Élisabeth, ne mettaient leurs bas que dans les grandes cérémonies. L'Angleterre avait néanmoins cherché à substituer au travail manuel le travail mécanique: des machines, au moyen desquelles on cardait et on épluchait le coton, avaient été construites; mais ces machines étaient défectueuses; elles détérioraient l'étoffe, et le parlement vota un bill qui en défendit l'usage.

Avec le XVIe siècle commença une ère nouvelle pour la bonneterie. Alors William Lee, fabricant de Nottingham, inventait le métier à bas. Cette invention, comme la plupart des inventions nouvelles, ne trouva d'abord aucun encouragement; et déjà son auteur commençait à désespérer de tirer quelque avantage de sa découverte, lorsqu'il reçut des propositions avantageuses de Henri IV. Lee quitta aussitôt l'Angleterre pour s'établir à Rouen; mais après l'assassinat de ce prince, Lee, ne trouvant plus dans le gouvernement français la même protection, rentra dans son pays, et fonda à Nottingham plusieurs manufactures importantes. Ces fabriques obtinrent tout le succès qu'on pouvait en espérer; au découragement qu'avait fait naître l'application du métier à bas, succéda le plus vif enthousiasme, et en peu d'années, on vit les tricoteurs au métier, qui déjà formaient un corps nombreux et puissant, solliciter du lord-protecteur une charte de corporation: cette charte leur fut accordée.

Mais déjà la perspective brillante que présentait ce genre d'industrie faisait naître de violentes jalousies entre les différentes nations qui se trouvaient à la tête du mouvement social. Parmi elles se distinguait Venise. Venise, autrefois si florissante, luttait contre son mauvais destin, et cherchait, par un redoublement d'énergie, à reprendre le rang distingué qu'elle avait perdu. Son ambassadeur à la cour de Londres offrit 500 £ à Henri Meade, fabricant anglais, à la condition que celui-ci exporterait à Venise ses métiers mécaniques et qu'il viendrait s'y établir avec quelques-uns de ses ouvriers: l'offre fut acceptée. Meade partit. Les tricoteurs virent avec un vif déplaisir le départ de leur confrère, et déjà chacun d'eux entrevoyait dans un avenir prochain le moment où Venise allait leur ravir une partie des pro-

Digitized by Google

fits que leur donnaient les exportations, lorsqu'ils apprirent que les mécaniciens italiens n'étaient point assez exercés pour fabriquer des métiers. Telle était en effet l'incapacité de ces ouvriers, que Meade était obligé d'envoyer ses métiers en Angleterre toutes les fois que des réparations devenaient nécessaires, dépenses qui absorbaient tous ses profits; aussi ne tarda-t-il pas à revenir en Angleterre, où il créa une fabrique importante. En Hollande, l'introduction du métier à bas n'avait pas eu plus de succès. La Hollande avait suivi le même système que la république vénitienne; Abraham Jones, influencé par les grandes promesses qui lui avaient été faites, était allé s'installer à Amsterdam; mais bientôt après son installation, une peste affreuse ravagea la ville et enleva Jones et sa famille. Les Hollandais, ne pouvant pas faire usage de ces métiers, les renvoyèrent à Londres, où ils furent vendus à vil prix.

Ceci se passait vers le milieu du XVII^e siècle. A cette époque, il y avait dans la Grande-Bretagne environ 660 métiers, qui occupaient 1,200 ouvriers. Ces métiers étaient répartis de la manière suivante: 400 à Londres, 50 dans le comté de Buckingham, 50 dans le Surrey, 100 dans le Nottingham, 50 dans le Leicester et 10 à Dublin. Les trois cinquièmes de ces métiers tricotaient de la soie, les deux cinquièmes restants tricotaient de la laine et du coton. Sur la fin du XVII^e siècle, et dans l'espace d'environ trente ans, le nombre de ces métiers s'accrut de près du double; à cette époque, la métropole anglaise en possédait à elle seule plus de 1,500. Et cependant, malgré cet agrandissement prodigieux, malgré la faveur toujours croissante que le public donnait à cette industrie, la corporation des tricoteurs au métier prenait ombrage du petit nombre de métiers que l'on exportait au dehors. Ainsi on la vit assaillir le parlement de ses plaintes, et réclamer un bill qui mît la bonneterie anglaise à l'abri de la concurrence étrangère. Le bill fut accordé; le parlement vota une loi qui interdisait non-seulement l'exportation des métiers à bas, mais qui défendait le déplacement de ces métiers d'un lieu à un autre, dans l'intérieur du royaume, sans avertissement préalable à la corporation, sous peine de 200 £ d'amende et de douze mois d'emprisonnement. Chose remarquable! ce bill, voté sous l'influence de la compagnie des tricoteurs au métier, resta en vigueur plus d'un demi-siècle après que la compagnie eut cessé d'exister. Ainsi le déplacement d'un métier exposait encore à l'amende et à l'emprisonnement, alors qu'il devenait impossible de donner l'avis préalable qu'exigeait la loi. Il est important d'indiquer toutes ces restrictions, pour l'enseignement des hommes politiques qui ont une tendance secrète à vouloir tout restreindre et tout réglementer.

Le XVIII^e siècle vit naître la première de ces rixes violentes (*turn out*) qui de nos jours sont devenues si communes entre le fabricant et l'ouvrier. Un manufacturier de Londres, appartenant à la corporation, ayant pris plus d'apprentis que ne le comportaient les règlements du commerce, les ouvriers insistèrent pour que les règlements fussent observés. Sur le refus du maître, ils se répandirent dans la ville et brisèrent cent métiers. Mais ce n'était pas seulement à l'ouvrier que la compagnie voulait imposer des conditions sévères. Ainsi, nous l'avons vue inquiète et jalouse de l'exportation des métiers au dehors, et voici qu'au dedans l'extension que prend la bonneterie lui inspire des craintes et la tourmente. Elle veut étendre sa puissance sur tout le commerce du royaume, concentrer dans ses mains, au moyen d'un immense capital créé par actions, et la fabrication et la vente des nombreux articles qu'embrasse la bonneterie. Heureusement l'agiotage auquel donna lieu l'émission des actions vint en aide au commerce; le projet fut ajourné, et définitivement repoussé, lorsque la chambre des communes eut institué une commission d'enquête pour connaître de l'état du commerce de la bonneterie, de l'influence et des prétentions de la corporation. La commission, dans son rapport, attaqua l'ambition de la compagnie et réclama en fa-

Digitized by Google

veur de tous le libre exercice de ce genre d'industrie, et, la chambre ayant voté dans le sens du rapport, la corporation, après avoir vu successivement s'évanouir ses priviléges, cessa d'exister.

Examinons maintenant dans quelle situation se trouvait ce genre d'industrie en France. Si l'on en croit plusieurs écrivains français, c'est à la France et non à l'Angleterre que revient le mérite de la priorité dans l'invention du métier à bas. Suivant eux, c'est à un serrurier bas-normand, dont le nom est passé inaperçu, que l'on doit l'invention de cette machine. Quoi qu'il en soit, la bonneterie française ne commença à prendre quelque consistance que vers le milieu du XVIII^e^ siècle. Alors elle se répandit à la fois sur plusieurs points du royaume. Troyes et Rouen, Nîmes pour ses bas fins et ses bas à jour, contre lesquels ne peut encore aujourd'hui lutter le fabricant anglais; Caen, Besançon, Nancy, Vitry, Bar-le-Duc, Lyon, Sainte-Marie-aux-Mines, Arcis et Romilly, furent et sont encore les principaux siéges de cette industrie. Troyes approvisionnait les marchands de Paris et des provinces de bas de coton; le département du Gard fournissait à l'extérieur, aux Antilles françaises et dans tous les climats chauds, ses bas et ses gants en coton retors, sans craindre la concurrence anglaise; ce débouché lui appartient encore exclusivement. Orléans, Reims, Poitiers, Chartres, toute la Beauce et le département de la Somme, étaient sans rivaux pour la bonneterie en laine; c'est de là que l'Espagne tirait tous les bas de laine qui étaient nécessaires à sa consommation. C'est aussi dans les fabriques françaises que l'Espagne puisait tous les articles de bonneterie en fil qu'elle exportait dans ses immenses possessions d'outre-mer. La bonneterie en soie française était encore plus florissante: Nîmes, Lyon, Paris, Romans, Saint-Jean dans le département du Gard; Uzès, Tours et Montpellier, étaient et sont encore les principaux centres de cette industrie. Grâce à la supériorité des produits français sur la fabrication anglaise, la France expédiait sur les marchés des États-Unis et de toute l'Amérique méridionale ses bas, ses gants et ses bonnets de soie; et l'Angleterre elle-même venait s'approvisionner en France pour une partie de ces produits.

C'est au milieu de ces circonstances que les inventions merveilleuses du siècle dernier vinrent augmenter l'importance de la bonneterie en France et en Angleterre. Cette époque mérite une attention spéciale: l'élan qu'elle imprima à cette industrie est sans précédents; mais là ne devait point se borner son influence. A côté de la bonneterie allait s'élever une industrie nouvelle. En effet, le métier à bas avait acquis une telle perfection, qu'il produisit des mailles fines et régulières, qui donnaient au tissu l'apparence de la dentelle. Sans doute ce tissu n'avait point encore la beauté du tulle, que fournissent aujourd'hui les métiers mécaniques; cependant, bientôt après son apparition en Angleterre, sa fabrication occupait plus de 1,200 ouvriers, et le nombre de personnes employées dans les diverses branches qui se rattachaient à cette nouvelle industrie, s'élevait à plus de 20,000 personnes.

Strutt et Horton perfectionnèrent le métier à bas, et, grâce à leurs ingénieuses découvertes, le produit nouveau, par sa bonne qualité et sa beauté, acquit bientôt une grande importance. Les mécaniciens de Londres, de l'Écosse et de Nottingham, marchèrent sur les traces de Horton et de Strutt. Enfin, après quarante ans d'expériences et d'incertitudes, en 1809 le tulle bobin sortit des métiers aussi beau, aussi parfait qu'on le voit aujourd'hui. Cependant le métier nouveau laissait encore à désirer: ses oscillations, le peu de largeur du réseau qu'il produisait, augmentaient la dépense et désespéraient le producteur. Le temps devait nécessairement lever tous ces obstacles; le métier qui ne pouvait donner dans une heure qu'un réseau de 240 mailles, parvint à fabriquer dans le même espace de temps un réseau de trois et quatre yards de largeur.

Le premier résultat de cette acquisition fut d'agrandir le cercle des affaires de la Grande-Bretagne et d'augmenter la valeur annuelle de ses exportations. Mais un évé-

Digitized by Google

nement plus remarquable encore signala cette époque : la vapeur faisait partout des progrès immenses, et on l'appliqua avec succès aux métiers à bas. Les ouvriers virent dans cette innovation une cause prochaine de ruine, ils se révoltèrent contre leurs maîtres et brisèrent un grand nombre de métiers. D'un autre côté, leur salaire diminuait chaque jour, tandis que le prix de la viande et de leur loyer s'élevait continuellement. Ainsi, vers le milieu du siècle dernier, la façon d'une paire de bas rapportait à l'ouvrier 16 pence (1 sch. 4 d.), et celui-ci pouvait en fabriquer neuf paires par semaine; alors la viande coûtait 1 d. 1/2 à 2 d. la livre; le beurre, 3 d. la livre; le fromage, 2 d. la livre; le blé, de 3 à 4 sch. le boisseau: tandis qu'aujourd'hui il existe, par rapport au prix du pain, de la viande et du loyer, une différence de plus de 40 p. 0/0 dans le salaire de l'ouvrier. Ce prix est de 14 à 16 sch., terme moyen, par semaine, pour les hommes ; de 3 à 12 sh., terme moyen, par semaine, pour les gages des femmes ; les ravaudeuses et les brodeuses gagnent 6 sch. ; pour les enfants, les gages s'élèvent par semaine de 1 à 4 sch. ; les brodeurs gagnent, terme moyen, 2 sch. par semaine. En 1836, à l'époque de la crise qui pesa si lourdement sur l'industrie anglaise, les prix avaient encore baissé, et pour les hommes ils étaient tombés à 11 sch. 6 d. 3/4, terme moyen, par semaine. Mais ce n'est pas là toute la différence : l'ouvrier en bas ne travaillait, vers le milieu du siècle dernier, que dix heures par jour, et cinq jours par semaine ; le samedi il était libre, ou du moins il portait son travail au fabricant et réglait ses comptes avec lui ; aujourd'hui, il travaille toute la semaine douze et quatorze heures par jour, et il ne quitte son travail que fort tard dans la soirée du samedi.

Du moment où la vapeur a été appliquée à la fabrication de la bonneterie, il nous serait difficile de suivre pas à pas les développements qu'a pris cette industrie ; nous nous bornerons à constater par des chiffres quels étaient, en 1834, la situation de cette fabrication, le nombre des métiers en activité, le nombre d'ouvriers et les capitaux engagés dans cette industrie. Ces chiffres, que nous trouvons dans l'ouvrage de Felkin, ont été puisés dans un livre publié par Blouknew, et modifiés par lui de la manière suivante :

Petits métiers.

7,590	pour le simple coton (plain coton).
1,000	pour les gants et les bonnets.
300	pour les caleçons.
560	pour divers objets.
6,030	pour bas à jour et façonnés.

Grands métiers.

1,550	pour la laine angora.
1,900	pour la laine d'agneau.
520	pour la bonneterie de laine.
2,200	pour la bonneterie de soie.
280	pour les gants.
21,930	nombre total des métiers.

PRODUCTION DES MÉTIERS.

386,000	douzaines de bas de coton, produit des petits métiers à coton; chaque petit métier à coton donne environ 40 paires de bas.
2,000,000	douzaines de bas, produit des grands métiers; chaque grand métier produit, terme moyen, de 300 à 325 douzaines de paires de bas.
400,000	douzaines de paires de bas de laine, produit des petits métiers; chaque petit métier produit de 75 à 90 douzaines de bas de laine par an.
200,000	douzaines de paires de bas de laine, produit des grands métiers; chaque grand métier produit environ 60 douzaines de paires de bas par an.
150,000	douzaines de paires de bas de soie, produit des métiers de soie; chaque métier de soie donne environ par an 60 douzaines de paires de bas.
3,136,000	douzaines de bas, pour produit total.

Digitized by Google

La fabrication de ces produits emploie chaque année :

MATIÈRES BRUTES.

4,584,000	livres coton,	valeur	153,000 £
140,000	— soie,	—	91,000
6,318,000	— laine,	—	316,000
11,042,000			560,000 £

NOMBRE DE PERSONNES EMPLOYÉES DANS LES DIVERSES BRANCHES DE CETTE INDUSTRIE.

Pour le filage du coton			3,000
Pour le cordage et le filage de la laine			3,500
Pour la fabrication des bas.	Hommes.	13,000	33,000
	Femmes.	10,000	
	Enfants	10,000	
Pour le cousage et le pliage			27,000
Pour les reprises, le brodage, le blanchissement et la teinture.			6,500
Total des individus employés.			73,000

Voici comment Felkin estime la valeur annuelle de la bonneterie anglaise : Bonneterie de coton, 880,800 £; bonneterie de laine, 870,000 £; bonneterie de soie, 241,000 £. Nous avons vu que le coût des matières brutes s'élevait à 560,000 £, la plus-value opérée par la mise en œuvre de la matière brute est donc de 1,430,000 £. Cette évaluation, comme il est facile de s'en convaincre en la rapprochant du chiffre de la population du Royaume-Uni, est beaucoup trop faible; car une somme de 1,991,000 £, divisée entre les 28,000,000 d'habitants, ne donne qu'une consommation de 1 sch. 5 d., environ 40 sous, pour chaque habitant par an, et dans cette dépense est comprise la valeur des exportations.

Quoi qu'il en soit, cette évaluation, telle qu'elle nous est donnée par Felkin, présente sur celle de la bonneterie française une différence énorme en faveur du commerce anglais. En France, une révolution dans les tissus à maille s'opéra presque aussitôt que la mécanique anglaise eut perfectionné les métiers. Dans la bonneterie de coton, le chiffre des exportations se réduisit insensiblement, et bientôt ces exportations se bornèrent aux bas et aux gants en fil d'Écosse, ou coton retors, article qui, depuis sa naturalisation dans les fabriques françaises, avait pris une assez grande importance. Aujourd'hui, la fabrication de la bonneterie de coton se borne à alimenter les besoins de la consommation intérieure, besoins qui sont, il est vrai, très-considérables. En 1834, la ville de Troyes occupait à elle seule 10,000 métiers, mis en mouvement par 11 à 12,000 ouvriers. Le produit annuel est d'environ 7,000,000 de francs. Dans la bonneterie de laine, des changements semblables signalèrent le perfectionnement des machines : l'Espagne cessa d'être tributaire de la France; elle apprit elle-même à confectionner les articles qu'elle tirait autrefois des fabriques françaises; pour le surplus, elle alla le chercher en Angleterre, qui, grâce à la supériorité de ses machines et à l'habileté qu'elle déploie dans le filage des laines soyeuses de l'Australie, possède les moyens de confectionner à bien meilleur prix. Cependant les *bas d'estame* du Pas-de-Calais et du Calvados, ainsi que les bas

Digitized by Google

drapés de la Champagne et de l'Eure-et-Loir. jouissent encore d'une juste célébrité à l'étranger. La bonneterie de laine de Paris se trouve placée dans les mêmes circonstances, et Paris fabrique une multitude d'objets qui sont partout recherchés. Enfin, la bonneterie de Santerre, répandue dans plus de soixante communes du département de la Somme, emploie 800,000 kilog. de laines peignées, d'une valeur d'environ 8,000,000 de francs, et occupe 45,000 ouvriers, dont 30,000 fileuses, ouvrières et enfants; et cette branche de la bonneterie, ainsi que la bonneterie cotonnière, disséminées dans un grand nombre de villes, absorbent les quatre cinquièmes du capital engagé dans cette fabrication. Mais la bonneterie en fil est presque nulle, et chaque jour son importance diminue à l'extérieur. C'est que sous le rapport du prix et de la qualité, la France ne peut soutenir la concurrence avec la Saxe : cet État et l'Angleterre approvisionnent aujourd'hui l'Espagne et les colonies, autrefois tributaires de la France. Néanmoins, dans la bonneterie en soie, la France conserve toujours son ancienne supériorité.

L'une des causes principales de l'infériorité de la bonneterie française provient du peu de ressources de l'industriel de ce pays. Le fabricant français travaille presque toujours avec peu de capitaux, ce qui l'oblige à des emprunts dont l'intérêt absorbe une grande partie du bénéfice. Ce n'est pas tout : pressé par le besoin d'argent, il n'achète les matières premières que de troisième main, tandis qu'il se hâte de vendre ses produits à un commissionnaire pour rentrer plus tôt dans ses fonds; de là, perte à la négociation, perte sur la vente, perte sur l'achat, frais considérables qui élèvent naturellement le prix du revient. Dans le Royaume-Uni, au contraire, le fabricant est presque toujours riche; il possède de nombreux métiers, des usines magnifiques; il s'adresse directement au Bengale, à la Chine, à l'Espagne, à l'Italie et aux États-Unis, pour le coton, la laine et la soie qui lui sont nécessaires. Pour lui, point de frais de commission et d'emmagasinage à supporter! Il travaille sur une grande échelle, et quand il a besoin d'argent, les banques qui entourent sa fabrique lui donnent des fonds à 2 ou 2 1/2 p. 100. Aussi le bas prix qui distingue tous les articles communs de la bonneterie anglaise oblige-t-il l'industrie française à réclamer de la législature des droits protecteurs pour empêcher que l'invasion des produits anglais ne vienne ruiner ses représentants. Cependant on aurait tort de supposer que le fabricant français soit moins habile à confectionner les articles communs que le fabricant anglais; ce qui le prouve, c'est que dans les articles fins, dans les bas à jour, dans les broderies, tous les pays, l'Angleterre même, ont recours à lui. L'influence de ces causes se manifeste d'une manière évidente sur le chiffre des exportations; aujourd'hui, bien que la bonneterie française ait pris un grand développement à l'intérieur depuis quelques années, les exportations sont au même niveau qu'elles étaient il y a vingt ans. Le document suivant indique quelle a été la valeur de ces exportations pendant l'année 1834.

IMPORTATIONS.		VALEUR.
	kilogr.	fr.
Bonneterie de coton.	»	»
— de laine	»	»
— de fil	142	1,080
— de soie	»	»
Valeur des importations.		1,086

EXPORTATIONS.		VALEUR.
	kilogr.	fr.
Bonneterie de coton. .	38,286	455,542
— de laine . .	89,204	2,319,305
— de fil . . .	1,914	14,580
— de soie . .	17,583	1,758,300
Valeur des exportations.		4,517.527

Digitized by Google

L'insignifiance des importations provient des droits protecteurs que le gouvernement français fait peser sur la bonneterie anglaise. Dans la fabrication du tulle bobin, le gouvernement français, pour protéger ses fileurs, a employé le même système : une prohibition presque complète pèse encore aujourd'hui sur les cotons filés de l'Angleterre, et cela en dépit des réclamations des fabricants de Cambrai, de Calais, de Lille, de Douai et de Saint-Quentin, qui ne cessent de demander l'entrée libre de droit pour le coton filé du Royaume-Uni. Ici ce n'est point, comme dans la fabrication de la bonneterie, l'absence de ressources pécuniaires, c'est le manque d'habileté du fileur français qui nécessite cette mesure. Sans les droits, le fileur français serait ruiné; car non-seulement le fil qui sort de ses métiers est plus cher, mais il est encore beaucoup plus court et plus mal filé, les brins en sont très-inégaux. Qu'on ne s'étonne plus de l'énorme différence qui sépare la fabrication du tulle bobin en France de la fabrication anglaise. En France, cette industrie compte un peu plus de 2,400 métiers en activité, tous répartis dans les principales villes des départements du Nord : 600 fonctionnent à Calais et dans ses environs, 600 à Saint-Quentin, 400 à Dunkerque; le reste est disséminé entre Lille, Douai et Cambrai. Le capital engagé dans ces métiers est évalué à 350,000 £, et les fabricants reconnaissent eux-mêmes que le tulle fourni par leurs métiers coûte 50 p. 100 de plus que le tulle anglais. Ces métiers occupent de douze à treize mille personnes, et emploient un capital de 13 à 14 millions de francs. En Angleterre, depuis le jour où elle parut, cette industrie n'a cessé de faire des progrès. En 1831, c'est-à-dire vingt années après qu'elle eut commencé son règne, elle comptait déjà 159,000 personnes occupées tant à la fabrication qu'aux divers travaux qui s'y rattachent, et déjà la valeur des produits obtenus représentait un capital trois fois plus fort que le capital engagé dans l'industrie française; il s'élevait à 1,850,000 £ (46,250,000 fr.); à la même époque, le nombre des métiers en activité était de 3,547. Voici dans quelles localités ils étaient répartis :

COMTÉS.	Nombre des métiers.
Nottingham	2,162
Leicestershire	343
Derbyshire	255
Autres contrées de l'Angleterre et de l'île de Wight.	787
NOMBRE TOTAL.	3,547

Depuis ce chiffre augmente et dépasse en quelques années 4,000. Voici comment Felkin établit, pour l'année 1835, la consommation de matières brutes et la valeur obtenue par ces matières dans la fabrication du tulle bobin.

QUANTITÉS. 1835.	Valeur.
1,800,000 livres coton brut	180,000 £
» — soie	40,000
Coût de la matière brute.	220,000
Tulle commun.	660,000 £
Tulle qualité moyenne	492,000
Tulle brodé	1,060,000
TOTAL.	2,212,000

CONSOMMATION INTÉRIEURE.

Tulle ordinaire	320,000 £
Qualité moyenne.	210,000
Tulle façonné.	580,000
Total pour la consommation intérieure.	1,110,000

EXPORTATION.

Tulle ordinaire. Qualité moyenne. Tulle brodé.	1,102,000
Somme égale.	2,212,000

Dans ce tableau, on remarque que la fabrication du tulle bobin représente à elle seule une valeur presque égale à celle du tulle ordinaire et du tulle qualité moyenne. C'est que, sous le rapport de la finesse et de la beauté du réseau, sous le rapport de la modicité du prix et de la variété des patrons, nulle part on ne fait aussi bien qu'en Angleterre. Pour les tulles brodés, l'Angleterre ne le cède en rien à la France depuis quelques années. Il y a quelque temps la France nous envoyait ses dentelles en contrebande; aujourd'hui l'An-

Digitized by Google

gleterre, changeant de rôle, expédie à la France, par la même voie, des quantités considérables de ces articles. Les exportations françaises et belges décroissent aussi chaque année dans une proportion rapide; en Belgique, la valeur de ce commerce est tombée, dans l'espace de quelques années, de 251,648 £ à 123,337 £, c'est-à-dire à plus de moitié, et les exportations belges ont diminué d'un sixième dans l'Amérique du sud. Au contraire, elles augmentent chaque jour pour le Royaume-Uni. Aujourd'hui, Hambourg ne reçoit que des tulles anglais pour sa consommation locale et pour l'approvisionnement des foires de Leipsick et de Francfort. Anvers pour la Belgique, et la France par la voie de la contrebande, reçoivent aussi une grande quantité de ces produits; enfin l'Italie, l'Allemagne, les deux Amériques, et tous les pays à l'est du cap de Bonne-Espérance, puisent dans les fabriques anglaises la presque totalité de ce qu'ils consomment.

Digitized by Google

REVUE

BRITANNIQUE.

Histoire.

LE COURONNEMENT

DES REINES D'ANGLETERRE.

JEANNE GRAY. — MATHILDE. — MARIE-TUDOR. — ÉLISABETH. — ANNE.

Cent vingt-quatre années nous séparent de l'époque où mourut la dernière *reine régnante* qui gouverna l'Angleterre ; femme distinguée, dont le souvenir rayonne encore d'un éclat littéraire et qui a imprimé son nom pacifique sur une des ères les plus remarquables de notre histoire. C'est une singularité de nos annales, que le lustre dont s'environnent les femmes, sur le trône d'Angleterre ; les Édouard et les Jacques s'effacent et disparaissent à côté d'Élisabeth, d'Anne et même de cette *sanglante* Marie, dont le sillon meurtrier n'a pas été recouvert par le passage de près de trois siècles. Soit que l'esprit chevaleresque ait conservé parmi nous un pouvoir que les autres peuples d'Europe ont détruit, soit que notre position insulaire nous permettre de vivre sans crainte sous une loi féminine, nous avons vu éclore peu de règnes plus brillants et plus forts que ceux dont la main d'une femme a tenu les rênes.

Quel est l'avenir promis au nouveau règne d'une jeune princesse? Tous les partis semblent d'accord pour bénir l'avénement de la reine Victoria. Ne se morcelleront-ils pas, dès qu'un acte décisif aura signalé le parti qu'elle prend, la nuance qu'elle adopte, et la couleur qu'elle veut imposer à la grande scène politique! Taisons-nous sur un avenir incertain, obscur, que mille circonstances peuvent modifier. Aujourd'hui, malgré l'influence du républicanisme radical, nulle faction politique ne s'est prononcée contre la reine. On accepte l'étiquette féodale du couronnement; les plus fiers ennemis de la monar-

Digitized by Google

chie pure vont assister à ses fêtes. La démocratie, parmi nous, ne s'arme pas de cette fureur contre le passé qui animait, en France, la révolution de 1793. Un sentiment moral de conservation qui tient aux habitudes, aux mœurs et aux idées intimes de notre nation, se mêle à nos théories les plus hardies et les plus philosophiques. Nul ne s'étonne que l'on recherche avec soin les documents, les autorités et les précédents relatifs aux couronnements des reines.

C'est qu'il est dans l'esprit des peuples teutoniques, dans le goût spécial de notre race, de faire ce qu'ont fait nos pères, de ne point briser violemment avec les siècles écoulés, de respecter ce qui a eu vie et pouvoir, et de ne comprendre le changement que comme une altération pour arriver au mieux, non comme une destruction totale. Nos bourgeois parlent en général sans dédain de cette étiquette gothique et cependant vénérée qui préside au couronnement des reines; la science des archéologues est mise à contribution pour fournir des détails bien précis sur toutes les cérémonies héraldiques que le moyen âge nous a léguées. A ce propos, satisfaisons la vive curiosité du lecteur, en cherchant dans les souvenirs de notre histoire la trace des pompes éclatantes qui, à diverses époques, ont signalé l'avénement des reines. Nous ne voulons pas parler ici des compagnes des rois; mais de celles qui ont tenu le sceptre en qualité de souveraines, et que le blason anglais nomme *Queens-regnant*, pour les distinguer des *Queens-consorts*, qui reflètent, mais ne partagent pas les honneurs de la royauté. On ne trouvera pas ici sans un certain intérêt l'exacte description, telle que les chroniques nous l'ont laissée, de ces solennités auxquelles ont présidé tour à tour la vindicative Marie, la grande Élisabeth, et la reine Anne, que l'histoire a si bien traitée parce qu'elle fut heureuse.

La première *reine régnante* de notre histoire est cette impérieuse Marie-Tudor; sainte pour les catholiques, Tibère féminin aux yeux des protestants. Immédiatement avant elle, on avait essayé de placer sur un fragile pavois cette pauvre enfant, Jeanne Gray, érudite, dévote, poëte; douce et touchante victime à laquelle ses amis et ses partisans avaient fait, dans la Tour qu'elle habitait, un petit courronnement à huis-clos, et qui paya cher cette gloire d'un jour. L'ambassadeur de France, Noailles, a le mauvais goût de la désigner sous le sobriquet ironique de *Reine de la Fève:* barbare épigramme que l'histoire n'accepte pas. Nous ne parlons point de l'impératrice Mathilde, fille de Henri I[er], proclamée Reine souveraine de Normandie et d'Angleterre, mais qui, après avoir donné les ordres relatifs à son couronnement, fut obligée de prendre la fuite.

En 1553, le catholicisme venait de recevoir son premier échec en Angleterre, et les partis religieux, les seuls qui fussent alors en mouvement, avaient les yeux fixés sur la jeune reine, la première qui depuis cinq siècles eût ceint le diadème britannique. C'était la catholique Marie, triomphant près du cadavre encore chaud de Jeanne Gray, et dont le cortége solennel devait frapper de terreur tous ceux que les nouvelles doctrines commençaient à séduire. Les bourgeois de la cité, la plupart hostiles à la vieille foi, n'en avaient pas moins fait leur devoir et décoré de fleurs, orné de vivantes allégories et de beaux spectacles les rues par lesquelles la reine catholique devait passer. La crainte se mêlait à l'enthousiasme, et l'historien Strype peint avec beaucoup de vérité les tremblants et inquiets préparatifs de tous ces bourgeois dévoués, mais effrayés.

Le 23 septembre 1553, Marie, accompagnée de sa sœur Élisabeth, qui devait lui succéder et détruire tous les actes de son règne, quitta le palais de Saint-James pour celui de Whitehall. Là, elle s'embarqua sur la Tamise, où une flotte de petites chaloupes et d'yachts l'attendait. Tous ces petits navires pavoisés de banderolles que le vent agitait, montés par les magistrats de la cité, revêtus de leurs costumes, voguèrent en route au son des *régales* (petites orgues portatives), des *shalmes* (clarinettes de l'époque), des trompettes et de la mousqueterie. Ce vacarme musical,

Digitized by Google

mêlé aux applaudissements du peuple qui bordait les deux rives, dura jusqu'au moment où les deux princesses virent s'abaisser devant elles le pont-levis de la Tour. Le 30 septembre, à trois heures, la reine, précédée de cinq cents cavaliers, se rendit à Westminster; nombreuse et brillante cavalcade, éclatante de toute cette bizarrerie des costumes espagnols que le seizième siècle, dominé par l'Espagne, avait adoptés. D'abord venaient les messagers officiels de la reine, la suite des ambassadeurs; trompettes, huissiers, chapelains, gardes du corps, chapelains nobles, jeunes chevaliers, officiers de la couronne; chevaliers du Bain, avec leurs robes violettes; hérauts d'armes, bannerets, chevaliers membres du conseil, chevaliers de l'ordre de la Jarretières; les deux grands juges avec le maître des comptes; les deux secrétaires d'État, le trésorier et le contrôleur, lords et barons, évêques et fils de pairs, les deux rois d'armes Clarencieux et Norroy; puis les ambassadeurs des villes anséatiques, ceux de Clèves, de Venise, de Pologne, de France, et le résident de l'empereur; enfin le duc de Sussex avec deux chevaliers d'honneur portant leurs robes de cérémonie en baudrier, et leurs bonnets de cérémonie, représentant le duc de Normandie et le duc de Guienne; puis le lord chancelier, l'évêque de Winchester, le grand trésorier d'Angleterre et le marquis de Winchester. La robe de velours cramoisi et le sceptre d'or annoncent la venue du maire de Londres, Thomas White, à la droite duquel se tient le héraut de la Jarretière, et à gauche un huissier de la cour. L'épée royale brille dans les mains du connétable d'Angleterre, le comte d'Arundel, et les sergents d'armes forment deux lignes à partir de là. A droite du comte d'Arundel s'avancent le duc de Norfolk, grand maréchal, et le duc d'Oxford, grand chambellan.

Ces nobles précédaient immédiatement la reine Marie, qui, selon Strype et Stowe, occupait une litière ou chariot, traîné par six chevaux magnifiques. M. de Noailles, ambassadeur de France, en rendant compte à sa cour de cette cérémonie, prétend que la voiture royale était attelée de deux mulets, et donne à la princesse un simple costume d'étoffe d'argent. Malgré son incontestable présence, il est impossible d'ajouter foi à ce rapport, que sans doute, dans un moment de précipitation, il aura broché pour satisfaire aux devoirs de sa place. Les comptes relatifs à la cérémonie du couronnement, comptes qui nous sont restés, parlent bien positivement de la voiture et des chevaux de la reine; leurs caparaçons de drap d'or étincelaient au soleil; Marie portait une robe de velours pourpre fourrée d'hermine, et sur la tête un cercle d'or pur, formant une coiffure tellement massive, que par intervalle la reine se trouvait forcée d'appuyer sa tête sur ses mains. Les valets de pied de la reine, dans leur magnifique costume, bordaient le cortége des deux côtés; puis les chevaliers portaient le dais d'étoffe d'or qui suivait la reine. Une première voiture couverte de velours cramoisi était occupée par la princesse Élisabeth et par Anne de Clèves, cette heureuse veuve de Henri VIII, veuve assez à temps pour échapper aux bourreaux. L'une et l'autre étaient richement vêtues à la française, avec des robes très-ouvertes sur le devant, de larges manches et un riche corsage; leurs robes étaient d'étoffe d'argent. L'ambassadeur Noailles a soin de faire observer que la coupe des robes était à la française.

Le grand-maître de la cavalerie, vêtu d'étoffe d'or, conduisant par la bride le cheval de la reine suivi de deux chevaux blancs, précédait quatre dames à cheval, vêtues de velours cramoisi, avec leurs chevaux caparaçonnés de même; les marquises d'Exeter et de Winchester, la comtesse d'Arundel et la duchesse de Norfolk; puis la seconde et la troisième voiture, contenant les autres dames de la cour; ensuite cinq dames, toujours en velours violet; puis dix dames aussi à cheval, et vêtues de même; neuf autres filles d'honneur, vêtues de satin cramoisi, et parmi lesquelles on distingue le nom de Mrs Bacon; toutes habillées, suivant la mode française, de robes garnies de fourrures. Le cortége était terminé par les neuf écuyers tranchants, pré-

Digitized by Google

cédés de leur grand-maître, montés sur neuf destriers caparaçonnés de blanc et de vert, aux couleurs de la maison de Tudor, et enfin par le capitaine des gardes, et les gardes dans leur grand uniforme. Les gentilshommes de la hache et les archers formaient deux rangs qui flanquaient tout le cortége.

En parcourant la cité il eut à passer sous plusieurs arcs de triomphe, entre autres celui des Génois, remarquable par ses inscriptions latines et par ses quatre géants; celui des Florentins, surmonté d'un ange, automate ingénieux dont le bras se portait à sa bouche au passage de la reine, et qui sonnait de la trompette pendant quelques minutes, au grand ébahissement des bourgeois. Les deux fontaines de la cité jetaient du vin par tous leurs robinets, et trois grands spectacles ou Mystères, occupant trois échafauds, étaient chargés d'amuser ou d'ennuyer la reine qui s'arrêtait pour recevoir les compliments des aldermen et écouter les discours appris par cœur pour la circonstance. Près de Saint-Paul, le grand chambellan lui présenta une bourse contenant mille marcs d'or. Elle eut à subir, lorsqu'elle s'arrêta devant l'école de Saint-Paul, la harangue latine et anglaise d'un nommé Heywood qui avait préparé sous une treille un magnifique Mystère.

L'église Saint-Paul, au lieu d'être couronnée d'un dôme, était alors surmontée d'un clocher. On vit un Hollandais, nommé Pieter, se tenir debout sur la girouette qui ornait le clocher, et faisant ondoyer une longue banderolle de cinq toises, se livrer à plusieurs exercices gymnastiques dont le sang-froid hollandais pouvait seul se permettre la dangereuse expérience. Tour à tour à genoux, se dandinant sur un pied et exécutant des jetés-battus sur l'autre jambe; il avait eu la précaution, il est vrai, de faire placer, à des distances inégales, deux échaufaudages avec des plafonds environnés de torches que le vent avait éteintes, et de banderolles qui flottaient aux acclamations du peuple. On lui donna pour cette prouesse 16 livres sterling 13 schellings et 4 deniers. C'était là une vieille coutume que le peuple aimait à retrouver aux couronnements des rois; déjà, lorsque Édouard VI avait ceint le diadème, un funambule avait parcouru, sur une corde tendue, tout l'intervalle qui sépare les tours de Westminster de la place de l'Abbaye. Récemment le même exploit s'est répété sous une autre forme; et l'on a vu un équilibriste attacher sa corde au sommet le plus élevé des rochers de Douvres, et descendre, soutenu par un balancier, jusqu'aux sables de la plage. Il serait curieux de savoir si la même cérémonie aura lieu pour le couronnement de la jeune reine et si elle prendra plaisir à cet exercice qui faisait, dit la chronique, la joie et l'étonnement des chevaliers d'Édouard VI.

La royauté de cette époque, si vénérée et si grande, payait son autorité par plus d'un ennui. L'étiquette vengeait le peuple et imposait à son tour aux souverains un fatigant esclavage. A la porte du doyen de Saint-Paul, nouvelle musique, nouveaux discours. A Ludgate et à Temple Bar, encore des instruments et des harangueurs. Aujourd'hui le prince, s'il est moins vénéré, est beaucoup plus libre. Ce ne fut qu'à la porte du palais de Whitehall que la reine, sans doute fatiguée de tant de stations, put prendre congé du lord maire en le remerciant de ses peines et de ses dépenses.

Mais ce n'était pas tout : le premier octobre suivant, jour de dimanche, la reine partit en bateau pour se rendre à Westminster, selon la coutume; y reçut la députation des trois ordres, passa par la chambre des communes; puis alla prendre du repos dans la *chambre privée*, consacrée seulement à cet usage. Pendant qu'elle procédait à sa toilette, on préparait pour la recevoir le chœur de l'abbaye de Westminster, tendue d'étoffes bleue, rouge et or. Sur les onze heures, l'évêque de Winchester et dix autres évêques, mitre en tête et crosse en main, chantant, et précédés de trois porte-croix et de plusieurs diacres qui portaient des encensoirs, vinrent chercher la reine et l'accompagnèrent jusqu'à l'abbaye. L'ordre de la procession fut un peu changé; les gentilshommes, deux par

Digitized by Google

deux; les chevaliers, les aldermen; les secrétaires français et latin; les membres du conseil privé, les chevaliers de la Jarretière, le premier baron et le maître des comptes, les deux grands juges et le sergent concierge du château royal, précédaient les trois croix. Le chœur de Westminster, celui de la chapelle de la reine, les évêques, les deux secrétaires principaux, le trésorier et le contrôleur marchaient avant les barons. Ordre avait été donné à la noblesse de ne se coiffer des bonnets de comte et de vicomte et de la couronne de duc qu'après le moment où la reine aurait ceint la couronne. A cette époque, les vicomtes et les barons n'avaient encore droit qu'au bonnet héraldique. Ce fut Jacques Ier qui permit la couronne aux vicomtes, et Charles II aux barons.

Aux earls, titre purement saxon, qui n'a de rapport ni avec les ducs, ni avec les comtes des autres hiérarchies féodales, succédaient les deux rois d'armes; le duc de Pembroke portant les éperons de saint Édouard; le duc de Bath, portant le bâton du même roi; puis sur la même ligne, les ducs de Derby, de Westmoreland et de Cumberland, portant trois épées nues; la *curtana*, épée de miséricorde, tenue par le duc de Derby, et occupant le milieu; celle de droite représentant la justice spirituelle, et celle de gauche, la justice temporelle. Ensuite venait le héraut de la Jarretière, portant les armoiries de la reine et accompagné du maire de Londres avec sa masse d'armes. Le grand chambellan seul; le duc de Devonshire portant l'épée de cérémonie, enfermée dans le fourreau; sur une même ligne, le duc de Norfolk, au milieu, portant la couronne; à sa droite, le marquis de Winchester, portant la baguette d'or et la croix; à sa gauche, le marquis d'Arundel, portant le sceptre; enfin, soutenue à droite, par l'évêque de Durham, et à gauche, par le comte de Salisbury, la reine elle-même, en velours cramoisi, sous un dais en étoffe d'or avec des crépines et des clochettes d'argent.

La duchesse de Norfolk et le chambellan de la reine portaient la queue de la robe; on voyait s'avancer ensuite les pairesses en robes de velours cramoisi, avec des manteaux fourrés d'hermine; les baronnes, portant de grands manteaux écarlates, bordés d'hermine, et toutes les dames de la cour aussi en écarlate, mais sans manteau. Les archevêques de Cantorbéry et d'York, tous deux en disgrâce, ne parurent point dans la cérémonie. Quant à Gardiner, exécuteur trop aveugle des volontés de la reine, il avait été chargé de la recevoir sous le porche de l'abbaye et de lui offrir l'encens et l'eau bénite.

Au milieu du chœur de cette magnifique église, si remarquable par l'audace élégante de son architecture gothique, et dont, selon l'usage du temps, le pavé était jonché de feuillage (1), s'élevait un échafaudage carré, d'une grande hauteur, couvert de riches tapis, et dont les degrés conduisaient d'une part, au pavé de l'église, du côté de la porte d'entrée, de l'autre, aux marches de l'autel. Une seconde bâtisse surmontait cette première esplanade, et se composait de sept marches, dont quatre couvertes d'étoffe d'or, et quatre autres d'étoffe d'argent. C'était là que le trône proprement dit se trouvait placé; grand fauteuil couvert de damas d'or, avec deux coussins, l'un d'étoffe d'or, l'autre de velours noir richement brodé. Le dos du fauteuil, surmonté d'une fleur de lis d'or, avait des deux côtés, deux piliers soutenant des lions dorés; quatre gentilshommes devaient se tenir toujours en sentinelle auprès de ce fauteuil. A onze heures, deux gentilshommes conduisirent la reine jusqu'au trône; elle s'y reposa quelque temps, puis elle alla se placer, toujours conduite par eux, successivement aux quatre coins de l'échafaudage, afin de se montrer au peuple entier, qui remplissait la vaste enceinte du temple. — « Messieurs, s'écria l'évêque de Winchester, qui répéta quatre fois la même formule aux quatre coins de l'échafaud, voici Marie,

(1) C'est évidemment à cette habitude de répandre des joncs dans les grandes cérémonies qu'il faut rapporter l'origine du mot *joncher*.

Digitized by Google

légitime et incontestable héritière, par la loi divine et humaine, de la couronne et de la dignité royale de ces domaines d'Angleterre, de France et d'Irlande. Savoir faisons à tous, que ce jour a été appointé par tous les pairs du royaume, afin de consacrer, oindre et couronner la très-excellente princesse Marie! Donnez-vous votre consentement à cette consécration, onction et couronnement?» Le peuple répondit d'une voix unanime : — *Oui, oui, oui! Vive la reine Marie!*

La reine alors descendit vers l'autel, en face duquel on avait préparé pour elle un grand fauteuil; elle s'y assit et offrit sur l'autel un morceau d'étoffe d'or et vingt schellings; afin, dit la chronique, d'accomplir cette parole de l'Écriture qui défend de se présenter devant Dieu les mains vides. Agenouillée en face de l'autel, sur un coussin de velours, elle se releva pour entendre le sermon, dont le texte était l'obéissance due aux rois.

Quels furent les serments que prêta la reine en étendant la main sur le Saint-Sacrement? La chronique ne le dit pas, et cette partie importante d'une cérémonie qui consacre l'alliance du souverain et du peuple, se trouve passée sous silence. A gauche de l'autel s'ouvrait une chambre où la reine entra ensuite, et d'où elle sortit sans manteau, dit l'ambassadeur Noailles, avec un corset de velours pourpre. Ramenée devant l'autel, et la tête couverte du poêle que quatre chevaliers de la Jarretière tenaient étendu sur sa tête, elle reçut l'onction ou le chrême de l'évêque de Winchester; après quoi M^rs Walgrave lui passa aux mains une paire de gants de fil. Elle se retira de nouveau dans la chambre destinée à cet usage, et passa une robe de taffetas blanc avec un manteau de velours pourpre fourré d'hermine, sans rabat. Elle portait suspendue à sa ceinture une longue épée qu'elle offrit sur l'autel, et que le grand intendant racheta, en déposant une somme d'argent sur cet autel. La même épée resta entre les mains du grand intendant, qui la porta nue devant la reine pendant tout le reste de la cérémonie. Marie se replaça ensuite dans le fauteuil en face du maître-autel, et reçut des mains de l'évêque de Winchester et du duc de Norfolk trois couronnes: celle du roi Édouard, la couronne impériale ou de grande cérémonie, et la couronne ordinaire. Elle essaya successivement ces trois couronnes; et dans les intervalles les trompettes sonnèrent. Pendant le *Te Deum*, l'évêque de Winchester passa au doigt de la reine l'anneau de l'alliance symbolique, et ensuite elle reçut des mains de son grand intendant les bracelets d'or et de pierreries. Le duc d'Arundel lui donna le sceptre; le duc de Bath, le bâton de saint Édouard; le duc de Pembroke, les éperons; le marquis de Winchester, la boule d'or; et l'évêque de Winchester, la *régale d'or*.

Ce fut ensuite qu'elle remonta sur cet échafaud dont nous avons parlé, et y trôna, vêtue de velours cramoisi avec un manteau de pourpre, un second mantelet de soie et d'or, la couronne impériale sur sa tête, le sceptre à sa main droite, la boule d'or à sa main gauche, et aux pieds des mules d'étoffe d'or doublées de satin cramoisi et garnies de galons d'or de Venise. L'évêque de Winchester vint faire serment de fidélité à la reine et lui embrasser la joue gauche. Après quoi tous les nobles, à commencer par le duc de Norfolk, le premier d'entre eux, prêtèrent le même serment, et déposèrent le même baiser sur la joue gauche de la reine qui dut s'armer, pour parcourir les différentes phases de cette cérémonie, d'une constance héroïque. Chacun levait les mains en les joignant, au moment d'embrasser la reine, et la reine saisissait les deux mains du féal qui lui rendait hommage. Les membres de la noblesse montèrent successivement sur le même échafaud en criant : *Vive la reine!* pendant que leur chef accomplissait l'hommage de fidélité chevaleresque. Le reste de la cérémonie consista dans les offrandes ecclésiastiques que la reine fit selon la coutume, et dans le pardon proclamé pour toutes espèces de délits. On passa de l'église dans la salle de Westminster destinée au banquet.

D'abord entrèrent, montés sur deux pa-

Digitized by Google

lefrois, le duc de Norfolk, grand maréchal, et le duc de Derby, grand intendant. Ce dernier ayant pour suite quarante gentilshommes en velours noir, et plus de deux cents domestiques en livrée. Le duc de Sussex, maître de la garde-robe, le duc de Worcester, écuyer tranchant qui fit l'essai des viandes, précédaient le couvert de la reine. Les bassins d'eau furent apportés par les sergents d'armes. La reine se lava, et alla s'asseoir sous le dais, ayant derrière elle, debout, le comte de Shrewsbury et l'évêque de Durham. A sa droite la reine fit placer l'évêque de Winchester; et à sa gauche, mais assez loin, la princesse Élisabeth et Anne de Clèves, veuve de Henri VIII. L'ambassadeur français remarqua cette distance à laquelle la reine Marie parut affecter de tenir la veuve du roi et l'héritière présomptive de la couronne. La table du milieu était occupée par les évêques, ambassadeurs, magistrats, chevaliers et écuyers; la table de droite, par les barons des cinq ports, les conseillers et clercs de la chancellerie; et la table de gauche, par le maire de Londres, les aldermen et les notables de la commune.

Le commencement du second service fut remarquable par l'entrée solennelle du chevalier Dymoke, à cheval, armé de pied en cap, le cheval caparaçonné de noir et son harnais brodé de petits lions d'argent. Personne n'ignore que ce personnage symbolique, Sir Lyonel Dymoke, champion des rois et des reines, n'a pas d'autre office que de venir à tous les couronnements jeter le gant du défi à quiconque prétend révoquer en doute la légitimité de l'avénement royal. Précédé d'un héraut d'armes ayant à ses côtés deux pages, l'un portant son épée, l'autre son bouclier, il poussa son cheval du côté de la reine, la salua, et prononça les paroles suivantes : « S'il « est quelque espèce d'homme, de quel« que état, degré ou condition que ce soit, « qui dise que notre souveraine, maîtresse « et reine, Marie Ire, n'est pas l'héritière « légitime et vraie de la couronne d'An« gleterre, je dis qu'il en a menti comme « faux traître, et je suis prêt à le soutenir « envers et contre tous, tant que j'aurai « le souffle vital dans ma poitrine, pourvu « qu'il plaise à la reine de m'agréer comme « défenseur, en foi de quoi je jette ici mon « gage (1). »

Personne ne le ramassa; le héraut vint le rapporter à Dymoke qui répéta trois fois la même cérémonie, et reçut en récompense la coupe de la reine, le harnais et le cheval dont il s'était servi. Le héraut de la Jarretière et tous les rois d'armes firent tour à tour dans tous les coins de la salle les proclamations accoutumées, en français, en anglais et en italien, après quoi ils crièrent : *Largesse!* et jetèrent de la petite monnaie au peuple. Vers la fin du banquet, la reine appela près d'elle les ambassadeurs étrangers, causa quelque temps avec eux, puis resta debout entourée de ses dames pour recevoir la coupe d'or des mains du maire de Londres à qui elle la remit en pur don.

L'héroïne et la principale actrice de cette cérémonie longue et fatigante était une petite femme très-brune de peau, *olivastra di complessione,* dit l'ambassadeur vénitien Michele, délicate jusqu'à la maigreur, le front déjà ridé par les soucis et peut-être les passions; l'œil noir, brillant et d'une vivacité tellement ardente qu'on ne pouvait la contempler sans une espèce de crainte. Plus jeune, plus grande, plus semblable au majestueux et terrible Henri VIII,

(1) Note du Trad. Cette cérémonie est originaire de Normandie, où ce droit était héréditaire dans la maison des Marmion, seigneurs de Fontenai. Robert de Marmion obtint de Guillaume le Conquérant la concession des châteaux, ville et manoirs de Tamworth et de Scrivelby, dans le comté de Lincoln, auxquels fut attaché le titre de champion des rois d'Angleterre. La famille s'éteignit en 1291, dans la personne de Philippe de Marmion, décédé sans héritier mâle. Au couronnement de Richard Ier, le titre de champion fut réclamé par Alexandre de Freville, qui avait hérité du château de Tamworth, par son mariage avec Mazera, petite-fille de Philippe de Marmion; mais il fut adjugé à sir *John Dymoke,* à qui le manoir de Scrivelby était échu par une autre cohéritière des Marmion; et il est demeuré jusqu'à présent dans cette famille.

Digitized by Google

on voyait à côté d'elle la jeune Élisabeth, cette femme politique qui avait su se tenir tranquille et se taire pendant le débat meurtrier de Jeanne Gray et de Marie-Tudor; mais qui, la victoire une fois décidée en faveur de cette dernière, était venue lui rendre hommage. Ses yeux étaient grands, bleus et bien fendus, dit le même ambassadeur; elle avait la main charmante, l'air ouvert et souriant, la taille bien prise; mais après tout, elle était plutôt agréable que belle. L'éclat des costumes dont nous avons copié le détail était un signe caractéristique des désirs et des préférences de Marie. Immédiatement avant cette époque, le puritanisme conquérant avait banni de la cour les couleurs voyantes, la richesse et l'élégance des habits. Combattre cette sombre et économique nouveauté, c'était se déclarer à la fois catholique fervente et amie des brillants plaisirs. Les femmes et les courtisans rivalisèrent de luxe à ce couronnement qui, selon le chroniqueur Fabian, avait attiré tant de monde que Londres ne pouvait contenir les curieux. Ce n'étaient que pierreries, plumes, broderies, étoffes de soie et d'or. Le même mouvement de luxe avait présidé à tous les préparatifs de la fête, et le commerce, qui réellement n'est d'aucune opinion, ne manqua pas de tourner à son profit le goût de la reine et de la cour. « La reine, dit l'ambassadeur « Noailles, chargée d'épier toutes ces in« fluences, et qui s'en acquittait fort bien, « a banni toutes les *superstitions* qui vou« laient que les femmes ne portassent ni « dorures, ni habillements de couleur. « Elle-même et beaucoup de sa compa« gnie sont habillées à la française de robes « à grandes manches. Elle est l'une des « dames du monde qui prennent mainte« nant le plus de plaisir en habillements, « et c'est merveille comme les jeunes mi« lords et seigneurs portent ces chausses « exquises de toile d'or et de pierreries. »

Toutes ces magnificences ne plaisaient pas moins à Élisabeth qu'à Marie. L'ambassadeur espagnol, Renard, rapporte que la princesse Élisabeth, *merveilleusement bien vêtue*, sourinit pendant tout le temps de la cérémonie. Seulement, chargée de porter la couronne que la reine devait placer sur son front, elle se pencha vers l'ambassadeur français et lui dit :

« *C'est bien lourd !* »

— « *Un peu de patience, répondit-il,* « *sur votre tête, elle sera plus légère.* »

Cette magnificence de Marie-Tudor annonçait un triste et douloureux règne. La partie la plus sévère du peuple, celle qui renfermait le plus d'avenir et qui devait un jour enfanter le puritanisme de Cromwell, rugissait secrètement contre le luxe nouveau dont le couronnement avait donné l'exemple. Séditions, échafauds sanglants, martyres des protestants, agitations secrètes de la cour, mécontentement universel, ces éléments de haine et de sang remplirent toute la durée d'un règne qui n'a eu d'éclat que celui de la dispendieuse cérémonie décrite par nous. A cette femme qui avait installé sur le trône la décence et le fanatisme, l'obstination et la pureté, la rigueur du dogme et la violence des châtiments, succéda sa sœur Élisabeth, non moins impérieuse, non moins obstinée, mais plus habile. Tous les vices, comme l'avoue Faunt, s'impatronisèrent à la cour d'Élisabeth; mais ces vices eurent l'adresse de se plier aux volontés populaires; mais ce luxe servit le commerce protestant. Le génie de la nation, flatté dans tout ce qu'il avait d'intime, servi dans sa prospérité future, marcha de concert avec cette grande et terrible reine, qui versa le sang, écrasa son peuple, fit la débauche, passa pour vierge, eut Shakspeare pour flatteur et trompa l'histoire. Ses traits mêmes échappèrent à l'observation de l'avenir. A soixante ans, elle voulait que les graveurs de ses monnaies lui prêtassent une beauté qu'elle n'avait jamais eue même dans sa jeunesse. Il existe à Londres une seule *broadpiece* (pièce d'argent de la forme d'un écu de cent sous de France), brisée de tous les côtés et qui offre encore le redoutable profil de la reine, son nez de vautour, son front ridé, ses lèvres contractées. Elle s'était trouvée si ressemblante qu'elle fit briser la matrice de cette monnaie, et envoya l'artiste se repentir sous

Digitized by Google

les verrous, d'avoir osé faire un portrait si exact. Horace Walpole, grand amateur de curiosités, en avait conservé une, qui n'était pas la moins intéressante de son cabinet.

Merveilleusement rusée; douce et timide tant qu'il avait été question d'hérédités litigieuses, tant que sa vie ou son pouvoir avaient couru quelque danger, Élisabeth releva la tête dès qu'elle fut reine, et sans dire adieu à la prudence, elle eut surtout recours à l'autorité. C'était un de ces esprit qui ont l'instinct de leur temps et qui sont vraiment politiques. Marie la catholique n'avait pas, au jour de son couronnement, un seul ami sincère près de son trône. Élisabeth, dont le penchant réformateur était connu, trouvait pour appui non-seulement le génie, mais l'espérance populaires. Cependant elle ne se pressa pas d'abjurer le catholicisme que sa sœur l'avait forcée de professer publiquement; sa conduite ambiguë balança longtemps les espérances et les craintes des deux partis; elle rendait la liberté aux puritains, rouvrait les portes de sa cour aux seigneurs protestants exilés; puis elle allait à la messe, communiait, assistait au service funèbre de sa sœur Marie. Le secret transpira; ou plutôt, avertis par les nompreux indices qui annonçaient une politique nouvelle toute favorable aux protestants, les prélats catholiques refusèrent, ainsi que l'ambassadeur d'Espagne, d'assister au couronnement d'une reine soupconnée d'hérésie. L'embarras était difficile à lever. Aux yeux du peuple, issu du moyen âge et tout imprégné de symboles, le souverain non couronné selon le rite antique n'était pas souverain. L'évêque de Carlisle céda enfin aux prières de la cour et se détacha de ses collègues, mais sous la condition acceptée par Élisabeth de subir le formulaire catholique et de prêter le serment habituel : double parjure accompli solennellement à la face de Dieu; l'évêque savait bien que la parole royale serait faussée, et la reine attendait avec impatience l'occasion de s'en dégager.

On éblouit les yeux du peuple par la pompe des cérémonies. La masse, esclave des sens, livrée aux impressions extérieures, ravie d'ailleurs de tomber sous la main d'une reine plus jeune et moins sévère, ferma les yeux sur l'irrégularité d'un couronnement demi-protestant, demi-catholique. Ses acclamations furent plus vives et plus générales que celles qui avaient accueilli l'avénement de Marie. D'ailleurs aucune faction n'était privée d'espoir; et le caractère de la princesse était encore un problème que chacun résolvait en sa faveur. Le 12 janvier 1558, (à cette époque et jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, l'année politique commençait en Angleterre le 25 mars), la reine, selon l'usage, s'embarqua sur la Tamise pour se rendre à la Tour, où elle fit son premier acte de royauté en créant plusieurs chevaliers du Bain (1). Les bateaux pavoisés, chamarrés de guirlandes, remplis d'instruments et de musiciens venus d'Italie, décorés à la proue et à la poupe de sculptures dorées, brillent encore dans les pages des chroniqueurs. Le 14, elle quitta la Tour, montée dans un chariot ou voiture tapissée et recouverte d'écarlate, précédée de ses trompettes et de ses hérauts, suivie de ses dames d'honneur toutes vêtues de rouge. Des grillages garnissant les rues étaient drapés d'étoffes riches de diverses

(1) NOTE DU TRAD. Le costume des chevaliers et les insignes de l'ordre du Bain étaient différents alors de ce qu'ils sont aujourd'hui. Ils portaient de longues robes à manches étroites, fourrées de menuvair, comme les prélats, avec des dentelles blanches pendantes sur leurs épaules. Charles II créa soixante-huit chevaliers du Bain à son couronnement, après quoi l'ordre cessa d'exister, jusqu'à ce que Georges Ier le rétablit en 1725. Il fut décidé que les insignes de l'ordre seraient à l'avenir une rose, un chardon et une feuille de trèfle, emblème des trois royaumes, issant d'un sceptre entre trois couronnes impériales, avec la devise *Tria juncta in uno*, suspendues à un ruban rouge porté en sautoir. Le costume de cérémonie est un surtout de satin blanc, un manteau de satin cramoisi doublé de blanc, un chapeau de soie blanche avec des plumes d'autruche, etc. L'ordre ne devait se composer que de 36 chevaliers *grand'croix*; mais en 1815 le prince régent y ajouta 180 *commandeurs* et un nombre indéfini de *compagnons*. L'ordre du Bain est exclusivement militaire.

Digitized by Google

couleurs, qui laissaient entrevoir dans les interstices les diverses corporations avec leurs livrées, leurs armoiries, souvent plus riches que celles des seigneurs ; les chefs et les principaux de chaque état portaient des chaînes d'or ; des bannières brodées flottaient en tête de chaque corporation. Nous ne savons trop ce qu'ont pu gagner, sous le rapport même de l'amour-propre et de la considération politique, les artisans et les bourgeois modernes qui n'estiment pas leur état, sont jaloux des états supérieurs, ne forment point corps, ne s'attachent à rien, ne respectent que la fortune et jouissent du droit de se rendre en habit noir, la physionomie mécontente et la bourse vide, aux diverses cérémonies publiques.

A toutes les fenêtres flottaient des guirlandes et des festons ; partout retentissaient les hautbois et les flûtes. Un jeune enfant, debout sur un arc de triomphe qui terminait la rue Fenchurch, souhaita à la reine la bienvenue au nom de tout le peuple et reçut ses remercîments. Au milieu de la rue Grace-church, on avait jeté, d'un côté de la rue à l'autre, une espèce de pont suspendu, sur lequel se trouvait un théâtre; Henri VII et sa femme, Henri VIII et Anne Boleyn environnés d'allégories et de tous les attributs qui pouvaient rehausser leurs vertus et leurs mérites, y étaient représentés ; puis Élisabeth elle-même, en costume royal, y trônait au milieu de sa famille. Un enfant de quatorze ans, vêtu de blanc, s'avança vers la reine, ayant à la main deux roses, l'une blanche, l'autre rouge ; il récita le commentaire du spectacle que je viens de décrire ; allusion fort juste d'ailleurs au mariage des deux roses, à la fusion des deux maisons de Lancastre et d'York, dont Élisabeth se trouvait la double héritière.

L'allégorie allait perdre son pouvoir sur la poésie et sur les mœurs, au moment où le symbole catholique voyait expirer son autorité séculaire. Dans cette circonstance, il avait fait merveille, et déroulé toutes ses pompes mystiques, pour honorer l'inauguration d'Élisabeth. Un second arc de triomphe à quatre portes ornait l'extrémité de Cornhill et se trouvait couronné par un trône. Quatre personnages symboliques, la *Superstition*, la *Stupidité*, la *Corruption* et la *Sédition* étaient écrasés par les pieds du trône, qui avait au contraire pour supports les quatre Vertus cardinales. Après avoir complaisamment reçu cette leçon politique, qui lui recommandait de ne pas épargner la Superstition et semblait dictée par le progrès de l'esprit puritain, la reine s'avança du côté de Soper Lane, où l'attendaient les acteurs d'une autre pantomime. Celle-ci représentait les huit béatitudes de saint Mathieu, toutes applicables à la nouvelle reine : douceur d'âme, épreuves dans le malheur, résignation, déni de justice, pitié pour les pauvres, pureté de cœur, amour de la paix, et patience au milieu de la persécution. C'était à peu près sous ces couleurs que se présentait la jeune princesse toujours persécutée, toujours timide et patiente. Elle eut à subir plusieurs concerts qui lui furent donnés par divers orchestres de musiciens, placés sous le porche de Saint-Pierre et dans Cheapside. Puis ayant reçu la bourse d'or et les mille marcs d'or des mains des aldermen et du rapporteur de la cité, elle les remercia par un discours si gracieux et si bien tourné, que « le peuple (dit la chronique) s'émerveilla d'entendre des mots joints avec tant d'art et prononcés avec tant de cœur. » Elle n'était pas quitte des admirations qui lui étaient imposées. Le théâtre érigé au bout de Conduit-Street représentait, à droite un royaume florissant ; l'industrie, le commerce, les arts, l'abondance ; à gauche un État en décadence, guerre étrangère, famine, peste, misère, sédition, guerre civile. Cette double allégorie, complétement dans le goût des emblèmes d'Alciat, reposait sur un caveau ou antre obscur, au fond duquel on vit bientôt apparaître un vieillard chauve et nu, conduisant par la main une jeune vierge, toute vêtue de blanc, tenant un livre de parchemin ouvert, et sur lequel on lisait ces mots : *Verbum veritatis*.

« Quel est ce vieillard, demanda Élisabeth ?

— C'est le Temps, répondit une voix...

Digitized by Google

— C'est aussi le Temps qui m'amène, » répliqua la reine.

La Vérité, fille du Temps, présenta à Élisabeth le volume qu'elle pressa dévotement sur ses lèvres, en s'écriant : « Aucun livre ne m'est plus précieux ni plus cher. » Un discours latin, prononcé à Saint-Paul par un enfant, un concert d'instruments militaires donné à la porte de Ludgate, arrêtèrent de nouveau la reine, qui arriva tard au bout de Fleet-Street et stationna devant une forteresse gothique, composée de quatre tourelles crénelées, au milieu desquelles s'élevait un amphithéâtre, partagé en quatre étages ou degrés ; le plus bas était occupé par deux figures allégoriques représentant les Communes; le suivant, par deux personnages qui répresentaient le Clergé ; celui d'après par deux autres, représentant la Noblesse ; et le dernier par un trône sur lequel étais assise Déborah, *juge et restauratrice de la maison d'Israël*. Un vaste palmier artificiel déployait au-dessus du siège royal le luxe de ses branches qui ployaient sous les fruits et indiquaient la tranquille fécondité du règne qui allait commencer. Discours latins lus par des enfants élevés par la charité publique ; autres discours prêtés aux deux géants allégoriques, Gogmagog et Corinœus, qui se chargeaient de commenter et d'expliquer la longue série des allégories précédentes; adieux solennels chantés par les enfants de chœur, au moment où la reine quitta la cité; attirèrent de nouveau l'attention de la reine et suspendirent ses pas. Mais ce qui mérite surtout d'être rappelé, c'est l'attitude populaire qu'elle eut soin de prendre. Elle qui n'ignorait pas que sa tyrannie aurait besoin de l'appui des bourgeois, « elle gagna les cœurs par des paroles d'or (dit le chroniqueur Tothill, dans un pamphlet consacré à cette grande cérémonie), se montra affable et pleine d'aménité, fit arrêter sa voiture pour recevoir le cadeau ou le compliment de quelques pauvres personnes, et plaça dans son carosse une branche de serpolet qui lui fut offerte auprès de Fleet-Street par une pauvre vieille qui lui adressait en même temps une requête. Tout le monde remarqua le soin et la bonté avec lesquels elle garda cette chétive offrande.»

Marie avait surtout cherché à flatter la noblesse. Élisabeth, dès le commencement de son règne, dès la cérémonie du couronnement, s'appuya sur le peuple, et s'abaissa jusqu'à le flatter pour tout en obtenir. Dès qu'elle eut ainsi fondé son autorité sur la plus solide des bases, elle marcha en avant et ne craignit rien. Le 15 janvier, précédée des trompettes, de ses chevaliers et seigneurs, des hérauts d'armes en uniforme, des nobles et des évêques en écarlate, elle traversa la ville dont toutes les rues étaient tendues de tapisseries bleues et jonchées de sable fin. Le costume de cérémonie qu'elle revêtit, une fois arrivée à Westminster-Hall, costume qui en langage héraldique s'appelle *robe parlementaire*, se composait d'un manteau de velours cramoisi fourré d'hermine, avec un mantelet de soie et d'or, un jupon et un juste-au-corps du même velours rouge. On n'avait pas élevé d'échafaudage au milieu de l'église, comme pour la reine Marie. Le reste de la cérémonie se passa absolument de même, à cette différence près, que pour plaire à la reine et satisfaire à la fois protestants et catholiques, le service divin fut lu alternativemennt en latin et en anglais. Un chroniqueur contemporain rapporte que la reine remit entre les mains d'un lord un petit livre que ce dernier devait passer à l'évêque officiant; que celui-ci le laissa de côté; puis que revenant sur sa première résolution, il pria la reine de lui prêter son livre, et y lut à haute voix une partie du service. Sans doute ce petit livre était la liturgie anglicane qui avait effarouché l'évêque catholique, mais à la lecture duquel sa flexibilité de courtisan s'était résignée.

Élisabeth passa par toutes les transformations, tous les habillements et déshabillements, que Marie sa sœur avait dû subir avant elle, et qui rendent cette cérémonie si fatigante pour les reines. Après avoir entendu le sermon et la messe, on lui ceignit l'épée de commandement; les armilles ou bracelets royaux furent passés à son bras; la première couronne fut posée

Digitized by Google

sur sa tête ; après quoi les trompettes sonnèrent ; l'anneau fut mis à son doigt, puis le sceptre entre ses mains, la seconde couronne essayée, puis les trompettes sonnèrent de nouveau. Élisabeth déposa son épée sur l'autel, s'agenouilla en tenant le sceptre et la croix, alla se rasseoir en face de l'autel, et reçut l'hommage et le baiser des évêques et des seigneurs, qui s'agenouillèrent tour à tour. Lorsque le service eut été lu en latin et en anglais, la reine, devant laquelle on portait trois épées nues, fit sa seconde offrande sur le grand autel, baisa la patène et sortit processionnellement de l'église aux acclamations populaires.

On a vu, dans cette double et équivoque flatterie, adressée aux catholiques et aux protestants par le mélange des deux rites, la prudence et la politique de la reine annoncer vaguement ses intentions futures. Pour calmer ou du moins endormir la mauvaise humeur des catholiques, elle avait pris deux autres précautions : elle avait nommé un seigneur catholique, le duc d'Arundel, grand connétable pour cette journée, et avait envoyé chercher les vêtements de l'évêque Bonner afin d'en revêtir l'officiant.

Tel fut le premier jour de ce grand règne resté national malgré toutes ses fautes, malgré tous ses crimes ; la protection donnée d'une part au protestantisme, et de l'autre à l'industrie, fit la gloire de cette femme hautaine et vindicative dont l'histoire se détermine avec peine à flétrir et à condamner les crimes. Une remarque singulière, c'est que les derniers des Stuarts ont été obligés d'omettre une partie des cérémonies populaires que nous avons détaillées plus haut, et auxquelles la bourgeoisie attachait tant d'importance. La procession solennelle dans les rues de la cité fut omise à cause de la peste, par Jacques Ier et Charles Ier, ainsi que par Jacques II. Jacques Ier régna misérablement ; Charles Ier fut décapité, et Jacques II chassé du trône. Charles II réhabilita cette coutume chère au peuple, que plusieurs personnes conseillent à la reine Victoria de remettre en honneur.

En 1649, le grand naufrage au milieu duquel le fanatisme puritain balaya les souvenirs de la royauté catholique fit disparaître jusqu'aux traces de ces symboles que nous avons vus figurer dans les deux couronnements précédents. Bracelets, éperons, globe, sceptre, jusqu'aux vêtements d'Édouard le Confesseur furent vendus à bas prix par les commissaires du parlement. Les mêmes scènes que la révolution française a reproduites, et qui nous montrent la grandeur humaine sous des couleurs si mesquines et si triste, eurent pour acteurs les amis de Cromwell. On vendit 16 schellings 4 deniers le vase qui renfermait le saint chrême ; une livre sterling chacune des épées ; une livre sterling 13 schellings 4 deniers les éperons ; 36 livres sterling les bracelets avec leurs pierres précieuses ; le sceptre d'or et « le peigne pour les cheveux du roi, rien du tout, car il n'avait aucune valeur, » dit l'inventaire. Les commissaires républicains découvrirent un vieux coffre de fer renfermant les habits de saint Édouard le Confesseur, l'ouvrirent, répandirent sur le sol ces reliques de la catholicité monarchique, et dressèrent en riant le catalogue que voici :

	Sch.
Une vieille robe de satin cramoisi. . .	10
Une robe brodée de galons d'or. . . .	10
Une vieille robe de soie jaunâtre . . .	0
Une robe de mauvais taffetas cramoisi.	5
Une paire de sandales en drap d'argent avec des bas d'argent très-vieux. .	2
Une paire de souliers en drap d'or. . .	1
Une paire de gants brodés d'or. . . .	1

Toute la garderobe du saint et du monarque se trouvant ainsi évaluée à 30 schellings et 6 deniers, on procéda à l'ouverture d'un autre coffre où se trouvaient les sceptres, etc.

Parmi les commissaires siégeait un mauvais poëte, Georges Withers, ardent républicain et grand bouffon de son métier, lequel trouva plaisant de mettre la couronne sur sa tête, de s'affubler de deux ou trois vieilles robes de satin, et de parodier, pour l'amusement spécial de Henri Marten le régicide et l'un des commissaires les plus influents, les cérémonies du couron-

nement royal. En 1649, cette parodie ne parut pas un suffisant outrage à quelques soldats de Cromwell, qui pillèrent ce trésor d'antiquités royales et en vendirent les débris à l'encan.

Aussi, la nouvelle royauté de Guillaume III ne trouva-t-elle aucun vestige de toute cette grandeur. Le gouvernement dilapidateur de Charles II et le règne agité de Jacques II avaient engagé ou vendu la plupart des diamants de la couronne. Il fallut dépenser, comme l'attestent les documents authentiques, 3,705 £ 15 schellings et 3 deniers pour remettre en état les joyaux de la couronne.

Une grande difficulté se présentait : Guillaume et Marie étaient conjointement souverains. La légitimité de l'élection appartenait à Guillaume et celle du sang à Marie. Guillaume avait senti l'impossibilité de partager le pouvoir avec une femme, et il avait menacé ses intimes de partir pour la Hollande, si l'on voulait lui faire accepter Marie pour associée dans le gouvernement. On décida donc que le titre et les honneurs appartiendraient également au roi et à la reine; mais que la réalité du pouvoir se trouverait exclusivement dans les mains de Guillaume (1). Aussi, pendant tout le cours de la cérémonie, la prééminence fut-elle constamment accordée à Guillaume sur Marie; et l'on ne peut pas citer l'étiquette de ce couronnement comme devant servir de modèle à l'avenir pour le couronnement des *reines régnantes*.

C'était le catholicisme des Stuarts que l'on avait à cœur d'exiler; la politique du temps voyait un danger grave dans les honneurs souverains accordés à la parente de la famille bannie. La reine ne portait pas l'ordre de la Jarretière. Le roi seul chaussa les éperons; seul il ceignit l'épée; seul il fut investi de l'étole. La reine revêtit cependant ce que l'on appelle *Colobium sindonis*, supertunique d'or avec manteau d'or. Ce fut, à proprement parler, le seul honneur qui lui fut rendu. Son double dévouement à son mari et à la cause protestante amortit la blessure de son amour-propre. La haine que lui vouèrent les jacobites n'en fut que plus vive, et immédiatement après sa mort, un prêtre catholique osa insulter à sa mémoire en prenant pour texte de son sermon ces paroles bibliques : *Donnez la sépulture à cette maudite, car c'est la fille d'un roi.*

Le couronnement de la reine Anne servira de modèle au couronnement de la reine Victoire, et nous en donnerons le détail complet, tel qu'il nous a été conservé par miss Banks, l'une des plus infatigables collectrices de ces sortes de curiosités. Puisse le règne de la nouvelle souveraine être aussi calme et aussi fécond en événements heureux que celui de la reine Anne, que la bienveillance du destin a si bien traité, et que l'histoire elle-même a marqué du sceau de l'indulgence.

Le 23 avril 1702, jour de la fête de saint Georges, la reine se fit porter en litière, du palais de Saint-James à Whitehall, où toute la cour et les dignitaires du royaume l'attendaient; la tête ceinte d'un cercle d'or garni de diamants, suivie de la duchesse de Somerset, de quatre dames d'honneur et du grand chambellan qui portait la queue de sa robe, elle alla s'asseoir sur le grand fauteuil à l'extrémité de la salle, et reçut, assise sous ce dais et placée devant la table couverte d'un riche tapis, les joyaux et ornements de la couronne qui lui furent apportés en cérémonies. De Westminster-Hall jusqu'au chœur de l'église, tout était tendu de draperies. Ensuite commença le grand cortége du couronnement, cérémonie à laquelle nous conserverons la forme que lui donna, dans sa description officielle, la *Gazette de Londres*.

Le bedeau et le doyen de Westminster.

Le grand connétable de Westminster, avec son manteau écarlate.

(1) N. D. T. Le pouvoir réel resta en effet dans les mains de Guillaume; mais il ne l'exerça que du chef de sa femme, et comme pour donner un nouveau gage à la légitimité, il fut décidé qu'en cas de prédécès de Marie, les enfants que Guillaume pourrait avoir d'une autre épouse seraient *inhabiles* à succéder.

Digitized by Google

Un fifre.

Quatre tambours de front.

Quatre trompettes de front.

Le sergent-trompette.

Six clercs de la chancellerie en robes de satin noir brodées de fleurs, avec des gants et des torsades de soie noire, deux par deux.

Le garde du cabinet de la chapelle royale.

Les chapelains ayant dignité, vêtus d'écarlate, portant leurs bonnets carrés à la main, deux par deux.

Les shérifs, l'aldermen et le rapporteur de la cité de Londres, en robes écarlates, deux par deux; ceux qui ont été lords maires portant la chaîne d'or.

Les maîtres de la chancellerie, en robes de cérémonie, deux par deux.

Les jeunes sergents-ès-lois de la reine, en robes écarlates, portant leurs bonnets à la main.

Le procureur et l'avocat du roi, en robes de velours noir.

Les anciens avocats de la reine.

Les gardes du corps.

Les gentilshommes de la chambre.

Les barons de l'échiquier et juges des deux tribunaux: en robes écarlates, marchant par rang d'ancienneté.

Le grand baron et le grand juge des plaids communs, en robes écarlates, portant le grand collier.

Le maître des comptes et le grand juge du banc de la reine.

Les enfants de chœur de la chapelle, en manteaux écarlates.

Les chantres de Westminster, en surplis.

Le sacristain et les souffleurs d'orgue.

Les gentilshommes de la chapelle de la reine, en manteaux écarlates.

Le sous-doyen de la chapelle de la reine, en robe écarlate doublée et garnie de velours noir.

Les prébendés de Westminster, en surplis et en aumuces.

Le garde des joyaux de la couronne, en robe traînante écarlate.

Les conseillers privés, n'appartenant pas à la pairie, en costume ordinaire.

Deux poursuivants d'armes.

Les baronnes en grand costume, la couronne à la main, deux par deux.

Les barons, de même.

Les évêques.

Deux poursuivants d'armes.

Les vicomtesses en grand costume, la couronne à la main, deux par deux.

Les vicomtes, de même.

Les hérauts d'armes, en grand costume, portant le collier.

Les comtesses en grand costume, la couronne à la main, deux par deux.

Les *earls* ou comtes, de même, et ceux qui étaient chevaliers de la Jarretière, portant le collier.

Deux hérauts d'armes.

Les marquises en grand costume, la couronne à la main, deux par deux.

Les marquis, de même.

Des hérauts d'armes.

Les duchesses en grand costume, la couronne à la main, deux par deux.

Les ducs de même, excepté ceux qui portaient les joyaux de la couronne.

Les deux rois d'armes provinciaux, avec leur costume de cérémonie, leurs colliers et la couronne en main.

Le garde du sceau privé et l'archevêque d'York.

Le garde du sceau et l'archevêque de Canterbury.

Les ducs d'Aquitaine et de Normandie, représentés par deux gentilshommes de la chambre, Joseph Clarke et Jonathan Andrews, en manteaux de velours cramoisi semé d'hermine et bordé de martre, portant à la main le bonnet ducal, de drap d'or, fourré et semé d'hermine.

Le prince Georges, mari de la reine, en robe traînante dont le maître de la garderobe porte la queue.

Sur la même ligne, le comte de Dorset portant le bâton d'Édouard; le vicomte de Longueville, les éperons d'or; le comte de Huntingdon, le sceptre et la croix.

Sur la même ligne, le grand-amiral d'Angleterre, portant la *troisième épée*; le comte de Kent, la *Curtana*, et le comte de Derby, l'*épée pointue*.

Sur la même ligne, le lord maire portant la masse, en robe de velours cramoisi, avec le collier de son titre; *Jarretière*, premier roi d'armes, la couronne à la main, avec son collier; l'huissier à verge noire, verge en main.

Le grand chambellan, en grand costume, couronne et bâton blanc à la main.

Sur la même ligne, le grand maréchal, couronne et bâton en main; le comte d'Oxford, portant

Digitized by Google

l'épée de cérémonie, et le grand connétable, en costume, couronne et bâton en main.

Sur la même ligne, le duc de Richmond, portant le sceptre avec la colombe; le grand intendant portant la couronne, et le président du conseil privé, portant l'orbe.

Sur la même ligne, l'évêque de Sarum, portant la patène; l'évêque de Worcester, la Bible; et l'évêque de Rochester, le calice.

Enfin la reine, soutenue à droite par l'évêque de Durham; à gauche, par l'évêque d'Exeter; au-dessus de sa tête, le dais porté par seize barons des Cinq-Ports.

Sa robe royale, de velours cramoisi, fourrée d'hermine et bordée d'or, était soutenue par la duchesse de Somerset, accompagnée de lady Élisabeth Seymour, de lady Mary Pierpoint, de lady Mary Hide, de mistress Bridget Osborne et du lord chambellan.

Sur la même ligne, le capitaine des *yeomen* de la garde, le capitaine des gardes de Sa Majesté et le capitaine des gentilshommes de Sa Majesté.

Dames d'honneur.
Demoiselles d'honneur.
L'enseigne et le lieutenant des *yeomen*.
Les *yeomen* de la garde, quatre par quatre.

Cette procession ou plutôt cette armée part de Wetsminster-Hall, traverse King-Street, suit un chemin préparé d'avance et tapissé de drap bleu semé de fleurs et pénètre dans l'église. Les trompettes sonnent, les tambours battent, le chœur entonne l'hymne, et tous les rangs de la noblesse sont conduits par les maîtres de cérémonie aux places que l'étiquette leur assigne. La reine monte sur le théâtre érigé, comme au couronnement de Marie, au milieu de l'église, s'agenouille, puis s'assied. La cérémonie de la *Reconnaissance*, que nous avons décrite à propos de ce dernier couronnement, a lieu aux quatre coins du théâtre ou échafaud. La reine descend ensuite vers l'autel, s'agenouille; fait son offrande, consistant dans un dessus d'autel et dans un lingot d'or du poids d'une livre. Les seigneurs chargés de porter les joyaux de la couronne, les déposent sur l'autel. Suivent les litanies, le service, le sermon; puis la déclaration et le serment prêtés par la reine.

Depuis l'avénement de la maison de Brunswick, ce dernier point est devenu d'une importance historique très-remarquable. Voici le texte du serment écrit sur un rouleau de parchemin, lu à haute voix par l'archevêque, répété intelligiblement par la reine.

« Moi, Anne, par la grâce de Dieu, reine d'Angleterre, d'Écosse, de France et d'Irlande, défenderesse de la Foi, etc., je déclare sincèrement et solennellement, atteste et maintiens en présence de Dieu:

« Que je crois fermement (*do believe*) que nulle transsubstantiation des élements du pain et du vin, en sang et en chair de N. S., n'existe dans le sacrement de la Cène, par l'effet de quelque consécration que ce soit;

« Que l'invocation ou l'adoration de la Vierge Marie ou de tout autre saint, et le sacrifice de la messe, tels que les pratique aujourd'hui l'Église romaine, sont des superstitions et des idolâtries.

« Je proteste, atteste et déclare solennellement en présence de Dieu, que je fais cette déclaration dans toutes ses parties, selon le sens ordinaire et naturel des mots qui me sont lus, de la manière dont les protestants anglais les entendent, sans évasion, équivoque, réserve mentale d'aucune espèce; sans avoir reçu du pape ou de tout autre aucune dispense à cet égard, sans espérer recevoir cette dispense, sans penser que je puisse être acquittée devant Dieu et les hommes, ou déliée de quelque partie que ce soit de cette déclaration, quand même le pape ou tout autre m'en délivrerait, l'annulerait et prétendrait qu'elle est nulle et de nul effet. »

De toute la cérémonie du couronnement, voilà le seul passage réellement digne d'attirer l'attention. Là se trouve le secret des révolutions d'Angleterre depuis deux siècles; là respire, même dans la phraséologie verbeuse destinée à lier plus étroitement la volonté du souverain et à ne lui permettre aucun moyen évasif, le besoin ardent de se détacher de l'Église romaine, de rompre avec le midi, de lutter contre la France, l'Espagne et l'Italie; passion qui a longtemps porté tous les caractères

Digitized by Google

du fanatisme et qui ne s'est ralentie et modérée que depuis peu.

Quand la reine Anne eut prononcé ce serment, juré de défendre la religion protestante, de se conformer aux statuts du parlement et de conserver à l'Église anglicane tous ses priviléges, elle marcha vers l'autel, s'agenouilla, plaça la main droite sur la Bible, et en vue de tout le peuple, elle prononça ces mots :

« Les choses que je viens de promettre, je les accomplirai et garderai ; ainsi Dieu me soit en aide ! »

Puis elle baisa le livre. L'onction, la présentation des éperons et de l'épée, l'investiture de l'épée, l'offrande de l'épée, que l'on rachète pour 100 schellings, précédèrent la cérémonie de revêtir la robe de pourpre fourrée et doublée d'hermine ; elle s'assit après que le doyen de Westminster l'eût revêtue de cette robe, puis elle reçut des mains du même l'orbe et la croix. On procéda ensuite à l'investiture par *annulum* et *baculum ;* la bague (sur le diamant de laquelle était gravée une croix de Saint-Georges) fut passée par l'archevêque au quatrième doigt de Sa Majesté. Elle lui rendit l'*orbe* ou boule d'or, qui fut de nouveau placée sur l'autel, et que l'archevêque remplaça par le sceptre et la baguette de commandement couronnée par une colombe.

Alors s'avança un seigneur, le suzerain du manoir de Worksop, que le droit féodal autorise à présenter à la reine un gant de la main droite, le jour du couronnement, et à soutenir son bras droit pendant qu'elle tient le sceptre. Elle passa une paire de gants qui lui fut offerte par ce seigneur, puis reçut la couronne des mains de l'archevêque, aux acclamations bruyantes du peuple et au bruit des canons de la Tour. Pendant l'hymne, les nobles se couvrent, voyant la reine couverte ; la présentation de la Sainte Bible est suivie de la bénédiction et du *Te Deum*, de l'intronisation et de l'hommage. Ce dernier a lieu, en baisant la *main*, ou la joue de la reine ; à l'archevêque succèdent les évêques, les ducs, marquis, comtes, vicomtes et barons. Le premier de chaque ordre s'agenouille devant Sa Majesté, prononce le serment, et tous les autres se découvrent. Les pairs environnent ensuite la reine, montent un par un, jusqu'au trône, touchent la couronne posée sur la tête de Sa Majesté, en signe d'appui qu'ils promettent de lui prêter, et baisent la main ou la joue de la reine. La dernière strophe de l'hymne est suivie de la communion qui termine la partie religieuse du couronnement.

La retraite (*the recess*) pendant laquelle la reine prit d'autres habits et se couvrit de la pourpre qui ne devait plus la quitter pendant le reste du jour, succéda à toutes ces cérémonies ; et la reine debout devant l'autel reçut la seconde couronne ou couronne de cérémonie. Elle prit le sceptre à la croix dans la main droite, la boule dans la gauche, la baguette surmontée de la colombe précéda Sa Majesté ; et les seigneurs qui avaient porté les joyaux de la couronne dans la procession précédente, se confondirent dans les rangs de la noblesse. On s'achemina vers la salle de Westminster dans laquelle était disposé le banquet ; le prince Georges de Danemark, mari de la reine, assis à sa gauche ; deux femmes de la reine assises à ses pieds, les cérémonies d'essai des viandes furent accomplies par l'écuyer tranchant, le grand maître d'hôtel et le grand panetier. M. Leigh, en qualité de seigneur d'Addington dans le comté de Surrey, apporta le plat de gruau, comme c'était son droit, M. Hamilton, en qualité de seigneur de Wimondley par sa mère, la première coupe d'argent remplie de vin ; la reine y porta ses lèvres et donna la coupe à ce gentilhomme. Ensuite se fit l'entrée solennelle du champion de la reine, Dymoke, à cheval, le casque en tête, un gantelet à la main droite, portant un panache de plumes rouges, bleues et blanches, entre le grand maréchal et le grand connétable, placés tous deux à cheval et en grand costume. Le reste de la cérémonie fut parfaitement semblable au banquet d'Élisabeth et à celui de Marie, et se termina de même par la proclamation et la largesse ; c'est-à-dire par la distribution au peuple des médailles du couronnement.

Digitized by Google

Une grande partie de ces spectacles qui rappellent si vivement la hiérarchie féodale, ne se reproduiront pas au couronnement de la reine Victoria. On a résolu que le banquet et sans doute aussi la procession de la cité seraient supprimées. Quel sens auraient aujourd'hui toutes ces allégories et tous ces symboles? Nous ne craignons pas de dire que dans leur époque elles étaient palpitantes de toute la poésie de leur temps ; symboles populaires, elles redisaient à l'intelligence de tous la grande hiérarchie à laquelle la société se trouvait soumise, la chaîne de dépendance et de protection qui liait irrévocablement le maître à l'inférieur, le chevalier à l'écuyer, le suzerain au vassal. Tout cela n'avait de valeur que dans une époque d'action guerrière et de religion symbolique, et ne peut plus coïncider avec le règne moderne des individualités qui s'équilibrent et des inventions pacifiques qui font monter l'industrie et la richesse sur le trône occupé autrefois par le courage héroïque et les exploits guerriers (1).

(*Regal Records.*)

(1) Note du trad. Quoique le gouvernement ait retranché une grande partie de l'ancien cérémonial pour le couronnement de la jeune Victoria, ce n'en sera pas moins une cérémonie très-imposante. La magnificence qui sera déployée dans cette grande solennité, et les dépenses que seront obligées de faire les cours étrangères, peuvent s'apprécier par les prix énormes que l'on paye pour la location des hôtels, pour un laps de temps qui ne dépassera pas un mois, ou six semaines tout au plus. L'ambassade française, après avoir cherché vainement un hôtel convenable, a enfin consenti à louer, moyennant 1,600 £ (40,000 fr.), celui de l'honorable M. Ponsonby. L'ambassade de Russie, qui est arrivée un peu tard, a offert 3,000 £ (75,000 fr.) de l'hôtel Burlington (garni). Son offre avait d'abord été acceptée ; mais le marché a été rompu par suite d'un malentendu sur la durée de la location. L'ambassadeur russe a fini par louer l'hôtel de lord Stuart de Rothsay, moyennant 2,500 £. L'hôtel Ponsonby, loué par le maréchal Soult, était jadis occupé par lord Shaftesbury ; c'est dans cette résidence que M. de Chateaubriand, ambassadeur de France, donna les plus beaux bals dont Londres ait gardé le souvenir. L'Autriche sera représentée par le prince de Schwartzemberg, qui amènera sa femme, l'une des beautés de l'empire autrichien. Il sera accompagné du prince Trautmansdorff et d'une suite nombreuse de jeunes gentilshommes hongrois. S. A. S. le prince Esterhazy assistera aussi au couronnement. L'hôtel que doit occuper le prince de Schwartzemberg est celui qui est contigu à l'hôtel Mansfield, dans Portland-Place. La Russie sera représentée par le comte Strogonoff, accompagné du comte Anatole Demidoff. Le comte Strogonoff, outre ses aides de camp et ses secrétaires, amènera avec lui plusieurs princes natifs de ces différentes tribus de l'Asie qui depuis cinquante ans ont successivement passé sous le sceptre de la Russie. La Prusse a choisi pour la représenter l'homme le plus riche peut-être et le plus noble de ce royaume, le prince Putbus. Le général comte Lœvenhielm, ex-ambassadeur à Paris, représentera la Suède. Ses appartements sont retenus à l'hôtel Burlington. La Hollande a choisi pour son ambassadeur le général baron Van der Capellen, qui est considéré comme un des administrateurs les plus distingués de son pays. Il a été longtemps gouverneur général des possessions coloniales hollandaises, où il a rendu de grands services. Le jeune prince de Danemark, duc de Holstein-Gottorp, neveu du roi, doit représenter le Danemark au couronnement. On assure que son oncle cherche à renouer les liens d'union et d'amitié qui existèrent autrefois entre l'Angleterre et le Danemark par le mariage de la reine Anne. Le Wurtemberg aura pour représentants le jeune prince de ce nom, conjointement avec le prince Mandelslohe, ministre de Wurtemberg à Londres, et allié à la maison de Brunswick. L'oncle de Sa Majesté, le roi des Belges, a choisi pour représentant le prince de Ligne, prince médiatisé, de maison autrefois souveraine, petit-fils du fameux maréchal prince de Ligne, aussi célèbre par son esprit qu'il était renommé par son courage. Ce gentilhomme, dont le nom historique doit jeter un si grand éclat sur sa mission, sera accompagné de la princesse son épouse, de la maison princière de Lubomirski. Bien que l'Espagne ne puisse pas envoyer, comme aux précédents couronnements, des ambassadeurs aussi magnifiques que Fernand Nunez, *regum e sanguine Gotorum*, ou le duc de l'Infantado, qui déployèrent dans ces occasions une grandeur qu'on ne surpassera jamais ; cependant l'Espagne envoie pour ambassadeur extraordinaire un homme du plus haut rang, le marquis de Florida-Blanca, qui sera accompagné dans cette mission par le chevalier d'Aguilar. Le Portugal sera représenté par le duc de Palmella. Le marquis et la marquise de Brignole représenteront la Sardaigne. On dit que le roi de Naples doit envoyer de nouvelles lettres de créance à son ministre à Londres, le vénérable comte Ludolf, et enfin la Sublime-Porte a fait choix de Ahmed-Férid, que l'on dit être parti de Constantinople le 16 avril dernier, chargé de présents pour la jeune reine. — Pour lire avec plus d'intérêt l'article que nous venons de publier sur les reines régnantes d'Angleterre, voyez ceux que nous avons publiés en 1837 sur Guillaume IV et sur la hiérarchie sociale en Angleterre, où l'on trouvera des détails fort curieux sur les préséances et sur les grands dignitaires de l'empire britannique.

Digitized by Google

Economie politique.

DE L'ADMINISTRATION DES POSTES

EN FRANCE ET EN ANGLETERRE,

ET DES MOYENS D'EN ACCROITRE LE REVENU EN EN DIMINUANT LES TAXES (1).

Tout le monde reconnaît aujourd'hui que la facilité des communications, la sûreté de nos routes, le bas prix de tous les moyens de transport ont exercé la plus heureuse influence sur le progrès de la civilisation. Le roulage, les diligences, les paquebots à vapeur ont considérablement réduit leurs tarifs : le déplacement des marchandises et des personnes coûte aujourd'hui moitié moins qu'il y a cinquante ans; l'administration des postes a seule résisté à cette tendance. Le factage des lettres est aujourd'hui à 100, à 200 p. 0/0 et, dans quelques circonstances, à 300 p. 0/0 au-dessus de ce qu'il était il y a un siècle. Qu'en est-il résulté? C'est que des populations entières se trouvent dans l'impossibilité de se communiquer entre elles leurs besoins et leurs espérances; c'est qu'il arrive souvent que des lettres adressées à de pauvres familles restent des semaines et des mois entiers au bureau de poste, faute par ces familles de pouvoir réunir la somme exigée. Dernièrement, un pauvre ouvrier partit de Glascow, où il ne pouvait trouver d'ouvrage, et se ren-

(1) Note du trad. Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur les deux questions principales qui sont traitées dans cet article. A une époque où l'on s'occupe avec tant d'activité d'abréger les distances, de rendre plus faciles les moyens de communication, il importe de faire disparaître les lenteurs sans nombre qui s'opposent à la prompte distribution des lettres; et d'un autre côté, comme l'élévation de la taxe est un obstacle très-grave, on ne saurait trop s'attacher à en réduire le chiffre. Depuis un an, les journaux anglais se sont livrés à l'examen de cette question, et la *Revue de Westminster*, à qui l'on doit tant d'excellents aperçus, vient d'en résumer les débats. Un journal spécial (le *Post Circular*) a même été créé pour discuter toutes les questions relatives au transport, à la taxe et à la distribution des lettres; et enfin M. Hill s'est chargé de présenter à la chambre des communes une pétition tendant à ce que les droits de port soient notablement réduits. Ainsi qu'on le verra dans le courant de cet article, M. Hill voudrait que la taxe fût réduite à un droit unique de 10 centimes par lettre, n'import quelle distance elle aurait à parcourir; il voudrait ensuite, pour éviter les lenteurs de la distribution, que la taxe fût perçue d'avance : il propose à cet effet l'apposition d'un timbre sur le papier à lettre; en sorte que l'administration, par cette seule modification, se trouverait délivrée de cette nuée de contrôleurs et de receveurs qui encombrent tous les rouages administratifs. Le public y gagnerait; car la distribution serait quatre fois plus rapide, et les réceptionnaires de lettres se trouveraient délivrés de cet impôt prélevé sur eux par la curiosité et les demandes absurdes. Les chemins vont tellement abréger les distances, que si l'on n'y porte bientôt remède, on emploiera plus de temps pour distribuer les lettres dans l'intérieur d'un quartier, que pour faire franchir les distances qui séparent les villes entre elles. Nous n'insisterons pas davantage sur ce point; nous prions seulement les administrateurs et les publicistes de lire attentivement cet article; car les améliorations qui y sont proposées sont de la plus grande importance.

Digitized by Google

dit à Londres, où il fut assez heureux pour se caser. Son premier soin fut d'écrire à son père, qui était laboureur, pour lui apprendre l'heureuse nouvelle; je dis heureuse, et pourtant elle coûtait au père 1 sch. 1 d. 1/2 : c'est-à-dire le prix d'une journée de travail, et conséquemment le prix d'un dejeuner, d'un dîner et d'un souper. Aussi la lettre fut-elle accueillie avec un peu de mauvaise humeur : le père répondit à son fils, tout en le félicitant de son bonheur, de ne pas lui écrire une seconde lettre. Cette réponse était un peu dure sans doute; mais je le demande, qu'eût dit M. Spring-Rice, ou tout autre ministre, qui aurait reçu une lettre dont le factage eût coûté *dix livres sterling?* Et pourtant cette somme de dix livres sterling n'eût pas causé aux ministres dont nous parlons un préjudice aussi grave que le déboursé d'un schelling au malheureux laboureur.

Comme l'ouvrier, l'homme de peine et l'homme des champs, le professeur, le vicaire de campagne, le libraire éditeur et l'homme de lettres souffrent également de cette exagération de taxe. Les libraires éditeurs sont en général dans des conditions aisées, on devrait donc s'attendre à les voir se soumettre de bon gré à la charge que leur impose la loi; cependant, telle est l'énormité de la taxe, que chacun d'eux cherche à éluder le factage, par tous les moyens possibles; ils confient leurs lettres et leurs épreuves à des messageries, ils les introduisent dans leurs ballots, et esquivent la loi. Comment en serait-il autrement? Je suppose que l'auteur d'un ouvrage en deux volumes qui s'imprime à Londres demeure à Oxford. Eh bien! l'impression de ces deux volumes sera augmentée de 20 £, si l'éditeur expédie les épreuves par la voie régulière; encore l'auteur devrat-il s'abstenir de demander une seconde épreuve; autrement le pauvre libraire verrait grossir le mémoire de son imprimeur d'une dizaine de livres sterling (1).

Le négociant et l'homme d'affaires sont encore moins bien placés. On sait de quelle importance il est pour un commerçant d'écrire à ses clients et de les aviser du prix des denrées, de l'état de la place, de connaître ce qui se passe dans tel ou tel port; eh bien, grâce au système actuel, ce commerçant est obligé de restreindre le nombre de ses lettres, et de recommander à ses commettants de ne lui écrire que dans le cas d'une nécessité absolue. Citons un exemple entre mille. Je suppose un petit détaillant de Londres, porteur d'une lettre de change sur Édimbourg, échéance au 31 mai. La lettre de change est de 20 £ et le terme du payement est sur le point d'expirer. Je suppose en outre que cette lettre de change soit le seul effet que le détaillant de Londres ait à envoyer pour le moment à Édimbourg; voici les frais que coûterait l'envoi du billet :

Factage de la lettre.	1 s.	1 d.	1/2
» du billet contenu dans la lettre.	1	1	1/2
Total. . . .	2 s.	3 d.	

Maintenant, voici quels seront les frais de retour :

Factage de la lettre de retour.	1 s.	1 d.	1/2
» du billet contenu dans la lettre.	1	1	1/2
L'accusé de réception	1	1	1/2
	3 s.	4 d.	1/2
A ajouter.	2	3	
Total. . . .	5 s.	7 d.	1/2

Ces frais ainsi prélevés par le *post-office* représentent l'intérêt des 20 £ à plus de 12 p. 0/0.

N'est-ce pas encore exorbitant que de doubler le prix du factage, lorsque cette lettre renferme un simple morceau de papier. En France, on pèse chaque lettre. Celles de 7 grammes 1/2 payent le port simple; au dessus de 10 grammes, elles payent port double, et au-dessus de 25 grammes, elles payent port triple. En Angleterre, il en est autrement. Une lettre,

(1) Note du trad. Pendant longtemps, en France, les épreuves d'imprimerie, même corrigées, étaient admises à l'affranchissement des périodiques; depuis quelques années, cette faveur a été retirée aux gens de lettres.

Digitized by Google

fût elle grande comme le *Times* ou le *Morning-Chronicle*, ne payera que port simple si le papier sur lequel cette lettre est écrite est d'une seule pièce ; si au contraire, vous écrivez sur un carré de papier poulet, et que vous renfermiez sous le pli de cette lettre un morceau de papier large comme le doigt, vous payerez un double factage. Et notez que si vous ajoutez un second morceau de papier, vous payerez triple port. Ainsi une lettre d'Allemagne, de Hollande ou de France, dont le factage est de 1 sch. 2 d., vous reviendra à 2 sch. 4 d. si cette lettre renferme une seule lettre de change, et à 3 sch. 6 d. si elle en contient deux.

Admirez encore cette anomalie. On sait que l'une des prétentions auxquelles les administrateurs du *post-office* attachent le plus de prix est de proportionner le port à la distance des parcours. La conséquence de ce principe est qu'à distances égales, le prix du factage devrait être le même pour une ville que pour une autre. Eh bien ! grâce au système actuellement en vigueur, système qui consiste à fixer le port non sur la distance la plus rapprochée qui sépare une ville d'un autre ville, mais sur le parcours que décrit la malle-poste, il n'est pas de pays en Europe où la taxe des lettres soit déterminée avec plus d'injustice et d'inégalité. Citons quelques exemples : Une lettre adressée de Renfrew à Lochwinnoch, distance de quatorze milles, arrive à son adresse pour 1 d., tandis qu'une lettre du même poids, allant de Paisley ou de Renfrew à Pollockshaws, distance de sept milles, ou moitié de la première, ne coûte pas moins de 4 d. A Oxford, à Aylesbury, même confusion : à Aylesbury on paye 7 d. et quelquefois 1 sch. 1 d. pour le port d'une lettre qui a parcouru une distance de dix milles, et 2 d. pour une lettre qui a parcouru une distance de huit milles ; à Oxford, une lettre d'Aylesbury, distance de quatorze milles, est payée 1 sch. 1 d. ; au même endroit, une lettre de Londres, qui est à trois fois cette distance de la ville universitaire, coûte également 1 sch. 1 d. La fixation du factage des lettres du *post-office* de Wolverhampton et de Dudley est encore plus curieuse. De Wolverhampton à Dudley, le port d'une lettre coûte 4 d. ; et le factage d'une lettre expédiée de Wolverhampton au village de Briarley-Hill, village qui est en deçà de Dudley de quelques milles, ne coûte qu'un penny (10 c.). Leicester, Rubey, Keinton, Glastonbury, Weymouth, Denbigh dans le Denbighshire, Liverpool, et l'une des villes les plus importantes du royaume, la riche Manchester, sont dans le même cas : la poste fait payer, pour une distance de cent huit milles, 9 d., tandis que pour des distances intermédiaires, soit d'Ashton à Birmingham, distance de vingt milles, on en paye huit.

Les fausses directions données aux lettres sont encore un des reproches graves adressés à l'administration des postes. Les exemples de retards occasionnés par ce système vicieux sont si nombreux, que nous ne citerons que les principaux. Ainsi à Chelsea, une lettre jetée à la poste à quatre heures du soir, reste vingt-deux heures avant d'arriver à Brampton ; cependant la distance qui sépare ces deux villes n'est que de trois milles ; mais la lettre suit un parcours de huit milles. A Uxbridge, après la fermeture de la poste le vendredi soir, une lettre adressée à Gravesend, qui est à quarante milles d'Uxbridge, n'arrive à son adresse que le mardi matin. Deux lettres étant mises dans la même boîte à Londres, entre cinq et six heures du soir, l'une adressée à Highgate et l'autre à Wolverhampton, qui est sur la même route, mais à une distance de plus de cent vingt milles en deçà de Highgate, c'est la lettre de Wolverhampton qui arrive la première à son adresse. Hammersmith et Bristol se trouvent dans les mêmes circonstances. Hammersmith est aux portes de Londres ; cependant une lettre jetée dans la boîte après quatre heures de l'après-midi n'arrive dans ce lieu qu'entre dix et onze heures du matin, tandis qu'une autre lettre destinée pour Bristol, et mise à la poste à sept heures moins un quart, est délivrée avant neuf heures du matin le jour suivant.

Comme on le voit, les défauts que nous

Digitized by Google

venons de signaler sont graves; aussi depuis quelque temps sont-ils l'objet de vives récriminations. Le peuple anglais s'est ému; de toutes parts des pétitions, couvertes de signatures, ont été adressées à la législature pour qu'elle s'occupât avec activité de remédier au mal; et grâce à cette persistance, la chambre des lords a nommé une commission pour examiner cette affaire importante. Nous ne pouvons préjuger l'issue de cet examen; mais, en attendant, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs le plan de réforme proposé à la commission par M. Hill. Ce système, que nous ferons précéder d'un court aperçu de l'histoire des postes, n'est sans doute pas irréprochable; néanmoins nous ne craignons pas d'avancer que son adoption introduirait dans le service des postes des améliorations importantes, et dont bénéficieraient à la fois toutes les classes de la société.

La poste aux lettres doit son origine à la politique. Longtemps elle se réduisit à une simple transmission de lettres entre les chefs des États et leurs généraux. Ces messages étaient portés par des pigeons ou par des courriers, système qui existe encore en Orient. La poste aux lettres desservie par des chevaux n'est pourtant point une invention nouvelle; Hérodote en attribue l'origine à Cyrus et à Xerxès, et nous lisons dans le code Théodose, *de cursu publico,* qu'on se servait de chevaux pour le service des dépêches publiques. Mais ce service était incommode, irrégulier, et ne présentait aucune garantie. Etablie depuis longtemps par l'Université de Paris, ce ne fut que sous le règne de Louis XI que cette institution commença à prendre pied en Europe. Louis XI, qu'une politique ombrageuse avait rendu défiant, en fixa l'établissement dans son royaume par une ordonnance du 19 juin 1464. Cependant rien ne prédisait encore l'avenir de ces établissements; n'étant encore destinés qu'à l'usage de la cour, ils se soutenaient à peine, lorsque les intérêts mieux compris du commerce partagèrent avec la politique les nombreux avantages de cette institution. Ceci se passait en 1619, et bientôt après l'Allemagne et plusieurs autres États de l'Europe eurent des établissements pareils.

Vers la même époque l'Angleterre jetait les premières bases de son *post-office.* Longtemps ce service se fit mal; les dépêches étaient confiées à des exprès qu'on expédiait à des périodes régulières dans les localités, et l'*office* ne desservait que quelques routes. La guerre civile, qui éclata à cette époque, et les exactions commises par les chefs de cette administration, mirent l'établissement à deux doigts de sa perte. Déjà pourtant des règlements relatifs au factage avaient été promulgués; chaque maître de poste était obligé de fournir des chevaux de poste aux malles chargées des dépêches, au prix de 9 d. 1/2 par mille, et le départ avait lieu régulièrement une fois la semaine. Cromwell donna une base plus solide encore à la poste aux lettres : il fit des règlements mieux conçus, fixa de nouveau le prix du factage, et constitua l'établissement sur des bases à peu près semblables à celles qui existent aujourd'hui. Enfin, en 1660, le parlement prit sous son égide le *post-office,* et en autorisa la fondation par un bill en vertu duquel le roi avait le privilége de nommer le *post-master general.*

C'est de là que date la franchise de port dont jouissent aujourd'hui les membres du parlement. Les membres du parlement, qui n'avaient point perdu de vue que la politique avait donné naissance à la poste aux lettres, réclamèrent en leur faveur la franchise de port. Cette franchise leur fut accordée; chaque membre eut le privilége d'envoyer dix lettres et d'en recevoir quinze par jour sans payer de port; privilége dont les nobles membres usèrent et usent encore aujourd'hui. Puis le revenu de cet établissement fut assigné au roi et à ses héritiers, et ne fut point soumis à l'examen des chambres législatives, comme les autres branches du budget. Déjà ce revenu s'élevait à plus du double de ce qu'il avait été sous Cromwell; il était de 21,500 £; et plus tard, lorsque l'institution s'agrandit et se modifia, il s'accrut dans la proportion suivante :

Digitized by Google

Années.	Revenu brut.
1710.	111,461 £
1764.	432,048
1811.	1,987,404

Mettons en regard de ce chiffre un tableau qui indique les variations diverses qu'ont subies les prix du factage ; on pourra apprécier l'influence que ces variations ont exercée sur les recettes.

*Tableau indiquant l'échelle des distances, d'après laquelle le factage actuel des lettres de la Grande-Bretagne est fixé, et le prix de ce factage pendant les années **1710** et **1765**.*

Échelle des distances.	1710.	1765.	Prix actuel.
De 15 milles. . . .	3 d.	1 d.	4 d.
De 15 à 20 milles.	3	2	5
De 20 à 30 milles.	3	2	6
De 30 à 50 milles.	3	3	7
De 50 à 80 milles.	3	3	8
De 80 à 120 milles.	4	4	9
De 120 à 170 milles.	4	4	10
De 170 à 230 milles.	4	4	11
De 230 à 300 milles.	4	4	12
De 300 à 400 milles.	4	4	13
De 400 à 500 milles.	4	4	14

En comparant ce tableau avec le premier, on remarquera qu'en 1711, c'est-à-dire un an après que le prix du factage eût été fixé à 3 d. pour les lettres de quinze milles jusqu'à quatre-vingts milles, la recette brute s'éleva à 111,461 £, tandis qu'en 1765, époque où le factage des lettres de quinze milles jusqu'à trente fut abaissé par la législature : à 1 d. pour les lettres de quinze milles, et à 2 d. pour les lettres de quinze à trente milles, il y eut une augmentation dans la recette brute de près du triple ; d'où il résulterait que l'élévation de la taxe n'est pas un moyen d'augmenter le revenu. La comparaison du revenu de la poste aux lettres de 1765 à 1812, où nous trouvons le prix du factage doublé, triplé ou quadruplé pour toutes les distances, ne peut être invoquée contre ce principe ; car, dans cet intervalle d'un demi-siècle, Arkwright et Watt dotaient l'Angleterre de leurs merveilleuses machines, le commerce décuplait, la population du royaume doublait, et l'instruction pénétrait jusque dans les villages et les hameaux. D'un autre côté, M. Palmer introduisait en 1784 des améliorations importantes dans l'administration des postes. A cette époque le service était encore irrégulier ; les voitures dont on se servait pour le transport des lettres étaient lourdes, et le maximum de la vitesse se réduisait à trois milles et demi par heure. M. Palmer, après des nombreux obstacles, parvint à régulariser ce service : aux voitures pesantes il substitua des malles-postes légères dont la vitesse n'était pas moindre de huit à neuf milles ; les vols à main armée, qui jusqu'à ce jour avaient effrayé le commerce, devinrent moins fréquents : et grâce à tant de soins, les recettes doublèrent et triplèrent dans l'espace de quelques années.

Telle est l'histoire de la poste aux lettres. D'après ce simple aperçu, on remarque que cet établissement n'a point été institué dans un but fiscal ; que l'intérêt et le bien-être des peuples ont été l'objet de sa création, et que la diminution du factage n'influe pas, comme on le prétend, d'une manière défavorable sur la recette. Dans le cours de cet article nous donnerons d'autres preuves à l'appui de ce fait ; en attendant, occupons-nous des réformes que M. Hill se propose d'introduire dans le système actuel.

Ce plan, le plus remarquable qui ait encore paru, se présente sous un aspect si favorable ; les avantages qui en découlent offrent une telle discordance avec l'état de choses actuel, que les personnes les mieux disposées n'ont pu s'empêcher de l'accueillir dès son origine avec défiance. Heureusement son auteur s'est montré aussi exact dans ses preuves qu'il avait été magnifique dans ses promesses. Le système proposé repose sur ce principe : que la dépense occasionnée par une lettre n'est point dans le transport d'un lieu à un autre, mais bien dans le mouvement qui s'opère à la réception et à la remise. Voici de quelle manière M. Hill démontre son système :

« Les frais supportés par une lettre, dit-il, se composent des frais de location, de

Digitized by Google

triage, de distribution à domicile, des frais de surveillance, et en dernier lieu des frais de transit. Ceux-ci sont les moins considérables; d'où je conclus que, si la fixation du factage par rapport à la distance est juste lorsqu'il s'agit de faire porter par des courriers deux lettres à des distances inégales, elle cesse de l'être lorsqu'on remet deux mille lettres au *post-office*. En effet, il est démontré que la dépense d'une malle-poste que l'on dirige sur un point éloigné du royaume, exige souvent moins de frais que celle de la malle-poste dont le parcours est plus rapproché; en second lieu il est prouvé que le coût du transit n'est que l'accessoire des autres frais, et que pesant à la fois sur un grand nombre de lettres, il se réduit à rien ou du moins à peu de chose. Ce peu de cherté du port d'une lettre est facile à prouver par le transport d'objets d'un gros volume. Un livre publié à Londres se vend au même prix chez les libraires de Dublin et d'Édimbourg que chez le libraire éditeur, et chaque jour on obtient un grand nombre d'articles de nouveautés dans les villes principales du royaume aux mêmes conditions que dans les lieux où ces articles ont été fabriqués. A Manchester, on achète des marchandises qui sont portées à Londres, où elles sont vendues à des négociants de Manchester qui les reportent dans leur ville, et les livrent au consommateur, après ce triple transport, au même prix que si l'achat eût été fait sur les lieux. »

Partant de ces principes, M. Hill propose de mettre sur une lettre d'Édimbourg ou de tout autre lieu plus éloigné, la même taxe que sur une lettre adressée à Greenwich ou à Chelsea; s'il est vrai que les frais du triage et autres soient tout et que le coût du transit d'un lieu à un autre ne soit rien, pourquoi une lettre destinée pour Édimbourg serait-elle chargée d'une plus forte taxe que les lettres destinées pour Greenwich et pour Chelsea? La peine est la même pour la réception, la distribution de chacune; et souvent il arrive, ainsi que nous l'avons dit, qu'une lettre plus rapprochée de Londres coûtera plus qu'une lettre destinée pour un lieu plus éloigné. Ceci est facile à prouver par des chiffres. Édimbourg est à 400 milles de Londres et Louth, à 170 milles. Le voyage de la malle à Édimbourg coûte au *post-office* 5 £, et celui de la malle de Louth coûte 1 £ 17 s. 7 d. En raison de la distance, c'est le même rapport. Mais ces 1 £ 17 s. sont à répartir sur un petit nombre de lettres, tandis que les 5 £, divisées sur un nombre considérable de lettres, réduisent le prix du port à la moitié moins du port des lettres de Louth.

Cela posé, M. Hill cherche quel doit être le prix uniforme pour chaque lettre, et après avoir trouvé que le port d'une lettre de Londres à Édimbourg, par terre, est le trente-sixième d'un penny, il réduit à un penny (10 c.) le port de chaque lettre. Cette évaluation, qui au premier coup d'œil peut paraître exagérée, n'est pourtant rien moins que très-ordinaire lorsqu'on examine ce qui se passe pour le *Post-Circular*, le *Penny Magazine*, les *Saturday Magazines*, le *Chamber's Edinburgh*, ainsi que pour plusieurs autres journaux périodiques à bon marché. La plupart de ces journaux se publient chaque semaine; ils sont expédiés dans toutes les parties du royaume, et sont portés au domicile de chaque abonné pour la modique somme d'un penny (10 c.), sur lequel il faut prélever :

1° Les avantages accordés au vendeur en détail.

2° Port et distribution du journal dans toutes les parties du royaume.

3° Les frais du gérant.

4° Bénéfice des actionnaires.

5° Frais de composition de huit pages in-folio.

6° Planches et dessins des artistes.

7° Frais de rédaction.

8° Frais de papier.

9° Usure des presses et location.

Ces frais établissent le factage de chaque journal à un huitième de penny (1 c. 1/4). Or, ce que font des établissements particuliers, qui ne se soutiennent qu'avec leurs propres ressources, pour la faible rétribution d'un liard, pourrait à plus forte raison être exécuté moyennant une rétribution

Digitized by Google

huit fois plus élevée par le gouvernement (1).

La question n'est donc plus de savoir s'il serait possible au gouvernement de transporter les lettres aux prix proposés; car l'exemple précédent résout cette question d'une manière affirmative; mais ce qu'il importe de connaître, c'est l'influence qu'exercerait sur la recette cette branche du revenu public. Nous avons vu, dans la courte histoire de la poste aux lettres que nous avons rapportée, que la diminution du factage, qui avait eu lieu en 1765, avait exercé une heureuse influence sur la recette; il nous sera facile de démontrer que la diminution proposée n'amènerait point la baisse qu'on semble redouter. Établissons d'abord l'état des recettes depuis 1811 jusqu'en 1836.

Années.	Produit brut.	Produit net.
1811. . . .	1,987,404 £	1,365,251 £
1815. . . .	2,372,429	1,598,295
1816. . . .	2,448,741	1,619,196
1821. . . .	2,172,875	1,465,605
1826. . . .	2,367,567	1,632,267
1827. . . .	2,278,402	1,484,164
1828. . . .	2,287,061	1,544,221
1829. . . .	2,265,481	1,509,347
1830. . . .	2,301,432	1,517,951
1831. . . .	2,321,310	1,569,038
1832. . . .	3,277,274	1,631,828
1833. . . .	2,294,911	1,552,270
1834. . . .	2,319,979	1,513,052
1835. . . .	2,353,340	1,574,458
1836. . . .	2,461,806	1,645,835

On le voit, ce revenu, à une légère différence près, est resté stationnaire pendant ces vingt dernières années; et cependant, dans le cours de vingt années, que de choses se sont passées, et combien de personnes qui ne savaient ni lire ni écrire sont venues grossir les rangs des personnes lettrées! La population a presque doublé; d'un autre côté, la manie des voyages s'est emparée de toute la population riche; et le commerce est aujourd'hui le double de ce qu'il était. Que si, au contraire, nous jetons les yeux sur les postes françaises, nous trouvons depuis 1821 jusqu'à 1836 une augmentation considérable. Voici, d'après l'*Annuaire des Postes,* dans quelle proportion s'est opérée cette augmentation :

Années.	Revenu.	Nombre de lettres.
1821. . . .	23,892,698 fr.	45,382,151
1830. . . .	33,727,649	63,817,260
1836. . . .	37,405,516	78,970,561

Ainsi, dans l'espace de dix années, de 1821 à 1830, le chiffre de la recette augmente de dix millions, et de 1833 à 1835, ce chiffre augmente encore de deux millions. Cette progression est encore indiquée par le mouvement comparé des lettres mises en circulation. En 1830, le nombre de ces lettres est, pour la France, de 63,817,260, et en 1836, de 78,970,561, ce qui représente 262,358, moyenne par jour pour 1836. Mais là ne figurent point les lettres des autorités qui jouissent de la franchise, et qui forment à peu près le tiers du nombre total des lettres qui passent par le service des postes, ni les journaux et les imprimés dont le chiffre a subi des variations remarquables depuis 1830; à cette époque, ce chiffre était de 39,046,875, dont 32,334,280, expédiés de Paris; il s'est élevé d'année en année jusqu'en 1833, où il a été de 50,833,351,

(1) Note du trad. Ce que l'auteur anglais dit du bas prix du factage des périodiques anglais non distribués par la poste se vérifie en France. Ainsi, dans Paris, la distribution des journaux ne revient qu'à 1 c. ou 1 c. 1/2 tout au plus: l'administration des postes prendrait 4 c.; et le factage des lettres revient à 15 c. La distribution des périodiques, qui se fait par des entreprises particulières, coûte infiniment meilleur marché que celle de l'administration; le service de la banlieue surtout est fait par ces entreprises avec un soin et une célérité surprenants : Sceaux, Versailles, Saint-Germain, Saint-Denis reçoivent leurs journaux de huit à neuf heures du matin au plus tard, et la taxe perçue n'excède pas 2 c. Le service des journaux dans la banlieue de Paris est d'environ 2,000 en hiver, et 4,000 en été; quatorze à dix-huit personnes sont employées à ce service. L'entrepreneur de cette petite poste, après dix ans d'exercice, s'est retiré avec 100,000 fr. de bénéfice net, et a vendu sa charge 50,000 fr. Nous citons ce fait pour démontrer qu'il y aurait avantage pour l'administration à réduire le prix de la taxe, et à prendre l'initiative dans le système de réduction que propose l'auteur anglais.

Digitized by Google

dont 39,255,075 expédiés de Paris ; puis il est redescendu à 49,286,000 en 1834, s'est maintenu un peu au-dessus en 1835, et est enfin de nouveau descendu en 1836 à 46,250,030 : moyenne par jour : 126,712. La diminution pour 1836 pèse surtout sur les journaux de départements, qui, de 18,156,000 en 1834, sont tombés à 7,844,000 en 1836.

Cependant les frais de l'administration française sont de 50 p. 0/0, tandis que les frais de l'administration anglaise ne présentent que 30 p. 0/0. Un progrès notable s'est même opéré à cet égard dans l'administration de la poste aux lettres du Royaume-Uni. Ainsi le rapport de la dépense au produit, qui pendant longtemps s'est élevé à 32 p. 0/0, est tombé à 30, tandis que pour la France ce rapport n'a pas changé : il est toujours resté à 50 p. 0/0. Mais ne nous attachons pas aux questions de détail; comment se fait-il qu'en France, où le commerce est restreint, le revenu de la poste aux lettres se soit accru dans une proportion considérable, tandis qu'en Angleterre, dont les vaisseaux couvrent toutes les mers, qui fait un immense commerce avec le Japon, la Chine, et qui entretient des relations suivies avec New-York, la Nouvelle-Orléans, les mers du Levant, Gibraltar et tous les points commerciaux du monde ; comment se fait-il, disons-nous, que le revenu de la poste aux lettres soit, à quelques centaines de mille livres sterling près, resté au même taux que pendant la guerre, alors que ses riches cargaisons de l'Inde étaient traquées de toutes parts par les corsaires français, et qu'un outrage fait à son honneur par l'Amérique du Nord mettait de nombreux obstacles à l'extension de son commerce?

C'est que le système français est mieux entendu que le système anglais. Je suis loin de dire que le système des postes françaises repose sur un principe parfait : des défauts nombreux analogues à ceux que nous avons signalés dans le système anglais : la cherté du factage, des anomalies de distance, y sont très-fréquentes ; mais ces défectuosités ont un caractère moins prononcé, le port des lettres y est moins élevé. Je ne citerai qu'un exemple: c'est celui des prix courants. On sait de quelle utilité sont ces bulletins pour le commerce ; le gouvernement français en a compris l'importance, et pour favoriser les besoins de l'industrie, il a permis à l'administration de recevoir ces bulletins à un taux excessivement modéré. Aux États-Unis on fait mieux encore : on les reçoit pour rien ; l'administration des postes les trie, les porte, les distribue et les livre au commerce sans aucune rétribution. Dans le Royaume-Uni, au contraire, les prix courants ne jouissent d'aucun privilége, pas même de la diminution qui est accordée aux journaux politiques; ils payent taxe entière, comme de simples lettres.

Mais pourquoi une diminution du factage n'exercerait-elle pas sur la recette la même influence que la baisse d'un grand nombre d'articles? Tout récemment le prix du savon a baissé d'un huitième, et depuis cette époque la consommation a augmenté d'un tiers. Il en est de même des soieries : depuis 1825 les prix sont tombés de 25 p. 0/0, et la consommation a plus que doublé. Dans les marchandises de coton, mêmes progrès ; depuis ces vingt dernières années, les prix ont tombé de moitié, et la consommation est aujourd'hui quatre fois ce qu'elle était alors. La consommation du café nous présente un exemple non moins remarquable des effets de la réduction des droits : en 1783 le droit sur le café était de 1 sch. 6 d. la livre, et alors le fisc ne percevait que 2,869 £; un an après, le droit fut réduit à 6 pence par livre, et le fisc perçut 7,200 £. Suivons le mouvement du droit imposé par la législature sur cette denrée depuis 1807 jusqu'en 1831.

Années.	Mouvement du droit par livre de café.		Effet de ce mouvement sur le revenu.
1807.	1 s.	8 d.	161,245 £
1808.	0	7	245,856
1824.	4	0	407,544
1831.	0	6	583,751

Ainsi, à chaque augmentation du droit, il s'opère une baisse dans la recette, et à chaque diminution la recette augmente,

Digitized by Google

Rien de plus concluant que les résultats de 1824 comparés à ceux de 1808 et de 1831. Mais sans sortir de notre sujet, ne trouvons-nous pas qu'en 1834, époque à laquelle on n'avait point encore baissé le factage des lettres d'outre-mer, leur circulation à Liverpool était de 15,318, et à Hull de 15,797 ; quatre ans après, en 1837, l'administration du *post-office* baisse le prix du factage, et le mouvement s'élève à 63,116 lettres pour Liverpool, et à 47,457 pour Hull. Il en a été de même dans les petites postes, contrairement aux prévisions d'un grand nombre de personnes : depuis 1832, époque où le gouvernement anglais a étendu les limites de la petite poste et réduit le prix du factage, le revenu de cette branche de l'administration publique ne s'est-il pas toujours accru?

Que la réduction du droit sur un article exerce une heureuse influence sur la consommation, c'est un fait qui nous semble démontré ; reste maintenant à examiner si la réduction proposée est dans de justes limites, et quel nombre de lettres serait exigé d'après le principe nouveau pour donner une recette égale à celle de 1836, soit 1,645,835 £. Cette recette est le produit de 170,000,000 de lettres. D'après lord Lichfield, il faudrait 450,000,000 de lettres pour produire la même somme, en abaissant le prix du factage à un penny pour chaque lettre ; en admettant ce nombre pour exact, il est facile de démontrer qu'on y arriverait sans peine. Pour cet objet nous citerons quelques-unes des réponses faites devant le comité chargé d'examiner cette question par les personnes qui avaient été appelées au sein de la commission : sur la demande qui lui fut faite, M. Wright, associé de M. Warren, célèbre marchand de cirage, répondit de la manière suivante : — Je n'expédie par la poste aux lettres que 130 lettres par an, année commune ; mais si le prix du factage était réduit à un penny par lettre, j'en expédierais 4,000. — Si l'administration des postes consentait à entrer en arrangement avec vous au prix d'un décime pour chacune de vos lettres, demanda un des membres de la commission à M. Parker l'éditeur, quelle somme vous engageriez-vous à lui payer? — Je suis prêt à payer chaque année cinq fois la valeur de ce que je paye aujourd'hui pour le port de mes lettres, et je passerai avec l'administration un engagement de sept années. Nous comptons dans la province 1,860 libraires de toute solvabilité, auxquels notre maison enverrait tous les mois une circulaire si la réduction proposée avait lieu, ce qui porterait alors le nombre de nos lettres et de nos circulaires pour le même objet à 24,000. Maintenant nous avons sous presse une Bible illustrée ; cette Bible, qui est accompagnée de notes, convient à toutes les classes, à toutes les sectes ; elle est publiée sous le patronage des membres les plus distingués de l'Église anglicane et des Églises wesleyenne, indépendante, baptiste, anabaptiste et catholique. Nous enverrions avec plaisir une circulaire à tous les membres du clergé de ces diverses églises, ce qui élèverait à 24,000 le nombre de ces circulaires, si nous n'étions arrêtés par la cherté de la taxe. — Si le factage des circulaires était réduit à un penny, dit M. L. F. de Porquet, je n'en adresserais pas moins de 25 à 40,000 à mes commettants chaque année ; et à un demi-penny pour une circulaire d'un quart de page, j'en adresserais de 100 à 150 mille dans le cours d'une année. Je souscrirais volontiers un engagement de 100 à 150 £ par année avec l'administration des postes, et cet arrangement augmenterait mes affaires de plus du triple. — La déposition de M. Murray n'est pas moins explicite. M. Murray, qui jette en ce moment les bases d'une nouvelle compagnie d'assurances, déclare que, si la réduction proposée avait lieu, il lancerait dans la circulation plus de 100,000 prospectus qui ne manqueraient pas d'amener une correspondance suivie. — Enfin un manufacturier de Leeds, qui paye environ 400 £ de ports de lettres par année, s'est engagé avec plusieurs autres maisons de la même ville à garantir au gouvernement les deux tiers de la recette de la ville pendant une année si le gouvernement consentait à faire l'expérience du factage

Digitized by Google

à un penny pendant ce laps de temps (1).

Que ces dispositions soient ou non l'expression vraie des sentiments de ces personnes, il n'en reste pas moins avéré que, si la réduction proposée avait lieu, le nombre des lettres augmenterait dans une grande proportion ; on le voit par les lettres de l'armée. Ces lettres ne payent qu'un penny, quelle que soit la distance d'où elles sont écrites ; elles sont si nombreuses que leur volume est presque égal à celui des lettres qui payent. J'ai remarqué, dit le capitaine Bentham dans sa déposition au comité, que les soldats savaient apprécier le privilége que leur accorde la loi ; beaucoup d'entre eux suivent les écoles des régiments pour apprendre à écrire, et s'empressent d'écrire à leurs amis ou à leurs parents aussitôt qu'ils sont en état de le faire ; j'estime que chaque soldat écrit de sept à huit lettres par an. D'un autre côté, telle maison qui, aujourd'hui, recule devant l'envoi d'un simple modèle, expédierait des milliers de patrons à ses commettants de la province ; ainsi dans le commerce de la soierie, chaque maison s'empresserait d'expédier des échantillons à ses correspondants de province, aussitôt que paraîtrait une nouvelle étoffe. Les joailliers, les inventeurs de machines, les nouveaux brévetés seraient placés dans le même cas ; chacun d'eux par l'intérêt qu'il aurait à donner de la publicité à sa découverte, et n'étant plus arrêté par la cherté du factage, étendrait sa correspondance, et enverrait dans ses lettres un modèle du nouveau patron.

Toutes les modifications que nous venons d'indiquer contribueraient pour beaucoup à accroître l'importance des postes ; mais, pour que cette administration réunît tous les suffrages et rendît de véritables services au public, il faudrait qu'elle se déclarât physiquement et moralement responsable de tous les objets ; car, sans cette sécurité offerte au commerce, les envois d'échantillons de prix, ainsi que les remises d'argent, seront comme aujourd'hui restreints dans des limites étroites (2). Et qu'on ne croie pas que les détournements auxquels nous faisons allusion soient peu considérables. Depuis 1830 jusqu'en 1837, les sommes qui ont été perdues de cette manière se sont élevées, d'après des documents officiels, à 9,500 £ (237,500 fr.) ; et ce chiffre est bien loin d'être exagéré. Chaque année le brigandage augmente, et, à l'heure où nous écrivons, les hommes de loi attachés à l'administration des post-offices de Londres et d'Édimbourg viennent de découvrir un système de vol régulièrement établi au post-office de Glascow ; ces vols, bien qu'on en soupçonnât la source, ont été longtemps niés ; mais il a fallu se rendre à l'évidence, et aujourd'hui six commis et les employés attachés au timbre sont en prison.

Le transport frauduleux des lettres est encore un signe bien caractéristique du développement dont est susceptible la poste aux lettres. Cette contrebande, l'une des conditions les plus funestes au bien-être et à la moralisation de la société, est faite sur une échelle immense par des personnes qui jouissent de la plus grande considération ; il y a mieux, c'est que ces personnes s'avouent coupables, bien certaines qu'il n'y a pas un seul homme dans le royaume qui n'ait cent fois imité leur exemple, et qui par conséquent osât les blâmer. Les administrateurs du *post-office* eux-mêmes reconnaissent l'existence de ce mal et n'osent l'empêcher. Voici ce que dit à ce sujet le directeur des postes de Liverpool :

« J'ai la conviction qu'un grand nombre

(1) Note du trad. Nous devons dire qu'en France la taxe des prospectus de librairie est réduite à 5 c. par feuille ; mais par une bizarrerie inexplicable, les prospectus et circulaires des autres branches d'industrie sont soumis à un droit de timbre qui double les frais de circulation. Cette fiscalité est fort mal entendue, et est essentiellement nuisible aux particuliers et à l'administration.

(2) Note du trad. L'administration des postes françaises ne répond pas même des lettres chargées, malgré le haut prix du factage ; et on sait qu'elle prélève un droit de 5 p. o/o sur tous les envois de fonds, tandis que le change des places n'est guère dans le commerce que de 1/4 ou 1/2 p. o/o.

Digitized by Google

de lettres sont expédiées aux pays d'outre-mer autrement que par l'intermédiaire de la poste. J'appuie ma conviction sur ce fait : que le nombre des lettres destinées pour l'étranger ne s'élève qu'à 78,000, tandis que les retours (je veux dire les lettres qui sont expédiées pour l'intérieur) ne sont pas au-dessous de 370,000 par an. J'ai consulté à ce sujet un grand nombre de capitaines qui tous m'ont déclaré que le nombre des lettres qui entraient et qui sortaient était égal. A Dublin, le directeur de la poste aux lettres fit arrêter, dans le cours de l'année 1837, un nommé Patrick Gill, sur lequel on trouva cinquante-sept lettres destinées à des personnes de la ville, et qui déclara se livrer habituellement à cette industrie dont il retirait un grand bénéfice. C'est là ce que reconnaît le colonel Maberly, secrétaire du post-office. « La poste aux lettres, dit-il, ne pourra jamais lutter contre la contrebande; car nous ne pouvons pas transporter les lettres au même prix que les hommes auxquels on confie cet emploi. »

Le transport frauduleux des lettres est fait avec une activité dont rien n'approche, dans les grandes villes et dans tous les comtés manufacturiers : des femmes, des enfants, des petites filles se livrent à cette industrie ; le transport des lettres et des paquets s'opère par des charrettes légères, ou bien les porteurs ont ordre de prendre la diligence. Jamais l'argent qui a été envoyé d'une ville à une autre par cette voie n'a été égaré. C'est surtout chez les petits manufacturiers que ce mode de transport est en vigueur; l'un de ceux-ci a déclaré que, depuis qu'il avait adopté cette voie économique, il réalisait sur ses ports de lettres un bénéfice de 40 sch. par semaine. D'un autre côté, au *Jérusalem* et au *South American Coffee-house*, des lettres pour toutes les parties du monde sont reçues pour 3 pence (30 c.) chacune. A Londres, un courtier de navires bien connu, M. T. Lawrence, reçoit toutes les lettres pour l'Amérique du Nord et expédie par chaque navire plus de 4,000 lettres. MM. Baring eux-mêmes se livrent à ce genre de contrebande ; chaque semaine ils expédient pour Liverpool plus de 200 lettres qu'ils envoient en Amérique ; et en 1836, un négociant de l'Amérique expédia pour l'Angleterre, de la même manière, 5,861 lettres qui furent toutes portées à leur adresse pour un penny (10 c.) chacune !

Rien n'est plus curieux que les divers modes dont quelques personnes se servent pour éluder le factage. Ainsi, deux, trois voisins se réunissent pour écrire sur une même page plusieurs lettres ; cette lettre, qui en forme ainsi plusieurs, est ensuite adressée à une personne qui se charge de remettre à qui de droit le fragment qui lui revient. A Édimbourg et à Glascow, on emploie un autre système : là ce sont les boîtes que chaque famille envoie une ou deux fois la semaine aux étudiants, et dans lesquelles sont les provisions, le linge et autres objets destinés à ces jeunes gens qui servent de boîtes aux lettres. Aussitôt que l'on sait qu'une famille a un fils à Glascow ou à Édimbourg, tous les voisins et les amis de cette famille expédient leurs lettres par cette voie économique. Les journaux servent également à ce genre de contrebande ; pour ceux-ci on emploie l'encre sympathique : on les pointe, on les charge de chiffres. D'autres personnes, sans recourir à ces moyens qui les exposent à l'amende, se contentent de varier la suscription de l'adresse pour indiquer à leurs commettants l'état de la place et leurs besoins. Un négociant de Londres qui, depuis plus de dix années, a constamment suivi ce système, nous a donné la clef de l'un de ces curieux télégraphes. Son correspondant était un marchand, M. Smith d'Édimbourg. Quand il voulait lui indiquer l'expédition de quelques marchandises, il écrivait sur le journal l'adresse de la manière suivante :

M. John Smith,
Épicier, marchand de thés ; 1, High Street,
Édimbourg.

Pour indiquer les jours de la semaine où l'expédition avait été faite, il faisait subir dans l'adresse, au nom de son client, les métamorphoses suivantes :

M. Smith, — indiquait le lundi.

M. John Smith, — indiquait le mardi.

M. J. Smith, — indiquait le mercredi.

J. Smith Esq., — indiquait le jeudi.

John Smith Esq., — indiquait le vendredi.

Smith Esq., — indiquait le samedi.

S'agissait-il de l'état du marché, c'était par la disposition et la suppression des qualités de son commettant qu'il tenait ce dernier au fait de ce qui se passait.

Marchand de thés, tout court, — indiquait hausse dans les prix du thé;

Épicier, tout court, — indiquait la baisse.

Épicier *et* marchand de thés, — indiquait hausse dans les prix du sucre;

Épicier, marchand de thés, — indiquait la baisse.

Épicier, etc., — indiquait prix stationnaires.

Les remises de lettres de change et autres effets de commerce étaient indiqués à peu près de la même manière.

1, High Street, — indiquait la réception de la remise.

— High Street, — indiquait le payement.

1, High St, — indiquait la réception des lettres de change envoyées à l'acceptation.

— High St, — l'acceptation de ces lettres de change.

Ce système, qui compte beaucoup de partisans parmi le monde commerçant, n'a sans doute point pour lui le mérite d'une grande originalité; mais il a du moins cet avantage qu'il n'est point en contravention avec les règlements du *post-office*, et qu'il peut en conséquence être suivi, sans qu'on soit soumis aux peines que la loi inflige à toute personne convaincue d'avoir frustré les droits du factage légal.

Un autre abus que nous devons signaler, ce sont les ports francs accordés à chaque membre de la législature. La maison de commerce qui compte à la chambre des communes un de ses membres, peut s'épargner ainsi plus de 200 £ par an. Ce fait est facile à prouver. Un membre de la chambre des communes peut recevoir chaque jour quinze lettres et en expédier dix; chaque session dure de 120 à 150 jours, et le prix du factage des vingt-cinq lettres expédiées ou reçues par un membre des Communes peut être porté de 30 à 40 sch.; car il est bien évident que les lettres expédiées par le banquier législateur sont toujours les plus chargées, et que le port peut en être porté à 2 ou 3 sch.; ce calcul n'est donc point exagéré. Chacun sait même aujourd'hui qu'un grand nombre d'honorables membres vendent aux banquiers leurs francs de ports. Le fait suivant, qui s'est passé il y a quelques jours, en est la preuve. Une personne, porteur d'un mandat, se présente à l'encaissement, qui ne lui est pas refusé, mais pour lequel on demande un délai de quelques heures. La personne insiste; nouvelles hésitations de la part du banquier, qui dit que la lettre d'avis n'avait pas encore été reçue. En effet, la lettre d'avis n'avait point encore trouvé la route du *West-nend* à la maison du banquier: elle était encore dans les mains de l'honorable membre. Cet abus tomberait naturellement devant la réduction proposée.

Mais, dira-t-on, en admettant comme possible l'augmentation des lettres au chiffre de 450,000,000 par année, on n'arriverait encore qu'à obtenir un produit brut égal à celui de la recette actuelle; et de là il faudrait encore défalquer le surcroît de dépenses qu'entraînerait cette augmentation, dépenses qui seraient considérables; ainsi il faudrait augmenter pour le transport de ces lettres le nombre ou la capacité des malles-postes.

Il est facile de prouver que les malles-postes, telles qu'elles sont, seraient suffisantes; en un mot, que ce n'est point l'accroissement des lettres, mais les quartiers de venaison, les cloyères d'huîtres, les paquets et autres objets volumineux de MM. les ministres, les chefs de bureau et autres employés qui ont le privilége d'expédier ces objets sans frais par la poste, qui pourraient souffrir de ces nouvelles dispositions. Pour le démontrer, servons-nous des calculs présentés par lord Lichtfield, l'un des adversaires de la réforme proposée. Voici de quelle manière sa seigneurie établit le contenu d'une malle-poste de Londres à Édimbourg.

Poids des sacs ne contenant point de lettres.	111 lb.
Poids des journaux	283
Poids d'imprimés	40

484 lettres port franc	47 lb.	
1,555 lettres payant port	34	1/2
Total. . . .	525	1/2

Ainsi, dans ce cas, les lettres soumises à la taxe sont au poids total comme un est à seize. On pourrait donc augmenter leur nombre seize fois, sans qu'il fût besoin de réformer la capacité des voitures. Mais ce chiffre peut encore s'élever, car dans l'état actuel des choses la malle-poste a de l'emplacement pour recevoir 388 livres de plus.

Je sais que le personnel de l'administration aurait besoin d'un renfort, mais d'un autre côté on pourrait supprimer aujourd'hui un grand nombre de malles, que l'on remplacerait par la vapeur et les chemins de fer. Cette voie est plus économique; on a calculé que, si trente-six lettres à destination d'Édimbourg revenaient à un penny, on pourrait en porter quatre-vingts pour le même prix par un bateau à vapeur. Cette voie est aussi, dans un grand nombre de circonstances, beaucoup plus expéditive que la voie de terre. Ainsi une lettre qui, par le bateau à vapeur, arriverait à Margate en sept heures, n'en met pas moins de dix par la voie ordinaire.

Tel est le plan de réforme proposé par M. Hill. Ce plan, comme on le voit, répond à tout, et tout est réalisable. Il nous reste à parler d'une autre réforme qui serait le corollaire de la diminution du prix, et qui, en donnant plus d'activité au service, tendrait à diminuer le personnel des employés; nous voulons parler du payement par avance, proposé par M. Hill. Chacun sait qu'avec le système actuel, la remise d'une lettre, en raison du payement du port, ou du change de la monnaie, exige 3 à 4 minutes. Si ce payement par avance prévalait, nul doute que chaque particulier ne suivît le plan adopté par un grand nombre d'établissements publics. Chaque maison aurait une ouverture pratiquée à la porte d'entrée; le facteur y introduirait les lettres; le propriétaire serait ensuite averti par un coup de marteau, et le facteur passerait outre. Quand ce qu'on appelait la distribution de cinq heures du matin avait lieu, on a calculé que 570 lettres, dont le port avait été payé, pouvaient être remises à leur adresse en trois quarts d'heure, tandis qu'il ne fallait pas moins d'une heure et demie pour la remise de 67 lettres non affranchies. La distribution des lettres affranchies se ferait donc avec vingt-cinq fois plus de rapidité que celle des lettres qui ne le sont pas.

Quant au mode de perception, il en est un dont l'exécution simple et facile ne peut souffrir d'objection. Pourquoi, par exemple, le *post-office* n'établirait-il pas chez les principaux libraires et papetiers, ainsi que dans tous les petits bureaux de la ville où l'on jette aujourd'hui les lettres, un dépôt spécial de papier sur lequel serait apposé un timbre sec dont le prix fixe serait d'un penny (10 c.). La taxe se trouverait ainsi prélevée longtemps d'avance sans encombre pour le service : lorsque les lettres dépasseraient le maximum du poids de la feuille, elles seraient sujettes à l'affranchissement préalable, ou bien encore l'administration mettrait à la disposition des consommateurs des enveloppes de 3, 4, 5 pence pour recevoir les feuilles supplémentaires destinées à se trouver sous le même pli. Au reste, ce ne sont là que des questions de détail. Le point essentiel dans tout ceci, c'est l'abaissement de la taxe des lettres; c'est l'adoption d'un prix unique pour toutes les lettres simples; c'est enfin l'affranchissement au départ de chaque lettre. En adoptant ce système, l'expédition des lettres sera quadruplée, la distribution dix fois plus rapide; la contrebande cessera; les fraudes commises par les employés ne seront plus possibles; l'administration se trouvera débarrassée de cette nuée de contrôleurs, de receveurs, de vérificateurs, qui retardent le service en pure perte : la machine à vapeur remplacera tout ce monde; car le timbre emploie aujourd'hui la vapeur pour l'apposition de ses estampilles. Ainsi l'administration se maintiendra à l'unisson de l'industrie, dont les efforts tendent sans cesse à se débar-

Digitized by Google

rasser des rouages inutiles et à remplacer autant que possible ceux qu'elle supprime, par un agent unique : la vapeur !

(*London and Westminster Review.*)

Sciences médicales.

DE LA MORTALITÉ

DANS LES ARMÉES DE TERRE ET DE MER.

A mesure que la civilisation s'engage dans les voies pacifiques, à mesure que la vie de l'homme devient plus précieuse, l'esprit se reporte avec curiosité vers ces époques dites héroïques où tant de sang et de capitaux se dépensaient en pure perte. N'est-il pas consolant en effet de voir s'affaiblir chaque jour ces luttes cruelles et sans portée, qui décimaient les nations, qui détruisaient des villes, et qui, pour prix de tant de sacrifices, n'amenaient aucun résultat? En parcourant les grandes phases historiques, on voit constamment la guerre s'humaniser : le vainqueur professe plus de respect pour le vaincu; après la victoire il cesse de massacrer son ennemi : d'abord il l'entraîne loin de sa patrie comme esclave, puis il le laisse dans ses foyers en état de vasselage, et s'il le traite toujours en vaincu, il lui conserve du moins sa dignité d'homme. Bientôt même, le champ de bataille est le seul endroit où viennent se concentrer les horreurs de la guerre, et l'on arrive enfin jusqu'à préciser d'avance les points sur lesquels auront lieu les hostilités. N'est-ce pas là une preuve bien évidente du progrès de la civilsation; n'est-ce pas là une manifestation éclatante de cette puissance magnétique qui domine l'humanité tout entière, qui développe de plus en plus les sentiments sympathiques, qui rapproche les peuples, qui assimile l'homme à l'homme, et qui de progrès en progrès finira par ne former qu'une seule nation de tous les peuples de la terre?

Depuis 1815, les savants et les publicistes ont puissamment secondé ce mouvement : ils ont démontré combien, à toutes les époques, les résultats des guerres avaient été peu en harmonie avec cette affreuse déperdition d'hommes et de choses; les témoins de ces grandes conflagrations en ont minutieusement raconté les détails, et bon gré, mal gré, la société a été forcée d'accepter la paix. Par un reste d'habitude, on a cependant conservé les armées permanentes; mais, depuis 1815, on ne peut pas dire que la paix ait été troublée en Europe. Espérons que cet état de choses se prolongera, et qu'insensiblement ce million d'hommes que les divers États de l'Europe tiennent oisifs sous les armes, seront rendus au travail, et que le milliard dépensé en pure perte pour leur entretien contribuera à vivifier les diverses branches de la production.

Parmi les écrivains qui se sont appliqués à étudier les résultats de la guerre, on remarque surtout ceux qui l'ont envisagée par rapport à l'influence qu'elle exerce sur la santé des hommes. Si ce n'est pas la partie la plus philosophique du sujet, c'est du moins celle qui agit le plus fortement sur l'esprit des masses, et celle qui doit

Digitized by Google

aussi nous inspirer le plus d'horreur pour cet épouvantable fléau. C'est sous ce point de vue que nous allons à notre tour l'étudier dans cet article (1).

L'excitation produite par des opérations actives, des marches rapides, des batailles et des siéges, surtout lorsqu'elle est accompagnée de l'auréole du succès, agit comme un charme sur l'organisation du soldat. Il résiste également au froid et à la pluie, échappe aux causes les plus énergiques des maladies. Sa vie semble protégée par le destin: le fer de l'ennemi peut seul le terrasser. Mais enlevez le charme, éloignez le soldat des mille excitations continuellement changeantes où il vivait et s'agitait, abandonnez-le à l'oisiveté et à la misère des cantonnements; aussitôt il devient sensible au froid, il murmure contre la ration, et absorbe tous les principes pestilentiels qui flottent autour de lui; le soldat le plus alerte perd sa force et périt victime du froid ou des maladies. Alors commence le règne des fièvres, du typhus, de la dyssenterie. Un seul mois d'une telle période coûte plus d'hommes qu'il n'en périt pendant le même espace de temps employé aux opérations les plus actives. « J'ai dormi, dit M. Altock, à bivouac ouvert, trempé par une pluie froide qui ne tombe, je crois, qu'en Portugal; j'ai été glacé pendant la nuit, me réveillant le matin, les cheveux collés par la glace sur mon front; et pendant le jour j'étais non pas réchauffé, mais grillé par un soleil ardent pendant de longues marches. Au nord de l'Espagne j'ai aussi dormi dans la neige; et cependant à cette époque je n'ai jamais contracté ni rhume ni indisposition d'aucune espèce, bien qu'aujourd'hui je sois très-sensible à l'humidité et aux brouillards de Londres.» Il en est de même des soldats. On ne s'est jamais occupé d'eux après la campagne finie, et pendant le temps de loisir et d'absence d'excitation qui précède le renouvellement des opérations actives; on n'a jamais fourni, à cette époque critique pour le soldat, qu'une provision insuffisante de lits, de couvertures, d'hôpitaux, de médicaments, d'habillements chauds, même dans les armées dont le service était le mieux organisé. On dirait que ces précautions n'entrent pas dans la philosophie des gouvernements. Ils se sont servis des soldats comme de machines : ils les abannent lorsqu'ils ne peuvent plus leur être d'aucune utilité. Ce que nous disons ici pour les troupes de terre est également applicable aux troupes de mer.

L'art de la guerre a fait des progrès importants par l'invention de machines qui sèment la mort avec une rapidité sans égale dans les rangs ennemis; mais il serait d'une bonne politique de porter beaucoup d'attention à la santé des soldats et des marins, si déjà les principes rigoureux de la justice ne l'exigeaient. En temps de guerre, les marins sont levés par la presse, les vaisseaux sont des prisons, les capitaines des geôliers; la discipline est maintenue à l'aide du fouet : au moindre mouvement de résistance, le matelot est attaché ou suspendu au bout de la vergue. La mesure la plus efficace pour l'amélioration de la marine royale serait l'abolition de la presse, qui au reste deviendrait inutile si l'on abolissait l'usage du fouet, si l'on apportait une plus sérieuse attention à tout ce qui concerne la santé, le besoin et le *comfort* de l'équipage; si on fournissait aux hommes qui le composent des moyens d'instruction, et surtout si l'avancement était réglé sur le mérite pour toutes les classes.

La durée des vaisseaux a été prolongée en les couvrant d'un pont, en faisant tremper les bois qui servent à leur construction dans des solutions d'une nature particulière, en les couvrant de lames de cuivre et en modifiant leur construction. La durée des vaisseaux de guerre était estimée autrefois à sept ans; plus tard à douze ans et demi, et, si nous nous en rapportons à sir John Barrow, l'un des secrétaires de l'amirauté, cette durée fut estimée en 1822 à quatorze ans. La moyenne annuelle des vaisseaux construits dans l'empire britannique pendant les trois derniè-

---

(1) Voyez l'article intitulé : *Bilan de la Guerre et des Émeutes*, publié en 1832, par M. Saulnier.

Digitized by Google

res années, de 1833 à 1835, a été de 1,215, et à cette époque le nombre des navires existants était de 24,984; d'où l'on pourrait conclure, si la moyenne des constructions a été la même, que la durée des navires anglais serait aujourd'hui de vingt et un ans. On a beaucoup amélioré, comme on voit, le système de nos constructions navales, il serait maintenant de la plus haute importance d'améliorer la position des hommes qui montent ces merveilleuses machines et qui les font mouvoir au milieu de l'Océan, malgré les vents et les tempêtes.

Il n'est pas de question qui soit d'un intérêt plus national que celle qui traite de l'état sanitaire de la marine, et peut-être n'en est-il pas une qui, examinée avec toute l'attention désirable, pût fournir des résultats plus satisfaisants; car, quelque grand que soit le nombre des marins qui périssent chaque année par les naufrages et les autres accidents de mer, on peut affirmer que cette perte est encore moins considérable que celle que déterminent dans les rangs de ces marins les maladies qui leur sont propres, et qu'il serait possible à l'art de combattre avec avantage. Nous allons examiner avec détail la condition actuelle des marins et les différentes modifications qu'elle a subies depuis les temps les plus reculés.

Les forces navales jugées nécessaires pour la défense de l'empire britannique varient suivant l'état de paix ou de guerre. Pendant les seize années de la dernière guerre, de 1800 à 1816, le nombre moyen des marins de toute classe qu'a votés le parlement a été annuellement de 132,000; dans les quatorze années de paix qui ont suivi, de 1816 à 1829, le nombre moyen a été de 25,000; le vote le moins élevé a été celui de 1817, où il ne fut que de 19,000; mais depuis cette époque le nombre des marins a été continuellement en augmentant, et pour l'année courante il est fixé à 34,165, savoir : 23,165 matelots, 2,000 mousses (*boys*) et 9,000 soldats de marine. Cependant le nombre des hommes employés n'atteint jamais le chiffre voté par le parlement. Ainsi l'an dernier on avait voté les sommes nécessaires pour l'entretien de 23,168 marins, et au 1er janvier 1838 leur nombre ne s'élevait qu'à 20,122. A la même époque, la marine comptait 626 navires et vaisseaux; mais 260 seulement étaient à flot. Pendant la guerre de 1803 à 1813, le nombre des navires paraît avoir été d'environ 1,000, portant à peu près 80,000 tonneaux. Si nous examinons la marine du commerce, nous trouvons que pour terme moyen, de 1815 à 1825, le nombre des navires appartenant à l'Angleterre a été de 24,984, dont le tonnage montait à 2,711,479, et les équipages à 167,494 marins. Le nombre des hommes formant les équipages de 13,773 navires anglais et irlandais qui sont entrés annuellement dans les ports d'Angleterre, était de 126,970 hommes, et 5,800 navires étrangers présentaient un effectif de 45,000 hommes.

Les maladies chroniques les plus graves qu'éprouvent les matelots et les soldats de la marine royale anglaise sont traitées à bord. Il y a en outre à terre de nombreux établissements destinés à recevoir les malades : l'hôpital royal, l'hôpital de Haslar et l'hôpital de Plymouth, puis quatre infirmeries, celles de Portsmouth, de Plymouth, de Chatham et de Woolwich : les deux dernières servent également d'hôpitaux. La marine a encore des établissements médicaux à Malte, à Halifax, aux Bermudes, à la Jamaïque, et dans plus de cinquante ports elle a des quartiers où les vaisseaux peuvent envoyer leurs malades. Deux mille invalides sont logés à l'hôpital de Greenwich, et pendant la guerre, le nombre des hôpitaux est encore augmenté. Les chirurgiens de la marine ont en outre à donner des soins à plus de 8,000 ouvriers qui sont employés dans les arsenaux du gouvernement. Le nombre des chirurgiens fixé par le dernier relevé est de 1,006; mais il ne comprend pas probablement les 50 chirurgiens qui sont attachés aux quartiers dans différents ports; 400 seulement sont en activité; 38 ont leur retraite, et 568 reçoivent la demi-solde. Il est impossible de connaître exactement le nombre des chirurgiens employés dans la marine marchande; mais il doit être à peu

Digitized by Google

près le même que celui de la marine royale.

La cause la plus générale des maladies dont sont atteints les marins est l'encombrement qui existe presque toujours sur les grands vaisseaux; car il est très-difficile de faire disparaître, avec la promptitude que l'hygiène exige, les impuretés de tout genre qu'entraîne la présence de 600 ou de 1,000 hommes resserrés dans un espace aussi circonscrit. Dans le bateau découvert, sur les galères, cet inconvénient n'existait pas; mais on avait bien plus à redouter qu'aujourd'hui les naufrages et la famine. On parlait peu de scorbut et de fièvres (*ship fevers*) avant les règnes de Henri VIII et d'Élisabeth. La ventilation était facile dans un petit navire découvert. D'ailleurs, avant cette époque, on faisait rarement des voyages de long cours, et les navires ne restaient jamais en station sur les côtes tourmentées de l'Afrique ou des îles des Indes occidentales. Lors de la fameuse expédition de l'*Armada*, la flotte anglaise destinée à combattre l'armée espagnole était composée de quarante-neuf voiles, portant 14,872 hommes, et chacun des plus gros vaisseaux n'avait pas moins de mille hommes à bord. Sir Richard Hawkins, l'un des amiraux, rapporte que pendant le cours de vingt ans, il avait vu périr plus de 10,000 hommes du scorbut seulement. Le scorbut était le compagnon indispensable de tous les longs voyages, qui commencèrent à devenir fréquents pendant le dix-septième siècle En 1742, cette maladie exerçait encore tous ses ravages sur *le Centurion* que commandait Anson. Le scorbut n'était pas la seule maladie produite par l'alimentation insuffisante des marins et l'air infect qu'ils respiraient : la fièvre et la dyssenterie avaient des effets encore plus désastreux. En 1780, la flotte, dite du *Canal*, envoya 11,732 malades à l'hôpital d'Haslar. Sur ce nombre, on comptait 1,457 cas de scorbut, 240 de dyssenterie, 5,539 de fièvres continues. Sur 9,787 malades, 8,143 étaient considérés comme atteints de maladies internes, 1,644 avaient des maladies chirurgicales, et 179 avaient des ulcères, des abcès, etc. Ceci nous donne un échantillon de l'état sanitaire des grandes flottes jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Ni les navires ni les hommes ne pouvaient tenir la mer pendant plus de deux mois. La fièvre a plus d'une fois forcé de désarmer un vaisseau de ligne qui se trouvait ainsi pendant plusieurs mois hors d'état de prendre la mer.

Toutefois, en 1800, l'hygiène navale avait fait de si rapides progrès que le comte Saint-Vincent bloqua exactement pendant cent vingt et un jours la flotte française dans la rade de Brest, sans qu'il y eût, pour ainsi dire, de malades à bord, et bien que pendant tout ce long blocus la flotte n'eût pas fait une seule distribution de bœuf frais. Cependant, il faut reconnaître que le docteur Baire a beaucoup exagéré le bon état sanitaire de la flotte que commandait le comte Saint-Vincent, lorsqu'il assure que les vingt-quatre vaisseaux de ligne, frégates et autres, n'avaient envoyé à l'hôpital que 16 malades.

Sir Gilbert Blane attribue l'amélioration qu'a éprouvée la santé des marins pendant trente-six ans, de 1779 à 1815, aux sept circonstances suivantes :

1° La distribution de jus de citron et d'acide nitrique, qui a été faite d'une manière générale à la marine depuis 1796. Les propriétés de cette boisson étaient connues auparavant; mais on n'en avait jamais fait une application sur une grande échelle, avant la publication du Traité classique de Lind, sur le scorbut, en 1772. D'après sir Gilbert Blane, le citron employé comme moyen curatif ou comme préservatif produit invariablement l'effet qu'on en attend. Il n'a jamais vu le scorbut résister à l'action de cet acide, et n'a trouvé dans les journaux de plusieurs centaines de chirurgiens de marine qu'il a parcourus, que deux cas où ce moyen ait paru insuffisant.

2° L'attention donnée, depuis l'époque indiquée, à la ventilation et à la propreté. C'est dans ce but qu'on força les marins à se laver ainsi que leur habillement; qu'on commença à leur distribuer du savon en 1810, et que le comte Saint-Vincent, dès 1800, fit aérer leurs hamacs et leurs lits deux fois par semaine.

Digitized by Google

3° Les étuves introduites entre dans les ponts pour absorber l'humidité.

4° L'usage des lits de fer et celui de caisses en fer pour conserver l'eau douce.

5° Les améliorations apportées par M. Sepping dans la construction des navires ; le soin qu'on a mis à faire disparaître toutes les cavités au-dessous de la cale, qui servaient de refuge à la vermine et aux immondices de tout genre ; la communication établie entre l'air extérieur, la cale et les entre-ponts.

6° La qualité supérieure des aliments de tout genre ; l'abondance des viandes fraîches et de légumes herbacés lorsque les vaisseaux sont au port ou à peu de distance.

7° Enfin l'amélioration apportée dans le traitement des malades. Avant 1796, les chirurgiens fournissaient eux-mêmes, et à leurs propres frais, les médicaments ; mais depuis cette année, ils reçurent gratuitement les principaux médicaments dont ils avaient besoin ; et en 1804, le gouvernement se chargea de les fournir tous. A dater de ce moment, la chambre des malades et tout ce qui concerne le traitement des malades et des blessés furent disposés d'une manière bien plus convenable.

Le passage suivant, extrait d'un Mémoire lu à la Société médico-chirurgicale, en 1813, par le docteur Copland Huskinson, époque où, suivant sir Gilbert Blane, l'état sanitaire de la marine a fait de si grands progrès, fera comprendre facilement tous les dangers auxquels la vie des marins était constamment exposée, par l'oubli des règles les plus simples de l'hygiène.

« Le bœuf ou le porc que l'on sert ordinairement à l'équipage d'un vaisseau en mer, est si salé et a resté si longtemps dans la salaison, que les sucs nutritifs en sont presque complétement épuisés. Si on excepte les vaisseaux de premier et de second ordre, une portion seulement de l'un des ponts est accordée à tout l'équipage pour passer la nuit ; aussi y-a-il un tel encombrement et les hommes y sont si serrés (on n'accorde que 14 pouces de largeur pour chaque individu), qu'ils ne peuvent entrer dans leur lit et en sortir qu'avec un certain degré d'adresse. Comme c'est toujours le pont inférieur qui est destiné à cet usage, on est obligé, pour la sûreté des navires, de tenir les sabords fermés pendant toute la nuit. Alors la transpiration intérieure s'élève à un tel point, que les hommes, baignés dans leur propre sueur, semblent, au milieu des abondantes exhalaisons qui s'en élèvent, plongés dans un bain de vapeur. »

Il est bien à regretter, dans l'intérêt de la science et du pays, qu'on n'ait jamais publié d'observations exactes sur la mortalité dans la marine. Il aurait été utile de suivre pas à pas la diminution de la mortalité suivant les améliorations apportées dans les circonstances au milieu desquelles les marins sont placés. Sir Gilbert Blane a, il est vrai, fait quelques recherches sur ce sujet ; mais les documents qu'il a eus à sa disposition étaient si imparfaits, que les inductions qu'il en a tirées ne doivent inspirer aucune confiance. Sir John Barrow a, dans un excellent article inséré dans le *Supplément à l'Encyclopédie Britannique*, confirmé et répandu au loin, sur l'état sanitaire de la marine, l'une des plus graves erreurs qui aient jamais été commises.

« D'après les rapports officiels, dit cet écrivain, qu'a réunis sir Gilbert Blane, M. Charles Dupin, qui traite avec une rare supériorité toutes les questions qui concernent la marine, a dressé le tableau suivant, où l'on voit d'un seul coup d'œil la diminution progressive des cas de maladie, de mort et de désertion dans la marine anglaise calculée pour 100,000 hommes. »

Années.	Malades à l'hôpital.	Morts.	Déserteurs.
1779. . . .	40,815	2,654	1,424
1782. . . .	31,617	2,222	993
1794. . . .	25,027	1,164	662
1804. . . .	11,978	1,606	214
1813. . . .	9,336	698	10

Il paraît donc que la diminution du nombre des malades et des morts a été, de 1779 à 1813, dans le rapport de près de 4 à 1. Ainsi, il résulterait de cet étrange tableau, que le nombre des malades n'aurait été pour 1813, que d'environ 9 pour 100, et celui des morts de 7

Digitized by Google

pour 1,000. Cependant, sir Gilbert Blane, qui avait été la cause d'une erreur aussi capitale, avait aussi fourni le moyen de la reconnaître. C'est qu'il n'avait parlé que des malades et des morts des hôpitaux de la marine, et n'avait pas compris dans son calcul les morts survenues sur les vaisseaux. Or, la mortalité dans les hôpitaux s'éleva en 1813 à 977, nombre sur lequel M. Dupin a établi son calcul, dans le tableau précédent, et les conclusions qu'il en a tirées; tandis que le nombre des marins morts à bord, et que M. Dupin a complétement négligé, s'est élevé pour 1813, en prenant la moyenne des trois années précédentes, à 4,553. C'est donc 4,048 morts sur 100,000 qu'on aurait dû porter pour 1813, au lieu de 698. M. Dupin a été entraîné dans cette erreur par les rapports vagues de sir Gilbert Blane, et le secrétaire de l'amirauté, sir John Barrow, s'est maladroitement emparé de l'erreur commise par le statisticien français, au lieu de la corriger.

Sir Gilbert Blane rapproche, dans un second tableau, le nombre des marins votés par le parlement du nombre des malades envoyés dans les hôpitaux depuis 1778 jusqu'en 1806. Il résulte du chiffre des malades envoyés annuellement dans les hôpitaux de la marine, que leur nombre s'est réduit, de 22,000 ou 32,000, à 7,662, bien que le nombre des hommes votés eût été en augmentant pendant le même espace de temps, et il semble en induire que c'est à l'amélioration de l'état sanitaire de la marine qu'on doit attribuer ce grand changement. Mais sir Gilbert Blane qui fit, de 1795 à 1802, partie de la commission des malades et blessés de la marine, savait très-bien que d'autres causes encore avaient contribué à cette différence; et la principale de ces causes, c'est qu'autrefois les malades, ne pouvant être convenablement traités à bord, étaient constamment dirigés sur les hôpitaux, ainsi qu'il le dit lui-même dans le passage suivant, emprunté à l'une de ses dissertations.

« On a maintenant la facilité de traiter les hommes malades et blessés à bord de leur propre vaisseau, soit en pleine mer, soit en rade, ce qui ne pouvait être fait autrefois sans de grands dangers, quand les vaisseaux étaient pleins de miasmes infects, qu'ils n'offraient aucune disposition qui pût convenir pour les malades, quand il n'y avait qu'un approvisionnement fort incomplet de tous les médicaments même les plus nécessaires, et surtout quand l'instruction du médecin et du chirurgien laissait tant à désirer. »

Le second voyage du capitaine Cook avait cependant démontré la possibilité de réduire la mortalité en mer. *La Résolution* quitta Deptford le 29 avril 1772, avec 112 hommes. Au bout de trois années pendant lesquelles elle fut exposée aux chaleurs les plus fortes et aux froids les plus rigoureux, elle revint, n'ayant perdu que quatre hommes, dont trois par accident et un de maladie. Dans un mémoire lu devant la Société royale, Cook a décrit minutieusement les moyens qu'il avait employés pour conserver la santé de son équipage, le soin qu'il avait apporté à choisir le navire, à le sécher, et à le ventiler comme il convient, à faire une abondante provision de substances alimentaires, et spécialement d'eau douce; il avait de la drêche pour faire une boisson fermentée, du bouillon en tablettes, du jus de citron et d'orange, du sucre, au lieu d'huile que recevait ordinairement la marine, et de la choucroute. Le troisième voyage, pendant lequel Cook perdit la vie, ne fut pas moins heureux pour la santé des équipages; les deux navires, montés par 192 hommes, ne perdirent pendant quatre années et demie, par la maladie, que cinq hommes; six autres furent massacrés par les sauvages. La Société royale donna à Cook la médaille de Cozeley; et l'art de conserver la santé des marins fut propagé par l'histoire populaire de son voyage. Cependant on oublia bientôt les leçons de ce célèbre navigateur. Le dernier voyage de Cook fut même regardé comme le plus heureux, car on doit retrancher du nombre des morts le capitaine Clarke et le chirurgien Anderson atteints de phthisie, et encore

Digitized by Google

un autre homme qui était déjà malade quand les vaisseaux partirent ; la mortalité fut donc de 0,006 dans ce voyage. La moyenne annuelle de la mortalité pendant les premier et troisième voyages du capitaine Parry, à la recherche d'un passage nord-ouest, fut également de 0,006. Ces observations semblent démontrer que la mortalité dans la marine ne devrait pas dépasser annuellement huit ou dix pour mille. La mortalité du reste de la population anglaise, prise au même âge, diffère peu de ces résultats. Le plus grand nombre des marins sont âgés de 30 à 40 ans. La mortalité annuelle pour cette période a été en Suède, de 1821 à 1830, de 11 sur 1,000, et la mortalité de la population anglaise, prise au même âge, diffère peu de ce résultat. La mortalité dans la marine ne devrait donc pas dépasser 11 sur 1,000, et même devrait, par un motif que nous allons exposer, être beaucoup au-dessous de cette proportion. Les marins ne sont jamais commissionnés pour plus de trois ans ; ils ne reçoivent leur solde qu'au bout du terme, et on n'admet au service que des hommes robustes et bien portants ; nous retrouvons dans ces trois circonstances l'analogue des conditions des polices d'assurance sur la vie, et l'équipage d'un navire qui met à la voile se trouve dans les mêmes circonstances que les assurés sur vie, aussitôt après qu'ils ont reçu leur contrat d'assurance. Or, la mortalité dans les assurances sur la vie est extrêmement faible la première année, ainsi qu'il résulte des observations de l'*Equitable Society*, dont le tableau suivant nous offre la mortalité des assurés, entre les âges de 20 à 40 ans.

Pour la première année après leur police.

Age.	Assurés.	Morts.	Morts par mille.
De 20 à 30 ans.	5,550	18	3,2
De 30 à 40	7,336	25	3,4

Pour la seconde année après l'assurance.

De 20 à 30 ans.	4,960	45	9,1
De 30 à 40	7,401	68	9,2

Mortalité dans quelques voyages en mer.

Époque des voyages.		Nombre d'hommes.	Durée du voyage en mer.	Morts.	Moyenne pour cent.
1598	De Wert	105	2,02	69	49,1
1601	Lancastre.	528	0,67	105	33,0
1615	Schouten.	87	2,05	3	1,7
1627	Flotte de Nassau. . .	1,697	1,76	377	14,9
1740	Anson.	961	0,83	626	116,0
1772	Cook	112	3,05	5	1,2
1778	Cook	192	4,63	11	1,3
1819	Parry.	94	1,50	1	0,7
1821	Parry.	118	2,04	5	2,1
1824	Parry.	122	1,50	1	0,5
1832	Ross	130	—	2	—

D'après ce résultat, sur 1,000 hommes qui auraient été embarqués à bord du navire le 1er janvier 1837, 3 seulement auraient dû mourir pendant l'année, et 1 au 1er janvier 1838 ; il resterait 997 vivants, dont 9 mourraient l'année suivante, et au bout de deux ans il resterait encore 988 hommes.

Le nombre des morts sur mer par suite d'accidents est très-considérable, et, bien que la plupart de ces accidents ne puissent être empêchés, cependant l'habileté et le soin qu'apporte le capitaine dans les manœuvres peuvent avoir une grande influence sur leur rareté. Mais, quand on n'a rien à désirer sous ce rapport, la propor-

Digitized by Google

tion annuelle des morts causées par les accidents ne doit pas dépasser annuellement la proportion de 1 sur 1,000.

Il y a encore une cause de mortalité qui dans quelques cas est bien plus active que celle dont nous avons parlé jusqu'ici, c'est l'influence funeste qu'exercent certains climats sur la santé des étrangers, influence qui n'a point encore été étudiée avec toute l'importance que mérite la perte d'hommes qu'elle occasionne. Les côtes de l'Afrique, les Indes orientales et occidentales, et même la Méditerranée, sont également fatales, et aux marins qui y stationnent longtemps, et aux colons qui vont s'y établir. L'Afrique surtout a été bien funeste aux Européens. Si dans les quinzième et seizième siècles les Portugais y ont fait quelques établissements durables, ce n'est qu'en sacrifiant un nombre d'hommes presque incalculable. « Si, dit Vyeyra, chacun des hommes qui ont été jetés à la mer, entre la côte de Guinée et le cap de Bonne-Espérance, et entre ce dernier et le Mozambique, pouvait recevoir une tombe sur l'endroit même où il a été jeté à la mer, toute cette longue côte ne serait qu'un cimetière. » Les pertes des croiseurs et des négriers sur la côte sont effrayantes. Le Niger est encore inaccessible au commerce anglais, si nous devons nous en rapporter à la dernière expédition de Mac Gregor Laird. *Le Quorra* et *l'Alburkah* quittèrent Liverpool le 19 juillet 1833 avec 40 hommes de choix tous dans la fleur de l'âge (de 25 à 35 ans), et arrivèrent à Cap-Coast le 9 octobre. Le capitaine Harris et 2 hommes étaient morts avant le 26, lorsqu'ils commencèrent à remonter le Niger. Le 13 novembre, des 24 hommes qui restaient sur *le Quorra* deux seulement pouvaient continuer la manœuvre. Le 18 2 moururent, 3 le 19, 2 le 20 et 3 le 21, et le 5 décembre 7 étaient encore en vie et ressemblaient bien plus à des spectres qu'à des hommes. Enfin, quand ils rentrèrent à Liverpool, après avoir navigué pendant une année, de 29 hommes qui avaient été embarqués sur *le Quorra*, il n'en restait que 5, et 4 seulement des 15 qu'avait reçus *l'Alburkah*. Il n'est pas rare de voir des pertes aussi effrayantes. Le climat des Indes orientales est un peu moins funeste : sir Gilbert Blane a trouvé que la mortalité annuelle de la flotte des Indes orientales a été jusqu'en 1780 de 14 p. 100.

Après avoir ainsi jeté un coup d'œil général sur la santé des marins, sur les principales causes de la mortalité, et sur les circonstances qui ont en partie paralysé l'action des forces maritimes de l'Angleterre, il nous reste à présenter quelques observations sur les moyens d'améliorer encore l'hygiène des marins.

Le biscuit que l'on donne aujourd'hui à la marine royale est de bonne qualité. On le prépare dans les magasins aux vivres de Deptford et de Weewill. Ce biscuit est bien supérieur à celui que consomme la marine du commerce. La ration est d'une livre par jour. Le bœuf salé et le porc sont tirés d'Irlande, et chaque homme reçoit 3/4 de livre par jour quand il est en mer, qu'on remplace dans les ports par une livre de viande fraîche. Il reçoit en outre chaque jour un gallon de bière, des pois pour la soupe et de la farine, des raisins et de la graisse pour le pudding; une mesure (*a gill*)de rhum est accordée chaque jour, et l'on a remplacé avec raison par du thé et du chocolat la demi-pinte de rhum qu'on donnait auparavant. La santé du marin gagnerait à ce que son régime fût plus varié, car il est trop uniforme, et dans de longs voyages, il serait facile de donner, deux fois par semaine, de la viande fraîche qu'on se procure aujourd'hui facilement à l'aide de différents procédés auxquels la science et l'industrie ont donné tant de développements.

On pourrait aussi cuire à bord quelques pains fermentés et remplacer quelquefois le rhum par la bière, qui paraît produire les effets les plus heureux.

La ventilation et le chauffage des navires sont encore dans un état bien imparfait. L'air qui circule autour des hamacs est beaucoup plus impur que dans la plupart des nouvelles manufactures où l'on a adopté la ventilation mécanique.

Le nombre des hommes perdus dans la marine du commerce par les naufrages,

Digitized by Google

dont la moitié n'est pas indiquée par les journaux, parce qu'ils arrivent sur des côtes étrangères, est presque incalculable. D'après les listes dressées au Lloyd, il est certain que, depuis quarante ans, il se perd annuellement 593 navires anglais. En 1833, il n'y eut pas moins de 800 naufrages ou un pour trente navires expédiés par le commerce ; on a dit, et en s'appuyant sur des motifs de quelque autorité, que sur ces 800 naufrages, il n'y en avait pas plus de 200 qui fussent complétement inévitables, le plus grand nombre de ces naufrages pouvaient être attribués à l'emploi de navires incapables de tenir la mer et à l'ignorance des propriétaires. Ce qui a engagé les marchands à courir la chance de se servir de mauvais navires (*slop built ships*), c'est la manière dont se font les assurances du Lloyd, où les vaisseaux sont taxés d'après leur âge, et non d'après leur force et leur qualité. La cargaison est aussi sûre dans la plus mauvaise carcasse, que sur le navire le mieux construit, le prix d'assurance étant le même pour les navires de même âge, bien qu'un bon navire de 20 ans ait beaucoup plus de chances pour résister à la tempête qu'un mauvais navire qui en est à son premier voyage. L'assurance est donc en réalité une prime pour les mauvais navires. On sait que, jusqu'à ces dernières années, les meilleurs spéculateurs de Londres, sur cent condamnés qu'ils se chargeaient de faire transporter dans la Nouvelle-Galles du Sud, en perdaient dix, parce qu'ils n'employaient que de vieux navires ; ils n'ont aucun intérêt à la conservation des hommes qu'ils emploient, et il est probable que la négligence que nous signalons ici est encore aujourd'hui funeste à un grand nombre de ceux qui montent leurs navires. Les navires qui transportent à si bas prix les émigrants au Canada et qui en rapportent du bois de construction, sont dans l'état le plus dégoûtant, et offrent à l'émigrant autant de chances d'aller visiter le fond de l'Atlantique, que d'atteindre le rivage de l'Amérique.

Ainsi, quoique des améliorations notables aient été introduites dans l'hygiène des marins et dans les constructions navales, on voit qu'il reste encore beaucoup à faire : c'est ce que nous examinerons dans un autre article. Mais occupons-nous maintenant de l'état sanitaire de l'armée de terre.

On se fait en général une bien fausse idée de la mortalité d'une armée en campagne; on croit communément que le relevé des morts et des blessés sur le champ de bataille comprend à peu près toutes les pertes qu'elle éprouve; on suppose que sa force numérique représente sa force réelle et effective; on néglige sans cesse les pertes causées par les maladies, la fatigue et les privations. Peu de personnes paraissent savoir que, dans une campagne de quelque durée, les pertes produites par les maladies, le défaut d'alimentation et par les brusques variations de température, sont bien plus considérables que celles qui résultent des combats. Un autre fait important et qui n'est pas assez connu, c'est que dans une longue campagne les maladies empêchent presque toujours un quart de l'armée de prendre part aux opérations.

La guerre la plus longue qu'ait faite l'Angleterre dans les temps modernes est celle qu'elle soutint contre les Français en Espagne et en Portugal, et qui se termina par la bataille de Toulouse, en 1814. L'armée employée durant cette guerre, sous le commandement du duc de Wellington, eut à soutenir une lutte sanglante pendant six ou sept ans ; mais la plus grande partie des opérations et les plus meurtrières appartiennent à la seconde moitié de cette période. Le chiffre des tués et des blessés, pendant les années 1808, 1809 et 1810, équivaut à peine à la sixième partie du nombre des tués et des blessés de la deuxième période. Pendant les trois premières années, la force moyenne de l'armée ne s'éleva pas au delà de 30,000 hommes, tandis que, durant les trois dernières années et les cinq derniers mois, elle fut de 61,511 hommes.

Les rapports faits chaque mois sur la force, les malades, les morts et les blessés de chaque régiment pendant cette longue guerre, et conservés au bureau de l'adju-

Digitized by Google

dant général, ont fourni à M. Edmonds, qui a obtenu la permission de les consulter, des documents statistiques fort importants sur la mortalité comparée des officiers et des soldats, dans les différentes saisons, et dans plusieurs batailles, sur le nombre des blessés et des morts, distribués suivant leurs grades, et enfin sur la mortalité causée par les maladies. Ces documents fondés sur des rapports authentiques ne peuvent être dépourvus d'intérêt, à une époque où l'on commence à attacher à la vie du soldat une partie du prix qu'elle a réellement, et où les progrès simultanés de la fortune publique et de l'hygiène font concevoir l'espérance de voir diminuer la mortalité effrayante qui enlève aux armées, sans gloire et sans profit, plus de soldats que les combats les plus meurtriers, et que souvent il serait facile de prévenir par quelques dépenses faites avec intelligence et opportunité.

Pendant les 41 mois qu'a duré l'époque la plus active de la guerre de la Péninsule, c'est-à-dire du 25 décembre 1810 au 25 mai 1814, le nombre total des simples soldats morts a été de 33,829 ou 825 par mois; et celui des officiers morts pendant le même espace de temps a été de 940 ou 23 par mois. Le nombre moyen des hommes qui se trouvaient pendant ce temps sous les drapeaux, établi d'après les revues mensuelles, était de 61,511 simples soldats, et 2,716 officiers : la moyenne de la mortalité a été pendant cette période de 16,1 sur cent pour les premiers, et de 10,1 sur cent pour les officiers, d'où il ressort que la mortalité fut de 30 pour 100 plus forte chez les simples soldats que chez les officiers.

Si on compare la mortalité des simples soldats et des officiers aux différentes saisons de l'année, on trouve que la différence de mortalité que nous venons de signaler n'existe que pendant l'hiver; saison que les troupes passent presque toujours dans leurs cantonnements. Pendant l'été (du 25 mars au 25 septembre), cette différence cesse d'être sensible. Pendant chacun des trois étés, les officiers morts ont été aux soldats morts dans le rapport de 10 à 25 à peu près. Pendant deux hivers, ce rapport fut de 1 à 70. Le troisième hiver fait exception, car alors la proportion est restée la même que celle des autres saisons, ce qui s'explique facilement par une circonstance particulière à cet hiver, les troupes restèrent en campagne pendant toute cette saison, contrairement à l'usage ordinaire. Pendant les 41 mois dont nous parlons, la mortalité des officiers a été, prise en totalité, à celle des soldats dans la proportion de 1 à 36. Pendant ce temps on comptait un officier (y compris les non combattants) sur 22 soldats 1/2, et, si on en exclut les officiers non combattants, il y en avait 1 pour 25 soldats 1/2.

Pendant les mois où il y a eu des combats, la mortalité des officiers a toujours été très-élevée relativement à celle des soldats, ainsi qu'il résulte du tableau suivant qui nous présente le chiffre des morts pour les officiers et pour les soldats pendant chacun des 41 mois de la dernière période de la guerre de la Péninsule.

1811.	Officiers.	Soldats.
Janvier	9	276
Février	6	258
Mars.	9	121
Avril.	7	211
Mai	62	1,521
Juin.	26	677
Juillet	12	464
Août.	11	420
Septembre	17	458
Octobre.	19	593
Novembre	3	604
Décembre	6	925

1812.	Officiers.	Soldats.
Janvier	13	902
Février	9	842
Mars.	6	593
Avril.	77	1,511
Mai	11	595
Juin.	10	385
Juillet	40	785
Août.	24	628
Septembre	43	559
Octobre.	32	1,505
Novembre	55	960
Décembre	10	1,011

Digitized by Google

1813.	Officiers.	Soldats.
Janvier	13	2,171
Février	18	1,606
Mars.	10	777
Avril.	8	535
Mai	9	469
Juin.	30	702
Juillet	28	350
Août.	28	1,208
Septembre. . . .	68	1,207
Octobre.	24	996
Novembre	33	809
Décembre	34	823
1814.	**Officiers.**	**Soldats.**
Janvier	16	598
Février.	17	726
Mars.	46	2,513
Avril.	54	1,280
Mai	11	442
Total en 41 mois.	940	33,829
Moyenne de chaque mois.	23	825

L'examen de ce tableau donne la preuve de plusieurs faits importants que ne doivent point ignorer ceux qui sont chargés du commandement et de la conduite des armées. Ainsi, on voit d'abord que, dans le mois où il est mort le plus d'officiers, la proportion des officiers morts relativement aux soldats, atteint son maximum. Ainsi le nombre le plus fort d'officiers morts s'est trouvé dans le mois d'août 1812 qui correspond au siége de Badajoz, et dans le même mois, il n'est mort que 1,311 soldats, de sorte que dans ce mois on compte un officier mort pour 17 soldats, ce qui est presque le double de la mortalité ordinaire. Nous observons également une mortalité très-élevée dans les mois où ont été livrés les combats de Fuentes d'Onor, de Salamanque, de Vittoria, des Pyrénées et de Toulouse.

Comme la plupart des batailles ont été données en été, la mortalité considérable des officiers comparée à celle des soldats pendant cette saison, peut être expliquée facilement par le fait que les combats sont bien plus funestes aux officiers qu'aux soldats, et on peut dire en général que le nombre des officiers morts pendant un mois est l'indice des luttes sanglantes qui ont eu lieu pendant le même temps; tandis que le chiffre des soldats morts n'a que peu de valeur sous ce point de vue. La mortalité des soldats a été plusieurs fois aussi forte dans des mois où il n'y avait pas eu de combat que dans ceux où on en avait livré d'importants. Le tableau suivant prouve l'influence des saisons sur la mortalité des soldats et des officiers.

Saisons de six mois.		Officiers morts.	Soldats morts.	Soldats morts pour un officier.	Mortalité annuelle pour cent. Officiers.	Mortalité annuelle pour cent. Soldats.
1811	été.	135	3,571	26,5	10,7	12,5
1811-12	hiver	60	4,262	71,0	4,6	14,4
1812	été.	205	4,569	22,3	15,0	14,7
1812-13	hiver	116	8,140	70,2	8,0	24,8
1813	été.	165	4,471	27,1	11,7	14,0
1813-14	hiver	170	6,465	38,0	11,5	19,3

La mort ne frappe pas également les officiers de tout grade sur le champ de bataille. Les officiers d'état-major et les capitaines sont plus fréquemment atteints que les lieutenants qui ont aussi plus à souffrir que les enseignes. La mortalité est double dans les rangs des capitaines de ce qu'elle est dans ceux des enseignes. L'une des causes de cette différence tient probablement à l'âge des hommes frappés, les plus jeunes ayant plus de chances de survivre à leurs blessures que les plus âgés; la position relative qu'occupent les officiers dans les rangs, suivant leur grade, est encore une cause évidente de cette différence. Le capitaine, pour donner le bon exemple à sa compagnie, se place fréquemment dans un point où il est en vue, quelquefois au premier rang. Quand un capitaine tombe, sa place est prise par un subalterne qui s'expose au même danger et court la même chance d'être frappé.

Le tableau suivant nous donne le chiffre

Digitized by Google

complet des officiers de différents rangs qui ont été tués ou sont morts de leurs blessures dans les cinq batailles ci-dessous mentionnées.

Batailles.	Officiers d'état-major.	Capitaines.	Lieuten.	Enseignes et cornettes.	Adjud.	État-major autres.	Nombre total.
Talaveyra	3	12	23	4	1	2	45
Salamanque	2	18	21	5	1	1	48
Vittoria.	6	10	19	7	1	1	44
Orthez	1	10	9	2	1	»	23
TOTAL. . . .	12	50	72	18	4	4	160
Waterloo	22	66	58	30	5	5	186

Le nombre des officiers qui meurent de leurs blessures après le jour de l'action, est généralement égal à un peu plus du tiers de ceux qui sont morts sur le champ de bataille; c'est ce que démontre le tableau suivant qui indique le nombre d'officiers morts le jour de l'action et celui des officiers morts de leurs blessures à des époques plus ou moins éloignées et disposées par périodes de dix jours.

Batailles.	Jour de l'action.	Les 10 jours suivants.	Le 20e jour.	Le 30e jour.	Après 31 jours.	Total.
Talaveyra.	32	10	1	1	1	45
Salamanque.	34	8	0	3	9	48
Vittoria	25	11	4	2	2	44
Orthez	16	7	»	»	»	23
TOTAL. . . .	107	36	5	6	6	160
Waterloo.	138	31	7	3	7	186

Pendant les 14 mois de la guerre de la Péninsule, le nombre des capitaines et des officiers inférieurs tués a été dans la proportion de 4,9 pour cent par an. Le nombre des soldats tués pendant le même espace de temps a été de 3,2 pour cent par an. Si nous ajoutons à ces nombres un tiers pour ceux qui sont morts de leurs blessures, nous trouverons que la mortalité produite par les armes de l'ennemi, a été pour les officiers de 6,6 pour cent par an, et de 4,2 pour le simple soldat. Comme d'un autre côté nous savons déjà que la mortalité générale, à quelque cause qu'on puisse l'attribuer, a été pendant le même temps pour les capitaines et les officiers de 16 pour cent par an; il en résulte que la mortalité annuelle produite par toutes les causes autres que les pertes occasionnées par le feu de l'ennemi a été de 3,7 pour cent pour les capitaines et autres officiers, et de 11,9 pour cent pour le simple soldat.

Bien qu'il soit certain que, pendant la guerre de la Péninsule, la mortalité des officiers dans le combat a été de 30 pour cent plus forte que celle du simple soldat, cependant il est probable que la différence n'était pas aussi considérable entre ceux des officiers et des soldats qui prenaient part aux mêmes engagements; car on sait qu'il y a bien plus de soldats absents que d'officiers quand arrive le moment du combat. D'abord nous savons que cette armée avait continuellement une moyenne de 22 1/2 pour cent de simples soldats qui étaient absents pour cause de maladies; en outre on doit porter au moins à 8 pour cent le nombre de ceux qui ne prenaient pas part à l'action parce qu'ils avaient été détachés du corps principal pour d'autres objets. Les rapports ne font pas mention du nombre des officiers absents pour cause de retard ou toute autre, mais on fera largement la part de ces causes en accordant que le nombre des officiers qu'elles auront éloignés du lieu de l'engagement ait été égal proportionnellement à la moitié de celui des soldats absents pour la

Digitized by Google

même cause. Alors la mortalité beaucoup plus forte éprouvée par les officiers subira donc une réduction considérable, si on ne compare que ceux qui ont pris réellement part aux affaires. Cependant il faut encore remarquer que cette diminution ne se retrouve plus dans les grandes batailles où le succès a été vivement contesté, comme à Waterloo, par exemple. Car alors la mortalité des officiers est plus de 50 pour cent plus forte que celle des soldats, même en n'y comprenant que les hommes qui ont réellement pris part à la lutte.

Les pertes immenses qu'a faites l'armée par l'effet seul des maladies, dans la guerre de la Péninsule, méritent bien d'occuper l'attention publique. On n'apprendra pas sans étonnement, peut-être même sans indignation, qu'une armée anglaise de 61,511 hommes ait eu constamment, pendant une période de trois années et cinq mois, 13,815 malades (22 1/2 pour cent) sans qu'on ait fait une seule enquête sur les causes d'un état sanitaire aussi déplorable. Si on se fût occupé de cette recherche avec toute l'attention désirable, on aurait probablement reconnu que les causes de ces nombreuses maladies étaient de nature à être détruites ou combattues efficacement sans de grandes difficultés, puisque le nombre de malades par suite de blessures n'excédait pas 1 1/2 pour cent (le nombre moyen des blessés étant de 15 pour cent par an et la durée moyenne de la maladie d'un dixième de l'année); on aurait épargné à la nation des dépenses immenses en faisant disparaître les causes de ces maladies, car en réduisant le nombre des malades à 6 pour cent, on aurait accru la force effective de 10,000 hommes. Les nombreuses maladies dont l'armée anglaise eut à souffrir en Espagne déterminèrent aussi une augmentation proportionnelle dans la mortalité. En général, on exprime le rapport de la maladie avec la mortalité en admettant un mort pour deux années de maladie; une augmentation de 10,000 malades donnerait donc d'après cette loi une mortalité additionnelle de 5,000 morts par an. Mais comme dans le cas dont nous parlons le rapport du nombre des morts avec les malades a été plus fort que dans les circonstances ordinaires, on doit l'attribuer à ce que, les maladies étant plus graves, pendant la période qui nous occupe, qu'elle ne le sont communément, au lieu de deux années de maladie pour un seul mort, on ne trouve plus pour chaque mort qu'une année et dix mois (1).

Jusqu'ici nous nous sommes borné à comparer, avec M. Edmond, la mortalité des soldats et celle des officiers; nous avons démontré que celle des premiers était en partie le produit de la maladie, parce qu'elle avait été à peu près la même pendant les mois de repos que pendant les mois où d'importantes batailles avaient été livrées; maintenant, nous allons, avec M. Alcock, médecin inspecteur de la légion anglaise auxiliaire en Portugal et en Égypte, distribuer la deuxième période de la guerre de la Péninsule en neuf périodes à peu près égales, et nous reconnaîtrons que celles où ont été livrées les batailles les plus meurtrières n'ont pas été les plus funestes sous le point de vue de la mortalité.

M. Alcock néglige deux mois; il fait commencer la première période au cinq

(1) Il peut être utile pour l'intelligence facile des documents précédents de rappeler qu'il y a dans l'armée anglaise, pour chaque bataillon d'infanterie, un lieutenant-colonel, un major, neuf capitaines, dix-huit lieutenants, neuf enseignes et un adjudant qui forment les officiers combattants; tandis qu'en dehors de ligne, un sergent, un quartier-maître, un chirurgien et deux aides-chirurgiens forment les officiers non combattants de chaque bataillon. Dans les cinq batailles de Talaveyra, de Salamanque, de Vittoria, d'Orthez et de Waterloo, la force numérique de chaque régiment de cavalerie était de 476 hommes, et celle de chaque bataillon d'infanterie de 831 hommes. Les rapports publiés sur les forces des armées anglaises offrent fréquemment des contradictions apparentes. C'est que dans quelques-uns de ces rapports on ne comprend que les hommes réellement sains et capables de prendre part à un service actif, tandis que dans d'autres on y joint les malades et ceux qui sont détachés pour le service de l'armée, même le sergent et le tambour, et que la force de l'armée y est calculée d'après le nombre de ceux qui reçoivent la solde.

Digitized by Google

mai 1811 et la fait finir avec la levée du siége de Badajoz et l'affaire douteuse, mais si sanglante d'Albuera, où, sur 6,000 hommes d'infanterie anglaise, il n'en est resté que 1,500 sur pied. Cette campagne donne par mois une perte de 551 hommes ou 10,7 p. 100 par an.

La seconde période, qui comprend les mois de juin, juillet et août, fut passée presque tout entière dans les cantonnements. La mortalité fut par mois de 527 ou 11,1 p. 100 par an. Le mois d'août, pendant lequel l'armée se mit en marche, fut marqué par une diminution notable de la mortalité.

Les quatre derniers mois de l'année forment la troisième période; pendant cette période il y eut le blocus de Ciudad-Rodrigo, la bataille d'Elbaden et quelques autres affaires peu importantes; en sorte que c'est presque une période de cantonnement. La mortalité fut de 12,5 p. 100 par an.

La quatrième période fut l'une des plus chaudes et des plus meurtrières; elle comprend les siéges de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz durant les quatre mois d'hiver : janvier, février, mars et avril. La mortalité fut de 863 hommes par mois ou 16,8 p. 100 par an. Le mois de mai fut un mois de repos et donna 595 morts.

La cinquième période comprend six mois, depuis juin jusqu'à novembre; elle fut remarquable par la bataille de Salamanque, la double retraite de Burgos et de Madrid, et d'autres affaires moins importantes, de nombreuses marches et de grandes difficultés à surmonter. La mortalité fut de 872 par mois ou 17, 01 par an. Les pertes causées par les deux retraites sont évaluées à 9,000 hommes.

La sixième période, passée entièrement dans les cantonnemens, comprend cinq mois d'hiver, pendant lesquels l'armée, passablement approvisionnée, ne fut point troublée par l'ennemi. La mortalité s'élève à 1,220 hommes par mois, ou 19,8 p. 100 par an.

La septième période comprend une campagne de six mois; commencée en mai 1813, elle laissa l'armée en cantonnement dans les Pyrénées. Les batailles de Vittoria et de Pampelune, le siége et l'assaut de Saint-Sébastien, et une foule d'autres affaires vivement disputées, en font une des campagnes les plus chaudes et le plus vigoureusement poussées. La perte mensuelle fut de 822 hommes, ou 16,3 p. 100 par an.

La huitième période contient trois mois de cantonnements, pendant lesquels il y eut des engagements presque continuels. La mortalité fut de 745 par mois, ou 12,5 p. 100 par an.

La dernière période, commencée en février et finie en mai, compte deux batailles importantes, celles d'Orthez et de Toulouse. La mortalité fut, d'après les recherches de M. Edmond, de 1,240 par mois, ce ou 24,1 p. 100 par an Mais M. Alcock pense qu'il y a ici quelque erreur dans ce chiffre, qu'il regarde comme exagéré. Aussi laisse-t-il cette période de côté dans le résumé qu'il présente de cette nouvelle classification, et dont nous allons rapporter les principaux traits.

1° La plus désastreuse des huit périodes est la sixième, qui s'écoula tout entière dans les cantonnements d'hiver, et sans inquiétudes de la part de l'ennemi.

2° La plus désastreuse ensuite fut la cinquième, qui se termina par une longue retraite.

3° Dans chacune des deux périodes qui ont compté les batailles les plus nombreuses et la prise d'assaut des principales forteresses de l'Espagne, la perte fut moindre encore que dans les deux précédentes.

4° Nous trouvons ensuite, et toujours d'après la quantité de perte, la période où il y eut à la fois des combats, des marches et du repos. Les moins destructives de ces huit périodes sont la première et la seconde, forment une campagne en partie heureuse, avec de fréquentes affaires et un cantonnement d'été de peu de durée. La moins fatale des périodes où les troupes restèrent en quartiers d'hiver, est celle où il y eut le plus d'engagements, et conséquemment le plus de mouvement et d'activité.

On ne nous reprochera pas d'avoir présenté un tableau trop rembruni du sort

des soldats anglais, en prenant pour objet de nos recherches la guerre d'Espagne. Nous serions arrivé à des résultats plus tristes encore si nous eussions pris d'autres expéditions d'une durée moins prolongée, celle de Walcheren, par exemple, où une armée de 42 à 43,000 hommes, réduite au bout de quelques jours à 16 ou 17,000 hommes, par le rappel en Angleterre d'un grande partie des troupes, après déjà de nombreuses pertes, n'en coûta pas moins plus de 8,000 hommes à l'État. Au reste, comme des détails intéressants ont été publiés récemment par M. Marshall. qui s'occupe avec succès de la statistique médicale des armées, nous allons reproduire quelques-uns des faits les plus intéressants qu'il a signalés, et qui viendront encore à l'appui de nos assertions. Le tableau suivant fera connaître le nombre des malades et celui des hommes sous le drapeau, officiers et soldats compris, pendant trois mois seulement.

	Nombre d'hommes.	Malades.	Morts sur mille.
Du 25 août	43,521	2,701	62
septembre	17,654	8,829	500
octobre	12,532	5,872	466
novembre	6,749	1,092	162

Nous ne trouvons pas, il est vrai, dans ce tableau la distinction des officiers et des simples soldats; mais le relevé suivant, indiquant l'état des troupes qui se trouvaient à Walcheren le 10 octobre 1809, indiquera parfaitement l'état sanitaire des différentes classes dont l'armée était composée.

Classe.	Nombre.	Sous le drapeau.	Malades.	Morts sur mille.	
Officiers	718	552	166	231	587
Sergents	770	463	207	398	
Tambours	343	191	152	445	
Soldats	14,093	5,116	8,477	601	

Les officiers ont toujours joui d'un grand avantage sur le soldat sous le point de vue que nous signalons ici. Pringle avait fait la même remarque dans la Flandre en 1747, et il attribuait cet avantage « aux bons lits, aux chambres sèches et au meilleur régime. » Les sergents et les tambours, ne faisant pas de faction, sont moins exposés que le simple soldat à l'air de la nuit, qui exerce l'influence la plus funeste dans le cas de maladie épidémique; et c'est sans doute là en partie la cause du moindre nombre de malades que leur classe a offert; il est probable aussi que, comme leur service est moins pénible que celui du simple soldat, ils se faisaient moins promptement porter sur la liste des malades.

L'un des faits les plus remarquables qu'ait fournis l'histoire de cette expédition, et qui n'a pas assez fixé l'attention du physiologiste et du pathologiste, c'est que, longtemps après cette expédition, un bon nombre de soldats qui paraissaient avoir échappé à l'influence fâcheuse du climat de Walcheren, furent pris en Angleterre de la maladie endémique à laquelle un si grand nombre de leurs compagnons d'armes avaient succombé, et que dans les régiments qui, après l'expédition, furent envoyés à Walcheren, un grand nombre d'hommes tombèrent malades à la première impression du froid ou à la première fatigue. Telle était même la facilité avec laquelle les soldats qui avaient fait cette campagne tombaient malades, qu'on lit dans un rapport officiel de l'époque que le corps expéditionnaire, après avoir quitté Walcheren, et du 1er janvier au 10 juin 1810, envoya aux hôpitaux 36,000 malades. Au reste, le tableau suivant nous prouvera que ce rapport n'était point erroné : il expose quel était l'état sanitaire du corps expéditionnaire le 1er février 1810.

Digitized by Google

Classe.		Force.	Malades.	Morts sur mille.
Troupe de ligne	officiers.	1,671	217	129
	soldats	53,373	11,296	538
Artillerie. . .	officiers.	123	4	32
	soldats	2,893	324	112

Nous allons citer un exemple plus récent de l'influence considérable qu'exercent les maladies sur la mortalité des troupes en campagne. Nous en puiserons les détails dans le livre que vient de publier M. Alcock, député, inspecteur de la légion anglaise en Espagne, et dans lequel il a peint avec des couleurs bien sombres, mais sans les exagérer, les peines morales et physiques qu'ont éprouvées les médecins attachés à la légion. Ce fut à la fin de l'été et pendant l'automne de 1835 que les recrues, destinées à la légion, furent débarquées sur la côte nord de l'Espagne, à Santander, à Bilbao et à Saint-Sébastien; à la fin d'octobre, la légion comptait 7,800 hommes distribués ainsi qu'il suit : 3,200 Anglais, 2,800 Irlandais et 1,800 Écossais. Les Anglais, pris en masse, formaient la partie la plus défectueuse sous le rapport des forces physiques; la plupart d'entre eux ayant été fournis par Londres, Liverpool ou Bristol, étaient accoutumés à la vie énervante des grandes cités; les Écossais, qui venaient presque tous de Glascow et des environs, se rapprochaient beaucoup sous ce rapport des Anglais; il n'y en avait pas parmi eux plus de 150 qui venaient des highlands (montagnes). Ceux-ci présentaient, sans aucun doute, les conditions les plus favorables au service militaire. Presque tous avaient été accoutumés à passer leur vie dans les champs, à coucher dans la boue ou sur le flanc des montagnes; à se nourrir des aliments qu'ils pouvaient se procurer, sans régularité, et à résister ainsi avec facilité aux souffrances de la misère et aux fatigues de toute espèce. Les tisserands anglais et écossais et les artisans citadins étaient mal disposés à subir un tel changement de vie. Aussi, pendant l'hiver, la brigade d'infanterie anglaise entra presque en masse dans les hôpitaux, tandis qu'on n'y reçut qu'un cinquième des Écossais et un huitième de la brigade irlandaise.

Quelques autres détails sur la composition de la légion, sont encore indispensables pour bien comprendre la suite des événements. Quand toute la légion eut été réunie à Bilbao, avant de pénétrer dans l'intérieur du pays, elle fut soumise à l'inspection d'un comité médical. On reconnut alors qu'il y avait par chaque régiment d'infanterie, au moins 100 hommes qui étaient ou trop jeunes ou trop vieux pour le service, et étaient ou trop malades ou estropiés. Deux ou trois cents furent déclarés invalides et tout à fait incapables de porter les armes; mais, comme on n'avait pas assez de navires pour les embarquer tous, un grand nombre d'entre eux restèrent encore avec la légion. Le système de recrutement adopté, en payant une prime par tête aux agents, sans l'avis d'un officier de santé responsable, fut cause de ce malheur. A la suite d'une inspection rigoureuse, on se convainquit qu'un huitième de toute la légion était impropre au service. Depuis cette inspection, et à différentes époques, 1,500 hommes furent recrutés de la même manière, et joignirent la légion avec la même proportion d'invalides.

Les mois de juillet, d'août et de septembre furent employés au débarquement des hommes et à leur organisation. En octobre, toutes les forces, à l'exception de la cavalerie, furent concentrées à Bilbao, petite ville située dans une vallée profonde sur les bords d'une rivière. Une partie des troupes étaient mal logées, et la discipline ne pouvait encore être que très-imparfaite; les excès de boisson furent fréquents : le bas prix du vin et de l'eau-de-vie en favorisait l'abus, néanmoins il n'y eut qu'un très-petit nombre de malades.

Vittoria étant le centre de la ligne d'opérations du général Cordova, on avait concentré dans cette ville et aux environs une

Digitized by

masse considérable de troupes. Les rations que recevait le soldat étaient de mauvaise qualité. Le pain était mal pétri et mal cuit ; la viande, au moment où on la mettait dans la marmite, était le plus souvent encore chaude et palpitante, et à peine la faim permettait-elle au soldat de lui laisser prendre une cuisson suffisante. Le vin était le plus souvent aigre, et le soldat était obligé d'ajouter à ce misérable régime de fortes portions d'*agua-ardiente* (quand sa bourse ou son adresse lui permettait de s'en procurer) qui l'enivraient souvent, et qui déterminaient presque toujours des inflammations du canal intestinal.

Pendant les deux premiers mois, la légion occupa de grands couvents et des églises, où rien n'était disposé pour le couchage, on n'y trouvait même pas de la paille.

Le défaut d'espace exerça une influence fâcheuse sur l'état sanitaire de la légion. Les malades encombrèrent bientôt les hôpitaux provisoires, et les autorités espagnoles, malveillantes, ne satisfaisaient aux demandes qu'on leur adressait que quand déjà l'étendue du mal rendait ces concessions tout à fait insuffisantes.

Le nombre des médecins attachés à la légion se trouvait dans les commencements dans une proportion convenable avec la force de la légion elle-même, qui était divisée en quatorze corps, en outre du corps principal attaché à l'état-major. Quelques-uns des médecins ayant donné leur démission peu de temps après leur arrivée, plusieurs bataillons n'en avaient que deux, un chirurgien et un aide. L'état-major médical était composé de neuf officiers supérieurs et de seize aides. Sur ce nombre, huit étaient stationnés à Santander où il y avait un dépôt de plus de 300 malades, quatre étaient à Briviesca, chargés de 200 malades. Au quartier général il y avait au commencement de l'hiver quatorze médecins chargés du service des hôpitaux ; mais le nombre des hôpitaux ayant beaucoup augmenté en raison de la petitesse des bâtiments où ils étaient établis, le travail des officiers de santé s'accrut aussi considérablement. Il y avait pour la légion sept hôpitaux généraux, et cependant chaque régiment avait encore quelques malades dans ses cantonnements. De janvier à avril, il mourut onze officiers de santé, et dix-sept autres furent gravement malades à Vittoria, en sorte qu'il n'en restait que vingt-trois pour tout le service de la légion, pour les sept hôpitaux généraux, pour les régiments stationnés dans les villages et pour plus de cinquante officiers qui étaient malades dans le quartier.

Il est facile de concevoir dans quel cruel embarras se trouve la chirurgie militaire quand à l'insuffisance du nombre vient se joindre l'absence des médicaments et des moyens convenables. Les maîtres de salle, les infirmiers, les employés tombèrent tous malades à la fois et de la même manière, et ne purent être remplacés. On a vu le personnel médical de l'un des hôpitaux se renouveler trois fois par l'effet des maladies. Les hôpitaux étaient en outre dépourvus de fournisseurs, et les officiers de santé, harassés déjà par les travaux de leur propre charge, devaient encore suppléer à une foule d'autres employés, tenir des comptes, acheter des provisions, et enfin s'occuper d'une partie des détails administratifs.

Le résultat de toutes ces causes défavorables fut de jeter dans les hôpitaux 5,000 hommes, fournis par un corps qui en comptait à peine 7,000, et qui, en moins de six mois, perdit 1,223 hommes, à Vittoria et aux environs. Outre cette mortalité, il y eut au moins 500 hommes réformés par suite de maladies, dont 200 moururent à Santander et à Briviesca de maladies qui n'avaient été le résultat que de la négligence la plus coupable. Ainsi, en un seul hiver, l'imprévoyance du gouvernement et de ses agents, combinée avec l'hostilité et l'inaction des magistrats espagnols, fit perdre plus de 2,000 hommes à la légion, et maintint six mois le corps dans un état de faiblesse qui paralysa tout ce qu'on aurait pu en attendre.

Le tableau suivant donne le résultat des entrées et des décès dans les hôpitaux généraux de Vittoria, du 1er janvier au 15 avril 1836.

Digitized by Google

	Entrées.	Sorties.	Morts.	Restants.	Proportion des morts.
Janvier.	2,345	1,112	227	1,006	1 sur 9 7/8
Février.	877	695	281	979	1 8 1/4
Mars	1,201	1,012	275	893	1 8
Avril	262	293	76	787	1 13 2/3
TOTAL. . . .	4,706	3,100	819	787	1 5 3/4

Pendant la première période du séjour de la légion anglaise en Espagne, que nous venons de retracer, et qui fut de huit mois, il mourut donc seulement par les maladies 1,223 soldats, ou 23,7 p. 100, et 45 officiers, ou 18,6 p. 100. Pendant cette période, la légion n'eut aucune affaire avec l'ennemi, et l'armée espagnole, qui montait à près de 30,000 hommes, fit aussi par les maladies des pertes considérables, mais moins fortes cependant, parce qu'elle était plus régulièrement approvisionnée et se trouvait, sous tous les rapports, dans des circonstances plus favorables que la légion.

Pendant la seconde période, qui commence en mai et comprend une année entière, les circonstances ne furent pas très-favorables à la légion; l'hiver fut très-rude; mais tout ce temps s'écoula en mouvements, en rencontres avec l'ennemi, en escarmouches presque continuelles. Aussitôt les maladies périodiques cessèrent en partie leurs ravages, et on n'eut plus à enregistrer qu'un officier mort sur 60, et un soldat sur 21.

Ajoutons maintenant à ce chiffre celui des morts causées par l'ennemi, et qui sont indiquées par le tableau suivant.

	Force.	Morts sur le champ de bataille.	Morts de blessures.	Total.	Proportion des morts pour cent.
Officiers.	360	20	16	36	9,53 1
Soldats	7,000	381	212	593	8,42 4

Ces derniers tableaux, comme ceux que nous avons présentés, démontrent que si les soldats sont plus fréquemment atteints par les maladies que leurs officiers, ces derniers sont aussi plus fréquemment frappés par l'ennemi. Le tableau suivant, qui indique les blessés des différentes classes de la légion anglaise, ne permettrait plus de doutes, s'il pouvait encore en rester sur ce point.

	Force.	Blessés guéris.	Blessés morts.	Total.		Proportion.
Soldats	7,000	1,388	212	1,600	ou	22 pour cent.
Officiers.	360	181	16	197		22 — —

Ainsi, il est bien démontré pour nous que ce ne sont pas les batailles les plus meurtrières, mais les maladies de toute espèce, qui exercent les plus grands ravages sur une armée; ainsi, lorsque après une action décisive on suppute ce qu'a coûté le succès d'après le nombre des morts et des blessés restés sur le champ de bataille, on commet une erreur grave. Il faudrait mettre en ligne de compte et les hommes laissés dans les hôpitaux par suite des fatigues de la marche, et ces milliers de fiévreux qui succombent avant que les armées soient en présence, et le nombre plus considérable encore des hommes qui meurent à la suite des excès de tout genre que provoque ordinairement la victoire. Alors seulement on aurait le tableau exact de tout ce que coûtent ces exploits tant vantés, si ruineux pour les nations, si funestes pour l'humanité.

(*London Medical Gazette.*)

Digitized by Google

Géographie. – Voyages.

LES MONTS HIMALAYA.

On ne connaît guère en France les monts Himâlaya que par les conversations de M. Klaproth et les lettres de M. Victor Jacquemont. Nous nous souviendrons longtemps de l'effet que produisit le voyageur prussien, dans les salons de Casimir Périer, lorsque sa figure bilieuse et son œil fauve s'animaient aux récits des merveilles géologiques dont il avait été témoin. Quelques lignes pleines d'éloquence et de coloris, écrites au pied même des neiges éternelles du fameux plateau, par l'intrépide naturaliste qui dort maintenant dans le cimetière de Bombay, font regretter encore plus vivement sa fin prématurée; c'est à M. Jacquemont qu'il appartenait d'écrire l'histoire des monts Himâlaya. L'ambassade de M. Elphinstone, dans le royaume de Kaboul, les tableaux de M. Hamilton et les recherches de M. de Humboldt avaient excité depuis longtemps la curiosité des Anglais sur cette partie si intéressante des possessions asiatiques de la Grande-Bretagne. Outre les documents que nous venons d'indiquer et les ouvrages spéciaux de Martin Montgommery, on possède à Londres, sur les monts Himâlaya, une source de rapports locaux, inépuisables et variés comme toutes les physionomies du vaste empire de l'Angleterre : c'est le mouvement perpétuel d'hommes et des choses, l'échange d'idées, de richesses et de forces qui s'opère continuellement entre la métropole et ses colonies de l'Inde. Les monts Himâlaya, aujourd'hui, dominent la civilisation britannique dans les deux mondes de toute la hauteur gigantesque de leur muraille et de toute l'antiquité mystérieuse de leurs traditions orientales. C'est à l'ouest de ce rempart, et en tournant sa base par le royaume de Lahore, que les Russes pénétreront un jour de Tifflis à Delhi; rien n'est si praticable qu'une pareille route à une armée européenne. Tracer une esquisse des monts Himâlaya, de ce monument du globe et de cette arête des deux immenses versants de l'Asie, c'est exposer le tableau des ressources que la Grande-Bretagne tient en réserve, pour l'organisation définitive des sciences naturelles comme pour les crises prochaines de sa puissance dans l'Inde. Nous ferons tous nos efforts pour que notre esquisse rapide ne soit pas trop indigne d'un si magnifique sujet.

Les monts Himâlaya, ou *Himmaleh* (du mot *Immaus*, *Emodes*, dont le nom hindou, qui signifie la *demeure des neiges*, *abode of snow*, étonne déjà et charme par sa poésie), forment cette redoutable barrière fixée par la nature entre l'Hindostan et le Thibet, s'étendant depuis les sources de l'Indus, vers le nord-ouest, jusqu'au milieu du grand bassin de Brahmapoutra, au sud-est; telle est la direction générale de la chaîne. Le noyau sépare les vallées de Sirinagour ou Gherwal, du Népaul et du Boutan, des plaines de la Tartarie chinoise. L'Himâlaya est le plus méridional des groupes effrayants qui constituent l'épine de l'Asie centrale; il joint ses ramifications décroissantes, comme de longs amphithéâtres, aux mille bras de ses trois rivaux, le Kuen-Lun, l'Altaï et le Thian-

Chan, ou Mont-Céleste; sous le méridien d'Attok et de Djellal-Habad, dans l'Afghanistan, il se rapproche même tellement du Kuen-Lun, que les deux chaînes, entre Kaboul, Kaschmyr, Ladak et Badakhchan, ressemblent à deux géants qui s'étreignent et luttent sous un dôme commun de nuages et de frimas. Vingt-cinq pics de cette masse surpassent en hauteur le Chimborazo, dont le faîte pourtant se voit à quatre-vingts lieues de distance en mer. On ne connaît pas exactement, selon Balbi, les limites de l'Himâlaya du côté de l'est, mais on pourrait provisoirement regarder le bassin du Brahmapoutra comme son extrémité orientale. Depuis le Brahmapoutra, à travers des terres inhospitalières, dépendant de l'empire chinois et où les voyageurs ne se sont pas encore hasardés, la chaîne s'étend d'une part jusqu'au cap Négrais, dans l'empire Birman, et vers les monts Khamty, et de l'autre en Chine, vers les frontières du nord, dans les provinces de Kouang-Si et de Kouang-Toung (Canton). Sa partie occidentale, située à l'ouest du grand nœud de Bolor et en deçà de l'Indus, est connue sous le nom d'Hindou-Koh. Elle traverse de l'est à l'ouest le royaume de Kaboul et le Khorazan, où elle paraît se perdre dans les hauteurs qui sillonnent le plateau élevé de cette contrée et où expire en même temps l'extrémité orientale des chaînes du Démavend, qui dépend du système tauro-caucasien. Ainsi l'Himâlaya se rattache au système général des montagnes de l'Asie, et c'est précisément leur confluent inaccessible qui empêchera toujours de calculer d'une manière rigoureusement mathématique l'étendue de ce sanctuaire du vieux continent, appelé le berceau du monde. Des difficultés si matérielles ne rendront que plus profonde et plus durable la vénération qu'à tort ou à raison il inspire depuis si lontemps aux diverses civilisations du globe.

Le bloc de l'Himâlaya qui nous occupe, celui qui touche par ses deux extrémités opposées à l'Indus et au Brahmapoutra, renferme les cimes les plus élevées de la surface de la terre. La crête de cette muraille est infranchissable pour l'homme; mais les fleuves admirables et majestueux de l'Hindostan y ont pratiqué à différentes places de si larges brèches, qu'à la faveur du lit des eaux qu'elles versent pour la fertilisation de ses bases, la science a pénétré audacieusement dans ses flancs et imprimé quelquefois dans ses neiges le pas aventureux des explorateurs. Les Andes n'ont plus qu'à voiler leur front vaincu; le Caucase et les Alpes disparaissent devant la grandeur de ce monarque de l'Inde dont le trône repose sur des assises qui rappellent beaucoup mieux que leurs volcans éteints le crime des Titans et le supplice de Prométhée. Si vraiment le *diluvium*, d'où prennent date les générations présentes, arrêta quelque part son niveau submersif, ce fut sans aucun doute à la cime des pics de l'Himâlaya. Là seulement l'arche providentielle aura découvert une bouée de sauvetage pour l'unique vaisseau qui ait flotté sur l'abîme; là seulement Noé fut possible, et à la rigueur les vignes gigantesques de Kaschmyr prouveraient que le premier vin dut s'en répandre.

De l'Hindostan dans le Thibet, et par conséquent en largeur sur une aire de quatre-vingts milles anglais, l'Himâlaya s'élève de vingt à vingt-sept mille pieds au-dessus de la surface du golfe du Bengale. Le minimum de cette échelle a été barométriquement calculé et trigonométriquement vérifié; le maximum n'est apprécié que depuis 1815, à la faveur de la guerre des Ghourkas qui a facilité les approches de la chaîne; mais cette estimation incomplète est encore loin de la mesure effective, malgré son chiffre formidable, et il n'est pas douteux que si les Ghourkas, les Sykes et autres peuples, dont la férocité et la superstition défendent les abords de leurs montagnes saintes, étaient sérieusement entamés, on parviendrait à calculer une hauteur bien plus considérable que l'échelle maintenant adoptée. Aussi, les mesures prises par différents voyageurs ne s'accordent-elles pas; ce qui déjà donne une idée grandiose des perplexités scientifiques occasionnées par la magnificence du colosse. Établissons d'abord la taille approximative de l'Himâlaya, avant de le

Digitized by Google

mesurer plus intimement dans toutes les énormités de son corps.

Le *Dhawalagiri*, ou montagne blanche, est généralement regardé comme le plus haut pic ; on le place, un peu conjecturalement, aux sources du Gundunck (affluent du Gange) et près de Kaka, sur les limites du Népaul. C'est au Dhawalagiri que Hodgson, Webb et Herbert reconnaissent au-dessus du niveau de la mer 4,211 toises (27,000 pieds). Balbi, d'après Klaproth et Hamilton, estime à 4,390 toises la hauteur de ce pic, et fixe le point culminant de l'Himâlaya central sur les limites du Boutan, au diadème sourcilleux du *Tchhamoulari*, auquel toutefois il ne donne que 4,400 toises; mais ce chiffre, de son aveu même, est singulièrement hasardé. Si nous adoptons le dernier chiffre pour le Dhawalagiri, 4,390 toises, la hauteur du Mont-Blanc (le point culminant du système alpique) étant de 2,460 toises, il en résulte que la *Montagne blanche* de l'Himâlaya est à peu près le *double* du plus haut pic du continent européen. De pareilles grandeurs écrasent l'imagination de l'homme, et ce qui ajoute encore à leur masse imposante, c'est l'harmonie qui préside, comme nous le verrons bientôt, à l'ensemble de leurs proportions.

Si les rares explorateurs de l'Himâlaya ne sont pas d'accord sur la taille des pics principaux du midi de la chaîne, ils conviennent unanimement que le roi de toutes les montagnes du globe doit cacher sa tête dans les nuages séculaires qui couronnent la partie la plus reculée, au nord, vers les frontières inconnues du pays des Sykes et du Thibet. Les périls et les difficultés de l'exploration, joints à la surveillance du gouvernement chinois, rendront de tout temps inutiles les tentatives les plus hardies de la science. Les Anglais, cependant, poursuivent leurs reconnaissances successives avec une persévérante et infatigable ardeur; les tigres du Bengale, qu'ils chassent devant leurs éléphants et qu'ils acculent au fond du Népaul, leur font peu à peu gravir les étages de la chaîne, où l'oisiveté des garnisons de l'Inde et le défi des voyageurs européens ne les poussent que trop vite. Tandis que la jalousie de Runjet-Sing les reporte à l'ouest des vallons de Kaschmyr au moyen de la discipline du général Allard, et que les postes militaires de l'empire Jaune les menacent à l'est, avec des canons de cuir, quand leurs yeux profanes veulent mesurer les rives du lac sacré de Mansarower, ou jeter un regard sur les citadelles en pierre sèche de Gortope et du pays de Ladak, ceux-ci ouvrent péniblement au centre dans les gorges de Khatmandu, grâce à la présidence de Calcutta, un passage dur et lent, il est vrai, mais de jour en jour plus accessible, vers les flèches septentrionales de l'Himâlaya. Aux noms généreux de Colebrooke, Fraser, Webb, et du colonel Herbert, il faut joindre les efforts et les sacrifices de Royle, de Hodgson, de Gerards et de Victor Jacquemont. Voici du reste le tableau des sommets de l'Himâlaya, tels que la science contemporainè les a jusqu'à présent reconnus :

	pieds angl.
Le Dhawalagiri, ou Montagne-Blanche, au-dessus du niveau de la mer. . .	27,000
Le Tchhamoulari, sur les limites du Boutan, conjecturalement.	27,000
Nunda-Debee, le plus élevé des pics de Juwahir, d'après Hodson et Herbert.	25,741
Le Sutghur, ou plus exactement, le Swetaghur, ou la Forteresse-Blanche du Népaul (nord).	25,261
Le Gosaingstan, près de Katmandou. .	24,768
Le pic visible de Katmandou, dans la direction de Caila-Bhairava.	23,625
Un second pic, qui n'est pas encore nommé, dans la même direction. .	23,261
Un troisième dans le voisinage.	23,052
Le Saint-Georges et le Saint-Patrick, dans l'Himâlaya anglais, situés en avant des premières ramifications du Kuen-Lun, aux sources du Bagiratthi, ou vrai Gange.	22,790
Les deux pics de Roudrou-Himala. . .	22,900
Les montagnes Bunderpouch, dans le Gherwal, autrement nommées *pics de Jumnotrée*, aux sources de la Jumna	21,155
Pics inférieurs, tels que les deux Kantab, le Needle, le Taouara, le pic de l'Ouest, estimés tous, pour hauteur moyenne à.	20,000

On en compte 39 au-dessus de 20,000

pieds anglais; les plus élevés appartiennent nécessairement à la partie de l'Himâlaya qui est sous le protectorat de la Grande-Bretagne. Le point culminant du nouveau monde, le *Nevado de Socata*, dans la cordillière orientale de Titicaca, n'ayant que 3,948 toises et le Mont-Blanc, en Suisse, que 2,460; on voit que le Dhawalagiri est à proprement dire l'Atlas du globe, et que 39 pics vérifiés de l'Himâlaya surpassent, d'après Gauthier, la plus haute montagne de l'Europe. Mais une semblable élévation, toujours à distance, n'est encore que relative, et quand les assises méridionales du Kuen-Lun seront touchées par l'homme, la jonction de ce noyau prodigieux que les Chinois regardent comme le point culminant de toute la terre, avec les colosses septentrionaux de l'Himâlaya, mise en quelque sorte à nu malgré le dôme infusible de leurs neiges, découvrira aux regards de la science le plus gigantesque entassement qu'il soit donné au sphéroïde de notre planète d'entraîner dans son éternelle et double révolution.

Après les pics principaux du système, il reste une échelle décroissante fort respectable. Si l'Himâlaya thibétain est un temple où la nature n'admet guère jusqu'à présent que les Tartares mogols et les tigres, en revanche, du côté des plaines de l'Hindostan et du pays des Sykes, dans toute la ceinture occidentale, la chaîne présente des retraites inconnues, mais suffisamment accessibles, d'où filtrent les grands fleuves qui arrosent le nord des possessions de la Compagnie; c'est là, dans les gorges de Dehra, que les Anglais appelent communément *The Valley of the Dhoon, la Vallée de la vallée*, dans les entonnoirs à peu près parallèles, formés par les lits du Sutledge, de la Jumna, du Doâd, du Pabar, du Bhagirathi et du Gange, que l'Himâlaya se dresse avec son majestueux glacis de rocs, de forêts et de neiges superposés; c'est là qu'il faut, un bambou à la main, remonter cette échancrure longitudinale, encavée entre le pied de la chaîne, proprement dit, et le *terrain diluvial relevé*. En supposant que l'adjoint anglais ou résident de Delhi nous ait garantis des Sykes par un firman de la Compagnie, prenons une escouade de cavaliers Ghourkas, trente porteurs rajpouts (montagnards) un fauteuil à brancards, un cercle répétiteur, un chronomètre, une tente et ce qui est indispensable de santé pour vivre pendant plusieurs mois, avec une température alpestre, de lait, d'orge, de cari au poivre fait de quelque fabuleuse antilope thibétaine; mais, avant de quitter Brahma, auquel nous tournons fort cavalièrement le dos, pour Bouddha, qui, déjà, comme bienvenue, nous envoie les orages et les tempêtes de la chaîne, arrêtons-nous un moment à Simla, belvédère hindou, première loge de face, cité thermale, extrême frontière de la présidence de Calcutta; on y contemple l'Himâlaya comme une toile de M. Daguerre. Il ne s'agit pour cette récréation de perspective amusante que d'ouvrir tout bonnement vos croisées. Les croisées n'existent pas dans l'Inde, mais c'est une fiction.

Simla est, comme le Mont-d'Or ou Bagnères, dit Jacquemont, le rendez-vous des riches, des désœuvrés et des malades. On s'y moque des hépatites chroniques, du typhus des jungles et du choléra-morbus, ces trois hôtes si galants du Bengale. L'officier chargé du service militaire, politique, judiciaire et financier de cette extrémité de l'empire anglais, imagina, il y a dix-huit ans, de déserter son palais de la plaine, pendant les chaleurs d'un été terrible, et de venir camper avec ses tentes et ses cipayes sous les ombrages des cèdres. Il était seul dans un désert; des amis vinrent l'y visiter. Le site, le climat, tout lui parut admirable. On appela quelques centaines de rajpouts qui abattirent les arbres d'alentour, les équarrirent grossièrement et construisirent soixante maisons dispersées sur la croupe de la montagne. On tailla des chemins superbes dans le roc; et à sept cents lieues de Calcutta, à sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, dans un gîte plus élevé que le Saint-Bernard et le Mont-Cenis, bientôt la mode régna en tyran; on y vit des dames anglaises, en toilette parisienne, galoper aux heures de fashion comme dans Hyde-Park. Telle est cette *villa* hindoue. Mais voici le magique décor de son horizon.

Digitized by Google

Rien de sublime et de pittoresque à la fois comme la vue de l'Himâlaya, prise à mi-côte de Simla. L'agent politique de la Grande-Bretagne, qui y réside pour maintenir les rajahs du voisinage sous l'obéissance de la Compagnie, en fera naturellement l'étape de toutes les découvertes dont la chaîne deviendra l'objet; il y a matière dans cette ville, par sa proximité du Kuen-Lun, à fonder un institut; on peut même prévoir que la Société Asiatique aura lieu de craindre pour sa suprématie. On y reçoit déjà tous les matins les journaux de Calcutta. En 1826, le comte d'Amherst, gouverneur général de l'Inde, rendit visite à Simla; lord Combermere y parut également; la prospérité de cette colonie fut rapide. Une promenade, montant en spirale durant deux milles, autour du mamelon, où les plus jolies maisons s'élèvent, sert de terrasse aux curieux que le spectacle lointain de l'Himâlaya appelle de toutes les provinces du Bengale à ce panorama unique dans le monde; et un chemin d'une largeur suffisante, où des relais de poste sont disposés à la distance de douze milles sur la route de la Tartarie chinoise, facilite aux voyageurs plus intrépides les moyens de franchir le second étage de la chaîne. On dirait la voie romaine du Simplon transportée au delà du Gange.

Tous les édifices de la ville, construits sur des pentes, sont fortifiés par d'énormes soliveaux, et leurs toits presque plats n'ont que l'inclinaison nécessaire pour l'écoulement de la pluie. On voit que les chalets du Rutli ne sont pas précisément originaux. Les habitants de Simla se servent aussi d'un mortier ou stuc nommé *chunam*, en usage chez les Hindous, et dont on cimente élégamment les claires-voies laissées par les chevrons de la bâtisse. La description du major Kennedy cite quelques maisons appuyées au sol par l'extrémité même de leurs toits, comme à Pékin. Au-desssus de ces charmantes résidences s'arrondit en mamelon toujours vert un bouquet immense de pins, de cèdres, de rhododendrons, de chênes et de mélèzes. Une zone de jardins et de potagers relève encore l'oasis qui sépare les deux plus puissants empires du monde: la Chine et l'Angleterre. Des convolvulus et des roses grimpantes, à la façon des vignes, tapissent ces gradins naturels, et transportent les amphithéâtres odorants des Iles-Borromées sous le 31° degré de latitude nord. C'est dans leurs détours que les officiers anglais passent les heures si longues dans l'Inde, à faire lever avec des dogues, les bécasses, les lophophores, les kakatoès et les faisans du Kyonthal qui ont une célébrité dans l'ornithologie. Les hyènes et les léopards montrent bien quelquefois leurs prunelles sanglantes à travers des closeries; mais, il y a un théâtre à Simla, et les jeunes femmes prennent ces promeneurs pour des gagistes de Franconi ou d'Astley, dont on ouvre les cages afin qu'ils jouissent du pays natal. Enfin, des hôtels et des tavernes s'établissent dans cette ville extraordinaire pour achever le bonheur du gentleman que les dévots hindous réduisent au jeûne. Le moment est d'autant mieux choisi, que Runjet-Sing, le rajah de Lahore, un voisin de Simla, ayant appris dernièrement les bons effets de la bière sur la santé royale de Feth-Aly, shah actuel de Perse, a fait demander à Loudianach cent bouteilles du meilleur porter de la cité. On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, à Londres, d'une école gratuite de dessin que les dames de la Compagnie avaient établie à Simla pour les pauvres Hindous qui montreraient des dispositions dans l'art de Raphaël et de Wilkie. Les enfants des guerriers de Taïmour Lenggue (Tamerlan) y peignent les violettes et les géraniums de l'Himâlaya pour les belles conquérantes de leur patrie, pour les ladies du West-End.

Mais revenons décidément à la *demeure des neiges*. C'est de Simla qu'on le mesure et qu'on le salue; c'est un peu la vue du lac de Neufchâtel quand on descend des *Rousses*, en multipliant le cadre par la différence des collines Bernoises au pic de Kédar-Kautah. L'Himâlaya, dont les frimas éternels s'aperçoivent des bords du Gange jusqu'à Bénarès, et qui forme pour

Digitized by Google

les plaines du Bengale un spectacle si plein de grandeur, n'est qu'une humble et modeste préface des Alpes Thibétaines, de l'Himâlaya tel qu'il apparaît près des sources du Sutledge. Pour la première fois, l'harmonie du système vous saisit et vous enchante. La progressive élévation de la base des montagnes entassées les unes au-dessus des autres, et des plaines de l'Hindostan jusqu'aux crêtes de glace qui couvrent la ligne de leurs sommets les plus élevés, déguise singulièrement leur hauteur. Ainsi Bramante et Michel-Ange ont tellement disposé Saint-Pierre, de Rome, que les voyageurs ne croient pas à ses proportions colossales. Le Michel-Ange de l'Himmaleh ne s'y est point pris autrement. On campe plusieurs fois à 2,000 mètres d'élévation absolue, quelquefois à 3,000; pourtant, c'est toujours dans les lieux les plus bas, près des hameaux, que se trouvent les stations. On comprend donc quelle soustraction il faut faire de la hauteur absolue des montagnes pour mesurer leur hauteur apparente ou relative. Celle-ci est encore prodigieuse; mais comme l'œil cherche vainement à opposer des lignes horizontales à des lignes verticales, et que les pentes, malgré leur forte inclinaison, ne s'élancent pas d'un seul jet, et se juxtaposent au contraire sur des plans successivement plus reculés, il n'est pas de lieu d'où l'on puisse voir les plus hautes cimes sous un très-grand angle visuel. Placez un homme de six pieds, isolément sur un piédestal, comme la *Maladetta*, dans les Pyrénées: ce sera un géant. Placez ensuite un homme de dix pieds (il y a, dit-on, les Patagons) au dernier rang d'un peloton de fantassins sur cinq de hauteur, le premier ayant la taille d'un tambour: le Patagon disparaîtra. La comparaison est triviale, mais elle est juste. Mécontent de cette architecture concise, et de ce peloton serré, Victor Jacquemont s'écrie:

Oh! que les Alpes sont belles!

— D'accord, mais ce ne sont que les Alpes.

Dans les plus hautes montagnes du monde, il y a nécessairement de la grandeur sans beauté; au-dessus d'une certaine échelle, nos regards perdent les traditions de la grâce; nous ne sommes plus en rapport mathématique avec le spectacle que nous contemplons humainement. Une explication géologique de la manière dont l'Himâlaya anglais est assis, fera peut-être sentir cet axiome de perspective.

La principale chaîne de l'Himâlaya court généralement du nord-ouest au sud-est, avec une face roide et verticale du côté de la plaine, c'est-à-dire vis-à-vis de l'Hindostan, qui a 6,000 pieds d'élévation moyenne, au-dessus du niveau de la mer. Voilà le chiffre proportionnel. Maintenant cette ligne est surmontée de plusieurs groupes de pics, éternellement blanchis par la neige, à peu près parallèles, et séparés les uns des autres par des gorges qui semblent violemment percées dans le roc séculaire; ce sont d'énormes brèches, lentement creusées par le torrent des eaux et aplanies sous leur sédiment; il en résulte que les terres planes, les esplanades et les vallées manquent dans toutes les ramifications de ce système. Or, pour atteindre ce mur préliminaire de six mille pieds et ce soubassement de rocs dont il se protége comme d'une écharpe, l'Inde entière, depuis le golfe du Bengale jusqu'à l'Himâlaya, est un escalier gigantesque, et ses gradins deviennent plus étroits et plus rudes à mesure qu'on approche du chaos qui forme le rideau final. Le Boutan, le Népaul, les vallées de Gherwal, de Kyonthal, de Doâb et de Bareilly, le nord du Punjaûb, et le pays de Kaschmyr présentent seulement du sud-est au nord-ouest la première ondulation de la chaîne; mais, avant d'y monter, le voyageur, dans la ville de Scharunpour, par exemple, sur les bords du Gange, se trouve déjà à plus de mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Au sortir de Scharunpour, et en pénétrant dans la vallée de Dhoun, le voyageur est à cinq mille pieds. C'est là que paraît la première ondulation, qu'on nomme Sewalik, bordant la chaîne principale dans toute sa longueur, tantôt s'élevant jusqu'au sommet de l'Himâlaya, tantôt séparée du monstre par les gorges intermédiaires. Leur plus grande élévation est sise entre le

Gange et la Jumna ; à l'est du Gange, les collines Sewalik s'abaissent graduellement ; à l'ouest de la Jumna, dans le Punjaûb, elles sont presque nulles. Ces collines sont dentelées en travers de leur direction, avec un précipice au sud, vers l'Hindostan et une pente au nord, du côté du Thibet. Les Sewalik peuvent être regardées comme les étais du deuxième étage de l'Himâlaya, ou du plateau qu'on rencontre au pied du mur de six mille pieds, produit des entassements successifs accumulés par les siècles, le ravage des torrents, les éboulements de la neige et d'autres causes naturelles, à la base de la ligne des pics ; on les appelle encore géographiquement les *éperons* de l'Himâlaya. Ce n'est pas, à proprement dire, un plateau, c'est un bourrelet. Ici, la somme des gradins successivement franchis, jointe aux 6,000 pieds du glacis vertical, donne une hauteur moyenne, pour l'Himâlaya, de 14,000 pieds. Restent enfin les pics, chaîne volante, superposée, véritables frises ou clochetons de l'édifice, dont les aiguilles forment ordinairement la moitié de l'élévation totale.

L'Himâlaya indien a quelques termes de comparaison en Europe. Il est couvert de forêts dont les arbres ont un air de famille avec ceux des forêts alpines. Ce sont des pins, des cèdres, des sycomores, diversement associés, selon la hauteur des montagnes. A sept cents mètres au-dessus de la cime du Mont-Blanc, Jacquemont a rencontré des couches coquillières, des lichens et des mousses, ces derniers anneaux de l'existence végétale, qui luttent avec les premières franges de la neige éternelle de l'Himâlaya ; mais, plus bas, à 16,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, les voyageurs téméraires ont recueilli des anémones et des campanules ; à 13,000, le bouleau et le genévrier se montrent, chétifs encore ; à 12,000, le chêne étale toute sa beauté consolatrice et voile de son feuillage les infirmités de cette décrépite nature. A Kaschmyr, extrémité septentrionale de l'Himâlaya, le platane est colossal et la vigne gigantesque ; on s'y promène sous des treilles superbes dont les ceps encore jeunes ont deux pieds de circonférence ; le nénufar fleurit à la surface des eaux dormantes, et le butome dont nous admirons l'élégance dans les humbles fossés de la banlieue de Paris, croît aux bords de l'île fabuleuse où Thomas Moore a placé dans son poëme l'entrevue de Lalla-Rookh avec le roi de Bucharie. Toute cette contrée des *Mille et une Nuits*, où Bernier, Forster et Jacquemont seuls ont pénétré, a une physionomie singulièrement européenne sous le rapport de la végétation. A l'est de la chaîne, bien que les travaux de l'homme s'arrêtent généralement à 10,000 pieds, le capitaine Webb a trouvé plus haut des champs d'orge en plein rapport, et sa tente même fut dressée au milieu d'un bosquet de rhododendron. Dans les villages Sykes du Kanawer (Himâlaya Thibétain), les abricotiers en fleurs bordaient pendant l'été de magnifiques forêts dont les sapins ont 180 pieds de haut, tandis que, sur le même niveau, dans les stations hindoues, la culture a depuis longtemps disparu. Le capitaine Herbert, qui découvrit la route du Kanawer en 1819, et V. Jacquemont sont les seuls Européens dont les regards aient pu juger de ces merveilleuses bizarreries de la nature. Comme la face septentrionale de la chaîne est généralement en pente et le front hindou taillé en précipice, il en résulte que la végétation brûle au sud, tandis qu'elle est éternelle dans le nord ; mais vers le Thibet, au nord-ouest, la contrée tout entière est si élevée, que le fond des vallées excède le niveau où s'arrêtent les forêts sur les glacis méridionaux de la chaîne. La végétation du sud, réduite à quelques arbrisseaux rampants, épineux, rabougris, et à quelques herbes rares et desséchées, forme çà et là des taches noirâtres au bord des torrents ; les pentes des montagnes ne sont couvertes que de leurs débris éboulés, et l'horizon immense n'offre qu'une scène de stérilité et de désolation qui se termine de toutes parts à des cîmes de frimas. Sur la frontière septentrionale du Kanawer, à plus de 20,000 pieds, les rayons du soleil embrasent l'atmosphère, et il gèle fortement à l'ombre. Rien ne saurait peindre

Digitized by Google

l'effet de ces antithèses de température dont la chaîne garde les effroyables traces. A Scharumpour, dans l'Himâlaya indien, ville dont la température peut servir de moyenne pour le premier étage de la chaîne, le climat est celui de Naples et de Cadix. Telle est l'étrange constitution du climat, que les pics au-dessous de 20,000 pieds se dépouillent entièrement de leurs neiges au milieu de l'été ; alors la végétation change complétement d'aspect. Couvert de nuages et chargé d'eau du côté de l'Inde, pur et dépourvu de toute humidité dès qu'on a franchi la chaîne, la température est déterminée par l'état du soleil. Dans l'Himâlaya thibétain, les vents et les brouillards dominent. Au contraire, il n'y a que deux saisons dans l'Hindostan, l'été et les pluies. Au moment du solstice, les cataractes périodiques de cette époque lavent dans toute sa longueur le versant du midi, malgré son éloignement du tropique ; c'est alors que les plus terribles orages déchirent le flanc de ces vieux rocs ébranlés sur leurs souches, et à la fin de mars, les *hot winds*, qui ont passé sur les âpres solitudes du Deccan, viennent réduire les glaces de l'Himâlaya en colonnes de vapeur. Si le soleil de Bombay et de Calcutta fait sortir des exhalaisons malsaines d'un sol qui n'est qu'une boue imparfaitement séchée et remplie de cadavres d'insectes et de vers sans nombre, on imaginera facilement la foudroyante température de l'Himâlaya indien, où, comme dans les forêts de Nahum, il suffit de traverser certains massifs d'arbres pour y gagner la mort. Au mois d'avril, régulièrement, la mousson d'été souffle comme un vent de feu sur le Pundjaub. Bernier, dans les premières semaines de mars 1665, écrivait chaque matin qu'il périrait sans doute dans la journée. « Vous passez souvent près des débris d'un village : c'est une butte d'argile, semée de fragments de poterie ; des tombes sont dispersées à l'entour. Quelquefois vous passez deux fois en un jour au travers d'une ville considérable, dont les édifices, dont les mosquées sont encore debout, bâtie peut-être depuis moins d'un siècle, et qui ne compte plus un seul habitant. » (*Victor Jacquemont.*) Il est assez singulier que cet aspect funéraire se retrouve exactement dans les déserts du nouveau monde, aux environs de Pótosi et de Titicaca. On dirait que la conquête des Anglais est un fléau providentiel, comme la conquête espagnole ; et si l'Hindou se drape avec moins de poésie que l'Inca sur les ruines de sa nationalité, les squelettes des deux empires se ressemblent par l'implacable lèpre de leur destruction.

Ainsi que dans les Alpes, la fonte des neiges joue un grand rôle au milieu des scènes déjà si majestueuses de l'Himâlaya ; on peut mesurer la grandeur de ses avalanches par le ruban de ses frimas. Les têtes blanches du Dhawalagiri et du Katmandou ne reflètent pas sans doute, comme les glaciers du Montanvert, les teintes roses d'un couchant d'Europe ; mais des veines d'un sombre bleu d'ardoise lui impriment le caractère solennel des régions australes. Les Hindous assurent avec terreur que des flammes brûlent incessamment sous la neige de leurs saintes montagnes. Le 26 août 1833, un tremblement de terre épouvantable parcourut comme une longue vibration toute la chaîne, et retentit même à Calcutta ; mais il est remarquable que, sur toute l'étendue d'un territoire aussi vaste que l'Hindostan, les feux volcaniques n'aient laissé aucune trace. Le cataclysme diluvien s'y reconnaît plus aisément aux lignes ondulées comme aux déchirures fluviales du sol ; des débris fossiles se retrouvent dans les couches les plus élevées. Le docteur Gérard, à 15,000 pieds au-dessus de la mer, a constaté l'existence de bancs nombreux de mollusques et de perles, au milieu d'un lit granitique et dans le voisinage d'un gisement calcaire. Les écailles s'y réduisent en carbonate de chaux, en cristallisations lumachelles ; il y en a de très-brillantes dans la vallée de Doâb, qui proviennent de bivalves d'eau douce. M. Élie de Beaumont, dans sa belle théorie des cratères de soulèvement, a prouvé jusqu'à l'évidence que certaines parties des Alpes se sont soulevées à di-

Digitized by Google

diverses époques; Jacquemont a découvert le même caractère dans l'Himâlaya. Quant à l'âge de formation géognostique, ce jeune savant était seul capable de le déterminer; mais sa mort a interrompu les recherches dont il comptait faire la base d'un travail sur les terrains primordiaux de cette région de l'Asie.

C'est de l'Himâlaya, comme d'un réservoir céleste, que jaillissent ces masses d'eau qui sourdent parallèlement d'abord de ses glaciers, pour se réunir bientôt dans les deux fleuves magnifiques dont le cours répand sur leurs rives une si étonnante fertilité et provoque la superstitieuse reconnaissance des Hindous: le Brahmapoutra et le Gange. La plus belle, la plus poétique de ces rivières, qui seraient elles-mêmes de superbes fleuves en Europe, est la Jumna, dont les eaux jouissent également des honneurs du *panthéisme*. Les sources de la Jumna sont un tabernacle du côté duquel on se prosterne dans tout le midi de l'Hindostan, comme les musulmans vers la Mecque. C'est au pèlerinage de la Jumna et du Gange que le dévot Hindou songe depuis le berceau, et il est rare qu'il parvienne au milieu de la vie sans avoir adoré les vaches consacrées des pagodes de Kursali, dans l'Himâlaya, station où les brahmines réconfortent les pèlerins au but du voyage, en prélevant une aumône sur leur bourse. Des temples magnifiques, en bois sculpté, avec des colonnes torses, à la manière d'un grand bahut du quinzième siècle, ajoutent aux scènes grandioses de la chaîne l'effet de l'architecture orientale, et il serait difficile que la superstition des indigènes résistât au spectacle combiné pour subjuguer leur enthousiasme, lorsque les voyageurs de notre hémisphère contiennent à peine la surprise qu'ils éprouvent. A quelques pas de Kursali, dans le même district, les cinq frères de Pandou, dont les autels encombrent la pagode souterraine d'Ellora, dorment dans un tombeau de marbre noir. Une forêt immense de sapins et de mélèzes couvre de son berceau la route qui conduit de ce monument aux sources de la Jumna, et la hauteur prodigieuse du chemin au-dessus de la vallée, le silence des pèlerins qui le suivent fréquemment à l'heure où l'Hindostan est encore plongé dans la nuit, tandis que l'Himâlaya resplendit des flammes naissantes du levant, les touffes du laurier-rose dont ces lugubres voûtes sont embellies, le rideau des éternelles neiges qui ferme l'horizon, la nappe bleu indigo du ciel pour dôme, tout augmente, même à des regards chrétiens, le fatalisme de ces limites vénérées du monde.

Bientôt le jet bouillant de la source se fait entendre du sommet des rochers, d'où il se précipite par cascades successives de quatre-vingts pieds de haut. D'énormes troncs de sapins, couchés en travers des abîmes, comme des ponts, servent de périlleux échelons pour gravir les cimes superposées où des troupes d'oiseaux sauvages volent sans cesse au milieu des torrents de la source, dont l'ébullition rayonnante les attire et les enivre. Plongé dans cette nappe, où la chaleur pousse l'eau sainte à la vaporisation, le thermomètre accuse 144° Fahrenheit. Un Anglais de Delhi, ayant eu la fantaisie d'y faire cuire des œufs qu'il mangeait de très grand sang-froid à la coque, sous le nez des pèlerins, faillit payer chèrement cette profane imprudence. La source est transparente, insipide; mais les sillons noirs qu'elle trace sur les pics, en fondant la neige, témoignent de ses propriétés ferrugineuses. Ce sont les brahmines qui monopolisent les fonctions d'interprètes et guident les voyageurs dans le labyrinthe de cette imposante agglomération de torrents, de rocs, de frimas, de vapeurs et de nuages. Tantôt les cascades de la Jumna disparaissent sous la ceinture que l'écume et les trombes forment à la base des pics, tantôt elles s'arrondissent en arche humide au-dessus de la tête prosternée des pèlerins qu'on voit aplatis dans la neige et mordant le sol de leur bouche fervente. L'accomplissement du vœu qui conduit les Hindous aux sources de la Jumna n'est pas sans danger: on ne peut approcher du véritable filet d'eau originaire que dans le mois d'octobre, à l'époque où la fonte des glaces inférieures facilite les communications entre les cimes du deuxième étage de

Digitized by Google

l'Himâlaya. Les pieux architectes au service du collége des brahmines ont même étendu le calcul des intérêts du ciel au point d'accroître les dangers qui hérissent les abords des reliquaires ; et des pierres mouvantes, des ponts à demi rompus, des avalanches préméditées, viennent à propos exciter les croyants qui seraient capables de s'amollir dans les délices et le repos d'un chemin trop facile.

Entre la Jumna et le Sudledgi (Indus) la dévotion des Hindous se manifeste par des fêtes religieuses qui ont un caractère bien différent des rites usités dans la plaine; c'est l'Himâlaya Brahmanique avec toutes les cérémonies les plus gracieuses et les plus pittoresques de son culte. La population se réunit dans les gorges formées par les plus hautes *sewalik*. On se presse au milieu du vallon, devant un piédestal gigantesque, comme les autels bretons des druides, où un char mobile est exposé à la vénération de la multitude. Ce char contient quatre figures solennelles : les représentations de Nagus ou le bon serpent, de Budrinath et de Narayan, ce dernier en double. Le piédestal est tout uniment la plate-forme grossière où les Hindous battent leurs grains; mais entre cette œuvre d'économie rurale et la présence des quatre idoles sur la pierre, leur dévotion trouve des rapports qui peuvent offrir à la fois de la grandeur et de la simplicité. Dans les plaines du Nil, dans les maremmes de l'Italie, dans les savanes de l'Amérique, dans les régions sauvages des deux hémisphères, il y a une fête pour la maison comme pour la vendange, le *festival* de la recolte et de l'été. De pareilles actions de grâces sont instructives dans le cœur de l'homme aussi bien que le sentiment d'admiration et de reconnaissance pour les productions de la nature qui en sont le principe et la cause. Le pain est de toutes les latitudes.

Les idoles sont parées des plus beaux tissus de l'Inde; la pourpre éclate en leurs vêtements; elles sont couronnées d'innombrables plumes tressées de la soie des chèvres et des génisses du Thibet : on ferait plusieurs cachemires d'un très-haut prix avec quelques lambeaux de cette magnifique toilette. La figure principale, Budrinath, à dix-huit têtes, six en or et douze en argent. Quand elle est assise dans son chariot de cèdre, on dirait un candélabre de bronze doré et argenté que les Brahmines accrochent à la base de l'Himâlaya, comme à l'autel du dieu de l'Asie. Des guirlandes de fleurs cueillies dans les jungles ceignent les tailles entrelacées de ces hideux symboles d'un peuple doux et poëte. La divinité souveraine, malgré le nombre prodigieux de ses têtes, est suffisamment garantie du soleil par un parasol ou ombrelle nommé *chattha*, marque d'honneur dont les rajahs seuls, dans l'espèce humaine, ont le privilége chez les Hindous. A ses pieds, les dévots s'agitent dans une danse passablement diffuse, tandis qu'un orchestre, dirigé comme les musiciens de l'Opéra, par un maëstro en crédit auprès des Brahmines, règle leurs mouvements chorégraphiques et en tempère ou en allume la piété. D'horribles clameurs s'élèvent par instants de ce tourbillon. Les sacquebutes du peuple juif, la trompe des vexillaires des légions romaines et la vielle des naturels du pays de Gex, sont assurément des harpes éoliennes en comparaison des instruments barbares dont les échos des pics retentissent durant le ballet. Voyez cette foule suspendue à dix mille pieds au-dessus de la surface de la mer (c'est-à-dire dans un point du globe de niveau avec le sommet du mont Etna, sous une température si subtile et si ardente, qu'il est ici très-difficile d'allumer du feu, et que là les briques se cuisent au soleil), se précipitant dans les replis d'une ronde immense, aux applaudissements des officiers anglais qui fument leur *houka*, campés dans des palanquins ou grimpés sur le dos des éléphants! telles sont les bucoliques de l'Himâlaya. On comprend que des voyageurs en soient devenus fous.

L'histoire si romanesque de M. Moorcroft le prouve. En 1825, M. Moorcroft était attaché comme médecin au service de la Compagnie, et devint surintendant des haras dans l'Inde, emploi très-lucratif. Le gouvernement britannique lui accorda plusieurs fois des congés qu'il employa à

Digitized by

voyager dans le nord de l'Himâlaya. Il pénétra dans la région mystérieuse de Kaschmyr; il vit l'île des Platanes et les bayadères qui se teignent une moitié du visage en noir et l'autre d'un fard tricolore : blanc, rouge et jaune, mélange qui donne à leurs yeux cette expression si charmante et rend excusables tous les vers bons ou mauvais des poëtes persans. M. Moorcroft vit ces merveilles de l'Inde, mais sous un déguisement grotesque; il alla même jusqu'à Leïa, dans le Moultan; c'est là qu'il mourut empoisonné. On le prit pour un espion anglais. Avant ce voyage, M. Moorcroft en avait fait un plus téméraire encore dans cette partie du Thibet que la police soupçonneuse des Chinois a fermée de tout temps aux étrangers. Mais ce qu'il y a de plus intéressant dans les tentatives de Moorcroft, c'est son pèlerinage aux rives sacrées du Mansarower; il y visita les Kaïlas orientaux, sous les habits et le caractère d'un fakhir muet par vœu. Dans sa dernière et triste expédition, il avait pris le costume persan et se donnait également pour muet. Sa curiosité l'entraîna. Il ouvrit la bouche, démentit par son langage le costume asiatique et tomba bientôt victime de son imprudence. A Mansarower, il fut plus heureux; cependant, le récit de son voyage ne fait que très-imparfaitement connaître le lac célèbre d'où filtrent les eaux du Brahmapoutra.

Le niveau de ce lac, d'après les plus récents calculs, paraît au-dessus du faîte des plus hautes montagnes des Alpes. Quant au lac de Kaschmyr ce n'est pas, géologiquement parlant, une merveille; il ferait même une triste figure près du lac Majeur en Lombardie, ou près de ceux de Thoun et de Brientz, dans l'Oberland. Il y en a, dans le nord des États-Unis et au Canada surtout, qui, sans le grandiose des lacs du Thibet et la beauté sublime des lacs de la Suisse, ont un caractère particulier de *loveliness* qu'on ne retrouve pas dans les hautes régions de l'Inde. Le lac de Kaschmyr n'a de véritable grâce que par les contes enchanteurs que l'abbé Galland a traduits du texte oriental, et par la fabuleuse dynastie des anciens empereurs mogols; mais ces princes n'étant que des rois de théâtre, les monuments de leur grandeur n'étaient guère que des décorations d'opéra. Akber, Jehanguir, Chah-Jehan, Aureng-Zeb régnaient dans le dix-septième siècle; ils dépensèrent à Kaschmyr, leur nouvelle conquête, des trésors incroyables. Il ne reste plus, de leur extravagante magnificence, que des arbres gigantesques. Leurs palais sont tombés en ruine, presque partout effacés. Cependant les antiques sanctuaires du culte indien sont encore debout; leur nombre, leur singulier travail annoncent une période bien longue de rajahs indigènes, avant l'introduction de l'islamisme, dans le onzième siècle. Le Windsor de ces rois fantastiques de l'Inde est Châlibâg, kiosque monumental situé au milieu du lac de Kaschmyr. L'île des Platanes, dont parle Bernier, est le site historique de la vallée, et Châlibâg en forme le principal ornement. Deux immenses platanes, vraisemblablement les plus beaux qui soient au monde, les seuls qui restent des quatre plantés par Chah-Jehan, couvrent l'île et le palais; c'est dire toute leur mince étendue. Le palais n'est qu'une grande salle ouverte à tous les vents quand il leur plaît de souffler, et dont le plafond est supporté par des colonnes d'un style bizarre, ravies à quelque pagode antique. Chah-Limar est en face de l'île avec sa charmante avenue de peupliers. Nichate-Bagh se montre, avec ses berceaux épais, comme une tache noire au pied de l'Himâlaya; vis-à-vis de ce quinconce colossal, s'étend Saifkan-Bagh, une forêt entière de platanes dans la proportion des ombrages de l'île. La petite mosquée où les dévots musulmans viennent de l'Inde et de la Perse adorer *Azrette Boll*, littéralement, *Son Excellence le poil* de la barbe de leur prophète, montre la cime dorée de son clocher au-dessus d'un groupe de ces mêmes arbres. Il est malheureux que M. de Lamartine n'ait pas vu Kaschmyr; son voyage d'Orient manque de tout ce qu'il aurait trouvé de style, de couleur et de poésie dans l'Asie méridionale.

Par exemple, derrière la mosquée du

poil de Mahomet est le trône de Salomon, dont la chronique kaschmyrienne fait un grand voyageur; ici, le trône de Salomon est une montagne. On a épuisé, pour l'Himâlaya, toutes les grandeurs du monde physique et de l'histoire. Ce panorama rappelle une foule de souvenirs; les Kaschmyriens, peuple ingénieux, mais lâche, abruti par la domination du Syke Runjet-Sing, passent leur vie dans la contemplation de tant de merveilles; elles les consolent de leur misère. Il y a là trois sortes de femmes; les femmes du peuple qu'on voit facilement dans les rues et qui sont laides comme les sorcières de Macbeth, les danseuses qui viennent de Delhi, et les femmes de la classe des rajahs qui vivent dans une reclusion perpétuelle. Il est donc impossible de fixer une opinion sur la beauté célèbre de Kaschmyriennes. Leur absence se fait vivement sentir au milieu des débris voluptueux du pavillon de Chah-Jehan. Quand l'armée syke, sous le costume pittoresque et magnifique dont on a vu un échantillon à Paris dans les toilettes du général Allard, manœuvre autour de ce petit palais, abandonné, mais encore délicieux par ses ombrages; quand les filles de l'Indostan, avec leurs voiles de mousseline, leurs bracelets d'or aux pieds et leurs figures peintes, dansent le *nautche* pour quelques roupies, entre ces murs de dentelles, ces persiennes découpées avec un art infini, et ces bosquets de roses où des brodeurs, aux doigts effilés, festonnent les gazes qui excitent tant de surprise en Europe, ou trament les châles dont Joséphine de Beauharnais était si curieuse, on pardonne à l'Himâlaya thibétain ses pics bleuâtres et les sommets blanchis qui encadrent le paysage, comme si la vallée de Kaschmyr était située entre les cieux et le monde.

Kaschmyr, dans l'été, est une fournaise qui brise les plus vifs tempéraments; la fibre européenne ne résiste pas à ses ardeurs. Le ciel a le beau fixe de l'enfer; un calme serein, mais de plomb, règne dans l'atmosphère de l'île; c'est une calamité publique. On voit le peuple célébrer des rogations avec les moullahs, afin d'avoir de la pluie; mais, comme généralement le ciel en promet très-peu, les moullahs, n'espérant pas beaucoup de leurs prières, se font toujours défendre par le gouverneur syke de les réciter. Dès qu'un nuage se montre au-dessus du trône de Salomon, ils s'empressent de faire lever l'interdit qu'ils ont eux-mêmes provoqué, et la population des campagnes accourt de tous côtés rendre grâce au poil du prophète. Quand le poil de Mahomet, malgré les nuages qui couvrent le trône de Salomon, n'envoie pas une goutte d'eau, ce qui arrive quelquefois, les Kaschmyriens retombent couchés sur leurs gazons, au bord du lac, comme des poissons échoués sur la plage, et ils restituent à leurs corps débilités quelque vigueur apparente en buvant de l'opium et en mangeant des pilules d'extrait de cantharides que les commis voyageurs de la Perse ont l'inhumanité de leur vendre au poids de l'or. Si les cantharides sont interceptées par Runjet-Sing, roi de Lahore, qui prend en Kaschmyr, pour impôt, les plus jolies filles de la vallée, et qui fait par suite d'un pareil impôt une consommation prodigieuse de ces utiles scarabées, les habitants de l'île des Platanes font bouillir du thé de la Chine avec du lait, du beurre et un sel alcalin, particulier à l'Himâlaya, d'une saveur amère. A Kaschmyr, ce breuvage réussit beaucoup, et les voyageurs conviennent que dans l'île des Platanes il paraît délicieux. On le boit dans des tasses de cristal de roche ciselées à Kaschmyr avec un goût exquis.

Les sources du Gange ne sont pas d'une poésie moins tropicale que les ruisseaux primitifs de la Jumna et les lacs sacrés ou historiques de Mansarower et de Kaschmyr. L'origine du Gange, supposée par les brahmines, dans la vallée de Gherwal, est un torrent assez large qui s'échappe, à Bérai, des arches naturelles d'un pont en neige solidifiée comme d'une caverne en marbre blanc. Elle a trois cents pieds de haut, et les piliers de ce pont extraordinaire se dressent comme de gigantesques bougies d'albâtre. C'est le buffet d'un orgue immense que les siècles ont taillé

Digitized by Google

dans la glace. On peut aisément se figurer la magnificence d'une pareille source et les impressions superstitieuses dont elle doit frapper l'esprit des pèlerins. Mais le véritable filet d'eau, générateur du cours du Gange, est à trois milles plus haut, à la base des pics de Bunderpuoch. On va de Kursali à Gungoutree, ou vallée des sources du Gange, par un désert qu'un vent empoisonné, qui s'exhale des plantes, sillonne dans tous les sens; les Hindous nomment cette brise meurtrière birka-kowa; elle sévit dans les ravins et se dissipe sur les plateaux. Mais il est probable que les indigènes ont inventé cette fiction hardie pour peindre les effets violents de l'atmosphère sur l'Himâlaya. Pour atteindre les sources, il faut traverser des forêts de cèdres où l'hiver le plus rude se montre avec tous les phénomènes des régions antarctiques. Sur la croupe du Bunderpouch, du Dhuti-Manzi et du Bachuncha, les neiges se déroulent enfin aux regards du voyageur comme un océan d'écume dont les massifs noirs des forêts inférieures et le bleu ardent du ciel, relèvent encore de toutes parts la blancheur éblouissante. L'air est si sec qu'on ne voit pas une trace de gelée dans les herbes et sur la terre. On a cherché longtemps les moyens providentiels que la nature employait pour diminuer ces masses de frimas à des élévations où la rigueur du froid lutte avec un soleil torride; ce n'est plus aujourd'hui un mystère pour la science. Le pouvoir absorbant de l'atmosphère est augmenté par sa raréfaction, puisque les molécules de la vapeur trouvent plus de place dans les interstices de l'air distendu; et, quand, d'une part, l'évaporation est préparée par des rayons brûlants, de l'autre les vents furieux qui soufflent sur les plateaux de l'Himâlaya, renouvelant les parties de l'atmosphère déjà chargées de molécules, facilitent encore l'absorption des neiges.

En descendant du Nangâng, le long du torrent Bini-ke Gârh, on rencontre un bassin dont les rives verticales laissent voir la nappe cristalline au fond des pins et des lauriers-roses dont les feuillages sont comme échevelés. Cependant, vers la cataracte, leur parure est en désordre. Le Bhagirati, où se déchargent plusieurs cascades environnantes, est le ruisseau qui alimente par mille filets cette urne sainte, creusée des mains de la nature dans le granit des rochers. C'est là qu'une pagode au minaret pointu, et semblable à quelque ruche à miel, reçoit les vœux des Hindous qui ont gravi jusqu'à ces hauteurs presque inaccessibles, et leur présente les dalles de sa galerie pour sécher leurs corps au soleil, quand ils ont rempli leurs ablutions, dans le bassin. Le Gange n'est pourtant digne de ce nom qu'après une longue suite de chutes pittoresques à travers des bancs et sous des précipices qui dissimulent longtemps son cours, et ne lui permettent de se montrer dans les plaines de l'Hindostan, que déjà fleuve aux flots tumultueux et aux bords élargis. Le pont de neige de Bhagirati fut aperçu pour la première fois en 1818 par MM. Hodgson et Herbert, et les Hindous manifestèrent la plus profonde incrédulité quand ces voyageurs proclamèrent à leur retour dans la plaine, que la source du fleuve sacré ne ressemblait pas du tout à la *gueule d'une vache*. A l'égard de la pagode, c'est le monument de la piété d'un chef Ghourka. Les brahmines, qui desservent cette succursale, logent bravement sous des hangars, pour ne point perdre le droit qu'ils prélèvent sur le bain sacré imposé aux fidèles.

Le pont de neige de Gungoutree et les énormes troncs de sapins et de cèdres jetés en travers des cataractes ne sont pas les uniques monuments de l'art des ingénieurs sykes de l'Himâlaya. A Bhurkhote, entre deux admirables forêts, où les lianes imitent le caprice des acacias à grandes gousses de l'Amérique et descendent du faîte des arbres pour jeter des racines à leur base, il existe une passerelle que M. Brunel lui-même ne désavouerait pas. Les Hindous, pour joindre les deux rives, ont élevé sur le bord du fleuve, en regard l'un de l'autre, deux môles construits avec des caisses ou gabions de planches de mélèze qu'ils remplissent de terre. Ces gabions, superposés comme des assises, se rattachent ensemble par des bran-

Digitized by Google

ches noueuses à des chevalets communs qu'on enfonce dans le sol. Les assises se rapprochent en s'élevant et imitent les édifices chancelants que les enfants bâtissent avec des dominos ; mais les règles de l'équilibre y sont instinctivement observées avec une justesse irréprochable, et sans cordes ni ciment, les deux môles finissent par se rencontrer à une hauteur prodigieuse, au-dessus du niveau du fleuve, par le moyen d'une simple planche qui couronne le monument et achève le but des constructeurs. Sur le *Tons*, affluent de la Jumna, dans le Gherwal, le pont est moins monumental, mais plus périlleux. Les Hindous ont tendu un câble, gros comme le poignet, de la rive la plus basse à la plus élevée. De ce côté du fleuve, ils suspendent à la corde, bien unie et bien graissée, une espèce de glissoire en bois creusé, qui a deux anses et dans laquelle un passager prend place en se tenant aux anses des deux mains. Alors, la machine est lancée sur la rive basse de toute la force qui résulte de l'inclinaison de la corde, et le passager arrive, ou plutôt se précipite au bord opposé, un peu hors d'haleine, mais avec tous ses membres. Les bêtes passent le Tons de la même manière, avec cette différence qu'on les renferme dans un panier. L'existence de ce singulier pont et du cours d'eau qu'il franchit n'était pas soupçonnée avant 1814. Les premiers Anglais qui traversèrent le Tons, malgré la bizarrerie du passage, n'en furent pas moins transportés d'admiration à la vue des forêts séculaires qui entrelacent de toutes parts sur son lit leurs épais rameaux. Il n'y a, dit Herbert, que la description des Ardennes par Shakspeare, qui soit à la hauteur de ces grandes scènes de l'Asie.

Les chefs-d'œuvre de l'industrie ghourka ou syke pâlissent singulièrement à côté des extravagants plaisirs que les Anglais résidant au nord du Bengale inventent pour se dédommager de l'effrayante rapidité avec laquelle on sent le corps se dissoudre et l'existence fuir dans l'Inde. Nous ne parlerons pas de l'hygiène britannique ; on sait que les plus sobres, entre Delhi et Sharunpour, boivent le vin de Champagne comme intermédiaire entre les vins d'Espagne et celui de Bordeaux, qui lui-même tient la place de l'eau pure. Il y a des voluptés plus meurtrières, des jouissances plus périlleuses. A Kaschmyr, on chasse le sanglier avec un manége que les chasseurs de France et d'Angleterre ne priseraient pas beaucoup. Les guerriers sykes élèvent des tours de feuillages et de branchages au milieu desquels se placent les rajahs ou grands seigneurs avec des fusils. Alors les Sykes se répandent dans les forêts et poussent du côté de la tour les sangliers tapis au fond de leurs repaires. L'assaut que ces terribles bêtes livrent au rempart de fagots est épouvantable; mais les rajahs reçoivent les assaillants d'une façon si polie, avec des carabines qui portent si loin et si juste, qu'ils ne laissent pas aux sangliers le loisir de leur ouvrir les entrailles. Il faut lire dans les mémoires de Trelawney la chasse aux tigres de Ceylan ; elle est du même coloris pour les gorges de l'Himâlaya. Souvent, dans les journées fraîches, on voit de jolies femmes de Simla monter sur des éléphants et s'élancer dans les jungles, comme des châtelaines du moyen âge, avec des faucons dressés que les cipayes de leur escorte portent sur le poing; ces oiseaux de carnage sont destinés à la pauvre et gracieuse antilope bleue (*nyl-ghaut*), décrite par Hodgson, et à la chitkara aux quatre cornes. Le faucon, armé d'éperons de fer, se précipite sur ces gazelles timides de l'Inde, et leur crève sans pitié ces beaux yeux qui rivalisent dans le divan des poëtes orientaux avec les douces prunelles des femmes de Kaschmyr et de Lahore. C'est un tableau cruel, mais singulièrement romantique; et miss Emma Robert, dans ses Lettres sur l'Hindostan, a pris soin de nous le peindre en termes qui excusent la folie de ses compatriotes pour cette chasse féodale.

Runjet-Sing, cet héritier des Mogols, successeur de Porus, et le plus puissant monarque de l'Asie après les Anglais, a des plaisirs plus modernes, plus en rapport avec la marche de la civilisation. Outre les cantharides dont nous avons dit un mot, il possède un cuisinier français que les Anglais de Calcutta lui envient. Il a de

plus, et c'est pourquoi le Syke de Lahor ne vieillit pas, il a de plus la fameuse citerne de Ramdaspour (Umbritsir), bassin du breuvage d'immortalité, où Runjet-Sing se donne la satisfaction d'aller boire de temps en temps. C'est un étang construit en briques, élégant, au milieu duquel s'élève le temple dédié à Gourou-Govind-Singh, le saint Chrysostôme de l'Himâlaya. Dans ce bassin, sous un dais de soie, repose en un temple d'or le *Grant*, ou livre sacré des Sykes, le livre des lois écrit par le réformateur du culte de Nânek. Ce temple est confié à la garde de cinq cents *akhalis* ou prêtres guerriers; le fanatisme et la démence de leur tribu, dont les coryphées se pressent constamment autour du bassin, menaceraient d'un péril inévitable un Européen qui tenterait de visiter le temple sans un firman du rajah de Lahore. Pour satisfaire une curiosité imprudente, Jacquemont grimpa sur un éléphant qui poussait de droite et de gauche, sans en blesser aucun, les épouvantables *akhalis,* tandis qu'une forte escorte de cavaliers protégeait sa marche et qu'un régiment était en bataille autour du livre sacré de Gourou-Gonvid-Singh. Les Akhalis ne soufflèrent pas un mot, mais le feu de leurs regards apprit suffisamment au jeune voyageur le danger qu'il avait bravé. A ce moment, le sanctuaire, éclairé par des lampes, offrait l'image d'un vrai pandémonium, et les prêtres, qui célébraient la fête du *Desserré,* augmentaient l'éclat barbare de leur musique. Si Jacquemont eût trempé ses lèvres dans le bassin, les soldats de Runjet-Sing n'auraient point osé le défendre. Voilà le culte singulier que le rajah tolère, malgré les boucliers ronds à pointe, les lames cosaques, les fusils à mèche et les doctrines stratégiques du général Allard, qui font de son armée régulière un phénomène dans l'Orient. C'est qu'il veut vivre assez pour voir les Russes et les Anglais aux deux bouts de son empire qui est l'unique barrière vivante entre la Compagnie et le Kremlin.

Du reste, les superstitions de l'Himâlaya varient comme les faces diverses de la chaîne, selon les latitudes; et les moullahs de Kaschmyr, les akhalis d'Umbridsir et les bramines de Katmandou exploitent différemment la bonne volonté des Hindous. Le plus grossier comme le plus amusant tribut levé sur leur enthousiasme religieux est, sans contredit, la foire de Hurdwar, ville située au pied des Sewalik, dans la vallée de Doâb et sur les bords du Gange, où les pèlerins se rassemblent au mois d'avril pour se laver dévotement dans le fleuve. Le grand concours de monde que les cérémonies attirent à Hurdwar, joint à la position de cette ville, qui est presque sur la frontière de l'Hindostan, du Radjpoutana et du Punjaub, fait de la solennité annuelle un des tableaux les plus curieux de la vie anglo-hindoue. On élève principalement les tentes et les kiosques de la foire au milieu même du Gange, dans des îlots que le fleuve laisse périodiquement à découvert. Les maisons bizarrement peintes de Hurdwar, les troupes de singes libres et sacrés qui courent sur leurs toits, le specstacle des marchands orientaux, des Arméniens, des Chinois, des Tartares, des guerriers sykes et ghourkas, des uniformes britanniques et des baigneurs presque nus qui se plongent dans l'eau par vœu, rendent cette foire le panorama de l'Inde. Il y a quelque chose de respectable dans l'amour de tout un peuple pour le fleuve qui est la source de la fécondité de ses campagnes, malgré l'abus d'un culte si exclusivement thermal. Hurdwar est bordé d'un quai en gradins commodes, à la façon d'un hémicycle romain, où les malades, les infirmes, les enfants et les femmes qui n'osent pas, soit pudeur, soit crainte, se confier aux eaux du Gange, attendent la venue du flot régénérateur et marmottent des prières en prenant un bain de jambes. Les névralgiques de Dieppe et d'Ostende ne sont pas plus résignés. Les uns se font porter en litière, les autres sur des chameaux; les plus riches ne descendent pas de leurs éléphants, les plus pauvres se noient souvent ou disputent leurs membres aux gavials du fleuve. Les rajahs du nord s'y livrent des défis de magnificence. Dans les derniers temps, la Begum Sumrou, cette douairière

Digitized by Google

célèbre, s'y montra pompeusement avec une escorte de mille cavaliers et de quinze cents gardes. A ce congrès oriental, paraît aussi le rajah de Belaspour, auquel le gouvernement anglais de l'Inde a laissé, pour consolation, un titre nominal et la splendeur des richesses qu'il dépense en costumes et en équipages, ne pouvant plus s'en servir dans l'intérêt de sa puissance. Monté sur un éléphant couvert de larmes d'argent massif, assis sous un dais de pourpre où les pierreries étincellent, le rajah étale, au front de son turban pointu, les deux plus grosses perles qu'il y ait au monde et que les descendants d'Aureng-Zeb lui ont transmises avec le sceptre qu'il a si mal défendu. Des grappes de diamants pendent à ses oreilles percées par de lourds anneaux d'or. A la nuit tombante, les bayadères de Delhy et de Kaschmyr parcourent les rues de Hurdwar et dansent sur le seuil des portes comme dans l'intérieur des maisons, tandis que des illuminations magiques, réfléchissant leurs feux dans le miroir du Gange, s'allument de toutes parts aux flèches des mosquées, aux dômes des bazars, aux cèdres des forêts, et se répandent en flammes aux mille couleurs jusques au pied du deuxième étage de l'Himâlaya. Lord William Bentinck, le dernier gouverneur général des Indes anglaises, comprenait parfaitement toute l'importance de la foire pieuse de Hurdwar. Sa présence était saluée par les brahmines des plus vives acclamations, et si le représentant de la puissance britannique s'abstenait de prendre dans le Gange un bain qui ne peut être que nuisible aux profanes, en revanche il distribuait mille roupies au Sacré Collége. Les dieux étaient contents.

(*Himalaya Mountains.*)

Statistique.

ÉTAT ACTUEL

DE

L'ÉDUCATION DU CLERGÉ CATHOLIQUE

EN EUROPE (1).

Les efforts des encyclopédistes en France, ceux des rédacteurs de la *Bibliothèque Allemande* au delà du Rhin, la protection patente donnée par Frédéric II aux philosophes, la suppression de l'ordre des Jésuites, les réformes inconsidérées tentées par l'empereur Joseph ; puis, plus tard, la révolution française, les conquêtes des

(1) Note du trad. Dans l'un de nos précédents numéros, nous avons publié un article du plus grand intérêt sur l'*éducation primaire en Europe*. Celui que nous insérons aujourd'hui, exclusivement consacré à l'éducation religieuse, peut en quelque sorte lui servir de complément. Nous l'avons emprunté à l'une des *Revues catholiques* publiées en Irlande. — Voyez en outre les articles que nous avons publiés en 1836, sur l'*éducation des classes supérieures en Angleterre*.

Digitized by Google

armées républicaines, la captivité de Pie VI, tout s'était réuni dans le court espace d'un demi-siècle, pour porter les atteintes les plus graves à l'Église catholique et pour désorganiser de toutes parts le clergé, qui semblait avoir perdu jusqu'à l'espoir de réparer ses pertes, par la destruction de presque tous les établissements consacrés à former les jeunes gens qui se destinaient au service des autels. L'avénement de Napoléon au trône fut pour l'Église catholique l'aurore d'un meilleur avenir. A la vérité, le soldat couronné considérait la religion bien moins comme une œuvre divine que comme un moyen de gouvernement, et il essaya, en conséquence, de la faire plier aux exigences de sa politique, mais du moins elle put respirer jusqu'au moment où il devint à son tour l'instrument d'une nouvelle persécution contre elle. C'est du retour de Pie VII à Rome, après la chute de Napoléon, que date réellement la réparation des maux que la dernière moitié du siècle précédent avait fait peser sur l'Église catholique.

Le premier soin du pontife, en rentrant dans ses États, fut d'effacer autant que possible les traces qu'y avait laissées le passage du conquérant. Pour cela, il fallait commencer par rétablir l'éducation théologique, dans laquelle la science s'unit à la foi. Ne doutant pas que les souverains de l'Europe ne fussent convaincus, par une funeste expérience, de la faute qu'ils avaient commise en sollicitant la suppression de l'ordre des Jésuites, il s'empressa d'en prononcer le rétablissement. C'est principalement au zèle du cardinal Pacca que cette société dut sa résurrection. Pie VII s'occupa ensuite de conclure des concordats avec les diverses puissances de la chrétienté, afin d'assurer partout, aussi bien qu'à Rome, la bonne éducation du clergé. Puis ramenant ses regards sur les pays qui lui étaient plus particulièrement confiés, il redonna la vie au *collége de l'académie ecclésiastique*, pour lequel son prédécesseur, Pie VI, avait montré tant de prédilection. Le *collége anglais* refleurit sous la direction du savant prélat Wiseman, célèbre orientaliste qui s'est acquis tant de réputation par ses *Horæ Syriacæ*. Le *collége écossais* s'ouvrit de nouveau; l'institut de *Propagandâ Fide* fut rétabli. Ce bel établissement qui jouissait du respect du monde entier, et auquel les protestants eux-mêmes ne pouvaient refuser leur admiration, n'avait pas échappé aux persécutions des soldats de la révolution. Les traces de leur vandalisme sont visibles encore aujourd'hui. La perte de sa magnifique bibliothèque, si riche en trésors littéraires de l'Orient, sera le sujet d'éternels regrets. Ces trésors ont été, pour la plupart, indignement dispersés ou anéantis. Il y reste heureusement encore quelques précieux manuscrits cophtes, syriaques, arabes, persans, chaldéens, éthiopiens, arméniens, malabares, mongoles, tâtares, hindoustanis et sanskrits, ainsi qu'un petit nombre d'inscriptions non déchiffrées encore, et écrites dans les dialectes primitifs des deux Amériques.

Le prélat auquel on doit surtout la conservation et le développement de la Propagande, est le cardinal Pedicini, évêque de Palestrina. C'est lui qui l'a tirée de sa ruine pour la rendre un des établissements les plus florissants de Rome et de l'Église. Il ne put réunir dans le premier moment, que dix-huit de ses anciennes colonnes. Ce collége entretient aujourd'hui cent disciples, dont la sainte mission est de dissiper par toute la terre les ténèbres de l'erreur, de la superstition et de l'idolâtrie, de faire à leur place briller la vérité. Le secrétaire actuel de la Propagande est le célèbre Angelo Maïo, un des savants les plus illustres dont l'Europe s'honore. Le pontife Grégoire XVI, aujourd'hui régnant, était auparavant préfet de la Propagande. Léon XII continua l'œuvre commencée par Pie VII. Il termina l'affaire des concordats étrangers et remit la société de Jésus en possession du *collége romain;* le clergé de Rome par qui ce collége avait été dirigé jusqu'alors, fut chargé de la direction du *séminaire romain*, qui dut son rétablissement aux soins du cardinal Zurla. La *pension des nobles* fut aussi rendue à la société de Jésus; enfin Léon XII rouvrit

Digitized by Google

le *collége irlandais*, qui doit l'éclat dont il brille aujourd'hui aux efforts du prélat Cullen. Le *collége allemand*, rétabli par un décret de Pie VII du 8 septembre 1817, ne se releva complétement que sous le pontificat de Léon XII. Voilà ce qui a été fait en Italie. Nous allons maintenant nous occuper des autres États de l'Europe.

Les *séminaires généraux* créés en Autriche par Joseph II furent supprimés à sa mort. Léopold rétablit les séminaires diocésains qui reprirent à peu près leur ancienne forme. La Bavière suivit dans ses anciennes provinces l'exemple de l'Autriche; mais le rétablissement de l'éducation ecclésiastique y éprouva plus de difficulté et s'y accomplit avec plus de lenteur.

Le clergé de France est, de tous les clergés d'Europe, celui qui a travaillé avec le plus de zèle au rétablissement des séminaires, au commencement de ce siècle. A peine Napoléon eut-il affermi son pouvoir comme chef de la république, que le clergé sollicita la permission de créer, comme autrefois, un séminaire, dans chaque évêché. Ce point fut décidé dans le concordat de 1801. Le 9 avril 1809, et le 24 avril 1810, fut publié le fameux décret des séminaires, qui priva en grande partie les évêques de la direction de ces établissements et trahit le plan qu'avait formé Napoléon de s'emparer de l'éducation de la jeunesse pour la faire servir d'instrument aveugle à ses vues ambitieuses, projet dont le premier indice avait été la création de la fameuse université de France. Les séminaires furent soumis à ce tribunal d'instruction par le décret du 17 septembre 1808, qui rétablit la *Sorbonne* comme faculté de théologie de l'Académie de Paris et qui ordonna qu'à l'avenir tout évêque, tout professeur dans un séminaire, devait avoir passé un examen à la Sorbonne et avoir reçu d'elle le bonnet de docteur. On a beaucoup admiré, dans l'organisation universitaire de France, le génie administratif de Napoléon; mais il est de fait qu'il ne fit que copier Joseph II, en perfectionnant, à la vérité, le système despotique de cet empereur. On ne conçoit pas comment la restauration a laissé subsister un pareil ouvrage. A la chute de Napoléon, l'université devint une propagande irréligieuse et républicaine qui s'opposa à toutes les réformes. Heureusement les séminaires diocésains rétablis par les ordonnances de 1814 et 1815, furent placés sous la direction des prêtres de la *congrégation de Saint-Sulpice, de Saint-Lazare* et du *Saint-Esprit*. Cette division était bien entendue dans l'intérêt des études ecclésiastiques; mais une ordonnance du 4 juillet de la même année mit de nouveau les séminaires en rapport avec l'université; ce qui paralysa tout à fait leur libre développement. Espérant pouvoir enlever à l'université ce qu'elle avait d'odieux pour les esprits religieux, en lui posant la mitre sur la tête, Louis XVIII et Charles X ne nommèrent plus que des évêques au ministère de l'instruction publique et des cultes. Mais le mal était trop ancien; on ne fit que reconnaître ouvertement la révolution et répandre sur elle les bénédictions de l'Église. Lorsque après quelques années on commença à entrevoir l'abîme vers lequel on courait; le ministre, pour sauver la religion, proposa l'érection à Paris d'une vaste école d'études théologiques pour toute la France. Ce projet ne reçut point d'exécution et ce fut peut-être un bonheur pour l'Église catholique; car selon toute apparence cette école eût été obligée, comme toutes les autres, de plier la tête sous le joug de l'université. Enfin le 16 juillet 1828, survint la fameuse ordonnance, contresignée par M. de Portalis, portant suppression des huit petits séminaires d'Aix, de Billom, de Bordeaux, de Dôle, de Forcalquier, de Montmorillon, de Saint-Acheul et de Sainte-Anne-d'Auray; ils étaient tous dirigés par les jésuites. D'après cette ordonnance, non-seulement la société de Jésus, mais encore toutes les congrégations religieuses non reconnues par l'État, furent à jamais exclues de toute participation à l'éducation de la jeunesse. Dès le mois d'avril précédent, une autre ordonnance royale avait limité le nombre des élèves que les petits séminaires pou-

vaient admettre. Toutes ces restrictions apportées à l'enseignement religieux, alors qu'il produisait de si heureux résultats, ne sembleront-elles pas un jour bien étranges?

L'épiscopat français, profondément affligé de cette mesure du gouvernement, crut devoir tenir les yeux toujours ouverts sur la Sorbonne, ainsi que sur les facultés de théologie des académies de Rouen, de Bordeaux, de Toulouse et de Lyon. Plus on s'efforçait de les maintenir et d'appeler à leur défense tous les décrets de Napoléon et de la république, plus les évêques cherchaient de leur côté à se prémunir contre cette menaçante influence. L'archevêque de Paris donna le premier exemple d'une opposition active. Il arracha l'éducation de la jeunesse ecclésiastique à l'influence de l'université; il lui défendit d'en fréquenter les cours, et déclara qu'il ne conférerait les ordres qu'à ceux qui auraient étudié dans les séminaires métropolitains; et qu'il n'accorderait de bénéfice qu'à ceux qui pourraient justifier d'un séjour non interrompu au séminaire. L'exemple de l'archevêque de Paris ayant été suivi par les divers prélats de l'Église française, l'indépendance du séminaire fut encore une fois sauvée, et la Sorbonne ainsi que les autres facultés de théologie tombèrent pour ne plus se relever. Elles sont aujourd'hui dédaignées et condamnées par le clergé. Ces écoles, jadis si célèbres, ne sont fréquentées aujourd'hui que par un petit nombre d'étudiants, dont la plupart ne suivent ces cours que par curiosité, sans avoir aucune intention d'embrasser la profession ecclésiastique. L'état de l'instruction religieuse en France n'a point changé depuis la révolution de juillet, et si une réaction en faveur de l'Église s'est récemment opérée dans les esprits, elle n'a pas été assez puissante pour introduire dans les études religieuses toutes les améliorations qu'elles réclament.

Au milieu des ravages de la révolution française, le clergé belge avait trouvé moyen de maintenir avec vigueur les séminaires et de les mettre à l'abri de l'influence des temps. Le concordat de 1801, si peu favorable à l'instruction religieuse, et qui ne fut point aboli par la réunion de la Belgique à la Hollande en 1814, n'empêcha pas les séminaires de s'y soutenir dans leur forme antique et primitive. En 1817, tous les ordinaires de la Belgique adressèrent au roi Guillaume des représentations respectueuses contre le nouveau serment constitutionnel auquel se rattachait le plan d'une réforme totale dans l'instruction publique et ecclésiastique. Quelques mois après, le prince Maurice de Broglie, évêque de Gand, adressa de son côté une représentation relative à l'état des affaires religieuses en Belgique, aux empereurs d'Autriche et de Russie et au roi de Prusse. Les efforts du clergé belge obtinrent momentanément quelque succès, mais son espoir fut complétement détruit par la création du *collége philosophique* de Louvain en 1825. Cet établissement ne faisait que renouveler le *séminaire général* de 1787. L'instruction religieuse en était absolument bannie, et remplacée par une philosophie morale gallo-germanique. L'épiscopat éleva encore une fois la voix et porta ses plaintes au pied du trône; elles ne furent point écoutées. A la vérité le concordat conclu en 1817, entre le saint-siége et la cour des Pays-Bas, apporta un peu d'amélioration à cet état de choses, par le rétablissement des séminaires; mais l'influence du collége philosophique ne fut que passagère et partagea le sort du séminaire général. Dans ces derniers temps le clergé a essayé de remplacer l'ancienne université de Louvain par la fondation d'une nouvelle *université* à Malines.

Au nombre des concordats conclus avec le saint-siége, par les puissances de l'Allemagne, il faut placer en première ligne celui de la Bavière, du 5 juin 1817. Les négociateurs de ce traité furent Hoeffelin, évêque de Chersonèse et le prélat Raphaël Mazio, qui furent élevés plus tard, tous deux, au cardinalat. Le concordat bavarois s'occupe spécialement des séminaires; il stipule non-seulement leur maintien, mais assure leur existence par les fonds que le trésor public leur alloue. Leur organisa-

Digitized by Google

tion est en tout conforme aux décrets du concile de Trente. Les archevêques et les évêques sont exclusivement chargés de la constitution, de la direction et de l'administration des établissements ; eux seuls nomment les recteurs, professeurs et administrateurs, qu'ils peuvent destituer s'ils se rendent indignes de leur confiance. Les évêques ont, en outre, l'inspection sur toutes les autres écoles publiques, gymnases, lycées, pédagogies, etc.

Ce fut aussi vers la même époque que les princes protestants, réunis à la diète de Francfort-sur-le-Mein, s'occupèrent des affaires de l'Église catholique dans leurs Etats respectifs. L'institution des séminaires pour l'éducation du clergé fut unanimement reconnue comme faisant partie intégrante de l'Église catholique. Malheureusement les principes du Joséphinisme qui animaient la plupart des membres de la commission de Francfort, ne lui permirent pas de se former une juste idée de l'esprit de cette institution ; aussi prit-elle pour modèles les séminaires de quelques États catholiques voisins, quoiqu'ils eussent déjà cessé d'y exister ou qu'ils fussent sur le point d'y subir d'importantes modifications. La commission de Francfort décida qu'à chaque université de l'Allemagne serait attachée une faculté de théologie catholique, dans laquelle tous les jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique devaient commencer et achever leurs études, y rester au moins trois ans. Après y avoir passé un examen, ils pouvaient entrer dans les séminaires diocésains, pour se perfectionner dans la partie *pratique* de la religion et du culte; mais l'entrée au séminaire décidait de leur vocation. A l'évêque appartenait la nomination des chefs du séminaire, toutefois, après s'être entendu avec le ministre du culte, le souverain se réservant le droit de refuser sa sanction aux nominations épiscopales. Les étudiants n'étaient tenus de résider au séminaire que pendant un an, après quoi ils pouvaient être immédiatement pourvus d'un bénéfice.

On conçoit que le saint-siége ne devait guère être satisfait des dispositions de la diète de Francfort sur les séminaires. Pie VII fit parvenir en conséquence, le 10 août 1819, une note dans laquelle il développait les vrais principes et la véritable nature de ces institutions, et faisait remarquer aux puissances les empiétements qu'elles s'étaient permis sur un des plus importants établissements de l'Église. Le saint-père se récriait surtout contre l'article qui obligeait les étudiants en théologie à suivre les cours des universités pour n'entrer au séminaire et n'y passer qu'un an, lorsque déjà ils seraient sortis de l'adolescence, et dans le seul but de se perfectionner dans la *pratique* du culte. Le concile de Trente avait sagement ordonné que les élèves devaient rester, pendant tout le cours de leurs études, renfermés dans les séminaires. Comment espérer, en effet, qu'un jeune homme qui a passé sa vie dans les plaisirs et dans l'indépendance, puisse, dans le court espace d'un an, acquérir les vertus simples, l'amour des privations et des austérités qui constituent le véritable prêtre de la religion catholique ?

La bulle du 16 juillet 1821, concernant les affaires de l'Église catholique de Prusse, est empreinte du même esprit qui dicta le concordat de la Bavière. La conservation des séminaires, conformément aux règlements du concile de Trente, y est stipulée. Chaque archevêché et chaque évêché doivent avoir un séminaire ; dans les diocèses qui n'en avaient point encore, il fallait en créer sur-le-champ. Les biens, tant meubles qu'immeubles, alors en possession des séminaires, leur étaient conservés, et des fonds assignés pour ceux qui en manquaient. Le prince Joseph de Hohenzollern, prince évêque de Warmie, dernier rejeton de la branche catholique de cette illustre maison, fut chargé de l'exécution de cette bulle.

La bulle de circonscription des diocèses du royaume de Hanovre, en date du 7 avril 1824, stipule l'établissement de *séminaires* à *Osnabruck* et *Hildesheim*, ainsi que leurs dotations; ce dernier existe déjà ; le *séminaire d'Osnabruck* sera fondé au premier jour; en attendant, les jeunes

Digitized by Google

ecclésiastiques font leurs études à Hildesheim.

La bulle du 16 août 1821 règle ce qui a rapport à la province ecclésiastique du Haut-Rhin, laquelle s'étend sur les États du roi de Wurtemberg, du grand-duc de Bade, de l'électeur de Hesse, du grand-duc de Hesse, du duc de Nassau, de la ville libre de Francfort-sur-le-Mein, des ducs de Saxe, des princes de Waldeck, et des villes libres anséatiques de Lubeck et de Brême. Cette province comprend l'archevêché de Fribourg dans le Brisgau, les évêchés de Rottenbourg-sur-le-Neckar, de Mayence, de Limbourg et de Fulde. La bulle ordonne l'établissement de séminaires diocésains, conformément aux décrets du concile de Trente. Chacun des diocèses doit avoir son séminaire. Des revenus annuels sont alloués, tant pour l'entretien des séminaires déjà existants que pour la création de nouveaux. Le séminaire métropolitain de Fribourg obtint 25,000 florins, le séminaire de Fulde 7,000, celui de Rottenbourg 8,000, celui de Limbourg 1,500 florins. Ce dernier n'existait pas encore. La somme destinée aux élèves de ce diocèse fut provisoirement comptée à celui de Fribourg, où ils devaient achever leurs études. Le séminaire de Mayence demeura en possession de tous ses anciens établissements, et obtint en outre une subvention annuelle de 3,700 florins, fruit de plusieurs dons et legs qui lui avaient été faits depuis peu. Le séminaire de Mayence était alors le seul de l'Allemagne qui eût conservé sa forme primitive, telle que l'avaient dessinée les Pères du concile de Trente. Depuis ce temps, le petit séminaire a été supprimé, et le grand a été remodelé d'après les principes de l'illuminisme. C'est au dernier évêque qu'est dû ce changement. Léon XII réitéra, dans une bulle du 11 octobre 1827, les dispositions prises par son prédécesseur au sujet des séminaires de la province ecclésiastique du Haut-Rhin. Les petits États protestants qui font partie de cette province publièrent diverses lois sur l'Église catholique, lesquelles, au lieu de se conformer aux conditions stipulées dans ces bulles, se rapprochaient, au contraire, des principes établis dans la conférence de Francfort, et que le saint-siége avait désapprouvés. Il suffit de citer la loi de Saxe-Weimar, suivant laquelle les jeunes catholiques qui se destinent à l'état ecclésiastique, après avoir achevé leurs études théologiques dans une faculté catholique, doivent se présenter en personne à la commission immédiate, lui soumettre des certificats de bonne conduite dans les gymnases et lycées, et recevoir d'elle un certificat de capacité sans lequel ils ne peuvent entrer au séminaire.

Tandis que, dans la plupart des États catholiques de l'Europe, on attaquait l'institution des séminaires, que l'on menaçait même de la détruire, et que des prêtres eux-mêmes prêtaient la main à ce projet, le clergé d'Irlande offrait un noble exemple à l'Europe catholique : il reconnaissait que l'institution des séminaires était l'ancre du salut pour la religion. En conséquence, John-Thomas Troy, archevêque titulaire de Dublin, présenta le 14 janvier 1794, au roi d'Angleterre, par l'entremise du vice-roi, comte de Westmoreland, un mémoire dans lequel il exposait la nécessité d'établir des séminaires pour l'Église d'Irlande, et implorait pour eux la protection et les secours du gouvernement. Cette demande fut portée devant le parlement irlandais, et décidée en faveur du pétitionnaire : la permission d'ériger des séminaires fut accordée, et le secours du gouvernement, ainsi que celui des fidèles, fut promis à cette entreprise. Les prélats résolurent d'ouvrir à *Maynooth* un grand collége pour l'éducation des ecclésiastiques, et obtinrent pour ce projet l'assentiment de Rome. La sacrée congrégation de la Propagande publia, par l'ordre de Pie VI, la bulle de confirmation de cet établissement, le 9 juillet 1796. Cette bulle, rédigée par le célèbre cardinal Gerdill, alors préfet de la Propagande, fixa en même temps le plan des études qui devaient être suivies dans le collége. Cette bulle fut expliquée et éclaircie par une seconde bulle du 27 novembre de la même année.

En attendant, il faut remarquer qu'à

Digitized by Google

compter du milieu du dix-huitième siècle, le gouvernement anglais commença à se montrer beaucoup plus tolérant. Plusieurs provinces d'Amérique exclusivement habitées par des catholiques, ainsi que des établissements espagnols dans l'Inde, avaient été acquis pour la couronne d'Angleterre, qui se vit forcée de procurer au clergé catholique les moyens de pourvoir à l'éducation de ses prêtres, d'autant plus que la France et les autres pays de l'Europe ne possédaient plus à cet égard les mêmes ressources qu'auparavant.

Maynooth devint la souche des séminaires d'Irlande. Sur ce modèle, on vit bientôt après se former le séminaire de *Carlow* dans le diocèse de *Kildare and Leighlin*. A ces deux grandes institutions vinrent s'en joindre d'autres moins considérables, qui furent en quelque sorte des écoles préparatoires pour les deux séminaires principaux, et que fréquentèrent en même temps et des jeunes prêtres et de jeunes laïcs. Parmi ces maisons du second ordre, nous citerons les colléges d'*Ossory*, de *Waterford*, de *Tuam*, de *Newry*, de *Tullabeg* et de *Clongaweswood*, autrement dit *Castlebrowne*. Ces deux derniers étaient dirigés par des jésuites.

A l'époque de l'émancipation, quand les représentants spirituels et temporels de la nation irlandaise furent appelés devant les chambres pour y subir un interrogatoire légal sur l'état politique et religieux de l'Irlande, ils eurent occasion de parler aussi des séminaires. Les vénérables prélats de l'Irlande, James Doyle, évêque de Kildare et Leighlin; Daniel Murray, archevêque de Dublin; James Magauvin, archevêque d'Armagh, et surtout le vertueux et infatigable Olivier O'Kelly, archevêque de Tuam, exposèrent la nécessité de l'établissement de séminaires et de maisons d'éducation. Par les soins d'O'Kelly plus de cent nouvelles églises furent construites en Irlande; pendant ce temps Daniel O'Connell obtenait l'institution des grands séminaires et des maisons destinées aux études supérieures.

L'Angleterre catholique, depuis le commencement du dix-neuvième siècle, ne montra pas moins de zèle que l'Irlande pour l'instruction religieuse. Les colléges fondés en France pour la nation anglaise, sans en excepter même celui de Douai, avaient été engloutis par le flot révolutionnaire. Le besoin de séminaires nationaux était donc senti en Angleterre aussi bien qu'en Irlande. Nous allons dire en peu de mots ce qui a été fait à cet égard.

L'Angleterre catholique se divise, sous le rapport ecclésiastique, en quatre districts, à la tête desquels se trouve un vicaire apostolique qui y dirige les affaires de l'Église. Ces districts sont ceux de Londres, du Nord, du Centre et de l'Ouest.

La plus grande partie des professeurs et des élèves du collége de Douai, n'obtinrent la permission de retourner dans leur patrie qu'après avoir subi une cruelle détention de deux ans au château de Doullens. Comme ils étaient pour la plupart originaires des districts de Londres et du Nord, ils s'établirent dans une vieille maison de campagne appelée *Old Hallgreen*, dans le comté de Hertford, à vingt-quatre milles de Londres. Les élèves des autres districts ne tardèrent pas à s'y rendre, et cet établissement, qui prit le nom de Saint-Edmond, devint le séminaire épiscopal de Londres. En 1804, on y ajouta un vaste et bel édifice. Cet établissement était ouvert aussi aux jeunes laïcs de la noblesse. L'évêque Poynter le régla avec soin; on y compte aujourd'hui plus de cent élèves, dont la plupart se destinent à l'état ecclésiastique. Le séminaire pour le district du Nord est à *Ushaw*, près de Durham. Il a eu pour fondateur l'évêque Gibson et a reçu le nom de Saint-Cuthbert. On y compte environ cent vingt élèves; son premier vice-recteur fut l'historien Lingard. Le séminaire de Sainte-Marie à *Oscoth*, à quatre milles de Birmingham, est affecté au district du Centre. Il renferme quatre-vingts élèves, dont la moitié se destine à l'état ecclésiastique. Quant au district de l'Ouest, on vient d'y créer depuis peu un vaste collége dans le magnifique château de *Prior-Park*, près de Bath. Il doit son origine à l'évêque Baines, connu par des ouvrages pleins d'onction sur la

Digitized by Google

théologie ; ecclésiastiques et laïcs se sont réunis pour donner à cet établissement le plus grand éclat. En parlant des séminaires de l'Angleterre, il ne faut pas oublier le collége de *Stonyhurst*, près de Blackburn, dans le comté de Lancastre, qui appartient aux jésuistes ; c'est à proprement dire la continuation de l'ancien collége des jésuites anglais, établis d'abord à Saint-Omer, puis à Bruges, puis à Liége. C'est une des premières maisons de la société, et on peut même dire qu'elle n'a jamais cessé d'exister. Après la suppression de l'ordre, les membres anglais continuèrent à vivre en commun sous la direction d'un prêtre séculier ; et quand la Belgique tomba sous la domination française, les jésuites et leurs élèves se retirèrent en Angleterre. Le père du cardinal Weld donna à ces illustres fugitifs un asile dans son beau château de Stonyhurst ; les jésuites profitèrent de cette occasion pour se livrer à l'éducation de la jeunesse; et après la mort de leur bienfaiteur, le cardinal son fils, pour qui tous les sacrifices étaient légers quand il s'agissait du service de Dieu, leur abandonna sa maison en toute propriété. Le nombre des pensionnaires du collége de Stonyhurst varie de cent quatre-vingts à deux cents, dont la plupart se destinent à l'état ecclésiastique. On vient depuis peu d'y construire une nouvelle église vaste et belle, dédiée à saint Pierre.

Indépendamment de ces cinq grandes institutions, l'Angleterre en possède encore quelques autres moins considérables; dans ce nombre se font surtout remarquer le collége de Saint-Grégoire à Downside, près de Bath et celui d'Ampleforth, dans les environs d'York. Quoiqu'ils soient principalement fréquentés par les jeunes laïcs des familles nobles, on y trouve aussi un assez grand nombre de jeunes prêtres. Les études y sont établies sur un plan très-vaste, et font beaucoup d'honneur à l'Angleterre catholique.

L'Église d'Écosse, qui a longtemps gémi sous le joug tyrannique du presbytérianisme, possédait aussi, dès la fin du siècle dernier, deux séminaires, l'un à *Lismore*, fondée par l'évêque de Chisholm, à l'usage des Highlands, l'autre pour le pays bas, à *Aguhortius*, fondé par l'évêque George Hay, si connu par ses excellents ouvrages. Ces deux séminaires furent réunis en 1828 ; un riche et bienfaisant catholique, M. John Menzies de Pittfordls, ayant légué à cet effet aux vicaires apostoliques, les biens considérables qu'il possédait à Blairs, près d'Aberdeen. Telle fut l'origine du séminaire de Sainte-Marie, à Blairs. Nous rappellerons enfin ici, pour mémoire, que le 25 janvier 1816, le roi Louis XVIII publia une loi par laquelle les établissements britanniques étaient rétablis en France et réunis sous le titre de Séminaire-Collége des Irlandais, Anglais et Écossais. Ces colléges sont aujourd'hui en pleine prospérité. Nous terminerons ici ce rapide aperçu par un coup d'œil sur l'état de l'instruction religieuse dans l'Amérique du Nord.

Les quatorze évêchés que renferment les États-Unis de l'Amérique septentrionale ont presque tous leurs séminaires. A côté de ces séminaires, il y a des colléges dépendant des évêques, soumis à leur inspection, et tous dirigés par des ecclésiastiques. Ces colléges tiennent en même temps lieu de petits séminaires. On y élève à la fois des jeunes gens pour l'Église et pour le monde. L'Église catholique des États-Unis compte aujourd'hui, pour un million d'individus, quatorze colléges ou séminaires, savoir : Saint-Joseph et Sainte-Marie dans le Kentucky ; Sainte-Marie, à Baltimore ; Sainte-Marie sur la montagne, à Emmitsbourg ; Sainte-Marie et Saint-Louis, dans l'État de Missouri ; plus, les séminaires de Bardstown, de Charlestown, de Cincinnati et de Springhill, près de Mobile, dans l'État d'Alabama. Au milieu de ces États s'élèvent trois grandes universités. Dans le nombre se distingue celle de Georgestown, faubourg de Washington, dans le district de Columbia ; il est dirigé par des jésuites. Les deux colléges de Sainte-Marie, dant le Kentuchy et de Saint-Louis, dans le Missouri, sont aussi confiés à ces pères. Le séminaire et l'université de Baltimore sont dirigés par les prêtres de la congrégation de Saint-Sulpice et Sainte

Digitized by Google

Marie, dans le Missouri, par les lazaristes. Deux nouveaux séminaires et deux colléges vont encore s'établir à Philadelphie et à New-York. (*Dublin University Review.*)

Études de moeurs.

UN DUEL A NAPLES.

C'était dans un jardin public à Naples, par une belle soirée d'été. Quatre ou cinq jeunes hommes assis sous des orangers en fleur prenaient des sorbets et prêtaient l'oreille aux symphonies musicales qui égayent d'ordinaire les rendez-vous favoris d'une oisive et indolente population.

« Qu'avez-vous, Glyndon, demanda l'un des jeunes hommes à celui qui était placé vis-à-vis de lui; pourquoi cette pâleur? Êtes-vous malade? Par saint Patrick, vous tremblez la fièvre. Je vous conseille de rentrer à l'hôtel; ces nuits italiennes sont dangereuses pour nos constitutions bretonnes.

— Ce n'est rien, repartit Glyndon; c'était un frisson subit, involontaire, dont je ne saurais me rendre compte. »

Les deux interlocuteurs étaient Anglais, comme il était aisé de le reconnaître à leur accent. Un troisième personnage prit la parole, et s'exprimant en bon italien :

« Je crois comprendre ce que vous ressentez, dit-il à Glyndon, et j'essayerai de l'expliquer. Vous devez avoir souvent éprouvé, messieurs, surtout lorsque vous vous êtes trouvés assis, comme nous le sommes, à l'ombre du soir, une étrange sensation d'horreur. Le sang se glace, la chair se crispe, les cheveux se dressent; on n'ose lever les yeux; on craint davantage encore de les tourner vers les coins obscurs de l'appartement ou du lieu où l'on se trouve; nous nous imaginons que quelque chose de surnaturel nous arrive. Tout à coup le charme se rompt; on se retrouve dans son assiette ordinaire; on est prêt à rire de sa propre faiblesse. Dites; n'avez-vous pas tous éprouvé ce que j'essaye de décrire et ce dont monsieur vient de se plaindre tout à l'heure.

— Oui, monsieur, répondit Glyndon, vous avez exactement défini ce que j'ai éprouvé.

— D'après une de nos superstitions nationales, dit Mertoun (l'Anglais qui avait adressé le premier la parole à Glyndon), à l'instant où nous sentons ainsi notre sang se glacer, quelqu'un foule aux pieds la place où nous serons ensevelis.

— Chaque pays a ses superstitions pour expliquer un même phénomène, reprit l'étranger. Une secte arabe veut qu'en ce moment Dieu soit occupé à décider l'heure de notre mort ou de celle d'une personne qui nous est chère. Le sauvage Africain, dont l'imagination est tourmentée par les rites hideux d'une idolâtrie monstrueuse, croit que l'esprit du mal est en train de l'attirer à lui par les cheveux.

— C'est un accident tout physique, à mon avis, dit un jeune Italien, le comte Cetola; c'est un frisson comme on en éprouve durant le premier travail de la digestion.

— D'où vient alors, répondit l'étranger, que toutes les nations, policées ou sauvages, voient dans cette sensation un noir pressentiment, un sinistre avant-coureur de quelque catastrophe? pourquoi

surtout y attachent-elles toutes l'idée de quelque chose de surnaturel? Je crois, pour ma part...

— Que croyez-vous? demanda Glyndon avec curiosité.

— Je crois, poursuivit l'étranger, que c'est le résultat de la répugnance et de l'horreur qui soulèvent ce qu'il y a d'humain en nous contre quelque chose d'invisible, d'antipathique à notre nature, d'insaisissable pour nos sens imparfaits.

— Croiriez-vous aux esprits, par hasard? interrompit Mertoun, d'un ton incrédule.

— Je ne dis pas cela, et certes, je ne saurais croire aux esprits tels que le cerveau creux de nos métaphysiciens s'imagine les concevoir. Mais pourquoi n'y aurait-il pas des êtres matériels d'une nature aussi insaisissable que les animalcules, habitants de l'air que nous respirons, êtres immatériels qui n'en sont pas moins malfaisants pour échapper à toute analyse chimique. Le monstre qui naît, vit et meurt dans une goutte d'eau, monstre vorace, insatiable, que nous voyons se repaître de créatures plus petites encore que lui, n'est pas moins terrible, toute proportion gardée, que les tigres du désert; oui, je le répète, pourquoi ne serions-nous pas entourés d'êtres nuisibles? Pourquoi le Tout-Puissant, dans les secrets de sa providence, n'aurait-il pu revêtir des esprits malfaisants de formes aussi transparentes et aussi ténues que l'air. Mais ce sont là de vaines paroles, de vides spéculations, me direz-vous... »

En achevant ces mots, l'étranger se leva et prit congé de la société.

« Quel est ce monsieur? demanda vivement Glyndon. Le connaissez-vous, Mertoun?

— Non, vraiment.

— Ni moi, répondit un autre Anglais.

— Je le connais un peu, dit le comte Cetola, et il était avec moi lorsque je vous ai rejoints. Nous causions botanique, science à laquelle je ne suis pas le moins du monde initié. Voilà quatre ou cinq mois qu'il habite Naples; il est riche, immensément riche, à en juger par ses dépenses. Notre liaison, si on peut donner ce nom à des rapports aussi passagers que les nôtres, a singulièrement commencé.

— Et comment donc? interrompit Glyndon; racontez-nous cela. L'air mystérieux et sévère de ce personnage m'a beaucoup intrigué. Je le regardais au moment où j'ai été saisi de ce frisson: certes, ce n'est pas sa figure qui m'a fait peur; il n'y a pas un plus bel homme à Naples. Voyons votre histoire, Cetola.

— Mon histoire, la voici. J'étais un jour, c'est-à-dire un soir, dans une maison de jeu, dans un de ces antres que vous qualifiez si bien d'enfers, à Londres. Mes poches et mon portefeuille étaient vides; j'avais même beaucoup perdu sur parole. Je m'éloignais en rugissant du fatal tapis vert, lorsque le signor qui nous quitte s'approcha de moi et me dit: « La fortune est cruelle ce soir, comte Cetola, mais c'est une beauté capricieuse qui n'est jamais plus près de combler vos vœux que lorsqu'elle vous boude. Vous aimez le jeu; moi je le hais, et pourtant je n'aime pas à rester spectateur impassible d'aucune lutte. Jetez ce billet de banque pour moi; je cours tous les risques, nous partagerons le gain. » Une aussi bizarre proposition m'étonna; je ne connaissais pas celui qui me la faisait, bien qu'il m'eût nommé par mon nom. Mais le rateau du croupier faisait sonner l'or, et tout mon être était concentré dans le tympan de mon oreille. Je brûlais de récupérer mes pertes; j'acceptai.

« C'est à une condition, lui dis-je; je serai de moitié dans les chances de perte.

— Comme vous voudrez, répondit le signor Zicci (c'était le nom de l'étranger) avec un sourire ironique; mais vos scrupulés sont superflus, vous ne perdrez pas. »

La chance tourna en effet de mon côté. Je me levai, les poches pleines d'or, le portefeuille rempli de billets de banque.

Notre bonheur était si merveilleux qu'un Sicilien (vous savez qu'ils ont le caractère irritable) nous chercha querelle et finit par nous accuser de tricherie.

« Nous n'avons rien fait contre les rè-

Digitized by Google

gles, dit le signor Zicci; il est fâcheux qu'un individu ne puisse gagner sans que d'autres perdent; mais ce n'est pas notre faute. » Le Sicilien prit la douceur de mon nouvel associé pour de la poltronnerie, et finit par le provoquer en duel.

« Je ne cherche pas les querelles, répondit Zicci, mais je ne recule pas devant une insolence. »

Nous sortîmes de la salle pour gagner une espèce de bosquet au fond du jardin; il faisait un beau clair de lune. Le signor Zicci, dont j'étais, bien entendu, le second, me prit à part et me dit :

« Cet homme va mourir, et je devrai me cacher pour quelque temps afin d'échapper aux poursuites. Veillez à ce qu'il soit enterré dans l'église de Saint-Janvier, dans le caveau de son père; il le faut pour que je sois justifié d'avoir versé son sang.

— Vous connaissez donc sa famille? lui demandai-je. Et comment êtes-vous sûr de le tuer? un Sicilien doit savoir manier une épée.

— Sans aucun doute; et pensez-vous que, s'il ne se croyait sûr de la sienne, il provoquerait ainsi le premier venu? C'est un bretteur; mais vous avez lu l'Évangile : « Celui qui frappe avec l'épée périra par l'épée. » Vous le ferez enterrer dans l'église de Saint-Janvier, à côté de son père; vous direz que telles ont été ses dernières intentions.

Le Sicilien ne se fit pas attendre; il refusa tout accommodement. Les deux antagonistes se mirent en ligne, se mesurèrent des yeux; leur fer s'engagea; le cliquetis des épées fut vif mais court.

Le provocateur tomba, je courus à lui; le râle de la mort étouffait déjà sa voix : Avez-vous quelques affaires à régler? Voulez-vous un prêtre? où désirez-vous être enterré. Il ne put répondre, mais il indiqua de la main la côte de Sicile. Son témoin était allé chercher un docteur; je restai seul auprès de lui : Ne préférez-vous pas, lui dis-je, être enseveli dans le mausolée de votre père? — A ces paroles, sa physionomie prit une expression plus convulsive; ses yeux sortirent de leur orbite; il poussa un dernier cri! L'homme si violent encore tout à l'heure n'était plus qu'un cadavre.

— Voilà une aventure plus noire qu'un roman d'Anne Radcliff, interrompit Mertoun.

— Attendez le dénoûment, reprit Cetola. Le défunt avait une maison à Naples. J'allai trouver son homme d'affaires et je lui dis (puisse ce mensonge ne pas peser contre moi dans la balance du jugement!) que la dernière intention de son maître était d'être enterré à côté de son père. Quoi de plus naturel en effet? On ensevelit donc le Sicilien dans l'église de Saint-Janvier. Mais en ouvrant le caveau, on fit en partie sauter le couvercle du cercueil du vieillard, dont le squelette apparut. Un médecin qui assistait à l'opération, promenait machinalement le doigt sur le crâne, lorsqu'il sentit son doigt arrêté par une aspérité singulière; c'était près de l'occiput. Il regarde, et jugez de sa surprise, quand il reconnaît l'extrémité d'une mince pointe d'acier qu'il parvint à extraire. Cette découverte éveilla d'étranges soupçons. Le père était riche et avare; le fils prodigue et vicieux. Le vieillard avait été enterré à la hâte et enseveli par un seul domestique. Les soupçons éveillés, on établit une enquête. Le domestique se contredit et finit par tout avouer. L'invention était diabolique. La pointe d'acier enfoncée jusqu'à la cervelle, avait consommé le parricide, sans qu'une goutte de sang coulât.

— Mais comment le signor Zicci avait-il eu connaissance du crime? quelle fut sa déposition en justice?

— Sa déposition fut à peu près nulle. Il déclara qu'il avait visité par hasard, et le matin même, l'église de Saint-Janvier, où il avait remarqué la sépulture du comte Salvoglio. Un cicérone lui avait dit que le fils du comte habitait Naples, et que c'était un dissipateur, un ferrailleur. J'ai fini, messieurs, et je vous souhaite le bonjour.

— Que pensez-vous de cette histoire? dit Glyndon, en prenant le bras de Mertoun pour regagner son hôtel.

— Mon Dieu! moi; ce signor Zicci, avec

Digitized by Google

son air mystérieux et son goût pour la botanique, me fait l'effet d'un charlatan, et signor Cetola, d'un compère.

— Permettez-moi d'être d'un autre avis, mon cher Mertoun : que Cetola soit un libertin, un joueur, je le veux bien, mais c'est un homme d'honneur. Et puis l'air calme, majestueux, humain même du signor Zicci, n'annonce pas un intrigant.

— Eh! mon cher Glyndon, le monde n'est-il pas un carnaval perpétuel? est-il un seul individu qui ne cherche à masquer ses défauts par l'apparance des vertus contraires? Fréquenterait-il Cetola, s'il avait la rigidité de mœurs qu'annonce ce physique de Curtius.

— Nous le fréquentons bien, mais parlons d'Isabelle.

— Eh bien, où en sont tes amours? songes-tu toujours à épouser cette actrice? que dira ta famille?

— Que m'importe à moi, ce qu'on dira en Angleterre, puisque j'ai résolu de vivre et de mourir en Italie!

— Prends garde que le Ciel ne t'entende?

Le lendmain, Glyndon côtoyait à cheval la côte napolitaine; au delà de la grotte de Pausilippe. L'après-midi était avancée, le soleil avait perdu de sa force; une brise rafraîchissante ridait à peine la mer calme et argentée. Le cavalier s'arrêta tout à coup près d'un homme incliné vers la terre, où il semblait observer quelque objet. C'était Zicci.

« Singulière rencontre! signor, dit Glyndon à Zicci, auriez-vous découvert quelques antiquités? Elles sont communes comme les cailloux sur cette route.

— Je n'ai découvert qu'une fleur, repartit Zicci, en montrant à Glyndon une petite plante à fleurs blanches; mais j'étais si occupé de ma découverte, que je ne vous aurais pas aperçu si vous aviez brusquement passé votre chemin.

— Pardon de vous avoir interrompu.

— C'est une faute bien réparable.

— Je ne reconnais pas à ce froid accueil, signor, la politesse de vos compatriotes. Notre connaissance date d'hier, il est vrai; mais si je tenais à la cultiver, rejetteriez-vous mes avances.

— Je ne rejette les avances de personne; mais... croyez-vous à l'influence des astres, jeune homme?

— Je ne sais trop, repartit Glyndon, un peu étourdi de cette brusque question.

— Je répondrai pour vous : Oui, vous croyez à l'influence des astres; car vous êtes enthousiaste. Eh bien! si nous consultions tous les deux une de ces vieilles sibylles qui lisent la destinée des hommes dans les lignes de leurs mains, ces prophétesses ou sorcières, si vous l'aimez mieux, vous diraient que mon étoile jeta un reflet sinistre le jour où la vôtre prit place aux cieux.

— J'avais entendu parler de votre savoir en botanique; mais je ne vous savais pas astrologue. Pourquoi éviterais-je de vous rencontrer? je n'ai jamais craint personne.

— Vous avez bien fait : la peur ne change pas le destin.

— Vous ne voulez donc pas de mon amitié?

— Franchement je ne la désire point; et vous y attachez bien peu de valeur vous-même, pour l'offrir ainsi au premier venu. D'où me connaissez-vous?

— Votre conversation d'hier m'a vivement intéressé.

— Dites, intrigué. »

Glyndon, un peu piqué du ton qu'avait pris ce dialogue, fit sentir l'éperon à son cheval sans lui lâcher la bride. Le bel animal se cabra.

« Pourquoi retenir votre cheval, dit Zicci, quand vous venez de l'éperonner? S'il avait une voix comme l'ânesse de Balaam, il vous adresserait de justes reproches.

— Au fait, il aurait raison. Votre très-humble serviteur, signor! » Ainsi dit Glyndon, et il mit sa fringante monture au galop.

Le soir, le jeune Anglais se rendit comme de coutume au théâtre. Isabelle jouait l'un de ses meilleurs rôles. A peine âgée de seize ans, cette jeune orpheline débutait avec le plus grand succès dans une carrière où sa mère avait remporté bien des couronnes. Glyndon, debout dans la coulisse, s'enivrait du son de la voix de sa maîtresse,

Digitized by Google

lorsqu'une main se posa sur son épaule. Il se retourna et reconnut, à sa grande surprise, le signor Zicci qui lui dit à voix basse :

« Faites-vous accompagner à la sortie du spectacle.

— Que voulez-vous dire ? ai-je besoin d'un second ? est-ce un cartel que vous me proposez ?

— Cinq poignards sont aiguisés depuis ce matin à votre intention, et les spadassins qui doivent les manier font déjà le guet aux issues du théâtre. On sait que vous retournez ordinairement à pied, laissant votre carrosse à la signora Isabelle.

— C'est vrai, mais... »

Zicci avait disparu, et quand Glyndon l'aperçut de nouveau, le mystérieux personnage s'entretenait avec le ministre d'Autriche, dans la loge de ce seigneur.

L'acte fini, Isabelle rentra dans la coulisse où se trouvait Glyndon ; mais elle ne prêta pas même l'oreille aux compliments que le jeune homme lui adressait sur son jeu et sur son costume. La charmante actrice était brune ; ses cheveux, noirs comme l'ébène, retombaient en boucles sur ses épaules arrondies ; ses yeux ombragés de longs cils savaient lancer de brûlantes œillades ; mais ce soir-là, leur regard était distrait, inquiet. Elle entraîna dans un coin du théâtre sa vieille caméristе, qui ne la quittait que sur la scène.

« Oh ! Gianetta, dit-elle, il est là !

— Qui, lui ? dit la vieille.

— L'étranger dont je t'ai parlé : celui dont les yeux semblent toujours attachés sur moi ; mais dont le hautain sourire fait mon désespoir. Seul, il reste immobile et froid quand la salle entière bat des mains ; j'en pleurerais de dépit.

— Cet homme-là, mon enfant, doit être aveugle et sourd pour rester insensible aux charmes de votre personne et de votre voix. Il n'est pas digne de vous.

— Pas digne de moi, lui ! Gianetta... Regarde, par le trou de la toile, à gauche, dans la loge du ministre d'Autriche. Ce grand homme pâle, au regard fier.

— Sainte Vierge ! s'écria Gianetta en joignant les mains.

On donna le signal pour lever le rideau. Après quelques scènes où l'action languissait, vint celle du dénoûment. Isabelle, qui remplissait le rôle d'une amante trahie, fut sublime ce soir-là. Le parterre était en convulsion. Les mouchoirs ondoyaient ; les guirlandes et les bouquets pleuvaient des loges sur la scène. Un seul homme restait sombre au milieu de l'enivrement général. C'était le signor Zicci.

— Par l'enfer, dit un jeune duc napolitain, placé aux avant-scènes, d'où il dévorait l'actrice des yeux, cette femme sera à moi ce soir même, quand nous devrions jouer la comédie d'un mariage pour mettre la conscience de la belle en paix. Tout est-il prêt, Mascari ?

A ce nom, un petit homme court et trapu, dont l'œil noir conservait un étrange éclat sous d'épais sourcils blancs, sortit de l'espèce d'extase où l'avait jeté le jeu de l'actrice.

« Oui, tout est prêt, monseigneur ; mais j'ai aperçu le jeune Anglais dans la coulisse. Vous savez qu'elle accepte tous les soirs sa voiture. Si par hasard il y montait avec elle...

— Malheur à lui, Mascari. Je ne lui pardonnerais pas son bonheur. Que ce carrosse, en ce cas, devienne son tombeau. Vos Calabrais connaissent leur métier. Il y aura double paye.

— Diable, diable ! Vous savez qu'on établit toujours une enquête quand un de ces milords disparaît.

— Allons donc ; la mer est-elle moins profonde, la terre moins discrète, pour que Mascari ait peur de tuer un homme ?

Le spectacle fini, Glyndon offrit comme d'habitude sa voiture à Isabelle, qui la refusa d'abord ; mais Gianetta intervint. Arrêté sur le perron du spectacle, le pauvre amant suivait des yeux le carrosse où venait de monter sa maîtresse, lorsque Mertoun vint à lui :

— J'ai une place pour vous dans la voiture de Cetola.

— Vous êtes bien bon d'avoir pensé à moi.

— C'est le signor Zicci qu'il faut en remercier. Ne laissez pas votre ami retour-

Digitized by Google

ner seul, m'a-t-il dit. Les rues de Naples sont peu sûres. — Mais voici la livrée de Cetola. Montez. Je vous suis. Mais encore une fois, le signor Zicci...

— Zicci, toujours Zicci! Quel intérêt me porte donc ce diable d'homme? Oh! mais quelle idée infernale! Il sait que je suis d'ordinaire à cheval la voiture d'Isabelle. S'il avait voulu m'éloigner, si quelque complot se tramait contre l'honneur de la pauvre actrice! Pourquoi ai-je renvoyé mon cheval! N'importe, je cours à pied. A demain, Mertoun.

— Non, non, je viens avec vous.» Et les deux amis se mirent à courir comme deux lazzaroni à l'approche d'une éruption du Vésuve.

Cependant le carrosse de Glyndon roulait depuis dix minutes, se dirigeant vers le quartier isolé qu'habitait l'actrice.

— Je t'en veux, ma bonne Gianetta, de m'avoir fait accepter sa voiture, disait Isabelle, je suis décidée à rompre avec lui.

— Pourquoi la refuser? cette voiture est douce; les coussins sont moelleux. Cela n'engage à rien.

— C'est égal, je suis lasse de ses fades compliments.

— Vous n'avez pas toujours parlé ainsi.

— Non, mais je ne l'aime plus. J'en aime un autre.

— Sainte Vierge, dites-moi que ce n'est pas le vilain homme que vous m'avez montré.

— C'est lui-même, Gianetta. Peux-tu bien le trouver laid?

Tout à coup la voiture s'arrêta. Isabelle avança la tête; à la clarté de la lune elle vit le cocher renversé de son siége, deux hommes le garrottaient; un troisième ouvrit la portière:

« Ne craignez rien, madame, dit-il; il ne vous sera fait aucun mal. Veuillez seulement passer dans cet autre équipage, qui vous mènera en lieu de sûreté. » En parlant ainsi, il écarta son manteau et glissant un bras autour de la taille svelte d'Isabelle, il attira doucement l'actrice à lui.

— Si vous tenez à la vie, s'écria la jeune fille, irritée de ce geste, retirez-vous. Et tirant un poignard de son sein, elle le fit luire aux yeux du duc. Celui-ci recula de plusieurs pas en arrière, et se tournant vers une demi-douzaine d'hommes en manteau.

« Désarmez cette lionne, dit-il; mais surtout qu'on ne lui fasse aucun mal. » Un des spadassins s'avançait pour obéir, quand il fut arrêté par ses complices supposés.

« Nous sommes trahis, Mascari; s'écria le duc en tirant son épée.

— Toute résistance est inutile, dit le plus grand des manteaux. Rentrez chez vous, monseigneur le duc, et remerciez-nous de notre courtoisie.

— Tu étais dans le complot, misérable, dit le duc, en frappant Mascari du plat de son épée.

— Moi, monseigneur, je ne complote jamais; mais on aura offert le double à ces bandits.

— Le triple, monseigneur, et c'est moi qui le leur ai donné. Je ne suis pas duc, mais je m'appelle Zicci. Ce nom est connu à Naples. Le premier lazzarone vous indiquera mon adresse comme le premier seigneur de la cour! »

En disant ces mots, Zicci monta sur le siége à côté du cocher, et prenant lui-même les guides, il mit les chevaux au pas, afin de montrer au duc combien peu il le redoutait. Le duc, resté seul avec Mascari, demeurait pétrifié, quand il vit accourir deux hommes, dont l'un lui demanda d'une voix essoufflée, s'il n'avait pas vu passer un carrosse avec des laquais en livrée verte.

« Par saint Janvier! dit le duc que cette question tirait d'une lourde stupeur, nous avons mieux fait que cela: nous avons assisté à l'enlèvement de la voiture avec son contenu, deux femmes, dont l'une paraissait jolie. Nous avons tiré l'épée pour secourir la belle affligée; mais ils étaient dix contre deux; force nous a été de rengaîner.

— Malédiction! s'écria Glyndon; mais maintenant nous voilà quatre. Pouvons-nous compter sur votre assistance, messieurs?

Digitized by Google

— Sans doute, dit le duc qui n'avait lâché sa proie qu'à regret.

— En avant donc! en avant!

Les quatre nouveaux alliés, courant dans la bonne direction, il leur fut aisé de rejoindre la voiture. Mais les bravi enrôlés par Zicci ne montrèrent pas des cœurs de biche. Voyant quatre hommes fondre sur eux l'épée haute, ils firent volte-face. Une échauffourée sanglante s'engagea. Le signor Zicci s'élance alors du haut du siége, se mêle aux combattants et leur dispute l'avantage. La partie n'était plus égale, et la chute de deux corps annonça deux victimes.

— *Sancta Maria! ora pro nobis*, murmura une voix étouffée par le râle de la mort. C'était la voix du vieux Mascari.

Des lumières cependant paraissaient à plusieurs croisées; une porte s'ouvrit; deux domestiques, munis de flambeaux, vinrent éclairer la scène. Le duc s'était éclipsé; Glyndon gisait étendu par terre; Mertoun était aux prises avec Zicci; mais les épées leur tombèrent à tous deux des mains.

— Où es-tu blessé? demanda Mertoun à son ami.

— Au bras droit.

— Tant mieux; ta blessure n'est pas dangereuse.

— Oui; mais je suis blessé au sein gauche, Mertoun. Tu consoleras ma mère, à ton retour en Écosse. Je me sens mourir... C'est le plus grand des cinq spadassins qui m'a frappé...

— Moi, grand Dieu! dit Zicci. O fatalité!

— Vous avez tué mon ami, dit Mertoun; je ne suis pas un homme de sang, mais il faut que vous me tuiez aussi. Je prends Isabelle sous ma protection. Vous ne l'enlèverez que sur mon corps.

— Moi, bon Dieu! Mais quel affreux mensonge! C'est le duc d'A..., qui ravissait ma fille...

— Votre fille!

— Oui, ma fille! Quand je suis venu au secours d'Isabelle, je vous la destinais, Glyndon, lorsque des circonstances impérieuses m'auraient permis de la reconnaître pour mon enfant. Elle sera la plus riche héritière de Naples. Maintenant, hélas!...

— Merci! dit Glyndon en poussant un profond et dernier soupir.

— Maintenant, mon père, s'écria Isabelle, qui, un moment évanouie, avait repris ses sens, maintenant, mon père, un cloître! un cloître! »

(*Metropolitan.*)

Miscellanées.

DES AMUSEMENTS PUBLICS EN ANGLETERRE.

Dans tous les temps, chez tous les peuples, les amusements publics ont été l'expression du caractère de l'époque. Les jeux olympiques de la Grèce, les combats de gladiateurs, à Rome; les tournois du moyen âge, ne pouvaient convenir qu'à des populations guerrières, enivrées du fanatisme de la conquête. L'Italie et la France, avec leurs joyeuses folies, leurs danses et leurs fêtes, disent assez quelle est la frivolité de leur caractère, l'élégance de leurs mœurs, et leur amour pour les

arts. Les amusements d'un peuple sont barbares ou innocents, simples ou raffinés, suivant que la civilisation qui le régit est douce ou cruelle. Qui pourrait reconnaître à ses formes polies et sous son habit fashionable, le John-Bull d'il y a vingt ans? lui si fier de sa rudesse, de ses guêtres, de ses culottes courtes et de son habit à larges basques. Eh bien! la même influence qui produit de si étranges métamorphoses, s'étend sur les amusements publics.

Autrefois, une réunion, un dîner, un bal ne se terminaient que par d'ignobles orgies. Tout cela est aujourd'hui bien changé. Qui ne connaît Almack? Là règne en souverain maître un conclave féminin devant lequel tout plie et tout fléchit; ses décrets suprêmes sont sans appel; c'est lui qui pèse dans sa balance les quartiers de noblesse du membre qui brigue l'honneur de faire partie de l'illustre assemblée, et qui décide dans sa sagesse si les portes du sanctuaire s'ouvriront pour le postulant; décision qui, sujette à faillir comme celles de tous les humains, a coûté souvent bien des larmes. Là, le luxe s'allie au bon goût, l'aménité à la grandeur, le plaisir à l'élégance. Là, vous trouverez des hommes de toutes les nations; des femmes d'une rare beauté, aimables sans afféterie. Les modes françaises y font fureur; les fleurs, la gaze, les robes de tulle et de crêpe y sont artistement ornées de bouquets de violettes, d'aubépine, de pâquerettes; là, brillent les aigrettes de diamants et les colliers de perles. Ce n'est pas que ces réunions n'aient parfois leurs vicissitudes. Cette année, par exemple, le corps diplomatique, qui fournissait les plus beaux danseurs, s'est trouvé fort mal pourvu d'envoyés et de secrétaires; les ambassadeurs eux-mêmes y ont fait triste figure: quelques-uns sont veufs, d'autres ont passé la cinquantaine et sont encore garçons; mais ce contre-temps n'est que passager, Almack marche avec le siècle, et impose ses lois.

Dans les réunions les plus bourgeoises le roast-beef et le pudding, ces deux mets classiques et populaires ne sont offerts qu'accompagnés de plats empruntés à la gastronomie exotique. La soupe à la tortue n'est plus exclusivement réservée aux aldermen; et chez tous les marchands de comestibles vous voyez étalé l'innocent animal, avec cette inscription solennelle: *soup to-morrow*. Ainsi, grâce à l'heureuse influence que produit dans nos mœurs la fréquence de nos relations avec les nations étrangères, nous renonçons insensiblement à ces amusements barbares qui, pendant plusieurs siècles, firent les délices de nos ancêtres. Nous ne comptons aujourd'hui qu'un petit nombre de Mellish, de Thornton et de Barclay. Ce n'est pas que la boxe ait tout à fait perdu son droit de cité. Dans les classes où l'influence de la civilisation ne s'est fait que faiblement sentir, elle règne encore en souveraine. Mais qu'il y a loin de la boxe actuelle à la boxe d'il y a vingt ans. Alors vivaient John Broughton, surnommé le *Père de la boxe anglaise;* Jack Hack, George Taylor, Boswell, Stevenson, Buihorre, plus célèbre encore par sa laideur et par ses amours, Johnson, Mendoza et Cribb, surnommé le champion de l'Angleterre, à cause de son courage, Cribb, qui surpris à la suite d'une orgie par une attaque d'apoplexie, revint soudainement à la vie en entendant le signal habituel des combats dont il était sorti tant de fois victorieux. On opposerait aujourd'hui vainement à ces illustrations: Brown, Bendigo et Thompson. La boxe actuelle se traîne dans la fange ou s'expatrie. Tous les jours de nouvelles infractions aux règles établies contribuent à la dépopulariser, et à lui faire perdre ce caractère de loyauté qui la distinguait. Croirait-on que dans une de ces solennités gymnastiques, qui a eu lieu à Manchester, les deux champions ont osé se présenter sur le terrain avec des souliers dont l'extrémité était enveloppée d'un morceau de fer, et dont la semelle était couverte de clous. Après une lutte de vingt-huit minutes, l'un des combattants, baigné dans son sang, était emporté mourant loin du théâtre de sa défaite. Cette modification a été universellement flétrie par les plus chauds partisans du pugilat. De telles infractions aux règlements de la boxe doivent nécessairement porter un préjudice

Digitized by Google

grave à l'existence déjà si compromise de cet exercice.

Les exemples ne nous manqueraient pas pour prouver que les jeux et les amusements d'aujourd'hui ne ressemblent plus à ceux de nos pères. Nous avons la prétention d'être polis et graves ; nos ancêtres étaient rudes et gais. L'esprit d'industrie, de spéculation et d'entreprise s'est emparé de toutes les classes ; on ne prend goût à rien, on ne s'intéresse à quelque chose qu'en vue d'un profit réalisable. Tout est devenu objet de spéculation. Ainsi cette humeur insouciante et joyeuse de nos pères s'est transformée en une fièvre lente, qui nous rend ennuyeux et moroses, lorsque rien ne peut en alimenter les paroxysmes. Le *steeple chase*, le *pigeon shooting*, le *cricket*, la course à pied et à cheval, toutes les variétés du *turf*, le *coursing*, la *canine fancy*, les combats de coqs, les *regata*, et tous ces mille prétextes d'exercice et d'amusement n'ont été inventés que pour stimuler la passion du jeu. Voilà la grande transformation qui s'est opérée. Ce ne sont plus des sujets de distraction que l'on cherche ; ce sont des affaires que l'on fait : la fortune en dépend. Aussi que de soins, que de peines pour assurer le triomphe : le jockey, pour être accepté, ne doit pas avoir plus de quatre pieds de haut ; on exige qu'il soit d'une maigreur extrême, que ses cuisses grêles et arrondies s'adaptent parfaitement à la courbe du cheval ; s'il pèse quelques livres de plus que le tarif, on le rejette, à moins qu'il ne consente à se faire maigrir. Le coq de bataille n'obtiendra aucun pari s'il n'a les plumes ébouriffées, le plumage noir, sans aucune tache blanche, la tête haute, la crête ardente, droite et bien plantée, le regard assuré, la démarche fière ; son chant doit être sonore, retentissant ; son bec recourbé, l'os de la patte très-fort et couleur de sang, et son ergot plein de vigueur.

Quel plaisir, dites-moi, peut-on éprouver à voir des chiens égorger un blaireau ou éventrer des rats ? Le principal attrait réside dans les gageures que ces exercices provoquent. Ainsi j'ai connu un des lords les plus riches du royaume qui paya pendant quinze jours consécutifs un schelling pièce tous les rats qu'on put lui apporter. Lord Mulgrave, le comte Hooth, lord Pivers, le comte Stadbroke, le colonel Newport, le marquis de Douglas, lord Molyneux, lord Talbot et tous les beaux noms que la *canine fancy* compte dans ses rangs ne sont pas spectateurs complaisants et passifs de ces luttes grotesques : c'est l'espoir du gain qui les enchaîne. Le *coursing*, malgré son antiquité, est aussi devenu un sujet de lucre pour les amateurs. Le *coursing* remonte à une époque bien antérieure au règne d'Élisabeth ; mais, sous le gouvernement de cette grande reine, des lois furent rendues qui en réglèrent les conditions et les usages. Les voici en peu de mots. Un lièvre ne pouvait être poursuivi par plus de deux lévriers à la fois ; en second lieu, celui qui retenait le lièvre devait attirer l'attention des chiens à trois reprises différentes, avant de lancer le lièvre ; le lièvre devait avoir devant lui deux cent quarante yards, avant qu'on lâchât les chiens ; enfin, celui des chiens qui rapportait le lièvre sans aucune déchirure gagnait le prix à son maître. Cette loi est encore en vigueur aujourd'hui.

Mais le grand législateur de tous ces plaisirs excentriques, c'est le *Bell's Life in London* : c'est lui qui décide les cas douteux, qui s'érige en censeur, qui prononce en dernier ressort, qui proclame le nom du vainqueur, qui décerne l'éloge ou le blâme, et qui rend des arrêts souverains. Voici un échantillon des oracles du *Bell's Life* :

Demande : A et B ont joué huit verres de grog à prendre en commun. Dans le courant de la partie survient une troisième personne C, qui prend sa portion de grog ; ce qui aurait réduit d'autant la portion commune, si B le perdant n'eût réclamé la part qui lui fût revenue sans l'arrivée de C. Les prétentions de B sont-elles justes ? Doit-il supporter la diminution que lui fait éprouver l'arrivée de C, ou bien C doit-il boire aux dépens du gagnant ? C doit boire aux dépens d'A, répond l'oracle. — B étant le perdant, sa portion tout entière doit lui appartenir ; c'est assez pour lui de payer

Digitized by Google

huit verres, il ne doit pas essuyer une seconde perte en partageant avec C.

Autre question : A et B ont joué vingt pots de bière, B le perdant ne prétendait payer que des pots de la contenance d'un quart de pinte, vu, dit-il, que la contenance du pot n'a pas été stipulée avant la partie, et qu'en conséquence il lui est facultatif de prendre les dimensions du pot qui offrent le plus d'avantages à sa bourse. *Réponse.* B est trop adroit, et si A est sage, il jouera le moins souvent possible avec lui. En attendant, A se fera payer vingt pots de bière contenant chacun un quart de gallon, mesure de Winchester, et il fera en sorte que chaque pot soit plein jusqu'aux bords. C'est ce qui lui est dû.

Admirez maintenant à l'aide de quel langage l'enfant de la vieille Angleterre traduit cet esprit de gain, cette soif de paris qui le ronge. C'est le *Bell's Life in London* qui parle encore : « Cette semaine, dit-il, les affaires ont été lourdes à Tattersal; on en a fait peu. Plusieurs offres, une entre autres de 2,000 guinées en faveur de *Bambou*, ont été proposées, et ce dernier a été accepté. *Grey-Momus* et *Saint-Foin* courront contre *Bambou* aux conditions suivantes : 5 £ contre 3 en faveur de *Bambou* contre *Grey-Momus ;* et 7 contre 1 en faveur de *Bambou* contre *Saint-Foin*. *Phœnix* se tient bien; offert à 7 contre 1, et accepté pour une somme de trois mille guinées. 12 contre 1 ont été proposés et acceptés sur *Non-plus ;* néanmoins il régnait une sorte de défaveur contre ce cheval; *Cobham, d'Egville, Richard* et *Amata* n'ont trouvé qu'un petit nombre d'amateurs; le cours s'est tenu au même taux que dans le semaine précédente. La cote de *Ninny* est toujours ferme; 10 contre 1 offerts, c'est le dernier cours; un pari de 1,000 £ s'est engagé sur la tête de *Ninny*. La *Brune-Duchesse* n'est plus en faveur; on l'offre à 5 contre 1 sans preneurs. »

Je la demande, si aux noms de *Ninny*, de la *Brune-Duchesse* et autres, on substituait les mots de sucre, de café, d'indigo, de cochenille et de rhum, qui ne prendrait cette annonce pour le prix-courant d'un courtier en marchandises? Et ne croyez pas que ces transactions soient exemptes de ces petites filouteries si communes dans le commerce. Il est maintenant avéré que sur dix paris, il n'en est pas deux qui suivent leur cours ordinaire sans être entachés de mauvaise foi; et, chose remarquable, c'est que ces fraudes sont commises par des hommes de haut rang et bien nés. Les courses de chevaux n'ont plus d'autre objet que le gain des paris; on sacrifie à la vitesse les plus belles qualités du cheval, et de là une dégénérescence telle que nos chevaux de course sont maintenant hors de service à l'âge où leurs devanciers brillaient de tout leur éclat. Remarquez encore l'habileté que l'on met à varier les moyens, à créer mille subtilités pour favoriser les enjeux. Ce n'était pas assez de la course ordinaire sur un terrain nivelé. Celui-ci ne parie que sur le *trotting match*, la course au trot; l'autre lui préfère le *dead heat*, la course à outrance; un troisième ne pariera qu'autant que la course aura lieu sur le versant d'une colline, tandis que les plus madrés se retranchent dans les paris du *steeple-chase*. La course au clocher réunit même aujourd'hui le plus de suffrages; c'est la plus belle des courses, dit-on, ou plutôt c'est celle qui offre le plus d'attrait aux amateurs du turf. Imaginez pourtant ce qui peut en revenir pour le cheval coureur et celui qui le monte. La course au clocher se fait à travers plaines et fossés; il faut franchir des haies, courir à travers champs, sauter des fossés, gravir des collines escarpées, ou les descendre bride abattue. Cent fois pour une, dans cette course dangereuse, cavaliers et chevaux risquent de se tuer; mais la perspective de ces dangers et de ces obstacles à surmonter offre à la spéculation des chances sans nombre; voilà pourquoi aujourd'hui la course au clocher est plus que jamais en vogue auprès des parieurs.

Mais ne pensez pas que la fureur du jeu soit concentrée dans les paris du *turf :* elle s'étend à tout et sur tout; et comme nos gentlemen rougiraient de se présenter à la Bourse, ils se font construire de fort jolis temples où le biribi, la roulette et

Digitized by Google

tous les jeux de hasard sont en pleine activité. C'est en vain que la presse et l'opinion publique les ont flétris du nom de *hell* (enfer), leur nombre, leur importance ne font que croître et grandir. Le club de Crockford, celui de Molton-Maubray et celui de la Chasse-au-Renard sont trop connus pour que j'en parle. Celui d'Ephraïm Bond à New-Market est également remarquable. Que l'on juge de la prospérité de ces établissements par le fait suivant. Il y a quelques années Éphraïm errait dans New-Market en vendant des éponges et des crayons; eh bien, cet intervalle a suffi pour faire de cet homme un important personnage. Aujourd'hui, grâce au succès de son entreprise, l'enfant d'Israël brille parmi les hommes fashionables; ses chevaux sont les plus beaux, et il n'est pas de course remarquable où il ne remporte quelques prix. Ce n'était pas encore assez; il nous fallait, comme en France, un salon des étrangers. Point de pudeur, point de subterfuge; on brave la vindicte des lois, et, pour réunir les sacrificateurs autour de l'autel, on dédaigne ces formes mystérieuses sous lesquelles les maisons de jeu de l'Angleterre avaient jusqu'à ce jour dissimulé leur existence. Le nouveau club s'adresse aux journaux le mieux accrédités, et par leur intermédiaire apprend à tous les avantages qu'il offre, ce qu'il veut, où il va, d'où il vient. 50,000 £ forment le chiffre de son capital, et les joueurs sont officiellement avertis que l'on procédera d'après la méthode française : cinq schellings pour la plus petite mise, et 200 £ pour la plus forte.

Ainsi, on le voit, plaisirs, fêtes, exercices, amusements, tout devient une occasion de jeu, tout est transformé en paris; ce n'est ni pour améliorer nos races, ni pour développer l'habileté de nos marins que l'on établit des courses, que des clubs de navigation sont institués, mais bien pour avoir un prétexte de jouer, pour créer de nouvelles chances, et pour alimenter les caprices du joueur. La chasse elle-même n'a pu s'affranchir de cette influence fatale : on joue, on parie en courant la bête; c'est une martingale continuelle.

Le chasseur d'aujourd'hui est un vrai fashionable; dans son costume, dans ses chevaux il déploie le luxe et la magnificence; ses piqueurs sont nombreux, ses chenils ressemblent à des palais. Ce n'est plus cette bonhomie, ce sans façon d'autrefois; ses manières sont polies, mais froides, et la mode de réunir à la campagne un grand nombre de personnages distingués lui donne un air d'affectation qui n'était point dans les mœurs des chasseurs d'autrefois. La civilisation le veut ainsi. Le chasseur d'il y a vingt ans était tout d'une venue, si je puis me servir de l'expression, simple, mais franc; quand il chassait, c'était pour le plaisir de chasser; à sa table régnait la gaieté; les vins n'y étaient peut-être point aussi délicats ni aussi recherchés que dans nos modernes *country houses*; mais ils coulaient à larges flots; les titres ou la naissance n'y jouissaient de la prééminence que nous leur accordons qu'autant qu'ils étaient accompagnés de trophées nombreux conquis à la chasse du renard. C'est au parieur le plus heureux que s'adressent aujourd'hui tous les hommages.

Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt pour la génération actuelle de tracer ici, d'après lord Shaftesbury, le portrait d'un chasseur célèbre de l'ancien temps : de M. Hastings. C'est un piquant contraste, qui fera à nos rapprochements une agréable diversion.

« M. Hastings, né à Woodlands, dans le comté de Southampton, était fils, frère et oncle des comtes d'Huntingdon. Il était trapu, avait des membres vigoureux, agile, une tête hérissée de cheveux rouges, et tous ses habits, quand ils étaient neufs, ne valaient pas cinq livres sterling; ils étaient verts. Sa maison, à l'ancienne mode, était située au milieu d'un grand parc rempli de cerfs et de lapins, d'étangs poissonneux, de bois de haute futaie; on y trouvait aussi un boulingrin que l'on avait construit sur un terrain qui n'avait jamais été nivelé; à côté était un grand arbre sur lequel on avait élevé, au milieu des branches, une espèce de salon de verdure où les hôtes du château venaient prendre le frais.

« Les meutes de M. Hastings étaient les plus nombreuses du pays ; il en avait de toutes les espèces : des bouledogues, des terriers, des épagneuls, des lévriers, des barbets ; les uns couraient le lièvre, les autres le sanglier, quelques-uns étaient destinés exclusivement à la chasse du lapin, et d'autres à la chasse du loup, du cerf et du renard. Il avait aussi des éperviers à longues et courtes ailes, et comme il aimait éperdument la pêche, il avait des filets de toutes les façons. Le lieu où il demeurait, et la popularité dont il jouissait parmi les habitants du voisinage, lui permettaient de satisfaire ses goûts comme il l'entendait. Les districts de Christ-Church et de New-Forest avoisinaient son château ; il avait le privilége de pêche et de chasse sur toutes les terres des fermiers, où il trouvait en abondance des daims, des renards, du poissson d'eau douce et d'eau de mer. Mais là ne se bornaient pas les plaisirs de M. Hastings : il avait encore pour le sexe un penchant prononcé, et à dix milles à la ronde, il n'était pas une femme au-dessous de quarante ans qui n'eût eu avec lui quelques relations plus ou moins intimes. Ce penchant n'avait point nui à sa popularité ; au contraire, il n'avait fait que l'accroître ; car il parlait toujours avec douceur au mari, au frère ou au père, et il les accueillait avec bonté dans sa demeure, où ceux-ci étaient toujours sûrs de trouver du bœuf, du pudding et de la petite bière.

« Cette demeure était vraiment remarquable. Dans le vestibule on trouvait en grand nombre des éperviers, des lévriers, des épagneuls et des terriers. Des os rongés couvraient le parquet, le plafond était tapissé de peaux de renard ; et sur les murs on voyait çà et là des peaux de chat et des fouets pour les chiens. Le parloir formait un grand carré assez bien garni de meubles. L'on y voyait constamment couchés devant le feu deux ou trois terriers magnifiques, autant d'épagneuls, et sur deux fauteuils placés de chaque côté de la cheminée dormaient paisiblement une fournée de petits chats que le baronnet ne voulait point qu'on dérangeât. Sur ce point, son irritabilité allait jusqu'à l'extrême ; tel était en effet son amour pour ces bêtes, qu'il avait constamment trois ou quatre chats à sa table ; ceux-ci mangeaient souvent au même plat, et lorsqu'ils s'avisaient de tâter un morceau qui ne leur était pas destiné, ils recevaient sur le museau, en forme d'avis, un petit coup de bâton, instrument que dans ces circonstances il avait toujours soin de placer à côté de son assiette.

« Les fenêtres de ce parloir, grandes et larges, servaient à recevoir ses flèches, son arc et son accoutrement de chasse, et à chaque angle de la chambre était un approvisionnement de lignes de pêche et de fusils de chasse. Une table couverte d'écailles d'huîtres se trouvait placée devant la cheminée. Le Hastings avait un goût prononcé pour les huîtres ; il en mangeait deux fois par jour depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin. De l'autre côté et en face de la table aux huîtres étaient deux petites tables et un pupitre, tout couverts de livres d'église, d'hameçons et de cloches ; et au milieu figuraient avec éclat deux ou trois chapeaux gris dont la partie supérieure, en forme de nid d'oiseaux, était pleine d'œufs de faisans que M. Hastings entretenait avec le plus grand soin.

« A l'extrémité de ce parloir on voyait la porte d'un caveau. C'était là qu'étaient logés la bière et le vin. Le caveau était bien fourni, quoique M. Hastings fût d'une grande sobriété pour son époque. En face, une autre porte conduisait à une vieille chapelle que M. Hastings avait transformée en garde-manger. Là se trouvaient appendus au plafond et le long des murailles du gibier, des jambons, des morceaux de viande froide. M. Hastings était l'un des plus habiles gastronomes de son époque ; sa table était toujours bien garnie, quoiqu'elle lui coûtât fort peu, car, à l'exception du bœuf et du mouton, tout le gibier était le produit de sa chasse. Il en était de même du poisson, qu'il aimait presque autant que les huîtres : tout celui qui figurait sur sa table était pris dans ses filets. D'ailleurs, bon convive, il aimait la société

Digitized by Google

de ses voisins, et les invitait régulièrement à sa table chaque mercredi : alors, et pour faire honneur à ses convives, il sortait un peu des bornes de cette sobriété qui lui était familière : il buvait quelques rasades, et s'abandonnait assez volontiers à une espèce de demi-ivresse ; mais dans les repas ordinaires il ne buvait jamais plus de deux verres de vin, outre un grand verre de bière qui contenait une pinte. M. Hastings était généreux, hospitalier, affable; son seul défaut était la brusquerie et la colère; il gourmandait ses domestiques sans pitié, et les traitait de bâtards et de cocus, chose qu'il devait mieux savoir que persone. M. Hastings vécut jusqu'à l'âge de cent ans, et il chassa la grosse bête jusqu'à quatre-vingts ans! »

Nous souhaitons à la génération moderne de chasseurs, que le nouveau genre de vie qu'ils ont adopté, leur soit en aide et leur fasse parcourir, s'il est possible, une plus longue carrière.

(*Sporting Magazine.*)

Nouvelles des Sciences,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

SCIENCES NATURELLES.

Flore de la Dalmatie (1). — La végétation de la Dalmatie offre un caractère remarquable. Partout, dans les champs, sur les routes, au sommet comme à la base des montagnes, croissent le rhamnus paliurus, le rubus cæsius, le punica granatum, la rosa spinosissima, ainsi que le smilax aspera. Le spartium spinosum, l'acanthus spinosissimus, le juncus acutus, et le carthamus lanatus présentent dans un grand nombre de lieux un fourré épais qu'il devient impossible de franchir. Mais ce qui est plus digne de remarque, c'est que des fleurs, qui dans les autres pays ne se trouvent que sur le versant des montagnes, et dans les régions les plus élevées, croissent en Dalmatie dans les plaines et sur le bord de la côte, telles sont : la campanula graminifolia, le dictamus albus, l'anthericum liliago, et quelques autres; tandis qu'il existe un grand nombre de fleurs sur les montagnes de la Dalmatie qui, dans les autres contrées, ne croissent que dans les plaines : ce sont l'arctium luppa, le berberis vulgaris, la betonica officinalis, la campanula glomerata, la carlina acaulis et autres.

Mais ce n'est pas seulement par cette bizarrerie que se distingue la flore de la Dalmatie ; nulle contrée n'offre plus de trésors au naturaliste. Parmi les récentes découvertes qui ont été faites par Portenshlagen et Visiani, le professeur Reichembach et Tommasini, nous trouvons en effet un grand nombre de plantes, dont la plupart n'existent dans aucune autre contrée, tels sont : le myrrhis colorata, l'helleborus multifidus, le cardamine maritima, le chrysanthemum turreanum, le seseli tomentosum, la farsetia triquetra, la berteroa procumbens, l'echium petræum, la campanula pumila, cordata et

(1) Voyez le curieux article que nous avons publié sur la distribution du sol de la Dalmatie, dans le numéro de janvier dernier.

Digitized by Google

serpillifolia, l'hedysarum variegatum, le galium rupestre, l'asperula canescens, l'anchusa microcalyx, le cerinthe purpurea, la pastinaca selenoïdes, la medicago crassispina, le dianthus inæger et racemosus, le stachys fragilis, le menthæfolia subcrenata et spinulosa, le trifolium successitum, mutabile et dalmaticum; l'heperis glutinosa, la centaurea salonitana, et le cytisus Weldeni; la gentiana crispata qui croît dans les régions les plus élevées; la cerintha purpurea que l'on rencontre seulement sur le Bocaya, près de Clissar, d'Illunissa et de Salona. Pour les autres plantes, la flore de la Dalmatie se rapproche de celles de la Grèce, de l'Italie, de la Croatie et de l'Italie supérieure. La flore méridionale renferme les plantes qui sont indigènes au sol de la Grèce et de la Pouille; et la flore septentrionale se rapproche de celles de la Croatie et de l'Istrie. Les îles de la Dalmatie, presque toutes montagneuses, appartiennent à la flore méridionale; elles renferment un grand nombre des plantes que nous venons d'indiquer.

L'histoire de ces découvertes né date que du jour où la Dalmatie est devenue province autrichienne. Avant cette époque le pays était infesté de brigands, qui rendaient impossible toute espèce de communication dans l'intérieur. Brown, Donati, Wolfen et Cyrillo sont les seuls qui aient alors donné quelque attention à la flore de ce pays. Ceci dura jusqu'en 1808; mais à peine le gouvernement autrichien eut-il pris possession de la Dalmatie, qu'il chargea deux savants, Joseph Hust et Von Schonus, d'explorer sa conquête. Ces savants revinrent à Vienne chargés d'une collection de plantes et de fleurs nouvelles. Alors, après un intervalle de plusieurs années, l'empereur lui-même, qui aimait beaucoup la botanique, alla visiter cette contrée et se fit accompagner du docteur Portenshlagen. Portenshlagen fit une ample moisson pendant les deux mois que dura son séjour dans la Dalmatie, mais la mort vint le frapper au moment où il se préparait à publier un ouvrage dans lequel il avait consigné toutes ses recherches; Visiani qui vint après lui reprit le cours de ses travaux et l'enrichit de nouvelles découvertes. La Dalmatie était sa patrie, il y fit plusieurs voyages, trouva presque à la porte du lieu qu'il habitait une douzaine de plantes nouvelles; il fixa sa résidence dans son pays natal, publia, sous le titre de *Specimen Stirpium Dalmaticarum*, un ouvrage plein d'intérêt. Mais la Dalmatie se trouve trop éloignée des centres scientifiques pour que ce livre ait eu un grand succès. Néanmoins il fut bientôt suivi d'un autre ouvrage publié en 1828, sous le titre de *Plantæ rariores in Dalmatiâ*, et dans lequel l'auteur annonçait 37 nouvelles plantes. Alors le domaine de la botanique de cette contrée fut exploité par Tommasini, Neumayer, les professeurs Pelter, Alschinger, Rubrizius, Carigani de Pago, Von Garagnini de Traw, et le docteur Biasoletto de Trieste. Tommasini a fait d'importantes découvertes à Cattaro; Neumayer qui réside à Raguse, explore les environs de cette ville; Spalatro et ses environs lui doivent un grand nombre de plantes qui avant lui étaient peu connues. A Zara, demeurent Alschinger et Rubrizius; le premier donne des leçons gratuites de botanique. A Pago, Carigani, le médecin du district, et à Traw, Von Garagnini, donnent tous leurs soins et tout leur temps à cette science si belle et si fertile en résultats.

Il nous reste à indiquer quelques-unes des découvertes nouvelles qui ont été faites dans l'année qui vient de s'écouler. Les plus remarquables sont l'artemisia narentana trouvée par Visiani, près de Narenta où elle fleurit au mois de septembre; l'arenaria gracilis qui croît sur le versant du Biocovo; la salvia obliqua sur les montagnes de Karim; l'ophrys speculum, la genista florida, dans les environs de Pago; la velezia rigida, la periploca græca, le plantago, dans la vallée de la Narenta; le cytisus flagrans, à la base du Biocovo, cette plante couvre une vaste étendue de terrain, et jette dans l'air un parfum délicieux. Les feuilles de cet arbuste donnent au lait des chèvres une propriété irritante qui porte à la tête; elles se distinguent

Digitized by Google

aussi par cette particularité qu'elles poussent deux fois par an et restent sur leurs pédoncules lorsque l'hiver a dépouillé les autres arbres. Parmi les autres plantes, sont la gentiana crispata et flavescens, qui fleurit au mois de septembre sur le Biocovo; le lilium chalcedonicum, que l'on trouve sur le versant du Velebit; le senecio abrotanifolius, l'androsace villosa, l'achillea clavennæ, la mentha cratica, la campanula tenuifolia, sur les montagnes de Karban; le sempervirens stellatum, le bupleurum et l'euphorbia, sur le Biocovo; l'astragalus mulieri dans les environs de Karim; l'euphrasia serotina, l'onobrychis sphacelata, l'orchis asinica, pyramidalis et variegata, et le ranunculus illyricus près du Velebit, et enfin le convolvulus cneorum de Lesina et l'anthyllis barba Jovis de Comissa. Parmi ces plantes, le plus grand nombre fleurit deux fois.

Nous terminerons cet article par un aperçu sur la végétation ordinaire de la Dalmatie. Le mûrier, les robinia de l'espèce rhus, la mimosa laphanta et farnesiana, et le nerium splendens; l'indigotier et le cotonnier y croissent comme dans leurs contrées naturelles. L'indigotier produit des graines qui arrivent à leur maturité dans les saisons sèches, circonstance qui empêche qu'on ne le cultive avec succès dans les régions du Nord. Les choux-fleurs croissent dans toutes les saisons, et sont d'une grande beauté; la salade se sème deux et trois fois dans le cours de la même année. Dans quelques parties, la puissance du sol est telle que la graine d'acacia donne, après la seconde année, un arbuste qui a souvent plus de cinq pieds de haut. La culture de l'olivier et de la vigne commence aussi à prendre de l'extension sur les hauteurs de Sebenico, d'Almissa, de Makarsca; dans les îles, la vigne donne des vins de toute espèce et de toute couleur, mais ils sont en général de mauvaise qualité; cette culture est en outre mal dirigée, et chaque année un cinquième de la récolte se perd et se gaspille parce qu'on n'a pas les moyens de la conserver.

SCIENCES CHIMIQUES.

Du nouvel appareil pour le chauffage. — A l'une des dernières séances de la société médicale de Westminster, le docteur Everett est entré dans de grands développements sur cet appareil, qui a déjà tant occupé l'attention publique en Angleterre. La reproduction des faits développés par le docteur Everett, nous semblant devoir offrir quelque intérêt, nous allons exposer, en quelques mots, la nature du combustible qui est employé, la construction mécanique de l'appareil, la manière de s'en servir, et la nature chimique des produits de la combustion; nous rapporterons ensuite les conclusions que le médecin anglais a tirées de ses expériences.

Le combustible employé ressemble au charbon ordinaire : cent parties au poids ont perdu, étant chauffées dans un vaisseau presque clos, huit parties et demie qui, recueillies avec un appareil convenable, n'ont présenté que de l'eau presque pure. Cent parties brûlées dans un vase de platine ont laissé deux parties et demie de cendres qui ne diffèrent pas de celles que fournit le charbon ordinaire. Après avoir soumis à l'ébullition dans l'eau distillée, avoir filtré et évaporé la solution, on a obtenu pour résidu une petite quantité de carbonate qui, soumis à la combustion dans l'appareil de Liebig, a fourni de 97 à 98 parties de carbone pur.

L'appareil consiste en un cylindre allongé, porté sur des pieds, garni au fond d'un cône creux tronqué; il est en cuivre, et renversé. La portion de ce cône qui se trouve libre, est percée de nombreuses ouvertures par lesquelles pénètre l'air qui doit entretenir la combustion. La partie supérieure du cylindre est fermée par un

Digitized by Google

couvercle bien ajusté qui offre une ouverture disposée de manière à ce qu'on puisse la tenir ouverte ou la fermer plus ou moins complétement : et conséquemment on peut ainsi ralentir ou accélérer à volonté la combustion. Le cylindre est, dans quelques appareils, entouré d'un second cylindre externe qui est éloigné d'un ou deux pouces du premier ; on allume le feu dans l'appareil au moyen d'un peu de charbon incandescent qu'on y place et au-dessus duquel on place le combustible froid. La combustion marche bien lentement au fond du cylindre, autour du cône, et à mesure que le charbon brûle, le combustible qui se trouve au-dessus vient prendre sa place. Quelques-uns des appareils sont pourvus d'un petit vase que l'on tient plein d'eau, et dont la vapeur se mêle continuellement à l'air chaud qui sort de l'appareil.

Quant au produit de la combustion, des expériences chimiques, que nous n'avons pas besoin de rappeler, ont démontré que ce produit n'est composé que d'acide carbonique et d'azote. Un oiseau introduit dans le gaz fourni par l'appareil et recueilli avec soin, est mort en moins d'une demi-minute, et un autre placé sous un vase qui contenait soixante pouces cubes de ce gaz, et la même quantité d'air pur, est mort en moins de trois minutes.

Un appareil de dix-neuf pouces de hauteur sur six pouces trois quarts de largeur contient 37,480 grains de combustible qui sont consumés en vingt heures ; en déduisant la quantité d'air et de cendre, on trouve qu'il y a dans cet appareil 33,544 grains de carbone pur qui brûlent en vingt heures ou 40,253 en vingt-quatre heures. Or, comme six grains de carbone changés en acide carbonique, produisent un poids de 22 grains ; les 40,253 grains de carbone produiront 147,594 grains d'acide carbonique qui occuperont (100 grains d'acide carbonique pesant 47 1/4 grains) 312,968 pouces cubes ou 18 1/2 pieds cubes ; mais ; comme les causes qui changent l'air dans un appartement, et surtout la ventilation, varient presque à l'infini, on ne peut calculer exactement la quantité d'acide carbonique exacte qui se trouve dans un appartement d'une dimension donnée, qu'après un nombre donné d'heures. La comparaison suivante fera comprendre suffisamment toute la portée de ces expériences. Les physiologistes ont constaté qu'un individu en bonne santé produit en vingt-quatre heures 38,904 pouces cubes d'acide carbonique par la respiration ; suivant Aller et Pyrys, 38,232 ; ce qui donne pour moyenne 38,268. Si maintenant nous divisons la somme de 312,368 pouces cubes d'acide carbonique, que produit en vingt-quatre heures l'appareil, par 38,268, nous trouvons pour résultat 8,15 ; en d'autres termes, un individu qui se sert de cet appareil dans son appartement, se trouve, sous le rapport de la production de l'acide carbonique, dans les mêmes circonstances que s'il y avait constamment huit personnes bien portantes dans sa chambre.

La conclusion la plus importante que l'auteur de ces expériences en a tirée, c'est que cet appareil ne peut, sans de graves inconvénients et sans exposer les personnes qui s'en serviraient au danger de s'asphyxier, être employé, tant qu'on n'aura pas trouvé le moyen de porter au dehors de l'appartement tous les produits de la combustion. Il a déclaré en même temps qu'aussitôt que les propriétaires de l'appareil avaient appris les résultats qu'il avait obtenus, ils avaient exprimé la détermination de fixer à chacun des appareils qu'ils pourront fabriquer à l'avenir un conducteur pour sortir au dehors tout le produit de la combustion. Il restera alors à déterminer si l'appareil conservera la propriété d'élever à moins de frais que par les moyens ordinaires, la température de la pièce où il est placé, ce qui paraît peu probable.

Ces résultats sont conformes à ceux que M. Gay-Lussac a communiqués, vers la même époque, à l'Académie des Sciences, sur le même appareil, bien qu'il n'ait point eu, pour se livrer à son examen, les mêmes facilités que le médecin anglais dont nous venons de faire connaître l'opinion.

Digitized by Google

Aussi nous empressons-nous de reproduire ici une partie des observations de ce savant chimiste.

« Ce procédé tant vanté m'a paru devoir mériter un examen. Je m'y suis livré, et, en en faisant connaître le résultat, il m'a semblé que je servirais les intérêts du public et ceux des importateurs, gens de trop bonne foi pour ne pas désirer d'être mieux éclairés qu'ils ne l'ont été sur les avantages et les inconvénients de leur procédé de chauffage. Je dirai plus, je crois accomplir un devoir.

« Le combustible employé est un charbon très-léger, imprégné, dit-on, de carbonate de soude, pour retenir l'acide carbonique produit par sa combustion. J'en possède un échantillon, et j'ai en effet reconnu qu'il contient du carbonate de soude, ou plutôt du carbonate de potasse; mais la quantité en est si minime que je suis convaincu qu'elle ne s'élève pas à un quart de millième du poids du charbon. Aussi brûle-t-il avec une grande facilité, comme tous les charbons de bois très-légers.

« Il est, par conséquent, de toute évidence que ce charbon doit répandre en brûlant dans un appartement la même quantité d'acide carbonique qu'un égal poids de tout autre charbon; qu'il vicie l'air de la même manière, et qu'il pourrait produire les mêmes accidents. Il n'est pas moins évident encore qu'il ne doit pas produire plus de chaleur que le charbon ordinaire, puisque sous le même poids il ne contient pas plus de matières combustibles.

« Mais ayant assisté à une épreuve sur la combustion du nouveau charbon, j'ai reconnu, avec d'autres assistants, que la combustion n'était accompagnée d'aucune odeur incommode, et j'ai pensé que la petite quantité de sel alcalin que je supposais qu'on y avait ajouté, pouvait être la cause de toute absence d'odeur. C'eût été là un perfectionnement réel apporté dans le chauffage domestique, une véritable découverte. Il est aisé de soumettre cette pensée à l'épreuve de l'expérience.

« J'ai d'abord constaté que le charbon ordinaire était presque autant alcalin que le charbon employé dans le nouveau procédé. Mais, pour rendre l'expérience plus concluante, j'ai humecté le charbon avec de l'eau légèrement chargée de carbonate de soude, de telle sorte qu'il paraissait plus alcalin que le charbon anglais; puis il a été desséché sur un poêle. Deux fourneaux alimentés, l'un avec ce charbon préparé, l'autre avec du charbon ordinaire, n'ont pas présenté de différence appréciable, quant à l'odeur. Diverses expériences semblables, en variant la proportion du carbonate de soude, ont donné le même résultat.

« Convaincu alors que ce sel n'était pour rien dans la combustion du charbon, j'ai pensé que l'absence d'odeur que j'ai cru remarquer dans la combustion du charbon anglais, tenait à sa nature propre; car on sait que pour les *braseros* il n'est pas indifférent d'employer toute espèce de charbon. Ayant reconnu que le charbon anglais était très-léger et provenait certainement d'un bois blanc, j'ai fait carboniser des morceaux de planches de sapin qui me sont tombés sous la main. Le charbon obtenu était aussi fort léger, et il s'est trouvé très-sensiblement plus alcalin que le charbon anglais. Brûlé comparativement avec du charbon ordinaire, il a été moins incommode et m'a paru se comporter comme le charbon anglais; mais je n'ai pu en faire une comparaison exacte, faute d'une provision suffisante de ce dernier.

« Les importateurs du nouveau procédé de chauffage brûlent le charbon dans un appareil élégant dont il serait inutile de donner ici la description. Il suffira de dire que c'est un véritable brasero, versant tous les produits de la combustion dans l'appartement où il est placé. C'est en cela que consiste la grande économie de combustible annoncée. On ne peut pas la contester, elle est bien connue; mais qu'on n'oublie pas qu'elle n'est obtenue qu'en viciant l'air de l'appartement et en compromettant peut-être la respiration, surtout chez des personnes inexpérimentées qui s'abandonneraient à une trop aveugle sécurité.

« Au reste nos observations n'ont pas

Digitized by Google

pour but de faire proscrire le nouveau système de chauffage, mais seulement de le faire mieux apprécier qu'il ne l'avait été, et de le réduire à sa juste valeur. Elles nous conduisent à penser; 1° que le combustible n'est qu'un charbon de bois léger bien préparé, ne renfermant d'autre sel alcalin que celui qui s'y trouve naturellement, 2° que ce combustible ne donne pas plus de chaleur que toute autre espèce de charbon de bois; 3° que le mode de chauffage employé qui consiste à verser tous les produits de la combustion dans l'appartement où elle s'opère, présente réellement de l'économie sur les autres procédés, mais que ce n'est qu'en viciant l'air et en compromettant la respiration; 4° qu'un poêle bien construit, alimenté par de l'air pris hors de l'appartement, peut utiliser les neuf dixièmes environ de toute la chaleur produite par la combustion, sans vicier l'air, répandre la moindre odeur ni affecter la respiration, et que l'usage en est plus sûr et presque aussi économique. »

INDUSTRIE.

État actuel des mines de cuivre de Cornouailles. — La quantité de cuivre produite par les diverses mines de l'Angleterre avant la fin du seizième siècle était d'une importance si minime sous le règne de Henri VIII, que l'exportation de ce métal était prohibée. En 1598 un privilége fut accordé à une compagnie pour la fabrication du cuivre jaune (*brass*); l'affinage ne fut pratiqué qu'un siècle après. Enfin en 1717 on commença à frapper la monnaie de billon avec du cuivre tiré des mines nationales. Il faut en outre remarquer que jusqu'à cette époque on ne connaissait point en Angleterre de mines de cuivre proprement dit; tout ce que l'on obtenait de ce métal était tiré des mines d'étain.

La première machine à vapeur employée dans les mines de Cornouailles fut construite entre les années 1710 et 1714, et la seconde en 1720, à Wheal-Fortann, dans Ludgoan. Tout imparfaits que devaient nécessairement être ces premiers essais, on ne tarda pas à comprendre de quelle importance ils deviendraient un jour. En 1727 les propriétaires des mines d'étain et de cuivre de Cornouailles présentèrent une pétition pour demander que des facilités leur fussent accordées, vu l'état de détresse où se trouvaient les mines, et la nécessité de les creuser plus profondément. Les pétitionnaires disaient que les anciennes mines étaient complétement épuisées, et qu'il n'y avait pas lieu d'espérer que l'on pût découvrir de nouvelles filières, à moins de les chercher à de grandes profondeurs, ce qui ne pouvait se faire qu'à l'aide de la vapeur.

Jusqu'à l'époque de l'adoption des machines de M. Newcomen, on ne puisait l'eau qu'à bras d'hommes et au moyen d'une pompe à chaîne, semblable à celle dont on se sert à bord des grands vaisseaux. En 1778 on commença à se servir des machines perfectionnées de Watt, et en moins de vingt-cinq ans il y en eut dix-sept en pleine activité, dans la province; en 1813 il y en avait vingt-quatre, et en 1837 cinquante-huit. Mais ces chiffres ne donnent pas une juste idée des travaux qui s'y accomplissent, surtout depuis que les machines modernes y sont en activité. Pour en déterminer la puissance, on prend pour unité de force dynamique une livre *avoir du poids* soulevée à la hauteur d'un pied. Le produit des livres multipliées par le nombre de pieds auquel elles sont soulevées, dans un temps donné, et divisé par le nombre de boisseaux de charbon (chaque boisseau pesant quatre-vingt-quatre livres) qui se consument dans le cours de l'opération, donne ce qu'on appelle le *devoir* (duty) de la machine. Or, dans l'année 1813, le *devoir* moyen des vingt-qua-

Digitized by Google

tre machines employées était représenté par le chiffre de 19,436,000, et celui de la meilleure machine par le chiffre de 26,400,000, tandis qu'en 1837 le *devoir* moyen des cinquante-huit machines était de 48,691,841, et celui de la meilleure de 87,330,633. On s'est assuré, par plusieurs expériences faites avec soin, que le *devoir* moyen dépasse aujourd'hui 125,000,000.

C'est ainsi que, par la puissance toujours croissante des machines à vapeur, des mines longtemps abandonnées ont recouvré l'existence, et que, dans celles dont l'exploitation continuait, on a pu pénétrer à de plus grandes profondeurs. Mais on a trouvé encore un autre élément de succès dans la grande perfection à laquelle on a porté depuis peu l'art de l'affinage. On peut employer aujourd'hui du minerai qui ne contient du métal que dans une proportion de 3 à 4 p. 0/0, et même moins encore dans certains cas extraordinaires. Ce qu'on appelle le pair (*standard*) est le prix du *cake copper* moins une certaine somme fixe par tonneau de minerai, d'après le prix moyen auquel le minerai se vend lors du billetage. Cette somme était dans l'origine celle à laquelle on évaluait les frais d'affinage. Il y a environ trente ans qu'on la regardait comme trop faible, en sorte que le *cake copper* se vendait de 5 à 8 £ par tonneau *au-dessus* du pair; mais depuis quelque temps il ne se place qu'à 18 ou 20 £ *au-dessous* du pair; ce qui devient un profit net pour le mineur : d'après le produit actuel de la province, la valeur de ce qu'il épargne par là peut être estimé à 300,000 £ par an. En 1760, il ne se vendait point de minerai au-dessous de 30 schellings le tonneau, c'est-à-dire que celui qui ne pouvait pas se vendre à ce prix ne valait pas les frais d'affinage. A cette époque, le prix le plus élevé était de 60 £; aujourd'hui, le prix le plus bas est de 22 1/2 schellings, et le plus élevé de 14 £ 5 schellings 6 deniers.

On trouve encore une grande économie à faire usage de la machine à vapeur pour tirer de la mine le minerai et les terres; autrefois, on se servait pour cela de chevaux. La différence quant aux frais, entre les chevaux et la vapeur, est de près de 50 p. 0/0 : aussi se propose-t-on d'établir des machines à vapeur pour faire remonter les hommes; ce qui épargnera à la fois leur temps et leurs forces, et augmentera par conséquent la quantité d'ouvrage qu'ils peuvent faire, sans qu'il soit nécessaire d'augmenter leurs gages. Dans les Mines Consolidées, il y a maintenant 826 personnes qui travaillent à une profondeur de 229 brasses.

Il n'est guère possible d'évaluer avec une exactitude scrupuleuse les profits du propriétaire de mines en Cornouailles. D'après un tableau indiquant les sommes brutes qu'a rapportées le minerai, et les frais d'exploitation et de matériaux pendant sept années, de 1793 à 1799, il paraîtrait qu'à cette époque le produit était de 42,168 £. Le tableau suivant fera connaître le produit des mines de Cornouailles depuis 1771 jusqu'à 1837.

ANNÉES.		FOURNEAUX de minerai.	FOURNEAUX de cuivre.	PRODUIT p. 0/0.
	1771	27,896	3,347	12
	1781	28,749	3,450	12
	1791	Les documents sont perdus.		
	1800	55,981	5,187	9 6/10
Valeur moyenne.	1801 à 1810	67,532	6,059	9
	1811 à 1820	78,560	6,602	8 1/2
	1821 à 1830	114,040	9,143	8
	1831 à 1837	142,785	11,637	8 1/8

Digitized by Google

En 1779, sur 74 mines en exploitation, on en comptait 11 qui gagnaient et 63 qui étaient en perte. Les travailleurs étaient alors au nombre de 5 à 6, 000 hommes et 4 à 5,000 femmes et enfants, formant avec leurs familles 30 à 40,000 individus.

Pour ce qui regarde les salaires, ils diffèrent souvent considérablement dans des lieux situés à fort peu de distance les uns des autres; ce qui s'explique par l'attachement des mineurs de Cornouailles à leurs foyers. Les travaux à la surface se payent en général à la journée; les autres se payent soit à la pièce, soit à la brasse. En 1837, les gages moyens des ouvriers à la brasse étaient de 58 sch. 2 deniers par mois; ceux des ouvriers à la pièce de 53 sch. 8 deniers, et ceux des ouvriers à la journée de 42 sch. 8 deniers, ce qui fournit une moyenne de 51 sch. 6 deniers.

Les ouvriers payés à la tâche sont ceux que l'on occupe à briser les rochers. Les ouvriers qui exploitent l'intérieur des mines sont payés au *tribut;* c'est-à-dire qu'on leur cède une part du produit rendu à la surface en état d'être vendu. Les conventions avec les mineurs de Cornouailles se font toujours pour un espace de temps fort court; un ou deux mois au plus : elles s'adjugent par une enchère au rabais. Quant à la vente du minerai, elle se fait dans une réunion publique où chaque spéculateur présente son offre sur un billet indiquant le prix qu'il donne par tonneau. Les billets se lisent à haute voix afin que toutes les personnes présentes puissent connaître les prix offerts, et les marchés ainsi conclus ne sont jamais sujets à discussion.

En prenant pour base le montant des salaires payés et celui du minerai produit par les deux exploitations les plus considérables, on a calculé que la somme totale des salaires payés en 1836, dans les mines de cuivre de Cornouailles, a dû être de 482,000 £, et en 1837 de 490,700 £. Dans les deux établissements dont nous venons de parler, on a employé en 1836, 2,362 hommes et 1,705 femmes et enfants qui ont exploité 32,500 tonneaux de minerai. Il paraît que le nombre d'ouvriers employés dans 59 mines était à cette époque de 10,624 hommes, 3,802 femmes et 3,490 enfants, total 17,916. Héron de Villefosse, qui écrivait en 1819, dit que les mines de Cornouaillles employaient alors 14,000 ouvriers, formant avec leurs familles 60,000 individus. Il évalue les capitaux consacrés à cette exploitation à la somme de 350,000 £.

La promptitude avec laquelle on parvient à creuser le rocher dépend beaucoup des circonstances locales, telles que la nature de l'ouvrage et la qualité du roc. Ainsi à Wheal Ruth, on n'a pu creuser que 20 brasses de 1828 à 1834, c'est-à-dire 3 à 4 brasses par an. Les travaux se faisaient à 170 brasses au-dessous de la surface du sol et dans du *granit*. En revanche, dans la mine de Lewant, on a exploité 90 brasses de 1830 à 1837, ce qui fait 13 brasses par an.

Héron de Villefosse évalue à 60,000 tonneaux la consommation annuelle de charbon en 1814; et M. Coxe a calculé qu'en 1834 toutes les machines réunies consommaient 169,559 tonneaux; ce qui démontre la grande perfection à laquelle les machines à vapeur ont été portées depuis vingt-cinq ans. En effet, dans la proportion de 1814, le travail qui se fait aujourd'hui exigerait 268,745 tonneaux de charbon. On épargne donc 99,186 tonneaux, qui font, à raison de 17 sch. par tonneau, y compris le transport, une somme de 84,000 £ par an. En 1837, la quantité totale de charbon consumé par les machines à vapeur des mines de cuivre a été de 1,213,459 boisseaux, et la quantité d'eau tirée de ces mines par 60 machines a été de 31,141,800 tonneaux, ce qui équivaut à 178, 934 *gallons* par minute.

Les mines de cuivre consomment aussi beaucoup de bois de Norwége. La consommation de l'année 1836 a été de 144,800 arbres, dont l'âge moyen était de 120 ans. On a calculé qu'en supposant ces arbres croissant à la distance de dix pieds l'un de l'autre, ils couvriraient un terrain de 330 arpents d'Angleterre; et, vu leur âge, il faut 39,600 arpents de forêts pour fournir les arbres nécessaires aux mines de Cornouailles. Disons-le, toutefois, la con-

Digitized by Google

sommation du bois en 1836 a été très-considérable; celle de la poudre à canon s'est élevée à environ 300 tonneaux de 2,000 livres d'Angleterre. Le prix de la poudre était en 1836 de 44 £ par tonneau, total 13,200 £.

Il nous reste à parler de l'influence des travaux sur la santé des mineurs. Dans trois paroisses contenant 22,802 habitants, on a trouvé, pour terme moyen pris sur plusieurs années, qu'il meurt par an 32 ouvriers par divers accidents; 242 de maladies du thorax, auxquelles les mineurs sont plus particulièrement sujets, et 158 par d'autres causes. Les accidents sont en général occasionnés par la poudre dont on se sert pour faire sauter les quartiers de rocher, et les maladies du thorax, par la fatigue que les ouvriers éprouvent en remontant d'une grande profondeur souterraine, les Mines Consolidées étant exploitées à 1800 pieds au-dessous de la surface du sol. On se flatte de pouvoir remédier à ces deux inconvénients : au premier, par l'usage d'un coin nouvellement inventé par M. R.-W. Fox, qui évite la chute des morceaux de pierre détachés; et au second, par l'emploi des machines à vapeur pour faire remonter les ouvriers.

Les mineurs sont en général avides d'instruction, mais les occasions leur manquent. On ne connaît qu'une seule école spécialement attachée à une mine; elle a été établie par feu M. Borlase, et est fréquentée par 100 élèves.

FINANCES.

Situation comparée des banques de France, d'Angleterre et des États-Unis. — Les banques et tous les établissements qui contribuent à faciliter les échanges, à favoriser la circulation, sont destinés à jouer un grand rôle dans les progrès de notre civilisation : car, après avoir réparé les désastres de la guerre, elles fécondent, au sein de la paix, toutes les entreprises qui ont pour but l'accroissement de la richesse publique. Aussi rien n'est-il plus important que de suivre pas à pas les différentes phases que présentent ces institutions dans les divers pays. D'après la moyenne trimestrielle des états hebdomadaires de 1837 à 1838, la situation financière de la Banque d'Angleterre est représentée de la manière suivante :

ACTIF.	liv. sterl.	PASSIF.	liv. sterl.
Valeurs du portefeuille.	22,569,000	Billets en circulation.	18,206,000
Numéraire et lingots. .	9,543,000	Dépôts ou crédits de comptes courants.	11,266,000
TOTAL. . . .	32,112,000	TOTAL. . . .	29,472,000

D'après l'état ci-dessus, le surplus du fonds de réserve serait de 2,640,000 £, non compris le capital de la banque prêté à l'État, et qui est d'un peu plus de 11 millions sterling.

En France, la situation des banques est des plus satisfaisantes : c'est-à-dire en raison indirecte des services que rendent ces établissements, circonscrits dans un cercle beaucoup trop étroit. Voici, d'après des documents officiels, la situation de ces établissements au 31 décembre dernier :

Digitized by Google

BANQUES DU NORD.

DÉTAILS.	BANQUE DE FRANCE A PARIS.	ROUEN.	LILLE.
Date de l'ordonn. d'autorisation. .	1803.	1817.	1836.
Capital.	fr. 67,900,000	fr. 2,500,000	fr. 2,000,000
Espèces en caisse.	248,518,000	1,000,000 à 1,200.000	502,000
Billets en circulation	203,564,000	6,000,000 env.	670,000
Sommes dues en compte courant. .	152,769,000 Très-comp.	inconnu.	214,000

BANQUES DU MIDI ET DE L'OUEST.

DÉTAILS.	BORDEAUX.	NANTES.	MARSEILLE.	LYON.
Date de l'ord. d'autorisation .	1818.	1818.	1835.	1836.
Capital.	fr. 3,150,000	fr. 900,000	fr. 4,000,000	fr. 2,000,000
Espèces en caisse.	5,476,000	1,054,000	1,700,000 env.	4,651,000
Billets en circulation.	12,336,000	2,190,000	6,000,000 env.	8,003,000
Sommes en compte cour. . . .	2,941,000	307,300	400,000 env.	4,109,000

On voit, par ces tableaux, que le chiffre total des billets mis en circulation par les banques françaises s'élève à 240,000,000 fr., et que les banques ont en caisse 269,000,000 d'espèces. Toutefois, il est bon de remarquer que c'est la banque de France seule qui a en dépôt plus d'espèces qu'elle n'a de billets émis, tandis que les banques départementales, prises en bloc, n'ont que 15 millions d'espèces pour 35 millions de billets.

Aux Etats-Unis la situation des banques est bien différente. Elle n'est pas toutefois aussi alarmante que le faisait supposer naguère une circulaire adressée par M. le ministre du commerce au président de la chambre du commerce de Nantes.

La majeure partie des cinq États de l'Est (Nouvelle-Angleterre) est en pleine banqueroute, et le gouvernement fédéral se trouve compromis pour les sommes qu'il a déposées dans celles de ces banques qu'on appelle *state-banks,* ou banques privilégiées. Aujourd'hui les billets des banques de Boston sont généralement refusés à New-York. Le cours du change dans l'intérieur des divers États de l'Union devient pire chaque jour, attendu l'énormité des sommes dues par l'est, le sud et l'ouest à New-York; et M. Biddle, près duquel les commissaires des diverses banques de New-York ont été envoyés, a décliné positivement, vu l'état du change intérieur, de faire coopérer la banque de Philadelphie à une reprise prématurée de payement en espèces : mesure que, dit-il, on serait forcé d'abandonner quinze jours après l'avoir adoptée. Cette réponse et l'attitude du gouvernement qui menace toujours le pays de sa désastreuse expérience des *sub treasury offices,* ont fait éprouver à tous les fonds publics une nouvelle et ruineuse baisse. On ne peut s'étonner que la misère soit générale et qu'elle ait gagné toutes les classes, quand on voit par le tableau ci-après, établi sur les données les plus authentiques, l'immense réduction que les banques de New-York ont apportées dans leurs affaires depuis le 1er janvier 1837.

Digitized by Google

	JANVIER 1837.	JANVIER 1838.	DIMINUTION.
Prêts	79,313,088 fr.	60,990,770 fr.	18,322,318 fr.
Circulation	24,198,000	12,432,478	11,765,522
Espèces	6,657,020	4,139,732	2,517,288
Dépôts	30,156,294	15,771,729	14,384,565

Cette sèche appréciation de la situation financière des États-Unis a été accueillie à New-York et à Boston avec un vif sentiment de répugnance; car dans ce factum le gouvernement français semblait avoir pris à tâche de jeter de la défaveur sur le commerce américain. Les gouvernements ne sauraient être trop sobres de pareils avis, et ils devraient au moins les faire précéder de quelques considérations qui auraient pour but de mettre le fait sous son véritable point de vue. Quelles que soient les crises qui viennent jamais traverser la marche ascendante des États-Unis, le peuple américain devra une éternelle reconnaissance aux hommes qui ont introduit dans l'Union et fait prévaloir le système des banques : ce sont elles qui ont comblé l'arriéré de la guerre de l'indépendance; ce sont elles qui ont creusé les canaux, défriché les forêts, cultivé les terres, établi les routes, semé toutes les mers de navires américains, et qui en quelques années ont triplé la population de tous les États. Après de tels services rendus à un pays et à l'humanité, il faut avoir l'esprit bien étroit pour reprocher à un instrument si utile quelques déviations, et le casser, lorsqu'il suffirait de le redresser. Les banques de France ont été moins audacieuses, elles ont été dirigées avec plus de circonspection, il est vrai; mais où sont les grands services rendus par elles aux différentes branches de l'industrie, et surtout aux grandes entreprises nationales? Aucun.

Au reste, la situation des affaires s'améliore; un grand nombre de banques ont repris aujourd'hui leurs payements en espèces, et la liquidation de la dette américaine envers l'Europe peut être considérée comme terminée, à en juger du moins par le cours des changes qui depuis deux mois a permis de faire des remises en Europe à un taux assez élevé pour assurer un profit sur les retours faits en espèces.

Cependant, parmi les banques américaines, il en est une, la banque des États-Unis ou de Philadelphie, qui ne croit pas qu'il soit de l'intérêt du pays de reprendre aussi vite les payements en espèces. Cet établissement exerce une grande influence sur toutes les banques de Pensylvanie et des États du Sud par son capital de 35 millions de dollars (187 millions de fr.); si elle ne revenait pas aux payements en espèces, les autres banques devraient se conformer à son exemple, sous peine de réduire d'une manière considérable leurs affaires, ce qui pourrait encore avoir des résultats fâcheux pour les négociants dont les opérations sont en voie d'exécution. D'un autre côté il s'est opéré une heureuse réaction dans les caisses du trésor. Au 1er janvier 1837, on comptait aux États-Unis 50 millions de dollars dans les caisses publiques; aujourd'hui, cette somme énorme est entrée dans la circulation, et le gouvernement, qui voulait établir une circulation exclusivement métallique, est décidé à émettre des bons du trésor pour payer son arriéré. Déjà il en a émis par autorité du congrès pour 10 millions de dollars (53 millions de francs), et aujourd'hui il est en instance devant les chambres pour faire une nouvelle émission de 20 millions de dollars (107 millions de francs).

Digitized by Google

LITTÉRATURE.—BEAUX-ARTS.

Mouvement littéraire et scientifique de l'Allemagne. — La Société géographique de Berlin a tenu, dans le courant du mois dernier, une séance extraordinaire en l'honneur du professeur Charles Ritter, son premier président, qui arrive d'un voyage en Grèce et dans le Levant. Le professeur Ritter a donné connaissance à l'assemblée des observations qu'il a recueillies en Grèce, dans les îles Ioniennes, dans la Turquie d'Asie et la Turquie d'Europe, ainsi que dans la Moldavie et la Valachie. Le célèbre professeur annonce que dans ces deux principautés la civilisation fait de rapides progrès. Dans une seconde réunion, Léopold Van Bunch, l'un des membres les plus distingués de la société, a lu une lettre écrite du Caire par le célèbre voyageur prussien baron Albo Von Katté. Ce voyageur annonce son retour de l'Afrique centrale; sa relation promet une foule de détails intéressants sur la géographie, la statistique et l'histoire naturelle de l'Abyssinie et de plusieurs autres districts dans lesquels il a pénétré.

Parmi les ouvrages géographiques nouvellement publiés, on remarque 1° l'*Allgemeine Lander und Volkerkunde*, du professeur Berghaus, ouvrage dont le style est clair et brillant et dans lequel l'auteur a traité la géographie physique et mathématique et toutes les sciences qui s'y rapportent; 2° le premier numéro d'un Atlas, par le même; 3° *Mineralogische Geognostiche Reise nach demural*, du professeur Rose; 4° le septième volume de l'ouvrage de Charles Ritter, sous le titre de « *Die Erdkunde im Verhaltnisse zur Natur und zur Geschichte des Menschen;* » 5° une Géographie universelle comparée, pour servir à l'étude de l'histoire et des sciences naturelles; 6° un ouvrage posthume sur la géographie naturelle par Frédéric Hoffmann. Tous ces ouvrages sont dignes de l'attention des savants.

Politz, l'éditeur du « *Neue Jahrbucher der Geschichte und cameral Wissenchaften,* » l'un des journaux les plus intéressants de l'Allemagne, vient de mourir à Leipzig, après une courte maladie. Le journal est continué par le professeur Bulaud. Le numéro de février contenait le dernier article qui soit sorti de la plume de Politz; cet article avait pour titre : « *Opinion des étrangers sur l'état de l'Allemagne.* » Les étrangers dont il est question, sont Royer Collard, en France, et l'évêque Tegner, en Suède. Les idées de ces savants, qui s'harmonisent avec celles de Politz, sont que l'émancipation trop prompte de la jeunesse est l'une des causes principales des maux qui menacent la société. Dans le numéro d'avril du même journal, on trouve entre autres morceaux remarquables, un article sur la connexion entre la justice, la politique et la morale, par le professeur Hanal; un article sur les sociétés d'assurance, par Reinwald; un autre article sur l'expédition projetée des États-Unis de l'Amérique dans la mer du Sud. La *Revue Britannique* a récemment rendu compte de cette expédition.

Les principaux journaux destinés à l'éducation et à la philologie sont le *Neue Jahrbücher der philologie und pædagogik*, qui est publié à Leipzig par les professeurs Jahn et Seebade, et le *Central bibliottek für litteratur, statistik und Geschichte der pædagogik und des schulunterrichts*, édité par le professeur Brzoikov d'Iéna. Le dernier numéro du premier de ces journaux contient une revue admirable des ouvrages de Schwarz sur l'éducation, et un article sur la nécessité d'une éducation religieuse et morale pour les classes industrieuses; dans le dernier de ces journaux on trouve une revue de la vie de Schwarz et de l'influence de ses ouvrages sur l'éducation; et un article relatif aux réformes importantes que la nouvelle di-

Digitized by Google

rection des théories psychologiques devrait introduire dans le système actuel des écoles. En ce moment, l'éducation, devenue l'objet de l'attention de tous les savants, donne lieu à de vives discussions, en raison du désaccord qui règne sur ce point parmi les hommes les plus éclairés de l'Allemagne. L'origine de ces discussions provient en partie de l'état d'incertitude dans lequel sont encore plongées les écoles philosophiques, mais surtout des efforts tentés par un célèbre médecin prussien, le docteur Lorinser, pour opérer un changement dans le système qui est suivi aujourd'hui dans les écoles et les gymnases du pays. Il y a quelque temps, ce docteur présenta un mémoire dans lequel il établissait que les élèves étaient surchargés de travaux, et qu'en raison du peu d'attention qu'on donnait à leur santé, il en résultait des germes de maladie qui, à un âge plus avancé, dégénéraient en faiblesses et en vices incurables. Une enquête fut ordonnée par le gouvernement. Dans le rapport des commissaires, il fut reconnu que les plaintes du docteur étaient mal fondées; néanmoins, l'impression produite par le mémoire du docteur avait laissé des traces si profondes, que plusieurs écrivains s'emparèrent de la question. Le docteur Jüngst figure en tête de ces écrivains. Le savant docteur attaque avec aigreur cette rage qui s'est emparée de l'esprit public de faire des langues mortes la base de l'instruction. Après lui, vient le docteur Diesterweg, de Berlin. Diesterweg, dans son *Peidagogisches Reise*, publié l'année dernière, a attaqué la méthode lancastérienne. Peters Ronnenkampf et Zerrennen entrèrent en lice pour défendre la méthode à la lancastre contre Diesterweg; mais celui-ci vient tout dernièrement de riposter à ses adversaires par un ouvrage intitulé *Streitfagen auf dem Gebiet der Pædagogik*, ouvrage dans lequel l'auteur soutient que la méthode lancastérienne n'est plus à la hauteur de la civilisation, car elle n'agit que sur la mémoire, et non sur le raisonnement.

Un nouveau journal trimestriel, le *Freihafen* (le port franc), qui doit servir de pendant au *Quarterly* de Londres, vient de paraître à Altona. Cette publication n'est faite dans aucun esprit de parti; les colonnes en sont ouvertes à toutes les opinions, déjà les membres les plus distingués dans les sciences, la littérature et la politique, y ont consigné leurs pensées et le fruit de leurs veilles. Nous citerons entre autres le savant Varnhagen von Ense, Kœnig, Rosenkranz, les docteurs Carus et Mises.

Les vifs débats auxquels a donné lieu l'affaire de Cologne continuent d'occuper l'attention publique. La presse s'est emparée de cette affaire, et des pamphlets pleuvent de toutes parts. Dans un de ses derniers numéros, le *Gersdorf's Repertorium* passe en revue et critique vingt et un de ces ouvrages. Quoi qu'il en soit, l'irritation s'apaise, et de jour en jour le crédit ou mieux l'intérêt qu'avait inspiré l'archevêque de Cologne baisse dans l'esprit public.

Une autre remarque dans la littérature allemande, c'est l'extension que prennent chaque jour les périodiques et autres ouvrages qui ont trait à la folie. Je citerai le *Blatter für Psychiatrie* que viennent d'éditer Friederich et Blumroder; un nouveau journal, *Zeitschrift fur die Beurtheilung und Heilung der Krankhaften Seelenzustande*, qui est publié par Jacobi et Crosse, à Berlin, et auquel coopèrent les docteurs Fleming, Jessen et Zeller, directeurs de l'hôpital des fous de cette ville. L'objet de ces journaux tend à prouver que les maladies du corps, de quelque nature qu'elles soient, sont la seule cause de l'insanité; et qu'alors même que les facultés mentales seules semblent affectées, on ne peut guérir l'insanité qu'autant qu'on a guéri les maladies du corps qui en sont la cause. Parmi les ouvrages publiés récemment sur le même sujet sont : le *Lehrbuch der Psychiatrie*, par le docteur Leutholdt, publié par Vass de Leipzig; *Irren-Statistick der Provinz Westphalen*, par le docteur Ruer, à Berlin : et *Annalen der Irren-Heilanstalt zu Seigburg*, par le docteur Jacobi à Cologne. Un fait principal ressort de ces ou-

Digitized by Google

vrages, c'est que la culture de l'esprit n'amène la folie dans aucun cas. Ce fait est bon à constater en ce qu'il détruit une opinion qui a souvent été mise en avant par des savants distingués. Il résulte encore de ces ouvrages, que la pure métaphysique qui a joui pendant longtemps d'une si grande faveur en Allemagne, perd chaque jour de sa popularité. Au contraire le goût de la statistique continue de se répandre en Allemagne, et plusieurs ouvrages remarquables viennent de paraître. Je citerai le second volume du *Historich-Statistiches Jahrbuch*, du docteur Weber à Breslau, ouvrage précieux où l'on trouve une masse de matériaux concernant la statistique de l'Allemagne, et celle des principaux États de l'Europe. D'un autre côté, la société statistique de Dresde continue ses utiles travaux, et dernièrement elle a publié des documents curieux sur la population, le commerce, l'agriculture et l'éducation de la Saxe.

Dans les ouvrages de littérature, les poëmes lyriques et les voyages sont en ce moment à la mode. Parmi les poëtes les plus distingués brillent le comte Auersperg, Lenaü, Bückert, et Gustav Schwab. Quelques-uns de leurs livres sont des chefs-d'œuvre de pureté, d'élégance et de bon goût. Les voyages qui jouissent le plus de la faveur publique, sont : les *Cartons aus der Reise-Mappe eines Deutschen Touristen; Aus dem Tagebuch eines in Gross-Britannien reisenden Hungar; Meine Reise durch Portugal*, par Herringer; *Spaziergange und Weltfahrten*, par Théodore Mundt; *Sendschreiben eines Oestreichischen Touristen*; et *Vertraute Briefe über OEstreich von einem Diplomaten der Ausruht.* Ce dernier ouvrage est dû, dit-on, à la plume d'un Anglais; il abonde en anecdotes sur le prince de Metternich, et son auteur donne à profusion des louanges au cabinet autrichien. L'ouvrage ne mérite point à nos yeux la grande faveur qu'on lui accorde. Il n'en est pas de même des quatre premiers que nous avons cités. Ceux-ci renferment des détails intéressants et des faits curieux sur l'état de la société anglaise, et peuvent en conséquence donner aux Allemands une connaissance plus étendue de nos mœurs et de nos usages que celle qu'ils ont puisée dans les descriptions des ouvrages qui ont paru jusqu'à ce jour sur le même sujet.

Mouvement de la littérature et des beaux-arts à Londres. Le couronnement! voilà le sujet banal des conversations de toute l'Angleterre. Les uns approuvent le gouvernement pour sa sage économie; les autres le blâment de traiter cette auguste cérémonie avec si peu de façon. Quelle monstruosité! Un couronnement sans procession à perte de vue! un couronnement sans le régal d'un somptueux banquet, payé par la nation, et mangé par les *noblemen* et les laquais! Et les mécontents ne se font pas faute de mettre en avant les théories économiques de la bonne école, dont le principe fondamental est très-confortable : Voulez-vous créer la prospérité et faire du bien à l'industrie et au commerce? prenez de l'argent (et le plus, c'est le mieux) de la poche des contribuables, et en payant leurs produits avec cet argent vous répandez sur eux une bienfaisante rosée!

Quant à la jeune reine, il faut lui rendre justice, elle est d'une docilité constitutionnelle! elle est toujours prête à suivre l'avis de MM. Melbourne et consorts; elle se contente de faire usage, à table seulement, de la souveraineté de droit divin, et tellement de droit divin, qu'elle a donné l'ordre, elle, chef de l'Église anglicane, de placer loin, bien loin d'elle, la chaise de monseigneur l'archevêque de Cantorbéry, qui s'était avisé dernièrement de lui faire un sévère sermon sur l'inconvenance de se promener à cheval le dimanche dans le parc. Un tel reproche à la reine qui fait profession d'observer avec soin le sabbat! Si l'intempestive et ridicule remontrance se répète, que monseigneur le primat y prenne garde, il se fera reléguer à la petite table. Heureusement la reine Victoria a d'autres serviteurs plus agréables. Le lord lieutenant d'Irlande, lord Mulgrave, lui envoie chaque jour de Dublin, non un sermon, mais un bouquet de magnifiques

fleurs, transporté rapidement et dans une boîte faite exprès qui permet aux roses et aux pensées de respirer. Le bouquet chaque matin arrive à la reine avec toute sa fraîcheur et son parfum. Les dit-on rapportent que toutes les pensées de la jeune souveraine ne lui viennent pas de la verte Erin ; l'une d'elles (je vous fais part du bruit sans vous rien garantir) a pour objet un beau capitaine des *horse-guards* à belles moustaches, lord Elphinstone, descendant d'une très-noble famille et parent rapproché de madame la comtesse de Flahault. Ce qu'il y a de très-positif aujourd'hui, c'est qu'on attend lord Elphinstone de l'Inde, où il avait été envoyé par le feu roi Guillaume, après avoir eu l'honneur de danser une contredanse avec la princesse Victoria. Mais, encore une fois, cette préférence n'a rien de bien positif, c'est un bruit, et ce bruit a contre lui l'autorité du *Times* et du *Morning-Post*, qui soutiennent qu'il est essentiellement contre nature que le cœur d'une princesse anglaise soit touché par un autre que par un prince de la rive droite du Rhin.

Mais laissons les affaires de cœur, et venons à l'affaire d'esprit qui a occupé dernièrement la chambre des Communes. M. Talfourd a présenté un bill tendant à prolonger de 28 à 60 ans le droit de propriété des auteurs sur leurs ouvrages. L'honorable jurisconsulte a soutenu son projet par un discours remarquable, dans lequel il a victorieusement répondu à toutes les objections mises en avant par la rapacité des libraires et le démocratisme mal appliqué de quelques députés. La constitution actuelle de la propriété en général étant donnée, il est clair pour tout esprit de bonne foi que la propriété littéraire doit être soumise aux mêmes lois. N'est-ce pas un point sur lequel on est généralement d'accord, qu'un objet utile, qu'il soit produit par une force matérielle ou une force morale, est une *richesse?* Et pourquoi donc les travaux des moralistes, des artistes, des hommes de science qui vous rendent meilleurs, vous ennoblissent, vous éclairent, pourquoi ces travaux ne recevraient-ils pas des lois la protection qu'elles accordent à ceux qui vous fournissent vos bas, vos chapeaux et vos dîners? Il est honteux d'avoir encore à plaider pour des causes aussi justes; le droit d'un auteur sur son ouvrage et le droit de sa famille devraient être comme celui d'un propriétaire sur son champ, à toujours. Telle est aussi l'opinion du respectable Wordsworth: il est vrai que le bill présenté ne propose qu'une prolongation, mais c'est un progrès, et en attendant mieux on peut l'accepter. Dans la discussion de cette loi, M. d'Israeli a fait aussi un discours très-remarquable. En répondant à ceux qui prétendent que le nouveau bill augmenterait le prix des livres, il a fort bien fait remarquer que cette objection ne pouvait se résoudre qu'en consultant les faits. Et quels sont les faits? c'est que les ouvrages de W. Scott, de Byron, de Southey, de Wordsworth, qui sont encore la propriété privée, se vendent à un prix moindre que Hume, Johnson, Binke, dont les œuvres sont du domaine de MM. les libraires. Comme preuve qu'une certaine classe d'auteurs, et la plus haute, celle qui se consacre à des travaux de longue haleine, ne peut espérer de récompense dans le système actuel de propriété littéraire, il a cité l'exemple de Gibbon : l'illustre auteur de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire Romain* a déclaré lui-même qu'il a reçu pour son ouvrage 6,000 £. Eh bien ! ce n'est justement que ce qu'il avait dépensé pour les livres à consulter dans la composition de son histoire qui lui coûta vingt ans de travaux. Mais pour ces vingt ans de travail assidu, ne lui était-il pas dû une récompense ? la déchéance ne permit ni à Gibbon ni à sa famille d'en jouir. Il serait trop long de développer les faits qui se présentent en foule. Qu'on se souvienne seulement de Milton vendant son *Paradis perdu* pour 125 francs; de Thompson, ses *Saisons* pour une misère ; de Bernardin-de-Saint-Pierre, ses *Harmonies* pour rien ; et qu'on n'oublie pas non plus les noms de Corneille, de Camoëns, de Cervantes, de Vico et de Sheridan, tous morts dans la misère.

Je vous parlais tout à l'heure de Gibbon ; le libraire de lord Byron, John Murray,

Digitized by Google

est en train de publier une nouvelle édition de la *Décadence* en douze volumes. Le révérend H. Milman, d'Oxford, la dirige et en a fait une publication fort importante, car le texte est accompagné de notes tantôt originales tantôt empruntées à Werch et à M. Guizot. On sait comment l'idée de composer le livre de la *Décadence* surgit dans l'esprit de Gibbon. Un jour, au soleil couchant, il était à l'ancien Forum, assis sur un débris, et méditant sur les ruines qui l'entouraient, lorsqu'il fut tout à coup tiré de sa rêverie par les sonnettes et les chants de moines qui sortaient d'un couvent voisin. Gibbon s'irrite du contraste des lieux antiques avec leurs modernes habitants, des moines! et il jure qu'il retracera l'histoire de cette transformation. Telle est l'origine de l'ouvrage que publie maintenant M. Milman, en y faisant des additions rendues nécessaires pour mettre ce beau livre au niveau des connaissances nouvelles et aussi, il faut le dire, de l'esprit nouveau qui n'a pas contre le christianisme les préjugés hostiles du contemporain de Voltaire et de d'Alembert. Il ne faut pas cependant que la correction de quelques passages se transforme en réaction et en injustice. Ainsi M. Guizot a accusé Gibbon d'avoir voulu attribuer l'adoucissement et la suppression de l'esclavage à d'autres causes qu'au christianisme; le nouvel éditeur (et c'est un ecclésiastique) fait remarquer à ce sujet que les édits protecteurs d'Adrien et des Antonin ne furent pas plus le résultat des idées chrétiennes que le langage bienveillant des écrivains païens, Sénèque, Pline et Plutarque. Il a été de mode dans les derniers temps, surtout dans l'école saint-simonienne, d'attribuer d'une manière absurde l'abolition de l'esclavage au christianisme : Gibbon se contente de ne lui reconnaître qu'une part dans cette grande œuvre, et peut-être est-il plus sage que ceux qui font l'histoire avec des formules bien tranchées.

A la même librairie, celle de Murray, viennent d'être publiés les Mémoires d'un des plus grands adversaires de l'esclavage des noirs, W. Wilberforce. En 1787 il était membre de la chambre des Communes et il se mit à étudier la question de la traite. « Quand j'eus acquis quelques connaissances sur cette matière, dit-il dans ses Mémoires, je commençai à m'en entretenir avec Pitt et Grenville. Pitt m'engagea à tourner mes forces vers ce sujet comme approprié à mon caractère et à mes talents. Enfin, je me souviens qu'après une conversation avec lui au pied d'un vieil arbre, à Halwood, près de la vallée, je pris la résolution de saisir le premier instant favorable pour faire une motion à la chambre des Communes. » Je cite textuellement ce passage parce que je crois qu'il est intéressant d'épier les grandes œuvres, les grands dévouements, dans l'instant qu'ils éclosent. On trouve dans ce livre une circonstance qui m'a paru curieuse, c'est que peu s'en est fallu que la fille de Necker, au lieu d'être Staël-Holstein, n'ait été la femme de Pitt. Pitt était venu avec Wilberforce à Paris faire un voyage d'agrément, et le fils de lord Chatham apprit, par l'intermédiaire d'Horace Walpole, que s'il voulait prétendre à la main de mademoiselle Necker, sa demande serait agréée. On dit que le ministre genevois avait offert de donner à sa fille une dot de 350 mille francs. Ce fait ne doit pas paraître invraisemblable quand on se rappelle le penchant décidé de Necker pour l'Angleterre et les institutions anglaises qu'il avait le désir d'introduire en France. Vous imaginez-vous Corine transformée en M[rs] Pitt? si l'idée seule de l'atmosphère répressive de l'Angleterre la suffoquait, qu'aurait-ce été de la réalité! elle serait morte oppressée, et nous n'aurions ni les éloquentes pages de *Delphine*, de *Corine*, ni ses admirables *Études* sur l'Allemagne.

Le septième et dernier volume de la Vie de Walter Scott a enfin paru. La lecture du volume précédent m'avait fait penser que le tragique n'en pouvait être surpassé, et voilà des pages peut-être encore plus tristes. Quel spectacle que le couchant d'un homme qui a montré naguère une si saine et robuste constitution d'esprit et de corps! Le soleil à l'occident et près de disparaître, dépouillé de ses rayons, est chose triste ; mais les derniers instants

Digitized by Google

d'un esprit sans lendemain *pour nous* causent une émotion bien autrement pénible.

Dans son dernier voyage, dit M. Lockhart, sir Walter était accompagné de ses deux filles, de M. Cadell et moi ; il y avait aussi le docteur Watson, qui, en l'absence forcée du docteur Ferguson, s'était chargé de le conduire à Abbotsford. Nous nous embarquâmes dans le bateau à vapeur *le James-Walt*. Le capitaine donna sa propre chambre, située sur le pont, à sir Walter ; mais le malade était si affaibli qu'il ne s'aperçut même pas de son déplacement. On débarqua, on le mit dans sa voiture, et son état de torpeur continua longtemps. Mais en descendant la vallée de Gala, il commença à regarder autour de lui, et il était évident qu'il commençait par degrés à reconnaître ce paysage. « Gala..., Buckolm !... » murmurait-il. Lorsque après un détour il aperçut de loin les tours de son Abbotsford, il poussa un cri de joie, et son excitation devint tellement grande que nous eûmes la plus grande peine à le retenir dans la voiture. Après avoir traversé le pont, on chemine une demi-heure sans découvrir Abbotsford. Pendant ce temps, sir Walter était retombé dans sa stupeur ; mais aussitôt que nous fûmes à portée, son état d'excitation extrême recommença. Nous le portâmes dans la salle à manger, où son lit avait été préparé. Ses chiens vinrent lécher ses mains, et en les regardant il sanglotait et souriait alternativement. Enfin il s'endormit.

Le lendemain matin il se sentait mieux ; il voulut qu'on fit rouler sa chaise dans la bibliothèque. Il la fit arrêter devant la fenêtre du milieu pour jouir de la vue de la Tweed. Là il désira que je lui lusse. Dans quel livre? dis-je. — Pouvez-vous le demander? répondit-il. Ce ne peut être que dans un seul livre. — Je choisis le 14e chapitre de l'Évangile de saint Jean. Sir Walter m'écouta avec une douce dévotion ; et quand j'eus fini, il dit : « Ceci m'a été bien agréable, je vous ai suivi distinctement et j'ai senti comme si j'allais redevenir moi-même. »

Le lundi, en se réveillant en sursaut, il s'écria : « Elle est bien triste cette maladie, et j'oublierai ce que je viens de penser si je ne l'écris pas de suite. Transportez-moi dans ma chambre de travail. » Nous lui obéîmes. Quand la chaise fut devant le pupitre, avec tout ce qu'il fallait pour écrire et qu'il se trouva dans son ancienne position, il sourit, nous remercia et dit : « Maintenant, donnez-moi ma plume et laissez-moi un peu à moi-même. » Sophie mit la plume dans la main de son père ; il tâcha de serrer les doigts, mais ils refusèrent leur office, et la plume tomba sur le papier. Walter Scott s'affaissa sur les coussins, et des larmes silencieuses sillonnèrent ses joues ; mais bientôt se recomposant peu à peu, il me pria de rouler le fauteuil hors de cette chambre. Le malade peu après sommeilla encore. A son réveil, W. Laidlam me dit : « Sir Walter a eu un peu de repos. — Non, Willie, il n'en est pour sir Walter que dans le tombeau. » Et des larmes coulèrent encore de ses yeux.

Depuis ce moment il déclina tous les jours. Son esprit obscurci s'occupait vaguement de choses sérieuses et solennelles ; quelquefois il s'imaginait être le shériff et administrer la justice. Mais lorsque nous pouvions suivre ce qu'il disait, nous reconnaissions des passages de la Bible, des fragments de litanies ou quelques-unes des hymnes du rituel romain qu'il avait toujours aimés et qu'il venait d'entendre répéter dans les églises d'Italie. Nous distinguions très-souvent la cadence du *Dies iræ* et surtout celle du *Stabat mater dolorosa*.

Le matin du 17 septembre, sir Walter m'envoya dire qu'il désirait me voir immédiatement. Je le trouvai dans une faiblesse extrême ; mais son œil était clair et calme, et la trace du délire avait disparu. « Lockhart, me dit-il, peut-être n'ai-je qu'une minute pour vous parler. Mon ami, soyez vertueux, soyez religieux, soyez bon... » Il s'arrêta et je lui dis : « Enverrai-je chercher Sophie et Anne ? — Non, répliqua-t-il, ne les tourmentez pas. Pauvres enfants ! je sais qu'elles ont veillé toute la nuit... Que le Seigneur vous bénisse tous ! »

A environ une heure et demie après midi, le 21 septembre, sir Walter rendit son dernier soupir en présence de tous ses enfants. C'était par un temps superbe, si chaud que toutes les fenêtres étaient grand'ouvertes, et si parfaitement calme que le léger bruissement de la Tweed contre ses cailloux s'entendait distinctement. Son fils aîné lui baisa respectueusement la main et lui ferma les yeux.

Tous les documents relatifs à la vie de sir W. Scott sont maintenant dans la possession du public ; il reste à les dégager

Digitized by Google

de tous les détails dont la postérité n'a pas besoin de conserver le souvenir, et à en former un livre qui soit vraiment une histoire du peintre d'Ivanhoé et de Waverley.

L'histoire des anciens Égyptiens de M. Wilkinson vient d'ajouter un bon ouvrage à ceux que l'Institut, Young, Champollion et Rosellini nous avaient donnés sur cette terre des Pharaons rebelles à la baguette de Moïse et aux interpellations des savants. Peut-être un jour les hiéroglyphes répondront-ils clairement. Le livre de M. Wilkinson, à part son mérite comme composition littéraire, est très-remarquable dans sa partie matérielle ; l'impression, les gravures en sont excellentes ; la couverture même en est très-élégante. Il serait bien à désirer que les libraires français adoptassent à cet égard le système anglais, et que ces misérables couvertures de papier qui sont immédiatement salies et déchirées, fussent remplacées par des étoffes gauffrées. Il y aurait certitude de succès.

Puisque je suis à vous parler de livres sous leur aspect physique, il faut que je vous cite *l'Histoire des tribus indiennes de l'Amérique du nord :* elle est ornée de cent vingt portraits soigneusement copiés des originaux qui se trouvent dans la galerie indienne du ministère de la guerre à Washington. Les notices biographiques qui accompagnent ces portraits sont fort curieuses ; que de qualités estimables dans ces sauvages des forêts américaines ! quelle trempe d'hommes !

M. Dickens, auteur de Pickwick, vient d'introduire dans le monde M. Nicolas Nickleby. Ce sont encore des peintures de genre, et le plus souvent de genre grotesque, mais colorées avec beaucoup d'habileté.

L'exposition des tableaux de la *Galerie nationale* vient de s'ouvrir. Dans un prochain article, j'indiquerai la situation actuelle des beaux-arts en Angleterre. L'arrivée à Londres des deux beaux tableaux de Paul Delaroche, représentant Strafford, et Charles I[er] au milieu des soldats, a produit une vive sensation dans le monde artistique.

L'art dramatique est ici dans un pauvre état ! Macready a cependant rempli avec assez de succès le rôle de Francis Foscari, dans la tragédie de Byron, représentée pour la première fois à Covent-Garden. Il n'y a pas de musique anglaise ! Benedict a composé pour Drury-Lane l'*Avertissement de la Bohémienne.* Quel opéra et quelle musique ! les trombonnes et les ophicléides y jouent un rôle qui « *le orecchie assorda !* » On dit qu'à l'occasion du couronnement, un compositeur anglais, connu par de grandes chutes et de petits succès, fera représenter *par ordre* un nouvel opéra. Le public n'espère guère en général dans les œuvres de circonstance. On dit beaucoup de bien d'un opéra anglais dont Lanza a fait la musique et M[rs] Shelley les paroles. Le sujet en est le Prophète voilé, une des éclatantes perles orientales de *Lalla-Rookh* de Thomas Moore. Nous verrons.

Digitized by Google

Bulletin Littéraire.

PUBLICATIONS NOUVELLES DE LA SOCIÉTÉ MELINE, CANS ET COMP.

EINERLEY, par *Alphonse Karr*, 2 vol. in-18.

Einerley est-il un nom de héros comme Waverley, Beverley, etc.? Non. Einerley est un mot allemand dont j'abandonne le sens à ceux qui connaissent l'idiome tudesque, et c'est de plus un mot que M. Karr, qui aime tant à entretenir les lecteurs de lui, par modestie sans doute, nous apprend qu'il n'a fait graver que depuis peu sur son cachet. Je ne savais de célèbres et de graves à connaître jusqu'à présent, que les devises politiques de M. le président Dupin.

M. Alphonse Karr, dans son dernier ouvrage, a fait ce qu'avaient fait avant lui MM. Sue, Loeve-Weimars, Souvestre, Frédéric Soulié. Einerley appartient à la famille déjà si nombreuse de *la Coucaratcha*, du *Népenthès*, de la *Maison Rouge*, du *Port de Créteil*. C'est un recueil de nouvelles, c'est-à-dire un livre qui, par la seule nature de son contenu, s'effraye d'avance de dire au public la vérité sur son titre. Le conte et la nouvelle, de même que les vers, sont en pleine défaveur; c'est un fait notoire.

Je remarquais dernièrement sur un journal de France cette annonce : *Mélancolies par...* n'importe, je ne me souviens plus du nom, et l'auteur au reste n'en serait pas plus connu pour cela. Mais qu'était-ce que ce volume in-8°? — Un roman, un drame, une histoire? une dissertation sur les chemins de fer ou un cours d'algèbre? — Rien de tout cela. Pour avoir la conscience nette de cette perfide annonce, il fallait recourir à la réclame qui n'osait avouer, mais au moins laissait pressentir que l'un des innombrables éditeurs qui crient misère à Paris, avait été assez fou pour publier quinze à vingt feuilles d'hémistiches plus ou moins mal ornés de rimes.

La décadence des mauvais vers et des contes ennuyeux témoigne hautement en faveur de la moralité de notre époque, et des progrès qu'elle fait vers une ère de littérature plus orthodoxe.

Cet ultimatum parfaitement catégorique me ramène à l'œuvre de M. Alphonse Karr. On me permettra sans doute, après avoir formulé aussi nettement le blâme, de consigner ici l'éloge avec la même franchise. Je ne pousserai pas l'exagération du courage jusqu'à dire que j'ai lu tous les volumes de nouvelles, fragments détachés, essais, qui ont précédé *Einerley*, mais je déclarerai que j'ai lu ce dernier recueil tout entier, moins un seul morceau, celui qui a pour titre *Petites causes de grands événements*, où l'auteur a cherché à se donner quelques allures voltairiennes qui le font grimacer, et où, au moins dans les quelques pages que j'ai parcourues, il n'atteint pas toujours le but qu'il se propose. Pour composer un pareil chapitre d'une façon satisfaisante, il faudrait avoir antérieurement écrit de gros volumes sur la matière, ce que je ne pense pas que M. Karr ait jamais fait, ni même qu'il ait envie de tenter.

La preuve la plus convaincante qu'on a lu un livre, c'est d'en donner l'analyse. J'analyserai.

Le trente-troisième chapitre de Sous les Tilleuls est un appendice au premier roman du même écrivain. On se rappelle que dans ce livre l'auteur y laisse Stephen, son héros, à

Digitized by Google

côté du corps exhumé de sa maîtresse. Stephen a survécu à la mort de celle qu'il adorait, mais il lui continue son culte en trompant le plus de femmes et de filles qu'il peut. Pas une de celles qu'il rencontre ne lui échappe. Stephen, dans ce *trente-troisième chapitre de Sous les Tilleuls*, est un composé de Don Juan et de Vampire, que même, j'oserai le dire, il surpasse.

Un Homme et une Femme exprime très-probablement la pensée de M. Karr sur la théorie des attachements réciproques. *L'homme* aime sans amour véritable, c'est-à-dire par goût, par passe-temps et en haine de la monotonie; *la femme*, elle, n'aime que *lui*, mais elle le laisse parfaitement libre de ses actions. Il peut la tromper tant et aussi souvent qu'il le voudra, elle l'aimera toujours et lui rouvrira les bras quand il lui plaira de revenir. Il y a mieux, si cet inconcevable amant veut se marier avec une Anglaise, ce qui est une première folie, et s'il n'a pas d'argent, ce qui en est une seconde; si, de plus, le père est assez mal appris pour ne vouloir accorder la main de sa fille qu'à un individu honnêtement pourvu de capitaux, eh bien! elle donnera tous ses revenus à son ingrat, elle achètera la corbeille de la mariée, les présents de noces; mais cette fois c'en est trop, ce dévouement de bayadère doit gagner le cœur de Brama, la corbeille servira et les noces se feront, non pas avec l'Anglaise; mais avec elle, Adèle, la femme type. Heureux Lucien! si tous les hommes te ressemblaient, et si surtout pour le bonheur de bien du monde, toutes les femmes se résignaient à prendre ta maîtresse pour modèle?

Sans se voir est un petit tour de force dont le mérite ne sera réellement senti que par ceux ceux qui écrivent des romans et qui se figurent, pour la plupart, qu'il est indispensable que les héros du drame se voient et se parlent, afin qu'une intrigue puisse s'accomplir.

Les Quartiers tranquilles est un paradoxe en passant. M. Karr a droit à nos remerciments pour sa sobriété hors d'habitude.

L'histoire des révolutions de Pirmasentz renferme des passages fort plaisants. C'est un principicule d'Allemagne qui, dans un ordre d'idées un peu différent, rappelle Caleb.

Le premier conte du volume suivant, qui est fort considérable, n'a pas de titre. C'est le roman de deux époux qui se sont mariés sans amour et qui finissent par s'adorer, grâce à une petite ruse de la femme.

M. Karr s'en voudrait de donner le jour à un livre où il ne serait pas question de botanique et de chien, chien de Terre-Neuve surtout. Vous savez que M. Karr possède un molosse de cette race; c'est ce qui nous vaut, dans Einerley, *Bernard et Mouton*, histoire d'homme et de chien, où l'homme n'est pas plus que le chien, et où le chien n'est pas moins que l'homme.

Je saute sur une *histoire de Voleurs* et sur *le Déshérité* pour finir plus vite en arrivant au *Jobisme* qui est véritablement la pièce de l'ouvrage que j'ai trouvé le plus de plaisir à lire. Il était difficile de mettre plus de vérité dans les détails et de raconter avec plus de science positive, les innombrables catastrophes qui se pressent souvent dans l'existence d'un jeune homme et le conduisent par la misère à la tombe.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que les traits d'originalité et d'esprit fourmillent à toutes les pages d'*Einerley*.

DOVERSTON, par l'*auteur* de *Tryvelian*, 2 vol. in-18.—L'auteur de *Tryvelyan*, d'*Élisa Rivers* et d'autres ouvrages qui ont obtenu beaucoup de vogue dans la Grande-Bretagne et les honneurs de la traduction en France, et qui malgré cela s'obstine à garder l'anonyme, vient de faire paraître un nouveau roman qui a pour titre *Doverston* Le mérite des publications antérieures du même écrivain nous semble une excellente garantie du succès de *Doverston*, succès au reste que la grande majorité du public paraît déjà se complaire à ratifier.

Digitized by Google

REVUE BRITANNIQUE.

Histoire contemporaine.

MOUVEMENT ACTUEL DE L'EUROPE.

Nous l'avons déjà dit, il y a quelques années, la plupart des mouvements extérieurs et visibles de la politique ne correspondent nullement avec ses mouvements réels et cachés. Les hommes d'État et les gouvernements, depuis la révolution de juillet, imitent ces comédiens inexacts ou spéculateurs qui promettent un spectacle sur l'affiche, et le changent effrontément par caprice, par calcul ou par accident, vingt minutes avant de lever le rideau. La propagande révolutionnaire, les idées de progrès, les manifestations armées du peuple, les réactions violentes de l'aristocratie, se sont montrées partout, et partout les choses demeurent comme elles étaient. A l'exception de la France et de l'Angleterre, où il est impossible, par la loi même de leur existence, qu'on ne marche pas, vous ne trouvez dans l'Europe que des déplacements inutiles, des réformes équivoques, des améliorations douteuses et des abus replâtrés. La grande lutte de l'absolutisme et du libéralisme, qui un moment avait failli incendier encore le monde, s'apaise tellement qu'il est à craindre qu'elle ne finisse par s'amortir. De tous côtés on se remet des chutes et des ébranlements ; on risque des concessions pour gagner du temps, de l'argent et du repos ; la crise s'est transformée d'émeute sociale en négociations privées, et le système bourgeois qui dirige maintenant la politique intérieure s'étend de plus en plus aux intérêts généraux.

Ce *statu quo* a de déplorables résultats. Chaque parti en use, non pour compter ses morts, mais pour réparer ses pertes. Croyez-vous, par exemple, que l'esprit républicain soit tué en France? Il est plus vigoureux, plus résolu, plus propagateur que jamais. Les légitimistes serrent leurs rangs à mesure qu'ils s'éclaircissent, et les utilitaires, dont Louis-Philippe est le symbole, puisent dans la paix des arguments contre les prétendus fauteurs de la guerre civile et étrangère. Chacun s'arrondit. En Angleterre, les tories profitent du couronnement de Victoria pour se rendre im-

Digitized by Google

portants dans l'exercice des priviléges qui constituent malheureusement la base de leur influence politique. L'Autriche étalera aux cérémonies de Milan toutes les vieilles traditions de l'empire de Charles-Quint, pour habituer les provinces méridionales à l'oubli de leur dépendance; tandis que dans le Portugal et à Madrid la cause des rois est vivement compromise par l'esprit public, que les péninsulaires ne connaissaient pas encore, et qui s'infiltre lentement dans leurs mœurs. La question hollando-belge n'est pas plus avancée qu'en 1831; un bûcheron de mauvaise humeur, un douanier ivre suffit pour mettre en émoi toutes les puissances qui ont concouru aux trop fameux protocoles rédigés par M. de Talleyrand; et voilà justement le vieux diplomate qui disparaît comme pour dénoncer la vitalité de son œuvre *in extremis*. Un seul fait s'est accompli de toutes parts, c'est l'introduction parmi les maisons souveraines des familles princières de l'Allemagne, qui semblaient destinées à ne contracter jamais que des unions domestiques. Si M. de Talleyrand ne s'est réveillé sur la fin de sa carrière, et si les Français n'ont provoqué une seconde révolution que dans un but aussi ridicule, il faut avouer que les peuples ne sont pas dignes d'une émancipation sérieuse.

Le pacte de famille, comme disent les radicaux, est un de ces mouvements politiques sourds et mystérieux dont nous parlions plus haut, qui s'exécutent d'autant plus vite que personne n'y prend garde, et que les apparences dissimulent aussi longtemps que les réalités s'y prêtent. La fièvre des Cobourg, *the cormorant ambition*, est un mouvement conjugal qui renferme les graves intérêts de la liberté. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il n'est pas moins hostile à la sainte-alliance. L'empereur Nicolas, dont la verve sarcastique est plus guerroyante que le trésor, a caractérisé cruellement la maladie des gouvernements libéraux. A l'époque où Léopold se trouvait placé entre deux mariages également dynastiques, et où la main de dona Maria était sollicitée par un de ses neveux, le czar s'écria : *Jamais une couronne ne tombe dans la boue, qu'un de mes cousins de Cobourg ne cherche à la ramasser*. Il n'est pas hors de propos de remarquer que la reine Victoria, qui fait la grandeur actuelle de cette petite famille princière, s'appelait Alexandrina, par déférence pour l'empereur Alexandre de Russie, le prédécesseur de Nicolas. La sœur aînée de la duchesse de Kent avait épousé un frère d'Alexandre, ce Constantin, le capricieux tyran de la Pologne; mais elle en fut séparée en 1820, dans les orages d'une union fort malheureuse. Les causes de cette rupture, dont on raconte des particularités incroyables et atroces, remontent, dit-on, à la présence d'un jeune officier russe dans l'intimité du grand-duc. Une intrigue fut découverte; la justice et la clémence du czar protégèrent les coupables. L'épouse divorcée, dont la maison est payée sur la cassette de l'empereur, vit maintenant en Suisse avec le jeune officier dont les assiduités ont compromis son rang. Dans le monde diplomatique, cela s'appelle honnêtement une liaison. De tout temps, la manière dont se recrutent en Allemagne les princesses nubiles pour le lit des grandes familles souveraines, a été un scandale pour l'Europe; les conscriptions de vierges qu'on fait dans le Caucase pour les harems de Constantinople ne sont pas plus révoltantes. Il faut lire, dans les *Mémoires secrets* de Masson sur la cour de Catherine II, les *convois* successifs de femmes allemandes qu'on amena dans Saint-Pétersbourg pour le mariage du grand-duc. L'impératrice les prenait à l'essai pendant quinze jours, et les renvoyait avec son portrait enrichi de diamants pour frais de route. Tel était le sort des petits princes de la confédération jusqu'au moment de l'intronisation forcée de la famille Bonaparte dans le sein de toutes les dynasties. A leur grandeur se rattache l'abaissement des maisons souveraines. Les Bonaparte ont préparé l'avénement des Cobourg.

C'est le pacte de famille qui a porté deux princes allemands au trône de don Pedro; mais les Cobourg sont plus forts que les descendants du vice-roi d'Italie : ils ont

Digitized by Google

Louis-Philippe dans leurs intérêts, et la duchesse de Kent dans leurs rangs. Le roi des Français ménage d'ailleurs au pacte de famille un vigoureux coup de collier, en sollicitant la main d'un fiancé de Bavière pour la princesse Clémentine, et en rêvant encore la reine Isabelle pour un de ses fils; le mariage du duc d'Orléans est plus habile que brillant. Peu à peu la seconde couche des dynasties atteint la surface où les couronnes poussent vite, mais où les révolutions germent aussi, comme de mauvaises herbes gênent les boutures les plus droites. On en voit un exemple dans la Grande-Bretagne. L'ambition domestique de la duchesse de Kent est louable; cependant, lorsque le pacte de famille qui possède déjà les couronnes d'Angleterre, de France, de Portugal, de Belgique, de Wurtemberg, de Bavière et de Saxe-Cobourg, menace de placer sur le trône de Georges IV les deux jeunes étudiants de l'université de Bonn, les princes Ernest-Auguste et Albert-François, cousins de Léopold, il est impossible de fermer les yeux à son action politique. Toutes les conquêtes sociales se bornent pour le moment à des contrats de mariage.

Et qu'on ne dise pas que les nouvelles dynasties avaient besoin d'un pareil baptême! Bonaparte a brigué le lit des rois après avoir envahi leurs trônes, et ce lit a été son tombeau. Le baptême des nouvelles dynasties ne saurait être que la sanction populaire. Les brochures de M. de Cormenin ont prouvé en France ce que coûtent les monarques du juste milieu; en Angleterre, la liste civile de la reine Victoria est encore plus onéreuse pour la nation britannique, le budget d'une jeune fille est aussi lourd pour les communes que la liste civile de Georges et de Guillaume.

Voici comment le *Taits' Magazine*, l'un des organes du parti radical, établit ce chiffre :

Détail.	George IV.	Guillaume IV.	Victoria.
Trésor privé	60,000 £	60,000 £	60,000 £
Émoluments des personnes et dignitaires attachés à la personne royale . . .	130,300	130,300	131,260
Service du palais.	171,500	171,500	172,500
Argent destiné à la munificence royale .	23,200	23,000	13,200
Dépenses secrètes.	»	»	8,040
Total. . . .	385,000	385,000	385,000

A laquelle somme il faut ajouter la pension des divers membres de la famille royale qui s'élève à 707,360 £, et les revenus de Cornouailles et de Lancastre qui forment une somme de 44,000 £; soit en tout 1,138,460 £.

Les whigs, malgré leur dévouement, expliqueraient avec peine ce chiffre accusateur qui dément toujours, depuis quelques années, la réputation économique des monarchies constitutionnelles. On doit de même au pacte de famille une partie des embarras politiques dont se sont compliqués, depuis la révolution de juillet, les institutions et les principes. Il y a là plus que le gaspillage de l'impôt; il y a un honteux trafic de l'enthousiasme que certaines races inspirent encore aux populations moutonnières. Le pacte de famille est malheureusement pour beaucoup dans cette physionomie énigmatique, dans cette marche ambiguë que le gouvernement français affecte plus que jamais sous le ministère Molé. L'intérêt dynastique vient toujours, comme dans la conversion des rentes et pour le chemin de fer de Bruxelles à Paris, jeter son brandon imprévu de discorde au milieu des débats de la tribune et de la presse. Il a dominé l'intervention avec d'autant plus de gravité, que c'est la seule question qui soit maintenant sérieuse et urgente dans l'Europe, parce qu'elle les réunit et les absorbe toutes. La Russie a tellement broyé sous la roue de ses ca-

Digitized by Google

nons et sous le fouet de ses ukases les débris vivants de la Pologne, que les puissances ajournent leur humanité, dans la crainte qu'elle ne soit plus meurtrière que profitable, et que Nicolas, contrarié, en poursuive plus violemment l'extermination de ce malheureux peuple; la France est tout aussi embarrassée de prendre sa conquête que de la garder, et les cinquante mille hommes qu'elle entretient en Afrique suffisent aux distractions guerrières des Parisiens; la Hollande et la Belgique, par leurs continuelles taquineries d'enfant, nourriront longtemps les inquiétudes du cabinet de Vienne, où d'ailleurs l'état précaire de l'Italie méridionale tourmente sans cesse encore M. de Metternich; Othon, Mahmoud, Ibrahim Pacha, Abd-el-Kader sont des acteurs politiques qu'il ne faut pas perdre un instant de vue, sous peine de trouver défaite la besogne à laquelle ces personnages prêtent leur appui, tantôt comme dupes, tantôt comme auxiliaires; enfin, chaque nation a des plaies domestiques ou des événements privés en concurrence directe avec la gravité des intérêts généraux. On ne saurait nier, par exemple, l'importance des prétentions religieuses de l'archevêque de Cologne pour l'avenir de la domination prussienne dans les provinces rhénanes; si le Limbourg et le Luxembourg compromettent encore la stabilité du nouvel Etat belge, c'est que leur séparation rencontre dans la timidité de Léopold un obstacle moral qui paralyse l'action que la Belgique serait capable d'exercer secondairement sur la politique de la quadruple alliance, malgré l'égoïsme déjà si complet de ses nationalités récentes; et ici le pacte de famille le révèle dans toute sa bourgeoise temporisation. La situation équivoque des Deux-Siciles n'est qu'un triomphe de plus pour cette pensée secrète de la diplomatie que le roi de Naples a beaucoup trop dédaignée. Les difficultés intérieures chez les autres puissances de l'Europe, soit en face de leurs populations, soit vis-à-vis de leurs finances, ne sont pas moins réelles, si toutes ne découlent pas du pacte de famille. Mais, à l'égard de l'intervention, dès qu'il s'agit de cette mesure vraiment dynastique, les chancelleries entrent en émoi, les parlements tonnent, et si don Carlos pénétrait dans Madrid, ou si la régente était séduite par les *exaltados*, il est évident que l'une ou l'autre de ces deux catastrophes remettrait en présence le pacte de famille et l'intérêt des peuples. Alors, nous ne répondons pas de l'issue du combat.

Le pacte de famille plane sur les discussions politiques de l'Europe entière. Dans la Grande-Bretagne, les radicaux en font le texte de leurs harangues les plus violentes et les plus sensées; Hume, Ward, Wakley, Roebuck, Mahsworth ne prononcent jamais le nom de Cobourg sans frémissement. On a vu les émeutes soulevées et les clubs formés au sein de Lisbonne contre les exigences matrimoniales du prince de Leuchtenberg. Le pacte de famille prépare encore un des événements les plus graves, l'introduction d'une princesse russe dans la maison du roi de Hanovre, qui n'a pas oublié les traditions du duc de Cumberland. A Madrid, les Espagnols portent à leur petite reine un amour romanesque dont l'énergie garantit son trône, mais ils prendraient assurément un mari d'Orléans pour une atteinte à la fierté castillane. Les temps de Philippe V et du traité des Pyrénées sont bien passés. Rappellerons-nous le prince d'Orange qui regardera comme une insulte personnelle le mariage de Victoria, s'il n'est pas l'époux choisi; et l'avénement d'une fille des Césars à la couche du roi de Naples, et l'âge nubile des sœurs de l'empereur du Brésil, où le prince de Joinville a fait une apparition si conjugale, et enfin les semences de jalousie et d'ambition que la duchesse d'Orléans a laissées en Allemagne? De telles préoccupations, jetées au milieu de l'Europe aristocratique, ne se conjurent que par l'extension des principes d'une liberté généreuse; mais les hommes d'État ne tiennent le pouvoir que des dynasties, et ils flattent l'origine de leur grandeur dont ils se croient solidaires.

C'est véritablement dans cette fièvre ambitieuse des maisons souveraines de deuxième formation généalogique, dans

Digitized by Google

cette substitution de branches cadettes à des rameaux héréditaires, que repose le mouvement de la politique actuelle. Il faut rendre aux Chambres françaises la justice de dire qu'elles semblent reconnaître dans leurs débats la fâcheuse influence d'un pareil système de ménage. La question d'Espagne, la conversion des rentes et les fonds secrets, ces trois pivots de la session, n'ont eu d'importance que par les affaires dynastiques. On y a constaté plus que jamais, toujours par suite des intérêts de famille, l'énorme distance qui sépare la capacité dont la grande nation fait preuve dans les heures de crise révolutionnaire, et la maladresse qu'elle montre dans les instants plus faciles de réorganisation.

Cette fermeté contre les agitations et cette timidité dans les époques de calme pourraient jusqu'à un certain point s'expliquer par le caractère de la moralité politique des hommes d'État de la France contemporaine, telle qu'elle est née avec la monarchie représentative, en 1815. Nous ne dirons pas que la révolution de juillet a ébranlé, affaibli, corrompu cette moralité; l'expression serait dure et triste; mais il est incontestable que la manifestation de 1830, en brisant des faisceaux d'idées et de manœuvres étroitement unies, en multipliant les systèmes et en accueillant les théories, a donné plus d'orgueil, plus d'exigence, plus d'ambition aux personnalités qui naguère acceptaient le niveau du salut commun. Un personnage politique, sous la restauration, faisait bon marché de son rôle, pourvu que la patrie et la liberté fussent en somme victorieuses; aujourd'hui il s'isole complétement; il demande des garanties pour son triomphe avant de les demander pour sa cause. Il y a conséquemment plus d'indépendance dans la nation, moins de dévouement de la part de ses mandataires.

On voit encore en France un triste résultat du pacte de famille dans la déférence générale de l'armée, non-seulement pour l'esprit de cour et la politique du château des Tuileries, mais aussi pour l'intérêt dynastique, même lorsqu'il compromet le libéralisme des principes et l'honneur du pays. C'est la conséquence de l'ignorance et du défaut de logique dans le gouvernement. Il est certain que la guerre se retire peu à peu des institutions de l'Europe politique; les rois comme les peuples, par des intérêts opposés, tendent à se réunir sous l'abri d'une paix perpétuelle; et, à cet égard, l'entretien des armées permanentes est en contradiction radicale avec le caractère progressif de l'époque. Rien de plus absurde que de contempler le prince royal commandant des manœuvres au Champ-de-Mars ou passant des revues sur le Carrousel, tandis que Louis-Philippe expédie jour et nuit dans son cabinet des dépêches pour rendre tout ce jeu d'enfant inutile. L'armée est trop instruite, trop éclairée pour ne pas comprendre cette situation. N'ayant plus d'espérance que dans les parades et les corps d'élite, elle s'attache à la personne du souverain; et, au sein du parlement français, les députés qui sont fonctionnaires de l'armée s'abstiennent des questions spéciales, dès qu'ils seraient en opposition avec la cour qui est la sauvegarde de l'avancement. Aussi les questions militaires sont-elles forcément dévolues à des orateurs qui n'ont d'autorité sur ces matières que par leur indépendance. Au Palais-Bourbon, comme au Luxembourg, ce sont des avocats, des administrateurs, des propriétaires qui ont prouvé que le traité de Vienne avait été violé à l'égard de la Pologne par la Russie; que les bandits de don Carlos ne résisteraient pas à un corps d'armée français, que la lettre du traité de la quadruple alliance en tue l'esprit; et que si les Anglais contenaient dans l'Inde soixante millions de tributaires avec des cipayes, la France pouvait bien économiser sur le sang de ses jeunes soldats, en formant des régiments arabes. Nous ferons observer que, sous ce dernier rapport, les situations de la Grande-Bretagne et de la France ne sont pas comparables; l'Hindou diffère de l'Arabe pour le moins autant que les deux peuples dont ils sont tributaires diffèrent eux-mêmes l'un de l'autre; nous avons montré pour les lois, les mœurs, les usages et les propriétés des habitants de l'Indoustan un

respect que les Français n'ont pas toujours importé sur la côte d'Afrique; et, puisque les orateurs de la chambre des pairs proclament cette vérité de leur propre bouche, osons rappeler ici que nous sommes peut-être les premiers colonisateurs du monde. Pour mieux s'en convaincre, il n'y aurait qu'à jeter un coup d'œil sur l'accroissement progressif mais lent de la puissance anglaise dans l'Inde (1).

Dans cette circonstance, l'effet du discours de M. Thiers n'a pas été moins vif de ce côté-ci de la Manche, qui cependant n'a jamais sympathisé avec le jeune et brillant parvenu. Il s'est montré tout à fait éloquent à la manière de Shéridan et de Burke, c'est-à-dire avec l'entraînement qui résulte de la conviction dans un homme d'esprit. C'est une chose bien remarquable que cette animation subite, persuasive, supérieure, et point du tout jouée, qui bouillonne pour ainsi dans M. Thiers et s'échappe en torrents inégaux mais brûlants, toutes les fois que l'honneur, la liberté et les principes de 89 sont en question pour la France au milieu de son parlement. M. Thiers a l'incontestable mérite dans la chambre des députés, en ces moments-là, de confondre, seul dans sa personne. les hauts intérêts qu'il défend, parce qu'il est seul dans cette chambre leur plus évident et leur plus puissant produit, et une semblable incarnation de l'homme dans le principe, ou du principe dans l'homme, forme une péripétie en chair et en os, une argumentation personnifiée dont la foudre ne tombe jamais en vain. Ajoutons que M. Thiers n'use de cette force oratoire, dont nous retrouvons un exemple dans son pays chez Mirabeau, que dans les instants de crise et quand il s'agit de frapper un coup décisif. Que sa cause triomphe ou qu'elle succombe, ce genre de péroraison laisse toujours un long retentissement dans le public.

De pareilles attaques, renouvelées savamment et à propros, finiront par ramener M. Thiers à la présidence, qu'il occupera dès lors d'une manière d'autant plus franche, qu'il aura beaucoup de fautes à expier et de témérités à justifier; il faudra qu'il corrige les erreurs du cabinet précédent et qu'il montre la vérité, l'opportunité du sien. Nous ne sommes pas embarrassés de sa conduite; nous le sommes plutôt des obstacles qu'il a déjà rencontrés dans une volonté supérieure et des impressions qu'il peut recevoir et qu'il reçoit maintenant de son entourage. A proprement parler, M. Thiers n'a point de coterie politique; il n'a que des amis : c'est là un grand malheur. Les conseils d'un ami sont flatteurs pour l'homme privé; ils égarent souvent l'homme d'État, parce que les dévouements particuliers n'ont pas toujours en vue l'intérêt général d'une situation comme les dévouements politiques. Il y a des gens à Paris qui se feraient tuer pour prouver, ce qui est parfaitement inutile, que M. Thiers est un honnête homme et un grand citoyen; il y en a fort peu qui proclameraient l'infaillibilité de ses talents politiques au delà des grilles de son hôtel. M. Thiers est un chef de famille; ce n'est pas un grand prêtre.

Ce qui fait la force de M. Guizot, c'est qu'il a une double puissance; sa personne et son parti. Il passe, aux yeux de ses adversaires, pour un homme qui a un système, des principes, de la conscience et du désintéressement; et comme sa tenue d'orateur, sa dignité parlementaire, sa roideur souvent illogique, sa vie privée parlementaire honorable justifient en apparence tous ces mérites, fort rares en France, on les respecte tout en le combattant; et plus il est vaincu, plus on l'admire. Cette position singulière donne à M. Guizot beaucoup plus d'importance qu'il ne s'en serait acquis uniquement par ses talents politiques. Il est chef de parti dans tous les bénéfices du mot. Un moyen bien facile de se convaincre de l'excès de sa réputation, c'est de chercher les services qu'il a rendus à la France depuis la révolution de juillet. Si nous exceptons ses règlements sur l'instruction primaire, règle-

(1) Dans une de nos prochaines livraisons, nous esquisserons le tableau des conquêtes de l'Angleterre dans l'Inde.

Digitized by Google

ments administratifs qui rentraient d'ailleurs dans la carrière de toute sa vie, nous ne le trouvons mêlé de fait dans aucune des grandes luttes où le pouvoir de Louis-Philippe s'est pris corps à corps avec la démocratie turbulente. Le nom de M. Guizot plane, il est vrai, sur les démonstrations des majorités et sur les actes des ministères, mais son doigt ne paraît pas. Nous croyons qu'il possède l'art de grouper les hommes politiques autour d'un fantôme de système qui n'existe que dans la bonne foi ou la médiocrité de ceux dont ce système couvre les bévues ou excuse les faiblesses. M. Thiers, qui par bonheur est revenu de son aveuglement, pourrait à cet égard nous donner des renseignements curieux. Ce qui a sauvé la France depuis la révolution de juillet, c'est la rigueur de Casimir Périer; c'est la volonté, c'est le savoir-faire du roi. On a dit qu'ils servaient tous deux de jouets à M. Guizot; il nous semble pourtant, à voir les résultats, que c'est M. Guizot qu'on a insensiblement réduit à ce rôle. De ces deux hommes politiques, l'un a succombé, mais l'autre a touché le but.

Il faut donc que M. Guizot ait un côté faible; oui, et c'est l'orgueil. Sous beaucoup de rapports, mais toutefois avec les atténuations de l'époque, il nous représente assez bien le triumvir Robespierre. C'est la même inflexibilité dans la parole et dans le raisonnement, la même dureté dans les moyens, la même simplicité dans la conduite privée, la même hésitation dans les moments de crise. M. Guizot paye de ses doctrines et jamais de sa personne. L'intimidation correspond à la terreur. Quand il faut pousser fatalement la France dans les voies impérieuses de son système, M. Guizot s'élance à la tribune; quand il faut en répondre devant les communes assemblées pour l'élection ou devant la populace ameutée sur les places publiques; c'est Périer, c'est Thiers, c'est Louis-Philippe, c'est le maréchal Soult qui montent à cheval ou compromettent leur habileté. M. Guizot n'a pas peur de mourir, mais il a peur d'être vaincu. Nous découvrons encore ici quel est le véritable pantin. Supposez que M. Guizot eût réellement un système, ou, ce qui est la même chose, supposez que son système fût habile, tous les hommes d'État qu'il paraît avoir usés lui auraient servi de piédestal, et pourtant c'est M. Guizot en définitive qui est leur marchepied. On nous répondra que la terreur a sauvé la France en 93, et que, si nous voulons être conséquents dans notre parallèle, l'intimidation sauvera la France en 1838. D'accord, mais l'intimidation restreinte aux mesures rigoureuses de Casimir Périer, de même que la terreur comme la régularisait Danton. La terreur, couvrant la France d'échafauds sanguinaires, amena la chute du gouvernement républicain; l'intimidation, corrompant les hommes qu'elle ne peut vaincre, flétrissant ou ridiculisant ceux qu'elle ne peut corrompre, gouvernant avec des journaux vendus, arrachant de force ou de gré peu à peu la France aux errements de la révolution de juillet, substituant les choses et les personnes de la restauration à des conquêtes politiques et morales légalement faites, l'intimidation entraîne nos voisins vers un nouveau bouleversement.

Robespierre, à mesure qu'il rencontrait des obstacles, envoya à la guillotine Vergniaud, Danton, Hébert; il voulait y envoyer Tallien; il y aurait plus tard envoyé Billaud-Varennes et même Saint-Just; mais il finit par être dupe de ses propres exagérations. M. Guizot a successivement usé M. Périer, M. Soult, M. de Broglie, M. Molé; mais comme il va maintenant, faute de victimes, passer du rôle de grand prêtre aux honneurs du sacrifice, son temps expire, son heure est venue : il doit vaincre ou périr lui-même. Or, la chute pour M. Guizot, c'est l'impuissance et l'oubli. Dénoncer son impuissance en acceptant des conditions d'une chambre ou de Louis-Philippe, est un risque individuel que cet homme d'État ne fera jamais courir à sa personnalité si difficilement maintenue hors de toute atteinte. Il aimera mieux l'oubli avec son système, que l'impuissance avec le pouvoir. Il reste donc député.

M. Guizot trouve également une certaine force dans son parti, force qui n'est pas la

Digitized by Google

victoire, mais la résistance, comme la force qui émane de sa personnalité. Il puise d'abord une énergie incessante dans les flatteries dont ses partisans l'entourent, le défendent et l'éblouissent. C'est par les femmes surtout que les doctrines entretiennent le feu sacré de leur maître. Les éloges du sexe ont pour M. Guizot le même irrésistible attrait que pour le duc de Wellington. Lorsqu'il était ministre de l'instruction publique, et que, fidèle à sa tactique de ne jamais compromettre directement le dogme qu'il représente, il gouvernait la France sous le manteau du président nominal du conseil et en concurrence avec le président réel; il fallait voir ce professeur, dans son salon de la rue de Grenelle, recevoir les hommages du petit nombre de femmes qui ont conservé dans les mœurs parisiennes les traditions d'élégance, de coquetterie et de beauté des anciennes cours.

Ces hommages sont encore aujourd'hui ceux que M. le comte Molé ménage de temps en temps à son chef de coterie, pour lui faire oublier les transactions que les doctrinaires ont consenties à l'influence secrète naguère si imprudemment déclinée par M. Guizot. Madame Molé, qui a beaucoup d'esprit et même un rang dans la littérature, madame la duchesse Decazes et madame de Barante entourent le patriarche, dans l'hôtel privé du ministre actuel, rue de la Ville-l'Évêque, de toutes les consolations que leur suggèrent l'espérance de revenir au pouvoir et le respect dû aux talents qui ont fait leur fortune politique. Car, il ne faut pas s'y tromper, ces trois femmes exquises règnent quand les doctrinaires gouvernent; elles ne partagent la puissance qu'avec Louis-Philippe. Les secrétaires d'ambassade, les diplomates étrangers, les jeunes magistrats, les artistes célèbres, les députés aimables relèvent de leur bon plaisir. Il semble qu'elles aient puisé dans les murs où ce triumvirat fonctionne les traditions d'un culte féminin qui eut aussi, sous la restauration, un singulier empire. Nous voulons parler de la princesse Bagration. Elle habitait, en 1817, l'hôtel de M. Molé.

Comment ce ministre et les femmes spirituelles qui lui viennent en aide ne consoleraient-ils pas M. Guizot et ne tourneraient-ils pas l'action politique de la France, pour une dernière fois, au bénéfice de leur parti, lorsqu'ils se retrouvent ensemble à la même place où, il y a vingt ans, Müffling, Sacken, Wellington, Schwartzemberg et Metternich installèrent ce fameux club du faubourg Saint-Honoré, qui a sauvé les idées et les personnes de Gand? La princesse Bagration avait mille avantages que n'ont pas les triumvirs actuels : elle était étrangère, à peu près veuve, et jouissait de 60,000 fr. de pension avec tout l'entraînement d'une jeune et jolie femme de vingt-huit ans. En comparant nos souvenirs, il n'y a rien de changé, sinon que madame Molé, madame Decazes et madame de Barante n'ont plus vingt-huit ans, et que des Français ont remplacé les officiers supérieurs de la sainte-alliance. A minuit, quand même la princesse n'était pas rentrée du bal ou de l'Opéra, les bougies s'allumaient dans ses salons déserts, où peu à peu, silencieusement, venaient s'asseoir, en bas de soie et avec leurs crachats européens, les hommes qui ont signé au congrès de Vienne. Il n'y avait jamais d'autres femmes que la princesse. Lorsqu'elle ne paraissait pas, les bougies brûlaient toujours, comme si la réception avait lieu, jusqu'à cinq heures du matin. Les habitués ne demandaient pas la princesse Bagration; ils entraient, causaient, faisaient un whist, commentaient un mot de M. de Talleyrand, qui jouait là le rôle de M. Guizot, mais moins sérieusement que lui, et s'en retournaient enfin dans leurs chancelleries écrire les dépêches qui ont amené la révolution de juillet. Le personnage aimable de ces réunions était M. Beugnot, et M. de Richelieu y représentait le type de l'aristocratie libérale et de l'élégance parlementaire, dont M. de Broglie prétend continuer la mémoire. C'est une faiblesse bien excusable chez des hommes d'État qui n'ont pas changé leur point de vue depuis cette époque. Si les murs de l'hôtel Molé pouvaient prendre la parole, ils raconteraient aux conciliabules du jour une anecdote sur l'ingratitude en

Digitized by Google

matière politique, dont les doctrinaires feraient bien de tirer profit.

On ne sera pas précisément ingrat envers M. Guizot; on n'oublie pas assurément ses services et son nom; mais on se contente de le récompenser en lui jurant qu'il a sauvé la France. M. Molé est le bénévole intermédiaire de ces faciles paroles de conciliation, et le *petit* ministère, comme disent les journaux de l'opposition, suit en repos la pente de son déclin, grâce aux concessions que M. Guizot flatté obtient de ses amis du centre.

Le ministère Melbourne a de plus graves soucis : obligé de défendre la couronne, sans recevoir d'elle aucun appui; en présence des tories, dont l'armée forte et puissante est loin encore d'être défaite comme celle des légitimistes français; constamment aiguillonné par les radicaux et par l'Irlande, qui ne le soutiennent qu'à condition; tourmenté au dehors par les intrigues et les menaces de la Russie, par l'insurrection du Canada, et par le gouvernement difficile de l'Inde (1), le ministère anglais n'a pas le temps de faire de la politique de boudoir. Il est obligé de répondre par des faits aux interpellations incessantes qui lui sont adressées. Les tories veulent être édifiés sur l'état actuel de l'intervention en Espagne; Hume, le radical, demande s'il est juste que le roi de Hanovre soit encore le pensionnaire de la Grande-Bretagne; le ministère balbutie et la chambre casse le bill. Si le radicalisme en Angleterre est moins excentrique qu'en France, il n'est ni moins violent, ni moins opiniâtre. Tout ce qui est privilége, monopole, injustice, devient aussi l'objet de ses attaques, et, malgré la grande influence politique et morale du clergé anglican, le temps s'approche où il sera totalement dépouillé de ses dîmes.

Mais ce qui émeut le plus vivement les conservateurs, c'est le bill d'appropriation : ce bill tant de fois voté par les communes et tant de fois repoussé par la chambre des lords, est encore soumis à l'examen de la chambre des communes; aujourd'hui les deux armées arrivent en présence avec le même esprit que par le passé : « Mieux vaut périr sur la brèche que céder, » s'écrient le *Times* et les autres organes de son parti. « L'Irlande est perdue, leur répliquent leurs adversaires, si le bill ne passe pas avec toutes ses clauses. » La lutte est entamée, et tout porte à croire qu'elle sera décisive.

La grande affaire des récriminations électorales a longtemps aussi occupé les deux chambres; mais enfin, pétitions pour

---

(1) Voici ce que nous lisons dans la correspondance de l'*Asiatic Journal*: « Sur un grand nombre de points de l'intérieur, la misère des indigènes dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Le rapport de la Société de bienfaisance de Cawonpoor, annonce que plus de 1,200 personnes sont mortes de faim dans le cours de trois mois, dans la seule étendue de la station, et que le nombre des personnes qui reçoivent un secours quotidien, s'élève à 1,300. A Agra la misère est affreuse : dans une distribution de comestibles la foule des indigents s'est trouvée si compacte, que 15 individus sont morts écrasés. A Mattra, petite station, 400 personnes reçoivent des secours chaque jour. A Gwalior, des milliers de personnes meurent de faim, et l'on n'attend un remède à ce mal qu'au retour de la saison pluvieuse. A Calcutta, l'évêque de la ville a dit en pleine chaire que jamais le nombre des mendiants n'avait été aussi grand.

« Cet état de détresse a dû naturellement exercer une influence fâcheuse sur la population. Le nombre des vols et des crimes a augmenté d'une manière étonnante. Un grand nombre d'enfants sont volés chaque jour, et plusieurs criminels ont été condamnés aux assises de Madras, à sept ans de déportation. D'un autre côté, la superstition règne avec autant de force que jamais. Ainsi dans une lettre datée de Goomsur, on lit que le capitaine Campbell, dans sa dernière excursion parmi les Khouds, a sauvé 103 enfants qui étaient destinés à des sacrifices humains. Le commerce des Anglais en Chine souffre aussi depuis quelque temps. Un vif démêlé vient d'avoir lieu entre ces derniers et le gouverneur de Canton; de graves plaintes s'élevaient au sujet des marchands hongs. Ceux-ci doivent au commerce 2,320,000 piastres; une seule maison, la maison Jardine, était leur créancière de 1,700,000 piastres. Les Hongs, se trouvant pressés, ont demandé un délai de douze années pour le payement, et leurs créanciers, trouvant ce terme trop long, ont refusé. La cause a été déférée à son excellence le gouverneur qui, dans sa sagesse, a déclaré que le terme choisi par les marchands hongs était juste; qu'exiger un terme plus rapproché était injuste, et qu'il allait en référer à l'empereur du céleste empire, pour qu'il eût à suspendre le cours des relations commerciales des sujets anglais avec les commerçants chinois. »

Digitized by Google

et contre lues et examinées, il a été reconnu que les ministériels et les conservateurs avaient dépensé entre eux 200,000 £ pour s'assurer une majorité au sein de la chambre élective, et que, toutes sommes payées, les résultats étaient restés absolument les mêmes qu'avant la dissolution. Cependant le parti de lord John Russell, depuis l'ouverture de la session, a perdu du terrain, car dans le plus grand nombre des vacances qui ont eu lieu, la presque totalité des membres réélus s'est composée de conservateurs.

Plusieurs échecs successifs sont aussi venus attrister les amis du ministère. Nous citerons entre autres la question relative à l'apprentissage des nègres dans les possessions anglaises; malgré le talent de lord John Russell, la question a été résolue contre lui à une majorité de trois voix; le nombre des votants était de 189. D'un autre côté, le chancelier de l'échiquier signalait dans son rapport sur les finances une diminution assez importante, relative à l'exercice de 1837 : d'après les calculs du ministre, les revenus de l'année 1837 étaient portés à 47,250,000 £, ils ne se sont élevés qu'à 46,090,000 £. D'une autre part, le ministre avait porté les dépenses de la même année à moins de 47,000,000 £, et elles se sont élevées à 47,509,000 £, c'est donc un déficit d'un million et demi sterling. Ce déficit s'explique aisément par la crise commerciale qui vient de tourmenter l'Angleterre et les États-Unis; mais les partis s'en font une arme, et le ministère a été souvent embarrassé pour y répondre. Disons-le toutefois, cette crise ne se continue point.

De grandes améliorations s'opèrent; l'activité, les travaux ont repris à Manchester, à Glascow et dans un grand nombre d'autres localités du royaume-uni. Néanmoins de larges plaies restent encore à cicatriser; nous citerons par exemple les ouvriers de Spitalfields, qui, au nombre de dix mille, ont signé une pétition dans laquelle ils font un tableau déchirant de leur misère, et réclament de la législature un remède à leur détresse. Mais ce n'est pas là ce qui préoccupe le ministère; si dans le grand mouvement industriel qui s'est opéré dans l'industrie anglaise quelques branches sont en souffrance, il en est d'autres qui donnent de merveilleux résultats : voici enfin l'Océan et l'Atlantique tributaires de la vapeur; dans l'espace de six semaines le *Sirius* et le *Great-Westend* ont effectué une double traversée de Portsmouth à New-York; c'est là, sans contredit, l'un des plus beaux triomphes de notre époque! Déjà plusieurs grandes maisons de la Cité forment des comptoirs à New-York, à Boston et à Baltimore. Voilà enfin l'Angleterre qui étend ses bras géants sur les points les plus éloignés du globe. Dans l'Inde on organise en ce moment des lignes de bateaux à vapeur qui doivent servir au transport des dépêches et des passagers entre ce grand continent et l'Europe. Ces lignes desserviront l'Inde tout entière, Ceylan, Maurice, la Chine, la Cochinchine et l'Australie. Mais ce qui prouve mieux encore la situation vraiment puissante de la Compagnie des Indes, c'est la détermination libérale qui vient d'être prise par la cour des directeurs à Calcutta; c'est la meilleure réponse à faire à ceux qui prétendent que l'Angleterre tremble devant la Russie lorsqu'il s'agit de l'Inde. D'après ces règlements, tout navire naviguant sous pavillon étranger, soit qu'il vienne d'Europe, d'Amérique ou de tout autre port, aura la faculté d'importer dans les ports de l'Inde appartenant au royaume-uni des marchandises de toute nature, et de prendre en retour des marchandises indigènes de quelque nature que ce soit, pour les porter où bon lui plaira.

Quoi qu'il en soit, malgré les crises commerciales et les fluctuations de la politique, malgré les orages du dedans et ceux du dehors, le commerce, cette mère nourricière de l'Angleterre, qui chaque jour agrandit notre influence, est en pleine prospérité, et dépasse en progrès celui de toutes les autres nations de l'Europe. 18,100 navires venant de ports étrangers et jaugeant ensemble 3,215,800 tonneaux, sont entrés l'année dernière dans les différents ports de la Grande-Bretagne; ce nombre avait été l'année précédente de 17,600

Digitized by Google

navires jaugeant ensemble 3,152,300 tonneaux, et en 1836, de 16.530 navires, jaugeant ensemble 2,953,800 tonneaux, d'où il résulte que l'augmentation du nombre de navires venus des différents ports du globe a été de 400 navires pour les douze mois précédents, et d'environ 1,580 pour l'année 1836. Le commerce maritime de la Grande-Bretagne a largement participé à cet accroissement : 12,250 navires appartenant au royaume-uni, et jaugeant ensemble 2,346,500 tonneaux, sont entrés dans les différents ports, tandis que l'année précédente le nombre des navires qui faisaient le commerce avec les ports étrangers était de 11,640, jaugeant 2,225,000 tonneaux. Le cabotage a occupé, l'année dernière, 128,000 navires, jaugeant ensemble 10,409,400 tonneaux; en 1836, ce nombre fut de 125,800 navires, jaugeant 10,337,500 tonneaux. Le nombre total des navires entrés dans les ports de la Grande-Bretagne, soit qu'ils fussent employés au cabotage ou au commerce extérieur, a été de 146,000, jaugeant ensemble 14,625,000 tonneaux : d'où résulte, sur les arrivages de 1836, une augmentation de 4,000 navires, jaugeant ensemble 1,555,400 tonneaux.

Le tonnage moyen (cabotage non compris) a été, en Angleterre, pendant ces trois dernières années, de 3,100,300 tonneaux. En France, pendant la dernière période décennale, il n'a été que de 1,807,000 tonneaux. Le chiffre du tonnage qui n'était, en France, que de 1,615,000 au commencement des dix années, s'est rapidement élevé à la fin, et la plus forte année a offert un total de 2,371,000 tonneaux. Le tonnage de l'année dernière, en Angleterre, étant de 3,275,800 tonneaux, il résulte de la comparaison de ce chiffre avec celui du plus fort tonnage français une différence, en faveur de l'Angleterre, de 944,800 tonneaux. Mais occupons-nous de la situation politique du continent.

Dans l'Europe politique, les partisans et les adversaires du pouvoir, comme tous les hommes d'État, s'accordent à regarder Louis-Philippe comme le représentant, la personnification de la classe moyenne ou bourgeoise aujourd'hui triomphante. Or, comme cette classe est la partie la plus nombreuse et la plus influente de la population, des publicistes français, M. Fonfrède, de Bordeaux, et quelques autres moins hardis, voudraient que cette personnification, que ce type fût despote en raison même de la majorité dont il est le symbole, et que la représentation du pays se produisît plutôt dans la volonté qui tient les rênes du gouvernement, que par la volonté qui émane de l'élection des communes. Assurément c'est là une interprétation fort spirituelle et fort adroite du système représentatif.

L'opposition réplique à ce thème en demandant la pratique pure et rigoureuse du système, c'est-à-dire que la volonté du roi soit machinale et soumise à la responsabilité des ministres, qu'elle choisit d'ailleurs au sein des majorités offertes par les parlements. Entre leur point de vue et les maximes gouvernementales dont nous avons parlé plus haut, se placent enfin les doctrinaires, qui admettent avec l'opposition le péril de trop personnifier dans le prince la volonté de la nation, et avec M. Fonfrède les dangers du système primitif qui, sur les trois pouvoirs de l'État, en confère évidemment deux aux communes, l'une par la volonté des majorités parlementaires, l'autre par la volonté du conseil des ministres sorti de ces majorités mêmes.

Cette position des doctrinaires fait qu'ils prétendent posséder seuls le véritable remède aux embarras du jour, l'interprétation d'un système qui doit varier nécessairement, comme toutes les choses humaines, avec les circonstances et avec les personnes. Néanmoins, les députés et Louis-Philippe, par des motifs contraires, dédaignent également leur appui. Les Tuileries et les Communes ont tour à tour, suivant le jeu des majorités, l'amour-propre de vouloir gouverner sans eux; tandis que les doctrinaires sont repoussés par la chambre et par la cour, dès qu'ils mettent ostensiblement, impérieusement le pied dans le ministère. Alors le parti de M. Guizot en est réduit, pour ne pas disparaître,

Digitized by Google

à faire acte de présence dans la chambre par ses talents, qui sont incontestables, afin de se concilier une autorité mixte qui leur permet encore de tenir en échec les délibérations, tantôt en ménageant la gauche, tantôt en flattant le château. C'est là ce qui est arrivé dans la discussion de l'adresse et dans le vote des fonds secrets où la résistance des doctrinaires s'est maintenue tant qu'il a été nécessaire de constater leur force et où elle a cédé de bonne grâce dès que le ministère des Tuileries a eu besoin qu'elle cédât. Mais une semblable influence n'est pas moins une transaction, puisqu'elle ne rend que le pouvoir parlementaire à ceux qui l'exercent. On en voit la preuve dans les maximes libérales dont ils sèment aujourd'hui leurs brochures et leurs discours, comme dernière ressource, et avec une verve qui sent la détresse.

Du reste, les procès politiques intentés en France, soit aux journaux, soit aux particuliers, font peu d'impression sur le public, si même généralement ils ne compromettent pas la dignité du ministère qui en contre-signe le fâcheux éclat. On dirait que le moyen est usé ou nul. Les foudres d'éloquence dépensées par les gens du roi contre le régicide n'ont pas empêché les sanglantes parodies du crime de Fieschi de se perpétuer autour de la personne de Louis-Philippe, ni réchauffé l'indifférence de la nation pour ces répétitions fatigantes d'un même forfait. Ce que nous disons là n'est pas une supposition injurieuse pour le caractère de nos voisins. Le meurtre d'un homme, fût-il roi ou principalement quand il est roi, excite une égale horreur des deux côtés du détroit. Nous croyons seulement que si les tentatives dont Louis-Philippe est souvent le but soulèvent l'indignation publique en France contre leurs auteurs, c'est plutôt comme attentat privé que par moralité politique. Un semblable égoïsme se révèle dans toutes les autres poursuites judiciaires où le gouvernement est mis en question. Dès qu'un publiciste comparaît à la barre du tribunal, les opinions les plus hostiles se rapprochent pour le plaindre; aucune ne plaint le gouvernement qu'il a sali ou insulté, si ce n'est le journaliste authentiquement vendu, dont les condoléances en pareil cas ressemblent aux larmes mercenaires des pleureuses et font rire les spectateurs les mieux pensants qu'ils ont toutefois mission d'attendrir. En revanche, si des circonstances fort rares amènent sur les bancs de la cour d'assises une créature ministerielle, circonstances qui ont eu lieu récemment, aussitôt il se manifeste un intérêt général pour les adversaires en tout état de cause, et, comme en France personne n'est l'ami ou le client du pouvoir, hormis ceux qui en profitent, on voit dans l'accusé le gouvernement lui-même, on le voit protégé par des substituts, escorté par des gendarmes et défendu par des magistrats; on dit qu'il spécule sur le scandale, et on applaudit à la condamnation ou bien on siffle l'acquittement.

A quoi cela tient-il donc? peut-être à la nature du parquet. Les gens du roi ne sont ni considérés, ni suffisamment rétribués, ni convenablement habiles; la première imperfection de cette magistrature entraîne les deux dernières, comme aussi les deux dernières commandent la première dans tout le personnel. Dans un pays où les révolutions politiques ont été si fréquentes, où l'exaltation des esprits est si grande, la magistrature a été obligée plus fréquemment qu'en Angleterre de se mêler aux luttes des partis, de modifier sa jurisprudence au gré des vainqueurs, de condamner tour à tour ce qu'elle avait absous, et d'absoudre ce qu'elle avait condamné : de telle sorte qu'il est bien peu de magistrats en France, qui dans leur longue carrière n'aient été plusieurs fois, et à de très-courts intervalles, en contradiction avec eux-mêmes ou du moins avec leurs jugements antérieurement émis. Ces oscillations de la part des organes de la loi sont très-graves, et leur attirent la désaffection publique. Pour les membres du parquet, leur position est si précaire, leur avenir est si incertain, les influences auxquelles ils sont soumis sont si diverses et si variables, que tous les jeunes légistes qui ont un patrimoine médiocre et un talent réel préfèrent

Digitized by Google

les luttes du barreau, où le mérite et la fortune se joignent très-bien à l'indépendance du caractère. Il ne reste donc plus, pour la conscription d'élite dont se recrute le parquet des tribunaux, que de pauvres avocats sans clientèle, trop heureux de recevoir du ministre de la justice, après de longues sollicitations et grâce à de nombreux patronages, l'*exequatur* auquel ils doivent un rôle précaire, mais important, dans la société. Quand le nouveau récipiendaire gémit des devoirs que la nécessité d'une profession trop vantée lui impose, ou ne se sent pas la force de remplir ses fonctions avec le dévouement aveugle que sa famille espérait dans son âme faible, il tombe dans la magistrature de province, c'est-à-dire dans l'oubli éternel et dans la plus triste des conditions honorables. S'il regarde au contraire les épreuves du parquet comme un surnumérariat pénible, mais inévitable, il prend un front d'airain et une bouche de marbre; il refoule dans son cœur tous les sentiments qui ne s'accordent pas avec le but de son ambition, il oublie ses parents et ferme la porte à ses amis, quand ceux-ci pensent autrement que le ministère dont il est l'organe au Palais de Justice. D'après ce qui précède, on voit que le talent est la moindre des choses pour les jeunes magistrats du parquet de la France, et qu'ils n'ont ni le temps ni le courage d'y songer.

Maintenant, quelle peut être la tenue, la valeur, l'influence de ces hommes dans le prétoire français, lorsque les combats solennels de la parole s'engagent violemment entre les gens du roi et des avocats renommés comme M. Odilon-Barrot, M. Mauguin, M. Philippe Dupin, M. Teste et une foule d'autres moins connus et plus jeunes, mais dont le talent jouit déjà d'une grande faveur au barreau. Si le respect dû à la distribution de la justice ne s'était pas reporté sur la magistrature inamovible, nous le disons avec douleur, mais avec conviction, la pitoyable figure des procureurs et des substituts, au milieu de leur parquet, aurait depuis longtemps gravement compromis l'autorité royale. Spectateur impassible, le public, neutre dans les débats et victime dans l'affaire, voyant le gouvernement si bien attaqué et si mal défendu, se laisse naturellement persuader qu'il a tort, et les auditeurs sortent du tribunal avec la secrète pensée que les gouvernants sont ou très-coupables ou fort maladroits.

Ce n'est pas épisodiquement que nous nous livrons à ce commentaire sur l'esprit de la magistrature française. L'action judiciaire de Paris se mêle à la politique de l'Europe; elle a du retentissement dans les cabinets de tous les souverains qui mesurent les progrès de la réforme générale d'après le plus ou moins de force de compression dont le gouvernement de Louis-Philippe fait preuve à l'égard du radicalisme. Les tribunaux sont partout le miroir où la lutte de la force et du droit se révèle; mais, en politique et chez les Français, rien n'est plus expressif, plus redoutable que les débats de la justice haute. Quand la guerre civile de nos voisins commence par des escarmouches de parquet, c'est qu'un bouleversement plus régulier est dans les cœurs, sinon déjà par les rues. En Angleterre, pendant le couronnement à la fois si aristocratique et si populaire de Victoria, les radicaux vomissaient des imprécations sur la cérémonie. Cette manifestation violente, qui ne produit encore que des débats de parole et ne répand que des flots de bière à Londres, serait un signe très-grave à Paris. Les ministres de la sainte-alliance, Nicolas, don Carlos et les Bourbons de Naples le savent bien; car il n'est pas un procès instruit par-devant la chambre des pairs qui ne porte aussitôt la terreur ou la colère dans leur âme.

Le pacte de famille favorise beaucoup cette frayeur mutuelle qui assure les royautés contre l'esprit de révolte; les liens du sang rendent imitative la répugnance qu'inspirent aux gouvernements les tentatives de la liberté. Aussi, de toutes parts cherche-t-on à ne jamais descendre dans l'arène de la justice avec les propagateurs de l'insurrection. La reine dona Maria ne ferait pas cette sottise; et M. de Metternich, au nom duquel les procès politiques de Milan ont infligé tant d'exécra-

Digitized by Google

tion, sait ce qu'il en coûte pour mettre la justice du côté du pouvoir. Combien de semblables manœuvres n'ont-elles pas avili le gouvernement napolitain à la suite des troubles de Palerme! Toutes les fois que les Bourbons des Deux-Siciles ont appelé le bourreau à l'aide de la conservation de leur dynastie, et cela est souvent arrivé, leur gangrène morale s'est visiblement accrue. Quand le roi de Hanovre en viendra aux moyens judiciaires, il ne sera pas loin de retomber du trône au personnage de bouffon du peuple anglais. On se souvient encore à Saint-Pétersbourg de l'ébranlement sérieux qui accompagna, dans les mœurs de plomb de la Russie, l'instruction du dernier grand complot; et il est facile de voir, à l'animosité douloureuse qui gronde au fond des cœurs polonais, le résultat déplorable des exactions juridiques commises par les agents du czar dans ce malheureux pays. Il n'y a pas encore eu, que nous sachions, de drame judiciaire à Madrid, depuis l'intronisation de la jeune Isabelle, et c'est peut-être là ce qui explique le singulier repos de cette capitale où les factions les plus terribles demeurent en présence et ne se déchirent pas : mais viennent les solennités de la justice et les vengeances prévôtales d'une cour, l'incendie passera des camps de la frontière aux salles mêmes du parlement espagnol. Un procès politique est un spectacle; un tribunal extraordinaire forme le plus séduisant des théâtres; et, dès l'instant que les juges ont pris place avec l'investiture du pouvoir en face des accusés debout sous le poids d'une accusation de crime d'État, l'exaspération réciproque augmente en raison directe de la vanité des acteurs et du parterre. Voilà pourquoi de telles représentations sont décisives en France. Si l'affaire Laity eût été plus sérieuse au fond, on aurait eu là un modèle des comédies du genre.

Tout absurde que soit la manifestation du prince Louis, elle dérive néanmoins de ce pacte de famille qui, dans son immense réseau, embrasse toute l'Europe. Rien n'est plus ridicule et plus odieux à la fois aujourd'hui qu'un *prétendant;* c'est un mot qui ne répond à aucune idée. Don Carlos entrerait à Madrid, le duc de Bordeaux franchirait le Rhin, que, malgré leurs droits dynastiques, on ne comprendrait pas davantage la moralité de leur succès. La souveraineté du peuple est désormais sans appel; elle peut n'être pas virtuellement obéie, mais on ne revient pas sur ses décisions; et lorsque les années ont sanctionné sa volonté rationnelle, il faut de bonne grâce reconnaître le principe, la résistance devient seulement une question d'amour-propre.

C'est au pacte de famille que l'empereur Nicolas rend justice, quand il veut bien sourire à l'ambassadeur de la nouvelle royauté de France; un pareil contrat est dans les idées que l'autocrate nourrit sur la puissance souveraine, et bien qu'il ne soit pas pour les Cobourg et autres, leur *camaraderie* flatte sa haine pour les institutions libérales. Au pacte de famille, Nicolas oppose un genre de contrat vieilli, mais qui n'est pas encore sans une ombre de grandeur : nous voulons parler des alliances politiques de tout temps nommées par les géographes *naturelles*, ou résultant des configurations du sol, du bassin des mers, du caprice des montagnes et de l'affinité des mœurs et des idiomes. Sous ce rapport, la fermeture du Sund, comme celle de la mer Noire, est un coup de maître. Les Anglais ont prouvé, en 1801 et en 1807, que cette fermeture n'était pas infranchissable, de même qu'ils prouveraient aussi, le cas échéant, que les Dardanelles ne forment pas une écluse moscovite; mais, jusqu'à nouvel ordre, le czar se renferme dans ses digues avec une persévérance et un concert de moyens dont on ne s'inquiète pas assez dans l'Europe politique; les alliances *naturelles* préparent encore de mauvaises nuits à la cause des peuples. Les portiers du Sund choisis par l'empereur ne prennent que fort peu d'intérêt au pacte de famille; l'un a toujours vécu sous la main de la Russie; l'autre est un soldat parvenu et renégat qui ne tient ni aux Cobourg, ni aux Bourbons, ni aux d'Orléans, ni aux Bonaparte. Ils joueront très-convenablement au nord le

Digitized by Google

rôle que la Turquie joue en Orient. Les établissements russes de la mer Noire et sur les rives de la Baltique présentent aux deux extrémités de l'empire un facile accès dans ses parties les plus vitales, au cœur même de sa puissance. La Russie est ainsi géographiquement disposée par la nature, que ses frontières terrestres forment une barrière à peu près inaccessible, soit par l'étendue et les difficultés du territoire, soit par la rigueur des hivers et des mœurs, tandis que ses abords maritimes sont d'une facilité alarmante pour la conquête. La grande faute de Napoléon a été de ne pas comprendre qu'il ne pouvait vaincre la Russie que par la mer, et conséquemment que par notre entremise. Le désastre de Moscou est la leçon la plus glorieuse, mais la plus fâcheuse aussi que les Russes aient donnée à l'Europe sur la véritable manière de les dompter.

Du reste, il n'y a rien de plus curieux dans le mouvement politique actuel que ce combat de terrains, de mariages, de navigations, de protocoles, de parlements et de budgets qui bientôt chez tous les peuples, à l'exception de quelques dissidents originaux, remplacera les luttes sanglantes des siècles passés. Voici dix ans que l'empereur Nicolas se prépare à la guerre, et il n'en viendra jamais à bout. L'Irlande et l'Angleterre sont toujours à la veille de se dévorer littéralement, mais la partie est constamment remise, et il ne résulte de leurs provocations mutuelles que de légers triomphes pour la cause de la verte Érin. A chaque nouveau grief, les deux rivales commencent par crier très-haut, et puis l'Angleterre corrompue finit par se rendre à l'Irlande opiniâtre; la question des dîmes en est la preuve. Maintenant, on fait la guerre à un peuple en refusant le fils de son roi pour gendre. Nicolas a trouvé un singulier moyen de guerroyer avec les Polonais sans poudre et sans artillerie : il prescrit aux enfants de la nation vaincue d'apprendre la langue russe. Il faut, pour des mesures plus violentes, les chauds climats de Naples, de Palerme ou de Lisbonne; tant que les choses se passent sous un ciel tempéré, il y a dans l'arsenal de la politique mille expédients plus ou moins atroces qui rendent la guerre effective complétement inutile : si le champ de bataille manque, on n'en compte pas moins les morts.

Les intérêts domestiques des familles princières ne sont pas les seuls à gêner les progrès de la liberté politique en Europe; les intérêts privés des peuples, les relations secondaires et purement de voisinage, de lucre ou de vanité, aussi mesquins et aussi égoïstes que les affaires de ménage chez les rois, envahissent la généreuse action du temps et des lumières. Un couronnement essentiellement dynastique se fait à Londres : au lieu de discuter les questions sociales qu'un pareil anachronisme soulève dans l'histoire de l'humanité, les journaux et les revues les plus graves de France et d'Angleterre s'occupent de débattre sérieusement les talents militaires du duc de Wellington et du maréchal Soult; on écrit de très-beaux articles sur les politesses qu'ils se sont réciproquement témoignées, et on renferme toute l'importance de l'événement dans un rapprochement d'étiquette entre deux anciens rivaux de gloire. On va couronner François d'Autriche à Milan; parlera-t-on du symbole douloureux pour l'Italie que le diadème de fer a toujours représenté aux yeux de la diplomatie de la sainte-alliance? Non. Mais on s'agitera beaucoup dans les cabinets et chez les hommes d'État, pour que le cérémonial satisfasse l'amour-propre de tous les gouvernements de l'Europe, depuis le plus radical jusqu'au plus aristocratique. La France possède sur la côte d'Afrique une colonie qui lui est onéreuse, dont l'avenir est douteux et dont les frais progressifs sont énormes : le caractère français n'est pas colonisateur. On s'en doute à Paris; néanmoins nos voisins, quoique secrètement convaincus de leur faute, ne la défendent pas moins avec énergie par sentiment d'orgueil national. Est-ce que le peuple russe, la partie intelligente et fière de la nation de Catherine II, s'inquiétera quelque jour de son abaissement politique et voudra effacer par la civilisation la distance qui sépare les mougicks des nobles? Nullement, en

Digitized by Google

vérité; elle a trop peur de Nicolas pour se compromettre, et d'ailleurs la réputation d'humanité, d'élégance et de politesse dont elle jouit en Europe, contente son ambition. Quelques mots depuis longtemps auraient suffi, qu'ils partissent du trône ou des chambres, pour réunir l'Irlande et l'Angleterre dans le plus saint, le plus fort et le plus beau des contrats; mais ces mots solennels et réparateurs, ni le parlement, ni la reine, ni le peuple anglais lui-même n'oseraient les dire, parce que des superstitions de race et des préjugés de culte, une vanité puérile et de sottes préventions les arrêtent honteusement sur leurs lèvres. Sous le roi Guillaume, la Hollande et la Belgique formaient une nation prospère; désunies par les circonstances politiques, elles végètent et languissent; l'une est un fardeau pour la France, l'autre est effacée du nombre des États secondaires de l'Europe; les deux peuples étaient pénétrés, autant que l'on peut l'être par les faits, des conséquences heureuses de leur réunion; mais la Hollande a voulu imposer son idiome et ses mœurs à la Belgique, la révolution de juillet a tourné la tête aux habitants de Bruxelles, et voilà détruite la seule œuvre du congrès de Vienne qui fût vraiment sage! Les pitoyables résultats de la séparation éclatent progressivement tous les jours.

Nous savons parfaitement que, pour les géographes et les publicistes, la Belgique devrait faire partie du territoire français; il est certain que les limites *naturelles* au nord, pour la France, se trouvent aux rives de l'Escaut et du Rhin; mais les lois de la civilisation, à notre époque, déterminent uniquement les véritables frontières. Malgré tout ce qu'on a écrit depuis 1830, nous persistons à dire que le Belge est Hollandais, et non pas Français; c'est le même caractère, ce sont les mêmes habitudes et les mêmes sentiments. On déteste la France à Bruxelles avec la même cordialité qu'à Rotterdam; nous parlons, bien entendu, de la masse des populations. Or, ce que la civilisation veut, la politique le veut; si les intérêts privés, chez les rois et chez les peuples, dominent actuellement en Europe, à plus forte raison les affinités nationales doivent-elles de tous côtés prévaloir, elles qui ne sont réellement que des intérêts privés sous l'enveloppe d'un nom digne et sonore. La constitution du royaume de Belgique est donc la production la plus dérisoire, la plus inutile et la plus précaire qui soit sortie du cerveau de M. de Talleyrand, et il ne fallait rien moins que la frayeur d'une guerre continentale pour justifier cette improvisation singulière. La question du Limbourg n'est que le prélude des embarras diplomatiques où elle conduira l'Europe.

Les intérêts privés des peuples, déjà si mesquins, prennent un caractère de mercantilisme intellectuel et de corruption publique bien autrement grave, lorsqu'on les contemple au point de vue de la presse. Cette grande, cette unique puissance de la civilisation a gagné en étendue, mais que de pertes déplorables dans sa moralité! En Angleterre, elle se fait l'organe des passions stupides du torysme ou des haines radicales les plus forcenées, ou de l'égoïsme le plus plat et le plus avili. En France, on doit à la servilité de quelques écrivains politiques une périodicité d'éloges et de convictions au service de tous les ministères présents et futurs. Ce sont eux qui soutiennent, envers et contre tous, les propositions les plus absurdes, les mesures les plus fâcheuses; blâmant et louant tout sans conscience; désapprouvant tout ce qui n'émane point de leurs patrons; sans cesse occupés à défendre les prérogatives du pouvoir, et à les étendre même s'il est possible, et toujours prêts à faire en sa faveur une énorme consommation de sophismes et de mensonges, telle est aujourd'hui, en France et en Angleterre, la condition d'une partie notable des écrivains politiques. Ainsi se démoralise la partie la plus essentielle d'une nation; ainsi ceux qui semblent avoir pour mandat d'éclairer l'opinion publique, l'égarent et la fourvoient. En France comme en Angleterre, pas de hiérarchie pour les écrivains, nulle considération dans le monde; le public les juge d'après l'opinion

Digitized by Google

du gouvernement, et le pouvoir devient coupable de tout le respect auquel l'intelligence aurait droit et qu'on lui refuse.

Quant à l'influence politique de la presse dans les États du continent, elle n'est pas pour le moment appréciable; en Angleterre et en France, la presse a dépassé l'âge viril, elle touche au comble du développement que l'ordre social actuel lui permet de prendre; ailleurs, elle est jeune encore, elle nous paraît même au berceau; c'est un enfant dont il faut attendre des actions. Qu'est-ce que la presse en Allemagne? Ici, un registre complaisant et muet pour les chancelleries; là, une tribune purement littéraire. En Espagne, on broie du noir sur du blanc, mais la noble profession du publiciste y est à peu près inconnue; la société du moins ne lui a pas ouvert ses rangs. En Belgique, en Italie, en Russie, elle est ou méprisée, ou entravée, ou étouffée. S'il fallait calculer les progrès futurs de la presse en Europe sur les services qu'elle peut encore lui rendre et sur le besoin que le continent en éprouve, rien ne serait plus effrayant que l'avenir de ce colosse. La presse a remplacé, chez les populations éclairées de l'ancien monde, ce qu'étaient pour les Grecs et les Romains la vie en plein air, l'existence de la rue, et la fréquentation publique. Nous n'avons pas de forum, ni les jardins d'Académus, ni les loisirs un peu frais du cap Sunium; nous avons en revanche de grands et de petits journaux, des gazettes au rabais, de la publicité à toutes les heures du jour, de l'esprit et de la science dans les formats. Les hustings n'ont assurément pas le caractère antique, et les orateurs du parlement français perdraient beaucoup à discourir en plein vent.

La situation présente de la politique générale est le reflet exact des intérêts privés de tout le monde; ce n'est pas flatteur pour la liberté, ce n'est pas non plus décourageant. On peut considérer une pareille dérogation au système de feu qui a bouleversé l'Europe pendant cinquante ans, comme une halte d'un nouveau genre. Bien des immoralités y laisseront tomber leur masque, bien des théories y feront leur chemin; car il faut le mouvement pour cacher les premières comme pour dérouter les secondes. Les hommes et les choses vont se heurter autrement que par la guerre et les idées; ce sera probablement par les mœurs. L'intelligence et la force ont rempli leur tâche; l'ordre social, l'humanité réclame la sienne. Celle-là ne sera pas moins terrible, mais elle sera plus fondamentale. Le règne du juste et du vrai datera de son accomplissement.

(*Weekly Papers.*)

Archéologie.(1)

LES AZTÈQUES ET L'ANCIEN MEXIQUE.

Lorsque le voyageur qui se rend sur les hautes terres du Mexique a mis le pied à la Vera-Cruz, cette trompeuse cité qui, dans des rues larges et propres, dans des

(1) Depuis quelques années plusieurs grands ouvrages ont paru en France et en Angleterre sur la civilisation de l'ancien Mexique. M. de La Renaudière, qui depuis longtemps s'est voué à l'étude spéciale de cette civilisation, a bien voulu concentrer dans cet article tout ce qui a été dit d'important sur ce sujet.

Digitized by Google

maisons aux façades moresques, nourrit ce monstre hideux qu'on appelle la fièvre jaune; lui, pauvre Européen, tout saisi d'effroi à la vue de ce grand sépulcre blanchi sur lequel planent incessamment des vautours avides de cadavres, se hâte d'échapper à la ville brûlante où la mort moissonne si largement et si vite; il traverse à grands pas l'affreuse aridité des collines de sable mouvant qui entourent la Vera-Cruz et que séparent des marais d'eaux bourbeuses, dormantes et fétides; il fait halte à la ferme de l'Encerro, où commencent les forêts qui couvrent la pente orientale de la Cordillière; il atteint enfin à Xalapa la région des chênes, au pied desquels une invisible puissance amie des hommes arrête le terrible fléau comme par enchantement. Alors respirant à l'aise sous le plus beau ciel, et libre de pensées de mort, il jouit avec délices des merveilleux aspects qui se succèdent devant lui.

Il entre dans les forêts de Liquidambar; elles lui annoncent par la fraîcheur de leur verdure que cette hauteur est celle où les nuages suspendus au-dessus de l'Océan viennent toucher les cimes basaltiques de la Cordillière. Le voici au milieu des plaines élevées de Perote, hors de cette zone brûlante des terres chaudes où s'affaiblissent toutes les facultés de l'homme. Ici commence ce vaste plateau qui occupe l'intérieur du Mexique et qui le distingue de toutes les autres contrées du globe, plateau jadis connu sous le nom d'Anahuac, plateau élevé de deux mille à deux mille cinq cents mètres au-dessus des mers voisines, et qui semble une suite de plaines tellement rapprochées les unes des autres, qu'on dirait une surface non interrompue. Là, entre Mexico et Xalapa, reposent sur un socle immense quatre grands cônes volcaniques qui rivalisent avec les cimes les plus élevées du nouveau continent (1). Mais ce n'est pas tout, au milieu de ce large plateau, entre une chaîne circulaire de montagnes, se dessine une admirable vallée, la vallée de Mexico ou de Tenochtitlan, située plus haut que quelques-unes des cimes de nos Alpes. Cinq grands lacs disposés par étages occupent la partie inférieure de ce bassin. A cette hauteur, dans notre Europe, le sol serait nu ou couvert de roches grisâtres et de quelques plantes languissantes; ni fleurs, ni fruits ne s'offriraient aux yeux. Eh bien! voulez-vous admirer le plus merveilleux des contrastes, la nature dans sa vie animée, brillante et capricieuse; montez par une belle matinée d'été sur un de ces points élevés qui dominent cette vallée, vous verrez à vos pieds des champs cultivés, des champs couverts de moissons, des jardins couverts le fleurs dans lesquelles les familles végétales des deux mondes rivalisent de beauté, et puis cette grande Mexico, non celle de Moctezuma (2) qui s'élevait du sein des eaux comme une autre Venise, mais la Mexico moderne se développant sur les bords du lac de Texcuco, parés de villages, comme ceux des beaux lacs de la Suisse.

Je passerai sous silence les autres sites merveilleux de la Nouvelle-Espagne, et cette province d'Oaxaca, riche de son agriculture, de ses nopals couverts de cochenille, et ce Mechoacan où toutes les flores de la terre semblent s'être donné rendez-vous; et cette admirable ceinture de côtes, où la végétation de l'équateur se présente dans tout son luxe, dans toute sa variété; et ces mines de Zacatecas et de Guanaxuato, qui depuis trois siècles versent sur le monde entier leurs inépuisables trésors métalliques. Ce n'est point la Nouvelle-Espagne, la conquête de Cortès, la colonie de Madrid, la république de Santa-Anna et de Bustamente que je prétends décrire, ma pensée remonte à de plus anciens jours, aux jours où cette grande contrée, alors connue sous le nom d'Anahuac, n'obéis-

(1) On sait que le Popocatepetl a une hauteur de 5,400 mètres. Voyez au reste, pour d'autres comparaisons, le bel article que nous avons publié dans notre dernière livraison sur les monts Himalaya.

(2) Le véritable nom de Montezuma est Moteuczoma ou Moctheuzoma. Nous suivons ici pour les noms d'hommes et de lieux, l'orthographe adoptée par M. M. de Humboldt, dans son excellent *Essai sur la Nouvelle-Espagne*.

Digitized by Google

sait qu'à ses princes indigènes ; et si je vous ai conduits tout d'abord sur le plateau central, c'est qu'ici fut le berceau du vieil empire aztèque, le foyer d'une civilisation particulière ; ici que s'élevait sa riche et immense capitale avec ses temples, ses pyramides, ses palais ; ici que de nombreuses générations d'hommes marquèrent leur passage par de grands monuments.

Nous n'avons d'autres autorités sur l'état ancien de l'Anahuac que les traditions des Aztèques consignées dans leurs tableaux hiéroglyphiques ou dans les traditions orales recueillies à l'époque de la conquête. Ces documents peuvent nous servir de guide ; mais pour quiconque ne met pas l'enthousiasme à la place de la réflexion, il reste bien prouvé que ce sont là des témoignages dont il faut se servir avec la plus grande circonspection.

Dès les temps les plus reculés, le Mexique paraît avoir été habité par un grand nombre de tribus de races différentes. On cite parmi les plus anciennes, parmi celles qui se regardaient comme autochtones, les Olmèques ou Hulmèques, dont les migrations atteignaient jusqu'au golfe de Nicoya et à Léon de Nicaragua, les Xicalanques, les Cores, les Tepanèques, les Tarasques, les Miztèques, les Tzapotèques et les Otomies. Les Olmèques et les Xicalanques, qui habitaient le plateau de Tlascala, se vantaient d'avoir subjugué à leur arrivée une race de géants, tradition qui se fonde vraisemblablement sur les ossements d'éléphants fossiles trouvés dans ces régions élevées des montagnes d'Anahuac. Toutes ces nations étaient établies avant la grande migration toltèque, et la période à laquelle elles appartiennent ne figure pas même dans les vagues traditions des Aztèques.

Celles-ci fixent l'arrivée des Toltèques sur le plateau mexicain au septième siècle de l'ère chrétienne ; ils sortaient de Huehuetlapallan ou Tlapallan, c'est-à-dire contrées situées au nord du rio Gila, indication fort vague, mais qu'on ne pourrait rendre plus précise qu'en se perdant dans le dédale des conjectures sans le moindre fait historique pour les appuyer. Ces Toltèques venaient chercher un climat plus doux que le leur et des terres plus fertiles. Celles qu'ils abandonnaient étaient alors surchargées d'habitants, et nous voyons pendant plusieurs siècles s'échapper du même point de nouvelles migrations qui, se dirigeant au sud comme les premières, s'établissent dans les mêmes contrées.

Les Toltèques s'étendirent en peu de temps sur la plus grande partie de l'Anahuac. Ils fondèrent Tula à l'extrémité de la vallée de Mexico ; ils en firent leur capitale, la ville de leur roi. Leur monarchie fleurit pendant quatre siècles, de 667 à 1031. Cette période fut l'âge mythique du pays, l'âge des choses merveilleuses ; c'est alors, ou plutôt dans les siècles antérieurs, que paraît le budha mexicain, *Quetzalcoatl*, homme blanc, homme barbu, accompagné d'autres étrangers qui portaient des robes noires en forme de soutanes. Cet être mystérieux, grand prêtre de Tula, fonda des congrégations religieuses ; il ordonna des sacrifices de fleurs et de fruits ; il avait en horreur le sang des hommes et se bouchait les oreilles lorsqu'on lui parlait de guerre ; il s'imposait de rudes pénitences pour apaiser le courroux des dieux ; son règne est l'âge d'or des peuples d'Anahuac. Ce bonheur ne fut pas de longue durée ; le grand esprit offrit à Quetzalcoatl une liqueur divine qui devait le rendre immortel ; ce malheureux nectar lui inspira le goût des voyages lointains et le désir irrésistible de visiter un pays que la tradition appelle Tlapallan, patrie primitive des Toltèques. Il partit ; mais en traversant le territoire de Cholula, il céda aux instances des habitants qui le supplièrent de les gouverner. Il resta vingt ans au milieu d'eux ; il leur apprit à fondre des métaux, à cultiver la terre ; il s'occupa beaucoup du calendrier, et régla les intercallations de l'année toltèque. Sa première apparition avait été à Panuco ; il devait, en quittant le Mexique pour se rendre à Tlapallan, marcher au nord, et cependant ce fut à l'est, sur les bords du Guazacualco, qu'il disparut après avoir annoncé qu'il reviendrait un jour régner sur l'Anahuac et renouveler son bonheur.

Digitized by Google

Il serait intéressant, comme le remarque fort judicieusement M. de Humboldt, de réunir jusqu'aux plus petites circonstances de la vie des personnages mystérieux qui appartiennent à ces temps historiques, et dont tous les bienfaits sont confondus avec ceux des Toltèques. A ceux-ci, la tradition fait également honneur de l'ancienne civilisation du pays, de la culture du maïs et du coton, de la construction des villes, de l'art de tailler les pierres, de travailler les métaux, d'exprimer la pensée en caractères hiéroglyphiques. Ils possédaient des connaissances astronomiques; leur année solaire paraît avoir été plus parfaite que celle des Grecs et des Romains, et leur état social et leur forme de gouvernement étaient loin d'annoncer un peuple nouvellement sorti de la barbarie. Mais quelle est la source de cette culture? appartenait-elle en propre aux Toltèques? l'avaient-ils importée sur le plateau d'Anahuac? ou plutôt, habiles héritiers des peuples qu'ils remplaçaient, s'étaient-ils éclairés d'une lumière d'emprunt, et comptaient-ils la civilisation indigène au nombre de leurs conquêtes? pour nous, cette dernière question est résolue affirmativement par les dernières découvertes archéologiques faites dans la partie centrale du nouveau monde. Rien n'indique aujourd'hui une ancienne civilisation de l'espèce humaine au nord du rio Gila, ou sur la côte nord-ouest, ou dans les régions septentrionales parcourues par Hearne, Fidler, Mackensie, Richardson, Francklin; tout, au contraire, l'établit dans le Yucatan, le pays d'Oaxaca et le Guatemala. C'est maintenant chose prouvée que l'existence de ce vieux foyer Misteco-Zapotèque, dont les rayons s'élevèrent jusque sur le plateau mexicain. Les Toltèques, comme les Normands de Rollon, se façonnèrent bientôt à un état social qui valait mieux que le leur; la civilisation américaine ne périt point entre leurs mains, et leur nom fut donné à cette période brillante de la vieille histoire de l'Anahuac.

Ces Toltèques, comme tous les peuples placés à de grandes hauteurs, dans un pays sans eau, étaient à la merci des saisons. Un jour leurs récoltes manquèrent complétement, et la famine et les maladies les décimèrent. Alors quelques-uns d'entre eux allèrent habiter les contrées du sud; d'autres, avec les fils du dernier roi, restèrent sur le plateau, où ils virent bientôt arriver de nombreuses tribus du nord, qui parlaient leur langue; la fusion s'opéra rapidement entre les nouvelles populations, issues probablement de la même souche. Vers la fin du XII^e siècle, les Chichimèques furent suivis des Acolhues; ceux-ci, en peu d'années, se placèrent au premier rang dans la nouvelle division politique de l'Anahuac, et leur capitale Texcuco, assise sur les bords du lac de ce nom, devint le foyer principal de la civilisation du pays, que nous voyons, dans cette période, partagé en une multitude de petits États, sous l'influence d'une aristocratie militaire assez semblable à celle de l'Europe au moyen âge. C'est une ébauche grossière de notre système féodal, moins l'héroïsme chevaleresque, la puissance des femmes, et les vertus chrétiennes.

Vers le temps où cet ordre social commençait à s'organiser, une autre peuplade barbare, dont le nord était aussi la patrie primitive, vint encore chercher une place sur le plateau mexicain. C'était la belliqueuse tribu des Aztèques, pauvre, nombreuse, et de mœurs féroces. Une de leurs peintures hiéroglyphiques a été consacrée à l'histoire de leurs migrations. C'est à la voix de leur dieu, le dieu de la guerre, qu'ils se mettent en route : ils s'arrêtent quelques années sur les bords du Gila, où certains antiquaires leur ont attribué la construction de grands édifices dont les ruines sont connues sous le nom de *Las Cazas grandes de la Senora*. C'était faire beaucoup trop d'honneur à une misérable troupe de sauvages qui, près d'un demi-siècle plus tard, n'occupait que de mauvaises huttes de roseaux. Ces Aztèques s'arrêtèrent aussi dans le Mechoacan, chez les Tarasques sédentaires et cultivateurs, où ils purent prendre l'idée d'une demi-civilisation. Nous les voyons ensuite dans les environs de Tulla, siége de l'ancienne civilisation toltèque; puis sur les bords du

Digitized by Google

lac de Texcuco, où quelques chefs riverains leur cherchent querelle, et les forcent à s'établir sur un groupe de petites îles à l'extrémité méridionale de ce lac; ils y séjournent un demi-siècle dans le plus pitoyable état possible, vivant de racines, d'insectes, de poissons, et n'ayant, pour couvrir leur nudité, que la feuille du *palma palustris*. Lassés de cette vie, ils se hasardent à mettre le pied sur la terre ferme; là, de plus grands malheurs les attendent, ils sont attaqués par les Colhuas et réduits en esclavage. Dans cette triste condition, leur race et leur nom auraient disparu, si leurs maîtres, attaqués par un voisin puissant, n'eussent été obligés de les employer comme soldats pour la défense commune. Les Colhuas durent la victoire aux Aztèques, et à ceux-ci elle valut la liberté, prix de leurs services, et peut-être accordée à la crainte qu'inspira leur caractère féroce. C'est à la suite de ce triomphe, et pour le consacrer par un acte religieux, que ces Aztèques immolèrent à leur dieu quatre prisonniers qu'ils avaient tenus cachés. L'Anahuac n'avait point encore été témoin de sacrifices humains, si communs dans la suite.

Les Aztèques libres abandonnèrent la terre ferme pour aller reprendre une position retranchée au milieu des eaux. Ce n'est plus sur les îles d'Acocolco, trop petites pour leur famille augmentée, qu'ils vont s'établir, mais sur un autre groupe plus à l'ouest, là où est aujourd'hui la capitale du Mexique. Au centre de leur nouvelle demeure ils élèvent une grande cabane de joncs, dédiée au dieu *Huitzilopochtli* (1325), et leurs maisons, plus pauvres encore que le temple, couvrent un terrain divisé en quatre grands quartiers. Dès cette époque, le royaume de Texcuco, de l'autre côté du lac, se faisait remarquer entre tous les Etats de l'Anahuac; il comptait déjà une succession de rois sages, éclairés et bienfaisants; ils encourageaient les arts, les sciences; ils élevaient des temples, des palais, des hôpitaux, et ce qui valait mieux que ce faste d'architecture, ils rendaient leurs sujets heureux. Ce voisinage eut une puissante influence sur les Aztèques; aussi les voyons-nous adopter en peu de temps toutes les institutions de la civilisation américaine. Ils passent de l'oligarchie des puissantes familles, et du gouvernement des anciens, à l'état monarchique. Les rois sont d'abord les élus du peuple tout entier, puis l'aristocratie seule s'empare de ce droit, qui finit par être exercé par quatre grands électeurs, alliés ou feudataires de Mexico. Les progrès de la puissance aztèque furent rapides : en moins d'un siècle les descendants de ces pauvres pêcheurs, esclaves des Colhuas, soumirent tous les petits États riverains des lacs de la vallée de Tenochtitlan. Ces conquêtes ne satisfont pas l'ambition de Moctezuma Ier, il franchit les barrières alpines qui enferment cette vallée célèbre, il porte la guerre au sud, à deux cents milles de Mexico, et à l'ouest sur les bords de l'océan Pacifique. L'aigle mexicain se promène en vainqueur sur une partie de l'Anahuac et des terres d'Oaxaca.

De grands travaux d'utilité s'exécutent dans tout le royaume. Pour préserver Mexico des eaux du lac, on élève ces immenses digues longtemps admirées par les ingénieurs européens. Le roi guerrier se fait homme politique et législateur. Il achève de cimenter dans un intérêt commun l'union de l'autel et du trône. Il accorde aux prêtres des honneurs et des richesses en échange d'une portion de pouvoir spirituel qu'ils lui abandonnent. Il institue de nouveaux rites; il publie de nouvelles lois en faveur de la propriété. Il augmente le nombre et les attributions des juges; il rend des lois sévères contre l'ivrognerie, et donne à sa cour une magnificence inconnue avant lui. A son règne heureux se rattache la prépondérance de Mexico sur tout l'Anahuac. C'est alors la puissance dominante et redoutée. Cinquante ans plus tard, cette puissance qui n'a fait que s'étendre sans se consolider était aux mains du second Moctezuma, un de ces hommes que la Providence met sur le trône quand elle a prononcé la chute d'un empire. Grand prêtre et roi, sa fortune l'aveugle. Il commence par des guerres

Digitized by Google

malheureuses; il attaque le Mechoacan sans pouvoir l'entamer; il attaque les républicains de Tlascala, et une poignée d'hommes libres, retranchés dans leurs montagnes, battent les troupes du grand empire. Inhabile à vaincre l'étranger, il tourne tous ses efforts contre la constitution de sa patrie; cette fois il est plus heureux. Il fait la loi et l'interprète; il se croit la source de tout bien et de tout mal; sa voix n'a point de contradicteurs, il se pose comme une divinité et prétend aux honneurs de l'adoration; il proscrit de sa cour tout ce qui n'est pas noble et il s'aliène le peuple; il veut réduire la noblesse au rang de valets de cour, et la noblesse le prend en aversion tout en l'enivrant d'hommages : les prêtres paraissent aussi avoir eu de graves sujets de mécontentement contre lui.

Vers la fin de ce règne, une vague inquiétude courait dans tout l'Anahuac comme à la veille d'un grand événement; la peur s'appuyait sur des prodiges : on avait vu dans le ciel des armées s'entre-choquer; une comète avait semé l'effroi; les eaux du lac s'étaient soudainement agitées, sans tremblement de terre, sans un souffle de vent; les tours du grand temple de Mexico avaient pris feu tout à coup, et aucun secours humain n'avait pu maîtriser l'incendie. Puis cette vieille tradition, qu'un jour des hommes blancs et barbus viendraient s'emparer du pays et détrôner ses rois, avait repris créance et courait de bouche en bouche. On répétait que les temps étaient arrivés où cette terrible prophétie devait s'accomplir. Plus fâcheux encore que de semblables présages et de tels oracles, l'esprit de rébellion faisait de rapides progrès dans toutes les contrées conquises par les Aztèques. La haine du joug mexicain s'accroissait de jour en jour; la terreur seule retenait sur les lèvres le cri d'indépendance. Moctezuma n'ignorait aucune de ces circonstances et tremblait sur son trône, lorsqu'en 1517 des marchands qui revenaient de la foire de Xilanco lui apportèrent la première nouvelle de l'arrivée des chrétiens sous les ordres de Grijalva. Deux ans après, un courrier expédié en toute hâte par le gouverneur d'une des provinces maritimes du royaume sur le golfe du Mexique lui annonça l'arrivée de Cortès et de ses Espagnols. La peinture dont ce courrier était porteur représentait les habillements, les traits des hommes, leur nombre, leurs armes, leurs chevaux, leurs vaisseaux et tout ce qu'ils apportaient.

Laissons Moctezuma, accablé de cette fatale nouvelle, se retirer dans son palais de deuil et rêver au moyen d'éloigner *les Fils du Soleil* de ses domaines. L'empire est encore dans tout son entier, dans toute sa force, dans toute sa gloire; la maison royale dans tout son éclat; la capitale dans tout son lustre; les temples, les monuments, les institutions civiles et religieuses de la vieille civilisation américaine adoptée par les Aztèques sont debout; la victoire ne les a point encore livrés à la hache espagnole. Voici le moment de prendre une idée de l'ancien Mexique; quelques années encore, et nous ne rencontrerions plus que des ruines.

Le nom d'Anahuac (près des eaux) ne doit pas être confondu avec celui de Nouvelle-Espagne : il était dans l'origine limité à la seule vallée de Tenochtitlan ou de Mexico, c'est-à-dire aux villes et aux terres qui entouraient les grands lacs de cette vallée à l'époque des derniers rois mexicains. On l'étendait au pays compris entre le 14e et 21e degré de latitude. Il embrassait les républiques de Tlascala, de Cholula, de Huexotzinco; les royaumes indépendants de Texcuco, de Tlacopan, de Mechoacan, et enfin le grand royaume aztèque de Moctezuma. Ce dernier, le seul dont nous ayons à nous occuper ici, ne s'étendait pas sur la huitième partie du mexique actuel; il n'allait point, comme l'a cru Solis, depuis Panama jusqu'à la Nouvelle-Californie; il était limité sur les côtes orientales par les rivières de Guazacualco et de Tuspan; sur les côtes occidentales par les plaines de Soconusco et le port de Zacatula. La rivière Santiago le séparait des hordes barbares connues sous le nom d'Otomies et de Chichimèques, qui occupaient les plaines de Zelaya et de Salamanca dont nous admirons aujourd'hui

Digitized by Google

les belles cultures et le grand nombre de métairies éparses.

Ornée de nombreux *teocallis* (temples) dont la partie la plus élevée montait dans les airs en forme de minarets, entourée de chaussées et de digues posées au milieu des eaux, assise sur des îles couvertes de verdure, recevant à chaque heure des milliers de bateaux qui répandaient la vie sur son beau lac, l'ancienne Tenochtitlan, d'après le récit des premiers conquérants, devait ressembler à Venise ou à ces grandes villes du Delta, au moment où elles sont inondées par le Nil. Dans ses rues circulait une population de 300,000 habitants. Pour ses rois, pour ses nobles, pour ses prêtres étaient de hauts palais, bâtis en pierre de taille; pour le peuple des huttes de bois, des maisons basses aux murailles de *tetzontli*, pierre spongieuse, légère et facile à briser. Au milieu de son lac d'eau salée, cette population recevait par de beaux aqueducs l'eau douce nécessaire à sa consommation. D'après un fragment du plan de Tenochtitlan que Moctezuma fit lever pour Cortès, et que M. Beulloch a retrouvé de nos jours, on voit que cette ville était divisée en carrés réguliers comme un immense échiquier; division reproduite en partie dans le Mexico moderne. La circonférence était d'environ dix milles, et le nombre de ses maisons s'élevait à soixante mille. Chacun des carrés, grands ou petits, avait un temple sur le frontispice duquel on lisait en caractères aztèques le nom du dieu auquel il était consacré. Les voies de communication se composaient de rues droites, régulières, pavées, lavées et nétoyées chaque jour, et d'un plus grand nombre de canaux débouchant dans le lac, et au moyen desquels les approvisionnements de cette grande cité lui arrivaient de toutes parts. Un grand nombre de ponts liaient entre eux les différents quartiers comme dans nos villes d'Europe. Les anciennes relations des Espagnols parlent avec admiration du caractère grandiose de ces édifices; elles nous montrent au milieu de Tenochtitlan le grand temple ou teocalli dont l'enceinte immense ressemblait à celle d'une grande ville. Ses murs étaient couverts de reliefs représentant des serpents enlacés. Les quatre portes correspondaient aux quatres points cardinaux. Dans l'intérieur s'élevait une pyramide tronquée de 84 mètres de hauteur. Sur la plateforme, deux chapelles ouvertes, décorées avec tout le luxe du pays. Ici, deux idoles colossales, hideuses à voir; là, plus hideuse encore, la pierre verte sur laquelle les prêtres étendaient les victimes humaines. Trente-neuf petits temples, consacrés à autant de divinités, entouraient cette pyramide et semblaient en faire partie. Cinq mille personnes attachées au service de ce temple vivaient dans l'intérieur de l'enceinte sacrée.

Si des temples des dieux nous passons dans la demeure des rois, nous la verrons former comme une réunion de masions spacieuses, mais basses, avec de vastes cours ornées de fontaines jaillissantes, avec de grandes salles de réception, avec mille chambres aux murs incrustés de pierres précieuses, renvoyant de toutes parts des jets croisés de lumière, avec des portes et des lambris de cèdre et de cyprès couverts de sculptures. Les vieux chroniqueurs du temps de Cortès nous montrent dans le royal asile le sérail des femmes, les hôtels des ministres, des grands dignitaires du royaume, des officiers du monarque et de sa cour nombreuse et brillante. A lui, Moctezuma, appartenaient aussi dans l'ancien Mexico quelques autres palais, les uns destinés aux princes tributaires, aux nobles voyageurs; les autres aux malheureux, aux infortunés, aux infirmes, aux pauvres malades, nourris et soignés aux frais du trésor.

D'autres édifices royaux attiraient encore les regards. C'était l'arsenal, vaste dépôt d'armes offensives et défensives, c'étaient de grandes ménageries dont l'Europe n'offrait pas alors le modèle. Là, se trouvait des oiseaux de proie, des oiseaux doux et paisibles, dont le plumage éclatant et varié servait à composer les ingénieuses mosaïques des Aztèques; puis des bêtes féroces saisies dans les forêts et dans les montagnes; des serpents de toutes les

Digitized by Google

couleurs; des crocodiles gardés dans des étangs fermés de murailles : là aussi on avait formé des étangs d'eau douce et d'eau salée où des poissons de mer et de rivière retrouvaient leur élément; venaient ensuite les jardins botaniques où étaient cultivées les plantes les plus rares.

Cortès nous a laissé un fort curieux tableau de Mexico ou Tenochtitlan lorsqu'il s'y présenta comme l'envoyé de Charles-Quint. Ce qu'il raconte du grand marché de cette capitale peut donner une idée assez complète de l'industrie du pays. « Ce marché, dit le conquérant, est deux fois grand comme celui de Salamanque et tout entouré d'un portique immense sous lequel on expose toutes sortes de marchandises, des comestibles de toute espèce, de l'or en poudre, des ornements en or ou en argent, en plomb, en étain, en pierres fines, en coquilles et en plumes; de la faïence, des cuirs et du coton filé. On y trouve des pierres taillées, des tuiles, du bois de charpente. Il y a de petites rues pour le gibier, pour les légumes, pour les fruits, pour tout ce qui tient au jardinage; des boutiques où les barbiers avec des rasoirs d'obsidienne rasent la tête. Il y en a d'autres semblables à nos pharmacies où l'on vend des médecines toutes préparées, des onguents et des emplâtres; d'autres encore où l'on donne à manger et à boire comme chez nos traiteurs. Chaque genre de marchandise se vend dans un quartier séparé. On voit au milieu de la place un grand bâtiment que j'appellerai *audiencia* (palais de justice), où dix ou douze magistrats jugent les contestations qui s'élèvent entre les acheteurs et les vendeurs. Des inspecteurs aussi circulent continuellement dans la foule pour rechercher les fausses mesures qu'ils brisent dans les mains de ceux qui en font usage. »

Certes, un tel bazar et une telle police n'appartiennent point à un peuple sauvage; tout décèle ici les habitudes de la vie civilisée. Rien n'y rappelle les anciens barbares du nord à l'époque de leur premier établissement sur les îles du lac.

A l'exemple des autres petits États de l'Anahuac, les Aztèques se donnèrent un roi presque aussitôt qu'ils eurent une ville; mais un roi élu comme nous l'avons déjà dit, un roi dont l'autorité fut longtemps limitée et qui ne pouvait rien entreprendre sans consulter les trois grands conseils de la nation, où la seule noblesse avait droit d'entrer. Comme ce chef avait le commandement suprême de l'armée, la guerre et les conquêtes, en lui donnant chaque jour plus d'ascendant sur la nation, finirent par le rendre maître de toutes les affaires. C'est le dernier des Moctezuma qui établit cette monarchie absolue que les Espagnols trouvèrent à leur arrivée au Mexique et qu'ils prirent à tort pour l'ancien gouvernement du pays.

L'élection terminée, le nouveau monarque était conduit au temple. Là, il touchait les idoles, il les encensait, puis le grand prêtre, après l'avoir enduit d'une certaine huile, après l'avoir revêtu de riches habits, lui rappelait dans un discours les devoirs de la royauté, et lui faisait jurer ensuite d'observer les lois de ses ancêtres, de maintenir la religion, d'obliger le soleil à suivre sa course régulière, les rivières à ne point tarir, les nuages à répandre au besoin sur la terre une pluie bienfaisante, et les fruits et les moissons à mûrir en leur temps. Heureux les peuples de l'Anahuac si tout se fût borné à cette ridicule cérémonie; mais elle était à peine terminée que le nouveau roi, après un jeûne rigoureux de quatre jours, se mettait en campagne pour attaquer quelque peuplade plus faible que lui et faire des prisonniers, victimes reservées pour les fêtes du couronnement. A ces fêtes se rendaient de tous les points du royaume les princes feudataires qui prêtaient foi et hommage à leur nouveau souverain. Le sang humain coulait sur les autels, puis les festins, les jeux et les danses se succédaient pendant plusieurs jours. La couronne royale ressemblait à la mitre de nos évêques : elle était couverte de minces lames d'or et ornée de plumes brillantes. Le grand prêtre la posait sur la tête du roi. Le manteau royal consistait en une grande pièce de coton de forme carée à rayure bleue et blanche.

Digitized by Google

Il existait un conseil supérieur auprès du roi où se traitaient toutes les grandes affaires de l'État. Nous voyons dans la 16e peinture du recueil de Mendoza les salles du conseil et quelques seigneurs en séance. Dans les grandes circonstances, les rois ne faisaient rien sans consulter ce conseil, et plus d'une fois l'histoire de la conquête nous montre Moctezuma délibérant avec ses conseillers sur les prétentions des Espagnols.

La cour des derniers rois mexicains ressemblait à une cour d'Asie, et tout en faisant la part de l'exagération des conquérants et des vieux historiens, il faut reconnaître qu'il y régnait un luxe de valets courtisans, de nobles serviteurs, d'étiquette et de cérémonie, tout à fait dans le goût oriental. L'intendant ou le majordome occupait le premier rang entre les officiers du palais ; puis venaient le trésorier général et le collecteur des tributs. Il y avait aussi un garde des pierres précieuses, un directeur des artistes et des joailliers, un garde général des bois royaux, et grand nombre d'officiers de bouche. Tous ces gens étaient nobles. Six cents seigneurs feudataires se tenaient dans les antichambres, parlant à voix basse et attendant les ordres du roi. Les femmes attachées à la cour n'étaient pas moins nombreuses; elles vivaient dans une espèce de sérail; celles qui plaisaient au monarque avaient les honneurs de sa couche; il distribuait les autres à ses nobles vassaux comme récompense de services rendus.

Les premiers annalistes ne tarissent pas sur le cérémonial de la cour de Moctezuma. Le détail en est un peu fastidieux. Toutes les formes de la servilité s'y trouvaient réunis. Le roi mangeait seul dans des plats d'or ou d'argent. Il était servi par de jeunes pages qui mettaient sur table et faisaient en tous points le métier de laquais. Cette noblesse mexicaine n'avait pas toujours été réduite à ce degré d'humiliation, elle avait eu son temps d'indépendance. On la voit alors figurer comme un corps politique réunissant à la fois la puissance législative et le pouvoir électoral. On comptait trente nobles du premier rang dont chacun avait dans son territoire et sous sa dépendance environ cent mille citoyens entre lesquels figuraient trois cents nobles d'une classe inférieure. Chacun de ces chefs exerçait une juridiction territoriale complète; tous levaient des taxes sur leurs vassaux ; tous suivaient l'étendard du monarque à la guerre ; tous fournissaient un nombre d'hommes proportionné à l'étendue de leurs domaines, et plusieurs payaient tribut au roi à titre de suzerain. C'était le gouvernement féodal dans sa forme la plus rigide.

Le titre de *teuctli* était le premier parmi la noblesse ; il fallait pour l'obtenir avoir fait preuve de bravoure sur les champs de bataille, être d'un âge mûr, ou possesseur d'une grande fortune. Le candidat, comme le chevalier du moyen âge, devait se soumettre à de longues pénitences, à des jeûnes rigoureux, et pendant quelque temps à une entière continence. On l'obligeait à se tirer du sang tous les jours, au moyen de piqûres sur diverses parties de son corps; il lui fallait endurer les insultes et les humiliations. Lorsqu'il avait épuisé toutes les épreuves, qu'il était jugé digne d'être initié, il venait, au milieu d'une cérémonie religieuse, recevoir, des mains d'un prêtre, le titre que son patient orgueil avait bien mérité. Le prêtre lui rappelait alors les devoirs qu'il avait à remplir, et lui, réunissant à sa table tous les nobles, ses égaux, terminait la solennité par un grand festin.

La noblesse mexicaine était nombreuse ; elle occupait tous les emplois civils et tous les hauts grades militaires. Tout ce qui n'était pas noble restait parqué dans son obscure condition sans pouvoir en sortir, sans pouvoir participer au gouvernement de l'État et acquérir des fiefs ou propriétés privilégiées. Cette classe cultivait rarement pour son compte, presque toujours pour celui des nobles; le commerce seul entre ses mains était un moyen de parvenir à certains honneurs. Il existait des terres communales destinées à la nourriture et à l'entretien de ceux qui ne possédaient rien en propre.

Digitized by Google

Le gouvernement aztèque avait une diplomatie organisée. On choisissait pour les ambassades des hommes éloquents et de grande naissance qui se destinaient de bonne heure, et par des études spéciales, à ces nobles fonctions. Leurs personnes étaient inviolables et sacrées; ils étaient nourris et défrayés par les princes auprès desquels ils étaient envoyés. Quand le conseil du roi avait résolu la guerre contre un des peuples de l'Anahuac, un ambassadeur était chargé d'en notifier les motifs au chef de la nation ennemie. Si celui-ci donnait satisfaction, tout était fini; dans le cas contraire, on lui dépêchait un second envoyé avec l'idole du dieu Mexitli. S'il la plaçait au nombre de ses dieux, une étroite alliance se faisait entre les deux nations; mais repoussait-il l'idole, alors l'armée aztèque se mettait en campagne. Cette armée, en temps de guerre, était divisée en corps de 8,000 hommes. Le généralissime, la personne la plus considérable de l'État après le monarque, avait trois généraux sous ses ordres. Les nouveaux soldats débutaient par porter les armes et le bagage de leur maître. Ils étaient presque nus : on leur accordait un manteau carré à devise de fleurs pour le premier prisonnier qu'ils faisaient, ou un manteau rayé jaune et noir et bordé d'une frange, pour la capture de quatre ennemis. Les Aztèques avaient trois ordres militaires : l'ordre des Princes, de l'Aigle et du Jaguar ou tigre américain; et pour armes défensives, le bouclier, la cuirasse et le casque. Leurs boucliers, faits de roseaux unis entre eux par des fils de coton couverts de plumes ou d'écailles de tortue et de plaques d'or et d'argent, étaient assez grands pour protéger tout le corps, et cependant on pouvait les ployer et les porter sous le bras comme une ombrelle. Les cuirasses, recouvertes d'une ouate de coton et piquées comme un matelas, mettaient le soldat à l'abri des flèches. Les casques en bois figuraient la tête d'un tigre, d'un serpent ou de quelque autre animal. Des pierres d'obsidienne affilées et coupantes comme des rasoirs, servaient de tranchants aux épées de bois des Mexicains. Ils avaient encore pour armes offensives, de longues lances, des arcs et des javelots. Ils n'étaient pas étrangers à l'art de fortifier les places; ils les entouraient de murailles de terre flanquées de tours carrées. Tous leurs temples ou téocalli étaient autant de forteresses et d'arsenaux. Le monument de Xochicalco semble un échantillon de leurs anciennes places fortes. Cette pyramide assise sur la pente occidentale de la Cordillière, non loin de ville la de Cuernavaca, s'élevait entourée de plusieurs terre-pleins que soutenaient des murs de pierre et de chaux. Elle se présentait sous une forme quadrangulaire, et aujourd'hui même qu'elle n'est plus qu'une grande ruine, on remarque avec surprise ses larges pierres taillées, bien jointes, couvertes d'hiéroglyphes et de sculptures représentant des hommes, des animaux, des plantes et divers autres objets. Tout à l'entour on reconnaît encore un assez grand nombre de petits plateaux artificiels qui paraissent avoir été jadis autant de bastions. Un large fossé, creusé de main d'homme, entourait ce monument et complétait le système de défense.

L'administration intérieure des Aztèques nous paraît porter l'empreinte d'une civilisation déjà perfectionnée, dont il faut faire honneur aux peuples qui les avaient précédés. Leur organisation judiciaire n'a rien de sauvage : on y remarque une division hiérarchique, des formes de procédure, et dans le personnel des tribunaux la combinaison de l'élection populaire et de la nomination royale. A Tenochtitlan et dans les autres villes du royaume, un grand juge décidait souverainement tant au civil qu'au criminel. Lui, nommé par le roi, nommait à son tour un certain nombre de juges inférieurs et les collecteurs des revenus publics. Au-dessous de cette juridiction, un tribunal, composé de trois juges, prononçait en première et en seconde instance. Ces magistrats siégeaient tous les jours. On pouvait, en matière civile, appeler de leurs décisions au grand juge; mais au criminel, ils jugeaient en dernier ressort. Il y avait dans chaque quartier de la ville un magistrat élu chaque

année par le peuple : il décidait en premier ressort de certaines affaires et rendait compte tous les jours au juge supérieur de tout ce qui s'était passé dans son district. Cet officier, qui tenait à la fois de notre juge de paix et du commissaire de police, avait sous ses ordres des agents comme nos sergents de ville, chargés de maintenir le bon ordre et d'arrêter les coupables. Il y avait aussi des gardes de nuit et des officiers municipaux nommés par la communauté. Chaque mois (20 jours), tous les juges se réunissaient chez le roi pour terminer toutes les causes pendantes.

La sévérité des lois pénales était excessive : la peine de mort y figure souvent. Elle était prononcée contre ceux qui maltraitaient les courriers et les ambassadeurs, qui déplaçaient dans les champs les bornes indicatives de la propriété, qui engageaient le combat avant l'ordre des chefs, qui altéraient les poids et mesures, etc. Le divorce était permis ; il était défendu au mari de tuer sa femme lors même qu'il la surprenait en adultère : le juge s'en chargeait pour lui. Nous voyons une foule de peines plus ou moins graves appliquées aux plus minces délits, aux plus chétives contraventions. Les prêtres étaient un peu mieux traités que les autres citoyens. S'ils abusaient d'une femme, ils en étaient quittes pour la perte de leur office, tandis que les jeunes étudiants, coupables du même fait, subissaient quelquefois la mort. Les menteurs avaient les oreilles et les lèvres coupées ; les pères qui exposaient leurs enfants perdaient la liberté. A soixante-dix ans seulement on pouvait s'enivrer impunément : avant cet âge on pendait les ivrognes. On pendait les tuteurs infidèles, on pendait ceux qui dissipaient leur patrimoine dans la débauche, on pendait les hommes et les femmes qui prenaient des habits différents de leur sexe, et comme il n'y avait pas de carnaval à Mexico ni de jours de licence tolérée, cette horrible peine s'appliquait toute l'année.

Nous trouvons chez les Aztèques le droit de propriété consacré par les lois, et modifié suivant la qualité du possesseur et la place qu'il occupe dans la hiérarchie sociale. Certaines propriétés de la couronne étaient données à fief temporaire à des seigneurs appelés *gens* ou *peuple* du palais. Ces tenanciers ne payaient ni taxe ni tribut, mais à diverses époques ils faisaient hommage au roi de fleurs et d'oiseaux. Quelquefois on imposait au donataire des charges assez pesantes, comme de cultiver ou faire cultiver les jardins royaux, entretenir les palais et les rétablir au besoin. D'autres terres, provenant originairement de la couronne, passaient du père au fils ; elles pouvaient être aliénées, mais jamais aux plébéiens ; disposition qui concentrait la propriété foncière entre les mains de la noblesse ou du clergé, car lui aussi pouvait acquérir. Tout ce qui n'était pas noble ne possédait qu'à titre d'usufruitier. Il y avait aussi dans chaque district des propriétés inaliénables destinées à la nourriture et à l'entretien d'un certain nombre d'habitants qui les cultivaient en commun et s'en partageaient les produits. Il existait chez les Aztèques une espèce de cadastre ou tableaux peints sur lesquels toutes les terres se trouvaient indiquées. Chacun pouvait voir d'un coup d'œil ce qui lui appartenait. Les terres de la couronne étaient enluminées en violet, celles de la noblesse en écarlate, celles des communautés en jaune. Ces peintures servirent aux tribunaux espagnols après la conquête pour prononcer sur les contestations qui survenaient soit entre les Indiens, soit entre les vainqueurs, à raison des propriétés dont ils avaient dépouillé les naturels.

Toutes les provinces conquises étaient tributaires de la couronne ; elles lui devaient une certaine quantité de produits du sol : d'oiseaux, d'animaux, d'or, d'argent, de cuivre, de pierres précieuses, de plumes, de coton, de cochenille, de cacao, d'ambre, de gomme copal, etc., etc. On conservait dans le trésor du roi une suite de peintures indiquant toutes les places tributaires et la quantité et la nature des tributs. On trouve dans la collection de Mendoza trente six tableaux de cette es-

Digitized by Google

pèce. Quelques-uns manquent dans les publications de Thevenot et de Lorenzana. Dans cette dernière les interprétations laissent beaucoup à désirer. Ce serait la matière d'un travail fort utile pour l'intelligence de l'ancien Mexique.

Si l'on jugeait les Aztèques d'après leur culte, il faudrait les reléguer au dernier rang des barbares. Il n'en est point de plus cruel, de plus abominable. Aucune nation à aucune époque n'a plus multiplié les sacrifices humains. Il n'était guère de fête religieuse où le sang humain ne rougît les autels des dieux. Au grand prêtre appartenait l'exécrable privilége d'égorger de sa main les malheureux prisonniers, les femmes et les pauvres enfants. La plate-forme du grand temple était le théâtre de ces horribles sacrifices que tous les historiens mexicains et espagnols décrivent minutieusement. Toutefois, il faut se garder d'ajouter foi à l'évidente exagération de ces derniers dans le chiffre des victimes immolées; ils les portent annuellement à vingt mille. Ce culte n'appartenait point à l'ancienne civilisation de l'Anahuac; ce qui s'y trouvait de sanguinaire, de hideux était le résultat de l'imagination des sauvages du nord. Les Aztèques s'empressèrent, dès qu'ils se furent constitués nation indépendante, de donner aux anciennes croyances du pays la sanction de la terreur, de créer des divinités impitoyables, d'en multiplier les images monstrueuses et de lier intimement le trône et l'autel, l'ordre politique et l'ordre religieux. L'un et l'autre ne peuvent être séparés dans l'étude de leur état social et de leur gouvernement intérieur.

On entrevoit chez eux une idée vague d'un être suprême invisible. Le nom de *Teotl* par lequel ils le désignaient, ressemble au *theos* des Grecs. Ce teotl était celui qui vit, par lequel nous vivons, qui est tout par lui-même et possède tout en lui. Cet être suprême n'avait point de culte, et les hommages, les prières, les sacrifices étaient reservés à d'autres divinités plus matérielles qui formaient son cortége. Le dogme de l'immortalité de l'âme se rattachait chez les Aztèques à des idées de transmigration qui dénaturaient tout ce que ce dogme a d'élevé et de consolant, et tout ce qui ennoblit en lui l'espèce humaine. Trois sites de repos distincts et séparés étaient reservés dans l'autre monde aux âmes des trépassés. Les soldats morts sur les champs de bataille ou captifs de l'ennemi et les femmes qui succombaient en couche habitaient le palais du soleil. Ces âmes jouissaient des premiers rayons de la lumière; mille plaisirs se succédaient pour elles : la danse et le chant se partageaient leur journées. Les âmes des guerriers escortaient le soleil depuis son lever jusqu'au milieu de sa course; les femmes l'accompagnaient ensuite jusqu'à son coucher; puis, après quatre ans de cette vie de bonheur, elles étaient transformées soit en nuages, soit en oiseaux au brillant plumage, soit en lions ou en jaguars. A tous les nobles mexicains le même paradis étaient réservé. Le second séjour céleste appartenait à l'âme des pauvres enfants sacrifiés sur les autels de Tlaloc. On dit aussi qu'une place privilégiée dans le grand temple était occupée par ces âmes d'enfants, et que là, invisibles, elles assistaient à certains jours de l'année aux cérémonies religieuses. Les âmes de tous les autres morts étaient releguées dans un certain lieu sombre et triste qui portait le nom d'enfer. La privation de la lumière était le seul tourment qu'elles éprouvassent. Les Aztèques croyaient à un mauvais esprit, ennemi des hommes.

Nous n'avons point à passer ici en revue le panthéon mexicain. Il s'y trouvait treize grands dieux et une infinité de petits dont la liste aussi longue que fastidieuse ne pourait avoir d'intérêt que pour les mythologues de profession. Mais de tous ces dieux le plus grand, le plus redouté, le plus vénéré était le dieu de la guerre.

Quelques théologiens le croyaient un pur esprit, d'autres lui donnaient une vierge pour mère. C'était le protecteur du royaume, le dieu particulier des Aztèques, le dieu qu'ils adoraient dans le pays d'où ils étaient sortis, le dieu qui les avait guidés dans leurs longues migrations. A lui était dédié le grand temple de Tenoch-

Digitized by Google

titlan; ses fêtes étaient nombreuses, son idole, la plus horrible de toutes les idoles. Jamais la guerre n'était entreprise sans que sa protection ne fût implorée. Sur son autel coulait plus de sang humain que sur les autels réunis des autres divinités. Le soleil et la lune étaient aussi l'objet d'un culte spécial, et ce fut probablement le seul de l'Anahuac avant l'invasion des peuples du nord. En choisissant parmi les divinités mexicaines, nous trouvons un dieu de l'eau, chargé de fertiliser la terre; un dieu du feu, maître de l'herbe et des moissons; un dieu du commerce, de la chasse, de la pêche; une déesse serpent, la première qui ait enfanté; une déesse mère des dieux; une déesse du sel, de la médecine; un dieu du repentir auquel les pécheurs confessaient leurs fautes pour en obtenir le pardon. Chaque industrie, chaque profession avait sa divinité. Les Aztèques admettaient aussi des dieux pénates : six pour le roi et les grands seigneurs, quatre pour les nobles inférieurs, deux pour les plébéiens. A tous les dieux on sacrifiait des victimes humaines et des animaux; on leur offrait encore des plantes, des fleurs et des fruits. On cherchait à se les rendre favorables par des prières, des chants sacrés, des jeûnes et des mortifications de toute nature. Les Aztèques priaient en se tournant du côté de l'orient. Le nombre des idoles, des images, des statues était incroyable; on en voyait dans les temples, dans les palais, dans les maisons, dans les rues, dans les bois, dans les jardins, dans les champs, sur le bord des grandes routes. Toutes étaient grossières, hideuses, et de formes fantastiques. On remarquait encore sur quelques points de l'Anahuac des croix dont l'origine et la destination sont inconnues. Elles se trouvaient en bien plus grand nombre dans le Yucatan, dans le pays des Misteco Zapotèques et dans le Guatemala. Les transformations ne manquaient pas dans la mythologie mexicaine, les traditions qui concernent un certain Japan nous en fournissent la preuve. On conçoit qu'avec autant de divinités le nombre des temples devait être immense. Torquemada porte à 40,000 tous ceux de l'Anahuac. L'influence du clergé était en proportion de l'importance que l'on attachait aux choses religieuses. Ce clergé formait un corps nombreux et redoutable; la seule enceinte du grand temple de Mexico renfermait cinq mille prêtres: plusieurs d'entre eux étaient spécialement chargés de l'instruction de la jeunesse. Ces prêtres étaient réunis en colléges, en séminaires richement dotés. Tout le clergé aztèque avait à sa tête deux grands pontifes ou seigneurs ecclésiastiques élus directement par les prêtres ou par des délégués de la couronne : l'un d'eux, comme nous l'avons déjà dit, faisait les fonctions de sacrificateur. Le pouvoir des prêtres s'arrangeait fort avec le pouvoir des rois; l'autel et le trône se prêtaient un mutuel appui. Toutefois il ne faut pas perdre de vue que l'esprit religieux des Aztèques était tout à la surface, que cette religion toute matérielle n'avait de force que par l'habitude, par la présence des images sensibles; les idoles brisées et les temples détruits, les Aztèques adoptèrent assez promptement le dieu du vainqueur.

L'éducation de l'enfance et de la jeunesse était entre les mains des prêtres et l'objet d'un soin minutieux; tout y était réglé par des lois spéciales et des coutumes héréditaires. Une suite de peintures dans la collection de Mendoza nous initient aux périodes diverses de l'enseignement moral, religieux, politique et industriel. Les mères nourrissaient leurs enfants; ceux-ci, de trois à quinze ans, étaient élevés dans la maison paternelle, puis ils étaient envoyés aux écoles publiques, dans les temples, dans les séminaires où tout ce qui concernait la religion leur était enseigné. Les jeunes nobles apprenaient l'art de la guerre, les plébéiens le métier de leurs pères, les jeunes filles les travaux du ménage. On voit reproduites sur ces peintures et les récompenses accordées et les punitions infligées. On y trouve le détail des différentes professions industrielles, des occupations militaires, des fonctions civiles et des initations chevaleresques ou religieuses. Elles font encore passer sous nos yeux les grandes scènes de la vie

Digitized by Google

humaine : les cérémonies de la naissance, du mariage et de la mort. Ici, ce qui nous frappe le plus, c'est un baptême, ayant quelque rapport avec celui des chrétiens, une circoncision rappelant celle des juifs, une cérémonie du mariage qui n'est presque qu'une affaire de famille, et des funérailles où la religion joue un rôle important.

Les idées cosmogoniques des Aztèques méritent d'être étudiées pour déterminer ce qui leur appartient en propre et ce qu'ils ont emprunté aux vieilles croyances du pays. Ce *départ*, qui n'est pas facile à faire dans notre ignorance de la langue hiéroglyphique de l'Anahuac, ne peut pas même être essayé dans ce rapide aperçu. Nous devons nous borner à quelques traits généraux de cette cosmogonie. On y suppose que quatre révolutions survenues à différentes époques détruisirent quatre fois le genre humain. Les Aztèques désignaient ces époques par le nom de *soleils*. La première révolution, celle de la terre, advint 5206 ans après la création du premier soleil. Pendant cette période, une race de géants fut la seule habitante du sol ; elle périt en grande partie par la famine ; ce qui survécut au fléau devint la pâture des tigres. La seconde révolution, celle du feu, eut lieu 4804 ans après l'âge précédent. Les oiseaux seuls échappèrent à la grande conflagration ; un homme et une femme s'enfoncèrent dans une caverne profonde et furent sauvés. La troisième, celle du vent, arriva 4010 ans après celle du feu ; de terribles ouragans bouleversèrent le monde, et les hommes épargnés par les tempêtes furent changés en singes. La quatrième, celle de l'eau, est postérieure à la troisième de 4008 années, c'est l'époque du déluge universel où tous les hommes furent métamorphosés en poissons, à l'exception d'un seul, nommé Coxcox, et de sa femme. Ces deux êtres destinés à la reproduction de l'espèce humaine, furent portés sur les eaux dans une petite barque qui s'arrêta sur la haute montagne de Colhuacan ; ils eurent un grand nombre d'enfants tous muets. Une colombe descendue du ciel leur transmit le don de la parole ; mais ils se mirent à parler tant d'idiomes différents que, ne pouvant se comprendre, ils se dispersèrent. La durée totale de ces quatre âges, portée par M. de Humboldt à 18,028 ans, n'excède pas 1417 ans, dans les calculs fort bizarres de l'Indien Ixtlilxochitl, petit-fils du dernier roi de Texcuco.

C'est encore dans les connaissances astronomiques des Aztèques que nous retrouvons les traces de l'ancienne civilisation américaine. Mais cette astronomie, loin d'avoir chez eux la même application que chez les peuples civilisés du vieux continent, ne servait uniquement qu'aux usages de la vie civile et à l'exercice du culte religieux. Leur division du temps, celle de l'ancien Anahuac, qu'ils adoptèrent, réglait l'ordre de leurs deux calendriers : le civil ou solaire, dont le nom signifiait littéralement : *compte du soleil* ; et le lunaire, appelé *compte de la lune*.

L'année solaire se composait de 365 jours, divisés en 18 mois de 20 jours, plus 5 jours complémentaires ajoutés au dernier mois, et nommés *nemontemi*, c'est-à-dire vides ou inutiles. Les enfants nés dans ces jours néfastes étaient menacés d'un mauvais destin ; on croyait que le bonheur n'était pas fait pour eux. Cette année solaire était représentée dans les peintures par un cercle, au centre duquel on voyait une figure indiquant la lune éclairée par le soleil, et tout autour les emblèmes des 18 mois rangés dans l'ordre du calendrier. Chacun de ces mois se partageait en quatre périodes de 5 jours ; 13 années formaient un cycle (*tlalpilli*) analogue à l'indication romaine ; 4 tlalpilli, une période de 52 ans, nommée *xiuhmolpilli* ou ligature, et indiquée hiéroglyphiquement par un paquet de roseaux liés d'un ruban. Deux périodes de 52 ans composaient un *Huehuetliztli*, vieillesse ou siècle de 104 ans, qui n'avait point d'hiéroglyphe. L'année civile des Aztèques finissait au solstice d'hiver, à cette époque où le soleil, pour me servir de l'expression naïve des moines espagnols, recommence son ouvrage. M. de Humboldt indique le commencement de cette année civile du 9 au 28 janvier. Les

Digitized by Google

Aztèques n'inséraient point, comme nous le faisons, un jour tous les 4 ans, mais ils intercalaient 13 jours tous les 52 ans. C'est à l'aide de cet artifice qu'ils parvenaient à faire concorder leur calendrier avec la marche du soleil. Ils divisaient le jour en 8 parties, dont 4 pour le lever et le coucher du soleil, et 2 pour son passage par le méridien, ce qui correspondait à la 3e, 9e, 15e et 20e heure du temps astronomique. Les noms des différents mois étaient pris de quelque fête particulière à chacun d'eux, il en était ainsi des noms des jours. C'était une ancienne croyance répandue dans tout l'Anahuac que la fin du monde arriverait à la fin du cycle de 52 ans, que le soleil ne reparaîtrait pas sur l'horizon, et que les hommes seraient dévorés par des génies malfaisants et d'une hideuse figure. Tout était tristesse pendant les cinq jours épagomènes ; on éteignait le feu sacré dans les temples ; les prêtres se mettaient en prières ; on brisait les meubles précieux. Les femmes enceintes devenaient un objet d'épouvante, on leur cachait la figure sous un masque, on les enfermait de crainte qu'au moment de la grande catastrophe elles ne fussent changées en tigres. C'était dans la soirée du dernier jour que les prêtres et le peuple se rendaient au sommet de la montagne de Huixachtecatl, à deux lieues de Mexico. Au moment où les Pléiades occupent le milieu du ciel, on immolait un pauvre prisonnier, puis, dans la plaie faite, on plaçait un morceau de bois sec qu'on enflammait par le frottement ; on allumait ensuite un énorme bûcher qui consumait le corps de la victime. La foule poussait des cris de joie, répétés de tous les points de la vallée de Mexico par un peuple empressé de voir briller la première flamme. Des messagers tenant à la main des torches de bois résineux, portaient le feu nouveau de village en village, ils le déposait dans les temples d'où il était distribué aux habitants. L'allégresse redoublait au moment où le soleil se montrait à l'horizon ; alors la procession reprenait le chemin de la ville, le peuple croyait voir les ideux rentrer dans leur sanctuaire. Les femmes sortaient de leurs retraites ; on se parait de nouveaux habits ; on employait les 13 jours intercalaires à nettoyer les temples, à blanchir les meubles et tout ce qui servait à la vie domestique.

Il y avait un calendrier rituel, ou compte de la lune et des fêtes religieuses, calendrier dont les prêtres faisaient usage, et dont les traces se retrouvent dans presque toutes les peintures ; il présente une série uniforme de petites périodes de 13 jours, nombre qui offrait dans ses multiples les moyens de conserver assez bien la concordance entre le rituel et l'almanach civil.

Nous ne possédons que d'insignifiants débris de l'architecture des Aztèques ; aucun des temples, des palais, des édifices publics de Tenochtitlan n'est debout : les Espagnols en ont évidemment exagéré les proportions et la magnificence. Les reliefs, les pierres sculptées, les statues que l'on trouve encore à Mexico, n'annoncent point un art perfectionné, et, bien que ces sculptures ne soient pas dépourvues d'une certaine vérité de hideuse imitation, il serait ridicule de les comparer avec l'art égyptien, grec ou romain, ou même avec les produits de troisième ordre de l'Europe moderne. Quant aux grands monuments d'architecture, dont les ruines se voient encore sur le sol de l'Anahuac, tels que les pyramides de Teotihuacan, de Cholula, de Papantla, etc., etc., ils n'appartiennent point à la période aztèque, ce sont de vieux témoins d'une civilisation contemporaine de celle qui brilla au sud, et dont le Guatemala fut longtemps le principal foyer. Quelques peintures des Aztèques sont encore là pour attester leur ignorance dans les arts d'imitation ; tout y manque, perspective, dessin, entente des ombres et de la lumière, elles ne reproduisent que des figures fantastiques vues de profil. Les Aztèques excellaient dans l'art de composer, avec de petites plumes ou des coquillages de diverses couleurs, des mosaïques d'une grande beauté, mosaïques fort chères, fort recherchées, et qui figuraient toujours dans les présents royaux. Leur perfection, leur délicatesse tenaient à la division du travail, c'était l'œuvre d'un grand nombre

de mains. L'artiste ou l'ouvrier, chez les Aztèques, n'avait à faire qu'une portion d'ouvrage, il ne sortait jamais de sa spécialité; l'habitude et la patience suppléaient à l'insuffisance et à la grossièreté des instruments. Ce que nous disions tout à l'heure de l'architecture monumentale des Aztèques, nous devons le dire aussi de leur architecture domestique; on ne la connaît que par des récits. Les maisons des pauvres étaient faites de roseaux ou de briques non cuites, couvertes d'une espèce de gazon, sur lequel on fixait des feuilles d'aloës taillées en forme de tuiles; ces maisons ressemblaient à celles de nos pauvres paysans, la famille y vivait pêle-mêle. Dans les villes chaque habitant un peu riche avait dans son intérieur un petit oratoire et une salle de bain. Les maisons des nobles se distinguaient par des murs en pierres rouges, poreuses, friables, légères, réunies entre elles par un mortier de chaux, et remarquables par des toits plats en forme de terrasses; il en était ainsi des temples et des palais royaux. Tous ces édifices, par la nature même des matériaux employés, ne pouvaient durer longtemps, et lors même que les Espagnols n'auraient pas détruit de fond en comble la plupart des villes aztèques, le temps, depuis la conquête, se serait chargé de les anéantir.

Vivant sous un climat tempéré ou dans de chaudes contrées, les Aztèques ne connaissent aucun de ces vêtements qui nous sont indispensables, ils étaient à moitié nus. Ils se contentaient l'été de manteaux de coton ou de fil d'aloës brodés et garnis de franges, noués par devant sur la poitrine; l'hiver ils se couvraient de pelisses d'un certain drap de poil de lapin, et d'une ceinture de même étoffe destinée à cacher les parties que la pudeur de presque tous les peuples cherche à dérober aux yeux. Les femmes laissaient tomber une des extrémités de cette ceinture jusque sur les talons; leur robe ressemblait à une blouse sans manches; leurs chaussures n'étaient autres que des feuilles d'aloës taillées en semelles, et fixées par une espèce de courroie plus ou moins ornée. Les tissus de coton garnis de plumes brillantes étaient le partage des femmes riches; pour elles aussi les plumes, les anneaux, les colliers, les bracelets d'or, dont les nobles aimaient également à se parer.

Quoique les Aztèques, pendant la courte durée de leur monarchie aient presque guerroyé contre les autres peuples de l'Anahuac, nous les voyons cependant attentifs à encourager toutes les industries qui pouvaient assurer leur prospérité intérieure, l'agriculture surtout. Ils n'avaient cependant à leur disposition que de grossiers instruments de cuivre; ils ne possédaient ni charrues, ni bœufs, ni chevaux; tous leurs travaux se faisaient à bras d'hommes; ils entendaient bien l'irrigation des terres et l'art de les engraisser. Hernandez le naturaliste nous a conservé les noms de la plupart des plantes de l'ancien Anahuac, curieux catalogue enrichi depuis de toutes les espèces d'Europe importées par les Espagnols. Ceux-ci ne tarissent pas d'éloges sur la bonne tenue des jardins indiens, de ces *Chinampas* surtout, îles flottantes de fleurs et de verdure, destinées à l'approvisionnement des marchés de la ville de Moctezuma. On sait que cette création des Aztèques existe encore et pare les rivages des lacs de la vallée de Mexico.

Les richesses métalliques que la nature a prodiguées au Mexique n'étaient pas ignorées de ses anciens habitants, ils fouillaient même les profondeurs du sol; ils savaient creuser des galeries, percer des puits de communication; ils fabriquaient des vases d'or et d'argent: les travaux de leurs orfèvres furent admirés des premiers conquérants, ils excellaient encore dans l'art de tailler les pierres précieuses et de les monter. Le plomb, l'étain et le cuivre leur étaient connus. Ils ignoraient l'usage de la monnaie frappée, mais quelques métaux étaient employés par eux comme signe représentatif des choses. On échangeait dans le grand marché de Tenochtitlan toute espèce de denrées contre de la poudre d'or dans des tuyaux de plumes d'oiseaux aquatiques, dont la transparence permettait de vérifier la grosseur des grains du précieux métal. Les noix ou amandes de cacao servaient aussi de mon-

Digitized by Google

naie, on en formait des sacs de 8,000 ou de 24,000; on destinait encore au même usage des petits ballots de toile d'un poids déterminé. Bien qu'il y eût dans l'Anahuac des espèces de grandes routes tracées et des ponts suspendus, les communications en général n'étaient pas faciles. Le commerce s'y faisait par petites caravanes. On voyait sortir de Tenochtitlan des troupes de marchands qui allaient échanger soit dans les provinces du royaume, soit dans les États indépendants. les produits de l'industrie aztèque contre les articles dont le luxe des Mexicains s'était fait un besoin. Il y avait dans chaque ville une espèce de bazar ouvert toute la journée. Les villes trop voisines régularisaient leurs jours de marché pour ne point se nuire réciproquement. Ces marchés, comme celui de Tenochtitlan, avaient des inspecteurs de police et des tribunaux de commerce qui jugeaient sur-le-champ toutes les contestations et tous les délits commis dans les heures de vente.

Des institutions et de l'état matériel de la société aztèque, passons maintenant à la culture intellectuelle de cette nation américaine. De tous les idiomes de l'ancien Anahuac la langue mexicaine était la plus répandue; elle était parlée non-seulement à Tenochtitlan, mais chez presque tous les peuples voisins, d'origine commune, à Tlascala, à Cholula, à Texcuco, etc. Cette langue, moins sonore, mais presque aussi répandue que celle des Incas, se distingue par la longueur de ses mots et les diverses transformations qu'on peut leur faire subir. Elle manque de termes superlatifs. Le signe comparatif est fourni par certaines particules comme dans quelques langues de l'Europe. Elle abonde plus que l'italien en diminutifs et en comparatifs; plus que l'anglais en termes abstraits. Il est à peine un de ses verbes qui ne puisse en former d'autres de signification différente; à peine un substantif ou un adjectif qui ne soit le produit de quelque abstraction. Elle se ploie facilement au style de la conversation ainsi qu'aux formules de l'étiquette la plus cérémonieuse. Ses règles simples, fixes, invariables, compensent les difficultés qui naissent de son excessive abondance, abondance d'autant plus remarquable qu'elle est entièrement privée des consonnes B, D, F, G, R et S. En revanche on y trouve à chaque instant les lettres L, X, T, Z, TL, TZ; aucun mot ne commence par la lettre L et presque tous ont la pénultième syllabe longue. Ses aspirations sont généralement douces, aucun son nasal ne se fait remarquer dans la prononciation. Nous citerons d'après Clavigero et M. de Humboldt des exemples de ces mots composés dont la longueur est désespérante: *notlazomahuitzteopixcatatzin* (mon digne et révéré prêtre et père), formule employée par les Indiens lorsqu'ils s'adressent à un ecclésiastique; et *amatlacuilolitquitcatlaxtlahuilli*, qui signifie: port de lettres, c'est-à-dire la récompense donnée au messager pour le transport d'une dépêche écrite sur papier d'agave en caractères symboliques. Plusieurs causes contribuent à la longueur des mots qui composent la langue aztèque; l'une des plus fréquentes se trouve dans la manière dont se forme le pluriel, ce qui a lieu par le redoublement de la première syllabe et l'adjonction de la terminaison *tin*. Quelquefois la réduplication se fait au milieu du mot. Cette faculté de composer des mots avait en botanique et en zoologie d'heureuses applications. Elle permettait aux Aztèques d'indiquer tout à la fois le nom, le genre, la qualité et l'emploi du sujet, même ses mœurs et ses habitudes. En géographie, chaque nom de lieu annonçait aussi sa situation, sa nature et le trait le plus caractéristique de son histoire. Nous en avons un curieux exemple dans la peinture qui représente les migrations des Aztèques depuis le déluge jusqu'à la fondation de Tenochtitlan.

Clavigero fait un éloge pompeux des talents oratoires et du génie poétique des Aztèques. On accoutumait de bonne heure les jeunes gens destinés aux ambassades à débiter de longues harangues sur des matières politiques. Ces harangues avaient des formes et des tournures officielles dont il était défendu de s'écarter. Comme il n'y avait pas d'avocats dans l'ancien Mexique, et que les procès se jugeaient sommaire-

ment et sur pièces, ce que nous appelons l'éloquence du barreau y était inconnue. Les parties se présentaient en personne et donnaient sur la question en litige les explications demandées. La langue poétique des Aztèques, brillante et figurée, s'animait par l'emploi fréquent de comparaisons et d'images prises dans la nature champêtre, parmi les fleurs, les arbres, les rivières, les sites agrestes et les hautes montagnes. On remarque dans la facture de leurs vers une mesure rigoureusement observée : on y trouve aussi un certain nombre de syllabes insignifiantes introduites probablement dans l'intérêt de l'harmonie. Cette poésie admettait encore ces grands mots composés dont un seul égalait nos alexandrins. Elle s'exerçait sur une multitude de sujets : elle racontait les faits des temps passés, elle chantait les exploits des guerriers, la puissance et la bonté des dieux ; elle instruisait les peuples sur les devoirs de la vie. Les Aztèques avaient des poëmes sur l'amour, sur la chasse, destinés aux réjouissances du septième mois, et des hymnes sur les merveilles des cieux et de la terre, qu'on répétait dans les temples aux solennités religieuses. Les poëtes, beaucoup plus nombreux à Texcuco qu'à Tenochtitlan, y étaient aussi plus honorés. Le roi Nezahualcojotl, grand poëte lui-même, les multipliait par ses largesses. On dit qu'un de ces bardes, condamné à mort pour quelque crime, se mit à composer dans sa prison des adieux au monde pleins d'images touchantes. Cette élégie que les amis de l'auteur chantèrent dans le palais royal fut entendue du monarque ; la vive émotion qu'éprouva son cœur de poëte fit taire sa sévère justice ; il prononça le pardon du coupable, et le coupable reconnaissant devint un des ornements de sa cour et le poëte lauréat de son règne.

Ce que l'on nous raconte du théâtre des Aztèques n'est pas de nature à nous en donner une haute idée. Leurs pièces n'étaient que la représentation la plus matérielle de la nature la plus grossière. C'était presque toujours le hideux tableau des infirmités humaines. On voyait des bouffons imiter des aveugles et se heurter contre des sourds, d'autres contrefaire des boiteux et se traîner sur les mains, d'autres transformés en bossus se courbaient pour se rendre plus difformes, ou, se rapetissant comme des nains, sautaient ridiculement sur la pointe des pieds. Quelquefois, pour varier les plaisirs de la foule, d'autres acteurs paraissaient sur la scène, non plus sous les traits de l'espèce humaine, mais sous la forme des plus ignobles animaux, de crapauds, de lézards, de crocodiles, de serpents, de singes, d'ours, de jaguars ; sifflant, croassant, beuglant, puis débitant maints quolibets et jouant des espèces de drames dont le plan et le dialogue devaient être de niveau avec l'intelligence des personnages.

Les Aztèques, comme tous les autres Américains, n'avaient pas d'alphabet. Ils transmettaient les faits par des peintures hiéroglyphiques, système commun à tous les peuples du plateau d'Anahuac, à ceux mêmes dont la langue différait de la langue aztèque ; ce qui établit l'antériorité de cette espèce d'écriture à l'établissement de toutes les hordes sauvages du nord dans toutes les contrées mexicaines. Nous ignorons ce que cet art pouvait être dans les temps qui précédèrent la monarchie des Aztèques ; nous ne connaissons que les travaux de ces derniers, et encore un très-petit nombre de leurs monuments hiéroglyphiques est-il parvenu jusqu'à nous. Quelques-unes de ces peintures avaient pour objet la représentation propre et *non symbolique* des dieux, des rois, des grands hommes, des animaux, des plantes, etc. ; d'autres un but purement chorographique et topographique, comme la carte d'une province, d'une ville, du cours d'un fleuve, des côtes maritimes ou le cadastre d'un canton. Le plus grand nombre de ces peintures était consacré à la représentation symbolique des idées, des faits, des événements. Les Mexicains possédaient de cette manière les rituels de leur culte, les codes de leurs lois, les jugements de leurs tribunaux, des recueils de poésie et des traités scientifiques sur le calendrier, l'astronomie et les antiquités.

On trouve dans ces peintures symboli-

Digitized by Google

ques le germe des caractères phonétiques. Les Aztèques savaient écrire des noms en réunissant quelques signes qui rappelaient des sons; mais que de siècles se seraient écoulés avant qu'ils fussent parvenus à la découverte d'un syllabaire, c'est-à-dire à alphabétiser leur hiéroglyphe simple! Du temps de Moctezuma, des milliers d'hommes étaient occupés soit à copier d'anciennes peintures, soit à en composer de nouvelles. Tous les manuscrits qui nous ont été conservés sont sur papier d'agave, sur peau de cerf ou sur toile de coton. On pliait ces peintures en zigzag, à peu près comme nos papiers d'éventails; on les soutenait par deux tablettes d'un bois léger, collées aux deux extrémités, l'une par-dessus, l'autre par-dessous, de sorte qu'avant de développer la peinture, l'ensemble offre la plus parfaite ressemblance avec nos livres reliés. Nos richesses fort précieuses en antiquités de ce genre ne sont cependant pas très-considérables. On sait la cause de notre indigence. D'abord pendant le siége de Tenochtitlan, de cette capitale de l'Anahuac qui finit comme la cité de Priam dans un jour de colère, bon nombre de ces peintures fut enseveli sous les décombres des palais, des temples, des maisons, puis durant les premières années de la conquête, la politique et la religion les proscrivirent comme l'œuvre du démon. Zummaraga, premier évêque de Mexico, les fit jeter au feu en même temps qu'il ordonnait de briser les idoles et les bas-reliefs des temples et tout ce qui servait aux sacrifices. Les Espagnols avaient l'espoir de convertir plus aisément les Indiens alors que rien ne leur rappellerait le culte national, les divinités de leurs ancêtres, les souvenirs de la vie domestique et les annales de la patrie indépendante. Cette verve de fanatisme suivit les conquérants sur tous les points de l'Anahuac. Dans ce temps-là le gouvernement de Madrid, bien que généreux et humain envers les vaincus, n'avait garde d'arrêter un tel vandalisme; il le croyait aussi dans l'intérêt du christianisme et de la conquête, et l'on peut supposer qu'il n'avait pas tort. Il était réservé à quelques moines, et plus tard à de modestes savants, de recueillir quelques débris de la civilisation américaine. Ici viennent se placer les noms des Sahagun, des Andrès de Olmos, des Toribio de Benavente, des Torquemada, des Siguenza et des Boturini, ce dernier si passionné pour la gloire du vieux Mexique et si mal récompensé de son zèle et de son patriotique désintéressement. Ces annalistes et antiquaires ont trouvé de nos jours de nombreux et de plus heureux imitateurs. L'étude de l'ancien Anahuac a pris une importance scientifique grâce aux travaux des Clavigero, des Humboldt, des Zoëga, des Gama, des Hervas, des Dupaix, des Galindo, des Baradere, des Nebel, des Waldeck, des Aglio, des Kingsborough et de quelques savants mexicains. L'ensemble de leurs recherches a déjà porté ses fruits; et si tout ce qui touche à l'origine, à la marche et aux transformations de la civilisation américaine, n'est rien moins qu'éclairé, du moins les questions qui s'y rattachent sont-elles plus nettement posées. Nous en sommes aux conquêtes négatives: on commence à savoir ce qui ne peut pas être; on ignore encore ce qui est. Nous essayerons peut-être dans un nouveau travail de signaler les causes infinies de cette ignorance. Nous n'avons voulu présenter ici qu'un abrégé fort incomplet de l'inventaire matériel des Aztèques, de ce peuple conquérant dont la vie politique fut courte, qui ne vécut et ne grandit que par la guerre, qui fut la terreur de ses voisins et le tyran du Mexique, qui tomba non sous les coups d'une poignée d'Espagnols, comme l'a dit le vulgaire, mais sous les efforts réunis de deux cent mille soldats américains ralliés par la haine sous le drapeau de Cortès.

Digitized by Google

Economie politique.

DES COALITIONS D'OUVRIERS,

ET DE LEUR INFLUENCE SUR LA RICHESSE SOCIALE.

Si, en regard du peu d'intérêt qu'ont inspiré et qu'inspirent encore les questions purement sociales, on plaçait l'excitation que soulèvent parmi les hommes d'État une question politique, l'apparition d'une brochure, ou simplement la solution d'une crise ministérielle, on serait tenté de croire que la condition des classes inférieures n'est pour rien dans les affaires d'un pays. Mais la surprise augmente lorsque l'on examine avec attention la source des grandes commotions qui ont brisé tant de couronnes. Quelles causes ont produit la révolution française? Ce ne furent pas les écrits du dix-huitième siècle; car à cette époque la grande masse du peuple français était plongée dans les ténèbres d'une ignorance grossière. Ce ne furent point non plus les débordements ni la corruption d'une cour licencieuse, dont l'influence ne s'étendait que sur les classes élevées; mais, depuis de longues années, le peuple gémissait sous le poids de souffrances qui l'avaient aigri; il se leva et brisa les chaînes qui arrêtaient son essor. D'où vient cette espèce de guerre permanente qui désole depuis si longtemps les contrées fertiles de la malheureuse Irlande? Ce n'est point, comme on le prétend, la conquête, ni la divergence d'opinions religieuses qui sépare l'Angleterre de l'Irlande, qui en est cause, mais bien la misère du peuple irlandais; misère si affreuse et si profonde, que chaque année des milliers d'individus périssent de froid et de faim! Tôt ou tard cette longue et cruelle oppression portera son fruit!

L'hostilité incessante qui existe entre les ouvriers et les fabricants est encore le signe d'un vice auquel les gouvernements ne songent guère à porter remède, et qui pourra un jour être très-fatal à la société. Dans le grand mouvement industriel et scientifique qui s'est opéré depuis la fin du dix-huitième siècle jusqu'à nos jours, la richesse sociale s'est accrue, la production a sextuplé; mais la répartition de ces richesses s'est faite et continue à avoir lieu d'une manière si inégale, entre tous ceux qui ont concouru à cet accroissement, qu'il n'y a pas à s'étonner de l'animosité flagrante qui porte l'ouvrier à s'insurger contre le maître. Un fait incontestable, c'est que, malgré les crises commerciales, la majorité des fabricants s'enrichissent, et que la plupart des ouvriers restent pauvres. Les gouvernements, au lieu de chercher à étudier la cause de cette anomalie, détournent la tête et laissent faire; en attendant, le mal empire, la classe des mécontents devient plus nombreuse, et lorsqu'avec de la prudence on eût pu prévenir, on sera réduit plus tard à réprimer.

Voyez grandir en silence depuis vingt ans les associations d'ouvriers: ignorées et faibles dans leur principe, elles couvrent maintenant d'un réseau immense toutes les parties du royaume-uni. D'opprimés, les ouvriers sont devenus oppresseurs; et tel est le caractère de ces violences, que

Digitized by Google

souvent des milliers de familles sont plongées dans les horreurs de la misère et de la faim. C'est que les classes ouvrières, ne reconnaissant pas elles-mêmes où est le mal, s'égarent sur leur propre situation et recourent aux moyens extrêmes lorsqu'elles prétendent se faire justice. Remontons à l'origine de ces sociétés; voyons par quels degrés elles sont arrivées à l'état menaçant où elles se trouvent aujourd'hui. En disant ce qu'elles ont fait, il sera facile de prévoir ce qu'elles pourront faire.

C'est dans les corporations du moyen âge qu'il faut chercher les premières traces des associations d'ouvriers. Comme les corporations, les sociétés d'ouvriers ont eu pour objet d'opposer une digue puissante à l'oppression. Une grande différence pourtant distingue les corporations; celles-ci comptaient dans leurs rangs des maîtres et des ouvriers qui tous agissaient d'un commun accord, et se serraient ainsi pour offrir une résistance plus vigoureuse aux violences des seigneurs et aux exactions arbitraires du souverain. Au lieu de conspirer contre les maîtres, les ouvriers étaient trop heureux de se placer sous leur protection pour se mettre à l'abri des injures auxquelles, dans ces temps d'anarchie, ils étaient principalement exposés. Le péril était commun. Mais avec le temps, lorsque la bourgeoisie eut trouvé faveur auprès des classes supérieures; lorsque la civilisation, par sa bienfaisante influence, eut en quelque manière rapproché la distance qui séparait l'aristocratie nobiliaire de l'aristocratie financière, les maîtres, ainsi confondus avec les classes supérieures, n'ayant plus rien à redouter de ces classes, cherchèrent à s'enrichir aux dépens de leurs ouvriers ou plutôt se préoccupèrent moins de leur sort. Avec les grandes manufactures, l'apprenti cessa d'être admis à la table du maître, et l'ouvrier lui devint totalement étranger; c'est de ce moment surtout que datèrent les coalitions.

Néanmoins ces coalitions ne commencèrent à prendre un caractère menaçant qu'en 1824, époque où le bill de M. Hume, relatif aux classes ouvrières, reçut la sanction de la législature. Alors ces associations imposèrent des conditions aux maîtres, dictèrent le prix du salaire, et fixèrent les heures du travail; bientôt il n'y eut pas une seule profession industrielle dans les Trois-Royaumes, si l'on en excepte pourtant celle des fondeurs en caractères, qui n'eût une organisation régulière et qui ne fût prête à secourir les ouvriers dans leurs différends avec les maîtres. Parmi ces associations se distinguait celle des garçons tailleurs. Celle-ci se divisait en deux classes; l'une se composait des *flints :* on appelait ainsi ceux qui travaillaient à la journée; la journée d'un *flint* était partout la même; la seconde se composait des *dungs :* ceux-là travaillaient à la pièce, et recevaient un salaire proportionné au travail qu'ils rendaient au maître. Les *flints* avaient plusieurs maisons dans lesquelles ils se réunissaient; chacune d'elles nommait des délégués qui agissaient de concert, fixaient les prix, suspendaient les travaux quand les maîtres refusaient de souscrire à leurs conditions, et repoussaient de leur sein tout ouvrier qui n'avait pas fait un apprentissage régulier.

Chose étrange! bien que ces ouvriers fussent pour la plupart ignorants, illettrés, cependant, dès leur apparition, les associations se distinguèrent par la solidité de leurs bases et la régularité de leurs opérations. Dans quelques professions, tous les ouvriers d'un même état ne formaient qu'un seul corps qui élisait, à la majorité des suffrages, les membres du comité directeur; dans d'autres, les ouvriers de chaque manufacture formaient une association à part qui élisait également, à la majorité des suffrages, les délégués du comité. Ce système n'a point changé aujourd'hui : l'ouvrier ne remplit les fonctions de membre du comité directeur qu'autant qu'il y a été appelé par le vote de ses confrères. Comme on doit le présumer, tous les efforts de ce corps tendent à élever le salaire de l'ouvrier. Pour atteindre ce but, on pose d'abord en principe qu'aucune personne ne sera admise à travailler chez un maître quelconque, si elle n'appartient point à l'association; que si ce maître in-

Digitized by Google

siste pour conserver cette personne, après une admonition préalable, tous les ouvriers quitteront l'atelier à la fois, interdit qui ne sera levé qu'après la soumission du maître aux lois qui lui sont faites. Voilà donc un maître qui se trouve seul au moment peut-être où il est chargé d'une opération importante; dont le capital devient improductif, dont l'atelier reste fermé, et qui souvent supporte de fortes pertes pour n'avoir point rempli les conditions de son marché; disons mieux, le voilà forcé d'adhérer aux lois que lui impose le comité directeur, et de repousser de sa boutique un ouvrier pour ne point encourir lui-même une ruine certaine.

Mais là ne se bornent point les rigueurs du comité, car ces rigueurs n'offriraient point encore pour les coalisés assez de garanties. Le maître est astreint à ne prendre qu'un certain nombre d'apprentis. Dans quelques professions, le nombre de ces apprentis est d'un pour trois ouvriers, dans quelques autres d'un pour quatre ouvriers, dans d'autres d'un pour cinq; le nombre des apprentis doit laisser une grande marge pour que le salaire de l'ouvrier soit toujours élevé. Si le maître prend plus d'apprentis que ne le veulent les règlements du comité, il reçoit l'ordre de les renvoyer, et s'il se refuse d'obéir, tous ses ouvriers en masse quittent l'atelier. Ajoutez que dans un grand nombre de ces associations, le contre-maître qui surveille les travaux des ateliers doit plaire au comité; que, s'il encourt sa disgrâce, que si sa surveillance excite le déplaisir des ouvriers, le maître reçoit un avis que tel jour il doit renvoyer son fidèle serviteur; et malheur à lui s'il veut résister à cet ordre suprême, car au jour fixé l'atelier devient un désert, et reste dans cet état de solitude jusqu'à ce que le maître ait obéi.

Dans la fixation des heures de travail, mêmes abus. C'est le comité directeur qui fixe les heures de travail ainsi que les gages que chaque ouvrier doit recevoir; et, disons-le, cette fixation est presque toujours absurde et retombe sur les ouvriers eux-mêmes. L'exemple de ce qui s'est passé dans le cours des années 1835 et 1836 en est la preuve. A cette époque, il y eut des commandes considérables en fer; les ouvriers qui étaient employés dans les mines du Lanarkshire profitèrent de cette circonstance pour établir une convention en vertu de laquelle un ouvrier ne devait travailler que trois ou quatre jours par semaine, et cinq heures au plus chaque jour. Cette convention fut strictement suivie; les ouvriers des environs de Glascow s'étant associés aux ouvriers du Renfrewshire, du Dumbartonshire et du Stirlingshire, le nombre des coalisés s'éleva à près de trois mille, et le prix des salaires monta aussitôt de trente à trente-cinq schellings pour un travail de douze à quinze heures par semaine; hausse qui éleva le prix du charbon de huit schellings six pence la tonne, à dix et dix-sept schellings; ce prix ne changea point pendant dix-huit mois. Mais alors les ouvriers persistaient encore à suivre le même système, lorsqu'à la crise commerciale de 1837, le prix du fer tomba de 7 £ 10 sch. la tonne à 4 £. Les maîtres demandèrent une réduction dans le prix du travail; ne pouvant l'obtenir, ils fermèrent leurs ateliers. Cette manifestation qui indiquait une résolution bien arrêtée n'effraya pas les ouvriers. La totalité d'entre eux resta oisive pendant près de cinq mois, époque à laquelle les fonds de l'union étant épuisés, ils reprirent leurs travaux aux conditions que leur avaient offertes les maîtres de forges. Ces conditions étaient de travailler cinq jours par semaine et huit heures par jour, au prix de cinq et six schellings la journée.

Une autre clause du règlement de l'association, clause non moins grave, c'est d'empêcher le maître qui a besoin d'augmenter le nombre de ses ouvriers, de choisir ceux qui lui conviennent. Dans cette circonstance, il doit prendre le premier ouvrier qui est enregistré sur la liste des ouvriers sans travail. D'où il résulte que l'homme de talent et l'ignorant, le paresseux et l'homme actif sont tous placés sur le même niveau. On conçoit le préjudice que ce système porte aux intérêts du travailleur habile. Cependant il n'est point de principe pour lequel la majorité des membres des asso-

Digitized by Google

ciations montrent plus de ferveur et de zèle. La raison en est facile à comprendre; c'est que dans toutes les professions, les mauvais ouvriers sont en plus grand nombre que les bons, et que les premiers tiennent naturellement à conserver un système qui offre à leur médiocrité un aussi grand avantage.

Telles sont les principales bases sur lesquelles reposent les coalitions d'ouvriers pour forcer le maître à être souple et docile; voyons maintenant quels sont les devoirs de l'ouvrier envers l'association.

Disons d'abord que pour augmenter leur bien-être, les sociétaires se mettent en garde contre l'admission d'un nombre trop considérable d'ouvriers. Pour cet objet, les sociétaires imposent des conditions fort dures à toute personne qui manifeste le désir d'en faire partie. L'une des principales est que l'apprenti doit faire un long apprentissage, et payer pendant tout le temps que dure cet apprentissage une somme convenue qui est versée dans la caisse de l'association; son admission au sein du corps exige encore qu'il paye un droit d'entrée. Cette somme pour les fileurs de Glascow s'élève à 5 £. Après quoi il est admis. Il existe en outre plusieurs professions dont les sociétaires accordent une prime aux ouvriers qui consentent à quitter le pays ou bien à ne plus exercer leur état. Dans l'Écosse occidentale, l'association des fileurs de coton donne 10 £ à tous ceux de leurs confrères qui veulent passer en Amérique; et 5 £ à tout homme qui peut décider un ouvrier à quitter la profession.

Le premier de tous les devoirs de l'ouvrier sociétaire est de payer régulièrement sa cotisation. Malheur à lui s'il manque d'exactitude. Dans le plus grand nombre de ces associations un pareil délit est frappé de la perte d'emploi; l'ouvrier réfractaire ne peut plus travailler chez le maître, ou du moins, si celui-ci refuse d'obéir aux injonctions qui lui sont faites à cet égard, les membres du comité ont recours à leur expédient ordinaire, ils quittent l'atelier. Cette contribution est hebdomadaire; elle est proportionnée au salaire de chaque ouvrier; elle varie d'une demi-couronne dans les temps ordinaires, à cinq schellings dans les circonstances difficiles. Cette somme est jugée suffisante pour faire face aux dépenses, et ce que l'on croira à peine, c'est que les dépenses dans l'affaire des fileurs de coton de Glascow se sont élevées, dans la dernière partie de 1836 et les quatre premiers mois de 1837, à la somme énorme de 11,881 £ (287,000 francs environ).

Une autre mesure fort en usage et dont les membres intéressés ont retiré les plus heureux résultats, c'est le serment. Sous ce rapport, la franc-maçonnerie dans ses plus beaux jours n'aurait eu rien à envier aux associations d'ouvriers. Même solennité, mêmes précautions pour que toutes les transactions de la société soient ensevelies dans un profond mystère. Dans les premiers temps où ces associations furent régulièrement organisées, ce serment se faisait sur la Bible; il y avait le mot de passe, un signe de reconnaissance, on vouait au mépris et à la haine de tous, le *nob*, c'est-à-dire l'ouvrier qui, pendant la durée d'une suspension de travaux ordonnée par le comité, entrait chez un maître et adhérait à la réduction qui avait motivé la suspension. Dans ces derniers temps, on s'est ravisé; on a reconnu que le mépris et la haine ne suffisaient pas pour effrayer le nob, et en conséquence on a exigé de chaque membre un serment plus explicite et plus étendu. En voici la formule telle qu'elle a été présentée par M. Robinson, shérif du Lanarkshire, devant le comité de la chambre des communes : « Moi, J. A. B., je jure en présence de Dieu et des hommes que je serai toujours prêt à exécuter avec fidélité et autant qu'il sera en mon pouvoir de le faire, tout ordre ou injonction qu'il plaira à la majorité de mes frères de me donner dans l'intérêt commun de notre société; *que je punirai de la manière qu'ils l'exigeront les nobs et les maîtres qui auront démérité de la société.* Je m'engage en outre à contribuer autant que mes moyens me le permettront au soutien de tous ceux de mes frères qui perdront leur emploi par suite de leur ré-

Digitized by Google

sistance contre l'oppression et la tyrannie des maîtres, et qui, pour ne pas se soumettre à une réduction de prix, renonceront à travailler. Je jure enfin de ne jamais divulguer l'engagement que je prends aujourd'hui, à moins que je ne sois autorisé à le faire, ou qu'il me soit prescrit par les personnes compétentes de déférer moi-même le serment aux ouvriers qui sont susceptibles de devenir membres de notre fraternité. »

Grâce à la terreur qu'inspire ce serment, il devient presque impossible à la justice d'obtenir des témoignages sur lesquels elle puisse se fonder lorsque les violences exercées par les associations réclament son ministère; car si un des membres de la société est appelé à faire une déposition judiciaire, on peut être assuré d'avance que cette déposition sera fausse. Chose remarquable, le témoin redoute non-seulement la vengeance qu'une déposition fidèle amènerait sur sa tête, mais dans sa conscience il croit être plus lié à son premier serment qu'à celui qui lui est déféré par le magistrat; il lui semble, veux-je dire, que le parjure qu'il commettrait en violant le serment qu'il a fait en présence de ses confrères est plus criminel que celui qu'il commet en n'obéissant pas à la loi. La déposition que fit il y a quelque temps le témoin Robert Christie est un exemple de ces étranges scrupules. « J'ai, dit-il, été interrogé six ou sept fois par le shérif, et je ne lui ai jamais rien révélé de ce que je révèle aujourd'hui. La conscience du serment que j'avais fait autant que la crainte d'être tué ou brûlé avec du vitriol m'imposait silence. Je le répète, c'étaient le scrupule et la crainte qui tenaient ma langue enchaînée, et je ne vous dirais rien encore sans l'assurance que m'a donnée le shérif que, non-seulement je ne commettais point une mauvaise action, mais que je n'avais rien à craindre. »

La société ne reste point passive lorsqu'un de ses membres est arrêté; elle recourt à tous les moyens pour le sauver; elle gagne les témoins, fabrique des certificats d'alibi, et prépare l'évasion. Dans le procès tout récent des fileurs de Glascow, Lean, accusé de meurtre, produisit un certificat attestant qu'il se trouvait dans un lieu deux heures avant la perpétration du crime, et dans un autre lieu une heure après. Aux débats, il fut prouvé que ce certificat avait été écrit de la main de Lean lui-même deux ou trois semaines après le meurtre, et que les signataires au nombre de trois étaient, le premier un ami de Lean, lequel déclara dans le cours de l'interrogatoire ne s'être point trouvé avec l'accusé à l'heure et au lieu indiqués dans le certificat; les deux autres étaient deux personnes étrangères qui avaient signé le certificat sur la requête du premier signataire et sans l'avoir lu. Le verdict du jury fut pourtant favorable à Lean; malgré les charges accablantes qui pesaient sur sa tête, il fut sauvé grâce à la pièce ambiguë dont nous venons de parler.

Mais l'Union comment punit-elle à son tour le *nob*, ce paria contre lequel se déchaîne plus particulièrement la colère du parti; quelles mesures adopte-t-elle à son égard? Les voici. Ces mesures sont de trois sortes. C'est d'abord la persuasion; on le cajole, on le demande au cabaret, on cherche à le détourner de travailler chez le maître qui a encouru la disgrâce du comité directeur. Si ces démarches ne produisent pas l'effet que l'on attend, alors on passe de la douceur aux menaces, et, s'il se montre encore récalcitrant, tous les membres de l'association sont convoqués pour procéder par la voie du scrutin à la nomination d'une commission extraordinaire. Cette commission porte le nom de commission secrète; ses pouvoirs sont étendus; elle doit aviser aux moyens de forcer le nob à se soumettre, moyens qui vont souvent jusqu'à l'assassinat. Et cela n'est point une simple présomption, c'est un fait que nous pouvons prouver par des pièces authentiques :

C'était en 1825, aux assises de Glascow; John Kean Lafferty et Orr comparaissaient sous la prévention de meurtre contre la personne de Graham, fileur de coton. Le crime avait été commis l'après-midi dans une des rues les plus peuplées de la ville, au moment où les ouvriers quittaient l'a-

Digitized by Google

telier. L'assassin fut saisi sur-le-champ, la main encore armée du fatal pistolet. Kean, bien que défendu par l'un des avocats les plus célèbres du barreau anglais, fut convaincu à l'unanimité et condamné à être fouetté en public, et à être déporté pour le reste de ses jours ; sentence qui fut mise à exécution. Lafferty et Orr furent condamnés à sept ans de déportation et à dix-huit mois de prison dans la prison de Bridewell. Rien n'indiquait au procès, à part pourtant les frais de la défense, que chacun savait avoir été supportés par l'association, rien n'indiquait, dis-je, que ce crime eût été commis à l'instigation de la société des ouvriers ; cependant il n'y avait pas un seul homme dans toute l'Écosse qui n'eût la conviction intime que le crime partait de là. Pour combattre ces soupçons, les ouvriers sociétaires convoquèrent une assemblée publique dans laquelle ils repoussèrent les accusations que l'on portait contre eux, et protestèrent de leur innocence. Les discours prononcés dans cette circonstance produisirent une grande sensation; plusieurs journaux qui défendaient alors avec chaleur la cause de la classe ouvrière, les commentèrent, et les ouvriers se crurent pour toujours lavés de l'imputation qui avait plané sur eux.

Mais à quelque temps de là, Kean agité par le remords et qui déjà avait subi la peine du fouet dans les rues de Glascow, faisait appeler dans sa prison M. Robinson, le shérif du comté de Lanark, et lui faisait la déclaration suivante :

« Moi John Kean, actuellement enfermé dans le Tolbooth de Glascow, je déclare qu'il existe à Glascow et dans les environs trois associations de fileurs de coton, présentant ensemble un total de 800 individus; que chacune de ces sociétés nomme deux membres à l'effet de surveiller les opérations de la communauté, que ces membres sont en outre chargés de faire leur rapport au comité supérieur composé de trois membres. Ces trois membres ne sont pas connus des ouvriers; les seules personnes de l'association qui aient des relations directes avec eux sont les membres du comité secondaire qui font le serment de ne point révéler leurs noms. »

Ici, John Kean donne les noms et l'adresse de chaque membre des comités secondaires.

« C'est, dit-il, Gillan et John Campell qui m'ont donné les pistolets et l'argent pour acheter la poudre et les balles; les pistolets étaient neufs; le prix du crime était de 100 £., en cas de succès une somme plus forte m'aurait été donnée ainsi qu'à mes complices. J'ai commis le crime de concert avec Gillan, tous deux nous avons fait feu sur le malheureux Graham; à l'époque où je l'ai commis, il circulait une rumeur parmi nous que MM. Dunlop, Lindsay et Ewing devaient tomber sous les coups du comité supérieur de la même manière. »

John Kean indiquait ensuite le lieu des séances du comité directeur, le jour et l'heure à laquelle se tenaient ces séances.

Remarquons ici que cette confession fut entièrement volontaire, qu'elle ne fut l'effet d'aucune menace, ni d'aucune promesse. Ce n'était toutefois que la déclaration d'un criminel ; il n'y avait donc point de preuve légale contre l'association. Le temps devait lever le voile qui couvrait cette odieuse machination. Un autre meurtre fut commis le 22 juillet 1837 à Glascow; ce crime présentait les mêmes circonstances que celui de Graham. Voici en substance ce que déclara le malheureux Smith quelques instants avant sa mort : « On a fait feu sur moi par derrière; je ne puis dire quel est l'homme qui a tiré sur moi, car aussitôt que je me suis senti frappé, je suis tombé. Il y a huit jours MM. Grady et Michael Sinclair sont venus à ma rencontre pour me dire de ne point travailler chez M. Houldsworth et fils; sur mon refus d'accéder à de tels arrangements, M. Grady reprit que pour tout l'or du monde il ne voudrait pas être à ma place. Je meurs avec cette conviction que les ouvriers fileurs m'auraient maltraité depuis ce jour s'ils en avaient trouvé l'occasion, et que j'ai été assassiné hier soir, parce que j'ai pris du travail chez MM. Houldsworth et fils. » En conséquence de cette déposition tous

Digitized by Google

les membres des comités furent arrêtés. Dans le nombre était un nommé Murdoch, fileur de coton, que l'on reconnut pour avoir fait partie du comité supérieur qui était en fonctions à l'époque de l'assassinat de Graham. Interrogé dans le cours des débats sur ce meurtre, Murdoch déclara que Daniel Orr, l'un des complices de Kean, ayant demandé des secours au comité directeur, comme ayant été engagé avec Kean et Lafferty pour tuer Graham, le comité répondit qu'il ne payerait la somme demandée, 20 £., qu'autant que le requérant produirait un certificat attestant que cet engagement avait eu lieu; ce certificat fut produit. Thomas Peterson déclara qu'il avait été présent à la transaction; et les membres du comité s'étant montrés satisfaits, la somme fut payée; douze schellings furent alloués à la femme de Kean par semaine, autant à la femme de Lafferty, lequel fut envoyé en Amérique à l'expiration de sa peine.

Voici donc le meurtre bien constaté; mais là ne s'arrêtent point les moyens d'intimidation. Souvent encore l'association prend à gage des hommes qu'elle charge de jeter de l'huile de vitriol sur le visage des ouvriers ou maîtres qui ont encouru sa disgrâce. Ainsi Cairney, fileur à Glascow, eut la moitié de la figure brûlée et faillit perdre la vie; ainsi Neil Macallum perdit la vue par suite d'une forte injection d'acide sulfurique Je ne dis pas que des violences aussi cruelles soient commises par toutes les sociétés d'union, que ces sociétés aient toutes un système d'organisation aussi parfait, et que le meurtre soit établi dans toutes; mais ce qui est incontestable, c'est que dans toutes il règne un contrôle illégal de la disposition et de l'emploi du travail; que ce contrôle porte une atteinte grave à la liberté individuelle, à la production du travail des classes ouvrières, et à la circulation ainsi qu'à l'emploi du capital; qu'il démoralise les classes industrieuses en les familiarisant avec le crime et la violence; et que ses effets ultimes, si on n'y porte un prompt remède, seront funestes aux intérêts commerciaux et manufacturiers du pays. Nous allons maintenant chercher quelles ont été les conséquences de ces associations sur la classe ouvrière et sur l'industrie de l'Angleterre.

Le système d'union offre, au premier aperçu, de grands avantages aux ouvriers. Les unionistes soutiennent que, grâce à leur système, ils sont parvenus à élever le prix des salaires dans une proportion considérable. Cela est vrai pour un temps; ainsi nous avons vu que les ouvriers du Lanarkshire obtinrent pendant dix-huit mois trente-cinq schellings pour un travail de trois jours par semaine, travail qui durait quatre ou cinq heures par jour. Dans le même temps, les fileurs de coton gagnaient de vingt-cinq à trente-cinq schellings par semaine, tandis que les laboureurs les plus industrieux et les plus habiles ne gagnaient pas plus de douze schellings par semaine. Mais ces ouvriers ne trouvèrent pas un avantage permanent dans cette mesure, et leur condition ne s'améliora point. En effet, aussitôt que les maîtres eurent refusé de payer plus longtemps le prix du salaire exigé, et que les ouvriers se furent coalisés, les maîtres cherchèrent à faire de nouveaux ouvriers. Ce plan réussit; des hommes, qui auparavant n'avaient jamais travaillé que dans les mines, acceptèrent les conditions que leur offraient les maîtres. Ce ne fut pas sans de grands dangers pour eux; la plupart furent insultés, frappés; mais les maîtres eurent le bon esprit d'appeler à leur aide la police; le gouvernement envoya même des troupes sur les lieux, et, grâce à ces précautions, les ouvriers sociétaires virent passer dans les mains d'hommes qui jusqu'à ce jour ne songeaient point à leur faire concurrence, les prix ou salaires qu'ils avaient l'habitude de toucher. Ces derniers, dont le plus grand nombre, arrachés à la charrue, ne gagnaient que huit ou dix pence, reçurent alors cinq schellings par jour, tandis que ceux qu'ils avaient supplantés, ne trouvant plus dans les caisses de l'association des moyens de subsistance, traînaient une existence misérable. Plus tard on vit les mutins se calmer, faire la cour aux maîtres, se rendre à discrétion, et accepter les conditions qui leur furent faites. Alors

Digitized by Google

les maîtres profitèrent des avantages de leur position, ils firent leur choix, éloignèrent, parmi leurs anciens ouvriers, ceux qu'ils connaissaient comme les meneurs, n'acceptèrent enfin que ceux sur lesquels ils pouvaient compter. Et ainsi un grand nombre de ces malheureux se trouvant sans ressources, alla peupler les prisons et les hulks, ou perdit, dans la déportation perpétuelle, l'espérance de vivre sous le ciel du pays.

Ici il n'est question que d'une levée en masse, où les maîtres, en ayant recours à d'autres ouvriers, en formant, disons-nous, de nouveaux hommes, parent en partie le danger qui les menace ; mais, dans les levées partielles, le maître n'a pas toujours un remède aussi prompt pour guérir le mal. Je suppose une fabrique dans laquelle travaillent journellement de mille à douze cents ouvriers; je suppose, dis-je, que le propriétaire de cette fabrique, pour ne point laisser chômer ces hommes, accepte de fortes commandes; que, par suite de l'élévation du prix des matières premières, il soit dans la nécessité de réduire le prix du salaire; souvent il est arrivé que, dans de pareilles circonstances, les ouvriers exigeaient une augmentation, et qu'ils quittaient en masse la fabrique lorsque cette augmentation leur était refusée. Figurez-vous maintenant ce manufacturier arrêté tout à coup dans ses travaux, obligé d'aller quêter des tisserands, des fileurs, chez ses confrères, qui ont souvent intérêt à sa perte; imaginez, dis-je, ce fabricant avec de forts engagements en circulation, engagements qu'il ne peut payer qu'autant qu'il aura fait livraison. Que deviendra-t-il? Les faits suivants nous indiqueront par des chiffres la perte qui résulte de cet état de choses et pour le fabricant et pour les ouvriers.

Dans le cours de 1834, MM. Barr et compagnie, imprimeurs en calicots à Kelvindock, près Glascow, étaient à la tête d'une maison puissante ; ils avaient plusieurs fabriques d'impression dans différents endroits, et occupaient près de deux mille ouvriers. Par suite de l'extension de leurs affaires, ces négociants jetèrent dans la circulation une assez grande quantité de billets. Malheureusement cette circonstance fut connue des ouvriers, et ceux-ci, espérant faire monter le prix de leur salaire, désertèrent en masse les ateliers. Que faire? MM. Barr cherchèrent d'abord à former de nouveaux ouvriers ; leurs efforts eurent un demi-succès, et grâce à la force armée que ces négociants appelèrent à leur aide, les nouveaux venus purent travailler sans être molestés. Mais sur plusieurs points éloignés où les moulins de ces négociants n'étaient point protégés, les ouvriers conservaient l'avantage et empêchaient de travailler ceux qu'on avait appelés pour les supplanter. Dans cette circonstance, les négociants, après avoir tenu aussi longtemps qu'ils pouvaient le faire, furent obligés d'accorder à leurs ouvriers le salaire qu'ils demandaient. Ceci se passait au mois de janvier, et six mois après, au mois de juillet, ils déposaient leur bilan par suite des pertes qu'ils avaient souffertes. Ce malheur atteignit ainsi les deux mille ouvriers qu'ils occupaient. Ceux-ci se trouvèrent à la fois sans travail, et le plus grand nombre, n'ayant aucune ressource, resta plongé dans une misère affreuse. Quant aux chefs, plusieurs d'entre eux, après leur sortie de prison, peine à laquelle ils avaient été condamnés par le jury lors de la suspension, se trouvèrent sans emploi, et aujourd'hui l'un d'eux qui gagnait près de trente schellings par semaine, travaille sur une grande route aux gages de deux schellings par jour.

Si nous cherchons maintenant à exprimer par des chiffres l'influence que ces événements exercent sur la fortune publique, nous trouverons que, dans la seule ville de Glascow, depuis le mois de mars 1836 jusqu'au mois de novembre 1837, période durant laquelle se maintint l'élévation des salaires des ouvriers employés aux mines des environs de Glascow, la perte supportée par les voituriers et les maîtres de canaux, s'élève à . . . . . . 25,000 £

Ce n'est pas tout. Lorsque les maîtres de forges, par suite de la baisse du fer, furent obligés de réduire les salaires et que cette proposition fut

rejetée, les mineurs, au nombre de deux mille, restèrent pendant six mois sans travail. Chaque ouvrier, terme moyen, recevait 30 sch. par semaine; ci, pour trente-six semaines.	78,000
A ajouter 6 s. par semaine, pour trente-six semaines, gages de 2,000 enfants	15,000
Perte pour les fournisseurs et autres marchands de Glascow, évaluée à 5 s. par semaine sur 4,000 ouvriers, pour six mois	26,000
Perte d'intérêt pour les marchands de charbon	45,000
Total. . .	189,000
A ajouter la perte supportée par les consommateurs.	326,000
Ensemble. . .	515,000 £

Voilà donc une somme de plus d'un demi-million sterling qui a été perdue pour la seule ville de Glascow dans le court intervalle de six mois par suite de la coalition d'ouvriers mineurs.

La coalition des fileurs qui commença en avril 1837 et qui dura jusqu'au 1er août, n'est pas moins remarquable. On sait que l'industrie cotonnière est l'une des principales branches du commerce de la ville de Glascow. On élève à 29,000 personnes le nombre des individus employés dans les diverses branches de cette industrie. Dans le cours de l'été de 1836, le prix du coton manufacturé grandit d'une manière considérable, en raison des fortes commandes qui chaque jour venaient de l'étranger. Cette hausse de prix permit aux manufacturiers d'augmenter les gages des fileurs de 35 à 42 schellings; mais vint la crise de 1837, dont l'influence fit baisser tout à coup les prix du coton manufacturé. Les manufacturiers devaient naturellement obtenir de leurs ouvriers que ceux-ci travaillassent à l'ancien tarif. Cette réduction, qu'ils étaient en droit d'exiger, leur fut refusée. Les fileurs préférèrent cesser leurs travaux; et, par suite de cette mesure, les metteurs en pièce, les rattacheurs et autres ouvriers dont le travail dépendait du leur restèrent sans ouvrage.

Laissons parler ici le shérif des assises du comté de Lanark. Voici comment il s'exprimait devant les jurés de la session au sujet de cet événement. « Ses conséquences, dit-il, ont été funestes; aujourd'hui la statistique criminelle du comté de Lanark constate une augmentation considérable dans le chiffre des crimes. En avril dernier, la prison du comté ne comptait que sept prisonniers accusés de crimes emportant la peine de la déportation et la peine de mort; aujourd'hui ce nombre s'élève à plus de soixante, et presque tous ces crimes ont été commis dans le cours de la suspension. Ce résultat n'a rien qui doive vous surprendre; car, pendant l'été dernier, nous avons eu, par suite de la coalition des fileurs, de vingt à trente mille ouvriers jetés sans occupation et sans moyens d'existence sur le pavé des rues de Glascow; et pour surcroît de malheur, cet événement a eu lieu alors qu'une détresse générale affligeait le commerce du pays, alors que nos riches manufacturiers, par suite des embarras financiers que leur causait la crise qui frappait à la fois le royaume-uni et l'Amérique, ne pouvaient venir en aide à cette masse de malheureux que les instigateurs de cette triste coalition avaient délaissés; je dis délaissés, car à part quelques privilégiés qui recevaient des secours de la caisse de l'union du commerce, tous ces malheureux n'avaient d'autres ressources pour vivre que la charité publique.

« Ainsi, huit à neuf mille femmes ont vécu dans les plus cruelles privations, pendant plus de trois mois; il en a été de même des rattacheurs, des cardeurs, et des dessinateurs pour lesquels il n'existait pas de provision; ceux-ci, y compris les femmes et les fileurs, ont perdu près de 80,000 £. La perte ne pouvait se borner aux ouvriers; la secousse devait naturellement se répercuter plus loin et atteindre d'autres personnes innocentes. C'est ce qui a eu lieu; cette perte pour le commerce est de 200,000 £, et, si l'on y comprend tous les petits métiers qui se rattachent à cette industrie, cette perte n'a pas été moindre de 500,000 £. Voilà ce qui a été perdu dans le comté de Lanark, grâce

au mauvais vouloir de quelques ouvriers qui n'avaient aucun sujet de plainte, car leur salaire était aussi élevé que des hommes justes et laborieux pouvaient le désirer.

« Mais les ouvriers pensent-ils donc que leurs intérêts soient en dehors de ceux des maîtres? Croient-ils qu'en forçant les maîtres à élever leurs gages au-dessus du taux ordinaire, il y a pour eux un grand avantage? Ils disent : Avant la coalition nous ne gagnions que trente schellings, aujourd'hui nous en gagnons quarante; voilà à quoi nous a servi de nous liguer contre les maîtres. Je le veux; il y a eu augmentation, et, pour quelques-uns, avantage; mais cet avantage n'a pas été pour tous; en effet, qu'est-il arrivé? des *mull-Jenny* qui fonctionnent d'elles-mêmes, ont été construites, et grâce à ces merveilleuses machines, tel fabricant qui occupait, avant la coalition, quatre-vingts fileurs, n'en a plus besoin aujourd'hui que de trente; si donc les fileurs ont vu leur salaire s'élever, d'un autre côté, ils ont vu leurs rangs s'éclaircir. Eux seuls sont la cause de ce résultat, et si un jour, jour prochain, le fabricant se passe entièrement de leurs services, qu'ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes et à leurs stupides exigences. D'une autre part, qu'arriverait-il, s'ils voulaient persévérer dans ce système de violences injustes? Notre pays jouit d'une réputation méritée dans la fabrication cotonnière, et toutes les nations manufacturières portent envie à notre prospérité; mais à quoi devons-nous cette prospérité? ce n'est point au bon conditionnement; la France et l'Allemagne font aussi bien que nous; mais ce qu'elles ne peuvent atteindre, c'est le bas prix auquel nous produisons; or, ce bas prix ne pourrait plus exister une fois que des prétentions exagérées pourraient forcer la main des fabricants. Notre industrie cotonnière serait donc perdue, la France, la Russie profiteraient de nos fautes, et le pays qui a vu naître Crompton, Arkwright et Watt, se trouverait peut-être un jour à la remorque de ceux qu'il laisse aujourd'hui bien loin derrière lui. »

Que les prévisions du shérif, sur l'avenir du pays, soient exagérées, c'est une chose que personne ne conteste; mais il n'en est pas de même de l'influence que ces coalitions ont exercée sur la moralité des classes ouvrières. L'augmentation dans le chiffre des crimes dont parle le shérif n'est malheureusement que trop réelle. Le tableau suivant, dans lequel est consigné le mouvement des prévenus traduits devant les assises de Glascow depuis 1822 jusqu'en 1837, et auquel nous ajoutons le nombre des malades entrés dans les hôpitaux et le nombre des décès, constate cette augmentation.

Années.	Population.	Mouvement des assises. Nombre d'accusés.	Mouvement des hôpitaux. Nombre des malades.	Mouvement des décès.	Nombre d'habitants pour un criminel.
1822	151,440	98	229	3,690	1,540
1823	156,170	114	269	4,647	1,366
1824	161,120	118	523	4,670	1,361
1825	166,280	160	827	4,898	1,037
1826	171,660	188	926	4,538	909
1827	177,280	170	1,084	5,136	1,041
1828	183,150	212	1,511	5,942	873
1829	189,270	239	865	5,452	790
1830	195,650	278	729	5,785	719
1831	202,420	238	1,657	6,347	848
1832	209,230	272	1,589	10,278	768
1833	216,450	340	1,238	6,632	633
1834	223,940	267	2,003	6,728	838
1835	231,800	348	1,339	7,849	635
1836	244,000	329	3,125	9,143	740
1837	253,000	391	3,860	10,888	645

Digitized by Google

Ainsi la ville de Glascow, qui, en 1822, ne comptait qu'un criminel sur 1,540 habitants, compte un criminel sur 645 habitants en 1837. C'est une augmentation de près du tiers dans le court espace de quinze ans. Tous ces résultats sont de la plus haute importance. Aujourd'hui que la civilisation est toute pacifique, il est du devoir des législateurs d'étudier la cause de ces conflits qui bouleversent tant d'existences, et qui arrêtent la marche du progrès.

La coalition des ouvriers de Preston offre un exemple non moins remarquable des malheurs que ces événements font retomber sur les classes ouvrières et de l'influence désastreuse que le contre-coup exerce sur l'industrie. Cette coalition commença dans l'hiver de 1836; c'est un des événements les plus remarquables du genre par l'habileté, et surtout par l'ensemble avec lequel il fut conduit. Ce furent les ouvriers fileurs qui donnèrent le signal de quitter les manufactures. Leur salaire s'élevait à 22 sch. 6 d., terme moyen, par semaine; il pouvait aisément suffire à l'entretien de l'ouvrier et à celui de sa famille. Cependant les fileurs ne trouvèrent pas ce prix assez élevé, ils disaient que les fileurs de Boston étaient mieux rétribués et demandèrent à être traités sur le même pied. Le salaire du fileur de Boston ne s'élevait qu'à 28 sch. et il retomba au-dessous de 23 sch. dans la première quinzaine de décembre.

Quoi qu'il en soit, une coalition fut formée.

Mais déjà cette société étendait son vaste réseau sur tous les points de l'empire, déjà ses rangs nombreux et serrés comptaient dans leur sein les ouvriers les plus intelligents et les plus influents des trois royaumes. Ce n'était pas assez pour elle; il fallait que le corps présentât une masse plus compacte. En conséquence, lorsqu'elle fut installée à Preston, ses premiers travaux consistèrent à grossir le nombre de ses membres de tous ceux qui par indifférence ou par crainte ne voulaient point prendre part aux actes qui devaient immédiatement suivre l'installation. Ces moyens eurent leur effet : au bout de quelques jours la presque totalité des ouvriers de Preston fit partie de l'union du commerce; et les principaux membres se réunirent en conseil dans lequel, après une délibération assez longue et très-orageuse, les résolutions suivantes furent adoptées :

« Résolu de repousser la proposition des maîtres, proposition tendant à obliger l'ouvrier à signer un écrit par lequel il s'engage à ne point faire partie de l'union du commerce.

« Résolu de demander une augmentation de salaire, et de forcer le maître à cette augmentation en quittant l'atelier. »

L'effet suivit de près ces résolutions : quelques jours après six fileurs se mutinèrent contre l'autorité d'un maître et furent chassés. Les membres de l'association intervinrent aussitôt et déclarèrent au maître qu'ils exigeaient la rentrée immédiate des six délinquants, sinon qu'ils quitteraient le même jour leurs métiers; le maître leur répondit que les six fileurs, en se montrant insubordonnés, n'avaient agi que sous l'influence du conseil directeur, qu'en les renvoyant il était dans son droit et qu'il ne céderait pas à leur demande. En conséquence, les fileurs, fidèles à leur paroles, laissèrent la fabrique, et, le soir du même jour, les fileurs des autres fabriques annoncèrent à leurs maîtres respectifs leur intention de quitter les ateliers.

Les circonstances étaient graves, les commandes étaient considérables; on était à la veille de cette grande crise qui quelques mois plus tard allait couvrir de désastreuses banqueroutes les villes les plus florissantes des deux mondes. Dans cette occurrence, les maîtres se réunirent de leur côté, et dans une assemblée où furent mûrement pesés les intérêts du fabricant et de l'ouvrier, on en vint à cette résolution qu'on offrirait aux fileurs une augmentation de 10 p. 100 sur leurs gages, ou 3 sch. 4 d. de plus par semaine, ce qui élevait les salaires du fileur à 25 sch. 10 d. par semaine; la seule condition était que chaque ouvrier qui souscrirait à l'offre signerait un engagement en vertu duquel il déclarerait se détacher pour toujours de

Digitized by Google

l'union. Cependant ces propositions équitables ne furent acceptées que par quelques individus ; l'avis du conseil de l'union fut à la presque unanimité qu'il fallait les repousser ; et au nom du corps entier on réitéra la demande des prix de Boston, demande qui fut repoussée et qui entraîna la désertion des ateliers.

Ceci se passait le 7 novembre ; à cette époque le nombre des ouvriers s'élevait à 8,500 personnes dont :

660	fileurs.
1,320	rattacheurs employés par les fileurs.
6,100	cardeurs, éplucheurs, tisserands au métier et tisserands à la main.
420	metteurs en pièces et employés aux machines.
8,500	nombre égal.

Sur ces 8,500 ouvriers, on peut dire que les 660 fileurs seuls avaient quitté volontairement leurs travaux ; quant à la plus grande partie des 7,840 ouvriers restants, ils avaient cédé aux sollicitations et à l'entraînement plutôt que suivi leur propre mouvement. Voilà donc 7,840 individus devenus les instruments du caprice de quelques hommes ; voyons quelle fut leur condition pendant tout le temps que dura la coalition.

Dans la quinzaine qui suivit la fermeture des fabriques, on n'aperçut aucun changement dans leur condition matérielle ; les maîtres cherchaient cependant à entrer en arrangement ; de part et d'autre on tint des *meetings*, mais les exigences des ouvriers fileurs restèrent les mêmes ; le conseil de l'union du commerce répondit à toutes les avances, qu'il serait inébranlable dans ses résolutions. Néanmoins, dans la seconde quinzaine, des murmures commencèrent à se faire entendre contre cette omnipotence parmi les cardeurs et les petits marchands de la ville. Le mal devint plus grave dans les premiers jours du mois de décembre ; alors les rues de la ville se couvrirent du matin au soir de troupes de mendiants ; les bureaux de charité furent journellement assiégés par des ouvriers, et chaque soir les chambres noires et humides du *Work-House* reçurent dans leur sein de nombreux habitants ; et cependant un mois s'était à peine écoulé depuis la fermeture des fabriques et la cessation de travaux.

A cette époque, les fileurs recevaient encore du trésor de l'union 5 sch. par semaine, les rattacheurs 3 sch. par semaine ; mais les cardeurs et les tisserands au métier (ceux-ci formaient les trois quarts de la totalité des ouvriers) ne recevaient rien, ou du moins leur allocation se bornait à un mince repas qu'ils devaient chaque jour à la générosité des maîtres. Huit ou dix ouvriers qui avaient constamment refusé de prendre part à la coalition furent seuls exceptés de cette diète générale ; à ceux-là les maîtres conservèrent la totalité du traitement pendant tout le temps que dura la suspension des travaux. Cependant vers le milieu du mois de décembre, la détresse devint si grande et si générale, que la corporation de la ville accorda 100 £. Un meeting fut aussitôt convoqué ; maîtres et ouvriers s'y rendirent pour aviser au moyen de mettre un terme aux malheurs qui frappaient à la fois les deux partis, mais ce meeting eut le sort des premiers. Le conseil, bien que le trésor de l'union fût épuisé, repoussa les avances qui lui furent faites, et la misère devint plus profonde que jamais.

Dans cette conjoncture, les maîtres résolurent d'ouvrir leurs fabriques, afin de procurer à ceux qui le désiraient l'occasion de reprendre leurs travaux ; en agissant ainsi, ils déclarèrent que leur intention n'était point de revenir sur leur première résolution, qu'ils ne voulaient point profiter de la misère des ouvriers pour retirer la promesse qu'ils avaient faite, d'une augmentation de 10 p. 100 ; que cette augmentation serait maintenue : à la seule condition, que l'ouvrier qui voudrait accepter du travail se conformerait à la clause qui avait toujours accompagné cette détermination, c'est-à-dire qu'il signerait un engagement par lequel il se dégageait de l'union, et promettrait de ne plus en faire partie. Cette fois les ouvriers, comprenant mieux leurs intérêts, s'empressèrent d'ac-

Digitized by Google

cepter les conditions des maîtres; les ateliers furent rouverts, et les cardeurs, les tisserands, les rattacheurs reprirent avec activité leurs travaux.

Malheureusement, l'absence continuelle des fileurs ne permit pas qu'on leur donnât de l'occupation; ceux-ci, malgré les exhortations et les prières d'une foule de malheureux, malgré la misère et les privations qui les accablaient eux-mêmes, opposaient encore une résistance opiniâtre, se refusaient constamment de travailler. Tout annonçait donc le renouvellement de scènes de désordre encore plus affreuses que celles qui venaient d'avoir lieu, lorsqu'à la fin de la semaine qui avait suivi la reprise des travaux, on parvint à réunir un corps de quarante fileurs; dans ce nombre, figuraient dix-huit fileurs qui s'étaient refusés à faire partie de l'union du commerce, et vingt-deux ouvriers, qui jusqu'à ce jour n'avaient exercé qu'occasionnellement ce genre d'industrie; la découverte de ces fileurs produisit une heureuse réaction, des fileurs des villes manufacturières furent en outre amenés à grands frais dans les fabriques, et répartis dans chacune d'elles. A la fin de la seconde semaine, cent fileurs étaient occupés aux métiers; la semaine suivante, ce nombre s'éleva à cent quarante, de plus on substitua dans les fabriques les plus riches, aux fileurs qui manquaient encore, des mules fileuses qui fonctionnaient d'elles-mêmes, enfin on parvint à rétablir l'équilibre entre le nombre des fileurs nécessaires et les autres ouvriers, et l'on réussit à donner aux travaux leur régularité habituelle.

Mais ne croyez point que pendant tout ce temps les fileurs conjurés se montrassent plus disposés à entrer en arrangement; à la fin de la quatrième semaine qui avait suivi la reprise partielle des travaux, trois fileurs seulement s'étaient détachés de l'union; cependant les ressources de la caisse diminuaient sensiblement, et chaque jour la situation devenait de plus en plus précaire. Le 5 février, trois mois après, jour pour jour, la première fermeture des fabriques, les provisions pécuniaires cessèrent tout à coup, et force fut maintenant aux plus déterminés de solliciter leur réadmission dans les manufactures. Cette réadmission s'opéra; les fabriques s'ouvrirent pour ceux qui avaient été la cause de tout le désordre. Je me trompe: parmi ces fileurs, il y en eut deux cents que les fabricants refusèrent; ceux-ci leur étaient devenus inutiles: ils avaient, dans ce court espace, formé de nouveaux ouvriers et élevé des machines qui leur permettaient de se passer de ceux qui avaient voulu leur faire la loi. Du reste, de la part de ces derniers, il n'y eut, pendant toute la durée de la crise, aucun acte de violence, aucune manifestation hostile contre les fabricants, aucun outrage; aucune violation de la loi ne fut commise; des placards incendiaires furent apposés, il est vrai, dans les lieux publics et sur les murs de la ville, mais ils ne firent aucune sensation, et la force armée que l'on avait appelée dans la ville pour protéger les habitants, n'eut point occasion de charger le peuple.

Nous avons dit quelle avait été la misère des pauvres ouvriers; les chiffres suivants indiqueront d'une manière plus explicite encore l'état de leurs souffrances et les pertes qu'ils eurent à supporter:

Pendant les trois mois que dura la suspension, soixante-quinze ouvriers furent traduits devant les tribunaux et condamnés à la prison; vingt jeunes femmes se livrèrent à la prostitution; et sur ce nombre, dix d'entre elles restèrent filles publiques après la reprise des travaux: deux furent déportées à la Nouvelle-Galles, pour vol; trois individus moururent de faim, et plus de cinq mille individus eurent à souffrir du froid et de la faim; car la totalité des vêtements et des meubles qui appartenaient aux ouvriers furent engagés au mont-de-piété. Dans neuf maisons sur dix, le loyer resta dû, et de 1,600 £ déposées dans la caisse d'épargne par les fileurs, plus de 900 £ furent retirées; enfin le plus grand nombre de ceux qui pouvaient obtenir du crédit se couvrirent de dettes. Mais ce n'est pas tout; le commerce de la ville eut à subir de rudes

Digitized by Google

épreuves. Plusieurs marchands furent presque complétement ruinés, et un grand nombre d'autres déposèrent leurs bilans. Voici le détail de toutes ces pertes :

660 fileurs aux gages de 22 sch. 6 d. par semaine pendant treize semaines.		9,652 £	» s.	» d.
1,320 rattacheurs aux gages de 5 sch. 6 d. par semaine, pendant treize semaines		4,719	»	»
6,520 tisserands à la main, cardeurs et autres, aux gages de 9 sch. la semaine, pendant treize semaines.		38,142	»	»
Perte présumée des tisserands au métier		9,500	»	»
Perte présumée des waggoniers et employés aux machines.		8,000	»	»
Total.		70,013 £	» s.	»
A déduire :				
Montant des gages gagnés pendant la reprise partielle des travaux	5,013 £ » s. » d.			
Valeur des secours accordés par les maîtres . . .	1,000 » »			
Charité particulière et secours de la paroisse . . .	2,500 » »			
Allocations faites aux fileurs et aux rattacheurs sur les fonds de l'union.	4,290 » »	12,803	»	»
Reste.		57,210	»	»
Perte du commerce :				
Intérêt à 5 0/0 sur 800,000 £, capital engagé dans la fabrication du coton.		45,000	»	»
Perte résultant des banqueroutes et billets non acquittés.		4,986	»	»
Perte totale pendant trois mois. . . .		107,196	» s.	» d.

Citons, pour dernier exemple, ce qui s'est passé en Irlande; mais ici laissons parler O'Connell.

« Les coalitions d'ouvriers ont anéanti le commerce à Dublin et dans toutes les autres villes où ces événements ont eu lieu. A Belfast, où l'impression du calicot se faisait sur une grande échelle, les propriétaires ont retiré leurs capitaux et ont transporté leur industrie autre part; aujourd'hui plus de 107 familles se trouvent sans asile et sans pain. Au sud de l'Irlande, dans la ville de Bandon, un manufacturier avait établi une fabrique importante, et déjà de fortes commandes lui avaient été adressées, lorsque ses ouvriers ayant eu vent de cette nouvelle désertèrent sa fabrique. Le propriétaire, pour éviter une ruine complète, adhéra aux exigences de ses ouvriers; mais lorsque les commandes furent remplies, il vendit sa fabrique et se retira en Angleterre; ce qui produisit une perte de près de 12,000 £ par année pour les ouvriers de cette ville. A Dublin, depuis quelques années, les ouvriers, par suite de ces coalitions, perdent chaque année près de 500,000 £; mais là il n'est pas une profession où les ouvriers n'aient voulu faire la loi aux maîtres; aussi le commerce de cette grande ville n'est-il plus aujourd'hui qu'un commerce de détail. Qu'en est-il résulté? c'est que les chapeaux, les bottes et les souliers que l'on vend à Dublin sont presque tous confectionnés en Angleterre; c'est que le prix des vêtements est plus cher dans cette ville que partout ailleurs. Ce prix est tellement élevé, qu'un homme pourrait aller aujourd'hui de Dublin à Glascow, s'arrêter dans cette ville un jour ou deux, et revenir à Dublin avec un habillement complet qui, toutes dépenses payées, lui coûterait encore meilleur marché que celui qu'il achèterait dans la capitale de l'Irlande. Cette ville a perdu en outre plusieurs branches importantes; il y a quelques années quatre constructeurs de navires étaient à Dublin; aujourd'hui il n'y en a plus un seul, et le navire qui entre dans ce port et qui a besoin de réparations est

obligé d'aller à Belfast. C'est là seulement qu'il peut réparer les avaries que lui a occasionnées le mauvais temps. A Cork, dans le cours de trois années, on ne compte pas moins de trente-sept individus qui ont eu le visage brûlé par du vitriol, et ces crimes ont été commis par les associations d'ouvriers, qui avaient à leur service des agents auxquels ils donnaient le nom de *welters*. Ces welters, au nombre de six mille, attaquaient toutes les personnes qui leur étaient désignées, et tel était l'esprit d'hostilité qui régnait contre les maîtres, qu'il fut presque toujours impossible de réprimer les excès de ces hommes. »

Telle est l'histoire de ces associations ; voilà ce qu'elles ont produit. Comme on le voit, il n'est pas dans l'histoire du monde de despotisme plus cruel. Le czar Pierre ou le sultan Mahmoud, dans la plénitude de leur puissance, n'auraient point commis impunément de telles violences ; ils eussent aussitôt perdu leur couronne. Les ouvriers, au contraire, à part quelques rares exceptions dans lesquelles les meneurs n'ont point été punis, sont restés avec toute leur puissance ; ils tiennent dans leurs mains les destinées de notre industrie. Nous ne nions pas que ces violences n'aient été motivées quelquefois par l'injuste égoïsme des maîtres, le bon droit n'a pas toujours été en faveur de ces derniers. Voilà pourquoi nous ne saurions trop recommander à la législature cette question importante, afin qu'elle mette un frein à la cupidité du maître, et de l'autre aux violences de l'ouvrier. C'est un problème qu'il importe enfin de résoudre.

(*Westminster Review.*)

Psychologie.

TABLEAU PHILOSOPHIQUE
DES PROGRÈS DU MAGNÉTISME ANIMAL
EN EUROPE,
DEPUIS LES TEMPS DE MESMER JUSQU'A NOS JOURS.

Il est impossible de nier les progrès du magnétisme animal. Depuis un demi-siècle, la doctrine de Mesmer a parcouru toutes les épreuves et s'est introduite dans toutes les classes. Les sciences, les générations, les mœurs, les livres sont imprégnés de son esprit, occupés de sa marche, et favorisent ses développements, même par leur résistance. On a vu la médecine forcée à plusieurs reprises de lutter corps à corps avec des principes dont le but est de détruire son pouvoir ; on a vu les connaissances naturelles plier leurs phénomènes à la démonstration des mystères du somnambulisme, de l'extase, de la catalepsie, de la seconde vue, de la vision, et généralement des paroxysmes nerveux qui paraissent se rattacher à l'influence du fluide magnétique sur l'organisation de l'homme. Des ouvrages spéciaux sur la matière, des traités dictés par l'enthousiasme ou par le scepticisme, inondent la Grande-Bretagne, la France, les bords du Rhin et l'Italie ; des circonstances

merveilleuses, des catastrophes, des anecdotes et des drames remplissent les écrits périodiques publiés dans des intentions manifestes de propagande, ou fournissent à des sociétés locales un prétexte de se rassembler d'une manière solennelle pour rechercher les secrets de la nature. Ces singuliers travaux, en Angleterre et sur le continent, ont procuré à une foule d'hommes recommandables, dont le savoir et la probité sont au-dessus de toute atteinte, une autorité philosophique et médicale qu'il n'est plus permis de contester sans mauvaise foi, et qui d'ailleurs s'appuie sur des expériences hardies, sur des faits notoires, sur des cures désespérées, et, ce qu'il est plus difficile de combattre, sur l'attrait de la multitude pour une doctrine bienfaisante et nouvelle. Rien n'a manqué, dans notre époque, à la célébrité du magnétisme. L'histoire fantastique de Julie Stroembeck émeut encore l'Allemagne, tandis que M. Dupotet enchaîne, électrise, stupéfie ou terrifie le public de Londres, par l'incroyable bonheur de ses préparations. La cour intime de la reine Victoria n'est pas revenue de la frayeur où M. Dupotet plongea dernièrement ses hôtes fashionables, en rendant parfaitement immobile un jeune officier aux gardes, dont la pétulance défiait les foudres du magnétiseur. Enfin, l'Académie de médecine de Paris traduisait à sa barre, il y a six mois tout au plus, un jeune praticien qui avait provoqué l'examen du corps savant, et M. Berna certainement n'a pas été vaincu. On le voit : le magnétisme a franchi la période si difficile de l'incubation. Il lui faut désormais une place dans le monde.

Ses progrès sont d'une appréciation fort délicate. Il y a autant de tribunaux différents que le public compte de juges. Les uns prétendent qu'on doit se contenter d'exposer les faits que tout le monde peut vérifier et les principes absolument nécessaires pour guider les sceptiques dans l'application. Plusieurs voudraient que les naturalistes et les physiciens fussent d'abord conciliés à la théorie nouvelle, par l'explication des concordances que les phénomènes du magnétisme offrent avec les lois dont ils reconnaissent, proclament et augmentent chaque jour la vérité. Ces deux voies manquent de largeur. Par la première, on ne persuade pas les masses; on les divertit. Quant à la seconde, les hommes versés dans la physique et dans la physiologie, prêtent une attention très-dédaigneuse aux preuves qu'on leur donne, tant ils craignent un dérangement dans l'ordre scientifique dont les classifications, raisonnables ou fausses, constituent leur réputation et leur fortune. Les esprits ardents, dévoués, scrutateurs, qui se livrent à la recherche des lois du magnétisme animal, ne sauraient donc se roidir avec trop d'opiniâtreté contre les préjugés ou les jalousies de leur siècle. La doctrine qu'ils prêchent, fût-elle d'un éclat aussi initiateur pour notre globe qu'une religion nouvelle, ne sera fondée d'une manière durable qu'à la condition que des hécatombes d'hommes et d'idées auront servi peu à peu de piédestal à son monument. Voilà pourquoi l'histoire des différentes variations que l'établissement des théories magnétiques subit en Europe est une des plus curieuses pages de la philosophie de notre époque.

Une semblable tâche forme une série de travaux d'autant plus intéressants qu'ils s'appuient en même temps sur les recherches des anciens et sur les découvertes des modernes. On convient généralement que nous n'avons pas surpassé et peut-être pas même égalé les anciens dans l'histoire, dans l'éloquence, dans la poésie; on convient aussi que nous leur sommes supérieurs dans les sciences naturelles et physiques. La raison en est simple. Dans la littérature et dans tous les arts d'imagination, les hommes partent du même point; ce ne sont pas les connaissances de leurs prédécesseurs, ce sont leurs propres idées qui font la beauté de leurs ouvrages. Shakspeare n'avait aucun avantage sur Sophocle, ni l'auteur du *Paradis perdu* sur Homère; sans doute même est-il bien plus difficile à nos poëtes d'exciter notre admiration, car les images nouvelles deviennent d'autant plus rares qu'on a plus visité le monde idéal qui les produit. Dans

Digitized by Google

les sciences naturelles et physiques, au contraire, nous partons du point où les ont laissées ceux qui sont venus avant nous; on ajoute, on rectifie sans cesse; et tout homme qui a la sagesse de suivre la route de l'observation arrive plus loin que ceux qui l'ont précédé.

Mais il n'en est pas de même des sciences métaphysiques et de la psychologie. L'objet de leurs travaux, c'est l'âme, ce sont les facultés animiques de l'homme. Or, ces facultés étaient il y a deux mille ans ce qu'elles sont aujourd'hui; ceux qui s'en sont occupés ont pu les connaître aussi bien que nous. Ces observateurs ressemblent aux poëtes qui n'avaient pas besoin que d'autres eussent marché devant eux, dans le même chemin, pour décrire à leur tour les phénomènes de la nature et les passions du cœur humain. Nous n'avons pas plus de droits de rejeter le témoignage de Platon ou de Plutarque, que celui de Leibnitz ou de Haller. Assurément le progrès des sciences nous donne un avantage immense, lorsqu'il s'agit d'expliquer l'ordre physique du monde; mais, pour en constater la réalité, il ne faut que le talent de l'observation et une entière bonne foi; et, pour le moment, les phénomènes de la psychologie demandent seulement qu'on les constate. Sous ce rapport, les anciens nous étaient même supérieurs, parce qu'ils avaient plus de simplicité et ne s'inquiétaient pas du ridicule. Ils présentaient naïvement toutes les explications qui s'offraient à leur esprit en laissant à chacun la liberté de la critique et de la discussion. Dans les époques modernes, tout philosophe s'enquiert préalablement de rattacher ce qu'il invente ou ce qu'il pense aux découvertes et aux théories déjà reçues; et si par malheur, ce qui arrive souvent, la méthode souveraine est absurde, il se résigne à continuer une sottise plutôt qu'à fonder une vérité. Les exemples au besoin ne nous manqueraient pas.

C'est en ne perdant jamais de vue les résultats désastreux de cette manie léguée par Voltaire et le dix-huitième siècle principalement aux critiques actuels, qu'il convient de parcourir les annales si confuses et si désordonnées du magnétisme animal. La Grande-Bretagne présente aujourd'hui le spectacle que Paris offrait du temps de Franklin, de Delson et du marquis de Puységur; et, si nous n'avons pas le baquet mystérieux de la place Vendôme et les cordes providentielles de l'orme de Busancy, en revanche MM. le baron Dupotet de Sennevoy, Saunders et Otley ont lancé dans notre public, sous le titre modeste d'introduction à l'étude du magnétisme animal, un véritable manifeste à la façon des mémoires si prodigieux de Mesmer. Il faut joindre à leurs travaux et à leurs efforts le petit écrit de M. Edwin Lee, qui a peut-être eu le tort de confondre le magnétisme et l'homœopathie dans une même discussion; les deux doctrines méritent bien une polémique séparée. *Isis revelata,* par Colquhoun; la *Théorie du somnambulisme,* en allemand, de Wirth; *Treatise on insanity,* par James Cowles Ritchard; les *rapports et discussions de l'Académie Royale de Médecine sur le magnétisme animal,* par M. Foissac, tous ces ouvrages récents, prouvent suffisamment que depuis quelques années, à Londres, à Paris et à Berlin, cette grave question s'est sérieusement débattue. Son importance actuelle date surtout du fameux rapport du docteur Husson, en 1831, de l'article si remarquable de M. Rostan, inséré dans le *Dictionnaire des sciences médicales* et du prix solennel institué par l'Académie de Berlin pour le meilleur mémoire sur la matière. Cette dernière époque a d'ailleurs été remplie par une foule d'écrits pratiques, dont le magnétisme et ses *dérivés* étaient spécialement l'objet. Nous citerons le livre du docteur Bertrand, les différentes brochures de M. Deleuze, et le traité de M. Pététin, de Lyon, sur l'*électricité animale.* Suivant les traditions immémoriales de la logique humaine dans les débats de ce genre, plus la découverte se grossit d'expériences et de manifestations, plus le principe dont elle émane, reculant dans l'ombre à mesure qu'on marche vers lui, devient insaisissable et multiple. Il serait temps qu'un homme de génie, réunissant dans sa main tous les

Digitized by Google

fils de cette trame immense, en fit le point de départ du réseau qui enveloppera toutes les connaissances psychologiques. Mais un pareil fondateur ne se montre pas. La science ne possède jusqu'à présent qu'un résurrectioniste. Mesmer a mis en œuvre tout le magnétisme de l'antiquité, et ses innombrables disciples ont peut-être plus découvert qu'il n'a retrouvé. Conservons-lui pourtant une gloire que nul ne saurait ternir encore.

Antoine Mesmer, médecin allemand, auteur de la fameuse doctrine du magnétisme animal, naquit en 1734, à Mersebourg en Souabe. « Comme la vie des hommes extraordinaires est presque toujours le développement d'une grande idée constamment suivie (M. Beuchot, *Biographie Universelle*, 1821), nous dirons de Mesmer que son idée dominante fut le dessein invariable et souvent heureux de parvenir à la renommée et à la fortune en profitant de l'amour des hommes pour le merveilleux.» Mais nous ajouterons, ce que n'a pas fait son biographe, qu'il y avait chez Mesmer plus que le simple étalage d'un chevalier d'industrie et d'un escroc de haute portée. Il est incontestable que le magnétisme constitue un germe fécond pour les découvertes réservées dans l'avenir aux sciences médicales. Quoi qu'il en soit, l'apparition de l'empirique allemand dans le monde savant s'opéra, en 1766, par une thèse intitulée : *de planetarum influxu*, dont le but était d'établir que les corps célestes, en vertu de la même force qui produit leurs attractions mutuelles, exercent une influence sur les corps animés et particulièrement sur le système nerveux, par l'intermédiaire d'un fluide subtil qui pénètre tous les corps et remplit tout l'univers. Mais cette association bizarre des découvertes de Newton avec les rêveries astrologiques de Paracelse et d'Agrippa, étant trop abstraite pour obtenir beaucoup de vogue, il voulut y joindre encore l'action des aimants, à laquelle on attribuait alors des vertus surprenantes pour la guérison des maladies. C'est le système qu'il vint pratiquer à Vienne.

Malheureusement il y avait déjà dans cette ville un religieux enthousiaste, le père Hell, qui guérissait les maladies avec l'aimant. Mesmer et le père Hell se renvoyèrent bientôt l'un à l'autre de violentes accusations de plagiat. Le médecin, pour se rendre inattaquable, déclara qu'il n'emploierait plus le magnétisme minéral, mais un magnétisme *animal*, c'est-à-dire propre aux corps animés. Il continua à opérer pendant quelque temps à l'aide de cet agent nouveau; mais ni le baron de Hoerck, premier médecin de l'impératrice reine, ni la faculté de médecine à Vienne, ne voulurent lui être favorables. Il communiqua son système à l'Académie des sciences de Paris, à la Société royale de Londres et à l'Académie de Berlin. Les deux premières ne lui firent point de réponse; on était dans le siècle de Voltaire. La troisième lui répondit qu'il était fou; elle se montrait bien digne de Frédéric II. Le savant et ingénieux physicien Ingenhouz se déclara également contre Mesmer. S'inquiétant fort peu de toutes ces clameurs, le médecin de Souabe entreprit de répondre à ses adversaires par des succès, et il faut avouer qu'il a bien répondu. On peut dire même qu'il débuta par un miracle s'il est vrai qu'il rendit la vue à une jeune fille de Vienne, âgée de dix-huit ans, nommée mademoiselle Paradis. Les *Mémoires* de Mesmer renferment sur cette cure inouïe des détails qu'il serait trop long pour nous de transcrire, mais auxquels nous renvoyons avec instance tous ceux qui ne jugent les procès intentés aux tentatives de l'esprit humain que sur les actes de la procédure et non d'après les murmures ou les plaisanteries du prétoire (1). La maladie de la

(1) NOTE DE L'ÉD. L'article que nous publions aujourd'hui est plutôt un résumé philosophique des progrès du magnétisme qu'une histoire des événements singuliers dont la doctrine de Mesmer a été le prétexte ou le résultat depuis quarante ans. Pour la partie dramatique et morale de son développement en Europe, nos lecteurs peuvent consulter les feuilletons, si pleins à la fois de science et d'esprit, que

Digitized by Google

pianiste de Vienne n'était rien moins qu'une goutte sereine complète, avec des mouvements convulsifs dans les yeux qui sortaient de leurs orbites, et des obstructions au foie et à la rate qui la jetaient dans des accès de folie. Ces infirmités, qui avaient été traitées vainement pendant dix années par M. de Hoerck et que le célèbre oculiste Wenzel avait déclarées incurables, ne résistèrent point au magnétisme animal, administré pendant quelques mois. Les yeux rentrèrent dans leurs orbites, les obstructions disparurent, la jeune fille recouvra la santé et la vue. « Toute la faculté, dit Mesmer, vint jouir de ce spectacle; et le père de mademoiselle Paradis se fit un devoir de transmettre l'expression de sa reconnaissance à toutes les feuilles publiques de l'Europe. » Néanmoins un professeur d'anatomie, plus incrédule que les autres, déclara que la jeune fille ne voyait point, « et il eut la hardiesse, dit Mesmer, d'en donner pour preuve qu'elle ignorait ou confondait les noms des objets qui lui étaient présentés. » Ceci se passait en 1777. On peut lire dans la correspondance de Grimm que M^lle^ Paradis vint à Paris, en 1784, et parut en public au concert spirituel, où elle étonna tout le monde, par la réunion singulière d'un grand talent d'exécution sur le piano, joint à la cécité la plus absolue. La scène dont nous venons de rendre compte détermina Mesmer à quitter Vienne, et il se rendit, en 1778, à Paris. Là, il essaya d'abord, comme à Vienne, de s'adresser aux savants. Il fit quelques démarches près de l'Académie des sciences et de la Société royale de médecine. Mais la première voulait qu'on lui fît voir des expériences; la seconde demandait que l'on constatât l'état des malades avant de les soumettre au traitement du magnétisme, et non pas qu'on se bornât à les lui amener, après qu'on les disait presque guéris. Mesmer se plaignit amèrement de ces rigueurs.

« Il faut l'entendre lui-même, dit M. Beuchot (*Biogr. Univ.*), raconter ses méditations sur l'injustice des hommes. Il assure que trouvant les langues parlées trop lentes et trop imparfaites pour rendre les sentiments tumultueux qui se pressaient en foule dans son âme; il s'arracha de cet asservissement et *pensa trois mois sans langue* (Voyez *Précis historique et faits relatifs au magnétisme animal*). Les Français présentaient à ce moment le singulier spectacle d'un peuple dont l'état politique était calme, quoique tous les esprits fussent agités. La douceur du gouvernement, le peu d'importance qu'on attachait aux événements du dehors, semblaient autoriser la légèreté de la nation et son insouciance naturelle. Comme on cherchait partout des émotions, les nouveautés de tout genre étaient bien accueillies. L'oisiveté des gens du monde n'était plus occupée par les austères discussions du jansénisme et du molinisme qui avaient remué leurs pères; mais ils se déchiraient pour des querelles de musique, ils se passionnaient pour un opéra nouveau, ils s'enflammaient pour une séance de l'Académie française. L'Encyclopédie et les Mémoires de Beaumarchais étaient des événements du même ordre que la guerre de l'Amérique. Les grandes découvertes qui se firent alors dans les sciences physiques alimentaient cet enthousiasme. Au milieu de ce tourbillon parut un homme spirituel, d'une taille avantageuse, d'une figure imposante, se disant possesseur d'un secret qui découvrait tout le mécanisme de la nature; maîtrisant, comme par un pouvoir magique, les corps animés et inanimés; se vantant d'opérer des cures merveilleuses, au moyen d'un principe unique, à la fois si sublime et si simple, qu'il pouvait le faire partager aux

M. André Delrieu, l'un de nos principaux collaborateurs, a publiés dans *le Siècle* (1837-1838) sur l'*Histoire du Magnétisme*. L'auteur de *Virginité* y a fait preuve d'une érudition physiologique, dont les romanciers de notre époque sont quelquefois trop avares dans leurs peintures du cœur humain. Les recherches curieuses de M. Delrieu forment le complément naturel et indispensable de l'article du *Quarterly-Review*, que nous reproduisons.

Digitized by Google

personnes les plus superficielles dans quelques conversations. De si brillantes merveilles, annoncées avec toute la hauteur d'un inspiré, devaient produire la sensation la plus vive, et le docteur allemand fut tout d'un coup l'homme du siècle. »

Mesmer, ne prenant plus que la foule pour juge, vit sa doctrine marcher à la fortune, tandis qu'il y courait lui-même. Quelques guérisons désespérées qu'il entreprit, par *complaisance*, convainquirent les premiers adeptes. Il réussit bientôt à persuader le docteur-régent de la faculté, M. Deslon, dont il vante beaucoup la sincérité et la candeur dans ses premiers écrits, quoiqu'il l'ait plus tard représenté comme un imposteur, quand il le craignit comme rival. Deslon, initié par Mesmer aux secrets du magnétisme animal, en devint l'apôtre devant la société de médecine; et, lorsque les esprits parurent suffisamment préparés, l'empirique de Mersebourg jeta dans le public une brochure qui traçait l'historique de sa découverte. C'est le développement de son système sur l'influence des planètes. En reprenant, en France, le sujet qu'il avait choisi à Vienne pour sa thèse inaugurale, Mesmer démontrait clairement la véritable tournure de son esprit, qui était plutôt spéculatif que pratique. En général, les premiers pas que fait un homme dans la carrière des sciences sont toujours fort remarquables, parce qu'ils tracent la direction qu'ils suivra toute sa vie. Mesmer voulait sans doute parvenir à la fortune; il voulait aussi réaliser les songes qui formaient la base de son éducation médicale. C'est une observation qu'il est permis de constater au berceau de tous les écrivains qui ont eu plus tard un caractère propre; leurs débuts renferment le germe de leur avenir, et ils ne développent réellement, par la suite, que les idées dont la lumière a servi de flambeau à leur intelligence. Les génies les plus célèbres prouvent, par leur histoire, cette vérité; un esprit pénétrant devinera sans peine, dans l'auteur des *Lettres Persanes* le philosophe qui donna ultérieurement l'*Esprit des Lois*, et le métaphysicien qui avait débuté par l'*Essai de l'Origine des Connaissances humaines*, devait terminer par le *Traité des Sensations*.

Deslon, rompant avec toutes les doctrines médicales de son corps et de sa profession, entreprit de soutenir les idées de Mesmer devant la faculté; mais une décision publique de cette compagnie les repoussa. Telle était la vogue que le praticien allemand avait acquise déjà, et le crédit des partisans qu'il s'était faits, que pendant ces débats même, il y eut des négociations ouvertes entre lui et les ministres de Louis XVI, pour que l'humanité fût enrichie des bienfaits de son système. Le baron de Breteuil, au nom du roi, offrit à Mesmer vingt mille livres de rente viagère et un traitement de dix mille francs pour établir une clinique, sous la condition que trois personnes choisies par le gouvernement seraient formées à la pratique de ses procédés curatifs. Le magnétiseur trouva le pacte au-dessous de son mérite, et partit dédaigneusement, avec quelques-uns de ses malades, pour les eaux de Spa. Mais, pendant son absence, Deslon, tout à fait brouillé avec la Société de médecine, adressa au parlement un mémoire justificatif, dans lequel il se donnait comme possesseur du secret du magnétisme animal, et, en attendant la décision des magistrats, il ouvrit chez lui un traitement public. Ici commence réellement l'application médicale de la théorie nouvelle aux maladies de l'homme.

Aux démonstrations officielles de Deslon, Mesmer, que Bergasse et d'Éprémenil avaient arraché aux loisirs de Spa, répondit par l'annonce d'une souscription à deux mille francs le billet, dont le produit devait couvrir les frais de la révélation de son système, qu'il se proposait enfin de livrer généreusement à la foule. La souscription fut promptement remplie; elle donna quatre cent mille francs à Mesmer, avant qu'il eût ouvert la bouche. Il ne l'ouvrit d'ailleurs que fort tard; Bergasse et d'Éprémenil firent aux souscripteurs un cours préparatoire qui servit d'introduction aux scènes fameuses du *baquet* de la place Vendôme. M. Rostan, dans son bel article inséré au *Nouveau Dictionnaire médical*,

Digitized by Google

a décrit la pratique de Mesmer avec un soin qui nous dispense du même travail. Les phénomènes du magnétisme animal étaient, à cette époque, presque toujours accompagnés de convulsions qui donnèrent longtemps gain de cause aux observateurs assez froids pour ne vouloir admettre, dans leur évidence, que le triomphe des émotions physiques sur la volonté. La fureur du public de Paris pour les réunions de la place Vendôme, détermina le gouvernement français à renvoyer l'examen de la doctrine nouvelle, par-devant une commission prise au sein de la société de médecine et de l'Académie des sciences. Leurs noms sont désormais acquis à la postérité ; ce furent Franklin, Leroi, Bailly, Bory, Lavoisier, Majault, Sallin, Darcet. Guillotin et L. de Jussieu. Les expériences eurent lieu chez Deslon même, et à Passy, chez Franklin. Jamais, il faut l'avouer, question scientifique ne fut examinée avec plus de sagesse, de justesse d'esprit et de bonne foi; ce n'est pas la faute des commissaires si le dix-huitième siècle n'avait pas, dans les connaissances naturelles, la réflexion et la portée du nôtre. Le rapport qui fut fait par Bailly, est un chef-d'œuvre de raison et de saine philosophie, en même temps qu'il est un modèle d'élégance et de fermeté dans le style. Plus de vingt mille exemplaires en furent imprimés par les ordres du gouvernement et répandus en France ainsi que dans les pays étrangers ; il proscrivait le magnétisme comme dangereux, niait son existence, et en assimilait purement et simplement les phénomènes aux désordres du système nerveux. Vainement Bergasse écrivit en sa faveur un mémoire où le ton élevé et passionné du style, et cet instinct des hommes supérieurs qui les illumine dans les questions les plus diverses, rendaient sa plume aussi persuasive que brillante. Mesmer, appréciant la situation vraie des Parisiens, garda le silence et retourna dans sa patrie, où il mourut ignoré en 1815.

Tel fut l'ensemble de la vie de Mesmer, et, par conséquent, tels furent les premiers âges de la doctrine dont il prétendait avoir été le fondateur ; mais rien n'est moins admissible qu'une prétention semblable. On peut diviser l'histoire du magnétisme animal, comme l'a fait le docteur Bertrand, en trois époques fort distinctes. La première époque, séparée de la seconde par un long intervalle, doit être placée à la fin du seizième et dans la première moitié du dix-septième siècle, temps où la croyance au magnétisme forma, pendant un grand nombre d'années, une opinion dominante. La deuxième époque commence au moment où la théorie et la pratique du magnétisme, longtemps oubliées, furent rapportées en France par Mesmer, qui les donna l'une et l'autre comme nouvelles. La troisième, et la plus importante, est marquée par l'apparition de l'état d'extase dans les traitements des magnétiseurs modernes, qui le désignent sous le nom de *somnambulisme*.

L'objet de notre article est principalement le tableau des deux dernières époques ; mais, dans l'intérêt de leur éclaircissement, et pour ne pas détruire la chaîne des faits, nous dirons quelques mots des traditions que Mesmer emprunta aux philosophes de l'antiquité et aux empiriques du moyen âge et de la renaissance.

Les anciens, moins scrupuleux que nous sur la rigueur de la marche dans les sciences, ne résistèrent point à la tendance qui les portait à ramener les effets les plus multiples à la cause la plus simple. Au nombre de leurs hypothèses, on remarquait l'existence d'un fluide universel, répandu dans le monde entier, d'une ténuité extrême, impalpable, capable de pénétrer partout, et auquel ils attribuèrent tous les phénomènes de la nature. Les stoïciens, et plusieurs des philosophes les plus distingués de la secte des péripatéticiens, admettaient ce fluide infiniment délié, et qui seul vivifiait la création. Dans leur système, nos âmes et celles des bêtes étaient des particules séparées du grand tout, et qui devaient retourner à leur source, à la mort de l'individu. Pour faire entendre leur idée, ils comparaient les animaux à des bouteilles remplies d'eau qui flotteraient dans la mer. « Brisez ces vases, disaient-

Digitized by Google

ils, l'eau qu'ils contiennent se réunira à l'Océan. » C'est ce qui arrivait aux âmes, quand la mort brise, pour ainsi dire, les organes où elles étaient renfermées et les réunit à la grande âme du monde. La même théorie a été reprise de nos jours, en d'autres termes, par Charles Fourier, dans sa psychologie. Quelques-uns ajoutaient que les extases, les songes, les fortes méditations, paraissaient favoriser la réunion momentanée de l'âme humaine avec l'âme du monde, que la prévision découlait de cet accident mental; Fénélon, dans son *Télémaque*, a même rendu, avec beaucoup d'élégance et de justesse, la pensée des anciens philosophes : « L'âme universelle, dit-il, est un vaste océan de lumière; nos âmes sont autant de petits ruisseaux qui y prennent leur source et retournent s'y perdre. » A coup sûr, l'archevêque de Cambrai ne se doutait pas qu'il écrivait dans cette phrase la formule la plus précise dont le matérialisme puisse maintenant user pour traduire les idées qui renverseront un jour les croyances religieuses de notre civilisation sur l'essence de la vie humaine.

Il est assez remarquable que les mêmes notions se retrouvent chez les Indiens et les Persans, qui se servent absolument de la même comparaison, ainsi que le rapporte Bernier, dans ses voyages. On trouve quelque chose de plus étrange chez les Indiens : ils prétendent que non-seulement les âmes, mais encore tout ce qu'il y a de matériel dans l'univers, est une expansion immédiate de la divinité, voulant formuler par ce mystère que l'univers est Dieu, et que l'architecte suprême a créé le monde, « *comme une araignée qui produit une toile qu'elle tire de son nombril et qu'elle reprend quand elle veut.* » (BERNIER.)

Ces lueurs générales de l'antiquité se résumaient dans l'imagination de Mesmer en flammes secrètes dont il fut brûlé, au moment même de la vie où l'homme le plus supérieur n'a point souvent encore arrêté ses irrésolutions. Dans un tableau concis, mais un peu trop sceptique, M. André Delrieu a donné une esquisse des principales études que le magnétiseur dut faire avant d'entrer en lutte avec l'incrédulité du dix-huitième siècle. Voici en quelque sorte le regard profond que le docteur allemand jeta derrière lui :

« A force de contempler les rives du lac où le grand-duché de Bade et la Suisse accumulent leurs beautés, dit M. Delrieu, le pauvre médecin de Souabe se prit à rêver un moyen d'influence, en transportant dans les phénomènes du système nerveux l'énergie de la volonté et les prestiges de l'imagination. Entre les absurdités de la magie et le scepticisme des encyclopédistes, il crut voir une lacune facile à combler par les hardiesses de la physique expérimentale. Les rêves du solitaire le conduisirent à puiser dans l'étude des philosophies anciennes ce qu'elles ont toujours vénéré comme des secrets inabordables de la nature, pour en faire un corps de doctrines et de résultats qui fût la base de l'école audacieuse qu'il prétendait fonder. A peine eut-il jeté les yeux dans l'histoire, que les événements les plus inexplicables, les lumières les plus surprenantes jaillirent de toutes parts à sa vue; mais, au lieu d'y reconnaître une preuve de la faiblesse humaine ou la proie des sciences futures, il les compulsa, il s'en éclaira témérairement, et découvrit des mystères où ne se trouvent peut-être encore que des ténèbres. Sa retraite fut encombrée de bouquins, de plantes et de fourneaux; l'alchimie, la botanique et la médecine passaient successivement sous ses regards tous les matins comme un panorama. »

« C'était d'abord, dans l'antiquité égyptienne, les cérémonies du temple de Sérapis, à Memphis, où les prêtres guérissaient les malades par l'attouchement et déterminaient la cure en les plongeant dans une léthargie complète. Le savant professeur Kluge a voulu démontrer que les gestes des hiérophantes de l'Égypte se rapportaient aux pratiques actuelles du magnétisme. Rien ne prouve que les prêtres gesticulaient dans l'intérêt du fluide; mais il y a parité dans les mouvements, c'est un fait historique ou du moins graphique. Les hiéroglyphes des momies et des obélisques présentent même encore des figures hu-

Digitized by Google

maines dans l'attitude des magnétiseurs et de leurs patients ; et la pose ordinaire des statues et des colosses qui servaient de pénates ou de nécropoles à la race des Pharaons, le torse droit, les genoux joints et collés, les mains placées à plat sur les cuisses ou levées en croix, cette pose est précisément la situation élémentaire dans l'œuvre de Mesmer.

« En sortant des épreuves du nome de Memphis, notre innocent empirique invoquait avec Schelling les empoisonneuses romaines qui connaissaient l'art de provoquer le sommeil par une imposition des mains ; il était d'ailleurs tourmenté au souvenir des paroles que Plaute prête à Mercure, dans son Amphitryon : *quid si ego illum tractim tangam, ut dormiat*, paroles que Molière s'est bien gardé de traduire, ne pensant guère au fluide nerveux. Et quand Mesmer relisait Pline, à ce passage où le naturaliste raconte que certains loups d'Italie paralysaient l'usage de la voix dans l'homme, par leur seule approche, avant même de s'être montrés, le médecin allemand frissonnait d'épouvante, comme si les loups de la Forêt Noire refluaient par le Wurtemberg jusque sur les fraîches métairies du lac de Constance.

« Des Romains, Mesmer remontait aux Grecs ; il s'arrêtait avec Pythagore au bord du fleuve Nessus, que le philosophe aimait beaucoup comme promenade, et lui entendait réciter les Vers Dorés où il a chanté la sagesse. Le fleuve, charmé d'ouïr la poésie rationnelle de Pythagore et surtout de voir cet homme divin, répondit devant Mesmer : *Salut, Pythagore!* Cette singulière réponse, que le fleuve adressait devant tous les voyageurs qui prenaient Pythagore pour guide, était un premier avertissement sur les propriétés magiques de l'eau. Mesmer en fit plus tard, à Meudon, une épreuve incroyable, et que Thouret n'en a pas moins consignée dans son livre. Il était près du grand bassin ; il proposa à deux personnes qui l'accompagnaient de passer de l'autre côté du bassin, tandis qu'il resterait à sa place. Il leur fit plonger une canne dans l'eau et y plongea la sienne. A cette distance, les deux personnes éprouvèrent, dit-il, la secousse du rapport que l'eau mettait entre les cannes : l'une ressentit une attaque d'asthme, l'autre une douleur au foie. Je vous le demande : pourquoi le fleuve Nessus, comme le bassin de Meudon, n'aurait-il pas subi le magnétisme de la voix de Pythagore, qui valait bien la canne de Mesmer? Si vous vous moquez de l'anecdote, consultez Jamblique.

« En quittant les rives du Nessus, l'étudiant se dirigeait vers Claros et surprenait le prêtre colophonien se disposant à rendre l'oracle en buvant une coupe d'eau des sources de la grotte ; ou bien, il vérifiait dans Pindare que la Pythie mâchait du laurier avant de monter sur le trépied de Delphes, comme les négresses mâchent du tabac avant de faire leurs prières à la lune ; ou encore, il croyait à ces parfums secrets, perdus comme des langues et des races, et dont les anciens usaient en fumigations pour se procurer des songes révélateurs de l'avenir. Quand il s'enfonçait dans les temps héroïques, le nom seul d'Orphée, composé de deux mots phéniciens, *aur*, lumière, *rophæ*, guérison, et le génie tutélaire de ce législateur théosophe, qui sauvait les hommes par la musique, lui donnaient des vertiges d'ambition médicale. Mais toutes ces conjectures d'étymologiste disparaissaient devant les prodiges que le solitaire de Mersebourg relevait en Judée, cette terre fatale et maudite, où son empirisme moissonnait à l'aise des miracles naturels.

« Là, dans les replis d'un sol brûlé, il cueillait la pomme de Sodome, fruit infernal dont parle Josèphe avec terreur, et qui se convertit en cendre sous sa main : il cherchait, sur le Golgotha, l'*Aglaophotis* d'Élien, cette fleur couleur de flamme qui brille, vers le soir, comme une sorte d'éclair, et semble une aigrette électrique, une lampe surnaturelle, entretenue par les émanations du tombeau du Christ : miracle fort ordinaire, et dont Mesmer, avec un peu de patience, aurait vérifié les causes à son prochain voyage dans le Midi de l'Europe, où tous les horticulteurs ont aperçu, au crépuscule d'une journée

Digitized by Google

chaude, le cresson du Pérou trahir le moment de sa fécondité par un semblable jet de lumière.

« Souvent l'étudiant badois se perdait au milieu des forêts des druides et ne regardait pas sans étonnement les prophétesses de la Germanie trouver leur extase dans le voisinage des sources, des torrents et des cascades. Cet emploi répété de l'eau pour les merveilles de l'épilepsie plongeait le médecin dans les ardeurs d'une curiosité insatiable. Quand ce n'était pas l'eau, le feu, c'était le son, la musique des Corybantes de Crète et des Barvas de l'Hindoustan. Alors il se plaçait en face de la statue de Memnon, vis-à-vis d'un monument si extraordinaire, dont la fabuleuse immortalité tient à une espièglerie de l'acoustique et sur lequel on a écrit tant de belles choses, depuis les mythologues, qui en ont fait le fils de l'Aurore, jusqu'à M. Letronne, de l'Académie des inscriptions, qui nous a donné deux volumes criblés de science et d'esprit sur le don de vocalité de cette pierre. Comme M. Letronne n'avait pas encore publié son beau livre, Mesmer était excusable de rapporter la vocalité de Memnon à des prodiges de l'air atmosphérique transformé en agent inconnu, en fluide supérieur. Plus tard, il est vrai, M. de Humboldt constata qu'en passant la nuit près des roches de granit de l'Orénoque, on entendait distinctement, aux premiers rayons du soleil, un bruit souterrain analogue aux vibrations d'un instrument à cordes. MM. Jollois et Devilliers, ingénieurs particuliers du général Bonaparte pendant l'expédition d'Egypte, ont entendu le même bruit près d'un monument de granit situé dans le palais de Karnac, à Thèbes, et tout récemment M. Gray, de l'université d'Oxford, a saisi sur les bords de la mer Rouge, dans les environs de Naïkero, les battements d'une cloche souterraine : fantaisies de la nature qui s'expliquent, selon M. de Humboldt, par la différence de température de l'air extérieur et de l'air renfermé dans les crevasses du granit. Mais l'empirique de Merseboug ignorait ces recherches de la science moderne, et son imagination brûlante appliquait aux caprices d'un élément un pouvoir divin sur les sens de l'homme.

« C'est ici qu'il se passionna pour un instrument de musique dont la limpidité pénétrante et chatouilleuse devait un jour produire des effets irrésistibles sur le système nerveux de ses malades, et dans lequel Mesmer acquit bientôt une étonnante supériorité. L'harmonica précédait sous ses doigts la baguette magnétique. D'ailleurs tous les phénomènes inexplicables de l'eau, du son et de la lumière, relatés dans les annales du monde, et dont les sciences physiques ne nous rendent compte aujourd'hui même que par l'intermédiaire d'un fluide, ces phénomènes que Cornélius Agrippa rapporte si habilement dans sa *Philosophia occulta*, Mesmer les groupait dans son esprit autour d'un principe unique, *l'âme de l'univers*. Les cerfs et les oiseaux venant se livrer aux mains des chasseurs, les poissons retenus dans les viviers d'Alexandrie, les dauphins faisant cortége aux flottes et aux nageurs, les cygnes du Nord apprivoisés, ainsi que les éléphants de l'Inde ; les chants des Arabes soulageant leurs dromadaires fatigués ; la source des Lapithes soulevant et apaisant ses ondes ; Amphion, Orphée, Saül, Empédocle, Pythagore, Asclépiade, mille autres traditions des époques héroïques lui semblaient prouver le magnétisme du son, dont la guérison populaire de la tarentule, immémoriale dans l'Italie, lui paraissait encore une confirmation.

« Parcourant tout le clavier de ces prodiges, Mesmer revenait au magnétisme de la lumière, aux propriétés vitales des plantes, et, dans cette étude, il se trouvait porté, entraîné au sein des conjurations de la magie du moyen âge. En feuilletant Borel et Libavius, il tombait sur des propositions inouïes :

« Si vous réfléchissez l'*esprit du monde*, agent du magnétisme, comme on réfléchit la lumière, par une glace, il sera possible de diriger sa puissance comme vous vous rendez maître des rayons du soleil... C'est ainsi que le basilic se tue lui-même, et que les femmes imprégnées de poison, en se regardant trop souvent dans une glace, le

Digitized by Google

renvoient à leur propre corps et le réfléchissent sur leurs yeux et sur leur visage.» En lisant ces pages étranges, il sentit ses cheveux se dresser d'horreur à la pensée du fameux miroir d'Agrippa.

« Mesmer n'était pas moins confondu de la sensibilité de certaines plantes qui, sans appareil visuel et sans système nerveux apparent, tantôt s'élevaient à l'aube du jour pour se fermer au crépuscule de la nuit, tantôt se fermaient au contraire le matin pour se rouvrir le soir. Ces végétaux, nommés plus particulièrement magnétiques, et qui semblent suivre la lune et le soleil dans leur cours; les effets de l'ambre jaune, les attractions électriques, le phosphore ou la pierre lumineuse, l'action du mercure sur les métaux, l'art des entes ou des greffes pour les arbres, l'impression que produit le crapaud sur la belette; l'influence des émotions d'une mère sur l'enfant qu'elle porte, le talent diabolique de faire revivre des cendres (palingénésie) les substances qui les avaient fournies, la baguette divinatoire, les horloges magnétiques, tous ces incroyables tours de force se mêlaient, se formulaient dans le cerveau de Mesmer. Il n'oubliait pas assurément la remarque si précieuse de Pline, d'après Pythagore, sur la connexité établie entre quelques végétaux et la maladie dont un homme a souffert à l'époque de leur floraison, de telle sorte que la maladie ne guérit jamais assez pour qu'on soit à l'abri d'un ressentiment du mal toutes les fois que ces plantes fleurissent de nouveau; et, malgré l'explication moderne, mais incomplète, de ce prodige de botanique par la concordance des saisons et des infirmités, le solitaire de Mersebourg ne se défendait pas assez de croire à de plus mystérieux rapports. Enfin, lorsqu'il s'attachait aux pas de Paracelse, à ce fou sublime, à cet ivrogne créateur, qui a révolutionné la médecine comme Luther révolutionna l'église, sous les tables d'un cabaret à Bâle, il enviait le sort d'Oporin, son valet de laboratoire et son historien privé, qui préparait sans doute les cinquante-quatre aromates différents dont le maître composait le *Lilium*; et, pensant que le secret de cet élixir était perdu, Mesmer éprouvait des frémissements de rage. »

C'est par cette route que Mesmer arrivait à la première époque du magnétisme, au seizième siècle, où des hommes très-distingués reproduisirent des doctrines analogues sous des formes variées, mais renfermant toutes, plus ou moins, pour base, la théorie du fluide universel proclamé par les anciens, et les idées récentes qui s'étaient répandues sur les propriétés de l'aimant. A l'égard du fluide universel, les idées religieuses, perfectionnées par le christianisme, ne permirent plus de regarder cette cause générale comme Dieu lui-même. Malgré le renouvellement fiévreux des sciences, l'esprit chrétien domina. Plus tard seulement, dans le milieu du dix-septième siècle, Spinosa, par son système du panthéisme, voulut démontrer que Dieu était tout, ou plutôt que tout était Dieu, esprit et matière. Mais déjà avait reparu la théorie du fluide universel, telle que les partisans du magnétisme animal l'adoptèrent; Paracelse, Van Helmont, Santanelli, et surtout Maxwell avaient réduit ces principes en corps de doctrine.

Représentons-nous donc l'univers entier comme plongé dans un vaste océan de fluide qui en pénètre toutes les parties et y produit tous les phénomènes que nous remarquons autour de nous. Chaque être vivant, dans cette hypothèse, tient, pour ainsi dire, sous clef, dans son organisme, une portion du fluide général, un courant particulier détourné du vaste océan, et qui préside à ses fonctions vitales Ce courant de fluide n'est pas également fort à tous les moments de la vie dans le même individu, il varie suivant les circonstances, et, quand il diminue ou s'altère, les fonctions vitales décroissent; la maladie survient. Toute maladie reconnaît pour cause, dans le sujet qui l'éprouve, une diminution de l'intensité du courant de fluide universel. Il en résulte que dans toute maladie, pour ramener l'état de santé, il n'y a qu'à renforcer la quantité de fluide répandue dans le corps du malade. Voilà ce que signifiaient les singulières paroles dites par Mesmer à l'occasion de la première

maladie qu'il traita : *Je projetai d'établir dans son corps une marée artificielle.* Rétablir cette marée était le secret perdu des anciens que le médecin allemand prétendait avoir découvert.

Le rôle de l'aimant fut plus important et plus décisif dans les prolégomènes de l'histoire moderne du magnétisme animal. Il ne faut être que médiocrement versé dans la lecture des philosophes de la première époque, pour savoir que les idées de Mesmer leur sont communes, et que le plagiat est flagrant. Van Helmont a publié un traité de *la Cure magnétique des plaies ;* on doit à Glocenius, professeur de médecine, une *Synarthrosis magnetica ;* les deux ouvrages furent expliqués et réfutés par le jésuite Roberti. Et ce n'est pas seulement à la guérison des plaies et des blessures, ou des maladies chirurgicales et externes, que ces auteurs employaient la faculté qu'ils reconnaissaient dans l'économie animale. Burgravius a disserté sur le traitement général des maladies par le magnétisme. Santanelli, Nicolas de Locques, Tentzelius, ont approfondi la matière. C'est Wirdig, *in Medicina spirituum,* qui a dit : *universa natura magnetica est ; totus mundus constat et positus est in magnetismo ; omnes sublunarium vicissitudines fiunt magnetismum ; vita conservatur magnetismo ; interitus omnium rerum fiunt per magnetismum ;* Maxwell parle d'une eau et d'une poudre magnétiques dont il était l'inventeur. Enfin, outre le *magnétisme médicinal* et le *magnétisme animal*, dont traite le père Kircher, dans son fameux ouvrage sur l'aimant, il y a un petit supplément à cet ouvrage pour les *aimants animés.* L'art de Maxwell était fondé sur une théorie très-étendue, qui se confondait avec les principes du fluide universel, et se servait des deux agents pour la cure des maux physiques de l'homme. C'est même de là que venait le mot *magnétisme*, du grec *magnès.* Les médecins de la vieille science avaient ajouté foi à la puissance de l'étoile polaire sur nos corps. Paracelse admettait dans l'organisation humaine un axe polaire, et les alchimistes de son école, traitant l'homme de *microcosme*, c'est-à-dire, comme un abrégé de l'univers, désignaient deux pôles dans leur anatomie, la bouche servant de pôle arctique et le ventre de pôle antarctique. Kircher avait même poussé la métaphore jusqu'au bout ; il prétendait qu'en plaçant un homme dans un parfait équilibre sur une barque légère au milieu des flots, cet homme, nouvelle boussole, tendrait naturellement à se diriger la face au pôle ou vers le nord. Le père Hell croyait guérir les obstructions du foie, en plaçant un aimant d'un côté, par exemple sur la poitrine, et un aimant sur le dos. D'après ce religieux, les courants s'établissaient entre les deux aimants, et le fluide dissipait peu à peu les engorgements de la fibre humaine. Mesmer imagina de supprimer les aimants et de ne poser que les mains ; il soutint que des courants du fluide supérieur, de l'*agent vital*, allant d'une main à l'autre, remplaçaient avec succès le fluide minéral ; et de même que la science reconnaît deux électricités contraires, l'une positive, l'autre négative, et que la morale reconnaît aussi deux pôles opposés dans le cœur de l'homme, la sympathie et l'antipathie, il y eut une double propriété dans le magnétisme nouveau, ou *animal*, comme il y a un aimant qui repousse dans les minéraux. Le fluide antipathique fut nommé *magnès lethalis*, projection mortelle.

Cette méthode avait eu, dans le dix-septième siècle, les plus incroyables résultats, mais non pas toujours funestes, comme on pourrait le croire, parce que, si le traitement magnétique constituait le fond de la médecine, le traitement naturel en restait l'accessoire, et les conséquences providentielles de l'un paralysaient les absurdes influences de l'autre. Ainsi se donnait un remède sûr pour la transpiration. Le malade prenait un breuvage dans lequel entrait de l'urine; mais, pour que ce singulier breuvage réussît, le charlatan prescrivait une mesure *accessoire* et pourtant indispensable, qui consistait à faire coucher la personne, bien couverte, dans un lit bien chaud et à lui administrer, pendant l'opération magique, quelques verres de tisane brûlante. Les mêmes subterfuges

Digitized by Google

communiquaient une apparente valeur au magnétisme. Il y avait un onguent magnétique pour guérir à distance par sympathie, *unguentum armarium,* c'est-à-dire, pour les blessures guerrières. Sa grande vertu dépendait de l'usnée ou mousse du crâne humain, qu'on mêlait avec des corps gras pour en frotter le sabre qui avait blessé, et comme les médecins exigeaient pour *accessoire* une propreté minutieuse, des garanties contre le contact de l'air et l'emploi répété de l'eau fraîche, ils abandonnaient réellement la guérison à la nature. Les principaux moyens de communiquer à distance étaient, outre l'onguent militaire, le *sel du sang,* composition dans laquelle il entrait du sang de la personne éloignée dont on voulait avoir des nouvelles, qui restait vermeil tant que la personne se portait bien, et se ternissait en cas de maladie ou de mort; la *lampe de vie,* qui brûlait d'un feu clair et brillant dans l'état de santé et s'éteignait à l'heure de la mort du sujet; l'*Alphabet sympathique,* pour converser avec des personnes absentes. Ce dernier procédé consistait à enlever de l'un des bras de chacun des amis qui tentaient l'expérience, un petit lambeau de chair de forme égale, à appliquer le lambeau de l'un au bras de l'autre, et réciproquement; sur ces lambeaux, qui faisaient bientôt corps avec l'individu, on traçait en rond les caractères de l'alphabet, et quand une des personnes ainsi préparées touchait avec un stylet différentes lettres, l'autre en était instruite par un sentiment de douleur et de piqûre à l'endroit désigné.

Un fait très-extraordinaire qui eut lieu aux mêmes époques confirma, dit Thouret, ces singulières théories. Un homme de Bruxelles s'étant fait faire un nez artificiel par la méthode de Taliacot, s'en revint ainsi réparé au lieu de son séjour ordinaire, où il continua de vivre bien portant; l'opération avait réussi. Mais tout à coup, dit-on, la partie factice qu'il s'était procurée devint froide, pâle, livide, se pourrit et tomba. On apprit bientôt que, le jour même de la chute du nez factice, à Bruxelles, un crocheteur de Bologne qui, pour de l'argent, avait fourni la portion de peau prise à son bras, était mort dans cette ville. La possibilité de restauration des traits ne peut être révoquée en doute, mais il est constant aujourd'hui que l'opération ne doit réussir qu'autant que la portion de chair employée est prise sur l'individu même qui réclame ce traitement. Quant à la réussite de l'opération de Taliacot, de quelque manière qu'il s'y prît pour la pratiquer, elle est incontestable. Ce célèbre chirurgien, professeur de médecine théorique et pratique dans l'université de Bologne, naquit en 1546, et mourut en 1600. Les magistrats honorèrent sa mémoire par une statue, et, pour faire connaître à la postérité le genre d'opération qui faisait sa gloire, on lui mit un nez dans la main. On connaît, au sujet de ce nez, les vers suivants de Voltaire.

Ainsi, Taliacotius,
Grand Esculape d'Étrurie,
Répara tous les nez perdus
Par une admirable industrie.
Il vous prenait adroitement
Un morceau du cul d'un pauvre homme,
L'appliquait au nez proprement;
Enfin, il arrivait qu'en somme,
Tout juste à la mort du prêteur,
Tombait le nez de l'emprunteur;
Et souvent, dans la même bière,
Par justice et par bon accord,
On remettait, au gré du mort,
Le nez auprès de son derrière.

Pour en revenir au magnétisme, on a vu suffisamment par ce qui précède que rien dans les principes de Mesmer n'était d'invention récente. Une influence mutuelle entre les corps célestes, la terre et les corps animés; un fluide universellement répandu et continué de manière à ne laisser aucun vide; la manifestation particulière, dans l'organisme humain, des propriétés analogues à celles de l'aimant; l'action du fluide se transmettant à distance, s'augmentant et se réfléchissant par les glaces comme la lumière, se communiquant, se propageant et s'accroissant par le son; voilà quelles étaient les bases de la théorie de Paracelse, de Borel, de Libavius, de Maxwell, et par suite ou par imitation, d'Antoine Mesmer. Ceux qui

Digitized by Google

connaissent le magnétisme animal, tel qu'il est pratiqué de nos jours, auront sans doute de la peine à se figurer comment on pouvait assimiler ces phénomènes aux effets de l'aimant. On voit que la science était loin encore de sa troisième période, de sa transformation véritable, c'est-à-dire des prodiges du somnambulisme. C'est là ce qui rend le rôle de Mesmer très-secondaire dans les annales d'une doctrine où il ne remplit à peu près que le personnage d'une transition vivante entre les idées ténébreuses des philosophes de la première époque et les hardis scrutateurs de notre siècle. Le rapport de Bailly était donc un reflet des antipathies voltairiennes de la majorité de la nation. Il fut d'autant plus funeste à l'influence morale de Mesmer, que bientôt vinrent s'y joindre les débats honteux et mercantiles qui éclatèrent au sein de la *Société de l'harmonie*, entre les souscripteurs et l'empirique allemand. Mais l'histoire de ces débats donne naturellement lieu à une remarque qui n'a point échappé à la sagacité de M. Deleuze, et qui nous paraît de nature à frapper tous les esprits, c'est qu'il n'y eut pas un des membres de la société qui, même dans le premier moment d'une colère qu'il croyait légitime, se soit le moins du monde repenti de sa conduite ou ait adressé le plus petit reproche à Mesmer. Tous rendent hommage à la réalité des faits. Il est vrai que Berthollet, le célèbre chimiste, après avoir suivi de bonne foi les leçons de la place Vendôme, se retira brusquement en déclarant que les crises étaient le résultat d'un spasme nerveux et le délire de la fièvre imitative; mais il est vrai aussi que de tous les savants qui faisaient partie de la commission d'examen, le plus illustre après Franklin, émit une opinion contraire au rapport de ses collègues, et se sépara nettement de leurs conclusions hostiles : c'est le fondateur de la botanique en France, c'est Jussieu. Les commissaires avaient eu la maladresse de refuser à Deslon que le magnétisme fût observé dans ses effets curatifs, sous le prétexte au moins frivole qu'il était impossible de juger l'action d'un médicament dont on ne reconnaissait pas l'existence. M. de Jussieu n'en parut que plus singulier dans une opposition dont aujourd'hui seulement l'intérêt devient appréciable. Nous lui devons la philosophie du travail de M. Husson, auquel il se rattache par l'impartialité comme par l'instinct de sa critique.

Il ne faut pas perdre de vue que Bailly et ses collègues n'examinaient pas réellement le magnétisme, et qu'ils ont fini par déclarer, dans le texte même de leur rapport, avoir uniquement cherché quels étaient les plus énergiques désordres produits par la puissance de l'imagination sur l'homme. Ils en conclurent que les accès convulsifs et les moyens violents, mis à la disposition de Deslon et de Mesmer, ne pouvaient servir en médecine qu'à la manière des substances vénéneuses. M. de Jussieu fut moins explicite : le baquet, les fers courbes dirigés sur les malades, la corde qui les unit, la baguette de fer dont la main de Mesmer était armée, tous les instruments alors connus du magnétisme, auxquels on attribuait la propriété de concentrer le fluide répandu dans l'air, de le transmettre à chaque individu et de le faire circuler de l'un à l'autre, et les procédés magnétiques qui tantôt concouraient avec l'appareil précédent, et tantôt s'employaient isolément, devinrent aux yeux du célèbre botaniste les éléments d'un phénomène trop sérieux pour être jugé, comme firent ses collègues, sur le simple aperçu de quelques expériences dont le plus petit incident pouvait détruire la valeur. Jussieu porta son examen sur les voies curatives, et il y reconnut des faits capables de prouver l'existence d'un agent extérieur. Cette décision, très-grave, est le point de départ des magnétiseurs modernes. Elle mérite qu'on la discute.

Jussieu reconnut donc la possibilité de l'existence d'un fluide, ou agent, qui se porte de l'homme à son semblable, et exerce quelquefois sur ce dernier une action sensible. On rattachait la crise magnétique aux effets de l'imagination, à la fièvre imitative, et aux résultats du frottement : Jussieu prit une femme aveugle,

Digitized by Google

l'isola, et, avec une baguette mesmérienne, constata d'une façon irrécusable, à la distance de six pieds, que la présence du métal agissait sur l'estomac de la malade. Il n'y avait pas là effet de l'imagination, puisque la femme ne voyait pas Jussieu et ne le savait point présent; il n'y avait pas fièvre imitative, puisque tout le monde se tenait éloigné, à l'exception de M. de Jussieu; il n'y avait pas enfin de frottement ou de contact. Jussieu avance même, dans son rapport particulier, que le fluide magnétique et de fluide électrique étaient probablement analogues; ce qui parut bien hardi pour l'époque. Un pareil acte de conscience est un monument scientifique. « Son rapport, dit M. Deleuze, lui ferait plus d'honneur encore si l'on savait combien il lui fallut de courage pour le publier. » Nous sommes de cet avis.

La troisième période du magnétisme est la plus importante; nous allons constater le singulier état que M. de Jussieu entrevit au traitement de Deslon, dont les phénomènes se trouvent consignés, à divers titres, pour ainsi dire dans toutes les pages de l'histoire, et qu'on désigne sous le nom de *somnambulisme*. Le marquis de Puységur, disciple de Mesmer et souscripteur du club de l'Harmonie, ayant magnétisé un de ses valets pour un mal de dents, le vit avec surprise tomber évanoui dans ses bras. C'est dans la déclaration de ce paysan somnambule qu'on doit chercher l'origine de la théorie de *l'influence de la volonté* dans le magnétisme animal. On avait regardé jusque-là tous les effets du magnétisme comme un simple résultat de causes toutes physiques. La doctrine du marquis de Puységur rencontra d'autant moins d'opposition dans le public que l'ancienne théorie de Mesmer était ruinée dans son esprit par le rapport de Bailly. Depuis la découverte du marquis de Puységur jusque dans ces derniers temps, la doctrine de l'influence de la volonté s'est soutenue sur la foi du témoignage des somnambules qui ont inondé l'Europe. Elle se résume dans ce principe moral que M. Deleuze exige pour le magnétiseur : *Volonté active vers le bien, croyance ferme en sa puissance, constance entière en l'employant.* L'orme de Busancy, où M. de Puységur établit un traitement somnambulique, cette modification si curieuse du baquet de Mesmer, est incontestablement le berceau de la science actuelle.

Représentez-vous la place d'un village. Au milieu est un orme au pied duquel coule une fontaine de l'eau la plus limpide; arbre antique, immense, mais très-vigoureux encore et verdoyant, arbre chéri par les jeunes gens, qui s'y donnaient rendez-vous le soir pour y former des danses rustiques. Cet arbre, magnétisé de temps immémorial par l'amour du plaisir, le fut en 1784 par l'amour de l'humanité. Les émanations se distribuaient au moyen de cordes dont le tronc et les branches étaient garnis, qui en appendaient dans toute la circonférence, et se prolongeaient à volonté. On établit autour de l'arbre mystérieux plusieurs bancs circulaires en pierre, sur lesquels étaient assis tous les malades, qui enlaçaient de la corde les parties souffrantes de leur corps. Alors commençait l'opération, tout le monde formant la chaîne et se tenant par le pouce, comme dans les crises du baquet. Le fluide magnétique, provenant de l'arbre *préparé* par M. de Puységur, circulait avec liberté; on en ressentait plus ou moins d'impression. Venait un moment où, pour se reposer, M. de Puységur, qu'on appelait le maître, permettait que la chaîne des pouces fût rompue, en recommandant qu'on se frottât les mains. Bientôt, pour complément de la crise, et grâce à la simple présentation de la baguette du maître, se manifestait dans les malades une apparence de sommeil, durant lequel les facultés paraissaient suspendues, mais au profit des facultés intellectuelles. Ces malades en crise, appelés *médecins*, se trouvaient doués d'un pouvoir surnaturel; en touchant les malades qui ne dormaient pas, même par-dessus leurs vêtements, ils découvraient le viscère affecté, la partie souffrante, et indiquaient le remède convenable.

Cette découverte changea la face du magnétisme. La révolution française, en

Digitized by Google

faisant disparaître, au milieu des préoccupations politiques et du bouleversement social, les théories de Mesmer et de ses disciples, n'arrêta pas l'essor des somnambules. Sur la fin du dix-huitième siècle, les exemples de somnambulisme s'étaient multipliés autour du baquet et dans les traitements particuliers; mais le malheur du nouveau phénomène fut de paraître comme fournissant des preuves d'une cause définitivement perdue. Aux yeux de la science, il resta une chimère; aux yeux du public, ce fut une rénovation bienfaisante dans les moyens curatifs de la médecine. On objecta que les somnambules feignaient la maladie dans laquelle et pour laquelle ils se trouvaient passer à l'état de crise; il faut avouer que de nos jours, où les mêmes phénomènes se sont répétés pendant quarante ans dans toutes les contrées de l'Europe et par l'intermédiaire de plusieurs milliers de somnambules, la feinte serait devenue une épidémie bien tenace et bien ridicule. Quoi qu'il en soit, de la chaîne non interrompue des merveilles dont nous parlons, s'est formée, dans notre siècle, une seconde théorie du magnétisme animal. C'est à son développement actuel, qui grandit avec autant de rapidité que de fanatisme, qu'il est temps d'appliquer la critique.

Dans un second article, nous examinerons à ce point de vue l'état où se trouve aujourd'hui cette science.

(*Quarterly Review.*)

Voyages.

LA PESTE

A BORD DU BRICK L'ESPIRITO SANTO.

Il y a trois ans, mon engagement avec la Compagnie des Indes orientales venait d'expirer; brûlant d'envie de revoir mon pays, je m'embarquai à Bombay pour Suez, sur un navire arabe. Notre traversée, à la lenteur près, fut heureuse. De Suez, je me dirigeai vers le Caire, où je trouvai quelques amis, un jeune docteur, entre autres, que j'avais connu dans l'Inde, et qui se rendait comme moi en Europe. Nous étions alors au mois de mars de l'année 1835, et la peste faisait de terribles ravages à Alexandrie. Ne voulant point entrer dans cette ville, nous résolûmes de gagner le port de Rosette, pour aller par mer jusqu'à Alexandrie, où, sans entrer dans la ville, et sans même mettre le pied à terre, nous avions l'intention de fréter un navire, et de prendre passage pour Marseille. Le hasard nous servit à souhait; le premier jour de notre arrivée à Rosette, nous trouvâmes un navire, *l'Espirito Santo,* beau brick de 150 tonneaux, qui mettait à la voile pour Livourne. Nous prîmes passage, et nous quittâmes aussitôt les côtes d'Afrique.

Il faisait si beau, le ciel était si pur, que l'homme le plus morose n'aurait pu se défendre d'un vif sentiment de joie. *L'Espirito Santo* était un excellent navire qui, avec une brise légère, fendait la lame et courait sur les flots comme la plus belle frégate de Portsmouth; puis l'équipage se composait d'hommes rompus à la ma-

Digitized by Google

nœuvre. Tout nous présageait donc une traversée heureuse, lorsque, dans la matinée du sixième jour, l'horizon, qui jusque-là était resté pur, se couvrit tout à coup de nuages noirs qui s'étendirent en un instant sur la voûte du ciel ; alors d'épouvantables rafales s'échappèrent de ces nuages et nous forcèrent de serrer notre grande voile ; la nuit vint sans que la violence de la tempête s'abattît ; et, comme le vent soufflait dans une direction contraire à la route que nous désirions suivre, nous fûmes obligés d'orienter nos voiles au plus près.

Mais ce n'était là que le prélude des malheurs qui nous attendaient ; la peste, que nous croyions fuir, la peste était à bord. Cette même nuit, tandis que notre petit équipage cherchait par mille distractions à abréger les heures de quart, le cuisinier monta sur le pont et nous avertit qu'un homme qui, le matin, s'était trouvé légèrement indisposé, venait de mourir. Cette mort éveilla naturellement quelques craintes ; cependant nous cherchions à les combattre, lorsque le docteur qui, sur la prière du capitaine, avait fait l'autopsie du cadavre, nous annonça qu'il avait découvert sur le corps du matelot de petites tumeurs aux aines, d'autres aux aisselles et au cou, et sur la poitrine des taches noires, livides et violettes. Je ne vous peindrai pas l'impression que ces paroles firent sur nos esprits ; mourir d'une maladie cruelle à l'instant où nous croyions lui échapper ; car il n'y avait plus de doute, la peste était à bord ! Pour moi, bien que j'affectasse le stoïcisme et le calme d'un enfant du prophète, je sentais mille poignards me percer le cœur, et je maudissais le moment où j'avais mis le pied à bord de *l'Espirito Santo*.

Cependant plusieurs jours s'étaient passés sans accident, personne ne se plaignait, et déjà l'espoir renaissait dans notre âme, lorsque dans la matinée du troisième jour deux de nos matelots furent subitement attaqués. C'étaient les mêmes symptômes que ceux que le docteur avait remarqués sur le premier malade ; de vives douleurs de tête, des vertiges, la fièvre, de petites tumeurs aux aines et sur l'hypogastre, qui variaient et s'étendaient des aisselles au cou ; leur poitrine était couverte de taches livides. Dans cette conjoncture, il devenait nécessaire de prendre des mesures pour arrêter, autant qu'il était en notre pouvoir, les progrès du mal. A cet effet, j'engageai le capitaine à faire mettre à la mer la chaloupe qui était sur le pont, à l'amarrer sur le derrière du brick, et à y placer les malades qui, maintenant, s'élevaient au nombre de trois. Mon avis fut adopté ; mais à peine les malades furent-ils déposés dans la chaloupe, que deux des matelots moururent ; restait le troisième qui jusqu'alors n'avait pu remuer ses membres engourdis par la douleur. En se voyant seul, il leva la tête et nous montra des yeux pleins d'angoisses. Le malheureux ! c'est en vain qu'il cherchait à nous communiquer ses besoins, sa douleur ; les paroles s'échappaient comme des hurlements de ses lèvres ; il ne pouvait articuler un mot. Bientôt le délire s'empara de lui ; alors, saisissant avec vigueur l'amarre qui retenait la chaloupe, il s'approcha du bord et s'efforça de monter sur le pont ; mais là une vive résistance lui fut opposée de la part des matelots valides ; et notre navire devint le théâtre d'une scène affreuse. Trois matelots portant des fusils armés de baïonnettes, s'étaient rangés en bataille et dirigeaient la pointe de leurs armes contre la poitrine du pestiféré ; cette barrière ne l'intimida point. Furieux, les yeux pleins de sang et de feu, la bouche écumante et la poitrine couverte de poils, de bave et de sang, il cherchait à renverser ses adversaires. Les injures, les menaces, les cris de désespoir venaient expirer sur ses lèvres ; puis, faisant un dernier effort, il saisit une des baïonnettes avec la main, d'un bond il s'élança sur le pont, et s'armant d'une barre d'anspect, nous le vîmes se réfugier sur l'arrière. Ce malheureux allait tomber sous le feu des matelots, car déjà deux d'entre eux le couchaient en joue, lorsqu'un troisième lui lança, avec adresse, un nœud coulant qui saisit ses membres, de manière à rendre toute résistance impossible. « A l'eau ! à l'eau ! » crièrent aussitôt les matelots.

Digitized by Google

J'allai vers eux et leur représentai ce qu'une pareille action avait d'abominable. « A l'eau ! à l'eau ! » répétèrent-ils. « Nous devons, m'écriai-je en élevant la voix, assistance à ce malheureux, maintenant surtout que nous sommes maîtres de lui et qu'il ne peut nous faire aucun mal. » « Grâce! « grâce! » s'écriait de son côté le matelot qui semblait maintenant comprendre sa position ; et il accompagnait ses prières du nom de chacun des matelots ; il appelait le capitaine, pleurait à chaudes larmes, et murmurait tout bas le nom de sa mère. Mais ce fut en vain, ses prières et les miennes ne furent point entendues. «Si nous le gardons à bord, s'écrie le second du navire, nous nous sacrifions nous-mêmes! » Ces paroles barbares furent son arrêt de mort. Un second nœud coulant fut jeté autour de son cou, on passa le cordage dans une poulie, deux hommes halant dessus le cordage hissèrent aussitôt le matelot au bout de la grande vergue, où il resta suspendu quelques minutes ; puis un troisième, montant sur la vergue, coupa le cordage ; et le corps du matelot, qui déjà n'était qu'un cadavre, fendit l'espace, et s'enfonça, pour ne plus reparaître, dans les profondeurs de l'abîme!...

Cette triste scène nous avait tellement absorbés, qu'aucun de nous n'avait aperçu un navire qui naviguait de manière à nous couper la route. Ce navire, qui n'était pas à plus de trois milles de notre brick, se distinguait par ses formes étranges. Il portait douze avirons par bande, et ses deux mâts, tous les deux penchés sur l'avant d'environ trois degrés, avaient deux voiles latines enverguées par leur plus grand côté à une antenne beaucoup plus longue que le mât. Sur l'avant on voyait deux canons, et tout autour du bâtiment vingt-quatre pierriers tenus sur des chandeliers de fer et plantés dans le plat-bord ; le pont était en outre percé de douze petites écoutilles de chaque bord répondant à chacun des douze avirons, et les rameurs, dont nous distinguions la tête coiffée d'un bonnet grec, n'étaient point assis sur des bancs comme dans la plupart des bâtiments à rames, mais bien sur les traversins des écoutilles. Leurs pieds reposaient sur d'autres traversins établis à ce dessein en travers du bâtiment.

A la manœuvre suspecte de ce navire, que nous reconnûmes pour une felouque grecque, et surtout à l'ardeur avec laquelle les hommes se ployaient sur leurs avirons pour augmenter la vitesse de sa marche, on devinait sans peine quelles étaient les intentions de ceux qui la montaient. Pour comble de malheur, le mauvais temps, depuis le premier jour où il avait commencé, ne nous avait pas abandonnés ; la mer était grosse, et nous naviguions constamment au plus près, allure qui n'était point favorable à la marche de notre brick. Nous en changeâmes ; nous déferlâmes notre grande voile, et courûmes devant le temps, dans l'espérance d'échapper au nouvel ennemi qui nous pressait. Mais malgré la promptitude avec laquelle cette manœuvre fut exécutée, malgré la légèreté de notre brick, nous reconnûmes bientôt qu'il était impossible de songer à trouver notre salut dans la fuite. Restaient encore deux partis : celui de la résistance, ou celui de se rendre sans coup férir. Tous les deux offraient de grands dangers. Nous ne pouvions, en effet, rien espérer de tels hommes qui avaient le plus grand intérêt à ne laisser derrière eux aucune trace de leurs brigandages. D'un autre côté, notre artillerie se composait de deux mauvais pierriers à bord, et pour la desservir nous avions un équipage que la peste avait décimé. Je voulais néanmoins que le capitaine commandât le branle-bas, que l'on chargeât les pierriers, et que chaque matelot, armé de coutelas, de sabres et de pistolets, fît bonne contenance ; mais cette fois mon avis ne fut pas goûté, et l'on résolut que nous mettrions toutes nos voiles dehors, et que nous nous rendrions à discrétion, si nous ne pouvions parvenir à nous échapper par la fuite.

L'espoir que nous entretenions encore nous fut bientôt ravi. La felouque gagnait à chaque instant sur *l'Espirito Santo ;* elle n'était plus qu'à un mille de nous. Quand elle fut à portée de pistolet, le capitaine fit hisser son grand pavillon, et prenant le

Digitized by Google

porte-voix, il héla le navire chasseur, et lui demanda ce qu'il voulait. Pas de réponse. Je hélai à mon tour : « Ohé! ohé! à bord de la felouque, criai-je d'une voix retentissante, que nous voulez-vous? » A peine avais-je cessé de parler, un nuage de fumée enveloppa les flancs de la felouque, puis une volée entière, accompagnée d'un hourra terrible, partit comme un seul coup de foudre, et vint frapper les flancs de notre malheureux brick. Le moment que nous redoutions était arrivé. Nous vîmes la felouque forcer de rames et manœuvrer pour nous prendre par la hanche ; puis une seconde volée partit, et cent têtes s'agitant à la fois s'élancèrent sur le pont. Le premier qui mit le pied à bord du brick, était le chef; il alla droit à notre capitaine, qui s'était avancé vers lui dans l'espoir de sauver ses jours et ceux de son équipage en faisant acte d'obéissance; mais celui-ci n'avait point encore parlé que le brigand lui enfonçait dans le cœur un poignard et l'en retirait tout sanglant; puis, comme s'il eût voulu nous faire entendre que le même sort nous était réservé si nous n'obéissions pas à ses ordres, il tira de sa ceinture un pistolet, visa la girouette du grand mât, et l'abattit.

C'était un homme de cinquante ans au plus, d'une taille au-dessous de la moyenne, aux cheveux crépus et noirs comme le jais, au front large, au regard perçant : dans ses yeux se peignaient l'avidité et la fureur; ses lèvres étaient minces, son teint ressemblait par sa couleur à un revers de botte, et sa barbe, abondamment fournie, descendait jusqu'à la poitrine. Son costume, d'une richesse remarquable, se composait d'une calotte rouge dont l'extrémité supérieure supportait un gland bleu mélangé d'or; une veste de velours richement brodée d'or; une tunique de toile de lin qui lui descendait au genou, et sous laquelle on voyait une culotte de velours rouge comme sa veste; puis des sandales rouges, et à sa ceinture un magnifique yatagan et des pistolets garnis d'or.

Tous ces détails sont sans doute de peu d'intérêt; cependant ils produisirent alors une si forte impression sur moi, que je me les rappelle comme si j'avais encore devant les yeux cet homme cruel. Il s'appelait Démétrius Condrova ; c'était du moins le nom que lui donnaient les hommes auxquels il venait d'ordonner de visiter le navire, tandis que d'autres, pour s'assurer de nos personnes, nous faisaient descendre dans la cale, et fermaient l'écoutille sur nous. Le pressentiment de ce qui allait se passer vint frapper mon esprit. Je pensai que pour s'épargner la peine de nous tuer eux-mêmes, les brigands s'empresseraient, après nous avoir pillés, de mettre le feu au navire, afin d'engloutir sous les abîmes le secret de leur crime. En effet, au bout d'une heure, et lorsque depuis plus de vingt minutes nous n'entendions plus aucun bruit sur nos têtes, une forte odeur de soufre et de goudron remplit l'endroit où nous étions. Alors ranimant le courage des matelots qui, depuis la mort de notre malheureux capitaine, me regardaient comme le seul homme à bord capable de les sauver, je les engageai à m'aider à atteindre ce but, mais l'écoutille était assurée par une double barre de fer, nous ne pouvions monter sur le pont. Nous nous crûmes perdus, et déjà les plus timides se livraient au désespoir, lorsqu'un de nos matelots, en remuant des balles de coton qui se trouvaient dans cette partie du navire, découvrit une pince en fer.

Je me saisis aussitôt de cet instrument, j'en frappai l'écoutille, et je le fis jouer avec tant de bonheur que bientôt les planches volèrent en éclats. Mais quel spectacle s'offrit à nos regards! le feu dévorait nos cordages; la flamme dressait en tourbillonnant des lames ardentes ; une fumée épaisse, poussée par le vent, enveloppait tout l'arrière : quelques minutes encore et tout le navire ne formait plus qu'une immense masse de feu. J'ordonnai à mes hommes de s'armer de haches, j'en saisis une moi-même que je trouvai sur le pont. Le pont fut déblayé en quelques secondes. Cette manœuvre nous sauva, car le feu n'ayant encore que faiblement endommagé les autres parties du navire, nous

Digitized by Google

pûmes facilement nous en rendre maîtres. Nous pensâmes alors à nous orienter ; il y avait à bord deux petits mâtereaux que je substituai aux mâts que nous avions coupés, et bientôt nous reprîmes notre route.

Le ciel parut alors nous prendre en pitié; le temps se remit au beau, et bien que nous eussions perdu nos mâts, nous filâmes pendant quelques heures huit nœuds en bonne route. Voulant que mes hommes retrempassent leurs forces, j'ordonnai à la moitié de l'équipage d'aller prendre du repos, et moi-même, après avoir laissé la surveillance du navire au second, j'allai me jeter dans mon hamac. A mon réveil je sentis que j'avais la tête lourde ; un frisson glacial parcourait mes membres; je voulus me lever, mais mes jambes chancelaient, et je les sentais faiblir sous moi. J'eus pourtant la force d'aller sur le pont, où je trouvai le second qui, les coudes appuyés sur le plat-bord et la tête cachée dans ses deux mains, semblait en proie aux plus vives douleurs. Je lui demandai ce qui s'était passé pendant mon absence ; il secoua la tête et leva les yeux vers le ciel, comme pour me dire : « Toute notre espérance est là-haut ! » Notre séjour dans la cale, au milieu des ballots de coton qui étaient infectés, avait développé le germe de la maladie ; plusieurs de nous étaient atteints de la peste !

Pour moi, malgré le frisson glacé qui circulait dans mon sang, malgré la faiblesse extrême que je ressentais dans les jambes, je cherchais encore à en imposer à nos craintes. Je repris même un peu d'assurance lorsque quelques verres d'un vieux sherry, qui m'avait accompagné depuis Bombay et qui avait échappé à la rapacité des pirates, vinrent dissiper mes douleurs de tête. Profitant alors de ce moment de calme, j'ordonnai au second de mettre le cap sur l'île de Rhodes dont nous n'étions éloignés que d'une soixantaine de milles. Ce même jour, le mal prit un caractère plus grave; deux de nos hommes furent jetés par-dessus bord, et deux autres furent placés dans la chaloupe ; cependant, grâce au remède que j'avais employé la veille, et dont pendant toute la journée j'avais fait de copieuses libations, je conservais mes forces ; et déjà je m'en réjouissais lorsqu'à l'heure du souper et au moment de m'asseoir à table je sentis une sorte de torpeur s'emparer de moi, la vue de la viande me souleva le cœur ; je me levai, sans rien dire à personnée, dans la crainte d'augmenter l'alarme, j'allai à ma cabine et me jetai dans mon hamac, où le frisson me reprit et me quitta bientôt pour faire place à une fièvre brûlante. Le docteur qui avait remarqué ma pâleur, et qui en me voyant quitter la table n'avait pas tardé à deviner le secret que je voulais cacher, s'approcha un moment de mon hamac et me consola en me disant que la brise fraîchissait et que nous arriverions sans aucun doute à Rhodes dans la matinée du jour suivant. Il prit ensuite dans la poche de mon habit un portefeuille ou j'avais réuni les billets de banque qui me restaient, le plaça sous mon chevet, humecta mes lèvres avec du vinaigre et de l'eau, et après m'avoir tranquillisé en me disant que je serais mieux le lendemain, il me quitta pour remonter sur le pont.

Un abattement profond qui fut suivi d'un sommeil léthargique et d'un songe affreux qui me rappelait tout ce que j'avais vu, tous les dangers que je venais de traverser, vint encore m'accabler ; je m'éveillai enfin; et je vis à mes côtés le second et le docteur qui, après avoir fait de vains efforts pour m'arracher au sommeil, me croyaient déjà mort. La douleur avait augmenté d'intensité, les objets s'offraient maintenant confus à mes regards, et j'étais tourmenté d'une soif dévorante. J'avais en outre sous l'aisselle une grosse tumeur d'où s'échappait un pus noir et abondant ; bientôt une fièvre brûlante s'empara de mes membres et je sentis comme une liqueur brûlante circuler dans mes veines ; mais peu à peu la chaleur qui me dévorait le front et le visage fit place à une prostration pénible qui engourdit mes membres et m'ôta l'usage de mes sens.

Je ne sais combien de temps je restai dans cet état d'insensibilité, mais lorsque je m'éveillai j'entendis un bruit de

Digitized by Google

chaînes qui roulaient sur le pont; et l'instant d'après le retentissement d'une lourde masse qui tombait à l'eau. A l'immobilité du brick je crus que nous étions arrivés à Rhodes et que nous venions de mouiller nos ancres. Mais le bruit cessa tout à coup et fit place à des gémissements plaintifs. Étonné de ce qui se passait, je ramassai tout ce qui me restait de forces, j'ouvris la porte de ma cabine et m'avançai sur mes mains et sur mes genoux jusqu'au milieu du pont sans rencontrer personne. Des gémissements partaient seulement à de longs intervalles du pied du mâtereau que j'avais fait placer sur l'avant; je m'approchai et vis enveloppés dans leurs couvertures le coq et trois autres matelots qui se livraient au désespoir et se frappaient la poitrine. J'appris d'eux que le second et ceux des matelots et de l'équipage qui étaient en bonne santé s'étaient emparés du canot, qu'ils l'avaient mis à la mer, et qu'ils s'étaient jetés dans ce frêle esquif pour gagner la terre; alors, faisant un effort pour me dresser sur mes genoux, je découvris le canot qui s'éloignait de nous; mais le docteur n'y était point. Je m'informai de lui à mes compagnons d'infortune, et j'appris d'eux que le pauvre docteur avait été emporté par le mal en quelques heures. Jetant ensuite les yeux sur la chaloupe qui était maintenant le long du bord, je la vis occupée par deux cadavres, au milieu desquels se trouvait un passager italien qui depuis trois jours habitait cette triste demeure et poussait des gémissements plaintifs.

Nous étions à cent cinquante yards de la côte, qui, de toutes parts, offrait en cet endroit des pointes anguleuses et escarpées. Notre position était désespérée, car malgré le mal qui nous dévorait, nous n'osions tenter d'aller à terre en nous servant de la chaloupe, où j'ai dit qu'il y avait deux cadavres et un malheureux passager; d'un autre côté, en filant nos câbles et en nous laissant porter sur la terre par le courant, nous courions le risque de nous briser sur les rochers. Cependant ce fut à ce dernier parti que nous nous arrêtâmes. Heureusement l'endroit où nous étions était profond, de façon que lorsque notre navire commença à talonner nous n'étions plus qu'à vingt brasses de la terre. Un de nos compagnons d'infortune, qui n'avait encore eu qu'un accès de fièvre et à qui la connaissance du danger où nous étions avait ainsi qu'à moi rendu une partie de ses forces, résolut de faire un effort pour nous sauver. A cet effet, il prit deux cordages dont il amarra l'une des extrémités au mâtereau, puis s'emparant des deux autres et se jetant à l'eau, il atteignit la terre où il les fixa. Il y eut ainsi entre la terre et le navire une communication établie. Restait à faire parvenir les malades à terre. Pour cela, nous tendîmes sur les deux cordages un filet que nous y fixâmes par un nœud coulant; ce filet ainsi disposé glissait sur la corde et conduisait le malade jusqu'à terre; le premier qui essaya de cette voie de communication fut le coq, qui arriva à terre sans accident. Puis vint mon tour; la crainte de mourir seul, sans secours, avait opéré chez moi une réaction puissante. J'avais maintenant la faculté de me mouvoir et d'agir; je me plaçai donc sur cet étrange véhicule, et en le faisant glisser sur la corde, je m'acheminai lentement vers la terre; mais au moment où je touchais la côte, je me sentis faillir; une faiblesse extrême s'empara de moi, et lâchant la corde je tombai dans l'eau; le froid me rendit pourtant un peu de vigueur, je me débattis, et remontant à la surface je saisis l'extrémité d'un aviron que me présentait le matelot à qui je devais la vie; il me traîna à terre où je perdis une seconde fois connaissance.

Quand je repris mes sens, je vis à mes côtés mon compagnon d'infortune; il m'offrit un verre d'eau fraîche et me dit que le coq se trouvait plus mal et que tout portait à croire qu'il allait mourir. Il m'apprit aussi ce qui s'était passé depuis l'instant où nous avions mouillé nos ancres jusqu'à celui où le second et une partie de l'équipage s'étaient emparés du canot et nous avaient laissés seuls; et je dois ajouter ici pour ceux qui croient que la gratitude et le souvenir d'un bienfait s'évanouissent dans le cœur de l'homme aussitôt que

Digitized by Google

ce bienfait est rendu, que cet homme m'était redevable de quelques services au moment du départ du canot. Cet homme, que j'appellerai désormais mon ami, surmontant sa douleur, s'était approché de ma cabine pour m'avertir du danger que je courais; mais au moment où il entrait dans ma cabine, le second qui venait d'en sortir et qui me croyait mort lui avait dit de ne pas en approcher. Le matelot, ne tenant aucun compte de cet avis, ouvrit les portes de ma cabine et chercha à secouer la torpeur qui tenait mes membres engourdis, mais cette désobéissance attira sur lui une peine sévère, car le reste de l'équipage, craignant d'être infecté par le contact, refusa de le prendre dans le canot.

On comprend combien je remerciai mon libérateur. Cependant notre position était encore pleine de dangers; seuls, abandonnés sur cette côte, épuisés de lassitude et pouvant à peine nous remuer, nos yeux cherchaient vainement quelques traces d'habitation. Du côté de la terre une plaine aride et desséchée où s'élevaient des arbres isolés et rabougris, et à l'horizon une mer immense qui se confondait avec le ciel, s'offraient seules à nos regards. Plus près, à dix-huit ou vingt brasses de nous, se trouvait *l'Espirito Santo* que tourmentait maintenant la mer, car ainsi placé sur les rocs, le fatal navire talonnait sans cesse, tandis que la mer dévorait ses flancs; mais bientôt les vagues grossirent et le soulevèrent à une grande hauteur; puis elles s'affaissèrent et formèrent une cavité profonde dans laquelle il disparaissait en frappant avec violence sur les rocs. Les secousses qui se répétaient sans interruption détachèrent les cordages du corps du navire. Le brick tourna et roula encore une heure, puis il s'entr'ouvrit, et l'eau pénétrant de toutes parts dans ses flancs, nous le vîmes disparaître à nos yeux entraînant avec lui la chaloupe dans laquelle se trouvait encore le malheureux Italien.

Ce spectacle, qui retraçait à notre esprit le souvenir des maux que nous avions soufferts, nous avait rendus insensibles à ce qui se passait autour de nous; immobiles à notre place, nous ne songions qu'au brick lorsqu'un bruit de pas vint frapper nos oreilles. Nous vîmes à cinq ou six verges de nous deux hommes vêtus à la turque; je leur adressai la parole en anglais, ils ne me comprirent point. Mon compagnon d'infortune, qui connaissait la langue turque, leur adressa la parole à son tour, et bientôt nous apprîmes que l'endroit où nous nous trouvions n'était point l'île de Rhodes, mais bien la côte de Caramanie, auprès du château de Rossa, à une distance de soixante-dix milles de l'île de Rhodes; il n'y avait point d'habitation près de nous; le village le plus rapproché n'était pas à moins de trois milles. Que faire? j'étais dans une faiblesse extrême, mes vêtements imprégnés d'eau salée se collaient à ma peau, j'éprouvais des douleurs de tête horribles, et la tumeur que j'avais sous l'aisselle me causait des souffrances inouïes. Je croyais qu'il me serait impossible de faire plus de dix pas; cependant je réunis mes forces, et quand les Turcs nous eurent dit de les suivre, je me levai, et m'appuyant sur un bâton qu'un d'eux m'avait donné, je me disposai à partir. Le coq imita mon exemple, bien qu'il souffrît plus que moi; mais la crainte de rester seul et la certitude de mourir, une fois abandonné, réveillèrent son courage et suspendirent un instant les progrès du mal qui le dévorait; il se leva, prit un bâton et marcha avec nous.

La route était rocailleuse et difficile; le coq et moi, qui formions l'arrière-garde, nous marchions sous le vent, et le matelot qui nous avait sauvés était au centre; tandis que les deux Turcs nous servaient d'avant-garde. Ainsi disposé, notre petit cortége marchait lentement sur un sol aride; cependant, à mesure que nous avancions, le pays devenait plus beau, et çà et là se déroulaient de frais paysages, des sites enchanteurs, dont la vue ranimait mes forces. Au soleil couchant nous arrivâmes au village dont nous avaient parlé les Turcs, et nous y trouvâmes un agent du consulat russe; mais on nous força de rester à l'entrée du village pour attendre le résultat des démarches du matelot. Celui-ci, qui

Digitized by Google

n'ignorait pas qu'une fois qu'il aurait fait connaître que nous étions attaqués de la peste, nous serions repoussés, se borna à demander à l'agent des secours et un asile, en attendant qu'il nous fût permis d'instruire le consul anglais à Rhodes de notre situation; mais l'agent, en apprenant que nous venions d'Égypte, et se doutant peut-être, au visage pâle et fatigué de son interlocuteur, que nous pouvions bien être atteints de la peste, nous procura une maison en dehors du village, où nous nous rendîmes avec peine.

Cette maison se composait de deux chambres; l'une fut destinée au matelot, la seconde nous échut en partage au coq et à moi. Bien que pestiféré moi-même, je craignais encore le contact; d'ailleurs la fatigue du voyage et le grand air avaient rafraîchi mon sang, ma tête n'était plus si lourde, mon sang circulait plus librement; en conséquence, je ne voulus point faire chambre commune avec le coq que je voyais sur le point de mourir; d'un autre côté, je ne pouvais me loger avec le matelot, car c'eût été exposer à la mort mon libérateur; dans cette circonstance, je demandai à un Turc qui nous avait accompagnés dans notre nouvelle demeure, et dont la maison était à peu de distance de la nôtre, la permission de loger dans son écurie, ce qu'il m'accorda, moyennant deux livres sterling que je lui donnai. J'achetai également de mon propriétaire une mauvaise couverture en laine; et, après avoir pris au dehors une grosse pierre pour me servir d'oreiller, je m'enfonçai, enveloppé dans ma couverture, sous une couche épaisse de fumier.

La fièvre me reprit aussitôt, et, deux heures après m'être couché, je tombai dans un délire horrible, qui offrit à mon esprit troublé mille visions absurdes et fantastiques. Dans ces songes, je voyais tantôt le malheureux matelot que l'équipage du brick avait jeté à la mer; tantôt c'était notre capitaine roulant assassiné aux pieds du farouche Démétrius Condrova; tantôt le malheureux Italien que nous avions laissé dans la chaloupe. L'incendie, le naufrage du brick m'apparaissaient aussi dans toute leur horreur; puis à ces visions succédaient des tableaux riants; c'étaient mon pays, mon vieux père qui m'embrassait, mes sœurs que j'avais laissées jeunes et que je retrouvais dans leur ménage, heureuses mères de famille. Mais bientôt ces douces visions disparurent et firent place à un spectacle nouveau. A côté de moi et entourant le fumier sur lequel j'étais étendu, se trouvaient des Turcs armés de torches, de sabres et de fusils; dans leurs regards perçaient la fureur et la vengeance. La peste! s'écriaient-ils dans un langage que maintenant je pouvais comprendre; la peste! tuons le chien de chrétien qui a infecté notre île. Et à ces paroles, leurs cimeterres menaçants se levaient pour me frapper. Emu, transporté de crainte, je fuyais à pas précipités, mais leur course était plus rapide, et déjà je voyais l'instant où j'allais rouler à leurs pieds percé de mille coups, lorsque la forte émotion que me causait le danger m'éveilla. Jugez de ce que je dus sentir; la vision cruelle qui venait de s'offrir en songe à mon esprit, se reproduisait maintenant dans toute sa réalité. Je retrouvais autour de moi les mêmes hommes, c'étaient les mêmes visages sinistres, le même langage; et déjà plusieurs bras étaient levés pour me frapper, lorsqu'au milieu d'eux je vis un Turc à la figure vénérable, qui leur parlait avec chaleur. Bien que je ne comprisse pas ses paroles, j'en devinai facilement le sens en voyant l'air de pitié avec lequel il me regardait. Son visage était plein de noblesse et ressemblait à ces belles figures de patriarches dont le pinceau des peintres nous a légué le modèle; son front large portait l'empreinte de la grandeur, et tout en lui indiquait un homme d'un rang élevé. Au bout d'un quart d'heure il parvint à calmer ses compatriotes; après quoi il s'approcha de moi et me demanda en italien si j'avais besoin de quelque chose; je lui demandai de l'eau, car j'étais tourmenté d'une soif cruelle; puis, je le questionnai sur ce qui venait de se passer. J'appris alors que notre malheureux coq était mort, et qu'au milieu du délire qui avait précédé le moment où il avait rendu le

Digitized by Google

dernier soupir, il avait mis le feu à la maison dans laquelle je l'avais laissé la veille au soir avec le matelot.

Quelques instants après, mon dernier compagnon d'infortune, le matelot à qui je devais la vie, entra dans l'écurie escorté d'une vingtaine de Turcs qui se tenaient à distance. Le malheureux! notre sort allait être commun; il devait rester avec moi, respirer le même air; c'est ainsi que le voulaient les Turcs, qui craignaient que mon compagnon d'infortune ne fût infecté, et qui voulaient concentrer le mal dans un même foyer. Je revis aussi le Turc qui m'avait sauvé de la colère de ses compatriotes; il m'apportait un breuvage qu'il me fit prendre, et amenait avec lui un docteur qui, après avoir pratiqué une abondante saignée, m'ordonna de m'enduire le corps d'une substance huileuse qu'il me présenta. J'obéis à ses ordres, et bientôt je tombai dans un sommeil profond.

Je ne sais ce qui se passa, mais quand je m'éveillai j'étais couché sur un bon sofa, la tête et le corps enveloppés de couvertures. Une sueur abondante ruisselait sur mon corps; et la douleur que je ressentais à l'aisselle n'était plus aussi aiguë. Portant alors mes regards autour de moi, je vis avec surprise que la chambrette où j'étais ne ressemblait en rien à l'écurie où des souvenirs cruels me reportaient encore. Une double clarté y pénétrait à travers des persiennes; la fenêtre en ogive était ornée d'un petit rideau rouge; un bon sofa, des tapis moelleux en formaient l'ameublement; puis, à côté du sofa, se trouvait un homme âgé, le même que j'avais vu dans l'écurie; quand il vit mes yeux s'entr'ouvrir, ses regards s'animèrent, et un rayon de plaisir brilla dans ses traits. *Povero!* dit-il en me regardant avec émotion; puis, voyant que je voulais parler, il mit son doigt sur ma bouche et me fit promettre de ne pas dire une parole. Je lui répondis par un signe d'assentiment, mais les pensées se succédaient avec trop de rapidité dans mon esprit pour que je tinsse longtemps ma promesse. Qu'était devenu mon compagnon d'infortune? je lui demandai des nouvelles de son sort et j'appris que le malheureux se trouvait maintenant atteint lui-même de la peste. Quant aux bons traitements et à la bienveillance de mon hôte, je les devais à un de ces hasards providentiels que le Ciel envoie sur la terre pour éclairer les hommes et leur montrer que sa bonté divine les accompagne dans toutes leurs épreuves. Mon hôte, dans la guerre qui venait de désoler l'Archipel, et qui s'était terminée à Navarin par l'intervention des flottes anglaise, française et russe, avait eu un de ses fils sauvé par un jeune Anglais, au moment où les Grecs allaient le faire périr; et cette intervention généreuse, sans laquelle il aurait perdu le seul espoir de sa vieillesse, avait laissé dans son cœur un sentiment profond de gratitude envers la nation anglaise. Grâce à ses soins, le mieux se continua. Je reçus le même jour la visite du docteur, il examina le bubon avec soin, m'ordonna de le frictionner encore et partit en me donnant bon espoir. Plus tard il revint et me fit prendre un bain.

J'aime le bain. De toutes les bonnes choses que l'on trouve en Orient, la meilleure à mes yeux c'est le bain; c'est surtout le massage qui me plaît. Il me semblait que mon corps prenait une ductilité nouvelle sous la main garnie de feutre du baigneur; car une fois en voie de convalescence on ne craignait plus de m'approcher. Mes membres me paraissaient plus souples et plus vigoureux lorsque ce feutre s'était promené quelques minutes sur ma peau; je ne sentais plus rien de la lassitude que m'avaient causée les transpirations abondantes auxquelles j'étais sujet depuis quelques jours; il me semblait qu'une vie nouvelle circulait dans mes membres et dans mon sang. Je voulus profiter de cette amélioration pour rendre visite à mon pauvre compagnon d'infortune. Je le trouvai dans un pavillon isolé, ayant près de lui un jeune Turc. Il était couché sur un tapis; mais au bruit de la porte il souleva la tête, me reconnut et me regarda avec un sourire comme pour me féliciter de mon heureux retour à la santé; puis, portant ses regards sur sa poitrine qui était couverte de taches noires, et me montrant

Digitized by Google

du doigt un énorme bubon qu'il avait au cou, et d'où s'échappait un pus infect, il secoua tristement la tête et murmura quelques mots inintelligibles. Je voulais le consoler et ranimer son courage par quelques paroles, mais il continua à secouer la tête: « Je n'ai plus que quelques heures à vivre, » me dit-il avec une vive émotion.

Hélas! ces paroles n'étaient que trop vraies, je devais bientôt le perdre; le mal avait fait des progrès si rapides que déjà ses yeux perdaient de leur éclat. Le soir pourtant il se fit une amélioration subite, ses yeux si mornes brillèrent tout à coup d'un lustre surnaturel; sa voix devint plus forte, et une vive rougeur teignit ses traits. « C'est étrange, me dit-il, je me sens mieux, mes membres sont libres, je n'éprouve plus d'oppression. » Je partageais son espoir et crus un instant qu'il était sauvé; mais semblable à la lumière qui répand une vive lueur avant d'expirer, la vie de ce brave homme jetait sa dernière étincelle. Cette amélioration n'était que l'avant-coureur de la mort; il voulut boire un verre de vin, je le lui donnai; mais à peine eut-il approché le verre de ses lèvres, une défaillance subite s'empara de lui. L'instant d'après des paroles incohérentes sortirent de sa bouche, il prononça à plusieurs reprises le nom de Marie, et après deux heures de délire, il rendit le dernier soupir.

Je ne vous peindrai pas la douleur que me causa la perte de cet ami, jamais je n'en éprouvai de plus cruelle. Ce qui contribuait encore à augmenter mon chagrin, c'est que, dans la situation où j'étais, je ne pouvais récompenser ce dévouement comme je l'aurais voulu. Je donnai pourtant à mon hôte une petite somme d'argent pour lui faire élever un tombeau. Alors mon départ occupa seul mes pensées; j'étais maintenant tout à fait remis, l'usage des bains, les sudorifiques que j'avais pris avaient détruit jusqu'aux dernières traces du mal. Mon intention était de gagner Rhodes où j'espérais trouver facilement un navire pour me rendre à Malte, et de là en France ou en Angleterre. Je fis donc part de mon projet à mon hôte, et j'envoyai une lettre au gouverneur du lieu pour qu'il eût à lever la quarantaine à laquelle j'avais été soumis ainsi que toutes les personnes de la maison dans laquelle j'étais logé depuis l'instant où j'y avais été transporté. La réponse du gouverneur se fit attendre huit jours, après quoi je reçus une lettre dans laquelle on m'avertissait qu'il y avait un navire en partance pour l'île de Rhodes, et que je pouvais profiter de cette occasion le lendemain. Je fis aussitôt mes adieux à mon vieux Turc qui voulut m'accompagner jusqu'au port, et après avoir payé aussi libéralement que je le pouvais ses services et son hospitalité, je me jetai dans une gondole pour gagner le bâtiment sur lequel je devais faire la traversée et qui m'attendait au large.

Je me hâte de vous conduire à Malte, où j'arrivai sain et sauf après avoir fait une quarantaine de vingt jours à Rhodes, et où m'attendait une aventure qui devait servir de corollaire à celles qui venaient de signaler mon voyage de Rosette à Rhodes. Vous connaissez Malte et le carillon de ses cloches, sa fière cathédrale dont les flèches élevées percent la nue, et les femmes agenouillées sur le parvis de l'église, les os de ses quatre chevaliers et les crânes des bienheureux saint Thomas, saint François et saint Jérôme, dont les yeux roulent des diamants si magnifiques. Un soir je me promenais sur le port au milieu des marchands de café, des vendeurs d'eau à la glace, et des mendiants couverts de haillons qui fourmillent en cet endroit; mes yeux s'arrêtèrent sur une figure qu'il me sembla reconnaître, bien qu'il me fût impossible de me rappeler le lieu où je l'avais vue; l'homme qui avait ainsi frappé mon attention portait le costume maltais; une petite veste garnie de trois ou quatre rangées de boutons en forme de cloches, une ceinture rouge autour du corps, et sur la tête un bonnet de même couleur. Sa figure était repoussante et ses yeux étaient pleins d'audace et de perfidie; il remarqua l'attention dont il était l'objet, parut surpris de me voir et, détournant le visage, il se hâta de s'éloigner et de se perdre dans la foule. Je ne savais que penser de cette ren-

Digitized by Google

contre, et je cherchais en vain à classer mes souvenirs, lorsqu'un des marchands ambulants qui se trouvaient sur le port vint à moi et me proposa d'acheter un riche poignard que j'avais apporté de l'Inde et qui m'avait été pris à bord de *l'Espirito Santo* par les pirates. Un trait de lumière traversa mon esprit; je devinai aussitôt que l'homme dont la figure venait de me frapper d'une manière si singulière pouvait bien être un des bandits qui étaient montés à bord et qui avaient pillé le navire. Je questionnai le marchand, et la manière dont il avait obtenu le poignard me convainquit que mes soupçons n'étaient que trop fondés; alors j'allai immédiatement faire ma déposition au magistrat de la police, qui dans cette circonstance déploya tant de diligence que l'homme fut arrêté presque aussitôt. Je ne m'étais pas trompé. Cet homme était bien un de ceux qui avaient pillé *l'Espirito Santo*; pressé de questions, il fit l'aveu de son crime, et sur la promesse que lui donnèrent les magistrats instructeurs qu'il aurait la vie sauve, il nous aida à découvrir ses complices et nous dit que les brigands avaient leur retraite dans le golfe d'Egine, sur la côte de l'Argolide, à vingt-cinq milles environ de l'île de Poros. Cette déclaration fut aussitôt transmise au gouverneur, qui fit armer une goëlette de guerre dont il me confia le commandement.

Après une traversée heureuse, la goëlette, qui était fine voilière, entra dans le golfe et mouilla devant l'île de Poros. Pour ne point éveiller les soupçons je quittai le navire, et me jetant dans la chaloupe avec vingt-cinq hommes bien armés, je me dirigeai vers la côte, que j'atteignis au bout de cinq heures. Mettant pied à terre avec l'homme que j'avais rencontré si miraculeusement à Malte, nous nous dirigeâmes vers la demeure des bandits. Je dois avouer que, l'esprit encore rempli des scènes d'horreur que les brigands avaient commises à bord de *l'Espirito Santo*, je m'attendais à trouver une côte âpre et sauvage, un lieu désert et presque inabordable; quelle fut donc ma surprise, lorsqu'au lieu d'une côte âpre, je vis un paysage magnifique, une verdure superbe, et sur le versant des coteaux et des collines de hauts cyprès et de larges platanes. La demeure des brigands était située au pied d'une colline, au milieu d'un petit bois de mûriers, d'oliviers et de citronniers. Je disposai mon monde de manière à empêcher toute évasion, puis je m'avançai avec cinq hommes, j'entrai dans l'avant-cour et j'allai vers la porte qui s'ouvrit sans la moindre résistance. La première chambre dans laquelle nous entrâmes était digne en tous points des misérables auxquels elle servait d'asile. Auprès du foyer se trouvaient assis deux hommes à l'air sauvage et sinistre; au milieu de la chambre étaient des brocs vides, et pour ameublement on voyait appendus à la muraille des yatagans; un long paravent percé dans mille endroits, et quelques lambeaux de tapisserie étendus sur le carreau; du reste point de chaises, point de tables.

Je m'emparai des deux hommes, qui parurent d'abord fort surpris de notre visite, mais qui en devinèrent bientôt l'objet en voyant leur compagnon avec nous. Puis leur ayant lié les pieds et les mains, nous les confiâmes à la garde de l'un des nôtres qui était chargé de leur brûler la cervelle s'ils faisaient le moindre effort pour s'échapper. Nous montâmes ensuite au premier étage. Ici le tableau changea; c'était la résidence du maître; le contraste qui existait entre ce lieu et celui par où nous avions passé offrait en effet quelque chose de si extraordinaire qu'un instant je me crus sous l'influence d'un songe; l'or et l'argent y brillaient de toutes parts, des vases ciselés, des bocaux en cristal dans lesquels nageaient des poissons aux couleurs brillantes; sous nos pieds des tapis de Perse, puis au mur des armes et des pistolets avec de riches arabesques, des pipes d'ambre et des chapelets, tel était l'ameublement de cette pièce.

C'était évidemment la demeure du chef des pirates, mais il nous fut impossible de le découvrir. Nous ouvrîmes plusieurs portes qui donnaient dans d'autres cham-

Digitized by Google

bres, et nous les trouvâmes également vides; enfin, après avoir visité inutilement plusieurs appartements, et lorsque nous désespérions d'atteindre la proie que nous cherchions, nous trouvâmes, dans une des chambres les plus écartées de la maison, une femme âgée. C'était l'épouse du pirate. Elle parut moins effrayée que surprise de notre visite; à mes questions elle répondit avec un air de vérité qui me frappa : « Mon mari est absent, » nous dit-elle. Nous apprîmes en effet des deux hommes que nous avions garrottés et que nous avions laissés sous la surveillance d'un des nôtres, que le pirate était parti depuis quelques jours pour une expédition nouvelle. Ceci dérangeait tous mes plans; je doutais maintenant du succès de mon entreprise; car, malgré les précautions que j'avais prises, il était à craindre que notre présence en ces lieux ne s'ébruitât, et que notre expédition ne fût connue du pirate. Néanmoins, je fis rentrer mes hommes dans la maison, et, après nous y être établis de manière à empêcher toute surprise, nous attendîmes jusqu'à la nuit. Alors un des hommes que j'avais placés en vedette en dehors de la maison vint m'avertir qu'un bruit sourd et lointain, qui semblait venir de la côte et se rapprocher de la direction dans laquelle nous étions, se faisait entendre. Je fis éteindre les lumières, plaçai à l'extérieur la moitié de mon monde sous un berceau touffu de quelques pas en avant de notre maison, et gardant le reste avec moi dans la chambre, j'attendis l'arrivée des brigands. Bientôt ils entrèrent au nombre de six; ils étaient sans défiance, et portaient sur leurs épaules de lourds ballots. J'ordonnai le feu, et trois d'entre eux, parmi lesquels était le chef, tombèrent morts sur la place. A cette attaque imprévue, les trois autres brigands, jetant à terre leurs ballots, s'enfuirent épouvantés; mais à peine eurent-ils franchi la porte, qu'une nouvelle décharge leur fit mordre la poussière. Nous nous dirigeâmes alors vers la côte, où nous arrivâmes assez à temps pour faire prisonniers trois autres bandits. Tout était à notre avantage; la felouque des corsaires fut dévorée par les flammes, et leur repaire bouleversé de fond en comble. Après cette expédition si rapide et surtout si heureuse, nous rejoignîmes la goëlette avec nos prisonniers, et revînmes heureusement à Malte, où nous livrâmes à la justice les misérables que nous avions à bord. Deux d'entre eux furent pendus, un troisième se fit justice lui-même en se coupant la gorge dans sa prison, et les trois autres furent déportés à la Nouvelle-Galles. Pour moi, je partis presque aussitôt pour l'Angleterre, où cette fois j'arrivai sans aucun accident digne d'être rapporté. (*New Monthly Magazine.*)

Biographie.

LE MARÉCHAL SOULT A LONDRES.

Si l'histoire n'avait consacré le génie militaire de la France, si ses hauts faits n'avaient obtenu le plus grand retentissement sur tous les points du globe, je ne voudrais d'autres témoignages de sa grandeur que les acclamations dont le peuple anglais a salué son représentant au couronnement de la reine Victoria. Eh quoi!

Digitized by Google

ce peuple si jaloux de la gloire des armes françaises, ce peuple qui naguère encore vouait à la France une haine implacable, le voilà qui se presse de toutes parts sur le passage du vieux guerrier, le voilà qui le salue de ses bruyants hourras ! Mais cet accueil qui était prévu, ces bravos, ces éloges qui allaient être donnés à la gloire du vieux maréchal, devaient naturellement éveiller quelques susceptibilités. A côté du génie militaire de la France, il y avait aussi ce génie des grandes choses qui a réveillé la nation anglaise de sa torpeur, et dont l'influence a sapé dans sa base le pouvoir qui la tenait asservie depuis des siècles; et de là ces écrits perfides, ces attaques malveillantes dont le torysme a poursuivi l'envoyé de France lors de son arrivée sur le sol britannique. Citons le plus remarquable de ces écrits, celui du moins qui a excité le plus de sensation ; l'article du *Quarterly Review*, qui a servi de texte et de prétexte à tous les autres.

L'auteur de cet article, M. Croker, a choisi pour attaquer le maréchal le champ de bataille où les talents militaires du vieux guerrier se sont montrés dans tout leur éclat : c'est la bataille de Toulouse, bataille sanglante où les forces anglaises ne l'emportèrent sur les armes françaises que par le nombre; car même après la bataille, les Anglais n'osèrent pénétrer dans la ville que lorsque l'armée française eut renoncé à l'occuper. L'auteur anglais commence par citer comme une preuve contraire de l'esprit de conciliation qui aurait dû présider au choix du maréchal Soult pour représenter la France au couronnement de Victoria, l'allocation accordée par les chambres pour rendre au monument de Boulogne sa destination primitive, cette allocation blesse vivement la susceptibilité torie. « Bon nombre de nos lecteurs, dit le *Quarterly*, ont vu cette colonne élevée prématurément en l'honneur de *Napoléon* et de *la grande armée*, qui devait envahir et conquérir l'Angleterre, pays que Napoléon et son armée ne purent voir pourtant qu'avec leurs longues-vues. Le maréchal Soult était le commandant en chef de cette armée et le fondateur de cette colonne, ainsi que le porte l'inscription. Mais Bonaparte, tout *fanfaron* qu'il était, craignait trop le ridicule pour permettre qu'on terminât ce monument ; il resta inachevé pendant les dix dernières années de la guerre, comme un témoignage de l'impuissance française. Vint la restauration, Louis XVIII le termina, et remplaça la première inscription par une nouvelle qui consacrait la colonne de Boulogne à la paix de 1814. Le monument resta tel pendant vingt-quatre ans; mais aujourd'hui que le maréchal Soult est nommé ambassadeur d'Angleterre, il faut qu'à son passage il aille voir la colonne, et comme il serait incompatible avec le *tact* du gouvernement français que le maréchal vît ce monument guerrier transformé en monument de paix, le ministère français, dans la séance du 14 mai, a demandé à la chambre une allocation de 150,000 fr. pour rendre à la colonne sa première destination. Cette fois ses vœux ont été comblés : la chambre qui, dans la même séance, avait rejeté deux projets de loi, l'un destiné à la fondation d'une école pour les enfants aveugles, l'autre pour la fondation d'un asile pour les aliénés, cette chambre si parcimonieuse a voté pour le monument de Boulogne 60,000 fr. de plus que ne lui demandait le ministre afin que la colonne reprît, dans le plus court délai possible, le caractère hostile que lui avait donné son fondateur, le maréchal Soult.

L'allocation du ministre des finances pour un autre monument commémoratif de la bataille de Toulouse, choque aussi vivement la susceptibilité de l'auteur anglais; à ce sujet il répète textuellement un paragraphe cité dans un des journaux quotidiens de Paris ; ce passage est ainsi conçu : « Le ministre des finances a ordonné qu'une somme de 1,000 fr. serait mise à la disposition du maire de Toulouse pour l'érection d'un monument destiné à perpétuer le souvenir de la bataille de Toulouse. » Voici les réflexions que suggère ce passage à l'auteur anglais : « Les premières prétentions de la France au succès de la bataille de Toulouse nous paraissent avoir pris naissance vers le milieu de l'an-

Digitized by Google

née 1835. Il y eût alors une proposition anonyme tendant à élever un monument sur les hauteurs de Calvinet, non en *l'honneur*, mais en commémoration de cette victoire. Ce projet fut vivement critiqué; nous citerons entre autres la *Gazette du Midi*, qui le traita de ridicule; aucune suite n'y fut donnée, mais trois ans après survint la nomination du maréchal comme représentant de la France au couronnement de la reine. C'est alors, dit l'auteur anglais, que M. de Girardin, l'un des membres les plus honorables de la chambre des députés, annonce dans son journal que le ministre des finances vient de faire l'allocation dont nous parlons. Et, chose remarquable, la communication de ce projet aux chambres n'a point été faite par le roi, ni par le président du conseil, ni par le ministre de la guerre, comme on aurait dû s'y attendre, mais elle émane du ministre des finances, et le ministre des finances souscrit, au nom du gouvernement, pour la somme considérable de 1,000 fr. ! Assurément si les Français eux-mêmes ont trouvé de prime abord le projet ridicule, la conduite du gouvernement est en parfait accord avec le projet. » L'auteur ajoute : « Quelques jours après, la même feuille (*la Presse*) nous donne un autre échantillon du *goût* délicat qui a présidé à toute cette affaire. Voici ce qu'on lit dans ce journal : « On affirme que le maréchal Soult a l'intention de porter à Londres, pour orner ses salons, les plans en relief des grandes batailles de l'empire, plans qu'il a fait exécuter par plusieurs artistes distingués. » Ce seront, dit l'écrivain, des ornements curieux et bien conciliants, surtout si le général y ajoute la prise d'Oporto, les batailles d'Albuera, des Pyrénées, d'Orthez, de Toulouse et de Waterloo. »

L'auteur s'abandonnant ensuite à sa verve satirique contre les auteurs français; « les critiques français, dit-il, ont une manière d'argumenter qui est vraiment curieuse : « Si Soult avait fait ceci, disent-ils; si Suchet avait fait cela; si telle chose était arrivée; si telle autre ne fût pas arrivée; si... si... si... le contraire de tout ce qui est arrivé, les Anglais auraient été chassés de France. » Shakspeare dit quelque part : « Votre *si* est un messager de paix, » mais dans cette circonstance le *si* des Français est très-peu pacifique. Quoi qu'il en soit, malgré tous leurs *si*, le duc de Wellington a marché deux fois sur Paris. »

Il va sans dire maintenant que Soult et Wellington sont deux antipodes. Voici la part d'éloges que M. Croker fait à chacun d'eux : « Sans contredit le maréchal Soult est un excellent officier; mais, ce qui est aussi incontestable, c'est qu'il a perdu la bataille de Toulouse; que, malgré toutes les couronnes de lauriers qu'il a gagnées, il n'a pas eu l'honneur d'arracher une seule feuille de la couronne de notre Wellington; que, malgré tous les efforts tentés par lui le 7 octobre pour empêcher les alliés de pénétrer sur le *territoire sacré*, il n'a pu y parvenir; qu'après avoir réuni toutes ses troupes pour défendre le passage de la Nivelle, son armée a été défaite; que le 9 décembre la défense du passage de la Nive a eu le même insuccès; que la bataille d'Orthez, qui eut lieu le 17 février, fut également perdue par lui; qu'il fut encore battu à Aire, à Vic-de-Bigorre, le 19 mars, et à Tarbes, le 20 mars; qu'à sa première rencontre avec le duc de Wellington, le maréchal Soult lui laissa son dîner, et qu'à Waterloo il lui livra son souper. » Quant à lord Wellington, honneur à lui! Alexandre le Grand et César ne furent pas plus braves, ni plus expérimentés. Les exploits du noble lord sont enregistrés avec une sollicitude extrême. Écoutez : « C'est Wellington qui a battu Junot à Rolica et à Vimiera; Victor à Talavera; Masséna à Busaco et à Fuentes-d'Onor, Ney pendant toute la retraite de Torres-Vedras, et à Quatre-Bras; Marmont à Salamanque; Jourdan à Vittoria; Soult à Toulouse, et Bonaparte, Soult et Ney à Waterloo. » Non-seulement sa grâce est le plus brave des braves, mais c'est aussi l'homme le plus magnanime et le plus hospitalier du royaume; aussi l'auteur ne doute-t-il pas que le maréchal Soult ne reçoive un bon accueil de sa grâce, « qui dit-il, se souviendra qu'indépendamment de plusieurs

Digitized by Google

branches de lauriers elle doit au duc de Dalmatie un dîner et un souper. » Toutefois, le *Quarterly Review* était loin de penser que le maréchal Soult, cette noble personnification de la France, serait aussi bien accueilli par le peuple de Londres, lui et tous les Français qui l'accompagnaient.

Tel est le bon goût des facéties auxquelles se livre l'écrivain tory. Il aborde ensuite la partie stratégique de la bataille; laissons-le encore parler. « La ligne naturelle qui se présentait à l'attaque de l'armée anglaise, c'était, dit-il, le faubourg occidental de Saint-Cyprien. Ce faubourg était protégé par le mur d'enceinte dont il est enveloppé, et par une ligne de défense qui formait l'hémicycle, et qui s'allongeait de chaque côté jusqu'à la Garonne. Le maréchal, qui prévoyait que le duc de Wellington ne s'arrêterait point à disputer un passage qui, une fois emporté, laisserait encore la Garonne et la ville entre lui et l'armée française, avait en outre fortifié le mont Calvinet et le mont Sypière, hauteurs qui sont situées à l'opposé du faubourg Saint-Cyprien, et qu'il avait liées par des redoutes et des tranchées. La position était merveilleusement choisie; celle du duc de Wellington, au contraire, était pleine de difficultés; il fallait en effet qu'il laissât sa ligne naturelle d'attaque, et qu'il fît un grand circuit pour atteindre le mont Calvinet et le mont Sypière; pour cela il avait à traverser une rivière profonde en présence de l'ennemi, sur un pont de bateaux, qui une fois fut emporté par la crue des eaux. Ce passage effectué, son armée se trouvait fractionnée en deux parties, tandis que l'armée française, en raison du peu d'étendue du cercle, et au moyen du pont de pierre qui unit la ville au faubourg, pouvait se transporter partout où les besoins de la défense allaient l'exiger.

« Ce fut dans la nuit du 4 avril qu'un pont de bateaux fut établi dans la partie nord-ouest de la ville, un peu au-dessus de la jonction de la petite rivière Ers, qui protégeait les lignes de défense de l'armée française, établies sur les mont Calvinet et Sypière. Le matin du 5, l'aile gauche de l'armée anglaise, commandée par le général Beresford, traversa la Garonne; ce jour-là, la crue subite des eaux du fleuve détruisit le pont de bateaux; il fallut le réparer, ce qui dura jusqu'au 8, jour où l'aile gauche et le centre de l'armée anglaise traversèrent la Garonne, laissant l'aile droite sous le commandement de lord Hill, devant le faubourg Saint-Cyprien. Le même jour, la cavalerie anglaise attaqua la cavalerie française, commandée par le général Soult, frère du maréchal, et la refoula dans Toulouse; la brigade du général Vicat était si vivement pressée par l'ennemi, qu'elle n'eut pas le temps de faire sauter le pont de la Croix-d'Orade, qui resta au pouvoir des Anglais. Le 9, la cavalerie française et l'avant-garde, qui étaient protégées par la rivière Ers, furent chassées de leur position, et traversèrent la rivière avec tant de précipitation, que l'ennemi n'eut que le temps de faire sauter un seul pont des cinq qui étaient placés sur cette rivière. »

Nous voici au 10, c'est le jour de la bataille. Ici l'auteur anglais, qui semble avoir pris à tâche de tronquer et de défigurer les passages des écrivains qu'il a consultés, prévient les lecteurs qu'il a puisé ses documents dans les auteurs français. Voici comment il s'exprime : Le général Hill, avec l'aile droite de l'armée anglaise, qui se composait de trois divisions et d'une brigade de cavalerie, formant un effectif de 16,500 hommes, eut ordre d'attaquer les premières lignes du faubourg Saint-Cyprien, tandis que, pour faire diversion, le centre droit, sous les ordres du général Picton, devait menacer les lignes de défense de l'ennemi, qui étaient situées sur la rive droite de la Garonne. Dans le même temps, la division du général Alten devait se porter sur la route de Montauban pour s'emparer du couvent des Minimes; le centre gauche, qui se composait de la division espagnole de Freyre, devait attaquer le mont Calvinet, tandis que l'aile gauche de l'armée, sous les ordres du maréchal Beresford, s'avançant jusqu'à Sypière, attaquerait cette redoute, et tournerait la position. Hill obtint un plein succès; il

Digitized by Google

s'empara des lignes qui protégeaient le faubourg Saint-Cyprien, et força l'ennemi à chercher un refuge derrière les murs du faubourg. C'est tout ce qu'il avait ordre de faire. Sur l'autre rive de la Garonne, le général Picton attaqua les postes avancés de l'ennemi, et les força à la retraite; mais en arrivant au pied des lignes françaises, il fut repoussé à son tour, et perdit dans cette retraite trois cents hommes. L'attaque espagnole, dirigée par le général Freyre, sur le mont Calvinet, échoua complétement, mais heureusement la division Alten, arrivant au secours des troupes espagnoles, tint en échec les troupes françaises. Ici l'auteur anglais, pour rabaisser la gloire des armes espagnoles au profit des armes anglaises, dit que la composition hétérogène de l'armée anglaise doit être prise en considération; et de là il conclut que cette combinaison, toute préjudiciable à l'armée du duc, doit entrer en ligne de compte dans la supériorité numérique qu'on lui prête; confession naïve, et qui mérite d'être citée, aujourd'hui que nous pouvons juger de la bravoure relative des deux nations par ce qui vient de se passer en Espagne.

Quoi qu'il en soit, le mouvement de la division Alten fut de la plus haute importance; il sauva la division de Beresford que des difficultés locales empêchaient d'atteindre le mont Sypière, et dont les flancs auraient été menacés par l'ennemi. Néanmoins la division Beresford arriva au point d'attaque qui lui avait été fixé; elle se rangea en bataille et s'avança par la route de Caraman pour attaquer les deux redoutes de Sypière. En cet instant, le maréchal Soult ordonna à la division Taupin de charger la division de sir Lowry Cole. L'attaque eut lieu, mais ce mouvement, qui aurait pu devenir décisif s'il eût été fait une heure plus tôt, fut désastreux. Cole avait anticipé l'attaque; voyant de l'indécision dans les rangs de l'ennemi, il chargea les assaillants, les culbuta; le général Taupin fut tué, les redoutes furent prises, et les débris de la division Taupin furent refoulés jusqu'au faubourg Saint-Étienne. Ce succès important décida le maréchal Soult à abandonner la moitié du champ de bataille pour former une nouvelle ligne de défense qui s'étendait du pont retranché des Demoiselles jusqu'aux redoutes appelées les Augustins et les Colombelles. Les divisions Beresford, Cole et Clinton attaquèrent ces nouvelles lignes, et après une lutte acharnée durant laquelle le succès fut longtemps incertain, deux généraux français, Harispe et Baurot, et un général anglais furent blessés, les redoutes tombèrent au pouvoir des Anglais. Il ne restait plus maintenant que le mont Calvinet et les postes qui étaient placés le long du canal; postes que jamais il n'était entré dans l'intention du duc de Wellington d'attaquer. Quant à la position du mont Calvinet qui avait été attaquée plusieurs fois par les Espagnols sans succès, elle fut maintenant tournée. Alors le maréchal Soult se hâta de faire entrer son artillerie dans la ville pour qu'elle ne tombât pas dans les mains de l'ennemi. De son côté, la division Clinton commença à agir le long du plateau, et les Espagnols, prenant de front la redoute, revinrent à l'assaut. Ce mouvement fut décisif. L'armée française qui se trouvait maintenant refoulée sur son aile gauche, fut obligée, après des prodiges de valeur, de quitter le terrain à sept heures du soir, et se replia vers le pont de Matabiau. Les Anglais couronnèrent aussitôt les hauteurs, et les Français après avoir franchi le canal, se retirèrent tranquillement dans la ville.

Telle est la version de la bataille de Toulouse, d'après l'auteur de l'article du *Quarterly Review*. Ainsi que nous l'avons dit, cet auteur anglais, pour donner plus de poids à son article, prétend avoir puisé ses matériaux à des sources françaises. Cela est vrai, bien qu'une partie de ces matériaux soit dénaturée: mais empressons-nous d'ajouter, qu'après avoir choisi dans ces matériaux tous les faits qui sont avantageux à la gloire de l'armée anglaise, et après avoir cité comme des autorités dignes de foi les auteurs auxquels il fait ses emprunts, l'auteur anglais les repousse comme indignes de foi lorsqu'ils avancent des faits qui lui sont contraires. Ainsi dans

Digitized by Google

la force numérique des deux armées, le général Guillaume de Vaudoncourt, qui est cité avec empressement toutes les fois qu'il parle avec défaveur du maréchal, en impose au public lorsqu'il établit les forces françaises à 26,400 hommes, et les forces anglaises à 86,300 hommes. Suivant l'écrivain anglais, suivant ses calculs, l'armée française comptait 42,000 hommes, et l'armée anglaise, renforcée des troupes espagnoles et portugaises, ne comptait que 45,000 hommes. M. Jachereux de Saint-Denys trompe également la bonne foi de ses lecteurs lorsqu'il porte le chiffre des forces françaises à 28,000 hommes, et celui des forces anglaises à 60,000. Il n'en est pas tout à fait de même de M. Choumara, car M. Choumara élève à 34,871 hommes le chiffre de l'armée française; suivant l'auteur anglais ce chiffre approche de la vérité, il y ajoute de son autorité privée 8,000 hommes, ce qui forme, suivant lui, le chiffre réel de l'armée française; malheureusement M. Choumara, comme le général Vaudoncourt, établit les forces anglaises à 86,000 hommes, or ici il a menti. Sous le rapport du chiffre des blessés, même franchise. Dans son rapport au ministre de la guerre, le maréchal porte à 2,000 le nombre des morts et des blessés; ce chiffre, que tout porte à croire réel, puisque l'armée anglaise put s'assurer par elle-même du nombre des blessés français que le maréchal laissa à Toulouse, et qui se trouvait être de 1,600, ce chiffre, disons-nous, est encore faux, suivant l'auteur anglais; lui seul est vrai, et si la *Gazette de Londres* n'eût pas établi de la manière suivante le nombre des morts et des blessés :

	Tués.	Blessés.
Anglais et Allemands.	315	1,597
Portugais	77	529
Espagnols	205	1,712
TOTAL. . .	597	3,838

la bataille de Toulouse eût été gagnée sans perte aucune de la part de lord Wellington.

On voit que toutes ces récriminations sont bien futiles, bien maladroites et bien hors de propos. La popularité du maréchal aurait été vulnérable sur un autre terrain. N'importe! dans cette question, sa réputation est hors de toute atteinte : car il n'est pas un seul maréchal de France qui ait montré la même sagacité, la même fécondité de moyens pour tirer parti du peu de troupes qu'il avait à sa disposition. On l'a vu avec des forces bien inférieures disputer pied à pied le terrain à l'armée anglaise; à Saint-Jean-de-Luz, à Tarbes, à Orthez, à Saint-Gaudens, le maréchal est admirable; il guide les grands mouvements de stratégie, et on le voit à la tête des tirailleurs. Ses combinaisons de la bataille de Toulouse seront toujours un sujet d'études pour les chefs d'armée; car, on peut le dire, sans les fausses manœuvres du général Taupin, le maréchal Soult eût pu garder ses positions. Mais toutes ces discussions sont aujourd'hui sans portée.

Certes, nous n'aurions pas reproduit dans notre recueil cette analyse de l'article du *Quarterly* s'il n'eût acquis, même avant sa publication, une certaine célébrité, et s'il n'eût servi à défrayer pendant plusieurs jours les loisirs de la presse quotidienne. Nos lecteurs pourront maintenant l'apprécier à sa juste valeur. Quoi qu'il en soit, la présence du maréchal Soult à Londres, et l'accueil empressé qu'il a reçu de la part de toutes les classes de la population, attestent un grand progrès dans l'opinion publique de nos voisins. Le *Quarterly*, dans son article hypocrite et dans ses idées étroites, aurait voulu que la nation anglaise se montrât polie et généreuse envers le maréchal, comme un vainqueur bien né se conduit à l'égard d'un vaincu. Le peuple de Londres, dans son instinct, a fait preuve de plus de tact et de plus de largeur : il a salué le maréchal de ses houras, non parce qu'il avait gagné ou perdu la bataille de Toulouse, mais parce qu'il était le représentant de la nation française; parce qu'il avait été le lieutenant de Napoléon, ce terrible antagoniste de Pitt; parce qu'enfin il avait été l'une des notabilités de cette grande lutte soutenue au nom et au profit des peuples contre les rois et l'aristocratie de l'Europe, dont la cause sembla perdue à Waterloo, mais qui, en 1830

Digitized by Google

et 1831, s'est relevée triomphante en France et en Angleterre. Félicitons-nous de ces démonstrations; elles sont le gage de la sympathie de deux nations qui, en se connaissant mieux, s'estimeront davantage, et dont l'alliance sincère pourra avoir la plus heureuse influence sur les destinées de l'Europe.

Études de moeurs.

L'INTÉRIEUR D'UNE FAMILLE PARISIENNE.

Ce que j'aime dans la nation française, c'est l'esprit de sociabilité des hautes classes et l'affabilité naïve des classes inférieures, heureuses dispositions qui leur permettent de résoudre des problèmes fort difficiles, et qui font d'une seule maison l'agrégation la plus curieuse à étudier. A chacun sa place bien distincte : au rez-de-chaussée, les écuries et l'office; au quatrième la mansarde; voilà pour les domestiques, les palefreniers, les voitures et les chevaux. Le chef de famille habite le premier étage; les gendres et les belles-filles le second; le troisième est réservé aux jeunes gens qui sont encore garçons; et pour les patriarches, le grand-papa et la vénérable grand'maman, le commode entre-sol. Puis aux heures de repas, à part pourtant quelques rares exceptions, où chaque étage vit séparément, le premier, le second, le troisième, confondus avec l'entre-sol, viennent s'asseoir à la même table; charmantes réunions dont l'influence se fait également sentir sur les jeunes et sur les vieux.

J'habite depuis huit ans une mansarde dont l'unique fenêtre donne sur la cour d'un hôtel qui est le modèle du genre, j'ai pu apprécier par mes yeux les bons effets de cet esprit de communauté. Le propriétaire de cet hôtel est le baron d'Egville, l'une des sommités aristocratiques de la finance parisienne. Malgré sa noblesse toute nouvelle, le baron n'a point renoncé à ses anciennes habitudes; après avoir pris possession de l'hôtel tout entier, qui, grâce à la magie de ses écus, est devenu en quelques mois l'un des plus beaux et des plus somptueux hôtels de la capitale, il s'y est casé lui et sa famille dans l'ordre que je viens d'indiquer. Le premier est habité par lui et par madame d'Egville, ancienne femme de chambre de l'impératrice Joséphine, à qui le regret de vieillir fait oublier le nombre de ses années; une partie du second est occupé par ses filles, et l'autre par M. Paul d'Egville, jeune mari de trente ans, et père de cinq gros garçons qui sont déjà très-exercés sur les premières règles de l'arithmétique, la plus belle de toutes les sciences, suivant le baron. Quant au rez-de-chaussée il est resté comme par le passé, avec ses vieilles caisses et ses bureaux auxquels M. d'Egville n'a point voulu renoncer, comme je le disais tout à l'heure, malgré la fraîcheur de ses cordons.

La famille d'Egville est une heureuse famille; si parfois quelques nuages viennent assombrir le front plissé de la nouvelle baronne; si l'esprit des grandeurs qui de tout temps a été la manie de l'ancienne femme de chambre, agit sur son cerveau avec plus de force que par le passé; à ces bouffées d'ambition près, vous ne trouveriez dans nulle autre famille plus d'union, plus de bien-être. C'est là ce qui fait qu'un pareil voisinage n'est pour moi, pauvre

Digitized by Google

poëte, qu'une acquisition fort incommode. Imaginez, en effet, un pauvre diable qui, après une longue nuit de travail, attend le sommeil, imaginez-le, dis-je, au moment où sa paupière se ferme, réveillé tout à coup par un bruit sourd qui grimpe dans sa chambre, et dans lequel se confondent le piétinement des chevaux, le roulement des voitures et les chansons des palefreniers. Souvent, lorsque je cherche un stimulant à ma verve, une fumée odorante s'échappe en tourbillons de la cuisine, vient caresser les papilles de mon odorat, et bientôt, du haut de mon galetas, je vois à travers les carreaux des croisées de la salle à manger, la famille s'assembler pour le déjeuner autour d'une table ronde; rien n'échappe à mes yeux, ni le tissu damassé qui est jeté sur la table où fument d'odorantes côtelettes sur des réchauds d'argent, ni la porcelaine de Saxe soigneusement étalée sur le buffet, ni les pâtés de foie gras, ni les lièvres et les perdreaux dont les membres tombent sous le couteau du maître d'hôtel.

Après ce déjeuner, qui ressemble beaucoup à notre *lunch*, la famille se retire; le silence le plus profond règne dans cette salle naguère si animée. A de longs intervalles seulement, les domestiques et les gens de service la traversent, vont, viennent, mais la vie ne renaît dans cette salle que vers quatre heures. Alors les apprêts du dîner commencent : les lampes fraîchement arrangées sont placées sur le buffet, le lustre suspendu au-dessus de la table reçoit des bougies nouvelles, la lingère distribue les nappes et les serviettes; les couverts, les carafes et un riche surtout parent la table; puis à six heures, l'escalier d'honneur scintille sous les feux des becs de gaz. C'est le moment où tous les membres de la famille vont se trouver réunis pour la seconde fois de la journée. Les bureaux et la caisse sont fermés; la voiture de la baronne entre dans la cour; après elle, arrive ordinairement celle de madame Paul sa belle-fille; puis les jeunes filles vêtues en amazones accompagnées de leurs frères font leur entrée en caracolant sur leurs chevaux. Quelques instants après, la famille se met à table, et chacun raconte les aventures et les plaisirs de la journée : j'en juge du moins par le bruit des voix qui s'échappe de la salle et qui vient frapper mon oreille, car en ce moment des rideaux cramoisis, tirés sur les fenêtres, arrêtent mes regards.

Ce que je n'aime point dans cet hôtel, c'est Juliette, la femme de chambre de madame d'Egville, dont le regard a je ne sais quel air fripon qui me désespère, surtout lorsqu'elle jette les yeux sur le chasseur de madame Paul. Je n'aime pas non plus ce passage continuel des modistes qui chaque jour traversent la cour, chargées de cartons pour le second étage; ni ces légions de chevaux en bois, de pierrots et de poupées, ni ces jouets si coûteux de Giroux, ni les riches écrins de Fossin que M. d'Egville donne à ses petits-enfants et à ses filles; je le repète, il y a dans cette profusion de cadeaux inutiles et d'objets de toilette qui passent constamment sous mes yeux quelque chose de cruel qui met ma philosophie à une rude épreuve.

Néanmoins, lorsque mes regards s'arrêtent sur le troisième étage, une partie de mes tribulations sont oubliées. Cet étage, le moins remarquable de la maison, n'a rien de ce luxe et de cette magnificence qui décorent le premier et le second; mais tout y est propre, rangé, et de bon goût comme chaque chose qui appartient à l'hôtel d'Egville. Le propriétaire du lieu, ou du moins celui qui en faisait il y a quelque temps les honneurs, était un jeune homme accompli. Alphonse d'Egville avait vingt-cinq ans, des manières élégantes, et cette vivacité d'esprit qui est le type du caractère de la jeunesse française. J'avais coutume de régler sur lui la manière dont je voulais disposer des heures de ma journée; le matin, à l'arrivée de son maître d'armes, je me levais, je me plaçais à ma fenêtre, et la tête appuyée sur ma main, je humais la fraîcheur du matin tout en admirant les poses, la légèreté avec lesquelles le jeune homme parait avec son fleuret les tierces et les quartes de son maître d'armes; à la suite de la leçon d'escrime, et lorsque je le voyais à son pupitre où son père le

Digitized by Google

tenait cloué pendant une partie de la journée, je reprenais mes travaux ; puis le soir, lorsqu'à la fermeture de la banque, il s'élançait sur son cheval alezan et partait pour le bois, je quittais ma plume et me dirigeais vers mon cabinet de lecture, ou bien vers le restaurant où je prenais mes modestes repas.

Vous dirai-je ce qui me charmait encore dans le jeune d'Egville? Sa gaieté était intarissable ; ses manières franches, aimables ; il était poli avec tout le monde, même avec son groom. Ajoutez à tout cela une tournure parfaite, une aisance naturelle, avantages qui me surprenaient lorsque je pensais à l'état dans lequel il avait été élevé. Puis, je le connaissais si bien! C'est au point que je pouvais découvrir, dans l'espace de quelques heures, quand le baron d'Egville partait pour ses tournées financières. Alors Alphonse n'attendait plus pour sortir l'heure de la fermeture du bureau. Avant que la caisse fût ouverte, il était chez Tortoni, allait au bois de Boulogne pendant la plus grande partie du jour, et ne revenait qu'une demi-heure après que toute la famille était à table. Dans les jours d'hiver, lorsque le sol était couvert de neige, je le voyais traverser la cour dans un élégant traîneau qui représentait un dragon aux ailes dorées; sa jolie belle-sœur s'asseyait auprès de lui entre les deux ailes, tandis que d'Egville, tenant d'une main sûre les rênes en maroquin, arrêtait l'ardeur du coursier attaché à ce char léger; le dragon fuyait, emportant mes craintes; mais bientôt le son des grelots qui étaient attachés à son cou se faisait de nouveau entendre dans la cour et m'annonçait l'heureuse arrivée des voyageurs.

Le plus heureux temps pour le jeune d'Egville, c'était l'hiver avec les brillantes soirées dont cette saison est semée. Alors Félix, son fidèle Félix, montant à la dérobée l'escalier de service, lui apportait tantôt un costume de postillon de Longjumeau, tantôt le bonnet d'un brigand de la Calabre. Alphonse allait chez Valentino ou chez Musard, lieux de délice pour un dandy parisien, bien qu'il craigne d'y être vu. Le samedi soir, les apprêts étaient plus recherchés; on abandonnait Valentino et Musard pour le bal de l'Opéra. Les bals de l'Opéra ne diffèrent, on le sait, que parce que la folie et la licence y coûtent plus cher. Néanmoins, ce prix élevé a l'avantage d'éliminer de la salle une foule d'individus de bas étage; la société est mieux composée, et s'il s'y glisse quelques personnes de classe inférieure, on a du moins le prétexte d'y rencontrer les sommités de l'époque. Le jeune d'Egville prenait donc tout autant de soin de sa toilette que s'il eût reçu une lettre d'invitation pour une fête de madame d'Appony.

Je me rappelle, à propos de ces fêtes joyeuses, une petite scène qui piqua vivement ma curiosité. C'était un dimanche matin; il faisait froid; j'étais sorti enveloppé dans mon manteau, lorsqu'au détour d'une rue, je rencontrai un équipage magnifique dans lequel je vis Alphonse assis à côté d'un domino noir dont la taille élancée et les mains délicates indiquaient une personne de la haute société. La voiture s'arrêta; Alphonse en descendit, le domino noir lui présenta sa petite main, et lui dit adieu en lui recommandant bien de ne pas suivre la voiture; Alphonse obéit en silence et se dirigea à pas lents du côté de son hôtel, tandis que moi, dévoré de l'envie de connaître quel pouvait être ce domino, j'hésitais si je devais ou non obéir à l'injonction de la dame.

C'est surtout dans ces liaisons que brillait Alphonse! combien de billets parfumés ai-je vus passer sous mes yeux! Toutes les lettres de la famille, suivant la coutume parisienne, étaient déposées chez le concierge; mais celles du jeune d'Egville faisaient exception à la règle. Aussitôt que le porteur était entré chez le concierge, celui-ci dirigeait la missive vers le troisième. La plupart de ces lettres étaient du reste *très-pressées;* le jockey qui les portait ne devait pas revenir sans réponse; il devait remettre la missive en mains propres. Alors et surtout le soir, il arrivait souvent que mon protégé ouvrait ses fenêtres; puis là, les yeux collés sur le papier, je le voyais cherchant avec anxiété à déchiffrer chaque phrase, chaque ligne, chaque mot de la

Digitized by Google

tendre épître. Et ne croyez pas qu'il me fût difficile de connaître le contenu du billet. Je savais comme lui si c'était une première effusion, l'ouverture d'une négociation nouvelle, une rupture, des promesses rompues, ou si l'on exigeait des garanties pour l'avenir. Dans le premier cas, Alphonse, à la vue du billet, s'asseyait auprès de la fenêtre pour en savourer plus à son aise le contenu. Une fois, par une belle matinée du mois de mai, je le surpris portant à ses lèvres un billet rose que venait de lui remettre un chasseur à livrée magnifique. Quand il y avait rupture, quand la lettre contenait des reproches, je le voyais à travers les rideaux de mousseline de sa chambre, bâillant, s'étirant dans son lit, tournant cent fois dans ses doigts la lettre avant de la décacheter, et bâillant encore après l'avoir lue. Et c'est ce qui eut lieu pour les billets roses; dix fois à peine avais-je vu le chasseur monter au troisième, déjà Alphonse semblait fatigué de les lire.

Après les lettres d'amour venaient les visites des amis; ces scènes étaient les plus gaies; elles avaient lieu en général le dimanche matin de neuf heures à midi. Alors des rires fous, des chants bruyants venaient scandaliser mes pauvres oreilles anglaises, habituées à n'entendre ce jour-là que les voix psalmodiantes des chantres et du prédicateur. On ouvrait les fenêtres : les uns se penchaient vers la cour avec de longues pipes turques, humaient un délicieux tabac et poussaient en l'air des tourbillons de fumée; les autres faisaient assaut avec des fleurets; quelques-uns, le cigare à la bouche, les jambes croisées, lisaient les journaux et faisaient de la politique; d'autres chantaient des fragments d'opéras en essayant le fusil de chasse et les pistolets de l'amphitryon; la cordialité la plus franche régnait au milieu de tant d'occupations diverses; tous étaient du même avis en politique comme en amour. Néanmoins, un jour j'entendis des voix hautes, où perçait la colère, je regardai immédiatement et je vis Alphonse parler avec violence à un de ses visiteurs. Un petit billet, dont il tenait les principaux fragments et qui semblait avoir été enlevé du tiroir du secrétaire où il logeait ses lettres amoureuses, était le motif de la querelle. L'ami d'Alphonse demandait d'un ton impérieux à lire le contenu du billet dont il disait avoir reconnu la suscription. C'était peut-être une maîtresse au cœur volage. Je ne sais; néanmoins, grâce à la médiation des autres jeunes gens, la querelle s'apaisa bientôt, les deux amis se donnèrent la main, et le lendemain je les rencontrai tous deux dans le même tilbury; plus tard, je vis encore le même jeune homme rentrer d'un pas précipité chez Alphonse d'Egville. Il était ému et parla pendant quelques instants; Alphonse se leva, alla à son secrétaire, l'ouvrit et en tira un rouleau de napoléons qu'il versa dans la main de son visiteur. Celui-ci partit aussitôt, en serrant la main d'Alphonse. Je vis tout d'abord que cet argent ainsi donné n'était pas le payement d'une dette; aussi en aimai-je mieux mon jeune voisin; et comment ne l'aurais-je pas aimé, lorsque après le départ de son ami, je l'entendis chanter d'une voix qui aurait fait envie à Duprez, la cavatine du *Postillon de Lonjumeau?*

Cependant toutes mes observations n'étaient point également favorables à Alphonse. Parmi les personnes qui venaient à l'hôtel, il y avait une jeune fille, qu'à son bonnet de dentelles, orné d'un ruban rose, à sa jupe et à son corset d'indienne, il était facile de reconnaître pour une des jolies paysannes des environs de Surène. Suzette, je crois, était son nom; la jeune fille entrait et sortait de l'hôtel à des heures bien extraordinaires; toujours on la voyait entrer ou sortir par l'escalier de service, jamais elle ne montait plus haut que le troisième, et quand elle sortait ou qu'elle entrait, Félix, le valet de chambre d'Alphonse, l'accompagnait à petits pas, sans bruit, regardant de tous côtés, d'un œil inquiet. Qu'allait faire Suzette chaque jour au troisième? L'affaire ne me paraissait pas claire; je craignais que dans la conduite de Suzette tout ne fût pas dans l'ordre. Un petit événement vint corroborer mes craintes. C'était un matin; plongé dans une douce rêverie, je regardais le ciel,

Digitized by Google

lorsqu'un bruit, semblable à celui d'une porte qu'on ouvre, attira mon attention. Je regardai, et je vis Suzette sortant de la chambre d'Alphonse; mais la jeune fille était pâle, abattue, dans ses yeux roulaient de grosses larmes qu'elle essuyait avec le coin de son tablier : quelques instants après, le vieux baron que je n'avais jamais aperçu dans les appartements de son fils, entra, et resta pendant plus de deux heures avec Alphonse. Que pouvaient-ils se dire? chacun le devine; toujours est-il que la petite paysanne et son petit bonnet ne parurent plus. Je vis le même jour Alphonse : il était triste; quelques larmes roulaient aussi dans ses yeux; il resta pendant toute la journée dans sa chambre, s'y promena à grands pas, mais souvent il s'arrêtait à la fenêtre et regardait avec attendrissement un petit pot de basilic qui était sur sa croisée; présent trop humble pour lui avoir été offert par une autre personne que par la pauvre fille de village.

Mais bientôt après la disparition de Suzette, la cour toute couverte de bottes de pailles fut encombrée de charrettes et de voitures que les domestiques remplirent de paquets. Les selles élégantes des jeunes filles furent mises dans leur enveloppe, le léger britschka de madame Paul fut attaché derrière une lourde charrette, les chevaux de poste arrivèrent, et le fouet des postillons se fit entendre. C'était l'époque où chaque année la famille d'Egville allait à sa terre, située près de Laon. Les vastes appartements de l'hôtel devinrent silencieux; les soirées, les dîners succulents, les fêtes s'enfuirent avec la famille; il ne resta plus que les employés des bureaux, le concierge, sa femme, et moi-même qui m'étais fait à ce bruit, et qui me trouvais maintenant comme dans le vide. Cette solitude me pesait d'autant plus que l'histoire de la pauvre Suzette que je n'avais devinée que par conjecture, me revenait sans cesse à l'esprit; cette histoire me serrait le cœur, surtout lorsque mes regards se portaient sur le basilic que je voyais se dessécher, jaunir, baisser la tête comme l'avait fait Suzette en sortant de la chambre d'Alphonse. Un jour, tout affligé sur le sort de la jeune paysanne, je descendis chez le concierge de l'hôtel, et lui demandai le pot de basilic. Il y consentit, mais quand il ouvrit la croisée pour prendre le pot, la plante était morte.

Le retour de la famille d'Egville s'effectuait dans la première quinzaine d'octobre; néanmoins, dans les premiers jours de septembre, je remarquai un mouvement inaccoutumé dans l'hôtel. Les volets du second, dont une partie était encore inhabitée, furent ouverts; une forte odeur de peinture remplit l'hôtel; puis les nouveaux appartements furent livrés aux tapissiers et aux marchands de meubles, et des rideaux élégants furent mis aux fenêtres. Un mois après la famille d'Egville prit possession de l'hôtel, et les jeunes filles recommencèrent leurs courses à cheval au bois de Boulogne; mais je ne voyais plus Alphonse, je n'entendais plus de joyeux refrains sortir des croisées du troisième. Néanmoins, quelques jours avant Noël, je le vis traverser la cour. Ce jour-là, son costume était d'une élégance inaccoutumée. Staub et Blin avaient déployé tout leur art, et l'on reconnaissait sans peine, dans les plis de sa cravate, le talent du célèbre Boivin; quelques instants après, la cour se remplit d'équipages, et le soir l'hôtel entier fut illuminé.

Je crus que la baronne d'Egville avait recommencé ses soirées d'hiver; cependant les jours suivants en voyant que les volets du troisième restaient fermés, je compris qu'il s'était passé quelque chose de nouveau dans la famille; je ne tardai pas à en avoir la certitude, lorsqu'un matin je vis Alphonse donner la main à une jeune dame et sortir avec elle en voiture. Alphonse était marié; la jeune dame à laquelle il avait offert sa main, était sa femme, et les appartements du second tout drapés de mousseline et de soie que l'on avait restaurés, étaient le lieu où se passait la lune de miel. Cette nouvelle produisit sur mon esprit un sentiment pénible. Je ne pouvais en effet m'accoutumer à l'idée de renoncer au plaisir de voir tous les jours, comme l'année précédente, mon jeune voisin. C'en était fait, plus de bruyantes réunions

Digitized by Google

du dimanche, auxquelles j'assistais de ma chambre, plus d'escrime, plus de ces chants joyeux qui me rafraîchissaient le cœur et donnaient plus d'énergie à ma verve. Aux premiers beaux jours, lorsqu'on vint ouvrir les fenêtres, je ne vis plus rien de cet air de fraîcheur qui plaisait à mes yeux; on eût dit que le propriétaire de cet étage était mort; il n'y avait point de rideaux aux fenêtres, point de draperies au lit, la robe de chambre en velours avait disparu; le fusil et les pistolets de Lepage étaient tout couverts de poussière; je n'apercevais plus Félix; à ce joyeux serviteur, qui aidait Alphonse dans toutes ses intrigues amoureuses et dans tous ses plaisirs, avait succédé un valet élégant sans doute, mais plus rassis. C'était lui qui, maintenant, époussetait les armes appendues au mur et les hures de sangliers, magnifiques trophées, qu'Alphonse avait placés dans sa salle d'armes et qui aujourd'hui étaient dévorés par les mites.

Je cessai de m'occuper de la famille d'Egville, ou du moins je ne m'en occupai plus que pour maudire son voisinage; car maintenant les repas de famille étaient plus fréquents et les bals plus nombreux.

Ainsi se passèrent les six mois d'hiver. La famille d'Egville partit ensuite pour la campagne et revint à la ville dans les premiers jours de l'année suivante. Je vis alors Alphonse, mais déjà ce n'était plus le même homme; sa gaieté l'avait tout à fait abandonné; son maintien était grave, et sur son front régnait la tristesse. Cependant Alphonse semblait éprouver pour son appartement du troisième la même prédilection qu'avant son mariage; il n'était plus si souvent au second; une fois au moins dans la journée il remontait dans son ancienne chambre, dont il fermait avec précaution la porte aussitôt qu'il était entré. Dans cette circonstance, il n'était pas rare qu'au second une petite main entr'ouvrît le rideau de mousseline, et qu'une femme s'avançât pour regarder dans la cour. Il était évident pour moi que mon jeune voisin n'avait pas trouvé dans son mariage tout le bonheur qu'il en attendait, et que ses visites fréquentes au troisième cachaient un mystère.

Une attention plus grande me permit bientôt d'en découvrir le fil. C'était le soir : le soleil se couchait; Alphonse, comme à l'ordinaire, était monté à sa chambre du troisième; mais cette fois ses traits trahissaient plus d'inquiétude que de coutume; il se promenait à grands pas et regardait à chaque instant sa montre. Si je n'eusse connu la richesse de la famille d'Egville, j'aurais cru qu'Alphonse était prêt à déposer son bilan. Cependant son agitation redoubla lorsqu'une femme, qu'à son air et à son costume je pris pour la femme d'un des domestiques, se glissa le long du mur de la cour. Je me trompais : cette femme, qui tenait un enfant à la main, prit une porte de côté, monta l'escalier de service et s'arrêta à la porte de la chambre d'Alphonse. Là elle ajusta son châle et secoua la poussière de ses souliers. La jeune femme était trop émue pour penser à plaire; son corps tremblait, et ses mains, en arrangeant le costume de son petit garçon, étaient agitées d'un mouvement convulsif. On voyait, en outre, à ses joues flétries et à ses yeux rouges de larmes, qu'il y avait dans ce cœur des chagrins amers. Hélas! je reconnus ma pauvre Suzette; c'était elle, moins pourtant ses couleurs si vermeilles et son frais bonnet de dentelle orné d'un ruban rose; Suzette était maintenant une bourgeoise parisienne; elle frappa doucement à la porte qui s'ouvrit pour la recevoir. Alors Alphonse prit l'enfant, le serra dans ses bras et le couvrit de ses caresses, tandis que la pauvre délaissée se tenait à quelques pas, donnant un libre cours à ses larmes. Pauvre Suzette! à ces marques d'attachement elle pleurait, et moi je pleurai sur elle, et je m'empressai de quitter ma fenêtre pour faire taire mon émotion. (*New Monthly Magazine.*)

Digitized by Google

Miscellanées.

PIMLICO,

RÉSIDENCE ACTUELLE DE LA REINE D'ANGLETERRE.

Parmi ces myriades de volumes que la presse jette chaque jour dans la circulation, il en est que personne ne songe à mettre à l'index, qui jouissent rarement des honneurs de l'édition, et qui pourtant jouent un grand rôle dans une certaine classe de la société : je veux parler de la littérature de l'enfance, littérature qui vivra longtemps après que ses compagnes seront réduites en poussière, ou renfermées sous clef comme les livres de la bibliothèque du Vatican. Et comment cela ne serait-il pas, lorsque chaque conte, chaque histoire offre au lecteur l'expression la plus vraie, la mieux sentie des désirs et des défauts du jeune âge? Où trouver plus de vérité que dans l'histoire de *Goody* aux deux souliers; dans celle de *Jack;* dans celle de l'aventureux *Poucet*, ou dans celle de l'immortel *Chat Botté*, ingénieuse et intéressante bête, à qui peut-être le spirituel Beaumarchais a emprunté le caractère de son joyeux barbier? Je le demande, ne sont-ce pas là d'excellents drames où se déroulent avec force les désirs, l'amour des grandeurs, la vengeance, la violence et la haine, où chaque ligne a sa morale?

Je l'avoue, j'ai un faible pour ce genre de littérature; j'aime surtout *Chat Botté;* et cela parce qu'il y a entre Chat Botté et moi une identité parfaite. Moins heureux que le marquis de Caraba, le comte Almaviva, il m'a fallu, à l'exemple de Figaro et de Chat Botté, travailler, et travailler beaucoup pour vivre. Il y a en outre dans cet intéressant animal une qualité qui m'appartient au suprême degré : c'est l'appropriation de tout ce qui peut tenter mes désirs, flatter mes goûts. Ainsi, un jour je me crée, de mon autorité privée, maîtresse suzeraine du château de Chatsworth, et le lendemain, de la magnifique résidence de Woburn. Ainsi, j'ai régné pendant plus d'un mois sur le Colisée de Regent's Park, et j'ai joui des Raphaël et des Murillo qui décorent les somptueuses galeries de Stafford-House, comme si ces tableaux eussent été ma propriété personnelle.

Entre Chat Botté et moi, il y a pourtant cette différence, c'est que, tandis que lui et son maître cherchent à abuser de la crédulité des autres, je ne cherche moi qu'à tromper la mienne. Cette faculté je la possède au suprême degré : elle me procure les plus douces jouissances. Qu'étais-je, par exemple, à Pimlico, ou mieux qu'était pour moi Pimlico, il y a quelques années, avant que ma bonne étoile m'eût fait élire mon domicile dans cet ancien district de la bonne cité de Westminster? Mais voilà qu'à la vue de ses parcs, de ses jardins, de ses parterres de réséda, je sens une vive impression; voilà que le nombre de ses savants et de ses artistes en font pour moi comme le Port-Royal de la métropole d'Angleterre. Alors je fais connaissance avec chaque arbre; chaque marchand me voit dans sa boutique, et bientôt il n'est plus une seule tradition du quartier que je ne connaisse. J'interroge l'un, je questionne l'autre, l'habitant des *porticos* les plus magnifiques, et celui qui vit dans l'asile

Digitized by Google

que la charité de Lady Dacre a élevé à la vieillesse malheureuse. Enfin Pimlico devient le Pompéia de mon imagination. Mettons sous les yeux de mes lecteurs le résultat de ces travaux, et Dieu veuille qu'en lisant ces lignes ils éprouvent les jouissances que ces recherches m'ont procurées.

Pimlico forme un district de la cité de Westminster ; il est situé dans l'ouest de Londres. Au dix-septième siècle, ses limites commençaient au sanctuaire de l'abbaye, et s'étendaient jusqu'aux confins de la principauté de Grosvenor, principauté dont les revenus pourraient acheter aujourd'hui la moitié des duchés de l'Italie, ou des grachaffts de l'Allemagne. A son extrémité la plus occidentale, Pimlico est bordé par cinq champs dont chaque pouce de terre se vend au poids de l'or. Il y a près d'un demi-siècle que ces cinq champs furent offerts à Georges III, qui voulait agrandir les jardins du palais de Buckingham ; mais le monarque recula devant l'énormité de la proposition. Ce lieu fut aussitôt livré à l'exploitation publique, et aujourd'hui, dans ces champs, jadis le foyer du loyalisme, où se passèrent tant de scènes militaires, s'élèvent des palais dont la splendeur l'emporte sur les palais si vantés de l'Orient. Vous ne reconnattriez plus Londres, l'ancienne ville de briques ; le marbre, les sculptures, les ciselures les plus belles y abondent, et le soir des milliers de becs de gaz y ont remplacé la lueur pâle et vacillante des réverbères.

A l'est, Pimlico est bordé par le parc Saint-James ; là était la maison de Milton, et l'on y voit encore son jardin; là aussi est encore la demeure de son noble voisin, lord Scudamore, ainsi qu'un édifice en briques, où vécurent Constantia Philipps et Bentham, philosophes dont les noms seront toujours chers aux amis de l'humanité.

Au nord, Pimlico se termine par une longue suite de jardins magnifiques, et par le palais de Buckingham, demeure actuelle de la souveraine de l'Angleterre. Dieu fasse, comme le dit Shakspeare, que, pendant tout le temps de son règne, chaque homme vive en paix du fruit de son travail, et que le soir, à la veillée, il chante de joyeux refrains à tous ses voisins (1).

Tel qu'il est aujourd'hui, Pimlico contient dans son enceinte tous les éléments d'une petite ville depuis le premier jusqu'au dernier degré de l'échelle sociale. On y trouve des églises pour toutes les religions, des hôpitaux pour toutes les maladies, des palais appartenant à des pairs du royaume, des refuges pour les pauvres, des maisonnettes et des cottages remplis d'enfants à la figure fraîche et rosée qui semblent parqués dans ce lieu pour servir de modèles au ciseau poétique de leur voisin, du sculpteur Westmacott. C'est aussi le séjour de lord John Russell, de lord Brougham, de Bulwer, de Charley, de Chantrey, de Marchison, et de mesdames Shelley et Sheridan ; de Kemble et de la famille du républicain Cobbett.

Cependant, Pimlico ne commence à prendre place dans la littérature du pays, qu'au dix-septième siècle : c'est Thomas Green qui, le premier, parle de cet endroit, dans sa comédie imprimée à Londres, en 1614, par John Trundle, sous le titre de *Tu quoque*. Après cette comédie, parut une autre pièce, *the Maze in Tuttle*, le Pré aux Clercs de la métropole anglaise, le lieu où se vidaient toutes les querelles. Tuttle était la rue de Totthil de Westminster, qui est située dans les limites de Pimlico. La scène qui a trait à cette partie de Pimlico mérite d'être citée, car elle nous donne un échantillon des habitudes et des manières des gentilshommes de l'époque ; elle se passe dans une maison de jeu. Spendall, qui a perdu son argent, prend son adversaire à part et lui adresse ainsi la parole :

Spendall.— Vous avez la tournure d'un gentilhomme, et vous devez vous apercevoir, à la précaution que je mets à vous parler, que j'ai quelque confiance en votre loyauté; voulez-vous me rendre l'argent que vous m'avez enlevé au jeu ?

(1) In her days may every man eat in safety, under his own vine, that which he plants, and sing the merry song of peace to all his neighbours.

Digitized by Google

Staine (d'un air piqué). — Vos manières m'indiquent que vous êtes un citadin, et je vous ferais payer cher les paroles que je viens d'entendre si ce n'était la loi. Sortez de ma présence, vous êtes un bavard, et gardez-vous surtout de répéter ce que vous venez de dire.

Spendall. — Tu n'oserais pas soutenir ce langage.

Staine. — Malheureux, crains pour ta vie.

Spendall. — Ma vie te coûtera cher, tu ne l'auras qu'au prix du meilleur sang qui coule dans tes veines.

Staine. — Quoi! tu oses encore me résister, et tu es citadin?

Spendall. — Je suis citadin!

Staine. — Dis que tu es gentilhomme, et je suis content; car alors je suis sûr que tu te trouveras au rendez-vous.

Spendall. — Je suis citadin, je le répète, et je me battrai comme le premier gentilhomme du royaume.

Staine. — J'accepte. Le lieu du combat?

Spendall. — *The maze in tuttle.*

Staine. Quelle arme?

Spendall. — La rapière.

Pimlico se retrouve dans une autre scène de la même pièce. Sir Lionel, marchand de la Cité, vient d'être fait chevalier, et, le cœur bouffi de sa nouvelle dignité, il veut donner une fête à ses amis. Pour cet objet, il appelle son domestique, et lui fait les recommandations suivantes :

Sir Lionel. — Allons, suis-moi, esclave; j'ai, je pense, le meilleur nez de la maison. Eh bien, ou nous aurons de la pluie, ou le trou de l'évier n'a point été bouché; vas-y voir; car je ne voudrais pas que mes convives fussent incommodés par la mauvaise odeur.

Le domestique. — Monsieur!

Sir Lionel. — Dépêche-toi; dis à la cuisinière de bien boucher l'évier, je le répète; car le vent souffle de ce côté.

Le domestique. — J'y vais, monsieur.

Sir Lionel. — Attends, tu diras à Antoine de mettre son doublet de futaine blanche : il sera de service aujourd'hui. (*Sir Lionel seul.*) — Ma foi! ça me fait du bien de parler, de placer ceci, de déplacer cela; cette activité est le meilleur spécifique pour la santé; je n'ai pas besoin des ordonnances des apothicaires. A propos, ma fille n'est pas de retour; je l'ai envoyée ce matin à Pimlico, pour y chercher de l'aile de Derby.

Pimlico était alors célèbre pour la pureté de l'air et la bonté de son aile.

L'histoire topographique de Pimlico, comme celle de Troie et de Rome, est enveloppée d'un voile épais. Les antiquaires du district prétendent que le quartier a reçu son nom d'un endroit qui est situé à l'extrémité orientale de Londres et qui porte encore aujourd'hui ce nom. Il y eut en effet, vers la fin du seizième siècle, un marchand étranger du nom de Pimlico, auquel le roi permit, par lettres patentes, d'acheter des terres et de se fixer dans le pays. Le lord-maire et les aldermen de Londres nourrissaient alors une jalousie profonde contre les marchands étrangers. Sous le règne d'Édouard III, ils obtinrent une charte royale, en vertu de laquelle les marchands et les étrangers étaient tenus de loger dans un quartier qui leur était assigné. Il leur était défendu, en outre, de former des sociétés entre eux, et ils ne pouvaient vendre leurs marchandises que par l'entremise des courtiers du pays. Cette charte, dans laquelle les étrangers étaient désignés sous le nom d'espions, fut confirmée par Charles II. Néanmoins, maître Pimlico ne s'effraya pas de ces difficultés; fort de ses lettres patentes, il alla se fixer dans un lieu qui était en dehors de la juridiction du maire et des aldermen de Londres, à l'est de Temple-Bar, et là il bâtit des jardins somptueux qui portent aujourd'hui son nom.

Mais comment les jardins de Pimlico qui sont situés dans l'est furent-ils transportés dans l'ouest de la ville? C'est là une question qui n'a point encore été résolue d'une manière satisfaisante. Quelques antiquaires prétendent que ce fut dans les premiers temps des Stuarts, au commencement du dix-septième siècle, que cette

Digitized by Google

translation s'opéra. Mauvaise époque, époque de miracles et de mystères, de complots et de papisme. Il se pourrait donc que les jardins de Pimlico aient été transportés de l'est à l'ouest, à travers les airs, comme le fut autrefois la maison de Notre-Dame-de-Palestine à Lorette. Quoi qu'il en soit, lorsque les jardins de Pimlico commencèrent à briller de leur bel éclat, la vieille Cité de Westminster devint un lieu de prédilection pour les conspirateurs. Ce fut dans cet endroit que logea Guy-Vaux, que furent tramés le complot des poudres et un grand nombre d'autres, dont le résultat fut de conduire à l'échafaud la plupart de leurs auteurs. Le plaisir avait aussi son temple dans ces lieux. C'est là qu'étaient situés les jardins de *Mulberry-Gardens*, où se donnait rendez-vous la noblesse, sous Charles I^er^, et pendant la domination du Protecteur. Si nous en croyons Evelyn, les fêtes y étaient superbes. C'était le seul endroit de bonne compagnie où pouvait aller la noblesse. Pimlico eut aussi une taverne remarquable, qui fut longtemps un sujet de terreur parmi le peuple. Cette taverne, située derrière Mulberry-Gardens, était connue sous le nom de *Pan et les Bacchanales;* elle avait une enseigne, peinte par Vandyk, dans laquelle le peintre avait représenté Pan avec des cornes et un pied fourchu. Quelque temps avant le règne de Charles II, elle reçut le nom de la taverne du Diable et de ses Bacchanales. Plus tard, cette appellation fut encore changée, on la nomma la taverne du Diable et du Sac de Clous (*bag o'nails*). Cette fois, ce nom, ou du moins une partie de ce nom, lui est resté, et le *public-house* du Sac de Clous est aujourd'hui un lieu bien connu de tous ceux qui aiment le rhum, le brandy et le gin.

Cependant la salubrité de Pimlico, sa proximité des parcs, des palais et des hôtels de la noblesse, attiraient l'attention, et déjà dans son enceinte s'élevaient de magnifiques édifices. Le plus remarquable de l'époque était celui de la noble et célèbre famille des Howard. Ce palais, qui reçut le nom de Tart-Hull, et ses jardins occupaient l'espace où maintenant est James-Street; il faisait face à la porte Buckingham, et dominait toute la perspective du parc. Tart-Hull était une demeure magnifique et digne en tous points du malheureux et célèbre Henry Howard qui l'avait bâtie. Henry était le second fils du comte d'Arundel et de Surrey; il venait d'être créé vicomte de Stafford, lorsqu'en 1648 il fut accusé par Titus Oates d'avoir trempé dans le complot connu sous le nom de *Complot papiste*. Arrêté dans son élégante demeure, ainsi que cinq autres gentilshommes, et jeté dans la prison de la Tour, il y resta enfermé pendant trois ans. Traduit alors devant ses pairs, il comparut devant eux accompagné de ses deux filles, la marquise de Winchester et sa sœur, lady Marie Howard, toutes deux célèbres par leur beauté, par cette démarche pleine de noblesse qui, dit-on, est l'apanage des filles de la maison d'Howard. La duchesse de Portsmouth, la concubine du roi, assistait à cette triste scène. La duchesse, le cœur plein de haine, distribuait ses sourires et des sucreries aux témoins qui déposaient contre l'infortuné, insultant ainsi à la beauté chaste et à la sainte tristesse de ces deux jeunes femmes. Lord Stafford, qui avait des ennemis puissants, fut condamné et subit sa peine à la Tour en protestant de son innocence jusqu'à la fin; ses biens furent confisqués, sa magnifique demeure et les jardins qui en dépendaient furent livrés au public, en 1720. Plus tard, Tart-Hull, ses voûtes, ses lambris dorés furent rasés de fond en comble, il n'en resta rien que le souvenir historique, et celui qui se rattache aux vertus privées et au caractère patriotique du malheureux Howard.

Cependant, Saint-James' Park commençait à s'embellir, et grâce aux soins et à la protection que lui donnait Charles II, ce lieu devint bientôt le séjour du luxe et de la magnificence. Cette circonstance augmenta la valeur de tous les sites de Pimlico, qui dominaient la vue du parc. Le parc communiquait alors avec deux palais, celui de Whitehall et de Saint-James; le roi avait également consacré tous les édifices adjacents au service de ses sultanes. Alors Cleveland-House, la demeure de

Digitized by Google

la duchesse de Cleveland, dont la vaste enceinte aurait suffi pour loger une ambassade tout entière, fut bâtie tout près de l'emplacement où s'élève aujourd'hui le palais du duc de Bridgewater; puis vinrent les *Nelly's lodgings*, les logements de Nelly, qui furent élevés auprès du palais d'Harrington, près des Mulberry-Gardens. Mais déjà les jardins avaient perdu de leur faveur. Charles II les avait donnés à son ministre favori, Henri Bennett comte d'Arlington, qui construisit sur leur emplacement et à l'endroit où s'élève aujourd'hui le palais de Pimlico, une demeure somptueuse dans laquelle furent données des fêtes magnifiques à l'occasion du mariage du fils naturel du roi, le beau duc de Grafton, avec la riche héritière de la famille de Bennett.

Ce lieu, où venaient alors lord Bath, lord Salisbury, Talbot, Dryden le poëte, partageait, avec le parc Saint-James, la faveur de la noblesse. Le parc surtout était le lieu de prédilection; le roi y venait, pendant les belles nuits d'été, faire de longues promenades amoureuses; les hommes d'État, les philosophes les plus célèbres de l'époque s'y donnaient rendez-vous; Saint-Évremond, à la suite de ses démêlés avec la cour de Louis XIV, y trouva asile et protection de Charles II, qui lui donna le gouvernement suprême de la petite île de Rosamond, située auprès de Birdcage-Walk. La tendre Shrewsbury et la jeune Chesterfield y venaient causer d'amour avec Buckingham et de Grammont, et la belle Jenning, indécise entre Hamilton et Dick-Talbot, y consultait son cœur pour le partager, après de longues incertitudes, entre ses deux amants. C'est dans cet endroit que sa jeune sœur vit, pour la première fois, le vainqueur de l'Europe, et qu'elle fit la conquête de son cœur; et là aussi lady Kitty Crackaddle, dame d'honneur des princesses Anne et Marie, venait recevoir les confidences amoureuses et politiques de son royal maître.

Cependant, la splendeur d'Arlington-House s'éclipsa avec la dynastie à laquelle cet édifice devait son origine; le duc de Grafton mourut, et sa veuve, lady Isabella Bennett, se retira dans sa terre de *Tottenham-Court*. Arlington-House et ses jardins tombèrent alors dans l'oubli jusqu'au moment où le duc de Bukingham y éleva le palais qui porte aujourd'hui son nom. Le duc avait épousé la fille du roi James; mais, deux ans après son élévation, il fut renversé du pouvoir par le parti whig, et, dans le cours de l'année suivante, il perdit la place qu'il occupait dans le conseil privé. Ce fut alors que le noble duc se réfugia dans Pimlico, et qu'il consacra ses instants à l'étude des belles-lettres. Nous ne parlerons point de la prose ni de la poésie laissées à la postérité par le noble duc, et qui déjà sont tombées dans l'oubli; nous nous bornerons, pour terminer notre article, à reproduire avec fidélité la lettre écrite de sa main, dans laquelle il fait la description de son palais. Cette lettre, qui, suivant Walpole, est une des meilleures peintures de la haute société du commencement du dix-huitième siècle, présente un nouvel attrait, aujourd'hui que le palais du duc est devenu la demeure de la jeune reine qui commande aux destinées de l'Angleterre.

« Les avenues de mon palais, dit le duc, formées d'un côté d'une rangée d'ormes, et de l'autre de tilleuls, s'étendent le long du parc de Saint-James; la première est pour les voitures, la seconde pour les piétons. Au centre, est un mail qui arrive jusqu'à la grille en fer dont ma cour est entourée; cette cour est carrée : au centre, se trouve un grand bassin orné de statues et dans lequel sont des jets d'eau. De l'entrée de la cour, une pente douce vous conduit à un terrain d'où l'on arrive dans un vaste vestibule pavé en marbre blanc et noir, et dont les murs sont enrichis de peintures d'après Raphaël. Sur la droite du vestibule est un salon pavé en marbre blanc, orné de pilastres de diverses couleurs; toute la partie supérieure des murs, jusqu'au plafond, est couverte de peintures faites par le célèbre peintre Ricci. De là, on passe à travers une série de vastes appartements dans une chambre à coucher qui a trente-quatre pieds de long sur vingt-sept de large, et où l'on a ménagé

Digitized by Google

un cabinet qui donne sur un parterre.

« Sur la gauche du vestibule sont trois arches en pierre, soutenues par des piliers de l'ordre corinthien ; dans l'un, on a pratiqué quarante-huit marches de dix pieds de large ; cet escalier, dont tous les degrés sont construits en pierres de Portland, est si doux que pour le monter on n'a pas besoin de recourir à la rampe : sur les murs on voit l'amoureuse Didon et le pieux Énée que l'artiste a peints au moment où les deux amants entraient dans la grotte. Le plafond qui domine cet escalier est à quarante-cinq pieds au-dessus du sol, il a quarante pieds de long sur trente-six de large, et sa surface est toute couverte de dieux et de déesses au milieu desquelles brille la fière Junon, qui, cette fois, fait violence à son orgueil et vient prier Vénus de mettre la main à un mariage auquel l'impitoyable destin avait attaché la ruine d'un État.

« Sur cet escalier on trouve une double porte qui conduit dans un appartement de même dimension ; cet appartement est plus élevé que celui d'en bas. La première chambre est ornée de tableaux d'un grand prix, et ses fenêtres donnent sur une vue délicieuse. On passe de là dans un salon, dont le plafond est orné d'une peinture de Gentileschi, qui représente les neuf Muses et Apollon mollement couché sur un nuage. Les tableaux qui sont appendus aux murs, représentent les Arts et les Sciences, et plusieurs sujets originaux, qui conservent tout leur effet, grâce à la lumière que donne une rangée de fenêtres que j'ai fait pratiquer dans la partie supérieure.

« Mais tout ceci n'est que la partie consacrée aux réceptions, le reste du palais, destiné à ma commodité personnelle, est plus remarquable. Et d'abord un passage couvert conduit à la cuisine ; de là, par un autre passage, également couvert, on arrive au cellier et aux offices ; près de ce passage est un escalier léger qui conduit à l'endroit où sont situées nos chambres à coucher, elles sont chaudes et disposées de manière à ne point entendre le bruit ; là sont aussi les cabinets de toilette, les chambres des domestiques, qui toutes ont une vue délicieuse. Une petite porte de communication conduit de ces chambres aux appartements de réception.

« J'oublie encore les deux ailes qui se lient à l'édifice par une suite de corridors soutenus par des piliers de l'ordre corinthien. Dans une de ces ailes est une vaste cuisine de trente pieds de haut, avec une coupole ouverte au sommet ; et auprès, sous la buanderie, est une chambre pour brasser la bière, une cave pour les provisions de bouche, et des chambres pour les domestiques de peine ; les femmes de chambre, les valets, sont logés dans la seconde aile, où j'ai fait construire deux garde-robes et une serre pour le fruit ; sur le toit de cette seconde aile est une citerne en plomb qui contient cinquante tonnes d'eau ; cette eau arrive de la Tamise à l'aide d'une machine hydraulique, elle approvisionne d'eau les cours et les jardins.

« Une promenade est construite au sommet de la maison. Cette promenade qui est abritée par une feuille légère de plomb, et entourée de tous côtés par des balustrades en fer, elle domine tous les coteaux, toutes les hauteurs, la Tamise, les parcs et les jardins d'alentour. Un escalier vous conduit aux jardins, qu'une allée sablée, qui se termine à chaque extrémité par des berceaux, traverse dans toute la longueur ; une autre allée de trente pieds de large, bordée de chaque côté de tilleuls plantés à rangs égaux sur un tapis de verdure, part de la maison et conduit à une terrasse qui a quatre cents pas de long, au centre est un hémicycle d'où l'œil charmé embrasse les deux parcs de la reine et une grande partie de Surrey. En avançant de quelques pas, l'on arrive sur le bord d'un canal qui a six cents yards de longueur, dix-sept yards de largeur, et bordé de chaque côté de deux rangées de tilleuls ; sur l'un des côtés de cette terrasse on trouve un mur très-bas, dont les pans sont tapissés de roses et de jasmins, et un peu plus loin une prairie où paissent des vaches et des bœufs ; à l'extrémité de cette terrasse sont les parterres, les fontaines et les jets d'eau ; l'un des parterres

Digitized by Google

donne sur un petit jardin carré, où l'on trouve une fontaine, plusieurs berceaux, et une salle de bain; un peu plus loin est le jardin potager.

« Telle est la description de mon palais, dit en terminant le duc. Mais j'oublie encore le pavillon où j'ai mis mes livres, qui est situé auprès du berceau auquel est annexé le plus bel appartement du lieu. Cet endroit, je me suis plu à l'embellir; sous les fenêtres j'ai simulé une espèce de forêt vierge, où j'ai réuni tous les merles et les rossignols que j'ai pu trouver; les arbres y viennent bien, ils ont été plantés par moi, et déjà ils ont besoin d'être taillés si je veux conserver la vue pittoresque qu'offre le beau canal du parc; quant à l'intérieur de ma retraite, tout y est si bien en ordre, que le premier de mes *footmen* irlandais sait où trouver les livres dont j'ai besoin. »

Ce palais, entièrement réparé depuis sa fondation, est reconnu pour être le palais de l'Europe le mieux disposé; c'est là que sont nés tous les enfants de Georges III, à l'exception de Georges IV, et on y a célébré plusieurs mariages des princes de la famille royale. De riches acquisitions ont été faites en tableaux. On remarque entre autres dans la salle d'entrée diverses vues de Rome et de Venise, et dans les appartements primitivement occupés par Georges III, appartements qui répondent parfaitement aux goûts simples et aux habitudes modestes qui formaient le caractère principal de la vie domestique de ce prince, on voit une galerie uniquement destinée aux tableaux de West, dont Georges III était le patron; les tableaux de cette galerie sont peut-être les meilleures compositions historiques qui soient dues au pinceau de West. On remarque le *Dévouement de Régulus*, la *Mort du général Wolf*, la *Bataille de la Hogue*, la *Mort du chevalier Bayard, Hamilcar faisant jurer à Annibal une haine éternelle aux Romains*. Dans la salle à manger, il y a aussi quelques bons portraits, particulièrement celui du célèbre *Lord Burleigh*, par Zuccheno, et d'autres de la main de Van-Dyck, Lely, Zoffani, Daniel Mytens.

(*Athenæum*.)

Nouvelles des Sciences,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

SCIENCES MÉDICALES.

Traitement du choléra par les injections salines. — De tous les triomphes de l'art sur la maladie, il n'en est pas de plus merveilleux que celui qui, en quelques minutes, ramène la vie, le sentiment, la pensée, la force, l'animation, dans l'organisme qui a été subitement dépossédé de ces facultés. Ce phénomène est surtout très-remarquable chez celui qui vient d'être frappé du choléra sous sa forme la plus grave, lorsque l'on remplace par une substance chimique le fluide vital. L'effet instantané du remède, la transition extraordinaire, on pourrait dire de mort à la vie, qui a presque toujours lieu, même dans les cas où l'amélioration ne se soutient pas, suffirait pour démontrer qu'un nouveau champ a été ouvert aux découvertes du thérapeutiste, et qu'il possède maintenant un moyen, doué d'une grande énergie, pour

combattre la cause des maladies, et rétablir la vie presque éteinte. Peut-être est-il vrai que, pour le choléra, la seule maladie où l'on ait encore essayé les injections d'une dissolution saline dans les veines, ce moyen n'ait pas répondu aux espérances brillantes qu'il avait fait concevoir, et que son emploi n'ait pas empêché une effrayante mortalité. Mais il resterait à savoir si les espérances qu'on avait fondées sur ses effets étaient rationnelles dans les circonstances où il a été employé; si dans les cas nombreux où il n'a pas empêché la mort il était encore possible de l'arrêter, et si elle n'a pas été un effet nécessaire de la maladie; enfin si les sujets qui ont guéri sous l'influence des injections salines n'auraient pas succombé dans le cas où on n'aurait pas employé ce moyen.

La transfusion du sang chez les personnes qui sont sur le point de mourir d'hémorragie a été conseillée et pratiquée depuis longtemps en Angleterre et dans d'autres contrées avec un succès qui fait regretter qu'on n'y ait pas plus souvent recouru dans les cas où son emploi est indiqué. M. Magendie fut le premier qui proposa et pratiqua, il y a déjà bien des années, l'injection d'eau ou de fluides médicamentaux dans les veines pour le traitement de la rage. M. Hermann, de Moscou, plus récemment, ayant remarqué que la quantité énorme de fluide aqueux que perdent les cholériques, était cause du collapsus et de la mort, conçut l'idée d'injecter de l'eau tiède dans les veines, pour entretenir la circulation et conserver la petite quantité de sang qui restait encore. Cette idée fut mise à exécution en France, par le professeur Delpech, mais sans succès. De leur côté, les médecins anglais, bien que partant d'un point différent que les médecins du continent, étaient arrivés en même temps qu'eux à pratiquer la même opération. Ils y furent amenés par la publication d'un intéressant mémoire du docteur O'Shaughnessy, sur l'analyse du sang des malades atteints du choléra, comparé à celui des personnes en santé. En effet, il ressort de cette analyse comparative, que la perte considérable qu'éprouve le sang des cholériques consiste dans une diminution de l'eau, de l'albumine et des matières salines qu'il contient à l'état normal. Le docteur Lath, de Leith, pensa donc, qu'on pourrait, sinon guérir immédiatement, au moins retarder la mort et donner le temps d'avoir recours à d'autres traitements en rendant directement à la circulation les matériaux que la maladie lui avait enlevés. Il fit aussitôt l'essai de ce moyen, et ce qui honore également son savoir et son habileté, c'est que les premiers essais qu'il fit pour employer les injections dans le choléra, furent plus heureux que ceux qui ont été faits depuis, quand déjà on avait acquis une assez grande expérience sur les effets des injections salines et la manière dont elles devaient être pratiquées. Il sauva trois malades sur neuf de la première série de cas qu'il a rapportés, et cinq sur sept de la seconde; et il est reconnu par tous les praticiens d'Édimbourg et des environs, que sur les 16 cas de choléra que comprennent ces deux séries, c'est à peine si deux auraient pu échapper à la mort sous l'influence d'une autre médication, en tenant compte de la mortalité des cas d'une gravité analogue. Cependant l'injection par les veines, malgré cet exemple encourageant, semble perdre de son crédit sur le déclin du choléra. Il nous reste à savoir si cette défaveur reposait sur des motifs de quelque valeur.

Sur 282 cas de choléra grave où l'on a pratiqué l'injection d'une solution saline dans les veines, 221 se sont terminés par la mort et 61 par la guérison. Comme dans tous ces cas les sujets étaient arrivés à la période de collapsus la plus prononcée, avant qu'on employât ce traitement il faudrait déterminer approximativement combien entre eux auraient pu guérir si l'on n'avait pas eu recours à cette médication. D'après les rapports des docteurs Chritison et Mackintosh, c'est à peine si sur 12 malades arrivés à la période de collapsus complet, on en a vu revenir un seul à la santé sous l'influence d'une autre médication, et encore meme le dernier de ces médecins regarde-t-il ce chiffre comme

Digitized by Google

très-favorable. Il est vrai qu'à Limerick les résultats obtenus ont été plus favorables encore, puisqu'on a compté deux cas et demi et même trois cas de guérison sur dix cas très-graves. Mais on ne peut établir une comparaison exacte entre le choléra observé dans la population affamée et misérable de l'Irlande et celui qui frappait les artisans bien nourris et bien portants d'Édimbourg; car il ne faut point oublier que les personnes qui sont réduites à la diète végétale, bien que plus exposées à être frappées par le choléra, échappent cependant à la mort dans une proportion bien plus forte que celles dont la nourriture comprend une suffisante quantité de substances animales. A Limerick, la guérison des cas de collapsus dans les classes aisées de la population, était aussi rare que celle indiquée dans le rapport sur le choléra d'Édimbourg, et même d'après le relevé de l'hôpital de la paroisse de Saint-Michel, où, par sa position, il n'entre guère que des domestiques qui ont une bonne alimentation et de petits boutiquiers, la moyenne des cas de guérison n'a été que d'un cas sur dix, tandis que dans tous les autres hôpitaux de Limerick, elle a dépassé celle de deux sur dix. Concluons donc que la moyenne des cas de guérison obtenue par l'emploi des injections salines dans les veines à la période de collapsus, a été bien plus considérable, dans les mêmes districts et sous l'influence des mêmes circonstances que par l'emploi des autres médications.

A ceux qui ont demandé s'il était raisonnable de préconiser un traitement qui sur 282 malades n'en sauva que 61, on doit répondre que ce n'est pas ainsi qu'on juge un traitement; mais bien en le comparant avec les autres; alors, celui qui se montre constamment supérieur aux autres, quelque faible que soit le chiffre de guérison, ne doit pas être rejeté par cela seul qu'il ne répond pas à nos désirs. L'expérience nous apprend que l'injection d'une dissolution saline a tiré plus de malades de l'état de collapsus qu'aucun autre moyen de traitement employé sur un nombre égal de cas analogues; elle nous apprend surtout que, si dans quelques séries de ces cas, elle a été complétement infructueuse, dans d'autres séries aussi elle a presque réalisé tout ce qu'on avait pu en espérer; et comme dans ces dernières elle a montré une action indubitable, on peut attribuer son insuccès dans les autres à la méthode qu'on a adoptée pour son application ou à quelque erreur plutôt qu'à une inefficacité réelle.

Il ne serait pas sans intérêt de jeter ici un coup d'œil sur les circonstances défavorables qui auraient pu empêcher l'influence heureuse des injections. Ces circonstances sont nombreuses, car on conçoit toutes les précautions dont l'opérateur doit s'entourer quand il va porter dans le centre même de la circulation et verser presque dans le cœur lui-même un fluide étranger destiné à remplacer le sang que la maladie a fait disparaître. Quel soin ne doit-il pas apporter dans le choix des substances à injecter, dans leur quantité, dans le temps nécessaire pour que l'injection ne soit pas faite avec trop de rapidité et ne produise pas dans l'économie un trouble qui serait promptement mortel. Combien de précautions il doit prendre pour ne pas injecter avec la dissolution saline de l'air dont une si petite quantité introduite dans le cœur suffit pour déterminer une mort foudroyante. D'ailleurs connaît-on exactement à quel moment on doit pratiquer l'opération et celui où déjà elle ne serait plus praticable; sait-on combien de fois elle doit être repétée; a-t-on déterminé la quantité de fluide qui doit être injectée et le moment précis où on doit cesser l'injection?

Le docteur Lawris a donné sur quelques-unes de ces circonstances des règles extrêmement judicieuses; ainsi il dit qu'il cesserait l'injection toutes les fois que le pouls aurait éprouvé une amélioration manifeste, toutes les fois que le malade s'endormirait, que le pouls fût ou ne fût pas amélioré, aussitôt que la respiration prendrait une grande accélération ou qu'une vive douleur se ferait sentir dans l'abdomen. Il cesserait l'injection dans le premier cas, parce qu'elle a produit tout le bien qu'on doit en attendre, et dans les autres parce qu'elle a commencé à faire du *mal*.

Digitized by Google

Quant à l'époque de la maladie la plus favorable pour pratiquer l'injection, il est important qu'elle soit exactement déterminée, car il est probable qu'une partie des insuccès de l'opération ont été dus à ce qu'elle a été souvent faite à une époque inopportune. Le docteur Lawris fait remarquer que si on injecte un fluide dans les veines d'une personne au moment où elle est encore sous l'influence du poison, le sel et l'eau injectés seront entraînés avec ce qui restera du sérum du sang, et la membrane muqueuse intestinale traversée par une plus grande quantité encore de fluide sera aussi plus profondément altérée. D'un autre côté, si nous employons trop tard l'injection, quelque quantité de fluide que nous versions dans la circulation, elle ne se rétablit pas complétement; le pouls ne reparaît plus au poignet, bien qu'il soit très-fort dans les artères iliaques et carotides, et, si on continue, le délire et une irritation effrayante terminent la scène. » Le docteur Lawris pense donc que l'injection ne peut être utile que quand on la pratique après que la maladie est arrivée à son plus haut degré d'intensité, quand déjà la déperdition immense du fluide est presque opérée et avant que le collapsus ou sa réaction soient entièrement établis. Si la réaction a déjà commencé à se faire, il regarde les injections comme inutiles et même comme nuisibles.

Quelque valeur qu'aient ces règles dans l'application générale, il y a cependant des cas où on doit pratiquer l'injection aussitôt que le prolapsus se manifeste et avant que le pouls ait entièrement disparu au poignet. Il existe souvent un rapport évident entre le collapsus sans pouls et la fièvre consécutive; comme si la cessation partielle de la circulation occasionnait quelque lésion organique qui elle-même déterminerait ensuite la réaction consécutive et ses résultats. Le fait observé que tout malade, quelque près qu'il ait été du collapsus complet, mais dont le pouls n'a pas été entièrement perdu, n'éprouve pas ordinairement la fièvre consécutive, et, en même temps, le fait que ceux qui dans cet état sont traités par les injections salines ne l'éprouvent pas non plus lorsqu'ils guérissent, démontre combien il est important de les employer de bonne heure, même au risque d'avoir ensuite à combattre ce que le docteur Lawris paraît tant redouter : une maladie qui n'a pas achevé ses ravages.

Quand on a pratiqué l'injection veineuse dont nous venons de parler dans la première période du collapsus, ou avant qu'il soit entièrement prononcé, il est essentiel, aussitôt que le malade est un peu ravivé, de reprendre le traitement actif comme auparavant, comme si on n'avait pas pratiqué d'opération, et dans l'unique but d'empêcher le malade de tomber dans le prolapsus tant redouté.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer sur l'emploi d'une médication qui peut avoir perdu aujourd'hui une partie de son intérêt, paraîtront peut-être minutieux; mais nous y avons été portés par la conviction que l'injection de substances médicamenteuses dans les veines, bien qu'elle n'ait été encore pratiquée que dans le traitement du choléra, est une médication d'une puissance extraordinaire qui pourrait être employée dans plusieurs états morbides différents du collapsus des cholériques, et parce que nous sommes convaincus qu'à une époque qu'il serait difficile de déterminer elle fournira l'un des agents thérapeutiques les plus énergiques et les plus heureux.

BIOGRAPHIE.

Bowditch. — Voici un nom que l'on ne voit pas figurer à côté de ceux des grands hommes qui sauvèrent les États-Unis; mais il n'en est pas moins recommandable

Digitized by Google

Bowditch ne fut point guerrier; mais, à côté de la gloire des champs de bataille, il en est une autre moins éclatante et plus douce, la gloire que procure la science; c'est dans cette carrière que Bowditch, qu'une mort récente vient d'enlever à son pays, a conquis l'amour et l'estime dont l'honorèrent ses concitoyens.

Nathaniel Bowditch naquit à Salem, dans l'État de Massachussets. Dans sa jeunesse il montra un goût tout particulier pour les mathématiques; goût qui se développa d'une manière fort heureuse, grâce au hasard, comme il arrive presque toujours. La guerre entre l'Amérique et le royaume-uni était à son apogée, les corsaires américains amenaient de riches prises dans le port de Salem. Sur l'un de ces bâtiments se trouvaient plusieurs ouvrages scientifiques destinés à une société savante d'Irlande; ces livres, vendus à l'encan à vil prix, allaient rester sans doute ensevelis dans la poussière de la bibliothèque de la ville, lorsque le jeune Bowditch les découvrit, et lut avidement tout ce qui avait rapport à ses études.

Mais la fortune du jeune savant était peu considérable; il fallait vivre, chose difficile dans un pays où les habitants se livraient au commerce et à l'industrie avec plus de ténacité qu'ils ne le font encore aujourd'hui; cependant, par les soins qu'il mit à appliquer ses connaissances aux besoins d'une société naissante, par sa présence d'esprit, talent rare chez les mathématiciens, par sa grande prévoyance, par sa persistance, et par l'esprit de suite qu'il apporta dans ses entreprises, dons naturels qui lui acquirent dans sa patrie presqu'autant de réputation comme homme d'affaires que comme savant, il sut aplanir toutes les difficultés, et tirer un parti avantageux de sa position.

Encore jeune, il servit à bord d'un navire en qualité de subrécargue, et plus tard il commanda un bâtiment de commerce qui faisait la navigation de Salem aux Indes orientales; Salem était alors la métropole du commerce américain avec les Indes orientales. A son retour, il fut élu président d'une compagnie d'assurance, et en administra pendant longtemps les affaires avec le plus grand succès. Cependant Bowditch n'avait point abandonné l'étude des mathématiques et de l'astronomie. Ce fut à cette époque qu'il écrivit: *The american practical navigator*, ouvrage parfait dans son genre par l'abondance des matières, la clarté, la précision et la simplicité. Cet ouvrage, eut un grand nombre d'éditions, et vient d'être publié en Angleterre sous le nom d'un auteur anglais; cette action prouve mieux que ne le feraient les louanges l'excellence de l'ouvrage dont nous parlons. Ce fut pendant son séjour à Salem, que Bowditch publia les divers mémoires qui figurent aujourd'hui dans la collection de l'académie américaine des arts et des sciences à Boston. Après ces succès, on lui offrit la place de professeur d'astronomie et de sciences mathématiques à l'université de Cambridge, près de Boston, mais il la refusa. La législature de l'État de Massachussets l'élut ensuite pendant plusieurs années consécutives un des neuf conseillers du pouvoir exécutif, poste qu'il remplit avec intelligence et fermeté. Ce fut aussi à Salem qu'il commença sa traduction de la *Mécanique céleste* de Laplace. Je ne dirai rien du mérite assez connu de cet important ouvrage, mais ce que je ne puis omettre, c'est la probité et la candeur parfaites du traducteur, lorsqu'il assigne à chaque auteur la découverte qui lui est due. Ce mérite fut vivement apprécié par Legendre, qui, à la réception du premier volume de la traduction, en fit l'éloge à M. Bowditch.

A l'âge de quarante-sept ans, M. Bowditch vint s'établir à Boston, où il fut nommé directeur d'une société d'assurance. C'est la société dite: *The Massachussett's Hospital Life insurance company*. Dans ces fonctions, il administra des fonds d'environ trente millions de francs, et devint, six ans plus tard, l'un des gouverneurs de l'Athénée de Boston; il s'aperçut bientôt des besoins de cette institution, et résolut d'y faire face en se mettant à la tête d'une souscription. Cette souscription s'éleva, au bout de vingt

jours, à plus de deux cent mille francs, succès que l'on doit attribuer à la confiance que lui témoignaient ses concitoyens. Plus tard, il fut élu premier président de l'Institut mécanique de Boston, association qui compte dans ses rangs MM. Webster, Judge Story, E. Everett, et tous les hommes distingués de la province des Massachussets. Pendant les neuf années qui précédèrent la mort de Bowditch, il fut une des sept personnes à qui fut confiée la direction de l'université de Cambridge, la plus ancienne et la plus remarquable des écoles de l'Union. Dans le même temps, il présidait l'Académie des sciences et des arts, et rendait à cette institution des services qui n'ont jamais été surpassés.

Cependant, malgré des fonctions si nombreuses, Bowditch poursuivait encore avec le même zèle et la même ardeur l'étude des sciences mathématiques. C'est à Boston que paraissent les morceaux les plus élevés qui sont sortis de sa plume; ces morceaux, publiés dans le *North American Review*, se composent de plusieurs notices savantes sur les grands hommes qui ont le plus coopéré au perfectionnement de la science astronomique, et une esquisse rapide du progrès de l'astronomie pratique. Ces articles, comme tous ceux du *North American Review*, sont anonymes; mais tel en était le cachet particulier que l'on y reconnaissait facilement la plume de l'écrivain. Il n'y avait en effet en Amérique qu'un seul homme qui pouvait allier à un raisonnement aussi juste un style aussi élégant et aussi pur, et cet homme c'était Bowditch. Ajoutons que Bowditch n'était pas seulement grand mathématicien et savant astronome; de tout ce qui avait trait aux sciences et aux lettres, rien ne lui était étranger; il aimait les lettres et les sciences, et fut pendant longtemps l'un des collaborateurs les plus distingués du recueil intitulé : *Philosophical transaction of Philadelphie* et des *Memoirs of the academy of Sciences and arts of Cambridge*.

A des qualités si élevées, joignez une grande indépendance de caractère, une modestie sans prétentions, une sagacité profonde, une gaieté, une franchise, une naïveté qui le faisaient rechercher de tous ceux qui le connaissaient, et vous aurez à peine une idée du caractère de M. Bowditch. Il accueillait tout le monde avec la plus grande bonté, aussi un grand nombre de personnes s'adressaient à lui pour lui demander des conseils, car Bowditch jouissait en Amérique de la même sorte de considération et d'influence qu'eut autrefois, mais dans une sphère plus étendue, le docteur Franklin. Ses hautes capacités n'étaient pas moins appréciées des étrangers; en France, l'Académie des sciences avait jeté les yeux sur lui, et sa nomination paraissait certaine, lorsque la mort est venu le frapper et l'enlever à ses amis. Bowditch est mort le 16 mars, conservant jusqu'à la fin sa présence d'esprit et sa tranquillité d'âme habituelles, et laissant une nombreuse famille pour le pleurer. Mais grâce aux travaux de ce savant illustre, sa famille jouit d'une belle aisance, et deux de ses fils sont des hommes distingués, l'un comme médecin, l'autre comme mathématicien.

ÉCONOMIE RURALE.

École d'agriculture. — L'école dont nous parlons est située à Templemoyle, à six milles de Londonderry, à environ un mille de la grande route qui conduit de Londonderry à Newtowlimavady. Bâti sur une éminence, l'édifice principal domine une vue pittoresque et magnifique qui se termine à l'horizon par les eaux paisibles du beau lac de Foyle. A la base de la colline, un jardin potager et un parterre

Digitized by Google

sont destinés aux plus jeunes élèves de l'école qui s'y exercent sous la surveillance d'un habile jardinier ; dans l'espace compris entre le corps de logis et ce jardin sont des couches de terre où le trèfle, la luzerne et d'autres variétés d'herbes sont cultivés avec le plus grand soin. L'édifice a la forme suivante ‖ = ‖ ; et sur le derrière sont des appartements vastes et bien aérés, destinés aux classes, au réfectoire, au dortoir ; les maîtres et les domestiques logent également dans cette partie.

Cette école, que l'on voulut établir en premier lieu sur le principe de la belle institution d'Hoffwyll, en Suisse, fondée par M. Fellenberg, projet auquel on renonça plus tard lorsque les fondateurs eurent reconnu qu'une pareille entreprise n'était point proportionnée aux moyens financiers de la société, est remarquable par le soin que l'on a pris de donner aux élèves une éducation solide ; chaque élève occupe un lit séparé. L'établissement peut recevoir soixante-seize élèves, mais il n'en compte encore que soixante. L'éducation se compose de l'écriture, de la lecture et de l'arithmétique, de la tenue des livres, des éléments de géométrie, de l'arpentage et de la géographie ; cette branche de l'instruction est dirigée par un maître habile et par plusieurs sous-maîtres qui tous demeurent dans l'établissement. Les élèves prennent part à cette instruction de la manière suivante : une moitié d'entre eux reste dans l'établissement, où elle assiste aux leçons, tandis que l'autre moitié est dans les champs, où elle cultive cent soixante-cinq acres de terre, sous la direction d'un fermier écossais et d'un laboureur employé à la charrue. Puis il s'opère une mutation ; ceux qui sont restés le matin viennent à leur tour dans les champs et sont remplacés à leur tour par les cultivateurs. Ainsi à l'intérieur comme à l'extérieur le travail dure sans cesse.

Toutes les parties pratiques de l'agriculture, ainsi que la partie théorique, sont également enseignées aux élèves. On leur apprend aussi les différentes propriétés du sol, quels sont les fumiers qui leur sont convenables, les grains qui peuvent être semés avec plus d'avantage sur ces terres; quelles sont les diverses variétés de bétail, leur qualité, les moyens de les nourrir avec succès, la manière de les élever, en un mot tout ce qui a trait à cette branche de l'agriculture. Les écuries, les vacheries, les râteliers, les crèches, les bernes, sont entretenus avec le plus grand soin. La surveillance de ces diverses branches de l'économie rurale est confiée aux élèves, et la cuisine, la laiterie, le nettoyage des chambres sont remis aux mains d'une matrone intelligente qui est aussi chargée de la surveillance des domestiques.

Cet établissement a coûté aux fondateurs 4,000 £, qui ont été levées par des actions de 25 £. Toutes ont été prises par la majeure partie des nobles du royaume, et des personnes riches de l'Irlande. L'emplacement qu'occupe la ferme fait partie des immenses terres que possède la Compagnie des Épiciers dans le nord de l'Irlande. Dans cette circonstance, la compagnie s'est conduite avec beaucoup de générosité; du reste elle a tiré un grand profit de cet établissement qui, depuis sa fondation, a produit une heureuse réaction parmi tous les fermiers des environs. Chaque élève ne peut être admis à Templemoyle qu'autant qu'il est présenté par un des actionnaires ou par un souscripteur annuel payant au moins 2 £. Le prix de la pension de l'élève est de 10 £ ; pour cette somme il est nourri, logé, blanchi, et reçoit une éducation qui le rend propre à devenir un jour intendant d'un domaine, fermier, maître d'école ou commis.

Depuis la fondation de l'école, près de deux cents jeunes gens, appartenant à seize différents comtés de l'Irlande, ont passé dans cette école ; et ces deux cents élèves ont été répartis de la manière suivante : quarante sont devenus commis, *stewards*, maîtres d'école ; cent et quelques cultivent aujourd'hui les terres de leurs pères ; le reste est encore à l'école, où il se montre digne de la généreuse bienveillance des fondateurs de l'établissement.

Telle est l'école de Templemoyle ; cette école est toute nouvelle, et déjà, comme

on le voit, elle a rendu d'immenses services au pays. Espérons que l'exemple de ses fondateurs sera suivi; que d'autres établissements destinés au même objet s'élèveront sur d'autres points de l'Irlande, car c'est un moyen prompt et infaillible pour briser les préjugés vicieux qui règnent encore dans ce pays; préjugés qui jusqu'à ce jour ont offert une barrière insurmontable à l'extension de l'agriculture.

LITTÉRATURE.—BEAUX-ARTS.

Mouvement de la littérature et des arts à Londres. — Les journaux officiels vous ont entretenu des solennités du couronnement; permettez-moi d'attirer votre attention sur des sujets plus humbles : La reine a bien voulu assister, il y a quelques jours, à une fête d'école, le *Montem* d'Éton. Les écoliers de ce collège aristocratique, musique en tête et vêtus de rouge et de bleu, se dirigent en procession vers une colline nommée *Salt-Hill* pour y faire flotter l'étendard du *Montem*, qui tire son nom de cette petite montagne. Pendant ce temps d'autres camarades, habillés à la romaine, à la grecque et de toutes façons, battent le pays et les alentours; ils sont armés d'un sac, et arrêtent tous ceux qu'ils rencontrent en les sommant, en latin, de donner de l'argent. Ces messieurs, n'acceptent point la monnaie de cuivre, néanmoins ils ont reçu, en y comprenant le présent de 100 £ de Sa Majesté, la somme de 1,000 £. Cet argent mendié par les jeunes aristocrates est censé destiné à entretenir à Oxford ou à Cambridge un de leurs compagnons, mais la plus grande partie de l'aumône est consommée en régals à Éton même. Cette fête, dont l'origine est très-ancienne, a lieu tous les trois ans, et avait attiré cette fois beaucoup de monde à cause de la présence de la reine et surtout à cause de la facilité qu'offrait le nouveau chemin de fer de l'ouest, dont l'ouverture a eu lieu le jour même de la célébration du *Montem*.

Vous voyez, monsieur, que pour la souveraine de ces îles bienheureuses, tout n'est pas plaisir. Outre la longue et fatigante cérémonie du sacre et de la procession, dans laquelle ont eu tant à souffrir ses pieds mignons, décidément reconnus comme les plus petits du monde occidental et proclamés dignes de la pantoufle de Cendrillon, Victoria a encore la corvée des fêtes d'écoliers. Combien sans doute elle se sent plus heureuse lorsqu'elle est dispensée de ces ennuis, lorsqu'elle peut tranquillement prendre ses leçons de chant italien du bon Lablache et jouer des sonates avec ses demoiselles d'honneur! Les intimes du palais Buckingham espèrent que bientôt d'autres distractions viendront ajouter aux plaisirs de la reine.

Sera-ce un de ces beaux cavaliers accourus de toutes les contrées d'Europe pour assister au couronnement? Je ne sais, mais il paraît jusqu'à présent que le duc de Cambridge, cousin de la reine, est celui de tous qui a le plus de chances. Pour le rendre tout à fait digne d'être l'époux royal, il est près de se rendre à Gibraltar, afin d'y apprendre, dit-on, l'art des batailles.

Un autre prince, dont le nom sera cité dans les annales de l'amour, est en ce moment un des lions de l'époque; le prince de Capoue a donné le bel exemple au monde de la grandeur captivée par la beauté roturière en consentant à l'hymen; il est vrai qu'on en avait fait une condition *sine quâ non*. Quoi qu'il en soit, le prince napolitain brûlant pour la charmante miss Pénélope Smith, a épousé la ravissante non-princesse qui vient de le rendre père, à l'hôtel de Mivart, d'une jolie petite fille qui se trouve être napolitaine par son père, irlandaise par sa mère, et londonienne par le lieu de sa naissance. Puisse-t-elle avoir

Digitized by Google

les charmes de Pénélope et continuer chez les princes la série des mariages d'inclination!

Londres possède aujourd'hui des célébrités de tous les pays; je ne vous parlerai pas de celles que vous connaissez et dont les journaux n'ont pas manqué de proclamer les mérites. Permettez-moi de vous dire quelques mots de deux lions princiers, Nayti, chef de la Nouvelle-Zélande, et d'un nabab hindou. Le premier est presque sauvage et trouve passablement drôle la civilisation de l'Angleterre; on lui a fait voir les diverses cours de justice, et ce qui l'a le plus frappé, ce sont les énormes perruques des magistrats. Quant à son altesse le nabab Eckbaloudowlah Bahadour, elle ne se sent guère d'humeur à s'amuser des perfections que possède le pays qui domine sur le sien. Il est venu expressément en Angleterre pour faire valoir ses droits légitimes à la couronne d'Oude, usurpée par son oncle; mais celui-ci ayant consenti avec le résident ou proconsul anglais à des arrangements où l'Angleterre trouve son compte, la compagnie des Indes fait à bon marché de la légitimité et a déclaré l'autre jour au prince prétendant que s'il venait ici en cette qualité on n'écouterait nullement ses réclamations, mais que s'il se présentait simplement comme voyageur amateur, on le traiterait conformément à son rang. Aussi, le prince désappointé, va-t-il bientôt quitter avec sa nombreuse suite d'Hindous sa résidence de Regent's-Park et se rendre à Paris. Décidément la légitimité est en baisse tant à l'Orient qu'à l'Occident.

Vous savez que l'exposition annuelle des tableaux est ouverte en ce moment à Londres; avant de vous en parler, je désire vous dire en peu de mots quel est l'état de la peinture et de la sculpture en Angleterre, en empruntant le secours du docteur Waagen, directeur de la *galerie royale* de Berlin. Ses opinions consignées dans son ouvrage en trois volumes sur *les Arts et les Artistes en Angleterre*, ont été généralement trouvées impartiales et justes.

Le genre moral facétieux (*moral humorous*), est le seul, dit-il, dans lequel les Anglais aient agrandi le domaine de la peinture. Dans tous les autres genres ils sont surpassés par les autres nations. Le portrait a été cultivé avec succès, et Reynolds y tient un rang élevé. Le genre est, chez eux, bien supérieur au paysage, mais dans l'histoire ils se sont montrés extrêmement faibles. Quant au dessin, il manque en général de correction; le coloris est très-brillant, mais souvent aux dépens du naturel. Reynolds, le fondateur de l'école anglaise; Hogarth, ce Molière de la peinture; le froid West, fidèle observateur des règles; Wilson et Gainsborough, ces paysagistes à effet et peu soucieux des détails; l'habile Wilkie, ce Walter Scott du pinceau, et d'un naturel si parfait et si fini; le beau Lawrence, voilà les grands noms de la peinture britannique. Parmi les peintres contemporains, il faut nommer Callcott, le Claude anglais, dont les paysages ont tant d'harmonie et de fraîcheur; Stanfield, dont l'air est si clair et l'eau si limpide; Phillips, qui peint ses portraits avec une rare élégance, et Landseer qui donne une véritable vie à ses animaux.

Pour revenir à l'exposition actuelle, je dois vous dire que l'impression qu'elle a produite est peu favorable. La masse des toiles insignifiantes ou mauvaises qui la composent est rachetée par des perles peu nombreuses. Mentionnons: *la Reine Victoire présidant son premier conseil privé*, par Wilkie, tableau peu digne de ce maître; *les sept Ages de l'homme*, par Mulready; les tableaux de Landseer et de Stanfield, *la Bacchante*, d'Etty, et *les joyeuses Commères de Windsor*, par Leslie; *le Gaston de Foix*, d'Eastlake, et *l'Hôtellerie italienne*, de Cope, sont deux jolies toiles; mais que dire des compositions de Ward? qu'il est fou; et de celles de Turner? qu'elles sont incroyables. Celui-ci a tellement pris l'habitude de travailler pour les graveurs et de viser à l'effet, qu'il est devenu incapable de peindre raisonnablement. Sa nature est une nature de convention faite exprès pour le burin et les *keepsakes*.

L'aquarelle est un genre dans lequel brillent les artistes anglais; Page, Prout, et quelques autres ont fait d'admirables choses en ce genre.

La salle de sculpture est bien pauvre; elle est l'image de l'état de l'art des Canova, des Kessels en Angleterre. Chantrey (qui

Digitized by Google

au reste ne fait bien que les bustes-portraits) n'a rien exposé cette année. Westmacott a envoyé un bas-relief assez gracieux dans lequel il a traité le sujet de *Francesca da Rimini*, et Gibson un *Narcisse*.

Dans l'architecture on fait ici beaucoup d'efforts pour sortir de l'ornière boutiquière et pour arriver au monumental. Les travaux de l'Institution des architectes britanniques, qui a pour secrétaire l'habile et zélé Donaldson, contribueront beaucoup aux progrès espérés.

En somme, on peut dire que jusqu'à présent le génie de l'industrie mécanique a eu en Angleterre l'avantage sur le génie des beaux-arts. Celui-ci aura-t-il son tour? Peut-être chaque nation est-elle comme chaque homme, particulièrement propre à une spécialité hors de la quelle elle ne peut acquérir de supériorité.

Les travaux scientifiques en Angleterre n'ont pas ce caractère de généralité qui distingue la France, mais ils n'en sont pas moins utiles et poursuivis avec ardeur. A la tête des corps savants est la *Société Royale*; M. Faraday y a lu dernièrement une série de Mémoires sur l'électricité, qui sont du plus grand intérêt. La *Société Géologique*, qui a pour président le professeur Wheewell, a entendu le mois passé la lecture d'un discours sur les divers états dans lesquels se trouve la matière animale dans les fossiles organiques. Dans une des dernières séances, la *Société Géographique* a honoré d'une médaille d'or le colonel Chesney, commandant de l'expédition qui a eu pour but la navigation de l'Euphrate, et qui doit contribuer à établir entre l'Europe et l'Inde une communication beaucoup plus directe que celle qui a lieu par le cap de Bonne-Espérance. Le colonel prépare la publication d'un ouvrage dans lequel il rendra un compte détaillé de l'expédition ; on pourra donc apprécier ce qui reste à faire pour atteindre ce grand objet. Le problème de la navigation à la vapeur entre l'Europe et l'Amérique vient d'être résolu par les voyages du *Great-Western* et du *Sirius*; quel autre progrès sera la rapidité des rapports entre l'Europe et l'Inde ! Voilà de nouveau la Méditerranée devenue comme autrefois mer pivotale. Quel avantage pour la France, l'Italie, Alger ! Alger destiné peut-être à ressusciter l'Afrique ! Voilà déjà que Carthage, en dépit de Caton l'ancien, semble vouloir renaître de ses cendres; la *Société Géographique* vient de recevoir un journal composé et imprimé dans la ville dont le poëte disait :

Urbs antiqua fuit!

Une lettre reçue à Londres contient sur ce sujet quelques détails curieux ; il paraît que les Arabes eux-mêmes commencent à prendre intérêt aux antiquités. « J'ai été surpris, » dit l'écrivain, « des traditions qu'ils conservent sur l'histoire de leur pays. Un homme m'a raconté toute l'histoire de Didon ; comment cette malekah s'enfuit de la cour de son frère le sultan ; comment elle arriva ici et la manière dont elle découpa la peau du bœuf ; il me dit ensuite comment un bey étranger et fugitif vint ici, se fit aimer d'elle et puis se sauva. Un autre m'a assuré qu'il y avait autrefois à Carthage un grand pacha nommé Annibal, le plus habile cavalier du monde, qui alla dévaster tout le pays des Roumi, etc. » Si l'Afrique méditerranéenne renaît à la vie, ce sera-là une grande conquête, mais il ne faudra pas négliger l'intérieur, qui jusqu'à présent a été si fatal pour la plupart de ceux qui ont voulu l'explorer. La veuve de l'intrépide Belzoni, l'un de ceux qui y ont succombé, vient de recevoir de la reine un don de 300 £.

Durant ce mois, les sciences viennent de célébrer une solennité malheureusement trop rare ; un banquet a été offert à sir J. Herschell, de retour en Europe après une absence de quatre ans, passés au cap de Bonne-Espérance dans les travaux astronomiques les plus assidus. Le banquet avait réuni l'élite des savants, et a été présidé par le duc de Sussex, dont le père avait autrefois donné son appui à l'illustre *découvreur* d'Uranus, père de sir J. Herschell. « C'est par lui, a dit le duc de Sussex, que nous avons pu examiner les plus

Digitized by Google

profonds abîmes de l'univers, et que, par suite, nous avons obtenu de plus amples moyens, si je puis le dire, pour nous rapprocher du trône de l'architecte de l'univers. » Après son discours, le duc a présenté à sir John, au nom de la compagnie, un magnifique vase d'or; alors le grand astronome a pris la parole, mais d'une voix très-faible; il a remercié de la manière la plus modeste pour l'honneur qui lui était fait; il aurait voulu parler de ses travaux, mais il ne pouvait consentir à changer un banquet en une leçon; il s'est borné à dire que l'acte de réforme devait être appliqué aux étoiles de l'hémisphère méridional, et qu'au reste tout allait être publié.

A propos d'astronomie, je puis, sans transition, vous dire quelques mots sur madame de Somerville, auteur du livre sur la connexion des sciences physiques. Cette savante dame, qui est en même temps d'une simplicité parfaite, mène une vie très-retirée à l'hôpital des invalides de Chelsea, auquel son mari est attaché comme médecin en chef. Elle reçoit très-peu de monde et travaille beaucoup.

Passons maintenant à la revue des livres nouveaux.

M. Lyell, que beaucoup de personnes mettent au premier rang des géologues anglais, vient de publier à la fois une édition de son grand ouvrage, et un *Traité élémentaire de géologie*. Vous savez que le trait principal de son système est de rejeter tous les soulèvements de M. Elie de Beaumont, ainsi que toutes les théories qui font intervenir des cataclysmes pour expliquer l'état actuel de la croûte terrestre; selon M. Lyell, tout s'est fait sans secousse, par voie de soustractions et d'additions insensibles, et sous les mêmes conditions naturelles au milieu desquelles nous vivons. M. Mantell, dans ses *Merveilles de la géologie*, est d'un avis contraire. M. Rhind s'est occupé *de l'âge de la terre considérée géologiquement et historiquement;* ses efforts pour enclaver la science dans les textes de la théologie n'atteignent pas leur but. *Les essais sur l'histoire naturelle*, de Waterton, formeront un livre original, fruit d'observations personnelles, surtout dans ce qui est relatif à l'ornithologie; le style en est piquant.

Il ne s'est rien publié d'important en philosophie pure. Les vues émises dans *les esquisses du système nerveux*, par le docteur Le Gros Clarke, et qui sont aussi celles du docteur Marshall Hall, méritent une grande attention, surtout la partie qui a rapport à la vie ganglionaire.

Les travaux de Niebuhr, qui, lui-même, succédait à Vico, portent leurs fruit. En France, c'est M. Michelet qui en a été l'éloquent interprète; en Angleterre, M. le docteur Arnold vient de publier le premier volume d'une *Histoire de Rome*, où il suit avec talent les traces du grand historien critique qui a changé l'aspect des annales romaines.

La vie de Clarendon, par M. Lister, qui est peut-être trop favorable au ministre de la restauration anglaise, contient des documents curieux. Voici un petit billet que Clarendon envoie à Charles II :

Je vous prie de donner une audience à Milord Braghall qui vous dira des choses importantes. Si vous me faites savoir que 8 heures du matin vous conviennent, je le lui manderai.

A cette indication de rendez-vous matinal, le roi répond par cet autre billet :

Vous indiquez aux autres des rendez-vous de si matin que vous ne les accepteriez pas vous-même. Si Milord Braghall vient à 9 heures, il sera le bien-venu.

Le ministre tenait Charles dans une espèce de tutelle; cela ne l'empêcha pas d'être disgracié, banni, et de venir expirer en France.

Les Mémoires d'un prisonnier d'État dans la forteresse de Spielberg, par M. Andryane, viennent d'être traduits en anglais par M. Fortunato Prandi. Ce livre ne contribue pas à faire aimer le système autrichien, si adoré par madame Trollope. Elle n'avait donc pas lu *le mie Prigioni!*

Madame Tussaud est la nièce du fameux Curtius qui tenait autrefois à Paris les salons où l'on rencontrait les plus célèbres personnages... en cire. Il paraît même,

Digitized by Google

qu'outre ces derniers, on en voyait souvent chez lui d'autres en chair et en os. Sa nièce, dame très-âgée, qui tient à Londres, dans Baker-street, un salon de Curtius très-fréquenté, eut l'idée d'écrire ses *Mémoires* sur les temps de la révolution française. M. Hervé a été son teinturier. Madame Tussaud rapporte sur Napoléon une anecdote qui paraît bien bizarre; elle dit que lorsque le général Bonaparte revint d'Égypte, il arriva à Paris habillé en mameluck, large pantalon blanc, bottes rouges, gilet brodé en or, et jaquette de velours cramoisi! Voilà une variante de la redingote grise qui paraît un peu forte! La jeune mademoiselle Curtius n'aurait-elle pas pris par hasard Rustan pour le général des Pyramides? Je trouve dans ces Mémoires un fait qui me semble bien étrange, et dont je n'ai pu encore vérifier la vérité. Le voici. M^lle^ Curtius prétend que la veuve du brave Kléber vit obscurément à Londres en donnant des leçons de français et d'allemand.

Les Lumières et les ombres de la vie irlandaise, par Madame Hall, ont été bien reçues; cette dame, la rivale de lady Morgan et de M. Banim, vient de dramatiser elle-même et de faire représenter au théâtre d'*Adelphi* une des nouvelles de son livre, intitulée *les Bois de Blarney*. La pièce a réussi, mais on n'est pas difficile.

Le roman historique ayant pour titre: *Shakspeare et ses amis, ou l'âge d'or de la gaie Angleterre*, met l'auteur d'Othello et ses contemporains en action; on regrette qu'après le premier volume, le héros du livre ne paraisse presque plus. Quand on choisit pour un héros un homme tel que Shakspeare, on devrait s'arranger de manière à ce qu'il ne soit pas éclipsé par les autres personnages. Bulwer est infatigable,

Et sa fertile plume
Peut tous les mois, sans peine, enfanter un volume.

C'est le seul point de ressemblance qu'il ait avec Scudéry, car la place de Bulwer est acquise; elle est au premier rang. A peine *Ernest Maltravers* a-t-il été suivi d'*Alice* et de la *Dame de Lyon*, que voici venir *Leila* ou *le siége de Grenade* et *Caldéron le courtisan*. Des gravures accompagnent ces deux petits romans; mais elles visent trop à l'effet. Le portrait de M. Bulwer est en tête et semble dire: « Admirez-moi. » Je suis sûr que l'auteur d'*Eugène Aram* vaut mieux que son portrait.

Fenimore Cooper file aussi rapidement ses nœuds; il a laissé là les excursions terrestres, et s'est remis en mer; Neptune lui est plus favorable que l'*Alma Mater*; aussi avons-nous parcouru avec plaisir *Embarqué pour New-York* (*Homeward Bound*), son dernier roman nautique.

On fait le reproche au *Voleur*, de James, d'être trop mélodramatique; *Nourmahal* ou *la lumière du Harem*, de Quin, est plus orientale que l'Orient, et *Rufus* ou *le Roi rouge*, contient tant de personnages qu'on en est suffoqué: voilà les jugements des cabinets de lecture. Pendant que les romans à grand spectacle prennent leurs aises, que fait le peintre d'*Arabella Walsingham?* Elle prend du repos dans sa belle résidence de Kensington-Gore, où demeure aussi le fashionable comte d'Orsay.

La poésie en Angleterre est dans un état de transition; le tonnerre de Byron ne gronde guère plus que dans le lointain, et l'on n'aperçoit point encore le poëte nouveau; en attendant, on se berce de chants assez tranquilles, sous l'inspiration de Wordsworth. Le volume de *Poésies* de Kenyon est correct, élégant, mais il n'émeut pas. *L'Italie*, poëme de Reade, ne peut guère attirer notre attention après le quatrième chant de Childe-Harold et l'œuvre de Rogers. M. Best, qui a du loisir, s'est plu à traduire en Anglais une collection de *Rondeaulx* français du seizième siècle.

Pour compléter cette revue, disons quelques mots des théâtres. *Parisina*, que vous connaissez, a paru au théâtre de la reine, mais avec peu de succès. Madame Grisi, toutefois, y est charmante, mais elle l'est toujours! Dans une des dernières représentations, elle a été accueillie avec de bruyantes acclamations; son mari, M. de Melcy, venait d'apprendre à un lord Castlereagh (nom antifrançais!) qu'une femme artiste et dans la haute région esthétique et morale de madame Grisi, devait être res-

pectée de tout le monde! M. le pair se souviendra de la leçon.

A Covent-Garden, la tragédie de M. Talfourd, *la Captive athénienne*, n'a pu être représentée, parce que l'actrice pour laquelle le premier rôle avait été écrit, était retenue chez elle, et éprouvait les conséquences du mariage. M. Talfourd, désappointé, a publié sa pièce, et probablement elle plaît plus à la lecture qu'elle n'aurait amusé à la représentation. Le style de M. Talfourd est rossinien, au moins autant que la langue anglaise peut l'être. M. Sheridan Knowles, connu déjà par les beaux succès de *Virginius*, de *Guillaume Tell*, et du *Bossu*, vient d'en obtenir un nouveau. *L'Esprit d'une femme ou les déguisements de l'amour*, est un drame en cinq actes et en vers qui restera au répertoire; Héro, charmante jeune femme, mais un peu légère, a vu de Grey, son amant, s'éloigner d'elle parce qu'il la soupçonne d'être plus que légère; alors Héro met en œuvre et déguisement et esprit, et parvient à reconquérir celui qu'elle aimait; voilà le gros de la charpente du drame de M. Knowles, dont le dialogue et les situations sont pleins d'intérêt. M. Macready, le directeur, n'épargne vraiment rien pour relever l'art dramatique. Ses rapports avec les auteurs et les artistes sont on ne peut plus bienveillants et libéraux; c'est l'idéal de l'*impresario;* aussi toutes les personnes attachées à son théâtre se sont plu, il y a deux semaines, à lui offrir collectivement un gage public de leur reconnaissance et de leur estime.

Rien de nouveau à Drury-Lane, si ce n'est la traduction de l'opéra comique français le *Diadesté*.

Au théâtre d'Hay-Market on a représenté *la Mère*, drame de M. Jerrolds; la pièce est médiocre, mais l'actrice pour laquelle elle a été composée, et qui remplit le rôle d'Eulalie, est la bien-aimée et gracieuse Parisienne mademoiselle Céleste, qui, par son expressive pantomime et sa délicieuse mauvaise prononciation anglaise, a amassé en Amérique et en Angleterre une fortune énorme que sa bonne conduite conserve. Dans le Kentucky elle a fait tellement fureur, qu'une assemblée d'habitants lui envoya une députation pour lui offrir une propriété et le titre de citoyenne américaine. Mademoiselle Céleste n'a accepté que le titre. Au mois d'août prochain, elle part pour l'Amérique, et, après avoir fait une tournée dans les principales villes, elle ira mener une vie tranquille dans une belle ferme qu'elle a achetée, près de Baltimore.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

JANVIER 1838.

PHILOSOPHIE. — BEAUX-ARTS. — Le Musée historique de Versailles, jugé et apprécié par le *Quarterly Review*. 5

HISTOIRE. — Histoire physique et politique des Deux Canadas, depuis leur découverte jusques et y compris leur insurrection en 1837. 19

BIOGRAPHIE. — Diégo Portalès, vice-président du Chili. 33

GÉOGRAPHIE. — Explorations de la Russie dans les mers polaires. 44

SCÈNES DE LA VIE MARITIME. — Une croisière devant l'île de Curaçao. 49

STATISTIQUE. — De l'Égypte ancienne et moderne. 56

ÉTUDES DE MŒURS. — Les Douleurs d'un homme exact. 66

MISCELLANÉES. — N° I. — Les Newsmen de Londres. 74

N° II. — Le Testament de la tante Sarah. 80

NOUVELLES DES SCIENCES, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce, des Arts industriels, de l'Agriculture, etc. 84

FÉVRIER.

PORTRAITS HISTORIQUES. — Le comte de Shaftesbury. 101

PHILOSOPHIE. — MORALE. — État actuel de l'instruction primaire dans les différentes parties de l'Europe. 118

MÉMOIRES. — AUTOBIOGRAPHIE. — Le journal de Walter Scott. 140

VOYAGES. — La Guyane anglaise. 154

ÉCONOMIE RURALE. — Conseils aux éleveurs de chevaux de course. 164

TABLEAUX DE MŒURS. — Vie privée de l'Orient au dix-neuvième siècle. 169

MISCELLANÉES. — Le cockney campagnard. 176

NOUVELLES DES SCIENCES, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce, des Arts industriels, de l'Agriculture, etc. 188

MARS.

PHILOSOPHIE. — Les Précurseurs de la Réforme religieuse en Europe. 199

LITTÉRATURE. — Contes Drolatiques et poëmes facétieux de l'Allemagne ancienne. 207

ÉCONOMIE POLITIQUE. — De l'influence physique et morale des divers systèmes pénitentiaires. 219

INDUSTRIE. — Des Progrès de l'application de la vapeur aux différentes branches de l'industrie, en France et en Angleterre. 237

VOYAGES. — Scènes de l'Amérique, recueillies par Miss Harriet Martineau. 250

STATISTIQUE. — Histoire d'Haïti, de ses révolutions et de son importance actuelle. 264

TABLEAU DE MŒURS. — Une scène de taverne aux environs de Londres. 276

MISCELLANÉES. — Athènes et le roi Othon. 279

NOUVELLES DES SCIENCES, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce, des Arts industriels, de l'Agriculture, etc. 286

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

AVRIL.

PORTRAITS HISTORIQUES. — Le comte de Shaftesbury (troisième et dernier article). 299

SCIENCES NATURELLES. — Des effets du mirage et de la déception de nos sens. 315

BEAUX-ARTS. — Les Sculpteurs français. 322

LITTÉRATURE. — Histoire de la Caricature en Europe et principalement en Angleterre. 335

ÉCONOMIE POLITIQUE. — Importance sociale et politique de la navigation à vapeur sur le Danube. 349

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES. — Nouvelle exploration du Pôle arctique, par la compagnie de la baie d'Hudson. 354

STATISTIQUE. — COMMERCE. — État actuel du commerce à Singapore. 358

MISCELLANÉES. — La Fille du général. 369

NOUVELLES DES SCIENCES, de la Littérature, des Beaux-Arts, du commerce, des Arts industriels, de l'Agriculture, etc. 383

MAI.

HISTOIRE. — Le couronnement des reines d'Angleterre : Jeanne Gray, Mathilde, Marie Tudor, Élisabeth, Anne. 403

ÉCONOMIE POLITIQUE. — De l'administration des postes en France et en Angleterre, et des moyens d'en accroître le revenu en en diminuant les taxes. 420

SCIENCES MÉDICALES. — De la mortalité dans les armées de terre et de mer. 433

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES. — Les monts Himalaya. 451

STATISTIQUE. — État actuel de l'éducation du clergé catholique en Europe. 466

ÉTUDES DE MŒURS. — Un duel à Naples. 474

MISCELLANÉES. — Des amusements publics en Angleterre. 480

NOUVELLES DES SCIENCES, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce, des Arts industriels, de l'Agriculture, etc. 486

JUIN.

HISTOIRE CONTEMPORAINE. — Mouvement actuel de l'Europe. 505

ARCHÉOLOGIE. — Les Aztèques et l'ancien Mexique. 521

ÉCONOMIE POLITIQUE. — Des coalitions d'ouvriers, et de leur influence sur la richesse sociale. 540

PSYCHOLOGIE. — Tableau philosophique du Magnétisme animal en Europe, depuis les temps de Mesmer jusqu'à nos jours. 554

VOYAGES. — La peste à bord du brick l'Espirito Santo. 569

BIOGRAPHIE. — Le maréchal Soult à Londres. 580

ÉTUDES DE MŒURS. — L'intérieur d'une famille parisienne.

MISCELLANÉES. — Pimlico, résidence actuelle de la reine d'Angleterre. 592

NOUVELLES DES SCIENCES, de la Littérature, des Beaux-Arts, du Commerce, des Arts industriels, de l'Agriculture, etc. 598

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google